HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

CAMPAGNES MODERNES

PAR

J. VIAL

COLONEL D'ÉTAT-MAJOR EN RETRAITE

Ancien Professeur d'art et d'histoire militaires à l'École d'application d'état-major

COMPLÉTÉE ET MISE A JOUR

Par son Fils, **C. VIAL**, Capitaine d'artillerie

CINQUIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS

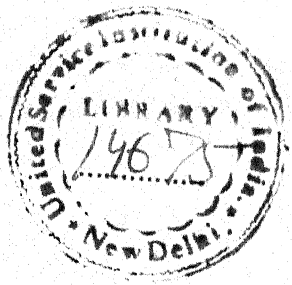
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1894

Tous droits réservés.


United Service Institution of India
LIBRARY
New Delhi

AVANT-PROPOS

En entreprenant l'histoire abrégée des campagnes modernes, nous nous proposons deux objets principaux :

Chercher à retrouver dans cette étude les principes de l'art de la guerre ;

Et tâcher d'en déduire une méthode rationnelle pour l'exposition de ces principes.

L'art militaire repose en grande partie sur l'observation des faits, c'est-à-dire sur l'étude de l'histoire. On peut le considérer en général comme l'œuvre des grands capitaines, et en particulier comme l'œuvre de Gustave-Adolphe, de Turenne, du prince Eugène, de Frédéric, de Napoléon.... Voilà les véritables maîtres de l'art de la guerre moderne. Et les relations des campagnes de ces grands généraux, leurs bulletins, leurs ordres, leurs instructions, leur correspondance, leurs mémoires, en un mot leurs actions et leurs écrits, voilà les véritables sources de l'instruction militaire.

Il est donc naturel de remonter à ces sources quand on veut s'occuper de la science de la guerre. Il est naturel de chercher à y retrouver les méthodes suivies pour l'organisation des armées, les principes qui ont présidé à la direction des opérations, les raisons qui les ont

décidées, les effets qui les ont suivies, c'est-à-dire les causes, les moyens et les résultats.

C'est là ce que nous avons essayé de faire dans cette *Histoire abrégée des campagnes modernes*, qui devient ainsi le complément ou plutôt l'introduction de notre *Cours d'art militaire*.

L'enseignement de l'art militaire nous paraît, en effet, comporter trois parties :

Une première partie, qui n'est autre que l'étude de l'histoire militaire, qui nous présente le tableau du passé et du présent, et à laquelle correspond notre *Histoire abrégée des campagnes modernes ;*

Une deuxième partie, que l'on peut appeler didactique ou dogmatique, qui comprend l'exposition des principes suivis pour créer les armées et les mettre en action, et à laquelle correspond notre *Cours d'art militaire ;*

Enfin une troisième partie qui comprend l'application des principes à des terrains donnés et à des circonstances hypothétiques, qui permet de sortir du domaine de la spéculation et de la théorie pour entrer dans le domaine des faits et de la réalité, qui prépare autant qu'il est possible en temps de paix les opérations de l'avenir, et à laquelle correspond notre troisième ouvrage intitulé : *Applications de tactique et de stratégie.*

Pour les campagnes modernes, nous les présentons dans l'ordre suivant :

1° Les campagnes de Gustave-Adolphe en Allemagne (1631-1632) ;

2° Les deux dernières campagnes de Turenne (1674-1675) ;

3° Une campagne du prince Eugène (1706) ;

4° Une campagne de Frédéric (1757) ;

5° La campagne de 1796 en Italie et en Allemagne ;

6° La campagne de 1800 en Italie, en Allemagne et au Tyrol ;

7° La campagne de 1805 en Allemagne et en Italie ;

8° Les campagnes de 1806 et de 1807 en Prusse et en Pologne ;

9° La campagne de 1809 en Autriche et en Italie ;

10° La campagne de 1810 en Portugal ;

11° La campagne de 1812 en Russie ;

12° Celle de 1813 en Saxe ;

13° Celle de 1814 en France ;

14° Celle de 1815 en Belgique ;

15° La campagne de 1854 en Crimée ;

16° La campagne de 1859 en Italie ;

17° La campagne de 1866 en Allemagne ;

18° Celle de 1866 en Italie ;

19° Les diverses campagnes de la guerre de 1870-1871 ;

20° La guerre d'Orient de 1877.

Dans la cinquième édition qui paraît aujourd'hui, on retrouve, comme dans la précédente, une introduction qui complète notre travail au point de vue de l'histoire militaire en général.

Nous avons ajouté aux principales campagnes les opérations annexes sur les théâtres secondaires.

Nous avons résumé toutes les campagnes qui ont une importance historique et militaire, c'est ainsi que nous avons parlé des campagnes :

De 1792 à 1796 ;
D'Égypte (1799) ;
De 1799 (en Allemagne, Suisse et Italie) ;
D'Espagne (1808–1813) ;
La conquête de l'Algérie (1831–1880) ;
Les expéditions de Chine (1857–1860) ; de Cochinchine (1858–1862) ;
L'expédition du Mexique (1862–1867) ;
La guerre de Sécession (1862–1865).

Nous avons terminé en résumant les dernières expéditions françaises :

La Tunisie (1881) ;
Le Tonkin (1883–1885) ;
La conquête du Soudan (1880–1894) ;
Le Dahomey (1890–1894).

Nous avons indiqué toutes les transformations que la tactique a subies dans chacune des trois armes, infanterie, cavalerie, artillerie, depuis Frédéric II jusqu'à nos jours, pour qu'on puisse se rendre compte des progrès faits parallèlement par la stratégie, la tactique et l'armement.

Une courte notice sur chacun des maréchaux de l'Empire permet de suivre la vie si intéressante de ces hommes qui ont illustré la France.

M 702

United Service Institution of India

INTRODUCTION

Le général Paris dit, dans sa *Tactique appliquée :*

« Les sciences militaires se divisent comme suit :

« 1° Les principales, qui comprennent l'histoire des « guerres, la stratégie et la tactique ;

« 2° Les auxiliaires, qui comprennent la technologie, la « fortification, l'étude du terrain, la topographie, la géo- « graphie militaire, les connaissances de l'état-major et « l'administration des troupes.

« L'histoire des guerres occupe la première place parmi « les sciences de la première catégorie, auxquelles elle sert « de base pour ainsi dire. Elle constitue le vrai bréviaire « de l'officier et le seul moyen qui lui est offert de se pré- « parer sérieusement à sa haute vocation militaire. »

C'est en raison de l'importance de cette histoire que nous ajoutons à l'*Abrégé des campagnes modernes*, une *Introduction* destinée à le compléter en présentant l'analyse de quatre périodes importantes de l'histoire militaire, savoir :

1° La période grecque ;
2° La période romaine ;
3° Le Moyen Age ;
4° La Renaissance.

Nous arrivons ainsi au commencement du XVII^e^ siècle et à l'époque de Gustave-Adolphe, où notre *Introduction* se rattachera naturellement aux campagnes suivantes, et notre travail ne sera plus seulement une histoire abrégée des campagnes modernes, mais un abrégé de l'histoire des guerres dont le général Paris signale l'importance.

PÉRIODE GRECQUE

« La paix est le rêve des sages; la guerre est l'histoire des hommes..... » En effet, l'histoire des guerres commence avec celle de l'humanité. Et elle serait intéressante à toutes les époques si nous avions les détails nécessaires pour la bien comprendre; car si le décor change, l'acteur principal reste toujours le même, c'est toujours l'homme avec ses facultés, ses passions et sa nature.

Nous trouvons donc la guerre dans les sociétés primitives et chez les premiers peuples dont on ait conservé le souvenir, c'est-à-dire chez les Mèdes, les Assyriens, les Égyptiens, les Hébreux.

Nous la rencontrons également aux premières pages de l'histoire grecque, Eschyle et Homère nous décrivent, l'un la guerre de Thèbes, l'autre la guerre de Troie.

Bientôt nous entrons dans une période mieux connue; nous trouvons des documents historiques plus complets, et nous pouvons étudier avec quelques détails l'histoire militaire de la Grèce.

C'est ce que nous allons faire en nous occupant d'abord des institutions militaires de ce pays, ainsi que de l'organisation et de la physionomie de ses armées; puis nous verrons les principales campagnes et les batailles les plus remarquables de l'histoire grecque; enfin, nous dirons quelques mots des principaux auteurs militaires de cette époque.

I.

Au point de vue du recrutement, nous voyons que, dans les principales villes de la Grèce, les lois établissaient l'obligation du service personnel, de 20 à 40 ans pour le service actif, de 40 à 60 ans pour une sorte de service de réserve

qui avait particulièrement pour objet la défense de la ville. Les armées étaient nationales, car elles ne comprenaient que les citoyens ayant une certaine fortune. On ne confiait pas d'armes aux pauvres, aux étrangers ni aux esclaves. Ces derniers accompagnaient leurs maîtres à l'armée, mais comme serviteurs et non comme combattants.

L'organisation des armées comportait de l'infanterie, de la cavalerie et des machines.

L'infanterie se composait de trois espèces de soldats :

1° Les psilites ou fantassins légers, qui ne portaient pas d'armes défensives, et qui combattaient en tirailleurs avec l'arc, la fronde ou le javelot ;

2° Les hoplites ou fantassins de ligne, ayant comme arme défensives le casque, la cuirasse, les cnémides ou bottines d'airain, et le grand bouclier ovale qui couvrait l'homme des pieds jusqu'à la tête ; ayant comme armes offensives l'épée et la pique ou la sarisse, qui était d'abord de seize pieds, et qui fut plus tard allongée jusqu'à vingt-quatre par Philippe de Macédoine ;

3° Enfin, les peltastes ou fantassins de ligne également, mais moins pesants que les hoplites, ayant sur la poitrine, au lieu de cuirasse, des plaques d'airain et des lames de cuir, et se couvrant, en outre, avec des boucliers plus petits que l'on appelait *peltas*.

La cavalerie se composait de cataphractes ou cavaliers pesamment armés, c'est-à-dire couverts d'armes défensives et combattant avec la lance ; elle comprenait, de plus, des cavaliers légers qui se servaient surtout de javelots.

Les machines consistaient en chars armés de faux, en éléphants portant des tours, que les Grecs empruntèrent aux Perses ; en balistes, catapultes, béliers, tours en bois, terrasses et cavaliers, que l'on employait plus particulièrement dans les sièges.

Tels étaient les principaux éléments des armées, que l'on organisait ensuite de la manière suivante :

Dans une armée grecque complète, comme était celle d'Alexandre, vers le IVe siècle avant J.-C., l'infanterie était

organisée en une grande phalange que l'on appelait *tétraphalangarchie*. C'était une masse de 1000 hommes de front sur 16 de profondeur, qui se subdivisait en quatre phalanges ordinaires de 4,000 hommes chacune et de 250 files. Ces phalanges ordinaires avaient été d'abord les seules employées, comme correspondant aux forces que pouvait mettre sur pied chacune des républiques de la Grèce; elles étaient séparées entre elles, celles du centre par un intervalle de 40 pas; celles des ailes par des intervalles de 20 pas. Quant au front de la phalange, il s'étendait ou se resserrait suivant que les hommes prenaient individuellement plus ou moins d'espace. A files ouvertes, chaque soldat occupait un carré de 3 pieds de côté; à files demi-serrées, un carré de 2 pieds 10 pouces de côté; à files serrées, de 1 pied 5 pouces. Pour le combat, les huit premiers rangs croisaient leurs longues piques et se couvraient de leurs boucliers, les uns les plaçant devant eux pour parer les coups directs, les autres au-dessus de leurs têtes contre les coups verticaux, comme une sorte de toiture métallique. Les huit derniers rangs tenaient leurs piques hautes et servaient de réserve; mais cette réserve avait l'inconvénient de ne pas être distincte de la ligne de combat et d'être presque confondue avec elle.

Après les 16,000 hoplites venaient les 8,000 peltastes, qui étaient formés en quatre phalanges ordinaires comme les précédentes, mais avec une profondeur de 8 hommes seulement au lieu de 16. Les phalanges de peltastes formaient quelquefois une seconde ligne derrière les hoplites. Plus souvent elles servaient à prolonger la ligne, à droite et à gauche, en mettant 4,000 peltastes sur chaque aile.

Les psilites, au nombre de 4,000, étaient répartis en tirailleurs devant le front, de manière à couvrir l'armée et à engager le combat. Ils se repliaient ensuite vers les intervalles.

La cavalerie, forte de 4,000 chevaux et représentant le huitième de l'armée, était organisée en îles (Ἴλη) ou escadrons de 64 hommes, qui étaient répartis par moitié sur les deux flancs de l'infanterie. L'île se formait ordinairement sur 16 hommes de front avec quatre rangs de profondeur.

Quelquefois elle adoptait une formation en losange ou en croix, ayant quelque analogie avec celle d'une meute où les meilleurs chiens prennent la tête.

Quand il y avait des chars, des éléphants ou des machines, ils étaient placés devant le front, vis-à-vis des intervalles.

L'armée grecque, formée comme nous venons de l'indiquer et comprenant environ 32,000 hommes, était éminemment propre à la défensive, surtout dans les grandes plaines de l'Asie et en présence de la nombreuse cavalerie des Perses.

Sous le rapport du commandement, les diverses unités avaient leurs chefs, comme dans les armées modernes, depuis le lochos ou file, qui correspondait à notre escouade, jusqu'à la tétraphalangarchie, qui correspondait à notre corps d'armée. Nous remarquerons seulement qu'à Athènes et à Sparte le commandement d'une armée n'était pas unique ; il était ordinairement partagé entre les dix stratèges athéniens ou entre les deux rois de Sparte.

La discipline des Grecs était très supérieure à celle de leurs adversaires ordinaires, les Perses. Celle des Spartiates est restée célèbre. Cependant la discipline des Grecs avait quelque chose de démocratique, dont nous nous faisons difficilement l'idée, témoin ce que raconte Xénophon à propos de Cléarque traversant le camp de Ménon. Cléarque et Ménon étaient deux généraux grecs qui commandaient les 10,000 mercenaires de Cyrus.

« Une dispute s'étant élevée entre des soldats de Ménon « et d'autres de Cléarque, Cléarque jugea qu'un soldat de « Ménon avait tort et le frappa. Celui-ci, de retour à son « camp, s'en plaignit à ses camarades, qui s'en offensèrent « et devinrent furieux contre Cléarque. Le même jour, ce « général revenait à cheval à sa tente avec peu de suite et « traversait le camp de Ménon. Un des soldats de Ménon, « qui fendait du bois, voyant Cléarque passer, lui jeta sa « hache et le manqua ; un autre lui lança une pierre, un « autre l'imita, et un grand cri s'étant élevé, beaucoup de « soldats lui en jetèrent. »

Voici une scène de violence que nous appellerions une véritable sédition et qui passe presque inaperçue dans l'ouvrage de Xénophon.

Les peines et les récompenses variaient avec les différents peuples de la Grèce. En général, elles avaient un double caractère, matériel et honorifique, effectif et moral. Les peines consistaient en corvées, châtiments corporels, reproches des chefs et des camarades, comme chez les Spartiates pour le soldat qui avait abandonné son rang ; puis venaient la dégradation, l'exil, la mort, la privation de sépulture. Les récompenses consistaient en éloges publics, parts de butin, couronnes, grades supérieurs, chevaux, armes, honneurs funèbres, statues.

Sous le rapport de l'administration, nous dirons qu'à l'origine elle n'existait pour ainsi dire pas. Les expéditions étaient très courtes et avaient lieu à de très faibles distances. Mais plus tard, quand on voulut étendre et prolonger les opérations, il fallut donner une solde aux soldats, comme les Athéniens au siège de Potidée, qui donnent à leurs hoplites 2 drachmes ou 3 fr. 60 par jour. En général, la solde ordinaire était de 1 drachme pour les soldats, et en temps de guerre seulement. Pour les officiers, elle était le double ; pour le général, quadruple.

L'instruction individuelle avait lieu dans les gymnases, où tous les citoyens apprenaient le maniement des armes. L'instruction d'ensemble avait lieu dans les camps.

Enfin, nous trouvons chez les Grecs des établissements militaires analogues à ceux qui existent aujourd'hui dans les institutions militaires modernes. Les républiques de la Grèce, et plus tard la Macédoine, ont des magasins, des arsenaux et des approvisionnements d'armes de toute espèce. En outre, tous les États de la Grèce ont des places fortes qui jouent un rôle analogue à celui des places de nos jours. Elles concourent avec les armées à la protection du territoire. Décelie, Thèbes, Platée, Potidée, Pella, Tyr soutiennent des sièges ou appuient les opérations comme des places modernes.

Les grands généraux, et parmi eux nous citerons Iphi-

crate et Philippe, s'occupent de l'armement des troupes et y apportent des perfectionnements importants.

On voit par cet aperçu que les institutions militaires des peuples de la Grèce sont remarquables à plus d'un titre, et que leur étude peut fournir de nombreux enseignements.

II.

Nous passons à l'étude des faits militaires; mais auparavant nous devons jeter un coup d'œil sur la géographie de la Grèce. Les faits militaires sont, en effet, tellement liés au terrain, qu'il est impossible d'en présenter l'analyse sans s'appuyer sur la géographie des théâtres d'opérations et sur la topographie des champs de bataille.

La Grèce est située au sud-est de l'Europe; en y comprenant la Macédoine, on peut dire qu'à l'époque dont nous nous occupons, elle s'étendait au nord jusqu'à la chaîne de l'Hémus, les Balkans actuels, et que, des trois autres côtés, elle était bornée par la mer : la mer Ionienne à l'ouest, la mer Intérieure au sud et la mer Égée à l'est.

Peuplée à l'origine par des émigrés égyptiens, elle s'était développée peu à peu, et, au point de vue politique, elle présentait un certain nombre de petits États, dont les principaux étaient ceux de Sparte, d'Athènes, de Thèbes et de Macédoine.

De l'autre côté de la mer Égée, nous trouvons l'Asie Mineure, appartenant au vaste empire des Perses, et divisée en un certain nombre de provinces ou satrapies. L'empire des Perses s'étendait, au nord, jusqu'au Pont-Euxin, au Caucase et à la mer Hyrcanienne; à l'est, il s'étendait jusqu'à l'Indus, et, au sud, jusqu'à la mer Érythrée, au golfe Persique, à l'Arabie et à la mer Intérieure.

Tel est l'ensemble du terrain sur lequel se passent les faits militaires de l'histoire grecque.

Les principaux de ces faits sont :
Les guerres médiques ;
La guerre du Péloponèse ;
L'expédition et la retraite des Dix-Mille ;
La rivalité de Sparte et de Thèbes ;
Enfin, les conquêtes d'Alexandre.

Nous allons les esquisser rapidement, en remarquant que ces faits sont compris dans un espace d'environ 175 ans, de 496 à 323 avant J.-C.

Nous partons donc à peu près de l'an 500 avant J.-C., c'est-à-dire d'un moment où l'humanité se développe et s'étend. C'est ainsi que la Grèce avait été peuplée par des émigrés égyptiens, et que ceux-ci, s'étant considérablement augmentés à leur tour, envoient au loin des colonies, particulièrement en Asie Mineure.

Les Grecs se trouvent en contact avec l'empire des Perses, et bientôt, comme de nos jours, les passions et les intérêts amènent des rivalités et des guerres.

Les premières ont pris le nom de guerres médiques et forment la première période des opérations dont nous voulons nous occuper.

Le roi des Perses, Darius, veut conquérir la Grèce. Il forme une nombreuse armée qu'il embarque sur une flotte considérable, et il dirige ces forces vers le littoral de l'Attique. Les généraux du grand roi choisissent leur point de débarquement au nord d'Athènes, vis-à-vis de Marathon. Les Athéniens soutenus des Platéens, et au nombre de 10,000, marchent au-devant des Perses, et viennent camper sur des hauteurs vis-à-vis de la flotte ennemie. Bientôt les Perses débarquent sur un terrain bas et entre deux petites rivières qui devaient s'opposer au développement de leurs forces. Miltiade, qui commandait les Athéniens, saisit le moment favorable. Il forme sa petite armée, descend rapidement des hauteurs et attaque les Perses au milieu même des embarras de leur débarquement. Les Perses sont surpris ; ils sont

enfermés entre les Grecs qu'ils ont devant eux, la mer qu'ils ont sur leurs derrières, et, à droite et à gauche, entre deux ruisseaux marécageux qui les empêchent de s'étendre. Ils éprouvent un échec, se rembarquent, et la Grèce est sauvée une première fois.

Nous remarquerons ici que le succès est facile à expliquer. Les Grecs surprennent leurs ennemis ; ils utilisent le terrain qui est tout à leur avantage. Ils triomphent donc par leur habileté, et les Perses sont battus par suite des fautes qu'ils ont commises.

Quelques années après, Xercès, fils et successeur de Darius, reprend les projets de son père. A la tête d'une armée considérable, il franchit l'Hellespont et il s'avance vers la Grèce en suivant le littoral et en faisant marcher une flotte nombreuse à hauteur de ses troupes. Il arrive ainsi devant le défilé des Thermopyles, qui séparait la Grèce de la Thessalie et qui formait son entrée vers le nord, entre le mont OEta et la mer Égée. Léonidas, un des rois de Lacédémone, s'y était posté avec environ 7,000 hommes, dont 300 Spartiates. Il arrête Xercès pendant plusieurs jours. Mais celui-ci fait reconnaître le terrain, se procure des espions et tourne, par un sentier situé vers l'ouest, le défilé qu'il n'a pu emporter de front. Léonidas renvoie alors les Grecs qui l'accompagnaient, et, avec ses 300 Spartiates, il se jette au milieu des Perses, où il succombe glorieusement pour obéir aux saintes lois de sa patrie.

Xercès pénètre dans la Grèce. Il ravage l'Attique pendant que sa flotte vient menacer Athènes par le sud, vers le détroit de Salamine. Cette flotte trouve devant elle la flotte des Grecs. Thémistocle emploie alors sur mer la tactique que Miltiade a employée sur terre avec tant de succès. Il cherche un champ de bataille rétréci, où les têtes de colonnes seules puissent s'engager et où la supériorité du nombre ne puisse avoir d'influence. Il y livre une bataille navale dans laquelle les Perses sont défaits.

Xercès abandonne alors la Grèce et rentre dans ses États avec une partie de ses forces. Cependant il laisse à un de ses généraux, Mardonius, une armée que les historiens grecs

évaluent à 300,000 hommes. Mardonius est battu à Platée, en 479, et la Grèce est ainsi délivrée de toute crainte d'invasion de la part des Perses.

Après la guerre médique vient la guerre du Péloponèse, qui est amenée par la rivalité de Sparte et d'Athènes. Elle dure pendant 29 ans et présente un grand nombre de sièges et de combats. Elle se termine à la bataille navale d'Ægos-Potamos, qui assure la victoire aux Lacédémoniens.

L'événement le plus considérable est le siège de Platée par les Spartiates.

Pendant la guerre du Péloponèse avaient lieu l'expédition et la retraite des Dix-Mille.

Ceux-ci étaient des mercenaires grecs à la solde du jeune Cyrus, lequel gouvernait l'Asie Mineure pour son frère Artaxercès.

Cyrus entreprend de détrôner son frère. Il se met en marche vers Babylone, avec une armée préparée et rassemblée habilement. Il rencontre à Cunaxa l'armée d'Artaxercès (401). Il était sur le point de triompher lorsqu'il est tué d'un coup de javelot. Son armée se disperse et les 10,000 Grecs se trouvent isolés au milieu de l'Asie, entourés d'ennemis de toutes parts. Pour mettre le comble à leurs embarras, leurs généraux tombent dans un guet-apens et sont assassinés par les Perses. Ils en nomment de nouveaux, parmi lesquels Xénophon, et ils commencent cette retraite, qui est devenue immortelle par la manière dont elle fut exécutée et par le talent de celui qui nous en a donné le récit.

Les Grecs se dirigent vers le nord, remontant le Tigre qu'ils espèrent passer vers ses sources. Dans les plaines, ils marchent en losange, comme nous l'avons fait en Égypte, comme nous l'avons fait plus tard à l'Isly. Quand ils traversent un pays accidenté, ils se reforment en colonne. Ils cantonnent dans les villages et bivouaquent quand ils ne trouvent pas de lieux habités. Ils franchissent les cours d'eau, soit à gué, soit sur des ponts, en prenant les disposi-

tions que l'on indique encore aujourd'hui, c'est-à-dire en faisant des démonstrations pour attirer l'ennemi au loin et en couvrant le passage au moyen de troupes convenablement postées. Ils franchissent les montagnes des Carduques en s'emparant des cols au moyen de surprises, en gardant les crêtes et en passant les défilés, comme on les passerait de nos jours. Enfin, ils atteignent les montagnes de la Colchide et ils aperçoivent la mer. Mais il faut faire encore un dernier effort pour arriver à Trébizonde. Les Colques, en bataille sur une position dominante, leur ferment le passage. Les généraux grecs s'assemblent pour savoir comment il faut opérer et quel ordre de bataille il convient de prendre.

« Xénophon dit alors qu'il était d'avis de ne pas opérer « en ligne pleine ; mais de rompre la ligne pour former « tous les lochos en colonnes qui marcheraient à la même « hauteur. Car, ajoute-t-il, une ligne pleine se rompra « bientôt d'elle-même. Ici, la montagne sera praticable, là « elle ne le sera pas ; le soldat qui aura dû combattre en « ligne pleine se découragera dès qu'il y verra du vide ; « d'ailleurs, si nous marchons sur un ordre profond, la « ligne des ennemis nous débordera et ils feront marcher « comme ils voudront contre nous, ce qui nous dépassera « de leurs ailes ; si nous nous mettons au contraire sur peu « d'hommes de hauteur, je ne serais pas étonné que la ligne « fût enfoncée quelque part, vu la multitude de barbares et « de traits qui tomberont sur nous. Que l'ennemi perce en « un point, toute l'armée grecque est battue. Je suis donc « d'avis de marcher sur beaucoup de colonnes de front, « qui seront d'un lochos chacune et de laisser entre elles « assez d'intervalle pour que nos derniers lochos dépassent « les ailes de l'armée barbare. »

Le lochos dont parle ici Xénophon comprenait alors 96 hommes, présentant 8 hommes de front sur 12 de profondeur.

L'avis de Xénophon fut accepté. Les barbares furent culbutés et les Grecs arrivèrent à Trébizonde après une retraite de 300 lieues, à travers des difficultés de toute espèce, des

périls nombreux, des populations ennemies et des obstacles naturels multipliés.

Quant à l'ordre employé par les Grecs vis-à-vis des Colques, n'est-ce pas l'ordre moderne des colonnes de compagnies, qui permet d'étendre le front d'une troupe et qui se plie si facilement à tous les accidents de terrains?

Après l'expédition des Dix-Mille, l'histoire grecque nous présente une nouvelle guerre qui dure 32 ans, de 394 à 362, et qui est amenée par la rivalité de Sparte et de Thèbes.

Sparte, enorgueillie de ses succès, voulait dominer toutes les villes de la Grèce. Thèbes résiste à ces prétentions, et deux grands hommes, Pélopidas et Épaminondas, la font triompher de sa rivale.

Les événements principaux de cette guerre sont les deux batailles de Leuctres et de Mantinée; toutes deux livrées dans le Péloponèse et non loin du territoire de Lacédémone. Elles présentent à peu près les mêmes caractères et la même tactique.

D'abord, quand les armées arrivent en présence, elles prennent toutes deux leur ordre de bataille. Puis Épaminondas prescrit d'établir le camp. Les Lacédémoniens croient que la bataille est remise au lendemain. Ils imitent leurs adversaires, déposent leurs armes et s'occupent de leur installation. Alors Épaminondas reforme rapidement son armée, se porte en avant contre un ennemi en désordre, et produit ainsi une surprise tactique.

Ensuite, nous remarquerons qu'Épaminondas présente ses troupes en ligne pleine; mais quand il est arrivé à portée de l'ennemi, il arrête son centre et l'une de ses ailes qu'il dispose obliquement ou en échelons, et il jette sur l'ennemi son autre aile renforcée, comme Frédéric devait le faire plus tard à la bataille de Leuthen.

Les dispositions habiles du général thébain lui assurent la victoire.

Nous arrivons aux dernières opérations militaires des Grecs, c'est-à-dire aux expéditions d'Alexandre.

Celui-ci, en montant sur le trône, trouve une armée bien organisée par son père Philippe, un trésor bien rempli, des dépôts d'armes bien garnis et des places fortes bien approvisionnées. Après avoir comprimé quelques révoltes qui ont lieu en Grèce contre son autorité, il laisse la garde de la Macédoine à Antipater, un des meilleurs généraux de Philippe, et il part avec environ 36,000 hommes pour recommencer une dernière fois la guerre contre les Perses. Il traverse le détroit d'Abydos et pénètre en Asie Mineure.

Le meilleur des généraux de Darius, Memnon de Rhodes, connaissant la supériorité des Macédoniens, propose de ruiner le pays devant Alexandre et de se retirer au loin en évitant les engagements du début. C'est le plan qui réussit plus tard à Wellington et à Barklay de Tolly pour faire échec à la fortune de Napoléon. En même temps, Memnon voulait qu'on profitât de la mer, dont on était maître, pour aller faire en Grèce ou en Macédoine une diversion puissante qui eût peut-être forcé Alexandre à abandonner ses projets.

Ces deux idées, essentiellement militaires, ne sont pas adoptées, et les satrapes de Darius préfèrent réunir leurs troupes sur les bords du Granique pour s'opposer directement à l'invasion. Alexandre fond sur eux avec impétuosité (334). Il les culbute, franchit le cours d'eau et à la suite de ce combat se trouve maître du littoral. En effet, au lieu de s'enfoncer vers le centre de l'Asie à la poursuite des vaincus, le roi de Macédoine s'occupe de se créer une base d'opérations en s'emparant de toutes les places maritimes, comme Halicarnasse et Milet. C'est ce que Gustave-Adolphe devait faire, en 1631, dans son invasion de l'Allemagne, montrant ainsi que les idées militaires sont de tous les temps.

Alexandre, remontant ensuite vers le nord, vient hiverner à Gordes, ayant dans sa première campagne conquis la plus grande partie de l'Asie Mineure et ayant préparé la suite de ses opérations.

L'année suivante (333), Alexandre rentre en campagne et se dirige vers la Cilicie. Darius, qui a rassemblé une armée considérable, marche vers la même province. Mais

au lieu de rester dans la plaine, il se laisse attirer à Issus dans un véritable défilé, entre les montagnes et la mer. Il y est accablé et obligé de se retirer en désordre vers sa capitale. Alexandre vainqueur suit les mêmes principes que dans la guerre précédente, mais peut-être avec moins de raison. Il descend vers le sud, s'empare de tout le littoral de la Phénicie, des villes de Tyr et Gaza, dont les sièges sont restés célèbres; il occupe la Syrie, puis l'Égypte; il s'enfonce dans le désert de Lybie jusqu'au temple de Jupiter-Hammon, et il revient ensuite passer l'hiver en Syrie.

Dans la campagne de 332, Alexandre a renforcé son armée au moyen de contingents qui lui ont été envoyés de Macédoine et au moyen de troupes levées dans les pays conquis. Il dispose de plus de 50,000 hommes. Il marche alors vers l'Euphrate, qu'il passe à Thapsaque, puis il se dirige vers le Tigre, derrière lequel Darius a rassemblé toutes les forces de son empire, en les établissant dans les plaines d'Arbelles ou de Gaugamèle.

Alexandre, animé par ses précédentes victoires, marche droit aux Asiatiques, les attaque vigoureusement et les jette dans le plus grand désordre. Darius s'enfuit un des premiers du champ de bataille. Et dès lors Alexandre est le maître de tout l'empire des Perses. Il poursuit Darius et les débris qui lui restent encore. Le malheureux roi est assassiné. Alexandre le venge et il parcourt en conquérant les provinces orientales de l'empire. Il franchit l'Indus, et voici comment l'historien d'Alexandre décrit la construction du pont de bateaux qui sert au passage : « A un signal con-
« venu, on abandonne un bâtiment au courant, non en
« ligne droite mais obliquement, comme s'il était retenu
« par la poupe ; on rompt à force de rames l'effort du cou-
« rant qui l'entraîne. Parvenu au lieu désigné, on jette de
« la proue de grands cônes d'osier remplis de pierres, dont
« la pesanteur l'arrête. On tourne en face et on fixe de la
« même manière la proue d'un autre bâtiment à la distance
« nécessaire ; on jette de l'un à l'autre, dans la direction du
« passage, des pièces de bois que l'on assujettit par des
« traverses; on procède ainsi d'un bâtiment à l'autre jus-

« qu'à l'entière confection du pont, aux extrémités duquel « on place des pièces de descente en bois que l'on fixe sur « la rive et qui servent à la fois à faire passer commodé- « ment les chevaux et les bagages et à retenir la masse du « pont. » Ne croirait-on pas lire la description d'un de nos ponts d'équipage ?

Enfin Alexandre est le maître de l'Asie. Il rentre à Babylone, la capitale de son empire. Il méditait, dit-on, de nouvelles conquêtes, tout en se livrant aux plaisirs et à la mollesse, lorsque la mort vint le frapper à l'âge de 32 ans et 8 mois, après un règne de 12 ans et demi.

Telles sont les cinq périodes principales que présente l'histoire des guerres à l'époque grecque. Il nous reste à voir quels sont les auteurs qui les ont racontées.

III.

Après Eschyle et Homère, qui ont décrit l'un le siège de Thèbes et l'autre le siège de Troie, nous trouvons Hérodote, qui nous a transmis le récit des guerres médiques; puis Thucydide, qui a écrit la guerre du Péloponèse; ensuite Xénophon, qui a décrit la retraite des Dix-Mille; enfin Arrien, qui nous a laissé l'histoire des expéditions d'Alexandre.

Nous voulons donner quelques détails sur les trois derniers de ces historiens.

Thucydide vivait vers le milieu du V^e^ siècle avant J.-C. Il était né en 471. Il a écrit la guerre du Péloponèse en lui donnant de grands développements. C'est ainsi que, pour faire comprendre la rivalité de Sparte et d'Athènes, il remonte aux origines de l'Hellade et aux premières querelles des puissances secondaires, qui amènent la guerre entre les puissances principales. On distinguait, dans la Grèce, deux groupes principaux d'intérêts et de puissance : le premier groupe, au nord, autour d'Athènes; le second, au midi, comprenant presque tout le Péloponèse, autour de Sparte.

Les causes de guerre avaient, du reste, de grandes analogies avec les causes de nos guerres modernes. Sauf les noms, on pourrait croire, à la lecture de Thucydide, qu'il s'agit des questions de nos jours, ce qui prouve que les hommes sont toujours les mêmes, qu'ils restent les acteurs principaux d'événements qui se renouvellent sans cesse en changeant seulement de décor, d'échelle ou de cadre. Nous rappellerons, à ce propos, qu'un homme d'État anglais disait qu'il ne pouvait s'agiter, dans les Chambres de son pays, aucune question sur laquelle on ne trouvât des lumières dans l'ouvrage de Thucydide.

Nous remarquerons que les Grecs faisaient ordinairement toutes leurs expéditions l'été, au moment où le blé monte en grains, ce qui prouve qu'ils vivaient sur le pays.

Les Lacédémoniens étaient presque toujours vainqueurs sur terre, tandis qu'ils étaient presque toujours vaincus dans les combats maritimes, les Athéniens, comme les Anglais de nos jours, portant tous leurs soins à leurs vaisseaux.

Le siège de Platée, entrepris par les Péloponésiens sous les ordres d'Archidamus, nous offre le tableau des principales ressources de la guerre de siège à cette époque. Nous voyons les assiégeants entourer la ville de palissades, élever un cavalier pour dominer les remparts, battre les murs avec leurs machines, enfin tenter d'incendier la ville en allumant un grand feu dans un endroit dont ils se sont rendus maîtres. Nous voyons en même temps les assiégés montrer beaucoup de courage et d'industrie, en contrariant de tous leurs moyens l'établissement du cavalier; en amortissant le choc des béliers contre leurs murailles; en en brisant même la tête au moyen de grosses poutres attachées avec des chaînes de fer, et qu'ils laissent tomber du haut des remparts; enfin en élevant, en arrière des brèches, un retranchement intérieur d'une forme demi-circulaire qui arrête l'ennemi.

Quand la ville est réduite à l'extrémité, une partie des défenseurs entreprend de forcer la ligne de circonvallation. Ils font leurs préparatifs et saisissent l'occasion d'une nuit orageuse et sans lune. Guidés par les chefs mêmes de l'en-

treprise, ils traversent d'abord le fossé qui les environne et arrivent au mur des ennemis sans être aperçus des sentinelles. Ceux qui portaient des échelles les dressent contre les créneaux. Aussitôt montent douze psiles armés chacun d'un poignard et couverts d'une cuirasse. Leur chef Amméas était monté le premier. Ces douze hommes se partagent et se dirigent, six vers l'une des tours et six vers l'autre. Ils sont bientôt suivis d'autres psiles armés seulement de javelots. Pour leur rendre la marche plus facile, d'autres, derrière eux, portaient leurs boucliers qu'ils devaient leur rendre au moment de joindre l'ennemi. Un assez grand nombre de Platéens étaient déjà montés, lorsque les gardes des tours prennent l'alarme par suite du bruit que fait, en tombant, une brique détachée d'un créneau. Mais les assiégeants surpris ne savent d'abord de quel côté se porter. En même temps, les Platéens, restés dans la ville, font une fausse attaque du côté opposé à celui qu'avaient escaladé leurs compagnons. L'opération réussit; deux cents fugitifs parviennent à passer et à gagner Athènes. Le lendemain, les Lacédémoniens s'emparent de la ville et massacrent tous les habitants qui s'y trouvent.

Mais la guerre du Péloponèse n'a pas seulement pour théâtre la Grèce; bientôt les Athéniens la transportent en Sicile, où après quelques succès ils éprouvent un véritable désastre.

Thucydide lui-même prend part à cette guerre du Péloponèse en commandant, dans la Thrace, une armée athénienne qui opère contre une armée lacédémonienne sous les ordres de Brasidas.

Nous terminerons en remarquant que l'ouvrage de Thucydide est écrit d'un style grave, concis, sévère; qu'aujourd'hui encore il est considéré comme un modèle du genre historique.

Xénophon vient après Thucydide dans l'ordre chronologique des historiens de l'antiquité. Il nous a laissé trois ouvrages principaux : *La retraite des Dix-Mille, la Cyropédie* et un *Traité de l'équitation.*

Nous ne nous occuperons que des deux premiers.

Xénophon avait accompagné les 10,000 Grecs à la solde de Cyrus comme simple volontaire. Il avait assisté en cette qualité à la bataille de Cunaxa. Les Grecs le mettent à leur tête après l'assassinat de leurs généraux. Xénophon dirige alors en grande partie la retraite dont il nous a laissé le récit. Il donne en même temps l'exemple du courage et de la fermeté, ainsi que le prouve l'exemple suivant : L'armée grecque traverse l'Arménie ; surprise par la neige, elle prend des cantonnements. Mais, sur l'avis de l'approche de l'ennemi, elle se réunit de nouveau et elle campe. « Il tomba « alors pendant la nuit une quantité excessive de neige ; elle « couvrit les armes et les hommes qui étaient couchés, et « raidit même les jambes des chevaux de bât. Hommes, « bêtes, tout était engourdi ; rien ne se relevait. C'était un « spectacle digne de compassion de voir tout couché et tout « couvert de neige. Xénophon eut le premier le courage « de se lever et de fendre du bois ; bientôt tous les soldats « se levèrent et firent du feu. »

Le second ouvrage de Xénophon, la *Cyropédie*, est le récit de la vie de Cyrus, fils de Cambyse, un des fondateurs de la monarchie des Perses. C'est le résumé des idées de l'auteur sur l'éducation des princes et sur leurs devoirs, particulièrement quand ils veulent eux-mêmes commander leurs armées. On y trouve en grand nombre des enseignements dont nous pourrions aujourd'hui encore faire notre profit, par exemple le suivant, qui se rapporte à la discipline :

« Il faut que l'obéissance soit volontaire. Or les hommes « se soumettent très volontiers à celui qu'ils croient plus « éclairé qu'eux-mêmes sur leurs propres intérêts. Entre « mille exemples, on voit avec quel empressement les ma- « lades appellent le médecin qui leur ordonnera ce qu'ils « doivent faire ; on voit dans un vaisseau tout l'équipage « obéir au pilote ; dans une route, les voyageurs suivent « leur guide. Il en sera de même pour les soldats lorsqu'on « leur paraîtra plus intelligent qu'eux-mêmes. Il faut donc « que l'officier soit plus instruit que le soldat. Il faut qu'on

« remarque le courage du chef à supporter l'ardeur du « soleil pendant l'été ; il faut, pendant l'hiver, qu'il endure « le mieux le froid ; lorsqu'il s'agit de travailler, qu'il se « montre le plus laborieux, car tout cela gagne le cœur des « soldats. »

Arrien vivait beaucoup plus tard et sous l'empereur Adrien. Il appartient donc par sa naissance à l'époque romaine, mais il appartient par ses ouvrages à l'époque grecque. Il a écrit, en effet, la vie d'Alexandre, après avoir étudié les lieux comme gouverneur de la Cappadoce pour les Romains. Son ouvrage est fort estimé et laisse loin derrière lui le roman de Quinte-Curce, qui s'est beaucoup plus préoccupé du merveilleux que de la vérité. C'est lui qui nous a servi de guide pour l'étude des expéditions d'Alexandre.

Nous remarquerons le portrait qu'Arrien fait du roi de Macédoine ; il le peint « comme habile à saisir le meilleur « parti dans des conjonctures difficiles, à peser, à augurer « les probabilités du succès; comme n'ayant point d'égal « dans l'art d'ordonner les troupes, de les armer, de les « gouverner, d'inspirer de la confiance au soldat et de « relever son courage en lui donnant le premier l'exemple « d'affronter les périls avec une constance inébranlable. »

Thucydide, Xénophon et Arrien sont les trois principaux historiens de la Grèce. Nous devons rappeler à leur sujet que le plus grand général des temps modernes, Napoléon Ier, s'est occupé de leurs ouvrages, qu'il a laissé dans ses Mémoires une analyse des campagnes d'Alexandre, qu'on l'a comparé lui-même aux héros de l'Antiquité et qu'on l'a souvent appelé un homme de Plutarque.

PÉRIODE ROMAINE

I.

Après les Grecs viennent les Romains. Rome, fondée en 753 avant J.-C., prend un développement rapide et doit devenir promptement la maîtresse du monde.

Nous allons examiner successivement ses institutions militaires, puis les opérations et les batailles d'Annibal et de César, enfin les principaux auteurs militaires de la période, c'est-à-dire Polybe, César, Tacite et Végèce.

Les Romains employaient, pour recruter leurs armées, une méthode qu'ils appelaient *élection*.

Les vingt-quatre tribuns se groupaient par six et formaient ainsi quatre commissions de recrutement qui correspondaient aux quatre légions que l'on voulait lever. Les citoyens étaient appelés par groupes de quatre devant ces commissions. La première commission choisissait d'abord, puis les autres successivement. Au deuxième tour, la deuxième commission exerçait son choix la première, et ainsi de suite, de manière que la composition des légions fût aussi égale que possible.

Tous les citoyens étaient soldats de 17 à 50 ans. On excluait seulement la dernière classe de la société, les étrangers et les esclaves.

Sous le rapport de l'*organisation*, l'unité principale, la légion, se composait de 4,500 hommes environ, comprenant quatre classes de soldats, savoir :

1200 vélites, ou fantassins légers, armés de javelots, de flèches et de frondes;

1,200 hastaires, ou soldats de première ligne, organisés en 10 manipules de 12 hommes, qui se rangeaient sur 12 hommes de front et sur 10 hommes de profondeur. Ces 10 manipules se plaçaient les uns à côté des autres, avec des intervalles égaux à leur front, et représentaient la première ligne de la légion, sur une longueur moyenne de 1600 pieds romains (1).

Il y avait ensuite 1200 princes, formant 10 manipules de deuxième ligne, à 250 pieds de la première ; ces manipules étaient généralement placés en échiquier par rapport à ceux de première ligne ; quelquefois on les plaçait perpendiculairement de manière à créer des rues dans l'ordre de bataille, par exemple pour faire écouler les éléphants de l'ennemi.

Enfin, 600 triaires, formant 10 manipules de 6 hommes de front sur 10 de profondeur, étaient placés en troisième ligne, à 250 pieds de distance encore, et généralement en échiquier par rapport à la deuxième ligne.

La cavalerie de la légion se composait de 300 chevaliers, représentant à peine le dixième de l'infanterie, et organisés en turmes, ou pelotons, de 32 chevaux, et en ailes ou escadrons.

Enfin, la légion comportait encore des machines de jet, qui deviennent de plus en plus nombreuses au fur et à mesure de la décadence des institutions militaires romaines. Sous les empereurs, chaque légion avait 30 balistes et 10 catapultes, les unes lançant des traits horizontaux et se plaçant dans les intervalles des troupes, les autres ayant un tir parabolique et se plaçant derrière elles.

Le front de la légion était d'environ 1600 pieds et sa profondeur de 600. Le légionnaire se tenait dans un carré de trois pieds de côté à intervalles serrés et de six pieds de côté à intervalles ouverts et quand il s'agissait de combattre.

L'armement du légionnaire comprenait, comme armes

---

(1) Le pied romain était de 11 pouces.

défensives, le grand bouclier demi-bombé et en forme de tuile, le casque, la cuirasse et le brodequin de fer ou d'airain; comme armes offensives, l'épée espagnole à lame courte, droite, tranchante des deux côtés, avec le pilum, javelot ou pique de 4 pieds à 4 pieds et demi de longueur, et, enfin, la pique de 10 pieds pour les triaires.

Le manipule était commandé par un premier et un deuxième centurion, la légion par un tribun, l'armée par un consul.

L'armée consulaire comprenait deux légions romaines et deux légions alliées; sa force était d'environ 20,000 hommes. Quand les circonstances l'exigeaient, on doublait les armées consulaires, et, comme il pouvait y avoir deux doubles armées consulaires, les Romains présentaient alors à l'ennemi une force de 80,000 hommes. C'est ainsi qu'ils étaient organisés à la bataille de Cannes.

L'ordre de bataille d'une armée consulaire comprenait les deux légions romaines au centre, les deux légions alliées aux ailes, de la cavalerie sur les flancs. Devant les légions se trouvaient les vélites, qui combattaient en tirailleurs, harcelaient l'ennemi à coups de traits et de pierres, et entamaient le combat. Ils se retiraient dans les intervalles ou en arrière quand les lignes opposées se rapprochaient pour en venir aux mains. Les hastaires, formant la première ligne, couraient alors sur l'ennemi, lançaient leurs javelots à 12 ou 15 pas, mettaient aussitôt l'épée à la main et engageaient le combat corps à corps. Les derniers rangs soutenaient les premiers et remplaçaient successivement les hommes blessés, tués ou fatigués. Les princes combattaient de la même manière et venaient s'encadrer dans les intervalles des hastaires pour les soutenir ou les relever s'ils étaient épuisés. Les triaires, pendant ce temps, se tenaient en réserve, un genou en terre et couverts de leurs boucliers. S'ils voyaient que les deux premières lignes lâchaient pied, ils se relevaient aussitôt, ralliaient les princes et les hastaires les recevaient dans leur rang, formaient une sorte de phalange serrée et marchaient en avant. L'ennemi, épuisé par deux combats successifs, tenait rarement contre cette troisième attaque. Et les batailles

des Romains ressemblaient ainsi aux batailles modernes, où l'on entretient et l'on renouvelle plusieurs fois l'engagement au moyen de lignes successives et de réserves.

Quant au système de guerre des Romains, on peut dire que leur stratégie ressemblait beaucoup à la nôtre. Ils basaient leurs opérations sur des lignes de défense et sur des places fortes, comme nous verrons César le faire dans les Gaules ; ils choisissaient leurs lignes d'opérations dans les grandes vallées qui, aujourd'hui encore, représentent les grandes lignes d'invasion des principaux États de l'Europe. Ils y traçaient leurs voies romaines, dont nous retrouvons à chaque instant les vestiges.

Leurs marches étaient en moyenne de 7 lieues de longueur. Les armées consulaires marchaient autant que possible sur un front de 10 hommes, au pas militaire et assez serrées pour ne pas occuper une trop grande profondeur. L'avant-garde était formée par les extraordinaires, c'est-à-dire par un véritable rideau de troupes légères. Puis les quatre légions se succédaient dans l'ordre naturel, chacune ayant derrière elle ses impedimenta particuliers. En général, on partait à 3 heures du matin ; on arrivait à 10 ; il restait le temps d'établir et de fortifier le camp.

Les camps romains, comme les voies romaines, sont restés célèbres. Il y avait des camps de marche et des camps permanents, différant les uns des autres par le plus ou moins de perfectionnement des ouvrages de défense. L'armée consulaire campait sur un espace à peu près carré, d'environ 500 mètres de côté, flanqué de tours au centre et aux extrémités de chaque face. Le camp était défendu par un fossé et par un parapet couronné de palissades.

La discipline était fondée sur l'emploi des peines et des récompenses.

Les peines consistaient en réprimandes, amendes, corvées, dégradation, châtiments corporels et mort.

Les récompenses consistaient en éloges publics, armes d'honneur, avancement, couronnes d'or et couronnes civiques, décorations, statues et triomphes.

Quant à l'administration, nous savons que les premières armées romaines, qui ne restaient rassemblées que pendant peu de temps, qui n'opéraient qu'à de très petites distances de la ville, trouvaient facilement à vivre. Plus tard, à partir du siège de Véies, le soldat romain a une solde réglée, au moyen de laquelle il peut suffire à ses besoins ; on y ajoutait des distributions en nature, de grains, de viande, de vinaigre. La guerre nourrissait la guerre, les armées consommant les ressources des pays envahis. En campagne, chaque soldat portait du grain pour plusieurs jours, pour quinze, dit-on.

L'instruction militaire était fort en honneur chez les Romains. Elle avait lieu dans les champs de Mars, et l'on peut dire que sous ce rapport les institutions militaires se confondaient avec les institutions civiles. Plus tard, l'instruction militaire avait lieu dans les camps, et l'on voit tous les généraux romains, Camille, Caton, les Scipion, Marius, César, s'occuper avec soin d'instruire, de discipliner et d'aguerrir leurs troupes avant de les présenter à l'ennemi.

Enfin, comme Philippe de Macédoine et comme les gouvernements modernes, les Romains ont des établissements militaires nombreux. Ils ont des places fortes qui couvrent le territoire et servent d'appuis à leurs opérations, des camps qui couvrent les frontières contre les invasions des barbares, des dépôts d'armes et de vivres qui sont destinés à alimenter leurs armées.

Tels sont les principaux traits des institutions des Romains pendant les beaux temps de la République, c'est-à-dire de Camille à Marius. Ce dernier réunit les trois manipules correspondant de princes, de hastaires et de triaires, et on forme une nouvelle unité que l'on appelle la cohorte. La légion comprit alors 10 cohortes qui se rangeaient, suivant les circonstances, sur deux ou sur trois lignes. Malheureusement Marius ne se contenta pas de modifier l'organisation, il modifia aussi le recrutement et il admit dans l'armée les

esclaves, les affranchis et les étrangers. Plus tard, les généraux qui voulaient s'attacher les soldats pendant les guerres civiles, les empereurs qui leur devaient le pouvoir, excitèrent les passions et les convoitises des troupes et contribuèrent à la décadence de l'armée. Malgré les efforts de quelques grands souverains, les légions perdirent peu à peu leur courage, leur discipline et toutes leur anciennes vertus. Elles devaient devenir dès lors incapables de résister aux invasions des barbares, quoique leur nombre fût encore considérable.

Ainsi, sous Tibère, d'après Tacite, les forces de l'empire se composaient de 25 légions romaines; d'un nombre à peu près égal de légions alliées; de 9 cohortes prétoriennes, fortes de 1000 à 1500 hommes et résidant à Rome; de plusieurs cohortes urbaines, et enfin de trois flottes : celle de Ravenne, de Misène et de Fréjus. Les légions romaines étaient réparties de la manière suivantes : 8 sur le Rhin pour la Gaule et la Germanie, 3 en Espagne, 2 en Afrique, 2 en Égypte, 4 en Grèce et en Asie Mineure, 2 en Pannonie, 2 en Médie et 2 en Dalmatie. L'historien Gibbon évalue leur effectif à environ 175,000 hommes. M. Duruy, dans son histoire des Romains, l'évalue à 300,000 avec les auxiliaires.

II.

Nous devons étudier maintenant les principales guerres soutenues par les Romains et les principales batailles qu'ils ont livrées.

Dès l'origine de Rome, cette ville est obligée de faire la guerre, d'abord pour défendre son existence contre les peuplades voisines, et ensuite pour s'étendre en Italie et soumettre à sa puissance tous les peuples de la péninsule. Nous avons ainsi une première période de guerres, que nous pouvons appeler les guerres italiques.

Bientôt Rome étend son influence plus loin, franchit les Alpes, traverse la mer et rencontre alors une puissance rivale, celle de Carthage. La rivalité de Rome et de Carthage

donne lieu à une nouvelle série de guerres, que l'on appelle les guerres puniques.

Puis viennent les guerres des Cimbres, les expéditions de Sylla, de Lucullus et de Pompée, et les guerres civiles que produisent les passions ambitieuses des généraux de la République. Parmi les guerres lointaines au moyen desquelles Rome étend sa puissance sur tout le monde connu des anciens, il faut remarquer les guerres de César et particulièrement la guerre des Gaules.

Telles sont les principales guerres de l'époque romaine ; pour les faire connaître d'une manière générale, nous nous proposons d'étudier spécialement les guerres puniques et la guerre des Gaules, c'est-à-dire les opérations d'Annibal et celles de César, en prenant pour guide l'analyse que Napoléon en a laissée dans ses Mémoires.

Nous prenons donc Annibal au commencement de ses opérations, c'est-à-dire au commencement de la deuxième guerre punique (218 av. J.-C.).

La première guerre punique avait présenté des succès balancés, mais avait cependant donné la Sicile aux Romains. Ceux-ci possédaient alors l'Italie tout entière, avec les trois îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Ils avaient, en outre des colonies dans le midi de la Gaule et ils exerçaient une sorte de protectorat sur le nord de l'Espagne.

Les Carthaginois possédaient l'Afrique et le midi de l'Espagne.

Il y avait donc un certain équilibre entre les deux puissances ; mais le nord de l'Italie, habité par les tribus gauloises, était impatient du joug des Romains, et Annibal devait y trouver facilement des alliés.

« Annibal, dit M. Thiers, sortait d'une famille de vieux « capitaines, tous morts les armes à la main pour défendre « Carthage. Son âme était une espèce de métal forgé dans « le foyer ardent des haines que Rome excitait autour « d'elle. A neuf ans, il quitte Carthage avec son père et va « où allaient tous les siens, vivre et mourir en combattant « contre les Romains. Ses jeux sont la guerre. Enfant, il

« couche sur les champs de bataille, se fait un corps insen-
« sible à la douleur, un esprit qui voit clair dans le tumulte
« des combats, comme d'autres dans le plus parfait repos.
« Son père étant mort, son beau-frère aussi, l'un et l'autre
« les armes à la main, l'armée carthaginoise le demande
« pour chef à vingt-deux ans et l'impose, pour ainsi dire,
« au Sénat de Carthage, jaloux de la glorieuse famille des
« Barca. Il prend le commandement de cette armée et la
« fait à son image, c'est-à-dire pleine à la fois d'audace et
« de constance et surtout de haine contre les Romains. »
Cette armée se composait de mercenaires africains et espagnols ; sa cavalerie était la fameuse cavalerie numide. Elle comprenait 60,000 fantassins, 9,000 cavaliers et 37 éléphants.

Annibal s'empare de Sagonte, puis se dirige vers les Pyrénées qu'il franchit vers leur extrémité orientale. Suivant le littoral de la Gaule, il arrive dans la vallée du Rhône. Il y trouve quelques troupes qui veulent lui barrer le passage. Il les trompe par des démonstrations et parvient à passer le fleuve non loin de Roquemaure. Il remonte alors la rive gauche et cherche à franchir les Alpes. Il paraît avoir passé par la vallée de l'Isère, le mont du Chat et le petit Saint-Bernard, pour venir déboucher dans la vallée de la Doria ou dans la vallée d'Aoste. Il a mis cinq mois pour exécuter une marche de 400 lieues ; il a éprouvé de grandes fatigues ; il a subi de grandes pertes ; mais dorénavant sa situation va s'améliorer ; son plan audacieux a échappé aux Romains ; il va trouver des alliés qui le seconderont énergiquement. Désormais son armée d'Africains et d'Espagnols comptera un grand nombre de Gaulois cisalpins.

Les Romains, ne devinant pas les projets d'Annibal, ont dispersé leurs forces. Les armées principales sont en Sicile et en Espagne. Ils n'ont que 15,000 à 16,000 hommes dans le nord de l'Italie. Néanmoins, ils livrent un combat sur les bords du Tessin. Ils y éprouvent un échec et sont rejetés sur la rive droite du Pô. Ils prennent position, la droite à Plaisance, la gauche à l'Apennin ; ils reçoivent des renforts. Cependant leur intérêt était d'éviter un engagement et de

laisser Annibal s'user dans la Cisalpine, au milieu de peuples inconstants, déjà mécontents de voir la guerre sur leur territoire.

Mais Annibal, qui avait intérêt, au contraire, à combattre le plus tôt possible, étudie le caractère du général qui lui est opposé. Il le sait orgueilleux et téméraire. Il lui laisse prendre quelques avantages et parvient ainsi à l'entraîner au combat.

Celui-ci, en effet, voyant la cavalerie numide escarmoucher devant lui sur la rive droite de la Trebbia, forme son armée en bataille, franchit le cours d'eau malgré le froid et la neige, et se porte vers l'ennemi. Annibal reçoit l'attaque, tourne les ailes de l'armée romaine et la prend à revers au moyen de troupes embusquées. Malgré un échec à son centre, il remporte une grande victoire.

L'année suivante (217), Annibal franchit l'Apennin, au milieu de deux armées romaines qui en gardaient les versants. Il surprend le passage en traversant avec beaucoup de peine des marais que l'on regardait comme impraticables. Bientôt il attire dans une embuscade l'une des deux armées romaines, celle de Flaminius, qu'il accable sur les bords du lac Trasimène. Les Romains laissent 15,000 hommes sur le champ de bataille et autant de prisonniers entre les mains de l'ennemi.

Rome nomme alors un dictateur, Fabius, qui, par sa fermeté et ses manœuvres habiles, arrête momentanément les succès d'Annibal.

Mais, en 216, Fabius est remplacé par deux consuls, Varron et Paul-Émile. Annibal sait encore les attirer au combat contre leurs intérêts. Il les accable à la bataille de Cannes, où il agit par les deux ailes, en exécutant un grand mouvement d'enveloppement, analogue à celui de quelques-unes de nos batailles modernes.

Les Romains avaient 80,000 fantassins et 7,000 chevaux; les Carthaginois avaient 40,000 hommes de pied et 10,000 cavaliers. Mais les Carthaginois étaient beaucoup plus aguerris que leurs adversaires.

Les Romains perdirent, à Cannes, la moitié de leur ar-

mée. « Si Annibal eût alors marché sur Rome, dit Napo-
« léon, six jours après il était dans la ville, et Carthage
« était maîtresse du monde ! Cependant l'effet de cette
« grande victoire fut immense ; Capoue ouvrit ses portes,
« toutes les colonies grecques, un grand nombre de villes
« de l'Italie inférieure suivirent sa fortune ; elles abandon-
« nèrent la cause de Rome. Le principe d'Annibal était de
« tenir ses troupes réunies, de n'avoir garnison que dans
« une seule place qu'il se conservait en propre pour renfer-
« mer ses otages, ses grosses machines, ses prisonniers de
« marque et ses malades, s'abandonnant pour ses commu-
« nications à la foi de ses alliés. Il se maintint seize ans en
« Italie sans recevoir aucun secours de Carthage, et ne
« l'évacua que par les ordres de son gouvernement pour
« voler à la défense de sa patrie ; la fortune le trahit à
« Zama ; Carthage cessa d'exister. »

En effet, Rome se releva bientôt de sa défaite. Annibal fut contenu en Italie. Bientôt les Scipion rendirent à leur patrie la supériorité en Espagne ; et l'un d'eux, opérant comme Annibal l'avait fait lui-même, porta la guerre en Afrique pour forcer Carthage à rappeler son général. L'an 202, Annibal revient avec ses troupes, et il livre à Scipion une dernière bataille qui décide du sort du monde.

Entre Annibal et César s'écoule un long espace de temps, pendant lequel nous devons mentionner seulement la bataille de Cynocéphales, où la légion et la phalange se trouvent en présence, et où la première triomphe de la seconde par sa mobilité.

Puis nous arrivons aux opérations de César.

Dans le partage du monde qu'il fait avec Crassus et Pompée, César s'attribue le gouvernement des Gaules, c'est-à-dire du pays situé entre l'Océan, la Méditerranée, les Pyrénées, les Alpes et le Rhin. En 58, les Helvètes, devenus trop nombreux, émigrent et entrent dans la Gaule. César fait contre eux sa première campagne qui a pour objet de forcer les Helvètes à rentrer dans leurs montagnes. En même temps, César profite de ces opérations pour contracter des

alliances avec les Éduens et les Rèmes, dont les territoires deviennent pour lui une bonne base d'opérations située à peu près au centre du pays.

Les Suèves franchissent le Rhin à leur tour, sous la conduite de leur chef Arioviste. César court au-devant d'eux, les arrête, les bat aux environs de Belfort et les rejette sur la rive droite du fleuve.

En 57, les Belges prennent l'offensive et s'avancent vers le pays des Rèmes. César accourt au secours de ses alliés. Il s'établit sur l'Aisne et livre plusieurs combats à la suite desquels l'armée belge se replie et rentre sur son territoire. César marche alors sur Amiens et sur la Sambre. Là le pays était difficile et couvert. Les Romains sont surpris par une brusque attaque sur les bords de la Sambre. Ils y éprouvent de grandes pertes ; mais cependant, grâce à leur courage et peut-être aussi à leur fortune, ils finissent par repousser l'ennemi.

En 56, pendant que César opère chez les Venètes et sur les bords de l'Océan, son lieutenant Labienus reste chez les Trévires pour maintenir le pays dans l'obéissance. Sa présence et les courses de sa nombreuse cavalerie empêchent toute espèce de mouvements.

Mais l'année suivante (55), les Germains de la rive droite du Rhin, pressés par une invasion de Suèves qui débordent sur eux, franchissent le fleuve et viennent chercher un établissement sur la rive gauche. Ils s'arrêtent auprès de Trèves, chez les Trévires et les Condrusi. César craint de voir la Gaule envahie par les Barbares. Il marche aux Germains en descendant la Moselle ; il les pousse dans l'angle de cette rivière et du Rhin ; là, il les attaque vigoureusement et les jette dans le fleuve. Puis, voulant repousser l'ennemi au loin, il construit un pont sur le Rhin, le franchit, ravage le pays des Germains, les refoule dans l'intérieur, et, après les avoir frappés de crainte, il revient sur la rive gauche en repliant le pont qu'il a établi. Tranquille alors sur ses derrières, César accomplit sa première expédition de Bretagne. Il s'embarque avec son armée au port d'Itius, près de Boulogne (Gesoriacum).

L'an 54, le général romain allait effectuer une seconde fois le passage de la Manche lorsque des troubles éclatent chez les Trévires et menacent la tranquillité générale. Deux chefs puissants, Induciomare et Cingétorix se disputent le pouvoir. César prend avec lui 4 légions, 800 chevaux, et court à Trèves à marches forcées. Il apaise la révolte prête à éclater, établit l'autorité d'un des chefs et prend 200 otages. Puis il retourne à Boulogne et s'embarque pour la Grande-Bretagne. Pendant son absence, Labienus garde les Gaules avec une forte réserve. César triomphe facilement des tribus bretonnes divisées entre elles. Il revient dans la Gaule et met ses troupes en cantonnements; mais il les dispose à de grandes distances les unes des autres, contrairement à ses habitudes. Dans ses *Commentaires*, il justifie l'étendue donnée à ses cantonnements par l'insuffisance de la récolte.

Bientôt Ambiorix, le chef des tribus des environs de Liège, vient attaquer les cohortes qui occupaient son pays. Il trompe le général qui les commande, l'attire hors de ses retranchements et le massacre avec toutes ses troupes jusqu'au dernier homme. Six mille légionnaires périssent dans ce désastre. Profitant de ses succès, Ambiorix passe sur la rive gauche de la Meuse, où il attaque vigoureusement une légion romaine qui s'y trouvait campée. Et pendant ce temps Induciomare, le chef des Trévires, traverse les Ardennes et vient insulter un autre camp romain où se trouvait Labienus.

A ces nouvelles, César concentre rapidement ses troupes. Il marche avec trois légions au secours de Cicéron et il disperse les bandes d'Ambiorix. Labienus, qui a reçu des renforts, sort de son camp avec sa cavalerie et repousse les Trévires. Leur chef Induciomare est tué dans le combat.

L'année suivante (53), César veut achever la soumission complète de la Belgique. Il entre dans le pays de Trèves. Labienus, avec une légion, reste sur la frontière, probablement sur la Sarre, pendant que César va opérer sur la rive gauche de la Meuse. Les Trévires profitent de son absence pour attaquer Labienus. Mais celui-ci, à qui César a envoyé deux légions à l'insu de l'ennemi, attire les Gaulois au com-

bat et remporte sur eux une grande victoire. A la suite de ce succès, César qui a rejoint son lieutenant, entre dans le pays de Trèves, y organise l'administration et assure la tranquillité du pays par un second passage du Rhin. Il se prépare ensuite à ouvrir la campagne sur la rive gauche de la Meuse.

Comme Annibal dans sa campagne d'Italie, César choisit une place pour base de ses opérations. Ici, c'est le castellum d'Atuatuca, qui est devenu aujourd'hui la ville de Tongres. Il y laisse une légion avec ses gros bagages. Puis il partage son armée en trois colonnes de trois légions chacune. Ces trois colonnes exécutent une marche en éventail qui embrasse tout le pays. Labienus, avec la première, se dirige au nord-ouest vers l'embouchure du Rhin. La colonne centrale traverse la Toxandrie, ou pays de Tongres, en marchant vers l'Océan. Enfin, César, avec la colonne de gauche, marche sur l'Escaut (Scaldis). En même temps, les Gaulois alliés sont appelés au pillage du pays ennemi. Des troupes légères relient entre elles les trois masses principales. Toute la contrée est battue et dévastée par cette grande marche de front. Ambiorix, l'un des héros de la liberté gauloise, échappe cependant à cette poursuite ardente. Accompagné seulement de quelques cavaliers, se cachant dans les forêts ou dans les marécages, il parvient à se soustraire à la fureur des Romains. Mais le pays est complètement ruiné et la peuplade des Éburons est exterminée.

César revient à Atuatuca et rejette sur la rive droite du Rhin les Sicambres qui ont osé le franchir pendant son absence.

En 52, une révolte générale éclate dans les Gaules, César était en Italie. Il revient tout à coup. Réunissant d'abord les troupes de la province, il franchit les Cévennes et entre chez les Arvernes. Ceux-ci, effrayés, rappellent leur chef, Vercingétorix, qui assiégeait Moulins avec la principale armée gauloise. César, laissant alors les troupes de la province à un de ses lieutenants, remonte la vallée du Rhône, rejoint ses légions et les concentre vers le milieu de son échiquier. S'appuyant sur Sancerre, il reprend Orléans qu'il

avait perdu et il s'empare de Bourges. Labienus, s'appuyant sur Sens, opère vers le nord.

Plus tard, César échoue devant la Gergovie des Arvernes, mais il reprend bientôt l'avantage. Vercingétorix, ne pouvant tenir la campagne, est obligé de s'enfermer dans Alesia avec 80,000 hommes. César l'assiège et l'entoure de travaux formidables. La Gaule presque tout entière se lève pour délivrer Vercingétorix. Mais César, dans ses retranchements, résiste aux attaques du dedans comme à celles du dehors. Vercingétorix est obligé de se rendre, et la prise d'Alesia met fin à la campagne de 52. Les légions romaines prennent leurs quartiers d'hiver autour d'Autun (Bibracte).

En 51, César termine les opérations de l'année précédente. Il achève d'accabler les Gaulois, et la Gaule tout entière devient une province romaine. Elle devait rester ainsi pendant plus de 400 ans et jusqu'à l'invasion des barbares.

Telles sont les principales opérations de César, dans lesquelles il faut particulièrement remarquer sa prodigieuse activité, son coup d'œil stratégique, sa résolution et en même temps les immenses travaux qu'il fait exécuter à ses légions. Aucune armée n'a fait, sous ce rapport, ce que firent alors les légions romaines. Non seulement elles se couvraient chaque jour dans leurs camps de fossés et de parapets ; non seulement dans les sièges elles creusaient d'immenses fossés, elles élevaient de hautes terrasses, elles établissaient des palissades, des trous de loup, des abatis, des travaux de toute sorte ; mais encore, pendant la paix, elles faisaient des routes, des aqueducs, des arcs de triomphe, améliorant et ornant les cités et les campagnes.

Bientôt après la conquête des Gaules éclata la seconde guerre civile. César franchit le Rubicon. Il poursuit Pompée en Grèce et accable à Pharsale ce général sans armée. Il passe ensuite en Espagne, où il écrase à Munda les débris du parti de Pompée et une armée sans général. Il termine enfin ses opérations en s'emparant de l'Afrique.

Telles sont les principales opérations des Romains sous la République. Sous les empereurs nous trouvons : les guerres

de Germanie, la guerre batave contre Civilis, la guerre de Judée, les guerres des Bretons, des Daces, des Parthes, etc. Nous les rappelons seulement pour mémoire.

III.

Les principaux auteurs militaires qui ont écrit sur les institutions et sur les opérations des Romains sont au nombre de quatre, savoir : Polybe, César, Tacite et Végèce. Nous allons dire quelques mots sur chacun d'eux.

Polybe, naquit en Grèce, à Mégalopolis, en 202. Il fut formé par les exemples et les leçons d'un des derniers grands hommes de ce pays, de Philopœmen.

Plus tard il vint à Rome, où il devint le maître et l'ami du second Scipion l'Africain, celui qui détruisit Carthage.

L'ouvrage de Polybe est divisé en quarante livres, dans lesquels il raconte particulièrement l'histoire des guerres puniques.

C'est dans le livre III que nous trouvons l'expédition d'Annibal en Italie. Et nous citerons les réflexions que l'auteur fait dans ce livre sur l'étude qu'un général doit toujours faire du caractère de son adversaire : « Comme dans « un combat singulier ou de rang contre rang, dit-il, on ne « peut se promettre la victoire si l'on ne parcourt des yeux « tout son adversaire pour découvrir quelle est la partie de « son corps la moins couverte ; de même, il faut qu'un géné- « ral cherche attentivement dans celui qui lui est opposé, « non quelle est la partie de son corps le moins défendue ; « mais quel est, dans son caractère, le faible et le penchant « par où l'on peut plus aisément le surprendre. »

Annibal excellait dans cette appréciation de ses adversaires. Il sut profiter de la présomption de Flaminius pour l'écraser sur les bords du lac Trasimène. Plus tard, il reconnut la jactance et l'orgueil de Varron, et il sut l'entraîner vers le désastre de Cannes. Nous retrouvons les mêmes traits dans l'histoire moderne, particulièrement dans la conduite

de Napoléon, en 1796, vis-à-vis de Wurmser et d'Alvinzy; en 1805, vis-à-vis de Mack et de Kutusoff; en 1806, contre le duc de Brunswick; en 1815, en présence de Blücher et de Wellington.

Au cours de sa narration, Polybe donne de grands détails, d'une part sur le gouvernement de Rome, et d'autre part sur son organisation militaire. C'est à Polybe que l'on a particulièrement emprunté tout ce que nous savons aujourd'hui sur ce sujet, et il faut remarquer qu'il est le plus clair et le plus exact de tous les historiens romains.

Nous ajouterons qu'il décrit avec soin le pays où se passent les événements qu'il raconte. C'est ainsi qu'à propos de la bataille de Zama, il conduit son lecteur dans l'Afrique septentrionale, notre Algérie actuelle, et il dit qu'on ne saurait trop en admirer la fertilité. Il trace également, d'une manière remarquable, les portraits de ses principaux personnages. Parmi ces portraits, nous signalerons celui de Scipion l'Africain, qui possédait à la fois toutes les qualités de l'homme privé et toutes les vertus de l'homme public.

César naît en 99 et meurt en 44 avant J.-C. Il est nommé gouverneur de la Gaule en 58. Il y fait huit campagnes, pendant lesquelles deux invasions en Angleterre et deux incursions sur la rive droite du Rhin. C'est le récit de ces diverses opérations qui forme le sujet de la partie de ses *Commentaires* intitulée *Guerre des Gaules*.

Les *Commentaires* de César sont considérés comme une œuvre militaire de premier ordre. On y remarque le coup d'œil, la décision et l'habileté du général romain; on y remarque en même temps la discipline, le courage, la constance et l'industrie des légions romaines; elles exécutent des travaux de toute espèce, parmi lesquels nous signalerons : les ponts de chevalets jetés sur le Rhin, les vaisseaux construits pour combattre les Venètes et les Bretons, les lignes de circonvallation et de contrevallation établies autour d'Alesia, avec un ensemble prodigieux de défenses accessoires et de travaux de siège, etc., etc.

César décrit toutes ces opérations avec beaucoup de soin

et de clarté; en outre, il décrit le pays, les mœurs des habitants, les différentes classes qu'ils présentent, leur religion et leurs institutions de toute espèce. Les *Commentaires* sont ainsi non seulement une source de documents militaires, mais encore une source abondante de renseignements historiques. Nous observerons seulement que César parle au nom des Romains, et que personne n'a parlé au nom de ses adversaires. Il a donc pu, par suite, grossir ses succès, grandir les difficultés, altérer les effectifs, en un mot faire des bulletins, comme on en a tant fait dans les guerres modernes.

Tacite vient après César dans l'ordre chronologique. Il naquit en Italie en 60 après J.-C. Gendre d'Agricola, il remplit des fonctions importantes et parcourt une partie de l'empire romain.

Il a écrit quatre ouvrages principaux : la *Vie d'Agricola*, la *Germanie*, les *Histoires* et les *Annales*.

La *Vie d'Agricola* est la biographie d'un grand homme et nous offre les plus beaux exemples des vertus civiques et privées.

La *Germanie* est à la fois un traité de géographie, une étude politique et une description des mœurs barbares.

Les *Histoires* contiennent les règnes de plusieurs empereurs et entre autres de Galba, Othon, Vitellius et Vespasien.

Les *Annales* répondent au règne de Tibère et en partie à ceux de Caligula et de Claude.

Toutes ces œuvres de Tacite sont extrêmement remarquables; le style en est sobre, sévère et concis ; aujourd'hui encore on cite Tacite comme le meilleur des auteurs à étudier et à imiter. On l'a surnommé *le prince des historiens*.

Végèce paraît avoir vécu sous Valentinien II, vers 392.

Il excelle dans les maximes. Ses conseils sont pleins de sagesse et de vérité philosophique.

Végèce passe en revue toutes les institutions militaires.

Sous le rapport du recrutement, il dit que les soldats doivent surtout être tirés de la campagne, parce qu'ils

seront ainsi déjà faits aux injures de l'air et nourris dans la peine.

Sous le rapport de l'instruction, il veut que les hommes soient sans cesse exercés au champ de Mars au saut, à la course, à l'escrime de toutes les armes et aux marches avec des fardeaux.

Puis il faut, dit-il, organiser les troupes, et il nous montre la légion telle qu'elle était de son temps, c'est-à-dire formée de 10 cohortes.

L'armée se composait généralement de 2 légions romaines et de 2 légions alliées, et au delà d'un certain nombre on estimait que les armées ne sont plus dans la main de leurs chefs et que la multitude est alors plutôt nuisible qu'utile.

Après avoir organisé l'armée, il faut s'occuper du soin de sa conservation, en assurant ses subsistances et en se préoccupant de la santé des hommes, qui doit être l'objet de tous les soins du général.

Il faut exercer fréquemment les troupes et y maintenir une discipline sévère. Le meilleur moyen est de leur faire exécuter de nombreux travaux, parce qu'alors le soldat n'a pas le temps de penser à autre chose.

Dans les marches, Végèce recommande à peu près les dispositions que nous prenons encore aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il demande une avant-garde pour éclairer le pays, une arrière-garde, des flanqueurs, etc.

Quand on a des soldats nouveaux, il faut, dit-il, les aguerrir peu à peu par des escarmouches et ne pas les présenter immédiatement en bataille rangée.

Dans les engagements, ce qui contribue, suivant lui, beaucoup à la victoire, c'est d'avoir en réserve de l'infanterie et de la cavalerie bien choisies, sous le commandement d'officiers de confiance, pour les faire agir d'une manière inattendue.

En résumé, les ouvrages de Végèce contiennent un grand nombre d'enseignements utiles. Leur étude, comme celle de l'Antiquité en général, est loin d'être seulement une curiosité archéologique.

PÉRIODE DU MOYEN AGE

Le Moyen Age commence à la chute de l'empire romain d'Occident, dans la seconde moitié du Ve siècle, vers 476, et s'étend jusqu'à la seconde moitié du XVe siècle, à l'époque de la prise de Constantinople.

Nous allons étudier rapidement les institutions militaires de cette période; ensuite nous en verrons les principaux événements; enfin, nous indiquerons les chroniqueurs et les historiens à consulter.

I.

Le Moyen Age se divise en deux périodes distinctes : les barbares et la féodalité.

Du temps des barbares, tous les hommes en état de porter les armes étaient appelés à combattre, pendant que les vieillards, les femmes et les enfants défendaient leurs camps de chariots.

Sous la féodalité, le service militaire était considéré comme un impôt attaché à la possession de la terre, et le possesseur d'un fief devait fournir un nombre de lances proportionné à son importance. Il y ajoutait ordinairement un certain nombre de vassaux, qui combattaient à pied et formaient ce que l'on appelait les milices féodales. Plus tard, les rois de la troisième race joignirent aux milices féodales les milices des communes. En outre, les armées comprenaient encore des aventuriers mercenaires que l'on appelait des soudoyers. Au moment d'une guerre, le souverain appelait autour de lui les divers éléments dont nous venons de parler et formait une sorte d'armée d'expédition dont le service ne devait durer qu'un certain nombre de jours. Mais,

à la paix, les aventuriers sans emploi formaient souvent des bandes de brigands sous le nom de routiers et d'écorcheurs, comme les grandes compagnies à l'époque de Charles V. Ils donnaient ainsi des soldats aguerris, mais indisciplinés et pillards.

Nous ne trouvons pas d'organisation dans les armées barbares, ou plutôt nous n'en connaissons pas les principes; car ces peuples combattaient toujours dans un certain ordre, tantôt en gros bataillon carrés, tantôt avec une formation triangulaire, que l'on appelait le coin ou la tête de porc. Leur cavalerie se plaçait aux ailes, comme chez les Romains.

L'armée féodale avait généralement pour chef le roi, et sous lui ses ducs et ses comtes, qui commandaient les grandes fractions de l'armée. Ces fractions s'appelaient *des batailles* et elles étaient au nombre de 3, 4 ou 5, représentant les différentes lignes de nos armées modernes, ou bien les diverses parties de nos ordres de bataille : ailes, centre ou réserve. Chaque bataille était composée d'un certain nombre de bannières, 20 ou 30 par exemple ; chaque bannière, sous les ordres d'un chevalier banneret, comprenait un certain nombre de lances, 50 par exemple, et correspondait à un de nos escadrons; chaque lance, enfin, que l'on appelait lance fournie, se composait d'un chevalier accompagné de 3 archers ou sergents, 1 écuyer et 1 page.

L'infanterie était organisée en bandes, routes ou enseignes; elle était méprisée et mal armée; elle ne jouait qu'un rôle secondaire. Une partie était employée comme infanterie légère et se composait d'archers et d'arbalétriers.

A l'approche de l'ennemi, les chevaliers bannerets se portaient en avant avec leurs bannières. Les hommes d'armes se rangeaient à droite et à gauche, et de telle sorte qu'un chevalier ne servît point de bouclier à un autre chevalier. Ils se trouvaient ainsi disposés en haie, la lance en arrêt et ayant derrière eux leurs satellites. Une bataille devenait une série de duels particuliers.

L'infanterie se tenait sur les derrières. Elle devait soutenir la cavalerie. Mais elle était plutôt prête à piller ou à

fuir. Cependant on voit dans quelques batailles l'infanterie flamande montrer beaucoup de fermeté et de vaillance. Plus tard l'infanterie anglaise joue un grand rôle dans les batailles de la guerre de Cent Ans.

Mais en général les combats étaients meurtiers pour l'infanterie, qui avait une grande infériorité sous le rapport de l'armement. Ils l'étaient peu pour les seigneurs, enfermés dans leurs armures et qui se recevaient à rançon. Les rançons ruinaient le pays. On sait que celle du roi Jean mit les finances françaises aux abois.

Les barbares avaient d'abord combattu avec le javelot, l'épée et la hache comme armes de main, avec l'arc et la fronde comme armes de jet, enfin avec le bouclier seulement comme arme défensive. Telles étaient les armes du soldat frappé par Clovis à propos du vase de Soissons. Mais, avec la féodalité, les armes défensives deviennent de plus en plus complètes. Vers le IX^{e} siècle, l'homme d'armes était entièrement couvert de fer; il portait alors le haubert, ou cotte de mailles, qui est remplacé par la cuirasse de fer vers le XI^{e} siècle. Le cheval lui-même était bardé dans ses parties les plus vulnérables. L'apparition des armes à feu eut pour premier effet de donner plus de force aux armures, et les chevaliers portaient alors, disait-on, de véritables enclumes.

Les armes offensives du Moyen Age étaient la lance, l'épée, la masse d'arme, l'arc, l'arbalète.

La discipline disparaît presque entièrement au milieu d'armées temporaires, composées de seigneurs jaloux les uns des autres, ardents à combattre, mais trop fiers pour se soumettre à l'obéissance. Les désastres des Croisades et les grandes défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt sont dus en partie à l'absence de discipline dans les armées de l'époque.

On les attribue encore à l'esprit chevaleresque que les romans de la Table ronde avaient fait naître en France. On y regardait alors la bataille comme une fête ou un tournoi;

on y conviait l'ennemi par des cartels ou des invitations. Les Anglais, au contraire, regardaient la bataille comme une lutte mortelle ; ils n'y mettaient aucun esprit chevaleresque ; ils ne dédaignaient pas de joindre la ruse à la force, et ils avaient ainsi bon marché de nos rois et de nos chevaliers.

Au point de vue de l'administration, nous savons peu de chose sur celle des armées du Moyen Age ; cette époque ne nous rappelle que des idées de violence, de spoliation et de pillage.

L'instruction militaire était toute corporelle. Elle ne se composait guère que d'exercices physiques, mais elle était de tous les instants. Le jeune homme qui se destinait à la profession des armes, et c'était le cas de presque tous les nobles d'alors, s'attachait comme page, puis comme écuyer, à un chevalier renommé. Il consacrait presque toutes ses journées au maniement des armes et aux exercices militaires. Plus tard, il arrivait à être chevalier lui-même.

Les barbares, à peu près nomades, n'avaient pas d'établissements militaires ; mais quand ils se fixèrent après la conquête, ils eurent au contraire un grand nombre de châteaux forts qui couvraient le pays et occupaient tous les points élevés. Ce furent les anciens castella des Romains et les forteresses que Charlemagne avait fait élever pour assurer ses conquêtes, qui devinrent ainsi les principaux établissements de la féodalité.

Ces établissements, dont nous avons encore quelques spécimens aujourd'hui, ne présentaient pas de plan d'ensemble, mais étaient généralement très forts, dominaient le pays d'alentour, offraient un excellent abri aux seigneurs, et ne tombèrent que devant l'artillerie, inventée vers la fin du Moyen Age.

II.

Si nous suivons maintenant les opérations militaires de cette période, nous y trouvons les invasions des barbares, les expéditions de Charlemagne et les guerres des Anglais.

Les invasions des barbares nous offrent le spectacle de populations tout entières, qui, chassées par d'autres populations, vont chercher des terres nouvelles. C'est ainsi qu'ont lieu dans la Gaule les invasions successives des Goths, des Francs et des Huns. Ces derniers, qui arrivent jusqu'à Orléans, sont repoussés devant cette ville et livrent ensuite aux Romains d'Aétius, aux Goths d'Alaric et aux Francs de Mérovée la grande bataille de Châlons-sur-Marne, bataille sanglante dont les chroniqueurs nous ont conservé le souvenir, et qui paraît avoir eu lieu entre Châlons et Méry-sur-Seine.

Vers la même époque (657) a lieu la bataille de Casilinum, en Italie. 30,000 Francs, commandés par Bucelin, y sont battus par 18,000 Romains, sous les ordres de Narsès. Les Francs avaient formé leurs troupes en coin ou tête de porc, mais ils furent enveloppés et détruits en grande partie.

Bientôt, vers la fin du VIII^e^ siècle, Charlemagne fonde l'empire d'Occident après des expéditions multipliées : en Italie, qui depuis cette époque cesse de s'appartenir et devient le champ de bataille des autres peuples ; en Espagne, où la retraite de Roncevaux est restée célèbre ; en Allemagne, enfin, contre les Saxons des vallées du Weser et de l'Elbe.

Mais les successeurs de Charlemagne sont trop faibles pour soutenir l'empire qu'il a fondé. Celui-ci s'écroule et de ses débris sort le système féodal. Les ducs et les comtes, qui n'étaient d'abord que des délégués de la royauté, se rendent indépendants, et l'Europe est couverte d'une multitude

de fiefs plus ou moins importants. Les rois sont alors moins puissants que certains de leurs vassaux.

Les invasions des Normands ajoutent de nouveaux troubles et de nouvelles dévastations à ceux qui suivent la mort de Charlemagne. Pour y mettre fin, le roi de France leur cède une province, la Normandie.

Puis, viennent les Croisades. Les rois, les seigneurs, les peuples tout entiers se portent vers Jérusalem. Au point de vue militaire, ces événements n'ont qu'une importance secondaire. On les a considérés cependant comme formant une diversion qui devait préserver l'Europe d'une nouvelle invasion de barbares. Ce but ne fut guère atteint, puisque, plus tard, les Turcs s'emparèrent de Constantinople et arrivèrent même sous les murs de Vienne.

Les batailles de ce temps ont les caractères suivants :

Les archers et les arbalétriers engagent l'action ;

Puis les chevaliers chargent en haie, se livrant une série de duels ;

Enfin leurs satellites se tiennent derrière eux, prêts à les relever s'ils sont renversés ou à compléter leur victoire s'ils culbutent leurs adversaires.

Les chroniqueurs font remarquer que les batailles d'alors étaient peu meurtrières pour les hommes d'armes enfermés dans leurs armures, mais qu'elles l'étaient beaucoup pour la ribaudaille, c'est-à-dire les fantassins et les manants qui étaient à peu près dépourvus d'armes défensives et dont les chevaliers faisaient un véritable carnage.

A Brenneville, bataille livrée par Louis le Gros à Henri Ier, roi d'Angleterre, duc de Normandie, et fils de Guillaume le Conquérant, un chroniqueur, Orderic de Vital, dit que 900 chevaliers s'engagèrent de part et d'autre, et que trois seulement restèrent sur le champ de bataille. Un autre raconte que Philippe-Auguste est renversé de son cheval sur le champ de bataille de Bouvines, qu'il reste un certain temps au pouvoir de l'ennemi, entouré de Brabançons qui cherchent le défaut de son armure, et qu'il est sauvé par la

bonté de ses armes, qui permet à ses chevaliers, ayant à leur tête Guillaume des Barres, de repousser l'ennemi et de délivrer leur souverain.

Les chevaliers s'évitaient volontiers ou se recevaient facilement à rançon, ce qui avait pour résultat de ruiner leurs vassaux.

Guillaume de Tyr et Guibert de Nogent peignent de cette manière les guerres féodales du XI^e^ siècle.

Nous arrivons aux guerres des Anglais ou à la guerre de Cent ans.

Elle commence au XIV^e^ siècle avec Philippe de Valois et a pour cause principale la rivalité de la France et de l'Angleterre. Nous allons analyser rapidement ses principaux événements.

Édouard III, roi d'Angleterre, croyait avoir des droits à la couronne de France. Pour les faire valoir, il prépare la guerre de longue main.

Les Anglais, avant lui, étaient considérés comme un peuple timide, et depuis longtemps ils n'avaient pas fait la guerre. Les Français, au contraire, avaient un grand renom militaire, mais ils suivaient de mauvaises méthodes, et, comme cela leur est arrivé si souvent dans le cours de leur histoire, ils avaient beaucoup de présomption. Édouard cherche à aguerrir son peuple et il se prépare à profiter des fautes de ses adversaires.

En 1334, il établit en Angleterre le service obligatoire pour toutes les classes de la population, tandis qu'en France on réservait le service militaire à la noblesse, on se défiait des classes inférieures, on les redoutait et on ne voulait pas leur donner des armes.

Édouard perfectionne l'armement en faisant abandonner l'arbalète et adopter de grands arcs, plus simples et plus puissants.

Il encourage le tir de l'arc dans les campagnes, tout en défendant les tournois, qu'il regarde comme des parades inutiles.

Il recommande à ses seigneurs et aux gens de ses bonnes

villes d'apprendre la langue française. Il se renseigne sur les forces et les ressources de la France.

Il discipline ses troupes, même dans le pillage.

Il enrôle des mercenaires et reçoit à sa cour les seigneurs français mécontents.

Enfin, en 1346, quand il a préparé complètement sa campagne de France, il vient débarquer dans le Cotentin avec 32,000 hommes. Il s'empare de Caen et s'avance vers Paris. Mais, sachant que le roi de France rassemble des forces considérables, il passe sur la rive droite de la Seine et se met en retraite vers la Somme. En arrivant sur cette ligne, il la trouve gardée par des troupes françaises, et, derrière lui, Philippe VI le suit avec des forces supérieures. Malheureusement un traître lui indique le gué de Blanquetaque. Il franchit la rivière en combattant et il vient prendre position auprès de Crécy.

Le 26 août 1346, l'armée française part d'Abbeville et se met à la poursuite des Anglais. Elle fait cinq lieues par la chaleur et la pluie et elle arrive en désordre devant la position où ses ennemis se sont fortement établis. Quelques seigneurs conseillaient de remettre l'attaque au lendemain, mais l'armée était ardente et indisciplinée; elle se précipite vers les Anglais.

Ceux-ci s'éclairaient avec soin au moyen de quelques cavaliers légers, tandis que les Français marchaient presque à l'aventure. Ces derniers, du reste, n'avaient pas de cavalerie légère.

Les Anglais présentaient trois lignes ou trois batailles placées les unes derrière les autres. La première se composait d'archers et d'hommes d'armes couverts par des pieux et des fossés. La seconde était sous les ordres du prince de Galles. La troisième était sous les ordres du roi et avait avec elle six canons disposés sur une hauteur. L'aile droite était appuyée à des vignes, l'aile gauche à des bois. La force de l'armée était d'environ 30,000 hommes.

L'armée française était forte de 50,000. Elle était aussi disposée sur trois lignes ou en trois échelons. La première ligne était formée de 15,000 arbalétriers génois; mais

ceux-ci venaient d'être mouillés et ne pouvaient faire usage de leurs armes, tandis que les archers anglais, en position depuis la veille, avaient eu soin de préserver les leurs. La deuxième bataille ou la deuxième ligne, sous les ordres des comtes d'Alençon et de Flandre, se composait de 4,000 gendarmes et de quelque infanterie. Philippe de Valois venait en troisième ligne avec sa noblesse et le reste de l'infanterie.

L'action s'engage. Les arbalétriers génois refusent d'avancer parce que, disent-ils, leurs armes sont hors d'état de servir. Ils reculent en désordre sur la bataille du duc d'Alençon. Celui-ci les charge, pour les forcer à marcher en avant, et les deux troupes se mêlent et se désorganisent.

Les Anglais saisissent l'à-propos. Ils attaquent et culbutent nos troupes. La mêlée s'engage de toutes parts, mais avec un immense désordre de notre côté. Malgré de grands efforts, les Français sont obligés de fuir, après avoir perdu 1200 chevaliers et 30,000 fantassins. Ils doivent leur défaite à l'impéritie du roi et à l'indiscipline de la noblesse.

Dix ans après, la guerre continue entre la France et l'Angleterre. Le prince de Galles part de la Guyenne et vient ravager le centre de la France. Mais il est arrêté plus longtemps qu'il ne le croyait par une petite place, Romorantin. Le roi de France, Jean II, qui a rassemblé une grande armée, profite de cette circonstance inattendue pour se porter sur les derrières du prince de Galles et venir s'établir à Poitiers, de manière à lui couper la retraite.

Le général anglais n'a que 2,000 hommes d'armes et 6,000 archers. Il prend position à Maupertuis, sur un plateau à deux lieues au nord de Poitiers. Il s'y fortifie avec des palissades, des fossés et des chariots. Puis il place des archers sur les pentes en avant de la position, à droite et à gauche d'un défilé qu'il faut franchir pour arriver à lui. Il garnit avec des hommes d'armes et des archers la crête de la position; enfin, il garde en réserve une partie de ses hommes d'armes, qui mettent pied à terre pour ménager leurs chevaux.

Le roi Jean a 50,000 hommes. Il forme son armée en trois batailles, selon la coutume du temps. Le duc d'Orléans commande la première, le dauphin la seconde, et le roi la troisième. La position a été reconnue par quatre chevaliers, qui s'en sont approchés de très près. Elle est évidemment très forte de front; on aurait dû la tourner. Mais le roi Jean, comme son père Philippe VI, n'a que de la bravoure et pas de talents militaires. Il place en tête de l'armée 300 cavaliers d'élite qui doivent essayer de forcer le défilé. Il donne ensuite le signal de l'attaque, le 19 septembre 1356. Nos cavaliers sont arrêtés par les obstacles du terrain; ils sont criblés de traits par les archers anglais; ils se rejettent sur notre première bataille qu'ils mettent en désordre. Le prince de Galles saisit le moment favorable; il charge avec 600 hommes d'armes et renverse la première ligne de l'armée française. La seconde se retire avec le dauphin. Mais Jean, à la tête de la troisième, soutient vaillamment le choc et combat vigoureusement la hache à la main. Malheureusement il a mis à pied ses hommes d'armes. Ceux-ci ne peuvent résister au choc des chevaliers anglais. La bataille est perdue, et le roi est obligé de se rendre.

Les Français, à Poitiers, perdent 11,000 hommes et les Anglais 2,500.

Crécy et Poitiers présentent à peu près le même caractère. C'est le triomphe de l'ordre et de la discipline sur le nombre et le courage aveugle. C'est, en outre, en grande partie, le triomphe de l'infanterie sur la cavalerie. D'après les montres du temps, l'infanterie anglaise formait à peu près les quatre cinquièmes des armées d'Édouard III.

Après ces campagnes malheureuses et ces sanglantes défaites, nous voyons Charles V gouverner sagement la France et réparer une partie de nos désastres. Il est habilement secondé par son connétable Du Guesclin.

Mais sous son fils Charles VI, la France, encore mal gouvernée, va éprouver de nouvelles défaites.

Les Anglais, en effet, sous leur roi Henri V, sont revenus

ravager notre malheureux pays. Réduits à 15,000 hommes, ils sont serrés de près par une armée française de 50,000 hommes sous les ordres du connétable.

Le 25 octobre 1415, les deux armées sont en présence auprès du village d'Azincourt. Nous retrouvons les mêmes dispositions que dans les batailles précédentes. Les Anglais occupent une bonne position, appuyée à des bois et à des vignes. Ils s'y sont fortifiés avec soin. Les Français se présentent en trois batailles, mal ordonnées, mal préparées et indisciplinées. Les chevaliers, impatients de combattre, masquent les archers et les pièces d'artillerie. Ils enfoncent dans la boue et s'y trouvent retenus par le poids de leurs armures. Ils sont entourés et obligés de se rendre.

Les Anglais perdent 1,600 hommes ; les Français, 10,000. La perte de ceux-ci eût été moindre si, après le combat, on n'eût pas massacré une partie des prisonniers, par crainte de retour offensif.

Tels sont les principaux événements militaires du Moyen Age, presque tous malheureux pour la France, particulièrement à l'époque de la guerre contre les Anglais.

III.

Le premier auteur à consulter sur le Moyen Age est Grégoire de Tours, qui a fourni de nombreux documents à Augustin Thierry pour ses *Récits mérovingiens*. Il vivait au VI^e^ siècle, de 539 à 593. Son histoire des Francs est divisée en dix livres. Après une introduction un peu confuse sur les origines du monde, il raconte particulièrement l'histoire des rois de la première race jusqu'en 591, embrassant une période de 174 ans. Il avait assisté personnellement aux événements des cinquante-deux dernières années. Son ouvrage a surtout un caractère religieux, et les saints, particulièrement saint Martin, y tiennent plus de place que les rois et les guerriers. Néanmoins, c'est une source précieuse de documents historiques.

EGINHARD, autre chroniqueur des commencements de notre histoire, vivait vers l'an 800. Il était secrétaire et peut-être gendre de Charlemagne. Il a écrit la vie du grand empereur d'Occident, et c'est à peu près le seul historien de cette époque.

Un peu plus tard, en 886, vivait à Constantinople l'empereur LÉON, qui a laissé sur la guerre un ouvrage intitulé : *Institutions militaires.*

Après avoir indiqué les qualités du général en chef, il étudie l'organisation de l'armée, la manière de la préparer à la guerre, les soins à prendre avant, pendant et après le combat.

Après quelques autres chapitres consacrés aux sièges et à la guerre maritime, il termine son ouvrage par des maximes entre lesquelles nous choisissons les suivantes :

« Vous devez partager en toute occasion les travaux et les « fatigues de la guerre avec ceux que vous commandez, et « encourager tout le monde par votre présence, vos dis- « cours et vos soins.

« Si la disette est dans l'armée, vous retrancherez la dé- « pense de votre table et vous montrerez l'exemple de la « frugalité ; vos mœurs doivent être un modèle pour les « autres.

« Il faut agir en père à l'égard de ses soldats.

« Il faut avoir une âme ferme et toujours égale, dans la « bonne comme dans la mauvaise fortune. Il ne faut pas « s'enorgueillir des succès, ni se laisser abattre par les re- « vers.

« Délibérez avec plusieurs ; résolvez seul ou avec peu ; « exécutez sans délai.

« La nuit est le temps le plus propre à méditer sur les « choses importantes ; l'esprit est plus rassis et n'est point « distrait par le tumulte qui règne pendant le jour.

« Avant de vous livrer au sommeil, rappelez-vous ce que « vous pourriez avoir omis, et pensez à ce qu'il faudra faire « le lendemain. »

Pour les Croisades, nous trouvons deux historiens célèbres : Villehardoin et Joinville.

VILLEHARDOIN naît vers 1150 et meurt vers 1213. Maréchal de Champagne, il prend part à la quatrième Croisade. Il en a écrit le récit dans un ouvrage intitulé : *Histoire de la conquête de Constantinople, de* 1198 *à* 1207. Les croisés, en effet, n'allèrent pas cette fois à Jérusalem. Ils s'emparèrent de Constantinople et fondèrent un empire grec dans lequel Villehardoin fut nommé maréchal de Roumélie. Son livre a une grande importance pour l'histoire du Moyen Age. Il en a une autre au point de vue philologique ; car c'est la plus ancienne chronique écrite en langue vulgaire que nous possédions.

JOINVILLE naît en 1221 et meurt en 1318. Grand Sénéchal de Champagne, il est l'historien du XIII^e^ siècle comme Villehardoin est celui du XII^e^. Il accompagne saint Louis dans la cinquième Croisade ; il combat avec lui aux embouchures du Nil ; il est fait prisonnier avec le roi, et il ne revient en France qu'avec lui. Ce sont là les événements que le sire Jehan de Joinville raconte dans ses Mémoires. Il fournit, en outre, sur les milices de l'époque, des renseignements curieux qui font assez bien connaître les institutions militaires du Moyen Age, en Orient et en Occident.

Le dernier historien de l'époque dont nous parlons est FROISSARD, qui a écrit la fameuse guerre des Anglais, dite guerre de Cent ans.

Froissard naît vers 1337 et meurt vers 1410. Ses chroniques commencent à Philippe VI et s'arrêtent vers le commencement du XV^e^ siècle, pendant le règne de Charles VI.

Froissard décrit d'une manière très complète les mœurs militaires de son temps. Quoique lui-même n'ait pas porté les armes, il avait été bien placé pour connaître et juger les événements. Il avait commencé sa carrière à la cour d'Angleterre comme attaché à la reine Philippe de Hainaut. Après avoir parcouru l'Écosse, il avait été envoyé en Guyenne auprès du prince de Galles ; puis il avait parcouru l'Allemagne et l'Italie, et avait enfin résidé en France.

Riche de bénéfices et de pensions que lui accordaient ses protecteurs, il avait pu rechercher les matériaux nécessaires à son travail. Nous ajouterons qu'en véritable historien il ne voulait juger les faits qu'après avoir entendu les deux parties.

Les récits qu'il nous a transmis des guerres de son époque sont pleins de couleur et d'intérêt. On y trouve à la fois des scènes chevaleresques et d'abominables scènes de barbarie : ces dernières ayant pour acteurs les routiers du Moyen Age, véritables bandits bien plus redoutables aux malheureux paysans qu'aux troupes de l'ennemi.

PÉRIODE DE LA RENAISSANCE

Vers le milieu du XV^e^ siècle, plusieurs découvertes importantes amènent dans l'état de la société, et particulièrement dans l'art de la guerre, l'ouverture d'une nouvelle période que l'on a appelée période de la Renaissance. Elle s'étend du milieu du XV^e^ siècle jusqu'au commencement du XVII^e^.

Les grandes inventions dont nous venons de parler sont celles de la poudre, de la boussole et de l'imprimerie. Il faut y ajouter l'étude des anciens, que l'on avait oubliés en grande partie dans le Moyen Age, et la réapparition de l'infanterie, qui, méprisée pendant la période précédente, commence à reprendre de l'importance en Hollande, en Italie, en Allemagne et en Suisse, au milieu des guerres soutenues par les communes pour assurer leur indépendance.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les institutions militaires et sur la physionomie des armées de cette période ; puis nous en résumerons les événements militaires, depuis Charles VII jusqu'à la fin du règne de Henri IV ; enfin, nous dirons quelques mots des principaux auteurs militaires de ce temps.

I.

Le recrutement devient national par suite de l'ordonnance de Charles VII en 1445. Ce roi, pour mettre un terme aux brigandages des bandes que la guerre de Cent ans avait laissées sur le sol de la France, crée 15 compagnies de gendarmes et 4 bandes de francs-archers.

La compagnie de gendarmes est forte de 100 lances ; la lance comprend elle-même 6 cavaliers, savoir : l'homme d'armes, son écuyer, 3 archers et 1 coutillier ; total, pour la

compagnie, 600 cavaliers, et pour les 15 compagnies de Charles VII, 9,000. Ces compagnies de gendarmes subsistent jusqu'à la fin de la période. On leur adjoint des compagnies de chevau-légers, et, vers l'époque des guerres de religion, des reîtres empruntés à l'Allemagne. Les gendarmes et les chevau-légers se recrutent dans la noblesse française. Plus tard, sous Henri II, on crée des arquebusiers à cheval, qui doivent devenir les dragons du maréchal de Brissac.

Les quatre bandes de francs-archers de Charles VII sont fortes chacune de 4,000 hommes et présentent un total de 16,000. Chaque bande comprend 8 compagnies, et chaque compagnie est forte de 500 hommes.

Louis XI remplace les francs-archers, dont il avait été mécontent à la bataille de Guinegate, par des mercenaires suisses, dont il avait, au contraire, éprouvé la valeur à la bataille de Saint-Jacques. Plus tard, ses successeurs doivent leur adjoindre des lansquenets, qu'ils empruntent à l'Allemagne. On conserve en même temps un certain nombre d'archers, d'arbalétriers et d'arquebusiers français.

François Ier veut organiser des troupes nationales et créer 7 légions pour chacune des principales provinces de la monarchie. Chaque légion devait avoir un effectif de 6,000 hommes, dont 2,000 piquiers, 2,000 halebardiers et 2,000 arquebusiers. La légion devait se subdiviser en 6 bandes de 1000 hommes, comprenant chacune un tiers de soldats de chaque espèce.

Cette organisation reçut un commencement d'exécution; mais elle ne put pas être complétée par suite des circonstances, et l'on en revint aux mercenaires nationaux ou étrangers. Ils se présentaient tout équipés et tout armés, et on les enrôlait ainsi sans avoir à se préoccuper de leur armement ni de leur instruction.

Sous Charles IX, nos bandes d'infanterie sont organisées en régiments. Il y eut d'abord les vieux régiments, corres-

pondant à nos quatre provinces frontières et comprenant les bandes qui les défendaient : Navarre, Piémont, Champagne et Picardie. Puis on créa d'autres régiments, qui furent permanents comme les précédents, puis d'autres encore, mais alors temporaires, c'est-à-dire organisés au début d'une guerre et licenciés à la fin.

Une armée de la Renaissance comprend les trois armes de nos armées modernes : l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie.

L'infanterie se compose d'infanterie de ligne et d'infanterie légère. La première est armée de piques ou de hallebardes. Elle est organisée en bandes de 4,000 hommes, qui se subdivisent en compagnies de 500.

L'infanterie légère se compose d'archers et d'arbalétriers, plus tard d'arquebusiers, dont le nombre augmente au fur et à mesure du perfectionnement des armes à feu portatives. Ces armes, qui étaient d'abord des canons à mains, devinrent plus tard des arquebuses à mèche, puis des arquebuses à rouet, et vers la fin de la période, sous Charles IX, se transformèrent en mousquets. Le nombre des arquebusiers ou des mousquetaires alla sans cesse en augmentant, et, après avoir été de 1/10 environ au commencement de la Renaissance, il était devenu la moitié vers la fin.

L'infanterie la plus célèbre était alors l'infanterie espagnole du duc d'Albe. Elle se composait de *nains basanés* qui étaient la terreur de tout ce qui combattait en Flandre ou en Italie. Elle était sobre, infatigable, disciplinée, supportant les privations et ne craignant aucun péril.

La cavalerie se compose de gendarmes et de chevau-légers, qui remplacent les chevaliers du Moyen Age. Elle conserve encore les armures et la lance. Cependant, sous Henri II, elle se sert des armes à feu et commence à se former en masses profondes. Gustave-Adolphe doit plus tard la ramener aux vrais principes de l'arme, en la faisant

charger l'épée à la main. C'est également sous Henri II que l'on voit apparaître en Piémont les dragons du maréchal de Brissac.

L'artillerie se compose, sous Charles VII, de bombardes et de coulevrines en fer. Elle a pour grand-maître Jean Bureau. Sous Louis XI, elle se compose de pièces en bronze, parmi lesquelles *les douze apôtres*. Sous Charles VIII, elle fait l'admiration et la terreur de l'Italie : elle assure le succès de l'expédition de Naples. Sous Henri IV, elle prend un grand développement sous la direction de Sully; celui-ci avait préparé un parc de 50 bouches à feu pour la guerre que le roi allait entreprendre au moment où il fut assassiné. Sully avait en outre dans les arsenaux 350 autres canons de quatre calibres différents, avec les accessoires, poudre, projectiles, voitures et outils nécessaires. Il avait encore 76,000 armes d'infanterie et de cavalerie, et un trésor de guerre d'une valeur de 100 millions au taux actuel.

Telles étaient les trois armes à l'époque de la Renaissance.

Leur disposition d'ensemble ou leurs ordres de bataille comprenaient des arquebusiers ou enfants perdus, qui couvraient le front en tirailleurs, puis une ligne de gros bataillons hérissés de piques, disposés sur une grande profondeur. Des arquebusiers se plaçaient sur les ailes, dans les intervalles, ou quelquefois formaient un second rang derrière le premier rang de piquiers. Cette dernière disposition fut employée par Montluc à la bataille de Cérisoles.

La cavalerie chargeait encore en haie dans les intervalles et sur les flancs de l'infanterie.

Enfin, l'artillerie formait ordinairement une grande batterie bien postée, mais immobile. Elle produisait de grands effets, mais elle était souvent masquée par d'autres troupes dans le cours du combat.

La discipline des armées de la Renaissance est meilleure que celle des armées du Moyen Age; elle laisse cependant encore beaucoup à désirer dans les armées françaises.

Les grades chevaleresques sont remplacés par les ordres militaires : celui de Saint-Michel, créé par Louis XI, et celui du Saint-Esprit, créé par Henri III.

L'administration a fait des progrès et le nom de Sully est resté célèbre. Nous avons vu plus haut comment il avait préparé la guerre en 1610. Il faut ajouter qu'il s'était occupé également de la défense du pays par des places fortes.

II.

Nous devons voir maintenant les principaux événements militaires de la Renaissance. Ce sont : les expéditions de Charles le Téméraire et les guerres d'Italie.

Les principales expéditions de Charles le Téméraire ont lieu sous le règne de Louis XI, vers 1476. Elles sont dirigées contre les Suisses et elles contribuent à établir la supériorité d'une infanterie vigoureuse et bien disciplinée contre les chevaliers bardés de fer.

Le duc de Bourgogne a rassemblé une armée de 20,000 hommes, comprenant une gendarmerie excellente, une bonne artillerie et une infanterie d'élite. Il part des bords du lac de Genève, et, marchant vers le nord, il se dirige sur Neufchâtel. Il rencontre d'abord la petite ville de Granson, située sur les bords du lac et qui lui barre le passage.

Il en commence le siège le 18 février 1476, et la place se rend le 28, après que le duc eut promis la vie sauve à la garnison. Mais Charles le Téméraire ne tient pas sa promesse et fait pendre ou noyer tous les hommes de la garnison de Granson.

Les Suisses arrivent au secours. Ils sont plus nombreux que les Bourguignons. Ils surprennent ces derniers dans une plaine étroite où leur cavalerie et leur artillerie ne peuvent agir. Ils tournent leur flanc gauche par les montagnes. En quelques instants la victoire est décidée. Les Bourgui-

gnons sont mis en pleine déroute et se retirent sur Lausanne, laissant aux mains des vainqueurs les joyaux, la vaisselle, les tentes et toutes les richesses du duc.

Mais celui-ci reforme promptement une nouvelle armée. Il la compose surtout de mercenaires de toute nation. Il a encore une belle cavalerie et une nombreuse artillerie. Il reprend l'offensive au mois de mai 1476 et il se dirige sur Berne, en prenant la route à l'est du lac de Neufchâtel. Bientôt il trouve devant lui la place de Morat qui lui barre le chemin. Il en fait le siège et livre inutilement dix assauts successifs. Au moment où son armée était fatiguée de ses efforts, la grande armée suisse, qui s'est organisée en arrière, prend l'offensive à son tour et attaque les Bourguignons. Les Suisses tournent encore leurs ennemis en même temps qu'ils les attaquent vigoureusement de front. Ils les acculent au lac de Morat et en font un grand carnage.

Cette seconde victoire est bien plus décisive que la première. Elle brise la puissance de Charles le Téméraire, qui doit périr quelques mois plus tard sous les murs de Nancy, le 5 janvier 1477.

Les expéditions de Charles le Téméraire montrent combien la confiance en ses propres forces peut être fatale, et à quelles fautes elle peut conduire. Elle montre en même temps le rôle des places fortes dans la défensive, comment elles peuvent user et fatiguer l'armée agressive par leur vigoureuse résistance, pour la livrer ensuite aux coups de l'armée opposée, bien ménagée et bien préparée.

Sous le règne suivant, c'est-à-dire sous le règne de Charles VIII, nous voyons commencer les guerres d'Italie.

Louis XI avait cherché à constituer la France moderne et à lui donner ses frontières naturelles. Il lui avait donné celles de la Manche, de l'Océan, des Pyrénées, de la Méditerranée et des Alpes. Ses successeurs auraient dû continuer la même politique, tourner leur attention vers le nord et vers le nord-est et chercher à atteindre de ce côté les véritables frontières de la France. Malheureusement ils se laissent entraîner vers l'Italie, et Charles VIII, Louis XII et

François Ier vont y faire des expéditions aussi brillantes qu'inutiles.

Pour retrouver la véritable politique de la France, il nous faudra attendre la fin du règne des Valois et arriver jusqu'à Henri IV et à son grand dessein, et jusqu'à Richelieu qui dira : « Jusqu'où allait la Gaule, jusque-là doit aller la France ».

Charles VIII entreprend donc follement la conquête de Naples. Avec la belle armée préparée par son père, il traverse la péninsule presque sans combats. Bientôt il revient au milieu de dangers plus sérieux. Il est obligé de s'ouvrir un passage à Fornoue, et, derrière lui, le royaume de Naples est perdu aussi vite qu'il avait été gagné.

Louis XII s'enfonce moins loin dans la péninsule italienne. Il veut conquérir le Milanais. Nous y remportons de brillants succès. Les exploits de Bayard et la bataille de Ravenne, en 1513, honorent les armes françaises. Mais nos conquêtes au delà des Alpes sont encore éphémères.

François Ier, à peine monté sur le trône, en 1515, entreprend de nouveau de porter la guerre en Italie. Il forme une belle armée avec laquelle il franchit les Alpes par une marche hardie. Il s'avance sur Milan. Déjà il a traité avec les Suisses chargés de défendre la ville, lorsque de nouveaux bataillons descendent des montagnes. Les uns et les autres reprennent tout à coup l'offensive, débouchent de Milan et viennent attaquer vigoureusement l'armée française campée aux environs de Marignan.

Heureusement nous étions bien éclairés ; nous sommes prévenus à temps, nous pouvons prendre nos dispositions. Notre artillerie est placée de manière à battre les débouchés par lesquels les Suisses arrivent en grosses masses. Notre infanterie la soutient. Notre gendarmerie peut charger dans les intervalles.

La lutte s'engage le soir. Elle est terrible. La bataille est une bataille de géants. Elle continue à la clarté de la lune.

Interrompue par l'obscurité, elle reprend aux premières lueurs du jour. François Ier se conduit en vaillant chevalier et inaugure son règne par une brillante victoire. Celle-ci nous rend maîtres du Milanais, mais bientôt nous le reperdons. La rivalité de François Ier et de Charles-Quint amène le désastre de Pavie, la captivité du roi, l'invasion de la Provence, et, plus tard, des traités onéreux et l'épuisement du pays.

Sous Henri II, la guerre continue. Nous nous emparons de Metz. Le duc de Guise défend la ville contre Charles-Quint en 1552, fondant ainsi la grandeur de sa maison et conservant à la France une des places fortes les plus nécessaires à sa sécurité. Nous perdons vers le nord la bataille de Saint-Quentin, mais cette défaite n'a pas toutes les conséquences malheureuses qu'elle aurait pu avoir.

Sous les fils de Henri II éclatent, en France, les guerres de religion. Elles s'étendent sur toute la surface du territoire, ensanglantant toutes nos provinces, et sont conduites avec autant d'activité que de cruauté. De part et d'autre, on se massacre, non seulement sur les champs de bataille, mais encore dans des conspirations, dans des rixes, dans des guet-apens de toute espèce.

La Saint-Barthélemy de Charles IX est, de tous ces événements, le plus sanglant et le plus odieux.

Les guerres de religion offrent peu d'intérêt au point de vue de l'art militaire. Elles présentent peu de grandes opérations, peu de grandes batailles, mais beaucoup de coups de main et de combats.

Enfin, Henri IV met un terme aux horreurs de la guerre civile. Il rétablit à l'intérieur l'ordre, les finances, l'administration. Il crée une belle armée, une nombreuse artillerie, un trésor de guerre, des arsenaux, et il revient à la véritable politique extérieure de la France.

Au moment où il est assassiné, il allait se mettre à la tête d'une nombreuse armée, qui devait partir de la Champagne et opérer dans la direction du nord-est, pour chercher à atteindre de ce côté nos frontières naturelles et empêcher l'unité de l'Allemagne, qui était sur le point de se faire sous la domination de la maison d'Autriche.

La guerre de Trente ans, à laquelle nous verrons prochainement Gustave-Adolphe prendre part, devait mettre obstacle à la constitution de cette formidable puissance.

III.

Les principaux historiens de cette période sont : Commines, Machiavel, Guichardin, Paul Jove, Martin du Bellay, Brantôme, Montluc et le duc de Rohan.

Philippe de Commines naît en 1445 et meurt en 1509. Il est attaché d'abord au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, puis à Louis XI et enfin à Charles VIII. Il a écrit des Mémoires intéressants sur les événements dont il fut le témoin.

Il ne resta pas longtemps auprès du duc de Bourgogne, dont le caractère emporté devait peu lui convenir. Il passa au service de Louis XI, qui le fit conseiller, chambellan, sénéchal de Poitou, et qui le combla de biens et d'honneurs. Mêlé à toutes les intrigues politiques de l'époque, disgracié, puis rentrant en faveur, il est considéré comme l'un des créateurs de la diplomatie moderne et l'un des précurseurs de Talleyrand. Plus tard, il fit l'expédition de Charles VIII en Italie. Il la raconte avec détails, particulièrement la bataille de Fornoue, à laquelle il prit part. Il mourut dans les premières années du règne de Louis XII.

Les Mémoires de Commines commencent peu de temps avant la bataille de Montlhéry et finissent à l'expédition de Naples. Ils sont écrits d'un style précis et énergique, et ils présentent des renseignements précieux sur l'organisation des armées de l'époque.

Machiavel naît en 1469 et meurt en 1527. Il appartenait à une noble famille de Florence. A 29 ans, il était secrétaire du gouvernement général de la république. Observateur profond des gouvernements et des hommes, il put étudier en même temps l'Italie et la France, car il fut envoyé plusieurs fois en ambassade auprès de Louis XII. Machiavel a écrit sur l'art de la guerre, et, le premier, au sortir du Moyen Age, il a recommandé les troupes nationales de préférence aux troupes mercenaires. Il dit à ce sujet :

« Il faut qu'il y ait harmonie et accord entre les avantages « de la vie civile et ceux des institutions militaires. Il n'existe « entre ces deux états qu'une répugnance abusive et qui n'a « d'autre cause que notre fausse manière de juger. Ces « hommes qui veulent nous en imposer par de grandes « moustaches et les blasphèmes qui sont l'ornement de leurs « discours, ne sont pas de véritables soldats. Les meilleurs « soldats de la Grèce et de Rome en étaient aussi les meil- « leurs citoyens. »

Machiavel était, en résumé, un excellent patriote. Dans son ouvrage sur l'art de la guerre, il était surtout inspiré par l'amour de son pays et par le désir de lui assurer l'indépendance et le repos.

Il a fait plusieurs autres ouvrages : *Du Prince*, *Discours sur Tite-Live*, *Histoire de Florence*, qui se rapportent plus à la politique qu'à l'art militaire.

Guichardin, contemporain de Machiavel et florentin comme lui, a écrit une histoire d'Italie qui a fait sa réputation. Il fut chargé de missions politiques et militaires qui le mirent à même de juger les hommes et les choses. Les événements dont il parle sont ceux des règnes de Charles VIII et de Louis XII.

Paul Jove naît à Côme en 1483 et meurt en 1552 évêque de Nocera. Il a écrit l'histoire de l'expédition de Naples par Charles VIII. Un grand nombre d'auteurs lui ont emprunté le tableau qu'il a tracé de l'entrée de l'armée française dans Rome. D'abord l'infanterie de ligne, composée de Suisses

et d'Allemands, vêtue d'habits courts, marchant en cadence au son des instruments, armée d'épées et de piques ou de hallebardes. Chaque bande, de 1000 piquiers, a avec elle 100 arquebusiers. Puis vient l'infanterie légère, composée de 5,000 Gascons, frondeurs ou arbalétriers. Ensuite la cavalerie, composée de noblesse et couverte d'armes magnifiques. Enfin vient l'artillerie, comprenant 140 pièces montées sur roues, attelées de chevaux et manœuvrant, dit l'historien, avec une incroyable vélocité. Il faut se rappeler qu'à cette époque l'artillerie italienne était portée sur des charrettes et traînée par des bœufs.

Martin du Bellay, Sully et Lanoue sont encore des écrivains de la même époque. Ils ont laissé des Mémoires intéressants à consulter et qui traitent particulièrement des guerres de religion.

Après eux viennent, dans la même période, Brantôme, Montluc et le duc de Rohan.

Brantôme vécut de 1540 à 1614. Il a écrit la vie des hommes illustres et des grands capitaines français et étrangers, tels que le duc d'Albe, Antoine de Leyve, le marquis de Pescaire, le connétable de Bourbon, André Doria, le duc Philibert de Savoie ; puis François Ier, Henri II, Bayard, Louis d'Ars, La Palice, le duc de Guise, l'amiral de Coligny, etc.

On trouve dans l'histoire de ces grands hommes des détails nombreux et intéressants sur les armées de l'époque ; sur les bandes de l'infanterie, composées de piquiers et d'arquebusiers ; sur les compagnies de gens d'armes et de chevau-légers qui formaient la cavalerie ; enfin, sur les ordres de bataille et sur les engagements. A cette époque, on ne voulait pas de réserve, et le duc de Guise disait que, constituer une réserve, c'était donner l'occasion aux poltrons d'éviter la bataille et de s'enfuir. Brantôme ajoutait qu'une bataille devait être pour tout le monde l'occasion de mener les mains.

Blaise de Montluc vécut de 1502 à 1577. Il fit ses premières armes de bonne heure. Il forma et conduisit surtout des bandes d'arquebusiers. Il combattit fréquemment en partisan et en tirailleur. Il prit malheureusement part aux guerres de religion et s'y fit une terrible réputation de cruauté. Il a laissé des Commentaires qui forment sept livres et qui présentent les événements des règnes de Henri II, de François II et de Charles IX. Dans ces Commentaires, les faits sont entrecoupés de réflexions et de maximes qui en rendent l'étude plus utile ; mais on y retrouve en même temps une jactance gasconne qui pourrait faire douter parfois de leur véracité.

Le duc de Rohan naquit en 1579. Il fit ses premières armes sous le règne de Henri IV, et prit sous Louis XIII la direction du parti protestant. Il a laissé un ouvrage militaire intitulé : *Le Parfait Capitaine, ou Abrégé des guerres des Commentaires de César*. Il y analyse succinctement les opérations de la conquête des Gaules, et il y expose ses idées sur l'organisation des armées et sur la conduite des opérations. Un grand nombre de principes posés par lui sur l'organisation des troupes, le commandement des armées et la défense des États sont encore applicables aujourd'hui.

En 1635, il fit dans la Valteline une expédition qui est encore considérée comme un modèle de la guerre de montagnes.

Nous connaissons maintenant les quatre premières périodes de l'histoire des guerres.

Pour chacune d'elles, nous avons étudié : ses institutions militaires, ses principales guerres et ses principaux écrivains.

Nous pouvons commencer l'étude des campagnes modernes, depuis le XVII^e^ siècle jusqu'à nos jours.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

CAMPAGNES MODERNES

CAMPAGNES DE GUSTAVE-ADOLPHE

EN ALLEMAGNE

1631 — 1632

L'étude des campagnes de Gustave-Adolphe en Allemagne est intéressante à un double point de vue : au point de vue politique, car elle montre l'état de l'Allemagne, il y a deux siècles, et ce qu'était alors la Prusse, aujourd'hui si puissante ; au point de vue militaire, car cette étude peut être considérée comme le premier chapitre de l'histoire militaire moderne, et ces campagnes paraissent ouvrir l'ère des guerres contemporaines.

I.

Au commencement du XVII^e^ siècle, l'Allemagne comprenait un grand nombre de petits États réunis sous l'autorité du successeur de Charles-Quint. C'était encore la puissance prépondérante de l'Europe. Elle menaçait particulièrement la France comme elle le fait aujourd'hui ; elle avait son centre à Vienne, au lieu de l'avoir à Berlin. Cependant elle était affaiblie par ses divisions intérieures et par la rivalité des protestants et des catholiques.

En 1609, Henri IV, se déclarant le protecteur des protestants d'Allemagne, allait franchir le Rhin, attaquer l'em-

pire germanique et chercher à abaisser la maison d'Autriche, lorsqu'il est assassiné. Mais bientôt Richelieu reprend les mêmes projets. Avant d'agir lui-même, il lance sur l'Allemagne le roi de Suède, Gustave-Adolphe, qui marche au secours des protestants de l'Empire et qui, soutenu par les subsides de la France, vient prendre à la guerre de Trente Ans une part aussi brillante que rapide.

La guerre de Trente Ans commence, en 1618, par la révolte de la Bohême. Les protestants obtiennent d'abord quelques succès; mais ils ne sont pas soutenus et ils finissent par succomber à la suite d'une première période de guerre que l'on a appelée la période palatine. En 1625 s'ouvre une nouvelle période, la période danoise. Christian IV, roi de Danemark, marche au secours des protestants d'Allemagne; mais, vaincu par Tilly et Wallenstein, il est bientôt obligé de rentrer dans ses États. L'empereur d'Allemagne, Ferdinand II, abuse de sa victoire et les protestants opprimés cherchent un appui auprès de Gustave-Adolphe. C'est alors que commence la période suédoise et que commencent, en même temps, les opérations dont nous voulons nous occuper.

Au mois de juillet 1630, Gustave-Adolphe débarque à Stralsund avec 17,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux; en même temps, une flotte de guerre combine ses opérations avec celles de sa petite armée.

Les Suédois ont commencé par se rendre maîtres des rives de la Baltique, pour se créer une base d'opérations, au moyen du pays situé entre l'embouchure de l'Elbe et celle de la Vistule; ils y possèdent Stralsund, et s'emparent successivement de Rostock, de Stettin et de Cólberg. Bientôt ils occupent la Poméranie et le Mecklembourg; ils ont en outre l'alliance de l'électeur de Brandebourg dont Gustave-Adolphe a épousé la sœur. En même temps, ils entretiennent en Allemagne des intelligences qui leur permettront d'y pénétrer plus tard; ils promettent des secours aux divers États protestants opprimés par l'empereur Ferdinand II; ils encouragent ainsi et prolongent leur résistance.

II.

Mais, avant de commencer l'étude des opérations, nous devons jeter un coup d'œil sur l'armée de Gustave-Adolphe.

Le roi de Suède se trouve à la tête d'une armée qu'il a aguerrie dans une guerre de trois ans contre les Polonais. Il lui a appris à braver les rigueurs de la température, ce qui lui permettra de continuer les opérations pendant l'hiver et ce qui lui donnera une grande supériorité sur ses adversaires. Il a accru dans ses rangs la proportion des armes à feu, particulièrement des canons légers, dont il possède un grand nombre.

Il a armé une partie de son infanterie de mousquets, dont il a supprimé la fourchette. Il a remplacé la bandoulière par la giberne. Il a diminué la profondeur de son ordonnance, et il a créé une unité nouvelle, la brigade, dont les éléments sont très mobiles, comparativement à ceux de l'ancienne tactique.

Comme Coligny, Henri IV, et plus tard Turenne, il mélange des pelotons de mousquetaires avec ses escadrons, et cette méthode lui assure de grands avantages sur la cavalerie ennemie, qui combattait alors par le feu, au lieu de combattre à l'arme blanche.

Enfin, Gustave-Adolphe établit dans son armée l'uniformité des habits et une discipline sévère, qui contraste avec la licence des troupes impériales.

C'est avec ces éléments de supériorité que le roi de Suède va combattre les armées de l'Empire.

III.

Pendant que Gustave-Adolphe se crée une base sur les bords de la Baltique, une ville protestante, Magdebourg, se révolte contre son gouverneur, qui lui a été imposé par l'Empereur. Elle s'en donne un de son choix, et elle réclame en même temps l'appui de Gustave. Celui-ci ne peut pas encore y envoyer de troupes, parce qu'il est occupé à com-

battre en Poméranie et dans le Mecklembourg, et parce qu'il n'a encore en Allemagne aucune alliance un peu considérable sur laquelle il puisse s'appuyer. Néanmoins, il envoie à Magdebourg un Suédois, Falkenberg, à la fois ambassadeur et général, qui organise la défense de la ville.

IV.

Cependant, alarmés des premiers progrès des Suédois l'Empereur et la ligue catholique nomment le comte de Tilly généralissime de leurs troupes et le chargent de combattre Gustave.

Tilly rassemble une armée et se porte vers le théâtre de la guerre, entre l'Oder et l'Elbe.

Gustave-Adolphe a choisi comme lignes d'opérations les vallées de ces deux cours d'eau, et semble vouloir se diriger d'une part sur Magdebourg et Leipzig, de l'autre sur Custrin et Francfort.

Pendant l'hiver de 1630, le roi de Suède prend tout à coup l'offensive. Il remonte rapidement vers la vallée de l'Oder et bat les Impériaux, qui ont cru, en raison de la rigueur de la saison, pouvoir prendre des cantonnements, et qu'il surprend dispersés. Il occupe de gré ou de force toutes les places de la vallée jusqu'à Custrin.

Tilly s'empresse de marcher vers l'Oder pour arrêter les progrès de Gustave. Mais le roi, qui a prévu ce mouvement, se porte rapidement à l'autre extrémité de sa base, vers le Mecklembourg, sur la ligne de l'Elbe, et il y signale sa présence par la prise de plusieurs places.

Tilly, obéissant aux mouvements de son adversaire, revient sur ses pas pour couvrir la vallée de l'Elbe. Mais, pendant qu'il se trouve arrêté par quelques faibles garnisons suédoises, Gustave retourne rapidement sur la ligne de l'Oder. Il attaque Francfort, s'en empare et y détruit une partie des forces impériales.

Le généralissime catholique a fait une vaine tentative pour sauver Francfort; la rapidité des manœuvres de son adversaire ne lui a pas permis d'arriver à temps. Voulant

prendre sa revanche et utiliser la puissante armée qu'il commande, il se décide à assiéger Magdebourg. Gustave marche au secours de cette ville; mais il a besoin, pour s'avancer, d'assurer ses derrières et de relier l'une à l'autre ses deux lignes d'opérations. Il demande des places de sûreté à l'électeur de Brandebourg; celui-ci refuse d'abord, accorde ensuite de mauvaise grâce, retarde enfin assez longtemps la marche des Suédois pour qu'ils ne puissent arriver à temps.

Magdebourg succombe au mois de mai 1631, après une vigoureuse résistance. Tilly la livre au pillage; ses soldats y commettent tous les excès que comportaient les guerres de l'époque; trente mille personnes succombent, et la ville n'est plus qu'un amas de ruines. Le sac de Magdebourg fut, suivant l'expression de Schiller, une scène d'horreurs, pour laquelle l'histoire n'a point de burin, la poésie n'a point de pinceaux.

V.

Ferdinand, fier de la prise de Magdebourg, veut profiter de la terreur que cet événement a jetée parmi les protestants d'Allemagne; il demande impérieusement le désarmement des principaux d'entre eux; il menace surtout l'électeur de Saxe, qui a une armée de 20,000 hommes, mais qui veut conserver la neutralité.

L'électeur, par suite de la faute politique de Ferdinand, est obligé de se jeter dans les bras des Suédois.

Tilly entre alors en Saxe, pour accabler l'armée électorale; il s'empare de Leipzig. Gustave s'avance à sa rencontre, rallie les troupes saxonnes, et, prenant l'offensive, marche au-devant des Impériaux.

Les deux armées se trouvent vis-à-vis l'une de l'autre dans les plaines de Leipzig, à peu près sur le même terrain où, plus tard, en 1813, devaient combattre Blücher et Marmont.

Tilly voulait éviter la bataille; ses généraux le forcent à l'accepter. Il a 20,000 hommes d'infanterie et 11,000 cavaliers, tous vieux soldats aguerris.

Les protestants ont 28,000 fantassins et 12,000 cavaliers; mais leurs troupes comptent beaucoup de recrues, particulièrement parmi les Saxons.

Tilly dispose son armée en grosses masses de régiments, et sur une seule ligne.

Gustave forme deux ordres de bataille contigus, mais distincts. A droite, il place les Suédois, et, à gauche, les Saxons, qui ne lui inspirent pas une grande confiance. Dans chaque ordre de bataille, il organise deux lignes et une réserve; de sorte que l'ordonnance de son armée est mobile et manœuvrière, tandis que celle des Impériaux est lourde et peu mobile.

L'action s'engage. Les Saxons sont enfoncés; mais Gustave accable en même temps l'aile qui lui est opposée. Les succès sont ainsi partagés, et la victoire reste indécise.

Le roi de Suède, en raison de la mobilité de ses troupes, profite mieux de ses avantages que son adversaire. Il se rabat à propos sur l'aile victorieuse des Impériaux; en même temps, au moyen du feu redoublé de son artillerie et des mousquetaires mêlés à ses escadrons, il contient la cavalerie de Papenheim. Enfin, il écrase les lourdes formations de Tilly. Celui-ci est battu et obligé de se mettre en retraite.

Les Impériaux perdent dans cette bataille environ 12,000 hommes, les Saxons 3,000 et les Suédois 1500.

VI.

Gustave, après sa victoire, pouvait marcher sur Vienne; il se contente de s'étendre dans le pays. On a blâmé sa conduite, et son chancelier Oxenstiern a dit lui-même que le roi manqua ainsi l'occasion de terminer la guerre.

Quoi qu'il en soit, les deux armées victorieuses se séparent; les Saxons font la conquête de la Bohême, et Gustave-Adolphe descend la vallée du Mayn; il s'empare successivement de Francfort, de Mayence et du Palatinat, voulant, a-t-on dit, séparer l'Allemagne du Nord de l'Allemagne du Midi et les protestants des catholiques.

Cette marche stratégique du roi de Suède est remarquable

par sa hardiesse et par la bonne organisation de sa ligne d'opérations. Du reste, toute sa campagne d'Allemagne est méthodique, et l'on y retrouve l'application des principes de la stratégie moderne. Gustave est sur le Rhin ; sa base est sur la Baltique ; entre les deux, nous trouvons un réseau de corps, liés les uns aux autres, occupant le pays, et assurant les communications de l'armée. C'est ce que nous verrons plus tard, en 1805, quand l'Empereur est à Austerlitz, ayant sa base sur la frontière de France, et qu'il est relié à celle-ci par les corps d'Augereau, de Marmont, de Mortier, et par une partie de celui de Davout.

Ainsi, le roi est dans les environs de Mayence avec 20,000 hommes; le landgrave de Hesse se trouve dans le Rhingau avec 14,000 ; le maréchal Horn est en Franconie avec 16,000 ; le duc de Weymar en Thuringe avec 10,000 ; le général Tott dans le Mecklembourg avec 8,000 ; le général Banner à Magdebourg avec le même nombre ; l'armée saxonne, forte de 24,000 hommes, occupe la Bohême ; enfin, il y a encore les garnisons des places fortes ; de sorte que les protestants disposent de plus de 100,000 hommes.

VII.

Cependant Tilly a reconstitué son armée en Bavière ; il marche sur Nuremberg, menaçant ainsi de couper la ligne d'opérations de son adversaire. Mais Gustave, revenant rapidement vers cette ville, arrive à temps pour y couvrir ses communications et pour rejeter Tilly en Bavière.

Prenant alors l'offensive à son tour, il franchit le Danube à Donauwerth, avec une armée de 45,000 hommes, formée de ses divers corps qu'il avait dispersés pour les faire vivre, mais qu'il rassemble pour les faire combattre. Il se porte ensuite sur la ligne du Lech que défend Tilly.

Le passage de ce cours d'eau donne lieu à un combat dans lequel le général de la ligue catholique est tué. Toute la Bavière tombe au pouvoir des Suédois; Gustave-Adolphe semble à la fois le maître et le vainqueur de l'Allemagne.

VIII.

L'Empereur se souvient alors qu'il possède un général remarquable, dont les talents lui ont déjà été fort utiles, mais dont l'orgueil lui est devenu insupportable. Faisant plier devant la nécessité la fierté de son rang et celle de son caractère, Ferdinand rappelle Wallenstein, le met à la tête des forces qui lui restent et lui donne les pouvoirs les plus étendus.

Wallenstein s'occupe de préparer son armée, comme Gustave-Adolphe et Tilly s'étaient occupés d'abord de préparer les leurs. Il s'établit en Bohême, d'où il chasse les Saxons et d'où il menace les communications de l'ennemi. Il attire auprès de lui tous les aventuriers de l'Allemagne que séduisent sa gloire, sa libéralité et ses promesses. Bientôt il est à la tête de 60,000 hommes. Il s'avance alors vers Nuremberg. Gustave-Adolphe marche à sa rencontre et, prend position devant la ville menacée ; il n'a d'abord que 16,000 hommes ; mais il se couvre de retranchements, et appelant à lui ses divers corps détachés, il a bientôt rassemblé une armée à peu près égale à celle de son adversaire.

Ainsi, deux armées nombreuses se trouvent vis-à-vis l'une de l'autre dans les environs de Nuremberg, et toute l'Allemagne s'attend à une grande bataille.

Mais les deux généraux en présence sont trop habiles pour jouer légèrement les grands intérêts qu'ils ont entre les mains. Ils cherchent à se couper les vivres ; ils engagent quelques combats d'avant-garde ; ils s'épuisent et s'affaiblissent mutuellement ; mais ni l'un ni l'autre ne trouve une occasion favorable pour livrer une grande bataille.

Bientôt le pays est ravagé de toutes parts et ne présente plus de ressources. Wallenstein est obligé de se mettre en retraite. Il se dirige vers la Saxe, où il compte prendre ses quartiers d'hiver. Gustave le suit, cherchant une occasion de le combattre. Enfin, le 6 novembre 1632, l'armée impériale s'arrête et prend position dans la plaine de Lutzen. Elle est forte de 30,000 hommes. L'armée suédoise n'en

compte que 20,000. Néanmoins elle se déploie et se prépare au combat.

Les dispositions sont à peu près les mêmes qu'à Leipzig. Wallenstein forme son armée en gros carrés, appuyés par une ligne d'artillerie. Gustave-Adolphe forme deux lignes et une réserve. L'action s'engage; les Suédois sont vainqueurs. Mais le roi est tué, peut-être assassiné.

Wallenstein se retire en Bohême, et les généraux de Gustave continuent la guerre après sa mort. Bernard de Weymar, Banner et Tortenson soutiennent glorieusement la réputation des armes suédoises. Ils trouvent toujours un appui dans la France, qui protège à son tour les protestants d'Allemagne.

IX.

Si nous considérons les campagnes de Gustave-Adolphe au point de vue politique, nous remarquerons que Charles-Quint, au XVI^e^ siècle, avait réuni l'Allemagne presque tout entière dans un vaste empire plus menaçant encore pour la France que celui de 1870; puis, au commencement du XVII^e^ siècle, sous les successeurs de Charles-Quint, les divers États allemands cherchent à se séparer et à reprendre leur indépendance. Le pouvoir central commence à leur sembler trop lourd. L'idée d'unité qui les avait réunis fait place à des idées d'indépendance. Trois grands hommes, Henri IV, Gustave-Adolphe, Richelieu, profitent successivement de ces circonstances pour ébranler profondément l'Empire germanique. Enfin, Condé et Turenne complètent la même œuvre; et, en 1648, le traité de Westphalie vient changer encore une fois la face de l'Europe, marquer une nouvelle évolution de la fortune, et constater à la fois les succès de la France et les échecs de l'Allemagne.

X.

Si nous considérons les campagnes de Gustave-Adolphe au point de vue militaire, nous remarquerons que le roi de Suède prépare d'abord ses succès par la bonne organisation

qu'il donne à son armée et par les éléments de supériorité qu'il sait lui créer. Il conduit ensuite ses opérations avec prudence et méthode, formant d'abord une base pour les appuyer, prenant ensuite deux lignes d'opérations qui lui permettront de suppléer au nombre par la rapidité des manœuvres, organisant avec soin ses lignes de communication et de retraite, exécutant enfin des marches promptes et savantes, qui embrassent une grande surface de terrain, qui procurent à ses troupes des ressources considérables, et qui cependant ne compromettent aucun des corps de son armée.

Sur les champs de bataille, Gustave-Adolphe crée une nouvelle tactique qui oppose la mobilité des brigades suédoises à la lourdeur des terzies allemandes, et la légèreté de son artillerie nouvelle à l'immobilité des gros calibres de Tilly et de Wallenstein.

De sorte que les campagnes de Gustave-Adolphe, tout en nous montrant les changements considérables que le temps apporte dans la fortune des États, nous offrent en même temps une source féconde d'enseignements, d'études et d'observations militaires.

LES DEUX
DERNIÈRES CAMPAGNES DE TURENNE

1674 — 1675

Turenne peut être considéré comme le continuateur de Gustave-Adolphe. A la fin de la guerre de Trente Ans, il a sous ses ordres les Weymariens, reste de l'armée de Gustave, et c'est lui qui introduit en France les principes et les méthodes du héros suédois. Mais un intervalle de quarante-deux ans sépare les campagnes de 1631 et 1632, dont nous avons parlé précédemment, des deux campagnes dont nous voulons parler aujourd'hui. En étudiant ces dernières, nous ouvrons donc un nouveau chapitre de l'histoire militaire moderne, et nous considérons la guerre sous un nouvel aspect.

I.

Nous commencerons par jeter un coup d'œil rapide sur les événements antérieurs.

En 1672, la guerre s'allume entre la France et la Hollande et il est difficile d'assigner à cette guerre une autre cause que l'orgueil de Louis XIV.

Bientôt le roi rassemble 100,000 hommes sur notre frontière du Nord et il entre en campagne.

Avec la massé de ses forces, il se porte de la Sambre à la Meuse et de la Meuse au Rhin. Puis il descend le cours de ce fleuve, et il se présente ainsi sur le flanc gauche du pays qu'il veut conquérir.

En même temps deux colonnes secondaires marchent sur les ailes de la grande armée française, pour les couvrir, et

Maëstricht, qui devait nous fermer le passage de la Meuse, est investi et bloqué.

Vauban assure la ligne d'opérations en fortifiant Maseisk.

Les places qui forment la frontière de la Hollande, mal approvisionnées, en mauvais état, presque sans garnison, n'étant pas appuyées par une armée active, tombent rapidement en notre pouvoir.

Le Rhin, ou du moins une des branches du fleuve vers son embouchure, mollement défendu par des troupes insuffisantes, est franchi presque sans combat par les cuirassiers français et par la maison du roi.

La conquête du pays n'est pour ainsi dire qu'une course de cavalerie ; avec un peu plus d'audace, on allait jusqu'à Amsterdam.

Pour sauver leur indépendance, les Hollandais ouvrent leurs écluses, et arrêtent les progrès des Français en mettant leur pays sous les eaux.

La rapidité de nos succès pendant cette première période des opérations est due principalement à la conception stratégique de Turenne, qui a conseillé l'attaque par la vallée du Rhin ; conception remarquable qui a été secondée par la vigueur de notre offensive et par la mollesse de la défense.

Le roi quitte alors l'armée et rentre à Versailles. Mais on commet la faute de ne pas démanteler les places et d'y mettre des garnisons françaises, ce qui diminue et disperse les troupes. En même temps, Louvois rend au prince d'Orange, pour quatre écus par tête, les 20,000 prisonniers qui ont été faits pendant la première partie des opérations. C'était recréer l'armée ennemie. Enfin, les alliés de Louis XIV se refroidissent et l'abandonnent, tandis que les Hollandais, au contraire, obtiennent l'appui de l'Empire et de l'électeur de Brandebourg.

Le maréchal de Luxembourg, que le roi a laissé à la tête de l'armée, s'épuise dès lors en vains efforts pour continuer la conquête de la Hollande ; le prince d'Orange lui tient tête avec succès.

Heureusement que, pendant ce temps, Turenne défend la ligne du Rhin de Wesel à Philipsbourg, et empêche les armées allemandes de le franchir, pour venir au secours des Hollandais. On voit alors ce grand capitaine se placer à peu près au centre de la ligne qu'il veut couvrir vers Andernach, où il établit un pont avec une double tête de pont, de manière à pouvoir se porter à volonté sur l'une et sur l'autre rive, et passer, suivant les circonstances, de la défensive à l'offensive.

Cette mesure, bonne en tout temps, était indispensable à cette époque ; car Turenne fut obligé plusieurs fois de s'interposer entre les armées ennemies et les ponts du Rhin, qui appartenaient à des électeurs, alliés timides, sinon ennemis de Louis XIV.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1673, dans la première période de la campagne, Turenne ne se contente plus de couvrir le Rhin ; il en débouche lui-même par Wesel et il pousse devant lui les armées combinées jusqu'à ce qu'il les ait rejetées derrière le Weser. Il menace les États de l'électeur de Brandebourg, et il le force ainsi à demander la paix.

Dans la seconde période de la même campagne, Turenne est moins heureux. Il franchit le Rhin et, maître des deux ponts d'Andernach et de Philipsbourg, il se porte à Vertheim, dans la vallée du Meyn, au-devant de Montecuculli qui commande l'armée impériale. Pendant tout le mois de septembre, les deux généraux manœuvrent vis-à-vis l'un de l'autre : Montecuculli, menaçant de se porter sur l'Alsace au midi, ou sur la Hollande au nord, afin, dans ce dernier cas, d'opérer sa jonction avec le prince d'Orange ; Turenne, cherchant à s'y opposer. Au commencement d'octobre, Montecuculli prend l'avantage. Il parvient à tromper son adversaire, et, avant que celui-ci ait pu se mettre en mesure, il lui surprend plusieurs marches, se couvre du Meyn et d'un pays boisé, et descend ensuite rapidement vers le bas Rhin, sûr de sa jonction avec l'armée hollandaise. Les alliés profitent de leur supériorité numérique pour prendre Bonn et un assez grand nombre d'autres places.

Turenne s'est retiré sur le Necker à Ladenbourg ; puis il

repasse le Rhin à Philipsbourg, et vient prendre position entre Trèves et Coblentz, de manière à couvrir la Lorraine et l'Alsace, et en même temps de manière à menacer le flanc gauche de l'armée coalisée.

Vers le 15 décembre, la rigueur de la saison force les diverses armées à entrer en quartiers d'hiver.

Tel est le résumé rapide des deux premières campagnes de la guerre de 1672. Nous allons voir les deux dernières campagnes de Turenne dans la même guerre avec plus de détails.

II.

En 1674, la guerre s'est étendue à presque toute l'Europe.

Le roi d'Angleterre, l'évêque de Munster et l'électeur de Cologne se sont détachés de l'alliance de Louis XIV. L'électeur de Brandebourg, le landgrave de Hesse, l'électeur palatin, le duc de Brunswick et plusieurs autres souverains allemands se sont réunis contre lui à l'empereur et aux Hollandais. En Allemagne, la Bavière et le Hanovre seuls conservent la neutralité. Enfin l'Espagne elle-même a déclaré la guerre à la France en 1673.

Telle est la situation politique au début de la campagne de 1674, et Louis XIV organise ses armées en conséquence.

Il forme d'abord une première armée qui doit agir directement sous ses ordres, et qui est destinée à conquérir la Franche-Comté. Il en forme une seconde qui doit agir en Flandre sous les ordres du prince de Condé. Une troisième, sous le maréchal de Schomberg, observera la frontière des Pyrénées. Enfin, une quatrième, sous les ordres de Turenne, doit opérer sur le Rhin, et c'est celle dont nous nous occuperons particulièrement.

Examinons l'organisation de ces diverses armées.

L'infanterie, à cette époque, était organisée en bataillons. Le bataillon était fort de 17 compagnies de 50 hommes chacune. La compagnie était commandée par un capitaine, un lieutenant et un enseigne. Douze soldats par compagnie

avaient des piques, quatre des fusils avec des baïonnettes à manches de bois, et le reste des mousquets à mèche. Les grenadiers étaient armés de fusils. Tous les soldats portaient une épée suspendue à un baudrier, auquel les mousquetaires et les fusiliers attachaient des étuis cylindriques de bois ou de fer-blanc, destinés à renfermer les charges ou cartouches ; quelques-uns cependant portaient des gibernes, à l'imitation des Suédois de Gustave-Adolphe. Le bataillon se rangeait sur six rangs et se partageait en trois divisions, appelées manches. Les piquiers se réunissaient et formaient celle du centre ; les mousquetaires formaient les deux autres. Deux ou trois bataillons composaient le régiment ; deux régiments formaient la brigade ; les brigades enfin formaient les lignes, le centre ou les ailes de l'ordre de bataille.

La cavalerie était organisée en compagnies de 50 cavaliers, commandées chacune par un capitaine, un lieutenant et un cornette. Trois compagnies formaient un escadron. Deux ou trois escadrons formaient un régiment. Dans les dragons, les régiments étaient à quatre escadrons. Deux régiments formaient une brigade. Et les brigades de cavalerie, comme celles d'infanterie, formaient les lignes ou les ailes de l'ordre de bataille.

Les brigades étaient commandées par des colonels brigadiers ou par des maréchaux de camp ; les lignes étaient commandées par des lieutenants généraux.

Ajoutons encore quelques détails pour faire connaître d'une manière plus complète la physionomie d'une armée à l'époque de Louis XIV.

Les compagnies ou les régiments dont nous parlions tout à l'heure se recrutaient en apparence au moyen d'engagements volontaires, mais en réalité au moyen du racolement. Les engagements volontaires étaient pour quatre ans au minimum, et l'on cherchait à conserver les anciens soldats, tant qu'ils pouvaient rendre des services.

L'armée était en partie permanente et en partie temporaire, c'est-à-dire que, pour chaque guerre, on levait des corps nouveaux qu'on licenciait à la paix. Il n'y avait qu'un

certain nombre de régiments, appelés *vieux* et *petits-vieux*, qui fussent conservés en tout temps.

Les régiments et les compagnies étaient des propriétés particulières levées et entretenues par des colonels et des capitaines qui recevaient de l'État une prime et un abonnement. Le roi ne fournissait directement aux hommes que la solde, qui donnait lieu à l'emploi des passe-volants, valets ou soldats empruntés, que l'on présentait dans les rangs, aux revues, pour toucher une somme plus forte.

L'uniforme n'était pas encore de rigueur; cependant on commençait à l'adopter, surtout pour prévenir la désertion.

Dans les armées actives, le chiffre de la cavalerie était souvent supérieur à celui de l'infanterie, ce qui s'expliquait par l'irrégularité et l'impuissance des feux de cette dernière arme. La proportion changea au fur et à mesure que le fusil se perfectionna.

Voici quel était, vers l'époque dont nous nous occupons, l'ensemble des forces françaises : l'infanterie comptait environ 220,000 hommes; la maison du roi, 3,500; la cavalerie, 45,000; les dragons, 10,000; total 278,500 hommes.

La guerre avait aussi son caractère particulier; elle comprenait toujours la guerre de campagne et la guerre de siège; la première, beaucoup plus lente que la nôtre par suite du défaut de voies de communication, appartenait spécialement aux grands généraux, comme Condé, Turenne, Luxembourg et Créqui; la seconde était particulièrement dans le goût du roi, qui, redoutant les hasards de l'une, préférait la marche régulière et assurée que Vauban savait donner à l'autre. Comme aujourd'hui, l'ensemble d'une campagne présentait donc les deux espèces de guerre; seulement les places avaient plus d'importance que de nos jours, les sièges étaient plus fréquents, plus considérables, tandis que les mouvements des armées étaient généralement plus lents et plus subordonnés aux places fortes.

Si nous revenons à l'armée de Turenne, nous voyons qu'au commencement de la campagne de 1674, elle ne montait guère qu'à 10,000 hommes, et se trouvait répartie

en cantonnements dans l'Alsace et sur la rive gauche du Rhin ; elle avait vis-à-vis d'elle, sur la rive droite, l'armée de l'Empire, également cantonnée et divisée en deux masses principales, l'une sous les ordres du comte de Caprara, l'autre sous les ordres du duc de Lorraine.

Le théâtre où vont opérer ces armées comprend la partie moyenne de la vallée du Rhin, de Bâle à Mayence.

Les points stratégiques principaux sont d'abord les villes importantes, comme Colmar, Mulhouse, Strasbourg, Mayence ; puis les points de passage sur le fleuve, comme les ponts des deux dernières villes ou ceux de Manheim et de Philipsbourg ; ensuite les cols des Vosges ou de la forêt Noire, comme ceux de Lutzelbourg, de Sainte-Marie, de Belfort, etc.

Les lignes stratégiques sont d'abord les lignes de manœuvres formées par les diverses voies de communication du pays ; puis les lignes de défense formées par les chaînes des Vosges, de la forêt Noire ou leurs contreforts ; et celles formées par les cours d'eau, comme la Schutter, la Kinzig, la Renchen, le Necker et le Meyn, sur la rive droite du Rhin ; comme l'Ill, la Zorn, la Suffel, la Moder, la Lauter, sur la rive gauche.

Au point de vue politique, ce théâtre comprend une partie du Wurtemberg, le duché de Bade, le Palatinat, l'Alsace et une portion de la Lorraine.

Nous connaissons maintenant les préliminaires de la campagne, et nous pouvons commencer l'étude des opérations.

III.

La campagne s'ouvre au printemps. Pendant la première période, qui comprend les mois d'avril et de mai, Louis XIV conquiert la Franche-Comté. Turenne couvre ses opérations du côté du Rhin et défend le fleuve de Bâle à Mayence. Avec des troupes peu nombreuses, il observe cependant les différents passages, maintient les Suisses dans la neutralité, et se tient prêt à résister à toutes les attaques.

La Franche-Comté est conquise. Turenne apprend alors que l'armée de l'Empire se rassemble à Heidelberg. Le comte de Caprara, qui a cantonné ses troupes dans la vallée du Meyn, les amène le premier au rendez-vous indiqué. Le duc de Lorraine, qui, pendant la première période de la campagne a remonté le Rhin jusque vers Bâle, le redescend et se réunit à Caprara. Ces deux généraux attendent encore le duc de Beurnonville qui leur amène de Bohême une troisième armée, destinée à leur donner une grande supériorité numérique.

Turenne est à Hochfeld, aux environs de Saverne ; il possède un pont sur le Rhin, à Philipsbourg ; ses troupes sont disposées de telle façon, qu'en quelques jours il peut réunir une petite armée auprès du point de passage. Il espère, en conséquence, pouvoir surprendre les divers corps ennemis avant leur concentration ; et, vers le 11 juin, il entame la deuxième période des opérations. Il concentre à Philipsbourg une armée d'expédition, composée de 5,000 chevaux, 3,500 fantassins, 400 dragons et 6 pièces d'artillerie. Le 14 juin, il passe le Rhin et marche rapidement vers Heidelberg. Son avant-garde enlève la ferme de Burkausen. Mais là il apprend que les ennemis ont décampé ; ils ont quitté Heidelberg et sont en marche pour se rendre à Wimpfen, derrière le Necker, marchant au-devant du duc de Beurnonville, et assurant ainsi leur jonction. Turenne change aussitôt sa direction primitive ; il se rabat à droite et campe le 15 au soir à Wislock. Le 16, il continue à s'avancer à la suite de l'armée ennemie, espérant la surprendre en marche et l'attaquer au passage de la petite rivière d'Elsatz. En effet, il l'atteint à Sintzheim. Le duc de Beurnonville est encore éloigné ; le comte de Caprara et le duc de Lorraine semblent disposés à défendre leur position. Turenne juge l'occasion favorable et livre la bataille de Sintzheim.

L'armée allemande est forte de 4,000 cuirassiers impériaux, 1,000 chevaux saxons, 2,000 chevaux lorrains et 2,000 fantassins. Nous sommes donc supérieurs en infanterie, mais inférieurs en cavalerie. De plus, les troupes de

l'ennemi sont fraîches, tandis que les nôtres sont fatiguées par les marches forcées qu'elles viennent de faire.

L'ennemi a pris position derrière l'Elsatz; il a déployé sa cavalerie dans une petite plaine sur la rive droite, entre des bois et la berge du cours d'eau. Le front n'est abordable que par un défilé d'accès difficile. En avant de la position, la petite ville de Sintzheim et son château, occupés par l'infanterie allemande, forment un poste avancé d'une bonne défense. Turenne le fait enlever par un coup de vigueur; son infanterie victorieuse franchit alors la rivière, s'élève sur la rive droite et occupe les deux flancs du défilé par lequel il faut déboucher. Ces flancs sont accidentés, couverts de vignes et de bouquets de bois. Notre infanterie en profite pour se poster avantageusement, pour accabler de son feu la cavalerie ennemie et pour la faire reculer. La cavalerie française passe alors à son tour; elle se déploie dans le défilé, appuyée sur ses deux ailes par l'infanterie, et étendant son front au fur et à mesure que le terrain s'élargit. On s'avance ainsi vers les Impériaux, avec un ordre de bataille dont la cavalerie forme le centre, mais en remarquant que cette disposition est justifiée par les circonstances. La cavalerie impériale charge la nôtre à plusieurs reprises; elle obtient d'abord quelques succès; mais, dès qu'elle veut la poursuivre, elle tombe sous le feu de notre infanterie qui lui fait beaucoup de mal. Enfin, après une mêlée opiniâtre, les Allemands finissent par céder. Ils quittent le champ de bataille et ils se retirent précipitamment partie sur Heilbronn et partie sur Heidelberg. Leur armée est ainsi dispersée et la jonction de leurs divers corps est retardée. Ils perdent 2,000 hommes mis hors de combat et 500 à 600 prisonniers. La perte des Français est d'environ 1500 hommes.

Turenne, quoique victorieux, repasse sur la rive gauche du Rhin. Il s'établit à Lacksheim, où il vit aux dépens du pays que l'électeur palatin possède sur la rive gauche, et où il reçoit en même temps les renforts qui lui sont indispensables pour pouvoir continuer la lutte.

Les armées ennemies, malgré leur défaite de Sintzheim,

sont encore formidables ; car le duc de Beurnonville et l'électeur de Brandebourg sont en marche pour les rejoindre.

IV.

Les armées allemandes opèrent leur jonction. Turenne, de son côté, a reçu des renforts et dispose d'environ 16,000 hommes. Au commencement de juillet, il médite une nouvelle manœuvre sur la rive droite du Rhin. Pour donner le change à l'ennemi, il va, de sa personne, faire plusieurs reconnaissances sur la Sarre et il envoie quelques troupes vers Kaiserslautern. Puis tout à coup, le 3 juillet, il traverse le Rhin sur son pont de Philipsbourg, et il se dirige vers Heidelberg. L'armée ennemie est en position sur la rive droite du Necker, entre Heidelberg et Manheim. Turenne se présente à Ladenbourg et se dispose à y franchir le cours d'eau. Ses dispositions sont si bien prises, le terrain choisi est si favorable, que l'ennemi, renonçant à défendre le passage du Necker, se met rapidement en retraite sur Francfort. Turenne reste maître du Palatinat, où il fait vivre son armée pendant le mois de juillet.

Cependant, dans les premiers jours d'août, l'armée allemande, considérablement renforcée et forte de 35,000 hommes, passe le Rhin à Mayence et prend position entre Spire et Philipsbourg.

Turenne repasse sur la rive gauche du fleuve, s'établit à Bergzabern, derrière Landau, couvre l'Alsace et la Lorraine, et appelant à lui les troupes dont il peut disposer, il réunit environ 20,000 hommes.

Les deux armées s'observent ainsi jusque vers le 20 septembre. Mais, pendant ce temps, les alliés négocient pour obtenir le passage sur les ponts de Strasbourg. Le 21, ils jettent un pont sur le Rhin au-dessous de Philipsbourg, repassent le fleuve, remontent sa rive droite, et arrivent en vue de Strasbourg, qui leur livre le passage. Leur avant-garde passe le 25, et le 29 une armée allemande de 36,000 hommes débouche à son tour et envahit l'Alsace.

Turenne, au premier avis de ces mouvements, est accouru de Bergzabern pour forcer Strasbourg à la neutralité ; mais il est arrivé trop tard, ou ses ordres ont été mal exécutés. Il prend alors position sur la Suffel, couvrant la basse Alsace et s'appuyant sur les places de Saverne et de Haguenau. — Les coalisés s'établissent vis-à-vis de lui, derrière la Brüsche.

Mais, dans cette situation, Turenne ne peut tirer ses subsistances que de la Lorraine, à travers les défilés des Vosges, ou de la basse Alsace, pays ruiné par la guerre. Les Impériaux, au contraire, tirent leurs subsistances de Strasbourg et de la haute Alsace, qui a été beaucoup plus ménagée. Pour sortir d'une situation désavantageuse, Turenne se résout à livrer bataille.

Au commencement d'octobre, l'armée française prend donc l'offensive. L'armée allemande est forte de 35,000 hommes, avec 50 pièces de canon ; elle est en position à une certaine distance du cours d'eau, son centre couvert par le village d'Entzheim, ses deux ailes appuyées à des bouquets de bois ; Turenne dispose de 22,000 hommes et de 30 pièces de canon ; il passe la Brüsche en présence de l'armée ennemie qui reste immobile dans sa position ; il se déploie vis-à-vis d'elle, et, tandis que son centre et sa gauche entretiennent le combat de pied ferme, il attaque avec son aile droite le petit bois qui sert d'appui à la gauche de l'ennemi.

L'ordre de bataille français est le suivant : au centre, l'infanterie formée sur deux lignes ; aux deux ailes, la cavalerie formée également sur deux lignes ; à la réserve, deux bataillons et six escadrons placés derrière l'armée ; l'artillerie répartie sur tout le front ; il y a un lieutenant général à la tête du centre, un autre à la tête de chaque aile.

L'attaque du bois est faite par les dragons de l'aile droite, qui mettent pied à terre et sont soutenus par les pelotons de mousquetaires, que, à l'exemple de Gustave-Adolphe, le maréchal mêle ordinairement à sa cavalerie. Le bois est pris et perdu. Le maréchal le fait attaquer une seconde fois par

les huit bataillons qui forment la deuxième ligne du centre de son ordre de bataille. Ils s'en emparent; mais, au même moment, le comte de Caprara débouche d'Entzheim avec douze escadrons et vient menacer notre gauche. Cette attaque, faite avec vigueur, pouvait changer la face de l'engagement; heureusement les troupes allemandes sont peu nombreuses, et peuvent être facilement contenues par notre réserve, qui les force à rentrer dans leur position. La bataille reste donc indécise.

Pendant la nuit, les ennemis décampent et se retirent précipitamment sous le canon de Strasbourg, nous abandonnant une victoire qu'ils pouvaient encore disputer.

La bataille d'Entzheim coûte à l'ennemi 3,000 hommes et 8 canons; elle nous coûte environ 2,000 hommes.

Quelques jours après, le 14 octobre, l'électeur de Brandebourg arrive avec 20,000 hommes et donne aux alliés une grande supériorité numérique.

Voulant en profiter, ils marchent, le 18, sur l'armée française.

Celle-ci se retire dans le camp de Dettweiler, derrière la Zorn et la Moder; Turenne y dispose ses troupes de telle façon que la force du terrain rachète leur infériorité numérique; il couvre Saverne, Haguenau et les débouchés de la Lorraine; il paralyse les efforts des confédérés, qui, par suite de l'indécision de leurs généraux, de la divergence de leurs plans et de leurs intérêts, perdent tout l'avantage de leur supériorité.

Le 21 novembre, les Impériaux, voyant qu'ils ne peuvent rien tenter de sérieux, commencent à se répandre en quartiers d'hiver dans la haute Alsace.

Le 29, Turenne rentre en Lorraine par le défilé de la Petite-Pierre, après avoir pourvu de garnisons les places de Saverne et de Haguenau. Il établit son quartier général à Lorquin, paraissant ainsi abandonner la partie et considérer la campagne comme terminée.

V.

Comptant les troupes qu'il a ramenées d'Alsace, et celles qu'il trouve en Lorraine et qui lui ont été envoyées comme renforts, Turenne se trouve à la tête de 20,000 fantassins et de 13,000 cavaliers. Il fait alors le plan d'une nouvelle campagne au cœur de l'hiver. Divisant son armée en un grand nombre de colonnes, de manière à trouver plus facilement des ressources, et en même temps à tromper l'ennemi sur la direction qu'il veut suivre, il la fait marcher le long des Vosges, à peu près du nord au sud, dans le but de la réunir à la fin de décembre vers Belfort et de déboucher ainsi dans la haute Alsace sur un point où l'ennemi ne l'attend pas. Il fait lui-même l'avant-garde de l'armée avec trente escadrons de cavalerie, neuf escadrons de dragons et deux bataillons d'infanterie. Il part de Lorquin et prend la route de Blamont. Le mouvement commence le 5, et, pour le masquer, Turenne fait répandre le bruit qu'il ne s'agit que de répartir l'armée dans de nouveaux cantonnements et de chasser quelques partis lorrains qui gênent les communications avec la Franche-Comté.

Le 11, après un instant de repos donné à ses troupes, Turenne s'empare de Baccarat et franchit la Meurthe. Il marche ensuite sur Remiremont, où il passe la Moselle, puis il se dirige sur Belfort par Domptail et Longuet. En même temps, pour tromper les Allemands, il envoie des détachements qui se présentent aux différents défilés des Vosges, particulièrement à celui de Sainte-Marie-aux-Mines, et qui attirent l'attention de l'ennemi loin du véritable point d'attaque.

Le 27 décembre, l'avant-garde française débouche sur Belfort. Le 28, Turenne marche sur Mülhausen. Le 29, il rencontre un corps de 10,000 Impériaux qui cherchait à se réunir aux autres corps pour soutenir le choc des Français. Turenne attaque ce corps isolé, le bat et le rejette sur Bâle. Les alliés abandonnent alors le blocus de Brisach et se concentrent vers Colmar. Turenne y marche de son côté, et,

dans les premiers jours de janvier, les deux armées sont en présence. C'est alors qu'a lieu la bataille de Türkeim.

L'armée française, forte de 30,000 hommes, s'avance en trois colonnes. La colonne de gauche s'enfonce dans une vallée étroite qui doit la faire déboucher sur le flanc droit de la position ennemie. Turenne la conduit. — « Monseigneur, « lui dit alors le marquis de La Fare, pour lequel il avait de « grandes bontés, je vous demande pardon si j'ose vous « dire que nous sommes tous inquiets de la marche que « vous nous faites faire et de voir que nous allons donner du « nez dans cette montagne, et que nous sommes tous les « uns sur les autres. » — « Effectivement, vous n'avez pas « tort, lui répliqua Turenne ; mais j'ai jugé que l'armée des « ennemis qui a le ruisseau de Türkeim devant elle et à « sa gauche Colmar, où sont ses vivres et ses munitions, ne « quitterait pas un bon poste où elle est, pour tomber sur « moi et ne passerait pas le ruisseau ; que, d'ailleurs, elle « n'abandonnerait point Colmar, où sont ses magasins, de « peur que je me jetasse de ce côté-là et que je ne m'en « saisisse ; que, pourtant, elle n'était pas assez nombreuse « pour tenir Türkeim autrement que par un détachement, « et qu'ainsi en m'emparant de ce poste, comme je vais « tâcher de faire tout à l'heure, je me donnerai un passage « dans leur flanc, ce qui les obligera à retourner leur armée « et à me combattre dans un terrain égal aux uns et aux « autres... »

La position de l'armée ennemie était en effet couverte sur son front par la Fecht, appuyait sa droite à Türkeim, faiblement occupé, et sa gauche à Colmar. Le 5 janvier, Turenne attaque le village de Türkeim, l'enlève, et les Impériaux, redoutant pour le lendemain une défaite plus décisive, se mettent en retraite pendant la nuit. Ils embarquent leur artillerie sur l'Ill, et, sans les facilités que présentait ce cours d'eau, ils l'auraient perdue. Ils se replient précipitamment sur Schlestadt et ensuite sur Strasbourg. Le 11 janvier, ils repassent le Rhin, et l'Alsace est délivrée. Beaucoup de corps dispersés sont pris ou détruits ; de 60,000 hommes, l'armée

confédérée est réduite à 20,000. Et nous reprenons facilement les diverses places dont l'ennemi s'était emparé.

Ainsi se termine la campagne de 1674, une des plus glorieuses de Turenne. Avec des forces inférieures, il obtient de beaux succès et il délivre notre territoire de la présence de l'ennemi.

Nous remarquerons qu'indépendamment de son génie militaire, Turenne avait sur les armées alliées une grande cause de supériorité dans l'unité de son commandement.

VI.

Après la campagne de 1674, nous devons étudier maintenant celle de 1675.

La guerre continue dans les mêmes conditions que précédemment ; seulement la Suède est rentrée dans l'alliance de la France. Nous trouvons six armées sur le théâtre de la guerre : Condé opère en Flandre contre le prince d'Orange ; l'électeur de Brandebourg agit en Allemagne contre le général Wrangel ; enfin, Turenne et Montecuculli doivent opérer sur le Rhin.

L'armée de Montecuculli est formée de 12,000 fantassins et de 14,000 cavaliers, les uns et les autres des meilleurs soldats de l'Empire. Le général allemand a l'intention d'entrer de bonne heure en campagne, de passer le fleuve et de pénétrer en Alsace et en Lorraine.

Turenne a une armée composée de 10,000 cavaliers et de 12,000 fantassins, avec deux lieutenants généraux, MM. de Vaubrun et de Lorges. Il veut également faire une guerre offensive, afin de vivre sur le pays ennemi et de retenir dans la neutralité quelques princes allemands que l'Empereur cherche à attirer dans son alliance.

Les deux armées préludent à la campagne par des courses de partisans. Un corps d'Impériaux cherche à passer le haut Rhin, mais n'y peut parvenir. Un parti français, au contraire, débouche de Brisach et parcourt le Palatinat.

Dans le courant d'avril et la première quinzaine de mai,

les armées se concentrent : l'armée impériale dans la vallée du Meyn, l'armée française aux environs de Schlestadt.

Montecuculli a opéré le premier sa concentration ; il s'approche de Strasbourg et engage les magistrats à lui livrer le passage. Turenne était encore à Lunéville ; apprenant les négociations de Montecuculli, il s'empresse de rejoindre son armée à Schlestadt. Il envoie prévenir de son arrivée les magistrats de Strasbourg, en les invitant à persister dans leur neutralité. Il s'avance en même temps avec sa cavalerie jusqu'à Benfeld, à quatre lieues de Strasbourg, et les habitants effrayés rompent leurs négociations avec l'ennemi.

Montecuculli quitte alors, vers le 21 mai, les environs de la ville. Il descend le Rhin, le passe près de Spire, et pousse des avant-gardes vers Lauterbourg, de manière à donner des inquiétudes à Turenne et à l'attirer vers le Palatinat. Mais le général français, devinant les projets de son adversaire, reconnaît lui-même les manœuvres de l'ennemi, s'assure que ce ne sont que des démonstrations et laisse son armée dans les environs de Strasbourg, en lui faisant occuper successivement les positions de Benfeld et d'Achenheim.

Au commencement de juin, il se décide à franchir le Rhin.

Profitant des îles du fleuve, Turenne fait jeter un pont à Ottenheim, à quatre lieues de Strasbourg. Il passe sur la rive droite et vient prendre position à Wilstett, derrière la Kinzig, couvrant ainsi les approches de la ville et son pont d'Ottenheim.

Montecuculli, abandonnant ses démonstrations vers le Palatinat, vient prendre position à Lichtenau et semble vouloir conquérir de vive force le chemin de Strasbourg. Il va manœuvrer autour de l'armée française, cherchant à la tourner et à menacer sa ligne de retraite. Mais nous remarquerons immédiatement que cette armée a l'avantage du terrain, parce qu'elle manœuvre derrière des lignes de défense, la Kinzig et la Schutter, formant des courbes dont

elle tient la corde, et parce que généralement la rive gauche de ces cours d'eau domine la rive droite.

Le 13 juin, Montecuculli marche de Lichtenau sur Urlaffen, puis sur Offenbourg. Turenne, laissant une partie de son armée à Wilstett, prolonge sa droite de manière à s'opposer à la manœuvre de son adversaire et à couvrir ses ponts. Aussi, le 18 juin, quand Montecuculli débouche sur la Schutter et sur la direction d'Altenheim, il trouve devant lui 8 bataillons, 8 pièces de campagne et 34 escadrons qui, sous les ordres du comte de Lorges, sont prêts à lui disputer le passage. Turenne lui-même, à la tête du gros de ses forces, forme un échelon intermédiaire entre Wilstett et Altenheim, c'est-à-dire entre son camp et ses points de passage.

Montecuculli juge l'attaque trop difficile et rétrograde sur Offenbourg. Néanmoins, le 22 juin, Turenne, appréciant le danger des manœuvres précédentes, fait descendre son pont d'Ottenheim à Altenheim, ce qui diminue de 6 kilomètres environ la longueur de la ligne à défendre.

Arrivés à ce point de la campagne, les deux généraux vont changer de rôle : Montecuculli rétrogradant et se tenant sur la défensive, Turenne prenant l'offensive. En effet, le général français rentre à Wilstett; il passe la Kinzig et se place entre Neumühl et Boderswihr.

Montecuculli, craignant d'être rejeté dans les montagnes et voulant continuer à s'appuyer au fleuve, par lequel il espère tirer de Strasbourg quelques approvisionnements, décampe d'Offenbourg et vient se poster derrière la Renchen. Le 4, Turenne le suit et prend position vis-à-vis de lui sur la rive gauche de la même rivière, à Freistett. Il continue ainsi à s'interposer entre l'armée impériale et Strasbourg. Il maîtrise le cours du fleuve au moyen de détachements jetés dans les îles et d'estacades établies en travers. Il empêche son adversaire de tirer de Strasbourg les approvisionnements qu'il y avait réunis au début de la campagne, espérant faire de cette place la base de ses opérations. Les deux armées sont toujours ainsi en face l'une de l'autre, s'observant, cherchant à s'affamer et guettant une occasion favorable pour en venir aux mains.

Turenne est éloigné de ses ponts, mais il a échelonné habilement des troupes en arrière pour les couvrir et pour assurer sa ligne de retraite.

Le 15 juillet, le général français reprend l'offensive. Il passe la Renchen vers Waghurst, tournant ainsi la gauche de Montecuculli et se plaçant entre lui et Offenbourg. Cette marche de quelques lieues demande trois jours, en raison des difficultés du terrain et des principes de logistique de l'époque. Le 18 seulement, l'armée s'est transportée de son camp de Freistett à celui de Waghurst; l'avant-garde est au delà de la Renchen. Une des deux lignes de l'armée, cependant, est restée dans l'ancienne position et s'y est couverte de retranchements, de sorte que l'armée française se trouve divisée en deux parties : l'une contient de front l'armée allemande, tandis que l'autre menace son flanc gauche. La communication entre ces deux fractions est assurée par un débouché stratégique créé, au moyen de fascines, à travers des marais et des bois. Le 19, Montecuculli se trouve coupé à la fois de Strasbourg et d'Offenbourg. Turenne a évidemment l'avantage des manœuvres stratégiques. Le général allemand est obligé de se mettre en retraite et de se retirer sur Saltzbach ; il y prend position pour couvrir le mouvement rétrograde de ses bagages, que l'on voit bientôt se diriger vers le Wurtemberg. Turenne suit son adversaire, et, le 27, les deux armées sont en présence sur deux positions parallèles. Le matin même, Turenne écrit au roi qu'il pense que l'ennemi va décamper et abandonner la partie; qu'il compte tomber sur son arrière-garde au moment de sa retraite. Malheureusement, quelques moments après, ce grand homme est tué par un boulet en faisant la reconnaissance de la position ennemie.

Tout change immédiatement dans la situation respective des deux armées. L'armée française perd confiance ; les Impériaux reprennent courage. Nous battons en retraite vers nos ponts. Le comte de Lorges, pour couvrir le passage, livre un combat violent où l'avantage nous reste. Néanmoins, nous rentrons en Alsace. Montecuculli y pé-

nètre derrière nous. Mais Condé vient remplacer Turenne, et, pendant le reste de la campagne de 1675, il en impose à l'ennemi et couvre le pays.

VII.

La campagne dont nous venons de présenter l'esquisse met fin à la carrière de trois généraux célèbres. Turenne y est tué à l'apogée de ses succès et dans la plénitude de ses talents; Montecuculli, fatigué et malade, renonce à faire la guerre; enfin, Condé, pour les mêmes causes, ne commande plus d'armées.

Dans cette campagne, dit Napoléon, Turenne se montre supérieur à Montecuculli : 1° en l'obligeant à suivre son initiative et à renoncer à celle qu'il avait prise; 2° en l'empêchant d'entrer dans Strasbourg; 3° en interceptant le pont et les convois que les habitants de cette ville voulaient mettre à la disposition des Allemands; 4° en coupant sur la Renchen l'armée de Montecuculli d'Offenbourg et du corps de Caprara. Néanmoins, Napoléon trouve la position de Wilstett mauvaise, comme trop éloignée des ponts d'Ottenheim. « Si, dit-il, Montecuculli se fût porté en six heures « de nuit tout d'un trait sur Ottenheim, il eût forcé le pont « avant que l'armée française eût pu le secourir. » Turenne le sentit, puisqu'il rapprocha son pont de 6 kilomètres. De plus, il faut se rappeler que les armées de l'époque marchaient généralement beaucoup plus lentement que les nôtres; que les voies de communication étaient beaucoup plus rares; que souvent les colonnes ouvraient elles-mêmes leurs débouchés, et qu'elles mettaient quelquefois trois ou quatre jours pour faire 5 ou 6 lieues.

Les deux dernières campagnes de Turenne sont certainement les plus belles qu'il ait faites. Nous y remarquerons la méthode avec laquelle il conduit ses opérations, sa prudence mêlée d'une audace raisonnée, le soin avec lequel il choisit ses positions, le parti qu'il sait tirer des accidents du terrain, les avantages qu'il trouve dans une position centrale et dans l'emploi de lignes intérieures, enfin la confiance

absolue qu'il sait inspirer à ses troupes, confiance trop démontrée par les fâcheux résultats de sa mort et par la retraite qui en est la conséquence.

On trouve les détails relatifs aux deux dernières campagnes de Turenne dans les ouvrages de Quincy, de Ramsay, de Beaurain, de Feuquières, de Carion-Nisas, de Roquencourt, dans la dernière partie des *Mémoires de Turenne*, et dans le 4e volume des *Mémoires de Napoléon*.

UNE CAMPAGNE DU PRINCE EUGÈNE

1706

Si nous franchissons un intervalle de trente ans, à partir des deux dernières campagnes de Turenne, nous arrivons à la dernière guerre du règne de Louis XIV, celle de la Succession d'Espagne, et nous y trouvons une campagne remarquable, que l'on peut considérer comme marquant une nouvelle époque dans l'histoire militaire moderne. Cette campagne est celle de 1706 ; elle est dirigée par le prince Eugène, le successeur de Turenne et de Gustave-Adolphe ; elle est malheureuse pour la France ; elle ne nous rappelle que de tristes souvenirs ; mais elle est intéressante au point de vue des opérations ; elle offre un sujet d'études sérieuses : et c'est là seulement ce que nous cherchons, en nous rappelant qu'en général les revers instruisent les peuples plus que les succès.

I.

La guerre de la Succession commence en 1701. Louis XIV place son petit-fils sur le trône d'Espagne, et excite ainsi la jalousie et les alarmes des autres États ; en même temps il reconnaît le prince de Galles comme roi d'Angleterre et successeur de Jacques II, ce qui inquiète et irrite Guillaume d'Orange. Bientôt se forme, contre la France, une coalition comprenant l'Angleterre, la Hollande, l'Empire et la plus grande partie de l'Allemagne. Nous avons pour alliés la Bavière, le Piémont et le Portugal ; mais, après les premières

campagnes, la Bavière est écrasée, et les deux autres États sont passés dans les rangs de la coalition. En 1706, nous restons seuls avec l'Espagne, puissance affaiblie, en décadence, dont l'alliance caduque nous suscite plus d'embarras qu'elle ne nous procure d'avantages.

La guerre de la Succession embrasse toutes nos frontières. Au nord, nous avons un théâtre d'opérations en Flandre ; à l'est, nous en avons un autre en Allemagne, où nous perdons, en 1704, la bataille d'Hochstett ; au sud, nous combattons en Espagne avec Philippe V contre l'archiduc d'Autriche ; sur mer, nos flottes livrent plusieurs batailles à celles de la coalition ; enfin, au sud-est, nous avons un théâtre d'opérations formé par la vallée du Pô : c'est celui dont nous voulons nous occuper.

En 1701, le prince Eugène y remporte déjà des avantages, à Carpi sur Catinat, et à Chiari sur Villeroi. En 1702, il surprend Crémone ; mais, en s'emparant du maréchal qui commande l'armée française, il amène son remplacement par le duc de Vendôme, et celui-ci le tient en échec pendant le reste de la campagne. En 1703, le duc de Savoie abandonne l'alliance de Louis XIV ; l'armée française est alors obligée de faire face de deux côtés à la fois, et sa position devient beaucoup plus difficile. En 1704, malgré l'abandon du Piémont, le duc de Vendôme obtient quelques succès. En 1705, il remporte sur le prince Eugène la victoire de Cassano. Nous arrivons ainsi à la campagne de 1706 en Italie, qui fait l'objet de cette étude.

II.

Le théâtre des opérations de la campagne est formé par le bassin du Pô. Il est limité à l'est par l'Adige, au nord et à l'ouest par les Alpes, au sud par l'Apennin.

Au milieu de ce vaste demi-cercle, coule le Pô, fleuve considérable, destiné à jouer un grand rôle dans les opérations. Il sépare le théâtre de ces opérations en deux zones, l'une septentrionale et l'autre méridionale. Ses affluents de

droite et de gauche sont l'Oglio, l'Adda, le Tessin, la Sesia, la Doria, au nord ; la Secchia, le Taro, la Trebbia, la Scrivia, la Bormida, le Tanaro, au sud ; descendant des montagnes et coulant perpendiculairement à la direction du fleuve ; ils doivent servir de lignes de défense aux armées belligérantes.

Les points les plus importants de cet échiquier sont : Milan, capitale de la Lombardie et objet principal des opérations de l'ennemi ; Turin, capitale du duché de Savoie et principal objet des opérations françaises ; puis Mantoue, Crémone, Plaisance, Pavie, Alexandrie, Torton, Suze, Pignerol, etc., c'est-à-dire à peu près les mêmes qu'aujourd'hui.

Au point de vue politique, la vallée du Pô est partagée entre plusieurs États ; à l'ouest, nous avons le Piémont et la république de Gênes ; au centre, le Milanais et le duché de Mantoue ; à l'est, les États vénitiens ; au sud du fleuve, les duchés de Parme, de Reggio, de Modène, de Ferrare, de la Mirandole, de Guastalla, et les États ecclésiastiques.

Examinons maintenant l'organisation des armées de l'époque.

Ces armées comprenaient, comme armes principales, l'infanterie et la cavalerie.

L'infanterie était organisée en bataillons de 13 compagnies de 50 hommes chacune, ce qui faisait par bataillon 650 hommes et 40 officiers. Tous les hommes étaient armés de fusils avec baïonnettes à douille ; les piques et les mousquets avaient été abandonnés définitivement dans l'hiver de 1703 à 1704. L'ordonnance était sur quatre rangs ; quelquefois sur trois, à la fin d'une campagne, par suite de la diminution des effectifs.

La cavalerie était organisée en escadrons de 4 compagnies de 35 maîtres chacune, ce qui faisait 140 maîtres par escadron, avec 16 officiers. La proportion de la cavalerie, par rapport à l'infanterie, était du tiers ou du quart environ.

Nous remarquerons que les effectifs indiqués sont ceux

de l'entrée en campagne, et qu'au bout de quelques mois ils sont promptement réduits à moitié, quelquefois au tiers.

Les bataillons et les escadrons formaient des régiments, mais leur nombre variait par régiment, depuis un jusqu'à six.

L'artillerie, comme dans les armées de Turenne, formait un parc en dehors de l'armée et n'était pas considérée comme une unité tactique de l'organisation. Les pièces, servies par des bombardiers ou des fusiliers dressés à ce service, sortaient du parc pour une bataille, étaient réparties devant les troupes par le général commandant l'artillerie, et rentraient au parc après l'affaire.

Les régiments d'infanterie et de cavalerie formaient, comme précédemment, des brigades, qui formaient à leur tour les ailes et les lignes des ordres de bataille.

Un ordre de bataille se composait généralement de deux lignes : la première comprenait un centre composé de deux ou trois brigades d'infanterie, c'est-à-dire de 10, 20 ou 30 bataillons, plus deux ailes composées chacune de deux, trois ou quatre brigades de cavalerie. La seconde ligne était formée d'une manière analogue ; elle était généralement un peu plus faible que la première. Derrière les deux lignes, il y avait quelquefois une réserve, mais faible, et comprenant, par exemple, deux ou trois bataillons, avec cinq ou six escadrons.

Les brigades étaient commandées par des maréchaux de camp ou des colonels-brigadiers ; le centre et les ailes par des lieutenants généraux ; l'armée par un général en chef, maréchal ou prince du sang.

Tels étaient les principes généraux de l'organisation des armées en 1706. Sous ce rapport, la France et l'Allemagne en étaient à peu près au même point.

Pour cette campagne, Louis XIV fait des efforts considérables ; il augmente le nombre de ses régiments dans une notable proportion ; chaque compagnie cherche à grossir son effectif par le racolement ; de plus, le roi verse dans l'armée de ligne près de 30,000 hommes pris dans les milices. Ces moyens servent à reporter les effectifs à des chiffres

élevés; mais en même temps ils portent atteinte à la bonté et à la solidité des troupes; il y a désormais trop de jeunes soldats inexpérimentés, mal instruits, impropres aux fatigues aussi bien qu'aux dangers de la guerre.

Quoi qu'il en soit, nous avons en Italie deux armées : l'une en Piémont, sous le duc de La Feuillade, forte de 62 bataillons et de 61 escadrons, est destinée à accabler le duc de Savoie et à faire le siège de Turin ; l'autre, en Lombardie, sous le duc de Vendôme, est destinée à contenir le prince Eugène, et à couvrir à la fois le Milanais, le Mantouan, le Crémonais et le Piémont. Du côté des ennemis, nous trouvons également deux armées : en Piémont, nous voyons le duc de Savoie réduit, par la campagne précédente, à 13,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux, mais nous opposant encore une résistance énergique, grâce à ses places fortes et à ses montagnes ; sur la Chièse, nous voyons l'armée impériale, forte de 11,000 fantassins et de 4,000 chevaux, mais à laquelle le prince Eugène doit amener d'Allemagne des renforts considérables ; en attendant, cette armée a pris position entre Calcinato et Montechiaro, couvrant les débouchés du Tyrol à l'ouest du lac de Garde, et faisant face à l'armée française, dont la position s'étend de Desenzano à Carpenedolo par Castiglione.

III.

Tels sont les préliminaires de la campagne de 1706, en Italie.

Cette campagne présente, pour les opérations, deux périodes bien distinctes : la première, du 15 avril au 15 juillet, comprend toutes les opérations du duc de Vendôme contre l'armée impériale ; la seconde, du 15 juillet au 15 novembre, comprend toutes les opérations qui ont lieu sous le commandement du duc d'Orléans.

Suivons d'abord les événements de la première période.

La campagne semblait, comme d'habitude, devoir ne s'ouvrir que vers le 15 mai. Mais le duc de Vendôme vou-

lait prendre l'offensive avant l'arrivée du prine Eugène et de ses renforts. L'année précédente, en quittant l'armée, il avait disposé ses troupes en conséquence. Il arrive donc de bonne heure à Milan ; il feint une indisposition pour mieux masquer ses projets ; puis tout à coup, dans la nuit du 18 au 19 avril, il part et rejoint l'armée, qui, d'après ses ordres, exécute une marche de nuit sur deux colonnes. Au point du jour, il arrive en présence de l'ennemi ; trouvant son front couvert par des navilles, des ruisseaux et autres obstacles, il le fait insulter par une petite avant-garde qui lui en impose, qui le trompe par ses démonstrations et qui permet à l'armée de se prolonger, par une marche de flanc, vers Ponte-San-Marco. Le duc de Vendôme s'empare de ce point et menace ainsi la ligne de retraite de l'ennemi sur Gavardo. En même temps, au fur et à mesure de l'arrivée de ses troupes, il les forme perpendiculairement à l'ordre de bataille opposé. Quand il en a un nombre suffisant, il marche vers la hauteur de Calcinato, où s'appuie la gauche de son adversaire ; il s'en empare et celui-ci est obligé d'évacuer la position. L'armée impériale effectue sa retraite en désordre ; elle est rejetée dans les montagnes, après avoir perdu 3,000 hommes, la plus grande partie de son artillerie et ses bagages. Le prince Eugène, qui arrive sur ces entrefaites, ne peut que rallier les débris de ses troupes et les réorganiser. Faisant ensuite le tour du lac de Garde, il vient prendre position sur le Monte Baldo. Le duc de Vendôme, au même moment, profite de sa victoire pour faire rompre tous les chemins à l'ouest du lac.

Cependant le prince Eugène a reçu des renforts ; il marche vers le sud, paraissant vouloir opérer sur le bas Adige, comme il l'a fait en 1701, devant le maréchal de Catinat. Le duc de Vendôme, voulant surveiller la ligne de l'Adige depuis le lac de Garde jusqu'à Carpi, répartit ses troupes de la manière suivante :

Il laisse dans les montagnes du Brescian, depuis la Rocca-d'Anfo jusqu'à Gargano et Salo, un détachement de 13 bataillons ;

Entre le lac de Garde et l'Adige jusqu'à Bussolengo, il

place un second corps, fort de 31 bataillons et de 6 escadrons ;

Sur l'Adige, entre Vérone et Castagnaro, il place 13 bataillons et 53 escadrons couvrant le quartier général, placé à Opeano ;

Sur le bas Adige se trouve un corps de 7 bataillons et de 12 escadrons ;

Enfin, dans Mantoue et les autres places, il y a environ 5 bataillons.

Cela donne, pour l'effectif de l'armée du duc de Vendôme, 73 bataillons et 71 escadrons, formant environ 35,000 hommes. Nous ajouterons que le duc organise ses communications de manière à bien lier entre elles les différentes parties de son armée.

L'armée ennemie s'étend sur une ligne à peu près parallèle à celle des Français ; ses communications sont interrompues par le lac de Garde et par les montagnes de Vérone ; mais elle a pour elle la sympathie des habitants, ce qui compense, et au delà, les inconvénients de la position.

Elle est répartie de la manière suivante :

A l'ouest du lac de Garde, un corps de 600 hommes de troupe et de 1400 hommes de milice ;

Au Monte Baldo, un second corps de 3,000 hommes, renforcé de 3,000 hommes des milices du pays ;

Autour de Vérone, un corps d'environ 7,000 hommes avec le quartier général du prince Eugène ;

Enfin, sur le bas Adige, un quatrième corps d'environ 9,000 hommes.

L'armée ennemie ne compte ainsi que 16,000 fantassins, et 4,000 cavaliers en troupes régulières, mais elle attend encore 7,000 fantassins et 3,000 chevaux qui la mettront à peu près sur le même pied que l'armée française.

Les deux généraux restent en observation vis-à-vis l'un de l'autre jusque vers le mois de juillet.

Pendant que le duc de Vendôme gagnait la bataille de Calcinato et fermait l'entrée de l'Italie au prince Eugène,

le duc de La Feuillade rassemblait ses troupes sur l'Orca et dans les environs de Suze, pour se porter ensuite sur Turin.

Le 9 mai, il commence son mouvement; le 22, il arrive devant la place avec 65 bataillons et 73 escadrons, environ 40,000 hommes, il destine au siège 60 bataillons et 12 escadrons; avec le reste, il compte couvrir l'opération.

Turin, menacé depuis deux ans par les armées françaises, a été mis dans un excellent état de défense; le front d'attaque est connu à l'avance; on y a enveloppé les bastions de contre-gardes et de nombreux rameaux de mines; la garnison est complète, bien approvisionnée, animée d'un excellent esprit, commandée par un homme énergique, le général Daun, et soutenue par une nombreuse bourgeoisie qui est dévouée à son souverain et qui fait une partie du service de la place. Ajoutons que l'investissement ne sera jamais complet, et que des secours entreront dans la ville à tous les moments du siège. Remarquons encore que Vauban désapprouvait le système d'attaque qui avait été choisi par le maréchal de La Feuillade; que, malgré son ancienneté, il avait offert de diriger les opérations, et que, repoussé, il prédisait l'insuccès.

Quoi qu'il en soit, la tranchée est ouverte dans la nuit du 2 au 3 juin; mais les travaux marchent avec une extrême lenteur, et après un mois d'efforts on commence à reconnaître toutes les difficultés de l'opération dans laquelle on s'est engagé. Les troupes s'usent, se fatiguent et s'épuisent sans obtenir autre chose que des avantages insignifiants.

Cependant le maréchal de La Feuillade cherche à éloigner le duc de Savoie de sa capitale. Il marche contre lui avec ses troupes disponibles; il le poursuit et occupe plusieurs de ses places; mais il ne peut pas le mettre complètement hors de cause.

On arrive ainsi jusqu'au commencement de juillet, époque vers laquelle se termine la première période de la campagne. Malgré les difficultés du siège de Turin, rien ne peut encore faire prévoir de grands désastres.

IV.

Malheureusement, sur les autres parties du théâtre de la guerre, nous avons éprouvé de graves échecs. En Espagne, nous avons échoué au siège de Barcelone ; en Flandre, nous avons perdu la bataille de Ramillies. Ces événements ont leur contre-coup en Italie ; ils relèvent le moral des alliés, tandis qu'ils abattent celui de nos soldats. En outre, le prince Eugène reçoit des renforts considérables qui portent son armée au chiffre de 45,000 hommes ; et, au même moment, Louis XIV rappelle le duc de Vendôme pour le mettre à la tête de son armée de Flandre ; il le remplace par le duc d'Orléans, qu'il fait accompagner du maréchal de Marsin.

Reprenant l'offensive, le prince Eugène jette un pont à l'embouchure de l'Adige et repousse notre corps de droite vers le canal Blanc ; il franchit ensuite ce second cours d'eau, et l'armée française est obligée de se retirer derrière le Mincio. L'armée impériale s'établit alors à cheval sur le cours inférieur du Pô. Tandis que son aile droite menace le Mincio, l'aile gauche, forte de 24,000 hommes et sous les ordres du prince Eugène, traverse les États de l'Église et entre dans le Modénais. Ce corps paraît vouloir renouveler l'opération du général de Staremberg en 1703, traverser toute l'Italie septentrionale en remontant la rive droite du Pô, et venir donner la main au duc de Savoie.

Le duc d'Orléans arrive sur ces entrefaites ; il rejoint l'armée sur le Mincio, et il en prend le commandement au milieu de circonstances difficiles ; il a l'infériorité numérique et morale ; nos soldats sont découragés. L'ennemi a l'initiative des mouvements, et de plus, il les exécute avec une rapidité et une précision que nous sommes fort loin d'égaler. Ajoutons que le duc d'Orléans est chargé de couvrir à la fois le Mantouan, le Milanais et le siège de Turin.

Voyant la manœuvre de son adversaire se dessiner, le prince français divise ses troupes en deux corps : l'un reste

sur le Mincio, l'autre se concentre aux environs de Crémone. Le premier doit s'opposer aux entreprises de l'aile droite impériale; le second doit s'opposer à la marche de l'aile gauche, en se plaçant directement devant elle, ou, si celle-ci parvient à le gagner de vitesse, il doit la suivre, tomber sur ses arrière-gardes et chercher à la mettre entre deux feux en la poussant vers la position de la Stradella, où le maréchal de La Feuillade doit détacher 20 bataillons et 30 escadrons. Cette combinaison stratégique était excellente; mais, comme cela arrive si souvent, l'exécution ne répondit pas à la conception. Ainsi, le maréchal de La Feuillade, ne croyant pas pouvoir garder la position de la Stradella, s'établit plus en arrière vers Tortone. A cette nouvelle, le prince Eugène s'empresse d'assurer sa ligne d'opérations en s'emparant sur sa route de quelques petites places, en fortifiant certains postes de manière à conserver ses communications avec l'Allemagne, à avoir des endroits où il puisse laisser ses malades et ses traînards, enfin à posséder une route par laquelle il pût recevoir les recrues et les remontes qui se trouvaient en route pour le rejoindre. Puis, le 16 août, après avoir pris ces précautions, il se porte en avant et vient occuper sans résistance le défilé de la Stradella, qui l'eût fort embarrassé s'il eût été défendu.

Le duc d'Orléans, qu'une démonstration des Impériaux a, pendant ce temps, attiré vers Goïto, voit en revenant qu'il n'a plus qu'un seul parti à prendre, celui de faire le plus tôt possible sa jonction avec le duc de La Feuillade et de couvrir ensemble le siège de Turin. Il part, le 20, de Crémone, accélère la marche de son infanterie au moyen de chariots que lui fait préparer le gouverneur du Milanais, et il arrive, le 25, à Chivasso.

La jonction des deux armées françaises s'effectue. Le duc d'Orléans amenait 32 bataillons et 35 escadrons faisant 18,000 hommes; il restait 27,000 hommes à l'armée de siège. Les Français avaient donc 45,000 hommes. Mais le prince Eugène, après avoir passé le défilé de la Stradella, se dirige sur Asti. Il rejoint de son côté le duc de Savoie et leurs deux armées réunies, fortes d'à peu près 30,000 hom-

mes, passent le Tanaro et se rapprochent de Turin d'environ quatre marches. Bientôt elles passent le Pô à Binasco et viennent prendre position à Pianezza, sur les bords de la Doria Riparia, coupant ainsi la ligne d'opérations de l'armée française. Elles s'emparent d'un convoi considérable, et elles parviennent à communiquer avec Turin.

Le siège de cette ville est toujours à peu près dans le même état; on tente deux assauts, qui sont repoussés par une garnison que l'approche du secours remplit d'ardeur. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre. Il propose de sortir des lignes avec la plus grande partie des troupes et de marcher à l'ennemi; on avait la supériorité numérique, et en prenant ce parti on relevait le moral de l'armée; on se donnait la possibilité de manœuvrer; cela valait mieux que de ne rien faire.

Malheureusement le maréchal de Marsin est d'un avis contraire : il avait été donné comme guide au duc d'Orléans; il avait des pouvoirs supérieurs aux siens, sans avoir cependant, comme on l'a prétendu, des ordres secrets et positifs pour la circonstance où l'on se trouvait. Son avis l'emporte; l'armée reste dans ses lignes et y attend l'attaque de l'ennemi.

Celui-ci s'établit entre la Doria et la Stura, d'un côté où le duc de La Feuillade n'a pas fait de ligne de circonvallation, parce qu'il ne prévoyait pas la manœuvre tournante du prince Eugène. Le général français s'empresse d'y envoyer 8,000 hommes et 30 bouches à feu; ce détachement se retranche pendant la nuit, mais d'une manière fort incomplète. Le lendemain 7 septembre, les alliés, au nombre de 30,000 hommes, s'avancent sur huit colonnes dans l'espace compris entre les deux rivières. Ils se déploient sur deux lignes d'infanterie ayant derrière elles deux lignes de cavalerie. Les grenadiers de l'armée sont réunis devant son front et la précèdent. En même temps, quelques troupes et des milices piémontaises se montrent sur les hauteurs de Moncaglieri; de plus, la place prépare une sortie d'environ douze bataillons. Ces démonstrations en imposent à nos

généraux, qui ne savent pas renforcer les points sur lesquels se dirigent les véritables attaques. Ils disposaient cependant de 97 bataillons et de 120 escadrons, et l'armée combinée faisait ses mouvements préparatoires avec une grande lenteur.

Enfin, cette armée arrive à portée de canon ; elle est déployée sur quatre lignes, comme nous l'avons dit, et elle marche aux retranchements. Elle est reçue par un feu violent qui lui cause de grandes pertes et qui la force de se retirer en désordre. Le prince Eugène et le duc de Savoie rallient leurs troupes, les ramènent à la charge et forcent les retranchements sur plusieurs points. Le duc d'Orléans et le maréchal de Marsin cherchent à arrêter les progrès des ennemis ; une charge heureuse de notre cavalerie refoule au delà des retranchements la colonne principale ; mais là, le régiment de Staremberg a pris position, et fait feu si à propos, que notre cavalerie est obligée de s'arrêter court. Le duc d'Orléans et le maréchal de Marsin sont blessés dangereusement, nos troupes sont accablées, et la victoire appartient aux alliés.

Pendant ce temps, le duc de La Feuillade faisait continuer les travaux du siège, et son artillerie foudroyait les remparts ; chose bien inutile, puisque le point décisif était ailleurs, et que cela n'empêcha pas le gouverneur de sortir avec ses douze bataillons et de prendre nos lignes à revers.

Le combat nous a coûté environ 1000 hommes tués, 1800 blessés et 3,000 prisonniers. L'ennemi a eu 4,000 hommes hors de combat ; mais il a conquis sa communication avec la place ; celle-ci est ravitaillée ; en outre, la confiance de ses troupes est tellement augmentée, et le moral des nôtres tellement abattu, que le soir même de la bataille le siège est levé, en abandonnant 100 pièces de gros calibre, 60 mortiers, 50 pièces de campagne et d'immenses approvisionnements.

Deux directions s'offraient pour la retraite : l'une sur Alexandrie et l'autre sur Pignerol ; la première ramenait l'armée vers la Lombardie, lui permettait de se réorganiser en ralliant les troupes laissées sur le Mincio, et enfin elle

acculait l'ennemi aux Alpes, dans un pays ruiné ou il devait avoir beaucoup de difficultés pour subsister; la seconde ramenait l'armée en France et causait la perte de l'Italie en même temps que celle des troupes laissées sur le Mincio. Le duc d'Orléans voulait prendre la première direction; mais ses généraux, découragés, lui imposent la seconde. Si cependant on s'était retiré sur Alexandrie, la campagne aurait continué et l'on aurait rallié le corps de Lombardie, qui venait de remporter une victoire.

Ce corps, en effet, placé sous les ordres du général de Medavi, et fort de 25 bataillons et de 25 escadrons, avait devant lui les troupes du prince de Hesse; ces troupes, après s'être emparées de Goïto, faisaient le siège de Castiglione. Le 9 septembre, Medavi, qui a trompé l'ennemi sur ses mouvements préparatoires, débouche de Guidizzolo et se déploie la droite vers Solférino et la gauche vers Medole. Il attaque vigoureusement l'armée impériale à demi surprise; il la bat complètement, lui mettant hors de combat 2,000 hommes tués ou blessés, lui faisant 2,500 prisonniers et s'emparant de 33 drapeaux, de 6 pièces de gros calibre et de 8 pièces de campagne. Malheureusement, cette victoire de Castiglione devient inutile par la direction de la retraite de l'armée principale. Le prince Eugène, délivré de toute inquiétude de ce côté, prend le Milanais à revers et s'empare successivement de toutes les places que nous occupions. Secondé par la faiblesse et le découragement de nos troupes, ainsi que par la trahison des Espagnols, il fait des progrès rapides et finit par nous imposer un traité d'après lequel nous cédons aux Impériaux la Lombardie et le Piémont, en évacuant tous les points que nous tenons encore et en ramenant en France les derniers débris de notre armée.

Telle fut la campagne de 1706, l'une des plus malheureuses de la guerre de la Succession. Cette guerre ne devait se terminer qu'en 1714, par la paix de Riswick, après de nouveaux échecs, après les batailles d'Audenarde et de Malplaquet, mais après les succès de Villars et la bataille de Denain.

Comme dans les campagnes de Turenne, nous remarquerons, en 1706, l'influence d'un grand caractère et d'un grand général. Jusqu'à l'arrivée du prince Eugène en Italie, l'avantage est plutôt aux Français qu'aux Impériaux; mais il paraît, tout change. Il faut admirer alors l'habileté de ses conceptions stratégiques, la justesse avec laquelle il apprécie les circonstances matérielles et morales de la campagne, et l'exactitude avec laquelle il devine jusqu'à quel point il peut pousser l'audace de ses entreprises; puis nous devons remarquer encore la vigueur et l'énergie qu'il apporte dans l'exécution de ses projets, en nous rappelant que, pour rejoindre le duc de Savoie, il fait en 17 jours une marche de 69 lieues, de Reggio jusqu'au Tanaro, par une chaleur accablante et au milieu de nombreuses places fortes occupées par les Français; enfin nous devons signaler le parti qu'il sait tirer de ses succès, l'activité qu'il déploie après ses victoires et les grands résultats qui en sont la conséquence.

A propos de la bataille de Turin, on a observé qu'au lieu de rester immobile dans les lignes, comme l'a voulu le maréchal de Marsin, ce qui a entraîné la perte de la bataille; au lieu d'en sortir pour marcher au-devant de l'ennemi, comme le voulait le duc d'Orléans, ce qui aurait entraîné le ravitaillement de la place et l'abandon du siège, sans pour cela forcer le prince Eugène à recevoir une bataille; on pouvait garnir les lignes de manière à repousser une première attaque ou une sortie, et avec le reste des troupes, avec la cavalerie surtout, dont on avait 120 escadrons, on pouvait former une ou deux réserves mobiles, bien placées, ayant des communications assurées et manœuvrant avec l'appui des lignes, en dedans ou en dehors, de manière à arrêter l'ennemi, à gêner ses déploiements et à recevoir ses attaques. Malheureusement, on n'en fit rien; une grande partie de la cavalerie resta inactive, et 35 bataillons, placés sur la rive droite, sous les ordres d'Albergotti, restèrent également simples spectateurs de l'engagement.

Nous terminerons cette étude sur la campagne de 1706 en indiquant les principaux ouvrages qui s'y rapportent. Ce

sont les mémoires et les histoires du prince Eugène ; parmi ces dernières, celle de Dumont ; puis l'*Histoire de Louis le Grand*, par Quincy ; les *Mémoires sur la guerre de la Succession*, par le général de Vault ; enfin l'*Étude sur le siège de Turin*, par le capitaine Mangin.

UNE CAMPAGNE DE FRÉDÉRIC II

1757

Vers le milieu du XVIII[e] siècle, la Prusse, qui n'a été jusqu'alors qu'un État secondaire, commence à prendre rang parmi les grandes puissances de l'Europe. Elle le doit surtout à son souverain Frédéric II, qui prépare dès ce moment pour son pays les grands résultats dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Frédéric est le successeur du prince Eugène, de Turenne et de Gustave-Adolphe, dans la suite des généraux illustres qui servent encore aujourd'hui de guides et de modèles pour la conduite des opérations de la guerre. Il est intéressant d'étudier ses campagnes et, parmi elles, celle de 1757, qui fait le sujet de ce travail.

PRÉLIMINAIRES.

I.

Frédéric II monte sur le trône en 1740. La Prusse avait alors une population de 3 millions d'habitants, une armée de 76,000 hommes, un revenu de 30 millions et un trésor de 33 millions. Elle ne comprenait que trois provinces : la Prusse proprement dite, le Brandebourg et la Poméranie, avec quelques portions de territoire en Westphalie ; sa forme était irrégulière, ses frontières étaient ouvertes de toutes parts ; elle était entourée de voisins puissants, tels que les empereurs d'Autriche et de Russie. Quand on jette les yeux sur la carte de l'Europe à cette époque, on est frappé de la petitesse de la Prusse et de ses désavantages territoriaux

Frédéric devait améliorer cet état de choses et agrandir son pays.

En 1740, la mort de l'empereur Charles VI lui offre une occasion favorable. Marie-Thérèse, fille de Charles VI, se voit disputer sa couronne et ses plus belles provinces; Frédéric, pour sa part, revendique la Silésie. Il est prêt; l'Autriche, au contraire, est désarmée et ruinée par ses guerres contre les Turcs; le roi envahit brusquement la Silésie et s'y fortifie.

De 1740 à 1745, nous trouvons une première guerre dans laquelle Frédéric défend sa conquête contre les Autrichiens.

Il y fait son apprentissage du métier de général; il livre plusieurs batailles, parmi lesquelles nous remarquons celle de Soor en 1745, qui a lieu sur le même terrain que le combat du même nom en 1866.

En 1745, l'Autriche, attaquée de toutes parts, ayant à combattre les Prussiens en Silésie et les Français en Bohême, conclut avec Frédéric la paix de Dresde et lui abandonne la Silésie.

De 1745 à 1755 s'écoule un intervalle de paix pendant lequel Frédéric organise en silence les moyens de constituer une nouvelle guerre. Il s'attache à avoir des finances bien en ordre et un trésor bien rempli; il augmente l'effectif de son armée, il améliore la composition de ses cadres, il s'applique à perfectionner l'instruction de ses troupes au moyen de grands camps de manœuvres, il complète les ouvrages de ses forteresses, il fait de grands approvisionnements d'armes, de poudre, de vivres et de fourrages; en un mot, il s'occupe activement de la préparation de la guerre, de façon à ne pas être surpris par les événements. Il donne ainsi à ses successeurs un exemple qui ne sera pas perdu pour eux.

En 1755, la guerre éclate de nouveau entre la France et l'Angleterre, par suite de rivalités maritimes et coloniales.

L'Angleterre, mieux préparée, triomphe sur mer.

La France, pour prendre sa revanche, veut s'emparer du

Hanovre, possession particulière du roi d'Angleterre. Elle espère, au moyen de ce gage, se faire rendre à la paix ce qu'elle aura perdu. De maritime, la guerre devient ainsi continentale, et bientôt toute l'Europe va y prendre part; car, de part et d'autre, la diplomatie cherche à nouer des alliances.

L'Angleterre s'allie au roi de Prusse.

La France s'unit à l'Autriche, qui voit dans cette nouvelle collision une occasion de recouvrer la Silésie. La Russie, dont l'impératrice a des griefs particuliers contre Frédéric, s'allie à la France et à l'Autriche. Le roi de Pologne, électeur de Saxe, se joint à cette coalition des trois plus grandes puissances de l'Europe, et enfin, la Suède elle-même prend parti contre le roi de Prusse.

De sorte que, dans la guerre de Sept ans, l'on voit toutes les grandes puissances continentales de l'Europe réunies contre un État naissant qui n'a pour lui que le génie de son roi et l'appui de l'Angleterre.

Les négociations relatives aux diverses alliances dont nous venons de parler ont été tenues secrètes. Frédéric les connaît cependant, par le moyen d'un employé de la chancellerie de Dresde, qu'il a à ses gages. Il était prêt; ses adversaires ne l'étaient pas encore. Il prend la résolution d'entrer brusquement en campagne et de s'emparer de la Saxe; il mettra ainsi hors de cause un de ses ennemis; il donnera de la confiance à ses troupes par un premier succès; enfin, il éloignera la guerre de ses frontières et de son pays. En conséquence, Frédéric forme trois corps qui partent de Magdebourg, de Wittenberg et de Francfort-sur-l'Oder, pour venir converger sur Dresde. L'armée saxonne, beaucoup plus faible, se retire dans le camp de Pirna. Frédéric l'y assiège. Il forme en même temps une armée d'observation sur le revers méridional de l'Erz-Gebirge, afin d'arrêter les secours que l'Autriche pourrait envoyer. Une armée autrichienne, sous les ordres du maréchal Brown, vient, en effet, pour faire lever le siège : Frédéric l'attaque à Lowositz, la repousse, et les Saxons, après une sortie infructueuse, sont obligés de capituler.

Passons maintenant aux événements de 1757.

Frédéric est maître de la Saxe; il s'est débarrassé de l'un de ses adversaires; mais il a encore à combattre la France, la Russie, la Suède et l'Autriche.

Les grands efforts de la France se feront dans le Hanovre, où elle luttera contre l'Angleterre; la Suède sera contenue par un simple corps d'observation; la Russie se montrera peu redoutable; mais les grands événements de la campagne auront lieu entre les armées de la Prusse et de l'Autriche, et sur l'échiquier que nous allons décrire.

II.

Le théâtre de la guerre comprend l'ensemble des territoires des puissances belligérantes. Il se décompose en un certain nombre de théâtres d'opération, dont un contre la Russie, sur la Prégel, la Vistule et l'Oder; un contre la Suède, dans la Poméranie et aux environs de Stralsund; un troisième dans le Hanovre, où opère une armée française, contre l'armée du duc de Cumberland; enfin, le théâtre principal, où Frédéric commande en personne et où il lutte contre les armées autrichiennes, soutenues par l'armée franco-allemande du prince de Soubise.

Ce théâtre est à peu près celui de la campagne de 1866.

Sa forme est celle d'un quadrilatère compris entre le parallèle de Berlin au nord; le Hartz, le Thüringer-Wald et le Böhmer-Wald à l'ouest; le Danube au sud; et enfin les petites Karpathes et l'Oder à l'est.

Considéré au point de vue politique, il comprend la partie méridionale de la province de Brandebourg, la Silésie, la Saxe, la Bohême et la Moravie. Au point de vue géographique, il comprend la partie supérieure du bassin de l'Elbe, la rive gauche de la vallée de l'Oder et le bassin de la Morawa.

Ces pays étaient alors, dit Lloyd, coupés de ravins profonds, de montagnes boisées; ils offraient de nombreuses positions et rendaient assez difficiles les mouvements des

armées; seules, les rives de l'Oder étaient généralement plates et sablonneuses.

Considéré au point de vue stratégique, le théâtre dont nous parlons présente des lignes et des points stratégiques.

Les lignes stratégiques sont naturelles ou artificielles, les premières pouvant servir de lignes de défense, les autres de lignes de manœuvres.

Les lignes naturelles sont les chaînes de montagnes et les cours d'eau.

Les chaînes de montagnes sont : le Thüringer-Wald, l'Erz-Gebirge, le Riesen-Gebirge, les monts de Bohême, les monts de Moravie et les petites Karpathes.

Les cours d'eau sont : l'Elbe qui reçoit à gauche l'Aupa, la Methau, l'Adler, la Moldau, l'Eger, la Mulde, la Saale grossie de l'Elster à droite et de l'Unstrütt à gauche; l'Elbe reçoit à droite la Cydlina grossie de la Bistriz, l'Iser, le Polz, le Schwartz-Elster et la Sprée. Après l'Elbe, nous avons l'Oder qui reçoit sur sa rive gauche, la seule que nous considérons, la Neiss supérieure, la Schweidnitz, la Katzbach, le Bober et la Neiss inférieure. Enfin, nous avons le Danube, qui reçoit la Morawa grossie de la Thaya.

Les lignes artificielles ou de manœuvres sont les routes, les chemins et les rivières navigables. Ces dernières sont l'Elbe à partir de Leitmeritz et l'Oder à partir de Breslau. Pour les routes, nous avons la route de Berlin à Vienne par Dresde, Prague et Iglau, ligne d'opérations principale de la première période de la campagne. Puis nous avons la route d'Eisenach à Breslau, par Erfurth, Gotha, Leipzig, Dresde, Bautzen, Gœrlitz, Liegnitz et Lissa, ligne d'opérations principale de la deuxième période.

Pour pénétrer de Saxe en Bohême, Lloyd dit qu'il y a deux chemins assez mauvais partant de Chemnitz et se dirigeant l'un sur Égra, l'autre sur Commotau; puis, la route de Dresde à Prague par Aussiz, Lowositz et Buydn, dont nous avons parlé plus haut; ensuite le chemin de Rumbourg, très mauvais à l'époque; le chemin de Zittau à Reichenberg, et celui de Gœrlitz à Reichenberg par Friedland.

Pour pénétrer de Silésie en Bohême, il y a dans le Riesen-Gebirge un premier chemin de Schweidnitz à Kœnighinhof par Landshut et Trautenau, et un second de Glatz à Kœniggratz par Nachod. Ces divers débouchés forment des défilés continuels.

Les points stratégiques sont les capitales des deux États belligérants, Vienne et Berlin ; puis Dresde, Prague, Breslau et Olmütz, capitales de provinces ou d'États secondaires. Comme places fortes, Breslau, Schweidnitz, Neiss, Olmütz, Prague, Brünn, sans compter un grand nombre de villes qui avaient encore des murs du moyen âge, restes de la féodalité. Quant aux places de Theresienstadt, Josephstadt et Kœniggratz, elles datent de Joseph II. Comme passages dans les montagnes, nous citerons Zittau, Trautenau et Nachod, dont nous avons parlé plus haut. Comme passages sur les cours d'eau, Turnau, Kœnighinhof, Brandeis, etc. Enfin, comme nœuds de routes, embranchements ou carrefours, Gitchin en Bohême, Leipzig en Saxe, Liegnitz en Silésie. Les points et les lignes stratégiques sont évidemment en bien plus grand nombre que nous ne venons de l'indiquer ; nous nous sommes contenté de signaler les principaux. Dans tous les cas, ils forment, par leur disposition et leur enchaînement, le réseau stratégique ou l'échiquier de la campagne de 1757.

III.

Étudions maintenant l'organisation des armées belligérantes, en ne nous occupant que des armées prussienne et autrichienne, les autres n'ayant joué qu'un rôle secondaire.

Considérons d'abord les trois armes isolément.

En Prusse, l'infanterie est organisée par régiments forts de 1750 hommes et comprenant 2 bataillons. Chaque bataillon a 6 compagnies, dont une de grenadiers. Au moment de la guerre, les grenadiers se réunissent pour former des bataillons d'élite que l'on emploie comme flanqueurs entre les deux lignes d'infanterie de l'ordre de bataille, et fréquemment comme têtes de colonne des corps d'attaque. Les

5 compagnies de fusiliers forment, pour les manœuvres, 8 pelotons et 4 divisions.

En Autriche, le régiment d'infanterie se compose de 2 bataillons, et chaque bataillon de 4 compagnies de 200 hommes; les cadres sont moins nombreux, ce qui rend l'infanterie autrichienne un peu lourde.

Dans les deux armées, deux ou trois régiments forment une brigade, plusieurs brigades forment une aile, deux ailes forment une ligne, et il y a deux lignes placées ordinairement à 300 mètres l'une de l'autre; les deux intervalles des extrémités sont fermés par les bataillons de grenadiers en colonne.

L'infanterie prussienne se forme sur trois rangs; elle est bien instruite, bien disciplinée et exercée dans les camps annuels aux déploiements, aux formations et aux attaques de toute nature; elle se sert quelquefois de la baïonnette, mais plus souvent des feux et surtout des feux de peloton, qu'elle exécute avec une grande rapidité. Elle a des couvre-platines et des baguettes de fer cylindriques, tandis que l'infanterie autrichienne n'a que des baguettes de bois; elle a donc ainsi la supériorité d'armement.

La cavalerie se forme sur trois rangs; elle est organisée en compagnies; deux compagnies forment un escadron, et cinq escadrons forment un régiment. Cependant, les régiments de hussards ont dix escadrons. Il y a trois espèces de cavaleries : les cuirassiers, les dragons et les hussards.

Il y a ensuite, comme dans l'infanterie, la brigade, l'aile et la ligne.

Les deux lignes de cavalerie se placent aux ailes des deux lignes d'infanterie.

Avant Frédéric, la cavalerie ne chargeait qu'au trot et agissait par ses feux. Frédéric prescrit la charge en carrière et le combat à l'arme blanche. La cavalerie prussienne chargeait en muraille, c'est-à-dire sans intervalle entre les escadrons. La cavalerie autrichienne se disposait en échiquier, avec des intervalles égaux au front d'un escadron; de sorte que, d'un côté, il y avait peut-être trop d'intervalle et de l'autre pas assez.

Pour l'artillerie, l'artillerie prussienne se composait de trois bataillons dont un de garnison; elle se divisait en artillerie de bataillon, à raison de deux ou trois pièces de 6 par bataillon, et en artillerie de parc ou de réserve du calibre de 12. Frédéric admit dans cette dernière des obusiers qui, jusqu'alors, n'avaient servi que dans les sièges, et qu'il utilisa contre la cavalerie ou dans les attaques de village. Plus tard, en 1758, il devait créer l'artillerie à cheval.

Les ordres de bataille pour les deux armées consistent toujours en deux lignes d'infanterie au centre avec deux lignes de cavalerie sur les ailes, quelquefois avec une avant-garde et une petite réserve.

Pour la campagne de 1757, Frédéric dispose d'environ 100,000 hommes sur le théâtre dont nous nous occupons, savoir : 65,000 fantassins, 18,000 cavaliers et 17,000 artilleurs, pionniers et autres. Il les organise en quatre corps de 20,000 à 30,000 hommes chacun; il les dispose de la manière suivante : le 1er corps, sous les ordres du prince Maurice, à Chemnitz; le 2e, sous les ordres du roi, à Lockwitz, en avant de Dresde; le 3e, sous le duc de Bevern, à Zittau; le 4e, sous le maréchal de Schwerin, en Silésie.

Les Autrichiens disposent de forces à peu près égales, mais leur préparation est moins avancée. Ils forment aussi quatre corps : le 1er, sous le duc d'Aremberg, est à Égra; le 2e, sous le maréchal Brown, est à Buydn; le 3e, sous le comte de Kœnigseck, est à Reichenberg, et le 4e est en Moravie, sous les ordres de Serbelloni, qui doit plus tard être remplacé par le maréchal Daun.

Quant à l'armée franco-allemande du prince de Soubise, elle sera forte de 50,000 hommes, mais son organisation est encore fort retardée.

IV.

Nous devons maintenant dire quelques mots des plans de campagne.

Frédéric est prêt avant ses adversaires; il se dispose à

profiter de cet avantage, comme il l'a fait l'année précédente, en 1756, comme les Prussiens le feront plus tard en 1866. Il a encore une autre cause de supériorité dans la confiance que ses troupes ont acquise par leurs précédents succès.

En conséquence, le roi de Prusse veut prendre l'offensive, envahir la Bohême, et frapper sur l'armée autrichienne un coup vigoureux qui lui permette ensuite de revenir sur l'armée du prince de Soubise.

Pour l'invasion de la Bohême, Frédéric compte employer quatre débouchés et quatre colonnes; puis, ces colonnes se réuniront deux par deux, les deux premières à Lowositz, les deux autres à Turnau; elles formeront alors deux masses analogues à celles du prince Frédéric-Charles et du prince royal dans la campagne moderne.

Nous trouvons dans les deux cas un exemple de l'emploi de lignes d'opérations séparées par de grands intervalles. Les Prussiens sont conduits naturellement à cette combinaison par leur double occupation de la Saxe et de la Silésie ; en outre, ils pensent ainsi pouvoir vivre et marcher plus facilement. Ils bravent le danger que présente cette manœuvre, parce qu'ils comptent sur leur avance de préparation, sur la dispersion des troupes opposées, plus grande encore que celle de leurs propres troupes; parce qu'ils comptent sur la vigueur, l'énergie, l'audace de leurs généraux, et en même temps sur la lenteur, l'hésitation et la timidité des généraux autrichiens.

En 1757, comme en 1866, la suite des événements devait montrer la justesse de ces calculs et l'exactitude de cette combinaison.

Ire PÉRIODE.

La campagne de 1757 se divise en deux périodes : une première période du 15 avril à la fin d'août, ayant pour théâtre la Bohême; une seconde période, de la fin d'août au 15 décembre, ayant pour théâtre la Saxe et la Silésie

Nous allons suivre d'abord la première période, qui comprend l'invasion de la Bohême, la bataille de Prague, la bataille de Kollin et l'évacuation de la Bohême.

I.

Les opérations pour l'invasion de la Bohême commencent dans les premiers jours d'avril. Le prince Maurice fait de Chemnitz une démonstration sur Égra; le prince d'Aremberg s'empresse de rassembler son corps autour de la place pour la couvrir. Le prince Maurice se dirige alors rapidement sur Commotau, puis sur Lowositz, où il arrive le 23. Il y rejoint le roi, qui a suivi la grande route de Dresde à Prague. Les deux corps réunis se portent sur Buydn contre le maréchal Brown; trouvant la position trop forte de front, ils remontent l'Eger, le franchissent, rencontrent le corps du duc d'Aremberg qui accourait d'Égra, le rejettent sur Wehlwarn et viennent menacer le flanc gauche de la position de Buydn. Le maréchal Brown l'évacue; Frédéric l'occupe, répare le pont, y laisse quelques troupes et en fait un poste qui couvre sa ligne d'opérations. Le 2e corps autrichien rallie le 1er, et tous deux se retirent sur Prague. Le roi de Prusse les suit, et vient prendre position, le 2 mai, sur la rive gauche de la Moldau.

Pendant ce temps, le duc de Bevern s'est avancé de Zittau sur Reichenberg. Le 21 avril, il attaque sur ce point le corps du comte de Kœnigseck et le rejette sur Liebenau. Là les Autrichiens prennent une position très forte devant laquelle le duc de Bevern est obligé de s'arrêter. Mais le maréchal de Schwerin, avec le 4e corps prussien, est entré en Bohême par Trautenau, le 18 avril; le 19, il est à Kœnighinhof, et de là il se dirige sur Gitchin et sur Turnau; il va donc ainsi prendre à revers le corps autrichien. Celui-ci décampe le 24, descend l'Iser par Podol, Münchengratz, Jungbunzlau et Brandeis. Il se dirige ensuite sur Prague, où il arrive le 3 mai.

Le maréchal de Schwerin, arrivé à Gitchin, apprend la retraite du corps autrichien; il se porte sur Jungbunzlau, y rallie le duc de Bevern, et alors, avec 50 bataillons et 80 escadrons, il marche sur Brandeis. De sorte que, dans les premiers jours de mai, les quatre corps prussiens forment deux masses : l'une, sous les ordres du roi, est sur la rive gauche de la Moldau ; l'autre, sous les ordres du maréchal de Schwerin, est sur la rive droite de l'Elbe; ces deux masses sont séparées par un intervalle de quatre lieues et par deux grandes rivières. En même temps, les trois corps autrichiens établis entre les deux masses prussiennes, sous le commandement du prince Charles de Lorraine, sont appuyés sur la place de Prague.

Le 5 mai, Frédéric continue sa marche offensive ; il laisse sur la rive gauche de la Moldau le maréchal Keith avec 20,000 hommes, pour couvrir la route de Dresde et attirer de ce côté l'attention de l'ennemi. Lui-même, avec environ 30,000 hommes, franchit la Moldau sur trois ponts jetés pendant la nuit à quelques kilomètres au-dessous de Prague, et tout à fait à portée des Autrichiens. Pendant ce temps, le maréchal de Schwerin est toujours à Brandeis avec 35,000 hommes. Cette journée du 5 mai représente bien le moment décisif et la crise de la campagne; elle correspond aux journées des 27 et 28 juin 1866.

Il y avait là pour les Autrichiens, qui avaient 70,000 hommes réunis sous les murs de Prague, une occasion favorable qu'il fallait savoir saisir. Mais, au lieu de marcher en masse sur l'un des trois corps prussiens isolés, les Autrichiens se renferment dans leur position et y restent immobiles.

Le 6 mai, le roi se porte au-devant du maréchal de Schwerin, le rallie de grand matin, et ayant alors 63,000 hommes, il se porte contre la position autrichienne et vient livrer la bataille de Prague.

Il livre cette bataille pour profiter de ses premiers succès et de son ascendant moral; pour se débarrasser d'un premier ennemi et pouvoir courir au-devant des autres; enfin pour prévenir la jonction du corps de Moravie, qui n'était

plus qu'à huit lieues de Prague, à Bohmischbrodt, et qui eût apporté aux Autrichiens une supériorité numérique considérable.

II.

Frédéric et le maréchal de Schwerin reconnaissent la position autrichienne. Celle-ci appuie sa gauche à la Moldau et à la ville de Prague. Ses abords consistent en prairies marécageuses et en chemins creux d'où l'on peut à peine déboucher par peloton. Son front est formé par la crête d'une chaîne de collines rocheuses et escarpées, en arrière d'un ruisseau qui réunit une suite d'étangs. Quelques villages forment les points d'appui, et l'on y arrive seulement par des digues étroites ou des prairies noyées. Les collines, les étangs et les ruisseaux qui couvrent le front, se replient perpendiculairement en arrière, un peu au delà du village de Kyge, et viennent ainsi former le flanc droit de la position. Néanmoins la partie faible est évidemment de ce côté, où les accidents du terrain sont moins considérables, et où l'on trouve quelques plaines favorables au développement de la cavalerie.

Les Autrichiens sont déployés sur cette position dans l'ordre habituel, c'est-à-dire sur deux lignes d'infanterie avec deux ailes de cavalerie. L'aile gauche, placée entre Prague et la Moldau, n'a évidemment rien à craindre, mais ne peut servir à rien.

L'armée prussienne s'est formée parallèlement à l'armée autrichienne; son ordre de bataille se compose d'une première ligne d'infanterie comprenant 7 brigades fortes de 40 bataillons; puis d'une seconde ligne de 6 brigades, comprenant 21 bataillons; pour fermer les intervalles des deux lignes se trouvent 5 bataillons de grenadiers, 3 à droite, 2 à gauche. L'aile droite de cavalerie se compose de 25 escadrons en première ligne et de 5 en deuxième. L'aile gauche de cavalerie se compose de 35 escadrons en première ligne et de 15 en deuxième. Il y a enfin une réserve qui se compose de quelques escadrons et d'un seul bataillon.

Telle est la disposition du terrain et des deux armées.

Frédéric, dans sa reconnaissance, juge l'armée autrichienne inabordable de front; mais, d'après l'avis du maréchal de Schwerin, il se décide à attaquer le flanc droit; il fait exécuter en conséquence à son armée une marche de flanc vers la gauche; puis il la fait changer de direction à droite vers le village de Podchernitz, et enfin il la prolonge perpendiculairement au front de l'ordre de bataille autrichien. Il abandonne en même temps la route de Brandeis pour venir s'établir sur celle d'Olmültz, où il aura derrière lui, à 8 lieues environ, le corps du maréchal Brown.

Napoléon fait remarquer que le génie de Frédéric se montre ici bien moins dans l'emploi de manœuvres téméraires, que dans l'exacte appréciation qu'il sait faire du caractère et de la timidité du général autrichien.

Le prince Charles, en effet, est surpris et dérouté par la manœuvre des Prussiens. Il ne s'attendait pas à une bataille; son infanterie reposait dans ses camps; sa cavalerie était au fourrage. Il y eut donc un premier moment de confusion et de retard dans la disposition de l'armée autrichienne; néanmoins elle parvient à se former, et le prince Charles lui fait exécuter une marche de flanc parallèle à celle des Prussiens, puis un changement de direction à droite, de manière à former avec l'aile droite un crochet capable de s'opposer à l'attaque de flanc de l'ennemi.

Ce crochet s'étend en arrière de Kyge à Sterboholy; il est couvert à droite par presque toute la cavalerie autrichienne, forte de 104 escadrons, l'aile gauche étant venue rejoindre l'aile droite. Jomini observe que le crochet formé par les Autrichiens avait plusieurs inconvénients : si l'ennemi parvenait à se placer au sommet de l'angle, il enfilait les deux parties de l'ordre de bataille; si, pendant l'engagement, le crochet se portait en avant, il laissait un vide dont l'ennemi pouvait profiter; enfin, s'il reculait, il produisait de l'encombrement.

Quoi qu'il en soit, à la suite de sa marche de flanc, l'armée prussienne arrive devant la droite autrichienne; vers onze heures, elle se forme rapidement en bataille, franchit la ligne du ruisseau, des étangs et des prairies maréca-

geuses au milieu de grandes difficultés, et elle attaque la ligne ennemie.

Cette attaque ne réussit pas. Les Prussiens, qui ont été obligés de laisser derrière eux, dans la boue, leurs canons de régiment, sont foudroyés par une artillerie formidable ; ils font de grandes pertes et reculent en désordre. Les grenadiers autrichiens les poursuivent le sabre à la main, comme ils faisaient des janissaires, et ils s'avancent de 1000 à 1200 pas, laissant un grand vide entre eux et le centre.

Frédéric suit le développement de l'engagement à la tête de la droite, qui n'a pas dépassé Kyge. Il profite rapidement de l'occasion qui lui est offerte. Il porte une brigade sur Kyge ; il s'en empare par un coup de vigueur, et il se trouve alors entre le centre et l'aile droite des Autrichiens qu'il prend simultanément d'enfilade.

Au même moment, la cavalerie prussienne de l'aile gauche, d'abord repoussée, sort victorieuse de sa lutte contre la cavalerie ennemie. Ses 63 escadrons triomphent des 104 escadrons ennemis, grâce surtout à Ziethen, qui parvient à gagner leur flanc. De sorte que l'aile droite autrichienne, jusque-là victorieuse, se trouve tout d'un coup menacée sur sa droite et sur sa gauche, tandis qu'elle est attaquée de front par les régiments prussiens qui se sont reformés et que leurs généraux ramènent au combat. Le maréchal de Schwerin, à pied et un drapeau à la main, marche ainsi à la tête du régiment de son nom ; il est frappé à mort, mais l'aile autrichienne est renversée ; elle fuit en désordre ; le centre et l'aile gauche cherchent à plusieurs reprises à former un nouveau front ; mais ils n'en ont pas le temps ; les Prussiens, animés par leurs premiers succès, les abordent avec vigueur et les renversent.

Le prince de Lorraine, battu, est rejeté dans Prague avec 40,000 hommes ; 12,000 se retirent sur la Sassawa et vont rejoindre le maréchal Daun ; 12,000 sont hors de combat, tués ou blessés ; 4,000 restent prisonniers.

Les Prussiens perdent 3,400 tués, 8,000 blessés et 1500 prisonniers.

Pour les canons perdus, le rapport autrichien donné par Lloyd n'en porte que 20 ; le rapport prussien en porte 60.

Tels sont les résultats de la bataille de Prague.

III.

Frédéric, après sa victoire, bloque Prague, espérant y prendre une armée entière. Le maréchal Daun, que nous avons vu le 6 mai à Bohmischbrodt, recule à la nouvelle de la perte de la bataille. Il bat en retraite sur Kollin et ensuite sur Haber, dans la direction de Vienne. Il recueille les débris échappés de Prague ; il reçoit des renforts et il forme une nouvelle armée d'environ 40,000 hommes. Il se porte alors au secours de la ville. Frédéric lui oppose le duc de Bevern avec 25,000 hommes, et bientôt il vient lui-même rejoindre le duc avec quelques troupes, vers le milieu de juin.

Alors les deux armées manœuvrent en présence l'une de l'autre, sur la route de Vienne à Prague et à peu près à hauteur de Kollin.

Le 17 juin, les Autrichiens sont en position à Krichenau ; Frédéric qui est en arrière de Planian, prend ses dispositions pour les attaquer en tournant leur aile droite ; mais le général autrichien devine l'intention du roi ; il décampe pendant la nuit, et il établit son armée parallèlement à la grande route de Prague à Kollin, sur une chaîne de hauteurs et en arrière de trois villages : Brézan, Chotzemitz et Kreczor.

Le 18, Frédéric, débouchant de Planian, se trouve placé perpendiculairement à la ligne de bataille ennemie, et tout, dit Napoléon, semble lui indiquer comme point d'attaque le flanc gauche de cette ligne de bataille.

Au lieu de s'arrêter à cette combinaison, Frédéric en adopte une autre plus compliquée et plus dangereuse. Il veut attaquer la droite autrichienne, et pour cela il fait exécuter en plein jour, à la vue de l'ennemi, entre l'Elbe

et la position de son adversaire, une marche tactique de flanc sur trois colonnes ; il se fait précéder d'une grande partie de sa cavalerie, qui, sous les ordres de Ziethen, doit repousser d'abord un rideau de cavalerie autrichienne placé sur la grande route en avant de Kollin et presque à angle droit avec le reste de l'armée. Derrière la cavalerie de Ziethen marche, sous les ordres du général Hulsen, un corps d'attaque composé d'une batterie de 16 bouches à feu, de 7 bataillons, dont 5 de grenadiers, et de 5 escadrons de dragons ; ce corps doit se former le premier à hauteur de Kreczor, enlever le village et ensuite attaquer la droite autrichienne. Le reste de l'armée sera refusé, de manière à former une ligne oblique, et soutiendra le corps d'attaque en s'engageant successivement de proche en proche. C'était un emploi de l'ordre oblique.

Mais les choses ne se passent pas conformément aux ordres du roi.

Ziethen repousse bien la cavalerie autrichienne de Nadasty ; Hulsen emporte bien le village de Kreczor et attaque la droite ennemie ; mais les autres parties de l'armée ne soutiennent pas convenablement les deux corps victorieux. La marche de flanc de l'armée prussienne est troublée par l'attaque de quelques bataillons autrichiens. Les portions attaquées s'arrêtent et se forment en bataille, pendant que d'autres parties continuent à marcher. Il se fait ainsi des vides dans l'ordre de bataille prussien qui est coupé en plusieurs tronçons.

Le général Hulsen n'est pas soutenu, et bientôt il est compromis par son succès même ; car les Autrichiens, rassurés sur leur centre et sur leur gauche, portent leurs principales forces sur leur droite ; ils entourent le corps prussien, l'accablent et le détruisent en grande partie.

Dès lors la bataille est perdue, et Frédéric se retire sur Planian et Nymbourg.

La bataille de Kollin coûte aux Prussiens 13,000 hommes, et aux Autrichiens 6,000. Elle va forcer le roi de Prusse à évacuer la Bohême.

IV.

Frédéric lève en effet le siège de Prague. Il forme deux masses de ses troupes. La première, sous son commandement direct, se retire à Leitmeritz, et y couvre l'évacuation du matériel, des magasins, des malades et des blessés de l'armée. La seconde, sous le commandement du prince de Prusse, se porte à Böhmisch-Leipa, derrière le Polz.

Les Autrichiens sont lents à profiter de leurs succès. Daun reste plusieurs jours dans son camp à chanter des *Te Deum*. Le prince Charles de Lorraine perd également plusieurs jours avant de sortir de Prague. Enfin, les Autrichiens, laissant un détachement pour observer Frédéric, se portent en masse sur le prince royal. Ils cherchent à le couper de Zittau, qui est son point de refuge, et pour cela ils le tournent par sa gauche, vers Gabel. Le prince est rejeté sur Rumbourg ; il exécute une retraite difficile, fait des pertes considérables, et est enfin repoussé jusqu'à Bautzen. Là, il est rejoint par le roi, qui arrive de Leitmeritz à la fin de juillet.

Frédéric reprend l'offensive, et, malgré ses échecs précédents, il cherche à attirer les Autrichiens à une bataille, espérant la gagner, rejeter le prince Charles en Bohême, et pouvoir ensuite marcher au-devant de l'armée franco-allemande qui se rassemble à Eisenach, et qui montre ses têtes de colonne vers Erfurth et Leipzig.

Mais les Autrichiens ne se laissent pas forcer au combat. Ils occupent toujours de fortes positions, devant lesquelles le roi est obligé de s'arrêter.

Frédéric laisse alors devant le prince Charles une armée d'observation, sous les ordres du duc de Bevern ; lui-même, avec une petite armée d'opérations, part à la fin d'août pour marcher au-devant du prince de Soubise.

Telle est la première période de la campagne de 1757, dans laquelle Frédéric, vainqueur à Prague, a été battu à Kollin, et a successivement envahi et évacué la Bohême.

Pendant cette période, le maréchal d'Estrées avait battu à Hastembeck l'armée du duc de Cumberland, et cette armée devait bientôt capituler à Clostern-Severn.

IIe PÉRIODE.

La deuxième période de la campagne de 1757 commence vers la fin d'août. Elle comprend d'abord une série d'opérations en Saxe, terminée par la bataille de Rosbach, et ensuite une série d'opérations en Silésie, terminée par la bataille de Leuthen.

I.

Vers la fin d'août, le prince de Soubise s'avance vers la Saxe avec 25,000 hommes. Il opère à Erfurth sa jonction avec l'armée des Cercles, forte de 32 bataillons, 42 escadrons et 52 bouches à feu, et commandée par le prince de Hildburghausen.

Ayant sous leurs ordres environ 50,000 hommes, les deux princes marchent sur Leipzig avec l'intention d'en faire le siège.

C'est alors que Frédéric quitte les frontières de la Bohême, qu'il organise à Dresde une nouvelle armée, et qu'il marche au-devant de l'armée ennemie. Celle-ci bat en retraite jusqu'auprès d'Eisenach, et Frédéric s'arrête sur la Saale, pour ne pas trop s'éloigner de la Silésie et du duc de Bevern.

Pendant que les deux armées s'observent de cette manière, se passe l'épisode de Gotha.

Les généraux alliés font une reconnaissance offensive sur cette ville avec une forte escorte de cavalerie, d'artillerie et 6,000 grenadiers. Ils trouvent devant eux Zedlitz qui couvre l'armée prussienne avec 1500 chevaux. Zedlitz évacue Gotha et rallie son monde en arrière. Les généraux ennemis s'établissent dans la ville.

Mais bientôt Zedlitz reprend l'offensive. Il lance ses hus-

sards à droite et à gauche, comme s'il voulait tourner la ville ; il se présente de front avec ses dragons, qu'il place sur un rang et qu'il fait manœuvrer de manière à les faire paraître plus nombreux qu'ils ne sont réellement ; enfin, il fait partir un prétendu déserteur qui annonce aux généraux ennemis l'arrivée de Frédéric.

Les deux princes croient à une attaque de toute l'armée prussienne ; ils s'effrayent et se retirent précipitamment et en désordre. Zedlitz entre dans Gotha ; il y trouve, disent les relations, une foule de secrétaires, de cuisiniers et de valets, les tables servies avec beaucoup de vaisselle et d'argenterie ; il ramasse quantité d'objets de toilette et de parfumerie, parasols, manchettes, eau de lavande et de nonpareille, singes, perroquets, etc. Les divers auteurs qui racontent cet épisode en concluent que l'armée combinée avait tous les vices de la cour de l'époque, et qu'elle était peu capable de se mesurer avec des troupes vigoureuses et aguerries comme celles de Frédéric.

Mais, pendant que le roi manœuvre sur la Saale, les Autrichiens, profitant de son absence, reprennent l'offensive ; un de leurs partis pousse jusqu'à Berlin et rançonne même la capitale. Le roi repasse l'Elbe et se dispose à marcher en Silésie. L'armée combinée reprend confiance, revient sur la Saale, passe cette rivière le 25 octobre à Weissenfels, et menace de nouveau Leipzig.

Frédéric s'empresse de revenir au-devant d'elle ; l'armée franco-allemande recule de nouveau, repasse la Saale et détruit ses ponts. Une semblable attitude et des manœuvres aussi timides étaient bien faites pour décourager les troupes et pour préparer une déroute.

Frédéric s'avance avec 22,000 hommes ; il passe la Saale en trois colonnes, à Weissenfels, Mersebourg et Halle, c'est-à-dire sur trois points éloignés les uns des autres de plusieurs lieues ; puis les trois colonnes convergent sur Rosbach.

Le prince de Soubise avait une belle occasion d'accabler une des colonnes isolément ; il n'en profite pas et se contente de concentrer ses troupes dans la position de Mücheln.

Arrivé à Rosbach, le 2 novembre, le roi se trouve sur le

flanc de l'armée combinée; le 3, il se porte en avant pour l'attaquer, mais il s'aperçoit que pendant la nuit cette armée a changé de front; il trouve alors l'attaque trop difficile, rétrograde et vient reprendre ses positions devant Rosbach, accompagné, dit-il lui-même, dans sa retraite, par tous les tambours, fifres et musiques de l'armée franco-allemande.

Cette retraite volontaire de Frédéric a de l'analogie avec celle de Napoléon avant la bataille d'Austerlitz; elle encourage l'ennemi, lui donne de la confiance, et le prédispose à faire de fausses manœuvres.

Le prince de Soubise, en effet, passant tout à coup d'une extrême circonspection à une extrême audace, entreprend de tourner l'armée prussienne, et cette manœuvre amène la bataille de Rosbach.

II.

Le 5 novembre, l'armée combinée exécute autour de la position de Frédéric une marche de flanc demi-circulaire sur trois colonnes; elle paraît vouloir déboucher vers le Janus-Berg sur les derrières des Prussiens. En même temps, pour favoriser l'exécution de ce mouvement, un détachement, sous le comte de Saint-Germain, menace l'ennemi de front. Mais le prince de Soubise ne forme pas d'avant-garde à la tête de ses colonnes, y accumule presque toute sa cavalerie et ne s'éclaire pas d'une manière suffisante.

Frédéric observe le mouvement de l'ennemi sans changer de position et sans abattre ses tentes. Puis, quand il le voit bien engagé dans sa manœuvre tournante, il change rapidement de front en arrière par une marche de flanc intérieure, beaucoup plus courte que celle de ses adversaires. Il dérobe sa manœuvre derrière les plis du terrain et il vient garnir le Janus-Hagel de 16 bouches à feu de gros calibre; il poste Zedlitz à gauche de la montagne, avec presque toute la cavalerie de l'armée, et il forme son infanterie à droite au fur et à mesure de son arrivée.

Dans l'armée franco-allemande, on s'aperçoit bien du mouvement en arrière de l'armée prussienne, mais on croit

à une retraite, et l'on hâte la marche des colonnes sans prendre aucune précaution particulière; on ne pense pas à combattre, mais seulement à poursuivre.

Vers trois heures, les têtes de colonne arrivent devant le Janus-Berg ; elles sont tout à coup foudroyées par l'artillerie, chargées par la cavalerie de Zedlitz sur leur flanc droit, et elles reçoivent sur leur flanc gauche le feu de six bataillons d'infanterie déjà formés sous les ordres du prince Henri.

L'armée combinée est complètement surprise; elle est obligée de combattre là où elle croyait n'avoir qu'à poursuivre. Ses têtes de colonne sont renversées; et l'armée prussienne, marchant en avant, poursuivant son succès, aborde et culbute successivement les diverses formations que les alliés cherchent à prendre. Malgré la résistance vigoureuse de quelques corps isolés, l'armée franco-allemande tombe bientôt dans la confusion et s'enfuit derrière le Thüringer-Wald, avec perte de 800 morts, 6,000 prisonniers, 72 canons et 27 drapeaux, tandis que les Prussiens n'ont que 300 hommes hors de combat.

L'engagement de Rosbach est plutôt une surprise qu'une bataille. La défaite s'explique par les mauvaises dispositions des généraux; par la composition de l'armée, qui comprenait des soldats étrangers les uns aux autres et ne parlant pas la même langue; par la médiocrité des troupes des cercles; enfin par les talents militaires et la supériorité morale de Frédéric.

III.

La victoire de Rosbach est contrebalancée par une défaite en Silésie.

Une armée prussienne, sous les ordres du duc de Bevern, était opposée de ce côté à la grande armée autrichienne du prince de Lorraine, et chargée de couvrir la Silésie. Vers la fin d'août, le duc de Bevern est à Gœrlitz avec un détachement à Bautzen, sur sa droite, et un autre au Holzberg, sur sa gauche. L'armée autrichienne débouche de la Bohême ; ne pouvant pas attaquer de front, parce que la position

ennemie est trop forte, elle attaque par les deux ailes et emporte d'un côté Bautzen et de l'autre le Holzberg. Le prince de Bevern décampe alors le 7 septembre, et se porte dans la direction de Breslau, pour couvrir la Silésie. Le 19, il prend position à Liegnitz. Le prince Charles exécute aussitôt un mouvement parallèle, dépasse l'armée prussienne et vient s'établir à Griebnitz, menaçant ainsi la ligne de retraite de cette armée sur Breslau. Celle-ci se retire sur Glogau, puis fait un crochet, franchit l'Oder, remonte la rive droite, et vient enfin prendre position devant Breslau, la droite à l'Oder, le front protégé par la Lohe et la gauche formant un retour vers la place. Elle se couvre de redoutes, de batteries et de nombreux ouvrages de fortification.

Les Autrichiens auraient pu arriver devant la capitale de la Silésie bien avant les Prussiens, car ils avaient moins de chemin à parcourir, mais ils marchent avec une extrême lenteur. Le prince Charles n'est en présence que lorsque ses adversaires sont déjà fortement établis. L'armée autrichienne compte 80,000 hommes ; l'armée prussienne n'en compte que 40,000 ; néanmoins, le prince de Lorraine n'ose rien entreprendre avant de s'être rendu maître de Schweidnitz et d'en avoir fait son point d'appui et de retraite. Il en forme le siège, et cette place tient jusqu'au 12 novembre.

Pendant ce temps, les deux armées restent tranquilles devant Breslau. Le 22 seulement, le corps employé au siège de Schweidnitz ayant rejoint, le général autrichien se décide à attaquer son adversaire. Il forme trois attaques sur les trois points les plus forts de l'ordre de bataille ennemi ; sa supériorité numérique et un vide qui se produit au centre de l'armée opposée lui assurent la victoire.

L'armée prussienne, réduite à 15,000 hommes par ses pertes et par la désertion, se retire sur Glogau. Le lendemain de la bataille, le duc de Bevern est fait prisonnier dans une reconnaissance. Ziethen prend le commandement et conduit ses débris au-devant du roi, qui accourt de Rosbach pour reprendre la Silésie.

Parti de Leipzig le 12 novembre, Frédéric arrive à Naumbourg le 24. Il y apprend la défaite de Breslau. Tournant

Liegnitz, où les Autrichiens ont placé une garnison de 4,000 hommes, il arrive à Parchnitz le 25 ; il y rallie Ziethen et se trouve alors à la tête de 36,000 hommes. Le 4 décembre, il se dirige sur Neumark, où il enlève une avant-garde assez considérable ; il relève par ce succès le moral de son armée, particulièrement celui des troupes battues à Breslau. Il le relève également par ses discours, sa fermeté et des distributions abondantes de vivres et de vin.

Enfin, le 5 décembre, il part de Neumark pour livrer bataille à la grande armée ennemie qui s'est établie à Leuthen.

IV.

Les Autrichiens, après leur victoire, se sont avancés de Breslau sur Lissa; ils ont pris position en avant de la Schweidnitz, à Leuthen. On leur a reproché de ne pas être restés en deçà de la rivière, puisqu'ils ne voulaient pas livrer une bataille offensive.

Le front de leur position est marqué par un ruisseau et par une ligne de hauteurs ; leur aile droite s'appuie aux marais de Nyperen et au village du même nom ; leur centre, aux deux villages de Frobelwitz et de Leuthen ; leur gauche, à ceux de Sagchutz et de Gohlau, mais elle est séparée du centre par un ravin.

L'armée autrichienne est déployée sur deux lignes dans l'ordre habituel ; seulement la gauche est formée par les contingents de l'Empire, qui sont les troupes les plus médiocres de l'armée.

Frédéric débouche de Borna le 5 décembre, de grand matin, par la route qui conduit de Neumark à Breslau, et qui traverse le champ de bataille de l'ouest à l'est. L'armée prussienne, bien rassemblée, marche en deux masses, placées l'une derrière l'autre ; la première comprend toutes les troupes de la première ligne ; la seconde, toutes les troupes de la deuxième ligne; dans chaque masse, il y a quatre colonnes, deux pour l'infanterie au centre, et deux de cavalerie sur les flancs ; devant l'armée se trouve une forte

avant-garde, comprenant 25 escadrons sous les ordres de Ziethen, 10 bataillons sous les ordres du général de Wedel et une batterie de 20 pièces de 12 empruntée à l'armement de Glogau.

Le roi arrive sur la hauteur de Borna ; il en chasse la cavalerie du comte de Nostiz ; il lui fait 600 prisonniers, et il ordonne de conduire ces prisonniers à Neumark, en les faisant défiler à travers les colonnes, pour animer les troupes. Puis il reconnaît l'ennemi, et il se détermine à attaquer son aile gauche, parce qu'au point de vue topographique, cette aile est séparée du centre par un ravin, et qu'au point de vue tactique, le roi y a reconnu les troupes de l'Empire. Mais d'abord l'avant-garde se déploie et menace fortement la droite autrichienne. Le prince de Lorraine se laisse prendre à cette démonstration, et porte ses réserves vers Nyperen. Alors Frédéric fait changer de direction à ses colonnes ; elles tournent à droite, toutes à la fois, auprès de Borna, et se forment naturellement sur deux lignes dans l'ordre habituel.

L'ordre de bataille présente alors 20 bataillons en première ligne, 10 en seconde, et 4 en réserve ; de plus, deux bataillons de grenadiers ferment l'intervalle de droite ; deux autres ferment l'intervalle de gauche ; à l'aile droite, il y a 23 escadrons en première ligne et 20 en seconde ; à l'aile gauche, 25 escadrons en première ligne et 16 en seconde. Il y a, en outre, un corps d'attaque particulier, celui du général de Wedel, qui formait auparavant l'avant-garde, et qui se place à l'aile droite avec ses 20 pièces de 12.

L'armée prussienne, ainsi formée, file vers Gohlau, en masquant son mouvement par un rideau de terrain dont Frédéric suit la crête avec quelques hussards, et en profitant d'un brouillard assez épais.

Le maréchal Daun, qui observait la manœuvre du roi, est complètement trompé : « Ces gens-là s'en vont, dit-il au prince de Lorraine ; laissons-les faire ».

Les Prussiens étaient loin de s'en aller ; vers une heure, ils se forment en bataille par une simple conversion des pelotons, les bataillons s'échelonnent à cinquante pas en

avant par la droite ; leur armée se trouve alors former une ligne oblique, par rapport à l'aile gauche autrichienne.

Le général de Wedel fait battre cette aile par ses 20 pièces de 12 ; il l'attaque vigoureusement avec ses 10 bataillons ; enfin, la cavalerie prussienne de l'aile droite renverse la cavalerie opposée et prend à revers les troupes de l'Empire.

Celles-ci sont culbutées, et l'armée prussienne s'avance jusqu'au village de Leuthen.

Là, les Autrichiens se sont reformés ; ils occupent fortement le village ; ils cherchent à rallier leur aile gauche, et ils font exécuter à leur aile droite un changement de front en avant. Dans cette nouvelle position, la lutte est acharnée ; mais les Prussiens sont animés par leurs précédents succès ; leur cavalerie, qui a battu la cavalerie autrichienne, menace maintenant les deux flancs de l'infanterie ; enfin, les troupes autrichiennes sont à peine formées qu'elles se voient abordées brusquement par les troupes ennemies. Dans ces conditions, la victoire se décide définitivement pour les Prussiens, vers quatre heures. Frédéric s'avance jusqu'à Lissa, pendant que le prince Charles de Lorraine bat en retraite sur Breslau.

La bataille de Leuthen est une des plus complètes et des plus décisives de l'histoire militaire. Les Autrichiens perdent dans la bataille 6,500 hommes et 21,000 prisonniers ; quelques jours après, ils perdent encore 17,000 hommes, qui sont pris dans Breslau, par suite de la capitulation de la ville ; Ziethen, qui suit l'armée autrichienne dans sa retraite sur Schweidnitz et sur la Bohême, ramène environ 2,000 prisonniers ; enfin, 6,000 hommes désertent, de sorte que la bataille de Leuthen coûte aux Autrichiens 50,000 hommes ; de 80,000, leur armée est réduite à 30,000. En outre, cette bataille rend au roi la Silésie et elle lui donne une grande supériorité morale. Elle suffirait, dit Napoléon, pour immortaliser Frédéric, et pour lui donner rang parmi les plus grands généraux. Elle termine glorieusement pour lui la campagne de 1757.

Nous devons ajouter que, pendant ces événements, une

armée de 50,000 Russes avait franchi la frontière et s'était emparée de Memel. Le maréchal Lehwald est opposé à cette armée avec environ 30,000 hommes. Voulant l'arrêter dans sa marche, il l'attaque le 30 avril à Jaegerndorf; mais ses reconnaissances ont été mal faites, ses dispositions sont médiocres; les Russes ont pour eux l'avantage du nombre et du terrain; leur ténacité triomphe de la bravoure prussienne. Heureusement pour Frédéric, les Russes ne cherchent pas à profiter de leur victoire comme ils le feront dans chacune des campagnes de la guerre de Sept Ans, ils se retirent dans leur pays, sans se préoccuper de l'ensemble de la guerre.

Les Suédois font moins encore. Ils débouchent de Stralsund, montrent des têtes de colonne, mais rentrent dans la place à la première apparition d'un corps ennemi.

De sorte que, dans la campagne de 1757, Frédéric contient les Autrichiens et les force à évacuer la Silésie. Il rejette l'armée franco-allemande derrière le Thüringer-Wald. Enfin, il empêche le progrès des Russes et des Suédois. Il livre quatre grandes batailles, Prague, Kollin, Rosbach et Leuthen; battu dans la seconde, il est vainqueur dans les trois autres. En résumé, il conserve intact le territoire de la Prusse, et il échappe au danger dont le menaçait une coalition formidable, grâce à la bravoure de ses troupes, à son génie militaire, et grâce surtout aux fautes de ses adversaires.

OBSERVATIONS.

I.

Après la campagne de 1757, la guerre continue encore pendant cinq ans. En 1758, Frédéric, vainqueur des Russes à Zorndorf, est battu par les Autrichiens à Hohenkirch. En 1759, il est battu par les Russes à Künersdorf; mais, heureusement pour lui, les Russes ne profitent pas de leurs succès, et les Autrichiens n'entreprennent rien de remarquable. En 1760, il remporte sur les Autrichiens les deux victoires de Liegnitz et de Torgau; mais les Russes occupent Berlin

pendant quelques jours. En 1761, les Russes et les Autrichiens se réunissent, et Frédéric est sur le point d'être accablé ; la force de son camp de Buntzelwitz et la jalousie des généraux ennemis le sauvent encore une fois. En 1762, la guerre continue sans grands événements. Enfin, en 1763, la paix est conclue définitivement entre les diverses puissances belligérantes. Frédéric conserve la Silésie, augmente la Prusse d'une riche province, sa population de 1,500,000 habitants, et marque le point de départ de la grandeur de son pays. Tel est l'ensemble de la guerre de Sept Ans, dans laquelle le roi de Prusse, à la tête d'un État secondaire, résiste à la coalition des principales puissances de l'Europe. Napoléon fait cependant à ce sujet l'observation suivante :

L'inégalité entre la Prusse et les coalisés était, dit-il, plus apparente que réelle, parce que les coalisés n'agirent jamais avec ensemble ; ils n'apparaissaient que successivement, et Frédéric pouvait ainsi les battre tour à tour. En 1757, nous avons vu qu'il put avec une certaine facilité faire trois séries d'opérations distinctes et successives en Bohême, en Saxe et en Silésie. Les Russes se montraient chaque année dans la vallée de l'Oder, mais ils ne restaient jamais que le temps de livrer une bataille ; gagnée ou perdue, ils rentraient immédiatement dans leur pays. Les Suédois et les États de l'Empire firent peu de chose. La coalition, dans ses plus grands efforts, ne mit jamais en campagne plus de 300,000 hommes ; elle eût pu en mettre 700,000. Frédéric, grâce aux subsides de l'Angleterre, eut presque constamment 200,000 hommes sous les armes ; il combattait donc dans la proportion de deux contre trois, ce qui, ajoute Napoléon, diminue beaucoup le merveilleux de la guerre de Sept Ans.

Les Prussiens paraissent avoir tenu compte de cette première observation, et avoir tiré un premier enseignement de la guerre dont nous parlons. Le 23 juin 1866, pendant qu'ils prenaient au nord une offensive énergique, ils recommandaient instamment aux Italiens, leurs alliés, de pousser leurs opérations au midi avec une vigueur égale, et d'éviter ainsi la faute des coalisés de 1757.

II.

La campagne de 1757 peut être considérée, dans une certaine mesure, comme ayant préparé celle de 1866 ; nous verrons plus tard cette dernière, mais nous allons dès maintenant comparer les deux campagnes et rechercher successivement leurs analogies et leurs différences.

Comme analogies, nous signalerons les suivantes :

Aux deux époques, la Prusse a pour ennemis en Allemagne l'Autriche et les États secondaires. L'attitude de ces derniers excite toute la colère des Prussiens. Dans la dernière campagne, ils détestaient la Diète de Francfort, et ils firent subir à la ville un traitement rigoureux. Frédéric détestait de même la Diète de Ratisbonne, qu'il appelait une réunion de jurisconsultes bavards et de pédants arrogants. Il la poursuivit à la fois de ses sarcasmes et de ses armes, et, quelques jours avant Rosbach, il ne craignit pas d'affaiblir son armée, en envoyant un de ses partisans occuper Ratisbonne et en chasser la Diète.

Aux deux époques, la Prusse est prête la première ; elle a préparé la guerre plusieurs années à l'avance ; elle a des finances en bon état, une armée nombreuse, bien instruite, bien outillée et bien pourvue, tandis que les armées ennemies sont en retard et inférieures sous ces divers rapports.

En 1866, comme en 1757, les Prussiens, au début des opérations, envahissent brusquement la Saxe pour se débarrasser d'un premier adversaire, pour s'emparer de son matériel, pour porter la guerre hors de leur pays et pour mettre leurs troupes en haleine par des succès faciles. Frédéric et Lloyd font remarquer que, par suite de sa position géographique, la Saxe doit toujours, dans le cas d'une guerre entre la Prusse et l'Autriche, être l'alliée de la première des deux puissances ou conquise immédiatement par elle, les armées prussiennes pouvant entrer en Saxe beaucoup plus rapidement que ne peuvent arriver les secours autrichiens.

L'invasion de la Bohême en 1866 présente plusieurs points de ressemblance avec l'invasion de 1757. Ainsi, aux deux

époques, les Prussiens se divisent en deux masses qui débouchent l'une de la Saxe et l'autre de la Silésie ; ils opèrent sur deux lignes d'opérations complètement séparées; ils fractionnent chaque masse en plusieurs colonnes ; enfin, ils choisissent leur point de réunion sur le territoire de l'ennemi et presque au milieu de ses troupes. C'est évidemment là une combinaison stratégique téméraire et dangereuse ; mais, dans l'exécution, les Prussiens montrent une vigueur et une précision qui en assurent le succès.

D'un autre côté, les Autrichiens, à Prague, le 4 mai 1757, comme à Josephstadt, le 27 juin 1866, occupent une position centrale dont ils auraient pu tirer un grand parti ; mais ils montrent une lenteur, une timidité, une hésitation qui paralysent tous leurs avantages et justifient l'audace de leurs adversaires.

Si nous considérons les deux campagnes au point de vue tactique, nous remarquerons que les Prussiens ont dans les deux cas une supériorité d'armement, de feux et de manœuvres. Quoique moins grande que de nos jours, la différence d'armement est cependant sensible; les feux sont des feux simultanés plutôt que des feux de tirailleurs; mais les Prussiens les exécutent avec une rapidité qui était alors fort remarquée. Sous le rapport des manœuvres, Frédéric possède un véritable avantage sur ses adversaires ; et ce qui le prouve surabondamment, c'est la facilité, la tranquillité, l'aisance avec lesquelles il manie, il fait manœuvrer son armée autour des positions de Prague, de Kollin, de Rosbach et de Leuthen.

Quant à son ordre oblique, Napoléon fait observer que cet ordre, très avantageux pour l'époque, ne réussit cependant que lorsqu'il fut convenablement préparé par des démonstrations, couvert par des rideaux de terrain ou dérobé par le brouillard; il produisait chez l'ennemi une surprise qui secondait puissamment les dispositions.

Nous signalerons encore une certaine analogie entre la bataille de Leuthen et celle de Sadowa, non pas comme manœuvres tactiques, mais comme résultats. Toutes deux sont décisives et assurent le succès de la campagne; les

pertes des Autrichiens sont énormes dans les deux circonstances, particulièrement en prisonniers.

Enfin, les causes de succès et de revers paraissent être les mêmes aux deux époques. Les Prussiens semblent devoir leurs succès à une bonne et complète préparation de la guerre, à une stratégie téméraire, mais d'une exécution précise et vigoureuse, enfin à une tactique basée sur la mobilité, la rapidité des feux et le bon emploi du terrain. Les revers des Autrichiens paraissent provenir d'une préparation incomplète et tardive, d'une stratégie incertaine et hésitante, enfin d'une tactique mal appropriée aux circonstances, et qui, dans certains cas, paralysait, au lieu de les seconder, les efforts de troupes pleines de courage et de dévouement.

Tels sont les points de similitude entre les deux campagnes de 1757 et 1866. Signalons maintenant les différences, et, par suite, les progrès accomplis dans l'espace de 109 ans qui sépare les deux époques.

III.

Ces différences sont les suivantes :

Dans la campagne moderne, la situation politique de la Prusse est infiniment plus avantageuse que dans la guerre de Sept Ans, et par suite les difficultés de la guerre beaucoup moindres. Frédéric avait affaire à une coalition formidable, tandis qu'en 1866, la Prusse, alliée à l'Italie, faisait à peu près équilibre à l'Autriche, alliée aux principaux États de la Confédération.

Le théâtre des opérations des deux campagnes reste le même sous le rapport des lignes naturelles, mais les lignes de manœuvres, c'est-à-dire les voies de communication, sont changées et améliorées par suite de la création des chemins de fer, qui forment de nouvelles lignes stratégiques, et dont les gares et les embranchements forment de nouveaux points stratégiques.

L'effectif des armées s'est considérablement accru et leur organisation s'est modifiée. La division et le corps d'armée

ont remplacé l'aile et la ligne, et leur sont supérieurs sous le rapport de la mobilité, du commandement devenu permanent, et enfin des manœuvres.

En stratégie, les marches sont devenues plus faciles et plus rapides. Les Prussiens, en 1866, ont pu faire, dans l'espace de quelques jours, ce que Frédéric ne fit qu'en plusieurs semaines. Les chemins de fer, qui permettent de transporter rapidement et à de grandes distances les troupes et le matériel, leur ont donné sous ce rapport de grandes facilités. Ces chemins ont en outre modifié les principes relatifs aux lignes et aux bases d'opérations. Les armées de Frédéric étaient attachées à leurs magasins, tandis que les lignes ferrées ont évité en grande partie aux armées modernes l'embarras des subsistances.

Les places fortes n'ont eu d'action sur les opérations qu'autant que leur grandeur était proportionnée au nouvel effectif des armées ; si Frédéric était obligé de tenir compte de Prague, de Kollin, de Leipzig, de Liegnitz ou de Breslau, les Prussiens, dans leur dernière campagne, n'ont guère tenu compte que d'Olmütz, qui formait un vaste camp retranché ; Josephstadt et Kœniggratz n'ont joué qu'un rôle très secondaire.

Sous le rapport tactique, les trois armes se sont modifiées de la manière suivante :

L'infanterie moderne, beaucoup mieux armée que celle de Frédéric, a acquis plus d'importance et plus de puissance encore ; ses progrès se sont accomplis dans le même sens, justesse, portée et rapidité des feux (1). Mais, tandis qu'en 1757 elle combattait presque toujours en ligne et exé-

(1) Logique avec lui-même puisqu'il adopte le fusil à baïonnette, Frédéric met les bataillons sur trois rangs, les uns à coté des autres, afin de se donner une plus longue ligne de feux.

Une deuxième ligne renforce la première à 200 pas environ et pour protéger les flancs de l'ordonnance qui sont ses points faibles, on y place la cavalerie sur deux lignes : les escadrons de la première à 10 pas, ceux de la deuxième à 16 pas. Les canons de bataillons amènent la dispersion de l'artillerie sur tout le front.

C'est ce qu'on appelle l'ORDRE LINÉAIRE ou prussien.

cutait des feux d'ensemble, on l'a vue, en 1866, combattre souvent en tirailleurs, en compagnies ou en demi-bataillons, et exécuter surtout des feux à volonté.

L'artillerie, devenue plus légère, plus mobile, moins embarrassante, a été augmentée proportionnellement aux autres armes ; son tir a acquis plus de justesse et surtout plus de portée.

Pour la cavalerie, le cheval n'étant pas susceptible des mêmes perfectionnements que le matériel, cette arme est restée à peu près stationnaire, et son rôle est devenu beaucoup plus difficile sur les champs de bataille ; ce qui explique pourquoi, en 1866, la cavalerie prussienne n'a rien fait que l'on puisse comparer aux exploits de Ziethen ou de Zedlitz.

Quant à la grande tactique, ou tactique d'ensemble, elle paraît s'être modifiée de la manière suivante :

Les positions sont plus étendues et plus variées. Les accidents de terrain, susceptibles d'abriter les troupes contre des feux devenus très redoutables, ont pris plus d'importance. L'usage de la fortification passagère et des retranchements rapides paraît devoir être plus fréquent.

Les ordres de bataille se sont assouplis ; ils sont moins rigides, moins systématiques, plus mobiles et mieux articulés ; leurs divers éléments possèdent plus d'indépendance ; les lignes de bataille sont plus longues, plus minces, plus espacées ; enfin, l'on trouve dans les ordres de bataille de la dernière campagne des réserves puissantes égales au tiers ou au quart de l'effectif, et fort différentes des réserves de 1757, qui ne comprenaient que quelques bataillons et quelques escadrons : à Sadowa, l'armée de l'Elbe, en se déployant au delà de Nechanitz, conserve en réserve une division sur trois ; la première armée, deux divisions sur six ; l'armée autrichienne, deux corps d'armée sur huit.

Les marches tactiques sont aujourd'hui plus promptes et plus faciles ; les marches de flanc de Frédéric étaient lentes et processionnelles, tandis qu'en 1866, les colonnes prussiennes, formées de compagnies, de demi-bataillons et de bataillons, manœuvraient avec facilité et rapidité.

Les batailles elles-mêmes n'ont plus le même caractère ; elles s'étendent sur de plus vastes surfaces ; les distances de combat sont considérablement augmentées ; l'ordre oblique est oublié et remplacé par les attaques partielles et par les échelons ; enfin les réserves ont un rôle plus considérable et plus décisif.

Telles sont les principales analogies et les principales différences qui paraissent résulter de l'étude comparative des deux campagnes.

Nous terminerons en observant que, pour la campagne de 1866, les Prussiens paraissent s'être rappelé celle de 1757, et qu'ils semblent y avoir puisé quelques-unes de leurs inspirations. Ils paraissent en même temps avoir su les approprier aux circonstances, ce qui est la véritable manière d'utiliser les idées militaires que fournit pour une campagne l'étude des opérations antérieures. De sorte que, dans une certaine mesure, la campagne de 1757 peut être considérée comme le prélude et la préparation de la campagne de 1866, dont nous parlerons dans la suite de notre travail.

Les principaux ouvrages à consulter sur la campagne de 1757 sont : le *Traité des opérations militaires*, de Jomini ; l'*Histoire de la guerre de Sept Ans*, par Lloyd ; les *Mémoires historiques*, de Bourcet ; les *Mémoires de Frédéric* et les *Mémoires de Napoléon*, par Montholon.

CAMPAGNE D'ITALIE

1796

Aux campagnes de Frédéric succèdent les campagnes de la République. Parmi celles-ci, nous distinguons celle de 1796, en Italie, comme la plus remarquable et la plus intéressante à étudier. Nous en suivrons donc les diverses périodes, pour faire connaître les progrès de l'art de la guerre pendant la seconde moitié du XVIII[e] siècle.

En 1792, la Prusse et l'Autriche veulent intervenir dans les affaires intérieures de la France. L'Autriche demande à la fois le rétablissement du pouvoir du roi, celui des trois ordres, et, en même temps, des restitutions de territoire. Cette intervention produit, d'une part, les excès qui déshonorent la Révolution française ; et, d'autre part, elle amène la guerre extérieure qui ne tarde pas à éclater entre la France et une coalition de presque toutes les puissances de l'Europe.

Dans les premières campagnes en 1792, les Prussiens s'avancent vers Châlons, Dumouriez défend l'Argonne ; mais le défilé de la Croix-au-Bois surpris, il couvre la route de Paris par une position de flanc à Valmy ; il y fait sa jonction avec Kellermann venant de Metz ; il y repousse Brunswick (20 septembre), après une violente canonnade.

Nous nous emparons de la Belgique et du Palatinat.

En 1793, trois nations se joignent à la coalition : la Hollande, l'Espagne et l'Angleterre. La France fait alors des efforts considérables ; elle appelle sous les armes une grande partie de sa population valide, au moyen des volontaires, des levées en masse et des réquisitions.

Dumouriez prépare un débarquement en Hollande, mais ses lieutenants sont surpris par les Autrichiens ; il livre la bataille de Nerwinden qui nous fait perdre la Belgique ; aigri par sa défaite, il passe à l'ennemi. Custine, battu à Francfort, est séparé de Mayence qu'il laisse bloquer.

Les Italiens repoussent nos attaques à Saorgio ; les Espagnols traversent les Pyrénées.

Nos provinces de l'Ouest, privées de leurs prêtres et poussées à bout par les levées, s'insurgent.

A ce moment, la Montagne arrache les Girondins de son sein et les envoie à l'échafaud. 67 départements sur 83 se soulèvent en réponse à cet excès.

Le camp de Famars est enlevé, Valenciennes pris, Mayence près de succomber, Toulon livré aux Anglais. De tous les points une marche hardie sur Paris pouvait terminer la Révolution en quelques journées.

Carnot entre au Comité de Salut public, l'ordre succède à la confusion du premier moment ; la discipline s'établit (1).

Houchard fait lever le siège de Dunkerque par la bataille d'Hondschoote, mais l'armée est prise d'une panique subite à Menin et capitule. Jourdan bat les alliés à Wattignies, débloque Maubeuge ; Kléber écrase les Vendéens à Cholet, au Mans, à Savenay ; Hoche descend du Hardt, se

---

(1) *Composition généralement adoptée pour les formations de la République :*

DIVISION MIXTE (12 à 15,000 hommes).

1re brigade.	1 demi-brigade ou régiment	3 bataillons à 9 compagnies (4 bataillons à 6 compagnies à partir de 1808), dont.....	1 de grenadiers pour l'infanterie de ligne. 1 de carabiniers pour l'infanterie légère..
		1 compagnie de canonniers volontaires pour le service de 6 ou 8 canons de bataillon (matériel Gribeauval).	
	1 demi-brigade.	*Idem.*	
4e brigade.	1 demi-brigade.	*Idem.*	
	1 demi-brigade.	*Idem.*	

1 régiment non embrigadé.
2 régiments de cavalerie (à 4 escadrons de 2 compagnies).
Artillerie à cheval (supprime les canons de bataillon à partir de 1796).

joint à l'armée du Rhin (Pichegru) et repousse les Autrichiens qui avaient pris les lignes de Wissembourg ; Toulon est repris.

En 1794, Pichegru à la tête de l'armée du Nord ne peut traverser la Meuse. Alors Carnot, pour faire tomber la forêt de Mormal veut la déborder par les deux ailes et porte les 45,000 hommes de Jourdan de la Sambre sur la Meuse. Celui-ci prend Charleroi, bat l'ennemi à Fleurus, poursuit les Autrichiens sur la Meuse pendant qu'à l'autre aile Pichegru pousse les Anglais vers la Hollande. Dugommier reprend la ligne du Tech. Dumerbion, dirigé par Bonaparte, fait tomber la position de Saorgio.

En 1795, on s'empare de la Hollande, Jourdan bat les Autrichiens sur l'Ourthe, puis sur la Roër et les rejette sur le Rhin. Il découvre ainsi les Prussiens, qui du Palatinat sont obligés de se retirer au delà du Rhin (1).

---

(1) *Tactique employée de* 1791 *à* 1815 (*ordre perpendiculaire*). — De 1792 à 1815 le règlement de 1791 reste en vigueur, mais les formations savantes ne peuvent être enseignées aux recrues par des cadres ignorant les règlements.

La guerre d'Amérique montre l'excellence des tirailleurs. Mais la cohésion, le sang-froid manquent à nos jeunes troupes ; dès que les bataillons en colonne entrent dans la zone du feu, leurs soldats « fuient en avant » et viennent se fondre sur la ligne des tirailleurs. Cette formation s'appelle les tirailleurs en grandes bandes (général Foy). Pour avoir les hommes dans la main, aussitôt après l'amalgame (cadres meilleurs), on restreint le déploiement en tirailleurs aux bataillons de première ligne, bientôt après à 2 compagnies par bataillon.

Le bataillon a deux formations en bataille correspondant à ses deux modes d'action, le choc et le feu :

1° Ligne de colonnes serrées à intervalles de déploiement (marche, manœuvres, attaque) ;

2° Ordre déployé pour les feux sur trois rangs (sur deux rangs à partir de 1813).

Les ailes sont flanquées par 2 compagnies d'élite, 1 de grenadiers (à droite), 1 de voltigeurs (à gauche).

Les colonnes serrées, profondes, sont admises pour les manœuvres, non pour le combat.

Les bataillons sont indépendants et mobiles ; on engage partiellement les troupes et on maintient de fortes réserves pour le moment décisif. Le feu de ligne est rare, le seul feu efficace est celui des tirail-

La Prusse et l'Espagne effrayées demandent la paix au traité de Bâle, qui nous donne les provinces prussiennes de la rive gauche du Rhin et la partie espagnole de Saint-Domingue.

En 1796, la coalition comprend encore l'Angleterre, l'Autriche et la Russie.

En Allemagne, Carnot voulant, comme en 1794, déborder l'archiduc Charles par ses deux ailes, donne l'ordre à Jourdan (Sambre-et-Meuse) de partir le premier de Dusseldorf et de remonter le Mein ; à Moreau (Rhin-et-Moselle), de partir de Strasbourg et de remonter le Necker.

---

leurs. Leur rideau couvre les mouvements des colonnes de soutien. Si les masses se déploient, les tirailleurs démasquent le front des bataillons et se portent en arrière ou dans les intervalles.

Contre la cavalerie, on forme les carrés de bataillon (autrefois les carrés étaient de plusieurs bataillons), les compagnies d'élite se forment en courtine entre ces carrés.

L'artillerie agit par grosses batteries.

Tactique de la cavalerie. — La cavalerie est placée en réserve derrière les divisions pendant le combat. Elle éclaire, charge en carrière, complète la victoire. Elle est sur deux rangs, ses escadrons ont 80 chevaux. Elle marche de front, de flanc en colonne avec les mêmes principes à peu près qu'aujourd'hui.

La cavalerie a opéré sous la République et le Consulat avec le règlement de 1788 (du comte de Brienne), comprenant : 1° une école du cavalier ; 2° une école de l'escadron ; 3° les évolutions de plusieurs régiments.

L'escadron comprend 48 files ; les hommes en plus à 20 pas en arrière forment une réserve, qui fournira les tirailleurs et se place du côté opposé au guide. Tous les ploiements en colonne à distance ou en colonne serrée se font par des mouvements de flanc par quatre.

Les charges contre la cavalerie se font en ordre déployé, les réserves des escadrons réunies en une seule masse ou deux groupes débordant chaque aile de la ligne et tombant sur les flancs de l'ennemi par une conversion.

Les charges contre l'infanterie se font en colonne.

Dans une brigade le 1er régiment se forme en colonne serrée, le 2e se formant aussi en colonne serrée peut renouveler la charge.

Le galop est pris à 250 pieds (160 mètres) de l'ennemi avec une vitesse de 70 pieds (45 mètres).

Le règlement de 1804 reproduit le précédent en ajoutant que les formations et déploiements y sont faits par peloton.

A la fin de l'Empire la cavalerie est réunie en grosses masses.

Jourdan bat les Autrichiens à Altenkirchen, vient border la Lahn, mais l'archiduc Charles le force à Wetzlar à repasser le Rhin.

Pendant ce temps, Moreau fait une démonstration à Manheim, passe le Rhin à Strasbourg, bat à Rastadt l'archiduc revenu à marches forcées, traverse la forêt Noire, gagne la bataille de Nordlingen, traverse le Danube et entre à Munich. Malgré sa défaite, l'archiduc Charles profite de l'isolement de Jourdan arrivé jusqu'à Francfort pour l'accabler à Würzbourg.

Moreau, isolé, exécute une superbe retraite par le Val d'Enfer, battant les Autrichiens à Biberach et Emmendingen ; il s'enferme dans Strasbourg que l'archiduc Charles attaque vainement.

En 1797, Desaix passe le Rhin au-dessous de Strasbourg et repousse les Autrichiens dans la forêt Noire. Hoche (qui a remplacé Jourdan) débouche de Neuwied, Championnet, de Dusseldorf. Ils sont sur le point d'envelopper de Kray dans Francfort quand ils apprennent les préliminaires de Léoben.

I.

En 1796, nous trouvons en Italie deux armées : l'armée des Alpes sous Kellermann et l'armée d'Italie à la tête de laquelle Bonaparte vient remplacer Schérer. La première armée garde les défilés des Alpes; la seconde occupe les crêtes de l'Apennin.

Cette seconde armée se compose de quatre divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie. Les quatre divisions d'infanterie sont : la division Laharpe, forte de 8,000 hommes et placée entre Savone et Voltri ; la division Masséna, forte de 8,500 hommes et établie à Savone; la division Augereau, forte de 8,000 hommes et placée à Loano; enfin la division Sérurier, forte de 7,000 hommes et placée à Orméa. La division de cavalerie, sous les ordres du général Stengel, compte environ 4,000 chevaux et se trouve en deuxième ligne. L'effectif de l'armée est d'à peu près 36,000

hommes, avec 60 bouches à feu et environ 1000 chevaux de trait. L'infanterie est vigoureuse, alerte et aguerrie; la cavalerie est mal montée, mais bien composée; l'artillerie est mal outillée, mais présente également un personnel excellent. Les divers services sont dans un grand état de délabrement; le trésor est à peu près vide, et les officiers généraux reçoivent à peine quelques louis par mois; mais cette misère ne porte pas atteinte à la vigueur de l'armée et deviendra plutôt pour elle un stimulant qui la portera en avant. Derrière l'armée, sur la *base d'opérations* et vers les cols de Tende et de Fenestre, nous trouvons encore les deux divisions Macquard et Garnier, présentant un effectif d'environ 7,000 hommes, et qui joueront le rôle de corps de réserve, protégeront la ligne de communication par la corniche de Nice et la base d'approvisionnement à Savone. A la tête de cette armée, le Directoire vient de placer Bonaparte, général de vingt-six ans, qui a déjà opéré sur ce terrain, qui le connaît bien, qui apprécie exactement les hommes et les choses, et qui va bientôt révéler des talents de premier ordre. Il arrive le 27 mars à son quartier général à Nice; il le transporte immédiatement à Albenga, puis à Savone, pour se rapprocher des troupes.

Devant l'armée française, nous trouvons une armée alliée composée de deux corps : le premier comprend 30,000 Autrichiens, organisés en 4 divisions d'infanterie et 2 de cavalerie, avec 124 pièces de campagne et 16 obusiers; le second comprend 22,000 Austro-Sardes, organisés en 3 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie, sous les ordres de Colli. Le premier corps forme la gauche, de Voltri à Sassello par Montenotte; il s'appuie sur la position de Dego, sur la place d'Acqui, et il couvre la vallée de la Bormida. Le second corps forme la droite; il s'appuie sur Ceva et couvre la vallée du Tanaro. L'armée ennemie s'étend ainsi en cordon le long des montagnes, ayant des communications difficiles entre ses diverses parties. Son général en chef, Beaulieu, s'est illustré dans la guerre de Sept ans, mais il a soixante-seize ans; malgré sa bravoure personnelle, il

représente la vieillesse et la routine, qui vont se trouver en présence de la jeunesse et de l'inspiration.

Le théâtre des opérations est exactement celui de 1706. C'est toujours la haute Italie, enveloppée par les Alpes et les Apennins, comprenant, au point de vue géographique, la vallée du Pô et le versant septentrional de l'Adriatique; comprenant, au point de vue politique, le Piémont, la Lombardie, les duchés de Parme et de Modène, les États de Venise, avec une partie des États de l'Église et de la Toscane. Les points stratégiques principaux sont toujours les villes importantes, comme Turin, Milan, Brescia, Venise, Padoue; les places fortes, comme Alexandrie, Vérone, Mantoue; les points de passage sur les cours d'eau, comme les ponts de Plaisance, de Goïto, de Legnano; les positions militaires, comme celles de la Stradella, de Rivoli, de Caldiero; les cols de l'Apennin et des Alpes, comme ceux de la Bocchetta, de Cadibone, du mont Cenis, du Brenner, de Tarvis.

Les lignes stratégiques territoriales sont encore, comme en 1706, les chaînes de montagnes qui enveloppent le théâtre des opérations, et qui y projettent leurs contreforts; puis les cours d'eau, c'est-à-dire le Pô et ses affluents, ensuite l'Adige, la Brenta, la Piave, la Livenza, le Tagliamento et l'Isonzo.

Les lignes stratégiques de manœuvres sont formées par les voies de communication qui sillonnent en tous sens le terrain dont nous parlons, et qui, depuis un siècle, se sont considérablement améliorées et augmentées.

Avant de commencer l'étude des opérations, il nous reste à dire quelques mots des plans de campagne des généraux opposés.

Colli propose à Beaulieu deux plans différents : le premier, pour l'offensive, consiste à agir par la droite vers le col de Tende, pour couper les Français de leur base d'opérations; le second, pour la défensive, consiste à rester en deux masses à Ceva et à Acqui, de manière que l'un des corps étant attaqué, l'autre puisse se jeter immédiatement

sur le flanc des assaillants. Ces deux plans semblent bien conçus; mais Beaulieu n'adopte ni l'un ni l'autre. Il en forme un troisième qui consiste à laisser sa droite et son centre immobiles et à prolonger sa gauche vers Gênes, pour se mettre en communication avec les Anglais; c'était étendre encore une ligne déjà bien longue.

Bonaparte forme, au même moment, le projet d'inquiéter les Autrichiens par des démonstrations sur leurs ailes, puis de fondre en masse sur leur centre avec trois divisions réunies; il choisit pour point d'attaque le col de Cadibone, où les Apennins se détachent des Alpes, parce que c'est le point le plus bas de la chaîne, et en même temps le point de jonction des Autrichiens et des Piémontais; il espère ainsi séparer les deux armées, rejeter Colli sur Turin et Beaulieu sur Alexandrie.

De sorte que le projet audacieux du général français doit être favorisé par le plan même du général autrichien.

II.

Nous arrivons à la première période de la campagne, qui comprend deux séries d'opérations : la première, qui dure environ dix-huit jours, va du 11 au 18 avril; la seconde, qui dure environ trente-huit jours, va du 7 mai au 15 juin.

Au commencement d'avril, Bonaparte masse son armée vis-à-vis du point d'attaque qu'il a choisi, et ces premiers mouvements sont protégés par les neiges qui couvrent encore les montagnes. Le 10 avril, l'armée autrichienne s'étend par sa gauche et se rapproche de Gênes, afin de se mettre en communication avec les Anglais. La brigade Cervoni, placée à Voltri, à notre extrême droite, est obligée de battre en retraite devant des forces supérieures. Le 11, Argenteau, avec le centre autrichien, s'avance vers le col de Monte-Legino et sur la route de Savone, afin de se mettre en communication avec Beaulieu; mais il est arrêté devant une redoute que défendent avec vigueur Rampon et Farnésy; le 12, il est attaqué par Bonaparte avec les trois

divisions Laharpe, Masséna et Augereau; la première contient les Autrichiens de front, pendant que la seconde les tourne par la droite et est appuyée par la troisième qui sert de réserve. Ces mouvements ont un plein succès, et pendant que Beaulieu s'abouche avec Nelson, Argenteau est écrasé à Montenotte par des forces supérieures et rejeté sur Dego les 11 et 12 avril. Nous débouchons après lui dans la vallée de la Bormida; Masséna et Laharpe marchent sur Dego; Augereau fait un à-gauche, enlève les gorges de Millesimo et sépare ainsi les Autrichiens des Piémontais, en rejetant ces derniers sur Ceva. Le 14, Augereau contient les Piémontais, tandis que Bonaparte, avec ses deux autres divisions, descend la vallée de la Bormida et arrive devant la position de Dego, qui ferme complètement le passage; il l'attaque de front, pendant que de longues bandes de tirailleurs gravissent les montagnes et tournent les deux ailes; il s'en empare. Le lendemain 15, un corps autrichien, placé entre la gauche et le centre, se présente devant Dego en opérant sa retraite; il occupe un instant la ville; mais nos divisions, bientôt ralliées, l'enlèvent de nouveau.

Beaulieu, étourdi de ces mouvements rapides et de ces combats multipliés, retire son aile gauche engagée vers Gênes et rassemble son corps à Acqui. Les Piémontais se sont retirés sur Ceva, dans la vallée du Tanaro. Les deux armées alliées sont ainsi séparées; elles ont perdu 10,000 hommes et 40 pièces de canon; nous sommes maîtres des débouchés de l'Apennin; nous avons l'initiative des mouvements et l'élan des premiers succès.

Bonaparte s'empresse de tirer parti de ces avantages; il laisse dans la vallée de la Bormida la division Laharpe pour couvrir sa ligne de retraite et empêcher tout retour offensif des Autrichiens; puis avec ses deux autres divisions, il traverse les gorges de Millesimo et du Monte-Zenato, et il se met à la poursuite des Piémontais. Il fait descendre d'Ormea la division Sérurier, qui était restée en observation pendant les premières opérations, et il la dirige sur San-Michele, où Colli a pris position derrière la Cursaglia. Sérurier franchit le cours d'eau avec quelques troupes et sans avoir pris les

dispositions convenables; le général piémontais, profitant du moment où la division française est séparée en deux par la rivière, fond brusquement sur la tête de la colonne et lui fait éprouver un échec; mais, à l'arrivée de Bonaparte, Colli abandonne la ligne de la Cursaglia et se retire sur Mondovi; il y est vivement attaqué le 21 et rejeté sur Cherasco. Il conclut alors un armistice qui met fin aux opérations dans la vallée du Tanaro, et qui plus tard, le 23 mai, sera suivi d'un traité de paix entre le Piémont et la République française. Bonaparte prend une *nouvelle ligne de communication* par Turin et le mont Cenis, moitié plus courte et plus facile que celle de la Corniche.

Pendant la fin de cette première série d'opérations, les Autrichiens sont restés immobiles. A la nouvelle de l'armistice, ils s'emparent de Valence et s'établissent sur le Pô, en arrière de cette ville. Bonaparte les suit et présente des têtes de colonne aux environs de Valence, afin d'attirer sur ce point l'attention de Beaulieu. Une clause secrète de l'armistice de Cherasco assurait ce passage à l'armée française. Combinée avec nos démonstrations, cette disposition, bientôt connue des Autrichiens, les retient derrière le Pô.

Cependant l'armée française se masse vers Voghera. Tout à coup, le 6 mai, le général en chef part avec 3,000 grenadiers et 1500 chevaux; il lance, le long de la rive droite du Pô, des officiers d'état-major et une partie de sa cavalerie, avec ordre de réunir toutes les barques qu'ils rencontreront. Bonaparte marche lui-même à tire-d'aile sur Plaisance. Il y arrive le 7, s'empare de la ville, située sur la rive droite, et, au moyen d'un bac, il jette des troupes sur la rive gauche. Les postes autrichiens sont repoussés; bientôt le passage est assuré, et l'armée tout entière accourt en échelons. Beaulieu abandonne alors la ligne du Pô, puis celle du Tessin, et il envoie de Pavie un premier corps pour s'opposer au passage. Le 8 mai, ce corps rencontre à Fombio la division Laharpe; il est battu et s'échappe sur Pizzighitone. Beaulieu paraît avec le reste de son armée et surprend d'abord à Codogno la division Laharpe; mais les Français se remet-

tent promptement ; Beaulieu est repoussé et se retire sur Lodi.

Si le passage du Pô eût été plus rapide, l'armée autrichienne pouvait être coupée et en partie anéantie ; malheureusement nous n'avions pu nous procurer que des moyens très incomplets.

Le 9 mai, Bonaparte se dirige sur Lodi. Les Autrichiens avaient pris position derrière l'Adda, de Cassano à Pizzighitone ; Lodi était le centre de leur ligne, et leur arrière-garde occupait la ville située sur la rive droite ; cette arrière-garde est battue et rejetée sur la rive gauche ; puis Bonaparte forme une colonne de grenadiers et la lance sur le pont. Malgré l'artillerie ennemie, elle franchit le défilé et coupe en deux la ligne autrichienne. Néanmoins, Beaulieu peut encore effectuer sa retraite avec ordre et se retirer derrière le Mincio.

Bonaparte s'arrête un moment ; il conclut un traité avec le duc de Parme et un autre avec le duc de Modène ; il entre à Milan et organise le gouvernement du pays conquis. Le 25 mai, il repart pour continuer ses opérations contre les Autrichiens. Une révolte en Lombardie l'arrête un instant ; revenant rapidement sur ses pas, il la comprime avec vigueur, livrant aux flammes le village de Binasco et au pillage la ville de Pavie, puis il reprend sa marche sur Beaulieu. Celui-ci est derrière le Mincio, bonne ligne de défense appuyée par Peschiera et Mantoue, et présentant une longueur d'environ 36 kilomètres, du Pô au lac de Garde. Le 29 mai, l'armée française fait une démonstration vers Peschiera, tandis qu'elle tente un passage véritable à Borghetto. Les Autrichiens, après un simulacre de résistance, se retirent derrière l'Adige. Nous les suivons ; nous occupons Vérone et nous mettons le siège devant Mantoue, dont nous devions évidemment nous emparer avant d'aller plus loin. Les dehors de la place sont enlevés vers le 15 juin.

Bonaparte s'établit alors fortement autour de Mantoue pour en couvrir le siège, puis il profite d'un intervalle de repos pour assurer sa ligne d'opérations en s'étendant dans

l'Italie méridionale, en menaçant Rome et en concluant des traités avec les princes italiens.

Cette conquête de l'Italie septentrionale jusqu'à l'Adige rappelle, par sa rapidité, les opérations du prince Eugène en 1706 et forme la première période de la campagne de 1796. Nous passons à l'étude de la seconde.

III.

Beaulieu est remplacé par Wurmser, qui amène en Italie 25,000 hommes tirés de l'armée du Rhin. Le gouvernement autrichien n'aurait pas pu faire ce détachement si Jourdan et Moreau avaient pris plus tôt l'offensive, ainsi que le demandait Bonaparte.

Wurmser arrive à Trente vers le milieu de juillet; il a sous ses ordres une armée de 60,000 hommes, sans compter la garnison de Mantoue, qui est forte de 10,000.

L'armée française comprend toujours quatre divisions d'infanterie avec une division de cavalerie et une petite réserve. 15,000 hommes sont devant Mantoue, formant le corps de siège; 22,000 forment le corps d'observation et sont en position à Salo, Rivoli, Vérone et Legnano. La cavalerie et la réserve sont à Castelnovo et à Roverbella.

Wurmser prend l'offensive et descend en Italie par trois directions. A droite, une première colonne, forte de 18,000 hommes, sous les ordres de Quasdanovich, débouche de la Rocca-d'Anfo sur Salo et Brescia; elle doit couper notre ligne de retraite du nord, c'est-à-dire la route de Milan. Au centre, Wurmser, avec la colonne principale, descend sur Rivoli, entre l'Adige et le lac de Garde. Enfin, à gauche, une troisième colonne suit la rive gauche de l'Adige. Les trois colonnes autrichiennes sont séparées entre elles par des obstacles considérables; leurs communications sont précaires et chacune d'elles peut être accablée isolément. C'est évidemment un grave inconvénient.

Le 29 juillet, les Impériaux se mettent en mouvement et surprennent les Français; la division Masséna est rejetée de

Rivoli sur Castelnovo ; la division Sauret est repoussée de Salo sur Desenzano ; les Autrichiens s'emparent de Brescia, bordent la Chièse à Monte-Chiaro et Ponte-San-Marco.

Bonaparte prend alors une résolution hardie. Il lève le siège de Mantoue en enclouant ses canons. La division Sérurier se met en retraite sur Mercaria et Crémone, la seule ligne qui nous reste. Augereau est rappelé de Legnano sur Roverbella et Goïto. Le 31 juillet, Bonaparte a trois divisions à peu près concentrées sur la rive droite du Mincio, dont tous les passages sont gardés ; la quatrième division est en tête de la ligne de retraite. Wurmser, au contraire, voit son armée divisée en deux masses : l'une à Salo et à Brescia, l'autre à Mantoue, où elle va pénétrer sans résistance.

Bonaparte, profitant alors de sa position centrale, prend d'abord l'offensive contre Quasdanovich ; il fait réoccuper Salo au nord par la division Sauret, qui délivre sur ce point le général Guyeux, resté avec 400 hommes dans un grand bâtiment isolé ; il dirige au centre la division Masséna sur Lonato et Monte-San-Marco ; il envoie à gauche la division Augereau sur Ponte-Chiaro et Brescia, Après quelques engagements, l'armée française reprend sa ligne d'opérations du nord, et le corps autrichien est rejeté sur Gavardo.

Wurmser, pendant ce temps, est entré dans Mantoue le 2 août. Bientôt il apprend l'échec de son lieutenant ; il lui envoie aussitôt l'ordre de reprendre l'offensive ; lui-même sort de Mantoue, traverse le Mincio à Borghetto, et se dirige vers l'armée française. Quasdanovich fait de nouveaux efforts ; une de ses colonnes s'avance jusqu'à Lonato pour donner la main à Wurmser ; elle est attaquée par la division Masséna ; les Autrichiens se déploient sur une ligne faible et étendue ; la division française, au contraire, se couvrant de nombreux tirailleurs, fond en colonne sur le centre de l'ennemi, le coupe en deux et rejette ses débris vers Desenzano et vers le lac de Garde. Quasdanovich se retire. Pendant ce temps, la division Augereau, qui a pris position à Castiglione, contient l'avant-garde de Wurmser. Le 5 août, le corps principal de celui-ci arrive en présence. Bonaparte réunit les deux divisions Augereau et Masséna, laisse la divi-

sion Sauret en observation devant Quasdanovich, et donne l'ordre à la division Sérurier de se porter de Mercaria sur Castiglione, pour prendre la position autrichienne à revers.

Wurmser est à cheval sur la route de Brescia à Mantoue, sa droite est sur les hauteurs et s'appuie au village de Solferino; sa gauche s'appuie à Medole et à une redoute qui a été élevée sur ce point. L'armée autrichienne compte environ 30,000 hommes organisés en deux divisions; son ordre de bataille est sur deux lignes, avec une réserve insignifiante.

L'armée française compte 22,000 hommes organisés en trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie; elle prend l'offensive et débouche de Castiglione, Augereau formant la droite, Masséna la gauche et Kilmaine la réserve; Sérurier, au même moment, s'avance de Mercaria sur Guidizzolo.

Bonaparte fait attaquer l'aile gauche autrichienne par la droite d'Augereau; le corps d'attaque, sous les ordres du général Verdier, comprend trois bataillons de grenadiers, douze pièces de 12 dirigées par Marmont, et une brigade de cavalerie sous les ordres du général Beaumont; il se dirige sur Medolano au moment où Sérurier débouche de Guidizzolo et prend à revers la ligne autrichienne. Les deux attaques, ainsi combinées, ont un plein succès. Bonaparte porte alors en avant les deux divisions Augereau et Masséna et achève de renverser l'armée autrichienne, qui se retire sur Borghetto. Augereau suit directement l'ennemi, pendant que Masséna remonte le Mincio vers Peschiera; Wurmser, craignant de se voir coupé du Tyrol, s'empresse d'y rentrer.

Nous reprenons le blocus de Mantoue et les diverses positions que nous occupions pour le couvrir, c'est-à-dire les positions de Salo, de Rivoli, de Vérone et de Legnano.

Cette deuxième période de la campagne ne dure que six jours.

IV.

Dans la troisième période, Wurmser, qui a réorganisé son armée dans le Tyrol, reçoit du gouvernement autrichien l'ordre de reprendre promptement l'offensive, afin de faire une diversion en faveur des armées d'Allemagne. Il partage ses troupes en deux corps : l'un de 25,000 hommes, doit garder le Tyrol; l'autre de 30,000, comprenant trois divisions, va tenter une nouvelle expédition en Italie. D'après les plans de son chef d'état-major, le général du génie Lauer, Wurmser veut descendre la vallée de la Brenta, concentrer son armée à Bassano et partir de ce point, comme base, pour opérer sur le bas Adige et dégager Mantoue.

Au même moment, Bonaparte se décide de son côté à prendre l'offensive. Laissant Kilmaine sur l'Adige avec 3,000 hommes et Sahuguet devant Mantoue, il marche sur le Tyrol avec trois divisions. De sorte que, le 1er septembre, Wurmser descendait la vallée de la Brenta avec ses troupes formées en trois échelons, pendant que Bonaparte remontait la rive gauche de l'Adige avec les divisions Augereau et Masséna, et que la division Vaubois remontait la vallée de la Chièse sur la rive orientale du lac de Garde (ces deux colonnes étant réunies par une flottille).

Bientôt nos avant-gardes rencontrent les premiers postes du corps du Tyrol et leur livrent des combats heureux au pont de la Sarca et à Sarravalle. Les Autrichiens se retirent à Roveredo; nous les y attaquons le 4 septembre, nous les chassons de la ville et nous les rejetons dans le défilé et sur la position de Calliano. Cette position, très forte, coupe transversalement la route et la vallée; elle est défendue par un fort qui bat toute la largeur du défilé, largeur de 80 mètres seulement; les deux flancs s'appuient à des montagnes qui paraissent inaccessibles. Bonaparte fait battre le défilé par son artillerie, tourner les flancs par de nombreux tirailleurs qui gravissent les escarpements, et, par suite, dominent les positions de l'ennemi; puis, quand celui-ci est ébranlé, il lance sur le front de la position une colonne d'infanterie qui

l'enlève; la cavalerie passe alors à son tour et complète le succès. Le 5, nous entrons à Trente. La division Vaubois prend position sur le Lavis, pour observer le corps que nous avons battu et pour couvrir sa ligne de retraite par Riva et Brescia.

Le 6, Bonaparte, faisant un à-droite avec les deux divisions Augereau et Masséna et sa réserve de cavalerie, se jette à la poursuite de Wurmser dans la vallée de la Brenta ou le val Sugana. Le général autrichien est déjà à Bassano, mais il hésite et perd du temps. Cependant le 7, l'avant-garde française culbute, à Primolano, l'arrière-garde autrichienne. Le soir, elle arrive à Cismone, ayant fait 20 lieues en deux jours.

Le 8, Bonaparte débouche sur Bassano en présence de Wurmser, qui n'a que deux divisions; la troisième, envoyée d'abord à Vérone, a été rappelée, mais ne se trouve encore qu'à Montebello.

La bataille s'engage, mais le succès n'est pas longtemps douteux. Wurmser est battu et rejeté sur Vicence, avec perte de 4,000 prisonniers; il rallie sa troisième division; néanmoins, il n'a plus que 16,000 hommes découragés. Il se porte alors sur l'Adige, et, par suite d'un coup de fortune et d'un faux mouvement de nos troupes, il s'empare de Legnano, momentanément abandonné. Il s'y arrête un instant. Bonaparte, cependant, cherche à le gagner de vitesse; pendant qu'Augereau marche directement sur Legnano, Masséna passe l'Adige à Ronco et jette son avant-garde vers Sanguinetto, afin de précéder les Autrichiens sur la route de Mantoue. En même temps, le général Sahuguet, avec le corps de blocus, est chargé de défendre le passage des petits cours d'eau qui se trouvent entre Legnano et Mantoue.

Malheureusement, l'avant-garde de Masséna, au lieu de suivre le chemin direct de Sanguinetto, en prend un autre qui l'amène sur le flanc de la colonne autrichienne, et elle éprouve un échec. Le général Sahuguet, qui a pris position à Castellaro, néglige sur sa droite le pont de Villa-Impenta, sur le Tione. Wurmser profite de tous ces avantages. Pen-

dant que son avant-garde se présente de front devant Sahuguet, le gros de l'armée se rabat à gauche sur Villa-Impenta, passe le Tione et entre enfin dans Mantoue le 12 septembre.

Wurmser tire de Mantoue une partie de la garnison et cherche à tenir la campagne avec une vingtaine de mille hommes. Le 19 septembre, il a pris position à la Favorite, lorsque Bonaparte arrive en présence et l'attaque.

L'armée française comprend trois divisions : la division Sahuguet forme l'aile droite, sur la route de Roverbella; la division Masséna forme le centre vers Due-Castelli; la division Augereau, arrivant de Legnano, forme l'aile gauche. L'action s'engage; les Autrichiens sont battus, rejetés dans Mantoue, et la place est bloquée de nouveau.

Pendant cette troisième période de la campagne, l'ennemi a perdu 27,000 hommes, dont 18,000 prisonniers, 3,000 tués et 6,000 blessés; il perd de plus 75 canons et 22 drapeaux. L'armée française a perdu 7,500 hommes, dont 1400 prisonniers, 1800 tués et 4,300 blessés.

V.

Nous arrivons à la quatrième période de la campagne, période laborieuse et difficile.

L'armée française reçoit douze bataillons de renfort tirés de la Vendée; mais, en même temps, elle est décimée par les fièvres épidémiques que causent les marais des environs de Mantoue; elle ne compte que 38,000 hommes. Elle est partagée en trois masses : la première forme le blocus de Mantoue; la deuxième est en position sur la ligne du Lavis, dans le Tyrol; la troisième sur celle de la Brenta, dans le Frioul.

L'Autriche forme une nouvelle armée d'environ 50,000 hommes, mais qui compte beaucoup de recrues; elle la place sous les ordres d'Alvinzi, général âgé, brave de sa personne, mais lent et méthodique.

Le plan des Autrichiens, rédigé par le général Weyro-

ther, consiste à agir sur trois points à la fois, mais ces trois masses sont isolées. Alvinzi opérera dans le Frioul avec 26,000 hommes; Davidovich dans le Tyrol avec 18,000 hommes; enfin Wurmser sortira de Mantoue avec 10,000 hommes.

Les Autrichiens prennent l'initiative; Masséna, qui était sur la Brenta, est rejeté sur Vérone; Vaubois, qui était sur le Lavis, est rejeté sur Rivoli. Bonaparte pourvoit d'abord à la défense du plateau de Rivoli; puis, appelant à Vérone la division Augereau qui gardait le bas Adige, il la réunit à celle de Masséna, et, à la tête de ces deux divisions formant 15,000 hommes, il attaque les Autrichiens, qui sont en position à Caldiero. Mais ses attaques, contrariées par le mauvais temps, ne réussissent pas, et l'armée française, découragée, est obligée de rentrer dans Vérone le 12 novembre.

Le succès de la campagne semble compromis, lorsque Bonaparte prend une résolution extraordinaire, qui change la face de la question. Le 14 novembre, il fait sortir l'armée de Vérone, en y laissant seulement 3,000 hommes sous les ordres de Kilmaine; il descend la rive droite de l'Adige et le passe tout d'un coup à Ronco sur un pont de bateaux préparé à l'avance et long de 122 mètres. Bonaparte veut ainsi se jeter sur les derrières d'Alvinzi et menacer ses communications. Jomini, tout en admirant cette combinaison nouvelle qui produisait une sorte de coup de théâtre, aurait voulu que le général français choisît son point de passage plus bas vers Albaredo, évitant ainsi les marais et la ligne de l'Alpon, qui couvraient de ce côté la position autrichienne; mais Bonaparte paraît les avoir au contraire recherchés, afin de transporter le combat sur les digues, où, les têtes de colonne pouvant seules s'engager, le petit nombre et la bravoure avaient plus de chances de succès.

Le 15 novembre l'armée débouche sur la rive gauche de l'Adige; elle trouve devant elle trois digues ou chaussées à travers les marais; à gauche, celle de Porcil, qui aboutit derrière la position de Caldiero; au centre, celle d'Arcole; et à droite, une troisième, qui descend l'Adige.

Masséna s'avance sur la première et menace les derrières de l'ennemi. Augereau agit sur la seconde et se présente devant le pont d'Arcole; l'Alpon, sur ce point, a une largeur de 20 mètres et une profondeur de $1^{m},20$; le village d'Arcole, dont les maisons sont crénelées, est défendu par un bataillon de Croates. Malgré la vigueur d'Augereau et les efforts de Bonaparte, toutes les attaques ayant pour but d'enlever le pont restent sans résultats.

Malgré des succès obtenus par Masséna à l'aile gauche, l'armée est obligée de reculer et de se retirer le soir sur la rive droite de l'Adige, en repassant le pont de Ronco et en conservant seulement une avant-garde sur la rive gauche.

Le lendemain 16, mêmes efforts, mêmes combats, même insuccès.

Le 17 enfin, troisième jour de la bataille, Bonaparte jette un pont à Albaredo et attaque Arcole par les deux rives de l'Alpon, pendant que Masséna nettoie les digues.

Les Autrichiens reculent et prennent une position parallèle à leur ligne de retraite. L'armée française se déploie vis-à-vis. Les deux armées sont ainsi en présence et une nouvelle bataille semble devoir s'engager; mais Alvinzi a perdu, dans les combats précédents, 5,000 prisonniers et 8,000 à 10,000 hommes tués ou blessés; voyant son armée découragée, il se met en retraite sur Vicence.

Pendant que le sort de la campagne se décide à Arcole, Davidovich, qui aurait dû suivre ses premiers succès, est resté immobile avec le corps du Tyrol. Il prend ensuite l'offensive quand le moment de le faire semble complètement passé. En même temps, Wurmser essaye de sortir de Mantoue.

Mais Bonaparte, débarrassé de l'attaque principale, les repousse l'un et l'autre; il rejette le premier dans le Tyrol et le second dans la place.

L'armée française reprend ensuite les positions qu'elle occupait au commencement de cette période de campagne, c'est-à-dire une quinzaine de jours auparavant.

VI.

Après un intervalle de repos de plus d'un mois, l'armée autrichienne s'est encore reformée ; au commencement de 1797, elle est forte de 64 bataillons et de 30 escadrons, organisés en 8 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie, avec un effectif de 75,000 hommes, sans compter la garnison de Mantoue, qui est forte d'environ 24,000.

L'armée française est organisée en 5 divisions d'infanterie, plus une réserve et la cavalerie : la division Rey est à Desenzano, Salo et Brescia ; la division Joubert est à La Corona, en avant de Rivoli ; la division Masséna est à Vérone ; la division Augereau est à Legnano ; la division Sérurier autour de Mantoue ; enfin la réserve, sous les ordres de Victor, occupe Castelnovo, Villafranca et Roverbella.

Alvinzi prépare encore trois attaques : une attaque principale sous ses ordres directs, avec 28,000 hommes, dirigée sur La Corona ; une seconde sur Vérone, qui servira de démonstration ; enfin une troisième, sous Provera, dirigée contre le bas Adige et ayant pour but de donner la main à une sortie de la garnison de Mantoue.

Le 13 janvier, les Autrichiens prennent l'offensive. Bonagarte en ce moment se disposait à marcher sur Rome ; déjà il se trouvait à Ancône ; il revient à marches forcées et arrive à Vérone. Là il apprend que ses divisions sont attaquées partout ; il concentre ses réserves et attend que les nouvelles deviennent plus claires. Bientôt il reconnaît que l'attaque principale est sur Rivoli ; il s'y porte avec la division Masséna. Joubert a été repoussé de La Corona sur Rivoli ; il y a pris position sur une chaîne de hauteurs, prêt à se retirer le lendemain sur Vérone et Peschiera. Bonaparte arrive dans la nuit, vers deux heures du matin ; il fait prendre immédiatement l'offensive et réoccupe la chapelle de San-Marco et les hauteurs de Trombalora, qui indiquent le front de la position de Rivoli ; il établit un régiment d'infanterie à Osteria, en haut de l'escalier d'Incanale.

Au même moment les Autrichiens s'avancent en six colonnes : l'une, sous les ordres du colonel Lusignan, tourne la position française par le Monte-Baldo, et doit venir s'établir sur notre ligne de retraite vers le Monte-Pipolo; trois autres se présentent sur le front de la position; une cinquième suit la rive droite de l'Adige, c'est-à-dire la grande route de Trente à Mantoue, et elle comprend toute la cavalerie et toute l'artillerie qui n'ont pu gravir les pentes de La Corona et qui doivent rejoindre le reste de l'armée par l'escalier d'Incanale; enfin une sixième colonne suit la rive gauche de l'Adige et doit canonner de loin la position française. De sorte que l'armée autrichienne se trouve divisée en plusieurs masses qui n'ont pas de communications entre elles; de plus, le centre, chargé de l'attaque principale, ne possède ni cavalerie ni artillerie. L'armée française est moins nombreuse, mais elle est mieux concentrée et elle a l'avantage d'avoir ses trois armes réunies.

Néanmoins les Autrichiens commencent par obtenir quelques succès; ils repoussent notre gauche, arrivent sur notre droite jusqu'à la chapelle San-Marco, et en même temps la tête de leur cinquième colonne parvient jusqu'en haut de l'escalier d'Incanale.

Mais Bonaparte enveloppe immédiatement la tête de cette cinquième colonne; il la fait mitrailler par quelques pièces, fusiller par quelques bataillons et enfin charger par quelques escadrons sous les ordres de Lassalle ; la colonne autrichienne est écrasée et rejetée dans le défilé, où elle tombe dans un grand désordre. Masséna, en même temps, avec la 32e demi-brigade, rétablit le combat vers la gauche. Joubert reprend la chapelle de San-Marco. Dès lors la bataille est gagnée; les Autrichiens se mettent en retraite ; la colonne de Lusignan est prise et détruite, et le reste se retire sur La Corona.

Cependant Provera a forcé le passage du bas Adige vers Anghiari et s'est porté sur la route de Mantoue. Augereau se jette à sa poursuite.

Bonaparte, victorieux à Rivoli, part le 14 au soir avec

la division Masséna et vient renforcer le corps de Sérurier de manière à empêcher Provera de s'introduire dans Mantoue.

Le 15, Joubert poursuit Alvinzi, le déborde par les deux ailes et fait embarquer Murat sur le lac de Garde pour venir occuper, sur les derrières de l'ennemi, le défilé de La Corona. L'armée autrichienne fait sur ce point des pertes considérables; elle est désorganisée, rejetée en désordre dans le Tyrol, et Joubert reprend ses positions sur le Lavis.

Le 16, Provera se présente devant le faubourg Saint-Georges; il trouve les barrières fermées et se rabat sur la Favorite; mais là il est enveloppé par la division Masséna et obligé de mettre bas les armes avec 6,000 hommes.

Quelques jours après, Mantoue capitule.

VII.

Dans la première période de la campagne, nous avons vu Bonaparte prendre l'offensive, séparer les Autrichiens des Piémontais et arriver jusque sur l'Adige. Dans les quatre périodes suivantes, nous l'avons vu couvrir le blocus de Mantoue et garder la défensive, ce qui n'excluait pas les mouvements offensifs partiels. Mantoue vient de capituler et dans la sixième période de la campagne Bonaparte reprend l'offensive. Il a pour lui la supériorité numérique et morale, grâce à ses succès et à un renfort de deux divisions venues de l'armée du Rhin, les divisions Bernadotte et Delmas. L'armée autrichienne attend également des renforts et doit être reportée à 60,000 hommes; mais elle est découragée, et l'archiduc Charles, qui en prend le commandement, se trouve évidemment dans des conditions très défavorables. Cette armée est toujours divisée en deux masses : le corps principal, sous les ordres de l'archiduc, occupe la ligne du Tagliamento avec des avant-postes sur la Piave; un corps secondaire occupe le Tyrol.

Bonaparte forme également deux corps :

Le premier, comprenant 4 divisions d'infanterie, Masséna,

Bernadotte, Guyeux et Sérurier, avec une réserve de cavalerie et un effectif d'environ 40,000 hommes, se réunit sur la Piave et doit opérer sous les ordres directs du général en chef; le second, comprenant 3 divisions et fort d'environ 20,000 hommes, se réunit sur le Lavis sous les ordres de Joubert et doit opérer dans le Tyrol; Victor et Kilmaine gardent les derrières de l'armée avec des réserves.

Les opérations changent de théâtre; elles vont avoir lieu dans les Alpes, et les objectifs successifs de l'armée française seront Villach, Léoben et Vienne.

Du 22 février au 10 mars, les avant-gardes des deux partis se livrent quelques combats. Le 10 mars, l'armée française se met en mouvement. Bonaparte avec, trois divisions, marche de front sur les positions de l'archiduc, pendant que Masséna, longeant le pied des montagnes et franchissant les cours d'eau vers leur source, tourne la droite de chacune des lignes de défense autrichiennes et les fait tomber successivement.

Le 12, la ligne de la Piave est franchie; l'armée s'avance par Conegliano, Sacile, Pordenone et Valvasone. Le 16, elle franchit le Tagliamento en présence de l'ennemi, et l'archiduc se retire derrière l'Isonzo; cette nouvelle ligne est franchie à son tour et nous nous emparons de Gradisca. Bonaparte possède déjà Palma-Nova, qu'il a fait armer pour en faire un point d'appui; Gradisca lui en fournit un nouveau.

Pendant ce temps, Masséna, qui a continué son mouvement, s'empare des sources de l'Isonzo et occupe le col de Tarvis.

Mais l'archiduc, après la perte de sa dernière ligne de défense, a partagé son armée en deux masses : l'une, avec ses parcs, remonte par Caporetto sur Tarvis et vient tomber au milieu de la division Masséna, qui l'arrête en tête, tandis que la division Guyeux la suit en queue; elle est prise tout entière; l'autre, filant derrière les montagnes, vient se réunir à Klagenfurth aux renforts arrivant de l'armée du Rhin.

Bonaparte victorieux concentre son armée à Villach.

Joubert, pendant ce temps, a pris l'offensive dans le Tyrol ; il franchit le Lavis, remonte l'Adige, s'empare de Botzen et de Brixen ; le 21 mars, il s'arrête et cherche à avoir des nouvelles de Bonaparte. Il a repoussé les troupes autrichiennes, mais tout le pays est soulevé autour de lui. Bientôt il apprend les événements qui se sont passés à l'armée principale ; alors, le 5 avril, il descend la vallée de la Drave et rejoint à Villach son général en chef.

Bonaparte, reprenant sa marche offensive, se dirige sur Vienne en poussant devant lui l'armée autrichienne démoralisée. Il lui fait éprouver à Neumarck un nouvel échec. Bientôt il est à Léoben, à quarante lieues de Vienne; et, profitant de la terreur qu'il inspire aux Autrichiens, il leur impose les conditions d'un armistice que doit suivre bientôt le traité de Campo-Formio, qui termine la guerre de la première coalition.

Par ce traité, l'empereur nous cède la Belgique, la rive gauche du Rhin, les îles Ioniennes ; il admet la République cisalpine (Milan, Modène, Bologne) ; en revanche, on lui donne Venise, l'Istrie, le Frioul et la Dalmatie.

VIII.

Les principaux traits de la campagne de 1796 se trouvent dans les ouvrages suivants : les *Guerres de la Révolution* de Jomini, les *Victoires et Conquêtes*, l'*Histoire de la Révolution* de Thiers, les ouvrages de Kaussler et de Roquencourt, les *Mémoires de Marmont, de Masséna et de Napoléon*, enfin la *Correspondance* de ce dernier.

De toutes les campagnes de Napoléon, celle de 1796 est la plus intéressante et la plus belle, car c'est celle où il obtient les plus grands résultats avec les moindres moyens.

Sous le rapport tactique, nous devons y remarquer l'ardeur et le courage des troupes républicaines, la rapidité et la variété de leurs manœuvres, enfin le soutien des différentes armes entre elles et l'appropriation des ordres de bataille aux formes du terrain.

Sous le rapport stratégique, les combinaisons de Bonaparte sont considérées comme des modèles classiques qui ont servi au général Jomini à poser les principes de cette partie de l'art de la guerre. Nous remarquerons en outre le coup d'œil militaire et l'habileté du général français pour deviner et déjouer les projets de son adversaire.

Bonaparte succède ainsi dans l'histoire militaire à Frédéric, au prince Eugène, à Turenne et à Gustave-Adolphe. Bientôt, dans les campagnes suivantes, il les surpassera tous par la grandeur des ses opérations, par l'habileté de ses combinaisons et la précision de ses manœuvres.

CAMPAGNE D'ÉGYPTE

1798—1801

La paix rétablie sur le continent, le Directoire veut frapper l'Angleterre et choisit l'Égypte pour menacer plus tard l'Inde. Le 19 mai 1798, 300 voiles emportent 32,000 hommes. Bonaparte prend Malte aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, hostiles à la République française et sympathiques aux Anglais. Cette occupation ne nous retarde que de dix jours.

Le 1er juillet, échappant aux recherches de Nelson, il débarque et enlève *Alexandrie* après une faible résistance. Il annonce qu'il vient mettre fin à la domination des Mameluks qui avaient insulté la France, il proteste de son respect pour le Coran, le discute même, laisse espérer sa conversion, ne fait d'objection que sur la circoncision et le vin, et assure qu'il protégera la religion. Il marche sur le Caire, 15,000 Mameluks viennent se briser à *Chibrikit* contre les carrés français.

Le 21 juillet, aux pieds des *Pyramides*, devant toute la population accourue pour voir la bataille, les charges des Mameluks sont impuissantes, 7,000 sont tués. Cette victoire nous donne le Caire et la basse Égypte.

Malheureusement, l'amiral Brueys n'a pas quitté la rade d'*Aboukir* pour se réfugier dans le port d'Alexandrie. Nelson l'attaque de front pendant qu'une partie de ses bateaux passe entre notre ligne d'embossage et la côte, nous prenant entre deux feux.

Cette défaite décide les Turcs à nous déclarer la guerre. Desaix est envoyé à la *conquête de la haute Égypte ;* il poursuit Mourad-Bey, le bat à *Sédiman* (7 octobre), s'avance jusqu'à Assouan et est appelé *sultan juste* pour la belle organisation qu'il donne à la haute Égypte.

Pendant ce temps Bonaparte veut arrêter les Turcs et se porte en Syrie.

Il bat les Turcs à Gaza, surprend les restes de leur armée à *Jaffa* où il trouve un butin immense ; mais le changement d'un climat sec à un climat humide amène la peste. Il marche sur *Saint-Jean d'Acre* qu'il assiège pendant 62 jours, mais la flottille qui portait nos canons est dispersée ou prise par deux vaisseaux anglais.

L'armée de secours du pacha de Damas après quelques échecs à Iacoub et Tibériade (Murat), Nazareth (Junot), vient envelopper Kléber

qui s'est avancé en plaine au *Mont-Thabor*. Bonaparte accourt et le met en fuite (16 avril 1799). L'émigré Philippeaux et le colonel Douglas le forcent par leur résistance à lever le siège ; il ramène son armée en Égypte, détruit complètement à *Aboukir* (14 juillet) une armée turque débarquée ; sur 18,000 hommes débarqués, 3,000 à peine peuvent se sauver. Les événements de France l'appellent. Il laisse Kléber organiser le pays avec le commandement suprême, et s'embarque le 24 août 1799 pour l'Europe. Après avoir évité les croisières anglaises, il débarque à Saint-Raphaël le 24 août 1799.

Kléber, devant le sentiment général peu favorable à l'occupation, entre en pourparlers pour l'évacuation, mais l'amiral Keith refuse de reconnaître la convention d'El-Arish par laquelle toute l'armée devait être rapatriée, armes et bagages ; il ne veut la ramener que prisonnière. « On ne répond à de pareilles insolences que par des victoires », s'écrie Kléber, et il bat 50,000 Turcs à Héliopolis. Le vizir s'enfuit jusqu'à Gaza. Le Caire, qui s'est soulevé pendant la bataille, est repris sans grande effusion de sang grâce à l'habileté de Kléber. Peu de temps après, il est assassiné par un fanatique le même jour que Desaix est tué (14 juin 1800). Menou, le plus ancien, prend le commandement. Vaubois capitule à Malte après deux ans de blocus.

Le général anglais Abercromby débarque de vive force à Aboukir. Menou reste en deux masses au Caire et à Alexandrie. Trop faible en ce dernier point, il ne peut chasser les Anglais à Canope.

Le grand-vizir avec 34,000 hommes marche sur le Caire, le général Belliard avec 14,000 hommes aurait pu résister, mais il capitule à la condition que ses troupes soient rapatriées (25 juin 1801).

Menou, cerné dans Alexandrie, capitule bientôt aux mêmes conditions (2 septembre 1801).

Cette expédition d'Égypte nous a coûté 3,400 hommes.

CAMPAGNE DE 1799

La paix qui suit le traité de Campo-Formio n'est pas de longue durée, elle ne fait que suspendre les hostilités entre la France et l'Autriche.

La France soutient une nouvelle guerre contre une seconde coalition qui comprend la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et un certain nombre de puissances secondaires allemandes et italiennes.

La France a quatre armées : une en Hollande et sur le Rhin (Brune et Bernadotte), une à Strasbourg (Jourdan), une en Suisse (Masséna). une sur l'Adige (Schérer). et un corps d'observation dans l'Italie méridionale (Macdonald).

Les Autrichiens, Russes et Anglais ont 50,000 hommes sur le Danube (archiduc Charles), 24,000 hommes en Suisse, 26,000 hommes dans le Tyrol (Bellegarde), 75,000 hommes sur l'Adige (de Kray).

Notre plan est d occuper les montagnes et de déborder l'ennemi en passant les rivières près de leurs sources.

En Allemagne, Masséna s'empare du cours du Rhin, Lecourbe conquiert l'Engadine, Jourdan, remonte le Necker, bat l'archiduc Charles à Pfulendorf et se porte sur le Danube et le lac de Constance pour se joindre à Masséna. Mais Gouvion-Saint-Cyr est battu à Stokach et rejeté sur la forêt Noire.

A la suite de ce revers, Masséna réunit sous son commandement les deux armées du Danube et de l'Helvétie et se retire derrière la Limmath. Attaqué par l'archiduc Charles, il se retire dans la position inexpugnable de l'Albis.

En Italie, le roi de Naples marche sur Rome, mais Championnet le bat à Civita-Castellana et le royaume de Naples devient la République Parthénopéenne (1799).

Schérer attaque, en trois points éloignés, Vérone, Legnano et le bas Adige (Polo). Mais de Kray débouche de Vérone, le bat à Magnano (avril 1799) et menace de l'enfermer dans le bas Adige.

Schérer se retire sur le Mincio, puis bientôt sur l'Adda, découvrant Masséna en Suisse. Il donne sa démission et est remplacé par Moreau.

Souvarow (40,000 hommes) rejoint de Kray, marche sur l'Adda, écrase Sérurier à Cassano (avril).

Moreau traverse le Pô et vient à Alexandrie pour conserver ses communications et donner la main à Macdonald, qui revient de Naples.

Bientôt le Piémont se soulève, Moreau se retire, vient occuper les défilés de l'Apennin et bat un corps austro-russe sur le Tanaro.

Macdonald perd un temps précieux à Florence. Souvarow en profite pour se concentrer et se placer entre nos deux armées. Il repousse Macdonald sur la *Trebbia* dans une bataille qui dure trois jours (17, 18, 19 juin). Moreau bat Bellegarde à Gavi, mais il est remplacé par Joubert qui vient de se marier. « Tu ne me reverras que mort ou victorieux, dit-il à sa jeune femme en quittant Paris. » Le 15 août, il débouche par la Bormida sur Acqui. Souvarow et de Kray réunis nous attaquent à Novi. Joubert est tué et Moreau dirige la retraite. Championnet reprend l'offensive, mais il est complètement battu et tué à la Génola (novembre). Gênes nous reste seule.

Souvarow écrit au roi de Sardaigne de venir prendre possession du Piémont, mais le cabinet de Vienne veut garder pour lui le nord de l'Italie et le conseil aulique décide que les Russes agiront en Suisse, les Autrichiens sur le Danube et en Italie.

Souvarow marche donc vers la Suisse, l'archiduc Charles vers le Danube.

Masséna est menacé par trois armées : Korsakoff, près de Constance ; Condé, près de Bregenz ; Souvarow, qui débouche par le Saint-Gothard et la vallée de la Reuss.

Profitant du départ de l'archiduc Charles vers Strasbourg, Masséna se livre à une série d'opérations qui durent quinze jours et qu'on appelle bataille de Zurich.

Son plan est de profiter du départ de l'archiduc Charles, de battre Korsakoff et de se retourner contre Souvarow.

Le 25 septembre, il franchit la Limmath au-dessous de Zurich à Closter-Fahr et pendant qu'un corps reste en face de la ville, il tourne Korsakoff qui ne peut s'enfuir qu'après avoir perdu 13,000 hommes et 100 pièces de canon. Pendant ce temps, Soult, passant au-dessus du lac de Zurich, culbute le corps autrichien de Hotze.

Rassemblant toutes ses troupes, Masséna vole au secours de Lecourbe, qui recule pied à pied devant Souvarow. L'avant-garde de ce dernier est culbutée à Altorf, abandonnant toute son artillerie. Le général russe gagne Coire à travers les précipices et la neige. Furieux contre les Autrichiens, il se retire et il est disgracié.

Lecourbe écrase le prince de Condé près du lac de Constance, Korsakoff abandonne les rives de la Thur.

En Hollande, le 26 août, 45,000 Anglais et Russes (duc d'York et Abercomby) débarquent et s'emparent du Helder. Brune essaye vainement de les refouler et est battu à Zyp (10 septembre). Il repousse leurs attaques dans ses lignes de Bergen et d'Alkmaër, mais 12 jours après (2 octobre), le duc d'York le tourne au village d'Egmont-op-Zee. Il se retire à Kastrikum où il bat complètement les Anglo-Russes. Il force alors le duc d'York à signer la convention d'Alkmaër par laquelle 8,000 prisonniers sont rendus et la Hollande évacuée.

CAMPAGNE D'ITALIE

1800

Le gouvernement du 18 brumaire est obligé d'accepter la situation faite par ses devanciers. Cependant le Premier Consul, écrivant directement à l'empereur d'Autriche et au roi d'Angleterre, fait une tentative généreuse pour obtenir la paix. Ses efforts sont inutiles, mais ils montrent à l'Europe et au monde que ce sont les puissances étrangères qui veulent la continuation de la guerre, et non pas la France. En même temps, le Premier Consul profite du mécontentement excité chez Paul Ier par la perte des batailles de Zurich et de Bergen, dont il attribue l'insuccès aux Autrichiens et aux Anglais, pour le détacher de la coalition; il lui renvoie huit mille prisonniers russes que les Autrichiens ont refusé d'échanger, et avant de les mettre en route, il les fait habiller, armer et équiper aux frais de la France. La Russie se retire de la coalition, et la France reste en présence de l'Angleterre et de l'Autriche avec les petits États à leur solde.

Après les démarches du Premier Consul, la guerre de 1800 devient une des plus légitimes de l'histoire; elle doit bientôt en devenir une des plus glorieuses.

I.

Comme en 1796, la guerre a lieu sur deux théâtres distincts : l'Allemagne et l'Italie.

L'échiquier est le même qu'en 1796. Il présente les mêmes points et les mêmes lignes stratégiques.

Les Autrichiens ont reconquis la vallée du Pô en 1799; nous les retrouvons sur la ligne de l'Apennin, ayant derrière eux trois lignes d'opérations, savoir : la route de Turin à Vérone par Milan et Brescia; la route de Turin à Mantoue par Crémone et Pavie; enfin la route d'Alexandrie à Ostiglia par la rive droite du Pô. Le Pô lui-même, dont ils possèdent les ponts, peut leur servir de ligne d'approvisionnements et en même temps favoriser leurs manœuvres. Ses divers affluents peuvent leur servir de lignes de défense en cas de retraite.

Les Français, très inférieurs en nombre et rejetés dans la rivière de Gênes, paraissent devoir se retire sur la ligne du Var; mais, si le gouvernement nouveau parvient à organiser une armée de secours, il peut la porter en Italie par l'un des passages des Alpes et lui donner pour ligne d'opérations la route correspondante dirigée alors sur Turin ou sur Milan. Les cols qui semblent les plus propres à favoriser cette manœuvre sont ceux de Tende, du Mont-Genèvre, du Mont-Cenis, du grand et du petit Saint-Bernard, enfin ceux du Saint-Gothard et du Simplon, si toutefois la position de l'armée française en Allemagne en permet l'usage.

Au début, les Autrichiens ont l'offensive et occupent la presque totalité de l'échiquier dont nous parlons; mais bientôt ils seront rejetés sur la défensive et devront chercher à reprendre leur ligne de retraite.

Examinons maintenant les moyens et les ressources des puissances belligérantes.

La France avait environ 250,000 hommes aguerris formant son armée de première ligne. Le Premier Consul décrète en outre la levée de 100,000 conscrits et celle du trentième cheval. Grâce à la confiance dont jouit le nouveau gouvernement, on trouve des fonds à emprunter; bientôt l'ordre remis dans les finances procure de nouvelles ressources, et la France a ainsi des hommes et de l'argent. Elle dispose de trois armées : l'armée d'Allemagne, placée sous les ordres de Moreau et destinée à prendre l'offensive dans la vallée du Danube; ensuite l'armée d'Italie, sous les ordres de Mas-

séna, comprenant environ 40,000 hommes, débris de l'armée de Novi et de celle de la Trebbia; elle doit défendre la rivière de Gênes, conserver cette place le plus longtemps possible, couvrir la ligne du Var et user par sa résistance le premier élan et la supériorité de l'armée autrichienne; enfin le Premier Consul crée à l'intérieur une troisième armée, dite *armée de réserve*, forte d'environ 60,000 hommes, et à laquelle il se propose d'assigner un rôle suivant les circonstances; il profite, pour l'organisation de cette armée, des éléments que la fin de la guerre de Vendée met à sa disposition, et du rassemblement dans le Midi des renforts destinés à l'armée d'Orient et qui ne peuvent lui parvenir. Ces trois armées sont les forces avec lesquelles la France se propose de soutenir la guerre.

L'Angleterre, au même moment, a une flotte dans le golfe de Gênes, destinée à appuyer les opérations des Autrichiens. Elle a de plus un corps à Mahon, qu'elle peut embarquer et jeter rapidement sur un point quelconque du littoral. Enfin, c'est elle qui verse dans les caisses de la coalition l'or nécessaire pour soudoyer toutes les troupes.

L'Autriche a deux armées : une armée d'Allemagne sous les ordres du baron de Kray, destinée à opérer sur le Rhin vis-à-vis de celle de Moreau, et une armée d'Italie, forte de 120,000 hommes, sous les ordres du baron de Mélas, destinée à s'emparer de Gênes, de la ligne du Var et à pénétrer dans le midi de la France.

Tel est l'ensemble des armées belligérantes. Examinons plus particulièrement les forces qui doivent opérer en Italie.

L'armée de Masséna est répartie de la manière suivante : la droite, sous Miollis, forte de 7 à 8,000 hommes, garde Gênes; le centre, sous les ordres de Soult, fort de 10 à 12,000 hommes, défend les crêtes de l'Apennin, aux cols de Cadibone et de la Bocchetta; la gauche, sous les ordres de Suchet, forte de 13 à 14,000 hommes, occupe le col de Tende, Nice et la ligne du Var; enfin, un corps détaché à l'extrême gauche, fort de 4,000 hommes, sous le général Thurreau, garde le Mont-Cenis. L'armée de Masséna, ainsi disposée, va recevoir le premier choc des Autrichiens,

l'amortir, user leur ardeur, et les livrer diminués et fatigués à l'attaque de l'armée de réserve. En attendant le commencement des opérations, son général s'occupe de la réorganiser, de réparer les vides que les malheurs de la campagne précédente et une épidémie cruelle ont faits dans ses rangs, enfin de pourvoir à ses premiers besoins, car elle est encore dans une détresse extrême.

L'armée de réserve s'organise à l'insu de la France et de l'Europe. Des préparatifs apparents, mais sans valeur réelle, sont faits à Dijon; ils suffisent pour tromper les espions de la coalition. Pendant que les Anglais et les Autrichiens se moquent des conscrits et des vétérans de notre nouvelle armée, le Premier Consul organise secrètement quatre belles et fortes divisions : l'une est tirée de la Bretagne, une deuxième de la Normandie, une troisième se forme à Paris, enfin une quatrième, dans le Midi, est tirée des dépôts de l'armée d'Égypte. Ces divisions s'acheminent lentement vers la Suisse, complétant en route leur organisation; elles sont considérées comme des renforts destinés à l'armée du Rhin : à un moment donné, elles formeront la partie principale de l'armée de réserve. En même temps, Moreau détachera de son armée une vingtaine de mille hommes, qui viendront se joindre aux quatre divisions précédentes, et l'armée de réserve, forte alors d'environ 60,000 hommes, pourra, sous les ordres directs de Bonaparte, jouer un rôle décisif dans la campagne. L'artillerie de l'armée de réserve est organisée à l'avance dans les dépôts de Besançon, Briançon et Auxonne. Les approvisionnements de munitions sont préparés dans les mêmes places. Les vivres, les fourrages et les effets sont rassemblés à Lyon et semblent destinés à l'armée d'Égypte.

Enfin, par un prodige d'activité, d'habileté et de secret, le Premier Consul improvise une armée sans que l'Europe et la France en soupçonnent l'existence.

L'armée autrichienne qui doit opérer en Italie dans la campagne de 1800 est forte de 120,000 hommes, et comprend neuf divisions. Elle est partagée en trois corps : le premier, fort d'environ 50,000 hommes et comprenant presque toute la cavalerie et la grosse artillerie de l'armée,

est chargé de garder le Piémont et d'observer les débouchés des Alpes. Le baron de Mélas avec les deux autres corps, forts d'environ 70,000 hommes, presque tous fantassins, se dispose à remonter la vallée de la Bormida pour attaquer le centre de l'armée française sur l'Apennin; il espère la couper en deux et diriger ensuite l'un de ses corps sur Gênes et l'autre sur le Var.

D'après ce qui précède, il est facile de comprendre et de comparer les plans des généraux opposés.

Le gouvernement autrichien, comptant sur sa supériorité numérique, veut prendre l'offensive; son armée d'Italie doit se mettre en mouvement la première, bloquer Gênes et envahir la France, puis, quand l'attention des Français sera ainsi attirée vers le Midi, l'armée d'Allemagne se mettra en mouvement à son tour, marchera sur Bâle, prendra la Suisse à revers et s'en emparera.

Le Premier Consul adopte de son côté les dispositions suivantes : l'armée d'Italie gardera la défensive et cherchera à fatiguer les Autrichiens par une résistance énergique. L'armée d'Allemagne franchira alors le Rhin, tournera l'aile gauche du baron de Kray et le rejettera vers Ulm et Ratisbonne. A ce moment, l'armée de réserve entrera en action; suivant les circonstances, elle rejoindra l'armée de Moreau pour marcher en masse sur Vienne, ou bien elle franchira les Alpes, apparaîtra soudainement en Italie et tombera sur les derrières du baron de Mélas.

Tels sont les préliminaires de la campagne, dont nous pouvons suivre maintenant les opérations.

II.

La campagne commence dans la rivière de Gênes. Le 5 avril, les Autrichiens prennent l'offensive; le baron de Mélas avec 70,000 hommes remonte les vallées de la Bormida et du Tanaro, et attaque simultanément les différents

cols de la chaîne des Apennins. Le général Elnitz commande la droite qui agit contre Suchet; le général Ott commande la gauche, forte de 25,000 hommes, qui se dirige sur Gênes; enfin, Mélas commande lui-même le centre, qui agit contre Soult.

Masséna ne s'attendait pas à une reprise aussi prompte des hostilités; il est surpris; la ligne française est coupée vis-à-vis de Savone; quinze à dix-huit mille hommes sont rejetés sur Gênes avec le général en chef, tandis que le reste de l'armée, sous les ordres de Suchet, est rejeté sur le Var. Le Premier Consul aurait voulu que Masséna concentrât à Gênes la plus grande partie de ses forces, 25 à 30,000 hommes environ, pour menacer de là les derrières et les communications des Autrichiens et paralyser ainsi leurs manœuvres vers la France; mais l'on se demande comment Masséna aurait pu faire vivre 30,000 hommes à Gênes, lorsque plus tard il eut tant de peine à en faire subsister la moitié. Cependant Masséna veut rouvrir ses communications avec Suchet; il divise ses troupes en deux corps : le premier, sous les ordres de Soult, est composé des divisions Gardanne et Gazan; le second, sous les ordres de Miollis, est composé des divisions Darnaud et Spital. Miollis fait une sortie au levant vers le Bisagno, pour attirer de ce côté l'attention des Autrichiens; il les culbute sur le Monte-Ratti, les rejette au delà de l'Apennin et leur fait 1500 prisonniers. Après avoir ainsi opéré par sa droite, Masséna opère rapidement par sa gauche; il fait une seconde sortie le 9 avril du côté de la Polcevera; il marche en deux colonnes : l'une, sous ses ordres directs, longe la mer par Voltri et Savone; l'autre, sous les ordres de Soult, marche dans les montagnes vers Sassello. Mais les faibles colonnes françaises rencontrent l'ennemi en forces très supérieures et manœuvrant lui-même pour se rapprocher de Gênes. Le baron de Mélas a réuni de ce côté environ 40,000 hommes. Nos petites divisions livrent des combats héroïques; mais elles ne peuvent triompher de la supériorité du nombre. La colonne de gauche est forcée de s'arrêter. Masséna eut alors un moment l'idée de rejoindre, avec cette colonne, celle de droite jusqu'alors plus

heureuse, de percer avec ses forces réunies, de se réunir à Suchet et de revenir ensuite délivrer Miollis dans Gênes. Mais le désordre et l'épuisement des troupes le forcèrent bientôt d'abandonner ce projet. Après plusieurs jours de combats infructueux, nos deux colonnes rentrent dans Gênes le 18 avril, ayant fait des efforts glorieux, ramenant 4,000 prisonniers, mais sans avoir pu rouvrir les communications.

Suchet, de son côté, a essayé de percer sur Savone, mais il a également échoué ; il a dû se retirer d'abord sur la Roya, et bientôt après sur le Var.

A partir de ce moment, Masséna est bloqué dans Gênes par le général Ott, pendant que Suchet défend la ligne du Var contre le général Elnitz.

Devant Gênes, les Autrichiens tentent une grande attaque le 30 avril ; ils sont repoussés après avoir occupé un instant le fort de Quezzi. Masséna conserve une attitude offensive ; il manœuvre autour de la place et s'attache à en éloigner le corps de blocus. Il a l'avantage d'opérer sur des lignes intérieures, contre des troupes séparées par de grands espaces, et par des difficultés naturelles considérables qui rendent toutes les communications précaires. Le 11 mai, il fait une sortie couronnée de succès ; le 13, il fait une nouvelle sortie, mais cette fois moins heureuse ; Soult, blessé, reste au pouvoir des Autrichiens. Le 16 mai, Savone capitule et Masséna est resserré dans Gênes. Il lutte alors contre un nouvel ennemi, plus terrible que l'armée autrichienne, c'est-à-dire la famine ; il est bloqué par terre par le général Ott et du côté de la mer par la flotte anglaise de lord Keit. Une garnison de 20,000 hommes et une population de 100,000 âmes ont promptement épuisé les ressources contenues dans la ville. Le 20 mai, il ne reste plus rien dans les magasins ; tout est consommé ; la garnison est sans distributions ; le peuple est sur le point de se révolter. Cependant Masséna ne parle pas encore de capitulation. Ce n'est que le 4 juin qu'il est enfin forcé par l'épuisement et la disette la plus absolue d'accepter les honorables conditions offertes par les généraux ennemis. Il sort de Gênes, après avoir accompli la

mission qui lui était confiée, c'est-à-dire après avoir considérablement affaibli, découragé et usé l'armée autrichienne, et après avoir ainsi préparé et facilité la tâche de l'armée de réserve.

Pendant ce temps, Suchet a défendu la ligne du Var, ligne de 15 à 18 lieues d'étendue, des montagnes à la mer. Le point capital est le pont de Saint-Laurent, qui est couvert d'une tête de pont et dont la défense est vigoureusement organisée. Plusieurs fois les Autrichiens se présentent devant cet ouvrage, le battent de feux d'artillerie et lancent ensuite sur les saillants des colonnes nombreuses. Ils échouent chaque fois contre la bravoure de nos troupes.

III.

Pendant que Masséna et Suchet arrêtent ainsi les efforts de l'armée aurichienne dans la rivière de Gênes, Moreau a pris l'offensive en Allemagne et l'armée de réserve se prépare à passer les Alpes.

Moreau a 130,000 hommes dont 30,000 occupent les places du Rhin sous Lecourbe, et le Saint-Gothard et le Simplon sous Moncey.

Il divise son armée en 4 corps : la droite à Schaffouse (Lecourbe) ; le corps de réserve, à Bâle (Moreau) ; le centre à Neuf-Brisach (Saint-Cyr) ; la gauche à Strasbourg (Sainte-Suzanne (carte, p. 27). Pressé par les ordres du Premier Consul, le 25 avril, il débouche par les trois ponts de Strasbourg, Neuf-Brisach, Bâle, menaçant la gauche autrichienne avec trois de ses corps (M. de Kray occupe tout le coude du Rhin de Constance à Strasbourg). Le 4e corps s'avance lentement vers la vallée de la Kinzig, évitant de se compromettre, inquiétant la droite de l'ennemi et attirant de ce côté l'attention du baron de Kray.

Mais le 28 avril Sainte-Suzanne se replie, repasse le Rhin à Strasbourg pour éviter un mouvement de flanc devant l'ennemi, franchit le pont de Neuf-Brisach et remplace Saint-Cyr devant Fribourg. Saint-Cyr et Moreau restant sur la rive allemande remontent jusqu'à Schaffouse où

Lecourbe traverse le Rhin ; Sainte-Suzanne rejoint l'armée par le Val-d'Enfer le 1er mai. Toute l'armée a traversé. Le but de Moreau est d'éloigner de Kray des Alpes.

Il ordonne à Lecourbe de s'emparer des magasins de Stokach) 3 mai). Marchant sur Engen, il rencontre de Kray traversant ce bourg, il le rejette ; malheureusement, Moreau n'est pas concentré ; Saint-Cyr, obligé de donner la main au 4e corps, est trop en arrière et ne peut recueillir le fruit de cette victoire.

De Kray poursuivi s'arrête à Mœsskirch. Richepanse débordant notre gauche nous donne la victoire. Malheureusement Saint-Cyr reste inactif à quelques lieues, prétendant n'avoir pas d'ordres.

Le 6 mai, Saint-Cyr surprend les Autrichiens traversant le Danube à Sigmaringen dans un coude du fleuve où il aurait pu les écraser. Moreau ne l'aide pas et lui donne l'ordre formel de se rapprocher de lui.

De Kray, changeant d'idée, traverse brusquement le Danube pour protéger les magasins de Biberach. Saint-Cyr bouscule les Autrichiens et dans un assaut superbe du Mettenberg frappe d'épouvante l'armée autrichienne. Les magasins de Memmingen sont pris. L'armée autrichienne se renferme dans Ulm.

Carnot vient rappeler à Moreau qu'il doit envoyer 25,000 hommes à l'armée de réserve.

Arrivé devant Ulm, Saint-Cyr propose d'enlever la position de force, mais Moreau laisse Sainte-Suzanne devant Ulm et marche sur Augsbourg.

Profitant de ce mouvement, de Kray se jette sur Sainte-Suzanne à Erbach (15 mai). Saint-Cyr accourt et ramène les Autrichiens sous le canon d'Ulm.

Moreau revient, hésite, passe sur la rive gauche, puis sur la rive droite, menace encore Augsbourg, puis se concentre entre l'Iller et le Lech, faisant face au Danube ; il reste dans une inaction calculée, attendant des nouvelles d'Italie.

Saint-Cyr et Sainte-Suzanne quittent l'armée pour dissensions avec Moreau.

IV.

Au commencement de mai, les quatre divisions de l'armée de réserve dont nous avons parlé arrivent au pied des Alpes. Le Premier Consul quitte Paris et les rejoint le 13 mai.

Aussitôt le passage commence. A l'extrême droite, le général Thurreau, avec 5,000 hommes, se présente au Mont-Cenis et attire de ce côté l'attention des Autrichiens. Puis, le général Chabran, formant la droite de l'armée, franchit le col du petit Saint-Bernard. Bonaparte, avec la colonne principale, passe au grand Saint-Bernard. Enfin, le détachement tiré de l'armée d'Allemagne et placé sous les ordres du général Moncey, prend à gauche le col du Saint-Gothard. C'est dans cet ordre que l'armée de réserve aborde et franchit la chaîne des Alpes.

Pour la colonne principale, le trajet dans les montagnes est d'environ 45 lieues, et pendant 10 lieues, de Saint-Pierre à Étroubles, il n'y a qu'un sentier de mulet. Dans la nuit du 14 au 15, Lannes franchit le col avec l'avant-garde. Le passage a lieu de nuit, afin d'éviter les avalanches que le soleil amène ordinairement pendant le jour. Derrière l'avant-garde viennent les divisions, traînant avec elles leur artillerie démontée. Le 20 mai, le Premier Consul franchit à son tour le Saint-Bernard ; mais il trouve l'armée arrêtée par le fort du Bard et accumulée dans la vallée de la Doria. Plusieurs attaques sur le fort sont inutiles ; le commandant résiste vigoureusement. On est alors obligé de faire défiler l'infanterie et la cavalerie par le sentier d'Albaredo, tandis que l'artillerie franchit le défilé pendant la nuit, en passant sur du fumier jeté dans la rue principale, avec les roues enveloppées et sous le feu des Autrichiens.

Enfin, le 22 mai, Lannes s'empare d'Ivrée et l'armée de réserve débouche en Piémont.

Mélas est complètement surpris. Pendant longtemps, il n'a regardé les opérations des Français sur ses derrières que comme de simples démonstrations. Il a laissé ses adversaires arriver jusque sur Lorca, vers Chivasso, sans prendre

aucune mesure décisive. Jusque-là même, il a douté de la présence de Bonaparte au milieu de l'armée. Mais à Chivasso, le Premier Consul s'est montré aux Autrichiens. Le général Mathieu Dumas remarque ici l'habileté avec laquelle Napoléon a toujours su se montrer ou se dérober aux troupes, suivant les circonstances.

Mélas donne alors des ordres tardifs de concentration, sans pouvoir encore deviner sur quel point l'armée de réserve va se diriger. Celle-ci, en effet, pendant que son avant-garde menace Turin, se dérobe tout à coup, marche sur Novare, surprend le passage du Tessin à Turbigo, le 31 mai, et s'empare de Milan le 2 juin.

A Milan, le Premier Consul rallie sa gauche, sous les ordres de Moncey ; il s'établit solidement en Lombardie, en garnissant la ligne du Tessin, en rejetant les arrière-gardes autrichiennes au delà de la Chièse, et en occupant de ce côté Brescia et Crémone.

Puis, maître de ce pays qui doit lui servir de base momentanée et qui couvre ses communications par la Suisse avec l'armée d'Allemagne, Bonaparte reprend ses opérations contre Mélas. Il laisse deux divisions sur le Tessin, faisant face à l'ouest ; deux autres sur la Chièse, faisant face à l'est ; entre les deux une réserve à Milan ; et il passe dans la partie méridionale de la vallée du Pô, de manière à couper complètement les communications de l'armée autrichienne. Le Premier Consul marche à la tête d'une armée d'expédition forte d'environ 30,000 hommes et organisée en trois corps. Le premier, sous les ordres de Lannes, représente l'avant-garde et comprend trois brigades d'infanterie et une brigade de cavalerie. Le second, sous les ordres de Victor comprend les deux divisions d'infanterie Gardanne et Chambarlhac, avec la brigade de cavalerie Kellermann. Enfin le troisième que Desaix doit commander dans quelques jours, comprend les deux divisions d'infanterie Boudet et Monnier. Il y a une petite réserve de cavalerie commandée par Murat, et auprès du général en chef se trouve un petit corps de réserve, formé par la garde consulaire, qui comprend deux bataillons et deux escadrons.

Le 6 juin, Lannes, avec l'avant-garde, surprend le passage du Pô à Belgiojoso.

Murat le suit le lendemain, et, le 8, l'armée française est sur la rive droite du fleuve. Lannes marche sur Tortone ; le 9, il rencontre le corps de Ott, revenant du blocus de Gênes et que Mélas a dirigé sur Plaisance pour assurer sa ligne de retraite. Le combat s'engage à Montebello. Ott croyait n'avoir devant lui que l'avant-garde de l'armée française ; il espérait la culbuter facilement ; mais derrière le corps de Lannes, se trouvait le corps de Victor, et la première division de ce corps, paraissant à propos, soutient la division Watrin et accable les Autrichiens. Ceux-ci perdent 3,000 hommes tués ou blessés et 5,000 prisonniers.

L'armée de réserve au confluent du Pô et du Tessin ayant des ponts à Pavie, Belgiojoso, Plaisance, peut se porter soit dans le défilé de la Stradella par où passe l'unique route de retraite de l'armée autrichienne par la rive droite du Pô, soit sur le flanc de l'ennemi s'il voulait se retirer par la rive gauche et tenter le passage du Tessin.

Les 10 et 11 juin, l'armée se réorganise ; Desaix arrive d'Égypte et prend le commandement du corps qui lui est destiné. Le 12, on avance sur Tortone. Le 13, on débouche dans la plaine de Marengo. Le 14 a lieu la bataille de ce nom, dont nous allons tracer l'esquisse.

V.

Gênes avait succombé le 4 juin. Elnitz avait abandonné à la même époque l'attaque de la ligne du Var, et Mélas avait enfin concentré son armée sous Alexandrie, derrière la Bormida. Il a laissé 25,000 hommes dans les places ; il en a encore 40,000. Il avait alors trois partis à prendre : livrer une bataille offensive pour reconquérir sa ligne de retraite et rouvrir ses communications par la rive droite du Pô, ou tenter le passage du Tessin dans le même but, ou enfin faire une guerre défensive en se basant sur Gênes et sur la flotte anglaise. Il s'arrête au premier de ces trois partis et se dis-

pose à livrer une bataille offensive à l'armée française quand celle-ci arrivera en présence.

Le premier corps de notre armée, celui de Victor, s'est avancé jusqu'à Marengo et a pris position le long du Fontanone, ayant sa cavalerie vers la gauche et occupant sur son front, comme poste détaché, la ferme de Pedra-Bona. Le corps de Lannes s'est établi en arrière de celui de Victor, formant un second échelon ou une première réserve à hauteur de la Spinetta. Enfin le corps de Desaix en forme une troisième un peu en avant de San-Giuliano. Mais comme, en prenant cette disposition, les Français ont trouvé peu de résistance, comme les reconnaissances poussées sur Alexandrie ont été mal faites, Bonaparte croit que l'ennemi lui a échappé; il le suppose dans la rivière de Gênes, et il envoie Desaix vers Novi, avec une de ses divisions, pour avoir des nouvelles. Lui-même se disposait à marcher de ce côté, lorsqu'il est heureusement arrêté par un débordement de la Scrivia.

Tout à coup, dans la matinée du 14 juin, les Autrichiens prennent l'offensive, débouchent d'Alexandrie et surprennent l'armée française.

Notre ordre de bataille n'est encore qu'un ordre préparatoire; la position que présente le Fontanone est suffisamment garnie pour arrêter les premiers efforts de l'ennemi, mais en même temps les deux tiers de l'armée, formant deux échelons successifs, présentent de fortes réserves dont le général en chef peut disposer suivant les circonstances.

Les Autrichiens débouchent en trois colonnes : une à gauche se dirige sur Castel-Ceriolo et menace notre droite, une autre au centre se dirige sur Marengo, enfin la troisième à droite marche sur la Stortigliana. La réserve suit la colonne du centre. Mais le débouché des colonnes autrichiennes par leur tête de pont est long et difficile. Victor, quoique surpris, a cependant le temps de prendre ses premières dispositions.

L'action s'engage à la ferme de Pedra-Bona, qui est em-

portée par l'avant-garde autrichienne. Puis les colonnes se déploient, et leur ordre de bataille offensif indique deux attaques partielles : l'une sur Marengo qui menace notre centre, l'autre sur Castel-Ceriolo pour tourner notre droite.

L'attaque centrale est vigoureusement repoussée par les divisions Gardanne et Chambarlhac, qui défendent avec acharnement le village de Marengo et les bords du Fontanone. Les Autrichiens sont rejetés à plusieurs reprises et font de grandes pertes.

L'attaque sur notre droite est contenue par le corps de Lannes, qui vient se déployer à la droite de celui de Victor et qui, ne pouvant s'étendre jusqu'à Castel-Ceriolo, fait un crochet de ce côté pour couvrir le flanc de notre ordre de bataille. Le premier moment de l'engagement nous est donc favorable.

Mais la supériorité du nombre finit par l'emporter, car 30,000 Autrichiens et 200 pièces de canon luttent contre 15,000 Français qui n'ont que 40 bouches à feu. Les attaques partielles réussissent donc et amènent une attaque générale de toute l'armée autrichienne, qui, après avoir pris pied sur la position, aux deux points de Marengo et de Castel-Ceriolo, se porte en avant tout entière et repousse vigoureusement devant elle les deux corps de Victor et de Lannes, lesquels se retirent lentement, et toujours en combattant, sur la route de Tortone.

Le succès de l'attaque générale a ainsi amené l'occupation de la position par les Autrichiens et son évacuation par l'armée française. Il est midi et la bataille semble perdue.

Cependant le Premier Consul est arrivé sur le champ de bataille. Il jette vers la droite, à 600 mètres environ au delà du corps de Lannes, les deux bataillons de la garde consulaire qui se forment en carrés, reçoivent le choc des colonnes ennemies et permettent à notre ligne de se reformer et de battre en retraite par échelons et avec plus d'ordre. Il envoie vers Castel-Ceriolo la brigade Carra-Saint-Cyr de la division Monnier, pour couvrir le chemin de Salé, menacer le flanc des Autrichiens et protéger notre mouvement de retraite.

Néanmoins, vers trois heures, la victoire semble toujours appartenir aux Autrichiens. Nous sommes en pleine retraite. Nous n'avons plus dans la plaine qu'un seul point d'appui, San-Giuliano, et un nouvel effort de l'ennemi va nous l'arracher.

A cette limite extrême de la journée, la fortune nous réservait encore une chance favorable.

Desaix débouche en effet sur le champ de bataille avec la division Boudet; envoyé sur la route de Novi, il a su s'arrêter à propos et revenir au canon. Il voit en arrivant que la bataille est perdue, mais il voit aussi qu'il n'est que quatre heures et qu'on peut encore en gagner une autre. Bonaparte tente alors un dernier retour offensif. Il le fait préparer par le feu de douze pièces de canon que le général Marmont dirige de très près sur la tête des colonnes autrichiennes. Puis, quand ces colonnes sont ébranlées par le feu de l'artillerie, la division Boudet débouche sur elles, formée en trois échelons par demi-brigades, et malgré la mort du général Desaix, malgré une vive résistance, elle parvient à ressaisir la victoire. Celle-ci est décidée par le général Kellermann qui, saisissant l'à-propos, se précipite avec sa brigade de cavalerie sur le flanc de la colonne autrichienne, au moment où elle est attaquée en tête par la division Boudet, la coupe en deux, fait mettre bas les armes à une partie des troupes, et en même temps contient la cavalerie ennemie.

Dès lors le succès est assuré; nous réoccupons tout le terrain perdu; à dix heures du soir, la division Gardanne rentre dans la ferme de Pedra-Bona, d'où elle avait été chassée le matin.

Les Autrichiens ont perdu 8,000 hommes, tués ou blessés, et 4,000 prisonniers. Les Français ont eu 6,000 tués ou blessés et 1000 prisonniers.

Le lendemain, 16 juin, Mélas, ayant perdu tout espoir de rouvrir ses communications, conclut la convention d'Alexandrie qui nous rend l'Italie tout entière jusqu'au Mincio.

Le général Mathieu Dumas compare les opérations de l'armée de réserve, depuis le passage du Saint-Bernard jusqu'à la bataille de Marengo, à celles du prince Eugène en

1706, depuis le passage du Pô jusqu'à la bataille de Turin. Bonaparte cherche, en effet, comme le prince Eugène, à délivrer une place assiégée; pour cela, il vient s'établir sur les communications de l'ennemi, puis il livre une bataille, et le succès le rend maître de toute l'Italie septentrionale.

VI.

Dès que l'armée de réserve eut franchi les Alpes, Moreau ne craignant plus de découvrir la montagne veut couper la retraite à de Kray en passant le Danube au-dessous d'Ulm. Lecourbe le traverse à Hochstett où de magnifiques charges de cavalerie nous assurent le succès.

M. de Kray quitte Ulm poursuivi jusqu'à Nordlingen.

Moreau repasse le Danube, vient border l'Isar et occuper Munich. Pour protéger sa droite, il envoie Molitor occuper les Grisons et le Tyrol.

Une suspension d'armes est signée à Parsdorf (15 juillet).

Les négociations entamées à Lunéville ne peuvent aboutir (de Cobentzel et Joseph Bonaparte), l'Autriche refusant de traiter sans l'Angleterre.

Le Premier Consul donne l'ordre de reprendre les hostilités pendant l'hiver.

Nous avons cinq armées : Macdonald dans les Grisons (15,000 hommes), menaçant le Tyrol allemand et le Tyrol italien; Moreau et Brune placés des deux côtés des Alpes à peu près à la même hauteur, le premier sur l'Inn avec 130,000 hommes, le second sur le Mincio avec 110,000 hommes; Augereau, au flanc gauche de Moreau, surveille les levées faites en Souabe; Murat surveillera l'Italie centrale avec les 10,000 grenadiers qu'il amène de France.

Les Autrichiens ont 80,000 hommes sur l'Inn (archiduc Jean), 20,000 dans le Tyrol (général Iller), 80,000 derrière le Mincio (Bellegarde), 10,000 dans la Romagne.

Moreau occupe une retraite formidable, un plateau montueux et boisé, abordable seulement par les deux routes qui

partent de Munich sur l'Inn, l'une par Ebersberg au sud, l'autre par l'éclaircie de Hohenlinden au nord. Le bas du plateau jusqu'à l'Isar est marécageux, coupé et difficile.

L'archiduc Jean veut tourner cette position, remonter l'Isar et couper les communications de Moreau.

Laissant 20,000 hommes sur l'Inn, le 26 novembre il traverse cette rivière par les trois ponts de Braunau, Neu Oeting, Mühldorf.

Au même moment Moreau, ne s'attendant pas à une bataille, a son aile droite (Lecourbe et Molitor) dans l'Inn supérieur ; il envoie son aile gauche à 15 lieues en avant, vers Mühldorf ; sa droite, à 10 lieues de lui, marche sur Ebersberg.

L'archiduc Jean rencontre des difficultés inouïes dans ce terrain marécageux et voyant nos mouvements de troupes, désespérant d'arriver, craignant d'être coupé à son tour, il s'arrête, attaque notre gauche avec trois colonnes : une par un affluent de l'Isen, une par la route de Mühldorf et une par le pont de Kraibourg. Grâce à la vigueur de ses lieutenants à Ampfing, Moreau peut retirer son aile gauche.

L'archiduc Jean, fier de nous avoir fait reculer, nous poursuit en trois colonnes; sa droite remonte l'Isen, son centre prend la route de Hohenlinden, sa gauche suit des chemins d'exploitation.

Moreau juge immédiatement la situation; il le laisse s'engager dans la forêt, puis, lorsqu'il sera bien engagé, il arrêtera la tête de l'armée ennemie au milieu du défilé, rabattra son centre de la route d'Ebersberg sur la route de Hohenlinden; prenant ainsi les Autrichiens par derrière, il les enfermera dans ce coupe-gorge et les détruira.

Moreau se déploie dans l'éclaircie de Hohenlinden, sur le bord du plateau en avant des villages, en deux masses, l'une face à la vallée de l'Isen, l'autre face à la route, sa cavalerie et son artillerie au centre.

Il envoie l'ordre un peu vague à Richepanse et à Decaen (qui sont sur la route du sud) de se rabattre sur Mattenboëtt (route du nord).

La colonne principale des Autrichiens cherche en vain à déboucher dans la plaine de Hohenlinden; elle se jette dans les sapins où a lieu un combat corps à corps. Mais un flottement paraît dans les lignes autrichiennes; Moreau donne à Ney l'ordre de charger, « Richepanse et Decaen sont sur les derrières des Autrichiens », s'écrie-t-il.

Ney les aborde de front, Grouchy de flanc; ils les poussent pêle-mêle dans cette gorge au milieu de leur artillerie et de leur cavalerie.

Pendant ce temps, et dès qu'il en a reçu l'ordre, Richepanse sans attendre Decaen part vers Saint-Christophe, y rencontre l'aile gauche autrichienne débouchant des chemins de traverse, laisse la brigade Drouet faire face à l'ennemi, comptant sur le secours prochain de Decaen. Il s'enfonce dans le bois. Arrivé à Mattenboëtt, il coupe la colonne autrichienne, laisse un régiment faire face à l'arrière-garde ennemie et, à la tête de son dernier régiment, se rabat hardiment à la suite des Autrichiens qu'il jette sur leurs bagages.

Bientôt en face de lui des cris s'élèvent : les Français! Ney et Richepanse s'embrassent ivres de joie après avoir traversé toute l'armée autrichienne.

L'ennemi a perdu 20,000 hommes, 87 canons, 300 voitures.

Poursuivant sa marche en avant, Moreau traverse l'Inn supérieur; l'archiduc Jean arrête quelques instants Lecourbe à Salzbourg, mais Decaen ayant traversé la Salza à Laufen, il se hâte de décamper. L'archiduc Charles, appelé trop tard à la tête des Autrichiens, ne peut nous empêcher de traverser la Traun, l'Ens et d'arriver aux portes de Vienne où Moreau refuse d'entrer, aimant mieux conquérir la paix.

Il signe l'armistice de Steyer (25 décembre).

Pendant cette campagne, Augereau s'avance sur Nüremberg, disperse au brillant combat d'Éberach les levées faites en Souabe, mais il doit rester sur la défensive sur la Reduitz. Isolé devant un ennemi nombreux (général Klenau), il est sauvé par l'armistice de Steyer.

Macdonald franchit le Splügen malgré un froid terrible et des avalanches qui emportent un demi-escadron et cent hommes d'une compagnie. Il attaque vainement le mont Tonal et se porte sur Trente pour faire tomber le Mincio.

Brune a devant lui la ligne formidable du Mincio, longue de sept à huit lieues, s'appuyant au lac de Garde et à Mantoue, défendue par 70,000 Autrichiens.

Il veut le passer sur deux points. Dupont soutenu par Suchet le traverse par Pozzolo qui est pris et repris six fois, mais nous perdons en ce point 6,000 hommes. Le lendemain Brune traverse à Mozzembano sans être inquiété.

Il marche sur l'Adige et envoie Moncey sur Trente. Landon pris entre Macdonal et Moncey, ne se sauve qu'en faisant croire à un traité.

Brune accorde l'armistice de Trévise où il a le tort de ne pas demander Mantoue.

Un soulèvement en Toscane, fomenté par les Napolitains, est réduit par Miollis.

La paix de Lunéville nous donne le Rhin, la Belgique; en Italie, l'Autriche abandonne les pays à droite du Pô et de l'Adige.

Heureuse la France à cette époque! Elle avait atteint sans les dépasser ses frontières naturelles; elle avait conquis le respect des autres peuples en conservant leur estime et sans mériter leur haine; elle avait de grands généraux et de vaillantes armées, et l'une d'elles, l'armée d'Allemagne, était aussi remarquable par son honnêteté, son patriotisme et sa discipline que par sa valeur. Heureuse enfin la France à cette époque, car son gouvernement savait allier la force à la modération!

La campagne de 1800, indépendamment de ses enseignements politiques, offre de nombreux enseignements militaires. Sous le rapport de l'organisation, on y voit apparaître les corps d'armée qui sont formés par la réunion de plusieurs divisions et qui doivent être développés et perfectionnés en 1805. Sous le rapport de la préparation de

la guerre, on y remarque les soins si multipliés qu'y apporte le Premier Consul. Sous le rapport stratégique, le passage des Alpes, l'occupation de la Lombardie et la marche sur Alexandrie, forment un ensemble de manœuvres aussi remarquables par la conception que par l'exécution. Enfin, sous le rapport tactique, Victor, à Montebello, marchant au secours de Lannes ; Desaix, à Marengo, accourant au canon ; Kellermann secondant avec vigueur l'attaque de la division Boudet ; Richepanse exécutant avec une intuition merveilleuse les ordres vagues de Moreau à Hohenlinden ; Decaen sauvant Lecourbe au passage de la Salza, offrent des exemples du concours que les chefs de corps doivent se prêter mutuellement et de l'initiative qu'ils doivent souvent savoir prendre.

Les détails de la campagne que nous venons d'esquisser se trouvent dans les ouvrages suivants : *Histoire du Consulat et de l'Empire ;* les *Guerres de la Révolution*, de Jomini ; les *Victoires et Conquêtes ;* le *Mémorial du Dépôt de la Guerre ;* le *Précis des événements militaires*, de Mathieu Dumas ; les *Mémoires de Napoléon*, de Gourgaud et de Montholon ; la *Correspondance de Napoléon ;* la *Campagne de* 1800, par Bülow ; la même, par le duc de Valmy : la *Bataille de Marengo*, par Berthier ; l'*Art de la guerre au XIX^e^ siècle*, par Rüstow.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

1805

Pour l'époque si intéressante du premier Empire, nous étudierons successivement les campagnes de 1805 et de 1806, qui en marquent l'apogée; puis, celles de 1809, 1810 et 1812, qui en signalent le déclin; enfin, celles de 1813, 1814 et 1815, qui en amènent la ruine.

I.

La paix d'Amiens, en rétablissant nos relations amicales avec l'Angleterre, avait rendu la tranquillité à toute l'Europe, mais ce ne fut pas pour longtemps. Bientôt l'opinion publique en Angleterre s'effraye de la concurrence de l'industrie et du commerce français, et le ministère, cédant à l'impulsion générale, montre des dispositions peu favorables au maintien de la paix; il espère, en la rompant, anéantir la marine de la France, rendre l'Angleterre souveraine des mers, et pouvoir alors dicter des lois commerciales à toute l'Europe, sans craindre aucune concurrence pour le débouché de ses marchandises et de ses produits coloniaux. Les pamphlets des émigrés soldés par l'Angleterre aggravent la situation, et bientôt les violences du Premier Consul et la scène qu'il fait à lord Whitworth, font prévoir une prochaine rupture.

La France, profitant de ses succès antérieurs, réunit à son territoire le Piémont et la Hollande, crée une république

italienne, intervient en Suisse, et envoie en Orient le colonel Sébastiani, dont la mission éveille les craintes et la jalousie des autres puissances. De son côté, l'Angleterre veut garder Malte, et les deux gouvernements s'accusent réciproquement de ne pas exécuter les conditions de la paix d'Amiens. Cette situation finit par amener la guerre en **1803**, et les deux nations peuvent revendiquer une part égale de responsabilité dans l'explosion de cette nouvelle lutte.

Le Premier Consul fait envahir et occuper le Hanovre par le maréchal Mortier; c'est là le seul théâtre où les deux puissances belligérantes puissent se joindre au début des hostilités. Puis il conçoit le projet de renouveler les opérations de César et de Guillaume le Conquérant, et il veut effectuer une descente en Angleterre. Il réunit des troupes nombreuses sur les côtes de l'Océan, il fait construire une immense flottille destinée à leur embarquement, et il cherche à amener dans la Manche une flotte de guerre assez puissante pour assurer le passage. L'Angleterre, se sentant sérieusement menacée, forme contre nous une troisième coalition comprenant l'Autriche, la Russie, la Suède et le royaume de Naples. C'est alors que s'ouvre la campagne de **1805**, et que nous prenons l'étude des événements.

Commençons par comparer nos moyens de guerre avec ceux de la coalition. La France a environ **400,000** hommes, dont **300,000** prêts à entrer en campagne. D'après le plan primitif du Premier Consul, **150,000** hommes devaient franchir le détroit et **150,000** autres garder l'intérieur et les frontières. Mais, par suite de la coalition des puissances continentales, Napoléon prévoit trois attaques et forme trois armées. Il forme au nord, pour couvrir la frontière et les établissements de la flottille, un corps d'observation comprenant quelques bons bataillons, des dépôts, des marins et des cohortes de garde nationale. Il forme au midi, en Italie, une armée de **50,000** hommes, qu'il place sous les ordres de Masséna, et à laquelle se joindront **20,000** hommes amenés du royaume de Naples par le général Gouvion-Saint-Cyr. Enfin, il organise, pour agir en Allemagne, la Grande-Armée, qui comprend sept corps d'infanterie et une réserve

de cavalerie. Le premier corps est fort de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie; il occupe le Hanovre et se trouve sous les ordres du maréchal *Bernadotte*, qui a remplacé le maréchal Mortier. Le deuxième corps, sous les ordres du maréchal *Marmont*, se trouve au camp d'Utrecht et comprend trois divisions d'infanterie avec une division de cavalerie. Le troisième, sous le maréchal *Davout*, comprend aussi trois divisions d'infanterie avec une division de cavalerie, et se trouve au camp d'Ambleteuse. Le quatrième, sous le maréchal *Soult*, fort de quatre divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, est au camp de Boulogne. Le cinquième, sous le maréchal *Lannes*, est à Arras, et comprend la division de grenadiers Oudinot, avec la division Gazan et une division de cavalerie. Le sixième, sous le maréchal *Ney*, formé de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, est au camp de Montreuil. Le septième, enfin, sous les ordres du maréchal *Augereau*, se trouve en Bretagne, où il devait s'embarquer pour l'expédition d'Angleterre sur la flotte de Brest. La Grande-Armée comprend, en outre, une réserve de cavalerie commandée par *Murat*, et forte de six divisions. Enfin, l'*Empereur* a près de lui dix bataillons de la garde, avec six escadrons et vingt-quatre bouches à feu. La Grande-Armée, ainsi organisée, est forte d'environ 150,000 fantassins, 40,000 cavaliers et 340 bouches à feu. La proportion de la cavalerie est donc à peu près du quart et celle des bouches à feu de moins de deux pièces par mille hommes. Les principes d'organisation de la Grande-Armée ont déjà été appliqués en Allemagne et en Italie pendant la campagne de 1800; mais la campagne de 1805 va, pour ainsi dire, en consacrer l'usage. L'ensemble de nos forces actives présente plus de 300,000 hommes, qui forment peut-être les meilleures armées qui aient jamais existé. Leurs campagnes précédentes, leur séjour dans les camps de la Manche leur ont donné une double force physique et morale qui doit leur permettre de vaincre et d'asservir l'Europe. Il faut ajouter que l'Empereur comptait joindre aux troupes françaises l'armée bavaroise et quelques contingents allemands et les employer particulièrement en

seconde ou en troisième ligne. Comme moyens financiers, le gouvernement français dispose immédiatement de soixante millions, prix de la Louisiane, récemment vendue aux États-Unis; en outre, les impôts, dont on n'a pas abusé, présentent d'immenses ressources. Ces moyens de guerre, troupes et argent vont, entre les mains habiles de Napoléon, amener des résultats prodigieux.

Examinons maintenant les ressources de la coalition. L'Angleterre domine les mers avec 75 vaisseaux, 100 frégates, 100,000 matelots; enrichie par son commerce, elle soudoie toutes les troupes de la coalition. Sur le continent, les alliés projettent trois attaques et disposent leurs armées en conséquence. Au nord, une armée de 40,000 hommes environ, comprenant des Russes, des Suédois et des Anglais, doit envahir la Hollande. En Italie, l'archiduc Charles, avec une armée de 80,000 hommes, prendra l'offensive, franchira l'Adige et reconquerra la Lombardie, pendant qu'une armée d'Anglais, de Russes et de Napolitains fera une diversion dans l'Italie méridionale. Dans le bassin du Danube, une armée autrichienne de 80,000 hommes envahira la Bavière, prendra position derrière l'Iller et y sera renforcée de deux armées russes fortes chacune de 60,000 hommes qui viendront successivement la rejoindre. L'effectif des diverses armées que nous venons d'indiquer est d'environ 350,000 hommes. La coalition espère, en outre, entraîner la Prusse, et disposer alors de plus de 500,000 hommes. Mais l'Empereur ne doit pas lui en laisser le temps, comme nous l'indiquerons en parlant des plans de campagne des deux partis.

Avant de nous occuper de ces plans de campagne, il convient de jeter un coup d'œil sur le terrain qui doit servir de théâtre aux opérations de 1805.

Laissant de côté les deux théâtres secondaires d'Italie et de Hollande, nous ne nous occuperons que du théâtre principal, qui est formé par la vallée du Danube. Il est borné, au nord, par les frontières neutres de la Hesse, de la Saxe et de la Prusse; au sud, par les Alpes, où manœuvreront quelques corps secondaires, mais où les grandes armées ne sauraient pénétrer; à l'ouest, par le Rhin, qui va servir de

base d'opérations à l'armée française; enfin, à l'est, par la March ou Morawa, qui formera la dernière ligne de défense de l'armée austro-russe.

Les points stratégiques ou les points importants de cet échiquier sont : Vienne, capitale de l'Autriche; Munich, capitale de la Bavière; Augsbourg, Saltzbourg, Brünn, capitales de provinces; en second lieu, Ulm, Braunau, Passau, Lintz, Olmütz, qui sont les principales places fortes; en troisième lieu, les cols de la forêt Noire, des Alpes de Souabe et des montagnes de Bohême; en quatrième lieu, les points de passage des cours d'eau, c'est-à-dire les ponts du Danube et de ses affluents; enfin, les points de rencontre, les embranchements ou les nœuds des principales routes, comme Heidenheim, Nordlingen, Saint-Poelten, etc.

Les lignes stratégiques ou les lignes importantes sont, comme lignes naturelles, le Rhin, le Danube, l'Iller, le Lech, l'Iser, l'Inn, la Traun, la Morawa; avec la forêt Noire, les Alpes de Souabe et le Böhmer-Wald, qui serviront de lignes de défense successives à l'armée autrichienne. Comme lignes artificielles, nous touvons d'abord les routes qui conduisent de la vallée du Rhin dans celle du Danube, vers Donauwerth et Ingolstadt; puis les routes qui descendent la Vallée du Danube dans la direction de Vienne; enfin, celles qui remontent la vallée de la Morawa vers Olmütz.

Tels sont les principaux accidents stratégiques de l'échiquier de 1805.

Nous arrivons à l'étude des plans de campagne des généraux opposés.

Le plan des coalisés était d'abord de rester sur la défensive en Allemagne, derrière l'Iller, et de prendre au contraire l'offensive en Italie. Ils espéraient se rendre facilement maîtres de la Lombardie et du Piémont; puis ils comptaient envahir la France par le Tyrol et par la Suisse. Mais les Anglais, envisageant avec effroi les formidables préparatifs du camp de Boulogne et craignant toujours de voir effectuer la descente de l'armée française, pressent l'Autriche de

commencer les opérations. Celle-ci, sans attendre que les autres puissances soient prêtes, donne alors l'ordre à son armée d'Allemagne de pénétrer en Bavière, comme nous l'avons vu plus haut, pour occuper le pays et venir prendre position sous le canon d'Ulm.

L'armée bavaroise se retire avec l'électeur à Würtzbourg.

L'Empereur, devinant alors la situation et les projets de ses ennemis, se prépare à garder la défensive au nord et en Italie, mais à prendre en Allemagne une offensive vigoureuse et à écraser successivement les trois armées ennemies, échelonnées à de trop grandes distances les unes des autres dans la vallée du Danube. A cet effet, il va d'abord concentrer rapidement et secrètement la Grande-Armée sur les bords du Rhin. Puis, pour tromper Mack et le retenir dans ses positions d'Ulm, il fera des démonstrations devant le val d'Enfer et la vallée de la Kinzig. En même temps, il fera exécuter à son armée une vaste conversion stratégique qui la portera sur le Danube, entre Donauwerth et Ingolstadt, qui lui permettra d'intercepter les communications de l'armée autrichienne et de lui faire mettre bas les armes. Après cette première série d'opérations, l'Empereur compte se retourner rapidement contre l'armée russe de Kutusoff; il espère l'accabler, entrer à Vienne et y dicter la paix; ou bien il partira de cette capitale pour écraser les dernières forces de la coalition.

En exécution de ce plan, la Grande-Armée se met en mouvement vers la fin d'août, exécute des marches de concentration qui la transportent sur le Meyn et sur le Rhin.

D'après les ordres de marche donnés à Boulogne, le 26 au soir, le 1er corps se rassemble à Gœttingue et se dirige sur Würtzbourg; le 2e corps remonte le Rhin et le Meyn, et se dirige vers le même point; ces deux corps rallient l'armée bavaroise et forment, à Würtzbourg, un rassemblement de 60,000 hommes, qui représente la gauche de l'armée française. Le 5e corps part d'Arras, et passant par La Fère, Reims et Nancy, se dirige sur Strasbourg;

il est accompagné de la réserve de cavalerie; ce corps représente l'avant-garde de l'armée et doit faire des démonstrations aux débouchés de la forêt Noire pour retenir l'armée autrichienne dans sa position d'Ulm. Les 3e, 4e et 6e corps partent, le 29 août, d'Ambleteuse, de Boulogne et de Montreuil; le 5e corps passe par Cassel, Namur, Luxembourg, et arrive à Manheim; le 4e corps passe par Lille, Douai, Mézières, Metz et se concentre à Spire; le 6e suit la route du 5e jusqu'à Nancy, mais de Nancy se dirige sur Lauterbourg; chacun de ces corps marche par échelons de division et à une journée de distance entre les divisions. Le 25 septembre, les différents corps sont rendus à leur destination; l'armée est concentrée, et c'est alors que commencent les opérations dont nous allons nous occuper. Il faut ajouter que le 7e corps, venant de Bretagne, doit arriver sur le Rhin une quinzaine de jours après les autres, et qu'il y servira d'armée de réserve.

II.

Le 1er et le 2e corps, avec l'armée bavaroise, sont donc à Würtzbourg, et forment la gauche de l'armée; les 3e et 4e corps sont à Manheim et à Spire et en forment le centre; les 5e et 6e corps, avec la garde et la réserve de cavalerie, sont à Kelh et à Lauterbourg, et forment la droite. Au même moment, l'armée de Mack est toujours derrière l'Iller, entre Ulm et Memmingen; la première armée russe est aux environs de Vienne, et la seconde sur la Vistule.

L'armée française est prête à entrer en campagne; elle a reçu des capotes, des souliers, 50 cartouches par homme, 8 jours de vivres dont 4 de pain et 4 de biscuit; ses approvisionnements d'artillerie sont complets. L'Empereur organise en même temps sa base d'opérations sur le Rhin, de Bâle à Mayence; il y appelle les troisièmes bataillons des corps de la Grande-Armée, et, dans les cadres de ces bataillons, il verse les 80,000 conscrits de l'année; il forme de plus des cohortes de gardes nationales, et le 7e corps doit

arriver sous peu de jours. Il prépare sur cette base des hôpitaux, des magasins, des manutentions; il fait fabriquer 500,000 biscuits à Strasbourg; enfin il rassemble tous les approvisionnements nécessaires à l'armée.

Le 25 septembre, Murat et Lannes franchissent le Rhin sur le pont de Kelh; ils se présentent aux défilés de la forêt Noire; ils y font des démonstrations qui attirent l'attention de l'ennemi et qui l'empêchent d'apercevoir les mouvements des autres corps. Ceux-ci se mettent en marche le 26. La droite suit la direction de Carlsruhe à Donauwerth; elle côtoie le pied des Alpes de Souabe et couvre la marche du reste de l'armée; après avoir rallié Lannes et Murat, elle est forte d'environ 60,000 hommes; l'Empereur marche à sa tête. Le centre suit la direction de Manheim à Neubourg. La gauche se dirige de Würtzbourg sur Ingolstadt.

Le 3 octobre, l'armée occupe un front d'opérations ou un front de marche qui va de Louisbourg à Anspach par Hall et Ingelfingen; l'étendue de ce front est d'environ 25 lieues, sa direction est oblique par rapport à la position de l'armée autrichienne, et la manœuvre tournante de l'armée française commence à se dessiner.

Du 3 au 7, nos colonnes continuent leur marche et se portent du premier front d'opérations au deuxième; celui-ci marque un nouveau degré de conversion, s'incline plus que le précédent sur la position ennemie et devient parallèle au Danube. Le 7 octobre, en effet, la droite est à Heidenheim vis-à-vis Donauwerth, le centre à OEttingen et Nordlingen vis-à-vis Neubourg, la gauche à Eichstett vis-à-vis Ingolstadt. L'étendue du front est d'environ quinze à seize lieues.

Pendant cette marche, la ligne d'opérations se constitue derrière l'armée sur Francfort et Mayence; c'est évidemment une ligne accidentelle que l'Empereur abandonnera après le succès de sa manœuvre pour reprendre sa ligne d'opérations principale, c'est-à-dire la route de Munich à Strasbourg. La base du Meyn est également une base accidentelle remplaçant momentanément la base principale du Rhin.

Dans la nuit du 7 au 8, les ponts du Danube sont enlevés et l'armée débouche sur la rive droite du fleuve. Murat et Lannes passent sur le pont de Munster au-dessus de Donauwerth ; Soult passe sur le pont de Donauwerth ; Davout à Neubourg et la gauche de l'armée passe sur le pont d'Ingolstadt.

La droite fait front immédiatement dans la direction d'Ulm, coupant la retraite des Autrichiens ; le maréchal Ney sur la rive droite, le maréchal Lannes et Murat sur la rive gauche. Pour le centre, le maréchal Soult remonte la vallée du Lech pendant que le maréchal Davout va occuper la position de Dachau. A la gauche, le 1er corps et les Bavarois vont rapidement border l'Isar pour occuper Munich et faire face à l'armée russe qui arrive de Vienne ; le 2e corps rejoint le 3e corps et la garde.

Par suite de ces dispositions, l'armée française fait face à l'ouest au moyen des 5e et 6e corps et de la cavalerie de Murat ; elle fait face à l'est au moyen du 1er corps et de l'armée bavaroise ; et entre ces deux fronts d'opérations, l'Empereur est sur le Lech avec sa garde et trois corps en réserve. Mack est complètement tourné et il se trouve dans la même position que Mélas à Marengo.

Surpris par les manœuvres de Napoléon, il a d'abord vainement essayé de changer de front et de défendre le Danube ; l'un de ses corps, envoyé à cet effet à Vertingen, a été accablé par Murat. Il essaye ensuite un mouvement vers le Tyrol, mais Soult avec le 4e corps est dirigé sur Memmingen, s'empare de cette place et intercepte cette direction. Il reste encore la route de Bohême sur la rive gauche du Danube ; pendant un instant, l'armée autrichienne put s'échapper de ce côté. Le 11 octobre, en effet, par suite d'une fausse manœuvre, Dupont est laissé seul sur la rive gauche du Danube, dans le moment même où l'armée autrichienne se massait de ce côté afin de préparer sa retraite. Pour masquer son infériorité, Dupont prend l'offensive avec 6,000 hommes contre 25,000, et livre le glorieux combat d'Albeck. Les Autrichiens, croyant avoir affaire à des forces supérieures, se retirent sous le canon d'Ulm.

Le 14, Ney se reporte sur la rive gauche en enlevant le pont et le couvent d'Elchingen. Le 2e corps vient appuyer les 5e et 6e. Le 15, Ney s'empare du Michelsberg. Le 16, l'Empereur fait sommer Mack, définitivement enfermé dans Ulm ; celui-ci capitule le 17. Le 20, 30,000 Autrichiens mettent bas les armes devant l'armée française. Un corps de 15,000 hommes environ s'est échappé vers le Tyrol avant l'occupation de Memmingen par le maréchal Soult. Un troisième corps, à peu près de la même force, se trouve sur la route de Bohême et cherche à se soustraire à la capitulation ; il comprend 5,000 à 6,000 chevaux, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, et 10,000 fantassins environ, sous les ordres du général Werneck. Murat est lancé à la poursuite de ce corps avec sa cavalerie, les grenadiers d'Oudinot et la division Dupont ; il suit les Autrichiens à marches forcées, s'empare d'abord de leurs bagages, puis atteint leur infanterie, qu'il enveloppe et qu'il force à capituler ; enfin, il joint la cavalerie elle-même le 20 octobre, la met en déroute, et l'archiduc Ferdinand s'échappe presque seul vers la Bohême.

Le 20 octobre, la première partie de la campagne est ainsi terminée. Napoléon, après de si grands efforts et de si grands résultats, s'arrête sur le Lech et donne quelques jours de repos à ses troupes. Il s'occupe en même temps de créer à Augsbourg une base secondaire destinée à appuyer les opérations qu'il va entreprendre contre les Russes.

Pour organiser cette base, il prend les dispositions suivantes : il établit derrière le Lech des hôpitaux, des magasins et des places du moment, telles qu'Augsbourg, qu'il fait fortifier et où il laisse le grand parc d'artillerie de l'armée ; il fait venir du Rhin sur le Lech le corps du maréchal Augereau et il y joint les dragons à pied ; enfin, il envoie le maréchal Ney opérer dans le Tyrol, pour nettoyer le pays, dégager la marche de l'armée et couvrir le flanc droit de la nouvelle base d'opérations.

III.

L'Empereur entreprend ensuite la série d'opérations qui formera la seconde période de la campagne et qui transportera l'armée de la ligne du Lech sur celle de l'Inn.

L'Inn était défendue par l'armée de Kutusoff, forte d'environ 65,000 hommes russes et autrichiens. Se sentant trop faible pour résister à l'armée française, Kutusoff évacue sa position sans combat et se retire sur la Traun.

Pendant ce temps, le 26 octobre, la Grande-Armée s'est réunie sur l'Iser; bientôt elle continue sa marche vers l'Inn; le 28, elle s'empare de cette ligne à peu près sans résistance. Napoléon entre dans Braunau, et, pour assurer sa marche sur Vienne, il établit derrière l'Inn une deuxième base secondaire appuyée par Passau, Scharding, Braunau, Wasserbourg. Il laisse dans ces places des garnisons françaises et bavaroises; il y forme des hôpitaux et des magasins, et il donne le commandement de cette base à l'un de ses aides de camp, le général Lauriston, avec la mission de gouverner le pays, d'assurer les derrières de l'armée, de se lier en arrière au corps du maréchal Augereau et d'observer la Bohême au nord et le pays de Saltzbourg au midi. Pour chasser l'ennemi de ce côté et pour couvrir la droite de la ligne d'opérations, le maréchal Bernadotte y est détaché momentanément et devra ensuite passer sur la rive gauche du Danube pour observer la Bohême ; nous le retrouverons plus tard, vers la fin de novembre, en position à Iglau.

L'armée française, n'ayant pas trouvé de résistance sur l'Inn, franchit rapidement ce cours d'eau et commence une nouvelle série d'opérations ayant Vienne pour objectif. L'Empereur reste de sa personne quelques jours à Braunau; mais les troupes continuent leur mouvement, et, du 29 au 31, l'armée s'avance de l'Inn à la Traun en trois colonnes : en avant, se trouve une avant-garde générale, comprenant deux divisions de cavalerie et une division d'infanterie ; à droite, une colonne formée par le 2e corps, se dirigeant de Saltzbourg sur Lambach, longeant le pied des montagnes,

passant les cours d'eau dans leur partie supérieure et tournant ainsi par leur gauche les positions successives de l'ennemi ; au centre, une colonne principale, composée des 3e, 4e corps et de la garde, échelonnés à une journée de marche les uns des autres, sur la route de Braunau à Wels ; enfin, à gauche, le 5e corps, celui du maréchal Lannes, suivi de la division Dupont, détachée du 6e corps, et de la division Dumonceau, détachée du 2e ; cette colonne part de Passau et se dirige sur Lintz. L'Empereur organise en même temps sur le Danube une flottille d'environ 150 bateaux, montés par des marins français, des mariniers du Danube et des soldats d'infanterie, ces derniers à raison de quatre par embarcation ; cette flottille, commandée par un capitaine de frégate, doit descendre le fleuve à hauteur de l'armée, en transportant des approvisionnements et en reliant la rive gauche à la rive droite. Dans les premiers jours de novembre, l'armée française aborde la Traun dans l'ordre que nous venons d'indiquer ; elle l'occupe sans combat et elle se dirige immédiatement sur la ligne de l'Enns, et ensuite sur Vienne.

Un nouveau corps est alors formé sous le commandement du maréchal Mortier ; il comprend trois divisions détachées, les divisions Dupont, Gazan et Dumonceau ; il est jeté sur la rive gauche du Danube, pour éclairer le pays de ce côté et pour menacer la retraite de l'armée russe vers la Moravie.

Le 5 novembre, notre avant-garde rencontre, à Amstetten, l'arrière-garde ennemie et lui livre un combat violent. Le 8, nous occupons la position de Saint-Poelten ; mais Kutusoff se dérobe, franchit le Danube à Krems et brûle le pont derrière lui. Malheureusement alors, le maréchal Mortier, mal renseigné, mal éclairé et ayant ses divisions désunies, vient se heurter, avec sa première division seulement, contre la masse de l'armée russe ; il éprouve à Diernstein un échec, qui fût devenu un désastre, sans l'énergie de ses soldats, sans l'arrivée opportune de sa seconde division et sans l'hésitation de l'ennemi.

Néanmoins, les Russes continuent leur retraite, et Murat s'avance rapidement sur Vienne. Le 13 novembre, cette

capitale est occupée sans coup férir, et notre avant-garde surprend les ponts du Danube. Murat s'élance immédiatement sur la route d'Hollabrün, pour couper la retraite de l'armée de Kutusoff. Un violent combat s'engage entre notre avant-garde et l'arrière-garde russe ; celle-ci se sacrifie pour sauver son armée, qui se retire vers la Moravie le 16 novembre.

L'Empereur établit alors sa troisième base secondaire sur le Danube, en utilisant toutes les ressources de la capitale de l'Autriche ; il confie la défense de cette nouvelle base au maréchal Mortier, dont les divisions ont été éprouvées au combat de Diernstein.

Les troupes belligérantes se trouvent réparties, à cette époque, de la manière suivante :

Le maréchal Ney est dans le Tyrol avec une division du 6e corps et des troupes bavaroises ; le maréchal Augereau est à Augsbourg avec le 7e corps et garde la ligne du Lech ; le général Lauriston garde la ligne de l'Inn ; le maréchal Mortier est à Vienne ; le maréchal Marmont, avec le 2e corps, est à Brück et surveille les routes d'Italie ; le maréchal Davout, avec le 3e corps, occupe Presbourg et surveille les routes de Hongrie ; le maréchal Bernadotte, avec le 1er corps, est à Iglau, surveillant la Bohême ; et enfin l'Empereur, avec les 4e et 5e corps, la garde et la réserve de cavalerie, est aux environs de Brünn et se dispose à suivre les Russes dans la direction d'Olmütz ; il peut appeler à lui, dans le cas d'un engagement, les 1er et 3e corps, placés sur ses deux ailes. Du côté des alliés, les débris de l'armée de Mack, avec les deux armées russes, se concentrent à Olmütz et y forment une masse de 90,000 hommes. L'archiduc Ferdinand est toujours en Bohême avec quelques troupes ; l'archiduc Jean est dans le Tyrol ; enfin, l'archiduc Charles, qui a évacué l'Italie par suite des événements d'Allemagne, manœuvre en Hongrie et semble menacer le flanc droit de notre ligne d'opérations. Il faut ajouter que la Prusse fait de grands préparatifs et paraît vouloir menacer le flanc gauche de cette ligne, en entrant dans la coalition.

Tel est l'état des choses vers le 16 novembre 1805.

IV.

L'Empereur s'avance jusqu'à Vischau.

Pendant quelques jours, les deux armées restent immobiles vis-à-vis l'une de l'autre, Napoléon semblant ne pas vouloir aller plus loin et les Austro-Russes paraissant hésiter à prendre l'offensive et vouloir attendre soit les mouvements de l'archiduc Charles en Hongrie, soit une diversion des Prussiens. Cependant le pays s'épuise autour d'eux. Enfin, le manque de vivres, l'orgueilleuse confiance des Russes, et le désir des Autrichiens de terminer la guerre d'une manière quelconque, décident l'armée coalisée à se porter en avant. Elle s'avance en manœuvrant d'abord par sa droite ; puis, changeant de plan, elle manœuvre tout à coup par sa gauche ; abandonnant sa ligne de retraite sur la Moravie, elle en prend une nouvelle sur la Hongrie et semble vouloir tourner la droite de l'armée française pour la couper de Vienne. L'Empereur appelle à lui les 1er et 3^{e} corps; puis, pour enhardir l'ennemi, pour le prédisposer à faire des manœuvres téméraires, il exécute une retraite volontaire, il replie ses avant-postes, il laisse l'ennemi enlever un détachement à Vischau, il reçoit lui-même à ses grand'-gardes un aide de camp de l'empereur de Russie ; enfin, il affecte la circonspection et la timidité, et attire ainsi l'ennemi sur le champ de bataille qu'il a choisi à l'avance.

Ce champ de bataille est celui d'Austerlitz ; il comprend les positions des deux armées en présence.

La position française appuie sa gauche aux derniers contreforts des montagnes de Bohême et à la colline isolée du Santon, qui a été fortifiée, garnie de canons et pourvue d'une forte garnison. Le front est marqué par un ruisseau, celui du Goldbach, et par une ligne de villages, ceux de Girzikowitz, Pontowitz, Sokolnitz et Telnitz. La droite s'appuie à des étangs remplis pendant l'hiver d'eaux profondes. L'ensemble de la position est à cheval sur la route de Brünn

et s'étend vers la droite, de manière à couvrir Vienne et la route de Hongrie.

Les Austro-Russes s'établissent vis-à-vis des Français, leur droite aux montagnes, leur centre sur le plateau de Pratzen, et leur gauche appuyée au ruisseau d'Augezd.

L'ordre de bataille français est le suivant : la gauche est formée par le 5e corps, celui du maréchal Lannes, comprenant deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie légère ; elle est à cheval sur la route de Brünn et chaque division est sur deux lignes. Le centre est formé par le corps du maréchal Soult, comprenant deux divisions d'infanterie, les divisions Vandamme et Saint-Hilaire, avec une division de cavalerie légère ; il se trouve derrière les villages de Girzikowitz et Pontowitz. La division Legrand, troisième du 4e corps, est placée derrière les villages de Sokolnitz et de Telnitz ; elle doit être soutenue par la division Friant, du 3e corps, qui accourt de Raygern, et par la division de dragons Bourcier ; ces deux divisions d'infanterie et cette division de cavalerie formeront la droite de l'ordre de bataille et seront sous les ordres du maréchal Davout. Le corps du maréchal Bernadotte forme une réserve partielle qui doit soutenir le corps d'attaque sur le plateau de Pratzen ; il est placé derrière la gauche du 4e corps. La cavalerie de Murat est à la droite de la grande route, prête à agir dans la plaine entre le 1er corps et le 5e. Enfin, en troisième ligne, l'Empereur conserve, comme réserve générale, les 10 bataillons de grenadiers de la division Oudinot, avec 10 bataillons de la garde, ainsi que la cavalerie et l'artillerie de celle-ci. On peut donc dire que l'armée française est formée de cinq corps et d'une réserve de cavalerie ; chaque corps comprend deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie ; un de ces corps forme la gauche, un autre le centre et un troisième la droite ; un quatrième forme une réserve partielle derrière le corps d'attaque ; enfin un cinquième forme la réserve générale. Nous retrouvons cette disposition à Iéna et à Friedland.

L'ordre de bataille russe présente deux avant-gardes : l'une sur la route de Brünn, l'autre vers Augezd ; la droite,

sous les ordres de Bagration, est à cheval sur la route derrière la première avant-garde ; le centre, sous les ordres de Miloradowich, occupe le plateau de Pratzen ; la gauche comprend la plus forte partie de l' armée coalisée ; elle est formée de trois colonnes, les deux premières comprenant chacune 18 bataillons et la troisième 24 ; elle doit se diriger sur Sokolnitz et Telnitz, tourner la droite de la position française et menacer notre ligne de retraite ; elle se trouve sous les ordres de Buxhowden. La cavalerie doit agir dans la plaine entre la droite et le centre, précisément vis-à-vis de la cavalerie française ; la réserve, comprenant la garde, doit partir d'Austerlitz et se tenir derrière l'armée.

L'armée coalisée compte environ 90,000 hommes, tandis que l'armée française n'en a que 65,000.

Kutusoff, en préparant l'ordre de bataille que nous venons d'indiquer, annonçait évidemment l'intention de tourner notre droite, tout en contenant notre gauche, sans remarquer que ce mouvement tendait à éloigner de plus en plus ses deux ailes et à affaiblir son centre. De plus, dans l'exécution de sa manœuvre, il va commettre la faute de ne pas éclairer les débouchés en avant de son centre. Napoléon devine les projets de son adversaire ; il se prépare à livrer une bataille défensive-offensive ; il va laisser les Austro-Russes, dévoiler leurs projets et développer leur manœuvre ; puis, fondant tout à coup sur leur centre dégarni, il cherchera à l'écraser et à couper en deux l'armée ennemie.

De grand matin, l'Empereur porte son corps d'attaque au delà du ruisseau, et il l'y établit à l'insu de l'ennemi, masqué par le brouillard et par la fumée des bivouacs.

Pendant ce temps, toute l'armée alliée est en mouvement ; les trois colonnes de la gauche descendent dans la vallée et se présentent devant les deux villages de Telnitz et de Sokolnitz ; le combat s'engage sur ce point, mais il doit y rester stationnaire ; nos deux divisions d'infanterie Legrand et Friant, avec les dragons de Bourcier, résistent victorieusement aux efforts décousus des trois colonnes russes ; celles-ci débouchent un moment au delà du ruisseau, mais elles sont

bientôt repoussées. Il est neuf heures du matin ; l'Empereur, jugeant alors le moment favorable, lance le maréchal Soult sur le plateau de Pratzen dégarni ; la cavalerie légère éclaire le terrain ; les deux divisions Vandamme et Saint-Hilaire s'avancent rapidement, disposées chacune sur trois lignes de bataillons en colonnes à intervalles de déploiement. Le plateau de Pratzen est enlevé avec impétuosité ; les lignes austro-russes sont culbutées en un moment. Le centre de l'ordre de bataille ennemi est ouvert. Les deux divisions victorieuses exécutent alors un changement de front à droite et prennent à revers les trois colonnes de la gauche des coalisés ; elles descendent vers Augezd et elles écrasent le corps de Buxhowden. Le maréchal Bernadotte, qui a suivi l'attaque, se déploie sur le plateau à la place occupée par le maréchal Soult ; la garde suit la même direction.

Pendant ce temps, le 5e corps repousse les efforts de Bagration et les attaques de la cavalerie russe. Bientôt il s'avance lui-même dans la plaine, soutenu à droite par la cavalerie de Murat. Chaque division du 5e corps est formée sur deux lignes de bataillons en colonne à intervalles de déploiement ; quand elles sont chargées par la cavalerie ennemie, elles forment les carrés, repoussent les attaques et reprennent leur mouvement. Enfin Murat déploie 4,000 dragons et cuirassiers et fait avec eux une charge brillante qui renverse les escadrons opposés.

Dès lors, la bataille gagnée au centre vers onze heures du matin, est décidée partout. A droite, les Russes, qui ont échoué dans tous leurs efforts pour passer le Goldbach, sont entassés dans les bas-fonds, dominés de tous côtés et voués à une perte certaine ; au centre, toutes les troupes que l'ennemi a cherché à mettre en ligne, pour fermer la trouée, ont été successivement écrasées, et le chemin est ouvert devant nous jusqu'à Austerlitz ; à gauche, enfin, notre cavalerie est victorieuse, et le maréchal Lannes pousse devant lui le corps de Bagration sur la route d'Olmütz.

L'Empereur est aussi prompt à profiter de ses succès qu'à les obtenir. Il écrase l'aile gauche ennemie, dont les débris se retirent à grand' peine à travers les lacs glacés ;

il précipite la retraite de la droite sur la route de Moravie; enfin, il prescrit au maréchal Davout de se porter rapidement sur la route de Hongrie vers la Morawa, de manière à y couper les débris de l'armée coalisée.

La bataille d'Austerlitz coûte à l'ennemi environ 15,000 hommes tués ou blessés, 20,000 prisonniers, 45 drapeaux, 186 pièces d'artillerie et 400 voitures. Elle nous coûte environ 800 tués et 7,000 à 8,000 blessés. C'est une bataille décisive, à la suite de laquelle les coalisés demandent un armistice qui est suivi, pour les Autrichiens, de la paix de Presbourg. L'Autriche se retire de la coalition; elle abandonne la Vénétie, le Frioul, l'Istrie, la Dalmatie, le Voralberg à la Bavière, la Souabe au Wurtemberg et nous paye une contribution de 100 millions.

V.

Pour compléter l'esquisse de la campagne de 1805, il faut jeter un coup d'œil sur les événements contemporains des autres parties du théâtre de la guerre.

En Italie, nous avons vu que Masséna se trouve à la tête d'une armée qui doit défendre l'Adige, et qui se compose de cinq divisions d'infanterie et de trois divisions de cavalerie. Voulant masquer l'infériorité de ses forces, il prend l'offensive le 18 octobre, et il enlève, par surprise, le pont de Vérone, sur l'Adige. Le 28, il apprend la reddition d'Ulm; le 29, il marche en avant, et le 30, il attaque l'archiduc Charles dans sa position de Caldiero. Malgré l'héroïsme de ses troupes, il ne peut enlever la position. Les Autrichiens éprouvent de grandes pertes, mais ils se maintiennent. Quelques jours après, les événements d'Allemagne déterminent l'archiduc Charles à se mettre en retraite. Masséna le suit, pénètre en Allemagne, et il forme dès lors le 8e corps de la Grande-Armée, mais il ne prend part à aucun fait important.

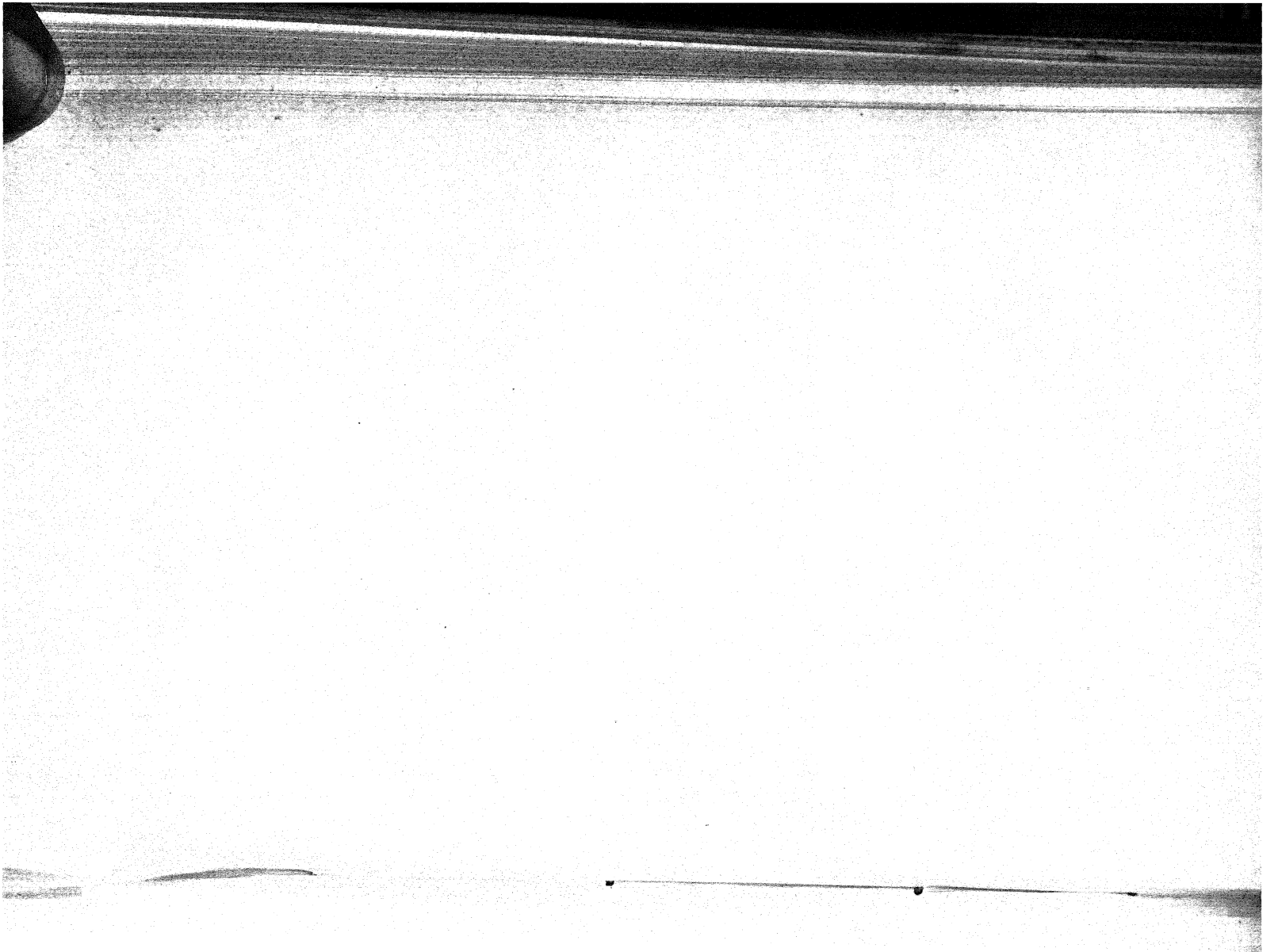
Pendant ce temps, le général Gouvion-Saint-Cyr fait le siège de Venise; il coupe une colonne autrichienne, celle du

duc de Rohan, qui, chassée du Tyrol par la Grande-Armée, voulait se réfugier dans la place. Il lui fait mettre bas les armes.

Au Nord, les diversions des alliés ne peuvent avoir lieu ; ils ne sont pas prêts en temps opportun ; quand enfin leurs mouvements commencent à être menaçants, la bataille d'Austerlitz a terminé la campagne. Cependant il faut ajouter que, sur mer, les Anglais remportent une victoire éclatante, celle de Trafalgar, qui leur assure sur l'Océan la prépondérance que nous venions de conquérir sur le continent.

Tel est le résumé rapide de la campagne de 1805. Napoléon est alors dans la plénitude de son pouvoir et de son génie ; la France est à l'apogée de sa fortune. La campagne de 1806, que nous allons étudier, complète et couronne cette période glorieuse, mais trop courte.

On trouve les principaux traits de la campagne de 1805 dans les ouvrages suivants : le tome VIII du *Mémorial du Dépôt de la guerre*, les *Victoires et Conquêtes*, la relation du général Narischkine, les *Mémoires du duc de Raguse*, la *Correspondance de Napoléon Ier*, le *Précis des événements militaires*, de Mathieu Dumas, les Bulletins de la Grande-Armée, le 6e volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, l'*Art militaire au XIXe siècle*, etc.



CAMPAGNES DE PRUSSE ET DE POLOGNE

1806 — 1807

I.

Nous avons vu qu'en 1805 la Prusse avait été sur le point de prendre parti contre nous et que la coalition comptait sur son concours; la victoire d'Austerlitz avait seule arrêté sa prise d'armes.

En 1805, nous sommes toujours en guerre avec l'Angleterre, la Suède et la Russie. — Des négociations ont été tentées vainement pour amener un rapprochement. — Les trois puissances coalisées font alors de nouveaux efforts pour entraîner la Prusse dans leur alliance. Pour cela, elles rappellent au roi de Prusse ses engagements de l'année précédente ; elles lui montrent l'ambition toujours croissante de Napoléon, qui vient de créer la Confédération du Rhin dont il s'est déclaré le protecteur ; elles exploitent l'antipathie des gouvernements absolus d'alors contre la Révolution française et contre l'Empire, qui en est sorti; enfin elles dévoilent le secret des tentatives de paix faites précédemment et dans lesquelles il avait été question de restituer à l'Angleterre le Hanovre, donné à la Prusse en 1805.

L'intérêt de la Prusse était évidemment de chercher à arrêter le développement menaçant de la puissance française. Seulement le moment était mal choisi pour déclarer la guerre. Au mois d'octobre 1806, c'était évidemment trop tôt ou trop tard : trop tôt, car les alliés de la Prusse étaient éloignés et n'étaient pas encore prêts, tandis que 170,000 Français admirablement préparés se trouvaient concentrés

en Franconie; trop tard, car pour faire la guerre à la France, il eût bien mieux valu la faire l'année précédente, avant Austerlitz, en débouchant avec 100,000 hommes sur les derrières de Napoléon aventuré en Moravie.

Mais il y avait alors à Berlin une reine belle et passionnée qui exerçait une grande influence sur un roi sage, mais faible; il y avait un parti de la cour qui se faisait de grandes illusions et qui désirait ardemment la guerre; il y avait une population que l'éclat de nos victoires remplissait de trouble et de jalousie; il y avait une populace qui insultait notre ambassadeur; il y avait une presse violente, personnifiée dans un publiciste éloquent mais aveugle qui poussait à une guerre immédiate; enfin il y avait des généraux, des ministres, des hommes d'État, des diplomates qui demandaient la lutte à grands cris, jaloux de nos succès, mais méconnaissant les qualités de nos armées; tout fiers du souvenir des victoires de Frédéric, mais ne s'apercevant pas que depuis cette époque les troupes prussiennes étaient restées stationnaires, tandis que les nôtres avaient fait de grands progrès; vivant enfin sur la légende de Rosbach et dans une ignorance complète de la valeur relative des deux armées.

La Prusse était ainsi dans un de ces moments d'aveuglement fatal qui précipitent les peuples aux abîmes. Le roi, après avoir longtemps résisté, finit par se laisser entraîner, et, prenant tout à coup une attitude violente et provocatrice, il envoie à Napoléon un ultimatum qui lui enjoint de replier immédiatement les troupes françaises sur la rive gauche du Rhin.

La guerre éclate ainsi entre la France et la Prusse au commencement d'octobre 1806.

II.

Jetons un coup d'œil sur le pays où elle va avoir lieu et sur le théâtre des opérations.

Ce théâtre est formé par le versant de la mer du Nord et

par celui de la mer Baltique, comprenant les vallées successives du Weser, de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule et du Niémen. Il est borné au nord par le littoral des deux mers ; à l'ouest par le Rhin, de Mayence à Wesel ; au sud par le Meyn et par les montagnes de la Bohême ; à l'est par le Niémen.

Les points stratégiques principaux de ce théâtre sont : Berlin, Magdebourg, Wittemberg, Spandau, Stettin, Custrin, Dantzig, Varsovie, Thorn, Kœnigsberg.

La base d'opérations de l'armée française forme une ligne brisée suivant le cours du Rhin, de Wesel à Mayence, et le cours du Meyn, de Mayence à Bayreuth.

Les lignes successives de défense de l'armée prussienne en 1806 sont : le Weser, le Thuringer-Wald, la Saale, l'Elbe, l'Oder et la Vistule ; les lignes de défense de l'armée russe en 1807 sont d'abord la Vistule ; puis ses affluents, l'Ukra, la Narew, le Bug et l'Omulew ; ensuite la Passarge, l'Alle, la Pregel et le Niémen.

Comme ligne d'opérations, Napoléon peut choisir, en 1806, une des trois directions principales partant de la base et conduisant à son objectif, Berlin, savoir : à gauche, la route de Wesel à Berlin par Magdebourg ; au centre, la route de Mayence à Berlin par Francfort et Erfurth ; enfin, à droite, la route de Bamberg à Leipzig, qui vient rejoindre la précédente. L'Empereur fait des démonstrations sur les deux premières directions pour attirer l'attention de l'ennemi, et il débouche par la troisième, qui lui permet de tourner l'aile gauche de l'armée prussienne. En 1807, nous trouvons comme ligne d'opérations la route de Varsovie à Kœnigsberg, celle de Thorn à Kœnigsberg par Heilsberg, celle de Marienwerder au même point par Eylau et Friedland, enfin celle de Dantzig à Tilsitt par Kœnigsberg.

Nous ajouterons que l'ensemble du terrain est un pays de plaines, presque entièrement plat, sablonneux, marécageux et boisé.

Comparons les ressources et moyens de guerre des puissances belligérantes.

En 1806, la Prusse se présente seule contre nous ; sans attendre le secours de ses alliés, elle s'empresse de descendre dans la lice, comme l'Autriche l'a fait l'année précédente ; elle compte sur la bravoure de son armée et sur la tactique que lui a laissée le grand Frédéric. Elle entraîne avec elle, moitié de gré, moitié de force, la Saxe, la Hesse et le Brunswick, le tout représentant une population d'environ 12 millions d'habitants et fournissant un ensemble de forces militaires que l'on peut évaluer à 300,000 hommes. Quant à l'Angleterre, à la Russie et à la Suède, elles sont trop éloignées et trop peu préparées pour prendre part à la première partie de la campagne. Vis-à-vis de la Prusse, nous voyons la France disposant de 600,000 hommes ; riche depuis que ses impôts ont été régularisés, fière et aguerrie par ses victoires précédentes, entraînant avec elle les divers contingents de la Confédération du Rhin, et s'appuyant par suite sur une population d'environ 40 millions d'habitants, français, allemands et italiens.

De l'ensemble de leurs forces militaires, les deux puissances tirent des armées actives dont nous allons indiquer le détail.

L'armée française était encore la Grande-Armée d'Austerlitz ; elle se trouvait encore en Allemagne, rétrogradant lentement au fur et à mesure que s'exécutaient les conditions de la paix de Presbourg. Elle était organisée en six corps d'armée, composés chacun de 2 ou 3 divisions d'infanterie avec une division de cavalerie légère et une réserve d'artillerie. Le 1er corps, sous le maréchal Bernadotte, était fort de 20,000 hommes ; le 3^{e} corps, sous le maréchal Davout, était fort de 27,000 ; le 4^{e}, sous le maréchal Soult, de 32,000 ; le 5^{e}, sous le maréchal Lannes, de 22,000 ; le 6^{e}, sous le maréchal Ney, de 20,000 ; le 7^{e}, sous le maréchal Augereau, de 17,000. La Grande-Armée comprenait, en outre, une réserve de cavalerie forte de 28,000 chevaux sous les ordres de Murat, et la garde impériale, qui se trouvait réunie au camp de Meudon, mais qui devait venir en poste jusqu'à Wurtzbourg. L'ensemble de nos forces actives présentait un total approximatif de 175,000 combattants.

Elles se rassemblaient dans la vallée du Meyn ; la droite à Bayreuth, le centre à Bamberg, la gauche à Schweinfurth. Un huitième corps, sous les ordres du maréchal Mortier, s'organisait à Mayence pour servir d'armée de réserve. En même temps, les dépôts des régiments de l'armée active se rangeaient le long du Rhin, y recevaient deux conscriptions qui remplissaient largement leurs cadres et constituaient la défense de la base d'opérations.

L'armée prussienne présentait le tableau suivant : elle était organisée en deux armées particulières. La première, avec laquelle se trouvait le roi et qui était commandée par le duc de Brunswick, comprenait 5 divisions d'infanterie et 4 divisions de cavalerie ; elle était forte de 66,000 hommes ; elle avait, en outre, une avant-garde de 10,000 hommes sous les ordres du duc de Weymar, et un corps de flanc ou aile droite, composé des troupes de Westphalie, au nombre de 17,000 hommes, sous les ordres du général Rüchel. Elle se réunit à Magdebourg et s'avance ensuite jusqu'à Erfurth, où elle prend position derrière la chaîne des montagnes de Thuringe. La deuxième armée prussienne était formée de 30,000 Prussiens venant de Silésie et de 20,000 Saxons, organisés en 4 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie ; elle était commandée par le prince de Hohenlohe et se trouvait concentrée à Iéna, avec une avant-garde à Saalfeld sous les ordres du prince Louis, et un corps de flanc ou une aile gauche à Schleitz sous les ordres du général Tauenzien. L'ensemble des deux armées présentait un effectif d'environ 150,000 hommes. Il y avait, en outre, un corps de réserve de 15,000 hommes qui défendait la ligne de l'Elbe, sous les ordres du prince de Wurtemberg, et qui servait de réserve stratégique.

Les plans des généraux opposés sont les suivants :

Les Prussiens se croyaient en avance ; ils comptaient trouver l'armée française dispersée ; ils espéraient la surprendre. Concentrés au commencement d'octobre derrière le Thüringer-Wald, ils avancent leur aile droite pour tendre la

main au prince de Hesse-Cassel, qui a organisé 20,000 hommes de bonnes troupes et qui leur a promis son concours. Ils veulent ensuite franchir les défilés de la Thuringe, marcher sur le Meyn et tomber en masse au milieu des corps français qu'ils supposent dispersés. Ils ignorent complètement les mouvements de notre armée, et, le 9 octobre, au moment où ils commencent leurs opérations, ils se trouvent prévenus partout; sur le point de prendre l'offensive, ils se voient obligés tout à coup d'y renoncer et de se mettre sur la défensive, pour laquelle rien n'est préparé.

Napoléon, en effet, s'est attaché à maintenir les Prussiens dans leur sécurité. Jusqu'au dernier moment, il reste à Paris et il retient sa garde au camp de Meudon. Pendant ce temps, ses corps d'armée se concentrent dans la vallée du Meyn et forment trois masses à Cobourg, Kronach et Bayreuth. Sur chacun de ces points, l'Empereur établit des fours, des magasins, des ouvrages de fortification de campagne, et il ordonne aux régiments d'y laisser leurs petits dépôts. Puis l'armée française se dispose à déboucher en trois colonnes dans la direction de Leipzig, en tournant la gauche de l'armée prussienne qui va rester à peu près immobile derrière la forêt de Thuringe. Pour l'y retenir et la tromper, l'Empereur rassemble ostensiblement une armée à Wesel sous les ordres du roi de Hollande ; il l'annonce comme étant forte de 80,000 hommes; il attire ainsi l'attention du duc de Brunswick vers sa droite, tandis qu'il va opérer sur sa gauche. En même temps, pour observer l'Autriche, Napoléon fait garnir fortement la ligne de l'Inn au moyen de quelques régiments français et de l'armée bavaroise, qui s'établissent à Passau, Scharding, Braunau et Küfstein. En résumé, le plan de campagne de l'Empereur consiste à répéter contre le duc de Brunswick la manœuvre qu'il a dirigée contre Mack l'année précédente, manœuvre tournante qui coupe les communications de l'ennemi sans compromettre celles de l'armée française. Deux choses vont en assurer le succès : le secret et la rapidité. Ajoutons qu'en 1806, comme en 1805, l'armée la plus faible favorise beaucoup l'attaque de l'armée la plus forte en se rapprochant inconsidérément

de la frontière et en donnant prise aux manœuvres de l'ennemi.

Les mouvements des Français vont être aussi rapides, aussi précis que ceux des Allemands seront lents et confus. Nos trois colonnes sont prêtes à fondre sur l'aile gauche prussienne, pendant que le généralissime ennemi hésite, tâtonne et perd du temps en faux mouvements derrière la chaîne boisée et montagneuse qui lui sert de ligne de défense et qui sépare les deux armées. Cette différence, que nous observons au début de la campagne dans les manœuvres stratégiques des deux adversaires, se retrouvera bientôt sur les champs de bataille. Du côté des Français, nous verrons une tactique simple, rapide et pratique. Du côté des Allemands, nous verrons une tactique lente, compassée, savante ou plutôt pédantesque.

III.

Suivons maintenant les manœuvres de la campagne.

Au commencement d'octobre, les forces prussiennes occupent donc les diverses positions indiquées précédemment. La première armée est à Erfurth avec son aile droite à Eisenach et son avant-garde dans la forêt de Thuringe ; la deuxième armée est à Iéna avec son avant-garde à Saalfeld et son aile gauche à Schleitz. Les Prussiens forment ainsi deux masses principales flanquées à droite et à gauche de deux masses secondaires. Ils font des reconnaissances sur leur front, et ils se disposent à se mettre en mouvement, du 9 au 10, pour marcher sur le Meyn. Néanmoins, l'hésitation et l'indécision règnent toujours dans leurs projets.

L'armée française, au même moment, est concentrée en trois masses à Bayreuth, Bamberg et Schweinfurth ; elle se dispose à se mettre en mouvement sur trois colonnes.

L'armée de réserve française est à Mayence ; l'armée de réserve prussienne entre Magdebourg et Wittemberg.

Tel est l'état des choses lorsque, le 8 octobre, Napoléon met ses troupes en mouvement.

La colonne de droite est formée des deux corps de Soult et de Ney, se suivant à une demi-marche l'un de l'autre ; elle part de Bayreuth ; elle arrive à Hoff le 9, à Plauen le 10, à Géra et à Auma le 12.

La colonne du centre est formée de la cavalerie de Murat, qui, appuyée d'une division d'infanterie, précède l'armée et lui sert d'avant-garde générale ; puis des deux corps de Bernadotte et de Davout, qui marchent à trois ou quatre lieues l'un derrière l'autre ; enfin de la garde, qui sert de réserve générale. Le 8, cette colonne débouche de Kronach sur Saalbourg ; le 9, elle est à Schleitz, où le général Tauenzien essaye un instant de résister, mais se retire bientôt devant des forces trop supérieures ; le 12, elle arrive à Auma, où elle rejoint la colonne de droite et où l'Empereur vient établir son quartier général.

La colonne de gauche comprend les deux corps de Lannes et d'Augereau, le cinquième et le septième. Le 9, elle débouche de Cobourg sur Saalfeld ; le 10, le maréchal Lannes, qui marchait en tête, rencontre l'avant-garde de la deuxième armée prussienne, sous les ordres du prince Louis. Celui-ci, au lieu de se retirer prudemment devant des forces supérieures, comme le général Tauenzien, se déploie et veut résister. Il prend une mauvaise position, la gauche à la Saale et à Saalfeld, la droite en l'air, les derrières à un défilé, celui de la Schwartza. Le maréchal Lannes attaque de front et tourne en même temps la droite de l'avant-garde prussienne. Bientôt celle-ci est culbutée, perd 20 canons et recule en désordre. Le prince Louis est tué d'un coup de pointe dans une charge de cavalerie. Notre colonne de gauche continue alors sa marche et, le 12, elle arrive à Iéna.

Ainsi, l'armée française, débouchant du Meyn, s'est avancée rapidement et a gagné le flanc gauche de l'armée prussienne. Son premier front d'opérations était parallèle à la ligne des montagnes de Thuringe ; le second s'étend d'Iéna à Géra ; le troisième va devenir parallèle à la Saale, d'Iéna à Naumbourg, accusant de plus en plus la grande conversion des troupes françaises autour des troupes opposées.

Pendant ce temps, l'armée prussienne, voyant les masses françaises s'avancer rapidement sur son flanc gauche, se concentre, dans la nuit du 11 au 12, entre Weymar et Iéna. Puis, craignant d'être coupée de la ligne de l'Elbe, elle se dispose à rétrograder par la rive gauche de la Saale. L'armée du roi se met en mouvement la première ; elle se dirige sur l'Unstruth. A hauteur de Naumbourg, elle doit laisser trois divisions pour masquer ce débouché ; les deux autres divisions iront jusqu'à l'Unstruth. Le prince de Hohenlohe, avec la deuxième armée et avec le général Rüchel qui commande l'aile droite de la première, reste en position entre Weymar et Iéna pour protéger les derrières de la manœuvre. L'armée prussienne forme donc trois échelons pour regagner la ligne de l'Elbe, sans se douter qu'au même moment l'Empereur, établi sur son flanc gauche, va se rabattre sur elle et chercher à l'envelopper.

En effet, à ce moment, l'armée française a son troisième front d'opérations sur la Saale ; le maréchal Davout est à Naumbourg ; le maréchal Bernadotte est à Dornbourg ; l'Empereur est à Iéna et il y appelle cinq corps d'armée. Pendant ce temps, la cavalerie de Murat s'avance sur la route de Leipzig. Tel est l'état des choses le 13 octobre.

Napoléon croit l'armée prussienne tout entière réunie sur le plateau d'Iéna. Il se dispose à lui livrer bataille, et, pour la prendre à revers, il donne l'ordre aux maréchaux Davout et Bernadotte de franchir la Saale et de continuer le grand mouvement de conversion de l'armée vers Weymar et Apolda.

C'est pendant l'exécution de cette manœuvre qu'ont lieu les deux batailles d'Iéna et d'Auerstedt.

La première, entre le gros de l'armée française et le corps du prince de Hohenlohe ; la seconde, entre le corps du maréchal Davout et l'armée du roi, qui marchent au-devant l'un de l'autre, le maréchal se rabattant de Naumbourg sur Weymar et le roi se dirigeant sur l'Unstruth. Le corps du maréchal Bernadotte, placé à Dornbourg, reste entre les deux batailles, sans prendre part à aucune ; le maréchal Davout l'appelle à lui et lui offre le commandement des deux

corps ; mais Bernadotte refuse, interprétant dans un autre sens les ordres qu'il a reçus de l'Empereur.

IV.

Les deux armées prussiennes, réunies le 12 octobre, se sont donc séparées le 13, pour courir au-devant de deux batailles.

La première est celle d'Iéna.

Le prince de Hohenlohe, qui avait pris position sur ce point, croyait n'avoir affaire qu'à un corps français, ayant passé la Saale à Saalfeld et descendant le cours de cette rivière en se dirigeant sur Apolda et en passant entre Iéna et Weymar. En conséquence, il s'était établi sur le plateau au-dessus de Capellendorf, faisant front vers le sud. Il était couvert par le ravin du Mühlthal, qui vient s'ouvrir vers la Saale à Iéna ; son flanc droit s'appuyait à l'Ilm et plus loin à Weymar ; son flanc gauche à la Saale et à Iéna. La position était couverte de villages et de bouquets de bois. Derrière se trouvaient deux lignes de retraite, l'une sur Leipzig et l'autre sur Erfurth. Au-dessus d'Iéna s'élevait une montagne nommée le Landgrafenberg, qui dominait toute la vallée et que les Prussiens auraient dû occuper en forces. Tel est le terrain qui va servir de champ de bataille.

Sur ce terrain, le prince de Hohenlohe avait déployé son armée de la manière suivante : le centre était entre Capellendorf et Cospoda ; la droite, formée par le corps du général Rüchel, occupait Weymar ; la gauche, sous les ordres du général Holtzendorf, observait le cours de la Saale, entre Iéna et Dornbourg. L'effectif de l'armée prussienne était d'environ 70,000 hommes.

Le 13 au soir, Napoléon s'est emparé du Landgrafenberg ; il y a passé la nuit avec le corps de Lannes et la garde ; le 14 au matin, il dispose de cinq corps et il forme son ordre de bataille offensif de la manière suivante : la gauche est formée par le corps d'Augereau, comprenant les deux divisions d'infanterie Heudelet et Desjardins et une division de

cavalerie légère ; le centre est formé par le corps du maréchal Lannes, comprenant les deux divisions d'infanterie Suchet et Gazan avec une division de cavalerie légère ; la droite est formée par le corps du maréchal Soult, organisé comme les précédents ; le corps du maréchal Ney, qui est encore à quelque distance en arrière, formera une réserve partielle derrière le centre ; la garde formera la réserve générale ; enfin, la cavalerie de Murat, qui accourt des environs de Leipzig, prendra part aux derniers engagements. L'effectif de l'armée française est d'environ 100,000 hommes, et son ordre de bataille, parallèle à la Saale, est perpendiculaire au front de la position prussienne.

L'action commence de grand matin et au milieu du brouillard. Le corps du maréchal Lannes se met en mouvement le premier, la division Suchet marche sur Closwitz et la division Gazan marche sur Cospoda. Pendant ce temps, le maréchal Soult débouche de Lobstedt et le maréchal Augereau gravit les pentes du Mühlthal. Chaque division, à mesure que le terrain s'ouvre devant elle, se déploie sur deux lignes séparées par une distance de 200 mètres, précédée de son artillerie et de nombreux tirailleurs.

Les deux villages de Cospoda et de Closwitz sont canonnés vigoureusement, attaqués par l'infanterie et enlevés avec impétuosité.

L'armée française conquiert ainsi le terrain nécessaire à son déploiement.

L'armée prussienne, surprise, fait changer de front à son aile gauche et la forme en crochet, afin de résister à notre attaque ; mais le maréchal Soult tourne cette aile, la sépare du centre et la rejette vers Dornbourg, dans une direction excentrique.

Le prince de Hohenlohe forme une nouvelle ligne en arrière.

Il est dix heures. L'Empereur, satisfait de ces premiers succès, fait suspendre les attaques, afin de donner à tous ses corps le temps d'entrer en ligne.

Le maréchal Ney arrivait en ce moment à Iéna. Impa-

tient de prendre part à l'engagement, il se met à la tête d'un détachement qu'il forme d'un bataillon de grenadiers, d'un bataillon de voltigeurs, d'un régiment d'infanterie légère et d'une brigade de chasseurs ; il gravit rapidement le Landgrafenberg ; il vient déboucher à la gauche du 5e corps et il marche droit au village de Vierzenheiligen. Le combat recommence. Le village est pris et repris. Le maréchal Ney soutient presque seul tout l'effort des Prussiens. Bientôt il est appuyé par le maréchal Lannes, et tous d'eux s'emparent définitivement du village de Vierzenheiligen.

En même temps, le maréchal Soult, marchant toujours en avant, menace la gauche prussienne, et le maréchal Augereau, débouchant sur la route de Weymar, menace la droite.

Enfin le centre prussien est renversé par les efforts réunis des 5e et 6e corps ; il recule en désordre dans la direction de Weymar.

Alors paraît le corps de Rüchel, qui formait l'aile droite et qui joue maintenant le rôle de réserve.

Mais, au lieu de juger la bataille perdue et de chercher seulement à couvrir la retraite, le général Rüchel se déploie et s'engage à fond. Il est blessé mortellement. Ses troupes sont renversées et la cavalerie de Murat, qui arrive à cet instant sur le champ de bataille, change leur retraite en un véritable désastre.

Il est quatre heures. La bataille est terminée et les Prussiens sont écrasés partout. Ils fuient en désordre sur toutes les routes, après avoir perdu 12,000 hommes tués ou blessés, 15,000 prisonniers et 200 pièces de canon. De notre côté, nous avons perdu environ 4,000 hommes.

Ainsi l'une des deux armées prussiennes est détruite. Voyons, pendant ce temps, ce qu'est devenue l'autre armée.

V.

Nous avons dit que le 13, l'armée du roi est partie de

Weymar se dirigeant sur Naumbourg ; elle fait environ six lieues et passe la nuit derrière Auerstedt. Le 14, elle continue sa marche : mais au moment où elle franchit le ruisseau d'Auerstædt, son avant-garde rencontre une avant-garde française. C'est celle du 3e corps, qui le 13 se trouvait à Naumbourg, et qui le 14 s'est mise en route de bonne heure pour se rabattre sur les derrières de l'armée prussienne conformément aux ordres de l'Empereur. Une bataille va donc avoir lieu entre la 2e armée prussienne et le 3e corps français. Le champ de bataille comprend les deux positions qui se trouvent sur les deux berges du ruisseau d'Auerstædt. La position française, qui doit être défensive pendant la première partie de la journée, appuie sa gauche à l'Ilm, sa droite au village de Spieleberg et son centre à celui d'Hassenhausen. La position prussienne, qui, après avoir été offensive, devient défensive pendant le seconde partie de l'engagement, appuie sa droite à l'Ilm, est couverte sur son front par le ruisseau, a son flanc gauche vers Lisdorff et est couverte enfin sur ses derrières par le vieux château d'Ekartsberg. L'ensemble du terrain est accidenté, mais propre cependant aux manœuvres des différentes armes.

Les deux armées qui vont se rencontrer sur ce champ de bataille sont organisées de la manière suivante : l'armée française est forte de 28,000 hommes organisés en trois divisions d'infanterie, les divisions immortelles de Friant, de Morand et de Gudin, avec une division de cavalerie légère ; l'armée prussienne est forte de 54,000 hommes organisés en cinq divisions d'infanterie dont deux de réserve, avec quatre divisions de cavalerie présentant un effectif de 12,000 chevaux.

La rencontre fortuite des deux avant-gardes a lieu en avant d'Hassenhausen. Le maréchal Davout occupe immédiatement ce village qui va lui servir de point d'appui. Il repousse d'abord à coups de canon l'avant-garde prussienne forte de 600 chevaux, sous les ordres de Blücher. Puis il déploie sa première division, la division Gudin ; la première brigade, s'appuyant au village, avec un régiment à droite et un régiment à gauche ; la deuxième brigade, à droite de

la première; et pour couvrir la droite de sa ligne qui semble particulièrement menacée, le maréchal y dispose une batterie de dix pièces et laisse de ce côté en colonne les bataillons de son dernier régiment.

La première division prussienne se déploie vis-à-vis de nous; la cavalerie ennemie, sous les ordres de Blücher, cherche à tourner notre droite, mais nos bataillons se forment en carrés et cette cavalerie est repoussée malgré la vigueur de ses charges. Le feu s'engage entre les deux lignes, soutenu de notre côté par de nombreux tirailleurs embusqués qui répondent avec succès aux feux de salve des Prussiens.

La division Friant entre en ligne, et comme l'effort des ennemis paraît toujours se porter sur notre droite, elle s'y établit et permet à la division Gudin de se masser à Hassenhausen. Du côté des Prussiens, la division Wartensleben entre en ligne en même temps que la division Friant. Le combat continue avec acharnement, mais sans progrès de part ni d'autre.

Notre troisième division, la division Morand, arrive à son tour en même temps que la division Orange, du côté des Prussiens. Il y a donc ainsi trois divisions en ligne de part et d'autre; seulement, les divisions prussiennes sont plus fortes que les nôtres; en outre, elles sont soutenues par 12,000 cavaliers, tandis que nous n'avons que quelques régiments de cavalerie légère.

La nombreuse cavalerie prussienne, sous les ordres du prince Guillaume, se jette sur notre gauche et tente de ce côté ce que Blücher avait précédemment tenté sur notre droite. Elle charge la division Morand au moment où elle se déploie; mais celle-ci forme rapidement les carrés et repousse avec succès les 12,000 chevaux qui l'enveloppent.

Dès lors, nos trois divisions sont réunies sur le plateau; notre position est intacte; toutes les attaques des ennemis ont été repoussées; ils ont plus souffert que nous; quoiqu'il leur reste deux divisions de réserve, la bataille va cependant changer d'aspect, et de la défensive nous allons passer à l'offensive.

En effet, nos trois divisions, protégées par leur artillerie, se portent en avant. Elles franchissent le ruisseau et poussent devant elles l'armée prussienne qui se retire sur Weymar, sous la protection de ses deux divisions de réserve et de la cavalerie. Cette retraite s'effectuait en ordre, lorsque le premier corps français apparaît tout à coup sur les hauteurs d'Apolda. En même temps, on apprend le désastre du prince de Hohenlohe et l'on rencontre les fuyards de son armée. Le désordre se met alors parmi les Prussiens, qui se retirent à la débandade vers Erfurth et Sommerda. L'armée du roi perd à Auerstedt environ 10,000 hommes tués ou blessés, 3,000 prisonniers et 115 pièces de canon. Le corps du maréchal Davout perd environ 10,000 hommes.

Les deux victoires simultanées d'Iéna et d'Auerstædt nous livrent la monarchie prussienne. Nous allons voir comment Napoléon profite de ses succès et comment il poursuit les débris des deux armées vaincues.

VI.

Dans les deux batailles d'Iéna et d'Auerstedt, les Prussiens ont perdu le tiers de leur armée et une grande partie de leur matériel. De plus, aucune disposition n'ayant été prise à l'avance pour préparer la retraite, les corps errent en désordre, et le 14 au soir forment deux masses confuses à Erfurth et à Sommerda. Le lendemain 15, le prince de Hohenlohe, qui a pris le commandement de l'armée, marche sur Magdebourg par deux directions, à droite et à gauche du Hartz.

Napoléon, le même jour, envoie Murat et Ney à Erfurth ; ceux-ci somment la place et s'en emparent avec 6,000 blessés, 9,000 prisonniers et un matériel considérable. Soult marche sur Nordhausen et Magdebourg à la suite de l'armée prussienne. Bernadotte se dirige sur Halle et y rencontre, le 17, le corps de réserve du prince de Wurtemberg ; il le culbute et le rejette sur Magdebourg. Davout, Lannes et Augereau, après s'être reposés un jour, marchent directe-

ment sur l'Elbe et le passent sur plusieurs points. Davout, dans sa marche, s'empare de la place forte de Wittemberg. Napoléon fait ainsi rayonner sur des directions divergentes, afin d'occuper les points principaux de l'échiquier, tous les corps qu'il avait concentrés pour la bataille. Il rend ensuite la liberté aux officiers saxons qui ont été faits prisonniers, et il transforme ainsi la Saxe d'ennemie en alliée; puis il crée une première base secondaire à Erfurth ; il y établit une forte garnison; il en donne le commandement au général Clarke, et relie Erfurth à Mayence par Eisenach et Francfort en abandonnant sa ligne d'opérations accidentelle par la Franconie. Plus tard, maître de Wittemberg, il y établit une nouvelle base secondaire et un nouvel appui pour sa marche, sous les ordres du général Lemarrois.

Cependant l'armée prussienne a réuni ses débris à Magdebourg; elle s'est réorganisée, elle quitte la ligne de l'Elbe pour gagner la ligne de l'Oder en marchant sur trois colonnes : à droite, un corps de flanc; au centre, l'infanterie; à gauche, la cavalerie. Blücher forme l'arrière-garde.

Mais l'Empereur est entré à Berlin avec Murat, les corps de Davout et d'Augereau, et la garde. Le maréchal Lannes s'est emparé de Spandau; les maréchaux Ney et Soult sont devant Magdebourg, et le maréchal Bernadotte forme un échelon intermédiaire entre eux et le maréchal Lannes.

Pour continuer la poursuite, Murat marche sur Zehnwick, afin de couper l'armée prussienne et de lui barrer le passage; Lannes marche derrière Murat pour lui servir d'appui; Bernadotte forme un troisième échelon dans la même direction; Soult, laissant Ney devant Magdebourg, suit en queue la colonne prussienne; enfin le maréchal Davout s'avance vers la ligne de l'Oder.

Murat rencontre à Zenhwick le corps de flanc des Prussiens; il l'attaque et l'écrase. La colonne principale remonte alors au nord, espérant s'échapper vers Stettin; mais Murat et Lannes marchent parallèlement à elle, la gagnent de vitesse, et, à Prentzlow, ils l'enveloppent et la forcent à capituler.

Cependant l'arrière-garde de Blücher peut rétrograder,

elle est immédiatement suivie par la cavalerie de Murat et par les deux corps des maréchaux Soult et Bernadotte. Elle tente de percer sur Magdebourg; n'y pouvant réussir, elle se rejette sur Lübeck. Elle y est attaquée de vive force par les 1er et 4e corps, et obligée de capituler.

Stettin est enlevé par notre cavalerie légère; Magdebourg se rend au maréchal Ney, et, en sept semaines, la campagne de 1806 est terminée et la Prusse conquise jusqu'à l'Oder.

VII.

Mais si la monarchie prussienne est anéantie, Napoléon doit encore combattre les autres puissances de la coalition. Le roi de Prusse s'est réfugié à Kœnigsberg et n'a plus que les débris de son royaume; mais la Russie n'a pas été entamée, l'Angleterre et la Suède n'ont rien perdu. Pour terminer la guerre et rompre la coalition, il faut donc encore frapper ces trois puissances.

L'Empereur lance contre l'Angleterre son décret de Berlin, qui doit lui interdire tout commerce avec le continent. Pour atteindre la Russie, il pousse ses corps jusqu'à la Vistule, et se dispose à battre les armées russes sur leur propre frontière.

Dans cette nouvelle campagne, nous voyons toujours d'un côté la France, l'Italie et la Confédération du Rhin, avec une population de plus de 40 millions d'habitants et un budget d'environ 800 millions, auxquels il faut ajouter 100 millions tirés de la Prusse comme budget annuel, et 100 autres millions tirés du même pays comme contributions de guerre; en outre, nous devons remarquer que les Turcs, encouragés par Napoléon, produisent vers le Midi une diversion puissante qui occupe une armée de 60,000 Russes. De l'autre côté, nous voyons la Prusse réduite à une province et à un seul corps de 25,000 hommes; la Russie ayant une population de 40 millions d'habitants et une armée de 400,000 hommes; l'Angleterre, maîtresse

de la mer, ayant des flottes puissantes, quelques troupes de débarquement, mais, suivant son habitude, ne devant compromettre ni les unes ni les autres; enfin, la Suède, dont le rôle doit être tout à fait secondaire. Sous le rapport financier, les subsides de l'Angleterre fournissent largement aux dépenses des armées alliées. Entre les deux masses des puissances ennemies, dont nous venons de voir les moyens de guerre, se trouve l'Autriche, qui déclare vouloir rester neutre, mais qui arme cependant d'une manière suspecte.

Quant aux armées qui vont entrer en opérations, nous avons d'abord la Grande-Armée, qui est toujours organisée comme nous l'avons dit précédemment, et qui comprend les 1er, 3e, 4e, 5e, 6e et 7e corps, avec la réserve de cavalerie de Murat et la garde; chaque corps comprenant deux ou trois divisions d'infanterie avec une brigade ou une division de cavalerie légère et une réserve d'artillerie. La Grande-Armée a un effectif d'environ 160,000 hommes. Pour assurer ses derrières, l'Empereur a, en outre, dans le Hanovre, le 8e corps, sous les ordres du maréchal Mortier, gardant les embouchures du Weser et de l'Elbe; de plus, il forme en Silésie un 9e corps, sous les ordres du prince Jérôme, avec la mission de réduire les nombreuses places fortes de la province; enfin, plus tard, il organisera un 10e corps, sous les ordres du maréchal Lefebvre, pour faire le siège de Dantzig; nous ne parlons pas des corps d'observation que l'Empereur a laissés en France, en Hollande et en Italie.

Au mois de novembre 1806, la Grande-Armée s'avance vers la Vistule, en marchant sur deux lignes. En première ligne, se trouvent les trois corps des maréchaux Davout, Augereau et Lannes, formant environ 80,000 hommes; en seconde ligne, se trouvent les trois corps des maréchaux Soult, Ney et Bernadotte, qui, avec les réserves, forment un effectif à peu près égal.

Au même moment, du côté de nos adversaires, le corps prussien du général Lestocq, dernière ressource de la monarchie, est concentré à Thorn. Une première armée russe, forte de 55,000 hommes, organisée en quatre divisions d'in-

fanterie d'après le principe des armées françaises des premiers temps de la République, se trouve aux environs de Varsovie, sous les ordres du général Benningsen. Une seconde armée, de 40,000 hommes environ, présentant également quatre divisions, sous le général Buxhowden, suit la première à quelques marches d'intervalle. Enfin, une réserve de deux divisions, sous le général Essen, s'organise sur le Niémen. L'empereur Alexandre rappelle, en outre, une partie de l'armée qu'il a envoyée contre les Turcs. Tels sont, en novembre 1806, les forces, l'organisation et les emplacements des armées belligérantes.

Le pays qui va devenir le théâtre des opérations est borné au nord par la mer Baltique, à l'ouest par la Vistule, au sud par le Bug, et à l'est par le Niémen. Nous en avons indiqué précédemment les principaux accidents.

Quant aux plans des généraux opposés, l'Empereur veut occuper Kœnigsberg, qui est son objectif principal ; Benningsen veut le couvrir.

La première opération pour les Français est le passage de la Vistule. Napoléon veut ensuite marcher sur l'armée russe, profiter de la dispersion de ses corps et de la supériorité des forces françaises pour l'écraser en détail ; puis, maître de la campagne, il occupera les points principaux de l'échiquier. C'est là son plan général. Nous en verrons les détails au fur et à mesure du développement des opérations.

VIII.

La Grande-Armée s'est rapprochée de la Vistule, comme nous l'avons indiqué, et les opérations commencent.

Les Russes semblaient d'abord vouloir défendre la ligne de la Vistule ; mais bientôt, craignant de se compromettre, ils l'abandonnent sans combat et se retirent sur la Narew.

Le 3e corps occupe Varsovie le 27 novembre ; il est bientôt suivi du 5e ; les deux corps franchissent le fleuve et s'établissent dans le faubourg de Praga.

Le maréchal Ney franchit la Vistule auprès de Thorn et est suivi par le maréchal Bernadotte.

Le 4e corps, sous les ordres du maréchal Soult, aborde le fleuve à Plock et entreprend d'y jeter un pont. Il est suivi par le 7e corps.

La première armée russe se retire sur la seconde et toutes deux prennent position derrière l'Ukra, leur droite à cheval sur la route de Plock à Pulstück, leur gauche vers Czernowo ; le quartier général à Pulstück.

L'armée française s'avance alors sur trois directions : à gauche, les 6e et 1er corps débouchent de Thorn et marchent sur Strasburg ; au centre, les 4e et 7e débouchent de Plock et marchent sur Pulstück par Plonsk ; enfin, à droite, les 3e et 5e corps débouchent de Varsovie, suivis de la garde et de la réserve de cavalerie.

Le 7 décembre, Napoléon donne l'ordre au maréchal Davout de passer la Narew au confluent de l'Ukra. Celui-ci parvient à jeter ses troupes sur la rive droite et établit ensuite un pont de bateaux. Mais, quoique disposant de ce débouché, l'Empereur est obligé de rester en observation devant l'armée russe, à cause du mauvais temps.

Le 20 décembre, le temps étant devenu meilleur, il donne l'ordre de franchir la Narew et l'Ukra et d'aborder la position des Russes.

Le 3e corps, chargé de l'opération, réussit heureusemeut et l'armée ennemie se retire sur Nasielsk.

Le 24, le 3e corps l'attaque sur ce point, et, après un combat assez vif, parvient encore à la déposter.

Alors le 3e corps, le 7e, la garde et la réserve de cavalerie marchent sur Golymin ; le maréchal Lannes, avec le 5e corps, se dirige sur Pulstück, et pour établir une liaison entre les deux colonnes, la division Gudin, du 3e corps, est envoyée de Nasielsk sur Pulstück, par un chemin intermédiaire.

Mais le général Benningsen s'est retiré sur Pulstück avec 43,000 hommes ; il y a pris position, en ne laissant à Golymin que deux divisions.

De sorte que, le 26 décembre, le maréchal Lannes avec trois divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie,

formant environ 18,000 hommes, se trouve en présence de 43,000 Russes ; tandis que le contraire se présente à Golymin, où nos forces sont très supérieures à celles de l'ennemi.

Le 26, ont lieu simultanément les combats de Pulstück et de Golymin, pendant qu'à notre extrême gauche le maréchal Ney rencontre à Soldau le corps prussien de Lestocq.

A Pulstück, le maréchal Lannes débouche par la route de Nasielsk avec le 5e corps ; il trouve les Russes en position, la gauche à la Narew et à Pulstück, la droite à Moczyn ; il les fait attaquer vigoureusement de front; l'engagement se soutient avec des chances diverses, lorsque, vers le soir, la division Gudin, commandée momentanément par le général Daultanne, débouche sur la route de Golymin, c'est-à-dire sur le flanc droit de la position russe; elle attaque, mais elle se lie mal à la gauche du 5e corps ; les Russes profitent de cette faute pour se jeter dans l'intervalle ; heureusement nos troupes opposent une héroïque résistance et repoussent la cavalerie ennemie. Les deux partis restent en présence. Pendant la nuit, les Russes se mettent en retraite. Le même jour, notre colonne du centre écrase les deux divisions russes laissées à Golymin, et le maréchal Ney bat, à Soldau, le corps prussien de Lestocq.

Les troupes ennemies se retirent alors derrière les lacs et les marais, jusque vers Arys, nous abandonnant 80 canons, des équipages, des blessés et des prisonniers.

Pendant ces diverses opérations, le temps a été affreux. Tous les mouvements des troupes ont eu lieu dans la boue et dans la neige. L'Empereur se décide, en conséquence, à prendre des cantonnements, et il place ses différents corps de la manière suivante : le 5e corps à droite dans l'angle de la Vistule et du Bug ; le 3e corps dans l'angle du Bug et de la Narew ; le 4e entre la Narew et l'Ukra ; le 7e entre l'Ukra et la Vistule ; la garde dans le camp retranché de Praga. L'armée se trouve ainsi rangée en demi-cercle autour de Varsovie, qui lui fournit tous ses approvisionnements. Le 6e corps cantonne en avant de Thorn ; le 1er en avant d'Elbing. La cavalerie légère couvre le front des cantonnements.

La cavalerie de réserve est en arrière dans la vallée de la Vistule. Tous les cantonnements sont approvisionnés au moyen des cours d'eau qui viennent tous aboutir à Varsovie. Chaque corps a son arrondissement distinct, avec sa place de rassemblement, ses magasins, ses hôpitaux, sa manutention.

Cette première période de la campagne se termine vers le 1er janvier 1807.

IX.

Le 18 janvier, les Russes reprennent tout à coup l'offensive. Benningsen, nommé général en chef, laisse deux divisions vers Ostrolenka et une dans la région des lacs pour masquer le mouvement du reste de l'armée ; il porte ensuite les sept divisions qui lui restent, et qui représentent environ 80,000 hommes, d'Arys sur Rhein, et il vient menacer la gauche de nos cantonnements. Il espère accabler le 1er corps, percer jusqu'à la Vistule, délivrer Dantzig assiégé et forcer l'Empereur à se replier sur l'Oder.

Le maréchal Ney parcourait alors le pays et faisait des courses jusque vers l'Alle pour trouver des subsistances ; il rencontre l'armée russe sur la Passarge et donne l'alarme aux cantonnements français, qui sont levés immédiatement.

Le maréchal Bernadotte concentre, à Mohrugen, vers le 23 et le 24 janvier, les trois divisions d'infanterie et les deux divisions de cavalerie dont il dispose. Le 25, il soutient un engagement contre l'avant-garde russe ; il la repousse ; néanmoins, se trouvant très inférieur en nombre, il se replie sur la position d'Osterode, puis sur Lobau, et enfin sur Strasburg, où il arrive vers le 30.

Les Russes suivent le maréchal Bernadotte dans sa retraite et s'enfoncent ainsi entre le gros de l'armée française à gauche et la mer à droite. L'Empereur concentre autour de Mlawa les 6e 4e et 7e corps avec la réserve de cavalerie ; il réunit le 3e corps à Pulstück et il destine le 5e à garder Ostrolenka et à observer la Narew. Puis il veut marcher sur

les derrières de l'armée russe pour la couper de sa base d'opérations et la jeter dans la Baltique. Le 31 janvier, le front d'opérations de l'armée française s'étend de Hohenstein à Ostelbourg. Le 1er février elle marche en trois colonnes de la manière suivante : à gauche, le 6e corps, qui part de Hohenstein ; au centre, les 4e et 7e corps avec la réserve de cavalerie et la garde, marchant sur Passenheim ; enfin, à droite, le 3e corps vers Ostelbourg.

Le maréchal Bernadotte est prévenu du mouvement que fait l'armée ; il doit se retirer lentement, en tâchant de se lier au maréchal Ney.

Les Russes se sont avancés jusqu'à Osterode et Lobau. Un pas de plus, ils vont être tournés.

Malheureusement un officier envoyé au maréchal Bernadatte et porteur de dépêches qui indiquent la combinaison de l'Empereur et la position des différents corps, tombe entre les mains des Cosaques.

Benningsen est éclairé sur le danger qu'il court ; il arrête sa marche offensive et se retire rapidement sur Junkowo. Ses arrière-gardes combattent les avant-gardes françaises et couvrent le mouvement. Au moyen de marches de nuit, l'armée russe se retire successivement sur Landsberg et Eylau. Arrivée là, elle prend position et se décide à livrer bataille, parce qu'elle se sent trop vivement pressée dans sa retraite et parce qu'elle veut couvrir Kœnigsberg.

X.

Le 7 février, les Russes se sont donc arrêtés et ont pris position sur une chaînes de colline en arrière d'Eylau. Ils occupent la ville et le cimetière, qui forment devant leur front un poste détaché couvrant l'armée et arrêtant les premières attaques de l'ennemi.

Le 7 au soir, le maréchal Soult débouche le premier avec

la cavalerie de Murat; il enlève Eylau après un combat violent.

L'Empereur accourt à son avant-garde; il voit l'armée russe déployée et prête à livrer bataille. Il amène l'armée française en présence, et la dispose pour l'engagement en lui faisant prendre un ordre de bataille préparatoire.

Les Russes ont sept divisions formant environ 72,000 hommes. Les Prussiens, qui doivent les renforcer le soir, sont au nombre de 8,000. Benningsen dispose donc d'environ 80,000 hommes. Il déploie sur deux lignes cinq de ses divisions, et il conserve les deux autres en réserve. Dans chaque division de première ligne, les régiments russes sont dans l'ordre mixte, avec le bataillon du centre déployé et les bataillons des ailes en colonne derrière les pelotons des extrémités. La cavalerie est répartie sur les flancs de l'armée et à la réserve. L'artillerie forme de nombreuses batteries devant le front.

Cet ordre de bataille s'appuie à gauche au village de Serpallen, à droite à celui de Schloditten ; le centre est placé en arrière d'Eylau sur des hauteurs légèrement dominantes.

L'armée française est forte d'environ 50,000 hommes, et de 60,000 en y comprenant le corps de Ney, qui doit arriver à la suite des Prussiens.

Comme nous l'avons dit, elle exécutait une marche stratégique sur trois colonnes au moment où elle rencontre l'ennemi. L'Empereur n'a d'abord sous la main que la colonne du centre, comprenant le corps du maréchal Soult, celui du maréchal Augereau, la réserve de cavalerie et la garde. Il déploie à droite et à gauche d'Eylau le corps du maréchal Soult; la division Saint-Hilaire s'étend vers la droite pour occuper le village de Rothenen ; de sorte que le corps du maréchal Augereau s'établit, quand il entre en ligne, entre la division Saint-Hilaire et les deux autres divisions du corps du maréchal Soult. La garde et la cavalerie sont à la réserve.

En même temps, Napoléon donne l'ordre au maréchal Davout, qui forme la colonne de droite, de se mettre en

mouvement pendant la nuit pour venir déboucher par la route de Bartenstein sur Serpallen, en exécutant une attaque sur le flanc gauche des Russes. Il donne un ordre analogue au maréchal Ney, formant la colonne de gauche, qui doit se rabattre sur Schmoditten, presque sur les derrières de l'ordre de bataille ennemi.

L'Empereur compte entretenir l'action de front vis-à-vis d'Eylau, afin d'attendre l'effet des manœuvres dirigées sur les deux ailes de l'ennemi.

Les deux armées sont ainsi déployées perpendiculairement à leur ligne d'opérations, c'est-à-dire à la route de Landsberg à Kœnigsberg par Eylau. Elles passent la nuit en présence l'une de l'autre.

Le 8 février, l'action s'engage de grand matin par une canonnade formidable. Les Russes, accumulés en masses profondes, en souffrent plus que les Français, qui se sont étendus en lignes minces et qui savent mieux se couvrir des obstacles du terrain.

Benningsen, impatient de ce combat de pied ferme, meurtrier et sans résultats, tente une attaque sur la gauche de notre position. Elle est repoussée. Cependant le maréchal Davout débouche sur Serpallen et entame de ce côté son attaque de flanc. Les Russes, refoulés, se replient en crochet. L'Empereur veut profiter de ce succès partiel pour passer à l'attaque générale ; il porte en avant le corps d'Augereau et la division Saint-Hilaire ; mais nos colonnes, enveloppées d'un tourbillon de neige, perdent leurs points de direction ; elles tombent sous le canon des Russes, en souffrent beaucoup, et sont rejetées vers la position d'où elles sont parties.

L'Empereur, pour les dégager et pour arrêter la poursuite, lance contre les Russes sa réserve de cavalerie, formant 80 escadrons sous les ordres de Murat. Cette cavalerie culbute une partie de l'infanterie et perce le centre de l'ordre de bataille opposé.

Pendant ce temps, une colonne de 4,000 grenadiers ennemis s'est avancée vers le cimetière ; mais elle est bientôt

arrêtée de front par quelques bataillons de la garde impériale; elle est prise à revers par une partie de la cavalerie; en un instant, elle est prise ou détruite.

L'attaque du maréchal Davout continue cependant avec succès. Nous occupons de ce côté les deux villages de Serpallen et de Klein-Sausgarten, lorsque le corps prussien débouche par Althoff sur le champ de bataille. Passant rapidement derrière l'armée russe, il se porte au secours de l'aile gauche et y rétablit le combat.

Le maréchal Ney arrive à son tour. Il occupe Schmoditten, menaçant ainsi le flanc droit et les derrières de l'ennemi. Dans cette position, si nous eussions été vainqueurs, il rendait la victoire complète et décisive.

Malheureusement il n'en était pas ainsi. Les Russes avaient fait des pertes énormes : 30,000 hommes, dit-on; mais leur ordre de bataille n'était pas rompu; nous-mêmes, nous avions fait de grandes pertes et nous étions épuisés; rien n'était donc décidé, lorsque la nuit vint séparer les deux armées. Benningsen profite de l'obscurité pour opérer sa retraite. Il marche sur Kœnigsberg. Nous le suivons, mais notre armée est tellement affaiblie que bientôt l'Empereur juge convenable de lui faire prendre de nouveaux cantonnements.

En conséquence, il se replie sur la Passarge. Il établit le 1er corps à gauche; le 4e au centre; le 3e à droite; chacun de ces corps occupant une surface de terrain à peu près carrée et de 8 à 10 lieues de côté. Le 6e corps, qui a le moins souffert à la bataille d'Eylau, est placé en avant-garde autour de Guttstadt. La garde et les réserves s'établissent derrière l'armée autour d'Osterode et dans la vallée de la Vistule.

L'armée ainsi disposée se renforce et se réorganise; elle donne la main au 5e corps, qui est en avant de Varsovie, sous les ordres du maréchal Masséna; elle couvre le siège de Dantzig, qui est confié au maréchal Lefebvre; enfin elle protège le roi Jérôme, qui fait le siège des places de la Silésie. Elle attend dans cette position le retour du printemps.

XI.

Pendant la suspension des hostilités, qui dure tout le reste de l'hiver, les deux armées réparent leurs forces.

L'armée russe est portée à 140,000 hommes, et l'armée française à 150,000. Cette dernière est toujours organisée en six corps d'infanterie, une réserve de cavalerie et la garde. Elle est cantonnée entre la Vistule et la Passarge, disposée de manière à pouvoir se concentrer au premier ordre. Le siège de Dantzig se termine heureusement. Nous y trouvons de grandes ressources, et de plus un bon point d'appui pour notre ligne d'opérations qui passe par Berlin et qui traverse toute l'Allemagne ; cette ligne est protégée par une armée de réserve de plus de 100,000 hommes, sous les ordres du maréchal Brune.

Dès les premiers jours de mai, l'Empereur retire son armée des cantonnements. Il la fait camper pour ne pas être surpris, et il se disposait à reprendre les opérations, lorsque, le 5 juin, les Russes le préviennent.

Benningsen a construit à Heilsberg un camp retranché dont il veut se servir comme point d'appui, afin de manœuvrer sur les deux rives de l'Alle. Il en débouche avec toute son armée, et pendant qu'au moyen de démonstrations il retient dans leurs positions les corps des maréchaux Bernadotte, Soult et Davout, il dirige le gros de ses forces sur le maréchal Ney dont les troupes lui ont paru aventurées. Le maréchal reçoit vigoureusement les assaillants et se replie en bon ordre. Benningsen, renonçant alors à l'offensive qu'il a prise un peu légèrement, se concentre sur Heilsberg.

L'Empereur prend l'offensive à son tour ; il franchit la Passarge à Deppen et s'avance en trois colonnes vers le camp retranché des Russes.

Bientôt nos têtes de colonne débouchent en présence. Murat, qui forme notre arrière-garde et qui est soutenu par le corps du maréchal Soult, s'engage témérairement. Nos

braves troupes font des attaques très vigoureuses et rejettent dans l'intérieur des ouvrages tout ce qui se trouvait au dehors. Mais devant la force de la position et l'inégalité du nombre, leurs efforts restent infructueux, et les Russes se maintiennent dans leur camp retranché. Cependant, le lendemain, voyant que le maréchal Davout s'élève sur leur flanc droit et semble vouloir les séparer de Kœnigsberg, ils se mettent en retraite par la rive droite de l'Alle, se dirigeant sur Bartenstein et Schippenbeil. L'Empereur les fait suivre par la cavalerie légère, qui descend le cours de la rivière ; quant à lui, il se dirige sur Eylau avec le gros de l'armée, se rapprochant ainsi de Kœnigsberg et paraissant vouloir se placer entre l'armée russe et cette ville.

Le 14 juin, la droite française, formée par le corps du maréchal Lannes, est à Domnau, surveillant le cours de l'Alle ; le centre, sous les ordres de l'Empereur, comprenant les trois corps des maréchaux Mortier, Ney et Bernadotte (ce dernier commandé momentanément par le maréchal Victor), plus la garde et une partie de la cavalerie, se trouve à Eylau ; la gauche, formée des deux corps des maréchaux Soult et Davout, avec le reste de la réserve de cavalerie sous les ordres de Murat, s'avance sur la route de Kœnigsberg.

Au même moment, Benningsen, qui a reçu l'ordre de sauver Kœnigsberg à tout prix, jette plusieurs ponts sur l'Alle à Friedland et repasse de la rive droite sur la rive gauche. Prévenu par son avant-garde que le corps de Lannes paraît isolé du reste de l'armée, il se déploie et veut l'accabler ; mais Lannes manœuvre habilement, fait croire à l'ennemi que ses troupes sont beaucoup plus nombreuses qu'elles ne le sont en réalité, et donne avis à l'Empereur, qui s'empresse d'accourir avec trois corps et la garde. Les manœuvres du 5e corps et la lenteur des Russes qui tombent, après leur déploiement, dans une inaction inexplicable, donnent à l'armée française le temps d'arriver sur le champ de bataille, de s'y déployer et de commencer vers quatre heures la bataille de Friedland.

Le champ de bataille est situé sur la rive gauche de l'Alle, qui le borne vers l'est ; au nord, il s'étend au delà d'Hein-

rischdorf; à l'ouest, il est limité par une chaîne de hauteurs qui va d'Heinrischdorf à Postenen; enfin, au sud, il est borné par le bois de Sortlack.

La position française s'étend sur les hauteurs entre Posthenen et Heinrischdorf, couverte à droite par le bois de Sortlack, ayant sa gauche dans une vaste plaine propre aux manœuvres de la cavalerie; son intérieur présente des abris pour les secondes lignes et les réserves; son front est à cheval sur les deux routes d'Eylau et de Kœnigsberg.

Les Russes, en débouchant de Friedland, ont pris un ordre de bataille parallèle à la rivière, ce qui constitue un danger pour eux; leurs deux ailes s'appuient à des coudes de l'Alle et sont flanquées par des batteries de la rive droite; leur front est coupé en deux par un ravin, le Mühlfloss, qui rend les communications difficiles entre le centre et l'aile gauche; leur ligne de retraite est en arrière de cette aile gauche par la ville de Friedland. Leur armée comprend sept divisions et la garde impériale, présentant un effectif d'environ 75,000 hommes. Deux divisions forment la gauche, à cheval sur la route d'Eylau et séparée du reste de l'armée par le ravin; deux autres divisions forment le centre; deux forment la droite, à cheval sur la route de Kœnigsberg; la réserve formée par la garde est à Friedland, tandis que la dernière division de l'armée reste sur la rive droite de l'Alle pour couvrir les derrières.

L'armée française, forte d'environ 80,000 hommes, arrive successivement et se déploie de la manière suivante : le maréchal Ney forme la droite, en avant de Posthenen et sur la route d'Eylau; le maréchal Mortier forme la gauche, s'appuyant à Heinrischdorf et à cheval sur la route de Kœnigsberg; entre les deux, le maréchal Lannes forme le centre et resserre ses troupes au fur et à mesure de l'entrée en ligne des deux ailes; le maréchal Victor forme une réserve partielle derrière le corps du maréchal Ney; la garde forme la réserve générale.

L'Empereur, après avoir reconnu le terrain et les positions des deux armées, se décide à attaquer avec son aile droite l'aile gauche des Russes, trouvant dans le succès de

cette attaque l'avantage de s'emparer de la seule ligne de retraite de l'armée ennemie. Il donne ses ordres en conséquence, et, tandis que le centre et la gauche formant deux échelons en arrière se contentent d'entretenir le combat, le maréchal Ney, formant un échelon avancé, marche dans la direction de Friedland.

Son attaque est préparée par une batterie nombreuse, sous les ordres du général Sénarmont, qui éteint d'abord le feu de l'artillerie russe et qui écrase ensuite leur infanterie sous la mitraille ; puis les deux divisions Marchand et Bisson, soutenues par la division Dupont du 1er corps, s'avancent résolument vers Friedland, culbutent les Russes et finissent par s'emparer de la ville.

La cavalerie attachée au corps du maréchal Ney repousse la cavalerie russe et soutient les attaques de l'infanterie.

Après le succès du maréchal Ney, l'Empereur porte toute l'armée en avant ; on aborde les Russes sur tout le front et on les refoule sur l'Alle. La victoire est décidée partout ; l'ennemi perd 25,000 hommes tués, blessés ou noyés au passage de la rivière ; il perd en outre 80 bouches à feu. Nous perdons 7,000 à 8,000 tués ou blessés.

XII.

La bataille de Friedland décide le succès de la campagne, car bientôt nous nous emparons de Kœnigsberg et nous nous avançons jusqu'au Niémen. Les Russes demandent un armistice, qui est suivi de la paix de Tilsitt.

Cette paix établit une intime alliance entre la France et la Russie ; mais la Prusse est sacrifiée. Napoléon lui enlève la moitié de sa population, la Westphalie, les territoires sur la rive gauche de l'Elbe y compris Magdebourg, les provinces polonaises de Posen, Varsovie et Dantzig, environ 5 millions de sujets, et il lui impose une contribution de guerre de 600 millions de francs, énorme pour l'époque et pour les ressources du pays.

On a remarqué que Napoléon avait alors deux partis à

prendre, ce qui arrive du reste toujours après la victoire : il pouvait, à son gré, se montrer généreux ou impitoyable; généreux, il pouvait rendre au roi de Prusse, comme il en eut un instant l'idée, la totalité de ses États, et s'en faire un allié dévoué; impitoyable, il pouvait arracher à la Prusse ses plus belles provinces et lui imposer des contributions écrasantes. Nous ajouterons qu'il ne pouvait guère faire davantage; car un peuple, aujourd'hui, ne peut ni mourir ni disparaître; quels que soient ses malheurs, il reste toujours un centre, un noyau, une province, un État de troisième ordre si l'on veut, qui représente la nationalité et la mission du pays.

Napoléon avait donc à choisir entre ces deux partis; malheureusement pour nous et pour lui, il s'arrêta à ce dernier.

Il usa de sa victoire en conquérant; il abusa de sa force sans se préoccuper des droits ou des souffrances des populations.

Il était difficile alors de prévoir les conséquences du traité de Tilsitt. Mais nous les connaissons aujourd'hui; nous savons et nous verrons, dans la suite de ces études, que l'heure de la revanche sonna bientôt pour la Prusse. En 1813, elle se lève contre nous; sa jeunesse, ses étudiants, sa population tout entière, enivrés des idées de vengeance et de haine, contribuent largement à notre désastre de Leipzig; en 1814, ses soldats envahissent la France et lui rendent une partie des maux qu'ils ont soufferts; en 1815, enfin, Napoléon succombe sur le champ de bataille de Waterloo, à l'apparition des colonnes ardentes de Blücher. Ce qui nous amène à dire, qu'à défaut de générosité, la modération dans la victoire est indispensable pour consolider la paix entre les peuples; qu'il faut toujours songer aux retours de la fortune, et que les ménagements envers les vaincus sont souvent la meilleure politique pour les vainqueurs.

Les principaux ouvrages à consulter pour les campagnes de 1806 et 1807 sont : l'*Histoire du Consulat et de l'Em-*

pire, par M. Thiers; le *Précis des événements militaires*, de Mathieu Dumas; la *Correspondance de Napoléon Ier*; l'*Histoire de Napoléon*, par Jomini; les *Victoires et Conquêtes;* les *Bulletins de la Grande-Armée;* le *Mémorial du Dépôt de la Guerre;* l'*Art militaire au XIXe siècle*, de Rüstow; etc.

CAMPAGNE D'AUTRICHE

1809

I.

Le traité de Tilsitt, en mettant fin à la campagne de 1807, établit la prépondérance de la France sur l'Europe entière, et marque l'apogée de la fortune de Napoléon; mais ce traité affaiblit plutôt qu'il ne renforce l'Empire, en portant ses limites au delà des frontières naturelles, et il excite plutôt qu'il ne satisfait l'ambition sans mesure de l'Empereur.

Bientôt éclate la guerre d'Espagne, qui doit être si fatale à la France. Au mois de janvier 1809, Napoléon est à Madrid; son attention et ses forces semblent absorbées par les affaires de la Péninsule, lorsque l'Autriche, vaincue en 1805, mais conservant toujours l'espoir de se relever, croit trouver dans les événements une occasion favorable. Excitée par le cabinet de Londres, elle veut profiter de l'exaspération générale de l'Allemagne contre Napoléon et en même temps de l'ébranlement de notre prestige militaire, que la résistance des Anglais dans la Péninsule et les capitulations de Vimeiro et de Baylen viennent d'atteindre si fortement. Il faut remarquer, en outre, que depuis plusieurs années l'Autriche entretient une armée formidable, dont le chiffre n'est pas en rapport avec ses moyens financiers. Elle veut sortir d'une situation fausse qui la ruine. Elle veut en brusquer le dénouement, comme elle doit le faire plus tard, en 1859, dans une position analogue. Elle active en conséquence ses préparatifs de guerre; sa diplomatie cherche à

maintenir la sécurité de l'Empereur, et, en même temps, à obtenir l'alliance des principales puissances du continent; et, au commencement d'avril 1809, elle se dispose à entrer en campagne, ayant pour véritable motif de sa prise d'armes le désir de recouvrer ce qu'elle a perdu, et l'espoir de profiter des embarras causés à Napoléon par la guerre d'Espagne.

L'Autriche se préparait à faire la guerre sur toutes ses frontières, et, par suite, le théâtre de la guerre embrassait à la fois l'Allemagne, la Pologne et l'Italie, c'est-à-dire trois théâtres d'opérations particuliers. Nous nous contenterons de décrire le premier, celui de l'armée principale et des événements décisifs.

Ce théâtre est formé par la vallée du Danube. Il est borné au nord par le Thüringer-Wald et les deux chaînes septentrionales de la Bohême; à l'ouest, par le Lech, base d'opérations de l'armée française; au sud, par les Alpes; enfin, à l'est, par la frontière russe. Il est coupé en deux zones par le fleuve lui-même, coulant de l'ouest à l'est, et formant la principale ligne stratégique de l'échiquier. La zone septentrionale est pauvre, étroite, mal pourvue de voies de communication; elle est peu propre aux opérations des grandes armées. La zone méridionale, au contraire, est large et riche en ressources de toute espèce; elle est bien pourvue de routes et de chemins; elle est beaucoup plus favorable aux mouvements des troupes.

Sur sa rive gauche, le Danube reçoit l'Athmühl, la Naab, la Regen, qui sont peu importants. Sur sa rive droite, il reçoit, après le Lech, l'Iser, l'Inn, la Traun, l'Enns et la Raab, qui serviront de lignes de défense successives à l'armée autrichienne.

La grande route de Vienne, par Augsbourg, Munich, Braunau et Lintz, sera la ligne principale d'opérations des deux armées; Napoléon s'avancera sur cette ligne pour conquérir Vienne; une partie de l'armée autrichienne se retirera sur cette même ligne après Eckmühl, afin de couvrir le même point.

Les routes transversales, allant du Danube aux Alpes, serviront de lignes de communications : notamment, celle de Passau à Salzbourg, celle de Ratisbonne à Münich, celle de Donauwerth à Augsbourg, etc.

Les points stratégiques de l'échiquier sont : Vienne, notre objectif principal, puis Ulm, Augsbourg, Münich, Braunau, Passau, Donauwerth, Ingolstadt, Ratisbonne, Landshut, etc., qui présentent à la fois des centres importants de population, des moyens de passage sur les cours d'eau, des points d'appui pour les manœuvres, des nœuds de routes...

Tels sont les principaux accidents stratégiques du théâtre sur lequel vont manœuvrer les deux principales armées de la France et de l'Autriche, sous les ordres des deux plus grands capitaines de l'époque, l'archiduc Charles et Napoléon.

Si nous examinons les ressources et moyens des puissances belligérantes, nous voyons, d'un côté, la France ayant pour alliés l'Italie, la Confédération du Rhin, le duché de Varsovie et la Russie, que le traité de Tilsitt lie à notre cause, mais qui ne nous prêtera qu'un concours insignifiant ; on peut dire que l'Empereur Napoléon s'appuie sur une population de 40 millions de Français et de 20 millions d'Italiens, d'Allemands et de Polonais ; comme moyens financiers, il dispose d'environ 300 millions, formant la caisse de l'armée, et provenant des contributions imposées aux puissances vaincues dans les campagnes précédentes ; sur ces 300 millions, 150 sont disponibles immédiatement pour entrer en campagne. De l'autre côté, nous voyons l'Autriche ayant pour alliés l'Angleterre, qui solde ses armées, et en même temps l'Espagne et le Portugal, qui produisent au midi de l'Europe une diversion puissante ; c'est encore une population de 60 millions d'habitants, avec les ressources financières de l'Angleterre et sa puissante marine. La lutte n'est donc pas inégale ; mais le génie de Napoléon et la valeur de nos troupes feront pencher la balance en notre faveur.

Chacune des deux puissances belligérantes organise ses

armées actives. L'Autriche, qui se prépare depuis plusieurs années à la guerre, dispose d'environ 300,000 hommes; l'archiduc Charles en forme 11 corps, dont 9 de ligne et 2 de réserve; chaque corps compte 25,000 à 30,000 hommes et comprend 2 ou 3 divisions; chaque division comprend 2 ou 3 brigades, et chaque brigade 2 régiments à 3 bataillons de 1000 hommes chacun. Un de ces corps, partant de la Galicie, doit opérer en Pologne sous les ordres de l'archiduc Ferdinand; deux autres opéreront en Italie sous l'archiduc Jean; les huit derniers formeront l'armée principale, qui opérera dans la vallée du Danube, sous les ordres de l'archiduc Charles. Derrière ces 300,000 hommes se trouve une landwehr organisée d'après le principe de nos gardes nationales, forte d'environ 200,000 hommes et pouvant, avec l'insurrection hongroise, rendre de grands services dans une guerre défensive. Au mois de mars 1809, les divers corps de l'armée autrichienne se concentrent sur les limites des théâtres où ils doivent opérer : le corps de l'archiduc Ferdinand sur les frontières de la Pologne; ceux de l'archiduc Jean sur celles de l'Italie; enfin, l'archiduc Charles rassemble d'abord six corps en Bohème et deux en arrière de l'Inn, ce qui semble indiquer qu'il veut opérer sur la rive gauche du Danube; mais bientôt on le voit changer d'avis, laisser deux corps en Bohème et en rassembler six derrière l'Inn, ce qui indique qu'il portera son principal effort sur la rive droite. Nous ajouterons à ce tableau des forces autrichiennes un corps détaché, fort d'environ 20,000 hommes, et devant entrer dans le Tyrol sous les ordres des généraux Jellachich et Chasteler, pour seconder l'insurrection du pays.

Pendant que l'Autriche prend ainsi ses dispositions, Napoléon active ses préparatifs de manière à ne pas être surpris. Il fait décréter la levée de la conscription de 1810 et il rappelle certaines portions des classes antérieures, afin de remplir les dépôts qui doivent alimenter ses armées. Il s'occupe ensuite de former, en Allemagne, une armée active destinée à combattre celle de l'archiduc Charles. Il a déjà dans ce pays une armée du Rhin, sous les ordres du maréchal Da-

vout, comprenant 4 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie légère; il en forme le 3e corps de la nouvelle armée et il le concentre au nord de Ratisbonne. Le 2e corps, sous les ordres du maréchal Oudinot, et plus tard sous ceux du maréchal Lannes, est composé de 3 divisions d'infanterie et de 1 division de cavalerie; il se rassemble sur le Lech, aux environs d'Augsbourg. Un 4e corps est formé sous les ordres du maréchal Masséna, avec 4 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie venant de France et arrêtées en route au moment où elles se rendaient en Espagne; ce 4e corps se rassemble autour d'Ulm, sur l'Iller, et se portera ensuite sur Augsbourg. A ces trois corps principaux, composés de troupes françaises, il faut joindre les contingents allemands de la Confédération du Rhin; les Bavarois, avec 3 divisions, forment le 7e corps, sous les ordres du maréchal Lefebvre; les Wurtembergeois forment le 8e, sous le général Vandamme; les Saxons forment le 9e, sous le maréchal Bernadotte; les Hessois et les Badois sont encadrés dans les autres corps. De plus, l'armée d'Allemagne a une réserve de cavalerie, forte de 12,000 chevaux, sous les ordres du maréchal Bessières. Enfin, la garde, ramenée d'Espagne, doit former le corps de réserve. Vers le 10 avril, c'est-à-dire au moment du commencement des hostilités, les Bavarois bordent l'Iser, et les autres corps de l'armée française se concentrent aux points indiqués précédemment, sur le Danube, sur le Lech et sur l'Iser. En même temps, le prince Eugène rassemble l'armée d'Italie, le prince Poniatowski rassemble l'armée polonaise, et la Russie concentre sur la frontière un corps de 15,000 à 20,000 hommes, qui aurait dû être beaucoup plus considérable, qui devrait nous prêter un concours actif, mais qui ne nous montrera guère que du mauvais vouloir.

En résumé, sur le principal théâtre d'opérations, dans la vallée du Danube, nous voyons, au début de la campagne, d'une part, 180,000 Autrichiens, avec plus de 500 bouches à feu, organisés depuis longtemps et concentrés en deux masses, l'une sur l'Inn et l'autre en Bohême; nous voyons, d'autre part, environ 140,000 Français et Allemands, avec

400 bouches à feu, à peine organisés et dispersés à Ratisbonne, à Augsbourg et à Ulm, couverts par une faible ligne, celle de l'Iser, que l'armée bavaroise sera impuissante à défendre.

Nous connaissons maintenant de part et d'autre la préparation de la guerre. Avant de commencer le récit des opérations, nous devons examiner les plans et les projets des généraux opposés. L'Autriche, prête la première, veut profiter de ses avantages et prendre l'offensive à la fois en Allemagne, en Italie et en Pologne. En Allemagne, deux plans se présentent à l'archiduc Charles et sont discutés dans son état-major. Le premier, établi au commencement du printemps, consiste à opérer avec six corps d'armée sur la rive gauche du Danube ; on débouchera tout à coup de la Bohême, où l'armée est concentrée, on écrasera le corps du maréchal Davout, on descendra le Meyn, on s'avancera sur Mayence, en soulevant autour de soi les populations de l'Allemagne; pendant ce temps, les deux derniers corps de l'armée, établis sur l'Inn, défendront de ce côté les États héréditaires. Ce premier plan, exécuté avec vigueur au milieu de mars, aurait eu bien des chances de succès ; mais il demandait beaucoup de décision, d'énergie et de rapidité, et ce n'étaient pas là les qualités principales de l'armée autrichienne. En effet, elle perd du temps; l'occasion s'échappe; bientôt l'archiduc apprend que le maréchal Davout est concentré sur le Meyn, vers Bamberg, en communication avec Ratisbonne; il apprend aussi que d'autres corps se forment vers Augsbourg et vers Ulm; il craint qu'une fois engagé dans la vallée du Meyn, il ne voie tout à coup déboucher, en arrière de son flanc gauche, par les ponts de Ratisbonne, de Donauwerth et d'Ingolstadt, l'armée française réunie sur la rive droite du Danube, et renouvelant contre lui les manœuvres de Marengo, d'Ulm et d'Iéna. L'archiduc abandonne, en conséquence, son premier projet d'offensive, et il en forme un second qui paraît plus prudent, mais qui a l'inconvénient de demander beaucoup de temps pour sa préparation. Ce second projet consiste à ne laisser en Bohême que deux corps, comme nous l'avons indiqué plus haut, à en

reporter quatre sur la rive droite du Danube, et à former ainsi, de ce côté, une nouvelle masse de 150,000 hommes organisés en six corps ; cette masse se portera en avant, franchira l'Inn et l'Iser, et viendra prendre position sur le Lech, en écrasant les corps français qu'elle surprendra au milieu de leur préparation ; pendant ce temps, les deux corps de Bohême contiendront le maréchal Davout, tout en cherchant à se lier à l'armée principale ; dans tous les cas, le Danube servira de ligne de manœuvres, et, suivant les circonstances, l'armée autrichienne se portera de l'une à l'autre rive. Ce second plan, exécuté plus tôt, avait, comme le premier, des chances favorables, car l'Autriche avait au début une véritable avance de préparation ; mais le 10 avril, quand l'archiduc en commença l'exécution, il était déjà trop tard.

Cependant, l'Empereur est surpris par la guerre ; il est obligé, au commencement de la campagne, de rester sur la défensive et de subordonner ses projets à ceux de son adversaire ; il indique seulement deux points de concentration à son armée : le premier à Ratisbonne, dans le cas où, le 10 avril, les Autrichiens n'auraient pas encore franchi l'Inn ; le second à Augsbourg, derrière le Lech, dans le cas contraire. Il compte bien ensuite passer de la défensive à l'offensive, écraser l'archiduc dans les engagements résultant des premières manœuvres, et marcher alors sur Vienne, en longeant le Danube et en confiant au fleuve son matériel et ses impedimenta. Vienne est ainsi le but principal ou l'objectif de la campagne ; la ligne d'opérations est la route de Strasbourg à Vienne, par Ulm, Augsbourg et Braunau ; enfin, la base française est sur le Lech, tandis que la première base autrichienne est sur la Traun ; le pays situé entre ces deux cours d'eau va être le théâtre des premières hostilités.

II.

Au commencement d'avril, l'armée autrichienne du prince Charles est donc concentrée à une certaine distance de l'Inn,

pendant que les deux corps d'armée du maréchal de Bellegarde sont massés aux débouchés de la Bohême. Au même moment, l'armée bavaroise défend le cours de l'Iser ; le corps du maréchal Davout se concentre entre Bamberg et Ratisbonne ; les Wurtembergeois sont à Rain, et les deux corps de Masséna et d'Oudinot se réunissent dans les environs d'Augsbourg. L'Empereur est encore à Paris ; le major général est à Strasbourg. A la nouvelle des premiers mouvements de l'ennemi, celui-ci se porte à Donauwerth et prend le commandement de l'armée : il donne l'ordre au maréchal Davout de concentrer son corps d'armée à Ratisbonne, tandis que le maréchal aurait préféré se concentrer à Ingolstadt. Par suite de cette disposition, l'armée française se trouve séparée en deux masses placées aux deux extrémités d'une ligne de 35 lieues de longueur, dont le centre n'est couvert que par de faibles corps de troupes alliées. Le 6 avril, l'archiduc Charles adresse à son armée une proclamation qui dénonce la guerre, et il met immédiatement ses troupes en mouvement. Tout le favorise : la dispersion de l'armée française, l'absence de l'Empereur, l'indécision du prince Berthier. Mais il n'utilise pas ses avantages. Par suite de la lourdeur de l'armée autrichienne et des magasins qui l'accompagnent, il s'avance avec une extrême lenteur et huit jours après l'entrée en campagne, il n'aura fait que 18 lieues. Quoi qu'il en soit, le 10 avril, l'armée autrichienne aborde l'Inn sur trois points et en trois colonnes. A droite, deux corps se dirigent sur Scharding ; au centre, trois corps se dirigent sur Braunau ; à gauche, un corps se dirige sur Mülheim, et deux petites colonnes marchent sur les flancs extérieurs de l'armée, à l'extrême droite et à l'extrême gauche. L'Inn est franchi sans résistance, et les Autrichiens marchent sur l'Iser. Le 16, ils abordent ce cours d'eau, toujours en trois colonnes : celle de droite à Dingelfingen, celle du centre à Landshut, celle de gauche à Mosbourg. A Landshut, une division bavaroise oppose une résistance assez sérieuse, mais elle doit bientôt céder au nombre, et l'armée bavaroise se retire sur l'Abens et dans la forêt de Dürnbach. L'archiduc ayant ainsi rejeté les Bavarois, laisse devant eux, afin de les

contenir, deux corps qui bordent l'Abens. Avec le reste de son armée, il veut se rabattre à droite en se dirigeant sur Kehlheim. Il espère ainsi couper le maréchal Davout du reste de l'armée ; il compte l'accabler ; puis peut-être franchir le Danube, donner la main aux deux corps qui ont débouché de la Bohême, et, avec 150,000 hommes, se porter vers le Rhin. Le 19, l'armée autrichienne s'avance dans l'ordre suivant : un corps, à droite, suit la route de Landshut à Ratisbonne ; trois autres corps débouchent de Rohr et marchent sur Kehlheim ; enfin, à gauche, deux corps surveillent le cours de l'Abens, l'un sur la route de Mainbourg et l'autre sur celle de Neustadt.

Au même moment, l'armée française est encore partagée en trois masses : le maréchal Davout est à Ratisbonne avec environ 50,000 hommes ; le maréchal Masséna s'est avancé d'Ulm sur Augsbourg ; il y a rejoint le général Oudinot, et il a ainsi une seconde masse de 50,000 hommes, à environ 35 lieues de la première ; enfin, entre les deux, dans le vide considérable qui sépare Augsbourg et Ratisbonne, se trouvent les Bavarois, placés derrière l'Abens, entre Abensberg et Siegenbourg, et derrière eux, à Ingolstadt, 12,000 Wurtembergeois sous les ordres de Vandamme.

Toutes les chances semblent donc encore en faveur des Autrichiens.

Heureusement l'Empereur, prévenu par le télégraphe, a quitté Paris le 12 ; le 17, il arrive à Donauwerth ; il devine les projets de l'archiduc, et il donne alors immédiatement l'ordre de concentrer l'armée sur son centre. Le maréchal Davout, avec l'aile gauche, doit exécuter une marche de flanc de 8 lieues, de Ratisbonne à Abensberg, entre le fleuve et le gros de l'armée autrichienne ; le maréchal Masséna doit en exécuter une autre de 12 lieues, d'Augsbourg à Pfaffenhofen ; mais cette dernière ne présente pas les mêmes dangers que celle du maréchal Davout, l'ennemi étant éloigné et le mouvement étant couvert par l'Abens.

Les ordres ont été donnés pour le 18 ; mais les deux maréchaux, obligés d'abord de rallier leurs divisions, ne peuvent les exécuter que le 19.

Le 19, le maréchal Davout se met donc en marche de très grand matin et sur quatre colonnes : la première, celle des bagages, suit la chaussée d'Abach, qui longe le Danube; la seconde, formée de deux divisions d'infanterie et d'une division de cuirassiers, suit un chemin de villages par Gebraching, Peising et Tengen ; la troisième, formée des divisions Gudin et Friant, avec la brigade de cavalerie légère du général Jacquinot, passe par Veichenloe, Salhaupt et Oberfecking; enfin, la quatrième, formant le corps couvrant, comprend la cavalerie de Montbrun avec un régiment d'infanterie légère ; elle suit le flanc extérieur de la marche par Luckenpoint et Dinzling. Ces quatre colonnes partent successivement, de manière à représenter une disposition échelonnée, l'aile droite en avant.

L'archiduc, au même moment, commençait sa marche sur Kehlheim. Son armée, forte de quatre corps, présentait trois colonnes : celle de droite suivait la chaussée de Landshut à Eckmühl ; celle du centre marchait de Langwaid sur Salhaupt ; celle de gauche de Rohr sur Tengen par Haussen. L'archiduc suivait la colonne du centre avec le corps de réserve.

Les colonnes françaises et les colonnes autrichiennes, par la direction même de leur marche, devaient évidemment se rencontrer. Cependant le maréchal Davout ayant commencé son mouvement vers quatre heures du matin, et l'archiduc n'ayant commencé le sien que vers neuf heures, le choc n'a lieu qu'en avant de Tengen, entre la colonne autrichienne de gauche et la division Saint-Hilaire qui formait la queue de la deuxième colonne française. La division Friant, qui formait la queue de la troisième colonne, vient se déployer à gauche de la division Saint-Hilaire ; l'avant-garde de Montbrun se forme à la gauche de la division Friant, et l'on reçoit ainsi le choc des Autrichiens. Les deux divisions Gudin et Morand, qui marchaient en tête des deuxième et troisième colonnes, ont atteint, avant l'engagement, le point de réunion indiqué par l'Empereur ; elles se déploient sur la route d'Abensberg à Ratisbonne. Le maréchal Davout contient avec ces dispositions le corps autrichien qu'il a de-

vant lui, et assure la jonction de ses troupes avec le gros de l'armée française ; il montre, en cette occasion, son énergie et ses talents accoutumés. L'archiduc Charles, établi avec ses réserves sur le plateau de Grub, montre, au contraire, une extrême circonspection. La journée du 19 est tout entière à l'avantage des Français.

Le lendemain 20, Napoléon est arrivé sur le terrain ; il laisse le maréchal Davout à Tengen, avec les divisions Friant et Saint-Hilaire, pour contenir l'archiduc ; il donne au maréchal Lannes les deux divisions Morand et Gudin, avec les cuirassiers de Saint-Sulpice ; il forme ainsi un nouveau corps qui sera la gauche de la masse qu'il veut employer ; le centre sera formé par les Wurtembergeois de Vandamme ; la droite sera formée par deux divisions bavaroises, sous les ordres de Lefebvre. L'Empereur improvise ainsi une armée et un ordre de bataille, et il se jette dans la direction de Landshut, cherchant à séparer l'archiduc de ses deux corps de gauche, qui sont à Siegenbourg et à Mainbourg. En même temps, Masséna, partant de Pfaffenhofen, va tourner leur gauche et chercher à s'emparer de leur ligne d'opérations vers Landshut.

Davout, en effet, trompe et contient l'archiduc ; l'Empereur emporte les positions de Rohr, d'Arnhoffen et de Kirchdorf, et arrive jusque sur la Laber, à Rottenbourg ; Masséna arrive à Morsbourg, sur l'Isar ; les deux corps de gauche de l'armée autrichienne se sont repliés vers Landshut, pendant que l'archiduc est aux environs d'Eckmühl.

Le 21, l'Empereur, avec Lannes et les Bavarois, refoule sur Landshut les deux corps de Hiller et de l'archiduc Louis ; en même temps, Masséna, qui a franchi l'Iser à Morsbourg, menace leur ligne de retraite ; les deux corps repassent l'Iser sous le feu des Français, perdent plusieurs pièces de canon, une grande quantité de bagages et de nombreux prisonniers ; ils se retirent sur l'Inn. Pendant ce temps, le maréchal Davout, renforcé de plusieurs divisions d'infanterie et d'une division de cuirassiers, prend l'offensive contre le gros de l'armée autrichienne ; il profite de quelques mouvements rétrogrades qu'il lui voit exécuter et de sa concen-

tration entre Eckmühl et Ratisbonne, pour déboucher de Tengen en deux colonnes : celle de gauche, formée par la division Friant, suit les hauteurs et enlève le village de Paring ; celle de droite, formée par la division Saint-Hilaire, suit la vallée de la Laber et enlève le village de Schierling. Le maréchal arrive ainsi à portée de la route de Ratisbonne à Landshut ; il y trouve deux corps autrichiens, occupant les villages d'Ober et d'Unter-Leuchling, et déployés en avant de la route, leur gauche à la Laber ; en arrière et sur la route de Ratisbonne à Eckmühl, sont les autres corps de l'armée autrichienne.

De sorte que, comme en 1806, tandis que l'Empereur, avec la masse de ses forces, accable la moindre partie de l'armée ennemie, le maréchal Davout, avec un seul corps d'armée se trouve en présence de la masse principale. En 1809, nous trouvons le maréchal aussi habile et aussi heureux qu'à Auerstedt ; il déploie ses troupes devant les villages d'Ober et d'Unter-Leuchling, il engage avec les Autrichiens une canonnade violente qui les inquiète, qui les trompe sur notre force, et il gagne ainsi la nuit, qui met fin à l'engagement. L'avantage, dans la journée du 21, est donc encore pour l'armée française. L'archiduc a perdu sa ligne d'opérations sur Vienne, et il se serait trouvé dans une situation critique, si, dans cette même journée, Ratisbonne n'était pas tombée entre ses mains. Le maréchal Davout y avait laissé un régiment, le 65e de ligne ; mais celui-ci attaqué par les deux rives du Danube et ayant épuisé ses cartouches, avait été obligé de se rendre. L'archiduc avait ainsi retrouvé une ligne de retraite sur la Bohême, au moment même où l'Empereur s'emparait de sa ligne de retraite directe sur Vienne.

Le 22 au matin, les différents corps occupaient les positions suivantes : la gauche autrichienne, composée des deux corps de Hiller et de l'archiduc Louis, battue et désorganisée dans les engagements précédents, se trouve en pleine retraite derrière l'Iser ; le centre, comprenant quatre corps, se trouve avec l'archiduc Charles, entre Eckmühl et Ratisbonne ; enfin, à la droite, un des corps de l'armée de Bohême

est dans Ratisbonne, et l'autre est sur la rive gauche du Danube. Du côté des Français, l'Empereur est devant Landshut avec Lannes, Masséna et les Bavarois ; ayant accablé Hiller, il va laisser un corps à sa poursuite sous le maréchal Bessières, et, avec le gros de ses forces, il va se reporter vers Eckmühl au secours du maréchal Davout ; celui-ci, avec les deux divisions Saint-Hilaire et Friant, la cavalerie de Montbrun et quelques renforts, se trouve toujours, devant les deux villages d'Ober et d'Unter-Leuchling, en présence de la plus grande partie des forces autrichiennes. C'est alors qu'a lieu la bataille d'Eckmühl.

L'archiduc, comme nous l'avons dit précédemment, a laissé deux corps à Eckmühl, derrière la Gross-Laber. Ils ont pris position de la manière suivante : leur droite, couverte par un ravin, s'appuie aux deux villages d'Ober et d'Unter-Leuchling, parallèlement à la route de Ratisbonne, et faisant angle droit avec les deux autres parties de l'ordre de bataille, qui sont perpendiculaires à la même route ; le centre est derrière Eckmühl ; la gauche s'appuie au village et aux hauteurs de Rocking. Derrière ces deux corps, l'archiduc en a quatre autres, avec lesquels il entreprend de manœuvrer contre la gauche et sur les derrières de l'armée française ; il dirige en conséquence une colonne sur Abach, une autre sur Peising, et il garde deux corps auprès de Ratisbonne ; par suite de ses dispositions, l'archiduc disperse ses forces ; ses colonnes d'Abach et de Peising vont frapper dans le vide, tandis que les deux corps laissés à Eckmühl vont être attaqués par des forces très supérieures.

Le maréchal Davout, en effet, manœuvre habilement devant les Autrichiens pendant toute la matinée ; il les trompe et les contient jusqu'au moment où l'Empereur débouche par la route de Landshut. Celui-ci déploie ses troupes au fur et à mesure de leur arrivée, et son ordre de bataille est alors le suivant : le corps du maréchal Davout en devient la gauche, les Bavarois et les Wurtembergeois en forment le centre, et la droite est formée par le corps du maréchal Lannes ; les deux corps d'Oudinot et de Masséna, qui arrivent par la route de Landshut, forment deux réserves suc-

cessives. Le front de cet ordre de bataille présente une étendue de 6,000 mètres environ.

Vers midi, l'armée française est en ligne ; pendant que plusieurs corps autrichiens remontent la rive droite du Danube, ne trouvant devant eux que les troupes légères de Montbrun, les deux corps laissés à Eckmühl sont tout à coup attaqués impétueusement par cinq corps français. Le maréchal Davout attaque Leuchling, les Bavarois se dirigent sur Eckmühl, enfin, le maréchal Lannes gravit les hauteurs de Rocking. Partout l'artillerie prépare les attaques ; l'infanterie s'engage ensuite, et la cavalerie, passant bientôt par les intervalles, charge la cavalerie autrichienne qui essaye de couvrir la retraite. C'est alors qu'ont lieu les charges de cuirassiers qui sont restées si célèbres. A la nuit, la bataille est gagnée ; l'archiduc effectue sa retraite par les ponts du Danube, et il prend la route de Bohême ; le lendemain, il concentre ses troupes sur la position de Cham, et il s'occupe de les réorganiser.

L'Empereur fait suivre l'archiduc par le maréchal Davout, et lui-même commence à marcher sur Vienne avec le gros de ses forces.

Cette première période de la campagne a coûté aux Autrichiens 20,000 hommes et 100 bouches à feu.

Pendant ce temps, des événements importants se passent sur les autres parties du théâtre de la guerre. Les Autrichiens y obtiennent des succès ; mais ces succès, remportés sur des points secondaires, deviennent bientôt inutiles en présence de ceux obtenus par l'Empereur sur les points décisifs.

En Italie, l'archiduc Jean avec les 8e et 9e corps (50,000 hommes), soutenus par 20,000 hommes de landwehr, débouche brusquement des sources de l'Isonzo, nous surprend à Udine. Le prince Eugène se retire pour se concentrer ; son avant-garde est enlevée à Pordenone ; mais, irrité par les propos de l'armée, ayant 5 divisions réunies, il s'arrête en avant de la Livenza, à Sacile ; il est rejeté en désordre derrière la Piave (16 avril).

Heureusement, Macdonald est rappelé de la disgrâce que lui a value l'amitié de Moreau ; il continue la retraite sur l'Adige, mais il s'aperçoit en allant aux avant-postes que les Autrichiens se retirent : « Victoire en Allemagne ! » s'écrie-t-il, et il se jette à leur poursuite et franchit la Piave. Il est envoyé pour protéger le flanc de l'armée et rallier Marmont qui arrive de Dalmatie. Il occupe Trieste, prend Leybach et arrive à Gratz.

Le prince Eugène, suivant la route de Carinthie, enlève Tarvis, rejette l'archiduc Jean sur Gratz, bat Jellachich à Léoben, puis, rejoint par son lieutenant, le 14 juin, il rejette l'archiduc Jean en Hongrie, à Raab, et rejoint la Grande-Armée avant Wagram.

En Pologne, l'archiduc Ferdinand, avec 38,000 hommes, bat Poniatowsky (15,000 hommes) près de Varsovie (19 avril). Celui-ci passe sur la rive droite de la Vistule, et pendant que les Autrichiens descendent pour assiéger Thorn, il remonte la rive droite, vient soulever la Galicie et menace Cracovie.

Dans le Tyrol, le général Chasteler soutient la révolte fomentée par l'aubergiste Hofer, les Bavarois sont massacrés. Lefèvre accourt, débloque Kufstein, repousse Chasteler à Worgel et chasse les insurgés dans la montagne.

III.

Après le succès de la première période de la campagne, Napoléon met son armée en mouvement pour descendre la vallée du Danube. Il la fait d'abord marcher sur trois colonnes ; au centre : le maréchal Bessières suit les deux corps de Hiller, par Braunau et Wels ; il a derrière lui le maréchal Lannes, la garde et la réserve de cavalerie ; à gauche, le 4e corps longe le fleuve et marche sur Passau ; à droite, enfin, les Bavarois suivent la route de Munich à Wasserbourg et Saltzbourg. La marche de l'armée a d'abord lieu lentement, car l'archiduc, après avoir évacué Ratisbonne,

s'est retiré sur la position de Cham et y reste jusqu'au 28, où il rentre définitivement en Bohême. Le mouvement s'accélère alors. Il est marqué par le combat de Neumark, où Bessières contient un retour offensif de Hiller ; ensuite, le 3 mai, par le combat d'Ebersberg, sur la Traun. L'avant-garde autrichienne était sur la rive gauche, en avant du pont ; renversée par une brusque attaque, elle repasse la rivière en désordre, et une brigade française s'engage à sa suite ; un combat acharné a lieu dans les rues d'Ebersberg ; il se termine à notre avantage, mais après des pertes cruelles.

L'armée continue sa marche sur Vienne. Craignant quelque entreprise sur ses derrières, l'Empereur la fait marcher par échelons. Les 2e et 4e corps, avec la garde et la cavalerie, forment le premier échelon, et se présentent les premiers devant Vienne ; les 3e et 8e corps, sous les ordres du maréchal Davout, forment à Lintz un second échelon, qui surveille le cours du Danube ; le maréchal Bernadotte, après avoir contourné la Bohême avec les Saxons et rallié une division française, la division Dupas, se trouve à Passau, formant un troisième échelon. Pendant ce temps, les Bavarois se préparent à entrer dans le Tyrol.

Vienne essaye un simulacre de résistance ; mais nos voltigeurs s'emparent du Prater, menacent ainsi les derrières des Autrichiens, et les forcent à évacuer leur capitale.

L'Empereur y entre le 10 mai, pendant que l'archiduc Charles concentre ses troupes sur la rive gauche du Danube, à hauteur de Vienne, surveillant tous les passages, et se disposant à défendre le cours d'eau.

L'Empereur veut, en effet, le franchir ; il fait chercher des points favorables à l'établissement des ponts militaires dans les environs de Vienne. C'était là qu'il devait tenter l'opération. Plus haut, il permettait la réunion des archiducs et se privait des ressources de la capitale de l'Autriche ; plus bas, il allongeait sa ligne d'opérations déjà fort étendue. Deux points sont désignés : Nüsdorf, à quelques kilomètres au-dessus de Vienne ; Ebersdorf, à quelques kilomètres au-dessous. Lannes est chargé de faire une tentative

de passage sur le premier point; Masséna sur le second. Lannes commence d'abord son opération ; il ne réussit pas, mais il appelle sur lui l'attention de l'ennemi et il favorise Masséna. Celui-ci, à Ebersdorf, a devant lui trois bras successifs du fleuve : deux grands bras, l'un de 480 mètres, l'autre de 240, séparés l'un de l'autre par un îlot de sable ; puis un troisième bras, au delà de l'île Lobau, large d'environ 120 mètres. Mais sur ce point, en raison de la largeur du fleuve, le courant est moins rapide; les îles permettent de jeter le pont plus facilement, et la dernière, l'île Lobau, servira de place d'armes et couvrira le débouché ; enfin, le ruisseau de Schwachat, situé sur la rive droite, permet de mettre à l'eau, loin de l'ennemi, les matériaux du pont, et de les amener facilement dans le Danube.

Le 17 mai, quand tous les préparatifs de Masséna sont terminés, le pont est jeté sur le grand bras, au moyen de 70 bateaux. Deux divisions d'infanterie, les divisions Molitor et Boudet, avec une division de cavalerie légère, celle de Lasalle, s'emparent de l'île Lobau et s'y établissent.

Le 20, un pont est jeté sur le petit bras, dans un rentrant favorable, et l'armée débouche sur la rive gauche. Jusqu'alors on n'a rencontré que des avant-gardes insignifiantes. L'archiduc Charles, établi sur les hauteurs du Bisamberg, y reste immobile ; il laisse la division Molitor s'établir dans Aspern, la division Boudet dans Essling, et la cavalerie de Lasalle entre les deux. Mais le lendemain 21, lorsqu'il voit notre armée engagée dans l'opération du passage, lorsqu'elle est séparée en deux parties par le fleuve, moitié sur la rive droite et moitié sur la rive gauche, il descend tout à coup des hauteurs avec cinq colonnes formidables qui viennent converger sur les deux villages d'Aspern et d'Essling. Ces colonnes présentent un effectif de 90,000 hommes avec 300 bouches à feu. Il faut ajouter que l'archiduc fait coïncider son attaque avec une crue subite du Danube, qui menace d'enlever nos ponts. Nous n'avions d'abord en ligne que les trois divisions dont nous avons parlé précédemment; elles sont bientôt soutenues par la division Legrand et les cuirassiers du général Espagne, ce qui porte l'effectif de nos

forces à 23,000 hommes. Pendant l'action, 7,000 hommes passent encore ; de sorte que, dans la journée du 21, nous avons environ 30,000 hommes et 50 bouches à feu. Notre position est excellente ; elle est formée des deux villages d'Aspern et d'Essling, reliés ensemble par une digue et des fossés ; elle présente l'aspect d'un front bastionné d'environ 2,000 mètres d'étendue ; le Danube couvre les deux ailes ; entre Aspern et le fleuve, un enclos fermé de murs, couvre l'intervalle ; de l'autre côté, une ferme joue le même rôle entre Essling et le Danube ; si l'on avait fait sur cette position quelques travaux défensifs, on l'eût rendue presque inexpugnable, et nous aurions probablement évité des pertes cruelles.

Quoi qu'il en soit, Masséna s'établit dans Aspern avec la division Molitor, et il place la division Legrand en arrière comme réserve ; Lannes s'établit dans Essling avec la division Boudet ; la cavalerie forme le centre ; mais cette répartition anormale est justifiée, dans cette circonstance, par la disposition du terrain.

Les colonnes de l'archiduc attaquent vigoureusement les deux villages vers trois heures de l'après-midi ; en même temps, profitant de la crue du Danube, les Autrichiens lancent sur nos ponts des brûlots, des arbres, des moulins enflammés, des bateaux chargés de pierres ; les ponts, faits à la hâte et avec des matériaux improvisés, se rompent à plusieurs reprises, et nos troupes ne peuvent y passer que très lentement. Cependant, nous nous maintenons dans les deux villages à force de bravoure et d'énergie. A la nuit, nous avons conservé notre position et les ponts sont rétablis. L'obscurité sépare les combattants pour quelques heures ; l'Empereur en profite pour faire déboucher la division Carra-Saint-Cyr, qui renforce Masséna, et les trois divisions Saint-Hilaire, Tharreau et Claparède, du corps de Lannes, qui viennent prendre position à gauche d'Essling. Une seconde division de cuirassiers, celle de Nansouty, vient renforcer la première, qui a fait de grandes pertes dans la journée du 21. Enfin, la division Demont et la garde forment la réserve. L'ensemble de ces troupes présente un

effectif d'environ 60,000 hommes avec 150 pièces, contre les 80,000 hommes avec 300 bouches à feu qui restent à l'archiduc. En outre, l'Empereur compte sur le corps du maréchal Davout, qui est concentré à Ebersdorf.

Le 22, de grand matin, la lutte recommence ; l'Empereur, après avoir contenu les premières attaques de l'archiduc, prend l'offensive à son tour. Laissant Masséna dans Aspern avec trois divisions, Boudet dans Essling avec une autre, il lance sur le centre ennemi les trois divisions du corps de Lannes, qui n'ont pas encore combattu ; ces divisions marchent à l'ennemi en colonne par régiment et présentant une disposition en échelons, la droite en avant. Le centre de l'ennemi était, en effet, le point le plus faible de son ordre de bataille. Lannes fait des progrès ; son attaque paraît devoir réussir, lorsqu'un ordre de l'Empereur vient arrêter le mouvement et prescrire la retraite. Une dernière rupture des ponts, à peu près irréparable, interrompt les communications avec la rive droite et empêche le passage non seulement du corps de Davout, mais encore de nos parcs. L'Empereur craint de manquer de munitions au milieu d'une lutte si acharnée ; il ordonne de se retirer entre les deux villages et de s'y défendre jusqu'à ce que la nuit permette la retraite sur l'île Lobau.

La bataille continue par de violentes attaques de villages ; celui d'Essling est pris et repris treize fois. Enfin l'action se termine par une canonnade effroyable, qui nous inflige des pertes énormes et qui nous enlève le maréchal Lannes et le général Saint-Hilaire.

A la nuit, nous rentrons dans l'île Lobau ; la bataille est perdue ; le prestige de l'Empereur est ébranlé ; l'esprit public de l'Allemagne s'exalte de plus en plus contre nous. Mais le jour des revers n'est pas encore arrivé, et de nouvelles opérations, conduites avec habileté, vont nous ramener la fortune.

L'Empereur, rentré dans l'île Lobau, s'occupe de réorganiser son armée ; il fait venir de France des conscrits organisés en bataillons de marche, afin de remplir les vides des

corps qui ont le plus souffert ; il combine ses mouvements stratégiques de manière à amener sous sa main le corps de Bernadotte, une forte division bavaroise, l'armée d'Italie qui a rejeté l'archiduc Jean sur la Hongrie et qui l'a battu à Raab, enfin l'armée de Dalmatie qui s'est avancée à travers un pays ennemi, livrant sur son passage plusieurs combats glorieux.

En même temps, Napoléon assure sa ligne d'opérations ; Vandamme est à Saint-Poelten avec les Wurtembergeois ; une division bavaroise est à Lintz ; le reste de l'armée bavaroise garde les lignes de l'Inn et de l'Iser ; enfin Augsbourg et la ligne du Lech sont fortement garnis.

Dans l'île Lobau, l'Empereur, pour assurer désormais le passage, fait établir des ponts sur bateaux et sur pilotis, couverts par des estacades ; la tête de ces ponts, sur l'une et sur l'autre rive, est enveloppée d'ouvrages de campagne ; les bords du fleuve se hérissent de batteries de gros calibre. Pour déboucher sur la rive gauche, un nouveau point de passage est choisi au-dessous d'Essling, vis-à-vis Enzersdorf, et en même temps on prépare, dans l'île, tous les moyens nécessaires pour jeter plusieurs ponts à la fois sur le petit bras du Danube.

L'armée autrichienne, de son côté, se réorganise et se renforce ; l'archiduc appelle à lui ses corps secondaires ; mais ses mouvements sont combinés moins habilement que ceux de l'Empereur ; aussi, au moment décisif, plusieurs de ses corps d'armée ne pourront pas le rejoindre, tandis que tous les corps français seront sur le champ de bataille.

C'est ainsi que s'écoule le mois de juin.

Tout à coup, au commencement de juillet, l'armée française se concentre rapidement dans l'île Lobau ; elle compte 150,000 hommes, dont 26,000 cavaliers, avec 450 bouches à feu de campagne et 100 pièces de position ; elle est organisée en six corps, plus la garde et la réserve de cavalerie.

L'armée autrichienne est toujours vis-à-vis, en position derrière le Rüssbach et sur les hauteurs du Bisamberg ; sa force est à peu près égale à celle de l'armée française,

140,000 hommes et 400 bouches à feu de campagne ; son organisation comporte également six corps et une réserve.

Le 4 juillet au soir, Napoléon fait commencer le passage du Danube ; l'avant-veille, pour tromper l'ennemi, il a fait une démonstration vers ses anciens ponts, de manière à attirer de ce côté l'attention de l'archiduc, qui s'est, en effet, mis en mouvement, et qui est rentré ensuite dans ses positions. Le 4, il fait jeter quatre ponts au-dessous d'Enzersdorf, sur un nouveau point choisi avec habileté. L'opération commence sous la protection de 100 bouches à feu de gros calibre, et au milieu d'un grand orage ; les quatre ponts sont jetés simultanément, et l'Empereur fait travailler aussitôt à trois autres dont les matériaux sont préparés dans l'île. Le 5 au matin, presque toute l'armée est sur la rive gauche : elle se déploie, la gauche au Danube, la droite dans la plaine, et sur trois lignes. En première ligne, se trouvent les trois corps de Masséna, Oudinot et Davout ; chacun de ces corps a trois ou quatre divisions d'infanterie qui sont formées elles-mêmes sur deux lignes de bataillons en colonne serrée ; la division de cavalerie légère de Lasalle, attachée au corps de Masséna, couvre la gauche ; la division de cavalerie légère de Montbrun, attachée au corps de Davout, couvre la droite. En seconde ligne, se trouvent les Saxons de Bernadotte, l'armée de Dalmatie et l'armée d'Italie du prince Eugène, représentant également trois corps. En troisième ligne, enfin, nous trouvons les Bavarois de Wrède, la garde et la réserve de cavalerie. Cet ordre de bataille préparatoire présente seulement un front de 6 kilomètres, et offre l'avantage de tenir toute l'armée concentrée entre les mains de Napoléon.

Au même moment, l'archiduc a ses six corps déployés sur la position qu'il occupe ; trois forment sa droite sur le Bisamberg et s'appuient aux villages de Stamersdorf, Gerarsdorf et Aderklaa ; trois autres forment la gauche, déployés derrière le Rüssbach, de Wagram à Neusiedel ;

l'intervalle entre les deux ailes est occupé par les grenadiers et la réserve de cavalerie.

Napoléon prescrit alors une marche tactique en avant pour déployer son armée et se porter en présence des Autrichiens. Vers midi, elle part de son ordre de bataille préparatoire, et s'avance en éventail, les corps de deuxième ligne entrant dans les intervalles de ceux de première, au fur et à mesure qu'ils trouvent de l'espace. Vers sept heures, le déploiement est achevé et l'armée française présente un front de 14 kilomètres d'étendue, parallèle à celui de l'armée autrichienne.

Nos différents corps sont placés dans l'ordre suivant : celui du maréchal Davout est à l'aile droite vis-à-vis Neusiedel, puis celui du général Oudinot vis-à-vis Baumersdorf, ensuite celui du prince Eugène en face de Wagram, celui du maréchal Bernadotte, à hauteur d'Aderklaa, enfin celui du maréchal Masséna, s'étendant de Sussenbrün à Kagran ; en réserve, derrière le centre, nous avons les Bavarois, le 11e corps, la garde et la cavalerie. Notre ordre de bataille forme ainsi un angle saillant derrière lequel nos réserves sont massées ; l'ordre de bataille autrichien présente, au contraire, un angle rentrant, il enveloppe le nôtre, et le centre en est la partie la plus faible.

Vers sept heures, quand l'armée est déployée, l'Empereur donne l'ordre d'attaquer Baumersdorf, Wagram et Aderklaa. Oudinot, le prince Eugène et Bernadotte se portent en avant ; mais ils échouent dans leurs attaques, qui n'ont pas été convenablement préparées ; les troupes reviennent sur leurs premières positions, et les deux armées bivouaquent en présence.

Le lendemain, 6 juillet, l'archiduc prend le premier l'offensive ; il attaque à la fois avec sa droite, qui veut nous couper du Danube, et avec sa gauche, qui franchit le Rüssbach. L'Empereur repousse d'abord la gauche autrichienne, qui est entrée la première en action ; pour cela, il se porte rapidement au corps du maréchal Davout avec deux divisions de cuirassiers et la cavalerie de sa garde ; puis il revient ensuite au centre de son ordre de batailllle. Il voit

alors les trois corps de la droite autrichienne qui descendent des hauteurs, qui marchent parallèlement au Danube et qui menacent nos ponts ; il donne l'ordre à Masséna d'exécuter une marche tactique de flanc, pour aller s'opposer à ce mouvement et pour fermer la trouée qui se trouve de ce côté entre notre ordre de bataille et le fleuve. En même temps, il remplace Masséna vis-à-vis du centre de l'ennemi par une grande batterie de 100 bouches à feu, qui doit à la fois couvrir la marche de flanc de Masséna, écraser le centre ennemi, et préparer, sur ce point, une attaque que l'Empereur va diriger sur Wagram.

Napoléon, en effet, ayant contenu les premières attaques de l'ennemi, se dispose à prendre l'offensive à son tour, en tentant à la fois une attaque centrale sur Wagram et une attaque d'aile et de flanc sur Neusiedel.

L'attaque centrale, préparée par la batterie de 100 bouches à feu, est exécutée par le maréchald Macdonald avec trois divisions de l'armée d'Italie ; cette infanterie, formée en une énorme colonne, se dirige sur Wagram ; elle est soutenue par les cuirassiers de Nansouty et par la cavalerie légère de la garde ; elle renverse le centre autrichien, mais en éprouvant des pertes considérables.

Heureusement l'attaque d'aile et de flanc, confiée au maréchal Davout, est couronnée d'un succès plus complet. Le maréchal prépare son attaque au moyen d'une batterie de 64 bouches à feu, qu'il établit vis-à-vis de l'extrémité de la ligne autrichienne. Il dispose ensuite son infanterie en deux masses : l'une, comprenant deux divisions, attaque de front l'aile gauche ennemie, tandis que l'autre, comprenant également deux divisions se présente perpendiculairement sur son flanc. Quatre divisions de cavalerie, la division de cavalerie légère de Montbrun, les deux divisions de dragons de Pully et de Grouchy, et la division de cuirassiers d'Arrighi, soutiennent les attaques de l'infanterie et menacent les derrières de l'armée autrichienne.

Le maréchal Davout emporte Neusiedel et refoule l'ordre de bataille ennemi devant lui. L'Empereur porte alors

toute l'armée en avant, et lui fait exécuter une attaque générale.

L'archiduc, renonçant à la victoire, donne l'ordre de la retraite ; il évacue sa position, mais avec beaucoup d'ordre et de fermeté, bien couvert par sa cavalerie, et en n'abandonnant que des trophées insignifiants.

Les pertes sont à peu près égales, 20,000 à 25,000 hommes de chaque côté ; de sorte que la bataille de Wagram est loin d'être aussi décisive que celles d'Austerlitz, d'Iéna ou de Friedland.

La retraite de l'archiduc s'effectue sur deux directions divergentes, par les routes de Bohême et de Moravie. Il trompe ainsi l'Empereur, qui reste pendant quelque temps incertain sur la véritable ligne de retraite de l'armée autrichienne. Marmont et Davout marchent sur la route de Moravie avec environ 45,000 hommes ; Masséna, avec 30,000, suit la route de Bohême ; l'Empereur, enfin, avec 30,000 autres, reste à Volkersdorf, entre les deux directions, en attendant de pouvoir discerner la véritable ligne à suivre.

L'archiduc, arrivé sur la Thaya, se couvre de ce cours d'eau, réunit toute son armée et montre une contenance très ferme.

Un combat s'engage, à Znaïm, entre les Autrichiens, d'une part, et, de l'autre, le corps de Marmont, qui se rabat de la route de Moravie sur Znaïm, et qui est soutenu par le corps de Masséna, arrivant de Hollabrünn.

Mais, pendant l'action, l'archiduc demande un armistice ; l'Empereur s'empresse de l'accorder ; il sent que la fortune commence à lui être moins favorable, et que la modération lui sera plus avantageuse que la force.

Un débarquement anglais à Walcheren est arrêté par la ferme attitude de Bernadotte, à Anvers. Ils sont bientôt obligés de repartir.

Les nouvelles d'Espagne sont meilleures.

Nous voici arrivés, du reste, au point culminant de sa prodigieuse carrière ; aux merveilleux succès de 1796, 1800, 1805, 1806, 1807 et 1809, vont succéder les grands

désastres de 1812, 1813, 1814 et 1815. Un boulet autrichien, frappant Napoléon à Wagram et l'ensevelissant dans sa gloire, eût rendu service à la France et à lui-même. Comme Louis XIV, vers le milieu de son règne, il avait parcouru la période heureuse des victoires et de la grandeur ; il allait entrer dans celle des grands malheurs et des grands revers.

Quoi qu'il en soit, la paix de Vienne met fin à la guerre de 1809 ; elle impose à l'Autriche la cession de territoires étendus (la Galicie, le pays de Salzbourg, Trieste, l'Istrie, la Carniole, une partie de la Croatie, environ 3,500,000 habitants) et une contribution de guerre d'environ 200 millions.

Les principaux ouvrages à consulter pour la campagne d'Allemagne, en 1809, sont la *Correspondance de Napoléon I*[er], tomes XVIII et XIX ; l'ouvrage du général Pelet ; celui de Delaborde ; celui de Jomini ; les *Victoires et Conquêtes ;* l'*Histoire du Consulat et de l'Empire ;* l'*Art de la guerre au XIX*[e] *siècle*, etc.

CAMPAGNE D'ESPAGNE

1807

Napoléon somme le roi de Portugal d'adhérer au blocus continental, le régent se jette dans les bras de l'Angleterre.

Junot (25,000 hommes), par une marche très rapide, malgré le mauvais temps, arrive à Lisbonne avec 1500 hommes seulement, pour voir la cour s'enfuir au Brésil. Il licencie l'armée portugaise et rassemble la sienne.

Sous prétexte de soutenir Junot et de menacer Gibraltar, Napoléon amène peu à peu 80,000 hommes sous Murat, de la Bidassoa au Tage.

Charles IV demande une princesse française pour son fils Ferdinand ; effrayé par nos mouvements de troupes, il se retire en Andalousie. Croyant à une fuite, analogue à celle de la cour de Portugal, le peuple se révolte à Aranjuez, emprisonne Godoï, prince de la Paix, qui est destitué, et arrache l'abdication du roi.

Ferdinand est nommé au milieu de l'enthousiasme général.

Napoléon est amené peu à peu à l'idée de détrôner les Bourbons et de leur substituer sa famille. Beauharnais et Savary persuadent à Ferdinand de venir à Bayonne (2 mai), malgré ses hésitations à Burgos et à Vittoria.

Murat entre à Madrid, éloigne les troupes espagnoles sur les côtes et prépare une expédition à Rio de la Plata. Dupont avec 10,000 hommes contient l'Andalousie.

A Bayonne, Ferdinand, sous la pression de l'Empereur, cède la couronne à son père, qui abdique en faveur de Joseph Bonaparte.

Murat contient le peuple de Madrid, qui voulait empêcher le départ de la reine d'Étrurie, sœur de Ferdinand, et reçoit le royaume de Naples avec regret.

A la nouvelle de l'abdication, une insurrection générale éclate en Espagne sauf dans les points que nous occupons. Les troupes espagnoles désertent en masse et vont grossir les rangs des insurgés.

Nous avons trois théâtres d'opérations : l'Espagne centrale, le Portugal et l'Aragon-Catalogne.

I.

En Espagne, les rassemblements du Nord sont dispersés à Logrono (Verdier) et Valladolid (Lassalle).

Bessières part de Burgos, marche sur Blake et Gregorio de la Cuesta (28,000 Espagnols), les coupe à Rio-Seco et ouvre la route de Madrid.

Au Sud, Dupont prend Cordoue, ne peut s'avancer jusqu'à Cadix à cause des rassemblements et rétrograde jusqu'aux défilés de la Sierra Morena.

Notre flotte enfermée à Cadix, privée de secours, est obligée de se rendre (juin 1808).

Les insurgés de Grenade, (Reding, 15,000 hommes) s'avancent droit au Nord, sur Jaen; ceux d'Andalousie (Castanos, 20,000 hommes) remontent le Guadalquivir.

Dupont pouvait les battre séparément, mais il reste inactif entre eux deux. Croyant avoir le plus gros devant lui, il appelle le général Vedel; Reding profite de la marche de ce dernier pour traverser le Guadalquivir supérieur. Comprenant aussitôt le danger, Vedel revient à Baylen et continue même sa marche dans la montagne, pensant atteindre Reding. Celui-ci profite de ce faux mouvement pour occuper Baylen et nous couper ainsi en deux.

Dupont veut s'ouvrir un passage (21 juillet), il attaque vainement la position ennemie. Au milieu du jour, réduit au désespoir, il se décide à traiter.

Cependant Vedel accourt au bruit du canon, il aurait pu écraser Reding entre Dupont et lui, faire un nouveau Marengo. Malheureusement, arrivé à 5 heures, il reçoit l'ordre de s'arrêter. Il a la faiblesse de se laisser entraîner dans la capitulation. 20,000 Français sont pris, et au mépris du traité conclu, les Espagnols, au lieu de les ramener en France, les emmènent dans l'île de Cabrera où beaucoup moururent de faim, et les autres ne revinrent qu'en 1814.

L'effet de cette capitulation fut prodigieux en Europe.

En Espagne, Madrid est découvert, Joseph se retire à Miranda, l'armée vient border l'Èbre.

En Portugal, les Anglais débarquent à l'embouchure de Mondégo. Junot quitte Lisbonne, marche droit à eux, échoue à Vimeiro, se retire derrière Torrès-Vedras. Sir Wellesley l'enferme et est heureux de lui accorder la convention de Cintra qui ramène notre armée entière, avec armes et bagages, par mer vers La Rochelle.

En Aragon, Lefebvre-Desnouettes rejette les Aragonais à Saragosse qu'il assiège une première fois et qui repousse notre assaut; nous nous retirons le 4 août.

Duhesme prend Barcelone, il livre des combats journaliers pour maintenir ses communications, mais il y est bientôt enfermé.

Moncey marche sur Valence, mais il est arrêté à la Cuenca, près des sources du Xucar, et, après Baylen, se retire sur l'Èbre.

II.

Une junte centrale se forme alors; son plan est à l'imitation de Baylen, de déborder nos deux ailes par Bilbao et par Pampelune et de nous enfermer.

Elle forme 4 corps : à gauche, Blake et la Romana dans les Asturies (45,000 hommes) ; au centre, Castanos, à Burgos (42,000 hommes); à droite, Palafox, à Tudela (18,000 hommes) ; un 4e corps doit servir de réserve.

Napoléon accourt à Vittoria (novembre 1808). Il veut laisser les Espagnols s'engager dans leurs grands mouvements, les couper en deux et les écraser séparément.

Le 10 novembre, il enfonce leur centre à Burgos ; le 11, à droite, Victor les bat à Espinosa ; le 23, à gauche, Lannes les défait à Tudela. A droite, il envoie Soult vers Burgos, pour enfermer Blake dans le Nord ; à gauche, Moncey (qui remplace Lannes souffrant) enferme Palafox dans Saragosse.

Napoléon, par le combat de Somo-Sierra, s'ouvre les portes de Madrid. Il se tient alors à l'écart pour laisser à Joseph l'éclat et les bienfaits de la royauté.

A ce moment, il apprend que l'armée anglaise de Portugal est à Salamanque, sur les derrières de l'armée de Soult. Il laisse Victor à Madrid et par un mouvement en arrière vivement exécuté, il veut les enfermer entre Soult et lui. Malheureusement, Moore, prévenu, se retire à temps sur *la Corogne* où Soult ne peut l'empêcher de s'embarquer.

Joseph entre à Madrid (22 janvier 1809).

Napoléon, après cette campagne, qui n'est pas une de ses moins belles, est rappelé à Paris par les événements d'Autriche.

Victor assure la tranquillité en battant à Uclès (haut Tage) Castanos, qui accourt de Valence.

En Aragon, Lannes vient prendre le commandement du deuxième siège de Saragosse, donne l'assaut le 27 janvier, prend maison par maison et s'en empare définitivement le 21 février 1809. 54,000 habitants ont péri. Gouvion-Saint-Cyr passe les Pyrénées, dérobe sa marche à l'ennemi, bat Reding à Cardedeu et délivre Duhesme à Barcelone. Il rejette les Espagnols en pleine déroute sur Tarragone au pont de Molins del Rey.

III.

En 1809, Soult traverse le Minho et prend Oporto ; on lui prête l'idée de se tailler un royaume en Lusithanie ; mais, surpris par sir Arthur Wellesley, il est obligé d'abandonner son artillerie pour se retirer par le Tras los Montes et rejoindre Ney dans les Asturies.

A peine remis, grâce aux secours de Ney, il marche sur Zamora, laissant ce dernier isolé.

Ney, blessé du procédé, se retire de la Galice où il s'était si bien maintenu et ne veut plus servir avec Soult.

Victor, pour aider Soult et attirer vers lui les Anglais, s'est avancé en Estramadure ; il bat les insurgés à Medellin et revient sur le Tage.

Wellington abandonne la poursuite de Soult et marche sur Madrid.

Jourdan, chef d'état-major général forme deux armées : l'une au Nord, avec Soult (Soult, Ney, Mortier), marche sur Salamanque ; l'autre, avec Victor, Sébastiani et Dessoles (réserve de l'armée à Madrid), sur le Tage.

Cette dernière rencontre les Anglais à Talavera ; mais la position n'est pas reconnue, un troisième assaut de notre droite, le troisième jour, sur le plateau clef de la position, était sur le point de réussir quand le roi donne l'ordre de la retraite.

Cependant Soult s'avance et les Anglais se retirent précipitamment sur Badajoz, ligne de retraite très sûre pour eux.

Un de nos corps de l'armée du Nord a un léger échec à Tamarès dans les Asturies, pendant que l'armée du Sud repousse les Espagnols à Ocana.

En Catalogne, Gouvion-Saint-Cyr rejette Reding dans Tarragone, assiège Girone. Augereau vient le remplacer.

En Aragon, Suchet a remplacé Mortier; il repousse Blake à Maria et Blachite, et détruit les guérillas. Repoussé de Valence, il assiège Lérida et chasse l'armée de secours de O'Donnell, prend Tortose et Tarragone.

IV.

En 1810, Joseph reçoit des renforts. Napoléon autorise la campagne d'Andalousie dans la pensée de ramener ces troupes vers le Portugal.

Il veut repousser les Anglais en envahissant le Portugal avec Masséna par Ciudad-Rodrigo et avec Soult par Badajoz.

Soult, devenu major général, s'étend beaucoup trop pour pouvoir agir avec énergie. Il envoie Sébastiani vers Murcie ; Victor assiège Cadix, mais les sorties continuelles de cette ville (Castanos) et de Gibraltar

(Blake) l'empêchent de réussir. Il repousse leur principale sortie à Barrossa.

Soult reçoit l'ordre de secourir l'armée de Portugal. Il se contente d'investir Badajoz, sans se concentrer. Il repousse une armée de secours à la bataille de la Gévora dont on entend le canon dans les lignes de Torrès-Vedras, mais il ne la poursuit pas et prend Badajoz (11 mars 1811).

CAMPAGNE DE PORTUGAL

1810

I.

Les campagnes étudiées jusqu'à présent nous ont généralement offert des modèles de la guerre offensive ; la campagne de 1810, en Portugal, nous présente un modèle de la guerre défensive.

En 1810, l'Empereur, qui vient de signer la paix avec l'Autriche, veut faire un puissant effort pour jeter les Anglais à la mer ; il forme une armée de Portugal, sous les ordres de Masséna ; ce sont les opérations de cette armée que nous allons analyser.

Le Portugal a une forme à peu près rectangulaire ; c'est un pays accidenté, présentant des montagnes abruptes, des vallées profondes, et seulement quelques plaines, mais celles-ci d'une extrême fertilité. Les mouvements des armées y sont pénibles ; les transports y sont difficiles, et, dans certaines parties, tout à fait impossibles.

Les points importants sont : Lisbonne, à l'embouchure du Tage ; Oporto, près de l'embouchure du Douro ; Coïmbre, sur le Mondego ; Abrantès et Santarem, sur le Tage ; Almeïda et Rodrigo, qui commandent la route de Salamanque à Lisbonne ; Elvas et Badajoz, qui commandent celle venant de Séville.

Les lignes territoriales de l'échiquier sont : le Minho au nord, le Douro avec ses deux affluents de gauche, l'Agueda

et la Coa, puis le Mondego, le Tage et la Guadiana. Entre ces cours d'eau, on trouve les chaînes de montagnes qui les séparent et qui présentent des obstacles considérables ; parmi ces chaînes, nous remarquerons la Sierra d'Alcoba, entre le Mondego et le Douro, et la Sierra d'Estrella entre le Mondego et le Tage.

Les lignes de manœuvres sont : les quatre routes de Lisbonne à Oporto, Salamanque, Madrid et Séville, qui forment les quatre lignes d'opérations principales du pays. En outre, il y a une ligne de communication organisée par Wellington avant le commencement de la campagne, et qui, passant par Abrantès, met en relation la partie méridionale de la vallée du Tage avec sa partie septentrionale.

Le Portugal présente quatre fronts d'attaque principaux : au nord, le front du Minho, par lequel Soult a pénétré dans le pays, en 1809 ; au nord-est, le front du Douro, vis-à-vis Salamanque, par lequel Masséna veut pénétrer en 1810 ; à l'est, la trouée du Tage, par laquelle est entré Junot en 1807 ; enfin, au sud-est, le front de la Guadiana, menacé, en 1810, par l'armée d'Andalousie, sous les ordres de Soult.

C'est sur ce théâtre d'opérations que Napoléon entreprend d'attaquer les Anglais.

Wellington, pressentant le danger qui le menace, se prépare à une résistance énergique. Se servant de l'argent que l'Angleterre lui envoie en abondance, il s'applique à bien organiser les 30,000 Anglais qui forment son armée ; il leur adjoint 20,000 soldats portugais tirés de l'armée de ligne du pays, en les prenant à la solde de l'Angleterre et en mettant à leur tête des officiers anglais. De plus, il organise 30,000 hommes de milice qui, commandés à leur tour par les officiers devenus disponibles de l'armée de ligne portugaise, sont susceptibles de rendre de grands services. Enfin, il complète ces forces au moyen des *ordenanzas* et des levées en masse qui menaceront les derrières de l'armée offensive et qui interrompront ses communications. Le

général anglais dispose ainsi de 50,000 hommes de troupes régulières, de 30,000 hommes de milice et de nombreux partisans. Tous ses approvisionnements sont faits au moyen de la flotte anglaise et par la mer qu'elle domine. Des subsides considérables, votés par le Parlement anglais, pourvoient à tous les besoins. En un mot, Wellington dispose de moyens de guerre suffisants et de toutes les ressources qui lui sont nécessaires pour la campagne qui va s'ouvrir.

De son côté, l'Empereur veut faire en Portugal un énergique effort. Mais il se trompe sur la valeur des troupes de Wellington ; il ne compte que ses 30,000 Anglais ; il estime pour rien les troupes portugaises, et cette appréciation erronée des moyens de la résistance amènera l'insuccès de la campagne. Cependant il nomme Masséna commandant en chef de l'armée qui va prendre l'offensive ; mais Masséna est vieux, fatigué et souffrant ; il ne pourra pas surmonter les difficultés de toute sorte qui vont l'environner. L'armée française doit se composer de trois corps d'armée et d'une réserve de cavalerie ; les trois corps d'armée sont : le 2e, sous les ordres du général Reynier, composé de 2 divisions d'infanterie avec quelques régiments de cavalerie légère et fort d'environ 20,000 hommes ; le 6e, sous le maréchal Ney, comprenant 3 divisions d'infanterie avec une brigade de cavalerie légère et fort de 27,000 hommes ; le 8e, sous les ordres de Junot, comprenant 2 divisions d'infanterie et fort de 15,000 à 16,000 hommes ; la réserve de cavalerie, sous les ordres de Montbrun, est forte de 6,000 chevaux, dragons et cavaliers légers. L'ensemble des troupes présente un effectif de 65,000 hommes. Ce sont des troupes excellentes, mais trop peu nombreuses pour les difficultés de l'entreprise qu'elles doivent exécuter ; elles sont mal pourvues de matériel ; elles ont peu d'argent, peu de vivres, peu de moyens de transport, et elles vont opérer dans un pays ruiné, où tout leur manquera à la fois. Cependant l'Empereur, jugeant les choses de loin, croit avoir fait tout ce qui est nécessaire pour assurer le succès de la campagne de Portugal ; il sera bientôt cruellement détrompé.

Masséna, arrivé sur les lieux et voyant de près les difficultés de l'entreprise, recule autant qu'il le peut le moment des hostilités. Mais enfin, forcé de céder à la volonté impériale, il se décide pour le plan de campagne suivant :

Il fera d'abord les sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeïda ; puis, maître de ces places et s'appuyant sur elles, il marchera sur Viseu, où se trouve l'armée anglaise ; il la poussera devant lui et cherchera à gagner Coïmbre et la ligne du Mondego ; il compte ensuite s'avancer sur Lisbonne ; ne soupçonnant pas l'existence des lignes de Torrès-Vedras, il espère enlever cette capitale d'un coup de main, après avoir jeté les Anglais à la mer ; et il compte, pour cela, sur la coopération de l'armée d'Andalousie qui, sous les ordres du maréchal Soult, doit partir de Séville, prendre Badajoz et Elvas, et menacer Lisbonne par la rive gauche du Tage. Ce plan de campagne est basé sur une connaissance imparfaite des moyens de défense de l'ennemi et sur la coopération incertaine d'un corps éloigné ; il sera exécuté sans grande vigueur de la part d'un commandement assez mal obéi et sans les moyens matériels nécessaires ; il échouera.

Wellington, au contraire, a des moyens mieux en rapport avec le but qu'il se propose ; loin d'estimer son adversaire au-dessous de sa valeur véritable, il l'estime peut-être trop au-dessus ; il prend, en conséquence, des précautions multipliées et il établit son plan de défense de la manière suivante :

Considérant les quatre fronts d'attaque du Portugal, il pressent une attaque principale par Salamanque, une attaque secondaire par Badajoz, et une inaction complète sur les deux autres fronts. En conséquence, il arme sur le premier front ses places de Rodrigo et d'Almeïda, et sur le second, ses places de Badajoz et d'Elvas ; il s'établit à Viseu, à trois marches en arrière du premier front, avec 20,000 Anglais et 15,000 Portugais ; il établit à Elvas, sur le second front, 6,000 Anglais et 10,000 Portugais, sous le général Hill ; sur les deux autres fronts d'attaque du pays, il place des régiments de milice et des partisans. Il compte

ensuite faire devant Masséna une retraite lente et méthodique, en se couvrant successivement des lignes de la Coa, de l'Agueda, de la Sierra d'Alcoba et du Mondego; en même temps, il ruinera systématiquement le pays autour de lui, de manière à le transformer en un désert où l'armée offensive mourra de faim ; enfin, il viendra s'abriter dans un réduit formidable qu'il établit en avant de Lisbonne, à l'insu de son adversaire, du pays et de sa propre armée. Ce plan, mis à exécution de point en point, assure le succès de la campagne défensive de Wellington en 1810.

II.

Masséna, qui a rejoint l'armée dans les premiers jours de mai, s'aperçoit tout d'abord qu'il a été trompé sur la situation. L'Empereur lui a annoncé 80,000 hommes : il en trouve 65,000. On lui a dit que ses derrières seraient couverts par des corps de deuxième ligne ; mais ceux-ci sont trop occupés dans la vieille Castille ou dans le royaume de Léon, pour pouvoir rendre aucun service à l'armée de Portugal. Enfin, on lui a promis de l'argent et du matériel; il ne trouve que des moyens insuffisants et partout, autour de lui, pénurie, ruine et misère. Néanmoins, il s'occupe d'abord de rassembler des ressources pour la campagne qui va s'ouvrir, et il emploie ensuite l'époque des chaleurs à faire les deux sièges de Rodrigo et d'Almeïda. Le premier commence dans le courant du mois de juin et marque la première période de la campagne de 1810. Il est fait par le 6e corps, et, malgré des difficultés de toute sorte, nos braves soldats triomphent de la résistance de l'ennemi, et Ciudad-Rodrigo capitule le 9 juillet. Le 15 août, le même corps, après avoir repoussé les avant-postes de l'armée anglaise, commence le siège d'Almeïda. Le 8e corps se rapproche pour soutenir le 6e. Le 27 août, le feu de notre artillerie détermine dans la place plusieurs incendies ; une bombe, tombée sur le magasin à poudre, le fait sauter avec fracas, renverse une partie des remparts de la place, met

500 hommes de la garnison hors de combat et détermine ainsi la capitulation.

Masséna s'occupe alors d'organiser Ciudad-Rodrigo et Almeïda de manière à en faire des points d'appui pour son expédition du Portugal. Il laisse dans chacune d'elles 1200 hommes de garnison ; il s'efforce d'y rassembler des approvisionnements ; enfin, il donne au général Gardanne le commandement d'une petite réserve stratégique qui, forte de 3,000 hommes et appuyée sur les deux places, maintiendra autant que possible les communications de l'armée.

Au commencement de septembre, après la fin des chaleurs, Masséna concentre son armée, et, le 16, il entre en opérations. Il pénètre sur le théâtre en trois colonnes, précédées d'une avant-garde générale composée d'une partie de la cavalerie de Montbrun et d'une division d'infanterie légère, sous les ordres du général Loison. Ces trois colonnes viennent converger sur Celorico, d'où elles paraissent menacer également la rive droite et la rive gauche du Mondego. Masséna tient ainsi, pendant un moment, le général anglais incertain sur la direction qu'il va prendre. Enfin il se détermine pour la rive droite, qui offrait plus de ressources, et il marche sur Viseu. Il y arrive le 19, rallie son armée et s'avance ensuite dans la direction de Coïmbre, à la suite de l'armée anglaise, qui bat en retraite avec ordre, avec fermeté, en couvrant l'émigration des habitants, en achevant la dévastation du pays, et en nous livrant seulement des combats d'arrière-garde.

Cependant, le 25, elle s'arrête en avant de Coïmbre, sur une position défensive très forte, celle de Busaco ; elle s'y établit pour nous livrer bataille. Wellington a appris que le gouvernement et l'opinion en Angleterre, ne pouvant comprendre son plan de campagne, désapprouvent sa retraite et l'abandon du pays sans combat. Cédant à cette pression extérieure, il se dispose à recevoir le choc de l'armée française, comptant l'arrêter dans sa marche offensive, couvrir l'émigration portugaise, gagner quelques

jours, et peut-être terminer, au Mondego, l'invasion du Portugal.

Le 26, les deux corps de Ney et de Reynier arrivent devant la position de Busaco ; ils la trouvent occupée d'une manière incomplète ; ils voient les Anglais s'y établir et montrer une certaine indécision. Lord Hill, avec le corps du Midi, vient à peine d'arriver et de faire sa jonction avec l'armée principale. Les deux généraux français proposent d'attaquer immédiatement et réclament les ordres de Masséna. Malheureusement, celui-ci n'est pas à l'avant-garde ; le temps se perd ; l'occasion est manquée ; il faut remettre l'attaque au lendemain.

Le 27, l'armée anglaise est réunie tout entière sur la ligne de rochers abrupts de la sierra de Busaco ; elle s'appuie, à droite, au Mondego ; à gauche, à un couvent ou chartreuse. Le front de la position est d'environ 3,000 mètres ; sa profondeur de 200 à 300. Mais ce peu de profondeur n'a pas d'inconvénients, en raison du commandement de la position sur le terrain environnant.

Malgré toutes les difficultés qui se présentent, Masséna, qui n'a pas attaqué quand l'occasion était favorable, se résout à le faire quand il n'est plus temps. Il lance le 6e corps à droite, le 2e à gauche, et garde le 8e en réserve ; mais toutes les attaques échouent ; la bravoure de nos soldats ne peut triompher de l'âpreté des lieux, de la rapidité des pentes, du nombre, de la solidité et de la supériorité du feu des troupes anglaises. Nous perdons plus de 4,000 hommes tués ou blessés ; perte sensible pour l'armée qui, depuis les sièges, n'en comptait plus guère que 45,000.

La campagne semblait compromise et l'armée française paraissait devoir rétrograder, lorsque heureusement la cavalerie de Montbrun découvre, sur la droite de l'armée, un chemin qui lui permet de tourner la position de Busaco et de venir déboucher en arrière de l'armée anglaise, dans la plaine de Coïmbre. Masséna en profite ; il exécute audacieusement une marche de flanc en présence de l'ennemi ; il s'engage, avec toute son armée, sur le chemin reconnu, et

Wellington, se voyant tourné, s'empresse de se couvrir du Mondego et de se mettre en retraite sur Lisbonne.

Nous nous emparons de Coïmbre ; nous y trouvons des magasins assez considérables, mais ils sont pillés sans profit pour l'armée ; nous laissons dans cette ville nos blessés de Busaco, et nous suivons l'armée anglaise. Celle-ci se retire en trois colonnes : la colonne principale suit la route du centre, celle de Leyria ; la colonne de droite suit le bord de la mer ; la colonne de gauche se dirige sur Thomar, puis sur Abrantès, et descend le Tage, en utilisant sa navigation pour le matériel de l'armée. Le 6 octobre, notre avant-garde arrive à Leyria ; mais au fur et à mesure que l'armée s'avance, elle perd ses communications et le pays se referme derrière elle. Coïmbre, où nous avons laissé nos blessés, est enlevé par les milices portugaises. Cependant Masséna continue sa marche ; il veut pénétrer jusqu'à Lisbonne. Mais le 10 octobre, il voit l'armée anglaise disparaître derrière ses lignes de Torrès-Vedras, et il est obligé de s'arrêter devant ce formidable obstacle, dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Ces lignes fameuses sont situées dans la presqu'île formée par le Tage et par la mer ; elles s'appuient, à gauche, à l'Océan, et à droite au fleuve ; elles couvrent à la fois Lisbonne et le port d'embarquement de l'armée anglaise ; elles se composent de trois lignes de défense successives. La première ligne est marquée, à gauche, par le cours du Zizambro, et, à droite, par celui de l'Arruda ; au centre, se trouve le Monte Agraça, point culminant appartenant à la ligne de partage des eaux. Les hauteurs en arrière des deux cours d'eau ont été escarpées de main d'homme sur les points faciles aux attaques ; leurs sommets ont été couronnés d'ouvrages de fortification que l'on a armés avec des pièces de gros calibre, empruntées à la flotte anglaise et aux arsenaux de Lisbonne. Le Monte Agraça a été fortifié avec un soin particulier ; il présente plusieurs forts dont les feux se croisent, et les réserves anglaises sont établies sur son revers méridional. Cette première ligne de défense

est excellente, surtout pour l'hiver, quand les pluies viennent gonfler les deux rivières et en faire des obstacles considérables; elle présente un développement d'environ 12 lieues. La seconde ligne, longue d'environ 9 lieues, est formée par une chaîne de hauteurs escarpées, passant en avant de Mafra, à la Cabeça de Montachique et au défilé de Bucellar; le terrain y est plus difficile, plus raide encore que sur la première ligne; les ouvrages y sont plus multipliés et plus perfectionnés. Enfin, en arrière, Wellington, poussant ses précautions jusqu'à la plus extrême prudence, fait élever une troisième ligne de retranchements autour de la baie de Saint-Julien, qui doit servir de port d'embarquement à l'armée. C'est là que stationne la flotte anglaise, qui peut embarquer à la fois l'armée anglaise tout entière et une grande partie des troupes portugaises. La flotte assure en même temps la subsistance des troupes et celle de la population de Lisbonne; elle débarque, en outre, des marins qui servent des batteries ou qui sont employés aux signaux télégraphiques; enfin, elle couvre les flancs des trois lignes de défense. Grâce à ces précautions multipliées, Wellington est réellement à l'abri de tout échec sérieux. Les travaux des lignes ont été dirigés par des officiers anglais et exécutés par des paysans portugais que les opérations de l'invasion ont chassés de leurs foyers. Ils sont payés par l'Angleterre, qui s'impose ainsi des sacrifices pécuniaires considérables et qui ne marchande à Wellington aucun des moyens de guerre qui lui sont nécessaires.

III.

L'Empereur, au contraire, pensant déjà à l'expédition de Russie, n'envoie à Masséna que des renforts insignifiants. Celui-ci a reconnu les positions anglaises. Voyant l'impossibilité de les forcer, il s'est établi d'abord en présence, puis un peu en arrière, entre Santarem et Thomar, et il ne s'occupe que du soin de faire vivre ses troupes. Il attend ainsi une diversion de l'armée du Midi, quelque mouve-

ment dans l'intérieur de Lisbonne, ou enfin l'arrivée des renforts qui lui ont été promis et qu'il a réclamés avec instance.

Mais les renforts qui parviennent à l'armée de Portugal se composent d'une simple division du 9e corps et des traînards de l'armée. Le maréchal Soult, avec les troupes d'Andalousie, luttant lui-même contre de grandes difficultés, ne peut que prendre Badajoz. Dans Lisbonne, rien ne bouge.

L'armée de Portugal meurt de faim en présence des Anglais abondamment pourvus de tout; elle ne se soutient qu'à force d'industrie et en supportant de grandes privations. Enfin, après cinq mois passés de cette manière, Masséna est obligé de battre en retraite, par suite de l'épuisement du pays et de la misère de son armée. Il l'exécute avec promptitude et talent. Le 4 mars 1811, au matin, il met en route ses bagages et ses blessés; en même temps, il répand le bruit d'un passage sur le Tage, bruit d'autant plus vraisemblable que, par un prodige d'industrie, le général Eblé, commandant l'artillerie de l'armée, a improvisé, à Punhete, tout un matériel de ponts. Wellington, immobile dans ses lignes, se prépare cependant à défendre le fleuve. Mais, le 5 mars, au soir, l'armée commence son mouvement rétrograde; Ney s'établit à Leyria avec le 6e corps et la division du 9e; les 2e et 8e défilent derrière lui, et toute l'armée du Portugal est en pleine retraite le 6, lorsque Wellington, tardivement averti, sort de ses positions pour commencer la poursuite. Il l'exécute lentement, sans se compromettre, s'estimant heureux de recueillir, sans rien hasarder, le fruit de ses combinaisons. Le maréchal Ney commande l'arrière-garde et couvre toute l'armée; il livre aux avant-gardes anglaises les beaux combats de Pombal, de Redinha et de Condeïxa.

Cependant Masséna ne voulait pas abandonner le Portugal et s'avouer vaincu ; il pensait se retirer sur Coïmbre, prendre la ligne du Mondego et y attendre des renforts. Mais les cris de ses soldats, la désobéissance de ses lieutenants, particulièrement celle du maréchal Ney, le forcent à

se diriger sur Celorico et à venir ensuite prendre position derrière l'Agueda. Sachant que Wellington est près de Badajoz, il veut délivrer la place d'Almeïda. Il attaque les Anglais à Fuentès-di-Onoro ; malgré les belles charges de Montbrun, la garde ne voulant obéir qu'à Bessières, il est obligé de quitter le Portugal et se retire à Salamanque en faisant sauter Almeïda.

IV.

Dans les campagnes précédentes, nous avons exposé comment Napoléon savait préparer et conduire les opérations offensives. En 1796, en 1800, en 1805 et en 1806, nous l'avons vu chercher, au début, à se donner la supériorité du nombre, de la qualité, de la préparation et de l'initiative ; puis organiser sa base de manière à couvrir tous ses dépôts et à pouvoir s'y retirer en cas d'échec ; ensuite, nous l'avons vu se porter rapidement sur l'armée ennemie, pour l'attaquer avec vigueur ou lui enlever ses communications ; après ses succès, nous l'avons vu s'avancer en assurant sa ligne d'opérations, en dégageant ses flancs, en organisant sur ses derrières des points d'appui ou de nouvelles bases ; enfin, nous l'avons vu maintenir toujours, entre les différents corps de son armée, des relations telles qu'aucun d'eux ne pût être accablé isolément. Ce sont là les principes de la guerre offensive.

De la campagne de 1810, nous pouvons tirer d'autres enseignements pour la guerre défensive.

Nous voyons, en effet, Wellington préparer avec soin l'échiquier sur lequel il veut opérer ; il met ses places fortes en état ; il organise les lignes de défense sur lesquelles il veut s'appuyer ; il assure ses communications en arrière ; il prépare la dévastation systématique du pays ; enfin, il crée, à l'extrémité de son théâtre, un vaste camp retranché, qui lui servira de réduit et où il pourra braver et lasser tous les efforts de l'armée offensive. Après avoir préparé son terrain, il concentre ses forces ; ne laissant que des

avant-gardes à la frontière, il place le gros de ses troupes à trois marches, dans l'intérieur du pays, de manière à ne pas donner prise aux premières manœuvres de son adversaire. Puis, quand celui-ci prend l'offensive, nous voyons le général anglais employer d'abord ses places fortes à user, fatiguer et affaiblir son premier élan. Nous le voyons ensuite, après les sièges, se retirer lentement, avec fermeté et méthode, sans jamais se laisser ni couper ni forcer au combat, en ne livrant que des engagements d'arrière-garde sur des positions bien choisies et tellement fortes par elles-mêmes, que le succès est presque assuré d'avance. Il entraîne ainsi l'armée offensive loin de sa base d'opérations, dans un pays dévasté et désert, où elle marche entourée d'une nuée de partisans qui la harcèlent de toutes parts. Il arrive enfin à son camp de Torrès-Vedras, où il s'enferme comme dans un réduit inattaquable. Bientôt la famine, l'épuisement, le découragement, l'isolement et l'abandon forcent l'armée offensive à exécuter une retraite difficile et à évacuer le Portugal.

Wellington a ainsi appliqué avec succès les principes de la guerre défensive.

Mais il est juste d'ajouter que si les généraux et les troupes en présence ont fait également de grands efforts, il n'en a pas été de même de leurs gouvernements. Pendant que le gouvernement anglais entourait Wellington de toute sa sollicitude, et lui donnait sans compter tous les moyens et toutes les ressources qui lui étaient nécessaires, le gouvernement français, méditant déjà d'autres opérations et une nouvelle guerre, négligeait Masséna et paraissait l'oublier au milieu de difficultés de tous genres. Ici, comme plus tard, pour Kœniggratz, et comme pour bien d'autres faits de guerre, on pourrait dire : « Cherchez les causes de la catastrophe dans les erreurs de l'État ».

Les principaux ouvrages à consulter, pour la campagne de Portugal en 1810, sont : les *Mémoires de Masséna ;* la *Correspondance de Wellington ;* l'*Histoire du Consulat et*

de l'Empire ; les *Victoires et Conquêtes ;* la *Guerre de la Péninsule*, de Napier ; le tome XX de la *Correspondance de Napoléon Ier*, etc.

CONTINUATION DE LA GUERRE D'ESPAGNE

Soult est complètement découvert par la retraite de l'armée de Portugal, il se porte au secours de Badajoz, échoue devant les Anglais à Albuera.

Mais Marmont a remplacé Masséna, il se joint à Soult, Béresford se retire, Badajoz est délivré. Malheureusement au lieu d'écraser ensemble les Anglais, une discussion les sépare à nouveau.

Napoléon donne l'ordre de s'emparer de Valence et rappelle la garde ; Marmont pour couvrir Madrid doit aller à Salamanque.

Wellington profitant de ce mouvement nous enlève Ciudad-Rodrigo, peu après il prend Badajoz. En Aragon, Suchet assiège Sagonte, bat Blake, et prend à Valence 18,000 Espagnols.

En 1812, Joseph reprend le commandement avec Jourdan comme chef d'état-major. Apprenant la marche des Anglais sur Marmont, il donne l'ordre à Soult de se porter sur le Portugal, celui-ci refuse d'obéir, Salamanque est pris. Marmont essaye d'arrêter les Anglais aux Arapiles, mais il est blessé dès le commencement de l'action et remplacé par Clausel.

Joseph accourt avec l'armée du centre et le dégage par sa présence.

Mais Wellington poursuit l'armée de Portugal jusqu'à Valladolid, puis, débarrassé de cette armée au Nord, il revient sur Madrid.

Joseph abandonne sa capitale, se retire sur Valence où le rejoint Soult abandonnant l'Andalousie.

Les deux armées réunies marchent sur le haut Tage, rentrent à Madrid et poursuivent Wellington que l'énergie de Clausel a rappelé dans le Nord.

Réunissant à Salamanque les trois armées du centre, d'Andalousie et de Portugal, Jourdan veut couper les Anglais, mais Soult les laisse échapper vers Ciudad-Rodrigo.

En 1813, Napoléon prescrit de quitter Madrid, de se retirer sur l'Èbre, à Valladolid ; nous sommes poussés par l'ennemi à Burgos, puis battus à Vittoria.

Napoléon retire Joseph Bonaparte et envoie Soult, qu'il avait rappelé en Allemagne.

Celui-ci essaye en vain de faire lever les sièges de Saint-Sébastien et

de Pampelune. Nous nous retirons derrière la Bidassoa. Napoléon lui demande 15,000 hommes pour Paris.

En 1814, Soult est battu à Orthez, puis il quitte la route de Bordeaux, revient vers Toulouse, où le 11 avril il livre bataille (voir page 398). Le 23, une convention met fin aux hostilités.

En Catalogne et en Aragon, Suchet, découvert par la perte de Vittoria évacue le royaume de Valence, laisse des garnisons à Sagonte, Tortose, Lérida, puis il quitte l'Aragon et reste à Barcelone. Il doit sur l'ordre de Napoléon envoyer 12,000 hommes à Lyon.

Réduit à quelques mille hommes, il se tient en avant de Figuières essayant de recouvrer ses garnisons de la Catalogne moyennant la remise de Ferdinand. Sur l'ordre de Napoléon, il se dessaisit de Ferdinand et, se fiant à la générosité des Espagnols pour l'exécution du traité de Valençay, il part pour rejoindre Soult si les événements le permettent.

En résumé, profitant de l'amitié de l'Espagne, nous y avons envoyé des troupes jusqu'en Andalousie. L'abdication de Bayonne amène un soulèvement général. Dupont capitule à Baylen, nous nous retirons sur l'Èbre.

Napoléon accourt et fait rentrer Joseph victorieux à Madrid, mais il part pour l'Autriche.

Soult est surpris, nous nous maintenons avec peine.

Libre de nouveau, Napoléon envoie des renforts et veut porter un grand coup aux Anglais; mais Masséna, non soutenu par Soult, échoue à Torrès-Vedras, bientôt Wellington force Joseph à se retirer sur Valence, il en revient plus fort; mais c'est 1813, on enlève des troupes et on commence la retraite vers la France.

Dès que nos corps sont éloignés, Wellington manœuvre entre eux et les bat; dès que nous sommes réunis, il se retire en Portugal.

CAMPAGNE DE RUSSIE

1812

I.

Le traité de Tilsitt avait mis fin à la guerre de la troisième coalition, et rétabli la paix entre la France et la Russie. Mais en humiliant l'orgueil militaire des Russes et en n'accordant pas à l'empereur Alexandre, dans le partage des territoires, une part égale à celle que devait prendre l'empereur Napoléon, ce traité avait laissé subsister des germes de discorde qui devaient tôt ou tard amener une nouvelle guerre. Un refroidissement progressif commence à se montrer, dès 1809, dans les relations des deux puissances. Napoléon, après son divorce, manifeste l'intention de s'unir à une sœur d'Alexandre ; mais la famille impériale russe accueille froidement les ouvertures qui lui sont faites à ce sujet ; Napoléon, piqué, demande et obtient en quelques jours la main d'une archiduchesse autrichienne. En même temps, on craint en Russie que le rétablissement du grand-duché de Varsovie ne soit le prélude du rétablissement du royaume de Pologne. On voit, avec dépit, Napoléon, dans un de ses remaniements de la carte d'Europe, dépouiller de son duché d'Oldenbourg un des parents de l'empereur Alexandre, et ne lui offrir en compensation qu'une indemnité insuffisante. Enfin, le blocus continental, auquel on s'est soumis d'abord pour fermer à l'Angleterre tous les ports du continent, n'est bientôt plus observé avec la rigueur nécessaire. Les Russes s'aperçoivent que, pour servir les intérêts particuliers de la

France, ils sont obligés de s'imposer de grands sacrifices ; ils admettent alors des marchandises anglaises, en se contentant de mettre certaines restrictions à cette admission.

A la suite de ces divers griefs, le refroidissement de 1809 est devenu de plus en plus apparent. Chacune des deux puissances a commencé ses préparatifs de guerre, contracté ses alliances et réuni ses armées. Le cabinet de Saint-James a repris de l'influence à Saint-Pétersbourg, et, au commencement de 1812, la guerre, quoiqu'elle ne soit pas encore déclarée, est devenue cependant inévitable.

Quelles sont les forces et les ressources que les deux puissances belligérantes possèdent pour la soutenir ?

La France, à cette époque, entraînait avec elle dans son action la Confédération du Rhin, l'Italie, l'Illyrie, la Dalmatie et le grand-duché de Varsovie. L'ensemble de ces pays présentait une population de plus de 60 millions d'habitants. En outre, la France avait pour alliés la Suisse, le Danemark, la Prusse et l'Autriche. Elle croyait pouvoir compter sur la Suède et la Turquie ; mais des fautes politiques la privent de la coopération de ces deux puissances. Sous le rapport financier, le budget de l'empire était d'environ un milliard ; de plus, Napoléon avait à sa disposition une partie des contributions de guerre imposées dans les campagnes précédentes, et dans les caves des Tuileries une réserve en or de près de 100 millions. Nous possédions donc des moyens de guerre considérables, mais nous avions un désavantage sous le rapport de la composition de nos armées. Indépendamment des corps français, elles comprenaient des corps italiens, bavarois, wurtembergeois, saxons, westphaliens, polonais, avec des régiments espagnols, suisses, danois : en un mot, de presque toutes les nations de l'Europe. Par suite, elles manquaient d'homogénéité et n'étaient pas animées des mêmes sentiments. Il faut ajouter que la Prusse et l'Autriche ne marchaient avec nous qu'à contre-cœur. De sorte que notre invasion, qui se présentait sous un aspect formidable, portait en elle-même bien des causes de faiblesse.

Les armées de la Russie étaient moins nombreuses, mais elles avaient l'avantage d'appartenir à une même nationalité ; elles parlaient la même langue et étaient animées des mêmes sentiments. Sous le rapport financier, la situation de la Russie était défavorable ; car, dès le commencement de la guerre, on vit l'empereur Alexandre obligé de mettre en circulation un papier déjà déprécié et perdant chaque jour de sa valeur. Mais, sous le rapport des alliances, elle en avait de puissantes et plus actives que les nôtres ; elle était soutenue par l'Angleterre et, au midi de l'Europe, par l'Espagne et le Portugal, qui absorbaient des armées françaises considérables et qui produisaient ainsi une diversion puissante.

Si nous jetons un coup d'œil sur le pays qui va servir de théâtre aux opérations de la campagne, nous voyons que la Russie présente deux théâtres d'opérations distincts : le premier, au nord, correspond à la Prusse et s'étend de la Baltique aux marais du Pripet ; le second, au midi, correspond à l'Autriche et s'étend des mêmes marais à la mer Noire.

Napoléon choisit pour ses opérations le premier de ces deux théâtres ; il y trouve ses deux objectifs principaux, Moscou et Pétersbourg ; en outre, il y trouve l'avantage de prendre sa base d'opérations en Prusse au lieu de la prendre en Autriche, c'est-à-dire de se baser sur un pays conquis qu'il occupe et qu'il peut réquisitionner, au lieu de se baser sur un pays allié dont l'attitude est douteuse et qu'il veut ménager.

Ce premier théâtre se décompose en deux parties et présente deux aspects différents.

Dans la partie occidentale, c'est-à-dire jusqu'à Smolensk, en Lithuanie et en Courlande, on trouve un pays pauvre, boisé, marécageux, sillonné d'une foule de petites rivières et présentant seulement quelques villages misérables et peu peuplés.

Dans la partie orientale, après Smolensk, on trouve une

nouvelle contrée qui est riche et bien cultivée, qui offre de nombreuses ressources et que l'on peut comparer aux meilleures parties de la France et de l'Allemagne.

Pour aller à Moscou, il fallait traverser les deux zones du théâtre d'opérations.

Pour aller à Pétersbourg, on ne parcourait que la première zone, c'est-à-dire la moins fertile et la plus pauvre. C'est ce qui explique pourquoi l'armée russe ne se retira pas dans cette direction. Elle n'y eût pas trouvé des ressources suffisantes, et, de plus, elle aurait couru le danger d'être acculée au golfe de Finlande.

Moscou et Pétersbourg étaient donc les deux objectifs principaux de l'échiquier ; mais le premier était le plus accessible et le plus important. Les autres points stratégiques étaient Vilna, Smolensk, Riga, Minsk, Mohilew, Kalouga, etc.

Les lignes d'opérations étaient au nombre de trois, savoir : au nord, celle de Tilsitt sur Riga et Pétersbourg ; au centre, celle de Kowno sur Vilna, Smolensk et Moscou ; au sud, celle de Grodno sur Novogrodeck, Minsk, Mohilew et Kalouga.

Ces lignes d'opérations étaient réunies entre elles par plusieurs routes transversales servant de lignes de communications, et parmi elles nous signalerons : 1° celle de Dunabourg à Vilna, Lida, Slonim et Brezesc ; 2° celle de Drissa à Vileika, Minsk et Leswig ; 3° celle de Vitebsk à Orcha et Mohilew.

Les lignes territoriales pouvant servir de lignes de défense à l'armée russe sont généralement des cours d'eau ; il n'existe pas de chaînes de montagnes dans cette partie de la Russie ; les principaux de ces cours d'eau sont : le Niémen qui couvre la frontière depuis Grodno jusqu'à son embouchure ; la Bérézina, qui est à cheval sur les deux lignes d'opérations conduisant à Moscou ; enfin le Dniéper et la Duna, laissant entre eux une trouée ou un défilé dont les extrémités sont indiquées par les deux villes de Vitebsk et de Smolensk.

Tel est l'ensemble du théâtre sur lequel vont opérer les

armées belligérantes, dont nous allons maintenant étudier l'organisation.

L'empereur Napoléon avait commencé ses préparatifs en 1811. Au commencement de 1812, il organise définitivement, de la manière suivante, les forces dont il dispose :

Il forme en première ligne huit corps d'infanterie, avec quatre corps de cavalerie et la garde ; il place sur ses ailes deux corps étrangers ; enfin, il garde ses derrières avec deux corps de réserve.

Le 1er corps est sous les ordres du maréchal Davout ; il comprend cinq divisions d'infanterie : les divisions Morand, Friant, Gudin, Compans et Desaix, avec une division de cavalerie légère ; il est fort de 65,000 fantassins et de 2,400 chevaux. Ce corps, déjà en Allemagne depuis longtemps, occupe successivement les lignes de l'Oder et de la Vistule et couvre ainsi le rassemblement du reste de l'armée.

Le 2e corps est sous les ordres du maréchal Oudinot ; il comprend deux divisions françaises : les divisions d'infanterie Legrand et Verdier, plus une division d'infanterie suisse et une division de cavalerie légère ; il présente un effectif de 32,000 fantassins et de 2,400 cavaliers ; il part de Munster et se dirige sur le Niémen en passant par Berlin.

Le 3e corps est sous les ordres du maréchal Ney ; il comprend trois divisions d'infanterie : les deux divisions françaises Ledru et Razout, et une division wurtembergeoise ; il comprend, en outre, une division de cavalerie légère ; son effectif est de 35,000 hommes et de 2,400 chevaux ; son point de rassemblement est fixé à Mayence ; c'est de là qu'il part pour Erfurth et ensuite pour le Niémen.

Le 4e corps est formé par l'armée d'Italie, sous les ordres du prince Eugène ; il comprend quatre divisions d'infanterie, deux françaises, une italienne et la garde ; il comprend, en outre, une division de cavalerie légère ; son effectif est de 38,000 fantassins et de 2,400 chevaux. Le 4e corps part de Vérone, traverse le Tyrol, débouche en Bavière, y re-

joint le 6e corps, dont nous verrons tout à l'heure la composition, marche ensuite sur Glogau et se dirige enfin sur le Niémen.

Le 5e corps est formé par l'armée polonaise, sous les ordres de Poniatowski; il comprend trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie légère ; il est fort de 36,000 fantassins et de 2,400 chevaux; il se rassemble à Varsovie.

Le 6e corps, formé par les Bavarois, comprend deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie légère ; son effectif est de 25,000 fantassins et de 2,400 chevaux ; il est sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr. Il se rassemble à Bayreuth, où il doit se joindre à l'armée d'Italie et se trouver alors sous les ordres du prince Eugène, gendre du roi de Bavière.

Le 7e corps, sous les ordres du général Reynier, est fourni par les Saxons ; il comprend deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie légère, présentant un effectif de 24,000 fantassins et 2,400 chevaux. Il se rassemble à Glogau et doit ensuite marcher sur Varsovie par Kalitch.

Le 8e corps, sous les ordres du roi Jérôme, comprend l'armée westphalienne, organisée en deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie légère ; son effectif est de 18,000 fantassins et de 1,200 chevaux; son point de rassemblement est Magdebourg.

A ces huit premiers corps il faut joindre la garde impériale et la réserve de cavalerie.

La garde impériale représente un corps d'armée de 32,000 fantassins et de 3,800 chevaux.

La réserve de cavalerie est organisée en quatre corps, comprenant chacun trois divisions et ayant le même effectif de 7,500 chevaux. Ces quatre corps sont commandés par les généraux Nansouty, Montbrun, Grouchy et Latour-Maubourg.

Aux deux ailes de l'armée française, se trouvent encore deux autres corps destinés à opérer sur les limites extrêmes du théâtre d'opérations. A l'aile gauche, vers le nord, le 10e corps, sous le maréchal Macdonald, comprend deux

divisions prussiennes et une division française, avec un effectif de 32,000 fantassins et de 3,000 chevaux. A l'aile droite, vers le sud, se trouve un corps d'armée autrichien, celui du prince de Schwartzemberg, comprenant trois divisions d'infanterie avec une division de cavalerie et présentant un effectif de 24,000 fantassins et de 6,000 chevaux.

Enfin, sur les derrières de l'armée, pour couvrir sa ligne d'opérations à travers l'Allemagne, nous trouvons deux corps de réserve, les 9e et 11e, sous les ordres des maréchaux Victor et Augereau.

L'ensemble de ces forces présente un total d'environ 600,000 hommes; — 420,000 forment l'armée active et doivent pénétrer en Russie; ils sont répartis en 300,000 hommes d'infanterie, 70,000 cavaliers, 30,000 artilleurs servant plus de 1000 bouches à feu, et 20,000 non-combattants; ils sont suivis de six équipages de ponts et de convois considérables chargés de vivres pour un mois. Cette immense armée, avec tous les approvisionnements nécessaires rassemblés dans les places de la Prusse orientale, se trouve réunie derrière la Vistule au mois de juin 1812, après des travaux et des préparatifs qui ont duré plus d'un an.

Telles sont les forces de l'offensive.

Les forces défensives présentent trois masses ou trois armées, savoir :

La première armée de l'Ouest, sous les ordres de Barklay de Tolly, comprenant six corps d'infanterie, trois corps de cavalerie et forte de 150 bataillons, 134 escadrons réguliers, 72 escadrons de Cosaques ; son effectif est d'environ 130,000 hommes. Chaque corps d'infanterie est composé de deux divisions. Le 1er corps est commandé par Wittgenstein, le 2e par Baggowouth, le 3e par Touchkof, le 4e par Schouwalof, le 5e par le grand-duc Constantin, le 6e par Doktorof; le 1er corps de cavalerie est sous les ordres du général Ouvarof, le 2e est commandé par le général Korf et le 3e par Pahlen.

La deuxième armée de l'Ouest, sous les ordres du prince Bagration, comprend les deux corps d'infanterie des généraux Raiefskoï et Borosdin, ainsi que la 27e division d'infan-

terie sous les ordres du général Neverofkoï, et le 4e corps de cavalerie sous le général Sievers. L'effectif de cette deuxième armée est d'environ 60,000 hommes, avec 38 bataillons, 52 escadrons réguliers et 30 escadrons de cosaques.

La troisième armée, dite *armée de Volhynie*, sous les ordres du général Tormasoff, comprend trois corps d'infanterie, ceux des généraux Kamenskoï, Markof et Sacken, avec un corps de cavalerie, celui du général Lambert. Cette armée, forte de 40,000 hommes, se compose de 54 bataillons, 36 escadrons de cavalerie régulière et 30 escadrons de cosaques.

Ces trois premières armées bordent la frontière et sont directement opposées aux forces françaises.

La Russie dispose encore du corps de Finlande, placé à l'extrême droite, sous les ordres du général Steinheil, et de l'armée de Moldavie, que la paix avec la Turquie rend disponible ; celle-ci comprend quatre corps et une réserve ; elle est forte d'environ 60,000 hommes et se trouve sous les ordres de l'amiral Tchitchakof. Enfin, en arrière, et sur plusieurs points de l'empire, se trouvent des corps de réserve qui sont destinés à renforcer les armées actives.

L'ensemble des forces russes monte à près de 400,000 hommes.

Jusqu'alors l'Europe n'avait pas encore vu d'armées belligérantes aussi considérables que celles qui vont prendre part à la campagne de 1812.

Examinons le plan de campagne de Napoléon et celui des généraux russes.

L'Empereur s'efforce d'abord de tromper l'ennemi, afin de pouvoir rassembler plus facilement toutes ses forces sur les bords du Niémen, et en même temps de pouvoir atteindre le mois de juin, c'est-à-dire l'époque où les opérations deviennent plus faciles et où la terre, couverte de moissons, présente des ressources pour la nourriture des chevaux.

Quant au choix de sa ligne d'opérations, Napoléon l'a fait longtemps à l'avance ; il veut se diriger sur Vilna et plus tard

sur Moscou ; il rassemble donc la masse de ses troupes sur cette direction. Puis, connaissant à peu près la position des armées ennemies que nous indiquerons tout à l'heure, il dirige ses premiers mouvements de manière à couper en deux la longue ligne des corps russes étendus le long de la frontière.

Au point de vue politique, l'Empereur se propose d'abord de reconstituer la Pologne, mais il y renonce bientôt en raison des difficultés de toute sorte qu'il rencontre. Son véritable but politique, dans cette guerre, est de replacer la Russie dans l'état d'infériorité où elle était en 1807, et d'où elle a cherché à sortir depuis. C'est, par conséquent, pour son malheur et pour le nôtre, la domination universelle qu'il semble poursuivre.

Quant aux Russes, leur plan de défense n'est pas complètement arrêté ; ils préparent un camp retranché à Drissa dans un coude de la Duna, et en même temps une tête de pont à Borisoff, ne sachant pas encore de quel côté se porteront les efforts des Français. Cependant l'empereur Alexandre veut prendre pour modèle de campagne défensive celle que le duc de Wellington vient de faire en Portugal contre Masséna. Son plan est donc de reculer devant Napoléon, de faire une retraite mesurée en livrant seulement des combats d'arrière-garde, en conservant autant d'ordre que possible et en même temps en dévastant le pays pour enlever toutes ses ressources à l'ennemi. Puis, quand Napoléon sera loin de sa base et de ses renforts, quand il aura usé son élan et sa vigueur, quand l'hiver enfin viendra prêter aux Russes son concours, alors Alexandre reprendra l'offensive de toutes parts et cherchera à nous rejeter hors de son territoire. Tel est l'ensemble, telle est la base du plan des Russes ; les détails n'en sont pas arrêtés ; mais l'idée générale, malheureusement trop bien appropriée aux circonstances, doit, en assurant le succès de la campagne défensive, attirer sur notre malheureuse armée tous les fléaux que la guerre peut enfanter.

II.

Napoléon part de Saint-Cloud le 9 mai 1812 ; il traverse l'Allemagne en triomphateur, s'arrête un moment à Dresde pour y voir à ses pieds tous les souverains de l'Europe, et arrive à son quartier général à Thorn, le 3 juin.

Pendant ce temps son armée s'est avancée vers la frontière de Russie. Elle est partagée en trois colonnes principales. La première colonne est forte de 220,000 hommes ; elle comprend les 1er, 2e et 3e corps d'infanterie, avec les 1er et 2e de cavalerie et la garde ; elle doit opérer sous les ordres directs de l'Empereur et se dirige de Kœnigsberg sur Kowno ; elle vient se masser derrière la forêt de Wilkowisk. La deuxième colonne comprend les 4e et 6e corps d'infanterie, avec le 3e de cavalerie, formant environ 80,000 hommes sous les ordres du prince Eugène ; elle vient de Marienpol et se dirige sur Prenn, à quelques lieues sur la droite de Kowno. La troisième colonne, forte également d'environ 80,000 hommes, comprend les 5e 7e et 8e corps d'infanterie avec le 4e de cavalerie, sous les ordres du roi Jérôme ; elle se dirige sur Grodno. A l'extrême gauche se trouve le corps de Macdonald. A l'extrême droite le corps de Schwartzemberg. — Vers le 20 juin 1812, l'armée française exécute ainsi une marche stratégique sur cinq directions, embrassant un front de plus de 60 lieues et présentant un système échelonné, la gauche en avant.

Au même moment, l'armée russe est répartie de la manière suivante : Le 1er corps, celui de Wittgenstein, fort de 24,000 hommes, est vers Rossiena. Le 2e, celui de Baggowouth, fort de 20,000 hommes, est à Wilkomir. Le 5e, sous les ordres du grand-duc Constantin, fort de 25,000 hommes, se trouve à Vilna avec le grand quartier général. Le 3e corps celui de Toutchkoff, fort de 20,000 hommes, est à Novoï-Troki. Le 4e, celui de Schouvaloff, fort de 15,000 hommes, est à Olkeniki. Enfin, le 6e corps, celui de Doctoroff, fort de 25,000 hommes, se trouve à Lida. Ainsi la première armée

russe, présentant un effectif d'environ 130,000 hommes, forme le long de la frontière un mince cordon, facile à percer et qui n'est soutenu en arrière par aucune réserve. La seconde armée, placée à droite et à gauche de Wolkovisk, continue le cordon vers le sud. Heureusement pour ces deux armées, elles sont à plusieurs marches en dedans de la frontière, et, par conséquent, donnent difficilement prise aux premières manœuvres de l'armée offensive. C'est à cette disposition qu'elles devront leur salut. Nous avons vu que Wellington, en 1810, avait placé ses troupes de la même manière.

Cependant la guerre n'est pas encore déclarée. Les armées sont prêtes, elles sont organisées, elles sont en présence, et aucune pièce diplomatique annonçant la déclaration de guerre n'a encore paru. Napoléon annonce enfin les hostilités dans une proclamation à son armée, où il s'écrie : « Les destins de la Russie vont s'accomplir ! » L'empereur Alexandre répond à la proclamation de Napoléon par une autre également adressée à son armée et où il invoque le patriotisme et la religion.

Napoléon fait ensuite lui-même la reconnaissance du Niémen. L'armée, jusqu'alors masquée par la forêt de Wilkowisk, se porte en avant et descend jusqu'à la rive du fleuve vis-à-vis Kowno. La campagne s'ouvre et les opérations commencent.

Le 23 juin au soir, à la suite de sa reconnaissance, Napoléon fait jeter sur le Niémen, au moyen de ses équipages, trois ponts de bateaux à 100 toises les uns des autres. L'opération est couverte par 600 voltigeurs de la division Morand, qui ont été jetés les premiers sur la rive droite. Les ponts sont achevés à onze heures, et le 24 le passage est effectué. Les Russes n'ont opposé aucune résistance. L'Empereur cherche alors à couper en deux la longue ligne de l'armée russe et à accabler l'une de ses parties. Il se dirige rapidement sur Vilna avec Murat à l'avant-garde, Davout comme corps de bataille, et la garde comme réserve. Il fait franchir

la Vilia aux 2e et 3e corps, et il les dirige vers le nord à la suite des 1er et 2e corps russes.

Alexandre, à la nouvelle de la marche de l'armée française, donne l'ordre à tous ses corps de se mettre en retraite et de se diriger sur Drissa, retraite facile pour les corps de droite, mais difficile pour les 4e et 6e corps placés à la gauche, et surtout pour la deuxième armée.

Le 28, Napoléon entre à Vilna sans avoir rencontré de résistance sérieuse. Il lance alors Murat avec sa cavalerie et trois divisions du corps du maréchal Davout sur Swentziany, dans la direction de retraite prise par le gros de l'armée russe. Avec les deux autres divisions de son corps d'armée, le 3e corps de cavalerie, la division de cuirassiers Valence, une brigade de lanciers de la garde, et en arrière la division Claparède, le maréchal Davout se dirige sur Minsk, de manière à écraser tous les corps ennemis qui sont encore, de ce côté, au-dessous de l'armée française, coupés du gros de l'armée russe et cherchant à regagner Drissa.

Le 30 juin, le prince Eugène, avec ses 80,000 hommes, franchit le Niémen à Prenn et se dirige sur Novoï-Troki. — Le roi Jérôme s'empare de Grodno et se dirige sur Novogrodeck.

La fatigue résultant de ces premières marches et un grand orage qui, le 29, couvre la Lithuanie, changeant le temps et défonçant les routes, amènent une grande perte de chevaux et répandent sur les derrières de l'armée une foule de traînards et de maraudeurs qui ravagent le pays. Dès les premières opérations, on évalue leur nombre à 30,000. C'est pourquoi Napoléon s'arrête à Vilna, son premier objectif, pour rallier ses colonnes, se refaire et préparer les opérations suivantes. Murat s'établit de Glubokoe à Vileika ; le 3e corps s'établit à Swentziany ; le 2e entre Avanta et Widzouy ; le 10e, celui de Macdonald, est à Poniewetz.

Pendant ce temps, le maréchal Davout continue son mouvement sur Minsk, cherchant toujours à s'interposer entre les masses russes du nord et celles du midi ; le 30, il est à Osmiana ; le 5 juillet, à Volojin ; le 8, il arrive à

Minsk. Mais les deux corps de gauche de l'armée de Barklay ont forcé la marche et sont parvenus à rejoindre Drissa en précédant nos colonnes. Il ne reste plus au-dessous d'elles que la deuxième armée de l'Ouest, celle de Bagration. qui s'est retirée sur Slonim, puis sur Novogrodeck, avec l'intention de marcher sur Volojin ; prévenue sur ce point, elle se rabat par Mir sur Neswig, où elle séjourne les 9, 10 et 11 juillet.

Le prince Eugène, arrivé à Novoï-Troki, s'avance sur Smorgoni, où il arrive le 12 juillet ; le 14, il se dirige sur la Dwina par Bérézino, de manière à se placer à hauteur de Murat ; mais il ne peut emmener avec lui que le 4e corps ; le 6e, épuisé de fatigue et ruiné par les maladies, reste en arrière et se dirige ensuite sur Vilna et Glubokoe.

Le roi Jérôme, de Grodno, s'est porté sur Novogrodeck ; il y arrive le 8 juillet ; il suit Bagration vers Mir, et son avant-garde est maltraitée sur ce point, le 10 juillet, par l'arrière-garde de l'armée russe.

Schwartzemberg, au même moment, est vers Slonim. L'Empereur veut l'attirer à lui et le remplacer par le 7e corps ; mais la troisième armée de l'Ouest, celle de Tormasoff, forte d'environ 40,000 hommes, ayant pris l'offensive dans cette partie du théâtre d'opérations, le corps autrichien et le 7e corps restent tous deux vers Slonim pour lui être opposés.

Pendant que Murat observe l'armée russe concentrée à Drissa, pendant que Napoléon avec sa garde est à Vilna et s'occupe, indépendamment des mouvements militaires, de l'organisation de la Lithuanie, les opérations continuent contre le prince Bagration, que nous avons laissé à Neswig vers le 9 juillet. Au même moment, le maréchal Davout est à Minsk et le roi Joseph à Mir. Tous deux ont encore l'espoir d'envelopper et de détruire la deuxième armée russe. Malheureusement l'Empereur, mécontent du roi de Westphalie, par suite de la lenteur des mouvements de son armée, lui adresse des reproches et le met sous les ordres du maréchal Davout. Le roi, mécontent à son tour, quitte l'armée. Le

maréchal, qui s'est emparé trop tôt du commandement, ne l'exerce pas à propos une fois qu'il en est investi. Il ne montre pas sa fermeté habituelle. Il tâtonne, et pendant ce temps Bagration reprend son mouvement sur Bobruisk. Le maréchal Davout marche alors sur Igoumen et de là sur Mohilew ; il attire à lui les Westphaliens et les Polonais, en laissant seulement le 4e corps de cavalerie marcher sur Bobruisk. Par cette manœuvre, il renonce à envelopper la deuxième armée russe, plan peut-être trop téméraire, puisque Bagration, avec 60,000 hommes, se fût trouvé au milieu des deux masses françaises beaucoup plus faibles. Le maréchal cherche seulement à retarder le passage du Dniéper et à éloigner de plus en plus la deuxième armée russe de la première. Il arrive à Mohilew, vers le 20 juillet. Le 23, le prince Bagration, remontant la rive droite du Dniéper et marchant sur Mohilew, trouve le maréchal Davout en position à Saltanowska. Il engage un combat vigoureux, soit pour forcer le passage, soit pour couvrir la construction d'un pont qu'il fait jeter derrière lui. Le maréchal repousse l'attaque de l'ennemi ; mais celui-ci se dérobe, franchit le Dniéper et se dirige ensuite par Mtislau sur Smolensk, certain dès lors de sa jonction avec Barklay.

Ainsi échoue la combinaison stratégique dirigée contre la seconde armée russe ; elle échoue par suite du dissentiment qui s'est élevé entre le roi Jérôme et le maréchal Davout; elle échoue encore par suite de l'insuffisance des forces laissées au maréchal, ce qui l'a empêché de s'avancer seul avec confiance et ce qui l'a obligé de combiner ses opérations avec celles du roi de Westphalie ; elle échoue enfin à cause de la nature du pays, des distances et de la profondeur des lignes d'opérations.

Revenons maintenant à Vilna. — Napoléon n'espère plus le succès de sa première combinaison contre Bagration ; mais il sait que, du moins, la deuxième armée russe a été rejetée loin de la première et ne peut la rejoindre que par un grand détour. Il veut profiter de cette occasion pour manœuver contre Barklay, immobile dans son camp de

Drissa. Il part le 16 de Vilna ; il arrive le 18 à Glubokoe ; il serre sur ce point les 2e et 3e corps qui forment sa gauche ; les trois divisions du 1er corps avec les deux corps de cavalerie de Murat et la garde qui forment son centre ; enfin le prince Eugène, avec les 4e et 6e corps qui forment sa droite. La communication est établie entre Glubokoe et Mohilew, c'est-à-dire entre Napoléon et le maréchal Davout, par le corps de cavalerie de Grouchy, détaché à Orcha.

L'Empereur veut alors tourner le camp de Drissa par la gauche, en marchant vers Polotsk et Vitebsk, afin de couper les Russes de Smolensk et des provinces méridionales. Il se trouve avec ses deux masses principales entre les deux masses de l'ennemi, et il possède ainsi l'avantage de se servir de lignes intérieures contre des lignes extérieures. L'exécution de sa nouvelle manœuvre est fixée du 22 au 23 juillet.

Mais, pendant ce temps, les Russes se sont aperçus du danger de leur position. L'empereur Alexandre quitte l'armée pour aller à Moscou réchauffer le patriotisme du peuple, chercher des ressources et organiser une guerre nationale ; et, le 19, Barklay lève le camp de Drissa et remonte la rive droite de la Duna.

Le 22, quand Napoléon commence son mouvement, les Russes ont dépassé Polotsk et se dirigent sur Vitebsk.

Le 2e corps reste vis-à-vis Polotsk, y franchit le fleuve, et reconnaît la rive droite. Le reste de l'armée se dirige sur Beschewkowiczy. Là, une nouvelle reconnaissance confirme la retraite de l'armée russe.

Le 25, l'Empereur marche sur Vitebsk par Ostrowno. L'armée s'avance par échelons ; Murat, avec l'avant-garde, forme le premier ; le prince Eugène forme le second ; la garde, le troisième ; ensuite viennent les trois divisions du 1er corps, puis le 3e corps, et enfin le 6e, qui suit à une grande distance. A Ostrowno, l'avant-garde française, comprenant une division de cavalerie légère et un régiment d'infanterie, se heurte contre le 4e corps russe qui formait l'arrière-garde de Barklay. Un premier combat a lieu le

25, en avant d'Ostrowno ; un second a lieu le 26, au delà du même point ; ces combats, livrés par l'arrière-garde russe à notre avant-garde, ont pour but de ralentir notre marche et de donner le temps à l'armée russe de s'établir fortement sur la position de la Loutcheza.

Le 27, les deux armées sont en présence, et tout fait croire à une bataille ; les Russes ont 100,000 hommes et les Français 125,000.

Barklay, en livrant bataille, voulait couvrir la communication de Vitebsk à Orcha et assurer sa jonction avec Bagration ; mais, le même jour, il reçoit avis que la deuxième armée russe, au lieu de venir se réunir à la première par Orcha, vient par Smolensk : la bataille n'a plus de but ; les Russes exécutent leur retraite en silence et avec ordre pendant la nuit. Ils se retirent sur Smolensk, en trompant un moment notre avant-garde et en l'attirant sur la route de Pétersbourg. Napoléon les poursuit d'abord rapidement ; puis, voyant l'effrayante diminution de ses corps, l'inutilité de la poursuite, la chaleur de la saison, le manque de vivres, il prend le parti de s'arrêter à Vitebsk.

La deuxième combinaison stratégique de la campagne, dirigée contre Barklay, n'a donc réussi qu'à moitié comme la première, qui avait été dirigée contre Bagration. On a gagné du terrain, mais les armées russes ne sont pas entamées ; elles se retirent sur leurs réserves et vont se renforcer. L'armée française, au contraire, s'éloigne de sa base et diminue chaque jour dans d'effrayantes proportions ; elle a perdu 130,000 hommes depuis le passage du Niémen. L'Empereur s'installe avec sa garde à Vitebsk ; le maréchal Davout, avec la droite, est sur le Dniéper à Mohilew, Orcha et Dubrowna ; Murat, avec le centre, s'établit dans l'intervalle, entre le Dniéper et la Duna, à Roudnia ; le prince Eugène est, avec la gauche, sur la Duna, de Suray à Polotsk. A l'extrême gauche, le 10e corps est devant Riga ; à l'extrême droite, Reynier et Schwartzemberg sont à Slonim ; sur les derrières, le 9e corps garde le Niémen, et le 11e garde la ligne de la Vistule. Nous arrivons ainsi vers la fin de juillet.

Le centre de l'armée prend du repos ; l'Empereur veut alors faire agir les corps placés sur les ailes, de manière à dégager les flancs de sa ligne d'opérations et à élargir sa base.

Pendant que le maréchal Macdonald fait le siège de Riga, le maréchal Oudinot franchit la Duna à Polotsk et s'avance jusqu'à Jacoubowo sur la route de Pétersbourg. Le 1er corps russe vient l'y attaquer le 30 juillet. Après une affaire indécise, le maréchal Oudinot se retire au delà de la Drissa. Il est suivi par l'avant-garde russe, qui s'avance imprudemment sans être soutenue. Se retournant brusquement sur elle, le corps français accable cette avant-garde et jette ses débris dans la rivière. Malheureusement, le lendemain 1er août, une de nos divisions renouvelle la faute de l'ennemi ; elle s'engage à sa poursuite sans être soutenue ; elle est ramenée à son tour et éprouve un échec. A la suite de ces combats, le maréchal Oudinot se retire sur Polotsk ; il s'y renforce du 6e corps ; disposant alors d'environ 35,000 hommes, il peut défendre la ligne de la Duna, mais il n'a pas encore des forces suffisantes pour repousser au loin le corps de Wittgenstein, ainsi que le lui ordonnait l'Empereur.

A l'extrême droite, la troisième armée russe avait pris l'offensive et avait enlevé à Kobrin l'avant-garde du 7e corps ; mais, comme nous l'avons vu, le corps autrichien, qui s'était avancé jusqu'à Nesvij, avait alors rétrogradé sur Slonim, s'était réuni au 7e corps, et tous deux contenaient Tormasoff, sans pouvoir cependant prendre la supériorité sur lui.

Napoléon profite du repos qu'il donne au gros de son armée, pour la réorganiser, recueillir ses traînards, renouveler ses vivres et ses munitions. L'armée russe, de son côté, maintenant réunie, se réorganise également à Smolensk. Chacune des deux armées médite de reprendre l'offensive.

Les Russes se décident les premiers, le 7 août. Ils se mettent en mouvement sur trois colonnes et se dirigent vers

Liosna et Roudnia, c'est-à-dire vers le centre de l'armée française ; mais, après un début heureux et un premier combat d'avant-garde, ils s'arrêtent tout à coup et tâtonnent sans avancer ni reculer.

L'Empereur, à son tour, prend l'offensive. Il commence son mouvement le 10 août. Il serre toute son armée, forte d'environ 175,000 hommes, sur sa droite, vers Rassasna, lui fait franchir le Dniéper, et, le 14, se trouve sur le flanc gauche des Russes, sans que ceux-ci se soient aperçus de ce mouvement. L'armée française réunie marche alors sur Smolensk en trois colonnes : Murat, avec trois corps de cavalerie, forme l'avant-garde générale ; la colonne principale comprend ensuite les 3e, 1er, 4e corps et la garde, marchant en échelons les uns derrière les autres ; la colonne de droite est formée par le 5e corps, la colonne de gauche par le 4e ; les deux colonnes des ailes marchent à environ deux lieues de la colonne principale. A Krasnoé, on trouve une division russe en observation de ce côté ; on l'entoure, on lui fait du mal, mais sans pouvoir l'entamer. Le 16 août, on arrive sous les murs de Smolensk.

La ville était défendue par un corps russe, le 7e, que Barklay avait fait rétrograder en toute hâte. Un premier combat a lieu le 16, mais sans résultats. Le lendemain 17, toute l'armée russe est arrivée. Elle a pris position sur la rive droite du Dniéper pour soutenir et recueillir au besoin la garnison de Smolensk. L'Empereur, avec son infanterie et son canon de campagne, veut enlever la ville, qui est entourée d'un bon rempart de briques, flanqué de loin en loin par de grosses tours. Après un vigoureux combat, nous rejetons en dedans des murs les avant-postes de l'ennemi ; nous nous emparons des faubourgs ; mais ensuite tous les efforts de nos braves soldats viennent échouer devant des obstacles trop considérables. Nous perdons 6,000 à 7,000 hommes et l'ennemi davantage. Pendant la nuit, il se retire en mettant le feu à la ville. Le 18, nous entrons dans Smolensk, mais dans Smolensk déserte, ruinée, dévastée et ne présentant plus aucune ressource.

L'armée russe reprend sa marche en retraite ; et ici se

termine la première période de la campagne de 1812, période qui peut, comme nous l'avons vu se décomposer elle-même en trois parties : du Niémen à Vilna, de Vilna à Vitebsk, et de Vitebsk à Smolensk.

Avant de commencer l'étude de la deuxième période de la campagne, il faut jeter un nouveau coup d'œil sur les ailes de l'armée.

Nous avons dit qu'à la droite les Saxons du 7e corps et les Autrichiens avaient effectué leur jonction vers Slonim. Ils marchent alors aux Russes jusqu'au delà de Kobrin et les trouvent en position à Gorodeczna. Une bataille a lieu le 12 août. Elle est heureuse, sans être complètement décisive. Les Russes se mettent en retraite, et notre aile droite, à l'époque où nous sommes parvenus, semble assurée contre les entreprises de l'ennemi.

A l'aile gauche, nous avons laissé les 2e et 6e corps, manœuvrant autour de Polotsk, sous les ordres du maréchal Oudinot, contre le corps russe du comte de Wittgenstein. Le 16 août, un premier combat a lieu sur les bords de la Polota. Le lendemain, l'engagement continue ; le maréchal Oudinot est sur le point de donner l'ordre de la retraite derrière la Duna, lorsqu'il est blessé et remplacé dans son commandement par le général Gouvion Saint-Cyr. Le 18, celui-ci, au lieu de repasser la Duna, prend l'offensive. Il cache avec soin ses intentions et sa manœuvre ; il simule même un commencement de retraite ; puis, prenant brusquement l'offensive, et faisant sortir tout à coup ses troupes du ravin de la Polota, qui coule devant le front de la position, il dirige une vigoureuse attaque sur le centre de l'ennemi, qu'il culbute et qu'il met en déroute. L'aile gauche, par cette victoire, semble, comme l'aile droite, à l'abri des entreprises de l'ennemi.

Arrivé à ce point de la campagne, l'Empereur, qui voit la saison s'avancer et les Russes toujours reculer devant lui, hésite un moment à s'enfoncer plus avant dans un pays

inconnu; mais bientôt la fatalité l'entraîne, les opérations recommencent, et nous entrons dans la seconde période de la campagne de 1812.

III.

Jusqu'à présent, la fortune est indécise. Nous avons gagné du terrain, mais nous avons perdu beaucoup de monde, et notre armée est considérablement diminuée. Les Russes sont en retraite, mais leur armée n'a pas été entamée ; elle se renforce chaque jour au moyen de ses réserves ; elle semble prête à nous livrer bataille, et elle paraît chercher une position et une occasion favorables. En sortant de Smolensk, elle a pris la route de Pétersbourg, de manière à tromper l'Empereur et, en même temps, de manière à s'éloigner du Dniéper, que l'aile droite française pouvait franchir subitement pour venir couper la route de Moscou. Elle se rabat sur cette route à 3 ou quatre lieues plus loin, vers Loubino. Pour couvrir ce mouvement de flanc de son armée, Barklay établit à Valoutina, en avant de Loubino, une forte arrière-garde, qui est attaquée violemment le 19 par l'avant-garde française. Celle-ci est formée du 3e corps, sous les ordres du maréchal Ney, elle est appuyée en arrière par le 1er corps. Le combat de Valoutina est un des plus sanglants de la campagne, et nous enlève le général Gudin, qui est tué à la tête de sa division. Les Russes évacuent leur position, mais seulement à dix heures du soir, quand toute leur armée a défilé et qu'elle est tout entière engagée sur la route de Moscou.

Barklay de Tolly, continue sa retraite. Il occupe successivement plusieurs positions, s'y arrête, s'y déploie et semble vouloir y livrer bataille ; mais, lorsque l'armée française prend ses dispositions pour attaquer, il décampe et se porte plus loin. En route, le 29 août, il est remplacé dans le commandement de l'armée russe par Kutusoff, qui vient enfin s'arrêter derrière la Kolocza, sur la position de Borodino.

L'armée française a suivi les Russes en trois colonnes, comme dans le mouvement sur Smolensk ; l'avant-garde, sous les ordres de Murat, est formée des deux corps de cavalerie de Nansouty et de Montbrun ; la colonne du centre comprend le 1er corps, le 3e et la garde ; la colonne de droite est formée du 4e corps de cavalerie et du 5e d'infanterie ; la colonne de gauche est formée du 3e corps de cavalerie et du 4e d'infanterie. Les colonnes des ailes sont à 2 ou 3 lieues de la colonne principale. Pour appuyer cette marche en avant et couvrir les derrières de l'armée, le 9e corps, sous les ordres du maréchal Victor, est appelé à Smolensk ; il aura sa droite à Mohilew, son centre à Smolensk et sa gauche à Vitebsk. Une division du 11e corps est appelée à Vilna, et quelques renforts sont tirés de France et d'Italie. Ces précautions, pour couvrir les derrières de l'armée, auraient été suffisantes, si plus tard l'Empereur n'était pas resté trop longtemps dans Moscou.

Cependant, le 28 août, l'armée française arrive à Viazma. Le 31, elle en part pour Ghjat, et, le 4 septembre, elle marche sur Borodino. Le 5, elle arrive en présence de la position occupée par les Russes.

La marche de Smolensk à Borodino a duré environ 18 jours ; sa longueur est d'à peu près 65 lieues : ce qui donne des journées de 3 à 4 lieues en moyenne.

Les trois colonnes de l'armée française débouchent dans l'ordre suivant : la colonne de gauche arrive par la rive droite de la Moscowa, la colonne du centre par la nouvelle route de Smolensk à Moscou, la colonne de droite par la vieille route de Moscou.

Nos avant-gardes trouvent devant elles un poste détaché qui couvre la position des Russes et qui empêche nos premières reconnaissances ; c'est la redoute de Schwardino, ouvrage en terre armé de 5 bouches à feu, situé sur un contrefort entre deux ravins qui tombent tous deux dans la Kolocza. Cette redoute est défendue par une garnison d'infanterie et est appuyée par l'arrière-garde russe, forte d'environ 15,000 hommes et commandée par Bagration.

Napoléon donne l'ordre d'enlever la redoute, et il en charge la division Compans. Celle-ci bat d'abord l'ouvrage avec de l'artillerie, puis les quatre régiments de la division descendent dans le ravin, et, en le remontant de l'autre côté, engagent le feu avec les Russes. Ils se forment ensuite en colonnes, se portent en avant, en foncent la ligne ennemie, dépassent la redoute sur ses deux flancs et s'en emparent. Ce combat nous coûte 4,000 à 5,000 hommes et 6,000 à 7,000 à l'ennemi. L'avant-garde russe se retire sur son corps de bataille, et l'on aperçoit alors dans toute son étendue la position de Borodino.

La droite de la position s'appuie à la Moscowa et la gauche au bois d'Outitza ; le front est marqué devant la droite par les escarpements qui forment la berge de la Kolocza, puis, au sud de Borodino, par le ravin de Semenoffskoie. Son étendue est d'environ 8,000 mètres.

En avant de ce front et comme poste avancé, on trouve le village de Borodino, occupé par un régiment de chasseurs de la garde.

Sur le front de la position et comme points d'appui de la ligne de bataille, on trouvait, vers la droite, plusieurs flèches couvrant cette partie de la position ; puis sur la grande route, la redoute de Gorki, au-dessus du village de Borodino ; ensuite, au centre, la grande redoute occupant un mamelon dominant et armée de 21 bouches à feu ; enfin, devant la gauche, qui était la partie la plus faible, on trouvait un ouvrage en terre autour des ruines du village de Semenoffskoie, que les Russes avaient brûlé, parce qu'il était en bois, et trois flèches en avant du village, entre les deux branches du ravin. Tous les ouvrages dont nous venons de parler, construits dans une terre légère, n'avaient que peu de relief et présentaient des talus très doux ; cependant, ils couvraient en partie les défenseurs, et ils avaient l'avantage d'indiquer aux Russes quels étaient les points sur lesquels ils devaient déployer toute leur ténacité.

L'intérieur de la position était facile à parcourir dans tous les sens ; de plus, on y trouvait des abris pour les troupes de deuxième ligne et pour les réserves.

Le flanc droit était bien appuyé par la Moscowa, mais le flanc gauche pouvait être tourné par le bois d'Outitza, qui était pénétrable. Le maréchal Davout offrit à l'Empereur d'exécuter le mouvement tournant avec son corps d'armée. Malheureusement il ne fut pas écouté.

Sur les derrières de la position, on trouvait deux lignes de retraite, la vieille et la nouvelle route de Moscou ; de plus, on y trouvait une chaîne de hauteurs formant une seconde position à peu près parallèle à la première, et où l'armée russe pouvait se reformer en cas de revers.

Telle était la position de Borodino, qui empruntait son importance stratégique à la manière dont elle couvrait les deux routes de Moscou.

L'armée russe s'y était établie de la manière suivante :

La droite, sous les ordres de Miloradowich, s'étendait de la Moscowa à la route de Moscou, et comprenait deux corps d'infanterie disposés sur deux lignes, avec deux corps de cavalerie en troisième ligne. C'était évidemment une faute d'accumuler tant de troupes, précisément sur la partie la plus forte de la position, sur celle que les escarpements de la Kolocza mettaient le mieux à l'abri. Le centre, sous Barklay, s'étendait de la grande route au village de Semenoffskoie et comprenait deux corps d'infanterie avec un corps de cavalerie ; il s'appuyait à la grande redoute. La gauche était formée d'une division d'infanterie détachée, d'un corps d'infanterie et d'un corps de cavalerie ; elle était sous les ordres de Bagration et s'appuyait au village de Semenoffskoie et aux trois flèches en avant. A l'extrême gauche, sur la vieille route de Moscou, se trouvaient un corps détaché et la milice de Moscou. Enfin, les réserves étaient en arrière, dans les ravins de Tatarinowo et de Psarewo ; elles comprenaient un corps d'infanterie, la garde et beaucoup d'artillerie de gros calibre. La force de l'armée russe était d'environ 140,000 hommes.

L'armée française, arrivée en présence, se déploie à son tour.

Après la prise de la redoute de Schwardino, Napoléon a pu reconnaître la position des Russes. « Perçant à travers « les obstacles, dit M. de Ségur, écartant les accessoires, « son œil démêle le point capital. Il le fixe de son regard « d'aigle, comme une proie sur laquelle il va fondre de « toutes ses forces et avec toute son impétuosité. » Ce point se trouve évidemment vers la gauche de l'armée ennemie. — Il fait prendre alors à ses troupes une position offensive vis-à-vis la position des Russes, et il les dispose dans l'ordre de bataille préparatoire suivant : le 4e corps qui formait la colonne de gauche, reste seul sur la grande route et sur la rive gauche de la Kolocza ; le 5e corps, qui formait la colonne de droite, reste également sur la vieille route de Moscou ; les autres corps se placent dans l'intervalle, à droite et à gauche de la redoute de Schwardino, où l'on élève les tentes de l'Empereur. Après avoir reconnu de nouveau et à plusieurs reprises la position de l'ennemi, Napoléon se décide à faire deux attaques, une sur l'aile gauche des Russes et une autre sur leur centre. Le maréchal Davout et le maréchal Ney sont chargés de l'attaque d'aile ; ils seront soutenus par le général Junot avec le 8e corps et par trois corps de cavalerie. Le prince Eugène est chargé de l'attaque centrale avec le 4e corps ; il sera soutenu par deux divisions du 1er corps, prises au maréchal Davout et placées pour la bataille sous les ordres du prince Eugène, et, de plus, par le 4e corps de cavalerie. L'Empereur conserve en réserve la garde et la division Friant, encore prise au 1er corps, qui est ainsi réduit à deux divisions. La force de l'armée française est d'environ 130,000 hommes.

Pendant toute la journée du 6, les deux armées restent en présence et se préparent à l'engagement. Des deux côtés, les troupes sont pleines d'ardeur. Les Français, animés par l'amour de la gloire, ont toute confiance dans les talents et dans l'étoile de Napoléon ; les Russes, animés par le patriotisme et le fanatisme religieux, sont également pleins de confiance en Kutusoff ; chose nécessaire de part et d'autre,

car ce qui fait la force d'un général en chef, c'est évidemment la confiance de son armée : l'homme par lui-même est peu de chose ; il emprunte son éclat, sa grandeur et sa puissance aux efforts des autres hommes agissant dans le sens de sa volonté ; pour atteindre à ce résultat, il a besoin de la force morale et de l'opinion, qui jouent ainsi un grand rôle à la guerre, et qui sont indispensables pour obtenir les grands succès.

Le 7 septembre, les mouvements commencent à trois heures du matin. L'armée française quitte son ordre de bataille préparatoire, se rapproche de l'ennemi et prend son ordre de bataille offensif. Vers cinq heures, au lever du soleil, on lit aux troupes une proclamation de l'Empereur, et immédiatement la bataille commence par le feu préparatoire de plusieurs fortes batteries d'artillerie qui précèdent les colonnes d'attaque. Au centre, le prince Eugène aborde Borodino et l'emporte ; à droite, le maréchal Davout s'avance avec les deux divisions qui lui restent et il s'empare d'une des trois flèches ; le maréchal Ney attaque à son tour et soutient le maréchal Davout. Le combat devient très vif sur ce point. Après plusieurs alternatives de succès et de revers, nous rejetons l'ennemi au delà du premier ravin, et nous nous emparons des trois flèches. Les cuirassiers de Latour-Maubourg franchissent même un moment le second ravin et renversent deux carrés russes ; mais, n'étant pas soutenus par l'infanterie, ils sont obligés de revenir. La bataille de ce côté continue par une violente canonnade échangée d'un bord à l'autre du ravin de Semenoffskoie.

Au centre, le prince Eugène, après avoir occupé Borodino, marche sur la grande redoute ; la division Morand s'en empare et cherche à s'y établir. Tel est le premier moment de la bataille et l'état des choses vers dix heures du matin. Les deux attaques partielles ont réussi ; l'ordre de bataille des Russes est entamé sur deux points ; l'instant paraît venu de passer à l'attaque générale. Le maréchal Ney et le prince Eugène font demander à Napoléon des renforts pour donner le coup de collier, culbuter l'ennemi et recueillir le fruit de nos premiers succès. Mais Napoléon hésite, soit

par prudence, soit par suite d'une indisposition, soit enfin parce que, placé trop loin du champ de bataille, il n'en aperçoit pas bien l'ensemble ; il ne fait avancer que la seule division Friant au lieu de toute la garde. Les Russes ont le temps de se reconnaître ; ils peuvent retirer du cul-de-sac, entre la Moscowa et la Kolocza, les deux corps qui forment leur droite, et les porter au centre et à la gauche. Reprenant l'offensive sur ces deux points, ils rentrent dans la grande redoute, en renversant la division Morand et en faisant prisonnier un de ses généraux de brigade, le général Bonamy. A la gauche, le prince Bagration veut reprendre également les trois flèches perdues, mais ses efforts échouent contre la résistance de notre infanterie solidement établie dans les ouvrages qu'elle a conquis, contre notre cavalerie qui fournit plusieurs charges heureuses, enfin contre des masses d'artillerie, qui font un feu tel qu'on ne se rappelait pas en avoir vu un pareil depuis vingt ans de guerre.

A l'extrême droite, le prince Poniatowski arrive en présence des Russes ; il obtient des avantages et repousse l'ennemi sur la vieille route de Moscou. Murat et Ney, qui viennent de repousser également les efforts de Bagration, proposent de nouveau à l'Empereur de faire donner ses réserves. Celui-ci y consent ; mais au moment de les faire avancer, son attention est attirée vers notre extrême gauche par un hourra de cavalerie ; c'était un corps de cavalerie russe et les cosaques de Platow qui avaient passé la Kolocza et qui menaçaient nos derrières ; diversion peu sérieuse, mais qui cependant nous fit encore une fois manquer l'instant favorable.

Il était à peu près trois heures de l'après-midi. — Les Russes étaient reformés. — Pour la troisième fois, nous sommes obligés de recommencer l'engagement. L'Empereur donne l'ordre de reprendre les deux attaques partielles précédentes. Le feu de l'artillerie les prépare de nouveau, feu terrible, en raison du nombre des pièces ; puis, quand les lignes de l'ennemi paraissent ébranlées, Murat lance notre cavalerie, qui troue enfin d'une manière définitive l'ordre de bataille des Russes. Une partie des cuirassiers se rabat

à gauche et prend à revers la grande redoute ; le général Caulaincourt, qui a succédé au général Montbrun, tué par un boulet, trouve à son tour la mort dans l'ouvrage où il entre par la gorge. L'attaque du centre réussit également, et les têtes de colonne de l'infanterie du 4e corps franchissent les parapets de la grande redoute au moment où les cuirassiers y entrent par derrière.

L'armée russe considère alors la bataille comme perdue ; elle se retire sur la chaîne des hauteurs qui forme une seconde position vers les derrières du champ de bataille ; elle s'y arrête, se reforme, et la journée se termine par une horrible canonnade qui ne finit qu'à la nuit.

Le lendemain, les Russes ont disparu, ne nous laissant que des trophées insignifiants. Ainsi l'armée française est victorieuse, elle a conquis le champ de bataille ; mais l'armée russe s'est retirée sans être désorganisée. — Elle a perdu plus de 50,000 hommes tués, blessés ou prisonniers ; mais nous en avons perdu 30,000, et nous sommes bien plus éloignés de nos renforts et de nos réserves. La bataille de la Moscowa coûte donc à l'humanité plus de 80,000 hommes : effroyable boucherie qui sera suivie de pertes plus grandes encore.

L'armée russe se retire jusqu'auprès de Moscou ; son arrière-garde livre quelques combats qui retardent la marche de l'armée française. Kutusoff paraît un moment vouloir défendre la vieille capitale de la Russie ; mais il renonce bientôt à son projet, traverse la ville et va prendre position sur la route de Riazan, derrière la Moscowa et au confluent de la Pakra. Moscou est dévouée à l'incendie, et son gouverneur Rostopshine prépare les moyens d'exécution.

Cependant l'armée française, après quelques jours de repos, a repris son mouvement offensif. Elle marche, comme précédemment, sur trois colonnes, précédée d'une avant-garde générale sous les ordres de Murat. Le 14 septembre, elle arrive en vue de Moscou, mais de Moscou déserte ; elle en prend possession, elle s'y établit ; mais le 15 l'incendie

éclate ; les 16, 17 et 18 il étend ses ravages sur toute la ville, promené dans toutes les directions par le vent d'équinoxe ; il dévore les quatre cinquièmes des habitations. L'armée s'établit au milieu des ruines.

La saison s'avançait, on touchait à l'hiver. Au lieu de penser à battre en retraite, l'Empereur, trompé par de fausses négociations et par la beauté du temps, reste pendant un mois entier à Moscou.

Pendant ce temps, l'armée russe, quittant la route de Riazan, s'est portée sur celle de Kalouga à Krasno-Pachra, en exécutant une marche de flanc autour de Moscou et en se couvrant de la Pachra. Kutusoff se met ainsi en communication avec les provinces méridionales les plus riches de l'empire ; il menace en même temps les communications de l'armée française. Bientôt il se rapproche et s'établit à Taroutino, derrière la Nara. L'avant-garde française, formée de la cavalerie de Murat et du 5e corps, se laisse d'abord tromper par la manœuvre des Russes ; puis elle vient s'établir à son tour sur la route de Kalouga, en prenant position à Winkowo, vis-à-vis de l'armée russe.

Les hostilités semblent alors suspendues, et les deux armées travaillent à se réorganiser. Napoléon paraît s'endormir dans l'espoir de recevoir des propositions de paix ; il se laisse abuser par des négociations simulées, sans s'apercevoir que les Russes attendent seulement, pour reprendre l'offensive, le signal de notre retraite et le commencement de l'hiver.

IV.

Pendant que l'armée française séjourne à Moscou, l'empereur Alexandre renforce les deux corps qui forment ses ailes, de manière à menacer notre ligne d'opérations, si démesurément étendue. Au nord, le corps de Finlande, rendu libre par un traité avec la Suède, vient renforcer le comte de Wittgenstein. Au midi, l'armée de Moldavie vient renforcer la troisième armée de l'Ouest. Les Russes s'assu-

rent ainsi sur ces divers points une supériorité numérique considérable, qui leur permet de menacer à la fois nos flancs et nos communications.

Cependant, l'empereur Napoléon est toujours à Moscou ; son armée est refaite, et elle compte environ 100,000 hommes et 600 bouches à feu ; mais il répugne à rétrograder, il lui semble que c'est s'avouer vaincu.

Le 18 octobre, les Russes reprennent l'offensive ; ils attaquent vigoureusement l'avant-garde de Murat à Winkowo. Napoléon donne enfin des ordres de mouvement.

L'armée française quitte Moscou et marche en quatre échelons sur la vieille route de Kalouga par Taroutino. Puis, à une certaine distance, elle change subitement de direction, passe rapidement de la vieille route sur la nouvelle, et le 23, la tête de colonne atteint Malo-Jaroslavetz sur la Lougea. Deux bataillons seulement franchissent le cours d'eau et prennent position de l'autre côté.

L'armée russe a été trompée au premier moment par la manœuvre de l'Empereur ; mais bientôt elle s'en aperçoit, et elle fait alors un mouvement parallèle de Taroutino sur Malo-Jaroslavetz ; elle y arrive le 24 octobre au matin, au moment où l'armée française voulait déboucher pour continuer sa marche. Les Russes se déploient et nous barrent la route. Alors s'engage un combat sanglant dont le 4e corps supporte tout le poids. Le prince Eugène s'obstine à emporter de front la position, tandis que, d'après Boutourlin, la Lougea était guéable sur plusieurs points et permettait les mouvements tournants. Enfin, après de grands efforts et des pertes énormes, le 4e corps parvient à déboucher et repousse les Russes. Le lendemain 25, l'Empereur vient visiter le champ de bataille : il le trouve horrible, et tout le monde dans l'armée est frappé de cette idée, qu'au milieu de pareilles circonstances les blessés sont perdus et qu'il est impossible de les emmener. Napoléon renonce à son projet de marcher sur Kalouga, craignant d'être forcé à une nouvelle bataille. Trois plans s'offrent alors à lui. Le premier, de prendre la route de Medyn à Smolensk, route nouvelle qui n'a pas encore été dévastée ; le deuxième, de reprendre

la vieille route de Mojaïsk, par laquelle on est venu ; le troisième, de remonter encore plus au nord et de prendre la route de Vitebsk. L'Empereur s'arrête au deuxième de ces projets, et l'armée se dirige sur Vereia et Mojaïsk. Elle marche en quatre échelons : le premier est formé par la garde ; le deuxième par le corps du maréchal Ney ; le troisième par celui du prince Eugène, et le quatrième par celui du maréchal Davout. Ces échelons s'avancent lentement, embarrassés de blessés, de malades, d'énormes bagages et d'une immense artillerie.

L'armée russe adopte un système de poursuite parallèle. Kutusoff, avec le gros de son armée, marche à notre hauteur et sur notre flanc gauche, prêt à couper quelques-uns de nos échelons quand il trouvera l'occasion favorable ; en même temps, Miloradowich, avec environ 20,000 hommes de troupes légères, suit notre arrière-garde sur l'ancienne route ; enfin, des corps de cosaques et de cavalerie légère voltigent autour de notre flanc droit. La longue colonne de l'armée française chemine ainsi entourée d'ennemis. Bientôt ses rangs s'éclaircissent dans une proportion effrayante, et une masse énorme de traînards sans armes vient ajouter à ses embarras. Le froid va bientôt augmenter encore tous ses périls. Le dernier jour de la Grande-Armée semble près d'arriver. Heureusement, le prestige du nom de Napoléon la couvre et la défend encore.

A Mojaïsk, l'armée rejoint sa première ligne d'opérations. Elle y rallie le maréchal Mortier, qui est sorti le dernier de Moscou, après avoir fait sauter le Kremlin. Elle continue sa retraite dans l'ordre indiqué plus haut, formant, par conséquent, une colonne de 25 à 30 lieues de longueur. Elle traverse le champ de bataille de Borodino. Le 3 novembre, elle arrive à Viazma. Les deux premiers échelons passent sans voir l'ennemi, mais le 4e corps, au moment de son passage, se voit tout à coup séparé en deux par la cavalerie de Kutusoff, qui, jugeant l'occasion favorable, s'est rapprochée de notre ligne d'opérations et cherche à couper le prince Eugène et le maréchal Davout.

Heureusement, le maréchal Ney rétrograde, et nos trois

derniers échelons se réunissent pour soutenir le choc des Russes. Ney et Eugène se déploient parallèlement à la grande route en avant de Viazma, de manière à arrêter Kutusoff, qui arrive du sud. Le maréchal Davout se déploie perpendiculairement à la même route pour s'opposer à Miloradowich, qui vient de l'est ; de sorte que notre ordre de bataille présente deux lignes à angle droit. La belle contenance de nos soldats arrête, pour cette fois, l'attaque des Russes, qui se contentent de nous canonner. Après ce combat de Viazma, le maréchal Ney forme l'arrière-garde en remplacement du maréchal Davout dont le corps a beaucoup souffert.

Napoléon arrive à Dorogobouge le 5 novembre, le prince Eugène le 6, le maréchal Davout le 7, et le maréchal Ney le 8. Le 9, la neige fait sa première apparition. Le temps change, et l'hiver commence d'une manière soudaine et terrible. Le thermomètre descend à 10° Réaumur.

En même temps, on apprend que les Russes ont pris vigoureusement l'offensive sur nos deux ailes. Au nord, le corps de Finlande s'est réuni au corps du comte Wittgenstein ; tous deux menacent Polotsk. Le 18 octobre, le maréchal Saint-Cyr a été attaqué ; il s'est maintenu toute la journée ; mais, voyant les Russes menacer ses communications, il a été obligé d'abandonner la ligne de la Duna et de battre en retraite sur Lepel. Au midi, l'armée de Moldavie est entrée en ligne et a rejoint l'armée de Tormasoff ; une partie des deux armées russes réunies contient Schwartzemberg de front, tandis qu'une autre partie se dirige vers Borisow sur la Bérézina. De sorte qu'au moment d'une retraite difficile, notre ligne d'opérations est menacée par 80,000 hommes.

Néanmoins, l'armée continue sa marche sur Smolensk. A Dorogobouge, le prince Eugène est jeté vers la droite, sur la route qu'il a suivie dans le mouvement offensif. On espère qu'il s'y nourrira plus facilement. Mais au passage du Vop, son corps est obligé d'abandonner son artillerie, ses bagages, tout son matériel et de revenir sur la direction principale.

Enfin, l'armée arrive à Smolensk les 9, 10, 11, 12 et 13 novembre. Il y avait de grandes ressources dans la ville; mais l'administration veut les distribuer régulièrement : les hommes meurent de faim à la porte de magasins de vivres abondamment remplis, et qui doivent bientôt devenir la proie de l'ennemi.

L'armée, forte de 100,000 hommes en sortant de Moscou, se trouve réduite à 36,000.

Napoléon tente à Smolensk quelques essais de réorganisation ; mais, pressé par les événements, il remet ses corps en marche dans l'ordre précédent. La garde part le 14, le prince Eugène le 15, le maréchal Davout le 16, et le maréchal Ney le 17.

Kutusoff continue sa poursuite latérale. A Krasnoé, il croit trouver une nouvelle occasion de couper en deux l'armée française à demi désorganisée et à moitié détruite par un froid de 21°. Il s'interpose encore entre le deuxième et le troisième échelon. Napoléon revient alors sur ses pas avec sa garde. Le 17 novembre, il livre bataille à l'armée de Kutusoff, et il dégage le maréchal Davout et le prince Eugène. Mais le maréchal Ney paraît véritablement coupé ; il est à une journée de marche en arrière, et l'armée russe se trouve entre lui et le reste de l'armée française. Tout le monde désespère de son salut ; l'intrépide maréchal seul ne perd pas tout espoir ; il arrive le 18 en présence des 50,000 hommes de Kutusoff ; il n'a pas 7,000 combattants. Cependant il attaque avec résolution. Repoussé, il s'éloigne, prend position et semble s'établir pour la nuit. Quand celle-ci est arrivée, il décampe, descend vers le Dniéper, le franchit sur la glace, le suit pendant quinze ou seize lieues, marche environné de cosaques, et enfin, le 20, rejoint l'armée à Orcha, ayant accompli une des opérations les plus extraordinaires de la campagne.

Le 22, l'armée s'approche de la Bérézina ; mais elle y a été précédée par l'amiral Tchichakoff, qui, avec 40,000 Russes, borde la rive droite ; en même temps, Wittgenstein,

arrivant du nord, se rapproche de notre flanc droit par la rive gauche du cours d'eau ; enfin, Kutusoff, arrêté à Kopys, menace encore nos derrières.

La situation semblait désespérée. Il fallait exécuter un passage de cours d'eau par surprise ou de vive force au milieu de trois armées : une devant soi, couverte par le cours d'eau ; une sur son flanc droit, heureusement à une certaine distance et encore contenue par le maréchal Victor à la tête du 9e corps et des débris des 2e et 6e ; une enfin derrière soi, arrêtée heureusement aussi sur le Dniéper, pour se reposer des marches fatigantes qu'elle vient d'exécuter.

L'Empereur fait faire immédiatement une démonstration au-dessous de Borisow, tandis qu'il fixe le véritable point de passage à Studianka. Le 25 au soir, on commence les travaux ; on jette deux ponts de chevalets, un pour les voitures et un pour l'infanterie ; nos pontonniers montrent dans cette circonstance un admirable dévouement.

Quelques jours auparavant on eût trouvé la Bérézina gelée, et le passage eût été facile ; aujourd'hui un dégel intempestif est venu ajouter un nouveau danger et une nouvelle difficulté à tous ceux qui entourent l'armée française.

Enfin, le 26, à une heure de l'après-midi, le passage peut commencer. Le maréchal Oudinot franchit le premier les ponts avec environ 9,000 hommes. Le maréchal Victor, en position sur la rive gauche, couvre l'opération et contient Wittgenstein ; on combat ainsi devant et derrière soi.

Heureusement Kutusoff s'est arrêté ; il semble regarder sa tâche comme finie, et il paraît vouloir livrer l'armée française à ses lieutenants pour en achever la défaite. Ceux-ci sont contenus ou trompés. Le passage de la Bérézina s'effectue heureusement, malgré plusieurs ruptures des ponts. Mais nous perdons tous nos bagages, et le nombre de traînards qui reste sans passer (quoique les ponts fussent libres pendant la nuit) est tel, que ce passage devient un véritable désastre.

L'armée se dirige alors aussi rapidement que possible sur Vilna, par Zemblin. Arrivé à Smorgoni, Napoléon quitte ses troupes pour retourner en France et y créer de nouvelles ressources. Il part le 5 décembre au soir, laissant à Murat le commandement de l'armée et les difficultés de la situation.

A partir de ce moment, il n'y a plus d'opérations militaires. Les débris de l'armée continuent leur marche, sur Vilna, toujours harcelés par les cosaques et accablés sous les rigueurs d'un froid de 30° Réaumur. On arrive à Vilna le 9 décembre ; on en repart bien vite pour échapper à la poursuite des Russes; le 11 et le 12, on arrive à Kœnigsberg.

Six mois auparavant, 400,000 hommes, dont 80,000 cavaliers, avec 1200 bouches à feu, avaient franchi le Niémen sur plusieurs points avec un éclat incomparable. Au retour, la vieille garde compte environ 1500 hommes; la jeune garde n'existe plus; et des débris de nos 14 corps d'armée, on peut à peine, trois mois plus tard, former sur l'Elbe une armée de 40,000 hommes. Trois cent mille hommes avaient péri par le feu, la misère ou le froid. Le reste était prisonnier des Russes.

L'expédition de Russie présente un des plus grands désastres de l'histoire.

Elle avait été préparée cependant avec de grands frais, avec beaucoup de soin et avec une remarquable prévoyance : mais les manœuvres et les batailles n'y donnent plus les résultats accoutumés. La ténacité des armées russes et l'étendue du pays paralysent nos efforts. La profondeur des lignes d'opérations, la difficulté des approvisionnements, la grandeur de l'entreprise paraissent avoir dépassé la mesure du génie même de Napoléon.

Il faut remarquer, en outre, que l'Empereur se laisse tromper à Moscou par des négociations simulées, lui qui jusqu'alors s'était montré aussi habile dans la diplomatie que dans la guerre ; il ne commence véritablement sa retraite qu'aux premiers jours de novembre, c'est-à-dire après

son mouvement sur Kalouga, à une époque où l'hiver arrive à grands pas, même dans nos climats.

Enfin, il y a un enseignement à tirer de la campagne de 1812 : elle nous montre qu'une guerre défensive a de grandes chances de succès, même contre une offensive puissante, quand elle est conduite avec prudence, méthode et fermeté ; quand on évite de compromettre son armée ; quand on recule avec ordre, en entraînant l'ennemi loin de ses points d'appui et de ses renforts ; quand on est favorisé par la configuration du terrain et soutenu par le patriotisme des habitants. C'est ce que nous avions vu dans une étude précédente sur la campagne de 1810 en Portugal ; c'est ce que l'on voyait encore en Espagne dans la même guerre et vers le même temps.

Les principaux ouvrages relatifs à l'expédition de Russie sont les suivants : la *Campagne de Russie*, par M. de Chambray ; celle de M. de Ségur ; l'examen critique de cette dernière par le général Gourgaud ; le 20e volume des *Victoires et Conquêtes ;* les *Considérations sur la campagne de* 1812, par Okouneff ; les *Mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr ;* l'ouvrage de Boutourlin ; l'*Histoire du Consulat et de l'Empire ;* le *Journal du duc de Fezensac ;* le 7e volume de la *Correspondance du prince Eugène ;* les Bulletins de la Grande-Armée ; l'*Art militaire au XIXe siècle*, etc.

CAMPAGNE DE SAXE

1813

I.

La campagne de 1813 est la suite de celle de 1812 ; elle fait partie de la même guerre, et, par conséquent, on peut l'attribuer aux mêmes causes.

Nous avons vu, en 1812, l'invasion de la Russie, entreprise avec des moyens considérables, échouer néanmoins par la grandeur des difficultés, par la résistance des Russes et par un séjour trop prolongé à Moscou.

La rigueur de l'hiver avait anéanti l'armée française. Nos débris évacuent successivement les lignes du Niémen, de la Vistule et de l'Oder, pour venir s'établir derrière l'Elbe. Le 1er janvier 1813, les quelques milliers d'hommes échappés au désastre de Russie se retirent de Kœnigsberg sur Elbing ; puis ils continuent leur retraite sur Marienbourg et Posen. Dans cette ville, le 17 janvier, le roi de Naples quitte le commandement et le remet au prince Eugène. Celui-ci, entouré de difficultés de toute espèce, continue lentement sa retraite, tout en s'occupant de la reconstitution de l'armée. Il évacue la Prusse que les Russes commencent à envahir.

Il jette seulement de fortes garnisons dans les places de Dantzig, de Thorn, de Spandau, de Stettin, de Custrin et de Glogau, espérant faciliter ainsi la reprise des lignes de la Vistule et de l'Oder. Le 6 mars, il arrive sur l'Elbe et établit son quartier général d'abord à Leipzig, ensuite à Mag-

debourg. Il a réorganisé environ 40,000 hommes, avec lesquels il contient les têtes des colonnes de l'armée russe ; il attend l'arrivée de la nouvelle armée que l'Empereur forme en France.

Les événements politiques se mêlent aux événements militaires. La Prusse abandonne l'alliance forcée que nous lui avons imposée, et elle se jette dans les bras de la Russie ; ses corps d'armée quittent successivement nos rangs et passent dans ceux de nos adversaires ; en même temps, l'esprit public se prononce avec énergie contre la France ; la société du Tugendbund excite et exalte les esprits ; le gouvernement trouve des ressources de toute espèce, et bientôt 80,000 Prussiens se joignent à nos ennemis. Le 23 février, la Prusse signe avec la Russie un traité d'alliance offensive et défensive ; le 17 mars, elle déclare la guerre à la France.

L'Autriche, jusqu'alors presque soumise, change d'attitude, prend de jour en jour un langage plus ferme, et, au lieu de rester notre alliée, se propose déjà comme médiatrice entre les puissances belligérantes. Le corps de Schwartzemberg, ménagé, pendant la campagne, se retire vers la Gallicie, abandonnant complètement l'armée française ; les Russes le suivent, mais seulement pour la forme.

Les Saxons et les Polonais se sont séparés des Autrichiens ; le 7e corps s'est retiré sur Glogau ; le 5e s'est d'abord retiré sur Varsovie, puis vers la frontière autrichienne, où il se trouve pour ainsi dire acculé.

Telle est la situation générale des puissances belligérantes au commencement de la campagne d'Allemagne en 1813. La France n'ayant plus avec elle que des alliés douteux, l'Autriche, la Bavière et l'Allemagne, va lutter contre une puissante coalition comprenant la Russie, la Prusse, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal et bientôt la Suède. Il faut ajouter que l'opinion est contre nous, et que nous allons retrouver dans les rangs de nos ennemis l'ardeur et l'enthousiasme qui animaient nos soldats au commencement des guerres de la Révolution ; de notre côté, les esprits sont fatigués et usés par le régime impérial ; il ne nous reste

plus que le sentiment de l'honneur national, le souvenir de la gloire de nos armes, et l'espoir qu'un dernier effort peut encore sauver la patrie.

Étudions maintenant les ressources et moyens de guerre des puissances belligérantes.

Napoléon, en revenant de Russie, a demandé au Sénat et au Corps législatif des hommes et de l'argent. Il a déjà dans ses dépôts les 140,000 conscrits de 1813, qui ont été levés par anticipation en 1812 ; il a de plus 100 bataillons de cohortes de garde nationale qu'un décret du Sénat mobilise et organise en régiments ; les Chambres accordent encore 100,000 hommes, pris sur les conscriptions antérieures de 1809, 1810, 1811 et 1812 ; enfin, elles votent la circonscription de 1814. L'Empereur aura donc à sa disposition plus de 500,000 hommes. Pour obtenir de l'argent, Napoléon aliène les biens des communes, et se procure ainsi environ 300 millions, indépendamment de son trésor privé qui en contient environ 160. Ces ressources auraient suffi pour la défense de la France ; mais, aventurées dans des pays éloignés, elles devaient se trouver impuissantes devant les efforts réunis de l'Europe entière.

Du côté de la coalition, les souverains alliés appellent aux armes toute leur population valide ; ils imposent en même temps de fortes contributions de guerre ; l'Angleterre verse à pleines mains sur le continent de l'or et des fusils ; nos adversaires disposent donc de grandes ressources ; moins habiles que Napoléon dans l'art d'en disposer, ils ne présenteront au début de la campagne que des forces inférieures ; mais, après l'armistice de Neumark, instruits par leurs revers, entraînant dans leur alliance l'Autriche et l'Allemagne, ils nous écraseront par le nombre.

Le terrain qui va servir de théâtre aux opérations est borné au nord par la mer Baltique ; au sud, par les montagnes de Bohême pour la première période de la campagne, et par le Danube pour la seconde période ; à l'ouest, par le Rhin, base d'opérations de l'armée française, et enfin à l'est

par le Niémen. C'est à peu près le théâtre des campagnes de 1806 et de 1807, mais qu'il faut considérer en sens inverse. Les points stratégiques principaux sont : Berlin, Breslau, Prague, objectifs des armées françaises ; puis Dresde, Torgau, Wittemberg, Magdebourg, qui leur servent de points d'appui ; enfin Stettin, Custrin, Glogau, sur la ligne de l'Oder ; Dantzig, Thorn, Marienwerder, sur celle de la Vistule.

L'armée française a sa base principale sur le Rhin et sa première base secondaire sur l'Elbe. La distance entre ces deux bases est considérable ; mais ce n'est pas un inconvénient tant que nous sommes couverts par nos alliés : ce n'est qu'à la fin de la campagne, lorsque ceux-ci nous abandonnent, que l'inconvénient de l'éloignement des deux bases devient sensible. Les Russes et les Prussiens s'appuient sur le Niémen et en avant sur la Vistule et sur l'Oder. Quand les Autrichiens entrent en ligne, ils se basent sur la Bohême.

La ligne d'opérations de l'armée française part de Mayence, passe par Francfort, Fulde, Erfurth, Leipzig et Dresde. En avant de l'Elbe, l'Empereur manœuvre sur trois lignes, savoir : au nord, sur la ligne de Vittemberg à Berlin ; au centre, sur la ligne de Dresde à Breslau ; au sud, sur la ligne de Pirna à Prague par Peterswald. Ces trois lignes sont intérieures pour l'Empereur et extérieures pour les armées coalisées, dont l'une part de Berlin, l'autre de Breslau et la troisième de Prague ; toutes trois convergeant sur Dresde d'abord, et ensuite sur Leipzig.

Le pays où la guerre va avoir lieu comprend la Saxe, la Silésie et une partie du Brandebourg ; c'est une contrée riche et fertile, mais que la présence de nombreuses armées doit bientôt épuiser.

Les armées belligérantes sont organisées de la manière suivante. L'armée française comprend 12 corps. Les 1er et 2^{e} sont formés avec des cadres revenus de Russie et avec des conscrits de 1813 ; le 1er corps, fort de 24,000 hommes, est commandé d'abord par le maréchal Davout ; puis, ce

maréchal ayant été envoyé à Hambourg pour y commander le corps du bas Elbe, le 1er corps est placé sous les ordres du général Vandamme. Le 2e corps est commandé par le duc de Bellune ; au début de la campagne, il est fort seulement de 5,000 hommes. Le 3e corps, sous le maréchal Ney, est fort de 30,000 hommes et comprend 8 régiments de cohortes et des troupes revenant d'Espagne. Le 4e corps vient d'Italie, sous les ordres du général Bertrand ; il est fort de 22,000 hommes. Le 5e, sous le général Lauriston, en comprend 18,000. Le 6e, 12,000, sous le maréchal Marmont. Le 11e, 18,000, sous le maréchal Macdonald. Enfin, le 12e, sous le maréchal Oudinot, présente le même effectif. Chacun de ces corps comprend trois ou quatre divisions d'infanterie avec une brigade de cavalerie légère. Il faut y ajouter la garde, forte d'environ 15,000 fantassins et 4,000 chevaux. L'effectif de l'armée française, au moment de l'entrée en campagne, est d'environ 160,000 hommes avec 600 bouches à feu ; proportion d'artillerie élevée qui a pour objet de compenser l'inexpérience des troupes et la faiblesse de la cavalerie. Pendant les opérations, Napoléon forme encore quatre corps d'armée, les 7e, 8e, 9e et 14e, qui entrent en ligne successivement et au fur et à mesure de leur organisation. Enfin, indépendamment de nos forces actives, nous avons environ 50,000 hommes dans les places de la Vistule et de l'Oder.

Les coalisés, au début de la campagne, ne mettent en ligne que des forces à peu près égales aux forces françaises. Les Russes présentent trois masses : à gauche, ils ont environ 20,000 hommes autour de Varsovie ; au centre, une avant-garde de 12,000 chevaux vers Dresde et un corps principal vers Breslau, fort de 30,000 hommes, et représentant les restes de l'armée de Kutusoff ; enfin, à droite, environ 20,000 hommes occupant Berlin et poussant leurs avant-postes jusque vers Hambourg. Il faut ajouter 20,000 hommes employés au blocus des places ; ce qui donne à peu près 100,000 hommes pour l'ensemble des troupes russes au commencement des opérations. — Les Prussiens ont 24,000 hommes à droite vers Berlin ; 36,000 au centre, sous Blü-

cher, autour de Breslau ; 20,000 hommes devant les places, et 40,000 hommes en formation, rejoignant successivement les corps actifs et donnant pour l'ensemble des forces prussiennes qui prendront part à la première période de la campagne le chiffre de 120,000 hommes. — Nous voyons donc, à la fin d'avril 1813, 220,000 Français qui vont lutter contre un nombre égal de coalisés, sur le terrain dont nous avons précédemment esquissé l'ensemble. Il faut ajouter que l'Autriche continue ses armements et qu'elle dispose bientôt de 200,000 hommes, avec lesquels elle se prépare à exercer sur les événements une décisive influence.

Terminons l'étude de la préparation de la campagne en disant quelques mots des plans et des projets des généraux opposés.

Les alliés ont pour but d'arracher l'Allemagne à la domination de Napoléon ; ils espèrent même davantage, et, en cas de succès, ils sont décidés à faire la guerre à outrance et à pousser jusqu'au Rhin. Mais d'abord ils vont manœuvrer par leur gauche, de manière à appuyer vers l'Autriche, à forcer son adhésion et, en même temps, à tourner la droite de la position française.

Napoléon veut à tout prix maintenir sa domination sur l'Allemagne et garder toutes ses précédentes conquêtes ; il espère, par de nouveaux efforts, reconquérir tous les pays perdus et retrouver tout le prestige de sa puissance. — La première partie de son plan de campagne consiste à maintenir le prince Eugène entre Magdebourg et Wittemberg, à laisser les coalisés s'engager par Dresde sur Saalfeld, à déboucher pendant ce temps avec le gros de sa nouvelle armée par Erfurth, en défilant derrière la Saale comme derrière un rideau, puis à rejoindre le prince Eugène vers Naumbourg et Weissenfels, pour se rabattre enfin sur les coalisés par Leipzig, en cherchant à les couper de Dresde.

De sorte que, à la fin d'avril, les armées belligérantes se rapprochent l'une de l'autre et cherchent mutuellement à couper leurs communications.

II.

L'Empereur quitte Paris le 15 avril; le 17, il est à Mayence, et le 26 il arrive à Erfurth. Pendant ce temps, l'armée française est en pleine marche sur Leipzig. Le maréchal Ney forme la droite ; il débouche le premier d'Erfurth et vient garder les passages de la Saale à Saalfeld, Iéna et Dornbourg, de manière à couvrir le mouvement du reste de l'armée. Le prince Eugène forme la gauche avec les 5e et 11e corps ; il remonte la rive gauche de l'Elbe, de Magdebourg vers Halle et Mersebourg, afin d'opérer sa jonction avec le gros de l'armée vers Leipzig. Le centre comprend les 4e et 6e corps avec la garde ; il s'avance d'Erfurth sur Weymar et Naumbourg. — Le 28 avril, nos têtes de colonne sont à hauteur d'Auerstedt.

Au même moment, l'armée principale des coalisés, sous les ordres de Kutusoff, entre à Dresde ; elle franchit l'Elbe et marche ensuite sur trois colonnes: celle de droite vers Leipzig, celle du centre vers Borna, celle de gauche vers Altenberg.

Le 29 avril, le maréchal Ney passe la Saale au-dessous de Weissenfelds et se dirige sur cette ville. Il rencontre l'avant-garde ennemie, sous les ordres du général Wintzingerode. Un premier combat s'engage, dans lequel nos jeunes conscrits, qui voient le feu pour la première fois, supportent admirablement la canonnade de l'ennemi et les charges de sa nombreuse cavalerie. Le maréchal s'établit à Weissenfels. Le 30, le gros de l'armée française y entre à son tour.

Napoléon, cependant, ne s'attend à recevoir une bataille que sur la rive droite de l'Elbe. Il donne l'ordre à ses troupes de marcher sur Leipzig, et il prescrit les détails des marches du 1er et du 2 mai, sans prévoir l'hypothèse d'un engagement, quoique l ennemi occupe Zwenkau et Pegau.

Le 1er mai, le 3e corps débouche de Weissenfels et force le défilé de Poserna. Il livre un combat glorieux, dans lequel

malheureusement le maréchal Bessières est tué par un boulet. Le 3e corps entre à Lutzen et y prend position.

Le soir du même jour, les deux armées sont établies de la manière suivante :

Du côté des Français, le 3e corps est à Lutzen, le 6e à Poserna, le 4e en arrière du même point, le 12e marche d'Iéna sur Naumbourg, le 5e est entre Mersebourg et Leipzig, enfin le 11e à Markransted; en un mot, la jonction est faite entre l'armée de l'Empereur et celle du prince Eugène, et toutes deux se dirigent sur Leipzig, la première formant une longue colonne sur la route de Weissenfels.

Du côté de l'ennemi, l'aile droite sous Wittgenstein est à Zwenkau; le centre, comprenant le corps de Blücher avec les réserves russes et prussiennes, est à Pegau; enfin la gauche, comprenant le corps de Miloradovich, est à Zeitz.

Le 2 mai, l'Empereur reprend sa marche sur Leipzig et fait attaquer cette ville par le 5e corps; il s'y portait de sa personne, lorsque tout à coup l'armée alliée débouche en masse de Zwenkau et de Pekau, et vient brusquement se jeter sur notre flanc droit. Cette armée espère nous surprendre en pleine marche, couper nos communications au moyen de sa nombreuse cavalerie, et nous rejeter dans les marais qui s'étendent sur la rive gauche de l'Elster, entre Leipzig et Mersebourg. Les coalisés ont environ 90,000 hommes, savoir : Wittgenstein à droite avec 24,000, Blücher au centre avec 25,000, Miloradovich à gauche avec 12,000; les gardes et réserves fortes de 18,000; enfin la cavalerie de Wintzingerode, forte de 13,000 chevaux.

De notre côté, l'Empereur arrête brusquement sa marche sur Leipzig; il donne l'ordre à tous les corps de faire face à droite. Le maréchal Ney forme le centre avec 30,000 hommes. Le corps du maréchal Macdonald, le 11e, fort de 18,000 hommes, débouche de Markransted pour former la gauche. Le corps du maréchal Marmont, le 6e, fort de 12,000 hommes, débouche de Poserna pour former la droite. Le 4e corps, sous le général Bertrand, manœuvre à notre extrême droite. Enfin, la garde, forte de 15,000 hommes,

sert de réserve. L'ensemble de nos forces présente un effectif égal à celui de l'ennemi.

Notre 3e corps, placé au centre, occupe les cinq villages de Gross-Gœrchen, de Klein-Gœrchen, Rahna, Kaya et Starsiedel, disposés dans une petite vallée qui s'ouvre sur le Floss-Graben. Gross-Gœrchen est sur les abords de la position et sur le versant par lequel descend l'ennemi ; c'est un poste détaché ; Rahna et Klein-Gœrchen sont sur le ruisseau même dans le fond du ravin ; ce sont des postes avancés. Enfin Kaya et Starsiedel sont sur le front de la position, lui servent de points d'appui et couvrent la petite ville de Lutzen.

L'engagement commence vers midi. Le corps de Blücher, qui forme la première ligne de l'armée coalisée, emporte Gross-Gœrchen ; bientôt, soutenu par les deux corps d'York et de Wittgenstein, il s'empare également de Klein-Gœrchen et de Rahna. Ces premiers avantages sont dus surtout à la surprise. Mais le maréchal Ney, qui le matin a suivi l'Empereur vers Leipzig, revient au galop vers son corps d'armée ; il maintient ses troupes dans Kaya et Starsiedel. Il est bientôt appuyé à gauche par le 11e corps, à droite par le 6e. L'Empereur accourt avec sa garde.

Vers deux heures, Blücher renouvelle ses attaques. Il reprend Klein-Gœrchen et Rahna qu'il avait perdus. Il s'empare même de Kaya, et il paraît devoir percer le centre français.

Heureusement la garde arrive. Seize bataillons de jeune garde, précédés de 80 bouches à feu et suivis de huit bataillons de vieille garde, couvrent le centre de notre ordre de bataille, reprennent Kaya et écrasent les Prussiens. A l'aile droite, le 6e corps a arrêté toutes les attaques de la cavalerie ennemie. A l'aile gauche, le 11e corps menace le flanc droit de l'armée coalisée. Enfin, le 4e corps manœuvre de manière à menacer son extrême gauche. L'ensemble de ces mouvements nous assure la victoire. Devant la résistance vigoureuse de notre centre, et en présence des corps qui menacent ses flancs, l'ennemi renonce à l'offensive et bat en retraite sur Pegau, où il se couvre de l'Elster.

La bataille de Lutzen coûte environ 20,000 hommes à chaque armée. Mais elle déjoue le plan d'opérations de l'ennemi, et elle rétablit la confiance de nos troupes. Malheureusement, la faiblesse de notre cavalerie nous empêche de recueillir les fruits de notre victoire, tandis qu'au contraire la nombreuse cavalerie des alliés favorise leur retraite.

Le 3 mai, au matin, l'armée française se met en mouvement sur Dresde à la poursuite de l'ennemi. Elle s'avance en trois colonnes : à gauche, le 5e corps se dirigeant sur Meissen par Wurtzen ; au centre, le 11e corps, le 6e corps et la garde par Colditz, Harta et Nosen ; à droite, les 4e et 12e corps, de Zeitz par Altenbourg, Pessig, Chemnitz et Freyberg. A l'extrême gauche, l'Empereur, voulant menacer Berlin, envoie le maréchal Ney, avec le 3e corps, vers Wittemberg.

Le 8 mai, l'armée française arrive devant Dresde, poussant avec ses avant-gardes depuis la Mulde les arrière-gardes des coalisés. Le 9, l'ennemi évacue la ligne de l'Elbe et effectue sa retraite sur Bischowerda et Bautzen. Napoléon entre à Dresde, rappelle auprès de lui le roi de Saxe et prépare la suite de sa campagne.

Cependant l'armée alliée s'est arrêtée à Bautzen. Elle s'y refait et se dispose à y recevoir une nouvelle bataille. Elle occupe une position rendue fameuse par les guerres de Frédéric II sous le nom de position de Hochkirch. Cette position présente deux lignes de défense distinctes : la première derrière la Sprée, et la seconde derrière le ruisseau de Blœsaer. Toutes deux appuient leur gauche aux montagnes de Bohême et leur droite à des marécages. Elles sont à cheval sur la route de Dresde à Breslau, c'est-à-dire sur la ligne d'opérations des deux armées belligérantes.

Les alliés s'établissent sur la première position dans l'ordre suivant : à gauche, le prince Gortschakoff avec environ 30,000 hommes ; au centre, Miloradovich avec 20,000 ; à droite, Blücher avec 25,000. Les gardes et réserves de

cavalerie formant environ 30,000 hommes, sont en arrière du centre et sur la seconde position. A l'extrême droite, Barklay de Tolly avec un corps de 30,000 hommes couvre l'armée vers Klix et vers le nord-ouest, c'est-à-dire du côté où manœuvre le maréchal Ney.

Napoléon a dirigé tous ses corps vers Bautzen. Lui-même part de Dresde avec sa garde le 18 mai. Le 20, il arrive en présence et il fait prendre à son armée l'ordre de bataille suivant: le 12e corps forme l'aile droite sous le maréchal Oudinot; les 6e et 11e corps forment le centre sous les maréchaux Marmont et Macdonald; le 4e corps forme l'aile gauche sous le maréchal Bertrand. La garde est en réserve. A l'extrême gauche, le maréchal Ney, qui s'était d'abord dirigé sur Berlin, se rabat à droite avec les 3e, 5e et 7e corps; il doit donner dans le flanc des coalisés, et il trouvera devant lui le corps de Barklay dont nous avons parlé plus haut.

Le 19 mai, afin d'établir une liaison entre la gauche et l'extrême gauche françaises, le général Bertrand détache du 4e corps la division Peyri. Cette division s'éclaire mal et va tomber au milieu des 30,000 hommes de Barklay. Elle éprouve un échec. Mais, au même moment, le corps d'York, détaché à son tour de celui de Barklay, rencontre le 5e corps français et est battu par lui. La situation des deux armées au moment de l'engagement est donc à peu près la même.

L'Empereur, après avoir reconnu la position ennemie, divise la bataille en deux actes et en deux journées. Le premier jour, c'est-à-dire le 20 mai, il veut s'emparer de la ligne de la Sprée, et le second jour, c'est-à-dire le 21, de celle du ruisseau. Il détermine en conséquence son plan d'attaque.

Le 20, il fait commencer l'action à midi, afin que la nuit vienne forcément l'interrompre et afin d'avoir le temps, pour la deuxième journée, de disposer ses troupes et de changer ses attaques. L'armée française fait alors une attaque d'aile combinée avec une attaque centrale. Le maréchal Oudinot franchit la rivière, repousse les Russes et attire ainsi l'at-

tention de l'ennemi vers son aile gauche. Le maréchal Macdonald, au centre, emporte le pont de Bautzen et entoure cette petite ville ; il est secondé par le maréchal Marmont, qui franchit la Sprée un peu plus bas sur des ponts de chevalets et qui s'élève sur la rive droite en s'emparant des villages de Burg et de Nieder-Kayna. A la gauche, le général Bertrand se contente de prendre pied sur la rive droite de la Sprée et de maintenir devant lui, par des démonstrations, le corps de Blücher, qui le lendemain sera en prise aux coups du maréchal Ney, déjà arrivé à Klix.

Le 21, les alliés ont reculé sur leur seconde position. Leur gauche et leur centre sont derrière le ruisseau ; leur droite est encore en avant sur les hauteurs de Preititz ; leur extrême droite, formée par le corps de Barklay, est établie au moulin à vent.

L'Empereur, dès cinq heures du matin, fait recommencer l'attaque du maréchal Oudinot sur la gauche ennemie. Puis, ayant appelé de ce côté l'attention et les réserves de ses adversaires, il reporte tous ses efforts vers leur droite. De ce côté, le maréchal Ney repousse devant lui le corps de Barklay de Tolly ; il se dirige sur Würschen et il s'empare du village de Preititz, presque sur les derrières du corps de Blücher. Celui-ci se trouve alors dans une position très critique ; au moment où il est tourné par le maréchal Ney, il se voit attaqué de front par le 4e corps, celui du général Bertrand, et en même temps canonné sur son flanc gauche par le maréchal Marmont. Si le maréchal Ney eût alors franchement continué son mouvement, le corps de Blücher était pris ou détruit. Malheureusement, séparé de l'Empereur par une grande distance et craignant de se compromettre au milieu de forces supérieures, le maréchal Ney s'arrête, laisse Blücher réoccuper un moment le village de Preititz et, à la faveur de ce mouvement, effectuer heureusement sa retraite.

Néanmoins l'aile droite de l'ennemi est battue. Il est quatre heures. L'Empereur porte son centre en avant et passe de l'attaque partielle à l'attaque générale.

L'armée ennemie évacue sa position et bat en retraite avec ordre sur les deux routes de Weissenberg et de Lobau. Elle a perdu environ 15,000 hommes, et l'armée française environ 13,000.

Cette bataille n'amène pas encore de résultats bien décisifs. Il aurait fallu pour cela que le mouvement du maréchal Ney fût plus complet et que notre cavalerie fût plus nombreuse. Néanmoins, malgré son infériorité, celle-ci fait ce qu'elle peut, et livre plusieurs engagements aux arrière-gardes ennemies. Dans l'un deux, à Reichenbach, le grand-maréchal Duroc et le général du génie Kirgener sont tués du même boulet. Le 25 mai, nous arrivons sur le Bober ; les alliés demandent un armistice. Napoléon l'accorde et les hostilités doivent être suspendues depuis le 4 juin jusqu'au 26 juillet. La ligne de démarcation entre les deux armées est formée par le Bober et l'Oder.

Cet armistice devait être fatal aux armées françaises. Si elles avaient continué les opérations, leur supériorité sur les armées ennemies se fût accusée de plus en plus ; les Russes voulaient même se séparer des Prussiens et rentrer en Pologne. L'armistice raffermit l'alliance des coalisés et leur permit de se réorganiser, de se refaire et d'amener en ligne leurs immenses ressources.

III.

L'armistice, qui sépare en deux périodes distinctes la campagne de 1813, est prolongé jusqu'au 10 août. La diplomatie profite de ce délai pour essayer de mettre fin à la guerre. Elle n'y peut réussir, l'orgueil de Napoléon ne voulant pas se plier aux sacrifices nécessaires. L'Autriche entre dans la coalition, et au moment de la rupture de l'armistice, les armées ennemies sont disposées de la manière suivante :

Un corps de 30,000 hommes, Russes, Prussiens et Suédois, se trouve dans le Mecklembourg opposé au maréchal Davout. Une armée couvre Berlin, sous les ordres du maré-

chal Bernadotte ; elle est composée de deux corps russes, de deux corps prussiens et d'un corps suédois formant un ensemble de 186 bataillons, 194 escadrons et 387 bouches à feu ; cette armée dite armée du Nord, forte de 90,000 hommes, agit sur la ligne de Berlin à Wittemberg.

Une seconde armée dite de Silésie, sous les ordres du maréchal Blücher, se trouve en avant de Breslau. Elle comprend six corps formant 135 bataillons, 147 escadrons et 368 bouches à feu ; elle est forte d'environ 100,000 fantassins et 20,000 chevaux.

Enfin, l'armée principale de la coalition est en Bohême, sous les ordres du prince de Schwartzemberg ; elle comprend quatre corps autrichiens avec une réserve et une avant-garde, puis deux corps russes avec la garde russe, enfin un corps prussien avec la garde prussienne ; elle est formée de 224 bataillons, 258 escadrons avec plus de 500 bouches à feu ; elle est forte de 230,000 hommes. Indépendamment de ces forces actives, la coalition a encore une armée de réserve en Pologne forte de 60,000 hommes, un corps autrichien sur la frontière de Bavière, 100,000 hommes devant les places, et enfin des réserves nombreuses qui s'organisent en Prusse et en Autriche.

Du côté des Français, les 4e, 7e et 12e corps d'infanterie, présentant un effectif de 70,000 hommes sous les ordres du maréchal Oudinot, se trouvent en avant de Wittemberg sur la route de Berlin, faisant face à l'armée de Bernadotte. Les 3e, 5e, 6e et 11e corps d'infanterie avec les 1er et 2e de cavalerie, présentant un effectif de 100,000 combattants sous les ordres du maréchal Ney, sont en Silésie faisant face à l'armée de Blücher. Les 1er, 2e et 8e corps d'infanterie, avec les 3e et 4e de cavalerie, présentant un effectif d'environ 70,000 hommes, occupent Bautzen et font face à la Bohême depuis Zittau jusqu'à l'Elbe. Dresde et Pirna sont occupées par le 14e corps, fort de 17,000 hommes et commandé par le maréchal Gouvion Saint-Cyr. Enfin l'Empereur est à Gœrlitz avec sa garde, qui compte près de 40,000 hommes. Telles sont les dispositions prises par Napoléon au début des opérations, et il faut en admirer l'habileté. Les

distances et les emplacements sont calculés de telle façon que tous les cas sont prévus. Si l'armée autrichienne prend l'offensive par la rive droite de l'Elbe, elle trouve une première résistance dans les 1er, 2e et 8e corps ; la garde arrive en un jour et l'on a alors 120,000 hommes. Contre Blücher, le maréchal Ney dispose de 100,000 hommes ; la garde est à portée et par conséquent en un jour ou deux, on peut avoir 140,000 hommes. Du côté de Berlin, le maréchal Oudinot a 70,000 hommes contre 90,000 ; mais les corps de Bernadotte ne valent pas les autres corps de la coalition. Enfin, il reste une dernière hypothèse, celle d'une attaque de Schwartzemberg par la rive gauche de l'Elbe ; dans ce cas, le 1er corps peut se porter en un jour de Bautzen sur Dresde et former avec le 14e une masse de 50,000 hommes ; puis les 2e, 8e corps et la garde peuvent arriver en quatre jours et porter l'effectif disponible à 140,000 hommes. Quant à l'offensive des coalisés sur Leipzig, l'Empereur regarde cette manœuvre comme improbable, au moins pour le moment ; il la souhaite même, dit-il, se chargeant d'en faire repentir l'ennemi.

Examinons les plans de campagne des généraux opposés, pour cette deuxième période des opérations.

Le plan des coalisés consiste à envelopper l'Empereur, à le cerner, à le forcer pour ainsi dire de concentrer toutes ses forces sur un même point ; en même temps, profitant de leur supériorité numérique, ils veulent le prendre à revers et chercher ainsi à lui enlever les moyens de faire subsister ses troupes. Ils se proposent, tout en l'enveloppant, d'agir offensivement sur tous les points où il ne sera pas de sa personne, et de faire au contraire des retraites rapides chaque fois qu'il paraîtra, de manière à épuiser ses réserves par des marches continuelles ; ils espèrent ainsi affaiblir l'armée française et à un moment donné pouvoir l'attaquer en masse avec avantage. Ce plan était bien conçu et bien adapté aux circonstances. Malheureusement pour nous il devait être couronné de succès.

Quant à l'Empereur, se trompant, contre son habitude, dans la comparaison des forces en présence, il médite une

triple offensive. Au nord, il veut diriger sur Berlin l'armée du maréchal Oudinot, avec une division sortie de Magdebourg et le corps du maréchal Davout partant de Hambourg. Au midi, il veut lui-même se jeter en Bohême par Gabel. Enfin, au centre, le maréchal Ney doit couvrir ces mouvements en prenant l'offensive sur Breslau.

Napoléon se porte d'abord au 8e corps ; et à la fin de l'armistice, il entre en Bohême avec la cavalerie légère de sa garde pour faire une reconnaissance du terrain et de l'ennemi. Tout à coup, il apprend que l'armée de Silésie, violant l'armistice, s'est portée en avant et a rejeté derrière le Bober, les 5e et 3e corps. Partant immédiatement avec sa garde et ses réserves de cavalerie, il se porte de ce côté. Le 21 août, il fait reprendre l'offensive sur toute la ligne ; l'armée de Silésie, violemment attaquée, est rejetée au delà de la Katzbach et ensuite sur Jauer, avec une perte de 8,000 hommes. Mais bientôt l'Empereur est obligé de s'arrêter ; il apprend que la grande armée de Bohême a franchi les montagnes et qu'elle s'avance sur Dresde ; il reconnaît que sa présence est nécessaire de ce côté. Laissant donc devant Blücher le maréchal Macdonald avec les 3e, 5e et 11e corps, il rebrousse chemin avec la garde, le 6e corps et la réserve de cavalerie. Il trouve en arrivant le maréchal Saint-Cyr replié dans le camp retranché de Dresde, le général Vandamme à Kœnigstein, le maréchal Victor à Stolpen, enfin la grande armée alliée déployée en masses formidables devant la capitale de la Saxe.

Napoléon conçoit un moment le projet de franchir l'Elbe à Kœnigstein avec toutes les troupes dont il dispose, c'est-à-dire avec les 1er, 2e et 6e corps, avec la cavalerie et la garde, environ 140,000 hommes, et de se jeter ainsi en masse sur les communications de la grande armée alliée avec la Bohême. Cette combinaison avait des chances de succès ; elle pouvait changer le face de la guerre ; mais il fallait pour qu'elle réussît que Dresde pût résister quelques jours, et le 14e corps n'était pas assez fort pour la défendre.

Laissant alors le 1er corps à Pirna, l'Empereur se dirige directement sur Dresde pour y livrer bataille à l'armée coalisée, bataille qui dure deux jours, les 26 et 27 août.

Examinons d'abord le champ de bataille. Dresde est à cheval sur l'Elbe, enveloppée du côté du sud, par les derniers contreforts des montagnes de Bohême. Ces contreforts, disposés en amphithéâtre, présentent aux alliés une position naturelle qui domine la position française. Sur ce terrain, les Russes viennent former la droite, les Prussiens le centre et les Autrichiens la gauche. L'ordre de bataille des alliés présente ainsi un vaste demi-cercle, dont les deux extrémités s'appuient à l'Elbe, au-dessus et au-dessous de la ville. Mais entre la gauche et le centre se trouve un ravin profond, celui de Plauen, qui rend les communications difficiles.

Du côté des Français, les deux ailes s'appuient également à l'Elbe, le centre est couvert par des redoutes que l'Empereur avait fait élever pour mettre Dresde à l'abri d'un coup de main. Ces ouvrages seuls rendaient tenable la position de notre armée, qui était dominée et enveloppée ; en même temps ils rendaient possible la manœuvre que l'Empereur méditait pour le 27 août.

Le 26, le prince de Schwartzemberg s'est déployé devant la ville ; il dispose de forces considérables, et cependant, il ne veut pas tenter d'attaque avant l'arrivée de son aile gauche formée par le corps autrichien de Klenau. Le temps s'écoule, et lorsque le corps de gauche des alliés arrive en ligne, l'Empereur entre à Dresde avec les renforts qu'il amène.

Craignant alors de ne pas réussir, le général autrichien veut donner l'ordre de la retraite ; mais, avant que cet ordre soit transmis aux divers corps de son immense armée, l'action s'engage ; les Russes s'avancent à droite entre le Gross-Garten et l'Elbe ; les Prussiens enlèvent le Gross-Garten, faiblement défendu ; les Autrichiens s'emparent de la redoute centrale du jardin Miacinski, et à gauche le corps de Klenau débouche sur la chaussée de Freyberg. Mais il est cinq

heures du soir, et l'Empereur est dans Dresde avec les cuirassiers de Latour-Maubourg et la vieille garde. Les cuirassiers sont envoyés à la droite par la porte de Freyberg. La vieille garde est placée aux barrières de la ville, servant de réserve aux troupes du 14e corps. Ces premières dispositions suffisent pour arrêter l'ennemi. Bientôt les quatre divisions de la jeune garde franchissent les ponts et entrent en ligne. Le maréchal Ney et le maréchal Mortier, prenant chacun deux de ces divisions, débouchent par les barrières de Pilnitz et de Pirna. Leur attaque vigoureuse détermine les alliés à battre en retraite. Nous reprenons tous les points perdus depuis le matin, et l'ennemi rentre dans sa position sur les hauteurs.

Le lendemain 27, l'Empereur, tranquille sur son centre que couvre le camp retranché de Dresde, forme le projet d'attaquer par les deux ailes. Il prend, en conséquence, l'ordre de bataille suivant : L'aile droite, sous les ordres de Murat, est formée des quatre divisions du 2e corps, fortes de 20,000 hommes et d'environ 12,000 chevaux ; cette partie de l'armée doit agir entre l'Elbe et la vallée de Plauen, contre l'aile gauche des coalisés, qui est séparée du centre par un ravin profond. Le centre français est formé des 6e et 14e corps abrités dans les redoutes du camp retranché, entre la Weisseritz et le Gross-Garten. La gauche, sous les ordres du maréchal Ney, est formée des quatre divisions de jeune garde et de la cavalerie de Nansouty ; elle doit agir entre le Gross-Garten et l'Elbe. La vieille garde et une forte réserve d'artillerie sont derrière le 6e corps. L'ensemble de l'armée présente un effectif d'environ 120,000 hommes.

Les coalisés en ont 180,000 ; ils se rangent dans l'ordre suivant : la droite est formée des Russes de Wittgenstein, déployés entre Dobritz et Leubnitz et ayant en réserve à Torna la garde impériale russe. Le centre comprend les Prussiens et deux corps autrichiens, qui occupent le terrain compris entre Leubnitz et Plauen par Rachnitz, et qui ont derrière eux deux réserves, l'une prussienne et l'autre autrichienne. La gauche est formée du corps de Klenau et d'une division autrichienne détachée.

Les deux armées sont ainsi déployées vis-à-vis l'une de l'autre, lorsque, malgré une pluie battante, l'Empereur porte en avant ses deux ailes et donne le signal de l'engagement.

A droite, l'infanterie du maréchal Victor manœuvre entre la vallon de Plauen et la chaussée de Freyberg ; elle s'empare des villages de Lobda, de Nausstitz et de Corbitz, qui servaient d'appuis à la ligne autrichienne ; chaque village est enlevé par une division ; la 4e division du corps d'armée sert de réserve. La cavalerie de Murat suit le mouvement à droite de la chaussée de Freyberg ; elle cherche à dépasser la gauche des Autrichiens ; elle y parvient, et, se rabattant alors tout à coup sur cette gauche, elle la culbute, la jette dans le plus grand désordre et lui prend en assez grand nombre des hommes et de canons.

A la gauche, le maréchal Ney défile derrière le Gross-Garten et déploie ses quatre divisions entre Grüna et Bobritz. Il marche ensuite sur les Russes. Ceux-ci reculent, et nos deux attaques partielles sont ainsi couronnées de succès.

Pendant ce temps, au centre, une canonnade très vive s'engage entre les deux armées ; un boulet français, parti d'une batterie de 12, qu'encourageait l'Empereur, vient couper les deux jambes du général Moreau, qui se trouvait dans l'état-major d'Alexandre.

Le prince Schwartzemberg voyant ses deux ailes en retraite et craignant pour ses communications avec la Bohême, abandonne le champ de bataille et nous cède la victoire.

La bataille de Dresde nous coûte 8,000 à 10,000 hommes, l'ennemi perd 10,000 hommes hors de combat, 15,000 prisonniers et environ 40 bouches à feu.

Les résultats de la victoire pouvaient devenir beaucoup plus grands en raison de la position du 1er corps, qui se trouvait à Pirna, en arrière de la droite des coalisés et sur leur principale ligne de retraite. Un concours fatal de circonstances empêcha d'en tirer parti.

En effet, le 28 août, les alliés se retirent en trois colonnes,

par les trois routes de Peterswald, d'Altenberg et de Freyberg. La poursuite a lieu sur ces trois directions, par le corps de Murat à droite, par le maréchal Marmont au centre, par le maréchal Gouvion Saint-Cyr et la jeune garde à gauche. Malheureusement, pendant cette marche, l'Empereur quitte l'armée et rentre à Dresde, soit par suite de mauvaises nouvelles qui lui viennent du maréchal Oudinot, soit par suite d'une indisposition. La poursuite alors, au lieu de s'exécuter avec vigueur, devient molle et indécise ; le général Vandamme, seul, suivant les instructions qu'il a reçues, se jette sur le chemin de Peterswald, à la suite de la troisième colonne des coalisés et descend avec elle en Bohême jusque dans le bassin de Tœplitz. Le maréchal Saint-Cyr et le maréchal Marmont ne marchent pas avec la même vigueur ; arrivés sur la crête des montagnes, ils croient devoir s'arrêter. C'est dans ces circonstances, le 29 août, qu'a lieu le désastre de Kulm. Vandamme, en position à Kulm, commandait la principale ligne de retraite des coalisés par Altenberg et Tœplitz. Il avait affaire à la fois aux deux colonnes de la gauche et du centre. Attaqué par des forces infiniment supérieures, il se maintenait bravement dans sa position, lorsque le 30, par une fatalité inouïe, le corps prussien de Kleist, égaré dans les montagnes, entre les deux routes d'Altenberg et de Peterswald, vient tout à coup pendant l'action, déboucher sur les derrières du corps français. Entouré de toutes parts, Vandamme essaye de s'ouvrir un passage. Il est accablé par le nombre ; il perd son artillerie ; lui-même est fait prisonnier ; cependant les débris de son corps d'armée renversent une partie des troupes de Kleist et se jettent dans les montagnes. L'affaire de Kulm nous coûte 5,000 à 6,000 hommes hors de combat, 7,000 prisonniers et plus de 50 bouches à feu. Elle efface l'effet de la victoire de Dresde et elle rend aux coalisés la confiance qu'ils avaient perdue.

Reportons-nous sur la Katzbach, où pendant la bataille de Dresde se passent des événements importants.

L'Empereur, en quittant le maréchal Macdonald, lui laisse les 3e, 5e et 11e corps, avec l'ordre de conserver l'offensive pour masquer son départ.

Le 26 août, le maréchal Macdonald marche donc sur l'armée de Silésie. Il envoie d'abord sur sa droite deux divisions qui doivent opérer l'une sur la rive droite et l'autre sur la rive gauche du Bober, dans le but de s'emparer de Hirchberg, occupé par un corps léger prussien. C'était disséminer ses troupes d'une manière fâcheuse pour atteindre un but bien secondaire.

Le maréchal se porte ensuite lui-même à la tête des 5e et 11e corps de Goldberg sur Jauer. Puis il ordonne au 3e corps avec la cavalerie du général Sébastiani de déboucher de Liegnitz sur le flanc de la position prussienne. Ces mouvements étaient larges, et par suite difficiles à exécuter avec ensemble ; en outre, ils étaient contrariés par un temps affreux.

Blücher contient l'attaque de front du maréchal avec une partie de ses troupes, pendant qu'avec le gros de son armée il se jette au-devant du 3e corps. Une brigade d'infanterie française, aventurée au delà de la Wuthende-Neisse, est accablée par des forces infiniment supérieures. Notre cavalerie échoue dans quelques-unes de ses charges. L'artillerie s'enfonce dans la boue. Le désordre se met dans nos rangs et l'armée du maréchal Macdonald est rejetée au delà du Bober à Lowemberg et à Buntzlau. La division Pacthod, qui a été envoyée à Hirchberg par la rive droite est séparée du reste de l'armée par une véritable inondation ; entourée par l'armée de Silésie tout entière, elle est obligée de mettre bas les armes.

Le 30 août, sur notre ligne d'opérations de Silésie, nous avons perdu du terrain, 100 bouches à feu, 10,000 hommes tués, blessés ou prisonniers ; nous avons de plus 10,000 traînards. L'armée ne compte plus que 50,000 hommes sous les drapeaux. Enfin, sous le rapport moral, nos troupes commencent à s'ébranler, tandis que l'ennemi prend confiance.

Au même moment les opérations n'étaient pas plus heureuses dans la direction de Berlin.

Napoléon a donné l'ordre au maréchal Oudinot de prendre l'offensive sur Berlin, aussitôt après l'expiration de l'armistice, avec les 4e, 7e et 12e corps d'infanterie et une réserve de cavalerie, le tout formant environ 65,000 hommes.

Le maréchal avait devant lui l'armée du Nord forte de 90,000 hommes, sous les ordres de Bernadotte.

L'Empereur voulait faire concourir à son opération le corps du maréchal Davout, sortant de Hambourg, et une division sortant de Magdebourg.

Le 21, conformément aux ordres reçus, le maréchal Oudinot se porte en avant sur Trebbin. Il s'empare de ce poste à la suite d'un premier engagement, et il marche alors sur la position de l'ennemi établi à Ruhldorf ; il s'avance avec 3 colonnes distinctes, séparées par des intervalles d'environ deux lieues. La colonne de droite est formée par le 4e corps, qui se dirige sur Blankenfeld ; celle du centre est formée par le 7e corps, qui part de Wittsosk et se dirige sur Grossbeeren ; enfin la colonne de gauche est formée par le 12e corps et se dirige sur Ahrensdorf. Ces trois colonnes arrivent en présence de l'ennemi sans être reliées entre elles. Les deux corps des ailes soutiennent des combats insignifiants, mais le corps du centre est accablé à Grossbeeren. L'armée se met en retraite sur Wittemberg. Elle y arrive le 30, affaiblie de 12,000 hommes et ayant perdu une quinzaine de canons.

A la suite des désastres de Kulm, de la Katzbach et de Grossbeeren, l'Empereur prend les mesures suivantes : il envoie le maréchal Ney à Wittemberg pour remplacer le maréchal Oudinot ; il assure la défense de Dresde au moyen de trois corps : le 1er qu'il réorganise dans Dresde même sous les ordres du comte de Lobau, le 2e qu'il place sur la route de Freyberg, et le 14e qu'il place sur la route de Peterswald ; puis, le 3 septembre, il court au maréchal Macdonald, qui a rétrogradé jusqu'à Bautzen ; il espère avoir une bataille avec l'armée de Silésie. Mais Blücher,

suivant le plan des coalisés, se retire à l'approche de Napoléon, en détruisant tous les moyens de passage, en livrant des combats d'arrière-garde et en se couvrant des lignes de défense du pays.

Au même moment, la grande armée de Bohême débouche et fait des démonstrations vigoureuses du côté de Pirna. L'Empereur revient à Dresde ; il ramène sa garde avec lui ; il laisse le maréchal Macdonald à Bautzen, et il envoie le 6e corps à Kœnigsbrück. C'est un va-et-vient continuel qui fatigue et abîme les troupes françaises.

Cependant le maréchal Ney avait reçu de l'Empereur l'ordre de se porter de Wittemberg à Baruth, pour reprendre de là les opérations sur Berlin ; c'était une marche de flanc stratégique en présence de l'ennemi. Le 5 septembre, le maréchal commence son mouvement, se dérobe heureusement devant Wittemberg et arrive à Zahna. Le lendemain, il marche sur Iuterbock ; mais ses trois corps forment une seule colonne allongée et présentent trois échelons marchant à plusieurs heures de distance les uns des autres. On trouve en position à Dennewitz un corps prussien qui nous barre la route ; en même temps, toute l'armée de Bernadotte s'avance sur notre flanc gauche. Le maréchal Ney se forme en potence, faisant face des deux côtés où on l'attaque ; mais il n'a que 50,000 hommes contre 80,000 ; de plus, il manœuvre en présence de l'ennemi avec des troupes inexpérimentées. Tous les désavantages sont ainsi de notre côté. Les Saxons qui combattaient avec nous jettent leurs armes et crient : Sauve qui peut ! L'armée entière est bientôt en déroute. Elle se retire sur Torgau. Le 8 septembre, le maréchal Ney y arrive avec 32,000 hommes, en ayant perdu environ 15,000 et 20 bouches à feu.

La bataille de Dennewitz est notre quatrième affaire malheureuse depuis le début des hostilités.

Nous avons vu que, pendant ce temps, la grande armée alliée s'était montrée de nouveau au delà des montagnes de

Bohême pour dégager Blücher. L'Empereur, revenant de Bautzen, se porte alors contre elle ; mais elle lui échappe en se repliant immédiatement suivant la tactique adoptée par l'ennemi pendant cette campagne. Le 12, Napoléon rentre à Dresde. Voici quel était alors l'ensemble de la situation de notre armée. Elle était considérablement affaiblie, car elle avait perdu près de 100,000 hommes, par le feu, les fatigues, la désertion et la maraude. Le maréchal Ney était à Torgau avec 32,000 hommes. Le maréchal Macdonald avec 30,000 était à Stolpen, sur la Wernitz, ayant été obligé d'abandonner Bautzen et la ligne de la Sprée. Le maréchal Saint-Cyr est à Pirna et le maréchal Victor à Freyberg. Les réserves occupent Dresde. Le 6e corps et la cavalerie de Latour-Maubourg sont envoyés à Grossenhayn, pour relier Dresde et Torgau et pour protéger la navigation de l'Elbe. Enfin, le maréchal Augereau garde la ligne de retraite avec le 9e corps.

Les 15 et 16, à la suite d'une nouvelle apparition de la grande armée alliée, l'Empereur réunit plusieurs de ses corps et entre en Bohême. Mais le mauvais temps et la force des positions occupées par l'ennemi l'empêchent de rien entreprendre ; il revient sur ses pas et s'établit à Pirna.

Les coalisés, enhardis par leurs succès, adoptent un nouveau plan d'opérations qu'ils commencent à mettre à exécution vers le 25 septembre. Ils prennent l'offensive et manœuvrent sur nos communications.

L'armée de réserve de Pologne file derrière l'armée de Silésie, entre en Bohême par Zittau, joint la grande armée à Tœplitz, et toutes deux réunies débouchent en Saxe, par Commotau, sur Chemnitz et sur Leipzig.

L'armée de Silésie se dérobe vers sa droite, rejoint l'armée du Nord, prépare ses moyens de passage sur l'Elbe et menace aussi Leipzig, où elle doit se rendre par la vallée de la Mulda.

L'Empereur s'aperçoit de ces mouvements et prend les dispositions suivantes : il envoie directement sur Leipzig le 6e corps d'infanterie et le 6e corps de cavalerie qu'il ramène

de Grossenhayn sur Meissen, et ensuite de Meissen sur Leipzig. Il envoie à Frohbourg et Mitsweida Murat avec les 5e, 8e et 2e corps d'infanterie et les 4e et 5e de cavalerie, pour surveiller la route de Bohême. Il laisse le maréchal Ney à Torgau, pour défendre le cours de l'Elbe. Il laisse à Dresde les 1er et 14e corps. Enfin lui-même, avec les 3e et 11e corps et la garde, formant environ 75,000 hommes, reste au centre de l'échiquier, prêt à se porter sur les divers points où sa présence serait nécessaire. Le corps d'Augereau, placé jusqu'alors à Wurtzbourg, est appelé à Leipzig.

Les deux armées du Nord et de Silésie cherchent les premières à se rapprocher de Leipzig, suivant le plan convenu. Bernadotte franchit l'Elbe à Roslau, Blücher le franchit à Wartembourg, et tous deux s'avancent par les deux rives de la Mulda.

Le maréchal Ney se retire à Eulenbourg, et le maréchal Marmont accourt de Leipzig pour le soutenir. L'Empereur vient rejoindre les deux maréchaux avec toutes ses forces disponibles. Il a un moment l'idée d'emmener avec lui les 1er et 14e corps, forts de 30,000 hommes ; malheureusement, il n'y donne pas suite et les laisse à Dresde, où ils devront capituler plus tard. Bientôt il débouche d'Eulenbourg, avec son armée disposée en trois colonnes, formées chacune d'un ou de plusieurs corps d'armée. L'ennemi recule suivant son habitude ; il repasse partie sur la rive droite de l'Elbe et partie sur la rive gauche de la Mulda.

Le 11 septembre, Napoléon s'arrête à Düben, voyant encore lui échapper l'espoir d'une bataille. Il reste à Düben jusqu'au 14, dirigeant de là ses différents corps de manière à retarder autant que possible la marche concentrique des alliés sur Leipzig.

Mais bientôt Schwartzemberg débouche sur Vachau ; Blücher, suivi de Bernadotte, se couvre de la Mulda, exécute une marche de flanc vers Halle, et remonte ensuite vers Leipzig.

Le 15, l'Empereur revient vers cette ville et y concentre

tous ses corps, sauf les 1er et 14e qui se trouvent enfermés à Dresde.

C'est alors qu'a lieu la bataille de Leipzig, entre l'armée française concentrée autour de la ville et les armées alliées qui débouchent à la fois du nord et du sud.

Avant de parler de cette bataille, jetons un coup d'œil sur le terrain où elle va avoir lieu. Leipzig est à cheval sur l'Elster, au-dessous de son confluent avec la Pleisse. Ces deux rivières coulent en plusieurs bras dans un lit large, marécageux, et elles forment un obstacle sérieux qui sépare deux vastes plaines, celles de Lützen à l'ouest et de Leipzig à l'est.

Cette dernière, où doivent se passer les principaux épisodes de la bataille, est légèrement ondulée ; elle est couverte de villages et présente par suite de nombreuses positions militaires.

La grande armée alliée, venant de la Bohême, en occupe une formée par les trois villages de Gross-Posnau, de Gulden-Gossa et de Grobern. La gauche est placée dans l'angle de la Pleisse et de l'Elster, menaçant le pont de Dolitz. Cette position est couverte sur son front par un petit ruisseau qui se jette dans la Pleisse.

En face de la grande armée alliée et sur le versant opposé de la vallée, Murat s'est établi, s'appuyant aux trois villages de Liebertwolkwitz, de Vachau et de Mark-Kleeberg, à cheval sur les routes qui viennent de Bohême. Telles sont les positions des armées belligérantes au midi du champ de bataille.

Au nord, le maréchal Marmont prend position sur la route de Halle, s'appuyant aux villages de Mockern et d'Euterisch, et couvert sur ses flancs, à gauche par l'Elster, à droite par un ravin. Le maréchal Ney, venant de Düben, est attendu d'un moment à l'autre et doit se placer à la droite du maréchal Marmont.

A Leipzig même, l'Empereur place le 4e corps et la division Margaron.

Pour cette première journée de la bataille, Napoléon

dispose de 115,000 hommes environ contre les 160,000 de Schwartzemberg. Contre les 60,000 de Blücher, il disposera d'environ 40,000 hommes, après l'arrivée du maréchal Ney.

Le 16 octobre, à 9 heures du matin, l'Emperenr est établi à la bergerie de Müssdorf, c'est-à-dire sur un point dominant et en arrière du centre de sa position ; il voit l'armée de Bohême s'avancer en cinq colonnes ; l'une attaque notre droite à Mark-Kleeberg ; l'autre notre centre à Vachau ; la troisième notre gauche à Liebertwolkwitz. La quatrième tourne notre gauche vers Seffersthayn, pendant que la cinquième tourne notre droite et attaque les ponts de Dolitz. C'est donc une attaque de front qui menace toute notre ligne et qui la déborde sur les deux ailes, grâce à une grande supériorité numérique.

L'artillerie ennemie, organisée en grandes batteries de 50 pièces, précède les colonnes d'attaque et échange avec la nôtre une canonnade furieuse. Puis les colonnes ennemies se précipitent sur les villages. Mark-Kleeberg est emporté, mais notre ligne recule sans se rompre. Vachau est pris et repris cinq fois, mais nous reste définitivement. Liebertwolkwitz arrête tous les efforts de l'ennemi.

Tel est l'état de la bataille vers midi. L'Empereur, voyant toutes les attaques contenues, prend l'offensive à son tour. Il exécute une attaque centrale combinée avec une attaque d'aile. A l'aile gauche, le maréchal Macdonald, avec trois divisions, se dirige vers Seyffersthayn ; il gagne du terrain de ce côté et son attaque secondaire obtient quelques succès. Au centre, pour l'attaque principale, l'Empereur forme une masse qui comprend deux corps d'armée ; ces deux corps se portent en avant, ayant entre eux 80 bouches à feu de la garde commandées par Drouot ; la jeune garde leur sert de première réserve ; la vieille garde et la cavalerie de Latour-Maubourg leur servent de réserve principale et suivent la même direction. L'artillerie de Drouot écrase les coalisés ; nos colonnes d'infanterie abordent la position ennemie, repoussent les deux ailes et débordent à droite et

à gauche le centre établi à Gülden-Gossa. Il est environ trois heures.

Les réserves des alliés accourent au secours du centre. Tandis que leur infanterie se déploie, une charge de leur cavalerie force nos bataillons à se former en carrés. Nos corps d'attaque tiennent ferme, et après s'être arrêtés un moment, ils se reportent bientôt en avant. Notre cavalerie, comprenant environ 12,000 chevaux, sous Murat et Kellermann, est lancée sur le centre déjà ébranlé de l'ennemi. Cette partie de l'ordre de bataille des coalisés est sur le point d'être complètement percée ; mais de nouvelles réserves arrivent encore à propos et la victoire reste suspendue.

L'Empereur se décide à faire donner un dernier coup de collier par sa garde. Mais au même moment l'aile gauche autrichienne obtient des succès au pont de Dolitz. La garde, qui déjà était en marche, s'arrête et une partie d'entre elle est envoyée sur le point menacé. Elle en chasse l'ennemi ; malheureusement le moment décisif de la bataille est passé ; on continue à se battre autour de Gülden-Gossa ; mais l'ennemi s'y maintient, et malgré quelques avantages partiels, cette journée reste indécise.

Au nord de Leipzig, Blücher attaque le maréchal Marmont à Mockern. Le maréchal, en attendant le corps de Ney, n'a que 20,000 hommes à opposer à 60,000 ; néanmoins il se maintient, et ce n'est que le soir qu'il se replie en ordre derrière la Partha.

Enfin, à l'ouest de Leipzig, un corps autrichien a attaqué le faubourg de Lindenau ; mais il a été repoussé par le 4e corps, qui tient ainsi ouverte la ligne de retraite de l'armée.

Le lendemain 17, les coalisés se renforcent de l'armée du Nord, c'est-à-dire de 60,00 0 hommes, et en outre des deux corps de Benningsen et de Colloredo, qui avaient été laissés devant Dresde et qui comprennent environ 50,000 hommes.

L'armée alliée compte ainsi 300,000 hommes contre 130,000.

L'Empereur se décide à la retraite ; mais, au lieu de la faire vivement en profitant de la nuit, il rétrograde lentement, et du plateau de Vachau, il replie d'abord sa première

armée sur celui de Probstheida ; sa seconde armée est derrière la Partha ; un seul pont, pont étroit, aux abords difficiles, véritable défilé, se trouve sur les derrières des deux armées et forme leur seul moyen de retraite.

La journée du 17 s'écoule sans combat.

Le 18, de grand matin, les coalisés prennent l'offensive. Vers le sud, notre droite s'appuie à Dœlitz et est formée par les deux corps d'Augereau et de Poniatowski ; notre centre s'appuie à Probstheida et est formé par les deux corps de Victor et de Lauriston ; notre gauche, formée par le corps de Macdonald, s'appuie à Zukelhausen et Holzhausen ; la garde forme la réserve. Au nord, le maréchal Ney, avec les 3e, 6e et 7e corps, est à cheval sur la Partha, s'appuyant sur Gohlitz, Schœnfeld et Sellershausen. Enfin, à l'ouest, le 4e corps débouche du faubourg de Lindenau, marche sur Weissenfels, et assure ainsi notre ligne de retraite.

Du côté des alliés, l'armée de Bohême s'avance en trois masses de 60,000 hommes chacune contre notre armée du Sud, et en même temps les deux armées de Bernadotte et de Blücher débouchent par la route de Taucha contre notre armée du Nord.

Nos troupes légères se retirent lentement devant les masses supérieures des coalisés. La gauche de notre armée principale fait uu changement de front en arrière et s'établit entre Probstheida et Stotteritz. Probstheida forme un angle saillant et devient le but d'attaques furieuses de la part des Prussiens et des Russes. Ce village, défendu par quatre compagnies de la garde et flanqué à droite et à gauche par des batteries puissantes, résiste victorieusement. Sur notre droite nous perdons un peu de terrain, mais nous parvenons cependant à arrêter sur ce point les progrès de l'ennemi.

Les alliés, après avoir perdu environ 12,000 hommes, renoncent à leur attaque du côté du sud. Il en est de même vers le nord, malgré la défection des Saxons. Des deux côtés la bataille dégénère en une épouvantable canonnade. La nuit met fin à l'engagement. La seconde bataille de Leipzig

amène la perte d'environ 50,000 hommes. En trois jours, 40,000 Français, 60,000 alliés, c'est-à-dire environ 100,000 hommes, ont été tués ou blessés.

L'Empereur ordonne alors la retraite et se décide enfin à abandonner l'Allemagne. Pendant la nuit, le mouvement rétrograde commence ; il s'exécute avec de très grandes difficultés et au milieu d'un immense encombrement.

Le 19, au matin, l'ennemi approche de toutes parts et le combat recommence sous les murs mêmes de la ville. Cependant la retraite continuait, lorsque l'explosion prématurée du pont change en un cruel désastre une opération déjà fort malheureuse.

Le 19, au soir, les débris de l'armée couchent à Lützen ; le 20, à Weissenfels. Le 21, l'Empereur, faisant un détour, va à Freybourg. Le 22, on arrive à Weimar et le 23 à Erfurth. Ce mouvement rapide est protégé par la jeune garde, dont deux divisions ouvrent la marche pendant que deux autres forment l'arrière-garde.

A Erfurth, on réorganise l'armée ; elle compte encore 100,000 hommes ; mais 70,000 seulement sont dans les rangs. Bientôt on apprend la défection de la Bavière et l'arrivée, aux environs de Francfort, d'une armée austro-bavaroise destinée à nous couper la retraite. On marche sur elle par Eisenach et Fulda. On la rencontre le 30 à Hanau. Napoléon fond sur elle avec 16,000 à 17,000 hommes ; après une violente canonnade il lui passe sur le ventre par une nouvelle bataille de la Bérézina, et il sauve ainsi les débris de son armée, qui arrivent à Mayence vers le 4 novembre.

Indépendamment des pertes énormes causées dans la campagne de 1813 par le feu et les maladies, la France perd encore 170,000 hommes laissés par l'Empereur dans les places de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe. Toutes ces garnisons, bloquées par des forces très supérieures, sont obligées de capituler.

La malheureuse campagne de 1813, venant après celle de 1812, met la France aux abois et prépare la chute de l'Empire.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr signale, parmi les principales causes de nos revers, les suivantes :

1° Au début des opérations, le manque de cavalerie empêcha l'armée de s'éclairer, d'avoir des nouvelles de l'ennemi et de profiter de ses succès ;

2° Au lieu de s'appuyer sur Dresde, il eût mieux valu s'appuyer sur Magdebourg, qui était d'une meilleure défense et moins exposé aux attaques venant de la Bohême ;

3° L'armistice de Neumark devait être désastreux dès l'instant que l'Empereur était résolu à ne faire aucun sacrifice et à ne pas faire plier son orgueil aux nécessités du moment. Il donna le temps aux Russes et aux Prussiens d'amener en ligne des forces très supérieures et d'entraîner l'Autriche dans la coalition ;

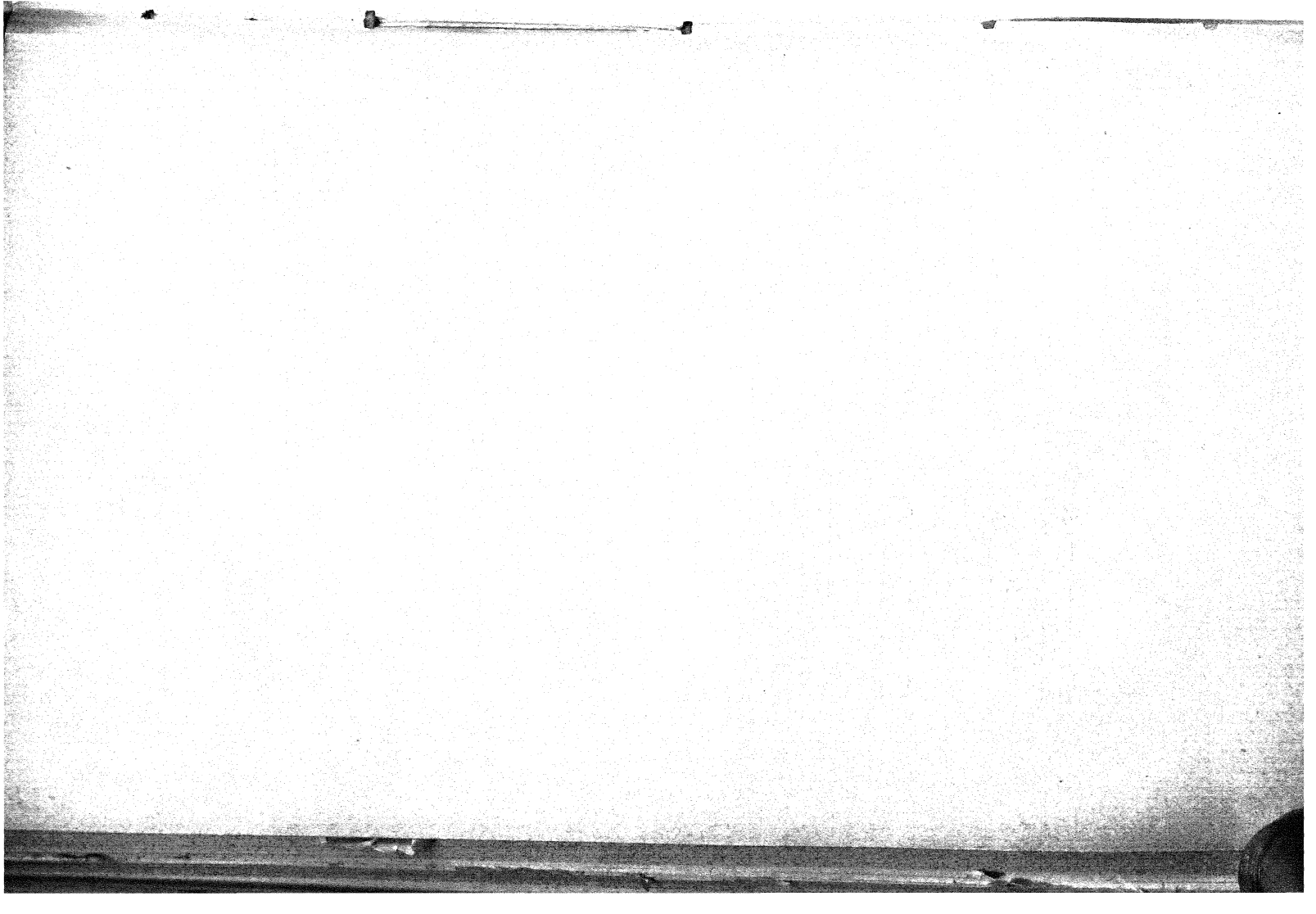
4° Dans la deuxième période de la campagne, Napoléon fait reprendre l'offensive à la fois sur trois points éloignés et contre des armées plus fortes que les siennes ; il eût mieux valu, suivant le maréchal, prendre l'offensive seulement en Bohême et garder la défensive le long de l'Elbe ;

5° L'inaction personnelle de l'Empereur amena le désastre de Kulm ;

6° Les partisans de l'ennemi gênaient nos communications ;

7° Enfin le service des subsistances était mal fait, et nos soldats mouraient à la fois de fatigue et de faim.

Les principaux ouvrages à consulter sur la campagne de 1813 sont : le *Manuscrit* du baron Fain ; le 22e volume des *Victoires et Conquêtes ;* le 5e volume des *Mémoires du duc de Raguse ;* la *Campagne de* 1813, par Vaudoncourt ; la *Campagne d'automne en* 1813, par Boutourlin ; le tome IV des *Mémoires de Gouvion Saint-Cyr ;* la *Correspondance de Napoléon Ier ;* les 15e et 16e volumes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire ;* l'*Art militaire au XIXe siècle*, etc.



CAMPAGNE DE FRANCE

1814

I.

La campagne de 1814 appartient à la même guerre que celles de 1812 et de 1813 ; elle remonte aux mêmes causes.

Si pour cette campagne nous examinons les ressources et moyens de guerre des puissances belligérantes, nous voyons qu'au commencement de 1814 la France est réduite à la limite du Rhin ; sa population est encore de 40 millions d'habitants, en comptant celle de l'Italie septentrionale ; mais les premières opérations des alliés amènent l'occupation de nos provinces de l'Est et nous privent par conséquent des ressources que l'on aurait pu en tirer. Sous le rapport financier, Napoléon a encore dans les caves des Tuileries 63 millions avec lesquels il fait face aux premiers besoins de la campagne ; ensuite il augmente les impôts, mais en mécontentant une population déjà fort épuisée. Quant au matériel, comme la France est organisée, à cette époque, bien plus au point de vue de la conquête qu'au point de vue de la défense nous ne trouvons plus dans nos arsenaux que des ressources insuffisantes et un matériel ruiné. L'esprit public est fortement ébranlé par les malheurs des campagnes précédentes ; partout on désire la paix et l'on accuse l'Empereur d'avoir refusé à plusieurs reprises des conditions honorables, par orgueil et par ambition ; les partis se réveillent et s'agitent ; l'ajournement du Corps législatif ne contribue pas à les calmer ; nos dissensions intestines vont servir puissamment les intérêts des coalisés, les soutenir au milieu de leurs re-

vers, et leur ouvrir enfin les portes de Paris. Tous nos alliés nous ont successivement abandonnés ; le roi de Naples, Murat lui-même, fait cause commune avec nos ennemis ; il ne nous reste plus que le Danemark, que nous entraînerons dans notre chute, sans tirer aucun avantage de son alliance. Néanmoins, le Sénat vote la levée de 160,000 conscrits de 1815 et de 300,000 hommes des classes antérieures ; il vote de plus la mobilisation de 120 bataillons de garde nationale ; avec ces ressources et malgré les difficultés que présentaient la levée des hommes et l'achat des chevaux, l'Empereur aurait certainement recréé au printemps une armée nouvelle ; mais la brusque attaque des coalisés ne lui en laisse pas le temps, et il est obligé de faire la campagne avec les débris des armées de 1813 faiblement alimentés par les conscrits qui rejoignent pendant les opérations. Ses forces présentent cinq masses principales :

Sur le Rhin, il y a 70,000 à 80,000 hommes revenus de la campagne de 1813 ; mais ces troupes sont démoralisées, en proie au typhus épidémique qui ravage Mayence, Metz et toutes les garnisons de l'armée ;

Sur l'Elbe, la Vistule et l'Oder, nous avons des garnisons nombreuses, qui seules formeraient une armée ; mais elles sont enveloppées par l'insurrection allemande et bloquées par des corps ennemis ;

A Hambourg, le maréchal Davout commande un corps de 25,000 hommes ; il retient devant lui des troupes nombreuses, mais il ne peut concourir à la défense du territoire ;

En Italie, le prince Eugène a une armée d'environ 30,000 hommes ;

Enfin, aux Pyrénées, le maréchal Soult et le maréchal Suchet ont à peu près 80,000 hommes, mais dont une partie se trouve bloquée dans les places de la Péninsule et ne peut prendre part aux opérations.

Tel est le tableau de la France et de ses ressources militaires au commencement de la campagne de 1814 ; elle a tous les genres de désavantages : nombre, moyens matériels, finances, opinion, tout lui manque à la fois.

Du côté des coalisés, au contraire, nous voyons les populations de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Espagne, du Portugal, de la Suède, de l'Angleterre et même d'une partie de l'Italie s'empresser de recruter les immenses armées qui se rassemblent sur nos frontières. Pendant que le découragement est partout en France, l'enthousiasme règne dans les rangs de nos ennemis. Ils marchent contre nous comme à une croisade.

L'Allemagne fournit une contribution de guerre de 250 millions ; l'Angleterre en donne 200 autres ; c'est donc environ 450 millions pour l'entrée en campagne.

La coalition dispose en outre d'un matériel immense et d'un grand nombre de chevaux et de canons. L'Angleterre transporte sur le continent plus de 500,000 fusils, pour armer les landwehrs et les réserves.

Les souverains alliés, réunis à Francfort avec leurs ministres à la fin de 1813, organisent les forces dont ils disposent de la manière suivante :

Sur le Rhin, ils ont trois armées : l'armée du Nord, d'environ 40,000 hommes, qui se trouve près de Wesel ; l'armée de Silésie, d'environ 180,000 hommes, qui se concentre devant Mayence ; et l'armée de Bohême, d'environ 180,000 hommes, qui se concentre dans le coude du Rhin vis-à-vis Bâle. L'ensemble de ces troupes de première ligne présente un total d'environ 350,000 hommes.

Derrière cette première ligne s'en trouve une seconde composée de corps de réserve, dont la formation s'achève, qui présentent une masse d'environ 180,000 hommes et qui doivent relever, dans le blocus des places que nous occupons encore en Allemagne, les corps laissés en arrière par les armées de Bohême et de Silésie.

Ces corps de blocus, qui vont devenir disponibles, peuvent être évalués à 100,000 hommes environ.

Puis, en Pologne et en Autriche se forment encore des réserves russes et autrichiennes, qui présentent une nouvelle force de 100,000 hommes et qui alimenteront pendant les opérations les effectifs des troupes de première ligne.

Il y a ensuite en Italie une armée de 80,000 Autrichiens,

sous les ordres du maréchal de Bellegarde ; elle doit être soutenue par 30,000 Napolitains, sous les ordres de Murat.

Enfin, aux deux extrémités des Pyrénées, Wellington agit avec 100,000 Anglais, Espagnols et Portugais.

La France est ainsi entourée d'environ 900,000 hommes. Comme nous l'avons dit précédemment, elle a tous les genres de désavantages ; affaiblie, épuisée par ses efforts précédents, elle va lutter contre l'Europe entière ; la gloire de la campagne de 1814 résultera bien moins de quelques succès obtenus que de l'immense disproportion des forces et des moyens.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le terrain où les armées vont opérer.

Le théâtre de la guerre embrasse la France entière, puisque toutes ses frontières sont menacées à la fois. Il faut y joindre la haute Italie, depuis l'Adige jusqu'aux Alpes.

Ce théâtre de la guerre se décompose en quatre théâtres d'opérations.

Au nord-est, les trois armées du Nord, de Silésie et de Bohême, partent du Rhin, qui leur sert de base et se dirigent vers un même objectif, Paris ; dans la première partie de la campagne, elles marchent sur trois lignes d'opérations très éloignées les unes des autres ; mais elles n'en agissent pas moins sur le même théâtre, et ce premier théâtre d'opérations s'étend du Rhin à Paris, embrassant deux des fronts d'attaque de la France, celui du nord et celui du nord-est.

Le second théâtre comprend notre frontière de l'est, c'est-à-dire notre troisième front d'attaque, par la vallée de la Saône, de Genève à Dijon dans un sens, de Mâcon à Valence dans l'autre, avec Lyon pour objectif.

Le troisième théâtre comprend la Lombardie et couvre notre quatrième front.

Enfin, le dernier théâtre d'opérations est formé par les bassins de l'Adour et de la Garonne, aux débouchés des Pyrénées occidentales.

Examinons d'abord le premier de ces théâtres ; nous nous

occuperons successivement des autres, au fur et à mesure que nous étudierons les opérations qui y ont eu lieu.

La base d'opérations des alliés est sur le Rhin. La ligne d'opérations de l'armée du Nord part de Wesel, passe par Liège, Namur, Avesnes, La Fère, etc.; elle coupe la Meuse, la Sambre, l'Oise et l'Aisne, qui doivent nous servir de lignes de défense successives. La ligne d'opérations de l'armée de Silésie part de Mayence, passe par Sarrelouis, Metz, Verdun et Châlons; elle rencontre la Sarre, la Moselle, la Meuse, l'Argonne et la Marne. La ligne d'opérations de l'armée de Bohême part de Bâle, passe à Vesoul, Langres, Chaumont, Troyes et Montereau; elle rencontre les Vosges, les Faucilles, l'Aube et la Seine. Telles sont les principales lignes stratégiques de l'échiquier. Parmi les points stratégiques, nous citerons : Metz, Strasbourg, Lille, Valenciennes, La Fère, Soissons, Vitry et les autres places fortes de cette frontière; puis Nancy, Troyes, Châlons, qui sont les premiers objectifs secondaires de l'ennemi; enfin, Paris, l'objectif principal de la campagne.

Passons à l'examen des plans de campagne.

Celui des coalisés consiste à prendre l'offensive immédiatement, afin de profiter d'une immense supériorité numérique et de ne pas donner à Napoléon le temps de réorganiser ses armées. Sur le Rhin, l'armée du Nord, secondée par l'insurrection de la Hollande, doit s'avancer la première et attirer sur elle l'attention de l'Empereur. Puis les deux armées de Silésie et de Bohême doivent franchir le fleuve à peu près simultanément, l'une aux environs de Mayence, l'autre sur le pont de Bâle, en violant ou en achetant la neutralité de la Suisse. Ces deux armées doivent ensuite marcher concentriquement vers la haute Marne, en tournant par les deux ailes les corps français chargés de la défense des Vosges, de la Moselle, de la Meuse et de l'Argonne. Les coalisés espèrent ensuite pouvoir s'avancer jusqu'à Paris et y trouver la paix.

Napoléon, de son côté, établit plusieurs plans de défense. Il organise la frontière en plusieurs commandements; il fait

garder la ligne extérieure par les corps déjà formés, débris de la campagne précédente ; il organise en arrière des corps de réserve destinés à soutenir et à appuyer les premiers. C'est ainsi que, sur le Rhin, le duc de Bellune, avec environ 11,000 hommes, est chargé de la défense de l'Alsace et s'établit à Strasbourg ; le duc de Raguse, avec une force à peu près égale, est chargé de la défense du Palatinat et s'établit à Mayence ; le duc de Tarente est chargé du Rhin inférieur, de Coblentz à l'embouchure. En arrière, le prince de la Moskowa organise des réserves à Metz et à Nancy. Enfin, la garde, sous le duc de Trévise, est envoyée dans le Nord, par suite de la démonstration que les alliés font de ce côté. Après avoir pris ces premières dispositions, l'Empereur établit plusieurs projets. Mais la marche en avant des alliés, qui commence à la fin de décembre 1813, surprend Napoléon et renverse toutes ses combinaisons.

II.

Connaissant les préliminaires de la campagne, nous pouvons en suivre la première période, pour les trois armées du Nord, de Silésie et de Bohême, depuis la fin de décembre 1813 jusqu'au 10 février 1814.

Les positions des diverses armées étaient alors les suivantes :

Vers le nord, l'armée du général Wintzingerode, forte de plus de 40,000 hommes et composée de deux corps d'infanterie et d'un corps de cavalerie, occupait la Hollande et menaçait la Belgique ; elle avait derrière elle un corps allemand destiné à garder ses communications ; elle n'avait devant elle que deux faibles divisions françaises, une d'infanterie et une de cavalerie, et les garnisons des places. L'armée de Silésie avait en première ligne environ 90,000 hommes organisés en quatre corps, deux prussiens et deux russes ; elle avait en seconde ligne deux corps allemands pour assurer ses derrières ; elle était concentrée sur le Rhin moyen, au-dessus et au-dessous de Mayence ; elle avait

devant elle le corps du duc de Raguse, fort de 10,000 à 11,000 hommes. L'armée de Bohême était forte de 180,000 hommes, avec 559 bouches à feu ; elle était organisée en deux divisions formant ses avant-gardes, puis en six corps d'armée ayant chacun plusieurs divisions d'infanterie et une ou deux divisions de cavalerie, ensuite en trois corps d'infanterie et trois corps de cavalerie formant ses réserves, enfin en deux corps de seconde ligne destinés à assurer sa base d'opérations ; elle était cantonnée dans le coude du Rhin vis-à-vis Bâle, et elle n'avait devant elle que le duc de Bellune, qui occupait l'Alsace avec environ 11,000 hommes.

Le 31 décembre 1813, la grande armée franchit le Rhin sur le pont de Bâle ; elle entre en Suisse sur plusieurs colonnes, puis, faisant une conversion à droite, elle pénètre en France par notre frontière du Jura. La droite se dirige sur Belfort, Colmar et Strasbourg ; le centre marche sur Langres ; la gauche vers Dijon. Une division légère occupe Genève.

Le même jour, 31 décembre, l'armée de Silésie franchit également le fleuve au-dessus et au-dessous de Mayence ; elle se dirige sur la Sarre.

Devant cette invasion formidable, le duc de Bellune évacue l'Alsace, le duc de Raguse se retire sur Metz et le prince de la Moskowa sur Nancy. Les trois maréchaux, devant l'immense supériorité numérique des alliés, abandonnent ensuite successivenent les lignes de la Moselle, de la Meuse et de l'Argonne ; ils rétrogradent jusque sur la Marne vers Saint-Dizier et Vitry. L'armée de Silésie les pousse devant elle sans engager autre chose que ses avant-gardes. Quant à l'armée de Bohême, elle ne rencontre que le corps du duc de Trévise ; attiré d'abord en Belgique par la démonstration de l'armée du Nord, ce corps a été ramené sur Reims et ensuite sur Langres, à la nouvelle du passage du Rhin vers Bâle. Le corps du duc de Trévise était composé de troupes de la garde, et organisé en deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie. Il était évidemment trop faible pour arrêter les masses de l'ennemi, et, de Langres, il doit battre en retraite sur Troyes. Le 24 janvier, pendant cette

retraite, pressé par les colonnes alliées, il livre à Bar-sur-Aube un combat d'arrière-garde qui les arrête un moment ; puis, le 25, il se retire sur Vandœuvre.

A cette époque (25 janvier), voici quelle est la position des différents corps français et alliés à la suite des premières opérations de la campagne :

Le duc de Trévise, placé, comme nous venons de le voir, à Vandœuvre, avec son corps, forme la droite de l'armée française. Le maréchal Ney est à Vitry avec un corps composé de trois divisions d'infanterie et fort de 8,000 hommes. Le maréchal Marmont se trouve sur le même point avec un corps de 12,000 hommes organisé en deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie. Le maréchal Victor est également à Vitry avec un corps à peu près de même force. Les trois maréchaux représentent le centre de l'armée. Le maréchal Macdonald, avec environ 10,000 hommes, en forme la gauche ; il se trouvait primitivement devant l'armée du Nord, mais l'Empereur vient de le rappeler sur la Marne, et le 25 janvier il est en marche de Mézières sur Châlons.

Du côté des coalisés, l'armée du Nord est à Namur. Les deux armées de Silésie et de Bohême, séparées au début par un intervalle de 80 lieues, se sont mises en communication par Nancy et commencent à opérer leur jonction sur la haute Marne. L'armée de Silésie s'avance sur la route de Nancy à Troyes par Joinville ; son premier corps, le corps russe de Sacken, est à Dammartin ; son deuxième corps, le corps prussien d'York, passe la Meuse à Saint-Mihiel ; son troisième corps, celui d'Alsuwief, se trouve à Joinville ; le reste de l'armée est encore sur la rive droite de la Meuse, et une division occupe Saint-Dizier pour couvrir le flanc droit de la marche. La grande armée s'avance par Chaumont sur Bar, Vandœuvre et Troyes ; elle marche en trois colonnes : la colonne de droite, composée des deux corps de Wrède et de Wittgenstein, s'avance de Neufchâteau sur Joinville ; la colonne centrale, formée des corps de Giulay et de Wurtemberg, se trouve à Bar-sur-Aube et Colombey-les-Deux-Églises, ayant derrière elle les réserves qui

occupent Chaumont et Langres ; enfin la colonne de gauche est formée de deux autres corps qui marchent de Dijon sur Troyes par Bar-sur-Seine.

Telles sont les positions des différents corps belligérants vers le 25 janvier, lorsque l'Empereur quitte Paris, après avoir confié la régence à l'impératrice et nommé son frère Joseph lieutenant général de l'Empire. Le 26, il rejoint l'armée à Vitry. Ses forces ne consistent que dans les cinq corps dont nous avons parlé, dont l'un se trouve à Vandœuvre, trois à Vitry et le cinquième en marche de Mézières sur Châlons. Napoléon amène quelques renforts ; il en forme un sixième corps, sous les ordres du comte Gérard ; il l'organise en deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie ; il l'établit sur l'Aube, dans une position intermédiaire entre sa droite et son centre.

L'Empereur prend immédiatement l'offensive avec les troupes qu'il a sous la main ; il se dirige sur Saint-Dizier ; son premier plan consiste à se rabattre par Saint-Dizier, Joinville et Chaumont sur Langres, où il espère trouver la grande armée et lui livrer bataille. Le 27, un premier combat a lieu à Saint-Dizier, et la division Landskoï, détachée, comme nous l'avons dit, de l'armée de Silésie, est battue et enlevée, L'Empereur connaît alors la véritable situation des corps ennemis. Il se rabat en conséquence sur Brienne par Éclaron et Montiérender, espérant surprendre l'armée de Silésie en marche, embarrassée au passage de l'Aube, et n'ayant pas encore fait sa jonction avec l'armée de Bohême. Le duc de Raguse reste à Saint-Dizier pour couvrir le mouvement. Le 29, l'Empereur débouche sur Brienne. Mais Blücher est prévenu ; il concentre rapidement ses troupes et fait occuper Brienne par le corps d'Alsuwief. Il avait poussé celui de Sacken vers le pont de Lesmont ; il le fait rétrograder sur Brienne. Enfin il serre sur le même point les troupes qui se trouvaient encore à Joinville. Cependant, Napoléon fait attaquer Brienne ; il espère, en s'en rendant maître, empêcher la concentration de l'armée de Silésie. Mais les Russes d'Alsuwief opposent la résistance la plus énergique.

Après un combat violent, nous nous emparons du château, mais les Russes restent maîtres de la ville. Blücher atteint ainsi son but et assure la concentration de ses troupes. Puis il ordonne l'évacuation de Brienne et il réunit ses corps sur la position de Trannes, à cheval sur la route de Brienne à Bar-sur-Aube. Il se trouve en même temps en communication directe avec l'armée de Bohême.

L'Empereur fait suivre l'armée de Silésie dans son mouvement et prend position devant elle, pensant qu'elle reculera encore.

Mais, le 1er février, l'armée de Silésie concentrée, renforcée de plusieurs corps de l'armée de Bohême, soutenue à petite distance en arrière par celle-ci tout entière, prend l'offensive à son tour et nous livre la bataille de La Rothière.

Sur le champ de bataille de la Rothière, l'armée française est organisée et disposée de la manière suivante :

L'aile droite est formée par le corps du général Gérard, comprenant deux divisions d'infanterie avec une brigade de cavalerie et fort de 6,900 fantassins et de 640 chevaux ; les deux divisions forment les deux lignes de l'ordre de bataille et appuient leur droite à l'Aube ; chacune d'elles est déployée sur une ligne de bataillons en colonne ; la brigade de cavalerie est en arrière de la gauche. Le centre de l'armée est formé par le corps du duc de Bellune, comprenant deux divisions d'infanterie et fort d'environ 6,000 hommes. Ce corps est soutenu en arrière par les deux corps de cavalerie Nansouty et Milhaud, forts d'environ 5,600 chevaux ; une division d'infanterie occupe la Rothière ; l'autre division occupe Petit-Mesnil, Chaumesnil, et, en avant de la position, le hameau de la Gibrie comme poste avancé. L'aile gauche est formée par le corps du duc de Raguse, comprenant une division d'infanterie avec une division de cavalerie, présentant une force de 4,600 fantassins et 1800 chevaux. Ce corps occupe Lachaise et Morvilliers. La réserve est formée de trois divisions d'infanterie et d'une division de gardes

d'honneur ; elle compte environ 9,700 fantassins et 800 cavaliers, elle est placée en arrière de Brienne. La force totale de l'armée française est d'environ 28,000 fantassins, 9,000 cavaliers et 128 bouches à feu. La position qu'elle occupe, formée par les villages de La Rothière, de Chaumesnil, de Petit-Mesnil et de Morvilliers, s'appuyant à droite à l'Aube, à gauche au bois d'Ajou, est bonne en elle-même, mais trop étendue pour la force de l'armée.

Examinons maintenant la force et l'ordre de bataille de l'armée alliée.

La gauche s'appuie à l'Aube et se trouve formée par le corps de Giulay, fort de 12,000 fantassins et de 1500 chevaux. Le centre, déployé sur le plateau à droite de Trannes, comprend les deux corps de Sacken et d'Alsuwief, forts de 23,000 fantassins et de 6,300 chevaux. La droite, qui occupe Éclance, est formée par le corps du prince de Wurtemberg, fort de 12,000 fantassins et 2,500 chevaux. Dans cet ordre de bataille, les deux corps du centre appartiennent à l'armée de Silésie et les deux corps qui forment les ailes appartiennent à l'armée de Bohème. La cavalerie de Wasilikoff, forte de 4,400 chevaux, se trouve au pied du plateau de Trannes, devant le centre et la droite, avec la mission de couvrir l'armée. A l'extrême droite, le corps de Wrède, fort de 18,000 fantassins et de 3,600 chevaux, forme un corps détaché et doit, en débouchant par la route de Soulaines, attaquer notre aile gauche vers Lachaise et Chaumesnil. A l'extrême gauche, un autre corps détaché, celui de Colloredo, doit venir de Vandœuvre et agir sur la rive gauche de l'Aube. Heureusement, ce corps n'arriva pas en temps utile et ne put prendre part à l'action. Les réserves des coalisés sont sur deux lignes : en première ligne, 9,000 grenadiers et 3,000 cuirassiers russes, marchant derrière le centre de l'armée de Silésie ; en seconde ligne, les gardes russe et autrichienne venant occuper la position de Trannes, aussitôt après le mouvement en avant des autres corps ; cette seconde réserve est forte de 12,000 fantassins et 4,800 chevaux. Le total de l'armée alliée, indépendamment du corps de Colloredo, est de 90,000 fantassins, 26,000 chevaux et 400 bouches à feu. Il y a

donc une immense disproportion entre les deux armées en présence.

Le champ de bataille où elles vont s'engager est formé par la plaine de Brienne ; il est borné au nord par une petite rivière nommée la Voire, à l'est par les bois de Morvilliers, au sud par les derrières de la position de Trannes, et à l'ouest par l'Aube. La position française est formée par les villages que nous avons indiqués précédemment ; la position offensive des alliés est formée par le plateau de Trannes et les débouchés qui se trouvent en avant. Ce champ de bataille est traversé par deux routes : la route de Paris par Troyes, c'est la ligne d'opérations de l'armée de Silésie ; et la route de Vitry à Bar-sur-Seine, qui peut être considérée comme une ligne de communication entre les deux vallées de la Marne et de la Seine.

C'est sur le terrain que nous venons d'esquisser et avec les forces précédemment indiquées, que les armées française et alliée vont en venir aux mains. Blücher va attaquer pour profiter de son immense supériorité numérique ; il ne procédera pas par attaque partielle, mais il portera toute son armée en avant, et il procédera par une attaque générale et parallèle.

L'Empereur ne croyait pas les deux armées alliées réunies ; il se tenait seulement en observation devant l'armée de Silésie, espérant pouvoir profiter de quelque fausse manœuvre pour l'accabler. Cependant, commençant à sentir les inconvénients de sa position, il allait se retirer sur le pont de Lesmont et sur Troyes, lorsque vers midi, par un temps de neige, il est prévenu que les alliés descendent de leur position et se dirigent vers la ligne française. Leurs colonnes exécutent une marche tactique qui les amène en présence. Vers une heure, l'engagement commence à la droite par une canonnade violente, et vers la gauche par un feu roulant de mousqueterie. Nous allons en suivre les divers moments.

A la droite française, le corps de Giulay emporte le pont d'Unienville, jette une colonne sur la rive gauche de l'Aube

et s'avance avec une seconde sur la rive droite ; les deux colonnes menacent le pont de Dienville; mais elles sont contenues par le général Gérard, et de ce côté l'engagement reste stationnaire.

Au centre, le corps de Sacken s'avance aussi en deux colonnes qui se dirigent sur La Rothière. Le terrain est tellement détrempé, que ces deux colonnes sont obligées de laisser en arrière la moitié de leurs pièces, afin de pouvoir doubler les attelages des autres. La cavalerie de Wasilikoff marche avec les colonnes du centre. La cavalerie française tente une charge pour arrêter leur marche; mais elle est ramenée par l'ennemi, et elle perd ses quatre batteries, formant 24 bouches à feu.

Vers notre gauche, le prince de Wurtemberg, partant d'Éclance, débouche à travers des marais se déploie vis-à-vis La Gibrie en sortant du défilé et emporte le village dans une première attaque; mais le duc de Bellune le lui reprend ; le prince de Wurtemberg demande des renforts, et on lui envoie les grenadiers et les cuirassiers de la première réserve.

A l'extrême gauche, le corps de Wrède est venu se déployer devant le corps du duc de Raguse. Il le repousse de Morvilliers, puis de Chaumesnil, et il le rejette enfin sur le bois d'Ajou. L'Empereur, craignant pour sa ligne de retraite, se porte au secours du duc de Raguse avec une brigade d'infanterie, une division de cavalerie et une batterie ; mais ce secours est trop faible pour rétablir l'équilibre; les Bavarois l'écrasent et continuent leur mouvement en avant.

L'ensemble de ces combats forme le premier moment de la bataille.

Bientôt l'Empereur la juge perdue; il reconnaît la supériorité numérique des coalisés, et il se détermine à la retraite. Pour la préparer et la couvrir, il prononce un retour offensif destiné à arrêter et à tromper l'ennemi. Il lance sur La Rothière une division de sa réserve. Le village est enlevé, mais bientôt reperdu. Néanmoins, grâce à une attaque brusquée, la retraite commence avec ordre. Pendant que le gros de

l'armée se retire sur le pont de Lesmont, le duc de Raguse reste en position à la gauche, de manière à menacer les colonnes ennemies qui voudraient entamer la poursuite. Lui-même a sa retraite par le pont de Rosnay, derrière la Voire. Le général Drouot, avec les batteries de la garde, incendie La Rothière et contribue encore à couvrir le mouvement rétrograde de l'armée. Enfin, la retraite s'effectue avec ordre et sans être vivement inquiétée par l'ennemi. La victoire reste aux alliés; ils perdent 6,000 à 7,000 hommes; nous en perdons à peu près autant, dont 2,400 prisonniers; nous perdons de plus environ 60 bouches à feu. L'effet moral de cette bataille est considérable, car elle détruit le prestige d'invincibilité de Napoléon, elle force l'armée française à se replier d'abord sur Troyes et ensuite sur Nogent, derrière la Seine. Pendant ce temps, le duc de Raguse se retire par Rosnay et Arcis-sur-Sézanne, où il prend position. Les alliés ne nous suivent que faiblement et ne cherchent pas immédiatement à profiter de leur victoire.

Vers le 9 février, nous trouvons un intervalle de repos qui forme la séparation entre la première et la deuxième période de la campagne de 1814.

III.

Après le 9 février nous entrons dans la deuxième période de la campagne.

A la suite de la bataille de La Rothière, les alliés, encouragés par leurs succès, s'arrêtent pour combiner un nouveau plan d'opérations. Ils se décident à marcher sur Paris en deux grandes masses, qui doivent descendre parallèlement les deux vallées de la Marne et de la Seine. Ils pensent n'avoir plus rien à craindre de l'armée française, qu'ils supposent en partie désorganisée; ils espèrent, en se séparant, pouvoir marcher et vivre plus facilement; enfin Blücher, en s'élevant au nord, veut rallier les trois corps d'York, de Langeron et de Kleist, venant du blocus des places, et qu'il eût été dangereux de laisser seuls dans la

vallée de la Marne. Le mouvement était donc bien motivé ; mais il devint dangereux par la manière dont il fut exécuté et par la position de l'armée française, qui se trouvait sur la ligne d'opérations intermédiaire, la route de Nogent à Paris par Provins.

L'armée de Silésie se met en marche la première et se dirige immédiatement sur Châlons. Elle s'empare de cette ville et pousse devant elle le faible corps du duc de Tarente, que nous avons vu arriver tout récemment de Mézières. Le 10 février, elle présente quatre masses échelonnées les unes à la suite des autres, et à de grandes distances, dans la vallée de la Marne, de la manière suivante : le corps de Sacken est à La Ferté-sous-Jouarre devant l'arrière-garde de Macdonald ; le corps d'York est à Château-Thierry ; celui d'Alsuwief à Champaubert ; enfin les corps de Kleist et de Kapzevich sont à Vertus, dans les environs de Châlons. Au même moment, l'armée de Bohême appuie vers sa gauche et se trouve en arrière de Troyes, de sorte que les deux armées alliées se trouvent complètement séparées.

Le 9 février, l'Empereur est à Nogent. Il a son aile gauche, sous le duc de Raguse, à Sézanne. Il apprend la marche décousue de l'armée de Silésie ; il forme le projet de tomber sur son flanc gauche, de la couper en deux et d'accabler ensuite ses diverses parties isolément.

Il part de Nogent le 9, par la route d'Épernay, ligne de communication qui rejoint la vallée de la Seine à la vallée de la Marne ; son mouvement est couvert, du côté de l'ennemi, par la forêt de la Traconne et les marais de Saint-Gond. Il laisse sur la route de Troyes les 2e et 7e corps d'infanterie avec les 5e et 6e corps de cavalerie, sous les ordres des maréchaux Victor et Oudinot, avec mission de résister, autant que possible, aux attaques de la grande armée.

Le 10, au matin, l'armée française débouche par Pont-Saint-Prix sur Champaubert. Le général Alsuwief se déploie et veut tenir. L'Empereur le fait attaquer de front, et, en même temps, profitant de sa supériorité numérique, il le fait tourner par les deux ailes. Les Russes sont battus, perdent

1200 hommes tués ou blessés, 1800 prisonniers et 21 pièces de canon. L'armée française a pénétré entre les divers corps de l'armée de Silésie.

Napoléon établit alors le duc de Raguse à Étoges, pour contenir les corps venant de Châlons ; puis il se rabat à gauche sur Montmirail avec le gros de son armée, pour prendre à revers les corps de Sacken et d'York. Tous deux ont reçu l'ordre de Blücher de se concentrer à Montmirail ; mais les Russes marchent toute la nuit, arrivent à 5 heures du matin et prennent position derrière le ravin de la Haute-Épine, tandis que les Prussiens ne commencent leur mouvement que dans la matinée, et ne peuvent arriver que dans l'après-midi. L'Empereur, qui a pris position de grand matin en avant de Montmirail, derrière le ravin de Marchais, va donc pouvoir accabler successivement les deux corps ennemis.

Avant de commencer l'étude de la bataille de Montmirail, jetons un coup d'œil sur l'organisation des corps qui doivent y prendre part et sur le terrain où ils vont s'engager.

Le corps russe de Sacken, qui se présente le premier, est formé de deux corps d'infanterie et d'un corps de cavalerie ; chaque corps d'infanterie comprend 2 divisions, et chaque division 2 ou trois brigades. L'ensemble présente un effectif de 26 bataillons, 28 escadrons, un certain nombre d'escadrons de cosaques et 72 bouches à feu. Ce corps s'est déployé derrière le ravin de la Haute-Épine, sa droite au Petit-Morin, sa gauche à la Haute-Épine, couverte par sa cavalerie qui s'étend dans la plaine ; son front s'appuie au hameau de l'Épine-aux-Bois. L'ensemble de la position est à cheval sur la route de Châlons à Paris.

Le corps prussien d'York, qui se présentera dans l'après-midi par la route de Château-Thierry, comprend quatre divisions d'infanterie avec une division de cavalerie ; il compte environ 30 bataillons et 40 escadrons ; mais son avant-garde seule, débouchant de Fontenelle, pourra prendre part à l'action.

L'armée française comprend une division du 6e corps, la division Ricard, empruntée au duc de Raguse ; puis les deux divisions de la garde, Friant et Michel, formant le corps du duc de Trévise ; ensuite une partie du corps du maréchal Ney, et enfin la cavalerie de la garde avec une division de gardes d'honneur.

Le champ de bataille comprend les positions des armées en présence, c'est-à-dire les positions de la Haute-Épine, de Marchais et de Fontenelle ; il est limité au sud par le Petit-Morin ; il s'étend au nord jusque vers Rosoy ; à l'est jusqu'à Montmirail, et enfin à l'ouest jusqu'à Vieux-Maisons.

L'intention de l'Empereur est d'arrêter le corps de Sacken et de l'empêcher de percer sur Montmirail. Le plan du général russe est, au contraire, de forcer le passage en opérant par sa droite dans le fond de la vallée.

Examinons maintenant les divers moments de l'engagement.

Un des deux corps russes reste en position, tandis que l'autre, franchissant le ruisseau de l'Épine-aux-Bois, se dirige sur Marchais et Pommessone. A Marchais, les Russes trouvent d'abord une résistance qu'ils ne peuvent vaincre ; mais ils s'emparent de Pommessone. L'Empereur, qui attend l'arrivée de toutes ses troupes, se contente de contenir les Russes. Puis, quand la division Michel est arrivée, il l'établit à l'angle des deux routes de La Ferté et de Château-Thierry, de manière à servir de réserve et à observer les Prussiens. En même temps, il porte en avant la division Friant et il attaque avec sa droite la gauche des Russes, de manière à les séparer des Prussiens et à les rejeter dans la vallée. Le maréchal Ney, à la tête de 4 bataillons de la garde pris dans la division Friant, exécute cette attaque et s'empare de la Haute-Épine. La cavalerie française s'étend dans la plaine, sur la gauche des Russes.

Cependant leur corps de droite a obtenu quelques succès ; après avoir occupé Pommessone, il s'est emparé de Marchais. L'Empereur fait reprendre ce village ; et, en même temps, profitant de ses succès sur la route de Châlons, il

prend à revers les colonnes de la droite des Russes ; il les accable et les met en pleine déroute.

Les Prussiens paraissent vers Fontenelle ; mais ils sont contenus par une brigade de la division Michel. Bientôt, voyant qu'ils ne peuvent rétablir les affaires, ils se mettent en retraite sur Château-Thierry.

La victoire de Montmirail est complète. Les Russes perdent 3,000 hommes tués ou blessés, 800 prisonniers et 26 pièces de canon. De plus, ils sont obligés de faire une retraite pénible à travers champs pour rejoindre le corps prussien sur la route de Château-Thierry. Ils y laissent une partie de leurs équipages.

Le lendemain, 12 février, l'Empereur poursuit les deux corps ennemis réunis ; il les bat aux Caquerets ; il accable leur arrière-garde en avant de Château-Thierry ; enfin il les rejette sur la rive droite de la Marne. Le 13, Napoléon fait continuer la poursuite au delà de ce cours d'eau.

Pendant ce temps, le duc de Raguse est resté en position à Étoges, de manière à couvrir les derrières de l'armée. Le 11 et le 12, Blücher reste immobile ; le 13 seulement, il se décide à marcher en avant ; il force le duc de Raguse à se retirer dans la direction de Montmirail.

L'Empereur, prévenu, revient alors rapidement sur ses pas. Le 14, l'ennemi continue son mouvement. Le corps du duc de Raguse vient d'évacuer Vauchamps ; l'avant-garde ennemie en débouche, lorsque tout à coup elle se trouve en présence de l'armée française déployée.

Le 6e corps forme la ligne de bataille ; la garde est en réserve ; une division arrivant d'Espagne manœuvre dans le lointain sur l'extrême gauche des Prussiens et attire leur attention ; toute la cavalerie, réunie sous le commandement du général Grouchy, tourne leur droite.

L'avant-garde de Blücher est enlevée. Voyant en même temps ses derrières menacés par notre cavalerie, le général ennemi se met en retraite ; mais, à la hauteur de Janvilliers, Grouchy parvient à couper une partie de sa colonne ; il s'empare de 500 hommes et de 4 pièces de canon. En avant de Champaubert, il répète la même manœuvre et s'empare

encore de prisonniers et d'artillerie. Enfin, le soir, à la nuit fermée, le duc de Raguse, avec quelques troupes de la division Lagrange, se jette sur Étoges et y prend le général Urusoff avec 500 hommes.

La journée de Vauchamps coûte à l'ennemi 15 pièces d'artillerie, 10 drapeaux, 2,000 prisonniers et 7,000 hommes tués ou blessés.

La seconde période de la campagne de 1814 est certainement la plus remarquable. En cinq jours, grâce à la justesse de ses combinaisons, à la précision de ses manœuvres, au courage de ses soldats et aux fautes de l'ennemi, l'Empereur remporte quatre victoires, fait de nombreux prisonniers qu'il envoie à Paris, désorganise l'armée de Silésie et la met pour quelque temps hors d'état de rien entreprendre. Il la rejette au delà de Châlons, où elle se reconstitue avec les renforts de l'armée du Nord.

Pendants que ces événements ont lieu dans la vallée de la Marne, l'armée du Nord est descendue de Namur sur Soissons, dont elle s'est emparée; appelée au secours de Blücher, elle a abandonné sa conquête et s'est portée dans la direction de Châlons. En même temps, l'armée de Bohême s'est mise en mouvement aussitôt après que Napoléon a quitté Nogent. Elle s'avance sur plusieurs colonnes : la colonne de droite, comprenant deux corps, marche sur Nogent; la colonne principale, comprenant le gros de l'armée, marche sur Sens et Montereau ; la colonne de gauche, composée particulièrement de troupes légères et de cosaques, marche sur Joigny et Montargis; les réserves suivent la grande route de Troyes à Paris.

Les ducs de Reggio et de Bellune, trop faibles pour résister à l'armée de Bohême, se retirent sur Nangis, puis sur l'Yères, où ils rallient le duc de Tarente, venu de Meaux; les trois maréchaux prennent position derrière la ligne de l'Yères et cherchent à couvrir la capitale.

La grande armée alliée continue son mouvement offensif; mais bientôt elle s'avance avec plus de circonspection, parce qu'elle vient d'apprendre les désastres de l'armée de Silésie.

L'ensemble des manœuvres et des combats que nous venons d'examiner, et qui forme la deuxième période de la campagne, se termine vers le 15 février.

IV.

Le 15 février, l'armée de Bohême occupe les positions suivantes :

A droite, l'avant-garde du comte Pahlen est à Nangis ; le corps de Wittgenstein est à Provins ; les réserves sont à Nogent et à Méry. Au centre, le corps de Vrède franchit la Seine à Bray et marche sur Dannemarie. A gauche, les deux corps du prince de Wurtemberg et de Giulay s'avancent par Sens, Pont-sur-Yonne et Montereau. Le 16 février, les trois avant-gardes franchissent la Seine ; les maréchaux Victor et Oudinot sont en position derrière l'Yères.

Napoléon, qui vient de triompher de l'armée de Silésie, veut maintenant arrêter les progrès de l'armée de Bohême. Il part le 15 de Montmirail et se dirige par la Ferté-sous-Jouarre sur Guines, utilisant ainsi pour la troisième fois une des lignes de communication qui conduisent de la Seine à la Marne. Le 17, il rencontre à Mormant l'avant-garde du comte Pahlen ; il le bat, et il jette immédiatement ses troupes sur les trois directions où l'ennemi se présente : à gauche, le duc de Reggio se dirige sur Provins ; au centre, le duc de Bellune et le comte Gérard rencontrent, à Valjouan, près de Villeneuve-le-Comte, la division bavaroise Lamotte ; ils lui infligent un échec et se rabattent ensuite sur Montereau, en laissant le duc de Tarente suivre les Bavarois sur Dannemarie et Bray ; enfin, à la droite de l'armée française, le général Pajol, placé sur la route de Melun, se dirige vers Montereau. La garde, accablée de fatigue, reste à Nangis ; elle vient de Montmirail en poste, et elle a fait 150 kilomètres ou environ 38 lieues en trente-quatre heures.

Les colonnes alliées, étonnées de ces attaques soudaines, se retirent vers la Seine.

L'Empereur aurait voulu que ce même jour, 17, le duc

de Bellune se fût porté jusqu'à Montereau. Il lui reproche violemment de s'être arrêté à Montigny. Il n'est pas probable cependant que le maréchal eût pu emporter la ville d'emblée, puisque le prince de Wurtemberg y était établi depuis plusieurs jours, et que le lendemain il s'y défendait avec une grande vigueur.

Le 18, en effet, a lieu le combat de Montereau. Napoléon veut s'emparer du pont pour déboucher sur la rive gauche. Le prince de Wurtemberg veut arrêter la poursuite de l'armée française et donner le temps à la grande armée de se concentrer.

Le corps du prince de Wurtemberg se compose d'une avant-garde forte de 3,200 fantassins et 1500 chevaux, d'un corps de bataille fort de 12,000 fantassins et 800 chevaux, organisés en 19 bataillons et 8 escadrons, formant 3 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie ; l'ensemble est donc de 15,000 fantassins et de 2,300 cavaliers.

Du côté des Français, l'Empereur dispose du 2e corps, celui du duc de Bellune, fort de 5,000 hommes, et comprenant les deux divisions Duhesme et Château ; ensuite de la réserve de Paris, sous les ordres du comte Gérard, comprenant aussi deux divisions et forte de 4,500 hommes ; puis de la garde, forte de 4,500 hommes également, mais dont les têtes de colonne seules peuvent prendre part à l'action ; enfin, sur la route de Melun, se trouve le général Pajol avec une division d'infanterie de 5,000 hommes et une division de cavalerie de 1400 chevaux.

Le prince de Wurtemberg occupe une position demi-circulaire située sur les hauteurs de Surville et appuyant ses deux ailes à la rivière ; le front est couvert en partie par un ravin et s'appuie au village de Villaron ; mais les derrières de la position sont mal constitués pour la retraite ; ils présentent des pentes rapides qui descendent vers la Seine, et ensuite un long défilé formé par le double pont de la Seine et de l'Yonne.

La position offensive des Français se trouve sur le plateau qui domine Montereau, et le débouché le plus facile pour arriver sur l'ennemi est formé par la route de Melun.

L'ordre de bataille défensif du prince de Wurtemberg présente deux lignes bordant le ravin et s'appuyant sur le village de Villaron, occupé par trois bataillons ; plusieurs batteries couvrent le front ; la cavalerie est à la gauche, à cheval sur la route de Melun : une brigade sert de réserve, au château de Surville ; une autre brigade se trouve sur la rive gauche en tête de la ligne de retraite ; enfin deux batteries, placées sur cette même rive, appuient les deux flancs de l'ordre de bataille.

Examinons rapidement les divers moments de l'engagement.

L'Empereur débouche par deux directions, la route de Melun et celle de Forges. Le général Pajol arrive le premier par la route de Melun ; il nettoie le bois de Valence ; il se déploie vis-à-vis de la gauche ennemie, et il engage avec elle une vive canonnade. Le duc de Bellune débouche par Forges, vers neuf heures du matin ; une de ses divisions attaque Villaron, l'autre se déploie à gauche, et jette des tirailleurs dans le ravin ; Villaron est pris, puis reperdu ; le général Château cherche alors à se glisser dans Montereau par le pied des hauteurs.

Il est une heure, et la position est encore intacte.

Le général Gérard arrive avec la réserve de Paris, qui est accompagnée de 40 bouches à feu. L'Empereur, mécontent du maréchal Victor, donne le commandement au général Gérard. Celui-ci fait déployer son artillerie pour préparer l'attaque. Les Wurtembergeois veulent charger ces batteries à la baïonnette ; ils sont repoussés, et, vers deux heures, quatre colonnes d'attaque se dirigent sur la position : l'une s'empare définitivement de Villaron ; une autre pénètre dans Montereau et menace les ponts. Le prince de Wurtemberg veut se mettre en retraite et retire d'abord sa cavalerie. Le général Pajol profite du moment, charge avec vigueur et à propos la gauche ennemie ; il la renverse et entre pêle-mêle avec elle dans Montereau. La retraite est difficile, la poursuite très vive ; l'ennemi perd 3,000 hommes tués ou blessés, 3,000 prisonniers, 6 canons et 4 drapeaux. Nous perdons environ 2,000 hommes.

L'armée française, maîtresse des ponts de Montereau, débouche le 19 sur la rive gauche de la Seine. L'Empereur espère couper quelques corps ennemis ; mais il est trop tard, l'armée de Bohême tout entière s'est repliée sur Troyes.

Napoléon la suit, et, la trouvant en position devant la ville, il croit à une bataille ; mais il est trompé par la prudence de Schwartzemberg, qui se dérobe encore et se retire derrière l'Aube.

Pendant ce temps, l'armée de Silésie réorganisée, est venue à Méry, afin de prêter son concours à l'armée de Bohême dans le cas où celle-ci aurait accepté la bataille devant Troyes ; son avant-garde soutient même un engagement à Méry. Puis, voyant Schwartzemberg se mettre en retraite, Blücher se regarde comme libre de ses manœuvres : il se reporte vers la Marne et vers l'Ourcq, espérant s'ouvrir de ce côté le chemin de Paris et voulant en même temps rallier à son armée les deux corps de Bulow et de Wintzingerode, que le grand conseil de la coalition vient de mettre sous ses ordres. Il rencontre devant lui les corps des maréchaux Marmont et Mortier ; il les repousse jusque derrière l'Ourcq.

Napoléon, de Troyes, où il est entré le 24 février, suit cette nouvelle manœuvre de Blücher. Il voit la grande armée qui recule en refusant tout engagement. Il perd l'espoir de l'entamer. Il pense à se jeter sur les derrières de l'armée de Silésie et à renouveler contre elle la manœuvre de Champaubert.

Telle est la troisième période de la campagne, qui dure du 15 février au 24 du même mois.

V.

L'armée de Silésie devenue libre de ses manœuvres, quitte la vallée de l'Aube et se porte dans celle de la Marne, comme nous l'avons dit précédemment. Le 27, elle se présente devant La Ferté-sous-Jouarre et le 28 devant Meaux. La ligne de défense formée par la Marne et par l'Ourcq est occupée par les deux maréchaux Mortier et Marmont avec

environ 12,000 hommes ; ils ont détruit tous les ponts jusqu'à Lagny.

L'ennemi ne pouvant franchir la Marne, remonte la rive gauche de l'Ourcq, en cherchant un point de passage. Le 1er mars, le corps de Kleist, formant l'avant-garde, tente un passage de vive force à Lisy. Il est repoussé. L'armée de Silésie remonte alors vers la Ferté-Milon, cherchant à se rapprocher de l'armée du Nord, qui est aux environs de Soissons.

Pendant ce temps, l'Empereur que nous avons laissé à Troyes, en part le 27 pour venir manœuvrer sur les derrières de l'armée de Silésie ; il passe par Sézanne et arrive le 1er mars à la Ferté-Gaucher. Le 3 mars, l'armée de Silésie commence à se trouver dans une situation critique ; elle est harassée, découragée, en partie désorganisée par des combats malheureux, des marches forcées et le mauvais temps. Elle se dirige sur Soissons, pressée en queue par les maréchaux et ayant sur son flanc droit l'Empereur, qui menace sa ligne de retraite. Mais Wintzingerode, qui vient de Reims et qui se trouve devant Soissons, sur la rive gauche de l'Aisne, avec un corps de l'armée du Nord, jette un pont à Mizy pour assurer les communications d'une rive à l'autre ; en même temps la capitulation de Soissons, qui se rend à un autre corps de la même armée, celui de Bulow, venant de Laon, assure encore mieux la retraite de Blücher. Dès lors celui-ci se trouve hors de danger. Il réunit les 50,000 hommes qu'il ramène aux 50,000 autres des deux corps de Bulow et de Wintzingerode, et il est ainsi à la tête de 100,000 hommes. Nous remarquerons que la capitulation de Soissons fut évidemment un événement malheureux pour nous, mais qu'on en a exagéré l'importance. La manœuvre de l'Empereur contre l'armée de Silésie échoue moins par la capitulation de Soissons que par l'arrivée sur les deux rives de l'Aisne des deux corps de l'armée du Nord.

Le 4 mars, Blücher garnit la ligne de l'Aisne avec ses 100,000 hommes ; les maréchaux Mortier et Marmont sont devant Soissons avec 15,000 à 16,000 hommes ; l'Empereur est à Fismes avec 30,000 hommes. Malgré l'énorme dispro-

portion des forces et des moyens, Napoléon espère encore écraser Blücher et continue à manœuvrer contre lui. Pendant qu'à la gauche les maréchaux font une attaque contre Soissons, l'Empereur fait enlever devant lui le pont de Béry-au-Bac ; le 5, il fait occuper Reims ; le 6, il débouche sur la rive droite de l'Aisne par Béry-au-Bac, et il prend la route de Laon. Mais, pendant ce temps, Blücher a fait occuper fortement le plateau de Craonne par le corps du prince Woronzoff ; il manœuvre en même temps avec les autres corps de son armée de manière à barrer le passage à l'armée française sur la route de Laon. Napoléon s'arrête alors à Corbeny et fait front à gauche, de manière à enlever la position de Craonne avant d'aller plus loin.

Cette position est située sur un contrefort assez étroit qui sépare la vallée de l'Aisne de celle de la Lette ; son front se trouve en arrière de l'étranglement de Heurtebize, marqué par deux ravins qui descendent l'un vers la Lette et l'autre vers l'Aisne ; les abords sont formés de pentes très raides ; Craonne, situé en avant de la position, à 2 ou 3 kilomètres, représente un poste détaché, dont l'enlèvement donne lieu à un combat préparatoire livré le 6, veille de la bataille ; la ferme de Heurtebize, les villages d'Ailes et de Vassognes forment des postes avancés en avant du front ; le flanc gauche est couvert par la Lette et le flanc droit par l'Aisne ; l'intérieur est formé par un plateau à pentes douces, que toutes les armes peuvent parcourir facilement, mais qui est trop découvert et qui n'offre pas d'abris pour les réserves ; enfin les derrières présentent à Cerny une seconde position à peu près parallèle à la première et formée par un second étranglement du plateau. Nous ajouterons que le terrain réservé à l'armée offensive est défavorable ; les deux ailes de cette armée seront dans les ravins ; le centre opérera sur un plateau étroit ; enfin les débouchés qui conduisent sur la position ennemie sont battus de toutes parts.

Le corps de Woronzoff, qui vient s'établir sur la position de Craonne comprend quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie ; il est fort d'environ 16,000 fantas-

sins et de 5,000 chevaux. Le corps de Sacken se trouve en arrière sur le même plateau et, quoique éloigné, sert de réserve.

Le prince Woronzoff a déployé deux divisions en première ligne, une en seconde ligne, et il garde la dernière en réserve. Il a placé sa cavalerie à l'aile droite, où le terrain est favorable à son action. Il a réparti son artillerie en trois fortes batteries, devant le centre et les deux ailes, indépendamment d'une partie conservée en réserve.

Pendant ce temps, les autres corps de Blücher manœuvrent autour de l'armée française, et la cavalerie alliée, formant environ 12,000 chevaux, sous les ordres de Wintzingerode, cherche à déborder notre droite ; heureusement elle s'égare et elle ne peut pas prendre part à l'action.

Napoléon prend l'ordre de bataille offensif suivant : le maréchal Ney forme l'aile droite avec trois divisions comprenant environ 3,800 hommes ; le maréchal Victor forme le centre avec deux divisions d'infanterie comprenant environ 5,400 hommes et deux divisions de cavalerie comprenant environ 3,500 chevaux ; le général Nansouty forme l'aile gauche avec 2,000 chevaux ; la réserve comprend trois divisions d'infanterie de la garde avec une division de cavalerie. L'ensemble de l'armée française présente 23,000 fantassins et 6,500 chevaux.

L'Empereur veut faire à la fois une attaque d'aile et une attaque centrale ; mais le maréchal Ney, chargé de la première, entre trop tôt en action et empêche la simultanéité des deux opérations. Le maréchal, en effet, débouchant de Vaucler, se porte sur le village d'Ailles et est repoussé.

Le centre entre en action à son tour et débouche sur Heurtebize. Les Russes abandonnent la ferme en y mettant le feu. Le maréchal Victor les suit, franchit l'étranglement du plateau, et parvient à se déployer vis-à-vis de la première ligne russe. Les deux partis échangent à petite portée une violente canonnade.

En même temps, à l'aile gauche, le général Nansouty essaye de déboucher sur le plateau ; mais il est contenu par la cavalerie opposée.

L'action s'étend ainsi d'un bout à l'autre du champ de bataille ; mais notre droite est repoussée ; notre gauche échoue ; notre centre tient ferme un moment sur le terrain conquis, mais finit par être culbuté et rejeté dans le ravin par une charge à la baïonnette des Russes. L'Empereur, pour le soutenir, fait essayer une charge de cavalerie qui ne réussit pas. Le premier moment de l'engagement est ainsi tout à fait à notre désavantage.

Dans le deuxième moment, le centre, renforcé d'une division, renouvelle son attaque. Le général Colbert, avec les lanciers de la garde, parvient à déboucher par le sentier de la ferme des Roches. Au même instant, le prince Woronzoff reçoit du maréchal Blücher l'ordre de battre en retraite. Il évacue sa position. L'Empereur le fait poursuivre par toute sa cavalerie et par 6 batteries de réserve de la garde. On obtient quelques succès dans cette poursuite. L'armée française s'arrête à l'Ange-Gardien, pendant que les Russes, après une halte de quatre heures à Chavignon, reprennent la route de Laon.

La perte des Français à la bataille de Craonne est de 8,000 hommes ; celles des Russes de 3,000 seulement.

L'Empereur veut néanmoins continuer son offensive sur Laon. Le 8, il suit donc le corps russe sur la route de Soissons à Laon, et il donne l'ordre au duc de Raguse de s'avancer de Béry-au-Bac sur la route de Reims à Laon.

Le 9, de grand matin, l'Empereur fait enlever le défilé d'Étouvelle, qui constituait un poste détaché en avant de la position de Laon. Puis il débouche par la route de Soissons, pendant que le maréchal Marmont débouche par celle de Reims. L'armée française est divisée en deux faibles masses qui sont séparées l'une de l'autre par un intervalle de trois lieues et par des marécages. C'est dans ces conditions qu'a lieu la bataille de Laon.

Les six corps de l'armée de Silésie et de l'armée du Nord sont en bataille perpendiculairement aux deux routes par

lesquelles arrivent les corps français. Le centre de cette armée s'appuie à la ville et à la montagne de Laon, qu'occupe un corps entier de l'ennemi. Les autres corps sont placés à droite, à gauche et en réserve. Sur le front de la position, les alliés occupent comme postes avancés les villages de Clacy, Ardon et Semilly.

L'Empereur, débouchant à la faveur du brouillard, fait attaquer les trois villages, qui sont pris et repris plusieurs fois. A la fin de la journée, celui de Clacy nous reste seul. Du côté de la route de Reims, le duc de Raguse débouche de Fétieux avec son faible corps ; il attaque et enlève le village d'Athies, poste avancé devant la gauche ennemie ; mais là se bornent ses succès, et, à l'entrée de la nuit, deux corps prussiens, prenant brusquement l'offensive, renversent sa cavalerie, culbutent son infanterie sur la route de Reims et s'emparent de la moitié de son artillerie. Le duc de Raguse ne peut rallier son monde qu'à Fétieux.

Telle est la première journée de la bataille de Laon.

Le lendemain, 10 mars, malgré l'échec de la droite, l'Empereur, qui n'a plus que 17,000 hommes, attaque de nouveau les 100,000 hommes qui sont en présence. Ceux-ci, après après avoir repoussé nos premiers efforts, prennent l'offensive à leur tour et cherchent à enlever le village de Clacy, auquel s'appuie la gauche française. Mais la vigoureuse défense de ce village par le général Charpentier arrête l'ennemi et sauve l'armée française, qui se retire sur Soissons.

A Soissons, l'Empereur reçoit quelques renforts et réorganise son armée.

Il apprend que, le 12, le corps de Saint-Priest, arrivant d'Allemagne, vient d'entrer dans Reims. Il le fait attaquer le 13 par le duc de Raguse, qui lui inflige un échec et qui réoccupe la ville.

Pendant que l'Empereur a opéré sur l'Aisne, comme nous venons de le voir, la grande armée alliée a manœuvré contre les maréchaux Macdonald et Oudinot. Le 27 février, au moment où Napoléon quittait Troyes, le maréchal Oudinot était

à Bar-sur-Aube avec 20,000 fantassins et 6,000 cavaliers ; le maréchal Macdonald était à La Ferté-sur-Aube avec 7,000 fantassins et 4,500 chevaux. Les alliés prennent l'offensive, et les deux corps de Wrède et de Wittgenstein, formant environ 50,000 hommes, attaquent Bar-sur-Aube le 27 ; au même moment, les deux corps du prince de Wurtemberg et de Giulay, forts d'environ 36,000 fantassins et 6,000 chevaux, attaquent La Ferté. Le maréchal Oudinot résiste une partie de la journée, mais devant l'immense supériorité numérique des alliés qui, indépendamment des corps mis en action, ont encore en arrière tous leurs corps de réserve, il est forcé de battre en retraite sur Troyes. Le maréchal Macdonald est obligé, au même moment, d'abandonner La Ferté et de se retirer à Bar-sur-Seine. Le 4 mars, les deux maréchaux sont encore obligés d'abandonner Troyes et de se replier sur Nogent. Ils y restent en observation. — Le prince de Schwartzemberg, craignant de voir arriver sur ses derrières, soit Napoléon, soit le maréchal Augereau, reste à Troyes jusqu'au 13 mars, laissant reposer son armée et attendant des nouvelles de Blücher.

L'ensemble des mouvements que nous venons de voir forme la quatrième période de la campagne de France.

VI.

Nous arrivons à la cinquième période, qui va du 13 mars au 4 avril.

Le 13 mars, pendant que l'Empereur est à Reims, le prince de Schwartzemberg reprend l'offensive et pousse le duc de Tarente jusqu'à Provins, où le maréchal arrive le 17.

Napoléon se reporte vivement sur la Seine ; il part de Reims le 15, en deux colonnes ; l'une se dirige sur Châlons et l'autre sur Épernay. Les maréchaux Mortier et Marmont restent sur l'Aisne, opposés à Blücher, avec 13,000 fantassins et 6,000 chevaux. L'empereur a sous ses ordres directs 3 divisions d'infanterie formant 10,000 hommes, et 5 divisions de cavalerie, formant 6,000 chevaux. Il va rallier les

maréchaux, qui ont une force à peu près égale. La première colonne française marche de Châlons sur Plancy ; la seconde se dirige d'Épernay sur Arcis.

La grande armée alliée, prévenue de ces mouvements, se concentre à Arcis. Le 19, l'Empereur passe l'Aube à Plancy et remonte la rive gauche pour rallier sa deuxième colonne. Le 20 et le 21, il livre à la grande armée les combats d'Arcis-sur-Aube, dans lesquels il débouche avec 28,000 hommes devant une armée de 118,000. Il devait être accablé ; mais la lenteur des alliés et l'énergie de nos attaques sauvent encore une fois l'armée.

L'Empereur se retire alors sur Vitry, et prend la résolution de se jeter sur les derrières des alliés, pour couper leurs lignes d'opérations. En conséquence, le 22, il passe la Marne au gué de Frignicourt, après avoir sommé inutilement Vitry. Le 23, il arrive à Saint-Dizier.— Pendant ce temps, Blücher s'est approché de Schwartzemberg, et les deux grandes armées alliées opèrent leur jonction à Sommepuis, auprès de Vitry, se refermant pour ainsi dire derrière l'armée française. Les généraux Mortier et Marmont veulent rejoindre l'Empereur et marchent de Fismes sur Château-Thierry, Montmirail et Étoges : mais à Soudé-Sainte-Croix, ils trouvent la route barrée par toutes les forces coalisées. Le 24, ils se mettent en retraite sur Sézanne. Leur arrière-garde est attaquée à Fère-Champenoise et y perd 24 canons. Au même moment, un convoi d'artillerie et de vivres, sous les ordres du général Pacthod, et sous l'escorte de 3,000 gardes nationaux, s'avançait de Bergères sur Vatry, espérant rejoindre les maréchaux. Ce convoi tombe au milieu de l'armée alliée, et, malgré une héroïque résistance, il reste au pouvoir de l'ennemi.

Les coalisés, réunis alors en nombre considérable, fiers de leurs succès, et, de plus, encouragés par des lettres qui leur dévoilaient la situation morale de la capitale, les coalisés prennent la résolution de marcher droit sur Paris, en faisant suivre Napoléon par un corps léger composé surtout de cavalerie.

Le 25, les maréchaux se retirent de Sézanne sur Coulom-

miers. Ils sont suivis en queue par toutes les forces alliées, et ils voient arriver sur leur flanc droit les corps de l'ennemi laissés sur l'Aisne, lesquels, au défilé de Montis, cherchent à barrer la route aux faibles corps français. Les deux maréchaux se rabattent alors sur Provins et se dirigent ensuite sur Paris par Nangis et Melun.

Les armées de Bohême et de Silésie s'avancent, la première par la route de Sézanne et la seconde par la route de Montmirail. Elles ne trouvent devant elles qu'une seule division, celle du général Compans, qui se retire par La Ferté-sous-Jouarre, Meaux, Clayes, Villeparisis et Bondy. Le 29, les corps des maréchaux et la division Compans se réunissent sous Paris. Les deux grandes armées alliées débouchent dans la plaine, au delà de Bondy.

Pendant ce temps, l'Empereur se porte sur les derrières des coalisés ; il croit être suivi par toutes leurs forces ; mais bientôt il s'aperçoit de son erreur, il revient alors sur ses pas, bat à Saint-Dizier le corps qui le poursuivait, arrive le 28 à Montiérender, le 29 à Doulencourt, et apprend que les alliés occupent déjà Meaux.

Il marche alors sur Paris.

Le 30, l'armée française arrive à Troyes ; l'Empereur s'avance avec l'avant-garde jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque. Il part ensuite en poste pour Fontainebleau. A la Cour-de-France, le lendemain, 31 mars, au moment où il se rend à Paris, il rencontre les troupes des maréchaux qui évacuent la capitale, et il apprend alors les événements de la bataille de Paris.

Une bataille, en effet, a été livrée sous Paris le 30 mars. L'engagement a eu lieu sur les hauteurs qui couvrent la ville au nord. Les Français y occupaient une position défensive, tandis que les alliés développaient dans la plaine leur ordre de bataille offensif.

L'armée française comprenait les deux corps des maréchaux Mortier et Marmont. Le maréchal Marmont défendait la droite de la position, depuis Montreuil jusqu'à Pantin, avec 9,000 fantassins et 3,000 cavaliers ; il avait devant lui

l'armée de Bohême, arrivant par la grande route de Meaux, flanquée sur sa gauche par deux corps qui suivaient la route de Lagny et le cours de la Marne. Le maréchal Mortier défendait la gauche de la position, de Pantin à Saint-Ouen, avec 9,000 fantassins et 2,000 chevaux ; il devait combattre l'armée de Silésie, qui débouchait du Bourget, masquait Saint-Denis et se déployait entre le canal et la Seine. Le 29 mars, les deux maréchaux avaient couché à Charenton et à Saint-Mandé ; le 30, ils se mettent en mouvement à la pointe du jour pour occuper leurs positions respectives. La cavalerie du duc de Raguse s'étend sur deux lignes entre la route de Vincennes et Montreuil ; l'infanterie prend sa ligne de bataille de Montreuil à Pantin, en occupant comme points d'appui, Montreuil, Malassise, Bagnolet, le parc de Bruyères, le bois de Romainville et le village de Pantin ; la réserve, formée par une simple brigade de la division Ricard, est massée en arrière du centre. Le duc de Trévise, qui se déploie à la suite, occupe la Villette et Montmartre. 12,000 gardes nationaux protègent les barrières et font le service intérieur de Paris.

Les coalisés embrassent tout l'espace entre la Seine et la Marne. Deux corps suivent comme nous l'avons dit, la rive droite de la Marne, surveillant de ce côté les mouvements de Napoléon. Les autres corps de l'armée de Bohême débouchent de Bondy et attaquent Pantin et Romainville.

Une partie de l'armée de Silésie attaque par la droite du canal sur les deux routes du Bourget et des Petits-Ponts. Une autre partie, formant la quatrième colonne, emporte Aubervilliers et se dirige sur Montmartre et Clichy.

Les coalisés disposent d'environ 150,000 hommes contre 23 ou 24,000 Français. Suivons les diverses péripéties de cette lutte inégale.

Les Russes attaquent Pantin et débouchent sur le plateau de Romainville avant l'arrivée du duc de Raguse.

Celui-ci débouche à son tour, se déploie et repousse les assaillants. Pendant cette première phase de l'engagement, toutes les colonnes ennemies manœuvrent autour de Paris.

Bientôt les Russes renouvellent leur attaque sur le pla-

teau; mais, n'étant pas convenablement soutenus, ils sont repoussés. A 11 heures du matin, la position est encore intacte.

Barklay donne un peu de repos à ses troupes, en attendant la mise en action des autres colonnes alliées. Les Prussiens entrent en ligne à leur tour, et les attaques recommencent à la fois sur le plateau et sur la route des Petits-Ponts.

Les alliés déploient des forces considérables, et le roi Joseph, qui a suivi de loin la marche de l'action, se retire en envoyant aux maréchaux l'autorisation de capituler. Le duc de Raguse, cependant, résiste avec énergie; mais il est obligé de céder au nombre; Pantin est emporté; Belleville est sur le point d'être enlevé; toutes les colonnes des coalisés s'avancent et gagnent du terrain; encore quelques moments, et les débris de l'armée seront acculés aux barrières. Le duc de Raguse sent que le moment est arrivé de faire usage de l'autorisation qui lui a été envoyée par le roi Joseph. Il conclut une suspension d'armes et se dispose à l'évacuation de Paris.

Le 31 mars, l'armée française est en retraite, et la capitale de la France est au pouvoir des alliés.

Napoléon concentre sur l'Essonne et à Fontainebleau les troupes qui lui restent; il réunit 50 à 60,000 hommes. Il pense à tenter une attaque désespérée contre les 200,000 alliés réunis sous Paris. Mais ses maréchaux n'en veulent plus. Le duc de Tarente et le prince de la Moskowa demandent à Napoléon d'abdiquer. Le maréchal Marmont négocie avec le prince de Schwartzemberg; pendant qu'il est à Paris, son corps, entraîné par quelques généraux, abandonne sa position et passe aux alliés. Dès lors la cause de l'Empereur est perdue. Il abdique. Les Bourbons sont rappelés et la campagne de 1814 est terminée.

VII.

Nous avons vu les événements décisifs de la campagne de

1814, ceux qui ont lieu entre les armées principales, qui ont Paris pour objectif et qui amènent la fin de la lutte. Pour compléter notre étude, il nous faut encore jeter un coup d'œil sur les autres parties du théâtre de la guerre et examiner rapidement les opérations de l'armée de Lyon, celles de l'armée des Pyrénées et celles de l'armée d'Italie.

Étudions d'abord les opérations de l'armée de Lyon.

Au moment où la grande armée alliée entre en France, une division légère, celle du comte de Bübna, est détachée de cette armée, se dirige sur Genève et de là menace Lyon et Grenoble. La prise de Genève a lieu pour ainsi dire sans résistance. La France, épuisée par les pertes des campagnes précédentes, n'a plus que des conscrits et des dépôts à opposer aux armées de la coalition. Le comte de Bübna, maître de Genève, place un corps d'observation vers la gauche, dans la vallée de l'Arve, pour surveiller les routes de Chambéry et de Grenoble. Puis il s'étend par sa droite pour chercher à se lier à la grande armée ; il s'empare de Bourg et de là descend sur Lyon.

Le maréchal Augereau a été nommé au commandement de l'armée de Lyon. En arrivant dans cette ville, il trouve pour toute force militaire 1200 conscrits réunis sous les ordres du général Musnier. Établis sur la route de Bourg, ils forment le seul obstacle que les Autrichiens doivent rencontrer sur leur chemin.

Heureusement le comte de Bübna, étonné de trouver si peu de résistance et craignant quelque surprise, ne s'avance qu'en tâtonnant. Ses hésitations donnent le temps au maréchal d'appeler des renforts, et une première fois Lyon est sauvé.

La retraite des Autrichiens permet l'organisation de l'armée du Rhône ; cette armée se divise en deux corps distincts, celui du maréchal Augereau qui couvre Lyon et celui du général Marchand qui couvre Grenoble. L'un et l'autre comprennent les troupes des divisions territoriales voisines,

des gardes nationaux, des conscrits, et enfin des renforts tirés de la Catalogne pour Lyon, et de l'Italie pour Grenoble.

Le maréchal a bientôt un corps d'armée comprenant trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie, avec un effectif d'environ 22,000 combattants.

L'Empereur lui prescrit de prendre l'offensive le plus rapidement possible et de faire une diversion sur les derrières de l'armée de Bohême. Malheureusement les moyens ne sont pas en rapport avec le but. Lorsque, après de grands efforts, nous réunissons à peine 30,000 hommes pour prendre l'offensive, les coalisés en rassemblent 70,000 à Châlons et les dirigent sur Lyon.

Le 17 février, néanmoins, Augereau met ses troupes en mouvement; il forme deux colonnes, l'une sur la route de Nantua et l'autre sur celle de Mâcon. En même temps le général Marchand se porte en avant et repousse l'ennemi sous Genève.

L'armée alliée, au même moment, descend la vallée de la Saône. Elle comprend la division Bübna, plus 3 corps de chacun 2 ou 3 divisions d'infanterie avec une division de cavalerie. L'ensemble de ces troupes présente 84 bataillons, 90 escadrons, et comprend 60,000 fantassins et 12,000 chevaux, sous les ordres du prince de Hesse-Hombourg. L'avant-garde alliée occupe Mâcon au moment où le maréchal Augereau dirige sur cette ville sa colonne de gauche. Celle-ci, après un premier succès, vient échouer devant des forces très supérieures. Le maréchal se replie sur Limonest. Le 18, l'ennemi fait une reconnaissance offensive qui donne lieu au combat de Saint-Georges. Le 20 a lieu la bataille de Limonest.

Pour cette bataille, le maréchal dispose de 3 divisions d'infanterie (dont une arrive d'Espagne pendant l'action) et d'une division de cavalerie. Il établit sa droite entre Limonest et Couzon, son centre à Dardilly, sa gauche sur la route de Clermont, occupant sur cette route, comme poste détaché en avant de la position, la tour de Salvagny. La réserve est à l'embranchement des routes de Moulins et de Clermont, à l'entrée du faubourg de Vaise.

L'ennemi a toutes ses forces réunies et dispose de 60,000 hommes. Il forme trois attaques : l'une sur la route de Mâcon, l'autre sur la route de Moulins, la troisième avec un corps secondaire, le long de la Saône. Il garde en réserve un corps tout entier sur la route de Mâcon. Il agit surtout avec sa droite contre notre gauche de manière à nous tourner.

Nos positions, beaucoup trop étendues pour le nombre de nos troupes, ne sont pas suffisamment garnies ; aussi notre droite, se voyant tournée par la vallée de la Saône, se met en retraite et arrive sur les hauteurs de la Roche-Cardon et de la Juchère ; notre centre est obligé de suivre le mouvement et se replie également. Le maréchal fait alors un vigoureux retour offensif et réoccupe les deux plateaux de la Juchère et de la Roche-Cardon ; il lance en même temps sa cavalerie sur les deux routes de Mâcon et de Clermont, d'un côté les hussards, de l'autre les cuirassiers.

Les Autrichiens sont contenus et l'armée française peut effectuer sa retraite.

Mais le lendemain l'ennemi occupe la ville ; Augereau se retire sur Valence, où il arrive le 23.

Le général Marchand, en apprenant ces événements, quitte immédiatement les environs de Genève ; il bat en retraite sur Grenoble avec ordre et en contenant l'ennemi.

Bientôt l'annonce des événements de Paris met fin aux hostilités.

Augereau conclut un armistice et fait paraître sa fameuse proclamation où il annonce la déchéance de l'Empereur et le rétablissement des Bourbons.

Tels sont les événements militaires des vallées du Rhône et de la Saône ; ils n'ont qu'une influence secondaire sur les résultats de la campagne.

VIII.

Passons aux opérations de l'armée des Pyrénées.

Au moins de janvier 1814, lord Wellington, qui est entré

en France à la suite de la bataille de Vittoria, se dispose à continuer ses opérations, malgré le retour de Ferdinand VII en Espagne. Il a sous ses ordres directs 72,000 hommes en Navarre et 48,000 en Aragon. Il occupe aux Pyrénées occidentales la ligne de la Bidouze, de Saint-Jean-Pied-de-Port à Bidart.

Le maréchal Soult, qui commande l'armée française, a sa droite à Bayonne et sa gauche aux montagnes. Il a 60,000 hommes, bientôt réduits à 40,000 par le départ de 3 divisions qui sont demandées par l'Empereur.

Le théâtre d'opérations présente trois objectifs : Bordeaux, Agen et Toulouse, et par suite trois lignes d'opérations. Les lignes de défense successives de l'armée française sont : la Bidouze, les deux gaves de Pau et d'Oléron, l'Adour et la Garonne.

Le mois de janvier se passe en escarmouches insignifiantes. Mais, le 14 février, les alliés, qui disposent de tous leurs moyens, prennent l'offensive. Ils opèrent d'abord sur notre gauche pour attirer de ce côté l'attention du maréchal ; puis, quand celui-ci a dégarni sa droite, lord Wellington agit brusquement de ce côté, franchit les gaves vers leur embouchure, bloque Bayonne et repousse l'armée française sur Orthez. Celle-ci s'y concentre, y prend position, et, le 27 février, y livre une bataille défensive à l'armée anglaise.

Le maréchal appuie la gauche de son ordre de bataille à Orthez et la droite à des villages. L'aile droite, sous le général Reille, comprend deux divisions ; le centre, sous le général d'Erlon, en comprend deux autres ; la gauche, sous le général Clauzel, deux autres encore ; la réserve est formée d'une brigade d'infanterie et d'une brigade de cavalerie. L'effectif de l'armée française est d'environ 30,000 hommes.

Les Anglais, profitant de leur supériorité numérique, s'avancent en deux masses : l'une par la rive gauche du gave et l'autre par la rive droite, cherchant à tourner notre droite.

Le maréchal Soult, après une résistance énergique, est obligé d'abandonner sa position. Il se retire sur Sault-de-Navaille, derrière le Luy de Béarn. Le 29 mars, il recule encore plus loin, vers Saint-Sever, derrière l'Adour.

A la bataille d'Orthez, les pertes de chaque parti sont à peu près égales.

C'est alors à Saint-Sever que le maréchal, abandonnant Bordeaux et Agen, se décide à faire sur Toulouse une retraite parallèle à la frontière, trouvant dans cette manœuvre les avantages suivants : il se retire dans un pays difficile, propre à la guerre de chicane ; il attire les Anglais loin de la mer, qui est leur véritable base d'opérations ; enfin il se rapproche de l'armée française d'Aragon, qui évacue l'Espagne par l'autre extrémité des Pyrénées. A la suite de cette résolution, le maréchal remonte l'Adour sur Maubourguet et Rabastens ; il livre plusieurs combats d'arrière-garde ; puis il se dirige sur Toulouse par Tarbes, Saint-Gaudens, Martre et Noé.

Pendant ce temps, les Anglais ont dirigé une colonne sur Bordeaux ; elle y est entrée le 12 mars. Le 16, ils reprennent l'offensive et se mettent à la poursuite du maréchal Soult.

Le 10 avril, les deux armées sont en présence et se livrent la bataille de Toulouse, dont nous allons esquisser les principaux événements.

Nous devons indiquer d'abord la force et l'organisation des armées opposées.

L'armée anglo-espagnole comprend cinq corps : celui du maréchal Beresford, fort de 12,000 fantassins et de 1200 chevaux ; celui du général Hill, fort de 15,000 fantassins et de 2,500 chevaux ; celui du général Picton, fort de 10,000 fantassins et de 3,000 chevaux. Ces trois premiers corps sont organisés de la même manière et présentent chacun deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. Le 4e corps est le corps espagnol du général Freyre, fort de

18,000 hommes d'infanterie et de 900 chevaux. Le 5e corps forme la réserve, ayant également un effectif de 18,000 fantassins et de 900 chevaux. L'ensemble de l'armée anglaise présente un total de 71,000 fantassins et de 9,000 chevaux.

L'armée française comprend trois corps, ayant chacun deux divisions d'infanterie ; elle a de plus une division de cavalerie de 2,400 chevaux et une division de réserve composée particulièrement de conscrits et occupant Toulouse. Sa force est d'environ 30,000 hommes.

La position française est à cheval sur la Garonne ; sur la rive gauche, elle comprend le faubourg Saint-Cyprien, bien retranché et présentant un bon appui ; sur la rive droite, le front de la position suit d'abord la ligne du canal, puis une chaîne de hauteurs qui couvrent Toulouse au nord et que l'on appelle les hauteurs du Calvinet. L'ensemble du tout forme à l'ouest de la ville une ligne demi-circulaire.

Wellington se déploie devant la position et en attaque les différents points ; il dirige le général Hill sur le faubourg Saint-Cyprien ; puis, sur la rive gauche, le général Picton attaque les ponts du canal, c'est-à-dire le pont Jumeau, le pont des Minimes et le pont Matabiau ; le général Freyre, avec l'armée espagnole, attaque la redoute de la Pujade ; la réserve marche derrière le centre ; enfin, à l'extrême gauche, le maréchal Beresford est encore en arrière et ne peut pas prendre part au commencement de l'action. Cet ordre de bataille offensif présente un grave inconvénient : il est séparé en deux parties par la Garonne, et si Wellington n'avait pas eu une supériorité numérique aussi prononcée, il aurait pu éprouver un désastre.

Du reste, le premier moment de l'engagement est tout à l'avantage des Français ; les attaques anglaises sont partout repoussées avec de grandes pertes ; vers le milieu de la journée, la position est intacte.

C'est alors que le maréchal Beresford entre en ligne. Il a franchi le Lers à la Croix-Daurade ; il exécute ensuite une marche de flanc tactique entre cette rivière et la position française. Précédé de sa brigade de cavalerie, il s'avance

sur deux colonnes avec ses deux divisions. Il est obligé de laisser son artillerie en arrière, à cause de l'état du terrain détrempé par les pluies. Il défile à une distance de 1000 ou 1200 pas des ouvrages français. La manœuvre du maréchal Beresford est donc extrêmement audacieuse. Écrasé par notre artillerie, ayant le désavantage du terrain, il paraît devoir être accablé par deux divisions d'infanterie que le maréchal Soult lance du haut de la position. Malheureusement ces divisions débouchent mal ; leurs généraux sont tués ou blessés ; elles masquent l'artillerie des ouvrages ; les Anglais montrent une grande fermeté ; enfin la fortune est désormais contre la France, et les ennemis remportent la victoire par la manœuvre même qui devait la leur arracher. Notre droite est obligée d'abandonner sa position et est rejetée sur le pont des Demoiselles. Dans la nuit du 10 au 11, le maréchal s'enferme dans Toulouse. Mais le lendemain, craignant pour sa ligne de retraite, il se retire vers Castelnaudary.

La bataille de Toulouse nous coûte environ 3,000 hommes tués ou blessés et 500 prisonniers. Les alliés perdent à peu près 4,500 hommes.

Le 23 avril, une convention militaire met fin aux hostilités, et, le 30 mai, la paix termine la guerre de 1814 sur ce théâtre comme sur les précédents.

IX.

Il nous reste à voir les opérations de l'armée d'Italie.

De ce côté, le théâtre d'opérations est formé par la vallée du Pô. Trois armées y sont en présence. Le prince Eugène, avec 34,000 fantassins, 2,800 cavaliers et 66 bouches à feu, est établi sur l'Adige, de Castagnaro à Rivoli. Le maréchal de Bellegarde, avec l'armée autrichienne, forte de 84 bataillons et de 63 escadrons, présentant un effectif de 70,000 hommes, se trouve sur la rive gauche du même cours d'eau. Enfin, au sud du Pô, Murat s'avance avec l'armée

napolitaine, forte de 23,000 hommes ; l'on ne sait d'abord pour quel parti il va combattre ; mais bientôt il se déclare hautement pour l'Autriche, et dès lors le prince Eugène, pour ne pas être tourné, est obligé de se retirer sur la ligne du Mincio, où il s'établit, la gauche à Mozembano et Peschiera, la droite à Mantoue.

Les Autrichiens suivent l'armée française avec circonspection.

Tel est l'état des choses en Italie dans les premiers jours de février 1814.

Le prince Eugène se décide alors à livrer bataille pour rejeter les Autrichiens au delà de l'Adige et pour avoir le temps d'assurer son flanc droit. Il franchit le Mincio à Goïto. Au même moment, les Autrichiens prenaient également l'offensive et se dirigeaient en deux colonnes sur Pozzolo et Mozembano, pour y passer le Mincio de vive force.

Le 9 février, les deux armées se rencontrent inopinément pendant l'exécution de ce double mouvement ; toutes deux se côtoyaient sans le savoir ; elles se font face immédiatement et l'action s'engage.

Chaque armée appuie l'une de ses ailes au Mincio et l'autre à des villages. Après un choc violent, les Autrichiens doivent céder le champ de bataille, et 50,000 vieux soldats reculent devant 30,000 conscrits.

Le lendemain 10, le prince Eugène revient sur sa première position. Les Autrichiens, espérant un meilleur succès que la veille, reprennent l'offensive. Mais ils sont repoussés, pendant que, vers la droite, les Napolitains, renforcés d'un corps autrichien, sont battus par le général Grenier sur le Taro et à Parme.

La position de l'armée française n'en est pas moins critique ; indépendamment des deux armées qu'elle a devant elle, elle est encore menacée par un corps anglais qui débarque à Livourne.

Mais, le 16 avril, arrive la nouvelle des événements de Paris. Le prince Eugène conclut un armistice et évacue l'Italie.

X.

La campagne de 1814, dont nous venons d'esquisser les traits principaux, est une campagne malheureuse pour la France ; elle la refoule dans ses limites de 1792, et elle lui arrache toutes ses conquêtes de la République et de l'Empire. Mais elle laisse intacte sa gloire militaire ; car, dans cette campagne, la France lutte seule contre l'Europe entière ; elle est envahie de toutes parts par des armées plus nombreuses encore que celles de 1870 ; elle n'a pour sa défense que quelques vieux soldats, débris des armées impériales, et des conscrits sachant à peine se servir de leurs armes ; néanmoins elle montre une énergie et un dévouement qui, vers le 10 février, semblent près de triompher du nombre. L'Empereur lui-même paraît avoir retrouvé, pour la défense de la France, son activité de 1796, et il donne à la population et à l'armée l'exemple du courage au milieu des dangers et de la constance au milieu des revers.

De plus, cette campagne nous offre bien des enseignements pour la défense du pays.

Ainsi, nous remarquerons d'abord qu'au début des opérations, les trois maréchaux Victor, Marmont et Ney, chargés de la défense de la frontière, s'empressent de reculer devant les masses de l'invasion et ramènent à Vitry leurs faibles corps d'armée. Ils fournissent ainsi à l'Empereur des cadres qui reçoivent les conscrits, les soldats rappelés, des gardes nationaux, et qui permettent de reconstituer les armées. Si les maréchaux s'étaient renfermés dans leurs trois places de Strasbourg, de Mayence et de Metz, l'ennemi les aurait bloqués avec des forces supérieures ; il aurait été maître de la campagne et la guerre aurait été plus tôt terminée.

En second lieu, nous remarquerons l'habileté avec laquelle Napoléon emploie les lignes de communication qui réunissent la Seine et la Marne, c'est-à-dire la route de Saint-Dizier à Bar-sur-Seine par Brienne, celle de Nogent

à Épernay par Champaubert, celle de la Ferté-sous-Jouarre à Montereau par Mormant, qu'il utilise successivement pour se porter tour à tour contre Schwartzemberg et contre Blücher.

En troisième lieu, nous remarquerons le rôle des cours d'eau du théâtre des opérations ; d'abord de la Seine et de la Marne, dont les deux vallées servent de lignes d'opérations ; ensuite de l'Aisne, de l'Ourcq, de l'Aube, de l'Yonne, de l'Yères, etc., qui nous servent de lignes de défense. Sur ces cours d'eau et sur ces routes, c'est-à-dire sur ces lignes stratégiques de l'échiquier, Napoléon fait une guerre défensive, différente de celle que nous avons vu faire précédemment par Wellington et par Barklay, mais à laquelle il donne le cachet particulier de son caractère et de son génie.

Enfin, nous remarquerons que si Paris avait été fortifié en 1814, s'il avait pu résister quelques jours, les mouvements de nos armées auraient été bien plus libres, la marche des alliés de Fère-Champenoise sur Paris n'aurait pas eu lieu, ou bien la manœuvre de l'Empereur sur Saint-Dizier aurait réussi et les en aurait fait repentir.

Ces diverses considérations nous paraissent devoir exercer une certaine influence sur l'organisation militaire de notre nouvelle frontière ; car les événements de 1870 nous placent, sous le rapport territorial, dans une situation analogue à celle où nous étions dans les premiers jours de janvier 1814.

Les principaux ouvrages qui traitent de la campagne de 1814 sont les suivants : Histoire de cette campagne, par le général Koch ; la même, par le général de Vaudoncourt ; le tome VI des *Mémoires du duc de Raguse ;* les *Mémoires du général Belliard ;* le 23e volume des *Victoires et Conquêtes ;* le 17e volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire ;* les *Opérations de l'armée de Lyon*, par le commandant Ducasse ; la *Guerre de la Péninsule*, par Napier ; la *Correspondance de Napoléon Ier ;* l'*Art de la guerre au XIXe siècle ;* les *Mémoires du comte de Ségur*, etc.

CAMPAGNE DE 1815

I.

Au commencement de 1815, Napoléon apprend, à l'île d'Elbe, le mécontentement général qui règne en France contre le gouvernement de Louis XVIII. Il apprend encore que les puissances alliées regardent sa présence sur les côtes de France comme dangereuse pour la tranquillité de l'Europe, et que l'on a déjà proposé de le déporter à Sainte-Hélène. Enfin, on lui annonce que les membres du congrès de Vienne sont loin d'être d'accord, et que les souverains de Prusse et de Russie sont partis mécontents pour rentrer dans leurs États. Cette dernière nouvelle était fausse ou du moins prématurée; si elle eût été vraie, elle pouvait exercer une grande influence sur les événements.

Quoi qu'il en soit, Napoléon se décide à tenter la fortune et à rentrer en France ; il trompe les croisières anglaises ; il débarque le 1er mars au golfe Jouan avec quelques centaines d'hommes de sa garde ; il traverse la France en triomphateur ; le 20 mars, il rentre aux Tuileries, et il relève l'Empire.

A cette nouvelle, les coalisés oublient leurs dissentiments; ils déclarent à Napoléon une guerre à outrance; ils lancent contre lui un décret de proscription, et ils s'engagent à n'écouter de sa part aucune proposition.

Napoléon aurait donc voulu la paix qu'elle n'était plus possible. Son retour était considéré comme une déclaration de guerre. On s'y prépare de part et d'autre.

La France, seule et sans alliés, va lutter contre une coalition de l'Europe tout entière.

Ses ressources, vers le 20 mars, sont les suivantes : elle a 102 régiments d'infanterie à 2 bataillons, présentant un effectif de 91,000 hommes, et 57 régiments de cavalerie, présentant un effectif de 28,000 cavaliers; en y joignant la garde à pied et à cheval, les troupes de l'artillerie, du génie, du train des équipages, on arrive à un total d'environ 150,000 hommes. Napoléon s'occupe immédiatement d'augmenter cette armée et de la mettre sur le pied de guerre. Il porte les régiments d'infanterie de deux à cinq bataillons. Pour remplir les cadres, il rappelle les soldats congédiés ; il lève la conscription de l'année; il décrète l'organisation de la garde nationale ; enfin, il achète de toutes parts des chevaux de selle et de trait. Au mois de mai, l'armée compte un effectif de 360,000 hommes, dont plus de la moitié peut entrer en campagne. Au mois de juillet, l'Empereur comptait en avoir le double.

Mais la situation politique de la France mettait obstacle à l'exécution des mesures militaires. A Paris, les anciens révolutionnaires entravaient, par leurs défiances, la marche du gouvernement. Dans le Midi et dans l'Ouest, le parti royaliste avait pris les armes ; la guerre civile était commencée; le duc d'Angoulême commandait dans la vallée du Rhône, et le marquis de la Rochejaquelein opérait dans la Vendée.

La France, menacée sur toutes ses frontières, était donc encore obligée de soutenir deux guerres civiles à l'intérieur.

L'Empereur organise ses forces actives d'après les nécessités de la situation et de la manière suivante :

Il crée 7 corps d'infanterie, présentant chacun un effectif moyen de 15,000 à 20,000 hommes, et comprenant 3 ou 4 divisions d'infanterie avec 1 division de cavalerie légère. Le 1er corps est à Lille; le 2^{e}, à Valenciennes ; le 3^{e} à Maubeuge ; le 4^{e}, à Metz, sous le nom d'armée de la Moselle ; le 5^{e}, à Strasbourg, sous le nom d'armée du Rhin ; le 6^{e}, à Laon ; le 7^{e}, à Lyon, sous le nom d'armée des Alpes. Napoléon crée en même temps quatre corps de cavalerie, puis

quatre corps d'observation : celui du Jura, celui du Var, celui de Toulouse et celui de Bordeaux, destinés à la défense des frontières les moins menacées. Enfin, en Vendée, il organise une armée de 25,000 hommes commandée par le général Lamarque.

C'est là la première organisation des forces actives françaises, présentant un effectif de 160,000 fantassins et de 30,000 cavaliers.

Le reste de nos soldats est dans les dépôts et dans les places, formant, avec la garde nationale, les garnisons des forteresses et fournissant des postes sur les frontières.

Nous ne parlons pas, dans cette répartition, du corps du Midi, sous les ordres du maréchal Grouchy ; il réprime promptement la tentative du duc d'Angoulême et est dissous aussitôt après.

Voyons maintenant quelles sont les forces de la coalition.

Les corps alliés qui avaient fait la campagne de 1814 n'avaient pas été licenciés. Ils étaient encore organisés, pourvus de leur matériel, et prêts à se mettre en mouvement. A la nouvelle du retour de l'Empereur, il suffit de quatre ordres de route partis de Vienne pour diriger sur les frontières de la France les armées de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche, de l'Angleterre et de toute l'Allemagne, c'est-à-dire environ un million d'hommes.

Les forces de la coalition sont réparties de la manière suivante :

En première ligne, il y a cinq armées : l'armée anglo-néerlandaise, sous le duc de Wellington, forte de 100,000 hommes, et devant opérer dans les Pays-Bas ; l'armée prussienne de Blücher, forte de 135,000 hommes, ayant sa base d'opérations à Coblentz, et devant opérer sur la Meuse ; l'armée russe de Barklay de Tolly, forte de 225,000 hommes, et devant partir du moyen Rhin ; l'armée austro-bavaroise du prince de Schwartzemberg, forte de 250,000 hommes et basant ses opérations sur le haut Rhin ; enfin,

l'armée d'Italie, sous le général Frémont, forte de 75,000 hommes, victorieuse de Murat à Tolentino, et devant menacer notre frontière des Alpes.

Ces cinq armées sont en première ligne; mais, en seconde ligne, viennent des corps de réserve qui portent à plus d'un million d'hommes le nombre des troupes de la coalition.

C'est ainsi que se présente, au mois de mai, la situation générale des puissances belligérantes. D'une part, l'on voit la France, seule, sans alliés, épuisée de sang et d'argent par les campagnes précédentes, déchirée par la guerre civile et par les fureurs des partis, faisant appel à ses dernières ressources pour mettre en activité environ 200,000 hommes. D'autre part, on voit la Russie, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, l'Allemagne, en un mot, l'Europe entière, disposant d'un million d'hommes actifs, avec des réserves énormes, ayant, par le moyen de l'Angleterre, des ressources immenses en argent et en matériel; agissant sous une seule et même direction, pour un seul et même but; possédant, en un mot, tous les avantages dans la lutte qui va s'ouvrir, tandis que la France, au contraire, a contre elle toutes les chances.

Examinons les plans de campagne des généraux opposés.

Celui des coalisés est simple. Confiants dans leur immense supériorité numérique, ils veulent prendre l'offensive à la fois sur tous les points de la frontière, depuis Bâle jusqu'à Dunkerque, et marcher concentriquement sur Paris. Ils fixent au 1er juillet le commencement de leurs opérations.

L'Empereur avait deux partis à prendre. D'abord, il pouvait rester sur la défensive et attendre l'attaque de la coalition, en mettant des garnisons dans les places fortes et en achevant les travaux commencés pour faire de Paris et de Lyon deux grands camps retranchés; il pouvait ensuite, avec ces points d'appui fortement occupés, manœuvrer autour des coalisés, retarder leur marche, menacer leurs communications et livrer enfin sous Paris, une dernière bataille qui déciderait le destin de l'Empire. Ce premier plan don-

nait le temps de compléter les préparatifs de la défense, mais il donnait aussi aux alliés le temps de compléter leurs dispositions d'attaque ; de plus, il livrait à l'invasion le tiers de la France, environ trente départements. Le second plan de campagne qui s'offrait à l'Empereur était de prendre immédiatement l'offensive avec les moyens dont il disposait, de se jeter sur l'armée ennemie la plus rapprochée et de l'accabler avant que les autres pussent entrer en ligne. Une première victoire pouvait amener de grands résultats, peut-être la dissolution de la coalition. Ce plan avait en outre l'avantage de préserver la France de l'invasion et de porter la guerre en Belgique. L'Empereur adopte le dernier de ces deux plans de campagne, qui était plus conforme que le premier à la nature de son génie et aux nécessités du moment. Il veut entrer subitement dans les Pays-Bas et attaquer les deux armées anglaise et prussienne. Sachant qu'elles ont étendu leurs cantonnements le long de la frontière, il espère pouvoir se placer entre elles et les accabler isolément.

Mais quel est le terrain sur lequel vont avoir lieu les opérations ?

Le théâtre de la guerre de 1815 embrasse la France entière, puisque les armées de la coalition menacent toutes nos frontières. Le théâtre particulier des opérations dont nous nous occupons est borné au nord par le Rhin, à l'est par l'Argonne, au sud par la Seine et à l'ouest par la mer. Ce théâtre comprend la Belgique, où se passe la première partie de la campagne, et le nord de la France, où se passe la deuxième partie.

En Belgique, nous trouvons trois zones différentes : l'une près de la mer, basse et coupée de cours d'eau ; l'autre à cheval sur la Meuse, présentant un pays assez accidenté et difficile ; la troisième, intermédiaire aux deux premières, comprenant le pays entre la Sambre et la Meuse et présentant de grandes facilités pour les mouvements des armées. Trois lignes d'opérations correspondent à ces trois zones : la première part de Lille et se dirige sur Gand, centre de

l'armée anglaise, en traversant de nombreux cours d'eau que l'ennemi peut utiliser comme lignes de défense ; la seconde part de Maubeuge et se dirige sur Bruxelles par Charleroi, en profitant de l'intervalle entre la Sambre et l'Escaut et en traversant les Quatre-Bras, point de jonction des deux armées ennemies ; enfin la troisième se dirige sur Namur, le long de la Meuse, et aboutit au milieu des cantonnements de l'armée prussienne. C'est évidemment la seconde de ces lignes que l'Empereur doit choisir pour l'exécution de son plan de campagne. Les points stratégiques les plus importants de cette première partie de l'échiquier sont : Bruxelles, Gand, Namur, Charleroi, les Quatre-Bras, Ligny, Mont-Saint-Jean, etc.

En France, c'est-à-dire sur la deuxième partie de l'échiquier, le terrain se présente de la manière suivante aux armées qui veulent tenter l'invasion. On trouve d'abord une ligne de places fortes à demi démantelées, mal armées, mal approvisionnées, n'ayant pour garnison que des vétérans et des bataillons de garde nationale. Puis les faibles lignes de la Somme, de l'Oise et de l'Aisne, qui auraient pu servir de lignes de défense, mais qui ne furent pas utilisées, parce que la disproportion était trop forte et qu'après Waterloo l'armée française était trop désorganisée. Les lignes d'opérations sur Paris sont les deux routes de Bruxelles, l'une par Avesnes, Saint-Quentin et Compiègne, qui sera suivie par l'armée prussienne ; l'autre par Cambrai et Péronne, qui sera suivie par l'armée anglaise. Les points stratégiques sont d'abord les places fortes de la frontière, puis Paris, qui est l'objectif principal de l'échiquier et qui présente dans sa partie septentrionale une sorte de camp retranché, bien couvert par la Seine et le canal Saint-Denis, mais dont la partie méridionale est moins bien défendue.

Tel est l'aspect général du pays qui va servir de théâtre aux opérations. Avant d'aller plus loin et d'entreprendre l'étude des événements, nous allons indiquer l'organisation et les positions des différentes armées belligérantes vers le 14 juin 1815.

L'armée anglaise présentait deux corps, une réserve d'infanterie et une réserve de cavalerie. Le 1er corps, commandé par le prince d'Orange, comprenait 4 divisions et était fort de 30,000 hommes. Le 2e corps, commandé par le général Hill, comprenait 3 divisions et une brigade, et était fort aussi de 30,000 hommes. La réserve d'infanterie, sous les ordres directs du duc de Wellington, était organisée également en trois divisions et une brigade, avec une force d'environ 30,000 hommes. Enfin, la réserve de cavalerie comprenait à peu près 16,000 chevaux; l'ensemble de cette armée présentait donc un effectif de cent et quelques mille hommes. Elle était composée de troupes appartenant à des nationalités différentes, d'Anglais, de Hollandais, de Belges et d'Allemands, mais en général de soldats aguerris, bien commandés, soumis à une discipline sévère et très propres aux batailles défensives que le duc de Wellington avait si souvent livrées en Espagne avec succès. Au 14 juin, les deux premiers corps étaient cantonnés le long de la frontière de France, la droite à la mer, la gauche vers Frasnes et Genappe. Le 1er corps avait son quartier général et son point de rassemblement à Ath; le 2e corps avait pour point de rassemblement Nivelles, Braine-le-Comte et Enghien. La cavalerie était en seconde ligne aux environs de Grammont. La réserve se trouvait autour de Bruxelles, une partie en avant de la ville, une partie en arrière.

L'armée prussienne comprenait 4 corps. Le 1er corps, sous le général Ziethen était formé de 4 divisions d'infanterie avec une division de cavalerie; il présentait un effectif de 27,200 fantassins et de 4,800 cavaliers. Le 2e corps, sous le général Pirch, avait une composition analogue, 4 divisions d'infanterie et une division de cavalerie; il était fort de 28,800 fantassins et de 5,400 chevaux. Le 3e corps, sous le général Thielman, comprenait également 4 divisions d'infanterie avec une division de cavalerie formant 26,400 fantassins et 4,800 chevaux. Enfin, le 4e corps, sous le général Bülow, avec la même organisation que les précédents, présentait une force de 28,800 fantassins et de 7,200 chevaux. L'effectif de l'armée prussienne était d'environ 111,000 fantassins

et de 22,000 cavaliers. L'ensemble des deux armées, anglaise et prussienne, était donc d'à peu près 235,000 hommes. Les cantonnements de l'armée prussienne étaient établis de la manière suivante : Le 1er corps s'étendait de Charleroi à Namur avec son point de rassemblement à Sombref. Le 2e corps était cantonné sur la Meuse aux environs de Namur, avec son lieu de rassemblement à Namur même. Le 3e corps était placé le long de la frontière française, sur la rive droite de la Meuse, avec son point de rassemblement à Assesses. Enfin, le 4e corps, servant de réserve, était cantonné autour de Liège et devait se rassembler sur cette ville. Les deux armées alliées se donnaient la main vers les Quatre-Bras.

L'armée française était composée de cinq corps d'infanterie et de quatre corps de cavalerie. Le 1er corps d'infanterie, sous les ordres du comte d'Erlon, comprenait quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie ; il était fort de 20,000 hommes. Le 2e corps, sous les ordres du comte Reille, comprenait quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie ; il était fort de 22,800 hommes. Le 3e corps, sous les ordres du comte Vandamme, comprenait trois divisions d'infanterie avec une division de cavalerie et était fort de 16,000 hommes. Le 4e corps, sous les ordres du comte Gérard, comprenait trois divisions d'infanterie avec une division de cavalerie et était fort de 14,600 hommes. Le 4e corps avait dû former d'abord l'armée de la Moselle ; il était à Metz et avait devant lui 30,000 Prussiens sous les ordres du général Kleist. L'Empereur jugea plus convenable de l'appeler à l'armée du Nord, en masquant son mouvement par des détachements de gardes nationaux. Le 4e corps pouvait assurer la victoire sur le point principal, tandis que, laissé à Metz, il eût été immédiatement coupé de Paris en cas de revers. Le dernier corps d'infanterie de l'armée du Nord était le 6e, sous les ordres du comte de Lobau, comprenant trois divisions d'infanterie avec une division de cavalerie et fort de 12,600 hommes. Les quatre corps de cavalerie étaient formés chacun de deux divisions. Le 1er corps, sous les ordres du comte Pajol, comprenait les

chasseurs et les hussards, et était fort de 2,800 chevaux. Le 2e corps, sous les ordres du général Exelmans, comprenait les dragons et était fort de 3,000 chevaux. Le 3e corps, sous les ordres du comte Milhaud, comprenait 3,600 cuirassiers. Le 4e corps, sous les ordres du général Kellermann, comprenait 3,700 cuirassiers et carabiniers. La réserve était formée par la garde, dont l'infanterie comprenait trois divisions, deux de vieille garde et une de jeune garde formant environ 12,000 hommes ; dont la cavalerie comprenait deux divisions, environ 2,000 chevaux ; dont l'artillerie et les sapeurs présentaient un effectif de 2,400 hommes ; l'ensemble de la garde était de 18,400 hommes. Le total général de l'armée française était de 120,000 hommes environ, c'est-à-dire la moitié des armées alliées. Seulement l'artillerie était nombreuse ; elle comptait 350 bouches à feu, environ 3 pièces par 1,000 hommes. Le 14 juin au soir, l'armée française était disposée de la manière suivante : le 1er corps était à Solre-sur-Sambre ; le 2e corps à Ham-sur-Eure ; ces deux corps formaient l'aile gauche de l'armée ; les 3e et 6e corps se trouvaient à Beaumont, formant le centre et ayant derrière eux la garde, la réserve de cavalerie et les parcs ; le 4e corps était à Philippeville, formant avec une division de cuirassiers la droite de l'armée.

Le 14 juin au soir, les deux armées alliées étaient tranquilles dans de larges cantonnements, à 5 ou 6 lieues de la frontière française. Blücher était à Namur ; Wellington à Bruxelles, et ce dernier concentrait toute son attention vers Lille et Dunkerque, où l'Empereur avait prescrit quelques démonstrations pour tromper l'ennemi. Au même moment, l'armée française se trouvait réunie tout entière dans un espace resserré, derrière la forêt de Beaumont, prête à déboucher en masse sur le point de jonction des deux armées alliées.

Nous retrouvons ainsi dans les préliminaires de la campagne de 1815 le génie d'organisation de Napoléon, et en même temps son coup d'œil stratégique. Nous le revoyons, comme en 1800 avant Marengo, en 1805 avant Austerlitz, en 1809 avant Wagram, organisant une armée à l'insu de

l'ennemi, la rassemblant vis-à-vis du point le plus important de l'échiquier, et se disposant à déboucher tout à coup sur ce point avant que ses adversaires aient pu le prévoir.

II.

Les opérations commencent dans la nuit du 14 au 15 juin.

Rassemblée sur les points que nous avons indiqués, par des marches de concentration habiles, l'armée française se met en mouvement le 15 juin de grand matin, et exécute une marche stratégique de front sur trois colonnes. La colonne de gauche comprend les 1er et 2e corps ; elle se dirige sur Marchienne-au-Pont, et après avoir franchi la Sambre, elle doit marcher sur Gosselies. La colonne du centre est précédée par une avant-garde générale comprenant le corps de cavalerie légère du général Pajol, avec tous les sapeurs et les marins de la garde, qui doivent préparer des moyens de passage sur la Sambre ; la cavalerie légère s'étendant devant l'armée comme un large rideau et explorant tout le terrain par détachements de 50 hommes ; puis viennent les 3e et 6e corps ; ensuite la garde et la réserve de cavalerie ; enfin les parcs et les bagages ; cette colonne centrale part de Beaumont et se dirige sur Charleroi. La colonne de droite est formée par le 4e corps, celui du général Gérard, plus une division de cuirassiers de Milhaud ; elle part de Philippeville et se dirige sur le Châtelet. L'ensemble de la marche présente ainsi trois colonnes séparées par des intervalles de 3 ou 4 lieues, et s'avançant concentriquement vers la Sambre. Elles devaient aborder à la fois les trois points de passage. Mais il n'en put être ainsi, en raison de l'inégalité des distances à parcourir et des difficultés de quelques chemins de traverse. Néanmoins, les points de passage furent enlevés rapidement, l'ennemi repoussé et le cours d'eau franchi.

C'est à peu près à ce moment que le général Bourmont passa à l'ennemi avec son chef d'état-major et son aide de camp ; conduit immédiatement à Namur devant Blücher, il

put lui donner des détails importants sur l'organisation et les projets de l'armée française. La trahison venait en aide à nos ennemis et leur donnait ainsi de nouveaux éléments de supériorité.

Après le passage de la Sambre, l'armée fut divisée en deux masses. L'une à gauche, comprenant le 1er et 2e corps, avec les cuirassiers de Kellermann et la cavalerie légère de la garde, se dirige sur Gosselies, Frasnes et les Quatre-Bras, c'est-à-dire sur la gauche de l'armée anglaise. Cette première masse est placée sous les ordres du maréchal Ney, qui vient de rejoindre l'armée et qui reçoit la mission de pousser l'ennemi en cherchant à atteindre le point des Quatre-Bras, L'autre masse, celle de droite, comprend les 3e et 4e corps d'infanterie avec les corps de cavalerie de Pajol et d'Exelmans; elle se dirige sur Fleurus, vers la droite des Prussiens; elle est placée sous les ordres du maréchal Grouchy. L'Empereur reste en avant de Charleroi, avec le 6e corps, les cuirassiers de Milhaud, la garde et les parcs; il est au point de jonction des deux directions, prêt à se porter sur l'une ou sur l'autre, suivant les circonstances.

Mais le maréchal Ney ne peut pas dépasser Frasnes, à cause de la fatigue des troupes. Le maréchal Grouchy s'engage avec les arrière-gardes prussiennes; il les suit assez mollement, livre un combat à Gilly, et s'arrête enfin en arrière de Fleurus.

Pendant le même temps, du côté des Prussiens, Blücher, prévenu le 14, avait donné immédiatement ses ordres de concentration. Chaque corps devait d'abord se réunir et serrer ensuite sur la droite de l'armée pour tendre la main aux Anglais. Le point de rassemblement général fut indiqué à Sombref. Les 1er et 2e corps s'y trouvèrent réunis le 15, au soir. Le 3e corps devait y arriver le lendemain dans la matinée. Mais le 4e corps ne pouvait arriver que le 17.

Du côté des Anglais, il y avait une sécurité profonde. Le 15, au soir, lord Wellington était au bal chez la duchesse de Richmond, lorsqu'il apprit définitivement le mouvement de l'armée française et les premiers combats qui en avaient été la conséquence. Il donna alors ses ordres de marche et

prescrivit la concentration de son armée aux Quatre-Bras. Mais le mouvement ne pouvait commencer que le 16, au matin, et jusque vers une heure, le 16, il n'y eut aux Quatre-Bras qu'une faible division de troupes de Nassau, chargée d'occuper ce point important, de couvrir la concentration de l'armée anglaise et d'assurer ses communications avec l'armée prussienne. Le maréchal Ney, qui disposait d'environ 45,000 hommes, pouvait donc facilement s'emparer des Quatre-Bras le 15, au soir, en demandant à ses troupes un nouvel effort. Il le pouvait encore le 16, dans la matinée.

Néanmoins, malgré quelques retards, la première journée de la campagne était bonne pour l'Empereur ; il avait surpris ses adversaires ; l'armée prussienne venait s'offrir à ses coups, tandis que l'armée anglaise se rassemblait tardivement, sans être certaine de trouver libre son point de concentration et de pouvoir, par suite, soutenir ses alliés.

Le 16, au matin, l'Empereur ordonne à ses deux masses de droite et de gauche de reprendre leur mouvement sur Sombref et sur les Quatre-Bras. Lui-même, avec sa réserve, marche à la suite du maréchal Grouchy. Mais ces mouvements s'exécutent avec lenteur et avec une certaine indécision. La colonne de droite n'arrive en présence que vers midi et ne peut commencer à attaquer qu'entre 2 et 3 heures. La colonne de gauche marche plus lentement encore et n'arrive aux Quatre-Bras que vers 2 heures. Pendant que nous montrons ainsi une lenteur et une indécision qui ne nous sont pas habituelles, les alliés montrent de leur côté une activité et une résolution auxquelles ils ne nous avaient pas accoutumés. C'est ainsi que les trois premiers corps prussiens sont en position derrière le ruisseau de Ligny dès 10 heures du matin, pendant que le 4e corps s'avance sur la route de Gembloux à Sombref ; c'est ainsi qu'une division anglaise s'établit aux Quatre-Bras, et que derrière elle tous les corps de Wellington sont en mouvement et se dirigent en toute hâte vers le point de concentration.

On a attribué les retards de l'armée française, dans cette matinée du 17, à la fatigue des troupes, aux difficultés des

chemins, à une certaine indécision de la part des généraux, à l'organisation défectueuse des états-majors, qui ne donnaient pas les ordres d'une manière assez précise et qui n'assuraient pas d'une manière assez régulière les communications entre les diverses colonnes; enfin, on les a attribués à l'affaiblisement physique de l'Empereur. Il est resté, dit-on, à cheval une partie de la journée. Mais il a fait peu de chemin ; il s'est rendu seulement de Charleroi à Fleurus et s'est ensuite tenu presque immobile sur le champ de bataille. En 1796, il était dans une situation analogue avec l'armée d'Italie; il se trouvait entre deux colonnes ennemies dont l'une arrivait sur Vérone pendant que l'autre arrivait sur Rivoli; on le voit alors partir de son quartier général de Villafranca et se porter au galop vers l'une des attaques; il reconnaît l'ennemi, il place ses troupes, il donne ses ordres, et il revient ensuite rapidement à l'autre attaque, qu'il repousse avec vigueur. En 1815, il pouvait de même se porter de grand matin aux Quatre-Bras, y établir le maréchal Ney, en lui donnant des ordres précis et positifs; puis il pouvait revenir sur Ligny et attaquer les Prussiens. Sur les deux points, sa présence et l'indication précise de ses volontés auraient probablement assuré le succès de ses admirables conceptions stratégiques. C'était, du reste, ce que faisait Wellington en se portant au galop des Quatre-Bras au moulin de Bucy, pour se concerter avec Blücher, et en revenant ensuite se mettre à la tête de ses troupes. Un général en chef ne doit pas faire de mouvements inutiles, mais il doit faire tous ceux qui sont nécessaires. Malheureusement, depuis 1812, Napoléon souffrait de la maladie qui devait le conduire au tombeau ; si son puissant esprit était resté le même, son activité physique avait diminué, et, parmi beaucoup d'autres, c'est là certainement une des causes de nos revers.

Quoi qu'il en soit, nous allons examiner successivement les deux engagements de la journée du 16, c'est-à-dire la bataille de Ligny et le combat des Quatre-Bras.

Napoléon arrive à Fleurus vers midi. Il trouve les Prus-

siens en position sur les hauteurs de Bry. Montant dans un moulin qui se trouve sur un point élevé du terrain, il reconnaît son champ de bataille et détermine son plan d'attaque.

Le front de la position prussienne est indiqué par le ruisseau de Ligny, qui coule de l'ouest à l'est; il a pour points d'appui, cinq gros villages, les deux Saint-Amand, Ligny, Sombref et Tongrines, qui forment comme autant de bastions.

L'importance de la position est due aux quatre directions qui viennent s'y réunir et qu'elle couvre, savoir : la route de Nivelles par les Quatre-Bras, qui assure la communication de l'armée prussienne avec l'armée anglaise ; le chemin de Wavres par Tilly, qui peut servir de ligne de retraite à l'armée prussienne dans le cas où celle-ci voudrait rester liée, en se retirant, à l'armée du duc de Wellington ; en troisième lieu, la route de Gembloux, par laquelle le 4e corps prussien s'avance pour se joindre au reste de l'armée; enfin, la route de Namur, ligne d'opérations principale de l'armée prussienne sur le Rhin.

La force de la position résulte de la combinaison du ruisseau, des villages et des hauteurs de la rive gauche.

Sur ce terrain, Blücher avait pris l'ordre de bataille suivant : il avait placé les 1er et 2e corps derrière Saint-Amand et Ligny pour former la droite et le centre; les villages étaient fortement occupés : Saint-Amand par 4 bataillons et Ligny par 6; derrière chacun d'eux se trouvaient de nombreuses troupes de soutien. Le 3e corps formait la gauche derrière Sombref, Tongrines et Tongrenelle. Les réserves étaient au moulin de Bry. L'artillerie, disposée sur les points saillants et dominants du terrain, battait les abords et croisait ses feux en avant des villages qui semblaient devoir être des points d'attaque. Au moyen de ces dispositions, le général prussien comptait faire une résistance énergique; il espérait donner le temps aux Anglais de venir renforcer sa droite, et il pensait pouvoir ensuite déboucher de Saint-Amand sur Fleurus avec cette droite renforcée et vers laquelle il avait déjà rassemblé une grande partie de

ses troupes. Les trois corps prussiens, forts chacun d'à peu près 30,000 hommes, donnaient un effectif total de 90,000 hommes.

L'armée française en présence se composait du 3e corps, celui de Vandamme, fort d'environ 16,000 hommes; du 4e corps, celui du comte Gérard, fort de 14,600 ; du 6e corps, celui du comte de Lobau, fort de 12,000 ; des 1er, 2e et 3e corps de cavalerie, présentant environ 9,000 chevaux ; enfin, de la garde à pied et à cheval, forte de 18,000 hommes. L'ensemble de l'armée française présentait 54,000 fantassins et 15,000 cavaliers, c'est-à-dire un effectif de 69,000 hommes.

Elle prend l'ordre de bataille suivant : la gauche est formée par le 3e corps et la division Girard, détachée du 6e; elle débouche de Fleurus et vient se déployer vis-à-vis des deux Saint-Amand. Le centre est formé par le 4e corps; en débouchant de Fleurus, il se déploie parallèlement à la grande route, face à Ligny. La droite est formée par les deux corps de cavalerie de Pajol et d'Exelmans, soutenus par une division d'infanterie ; elle se déploie perpendiculairement à la grande route, vis-à-vis Sombref, Tongrines et Tongrenelle ; son rôle est de faire des démonstrations pour contenir la gauche des Prussiens. La garde forme la réserve en avant de Fleurus. Le 6e corps, qui est encore près de Charleroi, est appelé à marche forcée sur le champ de bataille.

L'Empereur va prendre l'offensive et faire une attaque d'aile combinée avec une attaque centrale; il veut emporter d'abord les deux villages de Saint-Amand, séparer ainsi les Prussiens des Anglais et compléter en même temps sa victoire en culbutant le centre de l'ennemi. De plus, il espère exécuter encore une attaque de revers au moyen du 1er corps, qui se trouve en ce moment à Frasnes, et qui, après avoir appuyé le maréchal Ney dans son occupation des Quatre-Bras, se dirigera sur Wagnelée sur les derrières des Prussiens.

Il faut encore admirer ici les dispositions tactiques de l'Empereur ; il prépare tout pour obtenir une victoire fou-

droyante, une répétition d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland ; mais l'exécution ne répond pas à la conception ; et pour cela, comme nous le disions plus haut, il aurait fallu que Napoléon vît davantage par lui-même et stimulât par sa présence et son ardeur le zèle de ses lieutenants.

Quoi qu'il en soit, l'action commence vers 2 heures et demie. Le 3e corps marche sur Saint-Amand. La division Girard, placée à l'extrême gauche, déborde l'aile droite prussienne et seconde l'attaque d'aile de Vandamme par une attaque de flanc.

Le 4e corps marche sur Ligny en trois colonnes.

Sur les deux points, l'artillerie entame l'action et prépare les attaques. L'infanterie s'avance sous sa protection. Saint-Amand et Ligny sont enlevés après de violents efforts.

Blücher dirige alors sur ces deux points une partie de ses réserves ; il fait menacer notre gauche vers Wagnelée par une division d'infanterie et une partie de sa cavalerie. Saint-Amand nous est arraché et le général Girard y est blessé mortellement ; nous perdons également la moitié de Ligny. A notre tour, nous reprenons l'offensive, et de 2 heures 1/2 à 5 heures, ces villages sont ainsi pris et reperdus plusieurs fois ; on y combat avec un acharnement extrême et comme animé par une véritable haine nationale.

A 3 heures, l'Empereur a envoyé au maréchal Ney le colonel Forbin-Janson, porteur de nouveaux ordres pour hâter le mouvement du 1er corps. Ce colonel, ayant à peine 3 lieues à parcourir, ne rejoint cependant le maréchal Ney qu'à 6 heures du soir, ce qui prouve que les communications entre les deux masses de l'armée étaient établies d'une manière insuffisante.

Vers 5 heures se montre, sur la gauche et dans la direction de Villers-Perruin, une forte colonne de troupes ; ce sont les quatre divisions du 1er corps qui auraient dû se diriger sur Bry.

Il y eut alors un moment d'incertitude. Le général Vandamme prend ces troupes pour une colonne ennemie ; il suspend ses attaques et demande du renfort. L'Empereur, qui se disposait à donner le coup de collier avec sa garde

vers Ligny, arrête le mouvement et envoie reconnaître le 1er corps.

Les Prussiens ont ainsi le temps de reprendre contenance.

Pour comble de malheur, le 1er corps qui, malgré sa fausse direction, pouvait encore rendre de si grands services sur le champ de bataille de Ligny, est arrêté dans son mouvement par un ordre formel du maréchal Ney, qui le rappelle aux Quatre-Bras, où, comme nous le verrons tout à l'heure, le combat est fortement engagé. Évidemment le 1er corps arriverait trop tard aux Quatre-Bras, et quatre divisions françaises devaient ainsi se promener inutilement d'un champ de bataille à l'autre, sans rendre de service sur aucun.

Enfin, vers 6 heures, le combat continue avec fureur dans les deux villages. A droite, nous sommes maîtres de Saint-Amand ; mais les Prussiens possèdent Wagnelée et Saint-Amand-la-Haie. Il en est de même à Ligny ; et, de part et d'autre, il est impossible de faire aucun progrès.

Napoléon se décide alors à donner le coup de collier. Il se dirige avec ses réserves sur Ligny. Les Prussiens prennent ce mouvement pour un commencement de retraite. Ils massent leurs principales forces vers leur droite, afin de déboucher sur la gauche française. Ils dégarnissent ainsi leur centre.

L'Empereur fond alors rapidement sur Ligny avec une division de la garde, l'infanterie du 4e corps, la garde à cheval et les cuirassiers de Milhaud. Cette attaque est décisive. Le centre des Prussiens est enfoncé. Blücher accourt à la tête de quelques régiments de cavalerie. Il est vigoureusement repoussé par nos cuirassiers. Son cheval est tué, et pendant dix minutes il reste au milieu de nos lignes sans être reconnu. Enfin, il peut s'échapper sur un cheval de dragon.

Il est 8 heures. La victoire est à nous. L'armée prussienne se met en retraite. Deux corps se retirent sur Tilly et Mont-Saint-Guibert, où ils prennent position derrière un affluent de la Dyle. Le 3e corps se retire sur Gembloux ; il y est

rejoint à minuit par le 4e. Tous deux prennent position derrière l'Orneau.

L'armée française bivouaque sur le champ de bataille, pendant que sa cavalerie s'avance sur la route de Namur.

Les résultats de la bataille de Ligny sont incomplets. L'armée prussienne est battue, mais non désorganisée ; affaiblie de 20,000 hommes, elle en a reçu 30,000 le soir même. Dans la situation des affaires, l'armée française avait besoin de succès plus décisifs.

Pendant la bataille de Ligny, le maréchal Ney livre le combat des Quatre-Bras. Marchant lentement et avec précaution, contre son habitude, il n'arrive qu'à deux heures sur le point indiqué. Mieux inspiré ou mieux dirigé, il pouvait y être à 8 heures du matin. Il avait avec lui le 2e corps d'infanterie, celui du comte Reille, la division de cavalerie légère du général Piré, la division de cavalerie légère de la garde, les cuirassiers de Kellermann, et enfin, en arrière, à hauteur de Frasnes, le 1er corps, celui du comte d'Erlon.

A 2 heures, la position des Quatre-Bras était défendue par la division hollandaise du général Perponcher, forte d'environ 8,000 hommes. Mais de toutes parts accouraient les colonnes anglaises en mouvement depuis le matin, et qui n'auraient pas pu prendre part à l'action, si l'attaque avait eu lieu plus tôt.

La position des Quatre-Bras est formée par un vallon qui s'ouvre du sud-ouest au nord-est ; elle est couverte à droite par le bois de Bossut et à gauche par le village de Piermont. Elle est à cheval sur la route de Charleroi à Bruxelles, et elle couvre en même temps le point de jonction de cette route avec la chaussée de Nivelles à Namur ; de là son importance.

Le maréchal Ney, arrivé à 2 heures, engage d'abord une canonnade assez vive avec l'armée hollandaise. Jusqu'à trois heures, il se contente d'entretenir l'action de cette manière. Cependant, le duc de Wellington est arrivé de Bruxelles aux Quatre-Bras vers 10 heures ; il a reconnu le terrain et pris ses premières dispositions; puis il s'est porté rapide-

ment jusqu'au moulin de Bry, où il s'est abouché avec Blücher; il lui a promis de le seconder vers la fin de la journée avec 30,000 Anglais. Revenu aux Quatre-Bras, il repousse les faibles attaques du maréchal Ney.

Celui-ci, entendant le canon de Ligny, se décide enfin à des efforts plus vigoureux ; il lance ses colonnes d'infanterie sur la position ; à droite, la division Bachelut attaque le village de Piermont ; au centre, la division Foy attaque Germioncourt et se dirige sur les Quatre-Bras ; enfin, à gauche, la division du prince Jérôme attaque le bois de Bossut. Tentées plus tôt, ces attaques eussent été couronnées d'un plein succès, mais, à 3 heures, le duc de Wellington est sur les lieux ; les têtes des divisions anglaises du prince d'Orange et de Picton, ainsi que les corps du duc de Brunswick, commencent à arriver.

Néanmoins, le maréchal redouble d'énergie à mesure que les difficultés augmentent ; il lance ses cuirassiers pour soutenir les attaques de l'infanterie ; ceux-ci traversent les lignes anglaises, mais sont arrêtés par les réserves.

Enfin, les gardes arrivent, et Wellington dispose de 50,000 hommes.

Le maréchal retire alors ses divisions engagées ; il se replie sur Frasnes, après avoir perdu 4,000 hommes ; l'ennemi en a perdu 5,000 ; mais sa supériorité numérique lui rend ses pertes moins sensibles.

Comme nous l'avons vu, le corps du comte d'Erlon, qui pouvait assurer la victoire sur l'un ou l'autre des champs de bataille, reste inutile entre les deux.

Le 16, au soir, voici quelles sont les positions des diverses armées dont nous nous occupons.

Du côté des Français, l'Empereur est à Ligny avec les 3e, 4e et 6e corps d'infanterie, les 1er, 2e et 3e corps de cavalerie, et la garde ; le maréchal Ney, à Frasnes avec les 1er et 2e corps d'infanterie et le 4e corps de cavalerie.

Du côté des alliés, l'armée prussienne présente deux masses, l'une à Mont-Saint-Guibert, comprenant les 1er et

2e corps, l'autre à Gembloux, comprenant les 3e et 4e. L'armée anglaise se réunit aux Quatre-Bras ; plus de la moitié y est déjà rassemblée vers la fin de la journée.

Les relations stratégiques sont en faveur de l'armée française, qui est beaucoup plus concentrée que les armées alliées ; malheureusement, le lendemain les conditions seront inverses, par suite de la retraite de Blücher sur Wavres et de la poursuite de Grouchy vers Gembloux.

Le 17, l'Empereur, qui a couché à Fleurus, vient le matin visiter le champ de bataille. Il est obligé d'attendre, pour donner les ordres relatifs aux opérations ultérieures, le retour des reconnaissances et les rapports du maréchal Ney. Les uns et les autres se trouvent encore en retard. Enfin, à 11 heures, le 6e corps d'infanterie, le 3e de cavalerie et la garde se dirigent par Marbais sur les Quatre-Bras et viennent donner la main aux troupes de l'aile gauche qui ont repris leur mouvement, toujours sous les ordres du maréchal Ney.

Les 3e et 4e corps d'infanterie, avec les corps de cavalerie de Pajol et d'Exelmans, restent quelques heures de plus sur le champ de bataille de Ligny, et n'en partent que dans l'après-midi pour se mettre à la poursuite des Prussiens ; ces différents corps sont sous les ordres du maréchal Grouchy ; mais ils partent tard, ils s'éclairent mal, et ils se trompent sur la véritable direction de la retraite de Blücher. Ils marchent sur Gembloux au lieu de marcher sur Wavres, et le soir du 17, après avoir fait environ 2 lieues, ils s'arrêtent ayant presque complètement perdu les traces de l'armée prussienne.

Celle-ci profite de cette même journée du 17 pour se diriger sur Wavres ; elle s'y concentre et y prend position à cheval sur la Dyle et disposant des ponts de Wavres et de Limale.

L'armée anglaise, le 17, se met en retraite de bonne heure, parce qu'elle a appris la nouvelle du mouvement de Blücher et l'approche du gros de l'armée française ; elle se retire par Genappe sur Mont-Saint-Jean ; elle y prend position et se dispose à y recevoir une bataille défensive pour

couvrir Bruxelles et pour assurer la jonction de l'armée prussienne qui a promis son concours.

Le gros des troupes françaises, sous les ordres de Napoléon, débouche des Quatre-Bras à la suite des Anglais, les suit dans leur retraite et se déploie au delà de Planchenois, vis-à-vis de leur position.

Dans l'après-midi, un grand orage éclate sur la Belgique, inonde le terrain et gâte toutes les communications. L'armée française, qui était encore en marche, souffre plus que les alliés, déjà établis dans leurs bivouacs.

Tel est l'état des choses le 17 juin au soir, veille de la bataille de Waterloo.

III.

Nous arrivons au dernier acte militaire du grand drame de 1815, c'est-à-dire à la bataille de Waterloo.

Rappelons-nous d'abord que le 18 juin au matin, les armées belligérantes présentent le tableau suivant : Sur la position de Mont-Saint-Jean, l'armée anglaise, forte de 75,000 hommes, et organisée en 3 corps d'infanterie et une réserve de cavalerie ; vis-à-vis d'elle, sur le revers opposé du même bassin et en avant de Planchenois, l'armée française, sous les ordres directs de l'Empereur, comprenant les 1er, 2e et 6e corps d'infanterie, les 3e et 4e de cavalerie, avec la garde à pied et à cheval, et présentant un effectif de 65,000 hommes ; sur la Dyle, à Wavres et à Limale, se trouvent les 4 corps de l'armée prussienne, forts d'environ 100,000 hommes ; enfin, à Gembloux, le maréchal Grouchy avec environ 35,000 hommes.

On voit dans cette disposition générale que les alliés ont pour eux non seulement le nombre, mais encore l'avantage des relations stratégiques, leurs deux armées étant mieux placées pour se réunir que les deux masses françaises.

Jetons un coup d'œil sur le champ de bataille.

La position de Mont-Saint-Jean est à cheval sur la route

de Bruxelles, en avant de la forêt de Soignes ; elle couvre, par conséquent, la capitale de la Belgique, et c'est là ce qui fait son importance le 18 juin 1815.

Le front de la position suit la crête d'une chaîne de collines qui forment elles-mêmes la berge gauche d'un petit ruisseau, le ruisseau de Lasnes, affluent de la Dyle. Les abords qui s'étendent en avant du front, vont en pente douce vers le sud et doivent favoriser les feux de mousqueterie et d'artillerie des Anglais. Le château d'Hougoumont à droite, la ferme de la Haie-Sainte au centre sur la grande route, enfin les hameaux de la Haie, de Papelotte et de Smohen à gauche, servent de postes avancés et doivent arrêter les premières attaques de l'ennemi. Le front de la position, comme nous l'avons dit, est indiqué par la crête d'une chaîne de collines, il s'appuie à droite à la chaussée de Nivelles; au centre, il a pour point d'appui la ferme de Mont-Saint-Jean ; enfin, à gauche, il longe le chemin d'Ohain à Braine-la-Leud, chemin creux, fortement encaissé et bordant la position comme un véritable fossé. L'étendue de ce front est d'environ 4,000 mètres. Le flanc droit est couvert par les deux bourgs de Braine-la-Leud et de Merbe-Braine. Le flanc gauche est en l'air ; mais il est le plus éloigné, le ravin y est plus profond que partout ailleurs, enfin la difficulté de manœuvrer dans des terres basses et détrempées le met, jusqu'à un certain point, à l'abri. L'intérieur de la position est facile à parcourir dans tous les sens ; de plus, on y trouve des abris pour les secondes lignes et les réserves. Les derrières présentent un inconvénient : adossés à la forêt de Soignes, ils forment un long défilé à travers lequel l'armée anglaise eût dû s'écouler en cas de déroute ; c'était évidemment un danger, surtout pour les ailes de l'armée, qui étaient éloignées de l'entrée du défilé : cependant, d'après certaines relations, ce danger a été exagéré, la forêt étant composée d'arbres de haute futaie et percée d'un grand nombre de routes secondaires.

Vis-à-vis de la position défensive que nous venons de décrire, se trouve la position offensive de l'armée française, qui s'est déployée sur la berge droite de la même vallée, en

avant de Planchenois, et sur les hauteurs que l'on a appelées depuis hauteurs de Belle-Alliance.

Pendant ce temps, les Prussiens sont à Wavres, en communication avec les Anglais, combinant leurs mouvements avec les leurs et se disposant à marcher à leur secours. Grouchy est à Gembloux, séparé du gros de l'armée française, puisque en 24 heures on ne put lui envoyer que quelques ordres, ordres qui encore ne lui parvinrent pas en temps opportun.

Les ordres de bataille des armées belligérantes sont les suivants :

L'armée anglaise a les postes avancés de sa position occupés par de fortes garnisons proportionnées à leur importance ; ainsi celle du château d'Hougoumont est de 1800 hommes ; de plus les murs sont crénelés, les issues barricadées et toutes les dispositions prises pour une résistance énergique. Sur le front de la position, l'ordre de bataille est divisé en deux parties : une aile droite et une aile gauche ; l'aile droite, établie entre les deux routes de Nivelles et de Charleroi, est formée de deux lignes d'infanterie, la première de 19 bataillons et la seconde de 12 ; l'aile gauche, placée de l'autre côté de la route de Bruxelles, est formée également de deux lignes d'infanterie comprenant ensemble 24 bataillons ; à la droite comme à la gauche, les bataillons sont dérobés à la vue par les mouvements du terrain, par des blés ou des haies ; et, au moment de l'action, les hommes doivent se coucher ventre à terre pour éviter l'effet des batteries françaises. L'artillerie est répartie sur ce front et sur les points les plus favorables. Derrière les lignes d'infanterie se trouve la cavalerie placée en troisième ligne ; 17 régiments sont entre les deux routes derrière l'aile droite, et 9 régiments sont derrière l'aile gauche. La réserve est placée auprès du village de Mont-Saint-Jean ; elle comprend 12 bataillons et quelques escadrons de cavalerie. A l'extrême droite, un fort détachement occupe Braine-la-Leud, afin de surveiller le terrain de ce côté. Tel est l'ordre de

bataille défensif des Anglais ; il est bien approprié au terrain et aux circonstances ; cependant les réserves y sont faibles, et il y a trop de troupes à la droite ; aussi, quand les Français attaqueront le centre et la gauche, Wellington sera obligé de tirer ses renforts de cette partie de son ordre de bataille.

Voyons maintenant l'ordre de bataille offensif de l'armée française. Les quatre divisions du 1er corps se déploient chacune sur deux lignes, à droite de la route, et forment l'aile droite. Les trois divisions du 2e corps se déploient également sur deux lignes, à gauche de la grande route, et forment l'aile gauche. A l'extrême droite se trouve la cavalerie légère du général Jacquinot ; à l'extrême gauche, la division de cavalerie légère du général Piré. Derrière ces deux corps se trouvent, à droite les cuirassiers de Milhaud, et à gauche ceux de Kellermann ; entre les deux, derrière le centre, le 6e corps, avec les deux divisions de cavalerie légère Domon et Subervie. Enfin, en troisième ligne, et formant la réserve, se trouvent les trois divisions d'infanterie de la garde, en colonnes serrées par régiment, à droite et à gauche de la grande route, ayant avec elles leur artillerie, et flanquées à droite par la cavalerie légère de la garde, à gauche par les grenadiers à cheval et les dragons. Tel est l'ordre de bataille français, dans lequel les troupes sont massées de manière à se prêter à toutes les combinaisons de la tactique. Du reste, l'Empereur, qui a fait à plusieurs reprises la reconnaissance de la position anglaise, veut exécuter d'abord une fausse attaque sur le château d'Hougoumont ; puis, après avoir attiré l'attention de l'ennemi de ce côté, il compte attaquer vigoureusement le centre et la gauche ; le centre, pour menacer la ligne de retraite principale de l'ennemi ; la gauche, pour séparer de plus en plus les Anglais des Prussiens.

Quant au général anglais, son plan est de tenir jusqu'au dernier homme pour contenir de front l'armée française, pendant que Blücher viendra avec trois corps déboucher sur son flanc droit et sur ses derrières. Le 4e corps prussien contiendra Grouchy sur la Dyle.

Tels sont les préliminaires de l'engagement dont nous allons suivre le développement.

L'impossibilité de manœuvrer dans des terres détrempées par l'orage de la veille, retarde l'action jusqu'à 11 heures.

L'engagement commence alors par l'attaque du château d'Hougoumont, contre lequel se porte la division du prince Jérôme.

En même temps le maréchal Ney, pour préparer les attaques qu'il veut diriger sur le centre et la gauche des Anglais, rassemble devant le front du 1er corps une grande batterie de 80 pièces qui commence à canonner la position.

Malheureusement la fausse attaque d'Hougoumont est mal conduite ; les intentions de l'Empereur sont mal comprises ; au lieu de menacer seulement le poste ou de chercher à le tourner, les trois divisions du 1er corps se portent de ce côté, font une attaque véritable, s'acharnent contre des obstacles infranchissables, enfin s'usent et s'épuisent inutilement.

De plus, vers midi, au moment où l'Empereur allait donner le signal des deux attaques de centre et d'aile, on aperçoit vers la droite des têtes de colonne qui débouchent du côté de Saint-Lambert. Les divisions de cavalerie légère Domon et Subervie sont envoyées au-devant pour reconnaître et arrêter ces troupes dans le cas où elles seraient ennemies.

Bientôt on apprend que c'est le 4e corps prussien, celui de Bülow, fort de 30,000 hommes, qui n'a pas été engagé à Ligny. Dans une heure ou deux, il arrivera sur le champ de bataille.

On pouvait encore différer l'action, retirer les troupes engagées et battre en retraite. Mais l'Empereur savait que 600,000 alliés allaient franchir le Rhin ; il lui fallait une victoire ; malgré l'arrivée des Prussiens, il restait encore quelques chances favorables ; Napoléon persiste donc à tenter la fortune et à jouer son existence politique sur un dernier coup de dé.

A une heure, il donne au maréchal Ney l'ordre de commencer son mouvement.

Celui-ci a formé ses quatre divisions en quatre colonnes d'attaque. Par suite d'un ordre mal compris, dit-on, chaque division forme une seule colonne et présente 8 bataillons déployés les uns derrière les autres ; cette disposition doit évidemment rendre la marche difficile, donner beaucoup de prise à l'artillerie et paralyser un grand nombre de combattants. Cependant la 1re division s'avance vers les hameaux de Papelotte et de la Haie ; les 2e et 3e marchent vers le chemin creux d'Ohain ; enfin la 4e se partage en deux colonnes, dont l'une se dirige vers la Haie-Sainte et l'autre vers le centre de l'ennemi. L'artillerie précède les divisions, s'avance jusqu'à l'extrémité du plateau et redouble son feu pour préparer les attaques de l'infanterie. Les cuirassiers de Milhaud suivent le 1er corps et servent de soutien.

Malgré les difficultés du terrain et la lourdeur des colonnes, celles-ci s'avancent cependant vers les lignes anglaises. Malheureusement une partie de l'artillerie, cessant trop tôt son feu, veut suivre le mouvement de l'infanterie ; elle s'embourbe dans le fond du ravin ; une brigade de dragons anglais, saisissant l'à-propos, débouche alors par la chaussée, sabre les canonniers et achève la désorganisation de cette artillerie, en même temps qu'elle jette le désordre dans notre colonne de gauche.

L'élan de nos attaques se trouve ralenti.

Quant aux dragons anglais, reçus de front par les cuirassiers de Milhaud, pris en queue par les lanciers du général Jacquinot, ils sont presque entièrement exterminés ; mais le mal était fait, et l'ensemble des attaques du 1er corps était détruit. Nos colonnes du centre parviennent néanmoins à déboucher sur le plateau en renversant la première ligne ennemie ; mais elles sont enveloppées par les troupes de seconde ligne, qui, jusque-là couchées dans les blés, se relèvent subitement. Criblées de feux sans pouvoir se déployer pour y répondre, nos divisions sont rejetées au delà du ravin.

Pendant ce temps, les masses prussiennes grossissaient de plus en plus. L'Empereur, qui avait déjà envoyé au-

devant d'elles les divisions de cavalerie légère Domon et Subervie, donne l'ordre au comte de Lobau d'aller avec le 6e corps occuper une position défensive en avant de Planchenois, afin de couvrir ainsi le flanc droit et la ligne d'opérations de l'armée.

Tel est le premier moment de la bataille, qui dure de midi à trois heures.

Vers trois heures, le maréchal Ney a reformé ses colonnes d'attaque.

Le duc de Wellington, voyant tous nos efforts se porter sur son centre et sur sa gauche, a tiré de sa droite 20 bataillons qu'il a placés derrière les points d'attaque.

Le deuxième moment de la bataille commence.

Les quatre colonnes du 1er corps se reportent en avant; elles s'emparent, après de glorieux efforts, de la Haie-Sainte et de Papelotte.

Les divisions du 2e corps continuent leurs attaques sur Hougoumont sans pouvoir s'en emparer; elles y font des pertes considérables; enfin l'Empereur fait incendier le château avec des obus, et de ce côté l'action n'est plus entretenue que par la canonnade.

Sur les derrières du champ de bataille, le comte de Lobau, attaqué par le corps de Bülow, perd du terrain; l'Empereur lui envoie la division Duhesme, de la garde; grâce à ce renfort, les Prussiens sont contenus.

Il est environ cinq heures. Le maréchal Ney se maintient sur le terrain qu'il a conquis et repousse une attaque des Anglais sur la Haie-Sainte. Napoléon veut alors tenter un dernier effort pour culbuter l'armée anglaise avant l'arrivée des autres corps de Blücher. Il lance les cuirassiers de Milhaud sur le plateau pour soutenir les troupes du maréchal Ney.

Cette brave cavalerie renverse les troupes de Wellington, débouche sur le plateau et menace les réserves anglaises. Celles-ci se forment en carrés par régiments, recueillent les canonniers avec leurs chevaux d'attelage et arrêtent nos cuirassiers par un feu bien nourri. Le comte Milhaud est

repoussé ; mais il rallie ses escadrons sous le feu de l'ennemi.

L'Empereur fait alors soutenir le 3e corps de cavalerie par le 4e corps. La grosse cavalerie de la garde doit suivre nos cuirassiers sans s'engager ; mais elle est entraînée elle-même, et 10,000 chevaux se précipitent sur l'armée anglaise. Cette charge terrible enfonce plusieurs carrés, enlève 60 pièces de canon ; mais, comme elle n'est pas soutenue par l'infanterie, elle ne peut conserver le terrain conquis ni parvenir à déraciner l'armée anglaise du terrain qu'elle occupe. Chargée à son tour par les régiments de lord Uxbridge, notre cavalerie est ramenée ; elle se rallie, repousse l'ennemi, fournit une nouvelle charge sur l'infanterie ; mais, pas plus que la première fois, elle ne peut éteindre complètement le feu des Anglais.

Si le 6e corps et la jeune garde avaient pu suivre ces charges vigoureuses, la victoire couronnait certainement nos efforts. Malheureusement l'un et l'autre étaient à Planchenois. Il ne restait à l'Empereur que la vieille garde, et les Prussiens arrivaient en masse ; deux corps débouchaient de Saint-Lambert et un trosième d'Ohain ; 75,000 Prussiens venaient se réunir aux 75,000 Anglais de Wellington.

Néanmoins l'Empereur ne renonce pas à la victoire. Il se met à la tête de sa division de vieille garde. Il la lance de la Haie-Sainte sur le centre des Anglais. Mais ce dernier effort est trop tardif et il est tenté avec trop peu de monde.

La vieille garde est écrasée par une masse d'ennemis et rejetée au bas du plateau.

La bataille est perdue.

Il est huit heures. Les Anglais voyant toutes nos attaques repoussées, et se sentant renforcés par l'armée prussienne, passent à l'engagement général. Toute leur armée se porte vigoureusement en avant, passant rapidement de la défensive à l'offensive. Elle reprend Hougoumont, la Haie-Sainte, Papelotte. Les Français sont culbutés sur tous les points, malgré des efforts héroïques.

Le 1er corps est dans le plus grand désordre.

Le 2e, qui se retire d'abord en ordre à gauche de la grande route, est bientôt dispersé à son tour.

Le 6e et la jeune garde sont écrasés dans Planchenois.

La vieille garde forme des carrés qui tombent bravement sur le champ de bataille, mais qui ne peuvent résister à la supériorité accablante de l'ennemi. Enfin, infanterie, cavalerie et artillerie, tout s'enfuit vers Genappe à travers l'obscurité.

Blücher et Wellington se rencontrent à la ferme de la Belle-Alliance. Ils jettent à notre poursuite toute la cavalerie prussienne qui n'a pas encore été engagée ; malgré la nuit, cette cavalerie vient assaillir Genappe, et notre retraite ou plutôt notre déroute continue jusqu'à la frontière.

Telle fut la bataille de Waterloo, où la fatalité et le nombre, la ténacité des Anglais et l'ardeur des Prussiens, triomphèrent de la bravoure de nos soldats et du génie de l'Empereur.

Nous perdons dans cette bataille 25,000 hommes, dont 6,000 prisonniers, et plus de 250 pièces de canon. Les Anglais perdent 13,000 à 14,000 hommes, et les Prussiens 7,000 à 8,000.

Il nous reste à examiner les mouvements du maréchal Grouchy pendant la bataille de Waterloo.

Le 18 au matin, il était à Gembloux, à 2 lieues de Ligny et à 6 ou 7 lieues de Waterloo en ligne directe. Il en part assez tard, se dirigeant sur Wavres à la suite des Prussiens en retraite. Au lieu de prendre à gauche par Mont-Saint-Guibert et Moustiers, ce qui l'eût rapproché du gros de l'armée, il prend le chemin de Sart-à-Velhain, qui le maintient à peu près à la même distance.

A Sart-à-Velhain, il entend le canon de Waterloo. Il pouvait encore changer de direction et chercher à se rapprocher du champ de bataille principal. Mais il est trompé par les rapports de ses reconnaissances et par des indices mal compris ; tout en observant les directions de Namur et de Louvain, il croit devoir continuer sa marche sur Wavres ; il interprète dans ce sens les instructions qu'il a reçues et

qui prêtaient du reste à cette interprétation ; général subordonné, il craint de compromettre les opérations de son général en chef en prenant une résolution téméraire ; enfin, considérant les distances. les heures de départ et l'état des chemins, il pense ne pas pouvoir arriver en temps utile ; il continue donc sa marche sur Wavres, où il arrive vers 4 heures. Il y trouve le corps prussien de Thielman, fort de 25,000 hommes et en position sur la rive gauche de la Dyle. Il l'attaque et force le passage. Mais ce succès n'avait plus d'importance dans un moment où le sort de la campagne se décidait à Waterloo.

Les trois premiers corps de l'armée prussienne avaient complètement échappé au maréchal Grouchy. Réunis le 17 au soir à Wavres et à Limale, ils en étaient partis le 18 à 4 heures du matin, en deux colonnes. La colonne de droite, formée par le corps de Ziethen et sous les ordres directs de Blücher, s'était dirigée par Ohain sur Papelotte. La colonne de gauche, comprenant les deux corps de Bülow et de Pirch, s'était dirigée sur Saint-Lambert et Planchenois. Le corps de Thielman était resté sur la Dyle pour arrêter la poursuite.

Nous avons vu le succès de cette manœuvre des Prussiens. Il faut remarquer que, conçue avec habileté, elle fut exécutée avec une promptitude, une vigueur et une rapidité qui, dans les premières guerres de l'Empire, étaient le partage presque exclusif des armées françaises.

Il faut remarquer également que le maréchal Grouchy, pendant toute la journée du 18, ne reçut que deux ordres du quartier général, que tous deux étaient vagues, lui indiquant pour but plutôt Wavres que Mont-Saint-Jean, et que l'un d'eux mit 4 heures à lui parvenir, ce qui montre combien les deux masses de l'armée française étaient mal reliées l'une à l'autre.

Le maréchal Grouchy pouvait certainement arriver sur le champ de bataille de Waterloo dans la journée du 18 juin. Mais il est difficile de dire à quelle heure et dans quelles conditions, quand on réfléchit que les trois corps prussiens, partis de grand matin, animés de beaucoup d'ardeur et ayant à parcourir une distance moindre, ne débouchèrent

sur le champ de bataille qu'à une heure très avancée de la journée. Le maréchal pouvait peut-être produire un événement avantageux, il pouvait peut-être nous donner la victoire ou diminuer l'étendue de la défaite, mais il pouvait aussi être enveloppé lui-même dans le désastre, entraîné dans la déroute ou surpris au milieu d'une marche difficile. Dans tous les cas, pour marcher au canon, il lui aurait fallu des ordres plus précis, un rôle mieux tracé, une direction de marche mieux indiquée ; ou bien il lui fallait une de ces inspirations favorables, une de ces témérités heureuses que l'on ne rencontre guère qu'aux époques de bonne fortune et au commencement des empires, dans les moments où ils se fondent et non pas dans les temps où ils s'écroulent.

IV.

Les débris de l'armée battue à Waterloo se retirent d'abord sur Charleroy, puis sur Avesnes et sur Laon.

L'Empereur, qui s'était aussi retiré à Laon, quitte l'armée et vient à Paris pour y organiser la résistance. Il se sépare de ses troupes, et son sort n'est plus lié désormais aux opérations de la guerre. A peine descendu à l'Élysée, les Chambres le forcent à abdiquer et nomment un gouvernement provisoire. Tout le monde connaît la fin de l'épopée impériale et le dénouement de Sainte-Hélène. Nous pouvons donc revenir à la suite de la campagne.

Les armées alliées, poursuivant leurs succès, entrent en France à la suite de nos débris. Appelées à Paris par les événements politiques, elles se dirigent à grands pas vers la capitale. Les Prussiens, prêts les premiers, laissent un corps devant les places, s'emparent d'Avesnes et de Guise pour baser leurs opérations, et marchent sur Paris par Compiègne et Villers-Cotterets. Les Anglais s'emparent de même de Cambrai et de Péronne ; ils suivent ensuite les Prussiens à une ou deux journées de marche. L'armée française, comprenant les débris de Waterloo et le corps de Grouchy

qui s'est retiré heureusement, se met en retraite en voyant les alliés sur sa gauche et arrive à Paris le 29 juin.

Elle y prend position de la manière suivante : le 1er corps s'établit de Vincennes à la Villette ; le 2e de la Villette à Saint-Denis derrière le canal ; la cavalerie au bois de Boulogne ; la garde en réserve ; les 3e et 4e corps passent sur le rive gauche de la Seine et s'étendent entre Issy, Montrouge et Gentilly. Cette armée, forte environ de 100,000 hommes est sous les ordres du maréchal Davout, ministre de la guerre.

Telle est la situation des choses le 29 juin.

Le gouvernement provisoire se met en communication avec les généraux alliés.

Ceux-ci, sûrs d'un appui à l'intérieur, manœuvrent avec audace. Ils se décident à un mouvement qui pouvait amener leur défaite, si Napoléon eût encore été à la tête des troupes et si l'on eût été plus disposé à se défendre.

Au moment où l'armée anglaise arrive devant Paris et s'établit au nord de Saint-Denis, l'armée prussienne lui cède les positions qu'elle occupait depuis deux jours, et elle tourne Paris par l'ouest, pour venir couper ses communications avec le midi.

Le 1er juillet, l'avant-garde prussienne se dirige de Saint-Denis sur le Pecq par Argenteuil. Elle s'empare du pont que l'on n'a pas coupé, elle franchit la Seine et se dirige sur Versailles, puis sur la Croix-de-Berny par la route de Vélisy.

Le gros de l'armée prussienne suivait le mouvement, mais à une grande distance et en passant par Saint-Germain.

Malgré le découragement général, on ne laisse pas échapper l'occasion qu'offre le mouvement téméraire de l'avant-garde ennemie.

Pendant que le général Exelmans va l'arrêter de front à la hauteur du bois de Verrières, on prépare sur ses derrières, à Rocquencourt, une embuscade d'infanterie et de cavalerie. Les deux régiments de hussards composant l'avant-

garde prussienne sont culbutés par le général Exelmans à Villacoublay, et sont presque entièrement détruits à Rocquencourt. La cavalerie française s'avance alors jusque sur les hauteurs de Marly; elle y rencontre les têtes de colonne de l'armée de Blücher; n'étant pas soutenue par l'infanterie, comme on l'avait promis, elle est obligée de se retirer.

Le lendemain 2 juillet, l'armée prussienne continue son mouvement. Deux corps descendent l'un sur Meudon et les Moulineaux, l'autre sur Châtillon; le 3e est en réserve à Versailles. — Les Prussiens choisissent ainsi le même point d'attaque qu'ils devaient choisir en 1870. Ils repoussent nos avant-postes; ils attaquent et emportent le village d'Issy.

La résistance avait dès lors peu de chances réelles de succès.

Le 3 juillet, la capitulation de Paris est signée et l'armée française se retire derrière la Loire.

Nous pouvons maintenant considérer la campagne comme terminée; néanmoins, pour en compléter le tableau, nous indiquerons successivement les mouvements des armées françaises ou alliées sur nos diverses frontières.

Sur le Rhin, les coalisés s'avancent de Manheim sur Nancy, puis sur Châlons, Meaux et Lagny. Ils ne trouvent devant eux aucune espèce de résistance.

En Alsace, le 5e corps livre quelques combats glorieux autour de Strasbourg; mais, trop faible pour tenir la campagne, il est obligé de se renfermer dans la place.

Le corps d'observation du Jura, sous les ordres de Lecourbe, oppose une énergique résistance autour de Belfort, mais il est également débordé par les masses de l'invasion.

L'armée des Alpes, sous le maréchal Suchet, maintient vigoureusement sa position.

Celle du Var, sous le maréchal Brune, est obligée de conclure une convention avec l'ennemi.

Le sort de la France est donc bien décidé à Waterloo.

Les armées de l'Europe se ruent sur notre malheureux

pays, le foulent de toutes parts, le ruinent par des contributions de guerre énormes, lui arrachent des lambeaux de frontières, et lui font expier ainsi nos anciennes victoires, leurs humiliations et l'ambition de Napoléon.

La campagne de 1815 est une des plus malheureuses de notre histoire. Le moment d'enthousiasme excité par le retour de Napoléon fut court. Et après Waterloo, personne n'en voulait plus, suivant l'expression de l'Empereur.

Les opérations militaires ressentirent le contre-coup des événements politiques. Un général de division passa à l'ennemi. Les commandants d'ailes et de corps d'armée montrèrent de l'incertitude dans plusieurs circonstances. Enfin, Napoléon lui-même, préoccupé par les discussions des Chambres, affaibli par la maladie, ne montra pas une grande activité physique et ne vit pas par lui-même les principaux points de son échiquier, comme il le faisait dans les campagnes de sa jeunesse. Ajoutons à cela l'absence de Berthier et la mauvaise organisation de nos états-majors, le défaut de liaison entre les deux ailes de l'armée, les inconvénients de l'orage du 17, les fautes tactiques commises à Waterloo, l'ardeur des passions surexcitées de nos adversaires, et une sorte de fatalité présidant à toutes les opérations de la campagne, et nous aurons l'explication de notre désastre ; désastre qui du reste ne fut pas sans gloire ; nous nous battions dans la proportion d'un contre deux ; nos troupes furent, comme elles l'ont été si souvent, admirables de vaillance et d'énergie ; les conceptions stratégiques de l'Empereur étaient remarquablement calculées ; enfin, il faut se rappeler que la France épuisée luttait encore une fois contre l'Europe tout entière.

Les principaux ouvrages à consulter, sur la campagne de 1815 sont les suivants : la relation dictée par Napoléon à Sainte-Hélène ; sa correspondance ; la *Campagne de* 1815, par le major de Damitz ; celle de Van den Leben ; celle de Rocquencourt ; les *Victoires et Conquêtes ;* la relation de

Vaulabelle dans l'*Histoire des deux Restaurations ;* celle du colonel Brialmont ; celle de Vaudoncourt ; l'ouvrage de Jomini ; celui du colonel Charras ; l'*Histoire du Consulat et de l'Empire ; le Maréchal Grouchy en* 1815 ; l'étude du colonel Chesney ; l'ouvrage du prince de La Tour d'Auvergne ; l'*Art militaire au XIX*e *siècle*, etc.

NOTICE

SUR LES

MARÉCHAUX DE FRANCE

AUGEREAU, duc de Castiglione. Fils d'un domestique et d'une fruitière du faubourg Saint-Marceau, à Paris, né en 1757, engagé en 1792, général de division en trois ans, s'élance un drapeau à la main sur le pont d'Arcole balayé par la mitraille ; reçoit le commandement de Paris ; chargé par le Directoire d'envahir le Corps législatif au 18 fructidor (4 sept. 1797), député au conseil des Cinq-Cents, ne s'oppose pas au coup d'État du 18 brumaire et reçoit en récompense le commandement de l'armée de Hollande. Maréchal en 1804, Lodi, Arcole, Iéna, Eylau, Catalogne, Leipzig, Lyon. En 1814, Louis XVIII le nomme pair de France, il cherche en vain à rentrer en faveur près de Napoléon pendant les Cent Jours et ensuite près du Roi. On lui a reproché des dilapidations : « Les fourgons d'Augereau » furent fameux. Caractère intrépide, décidé au feu, mais se décourageant facilement même au milieu de la victoire. Mort dans sa terre de la Houssaye en 1816.

BERNADOTTE, prince de Pontecorvo, roi de Suède. Né à Pau le 26 janvier 1764, fils d'un avocat, sergent en 1789, colonel en 1792, général de brigade en 1793, commande une division à Fleurus, va à l'armée d'Italie, favorise le 18 fructidor, commande l'armée d'observation du Rhin (1799), prend Manheim ; ministre de la guerre, renversé par Sieyès ; il désapprouve le 18 brumaire, commande dans l'Ouest (1800). Disgracié, il est cependant maréchal en 1804. Würtzbourg. Austerlitz. Saalfeld. Reste inactif à Naumbourg (Iéna). Lübeck. Thorn. Braumberg. A Wagram, il ne peut retenir les Saxons, Napoléon lui retire son commandement. En 1810, la Suède le proclame prince royal, héritier présomptif. Il entoure Charles XIII comme un fils. En 1812, l'envahissement de l'île de Rügen l'entraîne dans la coalition. Grossbeeren (Ney). Dennewitz (Oudinot). Leipzig. Malgré sa réserve prudente en 1814, il est mal accueilli à Paris. Un courrier, saisi par les alliés, apprend qu'il faisait des propositions aux Français. Proclamé roi de Suède (1818) à la mort de Charles XIII, il règne paisiblement jusqu'à sa mort à Stockholm, en 1844.

BERTHIER, prince de Neufchâtel et de Wagram. Né à Versailles en 1753, entré à 17 ans dans l'état-major. En 1789, major général de la garde nationale, chef d'état-major de l'armée d'Italie, suit dès lors Napoléon partout comme chef d'état-major général. Il reconnaît cependant Louis XVIII. Aux Cent Jours, il veut rester neutre et se retire à Bamberg, où il se tue en se jetant par une fenêtre (1815).

BESSIÈRES, duc d'Istrie. Né à Preissac (Lot) en 1768, se distingue sous Bonaparte à l'armée d'Italie, ce qui lui vaut de commander les guides, noyau de la garde impériale. Marengo. Austerlitz. Iéna. Friedland. Eylau. Medina del Rio Seco. Burgos. Somo Sierra. Commande la cavalerie de la garde à Essling et Wagram, remplace Bernadotte dans son commandement, très intrépide et dévoué. Tué d'un coup de canon à Lutzen (1813).

BRUNE. Né à Brive-la-Gaillarde en 1763, avocat et journaliste, un des fondateurs du club des Cordeliers, général de brigade en 1796, général de division en 1798, maréchal en 1804, commande en Suisse, en Italie, pacifie la Vendée (1800). Ambassadeur à Constantinople (1803). Pendant les Cent Jours, commande le camp d'observation du Var. Montre une vraie supériorité militaire et une vaillance héroïque, est assassiné en 1815 à Avignon. Son corps est jeté dans le Rhône et on écrit sur le pont : « Ci-gît, le maréchal Brune ».

DAVOUT, duc d'Auerstedt, prince d'Eckmülh. Né à Armoux (Yonne), en 1770, d'une famille noble mais pauvre, va à l'Ecole militaire de Paris, sous-lieutenant au régiment de Champagne. Son inspecteur général met sur ses notes : « Ne fera jamais un bon militaire ; au lieu de travailler sa théorie, lit Montaigne, Rousseau et autres farceurs semblables ». En 1788, il embrasse les idées nouvelles, est mis en disponibilité en 1789, il lève un bataillon de volontaires qui le nomme colonel. Exclu de l'armée en 1793 à cause de son origine noble, il est réintégré en 1794, va à l'armée du Rhin, en Égypte. Général de division en 1800, il épouse la sœur du général Leclerc. En 1805, il commande l'aile gauche de la Grande Armée et prend 19 canons. Auerstedt. Eylau. Friedland. Tilsitt. Gouverneur de Varsovie. Napoléon croit à tort à son ambition sur la Pologne et l'éloigne par méfiance. Eckmühl, où avec 2 divisions il force l'armée autrichienne à la retraite. Il organise 600.000 hommes pour l'armée de 1812. Il poursuit énergiquement les maraudeurs. Il aperçoit un soldat qui prend un cochon de lait et le cache sous sa veste, celui-ci pousse des hurlements : « Tais-toi donc animal, dit le soldat, laisse parler M. le maréchal ». Davout lui fit grâce. Cependant, dans la retraite, Napoléon le remplace par Ney. Il s'enferme à Hambourg qu'il ne remet aux Russes qu'en 1814. Il est très mal accueilli par Louis XVIII, qui lui donne l'ordre de se retirer dans sa terre de

Savigny. Aux Cent Jours, il ne peut obtenir le commandement de l'aile droite donné à Grouchy. Paris cerné, avec une poignée d'hommes il anéantit plusieurs régiments alliés entre Verrières et Versailles, signe la convention de Saint-Cloud (3 juillet 1815), rend le portefeuille de la guerre et se retire derrière la Loire. Il vient se vouer à la défense de Ney, ce qui le fait exiler à Louviers; ses titres lui sont supprimés jusqu'en 1817. Nommé pair en 1819, il ne peut survivre à sa fille en 1823.

GOUVION SAINT-CYR. Né à Toul en 1764. Professeur de dessin, part en 1792 comme capitaine; général de brigade en 1793, de division en 1794; prend Mayence, aide Moreau dans sa belle retraite de 1796, va à Rome (1798) commande l'aile droite à Novi, contribue aux succès de Moreau malgré ses dissentiments avec lui en 1800. Jouit de peu de faveurs de Napoléon à cause de son attachement aux idées républicaines. Prusse et Pologne en 1807. En Espagne, Roses et Barcelone. En 1812, Polotsk où il est nommé maréchal. En 1813, à Dresde, il se rend à condition d'être ramené en France; au mépris des traités, il est maintenu prisonnier. En 1814, Louis XVIII le nomme pair, il parvient à faire reprendre la cocarde blanche aux troupes. Il s'éloigne des affaires pendant les Cent Jours. Ministre de la guerre au retour de Louis XVIII, il adoucit le licenciement de l'armée et accomplit de grandes réformes, rétablit la conscription, meurt en 1830.

JOURDAN. Né à Limoges en 1762, fait la campagne de l'Indépendance américaine, succède à Houchard, gagne Wattignies (16 octobre 1793). Mis à la retraite pour avoir refusé de continuer l'offensive pendant l'hiver, il va reprendre son commerce de mercerie à Limoges, suspendant au fond de sa boutique son sabre et son uniforme de général en chef. Rappelé en 1794, il prend Charleroi, Fleurus, Cologne, Maëstricht, devient membre du Conseil des Cinq-Cents. Battu à Stokack en 1798, il est l'adversaire de Bonaparte au 18 brumaire. Il refuse le titre de duc de Fleurus et reste sans commandement important. Major général du roi Joseph, en Espagne, ses conseils ne sont pas toujours écoutés. Rentré en France en 1813, sénateur en 1814, ministre des affaires étrangères en 1830, puis gouverneur des Invalides; meurt en 1833.

KELLERMANN, duc de Valmy. Né en 1770 à Metz. Arrêté en même temps que son père en 1794, général de brigade en 1797. Campagnes de Rome, Naples, charge de Marengo, Austerlitz où il a une jambe fracassée. Portugal. Malade en 1812, il rejoint Ney à Lutzen (1813); commande la cavalerie polonaise en 1813, Bar-sur-Aube. Se rallie à Louis XVIII. Envoyé pour arrêter Napoléon à Fontainebleau, il se rallie à lui. Nommé pair par l'Empereur, il se distingue aux Quatre-Bras, mais non soutenu par Ney, il se retire. Retourne à la Chambre des

pairs en 1820. Adhère au gouvernement de Louis-Philippe, est un des rares membres qui votent pour la peine de mort contre les ministres de Charles X. Meurt en 1835.

LANNES, duc de Montebello. Fils d'un garçon d'écurie, chef de brigade en 1793, est destitué en 1795 pour incapacité. Il s'engage comme simple volontaire à l'armée d'Italie. Nommé chef de brigade en 1796. Millesimo, Arcole, Rivoli, Égypte, Jaffa, Aboukir contribue au succès du 18 brumaire. En 1800, il livre le brillant combat de Montebello, soutient le choc de l'armée autrichienne pendant sept heures à Marengo. En 1801, ambassadeur en Portugal, il est bientôt rappelé. Maréchal en 1804; à l'avant-garde en 1805, il commande l'aile gauche à Austerlitz. Iéna Pulstück. Friedland. Tudela. Saragosse. Abensberg. Eckmülh. Ratisbonne. Tué à Essling (31 mai 1809).

LEFEBVRE, duc de Dantzig. Né à Ruffac (Haut-Rhin) en 1755. Fils d'un meunier, poussé vers l'Église. Il lui fallut quinze ans pour arriver à être sergent en 1789. Général de division en 1794, il commande les avant-gardes des armées des Vosges et Sambre-et-Meuse, il commande cette dernière à la mort de Hoche. A la tête de 25 grenadiers, il décide le 18 brumaire; sénateur en 1800, maréchal en 1804. Prend Dantzig; c'est à ce siège qu'il dit aux artilleurs : « Je n'entends rien à votre affaire, mais f...ichez moi un trou et je passerai ». En 1808, en Espagne. Durango et Espinola. En 1809, le Tyrol. En 1812, il commande la garde En 1814, Montmirail, Arcis-sur-Aube, Champaubert. Nommé pair de France en 1814 par Louis XVIII, il y reste pendant les Cent Jours; destitué au retour du roi, il est rappelé en 1819. Brusque, mais cordial, dénué d'instruction, il fut l'objet de railleries à la cour. « Moi, je suis un ancêtre, disait-il à l'aristocratie. » Il meurt en 1820.

MACDONALD, duc de Tarente. Né à Sancerre (1765) d'une famille écossaise venue en France à la suite des Stuarts. Officier au régiment irlandais de Dillon (1784), capitaine à Jemmapes, général de brigade en 1793; prend la flotte hollandaise au milieu des glaces, ce qui le fait nommer général de division (1796). Gouverneur de Rome (1798), marche avec Championnet, lutte trois jours à la Trebbia (1799) Il aide au 18 brumaire, commande aux Grisons, plénipotentiaire en Danemark (1803). Disgracié lors de l'affaire de Moreau, il est replacé près du prince Eugène en 1809 où il arrive en costume de général de la République Maréchal à Wagram. Catalogne (1811). Commande le 10e corps en 1812, prend Dunabourg, se retire après le désastre; abandonné par les Prussiens d'York, il les bat à Mersebourg Lutzen. Bautzen. Leipzig. Traverse l'Elster à la nage. Hanau. Très brillant en 1814, il suit Napoléon à Fontainebleau. Il accepte Louis XVIII qui le nomme pair. Aux Cent Jours, il part avec Louis XVIII jusqu'à la frontière,

mais il revient faire son service dans la garde nationale comme simple grenadier. Il licencie l'armée de la Loire. Grand chancelier de la Légion d'honneur jusqu'en 1831, il se retire peu après va dans sa terre de Courcelles. Il meurt à Exeter en 1831.

MARMONT, duc de Raguse. Né à Châtillon-sur-Seine, destiné à la magistrature, il entre à l'École d'artillerie de Châlons. Lieutenant au siège de Toulon. Va à l'armée d'Italie où il est nommé général de brigade à 23 ans. Égypte, Alexandrie. Prend une part active au 18 brumaire. Grand Saint-Bernard. A Marengo, il jette le trouble dans les rangs autrichiens, dont Kellermann profite. Général de division, commande en Hollande. — Ulm (1806 . Gouverneur général de Dalmatie, dégage Raguse assiégé par les Russes. « Les Autrichiens ont discuté pendant huit ans les plans des routes, disent les habitants. Marmont est monté à cheval, quand il en est descendu elles étaient faites. » Il rejoint le prince Eugène en 1809. Nommé maréchal à Znaïm. Revient en Dalmatie jusqu'en 1811, va remplacer Masséna en Portugal. Les Arapiles. En 1813 au 6e corps, Lutzen. Bautzen. Dresde. Leipzig. Se défend sous les murs de Paris, à Belleville. Il est obligé de traiter et se retire sur l'Essonne avec 20,000 hommes. C'est l'époque où on l'a accusé de trahison: ses 20,000 hommes traversent l'Essonne par suite d'ordres mal compris, perdant cette ligne importante, enlevant le dernier espoir de Napoléon, ils viennent à Versailles. Dès lors, les alliés exigent de Napoléon une abdication complète et non plus conditionnelle. Il ne joue qu'un rôle secondaire dans les événements consécutifs. La réprobation s'était attachée à son nom aux Cent Jours. Il suivit Louis XVIII à Gand. En 1830, il essaye en vain de résister à la révolution, on veut éviter l'effusion du sang. A Saint-Cloud, le duc d'Angoulême fou de colère veut lui arracher son épée : « Est-ce que vous voulez faire avec nous comme avec l'autre ! » Exilé volontaire, il voyage, et va mourir à Venise en 1852.

MASSÉNA, duc de Rivoli, prince d'Essling. Né à Nice en 1758. Fils d'un marchand de vins, mousse, contrebandier, il entre à 17 ans au régiment français royal-italien ; mais, roturier, il ne peut dépasser le grade de sous-lieutenant. Après 14 ans il se retire. En 1792, il revient, est élu chef de bataillon, général de brigade en 1793, général de division le 20 décembre de la même année. Saorgio (1794); reprend la rivière de Gênes, sous Schérer (1795). 1796, à la fin de cette campagne, il menace Vienne et mérite le nom d'*enfant chéri de la Victoire*. En 1798, nommé à l'armée d'Italie, celle-ci ne veut pas le reconnaître et se révolte, le pays en profite pour se soulever. Grâce à son énergie, il rétablit l'ordre partout. Il est mis en disponibilité. En 1799, il est rappelé au commandement de l'armée d'Helvétie. Zurich. Il est envoyé par Napoléon à Gênes (1800). Maréchal en 1804 malgré son opposition au 18 brumaire, commande l'armée d'Italie en 1805 contre l'archiduc

Charles, réduit les Napolitains, prend Gaëte (1806). Il commande notre aile droite en 1807. Pulstück-Ostrolenka le font nommer duc de Rivoli. Il perd l'œil gauche à une partie de chasse. En 1809, Landshut, Ebersberg, Essling où il protège l'épée à la main notre retraite dans l'île Lobau. Wagram, où ayant fait une chute de cheval la veille, il assiste à la bataille en calèche. En 1810, armée du Portugal. Ciudad Rodrigo. Almeida. Busaco. Torrès-Vedras. Fuentès de Onoro. Il se retire et va commander la division de Marseille, accepte Louis XVIII, aide le duc d'Angoulême dans la Drôme. Il vécut dans la retraite pendant les Cent Jours. Refusant de juger Ney, il fut l'objet d'attaques qui portèrent le dernier coup à sa santé. Il mourut à 59 ans à Paris (1817).

MONCEY, duc de Conegliano. Né à Besançon (1754). Fils d'un avocat, s'engage à 17 ans, puis étudie le droit. Lieutenant en 1789, général de brigade en 1793, général de division en 1794. Il force l'Espagne à signer une trêve qui amène la paix (1795). Il apaise la Bretagne (1796). Se prononce pour le 18 brumaire. Marengo, Monzembano, Roveredo. Inspecteur de gendarmerie. Maréchal en 1804. En Espagne, victoire d'Almanza (1808), siège de Saragosse (1809); désapprouvant cette guerre, il est envoyé en Hollande jusqu'en 1813. Belle défense de Paris (1814). Accepte Louis XVIII qui le nomme à la Chambre des pairs où il reste pendant les Cent Jours, ce qui le fait exclure à la deuxième Restauration. Il refuse de juger Ney et est emprisonné à Ham, dépouillé de ses dignités qui ne lui sont rendues qu'en 1816. Il rentre à la Chambre des pairs, il commande le 4e corps en 1823 en Espagne. Gouverneur des Invalides en 1834, il meurt en 1842.

MORTIER, duc de Trévise. Né à Cateau-Cambrésis en 1768. Destiné au commerce, élu capitaine en 1792, se conduit brillamment dans le Nord. Quiévrain, Jemmapes, Würtzbourg, Mayence. Général de division en 1799 en Suisse, conquiert le Hanovre (1803). Maréchal en 1804. En 80 , entouré par 30,000 Russes, n'ayant que 4,000 hommes, il se retire dans un passage près de Léoben où on ne peut tenir que huit de front, il leur résiste plusieurs heures. En 1807, il occupe le Hanovre. il commande notre gauche à Friedland. En 1809, en Espagne, siège de Saragosse, Ocana Gébora. En 1812, il reste le dernier à Moscou et commande l'arrière-garde après Krasnoé. Bautzen, Dresde, Leipzig. Défend Langres, et Paris à Saint-Denis. Accepte Louis XVIII, mais revient à Bonaparte aux Cent Jours, ce dernier l'envoie commander les places de l'Est. Rentré en grâce près de Louis XVIII, il fait partie du conseil de guerre qui refuse de juger Ney. Nommé pair en 1819, ambassadeur à Saint Pétersbourg en 1830, grand chancelier de la Légion d'honneur en 1831, ministre de la guerre en 1834. Il fut tué aux côtés de Louis-Philippe par la machine infernale Fieschi (1835).

MURAT, roi de Naples. Né à la Bastide-Fortunière (Lot), le 15 mars

1771. Son père, aubergiste, le destine à la carrière ecclésiastique. Il s'engage dans un régiment de cavalerie dont il est renvoyé pour insubordination. Exalté révolutionnaire, il demande à prendre le nom de Marat après l'assassinat de l'Ami du peuple, ce qui le fait mettre en disponibilité après le 9 thermidor, il était déjà chef de brigade. Il défend la Convention ; Bonaparte, qui le connaît à cette affaire, le prend comme aide de camp en 1796 et le nomme général de brigade après Mondovi. Égypte, général de division à la bataille des Pyramides, monte le premier à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre, lutte corps à corps avec Mustapha-Pacha à Aboukir et le fait lui-même prisonnier. Le 18 brumaire, à la tête de 60 grenadiers, il disperse le Conseil des Cinq-Cents. Il épouse la sœur de Napoléon, Caroline. En 1800, il entre à Milan, assiste à Marengo, expulse les Napolitains des États de l'Église. Maréchal en 1804, grand-duc de Clèves et de Berg après Austerlitz, administre très bien ces États Remarquable poursuite des Prussiens en 1806 Il prend Erfurt, Lübeck, entre à Varsovie. Eylau. Friedland. Envoyé en Espagne (1808). il réprime l'insurrection de Madrid, est nommé roi de Naples (15 juillet 1808), sous le nom de Joachim Napoléon, il enlève l'île de Capri aux Anglais, réorganise l'armée. Repoussé par les Anglais en Sicile (1809), n'ayant point été secondé par les troupes françaises, il demande le rappel de celles-ci ainsi que celui des fonctionnaires français. Napoléon Ier le refuse avec hauteur, c'est le commencement de son irritation. Il ne veut plus porter le ruban de la Légion d'honneur et diffère la célébration de la naissance du roi de Rome (1811).

Il commande toute la cavalerie en Russie, il enlève la grande redoute de la Moskowa (7 septembre 1812). Napoléon lui donne le commandement des débris de notre armée ; découragé, il le cède au prince Eugène à Wilna et retourne à Naples. Il revient prendre part aux batailles de Dresde, Wachau, Leipzig retourne en Italie, signe un traité avec l'Autriche et l'Angleterre qui lui garantissent l'augmentation de son royaume. Avec 30,000 hommes il prend Bologne, force le prince Eugène à abandonner l'Adige. Il entre en rapport avec Napoléon à l'île d'Elbe et lui promet son concours. Le 16 mars 1815, il quitte Naples pour notre cause, se dirige vers le Pô où il est repoussé. Abandonné par ses troupes, poursuivi, il est battu à Tolentino. Rentré le 18 mai à Naples, il donne une constitution représentative, mais dès le lendemain sa capitale est occupée par les Autrichiens au nom de Ferdinand IV. Il débarque à Cannes le 25 mai. Napoléon refuse de le recevoir et lui interdit l'accès de Paris. Il se disposait à habiter Lyon, quand, après Waterloo, la réaction royaliste le força à chercher une retraite obscure dans le Var. Il conclut avec l'Autriche un arrangement qui lui permettait de rentrer dans ses États mais sa tête vient d'être mise à prix. Il s'embarque pour la Corse, manque de faire naufrage ; recueilli par le paquebot de Toulon à Bastia, il ne se trouve pas en sûreté dans cette ville et se retire chez le général Franceschetti, à Vescorato. Mais là il cède aux mauvais conseils d'intrigants, s'embarque sur six bateaux, engage ses dia-

mants pour avoir les fonds nécessaires. A ce moment arrivent ses passeports pour l'Autriche. « Le sort en est jeté, dans un mois je serai à Naples ! » Trahi par Barbara qui commandait sa flottille, il débarque à Pizzo avec 30 hommes, des paysans réunis par un officier de gendarmerie font feu sur lui, il revient, mais son bateau a disparu. Fait prisonnier et insulté, il est jugé par une commission militaire et fusillé le 13 octobre 1815. Quand on releva son corps, il pressait encore sur son cœur le portrait de sa femme.

Il savait mouvoir les masses de cavalerie, tenter d'incroyables hardiesses et forcer la fortune. Au moment de la bataille, il revêtait son plus bel uniforme ; pendant la campagne de Russie il a une tunique à la chevalière couverte de broderies d'or, par-dessus une riche pelisse de fourrures, une culotte blanche, des bottes demi-fortes en cuir rouge, un glaive antique supporté par un baudrier en sautoir tout brodé et dont la poignée est étincelante de pierreries ; sur la tête un bonnet de martre à calotte rouge surchargée de plumes d'autruche noires, au milieu desquelles les jours de bataille une aigrette blanche en plumes de héron était fixée par une agrafe de diamants. Il charge souvent avec une cravache à la main laissant son sabre au fourreau.

NEY, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa. Né à Sarrelouis le 10 janvier 1769. Son père, ancien soldat devenu tonnelier, le met comme clerc chez un notaire, puis comme employé aux écritures dans les mines d'Apenweiler. Fatigué de cette vie monotone, il s'engage aux hussards en 1788. Maréchal des logis en 1792, capitaine et commandant en 1794, chef de brigade en 1795 à Maëstricht, Würtzbourg, passage de la Rednitz. Général de brigade en 1796, il sauve la vie à un grand nombre d'émigrés faits prisonniers. Entouré en 1797 après Neuwied, a Giessen, il se défend avec le tronçon de son sabre, mais est fait prisonnier et échangé. En 1798, il s'introduit furtivement à Manheim avec 150 hommes et s'en rend maître, il est nommé général de division pour ce fait (28 mars 1799). Il passe à l'armée du Danube. A Winterthur, avec 3,000 hommes, il lutte contre 16,000 Autrichiens. Commandant provisoirement l'armée du Rhin, il attaque l'archiduc Charles pour l'empêcher de faire sa jonction avec Souvarow, ce qui permet à Masséna de battre les Austro-Russes à Zurich, puis il passe sur le Necker sous les ordres de Lecourbe. Mécontent du 18 brumaire, il adhère cependant au nouveau régime. Fait la campagne de 1800 avec Moreau, se distingue à Hohenlinden. Il se marie à une amie d'Hortense de Beauharnais, il est envoyé comme plénipotentiaire en Suisse pour y faire accepter la protection de la France. Il commande le 6e corps de la Grande Armée et est nommé maréchal (1804). En 1805, il enlève près d'Ulm les formidables positions d'Elchingen ; pendant la marche sur Vienne, il chasse l'archiduc Jean du Tyrol. Il est en Carinthie au moment de la paix de Presbourg. En 1806, il achève la défaite des Prussiens, après Iéna, il prend Erfurt (14,000 prisonniers, 120 pièces).

Magdebourg cède en un jour (23,000 prisonniers et 800 pièces) ; il franchit la Vistule, dégage Bernadotte à Morhungen (25 janvier 1807), coupe la retraite des Russes à Eylau (8 février). A Guttstadt, avec 14,000 hommes, il reçoit le choc de 70,000 Russes, puis se retire à Spanden. Il emporte le village de Friedland et s'empare d'Intersbourg. On l'appelle le *Brave des Braves*. A cause de la couleur de ses cheveux ses soldats l'appelaient aussi le *Lion rouge*. Napoléon le nomme duc d'Elchingen (19 mars 1808). Il est envoyé en Espagne, Logrono, la Galicie, prend, sous Masséna, Ciudad Rodrigo, Alméida. Il protège avec 6,000 hommes l'arrière-garde. A Redinha, il maintient ses troupes sur un bord du ravin, jalonne avec les cadres la position à prendre sur le bordopposé et fait franchir cet espace à toutes ses troupes au pas gymnastique sans être inquiété. A la suite du désordre de Potz de Arouel, un vif dissentiment éclate entre Ney et Masséna et il refuse d'obéir. Masséna lui retire son commandement.

En 1812, Ney prend Smolensk. Il commande le centre à la Moskowa. Il se surpasse dans la retraite. Séparé du reste de l'armée à Krasnoé (18 novembre), il remonte le Dniéper, trompant ainsi les Russes, le franchit et revient à Orcha au moment où tout le monde le croyait perdu. Il rend de grands services au passage de la Bérézina, il traverse Krovno et le Niémen toujours combattant et sort le dernier de la Russie. En 1813, à la tête du 3e corps, il franchit la Saale, culbute l'ennemi à Poserna (1er mai). Lutzen. Bautzen. Breslau. Dresde. Battu à Dennewitz, il reproche à Napoléon son ambition. Brienne, Mézières, Champaubert, Montmirail, Craonne, Château-Thierry. Après l'entrée à Paris des Alliés, il est choisi avec les ducs de Vicence et de Tarente par Napoléon pour négocier la paix au nom de Marie-Louise. Ils rejoignent Marmont et obtiennent une entrevue avec Alexandre, qui exige une abdication absolue. Il se rallie à Louis XVIII. Mais la maréchale est en butte aux sarcasmes de la noblesse. Il se retire aux Coudreaux, près de Châteaudun.

C'est là que le 6 mars 1815 Soult lui donne l'ordre d'aller à Besançon et d'arrêter Bonaparte. Il montre une vive colère contre son ancien maître et promet de le ramener dans une cage de fer. Arrivé à Lons-le-Saunier, le 14 mars, voyant tout le monde se tourner vers Bonaparte, il consulte Lecourbe et Bourmont. Voyant qu'on ne pouvait résister au courant, il fait une proclamation aux troupes indiquant qu'il se rallie. Napoléon, pour l'éloigner, le charge d'aller inspecter la frontière du nord-est et le nomme pair. Il commande les 1er et 2e corps aux Quatre-Bras et à Waterloo. Il eut 5 chevaux tués sous lui, une épaulette coupée par le coup de sabre d'un horseguard, sa plaque de grand aigle bosselée par une balle ; sanglant, l'épée cassée à la main, il s'écriait : « Venez voir comment meurt un maréchal de France ». Revenu à Paris, il conseille au Sénat de négocier, puis il se retire dans le petit village de Saint-Alban. Il apprend qu'il va être traduit devant un conseil de guerre. Il vient chez un de ses parents au château de Bessonis,

dans le Lot, où un habitant reconnait le sabre d'Égypte qui lui a été donné par Bonaparte et le fait arrêter.

Le maréchal Ney décline la compétence du conseil de guerre. « Ces b...-là me feraient fusiller comme un lapin. » Il est jugé par la Chambre des pairs, assisté par Berryer père et Dupin. Sur 161 présents, 128 votèrent la mort. Un grenadier qui le gardait lui dit : « Je suis plus ancien que vous ; eh bien, je n'ai jamais été si hardiment au feu que quand j'avais recommandé mon âme à Dieu ! — C'est un bon conseil que tu me donnes là », et il fit appeler le curé de Saint-Sulpice. Le 7 décembre 1815 il revit la maréchale et on vint le chercher : « Montez le premier, monsieur le curé, dit-il, j'arriverai encore avant vous là-haut. » Il fut exécuté à l'avenue de l'Observatoire.

OUDINOT, duc de Reggio. Né à Bar-le-Duc en 1767. Fils d'un commerçant, s'engage à 17 ans, mais sur les instances paternelles rentre dans le commerce. En 1791, élu chef du 3e bataillon de volontaires de la Meuse, il défend Bitche et prend 700 Prussiens. Nommé chef de brigade (1793), il soutient à Morlautern le choc de 10,000 Prussiens et se dégage par une charge à la baïonnette. Général de brigade (1794), il rejoint l'armée du Rhin où il est fait prisonnier. Échangé en 1796, il reprend la campagne sous les ordres de Moreau. Général de division à la bataille de Zurich, il est avec Masséna au siège de Gênes (1800). Inspecteur général en 1803, il commande les 10,000 *grenadiers Oudinot*. En 1805, il entre le premier dans Vienne. Austerlitz, Iéna, Berlin, Ostrolenka ; nommé comte à Friedland, Napoléon l'appelle à l'entrevue de Tilsitt le *Bayard* de l'armée. Landshut. Ebersberg. l'île Lobau. Wagram, où il est nommé maréchal et duc avec une dotation de 100,000 francs. Gouverneur de Berlin (1812), il commande le 2e corps, bat Wittgenstein, est blessé et ne revient qu'à la nouvelle des désastres. Bautzen ; battu à Gross-Beeren, il est placé sous les ordres de Ney. Dresde, Freybourg (sur le duc d'York), Brienne, Bar-sur-Aube, Arcis-sur-Aube. Se rallie à Louis XVIII auquel il reste fidèle pendant les Cent Jours, commande la garde et la garde nationale de Paris. Gouverneur de Madrid en 1823. Après 1830, il se retire après avoir adhéré et ne vient que rarement à la Chambre des pairs. Gouverneur des Invalides en 1842, il meurt en 1847.

PERIGNON (marquis de). Né à Grenade, près de Toulouse (1754). Sous-lieutenant avant la Révolution. Nommé député à l'Assemblée législative (1791), il donne sa démission, retourne à l'armée des Pyrénées où, devenu général de division en 1793, il sauve Perpignan ; succède à Dugommier, prend Escola et Roses à la suite de travaux superbes et gigantesques. Il commande ensuite à Cherbourg, devient membre du Conseil des Cinq-Cents. Ambassadeur en Espagne, il négocie le traité de Saint-Ildefonse. Prisonnier à Novi (1798), maréchal en 1804, com-

mande à Naples (1808). Rallié aux Bourbons en 1814, est nommé pair, leur reste fidèle pendant les Cent Jours et est nommé marquis en 1816. Il meurt en 1818.

PONIATOWSKI (le prince Joseph). Né à Varsovie en 1763. Il fit ses premières armes dans l'armée autrichienne contre les Turcs (1787). Il remporte des avantages contre les Russes en 1792, à Zielenka, Dublenka. Il se retire à l'étranger quand le roi eut accédé à la Confédération de Targowitz, prélude du partage de la Pologne. En 1794, il s'enrôle comme simple volontaire sous Kosciusko, s'illustre dans la défense de Powonski et les deux sièges de Varsovie. Après l'issue désastreuse de cette lutte, il se retire à Vienne. En 1806, le roi de Prusse lui confie le gouvernement de Varsovie peu après occupé par Murat. Nommé ministre de la guerre à Varsovie, il organise l'armée polonaise et nourrit 80,000 Français. Davout l'aide comme gouverneur de Varsovie. En 1809, battu par l'archiduc Ferdinand, à Raszin, il soulève la Gallicie. Il fournit 100,000 hommes en 1812 et commande notre extrême droite à Smolensk, la Moskowa, Borodino, Tscherikovo, Moscou, Malo, Yaroslavetz, Voronovo, revient à Varsovie et de là à Cracovie. Il refuse d'abandonner Napoléon. Nommé maréchal à Leipzig ; chargé de protéger la retraite, il reste jusqu'au dernier moment et est noyé dans l'Elster (1813).

SÉRURIER. Né à Laon le 8 septembre 1742. Son père, attaché à la maison du Roi, le fait nommer lieutenant à 13 ans. En 1760, il a la mâchoire fracassée au Hanovre. En Pologne (1762), Corse (1768), il est major en 1789 et rayé des cadres. Il revient comme soldat, et peu après est chef de brigade. Général de brigade après Utello (28 février 1793). Général de division en 1795, il fait la campagne de 1796 en Italie (siège de Mantoue). Il gouverne Venise. En 1799, en Italie, sous Moreau, il est cerné à Verderio (27 avril) et, après avoir combattu toute la journée, est obligé de capituler. Il aide Bonaparte au 18 Brumaire. Gouverneur des Invalides et maréchal en 1804, grand-cordon de la Légion d'honneur en 1805, commandant de la Garde nationale de Paris en 1809. En 1814, il fait brûler aux Invalides 1417 drapeaux pris à l'ennemi avant l'entrée des Alliés. Nommé pair le 4 juin 1814, il présente une adresse à Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, et est destitué par Louis XVIII. Il vit dans la retraite. Son désintéressement lui avait fait donner le singulier surnom de *Vierge d'Italie*. Il meurt à Paris le 21 décembre 1819.

SOULT, duc de Dalmatie. Né à Saint-Amans-la-Bastide (Tarn), le 29 mars 1769. Fils d'un notaire ou d'un cultivateur. S'engage à 16 ans dans le Royal-Infanterie. Caporal en 1789, élu sous-lieutenant en 1791, capitaine en 1793, il passe à l'état-major de Hoche; chef de brigade en 1794, il est nommé général de brigade après Fleurus (1794). A Alten-

kirchen (1796), il remplace Lefebvre, et sauve l'armée à Stokach, où il est nommé général de division. Zurich, Gênes, où il est fait prisonnier et rendu après Marengo. Il commande la garde des Consuls (1802) ; pousse au 18 Brumaire. Maréchal en 1804, à 35 ans. Commande le 4e corps de la Grande-Armée et l'aile droite à Austerlitz, Iéna, Magdebourg, Pultusk, Eylau, Heilsberg, Kœnigsberg. Il est nommé duc après Tilsitt. Envoyé en Espagne, en 1808, prend Burgos ; poursuit John Moore jusqu'à la Corogne-Oporto, où il songe à se faire nommer roi de Lusitanie. Il remplace Jourdan comme major général près de Joseph Ocana. Il envahit l'Andalousie, prend Séville, Badajoz ; ne porte pas secours à Masséna. La défaite des Arapiles le force à évacuer Madrid. Il se retire sur les Pyrénées. En 1813, fait la campagne de Saxe, puis revient en Espagne remplacer Joseph après la défaite de Vittoria. Batailles d'Orthez et de Toulouse. Fougueux royaliste avec Louis XVIII, il devient ministre de la guerre. Cependant il se rallie à Bonaparte qui le nomme pair et le nomme major général de l'armée. Se bat courageusement à Fleurus et Waterloo ; rassemble à Laon les débris de l'armée ; cherche à rentrer en grâce près de Louis XVIII, qui le bannit (1816). Rentré en 1820, Charles X l'appelle à siéger à la Chambre des pairs, où il se montre partisan aveugle du Gouvernement et très religieux. En 1830, il acclame Louis-Philippe, qui le nomme ministre de la guerre. Comprime les troubles de Lyon en 1831 ; président du conseil, 1832-1834 ; représente la France au couronnement de la reine Victoria (25 avril 1838) ; revient ministre des Affaires étrangères et président du Conseil (1839-1840). Renversé par Thiers, il revient avec Guizot (29 octobre 1840). Il se retire en 1845 par raison de santé et est nommé maréchal général. Il se retire dans son château de Soultberg, à Saint-Amans, où il meurt le 26 novembre 1851.

SUCHET, duc d'Albufera. Né à Lyon, 2 mars 1770. Son père, fabricant de soieries, pensait qu'il lui succéderait, mais il s'engage, en 1790, dans la cavalerie. Chef de bataillon en 1793. Il fait la campagne de 1796 en Italie. Chef de brigade à Neumark (1797), passe à l'armée d'Helvétie (Brune). Général de brigade en 1798, il est accusé par les commissaires du Directoire ; il se justifie à Paris et va près de Masséna. Joubert l'appelle en Italie comme général de division (1799), il reste à cette armée, mais il est coupé de Gênes (pont du Var). Après Marengo, il occupe Gênes. Après l'armistice d'Alexandrie, il commande le centre de l'armée d'Italie, Borghetto, Vérone, Montebello. Inspecteur d'infanterie en 1805. Il commande une des divisions de Lannes à Ulm. Austerlitz. Saalfeld. Iéna. Pultusk. Ostrolenka. Appelé en 1808, en Espagne, il franchit les Pyrénées, soumet l'Aragon, bat Blake à Maria, O Donnell à Lérida, prend Tortose, Tarragone. Il est nommé maréchal (1811). Prend Valence, Albufera ; est nommé duc. Habile politique, il est aimé des Espagnols. En 1813, il doit battre en retraite, succède à Bessières comme colonel général de la garde impériale ; fait rentrer Ferdi-

nand VII en Espagne. Louis XVIII le nomme pair. Pendant les Cent Jours, il défend la Savoie et le Piémont ; il vient protéger Lyon ; mais il tombe après en disgrâce, comme ayant servi Napoléon. Il n'est réintégré comme pair qu'en 1819. Il mourut au château de Saint-Joseph, près de Marseille, le 3 janvier 1826.

VICTOR (dit Perrin), duc de Bellune. Né à La Marche (Vosges) en 1764. Entré au service comme tambour, à 17 ans, il obtient son congé en 1789, et fait le commerce à Valence. En 1792, il vole aux frontières. Chef de bataillon en peu de mois, général de brigade au siège de Toulon, il se distingue aux Pyrénées-Orientales et est nommé général de division après la campagne d'Italie. Il marche avec Lannes sur Rome et surprend Ancône. Il est sous les ordres de Joubert et Moreau en 1798. Marengo (1800). Ambassadeur au Danemark en 1805. Il commande le 10e, puis le 1er corps pendant 1806-1807. Il détermine le succès de Friedland et est nommé maréchal. Gouverneur de Berlin. En Espagne, il gagne les victoires d'Uclès et de Medellin (1809). Il fait les campagnes de 1812 et 1813 ; garde les Vosges en 1814. Saint-Dizier. Brienne. Se rallie à Louis XVIII, l'accompagne à Gand pendant les Cent Jours ; se fait, en rentrant, l'organe de rancunes royalistes. Ministre de la guerre en 1821, il perd son portefeuille à cause des marchés Ouvrard. Il ne se rallie point au gouvernement de Louis-Philippe. Grâce à Soult, il ne fut pas poursuivi pour menées royalistes. Alexandre Dumas avait annoncé qu'il avait été dans sa jeunesse épicier et ménétrier, il lui intenta un procès en diffamation qui ne fit que confirmer ce bruit. Il est mort à Paris en 1841.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	1
Campagne de Gustave-Adolphe en Allemagne (1631-1632)	65
Les deux dernières campagnes de Turenne (1674-1675)	75
Une campagne du prince Eugène (1706)	95
Une campagne de Frédéric II (1757)	111
Campagne d'Italie en 1796	145
Campagne d'Égypte	171
Campagne de 1799	173
Campagnes d'Italie et d'Allemagne en 1800	175
Campagne d'Allemagne et d'Italie en 1805	195
Campagnes de Prusse et de Pologne en 1806 et 1807	215
Campagne d'Autriche, d'Italie et de Pologne en 1809	247
Campagne d'Espagne en (1807-1813)	273
Campagne de 1810 en Portugal	279
Campagne de 1812 en Russie	293
Campagne de 1813 en Allemagne	329
Campagne de 1814 en France	361
Campagne de 1815 en Belgique	405

Tactique linéaire	141
Tactique employée sous la Révolution et l'Empire	147-148

Paris. — Imprimerie L. BAUDOIN, 2, rue Christine.

C. 1
23
OF INDIA.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

CAMPAGNES MODERNES

II

PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOIN, 2, RUE CHRISTINE.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

CAMPAGNES MODERNES

PAR

J. VIAL

COLONEL D'ÉTAT-MAJOR EN RETRAITE

Ancien Professeur d'art et d'histoire militaires à l'École d'application d'état-major

COMPLÉTÉE ET MISE A JOUR

Par son Fils, **C. VIAL**, Capitaine d'artillerie

CINQUIÈME ÉDITION

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

30, Rue et Passage Dauphine, 30

—

1894

Tous droits réservés.

C.1
25

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

CAMPAGNES MODERNES

NOTE

SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE

DE 1815 A 1870

En 1815, les Alliés s'opposent à toute réorganisation sérieuse. On forme la garde royale et des légions départementales ; le recrutement est régional et ces légions comprennent un mélange des différentes armes : 2 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs à pied, 1 dépôt de 3 compagnies, 1 compagnie d'éclaireurs à cheval, 1 compagnie d'artillerie.

La conscription est rétablie en 1818.

INFANTERIE.

En 1820, les légions disparaissent. On forme 80 régiments d'infanterie à 2 bataillons (dont 20 d'infanterie légère à 3 bataillons). Le bataillon a 8 compagnies dont 2 d'élite.

En 1830, on forme 100 *régiments* à 3 bataillons (dont 25 d'infanterie légère qui disparaissent en 1855).

Supprimés en 1820, les *chasseurs à pied* sont rétablis en 1840 : 10 bataillons à 8 compagnies (20 bataillons en 1853).

Les zouaves, les tirailleurs algériens et la légion étrangère sont créés pendant la guerre d'Afrique.

La garde impériale, comprenant 3 régiments de grenadiers, 4 de voltigeurs, 1 de zouaves et 1 bataillon de chasseurs à pied, est créée par l'Empereur.

CAVALERIE.

En 1815, la cavalerie comprend 48 régiments (2 de carabiniers, 6 de cuirassiers, 10 de dragons, 24 de chasseurs, 6 de hussards) à

4 escadrons de 2 compagnies (le 4e escadron de chasseurs est formé de lanciers).

En 1840, on forme en plus 6 régiments de lanciers ; bientôt on forme 4 régiments de chasseurs d'Afrique et 3 de spahis.

La garde impériale comprend : 1 régiment de carabiniers, 1 de cuirassiers, 1 de dragons, 1 de lanciers, 1 de chasseurs, 1 de guides.

ARTILLERIE.

En 1815, l'artillerie comprend : 8 régiments à pied, 4 régiments à cheval, 8 escadrons du train, 1 bataillon de pontonniers, 12 compagnies d'ouvriers, 1 compagnie d'artificiers.

Elle s'augmente peu à peu jusqu'en 1870 où elle comprend :

15 régiments à 8 batteries montées et 4 à pied ;
4 régiments à 8 batteries à cheval ;
1 régiment de pontonniers à 14 compagnies ;
10 compagnies d'ouvriers, 5 d'artificiers, 1 d'armuriers ;
2 régiments du train à 16 compagnies.

Le matériel Valée remplace celui de Gribeauval, il n'y a plus qu'un modèle d'affûts et de voitures.

La disposition des caissons permet d'organiser l'artillerie montée. La batterie devient l'unité pratique et administrative.

La garde comprend : 1 régiment à 6 batteries montées, 1 régiment à 6 batteries à cheval, 1 escadron du train à 2 compagnies.

GÉNIE.

En 1870, il y a 3 régiments du génie à 14 compagnies de sapeurs, 3 régiments du train des équipages à 17 compagnies.

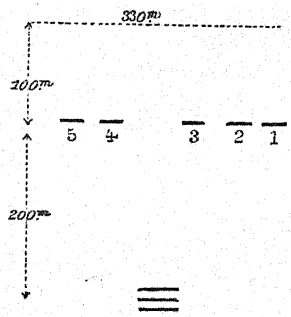
En 1868, la garde nationale est organisée en régiments. Elle comprend 550,000 hommes.

Tactique de 1815 à 1831

En 1815, une vive réaction se produit contre les hommes et les choses de l'Empire ; on licencie les anciens officiers. On reprend le règlement de 1791 et la tactique linéaire.

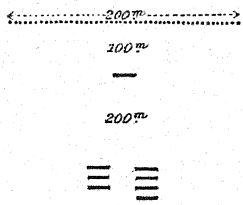
Le 4 mars 1831, un nouveau règlement donne plus d'indépendance au bataillon, mais il n'indique nettement aucun dispositif et reprend l'ordre linéaire. On peut cependant en démêler que le bataillon a trois formations :

1° *Démonstration.* — Les 2 premiers rangs forment les tirailleurs;



le 3e rang se forme sur deux rangs et constitue la réserve. 5 compagnies (dont 1 de grenadiers et 1 de voltigeurs) peuvent être déployées;

2° *Combat décisif.* — La compagnie de voltigeurs est seule déployée,



le bataillon en colonne double. Les tirailleurs s'ouvrent au moment de la charge et s'attachent aux flancs de la colonne en continuant le feu ;

3° *Défensive.* — En ligne sur 3 rangs. Le règlement n'indique pas de relations entre les tirailleurs et le bataillon. Et, comme en 1791, pour les grandes unités, les lignes marchent, avancent et reculent tout d'une pièce.

Tactique de 1831 à 1870 (exclus).

En 1845, les chasseurs à pied sont armés d'une carabine rayée et à piston ; ils sont exercés au déploiement en tirailleurs d'après un règlement aussi confus que celui de 1831.

Le maréchal Bugeaud fait adopter un règlement de tir (1845). Cette instruction en était encore au point où l'avait laissée Guibert (1791), il montre la prédominance que va acquérir le feu.

Service Instruction of the LIBRARY 14675

La guerre d'Afrique met en honneur le combat en tirailleurs, mais cette formation paraît être une cause de désordre et non de combat.

Quand la division Canrobert débouche sur le plateau de l'Alma, tous les officiers et corps de troupe entraînés viennent se confondre sur une épaisse chaîne de tirailleurs.

En 1859, notre infanterie a un fusil rayé portant à 400 mètres, le pouce sert de hausse. Les Autrichiens ont le fusil Lorenz rayé portant jusqu'à 500 mètres. Nos bataillons de première ligne se dispersent en une épaisse chaîne de tirailleurs qui facilite la progression des bataillons de deuxième ligne par des feux incessants, une offensive continuelle, au pas de course, profitant des mouvements de terrain. Lorsque les colonnes rejoignent la chaîne, tout le monde se jette sur l'ennemi à la baïonnette (on ne s'est d'ailleurs presque jamais abordé). Nous en sommes revenus aux *tirailleurs en grande bande.*

L'infanterie autrichienne, trop préoccupée de ses feux, reste immobile et succombe devant notre entrain.

Le règlement de 1862 renouvelle celui de 1831, en introduisant la *formation sur deux rangs* et les *colonnes de division.* Le bataillon formait une ligne de 4 colonnes de 2 compagnies l'une derrière l'autre (imitation de la colonne de compagnie des Prussiens). Elle aurait été très utile, mais on la réduisit à néant par un alignement obligatoire.

En 1866, on adopte le fusil Chassepot.

En 1867, une commission de trois généraux propose presque l'ordre dispersé actuel dans la formation suivante :

2 compagnies à 2 sections.	2	demi-sections en tirailleurs,
	2	— en soutien,
	2	sections en réserve.

4 compagnies, 1 corps de bataille.

En 1867, une nouvelle instruction décrit la formation suivante : le bataillon à 6 compagnies formé en colonne serrée se fait couvrir par 2 compagnies ayant chacune une section en soutien. Arrivé à bonne portée, le bataillon se déploie, exécute des feux de salve pour préparer l'attaque; les tirailleurs se replient aux ailes. Les colonnes, rapidement reformées, se portent en avant à la baïonnette, sans tirer, soutenues par le feu des tirailleurs.

C'est la même tactique que quand le fusil porte à 200 mètres.

Un règlement de 1869 ne donne pas plus d'indépendance au bataillon.

Les guerres d'Afrique nous ont habitués à l'action individuelle du soldat, on oublie les traditions de la tactique compacte et des grandes opérations.

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

1830 — 1857

Les montagnes de l'Algérie forment une sorte de **A**, dont le sommet est près de Tunis ; la branche nord (le Tell) suit la côte, la branche sud borde le désert ; entre ces deux branches sont les Hauts-Plateaux.

De 1830 à 1843, on occupe les principales vallées du Tell et on borde la falaise qui commande le nord des Hauts-Plateaux.

De 1843 à 1850, on prend les Hauts-Plateaux.

De 1852 à nos jours, une série d'expéditions soumettent le Sahara et la Kabylie.

Des juifs algériens avaient fait pour 7 millions de fournitures de blé au Directoire; le Dey avait de grands intérêts dans cette affaire, qui n'était pas encore éteinte en 1827.

Le consul de France, appelé à une audience solennelle, le 27 avril 1827, est frappé d'un coup d'éventail par le Dey.

Cette injure demande une réparation qui est refusée.

La guerre est déclarée le 15 juin et on établit un blocus des côtes qui dure 3 ans sans résultats.

L'amiral Duperré débarque, le 14 juin 1830, 30,000 hommes commandés par le général **Bourmont**, à Sidi-Ferruch. Les 19, 24 et 28, on repousse Ibrahim, gendre de Hussein-Dey. Le 29 juin, on marche en avant; on prend le fort l'Empereur, et le 5 juillet on entre à Alger. Un peu plus tard, on prend Bône et Oran.

Bourmont se retire en apprenant la révolution de Paris.

La régence d'Alger se divisait en 3 beylicks : ceux d'Oran, de Titeri et de Constantine.

Clauzel, provoqué par le bey de Titeri, Bou-Meyrag, le chasse de Blidah, le bat au col de la Mouzaïa, occupe Médéah, et met à la tête des 3 beylicks des alliés de la France (le frère du bey de Tunis, à Oran et à Constantine, moyennant une contribution de 1 million). Nommé maréchal, il vient siéger à la Chambre des députés. Il est remplacé par le général **Berthezème** qui porte secours à Médéah et se rouvre le col de la Mouzaïa.

Savary, duc de Rovigo, bat les Arabes à Koléah et Boufarik, et s'entoure de blockhaus pour protéger Alger (1831-1833).

Voirol prend Bougie et crée les bureaux arabes, intermédiaires entre l'administration française et les chefs indigènes (1833).

Le général **Desmichels** (1833-1834) construit des routes et des camps retranchés.

En 1834, on décide de garder définitivement les possessions françaises dans le nord de l'Afrique, et on nomme **Drouet d'Erlon** gouverneur général (1834-1835).

Lutte contre Abd-el-Kader. — La province d'Oran est en pleine anarchie. Abd-el-Kader, né en 1807 dans la tribu des Haschems, fils d'un marabout influent, se distingue par sa piété et son courage. Il soumet bientôt toutes les tribus qui refusaient de reconnaître sa suprématie.

Le général Desmichels, commandant à Oran, se porte à Arzew ; mais, trop faible, il signe le 26 février 1834, un traité avec l'émir où l'on reconnaît ce dernier comme prince des croyants. On lui envoie des consuls à Mascara, on l'aide même contre d'autres tribus.

Drouet d'Erlon désavoue ce traité et envoie le général Trézel. Bientôt Mustapha-ben-Ismaël se place sous notre protection. Abd-el-Kader proteste et vient occuper Miliana et Médéah. Trézel marche contre lui, mais sa colonne est assaillie dans les gorges de la *Macta;* il perd 500 hommes.

Drouet d'Erlon et Trézel sont rappelés.

Le **maréchal Clauzel** (1835-1837), avec 11,000 hommes, part d'Oran, chasse les Arabes, prend *Mascara* (29 novembre) complètement brûlée, et secourt Tlemcen où il laisse 500 hommes avec le capitaine Cavaignac, qui est de nouveau bloqué, puis il va à Bône.

Le général Bugeaud prend le commandement à Oran, débarque avec 3 régiments, ravitaille Tlemcen et force le passage de la *Sikkah* (5 juillet 1836) en acculant Abd-el-Kader à un ravin où sa troupe est précipitée.

Pendant ce temps, Clauzel, partant de Bône, marche sur le bey Ahmed, de Constantine. Des pluies torrentielles, le mauvais état des chemins épuisent les troupes avant tout combat. Le 24 novembre 1836, notre assaut est repoussé. Nous nous retirons sur Bône après avoir perdu 450 hommes.

Damrèmont remplace Clauzel. Il veut faire la paix avec Abd-el-Kader pour tourner ses forces sur Constantine. Bugeaud signe alors le traité de la Tafna (1er juin 1837).

La France abandonne Tlemcen et la Tafna, mais garde Oran, Arzew, Mostaganem, Mazagran. On reconnaît l'autorité de l'émir sur les provinces d'Oran, de Titeri et d'Alger. On lui rend des prisonniers, on en accepte de l'argent, on lui fournit de l'acier, du fer, du plomb.

L'émir partage le pays en huit gouvernements administrés par des khalifats, ayant sous leurs ordres des aghas et des caïds. Il a une armée de 10,000 hommes, 20 pièces, une fonderie de canons à Tlemcen, une manufacture d'armes à Miliana, des poudreries à Mascara, Médéah.

Libre de ce côté, Damrémont part de Bône avec 13,000 hommes vers Constantine, qu'il assiège (6-13 octobre 1837).

Damrémont est tué dans une reconnaissance. Lamoricière conduit les trois colonnes d'assaut et enlève maison par maison, malgré ses blessures (1837-1841).

Le maréchal **Valée** ramène l'armée par l'intérieur (Guelma, Sétif), et franchit les Portes de fer.

Aussitôt, Abd-el-Kader prétend qu'on a violé le traité de la Tafna et nous déclare la guerre (20 novembre 1839). 123 chasseurs et le capitaine Lelièvre, assaillis par 12,000 Arabes, résistent héroïquement à Mazagran. Ils sont délivrés par une sortie de Mostaganem.

Après avoir fait occuper Cherchell, comme représailles, le maréchal Valée, marchant vers l'ouest, bat l'émir au milieu des rochers au col de Mouzaïa (12 mai 1840), prend Médéah et Miliana. Mais le ravitaillement de ces places nécessite chaque fois une véritable expédition.

Le maréchal **Bugeaud** remplace, en janvier 1841, le maréchal Valée. Il a 100,000 hommes et commence une série d'expéditions dont le résultat est la conquête définitive de l'Algérie vers le sud et vers l'ouest.

En 1841-1842, Abd-el-Kader s'est retiré dans l'Ouarsénis où il manœuvre entre nos colonnes, cherchant à ranimer le zèle de ses partisans.

Bugeaud enveloppe ce massif de l'Ouarsénis en bordant le Chéliff au nord, occupant Boghar et Téniet-el-Haad à l'est, Tiaret et Sidi-bel-Abbès à l'ouest (ces quatre derniers points commandent le désert, ce sont presque les seules fentes de la falaise qui dominent les Hauts-Plateaux et par où il faut forcément passer).

Partant rapidement de Boghar, le duc d'Aumale et le colonel Yousouf, avec 600 cavaliers, surprennent la smala d'Abd-el-Kader (16 mai 1843). Il y a là 6,000 personnes; Abd-el-Kader peut à peine se sauver avec sa mère et une de ses femmes et passe au Maroc.

Campagne du Maroc, 1844. — L'émir entraîne l'empereur du Maroc par ses prédications et il vient razzier nos tribus.

Pour empêcher le retour de ces incursions nous occupons les bords de la Mouilla (un affluent de la Tafna). Les Marocains, prétendant à cette rivière comme ligne frontière, nous attaquent. Des pourparlers sont entamés, mais une conférence entre le général Bedeau et le commandant des forces marocaines ayant été rompue par une attaque de cavalerie marocaine, Bugeaud prend vigoureusement l'offensive.

Après le passage de l'Isly (14 août 1849), avec 12,000 hommes, il rencontre 40,000 Marocains qu'il met en déroute. On prend les trésors du fils d'Abd-er-Rhaman, leurs canons, leurs drapeaux et des chaînes énormes destinées à emmener les captifs.

L'escadre de Joinville bombarde Tanger le 6 août et Mogador le 15 août.

Le traité de Tanger (20 septembre 1844) nous donne les mêmes frontières qu'à la domination turque, mais le général de la Rue accepte

un tracé bizarre qui coupe en deux des tribus, laisse Figuig au Maroc, et nous sentons encore les conséquences de cette faute.

Un nouvel ennemi, Bou-Maza, soulève la région du Dahra (ouest d'Alger). Pélissier, surpris dans une gorge, fait enfumer 600 Arabes (des Oulad-Riah) dans les grottes où ils sont réfugiés.

Abd-el-Kader franchit la frontière du Maroc, près de la côte, et enferme une compagnie (capitaine Géreaux) à Sidi-Brahim (24 septembre 1845). Il la massacre, sauf 13 hommes qui parviennent à s'échapper. Une colonne de 430 hommes sortie de Nemours est écrasée.

L'insurrection devient générale.

Bugeaud met les colonnes en mouvement dans toutes les directions. Abd-el-Kader manque d'être pris. Il se réfugie en Kabylie. Mais, mal reçu, il revient au Maroc où Bou-Maza le suit.

Bugeaud veut prendre la grande Kabylie; il y obtient de grands succès, mais le gouvernement l'arrête. Il donne sa démission.

Le **duc d'Aumale** est nommé gouverneur en 1847.

Bou-Maza revient dans le Dahra; mais, découragé, il se rend au colonel Saint-Arnaud.

Abd-el-Kader veut détrôner l'empereur du Maroc. Vaincu par celui-ci, il franchit la frontière française. Mais Lamoricière fait garder tous les chemins. Désespérant de s'échapper, il fait sa soumission (23 décembre 1847). D'abord interné en France, il obtient de se rendre à Damas, en Syrie, où il reste fidèle à sa parole jusqu'à sa mort (1883) et donne de fréquentes preuves de sa reconnaissance pour la générosité de ses vainqueurs.

SOUMISSION DU SAHARA ET DE LA KABYLIE

Nous n'avons plus qu'à citer une série d'expéditions isolées qui forment cette conquête.

Le duc d'Aumale s'avance jusqu'à Biskra, soumet les *Zibans* et l'*Aurès*.

Expédition de Zaatcha (octobre 1849). — Notre première colonne contre l'oasis est repoussée. Le général Herbillon revient avec 4,000 hommes et, après une attaque infructueuse, fait un siège en règle. Le colonel Canrobert enlève la première brèche; chaque maison est défendue; il rase la ville et l'oasis. Nous y perdons 1,500 hommes, sans compter les victimes faites par le choléra.

Expédition de Laghouat (1852). — Un chérif revenant de la Mecque, Mohammed-ben-Abdallah, crée à Ouargla un centre d'agitation. Ses partisans s'emparent de Laghouat où nous avions un khalifat.

Le général Pélissier vient assiéger l'oasis, s'en empare après quelques heures de canonnade et prend maison par maison. Laghouat a toujours été occupé depuis.

Ouargla est pris par nos alliés.

Le Mzab, Tougourt, l'oued Righ sont pacifiés pour 10 ans.

Soumission de la Kabylie. — Le maréchal Bugeaud avait soumis les Beni-Abbès et 14 tribus.

De 1849 à 1854, un chérif, Bou-Baghla, maintient l'insurrection. On dirige contre lui les expéditions des généraux Saint-Arnaud (1851), Bosquet (1852), Randon (1853). Bou-Baghla est tué dans un combat en 1854.

En 1857, le général Randon, devant le soulèvement des Beni-Raten, cerne la Kabylie avec 35,000 hommes. Il écrase, en deux mois, tous les insurgés, livre le sanglant combat d'Icheriden avec la division Mac-Mahon ; construit le fort Napoléon et des routes militaires.

Expédition du Maroc (1869). — Des tribus sur la frontière du Maroc, ne reconnaissent ni frontières ni traités. Deux divisions (Valsin et Jusuf) les châtient, malgré le choléra.

Insurrection de 1864. — Entre Géryville et Ouargla, Si-Sliman, froissé dans ses rapports avec les officiers français, se soulève.

Le lieutenant-colonel Beauprêtre se porte vers le Djebel-Amour, mais sa colonne est surprise et massacrée.

Aussitôt le Djebel-Amour se soulève.

L'Ouarsénis suit cet exemple, mais est bientôt pacifié.

Le général Deligny, dans le sud, a d'abord des succès sans résultats. Après un échec à El-Beïda, les Arabes vont ravager le pays jusqu'aux portes de Tlemcen.

Cependant, leur chef est tué dans un engagement avec le général Deligny, l'insurrection entre dans une période de décroissance, mais pendant les années suivantes les Arabes continuent leurs razzias jusqu'en 1870.

Expédition du général de Wimpfen, 1870. — Le général de Wimpfen poursuit les Oulad-Sidi-Cheikh qui allaient se réfugier au Maroc. Avec 1500 hommes il enlève d'assaut cette oasis de l'oued Guir. Cette leçon maintient une tranquillité relative dans la région pendant l'insurrection de 1871.

Insurrection de 1871. — Des réformes intempestives ou trop hâtivement appliquées et la naturalisation en masse des israélites par le gouvernement de la Défense nationale, amènent un soulèvement au moment où l'effectif des troupes est très faible et le commandement désorganisé.

En janvier 1871, des spahis refusent de s'embarquer à Souk-Arrhas et entraînent une tribu. Un poste est attaqué près de Constantine. Mokrani, bach agha de la Medjana, donne sa démission, motivée par l'établissement du régime civil, renvoie les insignes de la Légion d'honneur et nous déclare la guerre.

Le 16 mars, il envahit la Kabylie qui se soulève, organise des sièges, pratique des mines avec une habileté inaccoutumée.

Palestro est détruit, ses habitants massacrés.

Une pointe sur Alger est arrêtée par une petite colonne d'infanterie, de mobilisés, de francs-tireurs, qui sauve la Métidja en battant les Kabyles au village de l'Alma (22 avril).

Dans la province d'Alger, la colonne Cérez tue Mokrani dans une reconnaissance, et débloque, avec le général Lallemand, toutes les places.

Dans la province de Constantine, le général Saussier, avec six colonnes, réduit Bou-Mezrag, frère de Mokrani. Après une campagne de cinq mois, il écrase les insurgés au combat du Djebel-bou-Thabel et poursuit les insurgés dans l'extrême sud jusqu'à Koléah.

La Kabylie est durement châtiée; elle paye une indemnité considérable, perd son autonomie municipale; une partie de ses terres, séquestrée, est affectée à la colonisation.

Une petite insurrection dans le Dahra bloque Cherchell, mais elle est réduite.

La révolte de l'*Aurès* (1879) est rapidement réprimée.

Insurrection de 1881-1882. — Bou-Amana parvient à soulever les Oulad-Sidi-Cheikh (province d'Oran), mécontents, depuis 1870, d'avoir perdu la grande position que nous leur avions faite.

Bou-Amana se porte au nord des Schotts, ravage les chantiers d'alfa, particulièrement ceux où travaillent des Espagnols. Rencontré à Chellata, dans les montagnes des Ksours, par le colonel Innocenti, il parvient à amener un peu de désordre dans le convoi. Mais bientôt nos colonnes l'obligent à se réfugier dans le Maroc.

Le colonel Négrier, à El-Abiod, fait sauter la koubba du marabout, ancêtre des Oulad-Sidi-Scheikhs, et transporte ses ossements à Géryville.

Les insurgés sont poursuivis jusqu'à 140 kilomètres au delà de Figuig.

Mais, le 26 avril 1882, Bou-Amana surprend une mission topographique (capitaine de Castries) sur le schott Tigri. Son escorte (1 compagnie de la légion) le protège et les insurgés se soumettent successivement. Des négociations avec les Oulad-Sidi-Cheikhs ont ramené la tranquillité dans le Sud-Oranais.

En novembre 1882, nous occupons le *Mzab* sans difficulté.

Voici quelles sont *les principales explorations chez les Touaregs :*

En 1850, Richardson, Barth et Overveg traversent la partie orientale.

En 1848, Ismaïl-Bou-Derba va de Laghouat à Ghat.

En 1860, Duveyrier parcourt le pays du nord, grâce au cheik Othman, très intelligent et très influent.

En 1862, le commandant Mircher passe, avec quelques chefs Touaregs, un traité qui est toujours resté lettre morte.

En 1876, le docteur von Barry part de Tripoli, mais il est obligé de revenir, le pays étant en guerre.

En 1877, M. Largeau part de Ghadamès vers Insalah.

Le colonel Flatters part de Ouargla, en mars 1880. Pendant qu'une partie de ses hommes va chercher de l'eau, il est surpris par les Touaregs et massacré (16 février 1881).

CAMPAGNE DE CRIMÉE

1854 — 1855

Après la campagne de 1815, nous trouvons un long intervalle de repos. Les grandes guerres semblent terminées. Nous avons bien, en 1823, la guerre d'Espagne ; en 1830, l'expédition d'Alger ; en 1832, le siège d'Anvers ; mais ces événements sont peu importants, si on les compare à ceux de la période qui les précède ou à ceux de la période qui les suit. Cette dernière période commence en 1848. La

---

(1) *Tactique de l'infanterie russe en* 1854 :

Le bataillon russe comprend 4 compagnies à 2 pelotons.

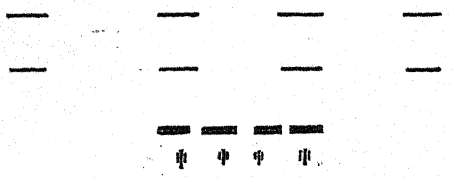
La première compagnie est d'élite : un peloton (grenadiers) se place à droite du bataillon, l'autre peloton (chasseurs) à gauche.

Ils sont sur 3 rangs. Le 3e rang de chaque peloton renferme 12 tirailleurs, soit 96 par bataillon, seuls exercés à ce service.

La division russe comprend : 2 brigades à 2 régiments de 4 bataillons ; 4 batteries (2 de 6, 2 de 12) ; Cavalerie (indéterminée).

Elle a 4 formations de combat immuables :

1° Une brigade déployée sur deux lignes, une brigade en réserve serrée en masse ;

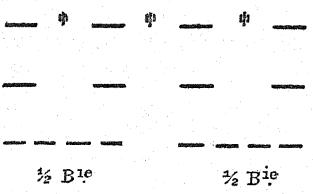


(Brigade en réserve)

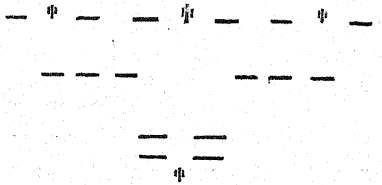
révolution de Février a son contre-coup dans l'Europe entière, et bientôt l'Autriche soutient deux grandes guerres, l'une en Italie, et l'autre en Hongrie. Celles-ci sont suivies de la guerre de Crimée en 1854, de celle d'Italie en 1859, de celle d'Allemagne et d'Italie en 1866, de la guerre franco-allemande en 1870 et enfin de la guerre d'Orient en 1876-1877. Nous allons étudier successivement ces cinq dernières guerres, qui forment, par leur ensemble, la

---

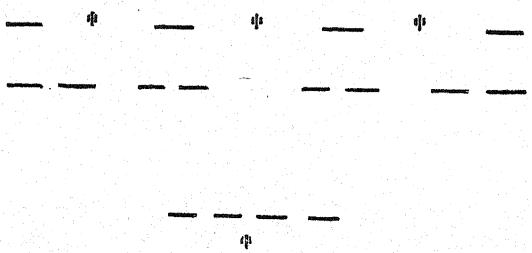
2° *Brigades accolées* (2 1/2 batteries en réserve).



3° *Ordre déployé.* — La première ligne compte 6 bataillons, dont 4 déployés; la deuxième, 6, mais en colonne ; la réserve, 4 et une batterie;



4° *Formation d'attaque.* — Tous les bataillons sont en colonne. La deuxième ligne en comprend 8 et la réserve 4 ;



période des guerres contemporaines, et nous compléterons ainsi notre travail sur l'*Histoire abrégée des campagnes modernes*.

Nous parlerons peu des grandes guerres étrangères à l'Europe : elles présentent évidemment de nombreux enseignements, mais elles sont moins intéressantes pour nous que les autres, à cause de la différence des terrains, des climats, des mœurs et des conditions générales des opérations.

I.

Nous commençons par la campagne de 1854, dans laquelle nous nous occuperons plus particulièrement de l'expédition de Crimée et des opérations de l'armée française.

En 1853, la Russie demande à exercer en Turquie le protectorat des sujets chrétiens du sultan ; c'était demander la chute de l'empire ottoman. La Porte, appuyée par la France et l'Angleterre, résiste aux prétentions du czar. Celui-ci fait occuper par une armée de 80,000 hommes la Moldavie et la Valachie, et la guerre est déclarée entre les deux puissances.

Les Turcs, avec une énergie dont on ne les croyait pas capables, rassemblent sur le Danube une armée de 130,000 hommes, sous les ordres d'Omer-Pacha. Ils en forment une autre de 60,000 hommes en Asie Mineure. Bientôt les hostilités s'engagent. Omer-Pacha remporte quelques avantages à Oltenitza et Tchitate. Les Russes obtiennent quelques succès en Asie Mineure. Sur mer, leur flotte surprend et détruit la flotte turque à l'ancre dans le port de Sinope.

Ce dernier événement détermine la France et l'Angleterre à intervenir et à déclarer la guerre à la Russie. Les flottes alliées paraissent dans la mer Noire et forcent les vaisseaux russes à se réfugier dans le port de Sébastopol. Bientôt elles bombardent Odessa.

En même temps, les deux puissances organisent chacune un corps d'armée pour aller protéger Constantinople et soutenir l'armée d'Omer-Pacha.

Les Russes, cependant, semblent vouloir prévenir l'arrivée des troupes alliées. Ils prennent l'offensive et franchissent le Danube. On croit d'abord qu'ils vont renouveler la campagne des Balkans, qu'ils remporteront de faciles succès et qu'ils arriveront bientôt devant Constantinople. Les puissances occidentales hâtent leurs préparatifs et s'empressent de jeter rapidement plusieurs divisions dans la presqu'île de Gallipoli. Elles paraissent vouloir en faire une nouvelle presqu'île de Torrès-Vedras, c'est-à-dire un grand camp retranché où leurs armées s'organiseront et d'où elles protégeront la capitale de l'empire ottoman.

Mais les Russes trouvent sur le Danube une résistance inattendue. Ils échouent au siège de Silistrie. Ils éprouvent des échecs dans plusieurs rencontres. Ils subissent de grandes pertes par les maladies. Ils donnent ainsi le temps aux forces alliées de s'organiser à Gallipoli et de venir débarquer à Varna. Il faut ajouter que l'Autriche, inquiète pour ses provinces du Sud-Est, rassemble une armée de 80,000 hommes sur la frontière des principautés et paraît vouloir faire cause commune avec les puissances occidentales. L'empereur Nicolas est alors obligé de renoncer à ses idées d'offensive ; il donne l'ordre à son armée d'abandonner les bords du Danube, et plus tard les principautés.

L'offensive des Russes se termine ainsi vers le commencement du mois de juillet 1854. Celle des alliés va commencer.

Les Français tentent d'abord le 21 juillet une expédition dans la Dobruscha, afin d'en chasser l'arrière-garde de l'armée russe en retraite. Mais cette expédition est arrêtée par l'invasion du choléra, qui nous cause de grandes pertes. Nos troupes reviennent à Varna et s'y réorganisent. On cherche sur quel point on pourra atteindre les Russes. C'est alors que l'expédition de Crimée est décidée. Nous allons en suivre les opérations, particulièrement celles qui se rapportent à la guerre de campagne.

La Crimée forme une vaste presqu'île entre la mer Noire et la mer d'Azoff ; elle est reliée au continent par l'isthme de Pérécop et par la flèche d'Araba ; sa partie septentrionale ne présente que des steppes coupés de pâturages et de lacs salés ; sa partie méridionale est au contraire fort montagneuse et présente deux chaînes principales : la première suit le bord de la mer et s'étend du cap Chersonèse jusqu'à Kaffa ; la seconde s'étend des environs de Sébastopol jusqu'au delà de Simphéropol. Les vallées qui descendent de ces chaînes sont généralement fertiles et boisées, et elles présentent de nombreuses positions défensives.

Les opérations de la campagne ont lieu sur le versant occidental de la seconde des deux chaînes que nous venons d'indiquer. Le théâtre de ces opérations est borné à l'ouest par la mer ; au sud, encore par la mer du cap Chersonèse jusqu'à la hauteur de Baïdar ; à l'est par la crête de la chaîne de montagnes qui s'étend de Sébastopol jusque vers Simphéropol ; enfin au nord par le parallèle d'Eupatoria.

Sur ce terrain, les points importants sont : Sébastopol, ville de 45,000 âmes et principal port militaire de la Russie ; c'est à la fois l'objectif des armées alliées et le point d'appui des armées russes ; puis Eupatoria, ville secondaire, mais présentant cependant quelques constructions importantes ; Old-fort, qui fut le point de débarquement choisi par les alliés ; Balaclava et Kamiesch, qui devinrent bientôt les bases d'opérations des Anglais et des Français.

Les lignes naturelles du même terrain sont, indépendamment du littoral et de la chaîne de montagnes, les cinq cours d'eau suivants, coulant à peu près de l'est à l'ouest : le Bulganak, l'Alma, la Katcha, le Belbeck et la Tchernaïa. L'Alma sert de ligne de défense au prince Mentchikoff dans la bataille qu'il livre aux armées alliées ; la Tchernaïa sert de ligne de défense à l'armée d'observation qui couvre le siège de Sébastopol.

Les lignes artificielles ou de manœuvres sont : la route qui vient de l'intérieur de la Russie, traverse l'isthme de Pérécop, arrive à Simphéropol et de là se prolonge sur Sébastopol ; c'était la ligne d'opérations des Russes, par

laquelle devaient arriver leurs approvisionnements et leurs renforts, par laquelle ils devaient évacuer leurs blessés et leurs malades ; puis il y avait une seconde route d'Eupatoria sur Simphéropol qui permettait de se porter du bord de la mer vers l'intérieur de la Crimée ; enfin, il y avait la route d'Eupatoria à Sébastopol, parallèle au littoral et venant s'embrancher sur la première ligne dont nous avons parlé, à la ferme de Mackensie.

Tel est le terrain qui va servir de théâtre aux opérations des diverses armées dont nous devons indiquer la composition.

L'armée française se composait, au début, de 2 divisions d'infanterie, avec 1 brigade de cavalerie et 1 brigade de réserve, mais elle s'était successivement augmentée. Au moment de l'expédition de Crimée, on décide d'embarquer 4 divisions d'infanterie formant un total de 40 bataillons à 600 hommes chacun et présentant un effectif de 24,000 fantassins. La cavalerie doit être représentée par 2 escadrons, 1 de chasseurs d'Afrique et 1 de spahis. L'artillerie comprend, comme matériel, 68 bouches à feu de campagne et 65 de siège ; comme personnel, 12 batteries et des approvisionnements de munitions proportionnés. Le génie comprend 1 compagnie de mineurs, 6 de sapeurs et 1 parc de 40 voitures. L'administration compte 105 officiers, environ 1000 hommes de troupe et 1 million de rations, qui représentent des vivres pour plus d'un mois. L'effectif des troupes employées à l'expédition est d'environ 30,000 hommes. On laisse à Varna une 5e division d'infanterie avec la cavalerie, et d'autres troupes sont échelonnées en arrière, à Gallipoli, au Pirée, à Marseille et à Toulon.

L'armée anglaise compte 5 divisions d'infanterie avec une partie de sa division de cavalerie ; elle comprend en outre 9 batteries de campagne, un demi-parc de siège et 4 compagnies de sapeurs. Elle présente un effectif d'environ 21,000 combattants.

Enfin une division turque, forte de 7,000 hommes, doit se joindre aux Français et aux Anglais, et porter l'effectif total à 58,000 hommes.

Pour transporter l'armée dont nous venons d'indiquer la composition, les Français disposent de 172 bâtiments dont 55 de guerre et 117 de commerce ; les Anglais ont une flotte de transport d'environ 150 vaisseaux, indépendamment de leur flotte de guerre qui doit servir d'escorte ; enfin, les Turcs ont 9 vaisseaux pour embarquer leur division.

L'armée russe, chargée de défendre la Crimée, ne comptait guère que 50,000 hommes. Mais elle devait être secondée par la flotte de Sébastopol, qui, en débarquant ses marins, ses artilleurs et ses canons rendit plus tard l'attaque si difficile et si meurtrière.

Quoi qu'il en soit, l'expédition ayant été résolue, il faut établir un plan d'opérations. Les côtes de la Crimée sont reconnues avec soin ; plusieurs points de débarquement sont signalés, et parmi eux deux principaux : Old-fort, auprès d'Eupatoria, et Kaffa, sur la côte S.-E., non loin du détroit d'Iénikalé. Le premier de ces points est choisi comme étant le plus rapproché de l'objectif que l'on se propose d'atteindre, c'est-à-dire Sébastopol. Kaffa est considéré comme trop éloigné. Ce point eût été bon pour une campagne de manœuvres qui eût commencé par la conquête de la Crimée. Old-fort paraissait préférable pour une surprise et une attaque de vive force.

On veut donc d'abord embarquer avec ordre et rapidité l'armée expéditionnaire, traverser la mer Noire sous la protection de la flotte de guerre, faire une démonstration à l'embouchure de la Katcha pour retenir de ce côté l'armée russe que l'on y a reconnue, débarquer à Old-fort, puis marcher vers le sud pour battre l'armée du prince Mentchikoff. On compte attaquer ensuite Sébastopol et l'enlever de vive force ; on sait que la ville est fortifiée du côté de la mer, mais à peu près ouverte du côté de la terre.

Tel est le plan des coalisés. — Quant aux Russes, ils ne s'attendent pas à l'attaque ; ils seront donc surpris au premier moment ; mais bientôt ils chercheront à défendre la ligne de l'Alma pour retarder l'invasion ; en même temps, ils s'efforceront de mettre Sébastopol en état de défense.

Telles sont les opérations dont nous allons suivre le développement.

II.

L'embarquement a lieu dans les premiers jours de septembre. Il s'exécute heureusement et il est favorisé par le beau temps. Le 5 au matin, la traversée commence. Le 14, les flottes sont réunies non loin d'Eupatoria et à portée du point de débarquement. Les journées des 14, 15, 16, 17 et 18 sont employées pour mettre à terre l'armée d'expédition avec son matériel et ses approvisionnements.

Le 19, cette armée se dirige vers le sud et marche vers Sébastopol. Elle occupe Eupatoria comme base ou tout au moins comme point d'appui.

La marche a lieu de la manière suivante : le corps français marche en losange, à peu près comme pour la bataille d'Isly. La 1re division est en tête; la 2e à droite; la 3e à gauche; la 4e en queue avec la division turque. Les bagages sont au centre. L'armée anglaise marche sur le flanc gauche des Français et un peu en arrière, s'éclairant avec sa cavalerie légère. Enfin, à droite, la flotte s'avance à hauteur de l'armée, prête à lui prêter son appui.

On arrive à midi sur le Bulganack, ayant fait à peu près quatre lieues; on traverse son lit desséché, et les troupes s'établissent au bivouac sur les hauteurs de la rive gauche. On aperçoit alors quelques cavaliers russes qui viennent reconnaître l'armée; on les tient à distance à coups de canon; bientôt on apprend que l'on a devant soi l'armée russe tout entière en position sur les hauteurs de la rive gauche de l'Alma. Le lendemain il faudra donc livrer bataille pour s'ouvrir la route de Sébastopol. Le 20 septembre, en effet, a lieu la bataille de l'Alma.

La position défensive choisie par les Russes était formée par la berge gauche de la petite rivière de l'Alma. Tandis que le terrain de la rive droite présentait une pente douce et découverte, celui de la rive gauche offrait un plateau de

100 à 120 mètres d'élévation, qui se terminait, du côté de la rivière, par des pentes abruptes. La rivière elle-même ne présentait que cinq points de passage, ponts ou gués, complètement dominés par le feu de la position. Ces points de passage ou débouchés étaient le gué de la Barre ou de l'embouchure, celui d'Almatamack, celui de la Maison-Blanche, celui de Bourliouck, et enfin le pont sur lequel passait la route de Sébastopol, laquelle s'élevait ensuite sur le plateau par une gorge entre deux mamelons. Cette position commandait donc bien la direction suivie par les alliés. Elle était forte sur son front, et elle présentait comme obstacles successifs les villages de Bourliouck et d'Almatamack, la rivière de l'Alma et enfin les pentes de la rive gauche; le flanc gauche, appuyé à la mer, paraissait hors d'insulte; le flanc droit était renforcé par 2 batteries de position qui battaient bien le terrain en avant. L'étendue du front était de 6,000 mètres environ, et l'armée russe se trouvait, par suite, un peu faible pour le défendre.

Cette armée comptait 42 bataillons, 16 escadrons, 84 bouches à feu et quelques milliers de cosaques. Elle était forte d'environ 40,000 hommes. Elle se déploie perpendiculairement à la route de Sébastopol. Elle fait occuper en avant d'elle Bourliouck et Almatamack, qui lui servent de postes avancés. Elle répand ensuite de nombreux tirailleurs sur les pentes en avant de son front, dans les vignes et les vergers qui entourent les villages. Sur la crête elle déploie une partie de son infanterie appuyée de quelques batteries d'artillerie. Son flanc droit est couvert par les batteries de position dont nous avons parlé. Son flanc gauche paraît suffisamment protégé par les escarpements qui entourent le plateau ; mais il est placé à une certaine distance du littoral afin de le soustraire aux coups des navires alliés qui se rapprochent de la côte. Il y a donc de ce côté un vide de 1500 à 2,000 mètres, par lequel la position peut être attaquée.

L'armée alliée est forte de 56,000 hommes. Elle prend l'ordre de bataille suivant :

La droite est formée par la division Bosquet et la division turque. La première marche en 2 colonnes formées chacune d'une brigade; l'une se dirige sur le gué de la Barre; l'autre sur le gué d'Almatamack. Chaque brigade a avec elle une batterie d'artillerie. La division turque suit la division française, et cette partie de l'ordre de bataille dépasse le centre d'environ 1500 mètres, de manière à présenter un échelon avancé. Le centre est formé des 1re et 3e divisions françaises; chaque division se présente sur 2 lignes, la 1re brigade en première ligne et la 2e brigade en seconde. Dans chaque brigade les bataillons sont formés en colonne par division, à demi-distance et à intervalle de déploiement. La réserve d'artillerie marche derrière la 1re division; la 4e division d'infanterie marche derrière la 3e, formée en 4 colonnes par régiment. La gauche de l'ordre de bataille est formée par les Anglais, qui se déploient sur deux lignes: deux divisions en première ligne et deux divisions en seconde, la 5e division en réserve et vers la gauche, la cavalerie couvrant le flanc extérieur. L'étendue de cet ordre de bataille est d'environ 6,000 mètres.

L'action devait s'engager de grand matin. Dès six heures la droite est en mouvement et arrive devant la position ennemie, mais elle est obligée de s'arrêter. Les Anglais ne sont pas prêts. Et la bataille ne commence qu'à 11 heures.

La division Bosquet franchit alors l'Alma, escalade les hauteurs de la rive gauche, prend pied sur la position et commence à se déployer sur le flanc gauche des Russes. Les deux batteries de la division qui sont parvenues sur les hauteurs se placent en avant de l'infanterie.

Le général russe envoie immédiatement des troupes prises dans sa réserve pour arrêter la 2e division. Bientôt 40 pièces ennemies contre-battent nos 12 canons-obusiers. La supériorité de calibre de notre artillerie nous permet de lutter sans trop de désavantage.

Le maréchal de Saint-Arnaud, qui commande l'armée française, porte alors son centre en avant. Les 1re et 3e divisions franchissent l'Alma, au-dessus d'Almatamack, sous la protection de leur artillerie. Elles gravissent rapidement

la hauteur, et elles se forment sur la crête en reliant leur droite à la gauche de la division Bosquet. La 4e division envoie une brigade au soutien de la droite et garde l'autre en réserve.

Les Anglais, pendant ce temps, s'avancent lentement à droite et à gauche du village de Bourliouck.

Les Russes opposent une résistance énergique. Ils se sont repliés devant l'armée française, mais ils occupent fortement la position du Télégraphe. Ils tiennent ferme devant les Anglais, qui éprouvent de grandes pertes.

Mais les Français se portent en avant; après avoir préparé leur attaque au moyen de leur artillerie, ils s'élancent sur la position du Télégraphe, l'emportent, et les Russes se mettent en retraite de toutes parts. Ils se retirent dans la direction de Sébastopol, après avoir perdu environ 4,500 hommes. La perte des alliés est d'environ 3,500.

La cavalerie anglaise, n'ayant pu franchir l'Alma, laisse l'armée ennemie effectuer sa retraite. La victoire est donc incomplète et ne donne pas les résultats que l'on pouvait espérer.

Il faut ajouter que le maréchal de Saint-Arnaud était mourant, que les Anglais montraient dans tous leurs mouvements une extrême lenteur, de sorte que les armées alliées restent deux jours entiers sur le champ de bataille et ne reprennent leur marche vers Sébastopol que le 23.

Les Russes ont ainsi le temps de préparer la défense de la ville. Le prince Mentchikoff y laisse une garnison de 6,000 hommes. Il y joint les équipages de la flotte. Il ferme l'entrée du port en y faisant couler cinq vaisseaux et deux frégates. Il donne l'ordre de commencer immédiatement à fortifier la ville du côté de la terre. Ensuite il quitte Sébastopol avec le gros de ses troupes et il se porte sur la route de Simphéropol à Batchi-Seraï. Son arrière-garde se croise avec l'avant-garde de l'armée alliée. Celle-ci s'est portée le 23 sur la Katcha; les 24, 25 et 26, elle franchit le Belbeck, la Tchernaïa, et elle arrive enfin sur le plateau de Chersonèse après une marche de flanc qui lui a fait côtoyer l'armée russe à l'insu de l'une et de l'autre armée.

Le 26, le maréchal de Saint-Arnaud, frappé par le choléra, est obligé de remettre le commandement au général Canrobert. Affaibli par une maladie cruelle contre laquelle il luttait depuis deux ans avec un courage héroïque, le maréchal devait succomber le 29, à bord du bâtiment où on l'avait transporté.

Son successeur établit l'armée devant la place et il s'occupe d'assurer ses communications avec la flotte, qui vient mouiller d'abord dans la baie de Balaclava et plus tard dans celle de Kamiesch.

L'armée s'installe sur le plateau. On a bien vite reconnu qu'une attaque de vive force tentée huit jours après la bataille de l'Alma a peu de chance de succès. On se décide donc à un siège régulier.

III.

Le corps de siège est formé de deux divisions françaises qui s'installent à gauche, entre la mer et le ravin du port du Sud, et de l'armée anglaise, qui s'installe entre le même ravin et les hauteurs d'Inkermann. On forme en même temps un corps d'observation comprenant les deux autres divisions françaises et la division turque ; ce corps s'installe sur les hauteurs du Télégraphe et sur la rive gauche de la Tchernaïa.

L'armée anglaise a pour base Balaclava, où se trouve sa flotte ; l'armée française Kamiesch, où sont mouillés nos vaisseaux.

Pendant ce temps, les Russes se fortifient sans cesse ; ils élèvent de nombreux ouvrages qu'ils arment avec leurs pièces de marine, et ils emploient à la défense de la place environ 15,000 marins débarqués.

Les alliés ouvrent la tranchée le 10 octobre, cheminent vers la ville et construisent des batteries de siège qui ouvrent leur feu le 17. Plusieurs de ces batteries sont armées et servies par la marine.

Mais on ne tarde pas à s'apercevoir que les Russes ont

l'avantage du nombre et du calibre des pièces. Leur feu est supérieur au nôtre. Les flottes alliées tentent contre les forts de la mer un inutile effort. Ce premier bombardement est impuissant. Nous sommes obligés de reprendre nos travaux pour réparer nos ouvrages, pour nous rapprocher de la place et pour continuer le siège.

Quelques renforts nous arrivent, entre autres notre 5e division d'infanterie et une partie de notre cavalerie. Mais les Russes reçoivent trois divisions de leur 4e corps. Le 25 octobre, ils prennent l'offensive vers Balaclava ; ils enlèvent quelques redoutes occupées par les Turcs devant la droite du corps d'observation ; bientôt ils sont contenus et repoussés.

Cette affaire eût été peu importante, si la cavalerie légère anglaise, par suite d'ordres mal compris ou mal interprétés, n'avait pas fait une charge malheureuse qui lui coûte la moitié de son effectif.

Au commencement de novembre, les alliés comptent environ 70,000 hommes. Mais les Russes en ont 90,000. Voulant mettre à profit leur supériorité numérique, ils tentent une attaque vigoureuse sur la droite du corps de siège et nous livrent la bataille d'Inkermann.

L'armée anglaise, comme nous l'avons dit, était campée à la droite ; une partie faisait face à la ville ; une autre partie faisait face au nord ; et l'aile droite se repliait ensuite de manière à rejoindre, vers la redoute Canrobert, la gauche du corps d'observation du général Bosquet.

Les Russes veulent utiliser leur supériorité et prévenir l'assaut que les alliés préparaient contre Sébastopol. Ils forment trois attaques : une attaque secondaire partira de la place et sera dirigée contre la gauche des lignes françaises, vers la baie de Strelezka ; une démonstration sera faite dans la plaine de Balaclava par la division Liprandi ; enfin, une attaque principale aura lieu contre l'armée anglaise vers le ravin du Carénage.

De ce côté, les Anglais étaient établis sur les hauteurs, mais à une certaine distance du fond de la baie et de la

Tchernaïa ; ils n'avaient pas pu s'en rapprocher complètement à cause du feu des Russes et de la faiblesse de leurs effectifs. Ils étaient donc campés sur le plateau face au nord et ayant devant eux un vaste terrain couvert de broussailles par lequel pouvait s'approcher l'ennemi.

Le 26 octobre, une reconnaissance russe qui s'était présentée de ce côté avait été facilement repoussée. Les Anglais avaient pris confiance ; ils se gardaient mal et s'étaient contentés d'élever devant eux une faible ligne de retranchements à peine ébauchés et trois redoutes non armées. — Ajoutons qu'un ravin, celui du Carénage, venait déboucher vers le milieu de leurs campements.

Les Russes forment deux colonnes : la première, sous les ordres du général Soïmonoff, est forte de 28 bataillons et d'environ 20,000 hommes ; elle doit sortir de la place même et suivre la berge occidentale du ravin du Carénage, de manière à venir se déployer entre ce ravin et celui de Karabelnaïa. La seconde, sous les ordres du général Pauloff, comprend 20 bataillons et 13,500 hommes ; elle doit descendre du plateau de Mackensie, franchir la Tchernaïa et venir se déployer entre le ravin du Carénage et les escarpements qui dominent la rive gauche de la rivière.

Le mouvement de la première colonne commence à cinq heures du matin par une pluie fine et un brouillard épais qui empêchent les sentinelles anglaises de rien entendre. Mais, par un malentendu difficile à expliquer, cette première colonne passe à l'est du ravin au lieu de rester à l'ouest, et vers sept heures les deux colonnes viennent se réunir et s'accumuler sur la tête du mont Sapoun, dans un espace rétréci qui présente à peine un front d'un kilomètre.

Néanmoins les avant-postes anglais sont surpris et repoussés. Bientôt, 38 pièces mises en batterie par les Russes à la butte des Cosaques balayent le camp de nos alliés. Leurs divisions prennent les armes à la hâte ; elles se forment en bataille et elles repoussent vigoureusement les premières colonnes ennemies ; mais celles-ci reçoivent des renforts ; 30,000 Russes luttent contre 13,000 Anglais ; malgré la

solidité de ces derniers, ils allaient être écrasés, lorsque vers dix heures, les troupes françaises accourent à leur secours. Le général Bosquet a bien vite reconnu que l'attaque de la Tchernaïa étaient une simple démonstration ; il s'est empressé de porter vers sa gauche d'abord la brigade Bourbaki et ensuite la brigade d'Autemarre. Au moment décisif, quand les Anglais vont être écrasés, quand les Russes font leur plus grand effort, les troupes françaises arrivent au pas de course : d'abord deux bataillons, suivis plus tard d'une brigade entière. On se jette sur les Russes avec impétuosité ; après une lutte acharnée, ceux-ci reculent et sont obligés de se mettre en retraite.

Ils ont perdu 9,000 hommes et peut-être davantage. Les Anglais en perdent 2,700 ; les Français, 1800 ; pour ces derniers, ils les perdent non seulement sur le champ de bataille d'Inkermann, mais encore devant la sortie de la ville. Au début, cette sortie a eu quelques succès ; elle a encloué plusieurs de nos pièces ; mais bientôt elle a été rejetée dans la ville ; malheureusement une de nos brigades s'engage trop à la poursuite ; elle tombe sous le canon de la place ; elle perd beaucoup de monde, et entre autres son chef, le général de Lourmel.

Les pertes des Russes sont dues en grande partie à leur accumulation sur un terrain rétréci. Leur insuccès provient de l'erreur du général Soïmonoff, de la solidité des troupes anglaises, de la faiblesse de la démonstration sur la Tchernaïa, et surtout de l'arrivée si opportune des troupes françaises.

IV.

Après la bataille d'Inkermann, on renonce à l'idée d'enlever Sébastopol par un assaut prochain ; on se résout à continuer les travaux méthodiques du siège et à passer l'hiver en Crimée.

La mauvaise saison arrivait à grands pas. Le 14 novembre, un ouragan furieux vient fondre sur le pays ; un grand nombre de navires sont jetés à la côte ; les camps sont bou-

leversés ; les tranchées remplies d'eau. Bientôt la neige, le vent et le froid infligent aux troupes de rudes souffrances. Les Français, plus industrieux que leurs alliés, résistent mieux aux fatigues et aux maladies. Ils les relèvent sur plusieurs points de leurs lignes, et ils leur prêtent partout le meilleur concours.

Les travaux du siège continuent, mais avec lenteur ; ils sont contrariés par la température, par la nature du sol sur lequel on chemine et qui est presque partout affleuré par le roc, enfin par la résistance et les travaux des Russes. Ceux-ci, dirigés par le général Totleben, complètent d'abord les ouvrages de la place ; ils en sortent ensuite pour marcher au-devant de nous ; ils creusent des embuscades de tirailleurs, qu'ils relient les unes aux autres, et avec lesquelles ils forment des lignes de contre-approche. Nous leur opposons des francs-tireurs et des éclaireurs volontaires ; nos ingénieurs et nos soldats montrent un grand courage et un grand zèle ; mais les Russes sont protégés par une artillerie supérieure, et nous ne pouvons pas faire de progrès sérieux.

Cependant, quand nous sommes plus rapprochés de la place, nous commençons une guerre de mines qui nous permet, au milieu de grandes difficultés, de faire encore quelques pas en avant.

Les renforts et les approvisionnements arrivent d'une manière à peu près régulière. Vers la fin de janvier, l'armée française compte 75,000 hommes, qui sont organisés en 2 corps de chacun 4 divisions, avec un corps de réserve. Mais l'armée anglaise est réduite à 27,000 hommes, dont la moitié seulement est disponible. Les Turcs occupent Eupatoria avec 20,000 hommes, et ils repoussent avec succès, au mois de février, une attaque tentée par 30,000 Russes.

Le 2 mars, l'empereur Nicolas meurt après une courte maladie. Mais au premier moment cet événement ne change rien à la conduite de la guerre.

Le 9 avril, les alliés, qui sont parvenus à mettre en batterie environ 500 bouches à feu, les démasquent tout à coup

et commencent à bombarder la place. Bientôt ils s'aperçoivent que, placés dans de meilleures conditions qu'au premier bombardement, ils ne peuvent pas encore prendre la supériorité sur l'artillerie de la défense, éteindre son feu et préparer convenablement l'assaut. Pour la seconde fois, ils sont obligés de remettre cette opération décisive, d'exécuter de nouveaux travaux et d'attendre de nouveaux renforts.

Mais ils vont dorénavant changer la direction de leurs attaques. Le général Niel a signalé Malakoff comme la clef de la place. C'est donc de ce côté que nous allons concentrer tous nos efforts.

En même temps, pour utiliser les flottes et pour enlever aux Russes un de leurs points d'approvisionnement, on décide une expédition contre Kertch. Une flottille est formée, des troupes sont embarquées et l'expédition de mer en route, lorsqu'une dépêche venant de Paris en ordonne l'abandon, au grand mécontentement des Anglais.

L'empereur Napoléon III, en effet, a établi un nouveau plan d'opérations dirigé surtout contre l'armée russe de secours. Il veut la faire attaquer de plusieurs points à la fois, en profitant de la possession de la mer. Mais les généraux des armées alliées ne peuvent pas se mettre d'accord. C'est alors que le général Canrobert est, sur sa demande, remplacé à la tête de l'armée par le général Pélissier, et reprend avec une abnégation et une dignité bien rares le commandement de son ancienne division.

Le nouveau général en chef revient à la continuation du siège ; il renonce à manœuvrer au dehors, ne connaissant ni le pays dont on n'a aucune carte, ni les forces de l'ennemi, qui sont très probablement supérieures à celles des alliés. Il ne veut rien donner à l'inconnu, et il prescrit de reprendre tous les travaux, particulièrement dans la direction de Malakoff.

En même temps il fait exécuter l'expédition de Kertch. Et pour donner à l'armée de l'espace et des ressources, il fait occuper la ligne de la Tchernaïa, à droite par la division turque, au centre par un corps piémontais fort de 15,000

hommes que la Sardaigne a mis récemment à la disposition des puissances occidentales, et enfin à gauche par deux divisions françaises d'infanterie et par la cavalerie.

Cependant les Russes, en voyant nos travaux menacer Malakoff, sont sortis de la place et sont venus élever en avant, et à une certaine distance de l'enceinte, les Ouvrages Blancs et l'ouvrage du Mamelon Vert, les premiers sur le mont Sapoun et le second entre les deux ravins du Carénage et de Karabelnaïa. Le général en chef ordonne de les enlever. Le 7 juin, l'opération est exécutée par le 2e corps sous les ordres du général Bosquet, avec autant d'habileté que de vigueur. Encouragé par ce succès, on veut le compléter le 18, en enlevant Malakoff lui-même. Mais ici nous éprouvons un échec. Nos divisions sont rejetées avec de grandes pertes. Le général Bosquet, qui connaissait bien le terrain, avait été remplacé par le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely ; le signal de l'attaque avait donné lieu à une méprise par suite de laquelle une division avait attaqué trop tôt, tandis qu'une autre, au contraire, se trouvait en retard ; les Russes avaient été prévenus, dit-on, et s'attendaient à l'attaque ; ces différentes causes amenèrent l'insuccès, malgré la vigueur de nos têtes de colonne, qui pénétrèrent jusque dans la ville.

Il fallut en revenir aux cheminements.

V.

Le 16 août, les Russes tentent encore une fois de faire lever le siège en attaquant sur la Tchernaïa notre corps d'observation.

La position défensive que nous occupions de ce côté avait pour abords une plaine de 12 à 1500 mètres de largeur, qui séparait les monts Fediouchine des hauteurs de Mackensie. Au pied des monts Fediouchine coulaient la Tchernaïa, obstacle secondaire guéable sur plusieurs points, et son canal de dérivation, moins large, mais qui n'était guéable nulle part. Enfin, sur la rive gauche de ces cours d'eau, se

trouvait une ligne de hauteurs qui constituait la position du corps d'observation. Les hauteurs de droite, vis-à-vis du pont de Tchorgoun, étaient occupées par les troupes piémontaises ; celles de gauche, séparées des précédentes par une vallée, et appelées les monts Fediouchine, étaient occupées par les troupes françaises. Vers le centre de ces hauteurs et dans une dépression se trouvait la route de Balaclava à Mackensie, perpendiculaire au front de la position.

Sur ce terrain, le corps piémontais, fort d'environ 9,000 hommes, formait la droite de l'ordre de bataille. La gauche était formée par la division Faucheux, établie sur le plateau et à cheval sur la grande route, et par la division Camou qui occupait la partie nord des hauteurs. Derrière ces deux divisions se trouvait en réserve une brigade de la division Herbillon avec cinq batteries. L'autre brigade de la même division était en position à l'extrême gauche, auprès de la redoute Canrobert, de manière à relier le corps d'observation au corps de siège. A l'extrême droite, les Turcs gardaient le haut de la vallée. La cavalerie était placée en arrière de la droite française pour être employée suivant les circonstances. L'ensemble des troupes du corps d'observation était placé sous les ordres du général Herbillon et présentait un effectif d'environ 40,000 hommes.

Les Russes mettent en action 50,000 hommes, organisés en trois corps. Le 1er corps, sous le général Read, est fort de trois divisions d'infanterie ; il est placé à la droite et il doit attaquer la position française ; le 2e corps, fort également de trois divisions et commandé par le général Liprandi, doit attaquer les troupes piémontaises. Enfin, le 3e corps sert de réserve et comprend une division d'infanterie et trois divisions de cavalerie. Cette armée descend pendant la nuit du plateau de Mackensie. Protégée par un brouillard épais, elle vient se déployer en face de nos positions. Elle se couvre d'une artillerie nombreuse, et elle entame l'action par une violente canonnade. Puis les divisions d'infanterie se portent en avant ; elles repoussent nos avant-postes ; elles franchissent la Tchernaïa à gué et le canal de

dérivation sur des ponts volants jetés par les têtes de colonne ; elles commencent à gravir les pentes et à se porter vers le plateau. Mais les troupes du corps d'observation se sont formées rapidement et se jettent au-devant d'elles. La division russe de l'extrême droite est culbutée sur la Tchernaïa, la repasse en désordre et ne revient plus à l'attaque. Les deux divisions du centre font des pertes considérables. Restées en masse sous le feu de nos tirailleurs, de nos lignes d'infanterie et de nos batteries tirant à mitraille, elles sont rejetées dans la plaine, et, vers six heures, le premier effort de l'ennemi a complètement échoué devant la position française, et a été contenu vers Tchorgoun par le corps piémontais.

Les Russes font alors avancer leur réserve ; ils reforment leurs divisions, et ils renouvellent l'attaque. Ils franchissent encore la rivière en s'emparant de la tête de pont; ils essayent de gravir les hauteurs ; une de leurs divisions cherche même à séparer les Français des Piémontais en pénétrant dans la petite vallée qui se trouve entre eux. Mais tous leurs efforts sont inutiles. Les réserves françaises sont entrées en ligne à leur tour. Devant cette seconde attaque nos troupes montrent la même énergie et la même vigueur. Vers neuf heures, les Russes sont rejetés définitivement et commencent leur retraite vers les hauteurs de Mackensie. Ils perdent plus de 6,000 hommes, et les alliés environ 1700.

Les grandes pertes des Russes s'expliquent par la profondeur de leurs formations et par l'action de l'artillerie française, qui tirait à outrance sur les troupes sans se préoccuper de répondre à l'artillerie ennemie.

Quant à notre cavalerie, elle reste en réserve ; on aurait pu la jeter sur les troupes en retraite, mais le débouché était difficile, et l'on craignait de renouveler avec elle la malheureuse affaire de Balaclava.

La bataille de Traktir, en montrant l'impuissance de l'armée de secours, permet aux alliés de reporter tous leurs efforts vers le siège de la place. Ils ont élevé de nouvelles

batteries dont l'ensemble comprend environ 800 bouches à feu. Ils ont reçu tous leurs renforts. Ils sont arrivés par leurs cheminements à environ 30 mètres de Malakoff et à environ 50 mètres de quelques autres saillants. On se décide à donner l'assaut et l'on en fixe la date au 8 septembre. Le 5, pour le préparer, on commence contre la ville un bombardement formidable.

Les Russes, pressentant l'attaque, accumulent leurs troupes dans Sébastopol, où ils ont plus de 80,000 hommes; ils font alors des pertes énormes comptant chaque jour plus de 1500 hommes hors de combat.

Pour l'assaut, toutes les dispositions sont bien étudiées et bien prescrites à l'avance. Le 8 septembre, à midi, après des intermittences dans le bombardement qui ont dérouté l'ennemi, nos colonnes s'élancent à l'attaque. Malakoff est emporté avec impétuosité par le général de Mac-Mahon, qui s'y établit solidement. Nous sommes repoussés sur les autres points. Mais la prise de Malakoff est décisive. A quatre heures et demie, après une lutte acharnée, les Russes se décident à battre en retraite. Ils ont perdu 13,000 hommes. Les alliés 10,000. En se retirant, les Russes font sauter leurs magasins à poudre et une partie des ouvrages de la place; ils incendient les maisons; ils coulent les vaisseaux qui leur restaient encore; ils ne nous laissent que des monceaux de ruines.

C'est ainsi que se termine le siège de Sébastopol, siège à jamais mémorable par le nombre des troupes, par le prodigieux emploi de l'artillerie, par le développement des cheminements, qui s'étendaient sur une longueur de plus de vingt lieues, par l'usage des mines, par les travaux de toute espèce exécutés à la fois par l'attaque et par la défense, enfin par les assauts. Ces assauts ne sont plus ceux des ouvrages et des garnisons ordinaires; ce sont de véritables batailles, ce sont des assauts livrés à une armée de 80,000 hommes, armée renouvelée et renforcée sans cesse, possédant des ressources immenses en artillerie et en munitions, enfin sur laquelle nous n'avions guère qu'un seul avantage,

celui des communications par mer, meilleures que les communications russes à travers les steppes.

Pendant le siège de Sébastopol, quelques événements militaires ont lieu sur d'autres théâtres.

Dans la Baltique, les flottes alliées s'emparent de Bomarsund en 1854, et bombardent Sweaborg en 1855.

Dans la mer Noire et après la prise de Sébastopol, une expédition heureuse est exécutée à Kinburn, à l'embouchure du Dniéper.

Enfin en Anatolie, les Russes, sous les ordres du général Mouravieff, s'emparent de la ville de Kars le 27 novembre 1855, après un blocus longtemps prolongé. Ils considèrent cet événement comme contre-balançant en partie la perte de Sébastopol. Ils se montrent par suite plus disposés à conclure la paix.

Celle-ci est signée à Paris, le 30 mars 1856, par les plénipotentiaires des puissances belligérantes. Glorieuse pour la France, elle est en même temps honorable et peu onéreuse pour la Russie ; elle ne doit laisser entre les deux États aucune cause de haine ni aucun motif de renouvellement d'hostilités. Aussi, en 1859, dans sa lutte avec l'Autriche et dans la campagne dont nous allons suivre bientôt le développement, le gouvernement français put s'applaudir de sa modération en voyant l'attitude prise par le gouvernement russe.

Les principaux ouvrages à consulter sur la campagne de Crimée sont : l'ouvrage du Dépôt de la guerre ; le *Journal des opérations du génie*, par le général Niel ; celui de l'artillerie ; le *Précis* du commandant Ducasse ; les *Souvenirs* du colonel Fay ; l'*Art de la guerre au XIX^e^ siècle*, de Rüstow ; l'ouvrage de M. Camille Rousset, etc.

CAMPAGNE D'ITALIE

1859

I.

La guerre d'Italie, comme la guerre d'Orient, est une guerre d'intervention. La France intervient en 1859 dans les affaires de la Péninsule, comme elle était intervenue en 1854 dans celles de l'empire ottoman.

La querelle était entre le Piémont et l'Autriche, se disputant l'influence politique et la direction des affaires chez les principaux États de l'Italie. Chacune des deux puissances a armé pour se tenir prête aux événements. Le Piémont a réclamé en outre le secours de la France, en invoquant les souvenirs de la guerre de Crimée et l'intérêt de sa puissante voisine, qui doit chercher à éloigner des Alpes l'influence et les armées de l'Autriche.

L'empereur Napoléon III prend sous sa protection la cause de l'Italie. Il tente d'abord d'arriver à une solution pacifique au moyen de négociations diplomatiques. Il cherchait à réunir un congrès européen, lorsque l'Autriche, brusquant le dénouement, envoie au Piémont un ultimatum menaçant, pour lui signifier de désarmer sous bref délai. Le Piémont refuse, et la guerre se trouve déclarée le 26 avril 1859.

L'armée autrichienne reçoit l'ordre de franchir le Tessin.

L'Autriche assume ainsi la responsabilité de la rupture.

On dit que, comme en 1809, ses armements dépassaient ses moyens financiers ; les lenteurs diplomatiques l'épui-

saient, et il lui fallait ou un prompt désarmement ou la guerre. Elle prit le dernier parti, qui devait lui être fatal.

La France, fidèle à ses promesses de secours, improvise rapidement une armée et l'envoie en Italie.

La lutte va donc avoir lieu entre la France et le Piémont d'une part, et l'Autriche de l'autre.

Comparons rapidement les moyens de guerre des puissances belligérantes.

La France a une population de 40 millions d'habitants, une armée de 600,000 hommes et un budget de 1800 millions. Son armée est homogène et aguerrie par ses campagnes d'Afrique et de Crimée. Ses finances sont en bon état ; elles présentent 300 millions disponibles, et elles lui permettent, en outre, de contracter le 7 mai un emprunt de 500 millions qui est rapidement souscrit.

Le Piémont a une population de 4 millions d'habitants, une armée de 60,000 hommes et des finances régulières.

L'Autriche ne se trouve pas dans des conditions aussi favorables. Elle a une population de 36 millions d'habitants, une armée de 600,000 hommes et un budget de 900 millions. Mais son armée n'est pas homogène. Ce défaut d'homogénéité, bon en certaines circonstances et dans certaines guerres pour exciter l'émulation, devenait un danger dans la guerre d'Italie. Les Hongrois et les Italiens, et ils étaient nombreux dans l'armée autrichienne, ne pouvaient être employés qu'avec circonspection. En outre, les finances de l'Autriche étaient depuis longtemps dans un état proverbial de délabrement. Non seulement les caisses étaient vides, mais les emprunts étaient impossibles, et le gouvernement essaya en vain d'en réaliser un à la Bourse de Londres.

Quant aux autres puissances de l'Europe, elles étaient attentives aux événements qui allaient avoir lieu dans la Péninsule. Chacune d'elles prenait une attitude différente, suivant sa position ou ses sympathies.

D'abord, dans l'Italie même, si les gouvernements sont pour l'Autriche, toutes les populations sont contre elle.

En Allemagne, l'Autriche cherche à prouver aux diffé-

rents gouvernements de la Confédération germanique que la question italienne est une question fédérale. La Prusse, la Bavière et les autres États allemands sont échauffés, agités, combattus entre le désir de soutenir l'Autriche et l'incertitude des conséquences de la guerre. Ils préparent leurs contingents, et les événements décideront évidemment de leur conduite.

En Angleterre, un cabinet tory a d'abord encouragé l'empereur François-Joseph dans sa première résolution ; mais bientôt il est renversé par l'opinion publique. Les sympathies du peuple anglais pour la cause italienne se combinent alors avec une certaine inquiétude et une certaine jalousie contre la France, qui conduisent l'Angleterre à une neutralité armée.

La Russie arme également et se tient prête aux événements ; mais elle se souvient de la modération montrée par le gouvernement français en 1856 ; son attitude nous paraît favorable et semble devoir paralyser les efforts du parti de la guerre en Allemagne.

Enfin, la Suisse, dont le territoire est enveloppé par les armées belligérantes, s'apprête à défendre de son mieux sa neutralité.

Tel est l'aspect général de l'Europe au mois d'avril 1859, c'est-à-dire au moment où commence la campagne d'Italie.

Jetons un coup d'œil sur le pays qui va servir de théâtre aux opérations.

Ses limites sont nettement indiquées par la nature. Elles sont formées par les Alpes, les Apennins et l'Adriatique. C'est l'échiquier de 1796, de 1800, de 1805 et de 1809, d'une forme à peu près elliptique, long d'environ 150 lieues et large de 60. A l'ouest se trouve le réduit piémontais, formé par les places d'Alexandrie et de Casale ; à l'est se trouve le réduit autrichien ou le quadrilatère, formé par les quatre places de Peschiera, Mantoue, Vérone et Legnano. Entre les deux réduits s'étend le véritable théâtre des opérations.

Les points stratégiques ou points importants de l'échi-

quier sont, pour le Piémont : Turin, sa capitale ; Gênes, son port de mer ; Alexandrie, sa place forte principale ; Valence, Casale, points de passage sur le Pô ; Novare, Mortara, Tortone, nœuds de routes importantes ; Aoste, Ivrée, Suze, Exiles, Pignerolles, qui surveillent les passages des Alpes, etc.

Les points stratégiques de l'Autriche sont : Milan, capitale de la Lombardie ; Vérone, Mantoue, Venise, Pavie, Plaisance, points d'appui principaux des opérations ; Vaccariza, Crémone, points de passage sur le Pô ; Turbigo, Buffalora, points de passage sur le Tessin ; Cassano, Pizzighitone, Lodi, points de passage sur l'Adda ; Brescia, nœud des routes du Tyrol, de la Lombardie, de la Vénitie ; enfin, dans les Alpes, les cols du Stelvio, du Tonal, du Brenner, de Tarvis, de la Ponteba, etc.

Les lignes stratégiques territoriales de l'échiquier sont :

Les Alpes et les Apennins, qui entourent le théâtre d'opérations, et dont une partie appartient à l'Autriche, tandis que l'autre partie appartient aux alliés. Puis, comme cours d'eau : le Pô, qui sépare le théâtre d'opérations en deux zones, en coulant de l'ouest à l'est ; il est navigable depuis Turin et présente dans sa partie inférieure une masse d'eau considérable et une largeur qui va jusqu'à 1000 mètres ; ensuite les différents affluents du Pô, le Tessin, l'Adda, la Chièse, sur la rive gauche ; le Tanaro, la Scrivia, la Trebia, sur la rive droite ; enfin, les cours d'eau qui descendent des Alpes et qui viennent se jeter dans l'Adriatique, comme l'Adige, la Piave, l'Isonzo.

Ces différentes lignes territoriales peuvent servir aux armées belligérantes de bases d'opérations ou de lignes de défense.

Nous trouvons encore, sur le théâtre dont nous nous occupons, des lignes de manœuvres formées par les routes et par les autres voies de communication. Les principales routes sont d'abord celles qui débouchent des Alpes ; qui vers l'ouest convergent sur Turin, et qui vers l'est convergent sur Vérone. Puis les deux grandes routes parallèles au Pô, conduisant de Turin à Vérone, l'une par Milan et Brescia,

l'autre par Pavie, Crémone et Mantoue. Il faut y ajouter un grand nombre de chemins qui sillonnent le pays dans tous les sens. En outre, on trouve dans la haute Italie un système de chemins de fer allant de Venise à Suze en jetant des embranchements à droite et à gauche.

Tel est l'ensemble de l'échiquier sur lequel vont opérer les armées de l'Autriche, du Piémont et de la France, armées dont nous allons examiner la force et l'organisation.

L'armée autrichienne d'Italie se composait en temps ordinaire de trois corps, les 5e, 7e et 8e. En raison de la tournure des événements, on y avait encore envoyé les 2e et 3e corps ; de sorte que, au moment de l'entrée en campagne, le général en chef autrichien disposait de 5 corps d'armée. En outre, deux autres corps, les 1er et 9e, étaient en marche pour rejoindre, et le 1er, arrivant de la Bohême par la Bavière, était même assez rapproché de Milan. Plus tard, pendant la deuxième période des opérations, le 11e corps entrera encore en ligne, et à Solférino l'empereur d'Autriche aura sous son commandement deux armées comprenant chacune 4 corps.

Chaque corps autrichien était composé de deux divisions ; chaque division de deux brigades ; chaque brigade comprenant 1 bataillon d'infanterie légère, 3 bataillons de ligne et 1 bataillon de grenadiers ; ce dernier était formé par la réunion des compagnies de grenadiers de chacun des bataillons de ligne (1). L'ensemble des cinq premiers corps, au

(1) *Tactique de l'infanterie autrichienne.* — Le bataillon comprend 6 compagnies à 4 pelotons.

Les compagnies réunies 2 par 2 en divisions se forment sur 3 rangs. Le 3e rang fournit les tirailleurs et l'avant-garde.

Ils forment 3 colonnes de divisions par bataillon (analogues à 3 compagnies accolées en colonne de compagnie).

Pour les grandes unités le règlement est calqué sur le règlement prussien de 1847 (voir page 86).

Composition de la cavalerie. — La cavalerie autrichienne est formée en divisions comprenant chacune deux brigades (3 régiments dont 1 de cavalerie légère). Un seul régiment est, en outre, attaché à chaque corps d'armée.

moment du passage du Tessin, présentait 106 bataillons, 41 escadrons et 44 batteries. Les bataillons devaient être de 1250 hommes ; mais ils n'avaient pas encore atteint cet effectif ; ils étaient à 1000 hommes environ, et les escadrons à 150 chevaux, de sorte que l'armée autrichienne à la fin d'avril comptait environ 106,000 fantassins, 6,000 cavaliers et 8,000 hommes pour l'artillerie et les divers services : total, 120,000 hommes. Derrière cette armée active se trouvaient, dans les places, environ 80,000 hommes chargés de maintenir le pays. A la tête de ces forces était le général Giulay, qui était alors regardé comme un général habile ; il avait commandé en 1848 sur la côte illyrienne et s'y était fait une certaine réputation d'énergie, sans avoir eu cependant l'occasion de s'engager. Il avait été ministre de la guerre avant d'être nommé au commandement de l'armée d'Italie.

Vis-à-vis de l'armée autrichienne nous trouvons l'armée piémontaise et l'armée française.

La première est organisée en 5 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie. Elle est forte d'environ 60,000 hommes avec 120 bouches à feu. Elle est commandée par le roi Victor-Emmanuel, qui a fait comme divisionnaire les campagnes de 1848 et 1849. Il a auprès de lui le général La Marmora, qui commandait le contingent sarde en Crimée. Indépendamment de son armée active, le Piémont a encore 20,000 hommes dans les places, 25,000 gardes nationaux, mobilisés, et une division de volontaires sous les ordres de Garibaldi.

L'armée française qui devait opérer en Italie n'était pas organisée au moment de la déclaration de guerre. Quelques divisions seulement avaient été rapprochées des Alpes. L'organisation de cette armée est improvisée et dure un mois environ. On forme alors cinq corps, plus la garde. Chaque corps est formé de 2 ou 3 divisions d'infanterie avec 1 brigade ou 1 division de cavalerie légère et une réserve d'artillerie. Le 5e corps doit être détaché en Toscane pour aller menacer le flanc gauche des Autrichiens et soutenir la population de l'Italie centrale. Les 4 autres corps et la garde,

dirigés vers Alexandrie, présentent environ 160 bataillons 60 escadrons et 50 batteries. En comptant les bataillons à 600 hommes et les escadrons à 150 chevaux (effectifs que l'on atteignait peu à peu par l'arrivée des réserves), on trouve pour l'armée française environ 95,000 fantassins, 9,000 cavaliers et 300 bouches à feu.

On voit que si les alliés avaient pu se concentrer immédiatement, ils auraient eu la supériorité numérique. Mais l'avantage de la concentration et de la préparation appartenait aux Autrichiens. A l'ouverture des hostilités, les 5 corps de leur armée étaient réunis sous la main du général Giulay en arrière de Pavie, dans l'angle du Pô et du Tessin, menaçant le Piémont d'une invasion prochaine, et, en outre, les 1er et 9e corps étaient en route pour rejoindre. Au même moment, l'armée sarde craignant d'être écrasée par des forces très supérieures, prenait position dans l'angle formé par le Pô et le Tanaro, en arrière d'Alexandrie, de Valence et de Casale. Turin était couvert par la ligne de la Doria-Baltea, faiblement retranchée et défendue par environ 16,000 hommes; mais l'armée piémontaise couvrait ce même point en menaçant d'une attaque de flanc toute colonne ennemie franchissant la Sesia; de plus, elle avait ruiné et inondé autant que possible le pays qui devait être envahi le premier. Néanmoins elle attendait avec impatience l'arrivée de l'armée française. Celle-ci, encore en voie de formation, commençait seulement à se mettre en marche. Au début de la campagne, tous les avantages étaient donc pour les Autrichiens. S'ils avaient montré en stratégie la même décision qu'en politique, s'ils avaient agi comme les Allemands devaient le faire plus tard en 1870, ils pouvaient écraser l'armée piémontaise avant l'arrivée de ses alliés, occuper le pays et fermer les débouchés des Alpes.

Ce fut probablement là, en effet, le premier objet de leur plan de campagne. Mais les négociations, le mauvais temps, les ordres et les contre-ordres apportés de Vienne par la télégraphie électrique vinrent entraver les combinaisons du général en chef et enlever toute vigueur à son offensive.

Quant aux alliés, la première partie de leur plan devait

avoir pour but d'assurer la concentration de leurs troupes ; l'armée piémontaise couvrait dans sa forte position d'Alexandrie le débouché des colonnes françaises, qui arrivaient d'un côté par Suze et de l'autre par Gênes. La possession de la mer nous rendit alors de grands services, non seulement en accélérant la marche de nos troupes, mais en donnant aux Autrichiens des inquiétudes pour leur flanc gauche et en les empêchant peut-être ainsi de pénétrer dans l'intérieur du Piémont. Une fois les troupes alliées concentrées, elles adopteront un plan d'opérations dont nous parlerons plus tard.

Il faut ajouter que le but général de la guerre pour l'Autriche est de maintenir son influence en Italie ; pour le Piémont, de conserver son existence et d'agrandir sa position dans la Péninsule ; pour la France, enfin, d'affaiblir une puissance rivale, de rendre l'Italie à elle-même, et surtout de continuer, comme en Crimée, à se relever de ses désastres de 1815.

II.

La réponse du Piémont à l'ultimatum autrichien arrive au quartier général de Giulay le 26 avril au soir. Les opérations pouvaient commencer le 27 au matin. Un ordre de Vienne les retarde jusqu'au 29.

Le 29, l'armée autrichienne franchit donc le Tessin sur trois points et en trois colonnes. Elle s'établit successivement derrière les lignes du Terdoppo et de l'Agogna. Mais cette marche en avant s'exécute encore avec une excessive lenteur. Le 2 mai, après quatre jours de marche, l'armée autrichienne n'a fait que 8 lieues. Il est juste de dire que le temps était mauvais, les routes dégradées et les rivières débordées.

Au même moment, l'armée piémontaise se concentrait entre Casale et Valence, fortifiant ses positions et se préparant à recevoir une attaque.

L'armée française, s'organisant en marchant, précipitait son mouvement et commençait à déboucher par Suze et par

Gènes. Par la première direction arrivait le maréchal Canrobert avec les 3e et 4e corps qui avaient franchi les Alpes au Mont-Cenis et au Mont-Genèvre ; par la seconde arrivait le maréchal Baraguey d'Hilliers avec les 1er et 2e corps, qui avaient été transportés par mer ; les deux corps du maréchal Baraguey d'Hilliers étaient suivis de la garde, dont l'infanterie avait été embarquée à Toulon, pendant que la cavalerie suivait la route de la Corniche. L'empereur Napoléon III se disposait à quitter Paris, mais il ne voulait rejoindre l'armée qu'après sa complète organisation.

Le 4 mai, l'armée autrichienne, après s'être présentée de front devant la position piémontaise, cherche à en menacer la droite ; elle jette, à cet effet, un pont de bateaux à Cornale sur le Pô ; le 8e corps le franchit, occupe Voghera, Tortone et pousse des détachements vers Novi. Puis, reconnaissant que de ce côté la Bormida n'est pas plus facile à aborder que le Pô, vers le centre, le 8e corps repasse sur la rive gauche, et toute l'armée autrichienne, se mettant en mouvement, franchit la Sesia, occupe Verceil et Novare ; ensuite, exécutant un mouvement de conversion à gauche, elle fait face au Pô et menace la gauche piémontaise. Elle tente un passage du fleuve à Frassinetto et semble en même temps vouloir percer sur Turin. Mais, apprenant tout à coup l'arrivée des Français à Alexandrie et la jonction des deux armées, le général Giulay renonce à l'offensive, replie son armée derrière la Sesia et s'établit dans la Lomelline, cherchant seulement à faire vivre ses troupes aux dépens du pays et à rassembler des approvisionnements au moyen de réquisitions.

Ces diverses manœuvres, commencées le 29 avril, durent jusqu'au 20 mai, sans autres résultats pour l'armée autrichienne que des réquisitions insignifiantes, tandis qu'elles ont l'inconvénient de fatiguer les troupes et d'user leur élan.

Pendant ce temps, les armées alliées continuent leur organisation sans être sérieusement inquiétées, et elles peuvent à leur tour, vers le 20 mai, songer à prendre l'offensive.

Cependant le général autrichien veut reconnaître la position des Français sur la rive droite du Pô. Il dirige à cet effet, de Vaccariza sur Voghera, une forte reconnaissance offensive sous les ordres du comte Stadion. Les troupes employées forment 5 brigades et représentent un effectif de 25,000 hommes. Elles marchent en trois colonnes avec une réserve. La colonne principale s'avance sur la grande route, occupant successivement Casteggio et Montebello, et repoussant devant elle les postes de la cavalerie piémontaise.

La 1re division du 1er corps français, forte à peine en ce moment de 6,000 à 7,000 hommes, se trouvait à Voghera sous les ordres du général Forey. Averti de l'approche des Autrichiens, celui-ci prend énergiquement l'offensive. Laissant un bataillon à Voghera pour assurer sa retraite, il marche au-devant de l'ennemi. Pendant qu'il contient la colonne de droite venant de Casastima, il attaque vigoureusement les deux colonnes de gauche, qui suivaient l'une le chemin de fer, et l'autre la grande route de Tortone. C'est sur cette dernière direction qu'a lieu l'action principale. Les Autrichiens ont occupé fortement le village de Montebello, bâti en amphithéâtre sur un des derniers contreforts des Apennins et dominant complètement la route. Pendant que sur cette route s'avance la cavalerie piémontaise avec l'artillerie de la division, notre infanterie, leste et intelligente, tourne le village par les hauteurs et se jette sur les Autrichiens, qui se défendent énergiquement. Nous nous emparons successivement de toutes les maisons de Montebello et enfin du cimetière, situé près de la route, et dont les Autrichiens avaient fait leur réduit.

Vers six heures du soir, les diverses colonnes ennemies se mettent en retraite, et la victoire nous reste définitivement.

Après quelques heures de repos, la division Forey rentre à Voghera.

Déjà, dans cette première affaire on a pu remarquer les manœuvres lentes, méthodiques, circonspectes des Autrichiens, s'occupant tellement d'assurer leurs derrières et de prévoir les conséquences d'un revers, formant de leurs

troupes tant de colonnes, de subdivisions et d'échelons, qu'ils ne peuvent plus amener au feu qu'une portion relativement faible des soldats dont ils disposent. Ainsi, au combat de Montebello, sur leurs 25,000 hommes, ils en ont au moins 10,000 à 12,000 qui n'aperçoivent pas l'ennemi.

Leurs pertes dans cette affaire sont d'environ 1300 hommes, dont 300 tués, 700 blessés et 300 prisonniers. La perte des Français est d'environ 700 hommes tués ou blessés.

Dans tous les cas, les Autrichiens par leur reconnaissance offensive n'apprennent qu'une seule chose, la présence d'une division française à Voghera. Ils auraient pu l'apprendre plus facilement par les espions, et, pour en savoir davantage, il leur aurait fallu montrer plus de vigueur.

Ils se trompèrent même dans l'appréciation des résultats de leur reconnaissance. L'énergique résistance du général Forey à Montebello et la présence d'un régiment d'une autre division firent croire au général comte Stadion que les forces auxquelles il avait eu affaire étaient considérables. Il évaluait à 40,000 hommes le nombre des troupes qu'il avait rencontrées en avant de Voghera. Cette erreur devait, comme nous le verrons plus tard, favoriser la manœuvre de l'Empereur sur Verceil, Novare et Turbigo.

Mais ici se termine l'offensive des Autrichiens et la première période de la campagne. Les armées alliées sont maintenant réunies. Le combat de Montebello vient de leur donner confiance. Elles vont à leur tour prendre l'offensive et chercher à s'emparer de la Lombardie.

III.

Après le combat de Montebello, les deux armées belligérantes sont concentrées et se font face. L'armée autrichienne se trouve derrière la ligne de l'Agogna, avec son quartier général à Garlasco, sa droite vers Robbio, sa gauche vers Vaccarriza, et sur un front d'environ 16 lieues. L'armée française est groupée autour d'Alexandrie, et, pour lui faire

place, l'armée sarde, appuyant à gauche, a pris position derrière la Sesia, de Verceil à Casale.

L'empereur Napoléon III est arrivé le 14 mai, et, depuis ce moment, il cherche à connaître son armée, celle de son adversaire et le terrain qui doit servir de théâtre aux opérations.

Voyant que les Autrichiens renoncent à l'offensive, il veut la prendre à son tour et chasser Giulay de la Lombardie. Trois partis s'offrent à lui.

Le premier consiste à faire une attaque de front, en marchant directement sur le centre autrichien et dans la direction de Pavie; mais cette attaque est rendue très difficile par la nature du terrain, par les ouvrages de fortification dont les Autrichiens se sont couverts, enfin par le débordement des rivières et l'inondation d'une partie du pays.

Le second parti à prendre consiste à faire un mouvement tournant autour de l'aile gauche autrichienne sur la rive droite du Pô et dans la direction de Stradella et de Plaisance. Mais ici l'on trouve de nouvelles difficultés. Il faut défiler par une seule route entre le fleuve et les montagnes, et en prêtant le flanc à l'armée autrichienne, qui possède des ponts sur le Pô. D'un autre côté, on peut, par ce mouvement, soulever toute l'Italie méridionale, donner la main au 5e corps, et l'on a pour base d'opérations Gênes et la mer.

Les Autrichiens redoutent beaucoup cette manœuvre, et depuis le combat de Montebello, leur attention est particulièrement attirée de ce côté.

Le troisième parti qui se présente à l'Empereur consiste dans l'exécution d'un mouvement tournant autour de l'aile droite autrichienne, en partant de Verceil et en se dirigeant par Novare vers le haut Tessin. On trouve ici un pays plus facile, plus d'espace pour manœuvrer, un objectif plus rapproché, Milan; mais on aventure davantage sa ligne d'opérations et l'on risque, en cas d'échec, d'être acculé au territoire neutre de la Suisse.

L'Empereur, après avoir pesé les avantages et les inconvénients de ces trois projets, se décide pour le dernier, et il

le fait précéder d'une démonstration dans la direction de Plaisance.

En effet, immédiatement après le combat de Montebello, tous les corps français s'avancent sur la rive droite du Pô. Le 1er corps dépasse Voghera, et les autres s'échelonnent derrière lui. Les Autrichiens croient à une attaque sérieuse ; ils obéissent à cette feinte et se massent sur leur gauche.

L'Empereur alors replie brusquement ses différents corps les uns sur les autres, en exécutant une contre-marche. Utilisant à la fois la grande route et le chemin de fer, les 4e, 3e et 2e corps avec la garde se dirigent d'Alexandrie sur Casale et ensuite sur Verceil. Le mouvement, commencé le 28, continue pendant les journées du 29, du 30 et du 31. Sur la rive droite du Pô, l'opération est couverte par le 1er corps, qui reste en position le plus longtemps possible autour de Voghera et qui se replie ensuite lentement. Sur la rive gauche, elle est préparée et protégée par l'armée piémontaise, qui débouche de Verceil sur Robbio, le 30 mai, et qui y prend position aux villages de Confienza, Vinzaglio et Palestro, après en avoir repoussé les avant-postes autrichiens ; cette armée couvre ainsi les ponts de la Sesia et en même temps le flanc droit de l'armée dans sa marche sur Novare.

Le général Giulay regarde le mouvement des Piémontais comme une simple démonstration ; il continue à porter toute son attention vers sa gauche, et il se contente, vers sa droite, de donner l'ordre aux deux corps qui la composent de déboucher de Robbio pour rejeter les divisions sardes sur la rive droite de la Sesia ; mais de ces deux corps d'armée l'un est encore trop éloigné pour pouvoir prendre part à l'action, tandis que, au contraire, le 3e corps français est arrivé à Prarolo, y a jeté un pont sur la Sesia, et se trouve ainsi en communication directe avec l'armée piémontaise. Un régiment de zouaves a déjà franchi la rivière, est campé sur la rive gauche et doit prêter à nos alliés un concours énergique.

Ajoutons que la manœuvre stratégique dont nous nous occupons est préparée par le corps léger de Garibaldi, fort

d'environ 6,000 hommes, qui s'est glissé rapidement vers le lac de Côme, a occupé Sesto-Calende, Varèse, Côme, et tient en échec quelques détachements autrichiens.

Revenons maintenant, le 31 mai, sur le terrain qui entoure Palestro.

L'armée sarde, forte de quatre divisions, occupait, avons-nous dit, les trois villages de Confienza, Vinzaglio et Palestro, où elle s'était fortifiée pendant la nuit. Elle couvrait ainsi, à une certaine distance en avant, la ville de Verceil, la route de Novare, le chemin de fer et les ponts de la Sesia. L'armée française pouvait, suivant les circonstances, continuer sa marche de flanc ou déboucher en masse dans la direction de Robbio. Le 4e corps s'avance sur Novare ; le 2e corps et la garde occupent Verceil ; le 3e corps est à Prarolo ; enfin le 1er est en marche de Valenza sur Casale.

Cependant les Autrichiens veulent rejeter l'armée piémontaise sur la rive droite de la Sesia. Ils emploient à cette opération deux corps d'armée : le premier part de Robbio et marche en trois colonnes de chacune une brigade, la 4e brigade formant la réserve ; le second corps prend position à Mortara, de manière à soutenir le premier, mais il est évident qu'en raison de l'éloignement ce soutien ne peut être efficace. Des trois colonnes d'attaque, la première marche sur Confienza, la deuxième marche sur Palestro par la grande route, la troisième remonte vers la rive droite de la Sesia et doit attaquer le village de Palestro par la droite.

La colonne du centre a d'abord quelques succès ; mais elle est ensuite repoussée. La colonne de droite échoue également dans son attaque. Enfin la colonne de gauche est plus malheureuse encore : elle s'avance à travers un pays coupé et couvert, franchit plusieurs cours d'eau et un canal ; elle repousse les avant-postes piémontais ; mais, bientôt arrêtée de front par les troupes sardes, elle se voit prise à revers par le régiment de zouaves dont nous avons parlé, qui campait sur les bords de la Sesia, masqué par les accidents du terrain, et qui débouche avec vigueur et à

propos. Les Autrichiens sont accablés ; ils perdent beaucoup d'hommes, tués à la baïonnette par les zouaves ou noyés dans le canal. Ils perdent de plus 7 pièces de canon sur 8 qui marchaient avec la brigade. L'affaire de Palestro leur coûte environ 500 hommes tués, 800 blessés et 800 prisonniers.

Battus sur tous les points, ils se retirent sur Robbio et Mortara.

Le résultat de l'engagement pour l'armée alliée est d'assurer sa marche de flanc, et en même temps d'élever son moral aux dépens de celui de l'armée autrichienne.

Le lendemain 1er juin l'empereur Napoléon III concentre son armée en deux masses séparées l'une de l'autre par 3 ou 4 lieues et par la petite rivière de l'Agogna. Les 1er, 2e et 4e corps occupent Novare ; le 3e corps et les Piémontais sont à Palestro, ayant derrière eux à Verceil la garde et le quartier général. L'Empereur s'attend à une bataille ; il fait reconnaître le terrain autour de lui.

Les Autrichiens eurent en effet l'idée d'attaquer l'armée française, pour l'arrêter dans sa marche offensive sur Milan. Mais ils venaient d'éprouver un échec ; leurs différents corps étaient éloignés les uns des autres ; en attaquant à Novare, ils prêtaient le flanc aux corps de Palestro ; les chances étaient donc incertaines. Ils préfèrent se mettre en retraite et repasser le Tessin. Ils vont ainsi rallier le 1er corps arrivant de la Bohême et qui débouche sur le théâtre d'opérations ; une de ses divisions occupe déjà Milan, pendant que l'autre vient s'établir derrière le cours d'eau, pour en défendre le passage.

L'armée française reprend alors son mouvement en avant et aborde le Tessin sur deux points.

Le 2 juin, la division Espinasse, du 2e corps, se présente par Trecate devant le pont de Buffalora ; elle y trouve une vaste tête de pont construite avec soin, mais abandonnée ; elle reconnaît que l'on a fait sauter le pont, mais d'une manière incomplète, et que le passage est encore possible.

La division Camou, des voltigeurs de la garde, se porte plus au nord et se présente devant Turbigo ; elle est accom-

pagnée d'un escadron de cavalerie, de ses 2 batteries divisionnaires, de 2 batteries de réserve, d'une batterie à pied et d'un équipage de pont. Elle jette un pont sur le cours d'eau, et elle prend pied sur la rive gauche.

Le 3, les divers corps d'armée se rapprochent des points de passage ; le 2e corps franchit le Tessin à Turbigo et s'établit de l'autre côté, après un combat brillant livré à Robecchetto aux troupes du 1er corps ennemi.

Au même moment, les Autrichiens rentraient en Lombardie. Leurs différents corps se trouvaient, le 3 au soir, à peu près dans les positions suivantes :

Les 1er et 2e corps à Magenta et dans les environs ; les 3e et 7e à Abbiate-Grasso ; les 5e et 8e vers Binasco et Bereguardo ; enfin le 9e corps était près de Pavie. Ces 7 corps de l'armée autrichienne étaient forts d'environ 160,000 hommes ; mais ils étaient fatigués par des marches et des contremarches, et, de plus, un peu découragés par leur retraite.

Le 4 juin, le général Giulay comptait donner un jour de repos à ses troupes et rectifier ses positions. Le même jour, l'Empereur voulait établir l'armée alliée à cheval sur le Tessin ; sur la rive gauche, le 2e corps d'armée, qui avait passé à Turbigo avec la division Camou, devait se diriger sur Magenta et favoriser le débouché de la division Mellinet et du 3e corps. Ces trois corps, garde, 2e et 3e, soutenus par l'armée piémontaise, devaient s'établir de Magenta à San-Martino, faisant face au sud, c'est-à-dire du côté par lequel on attendait l'ennemi ; les 1er et 4e corps devaient s'établir d'Olengo à Trecate, faisant également face au sud et couvrant de ce côté la ligne d'opérations de l'armée et les ponts de Turbigo. En présence d'une armée intacte, cette manœuvre eût été téméraire ; mais, après les succès du début et en tenant compte de la différence de moral des deux armées, elle était suffisamment justifiée.

C'est pendant l'exécution de ces divers mouvements que, le 4 juin, a lieu la bataille de Magenta.

IV.

Le terrain qui va servir de champ de bataille se présente à l'armée française de la manière suivante : elle trouve d'abord devant elle le Tessin, qui aurait pu servir de ligne de défense aux Autrichiens, mais qu'ils avaient abandonné à la nouvelle du passage de Turbigo. Au delà du Tessin se trouvait un pays bas, couvert de rizières et de broussailles ; puis l'on rencontrait le Naviglio Grande, canal large de 30 pieds, profond de 5 ou 6, très rapide et formant un excellent obstacle ; au delà du Naviglio s'étendait une vaste plaine couverte de cultures, et particulièrement de mûriers et de pampres qui gênaient à la fois la vue et les manœuvres ; cette plaine dominait la partie basse d'environ 20 ou 30 pieds et était reliée à celle-ci par des talus roides et découverts fort difficiles à gravir. A partir de Buffalora le canal était en déblai sur le plateau, et présentait un fossé que l'on ne pouvait franchir que sur les ponts.

Perpendiculairement au Tessin et au Naviglio, le champ de bataille était traversé par la grande route et par le chemin de fer de Milan ; tous deux franchissaient le Tessin sur le pont de Buffalora, qui permettait encore le passage malgré la destruction d'une de ses arches ; ils traversaient la partie basse de la vallée sur des remblais, passaient le Naviglio sur deux ponts, — le Ponte-Nuovo di Magenta et le pont du chemin de fer, — et arrivaient enfin à Magenta.

Les deux derniers ponts que nous venons d'indiquer avaient été conservés par les Autrichiens ; mais ils étaient minés et avaient été mis en état de défense, le premier au moyen des magasins de la douane et de fermes solides bâties sur les deux rives, le second au moyen d'une redoute armée d'artillerie.

Le Naviglio présentait encore deux autres points de passage : l'un à Buffalora, à 2,000 mètres vers le nord, l'autre à Ponte Vecchio di Magenta, à 1000 mètres vers le sud ; mais ces deux ponts avaient été détruits par les Autrichiens.

Enfin, à 4,000 mètres environ vers le sud se trouvait le pont de Rebecco, qui avait une grande importance.

Au delà du Naviglio, à 2 ou 3 kilomètres vers l'est, était le village de Magenta, commandant à la fois la route et le chemin de fer, d'une construction très solide et très avantageuse pour la défense.

Tel était l'ensemble du champ de bataille, qui, indépendamment des points que nous venons de signaler, présentait encore un grand nombre de fermes et de villages.

Si nous considérons maintenant les ordres de bataille des deux armées en présence, nous remarquons que ces ordres de bataille sont fort irréguliers et se trouvent déterminés par les circonstances d'un engagement inattendu.

Dans l'armée défensive, nous trouvons une aile droite s'étendant de Buffalora vers Marcallo, face au nord, afin d'arrêter les troupes qui viennent de Turbigo; puis un centre de Buffalora à Rebecco, face à l'ouest, bordant le Naviglio et destiné à arrêter les colonnes débouchant de San-Martino; enfin une aile gauche qui comprend le gros de l'armée, à Abbiate-Grasso et au sud de ce point, faisant face vers le nord pour prendre en flanc les colonnes ennemies marchant vers Milan.

Dans l'armée offensive, le 2e corps, soutenu par la division des voltigeurs de la garde et appuyé par l'armée piémontaise, vient se déployer entre le Naviglio et Marcallo, face au sud; ces troupes forment notre gauche. Le centre est formé par la division de grenadiers de la garde, avec les premiers renforts qui arrivent dans la journée; il attaque de front le Naviglio dans la direction de l'est, et il doit emporter Ponte-Nuevo di Magenta, le pont du chemin de fer, Buffalora et Ponte-Vecchio. Enfin, la droite fait face au sud et doit s'opposer aux attaques autrichiennes venant d'Abbiate-Grasso, de Rebecco et de Carpenzago; elle se compose d'abord de la brigade Picard, puis plus tard de la brigade Jannin, enfin successivement des autres troupes du 3e corps.

Tels étaient les deux ordres de bataille; seulement les

proportions numériques de leurs diverses parties étaient généralement inverses. Ainsi le 2e corps avec la division Camou comptait environ 28,000 hommes, et n'avait au début devant lui que 5,000 Autrichiens; tandis que notre centre, fort de 8,000 à 10,000 hommes, en avait devant lui 25,000. Vers le sud, la lutte commence entre des corps peu nombreux; ils se renforcent de part et d'autre, mais dans des proportions plus égales.

Suivons maintenant les différentes phases de l'engagement.

Les Autrichiens étaient au repos, lorsque le 2e corps français débouchant de Robecchetto paraît vouloir se diriger sur Buffalora et Magenta. Les tirailleurs s'engagent et l'artillerie commence à se faire entendre.

Les grenadiers de la garde, croyant le moment venu, s'élancent du pont de Buffalora en trois colonnes sur la redoute du chemin de fer, sur le Ponte-Nuevo di Magenta et sur Buffalora. Malgré la supériorité numérique des Autrichiens, les grenadiers s'emparent de ces divers points avec un élan remarquable; ils s'y établissent et ils commencent même à déboucher sur la rive gauche.

Mais le général de Mac-Mahon a fait observer de loin la plaine de Magenta. On y a aperçu de grandes masses ennemies. Craignant de s'engager contre des forces trop supérieures, il suspend ses attaques, et, de 1 heure à 4 heures, il s'occupe de réunir les trois divisions dont il dispose pour les avoir bien sous la main.

La division de grenadiers est alors obligée de lutter seule contre deux corps autrichiens; elle est rejetée derrière le Naviglio, mais elle s'y maintient par des efforts héroïques.

Cependant quelques troupes commencent à arriver à son secours. La brigade Picard, du 3e corps, débouche la première vers 2 heures et vient occuper Ponte-Vecchio di Magenta, afin de couvrir notre droite. Elle s'engage vigoureusement avec les têtes des colonnes ennemies venant d'Abbiate-Grasso et débouchant de Robecco et de Carpen-

zago. Elle prend, perd et reprend plusieurs fois le village. La division Vinoy, du 4e corps, arrive à son tour vers 4 heures et demie. Elle soutient vers le sud la brigade Picard et vers l'est la division de grenadiers.

Plus tard, les 3e et 4e corps déboucheront successivement et prendront part au combat.

La lutte continue ainsi avec acharnement. Nous nous maintenons sur le Naviglio. Nous couvrons bien notre droite. Toutes les attaques des Autrichiens sont contenues, mais rien n'est encore décidé.

Heureusement, vers 4 heures, le général de Mac-Mahon a réuni ses trois divisions. Il reprend son mouvement offensif. La division La Motterouge enlève Cascina-Nova et se relie aux grenadiers dans Buffalora. La division Espinasse emporte Marcallo. Puis les deux divisions convergent sur Magenta, qu'elles enlèvent avec le concours de quelques-unes des troupes de notre centre.

La droite autrichienne est battue et se retire sur Corbetta. La gauche à Ponte-Vecchio, continue plus longtemps la lutte, mais finit également par se mettre en retraite. Le centre est écrasé par une batterie de 40 bouches à feu qui s'établit sur le terre-plein du chemin de fer. La victoire nous est définitivement acquise. Nos pertes sont d'environ 650 tués, 3,000 blessés et 650 disparus. Celles des Autrichiens sont de 1350 tués, 4,300 blessés et 4,500 disparus.

Les deux généraux opposés disposaient de forces à peu près égales, environ 150,000 hommes de chaque côté. Mais, comme ils ne s'attendaient ni l'un ni l'autre à une bataille pour la journée du 4, ils ne purent engager qu'une partie seulement de leurs troupes. On a calculé que nous avions mis en ligne sept divisions, et les Autrichiens le même nombre; mais, comme les divisions autrichiennes étaient plus fortes que les divisions françaises, on a pu dire qu'à Magenta 50,000 Français avaient combattu contre 60,000 Autrichiens.

Le lendemain, le général Giulay avait l'intention de recommencer l'engagement. L'Empereur s'y attendait. Les

deux armées se concentrent. Mais le général autrichien apprend que son aile droite, qui s'est retirée dans la direction de Milan, est trop éloignée pour pouvoir être rappelée sur le champ de bataille, que de plus elle est affaiblie et découragée par les pertes nombreuses qu'elle a subies, enfin qu'elle n'est pas en état de combattre immédiatement; il renonce alors à l'offensive et se met en retraite. Il prend la résolution d'abandonner la Lombardie et de rallier derrière le Mincio les renforts qui lui arrivent d'Allemagne. L'armée française ne le poursuit pas immédiatement; elle se dirige sur Milan, où elle arrive le 7 et où les souverains alliés font leur entrée le lendemain.

V.

L'empereur Napoléon III, entré à Milan, adresse aux Italiens une proclamation pour les appeler aux armes et à la liberté. « L'armée française, dit-il, vient délivrer l'Italie ; « elle combattra l'ennemi et maintiendra l'ordre intérieur ; « mais que derrière elle les Italiens s'organisent. Aujour- « d'hui, ajoute-t-il, soyez soldats, et demain vous serez ci- « toyens libres d'un grand pays. »

A la même date, l'Empereur adresse une proclamation à l'armée, pour lui rappeler ce qu'elle a déjà fait et pour la préparer à de nouveaux travaux.

Revenant ensuite aux opérations militaires et voulant inquiéter la retraite des Autrichiens derrière l'Adda, l'Empereur pousse les 1er et 2e corps sur la route de Lodi.

Le 1er corps livre à l'arrière-garde autrichienne le combat de Melegnano.

Les Autrichiens, après avoir évacué Milan, Pavie et Plaisance, se concentraient derrière l'Adda. Ils avaient établi une brigade à Melegnano, derrière le Lambro, pour couvrir leurs manœuvres. Cette brigade s'était barricadée dans le village et était soutenue à une petite distance en arrière par une seconde brigade du même corps. Occupant les deux parties de Melegnano qui sont séparées par le Lambro, elle

avait crénelé les maisons, barricadé les rues et fortifié le cimetière qui se trouvait en tête de ligne. De plus elle avait placé une batterie de 4 pièces qui enfilait la route.

Le 2e corps franchit le Lambro au-dessus de Melegnano et se dirige de manière à tourner la droite des Autrichiens.

Le 1er corps s'avance par la route directe et en trois colonnes : la division Bazaine forme la colonne principale sur la grande route ; la division Ladmirault forme la colonne de gauche et suit des chemins de village ; la division Forey s'avance vers la droite dans les mêmes conditions. Mais les difficultés du terrain à travers de nombreux canaux et au milieu de riches cultures, retardent beaucoup le 2e corps, ainsi que les divisions Ladmirault et Forey. La division Bazaine se présente seule devant Melegnano. Lancée avec impétuosité, elle emporte d'un seul élan les barricades et le village ; elle repousse les Autrichiens, mais en éprouvant des pertes considérables. Peut-être, si elle se fût contentée d'amuser l'ennemi de front, elle eût donné aux autres colonnes le temps de le tourner et de le prendre au moins en partie. Il est juste d'ajouter que la journée s'avançait et que la nuit eût favorisé la retraite des Autrichiens. Ceux-ci perdent 1 pièce d'artillerie, environ 100 hommes tués, 250 blessés et 1200 disparus. Nous perdons un millier d'hommes tués ou blessés, dont 800 pour la seule division Bazaine.

Ce combat acharné, en prouvant de nouveau la vigueur de nos troupes, exerce une nouvelle influence sur le moral des deux armées et détermine définitivement les Autrichiens à abandonner toute position sur le flanc de l'armée française pour se retirer vers le quadrilatère.

En effet, à la suite du combat de Melegnano, le général Giulay, considérant la situation de son armée, les dispositions hostiles des habitants et la marche du 5e corps français sur ses derrières, replie lentement ses troupes de l'Adda sur l'Oglio, puis de l'Oglio sur la Chièse. Dans la dernière partie de cette retraite, il marche vers le nord-est, sur Monte-

chiaro, parce que l'armée qu'il commande doit former la droite de la masse de troupes que l'Autriche rassemble dans le quadrilatère.

L'armée française s'avance lentement à la suite des Autrichiens. Elle éprouve des difficultés pour vivre, à cause de l'interruption des voies de communication ; de plus, elle s'attend chaque jour à une nouvelle bataille ; c'est pourquoi elle marche très concentrée, pour ainsi dire sur une seule colonne, suivant la route de Milan à Brescia par Cassano ; l'armée piémontaise forme une colonne particulière vers la gauche, et les volontaires de Garibaldi éclairent le terrain vers le pied des montagnes.

Le 18, enfin, nous arrivons à Brescia, ayant mis seize jours pour franchir la distance de 32 lieues qui sépare cette ville du champ de bataille de Magenta.

L'armée autrichienne, déjà considérablement renforcée, a pris position au sud du lac de Garde, sur les hauteurs entre Lonato et Castiglione ; elle semble un moment vouloir prendre l'offensive ou tout au moins tenir ferme ; mais bientôt, renonçant à ce projet, elle repasse le Mincio le 20 juin et s'établit dans le quadrilatère, avec son quartier général à Villafranca.

L'armée française se déploie au sud de Brescia, sur une ligne allant de Santa Eufemia à Bagnolo.

Cependant le 5e corps a été envoyé en Toscane au commencement de la guerre, comme nous l'avons dit précédemment. Il comprend deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. Mais l'une de ses divisions suit l'armée principale jusqu'à la bataille de Magenta. Puis elle va occuper Plaisance, de manière à rallier son corps d'armée. Celui-ci se rapproche alors du théâtre des opérations décisives. Il s'est renforcé en Toscane de l'armée du pays, qui lui a fourni une division de 11,000 à 12,000 hommes sous le commandement du général Ulloa. Il compte environ 30,000 hommes, et il paraît vouloir franchir le Pô et déboucher dans les environs de Mantoue, ce qui donne certaines inquiétudes à l'état-major autrichien.

Le moment critique de la campagne approchait. Jusqu'alors les succès ou les revers des armées belligérantes n'avaient pas été décisifs. Chacune d'elles, en prévision de nouveaux événements plus importants, appelait à elle ses renforts.

L'armée alliée comptait environ 100,000 Français et 40,000 Italiens formant 4 corps, la garde et l'armée piémontaise. Il faut maintenant y joindre le 5e corps, qui portait l'effectif des forces alliées à 170,000 hommes avec environ 450 bouches à feu.

L'empereur d'Autriche avait rejoint ses troupes et en avait pris le commandement. Il avait fait venir d'Allemagne tous les corps d'armée dont il pouvait disposer, et il avait organisé ses forces en deux armées, comprenant chacune 4 corps avec une division de cavalerie de réserve et avec une force de 90,000 hommes; ces deux armées étaient commandées par les généraux Schlick et Wimpffen; elles présentaient un effectif d'environ 180,000 hommes, avec 800 bouches à feu.

Les Autrichiens avaient ainsi une grande supériorité d'artillerie. De plus, leurs deux armées étaient bien concentrées, tandis que dans l'armée alliée le 5e corps était séparé du gros. Cependant, le jour de la bataille, sa présence et ses démonstrations retinrent à Mantoue le 2e corps autrichien, et, par suite, à Solférino nous trouverons tout à l'heure en présence 160,000 Autrichiens et 140,000 Français et Piémontais.

De part et d'autre, le 20 juin, on se dispose à reprendre l'offensive.

Le 21 et le 22, les alliés se portent en avant. Le 23 au soir, les Piémontais sont à Lonato, le 1er corps à Esenta, le 2e à Castiglione, le 4e à Carpenedolo, le 3e à Mezzane, couvrant le flanc droit; la garde formant la réserve, à Montechiaro. Le front d'opérations de l'armée est d'environ 14 kilomètres, et sa disposition générale présente une formation en échelons, l'aile gauche en avant, de manière à pouvoir facilement faire face à l'est et au sud. Le lendemain 24, la marche devait continuer : l'armée piémontaise,

partant de Lonato, devait, en deux colonnes, se diriger sur Pozzolengo ; le 1er corps devait former également deux colonnes et marcher d'Esenta sur Solférino ; le 2e devait partir de Castiglione et marcher d'abord sur la route de Mantoue, ensuite à gauche vers Cavriana ; le 4e, partant de Carpenedolo, devait arriver à Guidizzolo ; le 3e corps, partant de Mezzane, devait se diriger sur Medole en faisant un détour au sud pour éviter l'encombrement ; enfin, la garde, partant de Montechiaro, devait suivre le 2e corps. L'armée alliée devait ainsi dans la journée du 24 exécuter une marche stratégique de 16 kilomètres de longueur environ, et sur un front de 14 kilomètres.

Au même moment, les Autrichiens avaient également pris l'offensive. Le 23 juin, ils avaient franchi le Mincio sur les ponts fixes du cours d'eau et sur 3 ponts militaires jetés à cet effet. Partant d'une ligne de 8 lieues qui s'étendait de Peschiera à Goïto, ils étaient arrivés le soir sur une nouvelle ligne, de 4 lieues environ, allant de Pozzolengo jusqu'au delà de Guidizzolo. Le 8e corps, sous le général Benedeck, formait la droite à Pozzolengo ; les 5e et 1er corps formaient le centre à Solférino et à Cavriana, ayant derrière eux à Volta le 7e corps qui représentait la réserve ; la gauche comprenait l'armée du général Wimpffen, dont les deux premiers corps devaient se déployer à droite et à gauche de Guidizzolo, tandis que le troisième serait en réserve sur la route de Mantoue, et que le quatrième sortirait de cette place pour menacer la droite des alliés. Le lendemain 24, l'armée autrichienne devait continuer sa marche en avant et se porter sur la Chièse, sur un front de 15 à 16 kilomètres et par une marche de 3 à 4 lieues de longueur.

Les deux armées vont ainsi marcher à la rencontre l'une de l'autre.

Le 24 juin, vers 3 heures du matin, l'armée française commence son mouvement. L'armée autrichienne était encore dans ses bivouacs et ne devait se mettre en marche que vers 9 heures à cause du retard de ses distributions.

Les avant-gardes françaises rencontrent les avant-postes autrichiens, et alors s'engage la bataille de Solférino.

VI.

Le champ de bataille de Solférino se décompose en deux parties : au nord, une partie montagneuse formant la séparation entre le lac de Garde et la Chièse et présentant un point culminant à la tour de Solférino, la Spia d'Italia ; au midi une vaste plaine traversée diagonalement par la route de Brescia à Mantoue.

En débouchant de la Chièse, l'armée française trouvait ainsi, devant sa gauche, des pentes escarpées et un terrain difficile ; devant son centre et sa droite, une plaine horizontale, propre aux manœuvres, mais cependant couverte de cultures.

L'armée autrichienne occupait fortement le terrain accidenté avec son centre et sa droite, tandis que sa gauche, forte d'environ 80,000 hommes, était échelonnée dans la plaine sur la route de Mantoue.

L'avantage du terrain était pour l'ennemi, qui avait encore pour lui de le connaître depuis longtemps comme théâtre de ses grandes manœuvres annuelles.

L'ordre de bataille des deux armées est le même que leur ordre de marche.

Elles ne s'attendaient ni l'une ni l'autre à une rencontre aussi prochaine ; elles y comptaient tout au plus pour le lendemain ; chaque colonne doit, par suite, s'engager avec la colonne qu'elle rencontre devant elle ; et comme les distances entre les colonnes étaient peu considérables, leur déploiement suffit pour former une ligne de bataille à peu près continue. Cependant, au commencement de la journée, l'ordre de bataille français présente à son centre, entre les 1er et 2e corps, une lacune dont heureusement l'ennemi ne profite pas.

On peut décomposer la bataille de Solférino en trois engagements particuliers livrés par la gauche, le centre et la droite; nous allons les indiquer successivement.

A la gauche, l'armée piémontaise part de Lonato en deux colonnes : l'une, forte de deux divisions, suit à peu près la ligne du chemin de fer et aboutit vers San-Martino; l'autre, forte également de deux divisions, passe par Castel-Venzago et débouche sur la Madona-della-Scopetta.

Les deux colonnes rencontrent devant elles le 8e corps autrichien fortement établi sur les hauteurs en avant de Pozzolengo. Un combat violent s'engage. Les Piémontais devaient avoir la supériorité numérique, mais ils n'avaient pris que des dispositions de marche; leurs troupes étaient échelonnées les unes derrière les autres à de grandes distances, leurs deux colonnes étaient séparées par de grands intervalles, de sorte qu'ils ne font que des efforts successifs et partiels. Ils perdent beaucoup de monde et ne réussissent pas. Le 8e corps autrichien se maintient toute la journée et n'abandonne le terrain qu'à la nouvelle des échecs éprouvés sur les autres parties du champ de bataille.

Au centre, nous trouvons en présence, d'un côté les 1er et 2e corps français avec la garde; de l'autre les 1er, 5e et 7e corps autrichiens; trois corps contre trois corps, en remarquant toutefois que le 2e corps français doit porter d'abord ses efforts vers la droite et repousser l'attaque de la 1re armée autrichienne avant d'agir au centre.

Le 1er corps français part d'Esenta en deux colonnes : l'une, formée des deux divisions Ladmirault et Bazaine, passe par Barche et vient déboucher sur la croupe qui se trouve au nord de Solférino vers le cimetière; l'autre, formée de la division Forey, passe par le Grole et suit la croupe du sud, toutes deux convergeant sur le point culminant marqué par la tour. Les deux colonnes refoulent les avant-postes autrichiens, occupent les abords de la position, mais viennent échouer devant le village, formidablement retranché et vigoureusement défendu.

Heureusement, la garde, partie de Montechiaro vers six

heures, arrive derrière le 1er corps. La division Camou se déploie derrière la division Forey. Habilement soutenues par l'artillerie, les deux divisions réunies enlèvent le village de Solférino, et toutes les troupes du 1er corps et de la garde marchent vers le monte Fontana et vers Cavriana. Elles emportent ces deux points, secondées par le 2e corps.

Celui-ci est parti de Castiglione et a rencontré l'ennemi à la Casa-Morino. Il s'est déployé perpendiculairement à la grande route, trois brigades formant la ligne de bataille et la 4e servant de réserve. Presque toute l'artillerie est réunie sous les ordres du général Auger et forme une grande batterie qui balaye un vaste terrain découvert en avant du corps d'armée. Le 2e corps se maintient ainsi contre toutes les troupes autrichiennes qui se présentent et qui appartiennent à la première armée. Pendant un certain temps il laisse un vide sur sa gauche entre lui et le 1er corps. Un régiment de hussards autrichiens, vigoureusement et habilement conduit, profite de cet intervalle pour pénétrer dans notre ordre de bataille; mais, comme il n'est pas soutenu, il produit peu d'effet et est facilement repoussé. Bientôt des renforts arrivent : les deux divisions de cavalerie Partouneaux et Desvaux viennent établir la liaison entre le 2e et le 4e corps; ensuite, la division de cavalerie de la garde débouche par la grande route.

Le 2e corps, laissant alors ces trois divisions de cavalerie avec la grande batterie d'artillerie en position sur la route, fait un à-gauche et marche sur San-Cassiano et Cavriana. Il y joint ses efforts à ceux du 1er corps et de la garde. Il refoule avec eux le centre autrichien, et il contribue ainsi puissamment à la victoire.

Les 1er, 5e et 7e corps ennemis, après une résistance énergique, sont obligés de battre en retraite et nous abandonnent le champ de bataille.

A la droite, nous avons deux corps français, les 4e et 3e, qui luttent contre trois corps autrichiens ; les deux premiers de ces trois corps se déploient à droite et à gauche de Guidizzolo; le 3e sert de réserve sur la route de Goïto;

un 4e corps doit sortir de Mantoue et menacer notre extrême droite, comme nous l'avons indiqué précédemment.

Le 4e corps français, parti de Carpenedolo, devait se diriger par Medole sur Guidizzolo. A sept heures, la division de Luzy, qui formait la tête de colonne, rencontre l'ennemi à Medole et emporte le village; puis, poussant au delà, elle va s'emparer de Rebecco. Les divisions Vinoy et de Failly débouchent à leur tour, se forment à la gauche de la division de Luzy et occupent, l'une Baite et l'autre la Casa-Nova. Appuyé sur ces trois points, Rebecco, Baite et Casa-Nova, le 4e corps repousse toutes les attaques autrichiennes. Il se couvre sur sa gauche d'une grande batterie de 42 bouches à feu sous les ordres du général Soleille; cette batterie prend la supériorité sur l'artillerie de l'ennemi et écrase toutes ses colonnes. Le 4e corps est relié au 2e par les deux divisions de cavalerie Desvaux et Partouneaux, qui fournissent quelques charges heureuses. Il est couvert sur sa droite par le 3e corps.

Celui-ci, parti de Mezzane, devait se diriger sur Medole par Aqua-Fredda et Castel-Goffredo; il rencontre l'ennemi auprès de ce dernier village, repousse ses avant-postes et vient s'établir sur la route de Ceresara sur deux directions presque perpendiculaires, c'est-à-dire qu'il y a une division et une brigade à la droite de la division de Luzy, face à l'est, et une autre division avec une autre brigade, face au sud, pour observer la direction de Mercaria. L'Empereur avait été prévenu que le 2e corps autrichien devait déboucher de Mantoue dans cette direction, et il avait chargé spécialement le maréchal Canrobert de le surveiller.

Quoi qu'il en soit, le 4e corps, soutenu par la moitié du 3e, repousse toutes les attaques de la gauche autrichienne, qui est obligée de se mettre en retraite vers quatre heures.

Un grand orage qui éclate en ce moment suspend l'engagement et favorise le mouvement rétrograde de l'ennemi. Ce mouvement s'exécute du reste avec régularité, suivant les habitudes autrichiennes. Toute l'armée ennemie se retire derrière le Mincio.

Pendant la bataille, le 5e corps français cherche à franchir le Pô à Casal-Maggiore; il attire ainsi l'attention de l'ennemi et il rend à l'armée le service de paralyser une partie du 2e corps autrichien qui reste en observation à Mercaria.

L'armée française couche sur le champ de bataille. Elle a perdu environ 12,000 hommes; l'armée piémontaise, 5,500; l'armée autrichienne environ 22,000. Cette dernière a perdu en outre 30 canons et 3 drapeaux.

Le succès de la bataille est dû surtout à la bravoure brillante de nos soldats, à l'idée de l'empereur Napoléon de réunir les efforts des 1er, 2e corps et la garde vers le centre pour arracher aux Autrichiens la clef de leur position, c'est-à-dire la hauteur de Solférino; enfin, il est dû au défaut d'ensemble des deux armées autrichiennes et des divers corps qui les composent.

A la suite de la bataille, les 27 et 28 juin, les Autrichiens se retirent derrière l'Adige. Les alliés se disposent à attaquer le quadrilatère. Pendant que l'armée piémontaise entoure Peschiera, l'armée française s'avance au delà du Mincio. En même temps, notre flotte, qui s'est établie dans l'Adriatique, entre en opérations et menace Venise.

Bientôt, profitant de quelques relations établies avec le quartier général autrichien, l'empereur Napoléon fait proposer un armistice. L'empereur François-Joseph, découragé par les revers successifs de son armée, s'empresse de l'accepter. Cet armistice amène la paix et termine la campagne au moment où l'on s'y attendait le moins.

VII.

L'armée alliée s'arrêtait au milieu de ses succès. Mais il faut remarquer qu'elle allait trouver devant elle de nouvelles difficultés, plus sérieuses que toutes celles qu'elle avait déjà rencontrées; il faut remarquer en outre que la question italienne menaçait de devenir une question euro-

péenne ; il faut remarquer enfin que les véritables intérêts de la France ne demandaient pas de plus grands sacrifices. Nous avions détruit l'influence autrichienne en Italie, nous avions éloigné de nos frontières du sud-est les armées allemandes, nous avions déchiré une nouvelle page des traités de 1815, nous avions soutenu la réputation de nos armes ; bientôt, à la suite des annexions italiennes, nous devions rectifier notre frontière des Alpes et faire de ce côté notre pré carré ; c'étaient d'assez beaux résultats pour une campagne de trois mois.

Nos succès étaient dus particulièrement à la supériorité de notre armée : supériorité qui était alors reconnue et signalée par tous les écrivains étrangers et qui tenait aux causes suivantes :

D'abord notre armée était homogène ; elle présentait une identité complète de nationalité, d'esprit, de mœurs, de coutumes, de langue, d'intérêts, de sentiments, de fierté et d'orgueil national. Chez les Autrichiens, au contraire, on trouvait huit nationalités différentes, présentant à la fois diversité de races, de langues, de mœurs, d'intérêts et de sentiments.

En second lieu, l'armée française comptait beaucoup de vieux soldats endurcis aux fatigues et que les guerres d'Afrique et de Crimée avaient rompus à la marche et aux combats, tandis que l'armée autrichienne, tenue sur un pied restreint par motif d'économie, avait été obligée de recevoir des recrues dans une proportion exagérée.

En troisième lieu, l'armée française, par suite d'une guerre récente, avait non seulement plus d'expérience que l'armée autrichienne, mais elle avait aussi plus de confiance, plus d'enthousiasme et plus d'élan. Les soldats autrichiens montraient autant de bravoure que les nôtres ; mais c'était une bravoure résultant de la discipline, de la réflexion : c'était presque de la résignation. Le soldat allemand, a-t-on dit, se battait alors par devoir et par ordre, tandis que le soldat français se battait par nature et par passion.

Ces considérations, empruntées à des écrivains militaires

étrangers, doivent nous rendre moins pénibles les souvenirs de la dernière guerre et, en nous consolant du passé, nous donner confiance dans l'avenir.

Les principaux ouvrages à consulter sur la campagne de 1859 sont : la *Campagne de Napoléon III en Italie*, par le Dépôt de la guerre ; l'ouvrage de Bazancourt ; celui du colonel Lecomte ; celui de Rüstow ; celui de Vandenvelde ; les *Opérations du 3e corps*, par le colonel Clémeur ; l'étude faite par la section historique de l'état-major prussien, etc.

GUERRE DES ÉTATS-UNIS

1861 — 1864

Les États du Nord ou fédérés ont 21 millions d'habitants, ils sont industriels, démocrates. Les États du Sud ont 10 millions d'habitants dont 3 millions et demi d'esclaves ; ils sont libres-échangistes, cultivateurs, leur institution est oligarchique. Ils demandent la conquête de Cuba et l'autorisation de transporter les esclaves dans leur territoire et même dans les États abolitionnistes. En présence de ces exigences, les démocrates qui auparavant avaient fait alliance avec le Sud, pour augmenter les libertés locales, se rallient aux gens du Nord. Il en résulte des luttes électorales, des discussions politiques. Le 6 novembre 1860, Lincoln est nommé président. Le Sud forme une confédération qui choisit Richmond comme capitale et élit Jefferson Davis comme président.

La lutte n'est pas aussi disproportionnée qu'elle le paraissait. En se battant pour le maintien de l'esclavage sur le sol même de leurs plantations, les hommes du Sud défendaient leur fortune : vaincre ou être ruinés voilà leur alternative. Les confédérés étaient habitués aux longues courses sous un soleil brûlant, c'était une race de soldats. Peu d'hommes du Nord avaient eu le goût militaire : ils étaient braves ; mais, pour vaincre, cette qualité ne suffit pas.

Le Nord ayant une grande puissance financière et maritime recrute son armée par des engagements avec prime. Le Sud fait une levée en masse, les milices locales sont habituées à tenir les esclaves en respect et à faire de longues courses en armes de part et d'autre. Il n'y a que de la cavalerie légère qui fera des courses de vingt lieues par jour pendant trois jours.

La guerre a lieu sur deux théâtres principaux : le bassin de l'Atlantique et la vallée du Mississipi. Trois opérations secondaires ont lieu dans la région des Alléghanys, la chaîne des montagnes Rocheuses et le versant du Pacifique.

1861. — Les confédérés (Johnston) prennent l'offensive le 21 juillet, partent de Richmond sur Washington, s'emparent de Manassas, Junc-

tion, battent l'armée fédérale (Mac Dowel), sur les bords du Bull's Run et atteignent le Potomac.

Lincoln montre beaucoup d'énergie, bloque les ports du Sud pour empêcher la sortie de leurs cotons et établit la conscription. A partir de ce moment jusqu'à la fin de la guerre, il appelle plus de deux millions d'hommes sous les drapeaux.

1862. Les fédéraux veulent : 1° occuper tout le Mississipi pour couper en deux les séparatistes et les séparer de l'Ouest (d'où ils tirent leurs ressources) ; 2° les chasser de leur capitale.

Mac Clellan embarque 120,000 hommes sur le Potomac et débarque en face de Richmond, sous les canons du fort de Monroë, à l'embouchure du James. Il prend la baie de Chesapeake pour base d'opérations.

Il s'empare de Yorktoun pendant que le général sécessionniste Magruder se retire lentement sur Richmond, se dérobant habilement quand celui-ci pense le tenir.

Le général Lee donne l'ordre au général Stuart de reconnaître la position des fédéraux. Stuart part avec 1200 chevaux, traverse les lignes ennemies, détruit les magasins, capture un train, coupe le télégraphe, démolit un pont, brûle deux navires et rentre deux jours après avec des renseignements complets, un butin considérable, n'ayant perdu qu'un seul homme. Le général Lee arrête son plan d'attaque en combinant son action avec celle du général Jackson, qui s'est dérobé devant son adversaire fédéral Frémont, et est parvenu à Gordonsville, sur les derrières de Mac Clellan.

Mac Clellan soutient une bataille de sept jours dite de Chickahominy ou de Cold Harbor et est rejeté sur le cours inférieur du James River ; il perd 15,000 hommes mais il isole encore Richmond de la mer. Cependant il abandonne la route directe de Richmond à Washington. Lee profitant de la situation s'est en effet porté sur Washington, a gagné une seconde bataille à Bull's-Run, occupé Frédéricksburg et franchi le Potomac supérieur pour prendre Washington à revers. Il essaye d'insurger le Maryland.

Mac Clellan arrête les confédérés par la victoire de South Mountain (14 septembre) et les trois journées d'Antietam (16, 17, 18 septembre). Lee se retire sur la rivière James.

Mac Clellan, ayant une liberté de langage suspecte, est destitué.

Son successeur Burnside prend l'offensive et échoue à Frédériksburg.

L'exportation du coton est suspendue, le commerce européen est arrêté, mais l'esclavage n'existe plus (janvier 1862).

1863. — Les fédéraux portent leurs efforts sur Port-Hudson et Wicksburg situées sur le Mississipi, d'où les confédérés tirent leurs ressources de l'Ouest (Arkansas et Texas). Grant intercepte le passage

entre les deux villes, bloque Wicksburg (18 mai-30 juillet), où il prend 30,000 hommes ; Port-Hudson se rend quelque temps après ; il chasse ensuite les confédérés de la Nouvelle-Orléans.

Lee franchit de nouveau le Potomac, menace Washington, mais il est battu (par Meade) à Gettysburg (2-3 juillet), après deux jours de combat et des pertes énormes, et se retire dans le Sud-Ouest.

1864. — Les confédérés ne possèdent plus aucun point dans la vallée du Mississipi, ils ont perdu les cours de l'Ohio et du Potomac, la mer est bloquée.

Lincoln veut en finir : il ordonne une marche concentrique sur Richbourg, l'armée du Potomac va du nord au sud ; malgré Lee, elle joint l'armée du James, qui, maîtresse de l'embouchure et des deux rives du fleuve, le remonte. Shéridan refoule les esclaves du sud au nord, deux fois vainqueur, dans la vallée de la Shenandoah.

Sherman part de la Géorgie (100,000 hommes), marche vers l'est ; il repousse Johnston (45,000 hommes), près d'Atlanta, au milieu des rochers, dans une position formidable. Deux attaques directes échouent. Il couvre alors son front de retranchements et les prolonge peu à peu vers la gauche qu'il garnit des troupes placées la veille à l'aile droite, il finit ainsi par tourner le flanc droit ennemi sans combat et atteint le chemin de fer sans lequel Johnston ne pouvait subsister ; des vivres pour vingt jours, sur voiture, suivaient ce mouvement.

Sherman attaque bientôt son adversaire de front, il échoue avec de grandes pertes à Marietta. Depuis 72 jours, Johnston maintenait un ennemi d'une force double ; cependant il est remplacé par Hood. Celui-ci veut imiter son adversaire et se porter vers l'ouest par Décatur sur les communications de Shermann ; ce dernier a le génie de voir que le riche pays du Sud est découvert, il abandonne aussitôt sa ligne de ravitaillement par les terres et la rétablit vers la côte, emportant 1,200,000 rations ; puis, laissant 40,000 hommes face à l'ouest, il vient sur la côte, s'empare de Savannah, se fait rejoindre par la flotte et, marchant vers Richmond, il s'empare de Charleston, Wilmington, etc.

Cette heureuse manœuvre décide du sort de la guerre. Lincoln est réélu en novembre 1864 à une immense majorité, l'esclavage est aboli.

Petersburg et Richmond sont enveloppés et pris après trois jours de siège par le général Grant (1-3 avril). Lee, poursuivi, est obligé de mettre bas les armes le 9 avril. 40,000 hommes furent renvoyés dans leurs foyers après avoir promis de ne plus servir contre les États-Unis.

Il faut citer le raid du général Stoneman qui, avec 3 divisions de cavalerie (27 avril-8 mai 1863), marche sur Richmond. Une de ses brigades entre dans les ouvrages avancés de la place, répandant partout la terreur, et, se voyant la route fermée vers le Nord, il va rejoindre

l'armée du Sud après s'être maintenu onze jours en pays ennemi et avoir détruit canaux, chemins de fer, etc.

Le général Morgan, dans le Kentucky et l'Ohio, parcourt 1000 kilomètres en 24 jours en pays ennemi avec 900 hommes, prend 17 villes, et détruit pour plus de 40 millions de dollars de magasins, de matériel, de chemins de fer. Mais l'année suivante il est cerné et pris dans un raid semblable.

EXPÉDITION DE CHINE

1857 — 1860

Des traités avaient ouvert cinq ports au commerce (traité de Nankin pour les Anglais en 1842, traité de Wampoa en 1844 pour les Français).

Le meurtre de missionnaires amène en 1858 les Franco-Anglais à s'emparer de Canton, puis à marcher par le Peï-Ho sur le Nord. Effrayé, le Fils du Ciel nous accorde l'ouverture d'un plus grand nombre de ports et du fleuve Yang Tse Kiang.

Mais lorsque, en juin 1859, nos ministres se présentent à l'embouchure du Peï-Ho pour ratifier le traité, ils trouvent le fleuve défendu et barré, ils ne peuvent forcer le passage. Une expédition est nécessaire.

En 1860, 23,000 Anglais (Sir Hope Grant) et 12,000 Français (Cousin-Montauban), débarquent à l'embouchure du Peï-Ho, chassent 70,000 Chinois des forts de Sing-Ko, Tong-Ko et Takou. Ils marchent sur Pékin, refoulent les Chinois à Tong-Tchéou et à Palikao, s'emparent du Palais d'Été et entrent à Pékin où s'établissent les plénipotentiaires lord Elgin et le baron Gros.

Les Chinois mettant beaucoup de lenteur, les Anglais brûlent le Palais d'Été.

Les traités de Tien-Tsin ouvrent de nouveaux ports au commerce étranger et la Chine paye une indemnité de 120 millions.

EXPÉDITION DE COCHINCHINE (1858-1862).

En 1858, l'amiral Rigault de Genouilly s'empare de Tourane et Saïgon (Tonkin).

Aussitôt après l'expédition de Chine, recevant des renforts, le vice-amiral Charner pénètre dans la province de Saïgon pendant que le

contre-amiral Page force les passes du Cambodge et s'empare de Mytho (1861). Malgré sa résistance, l'empereur Tu-Duc signe un traité où il nous donne 20 millions, les provinces de Saïgon, Bien-Hoa, Mytho, l'île de Poulo-Condore.

Cinq ans après, les provinces de Vin-Long, Chau-Doc, Ha-Tien, à l'embouchure du Cambodge, furent ajoutées à nos possessions.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

1862 — 1867

Le général Miramon est nommé à la présidence de la République et fait un emprunt au banquier Jecker pour soutenir la guerre civile contre l'Indien Juarez. Celui-ci, nommé en 1861 président de la République, suspend le payement des intérêts. La France, l'Angleterre et l'Espagne s'unissent par le traité de Londres pour exiger le payement des indemnités dues à leurs nationaux. « La plus grande entreprise du règne » devait constituer un empire au Mexique destiné à contrebalancer les États-Unis.

Un corps expéditionnaire commandé par Prim et le général de Lorencez arrive à la Vera-Cruz, 6,000 Espagnols, 3,000 Français débarquent, les Anglais tiennent la mer.

Juarez fait cerner nos troupes par des guérillas. Bientôt il fait des concessions et signe la convention de Soledad (Jurien de la Gravière, Prim, Sir Wyke). Des tiraillements ont lieu entre les alliés. Les plénipotentaires se réunissent à Orizaba où éclate la rupture. Les Anglais et les Espagnols se retirent.

I.

Jurien de la Gravière, blâmé pour la convention de Soledad (1862), est rappelé.

Le général de Lorencez, mal renseigné par les généraux mexicains sur les forces de Juarez, s'avance avec 6,000 hommes, franchit les Cumbres au défilé d'Alculzingo après un brillant combat, mais il échoue devant Puebla et se retire à Orizaba.

II.

A la suite de cet échec, le général Forey devient commandant en chef. Avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie (28,000 hommes), il franchit les Cumbres (16 mars), assiège Puebla, bat l'armée de secours de Comonfort à Altixo (14 avril), et à San-Lo-

renzo (8 mai), et force le général Ortega à capituler sans conditions le 16 mai 1863.

Le 7 juin il entre à Mexico. Malheureusement, une compagnie de la légion étrangère succombe à Cameron.

Une junte de 35 membres (7 juillet 1864), offre la couronne au prince Maximilien d'Autriche, qui arrive à Miramar.

III.

Le maréchal Bazaine (35,000 hommes), aidé des contingents mexicains et autrichiens (20,000), poursuit Juarez. Deux colonnes mobiles vont au nord-ouest sur Guadalaxara, le gros des troupes marche vers Monterey où s'est réfugié Juarez par deux routes, l'une de San-Luis Monterey, l'autre de Zacategas, marchant sur Durango. Des contre-guérillas (colonel Dupin), protègent nos communications.

Juarez battu au Cerro de Majoma, se retire sur Chichuahua.

En 1865, nous prenons sur le littoral, Mazathan et Guyamas. Bazaine prend Porfirio Diaz à Oajaca.

Le général Brincourt occupe Chichuahua. Juarez se retire à Poso del Norte.

Mais les États-Unis réclament énergiquement la fin de l'occupation française du Mexique. Notre gouvernement résolut alors d'abandonner Maximilien à lui-même, celui-ci rend le 3 octobre 1865 le fameux décret qui défère aux cours martiales tous ceux qui seraient pris les armes à la main et qui a coûté tant d'existences et tant de larmes.

IV.

Un sentiment d'indignation soulève le peuple. Avec 1866 commence la période des désastres.

Les routes menant à Monterey sont coupées par les guérillas, les Autrichiens battus le long du Rio-Bravo. (Le maréchal Bazaine avance 5 millions à la cour, qui n'a plus d'argent). Le général Castelnau est envoyé par l'Empereur pour provoquer l'abdication de Maximilien et rapatrier nos troupes en un seul détachement. A la fin de 1867 nos troupes rentrent à Vera-Cruz sans être inquiétées et s'embarquent pour la France. Maximilien a appelé Miramon, mais Juarez reprend Puebla le 2 avril, isolant Maximilien à Mexico. Celui-ci est pris à Queretaro, dont le colonel Lopez ouvre traîtreusement les portes. Mexico capitule après 78 jours de siège. Le 16 juin Maximilien est fusillé à Queretaro, après avoir écrit à Juarez une superbe lettre lui demandant d'épargner ceux qui sont entraînés dans sa défaite.

GUERRE DU DANEMARK

1864

Frédéric VII, roi de Danemark, duc de Sleswig-Holstein et de Lauenbourg n'a pas d'héritier direct. Il veut imposer une constitution et une loi de succession commune à toutes les provinces.

Cette mesure amène une révolte soutenue par la Prusse (1848) qui se termine par le traité de Londres (1851), où Christian de Glücksbourg est reconnu comme héritier.

En 1863, ce dernier monte sur le trône.

Aussitôt, un autre prétendant, le duc d'Augustenbourg, réclame les duchés et ses prétentions sont soutenues par la Diète germanique qui prononce avec une grande répugnance l'exécution fédérale, envoie des troupes hanovriennes et saxonnes occuper le Holstein.

En 1863, l'Autriche et la Prusse envahissent le Sleswig-Holstein et à la suite d'une courte guerre, forcent le roi de Danemark à leur céder les duchés. L'armée des coalisés, forte de 75,000 hommes, franchit l'Eyder, limite du Holstein et du Sleswig, le 1er février 1864.

L'armée danoise n'a que 30,000 hommes en dehors des garnisons laissées. Elle ne peut défendre les retranchements du Danewerke et se replie derrière les fortifications de Düppel, dans l'île d'Alsen et à Frédéricia. Elle résiste héroïquement deux mois, mais écrasée par le nombre elle succombe.

Les Autrichiens occupent le Jutland, les Prussiens l'île d'Alsen.

Les puissances reconnaissent les droits du Danemark sur les duchés, mais à la condition qu'il leur en ferait l'abandon.

En vertu de la convention de Gastein (14 août 1865), l'Autriche devait gouverner le Holstein et la Prusse le Sleswig. Les Autrichiens durent l'abandonner devant une armée prussienne (7 juin 1866).

CAMPAGNE DE BOHÊME

1866

PRÉLIMINAIRES

I.

La guerre de 1866 a pour cause principale la rivalité de l'Autriche et de la Prusse, qui se disputent la prééminence en Allemagne et la direction générale des affaires de la Confédération germanique. Cette rivalité date de loin : on la rencontre à l'époque de Frédéric II et de Marie-Thérèse; au moment du partage de la Pologne; pendant les guerres de la Révolution et du premier Empire; en 1815, au congrès de Vienne; en 1849, au moment des révolutions qui bouleversent l'Europe; enfin, en 1850, dans les conférences d'Olmütz.

La Prusse subit dans ces conférences un véritable échec diplomatique, et, pour le réparer, elle s'occupe bientôt d'augmenter son état militaire. En 1859, la mobilisation de son armée à propos de la guerre d'Italie lui inspire l'idée de perfectionnements importants et d'une organisation nouvelle.

En 1864, la Prusse est prête; son armée est organisée et ses finances sont en bon état. Elle trouve alors l'occasion d'essayer ses forces dans une guerre dirigée contre le Danemark; elle y entraîne avec elle la Confédération germanique,

en paraissant se faire le champion de la nationalité allemande ; elle force l'Autriche à marcher derrière elle pour ne pas laisser à une rivale la direction de la guerre ; enfin, elle tâte l'opinion de l'Europe, particulièrement celle de la France et de l'Angleterre. La campagne des duchés de l'Elbe est ainsi le prélude de la campagne d'Allemagne.

Les Danois sont accablés par le nombre. Par la paix de Vienne, ils abandonnent à l'Allemagne leurs provinces méridionales. La Prusse et l'Autriche s'entendent d'abord pour repousser les prétentions de la Diète germanique sur les provinces conquises, et la convention de Gastein règle les droits réciproques des deux gouvernements.

Mais bientôt l'ambition de la Prusse se dévoile ; elle veut s'annexer les duchés de l'Elbe, tandis que l'Autriche ne veut pas voir ainsi grandir sa rivale. L'antagonisme des deux puissances s'accuse alors de plus en plus ; elles échangent des notes diplomatiques âpres et menaçantes, et, vers les premiers jours de mars, on prévoit que la guerre peut sortir de la question du Sleswig ; on commence de part et d'autre à s'y préparer. On complète les effectifs, on achète des chevaux de cavalerie et d'artillerie, on répare les places fortes, on rassemble des approvisionnements de vivres et de munitions, enfin on rapproche les corps d'armée des frontières ou des têtes de chemins de fer qui peuvent les y conduire. En même temps on couvre ces grandes voies de communication, du côté de l'ennemi, par des rideaux formés avec des brigades de cavalerie légère convenablement espacées.

Tout en s'occupant de ces préparatifs, l'Autriche et la Prusse s'accusent mutuellement de les avoir commencés ; et cette dernière puissance avait ici beau jeu. Les corps d'armée prussiens étaient, en effet, tout formés à l'avance ; les généraux et les états-majors étaient à la tête des troupes ; le matériel de chaque corps était à sa portée dans les arsenaux de sa province ; les hommes de réserve pouvaient rejoindre en quelques jours, n'ayant à parcourir que de faibles distances ; les chevaux étaient désignés chez les propriétaires, et leur réunion pouvait avoir lieu très rapidement. La

Prusse avait donc peu de chose à faire pour passer du pied de paix au pied de guerre. L'Autriche, au contraire, devait faire des achats considérables, appeler ses réserves de très loin, faire parcourir de grandes distances à ses divers corps, que sa politique intérieure tenait éloignés de leurs arrondissements de recrutement. Il lui fallait donc beaucoup plus de temps qu'à sa rivale pour se mettre en mesure; elle devait évidemment s'y prendre plus tôt, et c'était déjà pour elle une première infériorité.

Néanmoins la guerre n'éclate pas immédiatement. Malgré son ambition, malgré ses espérances, la Prusse hésitait à entamer une lutte aussi sérieuse. Pendant trois mois, la rupture reste suspendue.

Un moment on croit à un congrès proposé par la France; mais l'Autriche fait échouer cette proposition, et quoique ses armements ne soient pas encore complets, quoique ceux de ses alliés soient surtout fort en retard, c'est elle qui précipite le dénouement par les mesures qu'elle prend dans le Holstein, et par une proposition d'exécution fédérale contre la Prusse qu'elle porte à la Diète de Francfort. Le 14 juin 1866, à la suite de cette proposition, une rupture éclatante et définitive a lieu entre les deux puissances, et la guerre commence le lendemain.

Une première réflexion se présente tout d'abord. On se demande pourquoi tant de hâte de la part de l'Autriche, lorsque, au contraire, elle avait tant d'intérêt à gagner du temps? On peut se l'expliquer de deux manières : en premier lieu, à cause de ses embarras financiers et de la lourde charge que lui imposait l'entretien de son armée; c'était déjà la raison qui lui avait fait précipiter son offensive en 1809 et en 1859.

En second lieu, elle appréciait mal les circonstances et la valeur relative des armées belligérantes ; elle se regardait comme supérieure à sa rivale ; elle croyait à des succès; elle en était impatiente. L'avenir lui réservait une déception cruelle.

II.

Si nous comparons maintenant les puissances belligérantes, nous voyons que la Prusse n'a que 19 millions d'habitants, tandis que l'Autriche en a 37 millions ; mais la population de la Prusse présente plus d'homogénéité ; elle n'a pas, comme sa rivale, des Hongrois et des Italiens, mal disposés pour la cause qu'ils sont appelés à défendre. En outre, pour rétablir l'équilibre, la Prusse, sous le patronage de la France, s'allie à l'Italie, puissance nouvelle, mais qui compte déjà plus de 20 millions d'habitants, et que la question de la Vénétie rendait l'ennemie naturelle de l'Autriche. Elle trouve dans cette alliance l'immense avantage de diviser les forces de sa rivale.

En Allemagne, les enclaves de la Prusse marchent avec elle ; mais les États principaux, c'est-à-dire la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe, le Hanovre, le duché de Bade, se joignent à l'Autriche.

Cependant il faut remarquer que les populations sont presque partout portées plutôt vers la Prusse que vers l'Autriche, parce qu'elles regardent la première comme bien plus propre que la seconde à fonder l'unité allemande, et à réaliser ainsi une des idées dominantes du moment.

Quoi qu'il en soit, on voit au début de la guerre que les forces se répartissent avec une certaine égalité, et il est difficile de prévoir à l'avance de quel côté seront les succès.

Pour les puissances européennes non engagées dans la lutte, la Prusse compte sur la neutralité bienveillante de la Russie, sur l'abstention complète de l'Angleterre ; enfin, au début, sur une attitude favorable de la France ; la relation prussienne ajoute que cette attitude favorable pouvait ne pas durer longtemps et qu'il fallait se hâter.

Tel est l'échiquier politique de la guerre qui va commencer le 15 juin 1866.

III.

L'échiquier militaire ou le théâtre de la guerre comprend les territoires des puissances belligérantes, c'est-à-dire le centre de l'Europe et la péninsule italienne ; il est borné au nord par la mer Baltique, à l'est par la Russie, au sud par la Méditerranée et le Danube, à l'ouest, enfin, par les frontières de la Hollande, de la Suisse et de la France. La guerre peut s'étendre en tous sens sur cette immense surface ; mais, comme toujours, elle ne tarde pas à se localiser autour des points principaux et sur un certain nombre de théâtres particuliers d'opérations.

C'est ainsi que l'on trouve un premier théâtre d'opérations dans la vallée du Meyn, autour de Francfort ; l'armée prussienne du général de Falkenstein y luttera contre les 7e et 8e corps fédéraux.

C'est ainsi encore que l'on trouve un second théâtre entre le Mincio et les Alpes, autour de Vérone, de Mantoue et de Venise ; l'armée autrichienne de l'archiduc Albert y luttera contre l'armée italienne sous les ordres du roi Victor-Emmanuel.

Enfin, nous avons un troisième théâtre où vont lutter les deux armées principales ; c'est celui dont nous voulons nous occuper spécialement en ce moment, en nous contentant d'indiquer sommairement les opérations des autres théâtres. Nous allons donc donner quelques détails sur sa constitution.

Le principal théâtre d'opérations de la guerre de 1866 est formé par la zone de terrain qui s'étend entre Vienne et Berlin sur une profondeur d'environ 150 lieues et sur une largeur de 60. Au point de vue des divisions politiques, il comprend la Prusse méridionale, c'est-à-dire la Silésie et une partie du Brandebourg, puis la Saxe, et enfin trois provinces autrichiennes : la Bohême, la Moravie et l'archiduché d'Autriche. Au point de vue des divisions géographiques, le

théâtre dont nous parlons comprend les bassins supérieurs de l'Elbe et de l'Oder, avec le bassin moyen du Danube et particulièrement la vallée d'un de ses affluents de gauche, la March ou Morawa.

Ses limites sont vagues, car l'Europe n'offre dans cette partie que des accidents secondaires qui ne peuvent arrêter les opérations des armées.

Ses principaux accidents stratégiques sont de deux espèces : ce sont des lignes importantes et des points importants.

Les lignes se subdivisent elles-mêmes en lignes naturelles ou territoriales, et en lignes artificielles ou de manœuvres.

Les premières, c'est-à-dire les lignes naturelles, sont les chaînes de montagnes et les cours d'eau, que les armées peuvent employer comme lignes de défense.

Les chaînes de montagnes sont d'abord les quatre chaînes qui forment le quadrilatère de Bohême et dont les deux septentrionales auraient pu être défendues au début de la campagne; dont la troisième, la chaîne des monts de Moravie, aurait pu couvrir un moment l'armée autrichienne, si le désastre de Sadowa n'avait pas été si complet; puis il y a encore les petites Karpathes, qui forment la ceinture de gauche de la Morawa, et que le général Benedeck employa pour couvrir sa retraite d'Olmütz sur Presbourg.

Les cours d'eau sont : d'abord l'Elbe, qui arrose la Bohême; il reçoit comme affluents de droite la Cydlina avec son sous-affluent la Bistritz, puis l'Iser qui passe à Turnau, Podol et Münchengrætz; il reçoit comme affluents de gauche l'Aupa, qui passe à Trautenau et Skalitz, la Methau, qui arrose Nachod, l'Adler, qui a son embouchure près de Kœniggrætz, puis, plus bas, la Moldau et l'Eger. Ensuite nous avons la Morawa, qui arrose la Moravie et dont un sous-affluent, la Thaya, aurait pu servir de ligne de défense à l'armée autrichienne en retraite. Enfin, devant Vienne coule le Danube, qui couvre cette capitale vers le nord.

Les lignes stratégiques de manœuvres sont les voies de communication qui sillonnent en grand nombre le terrain

dont nous nous occupons. Ce sont des routes, des chemins et surtout des chemins de fer. Parmi ces derniers, nous citerons d'abord le chemin de fer de Vienne à Berlin ; entre Dresde et Pardubitz, ce chemin de fer présente deux tracés différents : l'un par Prague et la vallée de l'Elbe ; l'autre par Zittau, Reichenberg, Turnau, Josephstadt et Kœniggrætz. Il en est de même entre Trübau et Lüdenbourg ; il y a un tracé par Brünn et par la vallée de la Littlawa d'un côté ; il y en a un second par Olmütz et la vallée de la Morawa de l'autre côté ; cette ligne de Vienne à Berlin est la principale ligne stratégique de l'échiquier ; ce sera la ligne d'opérations de chacune des armées belligérantes.

Il y a ensuite deux autres lignes secondaires et transversales ; la première est la ligne de Leipzig à Oppeln, qui longe la frontière et qui permet aux Prussiens les mouvements latéraux sur leur base d'opérations ; la seconde est la ligne de Cracovie à Prague et Ratisbonne, qui permet aux Autrichiens les mouvements du même genre. Nous remarquerons encore du côté des Prussiens les quatre lignes qui viennent aboutir à Leipzig, à Riesa, à Gœrliz et à Breslau ; elles leur serviront à amener leurs différents corps de l'intérieur du pays sur la frontière. En général, les Prussiens sont plus favorisés que les Autrichiens sous le rapport des chemins de fer ; on voit, en regardant la carte, qu'ils disposent d'un plus grand nombre de lignes, et il faut ajouter que ces lignes ont généralement plus de puissance.

Les points importants ou les points stratégiques sont :

D'abord les villes importantes comme Vienne et Berlin, capitales des États belligérants et principaux objectifs de leurs armées ; comme Dresde, Breslau, Prague, Brünn, capitales d'États secondaires ou de provinces ; enfin comme un grand nombre d'autres villes riches et populeuses.

En second lieu, les places fortes de la Prusse comme Spandau, Erfurth, Wittemberg, Torgau, Neiss, Glatz et Schweidnitz ; puis celles de l'Autriche, comme Theresienstadt, Josephstadt, Kœniggrætz et Olmütz.

En troisième lieu, les ponts sur les cours d'eau, comme ceux de Podol et de Münchengrætz sur l'Iser, comme ceux

de Trautenau et de Skalitz sur l'Aupa, comme ceux de Kœnighinhof et d'Arnau sur l'Elbe, qui vont prochainement jouer un rôle important.

En quatrième lieu, les cols dans les montagnes, comme ceux de l'Erz-Gebirge et des Riesen-Gebirge, ceux des monts de Moravie et des petites Karpathes, qui seront bientôt traversés par les armées belligérantes.

Enfin, il y a les nœuds de communication, carrefours et embranchements de routes ou de chemins de fer, comme Gitchin, où viennent converger les principales routes du nord de la Bohême ; comme, pour les embranchements de chemins de fer, Leipzig, Riesa, Kohlfurth et Breslau, du côté des Prussiens ; Prague, Pardubitz, Trübau et Prerau, du côté des Autrichiens.

Tels sont les principales lignes et les principaux points stratégiques que l'on trouve sur le théâtre des opérations de la campagne de 1866 ; ces points et ces lignes représentent une sorte de triangulation, de réseau et de cases qui ont fait donner au terrain, considéré de cette manière, le nom d'échiquier.

Nous rappellerons que la partie septentrionale de cet échiquier a été le théâtre des opérations de la campagne de 1813, que la partie moyenne a été le théâtre d'une partie des opérations de la guerre de Sept ans, enfin, que c'est dans la partie méridionale que s'acheva la campagne de 1805.

IV.

Nous venons de décrire le terrain ; il faut maintenant nous occuper de l'organisation des armées qui vont y opérer.

La Prusse fait des efforts considérables ; elle met sur pied 660,000 hommes, le 1/28 de sa population à peu près, comme la République française en 1793.

Les chefs de familles, les chefs de fabriques ou d'usines sont obligés de partir ; l'industrie et le commerce sont complètement arrêtés, et l'on dit que plus de 150,000 familles tombèrent alors à la charge des communes ou de l'État. La

Prusse avait donc besoin d'une guerre courte et rapide, qui devait procéder par l'offensive. Il faut ajouter que, par suite de cette levée générale, une partie de la population était mécontente, et qu'au début des hostilités ce mécontentement faisait équilibre à celui des Italiens et des Hongrois de l'armée autrichienne. Seulement, les premiers événements de la campagne devaient faire disparaître la mauvaise humeur des landwehrs et redoubler, au contraire, celle des vingt régiments hongrois et des six régiments italiens qui combattaient en Bohême.

Les 660,000 hommes levés par le gouvernement prussien forment ses armées actives et ses corps de landwehr. Ces derniers sont destinés à fournir les garnisons des places fortes et à garder les derrières.

Les armées actives présentent deux masses distinctes :

L'une est placée sous les ordres du général de Falkenstein ; elle comprend toutes les troupes qui concourent à l'invasion du Hanovre ; sa concentration s'opère successivement, au fur et à mesure que les événements se développent ; plus tard, elle devient l'armée du Meyn, forte de 50,000 hommes, organisée en 3 divisions d'infanterie et 1 brigade de cavalerie, comprenant 42 bataillons, 22 escadrons et 78 bouches à feu. Elle s'opposera à la réunion des 7e et 8e corps fédéraux et s'emparera de Francfort.

L'autre masse prussienne, la masse principale, doit opérer directement contre l'Autriche ; elle se compose de trois armées.

La première est l'armée de l'Elbe, commandée par le général Herwarth de Bittenfeld ; elle est forte de 45,000 hommes, est organisée en 3 divisions d'infanterie et 1 de cavalerie, comprenant 36 bataillons de ligne, 2 bataillons de chasseurs, 26 escadrons, 144 bouches à feu et un bataillon et demi de pionniers ; elle se concentre autour de Torgau, à quelques lieues de la frontière saxonne.

Ensuite vient la première armée, qui est commandée par le prince Frédéric-Charles ; elle est forte de 90,000 hommes, est organisée en 3 corps d'armée, les 2e, 3e et 4e, et a de plus un corps de cavalerie de réserve de 2 divisions ;

elle comprend 69 bataillons de ligne, 3 bataillons de chasseurs, 74 escadrons, 300 bouches à feu et 3 bataillons de pionniers ; elle se concentre autour de Gœrlitz, au nord de la Bohème.

Puis vient la deuxième armée, commandée par le prince royal. Elle se forme dans la Silésie prussienne autour de Schweidnitz ; son organisation est successive ; composée d'abord de 2 corps, elle est augmentée du 1er corps et de la garde dans un moment où l'on craint l'invasion de la Silésie ; au jour de l'entrée en campagne la deuxième armée est forte de 120,000 hommes ; elle est organisée en 4 corps avec une division de cavalerie ; elle comprend 90 bataillons de ligne, 5 bataillons de chasseurs, 94 escadrons, 352 bouches à feu et 4 bataillons de pionniers (1).

---

(1) *Tactique de l'infanterie prussienne :*

Après Tilsitt, le prince de Prusse fait le règlement de 1812 qui introduit les *colonnes de compagnie*, « petites colonnes de bataillon (500 hommes) couvertes d'une nuée de tirailleurs ». Ce fractionnement du bataillon en compagnies, vient de ce que Napoléon leur a imposé un effectif très réduit : 500 hommes de landwehr renforçaient 500 hommes du temps de paix avec les mêmes cadres.

Règlement de 1847. — Il partage le bataillon en 4 compagnies ou 8 pelotons placés sur 3 rangs. Le 3e rang fournit les tirailleurs. Chaque peloton est divisé en 2 sections, une se déploie, l'autre reste en réserve.

Le bataillon se déploie pour le combat.

Colonne double ou d'attaque. — Le bataillon reste en colonne couvert par ses deux pelotons de tirailleurs tant que le canon ne le force pas à se déployer. A ce moment, il forme une colonne double sur le centre (2 compagnies de front, 2 de profondeur); quand la ligne des bataillons s'avance et charge, les tirailleurs se déploient dans les intervalles des colonnes, leurs soutiens sur le flanc du bataillon.

Colonne de compagnie. — Elle dérive directement de la colonne double.

Évolutions de ligne. — L'unité de manœuvre est la brigade. Tout corps au-dessus comporte les trois armes.

On agit toujours par brigades accolées comme en 1812.

Une brigade isolée se forme sur 3 lignes, le bataillon de fusiliers de la 2e ligne formant réserve.

Formation de rendez-vous. — Toutes les manœuvres ont lieu par masses en partant de la formation de rassemblement. La brigade se place sur deux lignes séparées par une distance de 30 pas. Les chan-

L'ensemble de ces trois armées présente une masse d'environ 250,000 hommes. Leur concentration s'effectue en deux périodes; quatre corps sont d'abord rapprochés de la frontière; les quatre autres viennent les rejoindre après un certain intervalle. Ces mouvements s'exécutent en partie à pied, en partie en chemin de fer. Ils sont intéressants à étudier. Commencés le 16 mai, ils sont terminés le 5 juin, ayant demandé en moyenne, pour chaque corps d'armée, de 9 à 12 jours; ils s'effectuent sur quatre lignes, à raison d'une ligne pour 2 corps. En 21 jours, 197,000 hommes, 55,000 chevaux et 5,300 voitures furent transportés à une distance qui variait de 30 à 90 milles. A la suite de ces transports et au début de la campagne, les trois armées prussiennes se trouvent donc organisées comme nous l'avons indiqué et placées à Torgau, Gœrlitz et Schweidnitz, avec

---

gements de front s'exécutent avec les bataillons ployés en colonne double. Le règlement recommande de modifier ces formations suivant le terrain.

Pendant la campagne, la 1re ligne déploie le tiers de son effectif en tirailleurs, qui, logés dans les plis de terrain, commencent le feu à 300 pas. Les bonds en avant sont soutenus par les feux. Les Autrichiens se précipitent en grosses colonnes, mais ils perdent le tiers de leur effectif et sont poursuivis par des feux rapides.

Souvent, les 2e et 3e lignes viennent se fondre sur la 1re et on voit des généraux s'attacher à une compagnie toutes leurs troupes étant en ligne.

A chaque division d'infanterie est attaché un régiment de cavalerie. La 1re armée a 2 divisions (5 brigades); la 2e armée a 1 division mixte de 3 brigades.

Mais tandis qu'à la 1re armée la cavalerie suit son infanterie pas à pas, ne relie même pas la 2e armée, à cette dernière au contraire, elle connaît le but à atteindre, assure le débouché des défilés, se multiplie par petites masses, sans cependant pouvoir entamer l'infanterie. Des deux côtés la poursuite est menée mollement, les divisions s'égarent.

En Autriche, un seul régiment de cavalerie est attaché à chaque corps d'armée; le reste forme cinq divisions à 3 brigades (dont une légère), en plus la cavalerie saxonne. Elles peuvent être détachées par le général en chef, mais elles n'éclairent pas et sont gardées comme réserves. Cependant les démonstrations de la division Edelsheim, à l'extrême gauche, à Sadowa, ont suffi pour empêcher longtemps le général Herwart de déboucher sur Problus.

des intervalles de 20 à 25 milles (40 à 50 lieues). Ajoutons qu'en arrière, à Berlin, on organisait une armée de réserve, sous les ordres du général de Mülbe ; elle comprenait 24 bataillons, 24 escadrons et 54 bouches à feu. Cette armée de réserve devait suivre la grande armée active et assurer ses derrières en occupant successivement la Saxe et la Bohême. Elle porte à 280,000 hommes les troupes que la Prusse emploie contre l'Autriche.

Il faut remarquer, pour compléter ce tableau des forces prussiennes, que le corps d'armée prussien se compose de 2 divisions : chaque division de 2 brigades d'infanterie, avec 1 régiment de cavalerie et 4 batteries d'artillerie de 6 bouches à feu chacune. Il y a ensuite dans le corps d'armée une réserve d'artillerie de 7 ou 8 batteries. La force du corps prussien est d'environ 30,000 hommes, avec 96 bouches à feu.

Aux forces de la Prusse il convient de joindre celles de l'Italie. L'armée italienne est forte de 200,000 hommes ; elle est organisée en 4 corps de chacun 4 divisions d'infanterie, avec 1 division de cavalerie. Elle doit être secondée par les volontaires de Garibaldi et par une flotte nombreuse qui semble devoir dominer l'Adriatique.

Occupons-nous maintenant des forces opposées.

L'Autriche met sur pied environ 620,000 hommes. 270,000 représentent ses troupes de réserve de dépôt et de garnison ; 100,000, organisés en 3 corps, forment son armée d'Italie, sous les ordres de l'archiduc Albert ; enfin, 250,000 forment son armée du Nord, sous les ordres du feldzeugmeister Benedeck. Cette armée du Nord comprend environ 200 bataillons de ligne, 28 de chasseurs, 179 escadrons et 760 pièces, avec quelques batteries de fusées ; elle est organisée en 8 corps d'infanterie et 5 divisions de cavalerie ; nous comprenons dans cette évaluation le corps saxon, que les premiers événements vont bientôt rejeter sur l'armée autrichienne, et qui pendant toute la campagne en fera réellement partie.

La concentration des troupes autrichiennes s'opère progressivement et parallèlement à la concentration des troupes prussiennes. Le 1er corps se concentre en Bohême; les autres s'organisent sur deux lignes; trois forment une première ligne de Prerau à Cracovie; trois autres forment une seconde ligne en arrière. Quand la guerre paraît plus rapprochée, ces corps se concentrent davantage, et ils finissent par se réunir autour d'Olmütz et de Brünn.

Le corps autrichien est formé de 4 brigades d'infanterie, avec 1 régiment de cavalerie et une réserve d'artillerie de 40 bouches à feu. Chaque brigade d'infanterie comprend 1 bataillon de chasseurs et 2 régiments à 3 bataillons, avec 1 batterie d'artillerie de 8 bouches à feu. Le corps autrichien, comme le corps prussien, compte environ 30,000 hommes.

Il faut joindre aux forces autrichiennes les 7e et 8e corps de la Confédération, qui devaient représenter chacun 50,000 hommes, opérer dans la vallée du Meyn et couvrir Francfort et Munich. Mais ces corps furent loin de donner à l'Autriche le secours qu'elle en attendait; leur organisation fut lente, leur concentration tardive, et leurs généraux montrèrent beaucoup d'indécision.

Enfin, l'Autriche avait dans l'Adriatique une flotte inférieure en nombre à la flotte italienne, mais qui, vigoureusement commandée, devait remporter bientôt une brillante victoire.

Telles sont donc les forces en présence. Nous remarquerons que, sous le rapport de l'armement, l'armée autrichienne avait un fusil rayé qui avait de la portée et de la justesse; on ne le regardait pas alors comme inférieur au fusil prussien, malgré la rapidité dont celui-ci était susceptible.

V.

Nous devons dire quelques mots des plans de campagne, autant du moins que cela est possible.

Les Prussiens sont prêts les premiers; ils veulent pro-

fiter de cet avantage ; ils comptent d'abord s'emparer rapidement des États secondaires et neutraliser leurs efforts ; ils comptent ensuite prendre vigoureusement l'offensive en Bohême.

L'état-major prussien a calculé à 240,000 hommes la force de l'armée autrichienne du Nord ; la suite a prouvé l'exactitude de ce calcul. La Prusse rassemble donc de ce côté, comme nous l'avons vu, une quantité de troupes telle qu'elles doivent combattre à nombre égal, sinon en nombre supérieur.

Les Prussiens comptent ensuite déboucher en deux masses par le nord et par l'est ; ils pensent ainsi marcher et vivre plus facilement. Ils marquent leur point de jonction à Gitchin, c'est-à-dire en plein territoire ennemi ; mais ils se croient bien renseignés sur les retards d'organisation de l'armée autrichienne ; ils espèrent franchir les montagnes, sortir des défilés et se trouver à portée les uns des autres avant que les corps ennemis, partant d'Olmütz, aient eu le temps de prendre leurs dispositions défensives et de profiter de leur situation intérieure.

C'était un plan audacieux qui devait réussir surtout par l'indécision de leurs adversaires.

Le prince Frédéric-Charles conduira l'offensive du nord. Le prince royal celle de l'est. Tous deux sont des généraux distingués, qui ont la confiance de leurs soldats, et qui jouissent de la double autorité du grade et du rang. A Gitchin, quand les deux masses prussiennes seront réunies, le roi Guillaume viendra prendre le commandement de ses armées. Né en 1797, mais encore vigoureux, le roi de Prusse a fait ses premières armes sous Blücher ; il s'est toujours beaucoup occupé de l'armée ; il a commandé plusieurs fois les troupes prussiennes ; il aura près de lui le comte de Bismarck, son ministre des affaires étrangères ; le comte de Roon, son ministre de la guerre ; le comte de Moltke, son chef d'état-major général. L'armée prussienne, à cette époque, aura donc à sa tête son roi, ses princes et l'élite de ses généraux ; c'est avec eux qu'elle

cherchera à faire la guerre à fond, suivant l'expression de M. d'Usedom.

Du côté des Autrichiens on avait, dit-on, résolu de prendre l'offensive et d'envahir la Silésie. Le plan de campagne établi à cet effet n'est pas connu. Il fut probablement abandonné de bonne heure, soit pour des motifs politiques, soit pour des retards d'organisation. La relation autrichienne ne fait mention que du plan du général Krismanic, sous-chef d'état-major de l'armée du Nord ou grand maréchal des logis de cette armée ; dans ce plan, on indique les armements comme devant être progressifs et proportionnés à ceux de l'ennemi, afin de ne pas épuiser les finances; Olmütz est choisi comme point de concentration ; un corps seulement occupera la Bohême, les autres seront établis en Moravie et loin de la frontière. Le plan dont nous parlons cherche ensuite à prévoir tous les cas ; il présente divers calculs de marche vers la Bohême ou vers la Silésie ; mais, en général, il est plutôt défensif qu'offensif.

Du reste, le commandement était moins fortement organisé dans l'armée autrichienne que dans l'armée prussienne. L'empereur ne commandait pas son armée en personne ; il l'avait confiée au général Benedeck. Celui-ci avait été, à cet effet, appelé d'Italie, où il avait servi longtemps, obtenu de beaux succès, étudié le terrain ; où il connaissait bien les troupes et en était bien connu ; où peut-être il aurait remporté une victoire éclatante. En Bohême, il connaissait moins bien les hommes et les choses ; et, en outre, lui qui sortait de la bourgeoisie protestante, il allait avoir sous ses ordres plusieurs archiducs et les plus grands seigneurs de l'empire. Sa situation pouvait en être embarrassée et les affaires militaires en souffrir,

Maintenant que nous avons indiqué les causes de la guerre, comparé les puissances belligérantes, décrit le théâtre des opérations, étudié l'organisation des armées et jeté un coup d'œil sur les plans de campagne des généraux opposés, nous allons passer au récit des opérations.

OPÉRATIONS STRATÉGIQUES

Marches et combats qui amènent les armées sur le champ de bataille de Sadowa.

I.

Nous distinguerons dans le récit des opérations stratégiques quatre périodes différentes : les hostilités sur les théâtres secondaires ; l'offensive du prince Frédéric-Charles; celle du prince royal, et les contre-manœuvres des Autrichiens.

La rupture entre les puissances belligérantes a lieu, comme nous l'avons vu, le 14 juin, à la diète de Francfort. Le 15, les Prussiens commencent leurs mouvements offensifs et ils occupent sans coup férir la Hesse électorale, le Hanovre et la Saxe.

La Hesse est occupée à la suite d'une simple marche en avant d'une division prussienne, la division Beyer, partant de Wetzlar et de Giessen.

Le Hanovre est envahi par toutes ses frontières à la fois : au nord, par la division Manteuffel venant du Holstein ; à l'ouest, par la 13e division venant de Minden, sous les ordres du général de Falkenstein; au sud, par la division Beyer après son occupation de la Hesse ; enfin, à l'est, par des garnisons prussiennes, notamment celle d'Erfurth, et par des troupes envoyées de Berlin. L'ensemble de ces forces présente bientôt un effectif de 50,000 hommes sous le commandement en chef du général de Falkenstein. L'armée hanovrienne, surprise par cette brusque invasion, se concentre dans le sud du pays vers Gœttingen ; elle s'y organise rapidement, mais d'une manière incomplète; puis, forte de 18,000 hommes, elle descend vers le Meyn, dans la

direction de Gotha et d'Eisenach, cherchant à se réunir à l'armée bavaroise. Si elle eût alors marché avec résolution, elle eût certainement percé le cercle qui l'entourait et elle aurait rejoint les troupes de la Confédération. Mais elle montra de l'hésitation et de l'indécision. Au contraire, les Prussiens surent joindre l'habileté des négociations à l'habileté des mouvements militaires. Ils trompèrent et ralentirent les Hanovriens par des pourparlers, assez longtemps pour permettre à toutes leurs forces de se rapprocher. Le 27 juin, un combat a lieu à Langensalza ; les Prussiens y éprouvent un échec ; mais, le 29, l'armée hanovrienne, réduite à 15,000 ou 16,000 hommes, entourée et serrée de près par 40,000, capitule et met bas les armes, tandis que les Bavarois restent immobiles derrière le Meyn et que le 8e corps fédéral se rassemble lentement autour de Francfort. Après ce premier succès, le général de Falkenstein va s'établir entre les 7e et 8e corps et s'efforcer d'empêcher leur jonction.

Du côté de la Saxe, l'armée de l'Elbe, composée du 8e corps prussien et d'une division du 7e, part de Torgau le 15 juin et occupe Dresde le 19. Une partie de la première armée, partant de Gœrlitz, s'est dirigée sur le même point par Bautzen. C'est donc encore, comme pour le Hanovre, une invasion par des lignes d'opérations séparées. Mais ici, l'armée défensive est trop faible pour que cette combinaison stratégique présente aucun danger. Chacune des armées offensives, est beaucoup plus forte, à elle seule, que l'armée défensive, et celle-ci, l'armée saxonne, ne peut que battre en retraite, évacuer le pays, se retirer en Bohême et y rejoindre l'armée autrichienne.

A la suite de l'invasion de la Saxe, les trois armées prussiennes, formant la masse principale des forces de la Prusse, se rapprochent les unes des autres et s'établissent sur les frontières mêmes de la Bohême, l'armée de l'Elbe autour de Neustadt, la première armée autour de Zittau et la deuxième armée toujours auprès de Schweidnitz. Il faut ajouter que, pendant l'invasion de la Saxe, la deuxième armée, afin de tromper les Autrichiens et d'attirer leur attention vers la

Silésie autrichienne, prononce un mouvement offensif de ce côté et fait une démonstration vers le sud.

En Italie, comme nous le verrons plus tard, les Italiens ont formé deux masses qui menacent le quadrilatère, à l'ouest par le Mincio, au sud par le Pô inférieur. Ils prennent ainsi deux lignes d'opérations séparées et convergentes ; mais leur action n'est pas simultanée. Le général La Marmora franchit le Mincio, pendant que le général Cialdini reste immobile. L'archiduc Albert, qui commande l'armée autrichienne, a rassemblé sous Vérone trois corps formant environ 80,000 hommes. Manœuvrant habilement, il fond en masse sur l'armée italienne un peu désunie, et le 24 juin, il remporte la victoire de Custozza.

Tels sont les événements qui ouvrent la guerre de 1866, à l'ouest et au sud, sur les théâtres d'opérations secondaires. Nous allons maintenant suivre avec plus de détails les événements du théâtre principal, c'est-à-dire la campagne de Bohême, qui commence le 23 juin.

II.

Le 23 juin, en effet, les Prussiens entrent en Bohême. L'ordre en avait été expédié la veille par le roi, et, comme nous l'avons dit précédemment, Gitchin avait été désigné comme devant être le point de rencontre des trois armées prussiennes : la première de ces armées, l'armée de l'Elbe, bordait alors la frontière vers Neustadt ; l'armée du prince Frédéric-Charles était établie entre Zittau et Gœrlitz ; l'armée du prince royal s'étendait de Liebau à Glatz, le long du Riesen-Gebirge et de la frontière qui sépare la Bohême de la Silésie. Au même moment, le 1er corps autrichien, avec le corps saxon, bordait l'Iser avec des avant-postes sur la frontière, et la grande armée de Benedeck exécutait une longue marche de flanc d'Olmütz sur Kœnighinhof. Après être resté immobile du 6 au 16 juin, c'est-à-dire pendant dix jours, Benedeck s'est mis en mouvement le 17 pour se porter sur la Bohême ; il couvre sa marche du côté de la

frontière par le 2e corps, posté à Gabel, et par une division de cavalerie ; mais il n'en presse pas l'exécution, car ses têtes de colonne n'arriveront vers Kœnighinhof que le 25 ou le 26. Le 23, elles étaient donc encore à deux jours de marche de leur but.

Quoi qu'il en soit, le prince Frédéric-Charles, à la tête de l'armée de l'Elbe et de la première armée, envahit le 23 la Bohême. Le prince royal ne débouchera que le 25. Suivons d'abord l'offensive du premier pour revenir ensuite à celle du second.

La veille de l'entrée en Bohême, les troupes prussiennes se sont rapprochées de la frontière. En même temps, l'armée de réserve du général de Mülbe est entrée en Saxe et occupe Dresde, où elle élève des ouvrages de fortification.

L'armée de l'Elbe part de Neustadt ; elle se dirige sur Rumbourg ; là, elle détache vers la gauche une division qui passe par Gabel et qui la relie ainsi à la première armée ; puis elle continue sa marche sur Hünhnerwasser, où elle livre le 26 un combat d'avant-garde, et ensuite sur Münchengrætz, où elle arrive le 28.

Dans la première armée, la colonne principale, composée de deux corps d'infanterie, du corps de cavalerie et des réserves, part de Zittau et se dirige sur Reichenberg. Le troisième corps part de Gœrlitz, et le 24, vient rejoindre le reste de l'armée à Reichenberg.

Dans cette première marche stratégique, on voit l'armée prussienne utiliser à droite et à gauche de sa ligne principale tous les chemins parallèles et peu éloignés, de manière à présenter un grand front de marche. Généralement, chaque division forme une colonne distincte, et peut ainsi se mouvoir et se déployer plus facilement. La première armée, au moment de son entrée en Bohême, forme cinq colonnes qui s'avancent sur la grande route, sur la chaussée du chemin de fer et sur trois chemins latéraux.

Le 25, un premier combat d'avant-garde a lieu à Liebenau. Le 26, la division Horn, qui marche en tête de colonne, jette un pont sur l'Iser et s'empare de Turnau à peu près

sans résistance. Dans la soirée du même jour, cette division s'avance sur Podol, second point de passage sur l'Iser, au sud de Turnau; elle y trouve une brigade autrichienne, et un violent combat de nuit s'engage à la clarté de la lune. Les Prussiens ont la supériorité numérique; en outre, leur armement est très favorable au combat rapproché; ils obtiennent un succès complet, s'emparent de Podol, repoussent la brigade autrichienne et lui font de nombreux prisonniers.

Le 27, l'armée de l'Elbe aborde l'Iser de front vers Munchengrætz; la première armée complète son passage et se dirige vers le flanc de la même position; enfin, le général autrichien Clam-Gallas y réunit ses troupes, c'est-à-dire le 1er corps et les Saxons, au nombre de 60,000 hommes contre 130,000. Le lendemain 28, après quelques combats vigoureux, mais partiels, il se retire sur Gitchin. Il prend position à cheval sur les deux routes qui arrivent de Münchengrætz et de Podol. Le centre s'établit entre ces routes, sur les hauteurs escarpées de Brada. Quatre brigades autrichiennes forment la ligne de bataille; la 5e brigade et le corps saxon forment la réserve. Le centre de la position est très fort; il est formé par des hauteurs couvertes en avant par des bois, des marais et des villages; mais les ailes manquent d'appui et peuvent être facilement tournées.

Pendant que l'armée autrichienne s'établit sur cette position, l'armée de l'Elbe est envoyée vers Jung-Buntzlau pour couvrir la droite; elle est suivie par une division de landwehr de la garde, qui lui sert de réserve. La première armée se dirige sur Gitchin; elle marche sur deux colonnes; le 3e corps part de Turnau et forme la colonne de gauche; le 2e corps part de Münchengrætz et forme la colonne de droite; le 4e corps et la cavalerie suivent le 2e corps et forment la réserve. Le 28 au soir, les avant-gardes prussiennes repoussent les avant-postes autrichiens, et le lendemain 29 s'engage le combat de Gitchin.

Les Prussiens se déploient, tâtent le front de la position, et, le trouvant trop fort, ils s'étendent vers les ailes et cherchent à les tourner. La division Tümpling, qui débouche

par la route de Turnau, attaque l'aile droite autrichienne ; elle échoue devant les hauteurs de Brada, et s'étend alors à gauche vers la vallée de la Cydlina. La division Werder, qui débouche par Ober et Unter-Lochow, c'est-à-dire par la route de Münchengrætz, échoue devant Wohawec ; mais, comme la précédente, elle s'étend vers sa droite et tourne l'aile gauche autrichienne. Tel est l'état du combat vers sept heures du soir ; la position autrichienne est tournée par les deux ailes, mais elle n'est encore entamée sérieusement sur aucun point ; en outre, les Prussiens se sont étendus sur une ligne immense ; ils ont fait de grandes pertes ; leurs réserves sont encore éloignées ; les routes sont encombrées d'équipages qui gênent les mouvements des colonnes.

C'est alors que le général Clam-Gallas reçoit du général en chef l'ordre de battre en retraite. Le matin, un premier télégramme lui avait prescrit de tenir ferme, et lui avait annoncé le secours immédiat du 3e corps, venant de Miletin, et pour plus tard l'arrivée du gros de l'armée autrichienne venant livrer une grande bataille. Si les choses s'étaient passées de cette manière, si le 3e corps était venu rejoindre à Gitchin le corps saxon, qui n'avait pas encore été engagé, si deux ou trois autres corps les avaient soutenus, il semble à peu près certain qu'à sept heures du soir les Prussiens eussent été écrasés et que l'armée autrichienne eût remporté la victoire. Mais, au lieu d'un secours puissant et énergique, Clam-Gallas reçoit l'avis de ne compter sur l'arrivée d'aucun corps de soutien, par suite de mauvaises nouvelles venues de la droite, et, en même temps, on lui donne l'ordre de battre en retraite sans se compromettre.

En conséquence, l'armée autrichienne évacue ses positions ; elle traverse Gitchin en y laissant une arrière-garde saxonne, et elle se retire dans la direction de Josephstadt. Les Prussiens s'avancent à sa suite, et, à la nuit, ils enlèvent Gitchin par une attaque vigoureuse, qui fait le pendant de l'attaque de nuit de Podol. Les Autrichiens ont perdu 7,000 hommes d'après la relation prussienne, 5,500 d'après la relation autrichienne. Les Prussiens perdent 1500 hommes.

Le 30, au matin, le prince Frédéric-Charles s'établit à

Gitchin. Les jours suivants, il continue lentement son mouvement offensif, et le 2 juillet il est à Horitz et à Miletin, pendant que l'armée de l'Elbe occupe Smidar.

Dans l'espace de dix jours environ, il a livré trois combats importants; conquis trois lignes successives, l'Erz-Gebirge, l'Iser et la Cydlina; franchi un espace d'environ 100 kilomètres; enfin, il s'est considérablement rapproché de la deuxième armée, dont nous allons maintenant suivre l'offensive.

III.

La deuxième armée commence son mouvement le 25 juin. Elle est disposée le long de la frontière en trois masses. A droite se trouve le 1er corps, qui est groupé autour de Liebau; il va se se diriger sur Trautenau, où il doit arriver le 27; le 28 il marchera sur Arnau. Au centre se trouve la garde, qui va marcher en deux colonnes sur Eypel et Kosteletz; elle doit atteindre ces deux points le 27, et le lendemain 28 les deux colonnes iront se réunir à Kœnighinhof. A gauche se trouvent les 5e et 6e corps, qui doivent marcher l'un derrière l'autre; le 25, ils partent des environs de Glatz; ils doivent atteindre Nachod et Skalitz le 27, et Gradlitz le 28. De sorte que la deuxième armée, partant le 25 de la frontière de Silésie, doit occuper le 27 un premier front d'opérations marqué par l'Aupa et sur la ligne *Trautenau-Eypel-Kosteletz et Skalitz;* le 28, elle doit occuper un second front d'opérations sur l'Elbe et sur la ligne *Arnau-Kœnighinhof-Gradlitz.* Ces divers fronts vont en se rétrécissant et, par conséquent, les diverses colonnes de la deuxième armée tendent à se rapprocher au fur et à mesure qu'elles avancent.

Dans l'exécution de ce mouvement, la colonne prussienne de droite va rencontrer le 10e corps autrichien, qui, de Schurz, a reçu l'ordre de se porter, le 27, à Trautenau; la colonne de gauche va rencontrer le 6e corps, qui, d'Opocno, a reçu l'ordre de se porter sur Nachod et Skalitz.

Ces divers mouvements stratégiques vont donc donner

lieu à plusieurs combats, que nous allons étudier successivement.

Le premier est celui de *Trautenau*, livré par le 1er corps prussien au 10e corps autrichien.

Le 1er corps a traversé en deux colonnes les défilés du Riesen-Gebirge. Le 27 juin, ces deux colonnes viennent se réunir à Parschnitz vers dix heures du matin. L'avant-garde se dirige sur Trautenau; elle trouve le pont de l'Aupa barricadé et gardé par des dragons autrichiens, qui ont mis pied à terre; quelques coups de feu sont échangés; les dragons se retirent, suivis par la cavalerie de l'avant-garde prussienne. Celle-ci traverse Trautenau; mais elle est surprise au centre de la ville par le feu des chasseurs embusqués dans les maisons et en même temps, disent quelques relations, par le feu des habitants de la ville même. Après un combat assez violent, Trautenau est emporté par l'avant-garde prussienne, et cette avant-garde commence à déboucher et à gravir les hauteurs de la rive droite de l'Aupa. Bientôt elle vient se heurter contre la brigade Mondel, du 10e corps autrichien. Celui-ci, comme nous l'avons dit, accourait de Schurtz pour s'opposer au débouché du 1er corps prussien. La brigade Mondel prend position en arrière de Trautenau, appuyée à la hauteur du Galgenberg, prolongeant sa droite dans la direction d'Alt-Rognitz et ayant son centre couvert par un ravin.

L'avant-garde prussienne débouchant de Trautenau se déploie et gravit de front les hauteurs en colonnes de compagnie, formation évidemment très mobile et très bien appropriée à un terrain accidenté. En même temps, des flanqueurs prussiens, qui ont franchi l'Aupa dans sa partie supérieure, menacent l'aile gauche ennemie dans la direction d'Ober-Alstadt; puis quatre régiments d'infanterie, formant la 2e division, passent l'Aupa à Parschnitz et au-dessus; deux régiments se dirigent par Krieblitz vers le front des Autrichiens et les deux autres vers Alt-Rognitz pour tourner leur droite; ces deux derniers rencontrent un terrain difficile, sont retardés dans leur marche et arrivent tard; néan-

moins les Autrichiens, encore peu nombreux, reculent au delà de Hohenbrück, et la ligne prussienne se forme devant eux de Hohenbrüch à Alt-Rognitz. Le 1er corps prussien se croit victorieux, et le général de Bonin, qui le commande, refuse le concours que lui fait offrir la 1re division de la garde, qui se trouvait à portée. Mais, à trois heures et demie, le 10e corps autrichien s'est complété; il revient au combat avec les deux brigades Mondel et Grivicic déployées, une troisième brigade en réserve et la quatrième accourant encore sur les derrières. Ces brigades s'avancent sous la protection de 60 bouches à feu. L'action recommence vigoureusement. Les Prussiens sont refoulés à leur tour; ils sont rejetés au delà de l'Aupa vers Parschnitz; leur arrière-garde y tient, mais le reste du corps repasse en désordre les défilés du Riesen-Gebirge. Le général de Gablentz laisse alors une brigade à Trautenau et vient avec les trois autres bivouaquer en arrière à Neu-Rognitz.

Les Prussiens avouent avoir fait au combat de Trautenau une perte de 1300 hommes; ils font monter celle des Autrichiens à plus de 5,000, ce qui est, du reste, confirmé par la relation autrichienne.

Le combat de Trautenau compromettait singulièrement la jonction des armées prussiennes. La retraite du 1er corps laissait une trouée dans leur longue ligne de front. Si, le lendemain, un ou deux corps autrichiens venaient soutenir le 10e, la garde, qui avait pour mission de réparer l'échec du 1er corps, pouvait être écrasée à son tour. Mais, ici encore, les Prussiens doivent triompher par leur audace et les Autrichiens subir les conséquences de leurs hésitations. Cependant, avant de parler des événements de la journée du 28, il faut nous porter à l'aile gauche prussienne et rendre compte du combat de Nachod, livré par le 5e corps.

Le 5e corps a franchi la frontière, puis la chaîne de montagnes qui sépare la Silésie de la Bohême, et le 27, au matin, son avant-garde arrive à Nachod, d'où elle repousse quelques avant-postes autrichiens. Elle passe la Methau, gravit les pentes de la rive droite et débouche sur le plateau.

Là, elle vient se heurter contre des troupes du 6e corps autrichien, qui accourt de Neustadt pour s'opposer au débouché de la colonne prussienne ; il n'y a encore qu'une brigade à portée ; les autres sont en arrière et vont entrer en ligne successivement. Si le 6e corps autrichien avait pu arriver quelques heures plus tôt, le débouché était fermé, et les 5e et 6e corps prussiens, enfermés dans un long défilé, pouvaient éprouver un désastre.

Mais l'avant-garde prussienne, forte de 5 bataillons d'infanterie, de 1 bataillon de chasseurs, de 5 escadrons, de 2 batteries et de 1 compagnie de pionniers, ne trouve devant elle que la seule brigade Hertveck. Celle-ci arrive par la route de Neustadt ; elle se forme en bataille perpendiculairement et à l'ouest de la route en avant de Provodow ; elle s'appuie à l'église de Saint-Wenceslas, au village de Wenzelberg et à un bois en avant du village ; elle laisse un bataillon sur la route le long de la vallée de la Methau, pour se couvrir de ce côté ; déployée sur deux lignes, elle se porte ensuite en avant dans une formation compacte et régulière. Les Prussiens, au contraire, s'éparpillent en tirailleurs, en colonnes de compagnies et en demi-bataillons ; ils forment une ligne de feux devant les Autrichiens, et ils lancent, dans la vallée de la Methau, quelques troupes qui en délogent le bataillon ennemi. A droite de leur ligne de bataille, ils occupent fortement le village de Wysokow et en arrière la jonction des deux routes. Le combat dure quelque temps avec des alternatives diverses ; enfin, à dix heures, la 1re brigade autrichienne est repoussée dans la direction de Neustadt.

Les Prussiens pressent alors le débouché de leurs divisions, à la différence de leur 1er corps, qui avait trop compté sur son avant-garde et qui avait laissé beaucoup de troupes entassées dans le défilé.

Vers dix heures et demie, deux nouvelles brigades autrichiennes débouchent à gauche de la route de Neustadt vers Domkow ; elles se déploient et elles attaquent bravement la position prussienne ; elles obtiennent quelques succès, mais comme l'ennemi reçoit des renforts incessants, elles finissent

par être obligées de se retirer comme la première. Il faut ajouter que cette attaque a été secondée à gauche par la brigade de cuirassiers du prince de Solms; celle-ci est en présence depuis le commencement de la journée, et malgré des pertes sensibles, malgré un terrain défavorable, elle redouble d'efforts pour seconder l'attaque des deux brigades d'infanterie; mais elle trouve devant elle une brigade de cavalerie prussienne, plus nombreuse, qui la charge vigoureusement; après une mêlée assez longue, ce combat de cavalerie se termine par la retraite des cuirassiers autrichiens.

Ainsi donc, voilà déjà deux attaques morcelées qui sont faites par le 6e corps et qui sont successivement repoussées. Vers une heure, la 4e brigade autrichienne débouche de Skalitz avec la réserve d'artillerie; elle fait une troisième attaque sur Wysokow; la réserve d'artillerie, déployée sur les hauteurs en avant de Kleny, fait éprouver de grandes pertes à l'ennemi. Le combat est un moment indécis; mais enfin il se prononce pour le 5e corps prussien, alors au complet sur le plateau, et qui est animé par ses précédents succès.

Nous remarquerons ici, du côté des Autrichiens, trois attaques partielles et successives; et, de plus, des formations compactes et centrales en présence de formations étendues, enveloppantes et très favorables aux feux.

Les Prussiens accusent une perte d'environ 1200 hommes. Ils font monter celle des Autrichiens à 7,500, dont 2,300 prisonniers, presque tous Hongrois, qui sont envoyés à Neisse dans la légion de Klapka.

Telle est la journée du 27 juin. Les Prussiens, battus à Trautenau, sont vainqueurs à Nachod. Rien n'est encore décidé.

Suivons maintenant les événements de la journée du 28, dans laquelle nous avons à droite le combat de Soor ou de Neu-Rognitz et à gauche celui de Skalitz.

Le 28 juin, la garde prussienne reçoit l'ordre de rouvrir le chemin du 1er corps et de réparer son échec; elle part

d'Eypel et de Kosteletz; elle se dirige sur Kaile, afin de prendre de flanc ou de revers le 10e corps autrichien, si celui-ci est resté près de Trautenau. Mais à sept heures du matin, ce corps se mettait en retraite sur Kœnighinhof, se croyant couvert par un détachement du 4e corps qui devait se trouver à Praussnitz-Kaile. Par suite d'un malentendu, le détachement n'était pas à son poste, et la garde prussienne vient précisément déboucher dans le flanc gauche de la colonne autrichienne. Le général de Gablentz s'empresse de se débarrasser de ses bagages, qu'il fait filer sur Pilnikau, puis il forme une de ses brigades parallèlement à la grande route pour recevoir l'attaque et couvrir la retraite du reste du corps. Il envoie l'ordre à sa 4e brigade, la brigade Grivicic, qui était encore dans Trautenau, de venir le rejoindre; cet ordre ne parvient pas, et la 4e brigade est coupée du reste du corps d'armée. Pendant que la 1re division de la garde attaque avec vigueur le gros du 10e corps et le repousse, la 2e division se dirige à droite vers Staudeuz et Alt-Rognitz, enveloppe la 4e brigade autrichienne qui cherchait à percer de ce côté, la rejette sur Trautenau et lui fait éprouver des pertes considérables. Le général de Gablentz, battu, est rejeté sur le haut Elbe, dans la direction de Pilnikau, avec une perte d'environ 5,000 hommes.

Au même moment, à l'aile opposée avait lieu le combat de Skalitz, entre le 5e corps prussien et le 8e corps autrichien.

Le 8e corps autrichien était venu relever le 6e, qui avait beaucoup souffert au combat de Nachod. En conséquence, il avait franchi l'Aupa et s'était établi sur la rive gauche en avant du chemin de fer; trois brigades étaient déployées sur la crête, mais elles étaient adossées à un ravin profond qui devait gêner leur retraite; la quatrième brigade servait de réserve. Le 6e corps avait repassé l'Aupa, se réorganisait sur la rive gauche et ne devait pas prendre part à l'action.

Du côté des Prussiens, le général Steinmetz se renforce d'une brigade du 6e corps et reprend, le 28 au matin, sa marche offensive sur Skalitz; il débouche de Wysokow et fait d'abord une attaque de front parallèlement à la ligne de

bataille des Autrichiens. Il prépare en même temps une attaque de flanc partant de Studnitz, et envoie de ce côté des troupes qui doivent être soutenues par une division de la garde. Mais cette division ayant été appelée vers sa droite pour livrer le combat de Soor, la garde ne peut envoyer qu'une brigade de cavalerie. Néanmoins l'attaque de flanc a lieu. Les Autrichiens se maintiennent d'abord avec fermeté; ils prennent même l'offensive, et une de leurs brigades, formée sur deux lignes avec quelques tirailleurs à 100 pas, s'avance contre le centre prussien. Ici, comme dans les autres combats, la brigade autrichienne tombe bientôt au milieu d'un cercle de feu; elle s'avance bravement, mais elle fait des pertes énormes; et, malgré les efforts de ses officiers, elle est rejetée et obligée de se retirer en désordre. Le combat continuait néanmoins, et le 8e corps pouvait être soutenu par le 6e et même par le 4e. Mais le général en chef, qui méditait probablement alors son mouvement sur Gitchin, avait prescrit de ne pas s'engager sérieusement (il eût peut-être mieux valu alors ne pas s'engager du tout et laisser le 6e corps sur la rive gauche de l'Aupa). Quoi qu'il en soit, la retraite est ordonnée et s'effectue avec fermeté. Les Prussiens se portent en avant; ils emportent vigoureusement, et malgré une résistance acharnée, la ligne du chemin de fer, puis la gare, et la ville même de Skalitz. A trois heures, ils sont décidément victorieux. Ils ont perdu environ 1500 hommes et les Autrichiens 5,500.

Par suite de ces deux combats du 28, les divers corps de la deuxième armée ont définitivement conquis la ligne de l'Aupa. Les Autrichiens sont rejetés en arrière et paraissent vouloir se concentrer vers Dübenetz.

Le lendemain 29, le 1er corps prussien, trouvant le débouché rouvert, reprend son mouvement en avant sur Arnau. La garde, continuant sa marche offensive, pousse son avant-garde sur Kœnighinhof; elle en chasse un régiment autrichien, arrière-garde du 10e corps, et elle s'empare de cè point après un combat violent. A gauche, les 5e et 6e corps se dirigent sur Gradlitz; ils livrent, en route, à Schwein-

schœdel, un engagement au 4e corps autrichien, qui est repoussé avec 1500 hommes hors de combat.

Enfin, le 30, toute la deuxième armée est réunie sur le haut Elbe, autour de Kœnighinhof, et à 40 kilomètres environ de la première armée. Le quartier général du prince royal est à Kœnighinhof.

IV.

Nous venons de voir les deux offensives prussiennes. D'un côté, l'armée de l'Elbe et la première armée, après s'être réunies, ont franchi la frontière septentrionale de la Bohême le 23 juin; le 28, elles ont occupé la ligne de l'Iser, à la suite des combats de Podol et de Münchengrætz; le 29, elles ont conquis la ligne de la Cydlina au combat de Gitchin; puis elles se sont avancées, l'armée de l'Elbe vers Smidar, et la première armée vers Horitz, où nous les trouvons le 2 juillet. De l'autre côté, la deuxième armée a franchi la frontière le 25; le 28, elle s'est rendue maîtresse de la ligne de l'Aupa, à la suite des combats de Trautenau et de Soor vers la droite, de Nachod et de Skalitz vers la gauche, puis elle a continué sa marche vers l'Elbe, et, après de nouveaux succès, elle est en position autour de Kœnighinhof le 2 juillet, à 10 ou 12 lieues seulement des autres armées prussiennes.

Il nous reste à voir quelles ont été pendant ce temps les contre-manœuvres de l'armée autrichienne.

Le 15 juin, cette armée est divisée en deux masses, comme l'armée prussienne.

La première est formée par le 1er corps et les Saxons, elle est forte d'environ 60,000 hommes; elle observe la frontière, et, pour résister à l'invasion des 130,000 Prussiens du prince Frédéric-Charles, elle prend position derrière l'Iser à Podol, Münchengrætz et Jung-Buntzlau. Puis, le 28, quand cette ligne est tournée par Turnau, elle rétrograde sur Gitchin; le 29 sur Horitz; enfin, le 2 juillet, le 1er corps et les Saxons sont derrière la Bistritz, sur la position de Sadowa.

L'autre masse de l'armée autrichienne comprend les 2e, 3e, 4e, 6e, 8e et 10e corps, avec quatre divisions de cavalerie. Le 17 juin, après être restée immobile pendant dix jours autour de Brünn et d'Olmütz, par suite des retards de son organisation, elle se met en marche dans la direction de Kœnighinhof. Ce mouvement constitue une marche de flanc stratégique le long de la frontière. Le 2e corps, avec une division de cavalerie, forme la colonne extérieure, chargée de couvrir la marche, en passant par Gabel et en y prenant position face au comté de Glatz. Les 10e, 4e et 6e corps forment la deuxième colonne et suivent la ligne du chemin de fer d'Olmütz à Pardubitz ; les 3e et 8e corps forment la troisième colonne et suivent la route de Brünn à Pardubitz ; enfin une division de cavalerie avec les parcs et les bagages forme une quatrième colonne, qui suit le débouché le plus intérieur. En cas d'attaque sur le flanc, l'armée autrichienne aurait présenté un corps en avant-garde, trois corps en première ligne, et les deux autres en seconde ligne.

D'Olmütz à Kœniggrætz, on compte 120 kilomètres en ligne directe, et 160 en réalité. C'est donc environ six marches de longueur moyenne. L'armée autrichienne met huit jours à franchir cette distance ; et le 25 juin seulement ses différents corps arrivent dans leur nouvelle zone d'opérations.

Le 26, le 10e corps est à Schurz, un peu au-dessus de Josephstadt ; le lendemain 27, il se porte à Trautenau au-devant du 1er corps prussien, et il a derrière lui à Kœnighinhof, le 4e corps qui peut lui servir de réserve.

Au même moment, le 27, le 6e corps, venant d'Opocno, arrive à Nachod par la route de Neustadt, et il a derrière lui, à Josephstadt, le 8e corps, qui peut aussi lui servir de réserve.

Enfin, toujours à la même date, le 27, le 3e corps est à Miletin formant la réserve de Clam-Gallas ; et le 2e corps, après avoir couvert la marche de flanc, arrive à Kœniggrætz par Solnetz, et représente la réserve générale de l'armée.

Au début de la marche, le général autrichien voulait amener son armée sur la rive droite de l'Elbe, sur la ligne

Kœnighinhof-Miletin-Horitz, avec sa réserve à Horenowes ; le deuxième corps sur la rive gauche, observant les débouchés de la Bohême ; mais les événements vinrent déranger ses premières dispositions ; et le 27 juin, nous trouvons les corps autrichiens placés comme nous venons de l'indiquer.

Dans cette dislocation de l'armée autrichienne, on voit que, le 27, les corps de cette armée sont à peu près disposés autour de Josephstadt, sur une circonférence de 25 à 30 kilomètres de rayon. Le général en chef établi au centre, à Josephstadt, a à sa disposition trois chemins de fer : vers Kœnighinhof au N.-O., vers Skalitz au N.-E., enfin vers Pardubitz au S.; et probablement trois lignes télégraphiques qui le mettent en communication instantanée avec ses chefs de corps. A l'ouest, il est bien lié avec l'armée de Clam-Gallas, qui n'est éloignée que de deux ou trois marches. Enfin, les deux masses autrichiennes occupent une position centrale et des lignes intérieures entre les deux masses prussiennes, complètement séparées. A voir sur la carte les dispositions que nous indiquons, il semble qu'en 1796 et en 1814 les positions des troupes françaises entre les corps d'Alvinzi ou entre les armées de la coalition n'étaient guère plus favorables. Il semble que les relations stratégiques entre les divers corps n'étaient pas mieux satisfaites. Nous rappellerons que ces relations sont celles que l'on établit entre les divers éléments d'une armée sur un théâtre d'opérations, en ajoutant qu'elles doivent être telles que les divers corps se soutiennent mutuellement, qu'ils se présentent en forces suffisantes sur les directions suivies par l'ennemi, et qu'ils couvrent les lignes de retraite de l'armée.

Ces conditions se retrouvent dans la dislocation de l'armée autrichienne. Malheureusement, il faut ajouter que les divers corps sont très fatigués par leurs marches précédentes sur de mauvais chemins et par de mauvais temps ; que, par suite, en général, ils arrivent tardivement sur leurs positions. Ainsi les 10e et 6e corps n'arrivent sur leur terrain que le 27, assez avant dans la journée : rendus la

veille, ils auraient probablement mieux apprécié leurs positions, ils auraient pu s'y établir plus solidement, ils se seraient couverts de retranchements, ils auraient disposé leurs batteries avec plus d'art, ils auraient eu conséquemment plus de chances en leur faveur; enfin, leurs corps de réserve, 4e et 8e, en arrivant plus tôt, se seraient trouvés plus rapprochés et auraient pu prendre part au combat.

On a expliqué l'inaction des 4e et 8e corps dans la journée du 27, en disant que Benedeck pensait contenir seulement la deuxième armée prussienne et opérer, au contraire, contre la première avec les 60,000 hommes de Clam-Gallas, le 3e corps venant de Miletin, le 2e venant de Kœniggrætz et les 4e et 8e en seconde ligne. Les ordres avaient été donnés pour l'exécution de cette combinaison, qui était fort rationnelle; mais la vigueur des attaques prussiennes et l'échec de Nachod vinrent en empêcher l'exécution.

Benedeck, changeant d'idée, voulut alors, suivant certaines relations, laisser un rideau devant la première armée prussienne et se porter en masse contre la deuxième; mais l'échec de Gitchin vint une seconde fois déranger ses projets.

De sorte que, le 27 et le 28, les combinaisons stratégiques du général autrichien, bonnes comme conception, paraissent avoir échoué par l'indécision, la lenteur, l'hésitation de l'exécution, et en même temps par l'énergie et l'audace de ses adversaires.

A la suite des échecs des 27 et 28, le général Benedeck veut éviter les affaires de détail et concentrer toute son armée pour livrer une grande bataille défensive. Il choisit d'abord le plateau de Dubenetz, en avant de Josephstadt, dans un coude de l'Elbe, qui aurait couvert le front et le flanc droit de la position; mais la victoire de la première armée prussienne à Gitchin et sa marche vers Sadowa le forcent à choisir une seconde position plus en arrière; il désigne enfin celle de Sadowa, où il réunit ses divers corps le 2 juillet, après des marches très fatigantes, des croisements nombreux, et au milieu de grands embarras d'équipages.

Telles sont les diverses manœuvres stratégiques des armées en présence.

Du côté des Prussiens, leurs trois armées s'étendaient, au début, de Neustadt à Glatz, sur une étendue de 240 kilomètres. Le 26 juin, elles s'étaient rapprochées de plus de moitié. Enfin, le 3 juillet, elles sont en communication les unes avec les autres par leurs patrouilles de cavalerie. Le danger que présentait au début leurs lignes d'opérations séparées est conjuré. Leur calcul de marches s'est trouvé exact. Suivant l'expression du général de Moltke, les Autrichiens ont dès lors perdu les avantages stratégiques de leur position centrale, et ces avantages se changeront bientôt pour eux en inconvénients tactiques. Ils vont l'éprouver, en effet, sur le camp de bataille de Sadowa.

Du côté des Autrichiens, leur tardive entrée en Bohême les a empêchés de défendre les défilés des montagnes, puis d'organiser convenablement la défense des différents cours d'eau. Surpris, déroutés par la vigueur de leurs adversaires, ils ont combattu avec courage, mais presque toujours dans des conditions d'infériorité numérique et sans ensemble. C'est un fait extraordinaire qu'avec sa position centrale et sa bonne disposition d'ensemble, Benedeck n'ait jamais pu réunir deux ou trois de ses corps d'armée contre un seul corps de l'ennemi. Malgré les succès des Prussiens, il faut reconnaître que leur immense marche de front facilitait beaucoup une semblable manœuvre.

Au point de vue tactique, on s'étonne encore de voir l'armée autrichienne, qui avait fait la campagne du Danemark à côté de l'armée prussienne, méconnaître la valeur du fusil à aiguille et la puissance des feux rapides. On s'étonne de lui voir employer, dans les divers combats dont nous venons de parler, une tactique offensive, qui consistait à marcher à l'ennemi sans tirer, dans un ordre compact, pour en venir immédiatement au combat à la baïonnette. C'était donner beau jeu aux feux rapides des tirailleurs, des compagnies et des demi-bataillons éparpillés des Prussiens.

Au point où nous en sommes arrivés, c'est-à-dire le 2 juillet, l'armée autrichienne est affaiblie de 30,000 à 40,000 hommes ; elle a reculé de position en position et a perdu confiance ; presque tous ses corps ont été engagés et ont éprouvé des échecs. L'armée prussienne, au contraire, a réparé ses pertes ; elle n'a pour ainsi dire obtenu que des succès ; elle est pleine d'élan et d'enthousiasme ; le roi Guillaume vient se mettre à sa tête et lui adresse une nouvelle et énergique proclamation.

Benedeck semblerait devoir se tenir sur la défensive et chercher à rétablir son armée. On pensait dans l'état-major prussien qu'il s'était retiré derrière l'Elbe, entre Josephstadt et Kœniggrætz, ayant le fleuve devant son front, la Methau à sa droite et l'Adler à sa gauche. C'était un quadrilatère difficile à forcer. On cherchait le moyen de le chasser de cette position, en l'attaquant de front et de flanc, ou bien, si ces attaques étaient trop difficiles, on voulait manœuvrer vers Pardubitz pour menacer sa ligne de retraite.

Mais Benedeck ne s'était pas retiré derrière ses places fortes. Il avait au contraire, comme nous l'avons vu, concentré son armée en avant sur la position de Sadowa, et se disposait à y recevoir une bataille défensive. On dit que le général autrichien penchait pour la retraite, qu'il avait même engagé l'Empereur à demander la paix ; mais que, plus tard, il avait repris confiance devant l'affirmation de ses chefs de corps qui répondaient du moral de leurs soldats, et devant l'expression de la volonté de l'Empereur qui n'admettait pas une retraite sans bataille. En outre, quelques relations prétendent que les approvisionnements manquaient dans le camp autrichien, et que l'on cherchait à sortir le plus tôt possible d'une mauvaise position par une sorte de coup de désespoir.

Par suite de cette résolution fatale, les échecs du début de la campagne vont se transformer en véritable désastre, comme nous allons le voir dans la suite de ce travail.

OPÉRATIONS TACTIQUES

Bataille de Sadowa.

I.

Nous avons dit que, le 2 juillet, l'armée autrichienne est concentrée derrière la Bistritz, et que les trois armées prussiennes forment autour d'elle comme un vaste demi-cercle; l'armée de l'Elbe est à Smidar et forme la droite; la première armée est à Horitz et forme le centre; la deuxième armée est à Kœnighinhof et forme la gauche. Les troupes prussiennes se reposent de leurs premiers combats, rectifient leurs positions, complètent leurs effectifs et se préparent à de nouveaux efforts.

Dans l'après-midi du 2 juillet, le prince Frédéric-Charles apprend, par des officiers envoyés en reconnaissance et par quelques prisonniers, la présence de plusieurs corps autrichiens sur la position de Sadowa. Il rend compte au roi et il propose une attaque vigoureuse pour le lendemain : la première armée attaquant de front; l'armée de l'Elbe, l'aile gauche, et la deuxième armée l'aile droite en descendant de Kœnighinhof vers le sud. Si quelques corps autrichiens seulement sont sur la position, on les accablera facilement, et ce sera autant de gagné pour la suite de la campagne. Si l'armée autrichienne tout entière est réunie, il faut profiter de l'élan donné aux troupes prussiennes par leurs premiers succès, pour livrer une grande bataille où l'on a de grandes chances pour écraser l'ennemi.

Ainsi raisonnaient les généraux prussiens. Le roi est facilement persuadé, et il donne le soir les ordres nécessaires pour la bataille du lendemain.

Avant d'en étudier les divers mouvements, il convient d'examiner la constitution du champ de bataille.

L'Elbe prend sa source dans la chaîne du Riesen-Gebirge, et coule à peu près du nord au sud jusque vers Pardubitz. Là il tourne à l'ouest et reçoit sur sa rive droite la Cydlina, grossie de la Bistritz, toutes deux descendant du nord et parallèles à la première branche de l'Elbe. Entre cette première branche de l'Elbe et la Bistritz, s'élève une chaîne de hauteurs, dont la ligne de faîte, dirigée du nord au sud, passe par Maslowed, Chlum et Problus. La position choisie par l'armée autrichienne est formée par les pentes occidentales de cette chaîne.

Le front est couvert par la Bistritz, ruisseau marécageux de 30 pas de largeur moyenne sur 2 à 3 pieds de profondeur.

Les abords se composent de pentes bien découvertes que les feux de l'artillerie et de la mousqueterie doivent balayer en tous sens. Les points de Benateck, Sewetitz, Sadowa, Nechanitz y servent de postes avancés.

Sur le front, comme points d'appui, se trouvent les villages de Maslowed, de Cistowes, de Lipa, de Langenhof et de Problus. Devant l'intervalle entre les deux premiers de ces villages est un bois favorable à la défense, le Swiep-Wald; il y en a un autre du côté de Problus. Le front a une étendue d'environ 12 kilomètres.

L'intérieur de la position présente des communications faciles et des abris pour les réserves. En outre, le plateau de Chlum, placé un peu arrière du front, domine tout le terrain environnant, dépasse d'une trentaine de mètres les points les plus élevés, peut servir d'observatoire au général en chef, et représente enfin le réduit et la clef tactique du champ de bataille. Il y a dans cette partie de la position un certain nombre de villages, parmi lesquels nous citerons Rosberitz, Wsestar, Sweti, qui sont à portée de la grande route.

Les trois premières parties de la position sont donc convenablement constituées. Il n'en est pas de même des deux autres parties : les flancs et les derrières. Le flanc droit est appuyé par les hauteurs d'Horenowes, et plus loin par un petit affluent de l'Elbe, la Trotina ; mais ces obstacles sont

peu considérables, ils sont éloignés du centre, et leur occupation allonge l'ordre de bataille. Le flanc gauche est couvert par les villages de Nieder-Prim et d'Ober-Prim, ainsi que par des hauteurs boisées; mais ces obstacles n'ont également qu'une importance secondaire. D'un côté comme de l'autre, ils auraient suffi contre des détachements, ils ne pouvaient suffire contre des armées tout entières.

Pour les derrières, ils ne présentent aucun point d'appui, aucune ligne défensive où, en cas d'échec, l'armée autrichienne aurait pu reprendre haleine et se reformer. Au contraire, de Chlum à Kœniggrætz, le terrain forme une longue pente d'environ 8 kilomètres, où des troupes en retraite devaient être dominées, poussées violemment, et devaient éprouver de grandes pertes. Sur l'Elbe, on dit que les passages ne furent pas organisés avec tout le soin convenable et que les ponts n'étaient pas connus des troupes; la retraite devait donc être difficile.

Il faut ajouter, pour compléter cette description de la position, que la route de Gitchin à Kœniggrætz la traversait dans toute sa profondeur, et à peu près perpendiculairement à son front.

Maintenant, en nous rappelant les emplacements relatifs des diverses armées en présence, nous voyons que la position de Sadowa était bonne contre une attaque directe venant de Horitz, mais qu'elle devenait dangereuse dès qu'elle pouvait être prise de flanc ou de revers par la deuxième armée prussienne, établie à Kœnighinhof, et placée par conséquent à 3 ou 4 lieues du champ de bataille.

Si nous examinons le terrain du côté des Prussiens, nous trouvons pour la première armée une bonne position parallèle à la Bistritz, sur les hauteurs de Dub. C'est là, en effet, que se déploient dans la matinée du 3 juillet les trois corps de la première armée prussienne.

Les quatre corps de la deuxième armée, accourant du nord, doivent venir se déployer sur les hauteurs d'Horenowes et sur le mont Horica, entre la Trotina et l'Elbe.

Enfin, l'armée de l'Elbe, après avoir franchi la Bistritz à

Nechanitz, doit déployer une division à gauche sur les pentes de la vallée et une autre à droite vers Neu-Prim.

Tel est l'ensemble des positions sur lesquelles les armées belligérantes prennent les ordres de bataille dont nous allons indiquer les détails.

II.

L'ordre de bataille de l'armée autrichienne est le suivant :

Deux corps, les 2e et 4e, forment la droite et doivent garder la ligne qui s'étend de Maslowed à la Trotina ; deux autres corps, les 3e et 10e, forment le centre, de Maslowed à Langenhof ; le corps saxon, soutenu par le 8e corps, forme la gauche, de Langenhof à Problus. Une division de cavalerie légère couvre l'extrême droite ; une autre couvre l'aile gauche. Deux corps d'infanterie, les 1er et 6e, avec les trois divisions de cavalerie de réserve et la réserve d'artillerie, forment la réserve générale de l'armée et s'établissent au centre de la position, en arrière de Chlum, auprès de Rosberitz et de Wsestar, à droite et à gauche de la grande route, dans une portion de terrain parfaitement abritée. Cet ordre de bataille est méthodique et paraît bien approprié au terrain ; chaque corps d'armée a à défendre un front d'environ 2,000 mètres ; chacun d'eux est établi sur les hauteurs ; il est appuyé à des bois ou à des villages ; il a devant lui des postes avancés, tel que Benateck, Sewetitz, Sadowa, qui doivent retarder les premières attaques de l'ennemi, gêner ses premières manœuvres, et d'où il ne pourra déboucher qu'avec peine après s'en être emparé. Dans les intervalles des corps d'armée sont des batteries puissantes, couvertes par des épaulements, avec des champs de tir bien préparés ; enfin le génie a fortifié quelques villages, fait des abatis, creusé des fossés de chasseurs, élevé des batteries et des retranchements ; malheureusement ces travaux, commencés trop tard, ne purent être complétés ; et sur quelques points les troupes ne connaissaient même pas leurs emplacements : elles se battirent à côté sans en pro-

fiter. Une des relations de la campagne de 1866 fait remarquer que les Américains auraient certainement profité d'une tout autre manière d'un espace de temps de 24 heures et d'une force de 200,000 hommes; au lieu d'employer seulement quelques compagnies de pionniers, ils auraient mis à l'œuvre des corps tout entiers, ils se seraient couverts de retranchements formidables, et ils auraient rendu leur position inexpugnable. Quoi qu'il en soit, établi sur la hauteur de Chlum, embrassant d'un coup d'œil tout son champ de bataille, avec ses réserves sous sa main, ayant réellement pris de bonnes dispositions tactiques, Benedeck aurait pu espérer la victoire, si encore ici il ne s'était trouvé en retard de quelques heures. Il y eut, en effet, des mutations considérables dans l'état-major autrichien la veille de la bataille; c'est pourquoi l'ordre qui en prescrivait les dispositions ne parvint aux corps le 3 juillet que vers 4 heures du matin; il ne fut transmis aux brigades que vers 7 heures; et, au moment même de l'attaque des Prussiens, les corps autrichiens étaient en mouvement pour prendre les places qui leur étaient assignées; les brigades manœuvraient, se croisaient et, sur plusieurs points, elles furent complètement surprises. Enfin l'ordre se rétablit, et au bout de quelque temps l'armée autrichienne était réellement disposée comme nous l'avons indiqué. Elle était forte d'environ 200,000 hommes, avec 700 bouches à feu.

Après avoir indiqué l'ordre de bataille défensif, il faut examiner l'ordre de bataille offensif. Celui-ci est pris par les Prussiens pendant la nuit ou de très grand matin.

L'armée de l'Elbe part de Smidar et se dirige sur Nechanitz; elle repousse les avant-postes saxons, s'empare du pont, mais elle ne peut prendre son ordre de bataille que sur la rive gauche du cours d'eau, où, comme nous le verrons plus tard, elle déploie deux divisions et garde la troisième en réserve.

La première armée déploie deux corps ou quatre divisions sur son front; les 3e et 4e divisions se dirigent au sud de Sadowa, vers Dohalica et Makrowous; la 8e division,

Horn, suit la gauche de la grande route et se dirige à la fois sur les deux villages de Sewetitz et de Sadowa; enfin la 7e division, Fransecki, se dirige plus à gauche encore sur le village de Benateck. Les 5e et 6e divisions restent en réserve avec le corps de cavalerie et la réserve d'artillerie; ces troupes sont derrière le centre, vers Klenitz, et elles s'abritent dans les plis du terrain.

Dans la deuxième armée, les ordres pour la bataille sont portés de nuit par un aide de camp du roi, qui franchit seul, par la pluie et de mauvais chemins, les 40 kilomètres qui séparent les deux quartiers généraux. Un autre officier avait été envoyé de Kamenitz par le prince Frédéric-Charles au prince royal; mais il ne portait pas d'ordre positif; il demandait seulement un secours partiel. De sorte qu'un accident arrivé à l'aide de camp du roi, le lieutenant-colonel de Finkenstein, eût pu paralyser la deuxième armée et amener la perte de la bataille.

Une des relations déjà citées fait remarquer que la liaison entre les deux quartiers généraux était vraiment précaire, et que c'eût bien été le cas d'établir entre eux le télégraphe électrique dont il a été si souvent parlé.

La deuxième armée prend les armes de grand matin et marche droit au sud, en trois masses : à droite le 1er corps, au centre la garde, à gauche le 6e corps, suivi du 5e en réserve. L'ensemble des trois armées prussiennes présente un effectif de 220,000 hommes avec 136 batteries ou 780 bouches à feu.

Au début de l'engagement, vers 7 heures du matin, on voit donc l'armée autrichienne formée en bataille sur sa position et rectifiant ses emplacements, puis la première armée prussienne déployée sur les hauteurs de Dub et descendant vers la Bistritz, ensuite l'armée de l'Elbe qui s'avance en une seule colonne vers le pont de Nechanitz, et enfin la deuxième armée qui se forme en plusieurs colonnes pour descendre du nord au sud vers le champ de bataille.

Chez les Prussiens, l'idée de la bataille consiste dans une vigoureuse attaque de front faite par la première armée pour contenir les Autrichiens et les retenir dans leur posi-

tion, pendant que l'armée de l'Elbe cherchera à gagner leur flanc gauche et que la deuxième armée descendra sur leur flanc droit et sur leurs derrières. L'idée des Autrichiens est de défendre la position qu'ils occupent et, en cas de succès, d'en déboucher pour profiter de la victoire.

La bataille qui va s'engager est évidemment ainsi une bataille offensive pour l'armée prussienne et défensive pour l'armée autrichienne.

III.

L'action s'engage vers huit heures du matin. Elle se décompose en quatre moments principaux, que nous allons voir successivement. Mais d'abord nous rappellerons que la journée sera pluvieuse et que toute la matinée un brouillard assez épais favorisera les manœuvres des Prussiens.

Le premier moment de la bataille s'étend de huit heures à onze heures. Il comprend pour l'armée de l'Elbe sa marche vers Nechanitz, puis un combat d'avant-garde qui la rend maîtresse du pont, et enfin le débouché de ses trois divisions, dont l'une se déploie à gauche vers Lubno, dans la vallée de la Bistritz, dont l'autre se déploie vers la droite pour gagner le flanc gauche des Saxons, et dont la troisième forme la réserve.

Pendant le même temps, la première armée aborde la Bistritz sur plusieurs points ; à l'extrême gauche, la division Fransecki franchit le cours d'eau, occupe Benateck et attaque le bois de Maslowed. La 8e division débouche par la grande route, passe à Sewetiz, et attaque Sadowa de front et de revers. Les 3e et 4e divisions passent à gué vis-à-vis Dohalika et Makrowous, et s'établissent sur la rive gauche de la Bistritz. L'artillerie, sur l'une et sur l'autre rive, prend position et cherche à répondre aux batteries autrichiennes. Les deux divisions de réserve, 5e et 6e, descendent de Klenitz vers Sadowa, pour se rapprocher de l'état-major général qui s'établit bientôt au Roskosberg, sur la rive droite de la Bistritz. La première armée prussienne se déploie ainsi

le long du cours d'eau. Le général de Moltke caractérise ce mouvement de la première armée en l'appelant *une marche en échelons l'aile gauche en avant.* L'échelon d'attaque, c'est-à-dire la 7e division, emporte le bois de Maslowed, que les Autrichiens nomment le Swiep-Wald, et qui forme un rectangle de 1600 mètres de long sur 1000 mètres de profondeur. Au moment de l'attaque, les Autrichiens n'avaient dans le bois qu'un seul bataillon, par suite des mouvements confus de la matinée ; mais bientôt leurs 2e et 4e corps envoient sur ce point des renforts successifs ; le bois est pris, puis reperdu, et la lutte est extrêmement rude entre les quatorze bataillons de la 7e division prussienne et les deux corps autrichiens qui, peu à peu, se laissent entraîner presque tout entiers vers le bois de Maslowed, en découvrant le flanc droit de l'armée.

Cependant, de huit heures à onze heures, la deuxième armée prussienne fait de grands efforts pour marcher au canon. Ses diverses colonnes forcent de marche à travers des chemins défoncés, et vers onze heures le 6e corps occupe le mont Horica, point situé à peu de distance du champ de bataille, au nord-est de Racitz.

Le deuxième moment dure de onze heures à trois heures. Il comprend, de la part des Prussiens, un combat défensif de front et deux attaques sur les flancs. Du côté des Autrichiens, il comprend, au contraire, la résistance sur les flancs et un commencement d'offensive vers le centre.

Pendant cette période, l'armée de l'Elbe repousse les Saxons ; elle s'empare de Problus et de Prim, et ses succès sur la gauche autrichienne commencent à se prononcer.

Au centre, la première armée se maintient sur la Bistritz ; elle y entretient le feu et conserve le terrain conquis, malgré des pertes considérables. La division Fransecki se fait héroïquement écraser à Benateck, en attirant sur elle tous les efforts des 2e et 4e corps autrichiens et en leur faisant éprouver de grandes pertes ; elle assure ainsi la jonction de la première et de la deuxième armée.

Les diverses colonnes de cette dernière armée atteignent

le champ de bataille de onze heures à midi; la garde et le 6e corps se déploient sur les hauteurs d'Horenowes : leur artillerie entre en jeu, et bientôt l'engagement s'étend et s'anime de ce côté.

Nous retrouvons là la mauvaise chance de l'armée autrichienne. En effet, au moment où la deuxième armée vient fondre en masse sur son flanc droit, celui-ci était dégarni; les deux corps qui devaient le défendre s'étaient laissé entraîner vers leur gauche dans le combat du Swiep-Wald, et Benedeck au même moment pensait, dit-on, à les soutenir avec le 3e corps pour prendre l'offensive contre la division Fransecki.

La deuxième armée ne trouve donc devant elle, au début, que des détachements sans importance et ensuite elle n'a affaire qu'aux diverses brigades des 2e et 4e corps, qui reviennent à la hâte par des marches de flanc, presque en désordre et sans ensemble. L'offensive méditée contre la division Fransecki par le général autrichien était bonne avant onze heures; conduite avec vigueur, elle aurait amené peut-être la destruction de cette division et empêché la jonction des deux armées prussiennes; mais vers une heure, elle était intempestive; elle faisait exécuter aux 2e et 4e corps autrichiens deux marches de flanc successives et en sens inverse, et elle dégarnissait la position devant la vigoureuse offensive de la deuxième armée. En effet, la garde prussienne s'empare de Maslowed, le 1er corps dégage la 7e division et le 6e corps occupe Sendrasitz. Les Autrichiens forment une nouvelle ligne de Chlum à Lochenitz par Nedelist; mais, vers trois heures, la 1re division de la garde profite du brouillard et de la fumée de la poudre qui reste sur le sol; elle poursuit ses premiers succès et attaque le point culminant de Chlum; trouvant encore ce point faiblement défendu, par suite de fausses manœuvres, elle s'en empare et entame ainsi l'ordre de bataille autrichien; elle produit dans la ligne une déchirure, une brèche qui va s'élargissant et qui assurera, de ce côté, le succès de l'attaque de flanc de la deuxième armée. En même temps, le 6e corps s'empare de Nedelist. En vain Benedeck, surpris, veut mettre en action ses ré-

serves ; celles-ci sont repoussées après une lutte acharnée. Les Prussiens s'emparent encore de Rosberitz et leurs tirailleurs arrivent jusqu'à la route de Kœniggrætz.

Ainsi donc, vers trois heures, les deux flancs de l'armée autrichienne sont compromis. Cependant, du côté des Prussiens, la liaison entre leurs trois armées est encore incomplète ; alors, pour l'assurer, le roi ordonne une attaque générale qui forme le troisième moment de la bataille, et qui dure de trois heures à quatre heures et demie.

D'après cet ordre, la première armée se porte vigoureusement en avant, tirailleurs, ligne de bataille et réserves à la fois.

Benedeck tente une dernière contre-attaque pour ressaisir la victoire ou pour couvrir la retraite ; il la dirige sur Chlum ; il échoue et se voit définitivement forcé de donner l'ordre de la retraite.

Les Saxons et le 8e corps, à l'aile gauche, se retirent sur Pardubitz. Les deux corps de l'aile droite autrichienne s'écoulent par les ponts de Lochenitz et de Predmenitz, sans faire de grosses pertes ; mais ils ouvrent aussi le passage au 6e corps prussien, qui va percer jusqu'à la grande route et faire éprouver un désastre aux deux corps du centre, les 3e et 10e. Ceux-ci, en effet, se retirent très difficilement ; cependant la cavalerie et surtout l'artillerie se dévouent avec un grand courage pour protéger l'infanterie ; la cavalerie autrichienne a de vigoureux engagements, près de Langenhof et de Stresetitz, avec la cavalerie prussienne qui débouche lentement par les deux seuls ponts de Sadowa et de Sewetitz ; l'artillerie forme successivement en arrière deux lignes de feu pour retarder la marche des troupes ennemies et protéger la retraite des masses d'infanterie ; la seconde de ces lignes se forme à environ 2 kilomètres de Kœniggrætz ; elle se compose de 5 batteries de la réserve, auxquelles viennent se joindre quelques batteries en retraite ; deux musiques font entendre derrière elles l'hymne national ; cette ligne d'artillerie, qui se dévoue pour sauver l'armée,

réussit à arrêter les masses prussiennes et couvre la retraite des dernières troupes autrichiennes.

Dans le dernier moment de la bataille, de quatre heures et demie à sept heures, les trois armées prussiennes arrivent en masse vers Wsestar ; elles y tombent dans une véritable confusion, dans une mêlée qui dure jusqu'au lendemain. Si l'armée autrichienne avait été moins maltraitée et si elle avait eu devant Kœniggrætz une position de retraite, elle aurait pu profiter de ce moment pour un nouveau retour offensif ; mais au même instant ses divers corps étaient dans une confusion plus grande encore sur les bords de l'Elbe. Le passage en avait été mal préparé ; le commandant de la place de Kœniggrætz, craignant une attaque brusquée, avait fermé les portes et tendu les inondations. Il y eut là un nouveau désastre.

Enfin, à huit heures, la bataille de Sadowa est définitivement terminée.

Les Prussiens y ont perdu, d'après leur relation, 2,000 tués, 7,000 blessés, 300 disparus, environ 10,000 hommes ; d'autres relations font monter leurs pertes à 16,000 hommes. Les Autrichiens, inférieurs en nombre, inférieurs surtout en armement, déploient une bravoure héroïque, mais font des pertes énormes : ils ont 5,500 tués, 16,000 blessés et environ 20,000 prisonniers, formant un total de plus de 40,000 hommes. Ils perdent, en outre, 180 bouches à feu, beaucoup d'équipages et surtout le moral, la confiance en eux-mêmes, qui, à partir de cette journée fatale, paraît les avoir complètement abandonnés.

IV.

Nous avons terminé l'étude des opérations principales de la guerre de 1866. Nous devons maintenant dire quelques mots de la suite de la campagne et des opérations secondaires.

Après quelques moments de repos, les Prussiens reprennent leurs opérations offensives. Les Autrichiens effectuent leur retraite sur deux directions excentriques. Le 10e corps et les divisions de cavalerie se dirigent sur Vienne, par Brünn, pour servir de rideau et retarder de front la marche de l'armée offensive ; les autres corps se dirigent sur Olmütz, où Benedeck espère refaire son armée, et d'où il pense arrêter la marche des Prussiens, en menaçant le flanc gauche de leur ligne d'opérations.

Les Prussiens se divisent aussi en deux masses : l'armée de l'Elbe et la première armée, sous les ordres du roi, marchent sur Vienne par les deux directions d'Iglau et de Brünn ; la deuxième armée se dirige sur Olmütz, pour masquer les troupes de Benedeck.

Le 13 juillet le roi de Prusse arrive à Brünn.

Sur ces entrefaites, l'archiduc Albert, nommé au commandement en chef de l'armée autrichienne, cherche à reconstituer devant Vienne une nouvelle armée. Il appelle à lui deux de ses corps d'Italie et il donne à Benedeck l'ordre de lui ramener également le gros de ses forces. Trois corps, partis d'Olmütz, arrivent à Vienne avec assez de facilité ; mais le 15 juillet, le chemin de fer est coupé par des troupes prussiennes, à la suite des combats de Tobischau et de Prerau. Les trois derniers corps autrichiens, avec le train et la réserve d'artillerie, sont alors obligés de se jeter vers l'est, de franchir les petites Karpathes, et de descendre la vallée de la Waag, pour se diriger sur Presbourg.

Le 18 juillet, les Prussiens sont sur le Rüsbach, en vue de Vienne ; leur gauche est devant Presbourg, où elle livre le combat de Blumenau ; le roi est à Nicolsbourg ; la deuxième armée a laissé seulement un corps pour bloquer Olmütz, où, du reste, ne se trouve plus qu'un seul corps autrichien, et elle s'avance derrière les deux autres armées, pour former avec elles une masse d'environ 240,000 hommes. Les Autrichiens n'ont pas pu en rassembler plus de 150,000. Ils sont donc encore dans de grandes conditions d'infériorité, lorsque l'intervention de la France amène l'armistice de Nicolsbourg, qui est suivi de la paix de Prague.

Pendant que les opérations précédentes avaient lieu sur le théâtre principal, la guerre avait recommencé en Italie, malgré la cession de la Vénétie à la France.

Les Autrichiens n'avaient plus de ce côté qu'un seul corps d'armée, avec les garnisons des places.

Les Italiens reprennent alors l'offensive, comme nous le verrons dans notre prochaine étude. Ils forment une armée d'opérations sous les ordres du général Cialdini ; cette armée franchit le Pô, l'Adige, et s'avance au delà du Quadrilatère, jusque vers l'Isonzo, ne trouvant nulle part de résistance sérieuse. Une armée de réserve, sous le général La Marmora, suit à distance l'armée d'opérations, bloque les places fortes et garde les derrières. En même temps, Garibaldi, à la tête de ses volontaires, remonte dans le Tyrol et livre de nombreux combats.

La flotte italienne rencontre à Lissa, le 20 juillet, la flotte autrichienne ; une grande bataille navale a lieu : les Italiens sont battus.

L'armistice arrête les opérations sur ce second théâtre.

Sur le troisième, dans la vallée du Mayn, nous voyons en présence trois armées : la première est l'armée prussienne du général Falkenstein, forte d'environ 50,000 hommes et rassemblée, au début, dans les environs d'Eisenach ; la deuxième est l'armée bavaroise ou le 7e corps fédéral, forte aussi de 50,000 hommes et placée sur le haut Mayn ; enfin, la troisième armée est le 8e corps fédéral, qui couvre Francfort et qui est à peu près de même force que les armées précédentes.

Les deux corps fédéraux cherchent à se réunir par des marches en avant. Le corps prussien s'interpose entre eux, leur livre plusieurs combats et empêche la jonction projetée. Ainsi, les Bavarois sont battus sur la Saale franconienne et rejetés sur Schweinfurth. Le 8e corps est battu à Aschaffenbourg, et l'armée prussienne entre à Francfort ; elle y frappe de fortes contributions ; la dernière seule est de 25 millions de florins. Puis de nouveaux combats sont livrés sur la rive gauche du Mayn ; mais l'armistice vient ensuite

de ce côté arrêter les opérations, qui, du reste, paraissaient encore devoir être à l'avantage des Prussiens.

V.

La paix qui termine la guerre de 1866 est signée à Prague, le 29 août. Elle amène des changements considérables dans le centre de l'Europe.

Ainsi, l'Autriche doit sortir de la Confédération germanique et abandonner sa grande position en Allemagne ; elle doit céder la Vénétie à l'Italie et payer une forte contribution de guerre.

La Confédération germanique est dissoute et remplacée par les Confédérations du Nord et du Sud; la première comprend tous les États au nord du Mayn; elle compte 30 millions d'habitants ; elle a à sa tête la Prusse, qui dispose entièrement des finances et des armées des États qui la composent ; la Confédération du Sud paraît subordonnée à celle du Nord et son indépendance semble assez illusoire ; de sorte que la guerre de 1866 place la Prusse à la tête de l'Allemagne et remet entre ses mains toutes les forces d'une population de 40 millions d'habitants.

La Prusse elle-même s'agrandit de trois provinces en s'annexant les duchés de l'Elbe, la Hesse et le Hanovre ; elle rectifie ses frontières ; elle augmente sa population de 4 millions d'habitants ; elle s'enrichit de 61 millions de thalers, environ 230 millions de francs, produits par les contributions, et après remboursement de tous ses frais de guerre. En un mot, la Prusse acquiert ce que perd l'Autriche : territoire, argent et renommée militaire, — différence ordinaire entre la victoire et la défaite.

On a cherché à expliquer les succès si rapides et si complets de la Prusse, ainsi que les revers si terribles et si inattendus de l'Autriche. — Nous allons à ce sujet indiquer quelques-unes des causes qui ont été signalées dans les différentes relations de la campagne.

En se plaçant d'abord au point de vue de la préparation de la guerre et de l'organisation des armées, on a remarqué que les finances prussiennes étaient en bon état, tandis que depuis longtemps les finances autrichiennes étaient dans un véritable désarroi. Par suite, l'armée prussienne était mieux préparée sous tous les rapports. Elle était mieux instruite et comptait moins de conscrits. Elle était mieux outillée, mieux approvisionnée, surtout mieux armée que sa rivale. Au jour de l'entrée en campagne, son organisation était plus complète. Elle put ainsi prendre l'offensive plusieurs jours avant l'armée autrichienne ; occuper facilement, par une initiative énergique, les territoires des États secondaires; désorganiser leur résistance et s'emparer d'une grande quantité de matériel. Enfin, elle mit ses troupes en haleine par de premiers et faciles succès, et leur donna une confiance, un élan, une supériorité morale qui devaient se conserver pendant toute la campagne.

En se plaçant au point de vue stratégique, on a remarqué :

1° Que, par suite de leur préparation tardive, les Autrichiens avaient été forcés de se concentrer à Olmütz, qu'ainsi ils n'avaient pas pu utiliser les avantages que leur présentait la Bohême, pays excellent pour la défensive, où ils se seraient rapprochés de la Saxe pour la secourir, de Berlin pour le menacer, d'où ils pouvaient tourner la Silésie par sa partie septentrionale, où ils auraient pu organiser et ensuite défendre convenablement les montagnes et les cours d'eau;

2° On a remarqué que les Prussiens entrèrent en Bohême par deux lignes d'opérations séparées et sur deux fronts très étendus. Ils avaient bien préparé leurs marches par des reconnaissances de paix; ils comptaient sur leur avance de préparation, et ils espéraient ne pas trouver les Autrichiens en forces trop considérables sur leur point de réunion. Néanmoins, ils se trompèrent dans leurs calculs; du 27 au 29 juin, ils coururent les plus grands dangers. Les corps autrichiens disposés autour de Josephstadt, comme nous l'avons indiqué dans la partie stratégique de notre travail,

pouvaient, en manœuvrant avec décision, énergie et rapidité, se réunir par deux, par trois peut-être, contre un seul corps prussien. Le succès de Trautenau pouvait être beaucoup plus complet; la défaite de Nachod pouvait devenir une victoire ; les divisions prussiennes pouvaient être écrasées à Gitchin : et l'invasion de la Bohême serait ainsi devenue pour la Prusse un véritable désastre ;

3° Si les choses ne se passèrent pas ainsi, c'est que des deux côtés l'exécution fut en raison inverse de la combinaison. Les Prussiens apportèrent une vigueur et une audace extrêmes dans l'exécution d'une combinaison dangereuse ; les Autrichiens montrèrent une hésitation incompréhensible dans l'exécution d'une combinaison supérieure. Or il en est de la guerre comme de l'escrime, l'exécution y joue un grand rôle et détermine souvent le succès.

Enfin, en se plaçant au point de vue tactique, on a fait encore les remarques suivantes :

Les Prussiens avaient dans le fusil à aiguille une arme évidemment très supérieure, et qui, particulièrement dans le combat rapproché, doublait, triplait, quintuplait peut-être la valeur de chaque homme. En outre, ils adoptèrent une tactique d'enveloppement et d'éparpillement parfaitement appropriée aux circonstances ; leurs chaînes de tirailleurs, leurs colonnes de compagnies ou de demi-bataillons étaient bien en rapport avec leur armement et avec la nature accidentée du pays.

Les Autrichiens, au contraire, pleins des souvenirs de 1859, adoptèrent ce qu'ils appelaient l'*offensivstoss*, c'est-à-dire une tactique d'offensive avec des colonnes et des lignes régulières, qui marchaient bravement à l'ennemi sans tirer et à découvert. C'était donner le plus beau jeu du monde aux feux rapides des Prussiens.

On a remarqué aussi que, dans tous leurs combats, l'indécision du général en chef se faisait sentir d'une manière fâcheuse. Pendant que les divisions prussiennes avaient l'ordre d'aller en avant, toujours en avant, comme à Gitchin, comme à Skalitz, les brigades autrichiennes avaient l'ordre de rester sur la défensive, de ne pas se compromettre, sou-

vent de battre en retraite. Quoi de plus propre à produire la confiance d'un côté et le découragement de l'autre? Enfin, on s'est demandé pourquoi Benedeck avait accepté la bataille de Sadowa, après des échecs successifs aussi accusés, dans une position d'une valeur relative, avec l'infériorité du nombre, du moral et de l'armement? Pourquoi aussi étant résolu à livrer bataille, n'avait-il pas couvert sa position d'une plus grande quantité de retranchements ?

En résumé, préparation tardive et incomplète de la guerre, hésitation dans l'exécution des mouvements stratégiques, et enfin tactique mal appropriée aux circonstances, voilà quelles paraissent être les principales causes des revers des Autrichiens. Au contraire, bonne et complète préparation de la guerre, vigueur et audace dans l'exécution des mouvements stratégiques, enfin tactique bien appropriée à l'armement et à la nature du pays, voilà quelles paraissent être les causes des succès de leurs adversaires.

Les principaux ouvrages consultés sont : l'*Histoire de la campagne de* 1866, rédigée par la section historique du corps d'état-major prussien ; les *Luttes de l'Autriche en* 1866, par l'état-major autrichien ; les *Campagnes de la Prusse contre l'Autriche en* 1866, par Borbstædt ; l'ouvrage de Rüstow ; celui de Lecomte ; le travail du colonel Fay, etc.

CAMPAGNE D'ITALIE

1866

PRÉLIMINAIRES

I.

Nous connaissons, par l'étude précédente, les causes de la guerre qui éclate en 1866 entre l'Autriche et la Prusse. Ces deux puissances se disputent la prééminence en Allemagne, et elles sont parties principales dans la querelle. L'Italie n'apparaît qu'au deuxième plan, comme partie secondaire et comme auxiliaire de la Prusse.

L'Italie était une puissance nouvelle qui avait été créée en 1859 par l'appui de la France, et qui s'était considérablement accrue par les annexions en 1860 et 1862. En 1866, elle veut compléter son territoire, assurer son unité par la conquête de la Vénétie et repousser les Autrichiens au delà des Alpes. Les difficultés qui s'élèvent entre les deux puissances allemandes, et la guerre qui paraît devoir en être la conséquence lui offrent une occasion favorable et unique. Elle s'empresse de la saisir, et, le 8 avril, un traité d'alliance offensive est signé à Berlin entre M. de Bismarck et le général Govone. Le gouvernement italien accélère alors les préparatifs de guerre qu'il a commencés depuis un mois environ : il rappelle ses réserves ; il forme ses divisions et ses corps d'armée ; il prépare son matériel ; il achète des

chevaux, et il rassemble des approvisionnements de toute espèce. L'Autriche, de son côté, renforce son armée du Sud et s'occupe de préparatifs analogues. De sorte que, vers le 15 juin, au moment où la rupture définitive a lieu dans la Diète de Francfort entre les deux puissances allemandes, nous trouvons dans la haute Italie deux nombreuses armées dont nous allons indiquer l'organisation.

II.

La première est l'armée italienne, qui, comme l'Italie elle-même, est de formation récente, mais a conservé les principes d'organisation de l'armée piémontaise de 1859.

A l'époque où nous sommes arrivés, l'Italie a une population d'environ 22 millions d'habitants; son budget ne présente que 670 millions de recettes, vis-à-vis de 870 millions de dépenses : c'est donc un déficit d'environ 200 millions; mais c'est là un fait exceptionnel qui paraît résulter d'une organisation incomplète, et qui n'exercera sur les opérations qu'une influence secondaire. L'armée permanente italienne compte 80 régiments d'infanterie, 40 bataillons de bersaglieri, 20 régiments de cavalerie, 9 régiments d'artillerie, dont 5 de campagne, 3 de position et 1 de pontonniers, puis 2 régiments de sapeurs du génie, et enfin les divers corps accessoires qui se retrouvent dans toutes les armées européennes. Le pied de paix est d'environ 200,000 hommes; le pied de guerre, de 340,000.

L'infanterie est armée de fusils Minié, à peu près comme l'infanterie française à cette époque; l'artillerie a des canons rayés de 8 et de 12.

Après l'appel de ses réserves et au moment de la déclaration de guerre, l'Italie a sous les armes environ 200,000 hommes de troupes actives, 100,000 hommes de troupes de dépôt, près de 40,000 volontaires, et enfin 100,000 gardes nationaux mobilisés.

Les troupes actives sont organisées en deux masses :

l'une, sous les ordres du roi Victor-Emmanuel, se rassemble derrière l'Oglio ; l'autre, sous les ordres du général Cialdini, se rassemble derrière le Pô inférieur. Le roi a son quartier général à Plaisance, et son armée comprend 3 corps : le 1er corps, sous le général Durando, qui s'organise à Lodi ; le 2e, sous le général Cucchiari, qui se réunit à Crémone; le 3e, sous le général della Rocca, qui se rassemble à Plaisance. Chaque corps se compose de 4 divisions d'infanterie avec 1 brigade de cavalerie, et présente une force d'environ 40,000 hommes ; de sorte que l'armée du roi compte environ 120,000 hommes. Le général Cialdini a son quartier général à Bologne ; son corps d'armée, le 4e, compte d'abord 5 divisions, et bientôt après 8, qui s'étendent parallèlement au cours inférieur du Pô et présentent un effectif d'environ 80,000 hommes. Entre les deux masses italiennes, 1 division de cavalerie de réserve, sous les ordres du général de Sonnaz, se forme dans les environs de Crémone et doit assurer leur liaison. Les divisions italiennes comprennent 2 brigades d'infanterie ; chaque brigade se compose de 1 bataillon de bersaglieri et de 2 régiments à 3 bataillons de 750 hommes ; la division comprend, en outre, 3 batteries servant 18 bouches à feu et 1 compagnie du génie.

Les volontaires s'organisent, aux environs de Côme, sous les ordres de Garibaldi : ils comprennent 40 bataillons, formant 5 brigades ; mais ils sont encore assez mal armés et assez mal préparés.

Les dépôts et les gardes nationaux mobiles forment les garnisons des places fortes.

Enfin, l'Italie a encore un puissant moyen de guerre dans la flotte de l'amiral Persano, qui domine l'Adriatique et que l'on regarde comme très supérieure à la flotte autrichienne. Dans les plans du gouvernement, cette flotte doit seconder vigoureusement les opérations de l'armée de terre.

Telles sont les forces italiennes, vis-à-vis desquelles nous devons maintenant placer les forces autrichiennes qui leur sont opposées.

Nous supposons que les institutions militaires de l'Au-

triche sont connues, ainsi que l'organisation de son armée permanente.

Avec les ressources que présente cette armée permanente, le gouvernement autrichien forme deux armées actives : l'armée du Nord, forte de 250,000 hommes, qui doit opérer en Bohême, et l'armée du Sud, forte de 85,000 hommes, qui doit opérer en Italie. Nous avons vu la première ; nous allons étudier l'organisation de la seconde.

Elle comprend 63 bataillons, 25 escadrons et 22 batteries, représentant 85,000 hommes, 15,000 chevaux et 176 bouches à feu attelées. Elle est organisée en : 1 brigade de cavalerie légère et trois corps d'infanterie : les 5e, 7e et 9e, qui se trouvent à Vérone, Padoue et Vicence. Chaque corps comprend 3 brigades, 1 ou 2 escadrons de cavalerie et une réserve d'artillerie ; chaque brigade se compose de 1 bataillon de chasseurs, de 2 régiments d'infanterie à 3 bataillons de 1000 hommes, et de 1 batterie.

Telle est l'armée active du Sud, à laquelle il faut joindre d'abord de nombreuses garnisons, ensuite 2 divisions chargées, l'une de la défense du Tyrol, l'autre de la défense de l'Istrie, et enfin, entre les deux, une brigade mixte chargée de les relier l'une à l'autre, de couvrir les derrières de l'armée d'opérations et de surveiller des populations frémissantes, dont toutes les sympathies sont évidemment pour la cause de l'Italie.

L'ensemble des forces autrichiennes, tant actives que locales, comprend environ 200,000 hommes ; il faut y joindre la flotte de l'amiral Tegethof, dont on ne prévoyait pas alors le succès de Lissa.

Nous remarquerons que l'infanterie autrichienne est armée du fusil rayé Lorenz, qui a de la justesse et de la portée ; l'artillerie sert des pièces rayées en bronze de 4 et de 8.

Nous ajouterons que l'archiduc Albert, nommé général en chef de l'armée du Sud, le 22 avril, et qui la rejoint le 9 mai, s'occupe immédiatement de renforcer les troupes actives, en organisant, indépendamment de ses trois corps d'armée, une division dite de réserve, forte d'environ 12,000 hommes,

qui se réunit vers le haut Adige, et dont les éléments sont pris dans les garnisons des places fortes.

En résumé, nous voyons en Italie une armée autrichienne, forte d'environ 100,000 hommes, qui va lutter contre une armée de 200,000 Italiens. Ces deux armées, si différentes par le nombre, ont à peu près le même armement et sont également bien disposées sous le rapport moral. Si la première est plus forte par ses traditions, sa discipline, ses cadres et son esprit militaire, la seconde a plus d'entrain, plus d'élan et plus d'enthousiasme.

Examinons le théâtre sur lequel elles doivent opérer.

III.

Comme nous l'avons déjà vu, le théâtre de la guerre de 1866 comprend toute l'Europe centrale, et embrasse à la fois l'Allemagne et l'Italie. Ce théâtre de la guerre se décompose en trois théâtres d'opérations, savoir : la Bohême, au nord, entre Vienne et Berlin ; la vallée du Mein à l'ouest, dans la direction de Francfort ; enfin la haute Italie au sud, dans les environs du Quadrilatère. C'est ce dernier théâtre d'opérations qui nous occupe aujourd'hui et que nous allons décrire.

Ses limites sont : au nord, la chaîne des Alpes ; à l'est, l'Isonzo et l'Adriatique ; au sud, l'Apennin ; à l'ouest l'Adda, sur la rive gauche du Pô, et le Taro sur la rive droite.

Au point de vue politique, ce théâtre comprend la Vénétie, l'Émilie, les duchés et une partie de la Lombardie. Au point de vue stratégique, nous y trouvons des lignes et des points stratégiques. Les lignes stratégiques sont naturelles ou artificielles, et les premières sont formées par les chaînes de montagnes et les cours d'eau.

Les chaînes de montagnes sont les contre-forts qui se détachent des Alpes, qui descendent du nord au sud et qui séparent entre eux les divers affluents du Pô ou de l'Adriatique : c'est ainsi que, entre la Chièse et le Mincio, nous

avons une première chaîne de hauteurs qui vient mourir dans la plaine de Castiglione, et qui présente les positions de la Rocca d'Anfo, de San-Martino et de Solférino ; c'est ainsi encore qu'entre le Mincio et l'Adige nous avons une seconde chaîne qui s'arrête dans la plaine de Villafranca, et où nous trouvons les positions de Rivoli, de Santa-Lucia, de Custozza et de Somma-Campagna ; c'est ainsi enfin qu'entre l'Adige et la Brenta nous avons une troisième chaîne qui se termine vers les plaines d'Arcole, et qui nous offre la position de Caldiero.

Les cours d'eau qui forment des lignes stratégiques naturelles sont, indépendamment du Pô inférieur, le Mincio, qui forme la frontière des puissances belligérantes ; puis l'Adige, qui coule d'abord du nord au sud, s'incline plus loin vers le sud-est et vers l'est, doublant ainsi d'un côté le Mincio et de l'autre le Pô inférieur ; ensuite viennent successivement la Brenta, la Piave, le Tagliamento et l'Isonzo, qui coulent du nord au sud et qui viennent se jeter dans l'Adriatique.

Ces lignes naturelles, chaînes de montagnes et cours d'eau, doivent servir de lignes de défense à l'armée autrichienne.

Après les lignes stratégiques naturelles, nous trouvons sur le théâtre d'opérations des lignes stratégiques artificielles, ou de manœuvres, qui sont formées par les voies de communication : chemins de fer, routes ou chemins. Les principales, du côté des Autrichiens, sont les deux voies ferrées qui réunissent l'Allemagne à l'Italie ; la première vient du nord à travers la Bavière et le Tyrol, par Insprück, Botzen et Trente, avec une lacune au col de Brenner ; cette ligne longe ensuite l'Adige, arrive à Vérone et se dirige sur Mantoue par Villafranca ; la seconde vient de l'est par Laybach et Trieste, passe par Udine, Trévise, Venise, Padoue et Vicence, arrive à Vérone et continue vers l'ouest par Peschiera avec des stations à Somma-Campagna et San-Giorgio-in-Salice, sur le champ de bataille de Custozza. Ces deux grandes voies ferrées, parallèles aux anciennes routes ordinaires, sont les deux lignes d'opérations et les deux lignes

de retraite de l'armée autrichienne, qui, après Sadowa, les emploiera pour se retirer vers le Danube.

Si nous considérons maintenant les lignes d'opérations offensives que les Italiens peuvent employer contre le Quadrilatère, nous en trouvons trois principales : la route de Milan à Peschiera par Brescia, avec voie ferrée parallèle ; puis, la route de Plaisance à Mantoue par Crémone ; enfin, la ligne de Bologne à Rovigo par Ferrare.

Entre ces diverses lignes d'opérations, autrichiennes et italiennes, nous trouvons ensuite un grand nombre de routes transversales servant de lignes de communication, permettant de passer d'une ligne d'opérations à une autre, et de tourner les positions trop fortes pour être attaquées directement. Parmi les lignes de communication, nous remarquerons le chemin de fer de Padoue à Rovigo, qui assure les communications entre la droite et la gauche autrichiennes. Nous remarquerons aussi la ligne de Plaisance à Bologne, mettant en communication directe l'armée du roi et celle du général Cialdini.

Après les lignes stratégiques viennent les points stratégiques ; ce sont d'abord les places fortes, comme, pour les Italiens, Plaisance, Pizzighitone, Crémone et Casalmaggiore, servant d'appuis à l'armée principale ; puis, Bologne, Ferrare et Guastalla, servant d'appuis au 4e corps. Pour les Autrichiens, Vérone, place de premier ordre, nœud de routes très important, point de passage sur l'Adige, centre de population assez considérable, entourée d'une enceinte bastionnée et d'un grand camp retranché, ayant une garnison de 13,000 hommes avec 760 canons ; Peschiera, avec enceinte et camp retranché, 5,200 hommes de garnison et 342 bouches à feu ; Mantoue, entourée d'une inondation, ayant une tête de pont sur le Pô, celle de Borgo-Forte, avec une garnison de 8,600 hommes et environ 500 canons ; Legnano, avec 2,400 hommes et 185 canons. Ces quatre places forment le Quadrilatère autrichien qui, en 1848, servit de réduit à Radetski et fit le salut de l'armée autrichienne. En 1866, le Quadrilatère fut également très utile à l'archiduc, et aujourd'hui, entre les mains des Italiens, il peut encore

être considéré comme un excellent réduit défensif. A ces quatre places nous ajouterons Rovigo, entre le Pô et l'Adige, entouré de forts, mais sans enceinte ; Venise, au milieu des lagunes, avec 13,000 hommes de garnison et 845 canons; sur les derrières, Palma-Nova, Osoppo, Gradisca, Trieste. Enfin, quelques places fortes du Tyrol et de la Dalmatie.

Après les places fortes viennent encore, comme points stratégiques, les centres de population, comme Trévise, Vicence et Padoue ; les gares de chemins de fer, comme celle d'Udine ; les embranchements ou nœuds des diverses voies de communication, comme Villafranca, nœud des communications de la plaine entre Vérone et Mantoue ; les cols dans les montagnes, comme le Brenner, le Tonale, le Stelvio, le col de Tarvis dans les Alpes ; enfin les points de passage sur les cours d'eau, comme Mozembano, Valeggio, Pozzolo, Ferri et Goïto sur le Mincio ; comme Sermide et 'embouchure du Tanaro sur le Pô inférieur, points de passage offensifs des Italiens ; comme Pastrengo et Badia sur 'Adige, points de passage des Autrichiens.

Tels sont les points principaux et les lignes principales qui forment l'échiquier stratégique de la campagne de 1866 en Italie.

IV.

Étudions maintenant les plans de campagne des généraux opposés.

Les Italiens, confiants dans leur grande supériorité numérique, veulent prendre l'offensive, et le gouvernement prussien, par la note de M. d'Usedom, leur indique le but principal vers lequel ils doivent tendre. Après avoir recommandé de faire la guerre à fond, le gouvernement prussien propose de traverser ou de tourner le Quadrilatère et de chercher à battre l'ennemi en rase campagne. Puis il ajoute : « Pour aller à l'unisson avec la Prusse, il faudra que l'Italie « ne se contente pas de pénétrer aux frontières septentrio- « nales de la Vénétie, il faut qu'elle se fraye un chemin

« vers le Danube ; qu'elle se rencontre avec la Prusse au « centre même de la monarchie impériale ; en un mot, « qu'elle marche sur Vienne. Pour s'assurer de la posses- « sion durable de la Vénétie, il faut d'abord avoir frappé au « cœur la puissance autrichienne ».

La note prussienne indique la Hongrie comme le meilleur point de réunion des deux armées offensives ; le terrain y est bien préparé ; les Slaves et les Hongrois recevront les Italiens en libérateurs. Voilà le plan de guerre indiqué par la Prusse, plan énergique et révolutionnaire, dont on retrouve les idées et les principes dans les ouvrages de quelques-uns de ses écrivains, particulièrement dans ceux de Clausewitz.

Mais, avant de pénétrer en Hongrie, il fallait d'abord traverser ou tourner le Quadrilatère : deux plans furent présentés et discutés à cet effet : le premier, soutenu par les généraux Fanti et Cialdini, consistait à faire des démonstrations sur le Mincio et à agir avec le gros de l'armée sur le Pô inférieur, en tournant, au moyen de la flotte, la gauche de chacune des lignes de défense de l'ennemi ; le second, soutenu par le général La Marmora, consistait à faire des démonstrations sur le Pô inférieur et à franchir le Mincio avec le gros de l'armée pour offrir la bataille à l'armée impériale. Chacun de ces plans avait des avantages et des inconvénients, mais on en adopta un troisième inférieur à chacun d'eux. — On résolut d'agir à la fois par les deux lignes d'opérations du Mincio et du Pô ; l'armée du roi devant passer la première, et attirer ainsi l'attention de l'ennemi pour favoriser le passage de la seconde armée. Les Italiens allaient donc exécuter au sud ce que les Prussiens devaient faire au nord en envahissant la Bohême à la fois par la Saxe et par la Silésie. — L'exécution et la fortune des deux opérations furent bien différentes. Au nord, Benedeck, mal renseigné et mal préparé, ne put pas, comme nous l'avons dit, profiter de sa position centrale, et fut écrasé entre les deux armées prussiennes agissant avec autant d'ensemble que de vigueur ; au sud, l'archiduc Albert, bien renseigné, bien préparé, connaissant tous les avantages de sa position intérieure, va, au contraire, triompher à Custozza, malgré son

infériorité numérique, de l'armée du roi surprise et isolée.

L'archiduc Albert, en effet, apprécie parfaitement la situation et établit un plan de campagne aussi sage qu'énergique.

L'archiduc Albert est fils de l'archiduc Charles, l'illustre adversaire de Napoléon Ier ; il est né en 1817, et s'est consacré depuis sa jeunesse à l'état militaire. Il a fait la campagne de 1848-49 sous les ordres de Radetski, comme volontaire d'abord, puis comme général de division, et sur le même terrain où il va opérer comme général en chef. Le 9 juin, il apprend la séparation en deux masses des forces italiennes, et il écrit alors à l'empereur la lettre suivante :

« La concentration dans les duchés et sur le Pô inférieur « des forces de notre adversaire pouvait faire supposer « qu'il avait l'intention de pénétrer en Vénétie en tournant « le Quadrilatère. La position qu'il occupe maintenant nous « permet d'assurer qu'il a abandonné ce projet et que son « plan d'opérations actuel consiste à tenir, à l'aide de la « plus forte partie de son armée, nos forces en échec sur le « Mincio, pour permettre au restant de franchir, sans dan- « ger, le Pô inférieur dans les environs de Ferrare, de « marcher sur Padoue et de rejoindre l'armée du roi sous « les murs de Vérone... »

Après avoir ainsi deviné et apprécié les projets de ses adversaires, l'archiduc évalue les forces des deux partis, puis il ajoute :

« En présence de cette situation, je crois que le meilleur « parti à prendre, pour tenir en échec nos deux adversaires, « c'est d'occuper une position centrale entre Montagnana et « Lonigo, d'où je puisse, en une marche forcée me porter « soit à Vérone, soit à Badia, et être ainsi à même de pro- « fiter des circonstances favorables qui pourront se présenter « pour battre l'ennemi s'il commet une faute... »

Tout le plan de campagne de l'archiduc Albert est résumé dans ces deux passages de sa lettre du 9 juin. Ce plan, comme celui de Napoléon Ier en 1809, appartient à la défen-

sive-offensive, et cherche à mettre à profit tous les avantages d'une position centrale.

Pus tard, le général en chef autrichien sachant que Cialdini éprouvera de grandes difficultés à franchir des cours d'eau grossis par les pluies, conclut que l'attaque par le Mincio est la plus probable et la plus prochaine. Il pense alors à déboucher de Vérone et à s'établir sur les hauteurs de Custozza, pour prendre en flanc l'armée du roi défilant dans la plaine. C'est la première idée de la bataille du 24 juin.

Nous connaissons tout ce qui a rapport aux préliminaires de la campagne et à la préparation des opérations, c'est-à-dire : la force et l'organisation des armées belligérantes, le théâtre sur lequel elles vont opérer et les plans des généraux opposés.

Nous pouvons commencer l'étude des opérations stratégiques.

OPÉRATIONS STRATÉGIQUES

qui amènent les armées en présence.

I.

Indiquons d'abord les dispositions des deux armées avant l'ouverture des hostilités.

Dans l'armée italienne, le 1er corps s'est formé à Lodi, le 2e à Crémone, le 3e à Plaisance et le 4e à Bologne. Vers le milieu de juin, ces différents corps font un mouvement en avant ; les trois premiers, qui forment l'armée du roi, prennent position sur la Chièse, entre le lac de Garde et le Pô ; le 4e se rapproche du Pô inférieur et prend position à hauteur de Ferrare, ayant 5 divisions en première ligne et 3 autres en réserve ou en marche pour rejoindre. Les forces

italiennes sont alors établies sur une longue ligne demi-circulaire allant des Alpes à l'Adriatique et ayant environ 50 lieues d'étendue : vers les Alpes, sur le flanc gauche, se trouvent les volontaires de Garibaldi, qui menacent le Tyrol ; dans l'Adriatique sur le flanc droit, se trouve la flotte de l'amiral Persano, qui est mouillée dans le port d'Ancône, et qui doit tourner la gauche des diverses lignes de défense de l'armée ennemie.

Du côté des Autrichiens, lorsque l'archiduc Albert vient prendre le commandement de l'armée, le 5e corps est à Vérone, le 7e à Padoue et le 9e à Vicence, comme nous l'avons dit plus haut. Il y a une division dans le Tyrol, une autre en Istrie, et entre les deux une brigade mixte qui surveille les derrières de l'armée d'opérations. La guerre devenant chaque jour plus menaçante, l'archiduc rapproche ses corps de l'Adige, et, vers le 15 juin, l'armée autrichienne offre les dispositions suivantes, qui sont conformes aux idées de la lettre que nous avons citée précédemment :

Le 5e corps est toujours à Vérone et dans les environs ; le 9e est à Lonigo ; le 7e à Montagnana ; l'armée se trouve ainsi cantonnée sur une ligne de 7 lieues de longueur environ ; elle est bien couverte par l'Adige avec ses deux places de Vérone et de Legnano ; elle peut déboucher sur l'armée du roi par Vérone et sur le 4e corps italien par Badia ; ses flancs sont couverts par les divisions du Tyrol et de l'Istrie ; ses derrières par une brigade mobile ; elle dispose du chemin de fer de Vérone à Venise, avec l'embranchement de Padoue sur Rovigo ; 24 convois ont été préparés sur ces lignes, pouvant transporter 1000 hommes chacun, et assurant ainsi la concentration rapide de l'armée soit sur sa droite, soit sur sa gauche ; le grand quartier général communique avec les corps d'armée et avec les places par le télégraphe électrique ; sur le front de la position, les eaux du Pô et du Mincio sont maintenues à un niveau élevé : les inondations de Mantoue sont tendues depuis longtemps ; les ponts sont prêts à être coupés ; enfin une brigade, la brigade Scudier, du 7e corps, surveille le Pô inférieur, tandis que la brigade légère du colonel Pulz surveille le Mincio.

Nous devons indiquer les dispositions de détail prises par cette dernière ; elle comprend un régiment de hussards et un régiment de lanciers ayant chacun 4 escadrons, plus un bataillon de chasseurs à pied et une batterie de cavalerie, c'est-à-dire une batterie de 8 pièces de quatre avec 6 chevaux par pièce.

Le quartier général de la brigade est placé à Villafranca ; le bataillon de chasseurs occupe Valeggio, avec un détachement sur sa droite à Mozembano et un autre sur sa gauche à Pozzolo ; puis le régiment de hussards forme la droite avec 2 escadrons et demi à Villafranca, 2 pelotons à Pozzolo et 1 escadron à Valeggio détachant un peloton à Salionze ; le régiment de lanciers forme la gauche, ayant son état-major à Roverbella, 2 escadrons à Marmirolo, 1 à Marengo et l'autre à Castiglione. La batterie d'artillerie est auprès de Villafranca, à Zenone et à Grezzano. Les garnisons de Peschiera et de Mantoue surveillent le cours d'eau dans les environs des deux places. De nombreuses patrouilles circulent le long du Mincio et interceptent toute communication d'une rive à l'autre, de sorte que les Italiens ignorent complètement les mouvements de l'armée autrichienne, tandis qu'au contraire l'archiduc est prévenu par sa cavalerie de tous les mouvements des corps opposés. Cette cavalerie est secondée dans son service de renseignements par les employés de l'administration, des postes et des finances.

Telles sont les dispositions générales des forces opposées, de l'un et de l'autre côté de la frontière, vers le 20 juin, jour de la déclaration de guerre.

II.

Le 20 juin, en effet, l'Italie déclare la guerre à l'Autriche par un manifeste qui est envoyé à l'archiduc Albert, et qui annonce le commencement des hostilités pour le 23.

Du 20 au 23 les Italiens continuent à se rapprocher de la

frontière, et ils font des préparatifs de passage à la fois à l'est et au nord.

Pendant le même temps, l'archiduc qui sait que des pluies considérales ont grossi les rivières devant Cialdini et que, par conséquent, l'attaque sera forcément retardée de son côté, l'archiduc met ses troupes en mouvement. Le 22, il amène ses trois corps en arrière de Vérone, pendant que la division de réserve se concentre à Pastrengo. Il fait distribuer des vivres ; il complète les munitions ; il se débarrasse de ses gros bagages ; en un mot, il se prépare à une offensive rapide et vigoureuse. Pour grossir son armée au moment décisif, il rappelle la brigade qui était placée sur le Pô inférieur, et il ne laisse de ce côté qu'un faible détachement, comprenant 1 bataillon et 4 escadrons ; en même temps, il prescrit de former à Peschiera et à Mantoue des corps de sortie qui pourront prendre part à la bataille.

Les Italiens sont loin de s'attendre à l'offensive autrichienne ; ils croient, au contraire, à une retraite définitive de l'archiduc ; trompés par une trop grande confiance, par de faux rapports et par des reconnaissances qui n'ont aperçu que des troupes légères, ils sont persuadés que les Autrichiens se sont retirés définitivement derrière l'Adige, que l'armée du roi franchira le Mincio sans combat et qu'elle pourra s'établir facilement dans l'intérieur du Quadrilatère, entre Villafranca et Castel-Novo. C'est pourquoi, ne s'attendant pas à un engagement sérieux, ils ne prennent pas les précautions nécessaires.

III.

Le 23, jour fixé pour le commencement des hostilités, l'armée du roi aborde et passe le Mincio.

Le 1er corps laisse la division Pianelli sur la rive droite pour observer Peschiera ; les trois autres divisions, Cerale, Sirtori et Brignone, passent à Mozembano, Borghetto et Pozzolo ; la réserve du corps d'armée, formée de 4 bataillons de bersaglieri retirés des divisions, avec 4 batteries et

1 régiment de cavalerie, prend position sur la route de Volta à Borghetto. Dans le 3e corps, une division passe à Ferri et les trois autres à Goïto, précédées de la division de cavalerie de réserve et suivies du quartier général du roi. Dans le 2e corps, deux divisions observent Mantoue, bordent la frontière et tendent la main à l'armée de Cialdini ; deux autres divisions forment la réserve générale de l'armée et prennent position dans les environs de Castelluccio. L'armée italienne emploie donc la journée du 23 à franchir le Mincio, à s'établir sur les hauteurs de la rive gauche et à préparer la marche offensive du lendemain. La cavalerie italienne pousse, à cet effet, des reconnaissances jusqu'à Villafranca ; elle rencontre quelques détachements autrichiens qui battent en retraite en perdant quelques prisonniers ; mais nulle part elle n'aperçoit de masses imposantes. Comme l'armée française, le 13 juin 1800, à Marengo, l'armée italienne ignore absolument le voisinage immédiat de l'ennemi, et, dans sa marche du lendemain, elle sera complètement surprise.

Voyons maintenant comment les Autrichiens emploient cette même journée du 23, la première de la campagne.

Nous avons laissé l'armée autrichienne concentrée derrière Vérone. Le 23, dans la matinée, l'archiduc fait traverser l'Adige à toutes ses troupes. Il établit le 5e corps à Chievo, le 7e à San-Massimo, le 9e à Santa-Lucia, la division de réserve à Pastrengo, et, enfin, en avant de l'armée à petite distance, la brigade de cavalerie légère. Bientôt le général autrichien apprend le mouvement offensif de l'armée italienne. Il prévoit la bataille du 24, et, pour s'y préparer, il prend dans la soirée, vers 4 heures, après la grande chaleur de la journée, les dispositions suivantes :

La division de réserve envoie une brigade à Sandra, sur la route de Pastrengo à Castel-Novo ; le 5e corps, qui, dans la matinée, n'a fait qu'une marche très courte pour traverser Vérone, vient occuper Castel-Novo, Albarello, Sona et San-Giustina, avec son quartier général à Osteria-del-Bocco. L'archiduc avance ainsi sa droite et prépare, pour le lendemain, un mouvement de conversion qui lui permettra de

prendre en flanc l'armée italienne et de menacer sa ligne de retraite. Les avant-postes de la division de réserve et du 5e corps occupent Salionze, Oliosi et Somma-Campagna. Les 7e et 9e corps restent sous Vérone, à San-Massimo et à Santa-Lucia.

En même temps, l'archiduc réunit presque toute la cavalerie de ses corps d'armée, qui va devenir inutile dans le pays accidenté, entre le Mincio et Somma-Campagna ; il en forme une seconde brigade qui rejoint celle du colonel Pulz, et toutes deux doivent manœuvrer dans la plaine, sur la direction de Vérone à Villafranca.

Nous remarquerons que le 5e corps, se rendant de Chievo à Castel-Novo, marche dans l'ordre suivant : d'abord une avant-garde formée de deux escadrons de lanciers ; puis, les trois brigades formant trois échelons successifs, à une demi-heure les uns des autres environ ; enfin, le génie, l'artillerie de réserve, l'ambulance et le parc, qui forment le dernier échelon et qui suivent à distance.

Telles sont, dans les deux armées, les dispositions de la journée du 23. Celles de l'archiduc paraissent bien appropriées au terrain et aux circonstances ; mais cependant les Italiens n'ont encore contre eux qu'une préparation incomplète et des reconnaissances trop rapprochées. Les événements du lendemain sont donc incertains, et il est difficile d'en prévoir le résultat.

IV.

Le 24 juin, anniversaire de la bataille de Solférino, les deux armées se mettent en marche vers 3 heures du matin et s'avancent à la rencontre l'une de l'autre.

Dans l'armée italienne, le mouvement s'exécute de la manière suivante :

Le 1er corps d'armée doit aller se déployer entre Castel-Novo et Sona, observant Peschiera à gauche, Pastrengo vers le nord et Vérone à droite. En conséquence, la division

Pianelli reste sur la rive droite du Mincio, avec une brigade devant Peschiera et une autre auprès du pont de Mozembano; la division Cerale se porte de Mozembano sur Castel-Novo; la division Sirtori, partant de Valeggio, marche vers San-Giustina par Fornelli et San-Rocco; la division Brignone, partant de Pozzolo, marche sur Somma-Campagna par Torre-Gherla; enfin, la réserve du corps d'armée vient occuper Valeggio.

Le 3e corps doit venir se déployer à la droite du 1er, sur la ligne Somma-Campagna-Villafranca. En conséquence, la division Cugia marche de Ferri, ou plutôt de Pozzolo, sur Pozzo-Moreto; la division Bixio marche de Goïto sur Ganfardine; la division du prince Humbert suit la grande route de Villafranca; enfin, la division Govone sert de réserve au corps d'armée et s'avance par le chemin de Pozzo-Moreto.

La division de cavalerie de réserve couvre la droite du 3e corps.

Les deux divisions du 2e corps, formant la réserve générale de l'armée, s'avancent sur Goïto, pendant que les deux autres divisions du même corps continuent d'observer Mantoue.

Le grand quartier général marche dans la direction de Torre-Gherla.

L'armée italienne exécute donc le 24 juin, de grand matin, une marche stratégique qui doit la conduire sur une position offensive, dans l'intérieur du quadrilatère.

Nous remarquons que, dans l'exécution de ce mouvement, l'avant-garde de la division Cerale suit bien l'itinéraire indiqué; mais la division elle-même, au lieu de se porter directement de Mozembano à Castel-Novo, redescend à Valeggio pour prendre la grande route; elle évite ainsi le feu d'un des ouvrages avancés de Peschiera; mais elle allonge son itinéraire. En outre, elle vient se croiser dans Valeggio avec la division Sirtori, qu'elle retarde et dont elle coupe l'avant-garde; cette avant-garde de la division Sirtori va s'égarer à son tour : à Fornelli, au lieu d'emboucher le chemin de San-Rocco, elle continue à suivre la grande route de Castel-Novo; de sorte que la division Cerale a deux avant-gardes

et que la division Sirtori n'en a plus. Ces faux mouvements produisent, dès le début, un certain désordre dans la gauche italienne. De plus, nous répéterons encore que l'armée du roi ne s'attend pas à une bataille; que les hommes ne sont pas convenablement pourvus de vivres; que les divisions traînent avec elles tous leurs bagages, qui encombrent les routes et gênent les manœuvres; enfin, que les têtes de colonne s'éclairent généralement assez mal.

Au même moment, c'est-à-dire le 24 juin, à partir de 3 heures du matin, l'armée autrichienne exécute dans le sens opposé une marche qui va la mettre en présence de l'armée italienne et amener la bataille de Custozza. Cette marche a lieu de la manière suivante :

La division de réserve descend de Castel-Novo sur Oliosi; ses deux brigades partent de Sandra et de Pastrengo, et se suivent à peu de distance; à droite, une sortie de Peschiera passe par Cavalcasello et San-Lorenzo et marche à hauteur de la division de réserve; cette sortie comprend 4 compagnies, 4 pièces et 1 peloton de cavalerie.

Le 5e corps part de ses cantonnements autour d'Osteria-del-Bocco et s'avance par San-Giorgio sur San-Rocco.

Le 7e corps part de San-Massimo et s'avance vers Sona, où il laisse deux brigades pour former la réserve générale de l'armée, tandis que la 3e se dirige sur Zerbare, afin de lier les 7e et 9e corps.

Ce dernier part de San-Lucia et s'avance sur Somma-Campagna; il doit y laisser une brigade en réserve et pousser les deux autres vers le val Staffalo.

La cavalerie couvre la plaine à hauteur de Somma-Campagna et vis-à-vis Villafranca.

Une sortie de Mantoue doit donner de l'inquiétude au 2e corps italien pour le retenir dans ses positions.

Enfin, le grand quartier général part de San-Massimo, se dirige sur Sona et doit plus tard suivre le centre vers San-Giorgio et San-Rocco.

Prévoyant le cas d'un échec, l'archiduc marque la retraite de la division de réserve sur Ponton, des 5e et 7e corps sur

Pastrengo, du 9e corps sur Pescantina, et, enfin, de la cavalerie sur San-Massimo, de manière à démasquer à la fois Peschiera et Vérone.

Il faut observer que les troupes autrichiennes sont bien pourvues de vivres, qu'elles sont débarrassées de leurs gros bagages laissés à Vérone; qu'elles s'attendent à une bataille et que, sous ces divers rapports, elles ont une véritable supériorité sur les troupes de l'armée opposée.

Vers 6 heures du matin, les avant-gardes des diverses colonnes dont nous venons de parler se trouvent en présence les unes des autres; le feu s'engage, et alors commence la bataille de Custozza.

OPÉRATIONS TACTIQUES

Bataille de Custozza

I.

Avant d'étudier les opérations de la bataille de Custozza, nous devons jeter un coup d'œil sur le terrain qui va lui servir de théâtre et chercher à y reconnaître les positions des deux armées.

Nous ne trouvons pas ici, comme à Sadowa, d'un côté une position défensive, occupée et fortifiée à l'avance, et de l'autre côté, une position offensive, sur laquelle se déploient les troupes de l'armée assaillante. A Custozza, les deux armées sont en marche au moment où leurs têtes de colonnes se rencontrent inopinément, et chaque colonne se déploie sur une position particulière; mais ces positions partielles peuvent être reliées les unes aux autres, et nous retrouvons à Custozza des lignes générales de front et de marche, qui permettent de reconstituer deux positions d'ensemble et qui facilitent l'exposé des opérations.

Le terrain qui forme le champ de bataille est borné au nord par la route de Peschiera à Vérone, à l'ouest par le Mincio, au sud par la route de Goïto à Villafranca, à l'est par le pied des hauteurs de Sona et de Somma-Campagna. Cette surface de terrain est presque entièrement couverte par des chaînes de collines irrégulières, dont la direction générale est du nord au sud; ces hauteurs sont l'épanouissement et la fin du contrefort des Alpes qui sépare le bassin du lac de Garde et celui de l'Adige. Au milieu de ce massif montagneux, nous trouvons une petite vallée dirigée du nord au sud, où coule le Tione, qui passe près de Castel-Novo et de Villafranca et qui sépare le champ de bataille en deux parties.

C'est là l'ensemble du terrain sur lequel nous allons retrouver les positions de chacune des deux armées.

Du côté des Italiens, nous trouvons d'abord entre le Mincio et le Tione, le monte Vento à cheval sur la route de Valeggio à Castel-Novo, et les hauteurs de Santa-Lucia à cheval sur le chemin de Fornelli à San-Rocco. A l'est du Tione, nous trouvons la hauteur de Custozza, le monte Torre et le monte Croce, en arrière du val de Staffalo et à cheval sur la route de Valeggio à Somma-Campagna par Torre-Gherla. A l'extrémité droite se trouve Villafranca dans la plaine. L'ensemble de ces positions partielles forme une position générale de 3 à 4 lieues de front, s'appuyant à gauche au Mincio, à droite à Villafranca, couverte sur son front par des obstacles respectables, présentant dans son intérieur de nombreux abris pour les réserves, et ayant sur ses derrières une sorte de réduit formé par le monte Mamaor, que le colonel Lecomte indique en même temps comme le poste d'observation — *stand punckt* — où aurait dû s'établir, pendant la bataille, le général en chef de l'armée italienne.

Si la position dont nous parlons avait été occupée quelques heures à l'avance par des divisions bien reliées entre elles et bien dirigées, elle eût présenté une grande force de résistance.

Du côté des Autrichiens, nous trouvons une seconde position à peu près parallèle à la première, formée à droite, entre le Mincio et le Tione, par le monte Cricol ; au centre, sur la rive gauche du Tione, par les hauteurs de San-Rocco ; à gauche, vers l'est, par le monte Godi et le monte Boscone, en avant de Somma-Campagna. Toutes ces positions partielles se relient entre elles et forment une position d'ensemble de 12 à 13 kilomètres d'étendue, couverte sur son front par des obstacles, appuyée sur son flanc droit par le Mincio, protégée à gauche par la cavalerie, et ayant en arrière, sur les hauteurs du Sona, un bon poste d'observation pour le général en chef et un réduit susceptible de couvrir un mouvement de retraite.

C'est sur ces positions que les deux armées viennent prendre leurs ordres de bataille.

II.

L'armée italienne est forte d'environ 100,000 hommes, avec 7,000 chevaux et 192 bouches à feu. L'armée autrichienne est forte d'environ 75,000 hommes, avec 3,500 chevaux et 168 bouches à feu.

Les ordres de bataille des deux armées résultent de leurs ordres de marche.

Celui de l'armée italienne est le suivant :

Dans le 5e corps, la division Pianelli, restée sur la rive droite du Mincio, a une brigade devant Peschiera et une autre près du pont de Mozembano ; la division Cerale dépasse le monte Vento et déploie sa première brigade perpendiculairement au chemin de Castel-Novo, à hauteur d'Oliosi, en conservant la seconde en colonne sur la chaussée ; la division Sirtori franchit le Tione, déploie sa première brigade sur la rive gauche, à hauteur de la cascine de Pernisa, et la deuxième sur la rive droite et sur la position de Santa-Lucia, à cheval sur le chemin de San-Rocco ; la division Brignone, marchant sur Somma-Campagna, déploie

sa première brigade sur le mont Torre, place une partie de la deuxième sur les hauteurs de Custozza et garde une réserve au Gorgo; enfin, la réserve du 1er corps occupe Valeggio.

Dans le 3e corps, la division Cugia se déploie derrière un pli de terrain près de Pozzo-Moreto; les divisions Bixio et prince Humbert se forment sur deux lignes dans la plaine, à gauche de Villafranca, avec la cavalerie sur leur droite; enfin, la division Govone s'avance en réserve derrière l'aile gauche du 3e corps.

Dans le 2e corps, les deux divisions qui représentent la réserve générale de l'armée s'établissent près de Goïto.

Mais cet ordre de bataille de l'armée italienne ne se forme pas simultanément d'après l'ordre et sur la direction du général en chef; il résulte de la rencontre des troupes opposées, il est fortuit et présente à la gauche deux graves défauts pour les divisions Cerale et Sirtori : la première aurait dû s'arrêter sur le monte Vento, pour se lier au reste de l'armée et pour occuper un terrain favorable; placée à Oliosi, elle forme un saillant dans la ligne et prête le flanc droit à la brigade Piret du 1er corps autrichien; la division Sirtori, mal liée à ses deux voisines, est en outre coupée en deux par le Tione, tandis qu'il lui eût été bien plus avantageux de prendre position tout entière sur les hauteurs de Santa-Lucia.

La gauche de l'armée italienne a donc dépassé la position sur laquelle, mieux dirigée et mieux soumise à l'action du commandement en chef, elle eût dû s'arrêter pour se raccorder avec le reste de l'armée, pour mettre de l'ensemble dans la disposition, enfin, pour se préparer ensuite, soit à l'offensive, soit à la défensive.

L'ordre de bataille autrichien est mieux lié, mieux coordonné; le déploiement a lieu avec plus de simultanéité; les brigades se soutiennent mieux entre elles : les réserves sont mieux disposées, et l'influence du commandement en chef se fait mieux sentir.

Dans cet ordre de bataille, nous trouvons à droite la sortie de Peschiera vers Salionze.

Ensuite vient la division de réserve, déployée sur deux lignes par brigades ; l'une sur le monte Cricol ; l'autre, au sud de Castel-Novo.

Dans le 5e corps, 2 brigades sont déployées sur la crête des hauteurs de San-Rocco : l'une, la brigade Piret, face à l'ouest vers Oliosi, où elle menace le flanc de la division Cerale ; l'autre, la brigade Bauer, face au sud-est à Santa-Lucia, où elle fait face à la division Sirtori ; la 3e brigade est en réserve à San-Rocco.

Dans le 7e corps, la brigade Scudier vient se déployer en avant de Zerbare pour établir la liaison entre les 5e et 9e corps ; tandis que les deux autres brigades, formant la réserve générale, s'établissent à Sona avec le grand quartier général.

Dans le 9e corps, deux brigades viennent se déployer sur le monte Boscone, qui forme la limite méridionale du massif de Somma-Campagna ; elles bordent le val de Staffalo ; la 3e brigade est en réserve à Somma-Campagna.

Enfin, la cavalerie occupe la plaine en avant de Villafranca.

De sorte que l'ordre de bataille autrichien présente une ligne de 6 brigades d'infanterie, avec 2 brigades en réserves partielles derrière les ailes et 2 brigades en réserve génerale derrière le centre ; la cavalerie à l'extrême gauche.

Les brigades de première ligne sont disposées de la manière suivante, et nous prenons pour exemple la brigade Piret du 1er corps : le bataillon de chasseurs couvre le front, avec une division à droite, une au centre et une à gauche ; la batterie de la brigade est sur la chaussée d'Oliosi et devant le centre ; puis les deux régiments d'infanterie sont placés l'un à droite et l'autre à gauche ; chacun d'eux a 2 bataillons en première ligne et 1 bataillon en seconde ; chaque bataillon est formé en colonne par division à distance entière et à intervalle de déploiement ; le général de brigade est derrière le centre avec les troupes accessoires. Le front de la brigade est de 1200 à 1500 mètres. Le front

de l'ordre de bataille général est de 10 kilomètres, du Mincio à la plaine, et de 12 en y comprenant la cavalerie.

III.

Nous arrivons aux divers moments de l'engagement.

Les moments d'une bataille, aussi bien que les périodes d'une campagne, ne sont autre chose que les efforts successifs faits par une armée pour obtenir des résultats partiels qui la conduiront au résultat définitif.

Frédéric a dit, à propos des principes de l'art militaire, qu'il fallait autant que possible les comparer et les rapporter aux principes plus positifs de la fortification. L'attaque d'une position militaire ou d'un théâtre d'opérations peut donc, dans une certaine mesure, être comparée à l'attaque d'une place forte ou d'un camp retranché. On agit de même par efforts successifs et gradués, qui forment les divers moments de l'engagement ou les diverses périodes de la campagne.

A Custozza, nous distinguerons quatre moments principaux, en adoptant la classification de la relation autrichienne :

Le premier moment va de 6 heures du matin à 8 heures et demie ;

Le deuxième, de 8 heures et demie à 11 heures ;

Le troisième, de 11 heures à 4 heures ;

Et le quatrième, de 4 heures à la nuit.

Le premier moment comprend le déploiement des différentes colonnes, et, à la droite, un vigoureux engagement entre la cavalerie autrichienne et l'aile droite italienne.

L'avant-garde de la division Sirtori, réunie à celle de la division Cerale, qui ont toutes deux commis une erreur de marche, arrivent à Oliosi, et se trouvent en présence de la 1re brigade de la division de réserve autrichienne. Les Italiens mettent quelques pièces en batterie ; les Autrichiens leur répondent du monte Cricol, et de 6 heures à 8 heures et demie, nous avons de ce côté un engagement préparatoire d'artillerie à grande distance, dont l'objet est de couvrir de

part et d'autre le déploiement des brigades, qui s'effectue comme nous l'avons indiqué.

Plus à l'est, les tirailleurs de la division Sirtori rencontrent, sur les pentes de San-Rocco, ceux du 5e corps autrichien, et s'engagent également pour couvrir les déploiements.

A droite de la division Sirtori, la division Brignone vient, ainsi que nous l'avons dit, s'établir sur les hauteurs de Custozza, pendant que, de l'autre côté, la brigade Scudier, du 7e corps, occupe Zerbare et que les deux premières brigades du 9e corps viennent border le monte Boscone.

Enfin, dans la plaine de Villafranca, s'avancent les colonnes du 3e corps italien ; les divisions prince Humbert et Bixio se forment les premières sur deux lignes en avant et à gauche de Villafranca : aussitôt les deux brigades de la cavalerie autrichienne se portent à leur rencontre, l'une de front par Academia ; l'autre, celle du colonel Pulz, de flanc par le chemin de Somma-Campagna à Villafranca. Vers 7 heures et demie, l'engagement commence de ce côté par le feu de la batterie de la brigade Pulz, établie sur la chaussée ; puis les deux régiments de la brigade se déploient l'un à droite et l'autre à gauche ; tous deux s'élancent à la charge. Les Italiens sont surpris et ont à peine le temps de former les carrés ; le prince Humbert se jette dans l'un d'eux ; les charges de la cavalerie autrichienne se succèdent avec énergie et impétuosité ; un bataillon qui n'a pas eu le temps de se former est renversé, et plusieurs carrés sont entamés ; mais le terrain est coupé et peu favorable à la cavalerie : celle-ci fait des pertes considérables et est enfin obligée de se retirer. Néanmoins, les colonnes italiennes, arrêtées et étonnées, sont paralysées pour longtemps. En effet, dans cette portion du champ de bataille où a commencé l'engagement, nous verrons jusqu'au soir les deux partis immobiles : les Autrichiens, satisfaits d'avoir arrêté leurs ennemis et d'avoir empêché leur débouché dans la plaine ; les Italiens satisfaits également d'avoir repoussé des charges aussi vigoureuses. La cavalerie autrichienne, forte seulement de 16 escadrons, rend donc ainsi un grand service à son armée, en

contenant et paralysant toute la droite italienne, forte de plus de 20,000 hommes.

Tel est le premier moment de la bataille, qui se résume en manœuvres et déploiements vers le centre, et en un engagement sur la droite.

IV.

Le deuxième moment dure de 8 heures et demie à 11 heures et présente des événements plus importants, savoir : le combat du Cricol, celui de la cascine de Pernisa et le premier assaut de Custozza.

Portons nos regards vers le Cricol et sur la route de Valeggio à Castel-Novo.

Nous y trouvons d'un côté la division Cerale et de l'autre la division de réserve.

La division Cerale, arrivée à Oliosi, rallie son avant-garde, pendant que l'avant-garde de la division Sirtori appuie à droite, le long du Tione, pour rejoindre son chef. Le général Cerale fait attaquer le monte Cricol et en repousse les troupes autrichiennes. Il se dispose à s'y établir ; mais ici se place un épisode qui montre l'énergie et le dévouement de la cavalerie autrichienne.

Trois pelotons de lanciers de Sicile sont envoyés de Corte par le commandant du 5e corps pour soutenir la division de réserve ; ils franchissent le Tione à gué vers Alzarea ; ils rejoignent la route et ils montent sur le Cricol, au moment même où la première brigade de la division de réserve allait en descendre et se mettre en retraite. — Arrivés au sommet du col, ils aperçoivent une brigade italienne déployée qui arrive vers la crête, et, dans le fond, la 2e brigade en colonne qui marche sur la chaussée. Sans hésiter, les lanciers, qui étaient en colonne par pelotons sur la route, se précipitent avec impétuosité sur la division italienne, traversent la première ligne, fondent sur la colonne, blessent le général de division et le général de brigade qui marchaient en tête,

s'emparent de 2 pièces et jettent dans le plus grand désordre 4 des 5 bataillons qui composent la brigade ; quelques hommes sont saisis d'une telle panique qu'ils s'enfuient jusqu'à Valeggio et repassent le Mincio ; en outre, cette 2e brigade ne put pas se réorganiser de la journée. Une poignée de cavaliers rendit ainsi un grand service à l'armée autrichienne. Il est vrai qu'ils se sacrifièrent complètement ; obligés de revenir par la même route, ils tombent sous le feu du seul bataillon resté en ordre, et ils perdent en un instant 84 hommes tués, blessés ou démontés ; 17 seulement, avec le capitaine, rejoignent la division de réserve.

Celle-ci néanmoins, profitant immédiatement de l'effet produit par la charge des lanciers de Sicile, se porte en avant, reprend le Cricol et marche sur Oliosi. Au moment où la division de réserve attaque ainsi de front la division Cerale, la brigade Piret se jette sur son flanc droit. Cette brigade est déployée, comme nous l'avons vu, à cheval sur le chemin d'Oliosi à San-Rocco, et sur la rive gauche du Tione. Deux batteries de la réserve et la batterie de la brigade préparent d'abord l'action des troupes ; puis la brigade Piret franchit le Tione, marche sur Oliosi et y entre par l'est en même temps que la division de réserve par le nord. La division Cerale, très maltraitée, recule en désordre vers le monte Vento, où le général Durando établit, pour la couvrir, la réserve du corps d'armée. Les Autrichiens occupent Oliosi et le monte Tercolo. — Vers 11 heures, la bataille n'est plus sur ce point qu'une lutte d'artillerie.

Nous remarquerons que l'échec de la division Cerale est dû surtout au défaut de liaison entre les divisions italiennes. Si les deux divisions Cerale et Sirtori avaient été à même hauteur, le flanc droit de la première n'aurait pas été découvert et l'attaque de la brigade Piret n'aurait pas été aussi facile.

Passons au combat de la division Sirtori.

Vers 8 heures, la 1re brigade de la division Sirtori a franchi le Tione et s'est déployée perpendiculairement au chemin de San-Rocco, en occupant Feniletto, Pernisa et Seraglio.

La 2e brigade se déploie en arrière, sur l'autre rive du cours d'eau. Un régiment autrichien, qui marchait de San-Rocco sur Feniletto, rencontre à Jese les troupes italiennes ; il est maltraité. Mais un bataillon de chasseurs est jeté sur le flanc droit des Italiens et les met en désordre : leur 1re brigade se retire sur la rive droite du Tione, et, vers 10 heures et demie, les deux partis s'observent d'une rive à l'autre.

A la droite de la division Sirtori, la division Brignone, qui, vers 8 heures, vient de s'établir sur les hauteurs, à l'est de Custozza, voit au même moment le 9e corps autrichien prendre l'offensive pour l'en chasser. Les deux brigades du 9e corps descendent du monte Boscone et franchissent le val de Staffalo, l'une par Mascarpine et l'autre par Staffalo. Elles s'élancent à l'assaut des hauteurs ; mais elles sont vigoureusement reçues par la division Brignone, pendant que sur la droite, dans la plaine, la division Cugia dispose plusieurs batteries qui enfilent le val Staffalo et inquiètent les colonnes autrichiennes. En outre, le général La Marmora, qui s'est avancé sur les hauteurs de Custozza, appelle au secours de la division Brignone un régiment de la division Cugia et la division Govone tout entière. Celle-ci entre en ligne à peu près vers 10 heures et demie, après avoir déposé ses sacs dans la plaine ; elle relève les troupes épuisées de la division Brignone. Après un combat violent, les deux brigades du 9e corps autrichien sont repoussées.

Il en est de même de la brigade Scudier, qui s'est avancée de Zerbare sur le monte Godi et qui, se trouvant alors sur un terrain dominé et entendant le combat du monte Croce, a marché sur Custozza et renversé la gauche de la division Brignone. La retraite du 9e corps laisse cette brigade isolée sur les hauteurs de Custozza ; bientôt menacée par des forces très supérieures, elle est obligée de battre en retraite sur Zerbare, protégée par une autre brigade du 7e corps qui se porte en avant pour la couvrir. A l'extrême droite, la cavalerie autrichienne fait quelques mouvements dans la plaine, pendant que les divisions Bixio et prince Humbert restent immobiles sur le même terrain.

De sorte que, vers 11 heures, les Autrichiens ont obtenu un succès à droite, ont livré au centre un combat insignifiant, mais ont éprouvé un échec sur leur gauche.

V.

Nous arrivons au troisième moment de l'engagement, qui dure de 11 heures à 4 heures et qui comprend la marche de la division de réserve sur Mozembano, la prise du monte Vento, la prise de Santa-Lucia et l'assaut des hauteurs du Belvédère.

Nous avons dit plus haut que le général Durando avait établi la réserve du 1er corps sur le monte Vento pour couvrir la retraite de la division Cerale ; en outre, il appelle à lui la division Pianelli, dont une brigade débouche de Mozembano et se déploie en avant du pont, sur le monte Sabbione, pendant que l'autre brigade revient de Pozzolengo et se rapproche du même point.

Les Autrichiens victorieux s'avancent vers Mozembano et vers le monte Vento, sous la protection de leur artillerie.

La division de réserve et la sortie de Peschiera se dirigent vers Mozembano, et la brigade Piret vers le monte Vento.

Un bataillon de chasseurs de la division de réserve, le 36e, cherche à se glisser le long du Mincio, pour aller surprendre le pont de Mozembano ; il en était environ à 1200 pas et marchait sans précaution, lorsque le général Pianelli, qui l'aperçoit du haut du monte Sabbione, lui oppose de front un régiment d'infanterie et une batterie, le fait battre sur son flanc droit par les feux d'un bataillon placé de l'autre côté du Mincio, jette sur son flanc gauche deux escadrons de guides, et, enfin, rabat sur ses derrières le 17e bataillon de bersaglieri qui l'avait dépassé. Complètement entouré, le malheureux bataillon autrichien est pris et détruit presque en entier. Néanmoins, la division de réserve continue son mouvement offensif et a de nombreux engagements avec les débris de la division Cerale. A la ferme de Maragnotte, un

bataillon du régiment Paumgarten est surpris tout à coup par le feu de salve d'un bataillon de bersaglieri appartenant à la réserve du 1er corps et qui a été porté en avant du monte Vento. Dérobé dans un pli de terrain, ce bataillon se lève soudain, fait un feu d'ensemble et culbute les Autrichiens à la baïonnette. Malgré ces échecs partiels, la division de réserve parvient sur la berge du ravin de Sorio, garnit la ligne Salionze-Canova, et, de là, engage un combat d'artillerie avec la division Pianelli.

La brigade Piret, qui combat avec la division de réserve sur la rive droite du Tione, marche d'Oliosi sur le monte Vento. Après une lutte d'artillerie qui se prolonge jusque vers 3 heures, elle se porte à l'attaque au moment même où le général Durando, blesssé d'un éclat d'obus, est obligé d'abandonner le commandement du 1er corps; elle profite de cet incident et occupe la position sans de grands efforts.

Plus à droite, la division Sirtori est attaquée, sur les 2 heures, par les brigades Bauër et Mohring ; elle est chassée de la position de Santa-Lucia après une résistance assez molle, et elle se met en retraite sur Valeggio. Le 5e corps autrichien occupe alors Santa-Lucia et le monte Mamaor, d'où il menace le flanc gauche des troupes italiennes établies à Custozza.

De ce côté, la division Govone, soutenue par les débris de la division Brignone et par une partie de la division Cugia, repousse une seconde attaque du 9e corps autrichien. Mais alors l'archiduc Albert fait avancer les deux brigades de réserve du 7e corps, qui sont encore intactes, et il ordonne avec elles un nouvel effort. Les deux brigades se déploient entre la Barettara et Guastalla; elles s'avancent, précédées de 5 batteries formant 40 bouches à feu; elles occupent le mont Godi et traversent le ravin de Staffalo ; elles montent à l'assaut des hauteurs du Belvédère, après que les hommes ont déposé leurs sacs ; elles s'emparent, presque sans résistance, de la Bagolina et du Belvédère; puis les 40 pièces autrichiennes commencent à battre Custozza.

A la fin du troisième moment et vers 4 heures, on voit que, malgré quelques échecs partiels, le succès se prononce de plus en plus pour les Autrichiens, qui sont vainqueurs à la fois au monte Vento, à Santa-Lucia et sur les hauteurs du Belvédère. Il est vrai que toutes leurs troupes sont engagées ; il ne reste plus à l'archiduc que 2 bataillons et 1 batterie ; tandis que, du côté des Italiens, les divisions Bixio et prince Humbert sont à peu près intactes, et les deux divisions du 2e corps formant la réserve n'ont pas encore tiré un coup de fusil. Mais il ne suffit pas de conserver des réserves, il faut les utiliser ; or les deux divisions Bixio et prince Humbert continuent à s'en laisser imposer par la faible cavalerie du colonel Pulz, et les deux divisions du 2e corps, empêtrées dans les bagages qui couvrent les routes, ne peuvent parvenir à s'en dégager. Aussi, le quatrième et dernier moment de la bataille amène le succès définitif de l'armée autrichienne.

VI.

Ce quatrième moment comprend l'assaut de Custozza et la poursuite de la cavalerie.

Pour l'assaut de Custozza, la brigade Mohring, du 5e corps, descend à 4 heures et demie du monte Mamaor et marche sur Custozza, qu'elle aborde par l'ouest ; au même moment, une brigade du 7e corps y entre par le nord ; enfin, quelques troupes du 9e corps traversent le val de Staffalo et se portent vers le monte Croce. Cette triple attaque est préparée par le feu d'une puissante artillerie. Les divisions Govone et Cugia, qui ne sont pas soutenues, battent en retraite vers Valeggio et Pozzolo. Les Autrichiens occupent Custozza et sont décidément vainqueurs.

La cavalerie impériale cherche à profiter du succès et à le compléter. Malgré ses pertes du matin et l'épuisement des chevaux, elle s'avance entre Custozza et Villafranca ; elle ramasse de nombreux prisonniers, elle inquiète les divisions Bixio et prince Humbert, qui se retirent à leur tour, mais

elle ne peut ni les entamer ni empêcher leur retraite sur Goïto.

Pendant la nuit, nous voyons dans l'armée italienne le 1er corps repasser le Mincio et se concentrer entre Volta et Cavriana; dans le 3e corps, une division est à Valeggio, une autre à Pozzolo, et les deux dernières, avec la cavalerie, sont à Goïto; dans le 2e corps, il y a toujours deux divisions qui observent Mantoue, et les deux autres occupent Goïto; enfin, le quartier général est à Cerlungo.

Dans l'armée autrichienne, le quartier général est à Zerbare; la division de réserve, avec la brigade Piret, s'étend sur la ligne de Salionze au monte Vento; les deux autres brigades du 5e corps occupent Seraglio, Santa-Lucia et Custozza, avec le quartier général à Capellino; dans le 7e corps, le quartier général est au monte Godi; deux brigades sont autour de Custozza, et la troisième près de Sona; dans le 9e corps, le quartier général est à Somma-Campagna, et les brigades bivouaquent autour de Somma et sur le monte Croce; enfin, la cavalerie, à cause du manque d'eau, est obligée de venir s'établir au bivouac, près de Vérone.

Dans la bataille de Custozza, les Italiens perdent environ 8,000 hommes, dont 4,000 prisonniers, et, de plus, 15 canons et 150 voitures. Les Autrichiens, qui ont presque toujours pris l'offensive, perdent également 8,000 hommes, dont 2,300 tués, 4,500 blessés et environ 1500 prisonniers. Ces chiffres ont leur signification et montrent que si les Autrichiens ont fait des efforts héroïques, les Italiens se sont également battus avec courage.

Telle est la bataille de Custozza, dont nous allons voir maintenant les conséquences.

VII.

La bataille de Custozza n'a pas des conséquences bien considérables : d'abord, parce que l'armée autrichienne,

par suite des circonstances dans lesquelles elle se trouve, ne peut pas s'éloigner de Vérone pour poursuivre l'armée du roi; ensuite, parce que, quelques jours après la victoire de l'archiduc, le désastre de Benedeck vient en contre-balancer l'effet.

Le lendemain de la bataille, l'archiduc Albert campe sur le terrain qu'il a conquis; puis il se dispose à marcher sur Cialdini, qui a commencé le passage du Pô inférieur; mais bientôt il apprend que la défaite de la première armée italienne a arrêté le mouvement offensif de la seconde, et, en outre, que le roi s'est retiré jusque derrière l'Oglio. Alors, pour bien accuser son attitude victorieuse et en même temps pour éviter l'air empesté du champ de bataille, l'archiduc franchit le Mincio le 1er juillet et prend position sur la rive droite. Il y reste le 2.

Le 3 juillet, il repasse sur la rive gauche pour se rapprocher de Vérone. Le 4, il reçoit un télégramme qui lui annonce la défaite de la grande armée de Bohême. Il commence immédiatement sa retraite et l'évacuation de la Vénétie. Le 5e corps, prenant le chemin de fer du Tyrol, est dirigé sur Vienne; les 7e et 9e corps se retirent par Vicence derrière la Brenta, la Piave, le Tagliamento et l'Isonzo, ne laissant derrière eux que les garnisons des places forces. A Udine, le 9e corps s'embarque sur le chemin de fer de Vienne par Laybach; et le 7e corps, avec les troupes locales, reste seul pour résister aux forces italiennes. Celles-ci sont partagées en deux masses : pendant que 80,000 hommes, sous les ordres du roi, assiègent ou masquent les places fortes de la Vénétie, 180,000 autres, sous les ordres de Cialdini, suivent l'armée autrichienne dans sa retraite et viennent enfin border l'Isonzo. Quelques engagements ont lieu entre les avant-gardes italiennes et les arrière-gardes impériales : mais l'armistice de Nikolsbourg arrête et termine les opérations.

Nous ne parlons pas ici de la bataille de Lissa, qui appartient aux opérations maritimes.

VIII.

Notre étude ne serait pas complète si nous ne cherchions pas à en tirer quelques enseignements et à faire quelques observations sur la campagne que nous venons d'étudier. Nous la considérerons successivement aux trois points de vue de la préparation, de la stratégie et de la tactique.

Si nous l'examinons d'abord au point de vue de la préparation, nous ferons les remarques suivantes :

Dans l'armée autrichienne, les équipages sont mieux organisés que dans l'armée italienne, où l'artillerie de réserve, à cause du manque de chevaux, est traînée par des bœufs, et où le train est confié à des entrepreneurs civils. C'est pourquoi, le jour de la bataille, nous voyons l'armée autrichienne, n'ayant que ses bagages restreints et peu d'impedimenta, manœuvrer et combattre avec facilité, tandis que l'armée italienne, encombrée de voitures, ne peut engager qu'une partie de ses divisions et ne peut faire avancer ses réserves sur les routes obstruées par les convois.

Nous remarquerons, en second lieu, que, dans l'armée italienne, les distributions ne sont pas faites convenablement et que l'on ne se préoccupe pas assez de la nourriture des troupes. L'archiduc Albert, au contraire, prescrit, le 23 au soir, de distribuer double ration de vivres et de vin, de faire la soupe et de la manger immédiatement, en gardant la viande pour la journée du lendemain ; il prescrit d'emmener, pour la journée du 24, deux têtes de bétail par bataillon d'infanterie ou par régiment de cavalerie, et de faire prendre aux hommes le café noir avant de les mettre en route. De sorte que, dans l'armée autrichienne, la préparation paraît meilleure que dans l'armée opposée, et c'est là une première cause de succès.

Si nous examinons maintenant la campagne au point de

vue stratégique, nous remarquerons que les Italiens agissent sur deux lignes d'opérations distinctes et séparées. L'emploi de ces lignes a pour avantage de diviser l'attention et les forces de l'ennemi, et de permettre à des masses considérables de vivre et de manœuvrer plus facilement ; mais, en même temps, il a l'inconvénient de permettre à l'adversaire de prendre une position centrale entre les deux lignes, de masquer l'une avec un rideau de troupes et d'agir sur l'autre avec la masse de ses forces, comme en 1796, Bonaparte entre les colonnes de Wurmser et d'Alvinzi ; comme en 1848, Radetski entre le roi de Piémont et le général Durando.

On a reproché aux Italiens d'avoir adopté une combinaison stratégique aussi dangereuse ; nous remarquerons cependant qu'au moment où ils l'emploient contre le Quadrilatère, les Prussiens s'en servent également contre la Bohême, et avec bien plus de danger encore : car, tandis que les deux masses italiennes sont supérieures toutes deux à l'armée de l'archiduc, les deux masses prussiennes sont chacune inférieures de près de moitié à l'armée de Benedeck. La différence des résultats tient à la différence d'exécution et surtout à la différence d'attitude des deux armées défensives. En Bohême, les deux armées prussiennes s'avancent au-devant l'une de l'autre avec un ensemble, une audace et un bonheur remarquables ; tandis qu'en Italie les deux armées offensives manœuvrent avec une certaine lenteur, une certaine indécision, avec peu d'ensemble et en s'éclairant d'une manière insuffisante. Sous le rapport de la défense : en Bohême, Benedeck rassemble ses troupes loin du point décisif, il les y amène tardivement, il les y engage partiellement, et enfin il livre la bataille de Sadowa avec une armée fatiguée, découragée, diminuée par les marches et les combats précédents ; tandis qu'en Italie l'archiduc Albert prévoit et devine à l'avance les desseins de ses adversaires, prend une bonne position centrale, y repose ses troupes, les prépare à un grand effort, se renseigne avec soin, et enfin, au moment décisif, se porte vigoureusement et en masse sur l'armée la plus rapprochée et la plus redou-

table; de sorte que, sous le rapport stratégique, comme sous celui de la préparation, nous trouvons plus d'habileté chez les Autrichiens que chez leurs adversaires.

Enfin, au point de vue tactique, nous ferons les observations suivantes :

Nous remarquerons d'abord une certaine différence dans la conduite personnelle des deux généraux opposés : l'un, le général autrichien, s'avance successivement de San-Massimo à Montebello, près de Sona; puis au mont des Cyprès, près de San-Giorgio ; enfin à San-Rocco, suivant ainsi le centre de son armée, en surveillant les manœuvres, cherchant à y mettre de l'ordre, faisant soutenir les différentes brigades les unes par les autres, lançant ses réserves au moment opportun, en un mot, dirigeant l'ensemble de la bataille. De l'autre côté, l'état-major italien, surpris par les événements, n'occupe pas une position centrale derrière l'armée, d'où il puisse voir l'ensemble des manœuvres; il se porte, au contraire, avec une certaine précipitation, dit le colonel Lecomte, d'abord à Villafranca, puis à Custozza, et enfin revient à Goïto pour faire avancer les deux divisions de réserve. De sorte que la direction semble avoir fait défaut dans l'armée italienne; les divisions, considérées isolément, se battent avec courage, mais elles ne se soutiennent pas convenablement, et elles ne présentent pas l'ensemble que l'on trouve dans les brigades de l'armée opposée.

En second lieu, l'archiduc Albert sait faire combattre la presque totalité de ses troupes; deux bataillons et une batterie seuls ne donnent pas. Dans l'armée italienne, une brigade de la division Pianelli et les deux divisions de réserve ne tirent pas un coup de fusil. A l'aile droite, deux divisions d'infanterie et la division de cavalerie de réserve s'en laissent imposer par les deux brigades du colonel Pulz; de sorte que, malgré leur supériorité numérique, les Italiens combattent en nombre inférieur sur les points principaux du champ de bataille.

En troisième lieu, nous remarquerons que la principale

ligne d'attaque indiquée par l'archiduc, c'est-à-dire la direction de Castel-Novo à Valeggio, menaçait bien la ligne de retraite de l'ennemi, tout en permettant à l'armée autrichienne de couvrir ses communications du Tyrol. En outre, l'archiduc avait rassemblé sur la direction choisie des forces considérables : la sortie de Peschiera, la division de réserve et la brigade Piret, formant en tout plus de 20,000 hommes. Néanmoins, on s'est demandé s'il n'y avait pas moyen de faire mieux encore en portant le 5e corps tout entier sur la rive droite du Tione et en se tenant sur la défense à Somma-Campagna, derrière le val de Staffalo. Les succès de la droite n'eussent-ils pas été ainsi plus décisifs, et les échecs du 9e corps, avec les pertes considérables qui en furent la conséquence, n'auraient-ils pas été évités? Si les Italiens avaient pris l'offensive de ce côté, à leur tour ils auraient eu contre eux les difficultés du terrain combinées avec la chaleur écrasante de la journée. En outre, les succès qu'ils auraient pu obtenir ne compromettaient en rien l'armée autrichienne, qui avait toujours sa retraite assurée sur le Tyrol.

Enfin nous remarquerons, en dernier lieu, que l'action des différentes armes a été à Custozza ce qu'elle est ordinairement dans toutes les batailles. L'artillerie y a généralement entamé les engagements en cherchant à contre-battre l'artillerie opposée, à couvrir les déploiements, à renverser les obstacles et à faire des brèches dans l'ordre de bataille ennemi ; ses distances de combat ont été en moyenne de 2,000 pas. Puis les brigades et les divisions d'infanterie se sont rapprochées et ont combattu par quelques feux de salve, mais surtout par des feux de tirailleurs avec un grand nombre d'actions particulières pour l'attaque ou la défense des maisons isolées, des villages et des hauteurs. La cavalerie, particulièrement la cavalerie autrichienne, a fait des charges vigoureuses, a produit un grand effet et ramassé de nombreux prisonniers après le succès. Les trois armes ont donc joué à Custozza leur rôle ordinaire ; seulement, on a remarqué que, dans l'armée autrichienne, elles se sont généralement mieux soutenues que dans l'armée opposée.

De sorte que, en résumé, les Autrichiens paraissent avoir été supérieurs à leurs adversaires aux trois points de vue de la préparation, de la stratégie et de la tactique. Cela explique suffisamment leur succès.

Les principaux ouvrages consultés sont : la *Relation autrichienne*, l'ouvrage de F. Lecomte, celui de Rüstow, etc.

GUERRE DE 1870-71

Nous arrivons à l'étude de la guerre de 1870-71. Cette étude est à la fois pénible et difficile ; pénible, car elle nous rappelle le plus grand désastre de notre histoire, la perte de nos provinces, l'abaissement de notre patrie ; difficile, parce que les événements sont encore bien près de nous et plusieurs imparfaitement connus. Mais si ce travail réveille des souvenirs douloureux et présente des difficultés sérieuses, il faut reconnaître en même temps qu'il est essentiellement instructif, et que, de toutes les campagnes modernes, celle dont l'étude peut le mieux nous préparer aux guerres de l'avenir est précisément la malheureuse campagne dont nous allons nous occuper.

Nous n'avons pas besoin de rappeler en commençant que nous ne considérons les événements que d'un seul côté, leur côté instructif, et sous un seul point de vue, celui des enseignements militaires qu'ils comportent.

TACTIQUE DE L'INFANTERIE FRANÇAISE

Enfermée constamment en des *formes défensives* notre infanterie a une attitude défectueuse.

1re *période.* — L'état-major général de l'armée du Rhin fait distribuer les instructions tactiques suivantes pour le bataillon :

Lignes de tirailleurs (2 compagnies au plus par bataillon), les quatre autres compagnies déployées ou en colonne et profitant du terrain.

Il repousse les colonnes profondes, mais prescrit l'attaque par approches successives, l'utilisation des couverts du terrain, les impulsions données à la chaîne par les soutiens, la charge finale par les tirailleurs *seuls*.

La 2e ligne est formée de bataillons déployés ou en colonne, à couvert dans un pli de terrain.

Notre instruction de tir est défectueuse, nous tirons toujours trop loin ; de 1200 à 1500 mètres, les Allemands sont criblés de projectiles, mais quand ils sont à moyenne distance, nous n'avons plus de munitions.

2e *période.* — Le général Chanzy prescrit de placer les corps sur 2 lignes en les protégeant par 2 lignes de tirailleurs les couvrant à bonne distance. La distance entre les différents échelons est d'environ 600 mètres.

L'artillerie agit par batterie, même par fractions de batterie, au lieu d'agir par masse.

TACTIQUE DE L'INFANTERIE ALLEMANDE

Des instructions de 1869, réglementées le 3 août 1870, indiquent :

Impossibilité d'attaquer de front une bonne infanterie sans engager une attaque de flanc.

Offensive énergique, pratiquée au moyen de fortes chaînes de tirailleurs s'avançant le plus près possible sans tirer, après une sérieuse préparation de l'artillerie.

Comme formations :

La colonne de compagnie ou le demi-bataillon.

Le bataillon forme deux lignes :

L'avant-ligne (chaîne et soutiens) ;

La ligne principale (réserve).

Les premiers engagements sont très meurtriers.

Le 16 août, la brigade Wedel est accueillie en débouchant sur le plateau par un feu si violent que soutiens et réserves décimés se dispersent en tirailleurs pour rejoindre la chaîne. Celle-ci s'avance de 100 à 150 pas, se couche, fait feu, repart et ainsi de suite, inaugurant d'elle-même les bonds successifs.

Mais l'attaque échoue faute de réserves.

A Saint-Privat, à 5 heures du soir, la garde se présente avec un front de 1500 mètres en 3 échelons distants de 150 pas les uns des autres : tirailleurs, colonne de compagnie, réserve (comme plus haut). Elle est obligée de s'arrêter à 600 mètres du village après avoir perdu 6,000 hommes en 10 minutes.

L'empereur Guillaume, ému de ces pertes, adresse une instruction où il recommande la préparation par l'artillerie et proscrit l'emploi des grosses colonnes dans la zone efficace des feux d'infanterie.

A partir de l'attaque du Bourget (voir l'étude du duc de Wurtemberg sur ce combat), voici comment les choses se passent :

« 1° L'artillerie suit constamment l'infanterie, tire par-dessus et concentre tous ses efforts sur l'infanterie ennemie qui doit être attaquée ;

« 2° La ligne principale reste comme une réserve en colonnes de compagnie, elle ne pénètre dans la zone efficace que quand l'avant-ligne a repoussé l'ennemi ou qu'elle ne peut manifestement pas suffire, la deuxième ligne prend sa place ;

« 3° L'avant-ligne combat en tirailleurs ou en petits groupes. Elle se porte en avant en ordre ouvert au pas de course, se jette à terre pour reprendre haleine; les officiers et les sous-officiers explorent le terrain en avant, cherchant les couverts d'où l'on pourra tirer sur l'ennemi et portent souvent sur cette ligne un plus ou moins grand nombre d'hommes.

« Les réserves (compagnies de la ligne principale), voyant toute l'attention de l'ennemi concentrée sur la chaîne, se précipitent en avant jusqu'à 150 ou 180 pas des tirailleurs et le mouvement continue en suivant les progrès de la chaîne. Le feu devient si efficace que les Français ne peuvent le soutenir et se retirent poursuivis par les Prussiens poussant des hurrahs. »

TACTIQUE DE LA CAVALERIE FRANÇAISE

Elle a peu varié. Le règlement de 1829 reproduit celui de 1788 en classant mieux les mouvements. Mais on continue les traditions de Napoléon Ier, les grandes masses. La cavalerie connaît peu le service d'exploration et les mouvements rapides. Elle est formée pendant la guerre en divisions de corps d'armée et en réserve d'armée.

TACTIQUE DE LA CAVALERIE ALLEMANDE

Les Allemands ont reconnu dès 1867 qu'ils n'ont pas su tirer tout le parti désirable de leurs masses de cavalerie et ils ont adopté un service d'exploration téméraire et complet. La cavalerie divisionnaire précède les armées à une journée de marche, s'éclaire au loin par de forts détachements (qui peuvent refouler la cavalerie française toujours peu nombreuse), se tient au courant des dispositions et des mouvements d'un adversaire qui n'emploie pas les mêmes moyens et se fait encore précéder par des reconnaissances d'officiers ou de gradés.

ARTILLERIE FRANÇAISE

Le règlement de 1809 sur l'artillerie est remplacé par celui de 1825, qui simplifie les calibres (avec le canon de 8 marchent l'obusier de 24 ou de 15 centimètres ; avec le canon de 12, l'obusier de 16). En 1829, les coffres d'avant-train et le matériel sont organisés par le maréchal Valée, de manière à pouvoir former des batteries montées et des batteries à cheval. Le régiment comprend 13 batteries. L'ordonnance

de 1833 prescrit qu'il y en aura au moins 6 montées. En 1847, l'artillerie est répartie en 11 commandements dont 1 en Algérie.

En 1853, on ne veut que le seul calibre de 12 centimètres, le canon de réserve, le canon obusier, le canon léger et l'obusier pourront tirer le même boulet (employé en Crimée et en Italie).

Le 1er juillet 1870, nous avons un matériel en bronze rayé (les 4, 8, et 12, système La Hitte), se chargeant par la bouche.

3,216 pièces de ces trois calibres, 581 pièces de 4 de montagne, 190 mitrailleuses ou canons à balles forment 500 batteries de 6 pièces, mais au début il n'y a que le personnel nécessaire pour 164 batteries de l'armée active.

ARTILLERIE ALLEMANDE

L'artillerie est complètement pourvue de pièces Krupp en acier rayé et fretté, se chargeant par la culasse avec une fermeture à double coin.

Les batteries sont à 6 pièces.

Les régiments, en Bavière, sont divisés en 8 batteries de campagne, 4 de place, 4 de parc.

2 régiments constituent une brigade.

PRÉLIMINAIRES

I.

Si, à l'exemple des Allemands, nous remontons jusqu'à 1815 pour apprécier les causes de la guerre, nous devons dire que les traités de cette époque créaient évidemment un certain antagonisme entre la France et la Prusse. Les deux puissances se trouvaient en contact sur leur frontière du côté de la Sarre, et il y avait entre elles une certaine rivalité. La dernière particulièrement était mécontente de la répartition des territoires, de la force qu'on laissait encore à sa rivale, enfin de la situation qui lui était faite à elle-même et qui ne lui paraissait pas en rapport avec ses sacrifices pendant la guerre. D'un autre côté, on devait souvent parler en France de prendre la revanche de Waterloo, de reconquérir les limites du Rhin et de fermer les larges brèches de notre frontière du nord-est.

Cependant, jusqu'en 1866, la France n'a pas d'inquiétudes sérieuses pour cette portion de son territoire ; elle y est bien en contact avec la Prusse et la Confédération germanique, mais la première n'a que 18 millions d'habitants et la seconde paraît organisée bien plus pour la défense que pour l'attaque.

En 1866, la situation se modifie profondément. La Prusse, qui voulait depuis longtemps agrandir son territoire, conquérir ses frontières naturelles et remplacer l'Autriche à la tête de l'Allemagne, trouve à cette époque une occasion favorable, s'allie à l'Italie, et, conduisant la guerre avec autant de talent que de vigueur, elle remporte des succès éclatants qui la mènent à son but.

La France est restée spectatrice des événements. Depuis plusieurs années, elle a entrepris au Mexique une expédition fatale qui doit finir d'une manière tragique et qui absorbe alors son attention, ses forces et ses ressources. Elle les absorbe à tel point qu'au moment décisif de la guerre

de 1866, la France ne peut pas mettre en ligne sur sa frontière du nord-est l'armée de 200,000 hommes qui lui est nécessaire pour exercer sur les événements une légitime influence. Elle avait en effet contribué aux succès de la Prusse par son attitude bienveillante ; elle espérait par suite obtenir quelques rectifications de frontières, ou bien quelques compensations proportionnées aux agrandissements de sa rivale, de manière que les changements apportés à l'équilibre européen ne devinssent pas pour elle un véritable danger. Elle espérait, sans se mêler aux affaires intérieures de l'Allemagne, obtenir d'elle ce qu'elle avait obtenu de l'Italie à la suite de ses agrandissements de 1859 et de 1860. Mais les succès de la Prusse ont été trop complets, son exaltation militaire est trop grande, l'impuissance momentanée de la France est trop évidente, pour que le gouvernement de Berlin veuille consentir à la moindre concession. Dès lors la guerre entre les deux puissances devient inévitable dans un avenir plus ou moins rapproché.

La Prusse s'y prépare en perfectionnant chaque jour ses institutions militaires, en augmentant ses effectifs par la création de nouveaux corps, en instruisant sans cesse ses états-majors et ses troupes, en adoptant un matériel d'artillerie supérieur, en s'efforçant de réunir toutes les puissances allemandes dans les mêmes idées d'unité et de patriotisme, enfin en cherchant à garder toutes les apparences du droit, du calme et de la modération.

La France se prépare aussi à la guerre, et, sous le ministère du maréchal Niel, on put croire un moment qu'elle égalerait sa rivale. Mais, plus tard, elle paraît renoncer à augmenter ses forces et elle semble perdre patience. L'insuccès des négociations avec l'Allemagne, le regret de l'occasion perdue, le désastre du Mexique, l'élévation successive des budgets et l'accroissement des dépenses soulèvent des mécontentements, produisent des agitations intérieures, réveillent les partis assoupis, jettent dans la population un véritable malaise, une sorte d'irritation nerveuse, de colère sourde, d'impatience irréfléchie, qui troublent l'esprit public, qui lui font perdre son équilibre et sa mesure et qui

préparent le gouvernement aux résolutions les plus imprudentes.

De sorte que, au mois de juillet 1870, quand la guerre est déjà dans l'air, quand elle doit sortir fatalement de la situation générale créée en 1866, la France agitée et mécontente, avec un gouvernement affaibli et une armée inférieure en nombre, se trouve en présence de l'Allemagne unie dans les mêmes idées, sous des gouvernements bien établis et avec des forces militaires beaucoup plus considérables.

C'est alors que se présente la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. Cet incident avait au début une certaine gravité. Mais la prompte renonciation du prince et l'attitude du roi de Prusse le réduisent bientôt à des proportions secondaires. Les satisfactions obtenues par notre diplomatie étaient certainement suffisantes.

Malheureusement, à Paris, les passions étaient surexcitées. Le gouvernement était irrité de ses échecs. Comme à Berlin en 1806, le souverain avait auprès de lui un parti de la guerre, parti exalté qui se faisait de grandes illusions sur nos forces militaires et sur nos alliances ; parti aveugle qui ne voyait dans la guerre que des succès et l'affermissement de la dynastie, sans prévoir la possibilité de la défaite, de la ruine du pays, de l'invasion de la France et de la chute de l'Empire. Il y avait en outre à Paris une presse mal renseignée sur la situation de l'Europe, imprévoyante des conséquences possibles d'une guerre redoutable, ignorante des forces respectives, qui excitait l'opinion au lieu de l'éclairer. Enfin, dans les divers corps de l'État et dans presque toutes les classes de la société, régnait une sorte de vertige qui empêchait d'entendre la voix de la prudence et d'apercevoir les périls de l'entreprise que l'on allait tenter.

Alors les événements se précipitent. Les paroles du ministre des affaires étrangères au Corps législatif, les exigences transmises par notre ambassadeur, les articles de nos principaux journaux, les démonstrations de la population parisienne rendent bientôt tout arrangement impossible et

transforment en quelques jours une question prussienne en une question allemande.

Le sentiment national de l'Allemagne s'exaspère en effet, les sympathies de l'Europe s'éloignent de nous, les alliances que nous pouvions espérer sont paralysées, et, au point de vue diplomatique, la guerre se trouve engagée d'une manière soudaine et fâcheuse.

Mais le gouvernement impérial n'était pas le premier qui eût ainsi déclaré la guerre. On trouverait certainement plus d'un exemple de ce genre dans l'histoire de Frédéric II. Une bonne préparation aurait justifié une semblable précipitation. Il nous faut donc voir maintenant comment cette guerre avait été préparée sous le rapport militaire. C'est ce que nous allons faire en étudiant l'organisation, la mobilisation et la concentration des armées belligérantes.

II.

Au mois de juillet 1870, l'armée française comprenait 115 régiments d'infanterie, 60 de cavalerie et 22 d'artillerie. Son effectif de paix était d'environ 400,000 hommes. Mais il fallait en déduire 50,000 hommes pour la gendarmerie, les remontes, les compagnies de discipline et autres services sédentaires. Il en restait donc 350,000. La réserve était forte de 175,000 hommes, de sorte que la France disposait d'environ 525,000 hommes. On pensait pouvoir en tirer facilement 300,000 pour les réunir rapidement sur le Rhin.

Le gouvernement forme alors huit corps d'armée de la manière suivante :

Le 1er corps se concentre en Alsace, aux environs de Strasbourg ; il comprend 4 divisions d'infanterie, une division de cavalerie à 3 brigades et une réserve d'artillerie ; presque toutes les troupes qui la composent arrivent d'Afrique ;

Le 2e corps, tout organisé au camp de Châlons est envoyé immédiatement à Saint-Avold ; il comprend 3 divi-

sions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie ;

Le 3e corps, formé par les troupes dites armée de Paris, doit se réunir auprès de Metz, et comprendre 4 divisions d'infanterie, une division de cavalerie à 3 brigades et une réserve d'artillerie ;

Le 4e corps, formé par les troupes venant de Lille et de la région du Nord, doit se rassembler à Thionville et se composer de 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie ;

Le 5e corps, formé par l'armée de Lyon, se concentre autour de Bitche et doit être organisé comme le précédent ;

Le 6e corps doit se former à Châlons avec des troupes venant du Sud-Ouest ; il comprendra 4 divisions d'infanterie, une division de cavalerie à 3 brigades et une réserve d'artillerie ;

Le 7e corps doit se concentrer autour de Belfort ; il comprendra les troupes de la région du Sud-Est ; il sera organisé en 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie ;

Ensuite vient la garde, qui se concentre à Nancy et qui comprend 2 divisions d'infanterie, une division de cavalerie à 3 brigades et une réserve d'artillerie ;

Puis il y a une réserve de cavalerie comprenant 3 divisions, qui se concentrent : deux à Lunéville et une à Pont-à-Mousson ;

Enfin, nous trouvons une grande réserve d'artillerie qui s'organise à Lunéville, tandis qu'un grand parc se forme à Toul.

L'ensemble de ces corps présente un total de 333 bataillons, 220 escadrons et 156 batteries. Ces dernières servent 936 pièces, dont 144 mitrailleuses.

Au moment de leur arrivée sur la frontière, les bataillons ont un effectif moyen qui atteint à peine 500 hommes ; les escadrons comptent environ 120 chevaux ; l'armée tout entière est forte d'à peu près 200,000 hommes.

Les points choisis pour la formation des corps d'armée sont éloignés les uns des autres ; mais, au début, cette dis-

position ne présente pas d'inconvénients, parce que l'ennemi lui-même s'organise sur le Rhin et loin de nous ; elle favorise, au contraire, la formation de nos divers corps qui reçoivent les troupes des régions correspondantes à leurs emplacements.

Vers la fin de juillet, nous avons donc huit corps d'armée à peu près organisés sur la frontière du Nord-Est. Sous le ministère du maréchal Niel, on avait établi, a-t-on dit, un plan de campagne pour une guerre contre l'Allemagne. Ce plan admettait l'organisation des huit corps d'armée ; mais ces corps devaient être groupés en trois armées : une de 100,000 hommes en Alsace, sous le maréchal de Mac-Mahon; une deuxième, de 150,000 hommes, à Metz, sous le maréchal Bazaine; une troisième, de 50,000 hommes, à Châlons, sous le maréchal Canrobert. Cette organisation eût facilité singulièrement le commandement et les manœuvres. Malheureusement, au dernier moment, elle fut oubliée ou rejetée.

Au point de vue du matériel, l'armement de notre infanterie est excellent; il nous donnera la supériorité sur l'infanterie allemande. Mais notre artillerie est restée ce qu'elle était en 1859; elle sera inférieure à l'artillerie opposée comme nombre, justesse et portée. Nous avions bien des mitrailleuses ; mais celles-ci ne donnèrent pas les résultats attendus et ne purent racheter notre infériorité. En outre, les équipages nous font défaut ; accumulés dans des magasins trop considérables et trop peu nombreux, ils n'arrivent que successivement et avec lenteur; leur arrivée tardive va immobiliser l'armée pendant plusieurs semaines.

Au point de vue moral, nos troupes étaient encore fières, à juste titre, de leurs anciennes victoires ; elles comptaient en grand nombre des officiers vigoureux et des soldats aguerris. Néanmoins, elles ne valaient plus ce qu'elles valaient autrefois ; leur instruction était peu pratique et peu appropriée aux conditions des combats modernes ; beaucoup de soldats, surtout des réservistes, ignoraient complètement le maniement et le tir du chassepot ; nos généraux et nos états-majors n'étaient pas habitués, comme les états-majors

allemands, aux grandes manœuvres des divisions et des corps d'armée; la discipline s'était relâchée par suite de l'influence des mœurs et de la politique; enfin la loi de 1855, mal appliquée peut-être plutôt que mal conçue, avait exercé dans les régiments une influence fâcheuse.

Dans les premiers jours d'août, c'est-à-dire au moment de l'ouverture des hostilités, nos effectifs s'élèvent par l'arrivée d'une partie de nos réserves; nous avons alors à peu près 260,000 hommes. Mais l'organisation de nos corps d'armée est toujours loin d'être complète. Nous sortons à peine d'un véritable pêle-mêle, d'un encombrement extraordinaire d'hommes et de matériel, d'un désordre de mauvais augure. Nous avons employé nos chemins de fer pour la concentration de nos troupes, mais avec peu d'ordre et de méthode, et avec une dépense considérable de forces pour des résultats sans proportion. Tout d'abord nous avons jeté nos régiments à la frontière, tels qu'ils étaient sur le pied de paix, avec l'idée d'effectuer leur mobilisation sur les points de concentration. Leur transport avait donné lieu déjà à de nombreuses erreurs et à quelques désordres. Mais ce fut bien autre chose pour le transport des réservistes. Chaque homme rejoint alors le dépôt du corps auquel il appartient; il y est habillé, armé et envoyé ensuite aux bataillons actifs; comme les dépôts sont éloignés de leurs régiments, l'on voit alors des réservistes traversant la France pour se rendre à leurs dépôts et la retraversant ensuite pour rejoindre leurs bataillons de guerre; de là beaucoup de lenteur, de confusion, et dans toutes les gares un grand nombre d'hommes isolés, sans direction et sans surveillance.

En outre, il faut ajouter que si notre armée compte environ 260,000 hommes, il lui manque toujours des chevaux, des voitures, des ambulances et des parcs. Elle n'est donc pas suffisamment préparée pour l'offensive. Et, d'un autre côté, elle ne l'est pas davantage pour la défensive, car les places de la frontière n'ont ni approvisionnements ni garnisons, et le camp retranché de Metz, au lieu de pouvoir

appuyer nos manœuvres, doit être lui-même couvert par une armée.

Cependant les forces actives de la France sont employées presque tout entières. Il ne nous reste plus que les troupes suivantes : en Afrique, 4 régiments d'infanterie, 1 régiment étranger, 3 bataillons d'infanterie légère, 3 régiments de cavalerie et 3 régiments de spahis; sur la frontière d'Espagne, une division de 4 régiments d'infanterie ; enfin en Italie, une brigade de 2 régiments. Au lieu de pouvoir nous appuyer sur les peuples de race latine, qui ont avec nous une communauté d'origine et qui nous avaient en outre des obligations antérieures, nous sommes ainsi forcés de surveiller leur attitude et de prévoir une attaque de leur part.

Une autre puissance pouvait encore nous soutenir. C'était l'Autriche. Mais elle était à peine remise de ses défaites de 1866 ; ses forces militaires n'étaient pas complètement réorganisées ; elle pouvait craindre sur sa frontière orientale l'intervention de la Russie ; enfin la soudaineté de notre déclaration de guerre et les circonstances qui l'avaient accompagnée ne lui permettaient guère de se déclarer.

Il faut ajouter, pour compléter ce tableau de notre préparation à la guerre, que nos réserves territoriales, c'est-à-dire notre garde mobile, qui d'après la loi de 1868 devaient nous donner 500,000 hommes, n'étaient organisées que sur une faible portion du territoire et d'une manière très incomplète.

Comme nos forces actives, comme les alliances sur lesquelles nous comptions, nos réserves territoriales avaient plus d'apparence que de réalité ; c'était pour nous une illusion de plus, et la source d'une confiance à qui l'avenir réservait bientôt une cruelle déception.

Au même moment avaient lieu la mobilisation et la concentration de l'armée allemande.

Le 16, dans la nuit, immédiatement après la déclaration de guerre, l'ordre de mobilisation est envoyé à tous les corps allemands. Ces corps sont : la garde prussienne, les 11 corps de la Confédération du Nord, le XII^e^ corps ou corps

saxon, les 2 corps de l'armée bavaroise, enfin une division badoise et une division wurtembergeoise formant 1 corps combiné ; total : 16 corps. Chaque corps comprend 2 divisions d'infanterie fortes chacune de 4 régiments à 3 bataillons avec 1 régiment de cavalerie et 4 batteries d'artillerie. Il a de plus 1 bataillon de chasseurs, 1 bataillon de pionniers, une artillerie de corps et des services accessoires. Sa force est de 33,000 hommes avec 84 bouches à feu.

L'Allemagne forme en outre 6 divisions de cavalerie à 2 ou 3 brigades, avec chacune 2 batteries d'artillerie.

Les corps d'armée allemands occupent des territoires particuliers, correspondant à peu près aux diverses provinces. Chacun d'eux se mobilise sur son territoire propre. Il trouve ainsi dans son voisinage immédiat tout ce qui lui est nécessaire pour cette opération : hommes de réserve, chevaux supplémentaires, matériel, munitions, approvisionnements de vivres et d'effets, tout est à sa portée. Du 16 au 23, chaque corps effectue donc sa mobilisation, c'est-à-dire qu'il passe du pied de paix au pied de guerre.

En même temps, le territoire du corps d'armée s'organise lui-même ; les états-majors actifs et les troupes actives sont remplacés par des états-majors et des troupes de réserve ; celles-ci consistent en 8 dépôts et 8 régiments de landwehr à 2 bataillons, formant un total de 24 bataillons chargés d'instruire les recrues, d'alimenter les parties actives, de garder les places et de veiller au maintien de l'ordre sur le territoire.

Le 23, la mobilisation est terminée et la concentration commence.

Trois corps restent en Prusse : les I^er^, II^e^ et VI^e^. L'un d'eux doit observer le littoral et les deux autres surveiller l'Autriche. Treize corps se mettent en mouvement et se dirigent sur le Rhin.

A droite, les VII^e^ et VIII^e^ corps, qui ont évacué les provinces rhénanes, en laissant un simple rideau sur la Sarre, se réunissent autour de Coblentz pour former la I^re^ armée, sous les ordres du *général Steinmetz*. On leur adjoint 2 divisions de cavalerie, les 1^re^ et 3^e^. Plus tard, le I^er^ corps,

quittant sa position d'observation sur le littoral, viendra rejoindre la Ire armée qui, vers le 14 août, comprendra ainsi 3 corps d'infanterie et 2 divisions de cavalerie.

Au centre, les IIIe, IVe, Xe corps et Garde, avec les 5e et 6e divisions de cavalerie et la cavalerie de la garde, se réunissent autour de Mayence pour former la IIe armée sous les ordres du *prince Frédéric-Charles*. Derrière cette IIe armée, les IXe et XIIe corps forment une armée de réserve ; mais, dès les premières opérations, ces deux corps rejoignent la IIe armée et se confondent avec elle. Plus tard, le IIe corps, quittant sa position vis-à-vis de la Bohême, rejoindra la même armée, et portera à 7 le nombre de ses corps.

Enfin, à gauche, les Ve et XIe corps prussiens avec les 2 corps bavarois et le corps combiné badois-wurtembergeois se rassemblent autour de Landau et de Maxau pour former la IIIe armée sous les ordres du *Prince royal*. On attache à cette armée deux divisions de cavalerie, les 2e et 4e; et plus tard on la renforcera avec le VIe corps arrivant d'Allemagne.

Le 2 août, la concentration des forces allemandes est terminée. Pendant que les 8 corps français sont éparpillés et encore en voie d'organisation, les trois armées allemandes sont massées autour de Coblentz, de Mayence et de Landau, pourvues de tout ce qui leur est nécessaire, et prêtes à entrer en opérations. Nous avons à peine 260,000 hommes ; les Allemands en ont 460,000.

Comme nous, ils ont employé les chemins de fer pour leur concentration ; mais avec plus d'ordre et de méthode. Disposant de 9 lignes, ils ont lancé sur chacune d'elles un ou deux corps d'armée, à raison de 96 trains par corps, avec une vitesse de 22 kilomètres à l'heure en moyenne. Les trains se suivent à une heure et demie d'intervalle, et le temps moyen employé pour chaque corps d'armée est d'environ huit jours.

Derrière nos 260,000 hommes actifs, nous avons environ 300,000 hommes de réserve. Derrière leurs 460,000 hommes de première ligne, les Allemands ont encore 3 corps de ligne

non employés, qui avec 16 corps de réserve comprenant les dépôts et les landwehrs, présentent un effectif de 740,000 hommes.

Telle est la situation respective des forces belligérantes. On voit que nous avons vis-à-vis de nos adversaires une infériorité numérique considérable. En outre, mieux approvisionnés et mieux outillés que nous, ils s'appuient sur de bonnes places et sur de bonnes lignes défensives qui nous font à peu près défaut.

III.

Avant d'aller plus loin, il convient de jeter un coup d'œil sur le terrain qui va devenir le théâtre des opérations.

Si nous déployons devant nous une carte générale présentant l'ensemble des territoires des puissances belligérantes, nous voyons que le *théâtre de la guerre* s'étend du Niémen aux Pyrénées, limité à l'est par les frontières neutres de la Russie, de l'Autriche, de la Suisse et de l'Italie ; limité à l'ouest par l'Océan et par les frontières neutres de la Hollande et de la Belgique. Ce théâtre comprend les vallées de la Vistule, de l'Oder, de l'Elbe, du Weser, une partie de la vallée du Rhin, puis les bassins principaux de la France, c'est-à-dire ceux de la Somme, de la Seine, de la Loire, de la Garonne et du Rhône.

Tel est le théâtre de la guerre. Si, dans les premiers engagements, les Français sont victorieux, ils exécuteront leurs opérations dans la partie orientale de ce théâtre et sur la direction de Berlin. Si, au contraire, les Allemands triomphent dans les premiers chocs, ils porteront la guerre dans la partie occidentale et sur la direction de Paris. Malheureusement cette dernière hypothèse a plus de chances que la première, en raison de la différence que nous avons signalée entre les forces respectives des deux puissances.

C'est elle, en effet, qui se réalise promptement, et, par suite, le théâtre de la guerre présente tout d'abord un théâtre d'opérations principal s'étendant du Rhin jusqu'à

Paris; plus tard, il présentera plusieurs théâtres d'opérations secondaires, savoir : celui du général Faidherbe, au Nord; celui des généraux d'Aurelle et Chanzy, sur la Loire; enfin, celui du général Bourbaki, dans l'Est.

Nous allons nous occuper d'abord du théâtre principal, et nous décrirons successivement les autres en étudiant les diverses périodes de la campagne.

Le théâtre principal est limité approximativement de la manière suivante : à l'est, par le Rhin, base de l'armée allemande; au nord, par la frontière neutre de la Belgique; à l'ouest, par l'Oise et par l'Eure; au sud, par le plateau d'Orléans.

Les points stratégiques principaux sont : sur le territoire allemand, Hombourg, Kaiserslautern, Maxau, Sarrebrück, Sarrelouis...; sur le territoire français, Nancy, Châlons, Paris, objectifs successifs des opérations offensives; Strasbourg, Metz, Thionville, Longwy, Montmédy, Toul, Phalsbourg, Bitche, Verdun, Sedan, Mézières, places fortes devant servir de points d'appui aux opérations défensives; ensuite les passages dans les montagnes, comme Sainte-Marie-aux-Mines, Lutzelbourg et Saverne, Saverne, qui offre dans les Vosges une grande coupure par laquelle passent le chemin de fer de l'Est et le canal de la Marne au Rhin; puis les points de passage sur les cours d'eau, comme Wissembourg et le moulin de Saint-Rémy sur la Lauter; comme Marbache, Dieulouard, Pont-à-Mousson, Corny, Ars, sur la Moselle; comme Dun, Stenay, Mouzon, Donchery, sur la Meuse; enfin, les embranchements de chemins de fer ou de routes, comme Frouard, Reims, Épernay.

Les lignes stratégiques territoriales sont : le Rhin, sur lequel se rassemblent les armées allemandes; les Vosges, formant une longue chaîne du nord au sud et qui auraient pu être utilisées pour des manœuvres défensives, analogues à celles de Turenne, sous Louis XIV, ou à celles de Pichegru et de Hoche en 1793; les deux Nieds et la Seille, qui avaient joué un rôle en 1677, avec le maréchal de Créqui;

la Moselle, qui n'est guéable que dans les temps de grande sécheresse, qui est large de 60 à 80 mètres, qui coule dans une vallée profonde d'environ 120 mètres et large d'environ 1500 ; puis viennent l'Argonne orientale, la Meuse, l'Argonne occidentale, la Marne et la Seine. On a remarqué qu'en général, les mouvements de terrain de cette portion du territoire vont du nord au sud, présentant vers l'est un versant escarpé et vers l'ouest des pentes plus douces; ce qui constitue une disposition favorable à la défensive.

Les lignes stratégiques de manœuvres sont : le chemin de fer de Paris à Strasbourg, avec ses embranchements sur Metz et Saint-Avold, sur Épinal, sur Reims et Mézières; la ligne de Paris à Mulhouse; celle de Paris à Thionville, par Soissons, Laon, Mézières, Sedan et Montmédy. Il faut y joindre des routes nombreuses et bien entretenues, des chemins dans toutes les directions, enfin des canaux et plusieurs rivières navigables.

Nous ajouterons que le théâtre d'opérations dont nous indiquons l'ensemble est peuplé, riche en ressources de toute espèce, et, en conséquence, favorable aux mouvements et à l'entretien de nombreuses armées.

Nous reviendrons, du reste, sur les diverses parties de ce théâtre, en étudiant les différentes périodes de la guerre.

IV.

Nous arrivons à l'étude des plans de campagne.

Le plan français est indiqué dans la brochure intitulée : *Des causes de la capitulation de Sedan*, attribué à l'empereur Napoléon III. Il voulait, dit-il, réunir 150,000 hommes à Metz, 100,000 à Strasbourg et 50,000 à Châlons. Il espérait gagner l'ennemi de vitesse dans son organisation et être prêt plusieurs jours avant lui; se porter alors avec l'armée de Metz à droite dans la basse Alsace, et se réunir à l'armée de Strasbourg, franchir le Rhin à Maxau, entre Gemersheim et Rastadt; enfin, chercher à s'interposer dans la vallée du

Mayn, entre l'Allemagne du Sud et l'Allemagne du Nord. On espérait ainsi obtenir de premiers succès qui, tout en affaiblissant la Prusse, attireraient en même temps, dans notre alliance, l'Autriche et l'Italie. Pendant ce temps, les 50,000 hommes de Châlons viendraient à Metz garder la frontière, et une diversion maritime du côté du Danemark devait retenir une partie des forces prussiennes. Supposons ce plan exécuté avec vigueur, énergie et précision vers la fin de juillet, et nous reconnaîtrons qu'il avait certainement des chances de succès. Tous les corps allemands étaient alors en mouvement; ils auraient été surpris en pleine concentration; et quoiqu'ils aient prévu l'attaque dans une certaine mesure et pris quelques dispositions en conséquence, il est probable que plusieurs d'entre eux auraient éprouvé des retards; qu'ils auraient été jetés dans un certain désordre; enfin, qu'ils auraient éprouvé des échecs partiels qui auraient pu avoir de l'influence sur les événements postérieurs. Mais, au moment d'exécuter le plan dont nous parlons, on s'aperçoit que les corps d'armée ne sont pas encore en état de marcher, et qu'il faut renoncer à l'offensive.

Il semble que l'on aurait dû alors établir un plan de défense qui permît de s'appuyer sur de bonnes positions et sur de bonnes lignes défensives; qui permît d'armer les places fortes, de les approvisionner et de leur donner des garnisons; enfin, qui permît de gagner du temps en reculant et en mettant de notre côté les distances et les difficultés du terrain. On aurait pu ensuite appeler de nouvelles forces, compléter les anciens corps, en organiser de nouveaux en utilisant les grandes ressources de la France, lesquelles devaient permettre plus tard d'improviser 13 corps d'armée à 3 divisions. On aurait pu rétablir bientôt l'équilibre numérique entre les forces belligérantes.

Mais il est juste de remarquer en même temps qu'un mouvement de retraite exécuté vers cette époque portait atteinte au moral de l'armée, amenait l'ennemi sur notre territoire, affaiblissait le prestige du commandement, enfin irritait l'impatience de l'opinion publique dont on tenait alors tant de compte.

Certes, il eût mieux valu dès le début s'établir plus en arrière, à quelques marches de la frontière, en se couvrant d'une ligne défensive et de quelques places susceptibles de résistance. On aurait eu ainsi une bonne base pour l'offensive, si l'on avait été prêt en temps opportun. On aurait eu une bonne position pour recevoir l'ennemi, si l'on devait être prévenu par lui.

Mais, vers la fin de juillet, il était bien difficile de revenir à cette disposition. En outre, on croyait qu'il ne s'agissait que d'un retard de quelques jours; on pensait que l'on était toujours en avance sur la préparation de l'ennemi; enfin on espérait que l'on pourrait revenir bientôt au plan primitif. On se décide, en conséquence, à rester sur la frontière. C'est là que va nous trouver l'offensive allemande, qui commence le 4 août sur la Lauter et le 6 sur la Sarre, offensive qui résulte du plan de campagne de nos adversaires, dont nous devons indiquer les principaux traits.

Le plan de campagne des Allemands était simple, rationnel et bien approprié. Leur mobilisation et leur concentration s'étaient effectuées d'une manière calme, rapide et sûre comme toutes les opérations bien étudiées et bien préparées à l'avance. Leur plan de campagne présente les mêmes caractères.

Ils choisissent pour base d'opérations le Rhin moyen, de Gemersheim à Coblentz. Leurs trois armées s'y concentrent, prêtes à franchir le fleuve ou bien à le défendre, ou enfin à faire front vers le sud et à menacer le flanc gauche de la ligne d'opérations de l'ennemi, si celui-ci vient à s'avancer dans la vallée du Mayn.

Puis, si les Français ne prennent pas l'offensive, les Allemands rapprocheront leurs trois armées de la frontière pour exécuter ensuite une grande conversion stratégique vers l'ouest. La I^re^ armée servant de pivot, la III^e^ d'aile marchante, et tous les corps bien liés de manière à se soutenir mutuellement pour une bataille. Ils régleront, bien entendu, l'exécution de la manœuvre sur les résultats des engagements qu'ils vont chercher dès le début, en raison de leur

double supériorité de nombre et de préparation. En cas de succès, ils viendront d'abord border la Moselle ; puis, continuant leur conversion, ils chercheront à déborder l'armée française et à la rejeter vers l'ouest et sur Paris, — peut-être vers le nord et sur Metz, — dans tous les cas, en la coupant du sud et du plateau de Langres, où elle aurait trouvé de grands avantages pour prolonger la résistance. En manœuvrant ainsi, les Allemands devaient avoir l'avantage de conserver des relations plus faciles avec leur propre pays, d'arriver plus rapidement vers la capitale de la France, de rejeter l'armée opposée sur ses lignes de retraite les plus courtes, enfin de l'acculer peut-être soit à la mer, soit à la frontière neutre de la Belgique, soit au camp retranché de Metz. Ce plan, exécuté avec une grande supériorité numérique, beaucoup de vigueur, des efforts très énergiques et de grands sacrifices, devait encore être secondé par nos propres manœuvres, nos erreurs et surtout nos indécisions.

V.

Tels sont les préliminaires de la campagne ; et cette première partie de notre étude fait pressentir déjà de quel côté doit pencher la fortune.

On voit, en effet, d'une part, une préparation incomplète, hâtive et improvisée ; de l'autre, une préparation étudiée longtemps à l'avance qui s'effectue avec calme et avec méthode. D'un côté, on voit une centralisation excessive, qui retarde l'organisation des corps d'armée et des équipages ; de l'autre, une division rationnelle du travail et une suite d'opérations dans laquelle chacun connaît bien un rôle qu'il a rempli plusieurs fois dans les répétitions de la mobilisation. D'un côté, enfin, on voit une armée inférieure en nombre et en discipline, ayant derrière elle une population bruyante, pleine d'illusions, mal renseignée et peu préparée à supporter les coups de la fortune ; de l'autre, on voit une armée considérable et complètement préparée, ayant derrière elle des gouvernements et des peuples unis par les mêmes senti-

ments, et à qui une certaine crainte de l'invasion, du pillage, des troupes africaines, inspire une sombre résolution et une sorte d'exaspération.

C'est pourquoi dès cette époque, pour tous ceux qui savaient apprécier le véritable état des choses, la France déjà paraissait en péril ; sa préparation à la guerre rappelait celle de la Prusse en 1806, dont nous avons parlé dans une étude précédente ; on y trouvait plus d'une analogie, et notre malheureux pays semblait marcher à son tour avec une inconcevable légèreté au-devant d'une catastrophe imminente.

OPÉRATIONS EN ALSACE

I.

Pendant que les armées se rassemblent de part et d'autre, — l'armée française sur sa frontière, l'armée allemande sur le Rhin, — des reconnaissances sont exécutées de chaque côté dans le but d'avoir des nouvelles de l'ennemi. La cavalerie allemande y montre une grande audace.

Le 2 août, le 2e corps français exécute, sur Sarrebrück, une reconnaissance plus importante qui semblait devoir être le prélude d'une offensive décidée. Mais après avoir repoussé les avant-postes allemands et occupé momentanément la ville, notre 2e corps se replie sans détruire les ponts de la Sarre et reprend une position plus en arrière, sur les hauteurs de Spickeren.

Au même moment, les Allemands, qui avaient terminé leur concentration, prennent la résolution de marcher en avant pour mettre à exécution le plan de campagne que nous avons indiqué précédemment. En conséquence, pendant que la Ire et la IIe armée vont continuer à se rapprocher de la Sarre, la IIIe armée doit partir des environs de Landau, aborder la Lauter et pénétrer en Alsace. Nous allons l'y suivre et étudier ses opérations.

Les ordres sont donnés le 3 août, et le mouvement de la IIIe armée s'exécute le 4, de la manière suivante :

Le IIe corps bavarois qui, depuis la déclaration de guerre, a couvert le Palatinat, forme la colonne de droite et suit la route directe de Landau à Wissembourg; sa première division précède l'ensemble de l'armée et sert d'avant-garde générale. En outre, un corps léger flanque la droite de la marche du côté de la montagne.

Le Ve corps prussien, qui a bivouaqué à Billingheim,

forme la deuxième colonne, passe par Nieder-Otterbach et doit atteindre la Lauter vers Altenstadt.

Le XI^e corps, qui a bivouaqué à Rohrbach auprès du précédent, forme la troisième colonne, et se dirige sur le moulin de Bienwald.

Les divisions badoise et wurtembergeoise, composant le corps combiné du général de Werder, forment la quatrième colonne, longent le Rhin et marchent vers Lauterbourg.

Le I^er corps bavarois sert de réserve et marche en seconde ligne avec la cavalerie ; celle-ci n'étant pas employée à éclairer comme dans les autres armées ennemies.

La III^e armée allemande se porte ainsi de la ligne du Klinbach sur la ligne de la Lauter, en quatre colonnes et sur un front de 20 kilomètres environ. D'après les ordres donnés pour la soirée du 4, les avant-gardes seulement doivent dépasser le cours d'eau pendant que les diverses colonnes s'établiront sur la rive gauche.

Quelles sont les troupes françaises qui vont se trouver devant les troupes allemandes?

L'ensemble de nos forces est divisé en deux masses : la première, comprenant 4 corps, se trouve en Lorraine ; nous en suivrons plus tard les opérations ; la seconde, comprenant 3 corps, 1^er, 5^e et 7^e, se trouve en Alsace et dans les Vosges. C'est celle dont nous nous occuperons dans cette étude. En arrière de ces deux masses, il y a encore le 6^e corps, qui représente un corps de réserve et qui occupe Châlons, Soissons et Paris.

Le 1^er corps s'est formé dans les environs de Strasbourg, sous la protection de deux brigades de cavalerie, dont la première occupe Sultz, la seconde Seltz, formant toutes les deux, avec leurs avant-postes, une longue ligne allant du Rhin aux Vosges. Au fur et à mesure de leur organisation, les divisions du 1^er corps sont poussées vers la frontière. Le 4, au matin, elles occupent les positions suivantes :

La 2^e division est à Wissembourg. Elle y est arrivée la veille au soir, c'est-à-dire le 3, par l'obscurité et le mauvais temps après une marche pénible et sans pouvoir reconnaître le terrain ; elle a amené avec elle la brigade de cavalerie

qu'elle a ralliée à Sultz ; mais ses avant-postes sont trop rapprochés, et elle n'a pas eu le temps de pousser des reconnaissances sur la rive gauche du cours d'eau. Néanmoins elle place un bataillon dans Wissembourg et des grand'-gardes le long de la Lauter jusqu'à Altenstadt. En outre, elle envoie un régiment vers sa gauche à Climbach, et comme elle a détaché précédemment son bataillon de chasseurs vers la droite, dans la direction de Lauterbourg, au soutien de la deuxième brigade de cavalerie qui s'est avancée de ce côté, il ne reste plus à la deuxième division, à Wissembourg, que 8 bataillons, 6 escadrons, 2 batteries de 4 et 1 batterie de mitrailleuses.

La 1re division doit se porter le 4, au matin, de Reichshoffen sur Lembach, où elle prendra position derrière la gauche de la 2e division.

La 3e doit se porter le même jour de Haguenau à Wœrth.

La 4e, de Strasbourg à Haguenau.

La division de cavalerie de réserve doit suivre la même direction.

De sorte que, dans la journée du 4, tout le 1er corps marche vers le nord et serre sur sa 2e division, en appuyant son flanc gauche aux Vosges pour couvrir ses communications avec la Lorraine. Le 5 ou le 6, il eût été concentré, et le combat de Wissembourg eût été livré dans de tout autres conditions. Malheureusement, nous étions en retard pour notre préparation, et, à la date du 4, les divisions du 1er corps sont séparées par des distances telles qu'elles ne peuvent pas se soutenir mutuellement dans la même journée.

Quant aux 5e et 7e corps français, le premier occupe Bitche avec la mission de relier les corps d'Alsace à ceux de Lorraine ; il garde ainsi une ligne très longue de Sarreguemines à Niederbronn ; en outre, il s'en laisse imposer par des démonstrations qui ont lieu sur son front. Le 7e corps est disséminé ; une de ses divisions est à Colmar ; une deuxième à Belfort ; une troisième encore à Lyon. Son attention est attirée vers le haut Rhin par des tentatives de passage, que l'effroi des populations fait paraître plus sérieuses et plus nombreuses qu'elles ne sont réellement.

En résumé, le 4, au matin, pendant que cinq corps allemands, forts de 150,000 hommes, exécutent une marche stratégique vers la Lauter sur un front d'environ 20 kilomètres, et avec une profondeur à peu près égale, les 3 corps français destinés à opérer en Alsace sont disséminés de Sarreguemines à Belfort, sur une ligne de plus de 50 lieues, et nos différentes divisions sont séparées les unes des autres de manière qu'elles ne peuvent ni se concentrer ni s'appuyer dans la même journée.

Les Allemands commencent leur mouvement à 4 heures du matin, par un temps sombre et pluvieux. Une reconnaissance française, composée de 2 escadrons et de 1 bataillon, parcourt à la même heure les abords de la Lauter, devant le front de la 2e division. Elle rentre à 7 heures et demie sans avoir rien vu. A 8 heures, presque derrière elle, apparaissent les colonnes ennemies, et du haut de la colline de Schweigen, à 1000 ou 1200 mètres de Wissembourg, l'avant-garde bavaroise met deux batteries en action, et lance des projectiles au milieu de nos cantonnements surpris.

Nos troupes étaient établies à 2,000 mètres environ en arrière de la ville, sur la crête du Geisberg, c'est-à-dire sur une excellente position. En y restant, on voyait l'ennemi déployer ses forces et l'on pouvait facilement battre en retraite s'il montrait une trop grande supériorité. Mais on voulait conserver Wissembourg, qui avait une manutention et une certaine importance administrative; en outre, nos troupes avaient beaucoup d'ardeur et de confiance ; on porte donc la 2e brigade vers la rive droite de la Lauter pour défendre à la fois la ville et la gare du chemin de fer. La 1re brigade reste au Geisberg et s'y établit solidement.

Le combat commence, et, de 8 heures et demie à 10 heures et demie, l'action est entretenue par le IIe corps bavarois, particulièrement au moyen des quatre batteries d'artillerie de sa première division, qui entrent successivement en action.

Bientôt le V^e^ corps arrive à Altenstadt; il déploie d'abord les quatre batteries de sa 1^re^ division, puis cinq de ses batteries de réserve. La 1^re^ brigade de la 1^re^ division se dirige sur le Geisberg, pendant que la 2^e^ agissant sur les deux rives de la Lauter, seconde les Bavarois dans leur attaque de Wissembourg. L'autre division du même corps se prolonge vers la gauche, de manière à nous déborder et à donner la main au XI^e^ corps.

Celui-ci a franchi la Lauter de bonne heure, au moulin de Bienwald; il a occupé le village de Schleichtal et entendant alors le canon sur sa droite, il fait une conversion et vient menacer notre ligne de retraite. Les batteries de sa 1^re^ division entrent en ligne et portent à plus de 100 bouches à feu le nombre des pièces qui écrasent la position française. Notre malheureuse division est entourée par trois corps; son chef, le général Douay, est tué par l'explosion d'un caisson de la batterie de mitrailleuses; notre aile gauche est obligée d'abandonner la gare et les bords de la Lauter; Wissembourg est entouré et pris; notre aile droite, à son tour, après une vigoureuse résistance, est rejetée du Geisberg, et nous sommes obligés de nous mettre en retraite sur Lembach. Vers 2 heures, le combat est terminé. La poursuite est peu active.

Les Allemands perdent 91 officiers et 1400 hommes. Les Français perdent environ 500 hommes, tués ou blessés, et un millier de prisonniers laissés principalement dans Wissembourg et au Geisberg.

Si nos troupes avaient montré moins d'ardeur et s'étaient engagées moins à fond, elles auraient pu, vers 11 heures, se retirer du combat sans grandes pertes, se replier sur la division voisine, prévenir de l'approche de la grande armée ennemie, et quelques jours après nous aurions pu tenter la fortune dans de meilleures conditions. Malheureusement, dans la campagne qui s'ouvrait, tout allait se tourner contre nous, les qualités de nos troupes, aussi bien que leurs défauts. C'est ainsi qu'à Wissembourg leur ardeur était devenue de la témérité, et avait amené notre première défaite.

II.

Le lendemain du combat de Wissembourg, c'est-à-dire le 5 août, le maréchal de Mac-Mahon réunit le 1er corps sur la position de Wœrth. C'est une position classique, connue depuis longtemps, ayant joué un rôle dans les guerres de la Révolution, occupée par Hoche en 1793, et décrite dans les mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Elle couvre la route de Bitche et assure ainsi les communications des troupes d'Alsace avec celles de Lorraine ; elle couvre également la route de Saverne, c'est-à-dire la ligne de retraite principale du 1er corps sur Lunéville et Nancy ; enfin, elle menace le flanc droit des colonnes ennemies, si celles-ci veulent continuer leur marche vers le sud et vers Strasbourg. Indépendamment de ces avantages stratégiques, la position de Wœrth offre des conditions topographiques favorables que nous signalerons plus loin.

Le 1er corps compte quatre divisions d'infanterie, dont une, — la deuxième, — a été très éprouvée au combat de Wissembourg ; il comprend une division de cavalerie à 3 brigades, dont une de cuirassiers ; enfin, il a une réserve d'artillerie qui porte le nombre de ses bouches à feu à 120, dont 24 mitrailleuses. Son effectif est d'environ 35,000 hommes.

Le maréchal appelle à lui une division du 7e corps, qui se trouve à Colmar ; celle-ci arrive le 5 au soir, par chemin de fer ; l'autre division du 7e corps est retenue dans la haute Alsace par une démonstration, pendant que la 3e division du même corps est toujours à Lyon.

Le 5, au soir, le maréchal est en outre prévenu que le 5e corps est à sa disposition. Il donne l'ordre au commandant de ce corps de lui envoyer le 6 sa division la plus rapprochée, et de faire suivre les deux autres aussitôt que possible.

Enfin, une division de cuirassiers, appartenant à la réserve de cavalerie, vient rejoindre le 1er corps.

De sorte que le 6, au matin, le maréchal dispose de 5 divisions d'infanterie et de 2 divisions de cavalerie, présentant un effectif de 40,000 à 45,000 hommes. En outre, dans la soirée, vers 5 heures, paraîtra la division du 5e corps venant de Bitche; elle servira à protéger la retraite.

On s'est demandé s'il n'était pas possible, en utilisant le chemin de fer et en demandant aux troupes de grands efforts, d'avoir le 6, au matin, la plus grande partie du 5e corps et la seconde division du 7e, c'est-à-dire 8 ou 9 divisions d'infanterie au lieu de 5. Dans tous les cas, ce n'eût pas été trop pour lutter contre la IIIe armée allemande, forte de 130,000 hommes et qui, dans la même journée du 5 août, exécute les mouvements suivants :

Elle part de la Lauter et envahit l'Alsace, en marchant vers le sud. Le IIe corps bavarois forme la colonne de droite et marche de Wissembourg sur Lembach; au centre, les Ve et XIe corps prussiens, bien liés entre eux, forment deux colonnes, une par corps d'armée; la première marche d'Altenstadt sur Preuschdorf; la seconde, celle du XIe corps, suit la grande route de Landau à Haguenau et doit s'arrêter à Sultz; à gauche, le corps combiné badois-wurtembergeois marche de Lauterbourg sur Aschbach. Le 1er corps bavarois sert de réserve avec la cavalerie; il suit le XIe corps sur la grande route, et doit s'arrêter à Ingolsheim. Enfin, le quartier général du prince royal doit s'établir à Sulz.

A l'issue de cette marche, les avant-postes du Ve corps prussien, placés sur la Sauer, aperçoivent les avant-postes français, et donnent avis au général en chef. Celui-ci pense alors consacrer la journée du 6 à faire exécuter à son armée une conversion à droite, qui l'amènera, face à l'ouest, vis-à-vis de la position française. Il ne compte livrer bataille que dans la journée du 7. Mais le 6, au matin, les avant-postes s'engagent des deux côtés, et des reconnaissances offensives, tentées par les Allemands sur plusieurs points, amènent la bataille de Wœrth.

III.

Le champ de bataille se compose de l'ensemble des deux positions, offensive et défensive.

La position défensive est formée par un contrefort des Vosges, qui s'étend du sud au nord entre deux cours d'eau, la Sauer et l'Eberbach, sur une longueur d'environ 8 kilomètres, de Neehwiller à Morsbronn.

Les abords sont formés par la vallée de la Sauer; au moment de la bataille, ce cours d'eau est grossi par les pluies et difficile à franchir en dehors des ponts; il coule dans une prairie découverte de 600 à 800 mètres de large, prairie qu'il faut traverser sous le feu des défenseurs pour atteindre le pied des premières pentes. Ces pentes s'élèvent ensuite à une grande hauteur, dominant généralement le terrain de la rive gauche; elles sont en outre couvertes de vignes et de plantations, qui forment des obstacles difficiles à franchir; elles sont enfin fortifiées sur quelques points par des tranchées et des redoutes. Sur le cours d'eau, Langenzultzbach, Wœrth et le pont de Gunstett pouvaient être mis en état de défense et servir de postes avancés.

Le front de la position suit la crête de la hauteur, et présente comme points d'appui, Neehwiller à la gauche, Frœschwiller au centre et Elsasshausen à la droite.

Le flanc gauche est couvert par un terrain difficile et boisé; le flanc droit par le Niederwald.

L'intérieur de la position offre des plis de terrain et des revers de hauteurs qui forment des abris pour les réserves. Les derrières présentent une position de ralliement sur la rive droite du Falkensteinerbach, au delà de Reichshoffen; et trois lignes de retraite, savoir : la route de Bitche, par Niederbronn, celle de Saverne par Bouxwiller, et celle de Haguenau, vers le sud.

Au point de vue topographique, c'est-à-dire sous le rapport des accidents qui la constituent, la position est donc

très forte ; au point de vue tactique, elle est en rapport avec l'effectif des troupes, pourvu toutefois, que les forces de l'ennemi ne soient pas trop disproportionnées, car alors il faudrait étendre le front de 2,000 ou 3,000 mètres pour s'opposer aux mouvements tournants, et l'effectif des défenseurs ne serait plus assez considérable ; au point de vue stratégique, la position est encore bien choisie, car elle couvre les principales lignes nécessaires à l'armée française, et elle menace le flanc droit de la ligne de marche de l'ennemi vers la haute Alsace et vers Strasbourg.

La position offensive est située sur la rive gauche de la Sauer. Elle est formée par des pentes analogues à celles du versant opposé ; elle a pour points d'appui principaux Gœrsdorf vers la droite, Dieffenbach au centre et Gunstett vers la gauche ; ces divers points servent à couvrir et à appuyer les déploiements. Les principaux débouchés qui conduisent vers la position défensive sont indiqués par les points de passage du cours d'eau, c'est-à-dire par les ponts de Langensulzbach, où passe la route de Lembach ; de Wœrth, où passe la route de Sultz ; enfin de Spachbach et de Gunstett. Le maréchal avait voulu d'abord les détruire ; puis il avait donné contre-ordre, pensant qu'il pourrait en avoir besoin pour l'offensive.

L'ordre de bataille défensif, c'est-à-dire l'ordre de bataille de l'armée française est disposé de la manière suivante : la gauche, formée par la 1re division, s'étend de Neehwiller, à Frœschwiller, surveillant les débouchés qui viennent de Lembach ; le centre, formé de la 3e division, est déployé en avant de Frœschwiller, avec une brigade à gauche de la route de Wœrth et une brigade à droite ; la droite, formée de la 4e division, surveille les débouchés de Spachbach et de Gunstett, en s'étendant jusque vers Morsbronn. La 2e division est placée en réserve derrière le centre. La division du 7e corps est en réserve derrière la droite, ayant à côté d'elle la brigade de cuirassiers Michel. La division de cuirassiers Bonnemains et la cavalerie légère sont derrière le centre, dans un pli de terrain vers les sources de l'Eberbach. Le général en chef s'établit sur le

contrefort qui s'avance à l'est d'Elsasshausen, et qui domine l'ensemble de la vallée.

L'ordre de bataille offensif se forme successivement au fur et à mesure de l'entrée en ligne des différents corps.

D'une manière générale, il présente : à la droite, le IIe corps bavarois, qui débouche par la route de Lembach et se déploie en avant de Langensultzbach ; au centre, le Ve corps prussien, débouchant de Preuschdorf, et se déployant entre Gœrsdorf et Dieffenbach ; enfin, à gauche, le XIe corps, débouchant au sud du Ve et se déployant à hauteur de Gunstett. Le 1er corps bavarois et la cavalerie forment la réserve du centre. La division wurtembergeoise avec la cavalerie et l'artillerie du corps combiné forment la réserve de la gauche. Des divers corps de la IIIe armée, la division badoise seule n'est pas appelée sur le champ de bataille, et continue à observer la direction du sud.

Tels sont les deux ordres de bataille ; nous pouvons maintenant suivre les divers moments de l'engagement.

Le premier moment commence à 6 heures et demie et dure jusque vers midi.

Les avant-postes des deux armées étaient très voisins les uns des autres. Ils s'engagent sur la Sauer. Les Allemands croient reconnaître à certains indices que les Français commencent leur retraite. Ils ouvrent le feu sur plusieurs points, particulièrement à Wœrth, au pont de Gunstett et à Langensulzbach. Sur ce dernier point, le IIe corps bavarois engage sa première division ; mais vers 10 heures, sur un ordre de cesser le feu, il se retire du combat. A Wœrth, le Ve corps, après une reconnaissance de la position, déploie toute son artillerie — 84 pièces — à droite et à gauche de la route, et à 2,000 mètres environ des batteries françaises. Celles-ci sont bientôt obligées de se replier devant un feu écrasant par le nombre et par la justesse. Alors l'avant-garde du Ve corps occupe Wœrth et marche vers les hauteurs. Elle est rejetée ; mais le général de Kirchbach, commandant le corps d'armée, se dispose à renouveler l'attaque,

et demande le soutien des deux corps voisins, c'est-à-dire du IIe corps bavarois et du XIe corps prussien.

Ce dernier a eu aussi à Gunstett un engagement d'avant-garde ; il a mis en action quatre batteries, mais sans rien tenter de sérieux et sans faire de progrès.

Tel est le premier moment de la bataille, et l'on peut dire qu'il ne présente encore que des mouvements et des engagements préparatoires.

Vers midi, le prince royal, qui jusque-là n'avait pas voulu s'engager sérieusement, change d'avis d'après les renseignements qu'il reçoit, et il donne l'ordre aux trois corps de première ligne de reprendre leurs attaques, et aux deux corps de réserve de se rapprocher pour soutenir les premiers. C'est alors que commence le deuxième moment, qui constitue le véritable engagement.

La droite de l'armée offensive, c'est-à-dire le IIe corps bavarois, débouche de Langensultzbach, où elle s'est ralliée, et marche de nouveau sur Neehwiller contre la gauche française, qui est obligée de se replier dans la direction de Frœschwiller.

Au centre, le VIe corps prussien, appuyé par plus de 100 bouches à feu et ayant derrière lui le Ier corps bavarois, qui débouche sur le champ de bataille, s'engage tout entier et franchit la Sauer sur le pont de Wœrth et sur des ponts improvisés au-dessus et au-dessous de la ville ; il livre un combat violent, à la suite duquel il finit par enlever la crête qui forme le front de la position.

Enfin, la gauche allemande, formée par le XIe corps, soutenu par la division wurtembergeoise, franchit la Sauer vers Gunstett, occupe Morsbronn et monte vers le Niederwald. C'est alors que, pour couvrir la retraite de notre quatrième division, la brigade de cuirassiers Michel est lancée sur les lignes allemandes ; nos soldats montrent un courage héroïque, mais le terrain leur est défavorable et désunit leurs formations ; bientôt ils tombent sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie ennemies ; ils font de grandes pertes et sont rejetés vers le sud. Le XIe corps reprend alors son mouve-

ment, et après de grands efforts, enlève successivement le Niederwald et le village d'Elsasshausen. Notre division de cuirassiers de réserve tente en ce moment une nouvelle charge, qui échoue encore, malgré la bravoure de nos cavaliers. Il est environ 3 heures. Nos deux ailes sont refoulées. Notre centre est menacé de front par le Ve corps allemand et par une division du Ier corps bavarois. La bataille est perdue.

Le troisième moment commence alors et comprend les derniers engagements, qui ont pour objet : de la part des Français, de couvrir leur retraite ; de la part des Allemands, de compléter leurs succès.

Vers la droite, les Bavarois du IIe corps se rapprochent, mais ils sont contenus par notre première division. Au centre, le Ve corps prussien et la Ire division bavaroise marchent sur Frœschwiller par l'est, pendant que le XIe corps y marche par le sud, et qu'à l'extrême gauche les Wurtembergeois, exécutant un large mouvement tournant, menacent de très près la route de Reichshoffen, c'est-à-dire notre ligne de retraite. Néanmoins, nous tenons encore dans Frœschwiller, et les Allemands doivent faire de nouveaux efforts et subir de nouvelles pertes pour enlever ce dernier point d'appui. Vers 5 heures, ils s'en emparent, et nos débris en désordre reculent vers Reichshoffen. La première division, moins maltraitée que les autres, couvre la retraite, et bientôt la division Guyot de Lespars, du 5e corps, débouchant de Niederbronn, contribue avec elle à arrêter la poursuite.

Le soir de la bataille, nos débris s'écoulent sur les trois directions de Bitche, Saverne et Haguenau. Le gros se retire sur Saverne.

Les Allemands, épuisés de leurs efforts, bivouaquent sur le champ de bataille, en confiant la poursuite à quelques régiments de cavalerie, qui s'arrêtent bientôt et perdent le contact.

Leur IIIe armée a perdu environ 500 officiers et 10,000 hommes tués ou blessés.

Nos pertes sont moindres et s'élèvent à 4,000 ou 5,000 hommes ; mais il faut y joindre 9,000 prisonniers, dont une partie se compose de blessés ; il faut y joindre encore 28 canons et 5 mitrailleuses ; enfin, il faut y joindre la perte du moral, de la confiance, du prestige de nos troupes, qui se trouvent frappées à la fois par deux défaites simultanées, celle de Wœrth, que nous venons de voir, et celle de Spickeren, que nous étudierons dans le chapitre suivant.

Nous remarquerons qu'à Wœrth, comme à Wissembourg, les Allemands ont employé la même tactique. Profitant de leur énorme supériorité numérique et de leur écrasante supériorité d'artillerie, ils nous ont attaqués vigoureusement de front pour nous maintenir sur nos positions, et, pendant ce temps, ils ont débordé nos deux ailes, ils nous ont enveloppés et nous ont accablés sous leurs feux convergents et leurs attaques concentriques.

Les deux engagements présentent à peu près les mêmes caractères, et l'on peut dire que, dans les deux circonstances, nous avons succombé sous le nombre.

IV.

Le lendemain de la bataille, c'est-à-dire le 7 août, le 1er corps se reforme à Saverne. Il compte encore 20,000 hommes. Le soir même, il reprend sa marche et se dirige sur Lunéville, où il arrive le 10. Le 14, il est à Neufchâteau. Il y prend le chemin de fer, qui le conduit à Châlons, où il arrive le 17.

Le 5e corps, qui s'était concentré à Bitche, se trouve le 7 dans une situation difficile, au milieu de deux batailles perdues, Wœrth et Spickeren. Il bat en retraite précipitamment par Sarrebourg sur Lunéville. De là, il marche sur Chaumont. Il y prend le chemin de fer et se dirige sur Châlons, où il arrive le 20.

Enfin, le 7e corps est encore à Belfort. Il reçoit bientôt l'ordre de se diriger sur Châlons. Il y est transporté par chemin de fer, et, vers le 20 août, le maréchal de Mac-

Mahon a réuni au camp de Châlons les 1er, 5e et 7e corps, qui sont placés sous son commandement et qui, avec un nouveau corps, le 12e, vont former l'armée de Sedan.

Pendant ce temps, la IIIe armée allemande s'est mise en mouvement. Après un jour de repos accordé aux troupes, elle marche sur Saverne et y arrive le 10. Elle franchit les Vosges en multipliant ses colonnes pour marcher et vivre plus facilement. Elle ne trouve devant elle aucune résistance. Le 12, elle est déployée sur la Sarre, entre Sarre-Union et Sarrebourg. De là elle se dirige sur la Moselle, en se reliant, par sa droite, avec la IIe armée qui vient de Sarrebrück, et qui se dirige alors sur la Nied et ensuite sur la Seille. La IIIe armée occupe successivement Lunéville et Nancy. Le 16 août, au moment où les deux premières armées allemandes tournent Metz, cette armée, couverte par ses deux divisions de cavalerie et renforcée du VIe corps, qui arrive d'Allemagne, occupe Nancy et se trouve sur la Moselle supérieure.

En quelques jours, c'est-à-dire dans l'intervalle du 4 au 16 août, la France a perdu ses premières lignes de défense vers le nord-est : le Rhin, la Lauter, les Vosges d'une part, de l'autre, la Sarre, la Seille et la haute Moselle. L'Alsace est perdue avec elles, l'ennemi s'y étend de toutes parts, assiégeant, bloquant et bombardant nos places fortes.

V.

Strasbourg, la plus importante de toutes ces places, voit arriver, le 7, dans ses murs quelques débris de Reichshoffen, et le 8, les avant-gardes allemandes.

En effet, pendant que la IIIe armée franchit les Vosges et marche vers l'ouest, la division badoise est dirigée sur Strasbourg. Elle est bientôt renforcée par des divisions de landwehr et les troupes tirées d'Allemagne ; et vers le milieu d'août le général de Werder, qui est chargé du siège, a sous ses ordres 60,000 hommes avec 100 bouches à feu de campagne et 300 pièces de siège.

Strasbourg, comme presque toutes nos places, était restée ce qu'elle était autrefois, c'est-à-dire qu'elle était entourée de vieilles fortifications incapables de lutter contre l'artillerie nouvelle. En outre, rien n'était prêt pour un siège. On n'avait pensé qu'à l'offensive, c'est-à-dire à attaquer les places de l'ennemi, et nullement à défendre les nôtres. La garnison était insuffisante. Le matériel était considérable, mais incomplet. Les abris casematés faisaient défaut. Enfin, les défaites de nos armées et le peu d'espoir d'être secouru devaient exercer une fâcheuse influence sur les troupes et sur la population, surtout après la confiance du début.

Le 15 août, les Allemands bombardent la ville avec leurs pièces de campagne. Le 16 et le 17, on tente des sorties qui donnent peu de résultats. Le 18, le bombardement recommence avec des pièces de siège, et devient le principal mode d'attaque. En même temps, les Allemands cheminent vers la place. Leur artillerie écrase nos ouvrages, qui sont bientôt démantelés. Après 46 jours de blocus et 31 jours de siège, deux bastions sont ouverts par de larges brèches ; la population civile a beaucoup souffert, et 1400 personnes ont été atteintes par les projectiles ; beaucoup de maisons, de magasins et d'édifices sont en ruines ; la garnison a perdu 2,800 hommes, dont 550 tués ; il n'y a pas d'espoir de secours et peu de chance de résister à un assaut. La place capitule le 28 septembre, après une défense trop vantée peut-être sur le moment même, mais qui n'était pas sans mérite, si l'on tient compte des conditions matérielles et morales dans lesquelles elle eut lieu.

Après Strasbourg, les autres places de l'Alsace tombent successivement, excepté Belfort, que nous retrouverons dans la suite de notre travail et dans l'étude des opérations de l'armée de l'Est.

Tels sont les événements de la campagne de 1870 en Alsace. Nous allons maintenant étudier les opérations de nos corps de gauche en Lorraine.

OPÉRATIONS EN LORRAINE

I.

Pendant que le maréchal de Mac-Mahon livrait en Alsace, dans la journée du 6 août, la malheureuse bataille de Frœschwiller, le général Frossard, avec le 2e corps, éprouvait un grave échec à Spickeren, sur notre frontière de Lorraine.

De ce côté, nous voyons, après la reconnaissance du 2 août, nos différents corps se rapprocher de la frontière. Le 5 au soir, ils sont disposés de la manière suivante :

Le 2e corps est en avant de Forbach, avec une division à Spickeren, une à Stiring et la troisième formant réserve à OEttingen. Le lendemain 6, ce corps, qui paraissait en pointe et aventuré, devait faire un mouvement en arrière et venir s'établir sur la position de Calenbronn, beau plateau reconnu et étudié depuis longtemps, entre Saint-Avold et Sarreguemines, ou mieux entre la Rossel et la Sarre. En y concentrant les divers corps en temps opportun, on y aurait été, le 7 ou le 8, en bonne position pour livrer bataille.

Le 3e corps est placé derrière le 2e avec une division à Sarreguemines, une à Puttelange, une à Marienthal et une à Saint-Avold, formant ainsi une ligne mince et longue distante en moyenne de 16 kilomètres de la position de Spickeren.

Le 4e corps est à la gauche du 3e, occupant avec ses trois divisions Teterschen, Boulay et Boucheporn, observant les routes de Sarrelouis et prolongeant vers l'ouest le front de l'armée et la surveillance de la frontière.

Ces trois corps, 2e, 3e et 4e, sont placés sous les ordres du maréchal Bazaine ; mais cette disposition qui semblait nous

faire revenir au plan du maréchal Niel, est prise tardivement (5 août, 1 heure du soir) et d'une manière incomplète. En outre, le maréchal trouvait ses divisions placées sur une ligne trop allongée et à de trop grandes distances les unes des autres.

Derrière les 2e, 3e et 4e corps, la garde, qui représente la réserve, occupe Courcelles-Chaussy.

Enfin, vers l'extrême droite se trouve encore le 5e corps, qui occupe Bitche, mais qui est mis à la disposition du maréchal de Mac-Mahon. Le 6 août, ce corps va se trouver entre les deux masses françaises, appelé des deux côtés à la fois, et en même temps occupé sur son front par les démonstrations de l'ennemi. Comme d'autres corps placés dans des conditions analogues, par exemple celui de d'Erlon le 16 juin 1815, il restera à peu près inutile entre les deux batailles, et le 7, il sera entraîné dans la retraite et dans le désastre du 1er corps.

Quoi qu'il en soit, voilà quelles sont, le 5 au soir, les positions de nos corps de Lorraine. En étudiant la carte et en plaçant les armées allemandes vis-à-vis de l'armée française, comme nous allons le faire tout à l'heure, on voit que nos corps, quoique un peu espacés, sont cependant groupés convenablement, qu'ils sont plus rapprochés les uns des autres que les corps ennemis, en un mot qu'ils ont entre eux de bonnes relations stratégiques.

Si, le 6, prenant l'offensive, nos corps d'armée s'étaient portés en avant tous ensemble vers Volkingen et Sarrebrück, ils auraient été mieux concentrés que les corps opposés.

Malheureusement c'était l'ennemi qui devait, le 6, aborder la Sarre en grandes masses, pendant que nos corps d'armée devaient rester étendus le long de la frontière, sans renseignements positifs et sans rideau de cavalerie pour les couvrir à bonne distance. Ils vont ainsi être surpris par des attaques dont on ne prévoyait qu'imparfaitement la direction et le moment.

Du côté des Allemands, et à la même date, c'est-à-dire le

5 au soir, les 5e et 6e divisions de cavalerie se trouvent à petite distance de la Sarre, formant un rideau devant les Ire et IIe armées. Celles-ci sont à une certaine distance en arrière, ayant en première ligne, de Leebach à Hombourg, quatre corps, les VIIe et VIIIe, de la première armée, et les IIIe et IVe de la seconde. Les huit divisions de ces quatre corps sont à une distance moyenne de 24 kilomètres de Sarrebrück. Nous trouvons ensuite en échelons, sur la ligne de marche de la IIe armée, la garde, le IXe et le XIIe corps, et vers la droite le Xe. De sorte que, en résumé, huit corps allemands vont converger, le 6, vers le même point, Sarrebrüch, tandis que quatre corps français resteront étendus sur une longue ligne, de la Moselle à Sarreguemines, forcés de surveiller plusieurs débouchés à la fois. Les Allemands auront ainsi un des principaux avantages de l'offensive, tandis que les Français subiront un des principaux inconvénients de la défensive, qui consiste certainement dans l'incertitude du lieu et du moment de l'attaque.

Le 6, de grand matin, les Allemands reprennent leur marche en avant pour se rapprocher de la Sarre. Les reconnaissances de leur cavalerie s'approchent de la position du 2e corps français; elles croient apercevoir un mouvement de retraite sur Saint-Avold; elles en donnent avis, et les quatre corps allemands de première ligne précipitent leur marche, suivis à distance par les corps en arrière. Une division du VIIe corps passe par Volkingen et se dirige vers Forbach, menaçant le flanc gauche et le derrière de la position française. L'autre division du même corps franchit la Sarre au pont de Sarrebrück et menace la position de front. Cette division est soutenue par le VIIIe corps et, plus tard, par le IIIe. Vers midi l'action s'engage sérieusement entre les têtes des colonnes prussiennes débouchant de Sarrebrück et les deux premières divisions du 2e corps français.

Le commandant de ce corps tient ferme, parce qu'il veut couvrir des approvisionnements considérables rassemblés à Forbach et à Sarreguemines en vue de l'offensive, et parce

que, de plus, il sait qu'il a derrière lui à petite distance (16 kilomètres en moyenne) les quatre divisions du 3e corps. Il livre alors le combat de Spickeren.

La position française est formée par les hauteurs de Spickeren ; elle est appuyée à droite par la Sarre et à gauche par le village de Stiring. Le centre a pour point d'appui un éperon qui s'avance dans la vallée et qui flanque les parties voisines. Les abords sont difficiles, bien commandés par la crête, et l'ennemi ne peut déboucher que par les ponts de Sarrebrück, qui auraient dû être détruits dès l'instant que nous ne prenions pas l'offensive.

Une division du 2e corps forme la droite de l'ordre de bataille à Spickeren ; une deuxième division forme la gauche à Stiring ; la troisième forme la réserve à OEttingen.

Quelques travaux de fortification de campagne ont été exécutés sur le front.

L'action s'engage par l'artillerie et les tirailleurs. Jusqu'à 3 heures les Allemands sont contenus et la position reste intacte. Mais, à partir de ce moment, les Allemands reçoivent des renforts successifs et considérables qui manquent au corps français. Deux nouvelles divisions allemandes, les 5e et 16e, débouchent des ponts ; leur artillerie se déploie sur les hauteurs et renforce les batteries engagées ; comme à Wissembourg et à Wœrth, elles prennent bientôt la supériorité sur les batteries françaises, en raison de leur justesse et de leur portée. En même temps, les colonnes de compagnies de l'ennemi font des progrès vers notre aile droite. Elles essayent également de nous tourner à gauche. Grâce au village de Stiring, elles sont longtemps contenues de ce côté. Au centre, l'éperon de Spickeren est enlevé, mais avec de grandes pertes pour les assaillants. Néanmoins le corps français tient encore ; les échecs qu'il a éprouvés sont réparables, et les troupes ont généralement fait preuve d'une grande solidité.

Malheureusement, dans la soirée, vers 5 heures, la 13e division allemande commence à déboucher par la route de Sarrelouis à Forbach, et fait sentir son action. Elle ne trouve

devant elle que quelques détachements d'infanterie et quelques escadrons de dragons. Malgré une résistance énergique, ceux-ci sont obligés de céder à la supériorité du nombre. Dès lors la route de Saint-Avold, le chemin de fer et le télégraphe sont coupés. Plus de communication entre le commandant du 2e corps et le commandant en chef. Notre ligne de retraite est compromise.

Nos troupes se retirent alors sur les plateaux et de là sur Sarreguemines.

Nous perdons 300 tués, 1500 blessés et 2,000 disparus. Les Prussiens accusent une perte de 850 tués, 3,500 blessés, 372 disparus. Ces chiffres sont significatifs et montrent à la fois la vigueur de l'attaque et l'énergie de la résistance.

Pendant le combat du 2e corps, une division du 3e est restée à Saint-Avold, couvrant cette ligne d'opérations et observant la direction de Sarrelouis, signalée par le grand quartier général comme présentant des dangers sérieux ; les trois autres divisions du même corps se sont mises en mouvement vers Spickeren, mais tardivement, d'une manière décousue, d'après des ordres incomplets, et l'une d'elles sur une mauvaise direction. Elles arrivent sur les plateaux quand l'affaire est terminée. Laissées sans instructions, elles se retirent pendant la nuit vers le sud-est. Et le lendemain, 7 août, le 2e corps et une partie du 3e s'accumulent à Puttelange dans un certain désordre, ayant perdu une partie de leur matériel de campement, fatigués et ébranlés par les marches et contre-marches qu'on leur a fait exécuter.

Telle fut la bataille de Spickeren, où les Allemands obtinrent un nouveau succès, tandis que nous subissions un nouveau revers. Des deux côtés, les troupes engagées se conduisirent également bien, mais elles ne furent pas soutenues de la même manière. Du côté des Allemands, trois généraux de corps d'armée arrivent successivement sur le terrain, appelant à eux les troupes sous leurs ordres et les lançant vigoureusement au soutien les unes des autres. De notre côté, les ordres sont généralement donnés à une heure avancée de la journée, et, par suite, aucune division du

3e corps n'arrive en temps opportun au soutien du 2e. On peut se demander ce qui aurait eu lieu, si prévenus de bonne heure par le service des renseignements, — dépêche télégraphique de Metz, de 4 heures 40 du matin, — nous eussions poussé dès 6 heures de nombreuses reconnaissances de cavalerie sur la rive droite de la Sarre ; il est probable que nous aurions percé sur quelques points le rideau de l'ennemi et que, dans tous les cas, nous aurions rencontré partout ses escadrons en mouvement. Bientôt on aurait reconnu l'imminence d'une action importante. Entre 8 et 9 heures, on aurait vu les têtes des colonnes prussiennes et l'on n'aurait plus eu de doute sur l'affaire qui allait s'engager. Évidemment on aurait dès lors jugé prudent de porter en avant les quatre divisions du 3e corps ou tout au moins les trois divisions de la droite, en prévenant le 5e corps d'un côté, le 4e corps de l'autre, en demandant même en arrière l'appui de la garde comme réserve. Dès 10 heures, grâce au télégraphe, tous les ordres pouvaient être donnés et les troupes commencer leurs mouvements. Jusque vers 2 heures les choses se seraient passées comme elles ont lieu réellement. Mais, entre 2 et 3 heures, une division du 3e corps aurait fait son apparition vers la droite, entre la Sarre et Spickeren ; deux autres seraient venues appuyer notre centre ; une autre enfin se serait établie à Forbach. Il est évident qu'avec une supériorité numérique aussi considérable, nous pouvions prendre l'offensive et culbuter dans la Sarre la 14e division allemande épuisée, les têtes de colonnes des 5e et 16e qui commençaient seulement à déboucher, enfin contenir et repousser la 13e division, fatiguée d'une longue marche et certainement aventurée. A 6 heures, nous pouvions être maîtres du terrain. Et cela serait certainement arrivé si le soutien de nos différents corps les uns par les autres avait été mieux assuré.

II.

A la suite du combat de Spickeren, le 2e corps s'est retiré pendant la nuit sur Sarreguemines, comme nous l'avons dit

précédemment. Après quelques heures de repos, il a repris sa marche sur Puttelange, où il est arrivé dans l'après-midi avec une partie du 3e.

L'empereur Napoléon III, renonçant alors définitivement à toute idée d'offensive, donne l'ordre d'une retraite générale sur Metz. Il pense même ramener l'armée jusqu'à Châlons. Mais, le 9, il abandonne ce projet, qui pouvait avoir des conséquences fatales pour sa dynastie. Il prend la résolution de laisser à Metz les 2e, 3e et 4e corps avec la garde, en les plaçant sous les ordres du maréchal Bazaine, auquel il remet le commandement le 13 août. Il espère que cette armée de Metz menacera le flanc droit des armées allemandes et retardera leur marche sur la Meuse. Il pense en même temps que sa présence permettra de compléter les défenses de la place, car celle-ci, loin de pouvoir alors jouer un rôle important dans la guerre défensive, paralysait au contraire les manœuvres de l'armée en lui imposant l'obligation de ne pas s'éloigner et de la défendre.

Néanmoins, le 14, on revient sur l'idée de rester à Metz, on change encore de projet, et la retraite sur Verdun est décidée de nouveau. Les ordres sont donnés en conséquence, et c'est au moment où nous passions de la rive droite à la rive gauche de la Moselle qu'a lieu le combat de Borny ; mais avant de l'étudier, nous devons donner quelques détails sur les marches qui le précèdent.

L'armée française a exécuté sa retraite sur Metz du 7 au 14, de la manière suivante :

Le 2e corps, que nous avons vu arriver le 7 à Puttelange, se porte le 8 à Gross-Tonquin, le 9 à Remilly et le 10 à Mercy-le-Haut, sous les murs de Metz.

Le 3e corps se replie par la route directe de Saint-Avold sur Metz, et, le 8, prend position derrière la Nied, à Pont-à-Chaussy.

Le 4e corps se replie par la route de Sarrelouis, et, le 8, il se trouve aux Étangs, également derrière la Nied.

La garde est en réserve auprès de Silly.

Les 3e et 4e corps restent deux jours sur la Nied, où ils semblent un moment vouloir attendre l'ennemi. Mais, le 10, ils reprennent leur mouvement de retraite, et, le 11, l'armée arrive devant Metz. Elle s'y établit : le 2e corps est à droite vers Mercy, le 3e corps au centre derrière le ravin de Colombey, le 4e à gauche en avant du fort Saint-Julien, la garde en réserve. Le 6e corps, qui a été appelé de Châlons, arrive à Metz avec 3 divisions. Sa 4e division et sa réserve d'artillerie sont coupées par l'avant-garde de l'ennemi et forcées de rétrograder. Le 6e corps ainsi affaibli s'établit entre la Moselle et la Seille. L'armée compte alors environ 176,000 hommes.

Elle est tout entière groupée sous Metz ; sa nombreuse cavalerie est confondue avec les autres troupes ; on ne l'emploie pas, comme on aurait peut-être pu le faire, à éclairer au loin les flancs de la position, et surtout le cours supérieur de la Moselle. Elle aurait ainsi surveillé l'arrivée des colonnes ennemies et sans doute assuré la destruction des passages, dont la IIe armée allemande allait profiter quelques jours plus tard.

Quoi qu'il en soit, le 14 août, le maréchal Bazaine, à qui l'Empereur a définitivement remis le commandement la veille, fait exécuter le passage de la Moselle en arrière par les deux ailes. Le 3e corps, qui doit couvrir la retraite, est encore en position derrière le ravin de Colombey, lorsqu'il est attaqué par la Ire armée allemande.

Les Allemands ont profité habilement des sept jours qui viennent de s'écouler. Ils ont exécuté une vaste conversion qui les a amenés sur la Moselle et qui n'est pas sans analogie avec celle de la grande armée française autour d'Ulm en 1805.

Leur IIIe armée, représentant l'aile marchante, franchit les Vosges sur un large front et arrive, le 12, sur la Sarre, où son front d'opérations s'étend de Sarre-Union à Sarrebourg. Le 16, elle arrivera sur la ligne de la Meurthe vers Nancy, et, le 18, elle doit arriver sur celle de la Moselle. Pour ce mouvement, elle suit la route de Sarre-Union —

Dieuze — Moyenvic, et elle emploie en même temps les communications situées au sud de cette route.

La IIe armée se sert de la route de Saint-Avold — Pont-à-Mousson et des communications situées au sud jusqu'à la route de Sarre-Union — Dieuze. Elle marche en deux colonnes pricipales : à droite par Faulquemont, les IIIe et IXe corps; à gauche par Gross-Tonquin, le Xe corps, la garde et le XIIe corps. Vers l'extrême gauche, le IVe corps forme une colonne secondaire qui relie la IIe armée à la IIIe. Le 12, le front d'opérations est sur la ligne Faulquemont — Baronville. Le 14, la IIe armée atteint la Moselle vers Pont-à-Mousson; elle trouve devant elle quatre ponts fixes laissés intacts: le 16, elle fera jeter huit ponts militaires; elle disposera ainsi de 12 points de passage.

La Ire armée sert de pivot à la conversion. Elle ne fait par conséquent que de petites marches, et elle suit directement les corps français par la route Sarrelouis — Boulay — les Étangs et les communications situées au sud. Le 12, elle atteint la Nied allemande, avec le Ier corps à droite, le VIIe à gauche et le VIIIe en réserve. (Le Ier corps a rejoint la Ire armée depuis quelques jours. Comme nous l'avons dit précédemment, il avait été laissé en Allemagne à l'origine de la guerre, pour observer les frontières, ainsi que les IIe et VIe corps. Mais tous les trois ont été promptement appelés sur le théâtre des opérations et répartis : le Ier à la Ire armée, le IIe à la IIe et le VIe à la IIIe.) Le 13, la Ire armée atteint la Nied française et s'établit entre les Étangs et Pange; elle pousse ses avant-gardes jusqu'en vue de nos positions, de manière à conserver le contact. C'est là que nous la trouvons encore le 14.

L'ensemble du mouvement de l'armée allemande est couvert par un grand rideau de cavalerie. Les six divisions attachées aux trois armées les précèdent d'un ou deux jours de marche, dérobent leurs mouvements, fournissent chaque jour des renseignements sur le terrain et sur l'ennemi, et montrent une audace qui est favorisée par notre attitude défensive.

En résumé, à la date du 14, nous voyons l'armée fran-

çaise s'occupant à franchir la Moselle pour se mettre en retraite sur Verdun, pendant que la Ire armée allemande l'observe de très près, que la IIe passe le cours d'eau vers Pont-à-Mousson, enfin que la IIIe s'avance vers la Meurthe en appuyant sa droite à la gauche de l'armée voisine. L'ennemi occupe déjà la basse Alsace et une partie de la Lorraine. Il en bloque les places fortes avec les landwehrs et les troupes de garnisons qu'il appelle d'Allemagne.

C'est à ce moment qu'a lieu le combat de Borny.

Jetons d'abord un coup d'œil sur le terrain qui va servir de champ de bataille, et indiquons la manière dont les troupes y sont disposées.

Le 3e corps français, qui doit prendre la plus grande part au combat, est déployé derrière le ravin de Colombey, face à l'est et à cheval sur les deux routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, qui viennent se réunir derrière sa ligne de bataille à la ferme de Bellecroix. La gauche est appuyée au ravin de Vallières, et la droite au bois qui se trouve à l'ouest d'Ars-Laquenexy. Le 3e corps a ses quatre divisions déployées chacune sur deux lignes, de Grigy au Goupillon, sur un front d'environ 4,000 mètres. Le 4e corps, au nord du ravin de Vallières, se replie vers le fort Saint-Julien et passe la Moselle au nord de Metz, n'ayant plus qu'une seule division en position à Mey, vers les quatre heures du soir. Au même moment, le 2e corps se replie de l'autre côté vers le fort de Queuleu et passe la Moselle au sud de la ville, couvert par une brigade de la garde placée en arrière de Grigy. Les autres troupes de la garde sont derrière Borny. Le mouvement de retraite est ainsi en pleine exécution. Il aurait été terminé beaucoup plus tôt si la construction des ponts avait été plus rapide et n'avait pas été dérangée par une crue de la Moselle.

Cependant le Ier corps allemand est sur la Nied française, et ses avant-postes s'avancent sur la route de Sarrelouis jusqu'à hauteur de Retonfay et de Sainte-Barbe; le VIIe corps est également sur la Nied, et ses avant-postes s'avancent sur la route de Sarrebrück jusqu'auprès de Marsilly.

Le VIII^e^ corps est en réserve sur la Nied allemande. La 3^e^ division de cavalerie couvre l'aile gauche. Enfin, le IX^e^ corps, appartenant à la II^e^ armée, se trouve en position sur la route de Strasbourg par Château-Salins, assurant la communication des deux armées et pouvant, suivant le cas, appuyer l'une ou l'autre.

Le 14, la II^e^ armée devait passer la Moselle vers Pont-à-Mousson pour aller nous couper les routes de Verdun. La I^re^ armée devait rester en observation et se contenter de repousser les attaques qui pouvaient avoir lieu. Elle ne devait pas attaquer elle-même, afin d'éviter des complications imprévues. Mais les troupes allemandes étaient très animées par leurs succès antérieurs; celles qui n'avaient pas été engagées voulaient combattre à leur tour; en outre, elles nous avaient vus évacuer successivement devant elles les deux lignes de la Nied que nous avions fortifiées; elles croyaient enlever encore facilement la position de Colombey et rejeter nos arrière-gardes dans Metz. C'est pourquoi, dans l'après-midi, l'avant-garde du VII^e^ corps se rapproche et vient occuper le château d'Aubigny. Le général qui la commande s'aperçoit du mouvement de retraite de nos troupes. Immédiatement il en donne avis et il tente une attaque sur le ravin de Colombey, afin de nous retarder et de nous retenir. Vers quatre heures, l'action s'engage d'un bord à l'autre du ravin.

L'avant-garde du VII^e^ corps est bientôt soutenue par le corps tout entier et ensuite par le I^er^ corps, qui agit sur la route de Sarrelouis. La lutte est très vive et s'étend vers le nord, où notre 4^e^ corps revient rapidement sur ses pas et se déploie derrière le village de Mey.

Les Allemands, après de grands efforts, franchissent le ravin de Colombey, mais ne peuvent guère dépasser la crête occidentale. Ils restent sur ces positions pendant la nuit pour enlever leurs blessés, et ils se replient ensuite sur leurs anciens emplacements.

Quant à nous, après avoir contenu l'attaque de l'ennemi, nous reprenons notre mouvement de retraite, qui se trouve ainsi malheureusement retardé. Dès l'instant que nous vou-

lions définitivement nous retirer sur la Meuse, n'aurait-il pas mieux valu prendre une position plus rapprochée entre Queuleu et Saint-Julien : derrière les Bordes, par exemple? Nous aurions ainsi évité le combat, franchi plus rapidement la Moselle et gagné peut-être vingt-quatre heures. Néanmoins, au point de vue moral, il faut reconnaître que le combat de Borny servit à relever le courage des troupes, à leur rendre la confiance et à les préparer aux grandes batailles du 16 et du 18. Nous avions perdu 3,600 hommes tués ou blessés, mais les Allemands en avaient perdu 5,000.

III.

Nous arrivons à la journée du 15, pendant laquelle l'armée française reprend et achève son passage de la Moselle, se préparant ensuite à marcher sur Verdun, et pendant laquelle l'armée allemande continue l'exécution de son mouvement tournant autour de Metz.

Suivons successivement les mouvements des deux armées en commençant par l'armée française.

Trois routes conduisent de Metz sur Verdun; celle du nord par Briey n'est pas employée, parce qu'on craint qu'elle ne soit déjà occupée par un ennemi venant de Sarrelouis, et ensuite parce que, parcourant un pays accidenté, elle présente de nombreuses positions qui peuvent être difficiles à enlever; les deux routes du sud n'en font qu'une jusqu'à Gravelotte, et là elles se séparent pour se diriger l'une vers Doncourt, l'autre vers Mars-la-Tour, séparées l'une de l'autre par un intervalle d'environ 8 kilomètres. Le commandant de l'armée française choisit ces deux routes pour l'exécution de son mouvement, pensant avec raison qu'il pourra ainsi partager l'armée en deux colonnes convenablement liées l'une à l'autre et pouvant se soutenir en cas d'attaque. En conséquence, une division de cavalerie est envoyée au delà de Doncourt à Jarny, devant éclairer le terrain à l'ouest et au nord; une autre division de cavalerie

est envoyée à Mars-la-Tour, avec mission d'éclairer le terrain à l'ouest et au sud. Derrière ces deux divisions, l'armée doit former deux colonnes : celle de gauche comprendra les 6e et 2e corps, qui, n'ayant pas été engagés la veille, prennent position de bonne heure, l'un à droite et l'autre à gauche de la route, à hauteur de Rezonville, le 2e corps, repliant son aile gauche, de manière à surveiller le ravin de Gorze. La colonne de droite doit comprendre les 4e et 3e corps, le premier s'établissant à Doncourt, le second à hauteur de Verneville et repliant son aile droite de manière à faire face au nord. La garde et les parcs, à Gravelotte. L'armée française doit être ainsi fortement concentrée; elle peut faire face de tous côtés ; enfin elle est prête à se mettre en marche sur Verdun. Cette disposition d'ensemble paraît solide et bien appropriée. Malheureusement elle est prise tardivement par les raisons suivantes :

1° A cause de la crue de la Moselle qui, le 13, a nécessité l'allongement des ponts;

2° A cause du combat du 14 qui a retardé le mouvement de retraite;

3° Enfin à cause de l'encombrement produit dans Metz par nos immenses colonnes de bagages, qui viennent obstruer les passages et arrêter le mouvement des troupes.

La colonne de droite, 3e et 4e corps, souffre particulièrement de ces inconvénients et ne peut arriver en temps opportun sur les positions qui lui ont été assignées. Il faut ajouter que nous ne nous éclairons qu'à une distance peu considérable et que, le 15 au soir, si nous connaissons la présence de la cavalerie allemande vers Mars-la-Tour, nous ignorons l'arrivée de forces imposantes sur notre flanc gauche, vers le bas du ravin de Gorze.

Notre retraite exécutée plus tôt, plus rapidement et avec des reconnaissances plus étendues, aurait eu lieu probablement sans difficultés et sans combats importants.

Suivons maintenant les mouvements de l'armée allemande pendant cette même journée du 15.

Dans la Ire armée, dès que la retraite des troupes françaises est bien prononcée, le Ier corps est désigné pour rester

seul devant Metz, et les VII^e^ et VIII^e^ corps, appuyant à leur gauche, doivent prendre position entre la Seille et la Moselle, d'Arry à Pommerieux, à portée des ponts de Pagny et de Novéant.

Dans la II^e^ armée, l'avant-garde, composée d'une division de cavalerie à 3 brigades, et qui doit être renforcée plus tard de la brigade de dragons de la garde, part de Thiaucourt, où elle est arrivée le 14, marche vers le nord et vient couper la route de Verdun vers Mars-la-Tour. Elle s'engage de loin par son artillerie, avec notre division de cavalerie qui se replie sur Vionville. Cette avant-garde de cavalerie allemande est soutenue par le X^e^ corps, qui occupe Thiaucourt et Pont-à-Mousson. Une autre division de cavalerie passe la Moselle à Novéant; elle est suivie par le III^e^ corps qui vient de Cheminot, et ces troupes prennent position à l'entrée du ravin de Gorze.

Ainsi deux corps et environ deux divisions de cavalerie ont franchi la Moselle, font face au nord et menacent le flanc gauche de notre ligne de marche, à une distance moyenne de 12 kilomètres. Plus au sud, et dans cette même journée du 15, la garde arrive à Dieulouard; le IV^e^ corps, à Marbache; tous deux font face à l'ouest et semblent vouloir se diriger vers la Meuse. En arrière de ces quatre corps, le IX^e^, venant de Buchy, doit suivre le III^e^ sur la direction de Gorze; le XII^e^ prend position à Solgne, de manière à servir de réserve; le II^e^, qui arrive d'Allemagne et qui rejoint à grandes marches, se trouve le 15 à Han-sur-Nied. Le quartier général de la II^e^ armée est à Pont-à-Mousson. Celui du roi, à Herny.

Telles sont les positions des divers corps belligérants le 15 août. Le lendemain, 16, l'armée française compte reprendre sa marche sur Verdun et pense avoir seulement à repousser l'attaque des avant-gardes ennemies, 30,000 hommes environ. L'armée allemande pense atteindre nos arrière-gardes, mais elle nous croit plus avancés dans notre retraite que nous ne le sommes réellement; elle pousse ses colonnes en avant, l'une vers Saint-Hilaire et l'autre vers Mars-la-Tour, plutôt pour exécuter des reconnaissances offen-

sives que pour une bataille à laquelle elle ne croit que pour le 17.

Cependant le voisinage des différents corps et l'ardeur des généraux allemands amènent, le 16, la bataille de Rezonville.

La bataille de Rezonville peut donc être considérée comme une bataille de rencontre. L'armée française allait se mettre en marche; l'armée allemande continuait son mouvement tournant autour de Metz, et pensait avoir affaire seulement à des colonnes en retraite. Le choc a lieu entre les têtes des colonnes des deux armées au moment où, de part et d'autre, on ne s'attendait pas à un engagement aussi sérieux.

Le champ de bataille est limité au nord par la ligne Bruville — Saint-Marcel — la Malmaison; à l'ouest, par le ravin qui passe à Jarny et Mars-la-Tour; à l'est, par le ravin d'Ars-sur-Moselle ou de la Mance; enfin, au sud, par les bois de Vionville, de Saint-Arnoult et des Ognons.

La position française se trouve à l'est du champ de bataille, ayant son front marqué par la crête de la chaîne de hauteurs qui forme la berge occidentale du ruisseau de Rezonville; elle est appuyée à droite à Saint-Marcel, sa gauche est rapprochée des bois de Vionville et de Saint-Arnoult, qui deviennent ainsi un danger pour elle. L'intérieur est accidenté et présente quelques abris; les mouvements des diverses armes y sont faciles dans tous les sens. Les derrières offrent plusieurs lignes de retraite vers le camp retranché de Metz, et en même temps plusieurs positions de ralliement, entre autres celle du ravin de la Mance, qui doit devenir le théâtre d'une nouvelle lutte, le 18 août.

La position allemande, c'est-à-dire celle sur laquelle les troupes allemandes doivent s'établir et combattre, est oblique par rapport à la précédente; elle appuie sa droite au bois de Vionville; elle a son centre sur la hauteur de Flavigny, et sa gauche près du village de Vionville, mais s'étendant vers Mars-la-Tour, au fur et à mesure de l'arrivée des renforts. Les lignes de retraite sont sur la Moselle, à travers

des défilés, car la position est adossée à des pentes difficiles, et, en cas d'échec, les troupes allemandes peuvent éprouver de grandes pertes.

La ligne principale des deux positions que nous considérons est la route de Mars-la-Tour à Gravelotte, que l'armée allemande veut intercepter et que l'armée française veut conserver et dégager.

Les villages de ce champ de bataille sont solides, bien construits, susceptibles d'une bonne défense.

Les bois sont très étendus et peuvent cacher des masses d'infanterie considérables.

Les ravins sont raides sur certains points, mais sans avoir cependant une grande profondeur, le plateau lui-même ne se trouvant au-dessus du niveau de la Moselle que de 120 à 150 mètres au maximum.

L'ordre de bataille français est le suivant :

Deux divisions de cavalerie bordent, dans la matinée, le ravin de Mars-la-Tour, comme nous l'avons dit précédemment. Le 16 au matin, l'Empereur quitte l'armée et se rend à Verdun par la route de Doncourt; il emmène avec lui une brigade de chasseurs d'Afrique en remplacement d'une brigade de la garde, qu'il laisse dans cette partie du champ de bataille.

Derrière cette cavalerie, qui doit servir de rideau et éclairer au loin le terrain, nous trouvons à gauche de la route le 2e corps, qui est déployé sur la crête, au sud-ouest de Rezonville, occupant Vionville et Flavigny, comme postes avancés en avant de son front, et se couvrant sur sa gauche, vers le sud et vers le bois de Saint-Arnoult, par une de ses brigades et par la brigade Lapasset, formées en potence ; à droite de la route, nous trouvons le 6e corps, ayant 2 divisions déployées entre la route et Saint-Marcel, et sa 3e division en réserve.

Le 4e corps est en marche de Woippy sur Doncourt; appelé sur le champ de bataille dans la journée, il viendra former notre aile droite. Le 3e corps est entre Saint-Marcel et Verneville ; quand l'attaque prussienne se prononcera, il fera face au sud et servira de soutien aux 2e et 6e corps.

Enfin, la garde est à Gravelotte, et couvre notre gauche en même temps que notre ligne de retraite sur Metz. La force de l'armée est d'environ 155,000 hommes.

Dans le principe, on devait partir à 4 heures du matin et se diriger sur Verdun; mais la colonne de droite étant très en retard, le commandant en chef est forcé de remettre le départ à l'après-midi. Les bivouacs restent donc formés dans les 2e et 6e corps, et l'ordre de l'armée française se trouve être celui que nous venons d'indiquer, lorsque, vers 9 heures du matin, les colonnes allemandes débouchent sur le plateau et entament l'action. Plus tard, notre ordre de bataille fera une conversion et deviendra à peu près parallèle à la route de Verdun, par suite de l'arrivée de notre 4e corps et des manœuvres de l'engagement.

Quant à l'armée allemande, nous avons vu qu'elle a à Thiaucourt et en avant sur la route de Mars-la-Tour la 5e division de cavalerie avec le Xe corps, et vers Novéant la 6e division de cavalerie avec le IIIe corps. La 5e division part de grand matin et manœuvre sur le ravin de Mars-la-Tour; derrière elle, le Xe corps forme deux colonnes, une à droite, qui suit la cavalerie, une à gauche, qui se dirige sur Saint-Hilaire. La 6e division de cavalerie marche sur Gorze, suivie par une division du IIIe corps, pendant que l'autre division suit, plus à gauche, la route d'Onville à Tronville avec la réserve d'artillerie. Quand les avant-gardes ont signalé l'ennemi, une division du IIIe corps occupe le bois de Vionville, l'autre division se déploie et emporte le village du même nom; entre les deux s'établit la réserve d'artillerie, soutenue par la division de cavalerie. Ce premier front a environ 4,000 mètres de développement. Il est bientôt appuyé à gauche par la 5e division de cavalerie, qui se déploie au nord de Vionville avec ses quatre batteries. C'est là le premier ordre de bataille de l'armée allemande, qui doit être prolongé vers la gauche par l'entrée en ligne du Xe corps et, plus tard, vers la droite, par le VIIe.

Les troupes allemandes, en se déployant, refoulent devant elles nos avant-postes. La division de Forton recule devant

la 5e division de cavalerie allemande, et les postes avancés du 2e corps à Vionville et à Flavigny sont obligés de se retirer devant les divisions du IIIe corps. L'action est alors engagée. Il est environ 9 heures du matin.

La bataille peut se décomposer en quatre moments principaux, que nous allons suivre successivement.

Le premier moment dure de 9 heures du matin à midi. Notre 2e corps y lutte presque seul contre le IIIe corps allemand. Il a quelques avantages au début et il refoule les avant-gardes ennemies vers le bois de Gaumont. Mais bientôt une puissante ligne d'artillerie allemande couronne les crêtes entre Vionville et le bois de Saint-Arnoult, pendant que les deux divisions d'infanterie du IIIe corps combattent aux extrémités. Notre 2e corps est battu de front et de flanc par une artillerie supérieure. Il fait de grosses pertes. Néanmoins, il se maintient et perd peu de terrain. Vers onze heures et demie, le commandant en chef fait soutenir le 2e corps par la réserve d'artillerie, par un mouvement offensif du 6e corps, enfin par une charge de deux régiments de cavalerie. Les Allemands font également charger une de leurs brigades pour dégager leur centre. C'est dans cette charge que se trouve enveloppé le maréchal Bazaine, qui était au milieu de la ligne de feu, enlevant lui-même les bataillons de la division Bataille. Il est promptement dégagé, mais il se trouve séparé de son état-major, ce qui n'est pas sans inconvénient dans un semblable moment. Cependant, les mesures prises par le maréchal arrêtent vers midi les attaques des Allemands. L'action se ralentit. On en profite pour faire relever le 2e corps par les grenadiers de la garde, et alors commence le second moment dans lequel nous voyons les deux armées luttant presque de pied ferme en attendant chacune leurs renforts. C'est alors que notre 6e corps, appuyé du 3e, commence l'exécution d'une conversion qui doit l'amener sur le flanc de l'ennemi. Les Allemands lui opposent une artillerie nombreuse, quelques troupes d'infanterie qu'ils jettent dans le bois au nord de Vionville, et enfin une brigade de cavalerie (7e cuirassiers et 16e uhlans) qui, tournant Vionville, se déploie au nord,

entre la route et la voie romaine, et se jette intrépidement sur le 6e corps; elle traverse nos lignes, parcourant un espace de 2,200 mètres, mais elle vient tomber sous les sabres de la division Forton, qui lui fait éprouver de telles pertes, que 150 cavaliers seulement rejoignent leur armée. Néanmoins, grâce à ces efforts, les Allemands se maintiennent et retardent notre attaque, qui avait de grandes chances de succès en ce moment, la supériorité numérique étant pour nous et le IIIe corps ennemi étant fort épuisé.

Vers 3 heures, les renforts commencent à arriver de part et d'autre, et nous entrons dans le troisième moment de l'engagement. De notre côté, le 3e corps arrive en ligne, avec deux divisions qui se placent à la droite du 6e corps et avec une 3e division qui se dirige vers la Malmaison, afin de servir de réserve générale, couvrant à la fois notre gauche et notre ligne de retraite. Mais à peu près en même temps paraît le Xe corps allemand, qui renforce la gauche ennemie, et dont la réserve d'artillerie forme, entre Vionville et le bois situé au nord de la route, une seconde batterie d'environ 100 bouches à feu, à peu près aussi puissante que celle qui se trouve entre les deux divisions du IIIe corps. Il est vrai que les troupes du Xe corps viennent de faire une longue marche, et qu'elles sont épuisées de chaleur et de fatigue. Pendant ce troisième moment, l'action continue donc sur la longue ligne qui s'étend du bois des Ognons au nord de Mars-la-Tour.

Vers 5 heures commence le quatrième moment, et apparaissent de part et d'autre de nouveaux renforts.

Pendant qu'au centre le combat est entretenu par l'artillerie, notre 4e corps débouche de Bruville avec 2 divisions d'infanterie et une division de cavalerie. Il attaque vigoureusement la gauche prussienne. Il la rejette au sud de la route vers Tronville, en écrasant une brigade du Xe corps. Il se fait appuyer à droite par sa division de cavalerie. Mais celle-ci trouve devant elle 6 régiments allemands de la 5e division. Les deux cavaleries se chargent avec vigueur, sans résultats bien décisifs. Toutes deux, après l'engagement, se retirent en arrière. Du côté des Allemands, la tête

de colonne du IX^e^ corps arrive vers Gorze; la tête de colonne du VII^e^ occupe le bois des Ognons; le prince Frédéric-Charles, qui est arrivé sur le terrain depuis 4 heures, donne alors l'ordre de redoubler le feu de l'artillerie pendant 2 heures environ et d'exécuter ensuite une nouvelle attaque sur notre centre, en la combinant avec une attaque sur notre gauche. Mais toutes deux sont repoussées, et vers 7 heures le feu cesse de part et d'autre. Cependant, à 7 heures et demie, l'action recommence tout à coup, et la cavalerie allemande tente un nouvel effort. Elle échoue et, enfin, vers 8 heures et demie, la bataille se termine définitivement.

L'armée française a évidemment gagné du terrain par sa droite; mais l'armée allemande s'est maintenue sur la crête de sa position, d'où elle menace de très près notre ligne de marche; elle a conservé cette crête, dont la perte aurait pu amener pour elle un véritable désastre, en raison des défilés et des pentes dans lesquels elle pouvait être précipitée.

Nous perdons environ 16,000 hommes, les Allemands à peu près autant.

Chaque armée s'attribue la victoire. Mais on peut dire qu'elle était incomplète, aussi bien d'un côté que de l'autre; malheureusement, nous avions engagé presque toute notre armée, tandis que les Allemands avaient derrière eux des réserves bien plus puissantes que les nôtres.

On a remarqué que, dans cette bataille, nos efforts avaient été successifs et non simultanés; que si, à plusieurs reprises, nous avions eu la supériorité en corps présents, nous ne l'avions eue que bien rarement en corps agissants.

Des deux côtés, les diverses armes se conduisirent également bien.

La cavalerie montra de part et d'autre beaucoup de vigueur.

L'artillerie allemande était moins nombreuse, mais elle avait la supériorité de la portée, de la justesse et du calibre.

L'infériorité de notre matériel fut constatée à nouveau et d'une manière plus évidente encore que dans les engagements précédents.

IV.

Les deux armées couchent sur le champ de bataille.

Le lendemain 17, l'armée française évacue de grand matin la position de Rezonville et se replie sur celle d'Amanvillers. Les corps de droite se retirent par Vernéville, ceux de gauche par Gravelotte, tandis qu'une division du 3e corps, non engagée la veille, protège le mouvement en se déployant entre la Malmaison et le bois des Ognons. L'ennemi n'inquiète pas notre retraite, mais celle-ci est encore gênée par nos immenses convois, et c'est alors que des approvisionnements de vivres sont brûlés sur le bord de la route, pour éviter de les voir tomber aux mains de l'ennemi.

Dans l'armée allemande, le IXe corps débouche de Gorze et vient, vers 6 heures du matin, se déployer sur le plateau, au centre de la position de la veille, de manière à couvrir les IIIe et Xe corps, qui ont beaucoup souffert. Pour renforcer ces trois corps et livrer une nouvelle bataille, le XIIe corps, qui a couché à Pont-à-Mousson, part à 4 heures du matin pour Mars-la-Tour, où il arrive dans l'après-midi; la garde se dirige de Bernécourt sur le même point, où elle arrive à 4 heures. Le IVe corps reste sur la direction de Toul; le IIe corps arrive le soir à Pont-à-Mousson.

Dans la 1re armée, les VIIe et VIIIe corps achèvent de franchir la Moselle et viennent se déployer, face au nord, dans le bois de Saint-Arnoult et dans le bois des Ognons. Ils y arrivent vers une heure.

Sur la rive droite de la Moselle, le Ier corps fait des démonstrations contre la place.

Tels sont les événements de la journée du 17. L'armée allemande l'emploie à grouper tous ses corps le long de la route de Verdun, entre Mars-la-Tour et le ravin d'Ars. L'armée française l'emploie à se retirer de la position de Rezonville sur celle d'Amanvillers.

On s'est demandé si elle pouvait faire autrement.

Trois partis se présentaient au commandant en chef. Il pouvait :

1° Reprendre l'offensive et continuer la marche sur Verdun ;

2° Rester sur le terrain de la veille ;

3° Enfin, reculer pour se rapprocher de Metz.

Dans le premier cas, il fallait recommencer de grand matin le combat interrompu, avec les deux ou trois divisions qui n'avaient pas encore donné. Nous savons aujourd'hui que, jusque vers midi, ce parti présentait des chances de succès. Mais, le 17 août, on pouvait l'ignorer. En outre, l'artillerie annonçait une grande consommation de munitions et demandait à les remplacer. Les vivres n'étaient pas en quantité suffisante ; certains corps en avaient à peine pour la journée ; il fallait faire de nouvelles distributions. Les blessés étaient nombreux, et l'on devait les évacuer sur Metz. Il était donc fort difficille de combattre et de reprendre immédiatement la marche sur Verdun par les deux routes de Mars-la-Tour et de Doncourt. Il y avait bien encore une troisième route, celle de Briey, qui permettait de gagner Verdun en s'éloignant de l'ennemi, mais elle décrivait un arc de cercle dont nos adversaires tenaient la corde ; il aurait fallu, pour l'utiliser, pouvoir faire des marches supérieures aux marches allemandes, et l'on sait qu'en ce moment cela nous était à peu près impossible.

Le deuxième parti consistait à rester sur place pour se réorganiser et recommencer les opérations le 18. Mais le contact avec l'ennemi devait singulièrement gêner les distributions, les réapprovisionnements et l'évacuation des blessés ; il pouvait à chaque instant amener un nouvel engagement. En outre, le terrain ne présentait que des avantages relatifs.

Restait donc le troisième parti, qui consistait à reculer pour prendre en arrière une meilleure position, s'y fortifier, s'y reposer et se préparer à une retraite vers le nord. On exaltait évidemment le moral de l'ennemi ; on tendait à abaisser celui de l'armée. Mais, d'un autre côté, on gagnait du temps ; on pouvait espérer, en occupant une bonne position, de se voir attaquer par l'adversaire, de lui infliger de

grandes pertes, d'user ainsi son élan et sa supériorité, et de trouver ensuite une occasion favorable pour reprendre l'offensive. Il s'en est peu fallu que ce résultat ne se réalisât. La retraite sur Amanvillers paraissait ainsi le parti le meilleur et le plus sûr. Il est adopté par le commandant en chef, qui établit l'armée sur la position que nous allons décrire.

Cette position est formée par un contrefort qui sépare deux ravins : celui de la Mance et celui de Châtel-Saint-Germain. Son front est indiqué par la crête occidentale du contrefort, appuyé par l'auberge du Point-du-Jour, les fermes de Moscou, Leipzig, la Folie, Montigny-la-Grange et les trois villages d'Amanvillers, de Saint-Privat et de Roncourt ; il présente une longueur d'environ 14 kilomètres. Les abords sont bien découverts, vont en pente douce vers l'ennemi, peuvent être balayés de toutes parts par les feux de la défense et présentent quelques postes avancés, comme Sainte-Marie-aux-Chênes, la ferme de Champenois, le bois de la Cusse, Saint-Hubert et le village de Jussy.

Le flanc gauche est couvert par la Moselle. Le flanc droit est moins bien appuyé ; cependant on y trouvait le village de Saint-Privat, susceptible d'une bonne défense, et l'on pouvait, jusqu'à un certain point, compter sur son éloignement, par rapport à l'ennemi.

L'intérieur présente des couverts pour les réserves ; mais les communications y sont difficiles de la droite à la gauche.

Les derrières offrent plusieurs positions de ralliement : l'une est derrière le ravin de Châtel, l'autre est celle de Vigneul-les-Lessy. Ils offrent, en outre, deux lignes de retraite, qui sont les routes de Moulins et de Woippy.

L'armée française se déploie sur cette position et y prend l'ordre de bataille suivant :

A gauche, le 2e corps, derrière le Point-du-Jour et au-dessus de la route de Gravelotte à Rozerieulles ; il est couvert à l'extrême gauche, vers la Moselle, par la brigade Lapasset.

Ensuite vient le 3e corps, appuyé aux trois fermes de Moscou, Leipzig et la Folie.

Puis le 4e corps, appuyé à Montigny-la-Grange et à Amanvillers.

A notre droite, le 6e corps, qui devait d'abord occuper Vernéville, mais qui, s'y trouvant en pointe, aventuré et sans vues avantageuses, vient occuper Saint-Privat et Roncourt.

Une division de cavalerie de réserve est en arrière de la droite ; une seconde en arrière de la gauche.

La garde est en réserve au col de Lessy, avec la réserve d'artillerie de l'armée. Elle se trouve ainsi à la portée de la gauche, mais bien éloignée de la droite, qui doit être le plus violemment attaquée.

Les corps placés sur la ligne de bataille mettent en état de défense les villages et maisons du front de la position ; en outre, ils élèvent des batteries, ils creusent des tranchées-abris, utilisent les clôtures, et, sur quelques points, préparent plusieurs étages de feux. Malheureusement le 6e corps, qui est le plus exposé, arrive tard sur sa position, n'a pas de parcs d'outils et ne peut exécuter que des travaux très sommaires. Ce corps n'a, en outre, qu'une artillerie incomplète (54 bouches à feu) et pas de parc d'artillerie ; ses pièces n'ont guère chacune que 100 coups à tirer.

En résumé, le 17 août au soir, l'armée française se trouve établie comme nous venons de l'indiquer, pendant que l'armée allemande est déployée sur la ligne Mars-la-Tour—Tronville—Bois des Ognons et de Vaux. Cette dernière se dispose à attaquer le lendemain l'armée française, au moyen d'une grande conversion dont le pivot sera le bois de Vaux, pendant que l'aile marchante passera par Mars-la-Tour, Jarny, Batilly, Sainte-Marie-aux-Chênes et Roncourt.

L'armée allemande, sur le champ de bataille du 18, comptera 8 corps d'armée et environ 220,000 hommes, avec 726 bouches à feu. L'armée française comptera 5 corps et environ 130,000 hommes, avec 450 bouches à feu.

La bataille du 18 peut se diviser en trois parties :
Les préliminaires, de 6 heures du matin à midi ;
Le premier moment de l'engagement, de midi à 5 heures,

marqué par une sorte de combat traînant ou démonstratif, se développant de proche en proche, au fur et à mesure de l'entrée en ligne des corps allemands, et entretenu particulièrement par l'artillerie et les tirailleurs ;

Enfin, le second moment, de 5 heures à 8 heures, caractérisé par diverses attaques d'infanterie et qui finit par amener la décision de l'engagement.

Nous allons suivre successivement ces trois phases de la bataille.

Du côté des Allemands, les ordres sont donnés de la manière suivante : la IIe armée allemande doit s'avancer par échelons entre l'Yron et le ruisseau de Gorze, ou entre Ville-sur-Yron et Rezonville. Trois corps sont en première ligne, deux en deuxième et un en troisième. Dans la 1re armée, le VIIIe corps se ralliera à la droite de la IIe armée vers Rezonville, pendant que le VIIe occupera le bois de Vaux et surveillera les débouchés venant de Metz, entre Gravelotte et Rozerieulles. Le roi se tiendra, au début, sur la hauteur de Flavigny.

On veut ainsi marcher vers le nord et occuper d'abord la route de Conflans, puis suivre l'armée française, si elle a exécuté sa marche sur Verdun, ou continuer la conversion vers l'est et la rejeter dans la place, si elle a pris position de ce côté.

Le mouvement s'exécute comme il a été prescrit. De 6 heures à 9 heures, les divers corps se mettent en mouvement. Chacun d'eux se couvre d'une avant-garde formée, en général, d'une brigade d'infanterie, de 2 batteries d'artillerie et de la cavalerie ; ensuite vient une division prête à combattre, puis la réserve d'artillerie, et, enfin, la dernière brigade d'infanterie.

Vers 10 heures, le XIIe corps, placé à la gauche, arrive à Jarny ; la garde, qui vient ensuite, arrive à Doncourt ; le IVe corps, à Caulre ; le VIIIe corps, à Rezonville. En deuxième ligne se trouvent : le Xe corps qui se dirige sur Bruville, après avoir laissé passer le XIIe corps et la garde ; puis, le IIIe, qui, de Vionville, marche sur Saint-Marcel. En troi-

sième ligne nous trouvons le IIe corps, qui s'avance vers Bouxières. Pendant ce temps, le VIIe corps est toujours dans le bois de Vaux, servant de pivot à la conversion.

Jusqu'alors les reconnaissances de cavalerie n'ont, pour ainsi dire, pas aperçu l'ennemi. Nous remarquons ici que, le 17 et le 18 août, la cavalerie allemande se montre peu entreprenante, comparativement à ce qu'elle avait été depuis le début de la campagne. Le 14, elle précédait l'armée de plusieurs marches, tandis que, le 18, elle n'avait pas encore, à 10 heures du matin, de nouvelles positives d'un ennemi éloigné seulement de quelques kilomètres.

Mais, vers 10 heures, l'état-major allemand apprend que l'armée française est en position, face à l'ouest, entre Rozerieulles et Amanvillers; il ne sait pas encore que notre aile droite occupe Roncourt. Quoi qu'il en soit, l'ordre est donné de continuer le mouvement de conversion.

Le XIIe corps se dirige vers le bois de Ponty, au nord de Batilly; la garde vers Habonville; le IXe corps par Vernéville sur Amanvillers; le VIIIe corps sur Gravelotte.

Les corps de deuxième ligne suivent le mouvement; le Xe vers Batilly dans les traces du XIIe corps et de la garde; le IIIe vers Vernéville.

Le VIIe corps se rapproche de Rozerieulles.

Vers midi, les corps allemands rencontrent nos avant-postes, et l'engagement commence.

Nous ajouterons que, pendant cette grande conversion de l'armée allemande, on s'est contenté dans l'armée française de rapprocher les réserves; 2 batteries de la garde ont été envoyées au 6e corps; une brigade de voltigeurs a été placée derrière le 3e; une autre derrière le 2e; et la division de grenadiers a été envoyée vers le bois de Saulny.

Nous arrivons ainsi au deuxième moment, qui commence vers midi.

Le IXe corps allemand débouche le premier entre le bois des Genivaux et celui de la Cusse. Il engage d'abord son artillerie divisionnaire et bientôt son artillerie de corps, qui

se déploie auprès de la ferme de Champenois. Il attaque ainsi le 4e corps français.

L'état-major allemand croyait d'abord que l'armée française ne s'étendait pas au delà d'Amanvillers. Il pensait, en conséquence, attaquer directement la gauche avec le IXe corps et rabattre sur son flanc le XIIe corps et la garde. S'apercevant bientôt que nous occupons Saint-Privat et Roncourt, il agrandit son mouvement de conversion ; la garde se déploie entre Habonville, Saint-Ail et Sainte-Marie-aux-Chênes, pendant que le XIIe corps, se redressant vers le nord, doit venir se déployer entre Sainte-Marie et Jœuf.

Le IXe corps, de midi à cinq heures, attaque de front le 4e corps français en position à Amanvillers. Il déploie successivement toute son artillerie, bientôt renforcée d'une partie de celle du IIIe corps, vis-à-vis de la ligne française, à droite et à gauche du chemin de fer. Il la fait soutenir sur les deux ailes par son infanterie, qui occupe d'un côté le bois de la Cusse et de l'autre la ferme de l'Envie. Quelques batteries allemandes aventurées vers la ligne française sont sur le point d'être prises par la division Grenier, qui s'empare de 2 pièces. Le IXe corps gagne un peu de terrain, mais fait des pertes énormes. Sa ligne de bataille s'étend sur un front d'environ 3,000 mètres, jursqu'au village de Habonville, où commence le terrain de combat de la garde.

Celle-ci vient se former à la gauche du IXe corps et achève son déploiement vers deux heures. L'une de ses brigades occupe Habonville et sert d'appui au IXe corps, qui souffre toujours beaucoup ; les trois autres brigades occupent Saint-Ail et Sainte-Marie, sous la protection de 14 batteries qui, jusque vers cinq heures, entretiennent le combat, contre-battent l'artillerie française et cherchent à ébranler les troupes de notre 6e corps.

Le XIIe corps, arrivé à Batilly vers deux heures, continue son mouvement de manière à venir se déployer entre Sainte-Marie et Jœuf, vis-à-vis Montois. Il couvre son déploiement par son artillerie, qui vient prolonger vers le nord l'immense ligne de bouches à feu formée par les batteries du IXe corps, du IIIe, du Xe et de la garde. Vers cinq heures, le XIIe corps,

a achevé son mouvement, et sa droite va seconder la garde dans l'attaque de Sainte-Marie, pendant que la gauche descendra de Montois sur Roncourt.

Dans le même temps, les corps de réserve se rapprochent de la ligne de bataille. Le III^e^ est à Vernéville, en soutien du IX^e^, auquel il envoie une partie de ses pièces. Le X^e^ est à Batilly et sa réserve d'artillerie vient se déployer entre les batteries du IX^e^ corps et celles de la garde. Enfin, le II^e^ corps, qui paraît constituer la réserve générale de l'armée, arrive à Rezonville vers cinq heures.

Dans la I^re^ armée allemande et pendant le moment que nous considérons, le VIII^e^ corps a occupé le bois des Genivaux et a fait plusieurs attaques sur le front du 3^e^ corps; il a échoué et a été rejeté sur le bois. Mais vers sa droite, il est parvenu avec de grands efforts à franchir le défilé que forme la route sur le ravin de la Mance et à occuper de l'autre côté la ferme de Saint-Hubert.

Le VII^e^ corps a avancé sa droite vers Vaux et Jussy; mais il a échoué avec des pertes considérables devant le Point-du-Jour.

On peut résumer le deuxième moment de la bataille en disant que de midi à cinq heures l'engagement s'est développé progressivement sur tout le front, au fur et à mesure de l'arrivée en ligne des divers corps allemands. L'ennemi a enlevé nos postes avancés, Sainte-Marie-aux-Chênes, Champenois, le bois des Genivaux et Saint-Hubert; mais il a fait de grandes pertes, et le front de notre position est encore intact.

Vers cinq heures commence le dernier moment de l'engagement. La garde tente alors une première attaque sur Saint-Privat. Elle craint que la nuit n'arrive avant la décision de l'affaire et que l'ennemi n'en profite pour battre en retraite. En conséquence, une de ses brigades, avec des troupes du III^e^ corps, longe le chemin de fer et cherche à gagner le sud du village. Les trois autres brigades débouchant de Sainte-Marie marchent directement sur la face occidentale. Généralement ces brigades sont formées sur

trois lignes : l'une de tirailleurs, l'autre de colonnes de compagnies en soutien, et la troisième de colonnes de demi-bataillons. Elles s'avancent sur un glacis découvert et légèrement montant ; bientôt elles tombent sous notre feu et font des pertes telles qu'elles sont obligées de s'arrêter et de suspendre l'attaque (6,000 hommes en 10 minutes).

Mais alors l'artillerie du XII^e^ corps, celle de la garde et une partie de celle des IX^e^ et X^e^ corps, se réunissent pour battre Saint-Privat. Le village est écrasé sous une pluie de projectiles, et le commandant de notre 6^e^ corps, voyant que cette formidable canonnade prépare une nouvelle attaque qui va être tentée au nord par les Saxons, à l'ouest par la garde, au sud par le X^e^ corps, voyant en outre que son artillerie si inférieure est réduite au silence, que ses munitions sont en grande partie épuisées, enfin qu'aucun renfort ne lui arrive, le commandant du 6^e^ corps commence à retirer ses troupes vers les bois de Jaumont et de Saulny.

Vers six heures et demie, au moment où notre arrière-garde occupe encore le village, les Allemands reprennent leur attaque, préparée cette fois par une artillerie formidable et exécutée concentriquement par trois corps. La résistance devient impossible. Les derniers défenseurs de Saint-Privat sont tués ou pris. Notre aile droite est obligée de plier et recule sur la route de Woippy. Sa retraite est protégée par la division de grenadiers de la garde et par une partie de notre réserve d'artillerie, qui, arrivées trop tard pour empêcher la prise de Saint-Privat, couvrent au moins le mouvement rétrograde de notre 6^e^ corps et de l'aile droite du 4^e^.

Celui-ci, découvert sur la droite par la prise de Saint-Privat, se voit attaqué de front par le IX^e^ corps allemand, qui reprend son offensive. Il perd le village d'Amanvillers, sur lequel il s'était jusqu'alors appuyé, et il est obligé d'exécuter un changement de front l'aile droite en arrière. Ce mouvement est couvert par la défense énergique de Montigny-la-Grange, qui marque le point de brisure de notre ordre de bataille.

Vers la droite, les Allemands occupent donc Saint-Privat

et Amanvillers, sans dépasser ces deux points. Notre aile droite est rejetée sur la route de Woippy, mais sans être poursuivie.

Au centre, notre 3e corps a maintenu sa position.

Enfin, à notre gauche, le IIe corps allemand, arrivé à Rezonville à cinq heures, est lancé vers sept heures sur le Point-du-Jour pour forcer le défilé. Il est soutenu par le VIIe corps à droite et le VIIIe corps à gauche. Il attaque vigoureusement, mais il est repoussé et éprouve à son tour de grandes pertes.

A huit heures, le feu cesse et la bataille est terminée.

Nous avons perdu environ 12,000 hommes et les Allemands 20,000.

Pendant la nuit, les corps allemands bivouaquent sur le terrain où ils ont combattu. L'armée française bat en retraite et vient prendre position sous les murs de Metz.

On a remarqué qu'à la bataille de Saint-Privat, les deux armées combattirent avec une égale énergie, mais que la direction ne fut pas la même. Du côté des Allemands, le roi, le prince Frédéric-Charles et le général Steinmetz sont sur le terrain, au milieu de leurs troupes, depuis le matin jusqu'à huit heures du soir, poussant les corps au combat avec une grande énergie, renouvelant leurs efforts et redoublant les attaques malgré des pertes énormes et une résistance très vigoureuse. Le général en chef français, souffrant d'une forte contusion reçue l'avant-veille et n'appréciant pas sans doute toute l'importance de l'engagement, arrive tardivement sur le terrain, semble porter toute son attention vers sa gauche, tandis que le véritable danger était à sa droite, enfin laisse ses réserves en partie inactives et ne soutient pas à propos l'héroïque 6e corps. La réserve d'artillerie et les grenadiers de la garde, arrivant à cinq heures à Saint-Privat, pouvaient nous permettre de repousser la dernière attaque de l'ennemi, de conserver nos positions, peut-être nous donner la victoire. Que serait-il arrivé alors aux corps allemands, épuisés de marche et de combats? Il est permis de supposer que leur situation serait devenue très difficile.

V.

Le 19, pendant que l'armée française s'établit entre Lessy et le Sansonnet, les Allemands, sans perdre un instant, s'occupent d'investir la place avec les Ire et IIe armées, c'est-à-dire avec 7 corps représentant 200,000 hommes et 630 canons.

Ils forment en même temps une nouvelle armée dite de la Meuse, avec la garde et les IVe et XIIe corps. Cette nouvelle armée se met en marche sur Verdun, et nous la verrons bientôt prendre part aux opérations qui amènent la bataille de Sedan.

Les Ire et IIe armées allemandes s'établissent sur les deux rives de la Moselle, jettent des ponts pour assurer leurs communications et s'occupent activement de se couvrir d'ouvrages de campagne.

A partir de ce moment, on peut dire que les grandes opérations sont terminées en Lorraine.

Nous ne trouvons plus maintenant que des sorties d'une importance plus ou moins grande.

Le 26 août, l'armée française, qui compte environ 140,000 hommes, vient se déployer sur la route de Sarre-louis; mais, après une simple démonstration, elle rentre dans ses bivouacs.

Le 30, elle renouvelle le même mouvement; vers 4 heures elle attaque les positions prussiennes et obtient quelques succès. Le 31, le combat recommence, mais sans beaucoup de décision, et enfin l'armée reprend ses positions autour de Metz. Le 3e corps s'établit au nord-est vers Saint-Julien; le 2e au sud-est vers Queuleu; le 4e au sud-ouest vers le Saint-Quentin; le 6e au nord-ouest vers Plappeville; enfin la garde au Ban-Saint-Martin.

Vers le 9 septembre, on apprend la bataille de Sedan, et bientôt après la révolution du 4 septembre.

Les opérations deviennent de plus en plus difficiles; la pluie est continuelle; les troupes souffrent beaucoup; les

bruits du dehors sont rares, incertains, souvent exagérés; les nouvelles transmises par l'ennemi présentent la France comme étant dans un véritable état de décomposition et d'anarchie. On fait encore quelques sorties sur Lauvalier, Peltre, Colombey, Ladonchamps. Mais le nombre des blessés et des malades augmente chaque jour. Les vivres s'épuisent. On a mangé une grande partie des chevaux. Enfin, le 27 octobre, l'armée est obligée de capituler et est conduite tout entière prisonnière en Allemagne.

Tel est l'ensemble des opérations de la guerre de 1870 en Lorraine.

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment nous avions perdu Strasbourg et l'Alsace. Nous venons de voir dans celui-ci comment nous perdons Metz et la Lorraine. Et la série de nos malheurs est encore loin d'être épuisée, car nous devons maintenant nous transporter sur la Meuse et sur le champ de bataille de Sedan, où nous allons rencontrer un nouveau désastre.

SEDAN

I.

Nous entrons dans une nouvelle période de la campagne de 1870. Cette période commence le 20 août et finit le 4 septembre. Elle comprend d'abord les opérations stratégiques qui transportent de la vallée de la Marne dans celle de la Meuse l'armée française de Châlons et les IIIe et IVe armées allemandes; elle comprend ensuite la bataille de Sedan, l'événement le plus funeste et le plus déplorable de toute la guerre.

Le 20 août, l'armée de Châlons est à peu près organisée et se compose de quatre corps : les 1er, 5e, 7e et 12e.

Le 1er, qui a supporté le terrible choc de Frœschwiller, est à peine remis de cette défaite sanglante; il a reçu pour réparer ses pertes des réservistes sans instruction, armés de la veille, peu propres aux marches et aux combats. Il est fort de 40,000 hommes et compte 56 bataillons, 28 escadrons avec 120 bouches à feu; il est organisé en 4 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie.

Le 5e corps a suivi le 1er dans sa retraite; quoiqu'il ait été peu engagé, il est fatigué par de longues marches, et son moral est ébranlé. Il est fort de 25,000 hommes et compte 32 bataillons et 16 escadrons avec 90 bouches à feu; il est organisé en 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie.

Le 7e corps arrive de Belfort par chemin de fer. Une seule de ses divisions a été engagée; c'est celle que nous avons vue prendre part à la bataille de Frœschwiller; néanmoins ce corps a également souffert; il n'est pas ce qu'il

aurait pu être au milieu de circonstances plus favorables. Il est organisé en 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie; il compte 30,000 hommes, avec 38 bataillons, 13 escadrons et 90 bouches à feu.

Le 12e corps est un corps de nouvelle formation. Il comprend une division d'infanterie de marine, une division de régiments intacts venant du Midi et une division formée de régiments de marche et de régiments du 6e corps qui n'ont pas pu dépasser Frouard. Il a, en outre, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie. Sa force est de 45,000 hommes avec 40 bataillons, 16 escadrons et 96 bouches à feu.

L'armée de Châlons a, en outre, 2 divisions de cavalerie de réserve : une de cavalerie légère et une de cuirassiers; elles comptent 36 escadrons et 12 bouches à feu.

L'ensemble de ces forces est de 140,000 hommes et de 400 bouches à feu.

Mais bientôt cet effectif sera considérablement réduit par la masse des traînards, car nos corps ne sont pas habitués à la fatigue. En outre, la situation morale laisse à désirer. Beaucoup d'hommes sont découragés par leurs défaites antérieures. La discipline est relâchée. L'instruction est incomplète, au moins pour les réservistes. Par suite, l'armée de Châlons n'est pas encore capable de bien grands efforts; elle paraît plus propre à la défensive qu'à l'offensive; elle a besoin d'être refaite, reconstituée, reposée, redisciplinée, renforcée, réaguerrie par des combats partiels et bien préparés, livrés avec la supériorité du nombre. La retraite sur Paris présentait tous ces avantages. Malheureusement, comme nous le verrons tout à l'heure, on apprécie mal la situation de cette armée et l'on va lui demander des efforts disproportionnés.

Après avoir indiqué la force et l'organisation des armées françaises, nous devons indiquer celles des armées opposées.

Les armées allemandes qui prendront part aux opérations sont au nombre de deux. La première est l'armée du prince royal ou la IIIe armée. Elle comprend les Ve et XIe corps

prussiens, avec les Ier et IIe corps bavarois et la division wurtembergeoise, que nous avons déjà vus sur le champ de bataille de Wœrth; elle comprend, en outre, le VIe corps prussien, qui a été appelé d'Allemagne; elle compte donc 5 corps, une forte division d'infanterie et 2 divisions de cavalerie. En évaluant les corps à 26,000 ou 27,000 hommes, on voit que la IIIe armée est forte d'environ 150,000 hommes.

La IIe armée allemande est l'armée de la Meuse ou la IVe armée; elle est formée le 19 août, après les batailles sous Metz, avec la garde prussienne, le XIIe corps ou corps saxon et le IVe corps prussien, arrivé récemment d'Allemagne et qui a été employé jusqu'alors à établir la liaison entre les IIe et IIIe armées; elle comprend en outre 2 divisions de cavalerie, indépendamment de la division de cavalerie de la garde et de la division de cavalerie saxonne; elle est placée sous les ordres du *prince royal de Saxe*, et sa force est d'environ 80,000 hommes.

A la date du 20 août, ces deux armées occupent les positions suivantes : la IIIe, qui a ralenti sa marche pendant les batailles des 14, 16 et 18 août, et qui a repris son mouvement le 19, se trouve sur la rive gauche de la Meuse, entre Commercy et Neufchâteau; elle forme 3 colonnes qui marchent sur des directions parallèles avec un front de 20 kilomètres et qui paraissent devoir aborder la Marne entre Vitry et Châlons. A la même date, la IVe armée quitte les environs de Metz; elle pousse ses divisions de cavalerie vers la Meuse, et elle-même se trouve à peu près à hauteur d'Étain, paraissant vouloir se diriger à droite et à gauche de Verdun.

Voilà les forces en présence : d'une part, l'armée de Châlons, forte de 140,000 hommes, très éprouvée par des échecs antérieurs et présentant tous les inconvénients qu'offrent les organisations improvisées; d'autre part, les IIIe et IVe armées allemandes, fortes de 230,000 à 240,000 hommes et possédant, outre leur supériorité numérique, une grande supériorité d'instruction, d'organisation, de direction, d'artillerie et enfin de situation morale.

Quel est le théâtre d'opérations sur lequel ces trois armées doivent agir? Nous voyons que ce théâtre est borné au nord par la frontière neutre de la Belgique; à l'ouest, par la ligne Mézières-Reims; au sud, par la Marne et le versant septentrionnal des Faucilles; enfin, à l'est, par l'Argonne orientale, qui sépare la vallée de la Moselle de celle de la Meuse.

Il forme ainsi un vaste quadrilatère d'environ 120 kilomètres du nord au sud et de 100 kilomètres de l'est à l'ouest.

Les points stratégiques principaux sont : le camp de Châlons, où se trouve l'armée française; Reims, ville importante et embranchement de cinq lignes ferrées; Grand-Pré, la Croix-aux-Bois, le Chêne, passages de l'Argonne occidentale; Mézières, Sedan, Verdun, places fortes de la ligne de la Meuse; Stenay, Mouzon, Remilly, Donchery, ponts sur le même cours d'eau; Douzy et Carignan, points de passage sur le Chiers; Montmédy et Longwy, petites places sur la frontière de Belgique, couvrant la ligne ferrée des Ardennes; enfin, sur la portion du territoire occupée par les Allemands, Vitry, petite place sur la Haute-Marne, Bar-le-Duc, Sainte-Menehould.

Les lignes stratégiques naturelles sont : la Marne, l'Aisne, l'Argonne, la Meuse, le Chiers.

Les lignes de manœuvres sont : la ligne de Strasbourg à Paris, ligne d'opérations principale des deux armées, sur laquelle nous trouvons à la fois une grande route, un chemin de fer à deux voies (celui de l'Est) et un canal (celui de la Marne au Rhin); ensuite la route de Châlons à Metz par Verdun, avec un chemin de fer non terminé; puis la ligne des Ardennes, se reliant à Châlons par l'embranchement Reims — Mézières. Ce sont là les directions principales susceptibles de jouer le rôle de lignes d'opérations. Il y a, en outre, un grand nombre de lignes transversales allant du nord au sud, et susceptibles de jouer le rôle de lignes de communication; parmi ces lignes, nous citerons : la route de Vitry à Vouziers par Sainte-Menehould et la vallée de l'Aisne, et la route de Bar-le-Duc à Buzancy par Clermont,

à l'est de l'Argonne. Nous ajouterons que la contrée dont nous parlons est sillonnée de chemins nombreux et en bon état, susceptibles de faciliter tous les mouvements des troupes.

Si nous passons à l'étude des plans de campagne, nous voyons que les Allemands vont chercher à gagner du terrain pour compléter leurs premiers succès, empêcher les armées françaises de se réorganiser, et s'emparer de Paris, s'ils en trouvent la possibilité. En même temps, ils doivent surveiller particulièrement la direction Metz — Châlons, par laquelle un effort pourrait être tenté pour secourir l'armée française de Lorraine.

Quant à l'armée de Châlons, deux plans de campagne s'offrent pour elle.

Le premier consiste à la ramener sous Paris pour l'y renforcer et y faire la guerre défensive. On pourra ainsi rétablir la discipline, rendre la confiance aux troupes par des combats de détail, rallier les 13e et 14e corps déjà à peu près organisés, fournir de bons cadres pour de nouvelles formations, affaiblir les Allemands en les attirant loin de leur base, utiliser le grand camp retranché de Paris et les immenses ressources qu'il renferme, enfin en rendre l'investissement presque impossible en prenant des positions de flanc, qui allongeront considérablement la ligne défensive et qui étendront beaucoup la surface à envelopper. Mais, en même temps, on paraît abandonner l'armée de Metz, on affaiblit le moral du pays par l'aveu d'une impuissance momentanée; enfin, sous le rapport politique, on porte un nouveau coup au prestige du gouvernement impérial, déjà si fortement entamé. Tels sont les avantages et les inconvénients du premier parti qui se présente.

Le second consiste à reprendre l'offensive et à marcher rapidement dans la direction du nord-est, entre la frontière de Belgique et les IIIe et IVe armées allemandes. On espère les surprendre par un mouvement inattendu, gagner sur elles quelques marches et venir tout à coup déboucher sur le plateau qui s'étend entre Étain et Briey. Là, on prendra

à revers les Ire et IIe armées ennemies; si l'armée de Metz débouche en temps opportun, les deux premières armées allemandes seront écrasées ou tout au moins forcées de se retirer sur les deux autres. De Châlons à Étain, en passant par Vouziers et Stenay, il y a six jours de marche, peut-être sept, en remontant plus au nord pour s'éloigner davantage de l'armée du prince royal. Si l'on parvient à tromper l'ennemi, à lui dérober le commencement de la manœuvre, à gagner deux ou trois marches, on débouchera sur le plateau d'Étain 48 heures avant la IIIe armée allemande, et l'on combattra avec 300,000 hommes contre 250,000. Cette seconde combinaison stratégique paraît avoir ainsi quelques chances en sa faveur. Il faut ajouter qu'elle présente encore l'avantage d'arrêter l'ennemi dans sa marche sur Paris, de le surprendre, de reporter la guerre vers la frontière, et de tendre à la réunion de nos forces. Mais que de conditions à remplir pour en assurer le succès! D'abord, il faut tromper un ennemi qui, depuis le commencement de la campagne, a toujours été bien renseigné et s'est éclairé avec beaucoup de soin; il faut ensuite une résolution prompte, imprévue, vigoureuse; puis il faut une direction bien décidée et tout à fait inébranlable; il faut encore une grande confiance, non seulement dans la possibilité de la manœuvre, mais dans son succès; enfin, il faut des troupes lestes, bonnes marcheuses, bien disciplinées, solides et capables de se battre momentanément dans la proportion de un contre deux. On va, en effet, exécuter une marche de flanc, et le corps le plus rapproché de l'ennemi peut être attaqué par des forces supérieures; en outre, devant Metz, les Ire et IIe armées allemandes doivent occuper une position centrale qui rendra difficile la simultanéité de nos attaques. Évidemmeut, dans l'état des choses, un grand nombre des conditions indiquées nous manquent. L'armée de Châlons, à peine organisée, ne peut guère exécuter des opérations auxquelles les meilleures troupes du premier Empire auraient à peine suffi. Dans la situation où elle se trouve, ses efforts pour débloquer l'armée de Metz risquent de nous donner deux armées bloquées au lieu d'une. On risque même davantage, on risque un dé-

sastre, car on va exécuter une manœuvre téméraire avec des troupes peu solides, en présence d'ennemis qui, depuis le début de la guerre, ont montré beaucoup de vigueur, de décision, de résolution, d'aptitude aux marches et aux manœuvres. Enfin, au point de vue politique, on veut surtout prévenir une révolution; mais, en ne réussissant pas, ne va-t-on pas la provoquer!

Tous ceux qui voyaient de près l'armée, — le général en chef tout le premier, — penchaient pour le premier plan de campagne, sentaient les dangers du second et reconnaissaient la vérité de ce principe : qu'il ne faut demander aux troupes que des efforts proportionnés. Mais à Paris, loin des troupes, on n'apercevait que les dangers du gouvernement et les périls politiques de la retraite, sans se préoccuper assez de l'armée et de sa composition. Pendant plusieurs jours on reste dans l'incertitude, hésitant entre les deux projets. Enfin une dépêche venue de Metz et annonçant l'éventualité d'une sortie vers le nord-ouest, les instances du gouvernement de Paris, les considérations politiques, les adjurations du ministre de la guerre finissent par triompher de toutes les hésitations et par décider la marche vers la Meuse.

C'était décider en même temps la perte de l'armée de Châlons, celle de la dynastie, celle de l'armée de Metz, enfin, celle de la France.

Cependant, il faut remarquer qu'il y avait encore un troisième parti à adopter, mais auquel on ne paraît pas avoir beaucoup songé. C'était de prendre une position de flanc, non plus vers le nord, mais vers le midi, sur la haute Marne, vers Langres ou sur la haute Seine vers le Morvan. On menaçait de même les communications de l'ennemi, on le retardait dans sa marche sur Paris, et l'on ne courait plus le danger d'être acculé à la frontière. Il est vrai qu'on ne se rapprochait pas immédiatement de l'armée de Metz, et que l'on ne donnait pas satisfaction à l'opinion publique. Néanmoins, on sait aujourd'hui que cette manœuvre eût été excellente pour prolonger la guerre et qu'elle aurait peut-être embarrassé les Allemands.

Dans tous les cas, des divers plans qui s'appliquaient à notre position du 20 août, on paraît avoir adopté le plus dangereux.

II.

Le 21, l'armée française quitte le camp de Châlons et vient s'établir à Reims. C'était une position intermédiaire qui permettait l'exécution de l'un ou l'autre des deux premiers plans de campagne dont nous avons parlé précédemment.

Le nombre des traînards et l'indiscipline des troupes dans cette première marche donnent fort à réfléchir. Néanmoins, dans la nuit du 22 au 23, le mouvement vers le nord est décidé définitivement.

Le 23, l'armée quitte donc la ligne de la Vesle et se porte sur la Suippe. Elle est précédée de la division de cavalerie légère qui se porte sur Montbois et observe les défilés de l'Argonne ; elle marche en 4 colonnes ; chaque corps d'armée formant sa colonne particulière ; le 7e corps, à droite, part de Sillery et vient bivouaquer vers Dontrieu ; le 1er corps, qui marche à la gauche du 7e, arrive à Béthéniville ; le 5e à Pont-Faverger ; le 12e vers Saint-Mesme. La division de cuirassiers suit l'armée à une journée en arrière. La longueur de cette première marche est d'environ 24 kilomètres ; le front, de 16.

Les 24 et 25, le mouvement continue dans le même ordre, et de la Suippe l'armée se porte sur l'Aisne ; le 25, le 7e corps est à Vouziers ; le 1er à Attigny ; le 5e et le 12e vers Rethel, où ils sont rejoints par la division de cuirassiers. La division de cavalerie légère se porte de Montbois au Chêne-Populeux. On voit que la vitesse de la marche s'est déjà ralentie ; on voit, en outre, que des nécessités de ravitaillement ont forcé de serrer les troupes vers la gauche pour les rapprocher du chemin de fer.

Le 26, le mouvement reprend et l'armée paraît vouloir se diriger sur Stenay ; nos 4 corps exécutent un mouvement

de conversion; pendant que le 7e corps reste à Vouziers et sert de pivot, le 1er s'avance sur Semuy; le 5e se dirige sur Quatre-Champs et Belleville; le 12e sur Tourteron. La cavalerie légère est aux Grandes-Armoises; les cuirassiers sont à Attigny. Des reconnaissances du 7e corps, poussées au delà de Grand-Pré et de Buzancy, commencent à rencontrer de la cavalerie prussienne; elles font quelques prisonniers qui donnent des renseignements sur deux armées allemandes marchant vers le nord par Sainte-Menehould et Varennes.

Le 7e corps prend alors position en avant de Vouziers, sur la rive droite de l'Aisne et s'apprête à soutenir un engagement défensif.

Le 27, toute l'armée se prépare à rejoindre le 7e corps et à livrer bataille. Nos corps étaient alors bien groupés; on conservait de l'espace autour de soi pour manœuvrer; si l'on avait livré bataille en ce moment, on se serait évidemment trouvé dans des conditions beaucoup plus favorables que celles où l'on se trouva plus tard devant Sedan.

Nous allons du reste nous en rendre compte en suivant les mouvements des armées allemandes pendant les journées des 25, 26 et 27 août.

Le 25, la IIIe armée a débouché dans les plaines de Champagne; sa cavalerie a dépassé Châlons; trois corps, le IIe bavarois avec les Ve et XIe corps prussiens sont disposés sur un front d'environ 20 kilomètres, entre Charmont et Faremont par Heiltz-l'Évêque; le Ier corps bavarois est à Bar-le-Duc; la division wurtembergeoise à Sermaise; le VIe corps se trouve plus au sud vers Vassy avec une division de cavalerie.

A la même date, l'armée de la Meuse avait ses divisions de cavalerie vers Sainte-Menehould et ses trois corps d'infanterie disposés sur un front d'environ 30 kilomètres entre Laheycourt et Dombasle.

Le quartier général du prince royal était à Revigny; celui du prince de Saxe à Fleury; celui du roi à Bar-le-Duc.

On voit que les corps allemands présentaient une dispo-

sition échelonnée la gauche en avant; ils restaient ainsi, dans une certaine mesure, liés aux deux armées de Metz, et, le cas échéant, ils pouvaient plus facilement faire front vers le nord.

Le 26, la marche devait continuer vers l'ouest; mais, dans la soirée, les rapports des reconnaissances, les indiscrétions de nos propres journaux, et des renseignements précis venant de Paris par Londres, annoncent la marche de l'armée de Châlons vers le nord-est. Aussitôt de nouveaux ordres sont donnés, et, le 26 août, les deux armées allemandes changent leur direction de marche et se dirigent vers le nord.

Dans l'armée de la Meuse, le XII^e^ corps part de Dombasle, marche d'abord sur Varennes, puis sur Dun. La garde part de Triaucourt et prend la route de Buzancy. Elle est suivie en échelon par le IV^e^ corps. La marche est couverte par les quatre divisions de cavalerie qui, dans la journée même du 26, rencontrent, comme nous l'avons dit, les troupes françaises.

Le 27, l'armée de la Meuse doit être à même de barrer aux Français la route de Stenay, et, pour la soutenir, deux corps de la II^e^ armée, les II^e^ et III^e^, sont détachés des environs de Metz et portés sur le plateau d'Étain.

Dans la III^e^ armée, les deux corps bavarois, passant par Clermont et Varennes, se dirigent vers Champigneulles, soutenant ainsi les troupes de la IV^e^ armée. Le V^e^ corps, partant de Heiltz-le-Maurupt, se dirige sur Grand-Pré; le IX^e^, venant de Heiltz-l'Évêque, se dirige sur Montbois; ces deux corps sont, le 27, à l'ouest de l'Argonne et au-dessous de Sainte-Menehould. Ils sont couverts par une division de cavalerie sur leur front et par une autre sur leur flanc gauche; le VI^e^ corps protège les derrières vers Blesmes; les Wurtembergeois sont derrière le V^e^ corps.

On voit ainsi que, le 27, les quatre corps français sont groupés au nord de la route de Vouziers — Stenay, prêts, suivant les circonstances, à faire face au sud ou à reprendre leur mouvement vers la Meuse. Depuis le 25, ils ont donc gagné peu de terrain et ils ont perdu l'avance de leurs deux

premières journées de marche. Au même moment, les corps allemands marchent vers le nord à droite et à gauche de l'Argonne. L'armée de la Meuse est à hauteur de Dun-sur-Meuse; les deux corps bavarois à hauteur de Clermont; enfin les V^e^ et XI^e^ corps au sud de Sainte-Menehould. Ces divers corps forment ainsi une disposition échelonnée la droite en avant.

Dans la soirée du 27, et à la suite d'un petit combat d'avant-garde à Buzancy, le général en chef de l'armée française reconnaît toutes les difficultés que présente la marche sur Metz. Il veut se retirer d'abord vers l'ouest, puis sur Paris. Les ordres sont donnés en conséquence pour le 28. Mais, dans la nuit du 27 au 28, deux dépêches successives du ministre de la guerre, extrêmement pressantes, contenant la sommation formelle de marcher sur Metz, au nom du gouvernement de Paris qui redoute une révolution, viennent changer de nouveau la face des choses et rejeter notre malheureuse armée sur la direction de l'est et au milieu des dangers qui doivent amener sa perte.

Le 28, nous reprenons, en effet, la marche vers la Meuse sur deux directions et en deux colonnes; à droite, le 5^e^ corps, qui a déjà fait une contremarche vers le Chêne, se reporte en avant vers Belval de manière à rejoindre la route de Stenay; il est suivi par le 7^e^ corps, qui se porte sur Boult-aux-Bois; à gauche, le 12^e^ corps marche sur la Besace, et derrière lui le 1^er^ corps doit bivouaquer au Chêne. La première colonne se dirige ainsi sur Stenay et la seconde sur Mouzon. La division de cavalerie légère précède l'armée. La division de cuirassiers la suit.

Mais la cavalerie prussienne se montre de plus en plus nombreuse sur notre flanc droit; elle côtoie de très près les les 5^e^ et 7^e^ corps; le temps est mauvais; les routes difficiles; nos soldats sont très fatigués par les marches et contremarches que vient de produire le changement de direction des opérations; ils commencent à montrer de l'inquiétude et de la défiance; l'indiscipline s'accuse davantage; enfin les bagages mêlés aux troupes forment « des encombre-

ments inextricables d'hommes, de voitures et de chevaux ». En outre, les corps allemands semblent se rapprocher beaucoup ; on craint d'avoir affaire à des forces supérieures si l'on veut passer la Meuse à Stenay. C'est pourquoi on se décide à franchir le cours d'eau plus au nord en cherchant à dépasser l'ennemi.

En conséquence, le 29, le 12e corps se dirige sur Mouzon et y passe la Meuse ; le 1er corps marche sur Raucourt pour aller le lendemain franchir le cours d'eau à Villers ; le 5e doit marcher de Belval sur Beaumont ; enfin le 7e marche de Boult-aux-Bois sur la Besace ; mais, en raison de la fatigue des troupes, ce dernier corps est forcé de s'arrêter et de bivouaquer à Oches.

Le même jour, c'est-à-dire le 29 août, nous voyons, le matin, six divisions de cavalerie allemande occupant Nouart, Buzancy, Grand-Pré, Vouziers et Suippes ; derrière ce rideau, nous voyons la IVe armée avec le XIIe corps sur les deux rives de la Meuse, la garde à Bantheville et le IVe corps à Montfaucon ; nous voyons la IIIe armée avec ses deux corps bavarois vers Varennes, ses Ve et XIe corps en avant de Sainte-Menehould avec les Wurtembergeois, enfin son VIe corps en réserve. Dans le courant de la journée, les Allemands se rapprochent, et, le soir, la IVe armée est sur la rive gauche de la Meuse, pendant que la IIIe armée est arrivée à sa hauteur sur la ligne Montbois — Grand-Pré — Champigneulles. L'état-major allemand suppose l'armée française concentrée en arrière de Buzancy et prend toutes ses dispositions pour lui livrer bataille dans la journée du 30.

Ainsi donc, le 29, les armées belligérantes se sont rapprochées. Nos 5e et 7e corps sont maintenant en contact direct avec l'ennemi ; ils ne peuvent plus exécuter leurs mouvements qu'en combattant et avec de grandes difficultés. Le 7e, dans sa marche sur Oches, a eu ses arrière-gardes engagées presque constamment. Le 5e, qui n'a pas reçu ses ordres de mouvement, tombés aux mains de l'ennemi, a été forcé de livrer un combat à Nouart sur la direction de Stenay ; puis, après la réception de nouveaux ordres, il est

obligé d'exécuter une marche de nuit extrêmement pénible pour se rendre à Beaumont ; il arrive à ses bivouacs épuisé de fatigue et de besoin ; il s'y établit dans l'obscurité, se garde mal et va se laisser surprendre dans la journée du 30.

Le 30, les deux armées allemandes, déployées sur un front de 36 kilomètres, marchent droit au nord, en colonnes de corps d'armée ou de divisions, pensant dans la journée livrer une bataille décisive à l'armée française. Elles avancent appuyant leur droite à la Meuse et leur gauche vers le Chêne à la ligne du Bar. Elles trouvent devant elles le 5e corps français, destiné à former l'arrière-garde de l'armée et à protéger le passage des autres corps sur la rive droite de la Meuse. Le 5e corps ne devait se mettre en mouvement que dans l'après-midi pour se reposer de ses fatigues précédentes. Malheureusement la division d'infanterie et la cavalerie, qui couvraient les bivouacs du corps d'armée, se gardaient mal et s'éclairaient à faible portée, croyant que l'ennemi avait été distancé par la marche de nuit.

Tout à coup, vers midi et demi, le IVe corps allemand, soutenu à droite par le XIIe, à gauche par le Ier bavarois, débouche sur la position française et surprend complètement notre 5e corps. Malgré une résistance vigoureuse, nos troupes sont culbutées de leur première position aux environs de Beaumont. Elles reprennent une seconde position, en arrière et sur les hauteurs en avant de Mouzon. Elles y tiennent énergiquement jusque vers six heures du soir. Mais alors, attaquées par trois corps ennemis, écrasées par une artillerie très supérieure, elles sont rejetées sur la rive droite de la Meuse. En vain le 12e corps français cherche, de la rive droite à protéger la retraite ; en vain un régiment de cuirassiers, le 5e, se sacrifie pour couvrir le pont de Mouzon : notre corps d'armée est refoulé en grand désordre sur la rive droite du cours d'eau, après avoir perdu 1800 hommes tués ou blessés, 3,000 prisonniers, 19 canons, 8 mitrailleuses et la plus grande partie de ses bagages. Le IVe corps allemand est, de son côté, fort éprouvé, car il

perd 3,000 hommes tués ou blessés; les pertes des Saxons et des Bavarois sont de 500 hommes environ.

Pendant ce temps, notre 7e corps avait continué son mouvement vers le nord. Mais, serré de près par le Ve corps allemand et une partie du Ier corps bavarois, embarrassé par ses équipages, il se défend péniblement. Il finit cependant par atteindre la Meuse vers Remilly; il la franchit et rejoint enfin Sedan.

Quant à nos deux autres corps d'armée, pendant cette même journée du 30, le 12e était resté sur les hauteurs de la rive droite de la Meuse auprès de Mouzon, et avait couvert la retraite du 5e; le 1er corps s'était avancé jusqu'à Carignan avec la division de cavalerie légère; l'Empereur s'était établi à la ferme de Baybelle, au milieu de ces deux corps d'armée. Mais le soir, à la suite des nouvelles de la journée, l'ordre est donné de rétrograder sur Sedan. L'armée va s'y concentrer, renonçant pour la seconde fois à la marche sur Metz.

Le 31, dans la matinée, le ralliement s'effectue.

Le 7e corps achève de se réunir à Sedan et va prendre position à l'ouest de la ville, derrière le ravin de Floing.

Le 5e corps arrive également dans la matinée, après une nouvelle marche de nuit très fatigante, et s'établit au grand camp sous les remparts de la place.

Le 12e corps, avec la division de cuirassiers, revient de Mouzon sur Bazeilles, où il s'établit face à l'est, à cheval sur la route de Montmédy et derrière le ravin de Givonne.

Enfin, le 1er corps, avec la division de cavalerie légère, revient de Carignan sur Sedan par la route de la montagne; il se dirige d'abord sur Illy, où il compte prendre position pour marcher le lendemain dans la direction de Mézières, mais il est ramené plus au sud et il vient s'établir à l'ouest de Daigny et de Givonne, à la gauche du 12e corps qui s'étend jusque vers la Moncelle.

Toute l'armée française se trouve ainsi, le 31, réunie autour de Sedan, place d'une importance secondaire, dépour-

vue d'approvisionnements et qui ne peut être par elle-même que d'un faible secours.

Nos corps d'armée sont épuisés de fatigue, affamés, peu disciplinés et très ébranlés par leurs marches, leurs contre-marches et leurs échecs antérieurs. Ils se placent sur le terrain à peu près comme ils le peuvent, sans prêter grande attention aux obstacles qui auraient pu les couvrir et sans chercher à avoir des nouvelles de l'ennemi par des reconnaissances de cavalerie.

Du reste, l'état-major de l'armée ne s'attend pas à une attaque ; il sait que l'ennemi est proche ; mais, trompé par des renseignements venus de Paris et donnés avec assurance, il attribue seulement à l'armée opposée une force de 70,000 hommes, et il pense bientôt pouvoir se remettre en mouvement et manœuvrer avec facilité. Il espère pouvoir se replier sur le 13e corps, envoyé récemment de Paris à Mézières. Il fait détruire les ponts de Fresnois et de Flize, mais ceux de Bazeilles et de Donchery, qui vont jouer un si grand rôle, restent intacts ou, du moins, les ordres donnés pour leur destruction ne sont pas exécutés. On compte enfin, dans la journée du 1er septembre, achever le ralliement de l'armée, la réorganiser, renouveler ses approvisionnements, et, suivant les circonstances, pouvoir manœuvrer à nouveau vers l'est ou vers l'ouest.

Pendant que les troupes françaises viennent se grouper autour de Sedan, les troupes allemandes continuent leur marche vers le nord et prennent les positions suivantes :

Dans la IVe armée, le XIIe corps est sur la rive droite de la Meuse à Douzy et à Mairy, la garde est à Carignan, enfin le IVe corps se trouve à Mouzon, derrière le XIIe. Les divisions de cavalerie, en avant des corps d'armée, depuis la Meuse jusqu'à la frontière belge.

Dans la IIIe armée, le Ier corps bavarois arrive à Bazeilles, où il livre un combat et où il empêche la destruction du pont ; il a derrière lui le IIe corps à Raucourt ; le XIe corps arrive à Donchery, ayant derrière lui le Ve à Chemery ; à

l'extrême gauche se trouve la division wurtembergeoise qui vient occuper Dom-le-Menil et Flize; enfin le VI^e^ corps, placé en arrière vers Attigny, représente la réserve.

Telles sont les positions des forces en présence sur la Meuse, le 31 au soir. L'armée française est étroitement concentrée autour de Sedan. L'armée allemande s'étend sur une longue ligne, de Dom-le-Menil à Carignan, dessinant déjà de larges mouvements d'enveloppement par ses deux ailes, mouvements dont l'exécution doit amener le lendemain, 1^er^ septembre, la bataille de Sedan.

III.

Nous devons commencer par décrire le terrain qui va devenir le théâtre des opérations tactiques de la journée du 1^er^ septembre. Nous y trouvons deux champs de bataille distincts : l'un à l'est, sur la route de Carignan; l'autre à l'ouest, sur la route de Mézières.

Sur le premier, nous trouvons un ravin profond, le ravin de Givonne, descendant de plateaux boisés situés entre la France et la Belgique et qui sépare deux positions, l'une offensive, l'autre défensive.

La position défensive se trouve sur la berge de droite, couverte sur son front par les villages de la Moncelle, de Daigny et de Givonne; appuyée à droite au gros village de Bazeilles et à la Meuse; appuyée à gauche par le bois de la Garenne et par le calvaire d'Illy. Cette position, d'environ 6,000 mètres de front, est à cheval sur les deux routes de Bouillon et de Carignan. Elle présente dans son intérieur des abris pour les réserves; mais elle a peu de profondeur, et, en cas d'échec, ses défenseurs seront évidemment rejetés sur Sedan. Vis-à-vis, sur l'autre berge du ravin, se trouve la position offensive, qui présente deux avantages : le premier, de former avec les hauteurs de Vadelincourt, vers le sud, une ligne enveloppante par rapport au front de la

position défensive; le second, d'offrir sur certains points des rideaux avantageux, comme le bois Chevalier et le bois de Villers-Cernay, susceptibles de couvrir les déploiements.

Sur le champ de bataille de l'ouest, nous trouvons un second ravin qui descend également du nord, qui a son origine près du calvaire d'Illy et qui vient se jeter dans la Meuse. Il sépare de même deux positions : la position défensive sur la rive gauche, appuyée sur son front par les villages de Floing et d'Illy, à cheval sur la route de Mézières, forte par elle-même, présentant des abris dans son intérieur, mais manquant de profondeur comme la précédente, de sorte qu'en cas d'échec nos troupes doivent être rejetées les unes sur les autres; et vis-à-vis la position offensive, s'étendant de Saint-Menge à Fleigneux et formant vers le sud, avec les hauteurs du mont d'Iges et de Fresnois, une courbe enveloppante par rapport à la position opposée; présentant, en outre, sur plusieurs points, des bois et des rideaux favorables à l'offensive. Sur les deux positions, les villages, quoique placés dans des fonds, sont généralement solides et favorables à la défense.

En résumé, le terrain des deux champs de bataille a la forme d'un triangle dont le sommet est au calvaire d'Illy, dont les deux côtés sont indiqués par les ravins de Givonne et de Floing, dont la base enfin est formée au sud par la Meuse, appuyée de la place de Sedan, mais celle-ci peu importante et ayant peu d'action sur ses environs.

Ce terrain, que les Allemands ont comparé à une vaste forteresse, était bon pour un ralliement d'armée, pour y passer une nuit et reprendre haleine; c'était un bon point de départ pour une manœuvre; mais, si l'on s'y laissait entourer, c'était un espace restreint, une impasse, un nid à obus, un piège où l'on devait être accablé.

Les deux armées prennent les ordres de bataille suivants :

Du côté des Français, vers l'est, le 12e corps occupe Bazeilles et la Moncelle, pendant que le 1er corps, à sa

gauche, s'établit au-dessus de Daigny et de Givonne. Vers l'ouest, le 7e corps est placé derrière le ravin de Floing. Il se relie au 1er corps vers le calvaire d'Illy. Entre les deux lignes se trouve le 5e corps, qui occupe le camp retranché sous Sedan et qui doit fournir des renforts des deux côtés.

Quant aux Allemands, nous avons vu les positions qu'occupaient leurs différents corps dans la soirée du 31. Pendant la nuit, l'aile gauche se met en mouvement, afin de prévenir notre retraite sur Mézières : le XIe corps passe la Meuse à Donchery, mais avec une certaine lenteur; puis il doit se diriger sur Vrigne-au-Bois; le Ve corps part à 2 heures du matin de Chehéry et arrive à Donchery vers 4 heures; il passe à son tour et suit le XIe corps. Les deux corps vont se déployer entre Saint-Menge et Fleigneux, perpendiculairement à la route de Mézières. Au centre, le IIe corps bavarois vient occuper les hauteurs de Fresnois et de Vadelincourt, d'où son artillerie doit prendre à revers nos deux positions de Givonne et de Floing. Le 1er corps bavarois qui, le 31, a enlevé le pont du chemin de fer à Bazeilles, va reprendre son mouvement et attaquer le village. Le IVe corps, descendant la rive droite de la Meuse et passant derrière le corps précédent, fera front vers l'ouest et attaquera la Moncelle. Le XIIe corps attaquera Daigny, au nord du IVe. Enfin, la garde se dirigera sur Givonne pour donner la main au Ve corps, pour achever d'envelopper l'armée française et lui fermer le chemin de la Belgique. Pendant ce temps, le VIe corps, avec les divisions de cavalerie passées en seconde ligne, servira de réserve et observera la direction de l'ouest. Les Allemands vont ainsi nous envelopper de toutes parts; et leurs succès précédents, la confiance qu'ils ont acquise, la situation matérielle et morale des troupes françaises, et surtout une énorme supériorité numérique, justifient leurs manœuvres. Ils ont en effet huit corps d'armée et 220,000 hommes, tandis que l'armée française est réduite à 110,000.

Tels sont les positions et les ordres de bataille des armées en présence dans la matinée du 1er septembre. Nous remarquerons que, malgré bien des chances désavantageuses,

l'armée française, repliée sur elle-même et dans un ordre préparatoire très concentré, pouvait encore manœuvrer et chercher à s'ouvrir un passage. Laissant un rideau sur une des positions qu'elle occupait, celle de l'est par exemple, elle pouvait prendre l'offensive dans la direction de l'ouest avec le gros de ses forces et en utilisant le 13e corps arrivé à Mézières. La concentration de nos troupes dans la nuit du 31 au 1er n'était donc pas désavantageuse en elle-même et l'on pourrait peut-être en retrouver une semblable au début de quelques-unes des batailles du premier Empire; mais il fallait en profiter de grand matin pour se déployer, pour attaquer d'un côté en se défendant de l'autre; en un mot, pour manœuvrer comme le général en chef en avait annoncé l'intention. Malheureusement, dès le début de l'engagement, le maréchal va être blessé et devra abandonner le commandement.

L'engagement commence vers 4 heures et demie du matin et peut se décomposer en trois moments principaux.

Pendant le premier moment, on voit le feu commencer vers Bazeilles entre le Ier corps bavarois et notre 12e corps. Les Bavarois s'avancent sous la protection de leur artillerie, placée sur les hauteurs dominantes de la rive gauche; ils attaquent vigoureusement Bazeilles, qui est défendu avec une grande énergie par notre infanterie de marine.

Bientôt, le IVe corps et les Saxons, exécutant une sorte de grand mouvement de : Sur la gauche en bataille, arrivent devant la Moncelle et Daigny et prolongent ainsi la ligne du combat vers le nord.

Le maréchal se porte alors au-dessus de la Moncelle; il y est blessé et est obligé de remettre le commandement au général Ducrot. Il était environ 6 heures et demie.

Le général Ducrot, prévenu un peu tardivement, prend le commandement vers 7 heures et demie. Appréciant bien la situation, devinant le jeu de l'ennemi et prévoyant son mouvement d'enveloppement, il donne immédiatement l'ordre de la retraite. Le 12e corps doit se dérober derrière

le ravin de Givonne et rejoindre le 7e. Le 1er, occupant le calvaire d'Illy et s'appuyant sur la place de Sedan, qui va être démasquée, servira d'arrière-garde et couvrira le mouvement. Les 7e et 12e corps, soutenus par le 5e, vont faire un grand effort vers l'ouest et chercher à rouvrir la route de Mézières. On a discuté l'opportunité et la convenance de cette manœuvre; mais on sait aujourd'hui qu'elle présentait quelques chances favorables et que, dans tous les cas, elle ne pouvait pas amener un résultat plus désastreux que celui produit par la nouvelle direction donnée à l'armée, vers 9 heures, par le général de Wimpffen.

Le général de Wimpffen, en effet, réclame le commandement à peu près à ce moment. Il s'appuie sur une lettre de service qui lui a été remise par le ministre de la guerre. Il arrête le mouvement de retraite commencé sur l'ordre du général Ducrot, et il ramène les 1er et 12e corps sur le ravin de Givonne. La lutte y reprend après des marches et contre-marches qui ont ébranlé les troupes. Nous entrons alors dans le deuxième moment de l'engagement.

Dans cette nouvelle phase, Bazeilles est le théâtre d'une lutte acharnée. Notre infanterie de marine y montre une opiniâtreté extrême; cependant, vers 10 heures, elle est obligée de reculer. Le Ier corps bavarois, soutenu par le IIe, finit par s'emparer du village. Exaspérés par la lutte, les vainqueurs fusillent une partie des habitants et brûlent, le jour même et le lendemain, une grande portion des maisons. En même temps, le combat continuait vers Daigny et s'étendait de plus en plus vers Givonne et vers le nord.

Du côté de l'ouest, le XIe corps allemand, soutenu par le Ve, commence à se montrer vers Saint-Menge. Derrière les troupes d'avant-garde apparaît l'artillerie des deux corps, — plus de 160 bouches à feu, — qui se déploient sur les hauteurs et qui écrasent de leurs feux le 7e corps français. A 11 heures, cette artillerie est en pleine activité, soutenue à son extrême gauche par de la cavalerie qui observe en même temps la Belgique. Derrière elle arrivent successive-

ment les masses d'infanterie des deux corps. Les Wurtembergeois surveillent la direction de Mézières. On voit que la retraite, prescrite à 9 heures par le général Ducrot, aurait été difficile. Cependant, si elle avait été énergiquement conduite, elle présentait encore quelques chances.

En résumé, la deuxième phase de la bataille nous montre les corps français luttant passivement sur leurs positions, pendant que les deux ailes de l'armée allemande exécutent progressivement leurs mouvements tournants et leurs manœuvres enveloppantes.

Vers midi, le troisième moment commence. Nous sommes à peu près entourés. Les mouvements de l'ennemi se dessinent et s'accentuent de plus en plus. La garde va donner la main au V^e^ corps. Et les Allemands font de nouveaux efforts pour nous rejeter sur Sedan.

Notre 12^e^ corps lutte avec énergie sur la route de Carignan; mais il est obligé de reculer.

Le 1^er^ corps, après avoir perdu la crête du plateau, défend encore le bois de la Garenne; mais il est décimé par les batteries de l'ennemi, et son artillerie est réduite au silence.

Le 7^e^ corps défend vigoureusement le village de Floing et la position en arrière. Il inflige des pertes sérieuses au XI^e^ corps allemand; mais celui-ci est bientôt soutenu par le V^e^ corps, et tous deux, appuyés de leur formidable artillerie, finissent par s'emparer du village, pendant que leur gauche s'élève sur la hauteur. Notre 7^e^ corps, rejeté de sa position, est forcé de reculer vers Sedan comme les 1^er^ et 12^e^.

Il faut ajouter que les diverses attaques de l'ennemi ont été secondées par l'artillerie du II^e^ corps bavarois, qui, des hauteurs de la rive gauche de la Meuse, prenait à revers toutes nos positions.

Il est environ 2 heures et nous sommes complètement entourés. Nous n'avons plus de ligne de retraite, et, de tous les points de l'horizon, une artillerie supérieure dirige

sur notre malheureuse armée un feu concentrique et écrasant.

Comme à Wœrth, notre cavalerie va encore se sacrifier pour essayer de couvrir l'armée. On la réunit au-dessus de Floing; on la lance sur le XI^e^ corps allemand et sur une partie du V^e^. Quoique le terrain soit défavorable, elle renouvelle à plusieurs reprises des charges héroïques qui excitent l'admiration de nos ennemis eux-mêmes, qui retardent leurs attaques, mais qui sont impuissantes pour les arrêter.

Alors, vers 3 heures, notre armée est rejetée de tous côtés vers la place; notre artillerie est démontée et complètement écrasée; nos malheureuses troupes, placées au milieu d'un cercle de feu, sont dans un désordre indescriptible; les projectiles de l'ennemi ne cessent de frapper au milieu de leurs masses affolées; la ville est encombrée; toute résistance est brisée et toute lutte devient impossible. L'Empereur se décide à faire arborer le drapeau blanc.

Cependant le général en chef réunit quelques troupes autour de lui et essaye une trouée dans la direction de Carignan. Mais cette tentative désespérée est bientôt abandonnée.

La bataille est complètement perdue.

Un officier allemand entre dans la place et arrive auprès de l'Empereur, qui envoie l'un de ses aides de camp au roi de Prusse. On traite de la capitulation. Celle-ci est signée le lendemain. L'armée tout entière doit déposer les armes et rester prisonnière de guerre.

La bataille, qui a coûté aux Allemands environ 9,000 hommes tués ou blessés nous coûte à nous-mêmes à peu près 15,000 hommes hors de combat, avec 21,000 prisonniers faits pendant l'action.

Le lendemain, la victoire livre aux Allemands 80,000 hommes et 400 pièces de campagne.

Cette période de la guerre de 1870-71 en est la plus malheureuse. Elle nous montre le danger des plans de

campagne établis loin du théâtre des opérations et l'inconvénient de subordonner la guerre à la politique. Elle achève la ruine de notre armée régulière. Elle livre à l'ennemi le quart de notre territoire. Elle amène la chute de l'Empire. Elle laisse enfin la France épuisée, sans armée et sans gouvernement, vis-à-vis de l'Allemagne victorieuse, disposant de forces militaires qui dépassent 1,200,000 hommes.

ARMÉES DE LA LOIRE

I.

Après Sedan, l'Empire s'écroule, et le gouvernement du Quatre-Septembre prend la direction des affaires du pays. Il fait quelques tentatives de paix. Mais les Allemands ont de hautes prétentions, proportionnées du reste à leurs succès et à leurs pertes; ils exigent une cession de territoire et une forte indemnité de guerre.

Évidemment, si l'on continue la lutte, on va prolonger les souffrances et les sacrifices de la France, augmenter ses malheurs, et, en cas de défaite finale, rendre la paix plus onéreuse encore. Mais l'opinion est très surexcitée ; le nouveau gouvernement, affaibli d'avance par l'irrégularité de son origine, a peu d'autorité et peu de moyens d'action ; il redoute la guerre civile ; il pense que la résistance présente encore quelques chances de succès ; enfin, il sent que, s'il est difficile de continuer la guerre, il est peut-être plus difficile encore de faire la paix. Il se résout donc à prolonger la lutte. Metz va paralyser une partie des forces ennemies ; Paris va se défendre le plus longtemps possible, et, pendant ce temps, la province va former de nouvelles armées.

Du côté des Allemands, les Ire et IIe armées continuent à bloquer Metz; les IIIe et IVe armées investissent Paris en se couvrant au moyen de corps d'observation lancés sur Étampes, Châteaudun, Chartres et Beauvais ; les Badois assiègent Strasbourg ; enfin, de nombreux bataillons de landwehr et de troupes d'étapes viennent occuper l'Alsace, la Lorraine et la Champagne.

Si nous comparons à ce moment les ressources des puissances belligérantes, nous voyons que les Allemands ont en France 16 corps d'armée, avec 6 divisions de cavalerie et

6 divisions de landwehr, présentant ensemble un effectif d'environ 600,000 hommes; qu'ils en ont environ 600,000 autres dans leur pays, qui s'exercent, qui entretiennent au complet les effectifs des troupes engagées et qui peuvent au besoin les soutenir. Nous ajouterons que les troupes allemandes sont bien organisées, bien pourvues, bien outillées, bien commandées, soutenues par une artillerie très supérieure, animées par leurs succès, et qu'elles occupent déjà le tiers du territoire français.

La France a encore 150,000 hommes dans Metz. Elle a, dans Paris, deux corps, les 13e et 14e, avec des marins et des mobiles, qui représentent une force militaire d'environ 150,000 hommes encore. Enfin, en province, il reste à peu près 50,000 hommes de dépôts, de régiments de marche et de débris. A ces forces organisées il faut ajouter environ 500,000 hommes valides de 20 à 40 ans, qui vont être appelés comme mobiles ou mobilisés, et qui vont servir à former 11 nouveaux corps d'armée, du n° 15 au n° 25, pour les armées de la Loire, du Nord et de l'Est. Mais évidemment nous n'en aurons pas moins une infériorité numérique considérable. En outre, nos troupes de nouvelle formation seront généralement mal armées, mal outillées, mal pourvues et mal vêtues; elles manqueront de beaucoup de choses; elles n'auront qu'une artillerie inférieure, qu'une direction souvent flottante et disputée, enfin qu'un moral très éprouvé par les désastres antérieurs.

Ajoutons que l'Allemagne a encore l'avantage d'un gouvernement fort et bien assis, tandis que la France a un gouvernement faible et divisé, qui ne marche qu'entouré de difficultés de toute espèce, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Dans ces conditions, la lutte est donc très inégale. Quelques jours plus tard, comme nous le verrons bientôt, la capitulation de Metz doit la rendre bien plus difficile encore.

Quoi qu'il en soit, un premier corps, le 15e, à peine formé, est envoyé en avant d'Orléans, pour s'opposer à la marche du Ier corps bavarois, qui s'avance sur cette ville.

Battu à Arthenay, le 15e corps est rejeté sur Orléans et ensuite obligé de se retirer à Salbris, derrière la Sauldre. Il s'y réorganise sous les ordres du général d'Aurelle de Paladines. — En même temps, un 16e corps se forme à Blois. Chacun de ces corps comprend 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie. Ce sera là, du reste, l'organisation de tous les corps nouveaux.

Vers la fin d'octobre, les 15e et 16e corps sont prêts à rendre des services ; le gouvernement veut les employer à la reprise d'Orléans.

Le général en chef réunit donc les deux corps sur la rive droite de la Loire, en arrière de la forêt de Marchenoir ; il laisse sur la rive gauche une seule division, qui doit déboucher par Gien, au-dessus d'Orléans, et venir prendre l'ennemi à revers.

Un premier projet d'attaque est établi, puis remis, en raison du mauvais temps et de l'insuffisance des préparatifs. Bientôt l'annonce des négociations d'armistice et la nouvelle de la reddition de Metz causent à nos troupes une impression fâcheuse. Celle-ci est augmentée par les proclamations du chef du gouvernement de Tours. Néanmoins, le général d'Aurelle triomphe de ces nouvelles difficultés, rend à ses troupes leur ardeur et leur bonne volonté, et emploie les premiers jours de novembre à préparer de nouveaux projets d'offensive.

Un premier combat a d'abord lieu contre une reconnaissance allemande, à Vallière, en avant de la forêt de Marchenoir. Puis, le 8, l'armée se met en marche et commence un mouvement pour tourner Orléans. Le 15e corps forme la droite et remonte la rive septentrionale de la Loire. Le 16e corps forme le centre et s'avance sur la route de Coulmiers. Deux divisions de cavalerie forment la gauche et doivent menacer la retraite de l'ennemi. Deux hardis partisans marchent aux extrémités de la ligne : Cathelineau, sur la rive gauche de la Loire, et Lipowski sur la route de Châteaudun.

Le 9, a lieu la bataille de Coulmiers.

Le corps bavarois a évacué Orléans et est venu s'établir vis-à-vis de l'armée française, à Coulmiers et Baccon.

Le 15e corps français doit enlever Baccon, le 16e, Coulmiers, et la cavalerie doit se rabattre en arrière de la droite, ou même vers Patay.

Nos deux corps d'infanterie accomplissent leur tâche et occupent le terrain prescrit, après en avoir chassé les Allemands. Malheureusement, la cavalerie n'exécute pas son mouvement tournant; l'ennemi effectue sa retraite vers Arthenay, par Saint-Péravy, après avoir perdu 1800 hommes.

Coulmiers est donc une victoire, mais dont les résultats restent incomplets. Néanmoins, Orléans est évacué; nous faisons de nombreux prisonniers, nous prenons deux canons et quelques voitures. La victoire eût été bien plus complète si la cavalerie avait pu, après avoir tourné l'ennemi, le suivre dans sa retraite.

Le gouvernement aurait voulu profiter de ce succès pour marcher sur Paris. Mais nous n'avions que deux corps d'armée; en outre, ils étaient affaiblis par la bataille même et par les maladies. L'ennemi avait encore trop de supériorité. Evidemment il fallait attendre. Les 15e et 16e corps prennent donc position devant Orléans; ils y sont rejoints par le 17e. Le général d'Aurelle s'occupe alors de compléter l'organisation de ces trois corps, de les instruire, et surtout de leur donner une bonne discipline. Il établit devant Orléans un grand camp retranché où il se dispose à recevoir l'attaque de l'ennemi.

Bientôt de graves dissentiments éclatent entre le général en chef, qui voyait ses troupes de près, qui appréciait exactement les choses, qui ne voulait rien entreprendre au delà du possible, et le chef du gouvernement de province qui, plein des souvenirs de 1792, appréciait au delà de leur valeur nos moyens militaires, prenait des levées faites à la hâte et des organisations improvisées pour des corps d'armée solides et instruits, enfin qui se laissait dominer par l'idée de la délivrance de Paris, sans voir, comme on l'avait déjà fait plusieurs fois depuis le commencement de la

guerre, qu'en se pressant trop, pour éviter un malheur, on devait bientôt en éprouver deux à la fois.

Cependant, de nouveaux corps sont formés, le 18e à Gien et le 20e à Nevers. Le gouvernement voulait alors que le général d'Aurelle prît le commandement des cinq corps disponibles et marchât immédiatement sur Paris, en prévenant l'arrivée du prince Frédéric-Charles, qui venait de Metz avec trois corps de la IIe armée allemande, les IIIe, IXe et Xe corps, auxquels on avait joint deux divisions de cavalerie, le tout présentant environ 60,000 hommes, avec 276 bouches à feu. Le prince Frédéric-Charles était déjà sur la ligne de l'Yonne, et il allait marcher sur Toury, Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Là il devait rejoindre le duc de Mecklembourg, qui avait sous ses ordres le Ier corps bavarois, les 17e et 22e divisions allemandes, et deux divisions de cavalerie, formant ensemble un total d'environ 40,000 hommes. C'était donc une armée de 100,000 hommes qui allait nous fermer la route de Paris.

Le général d'Aurelle ne croyait pas possible de la battre pour s'ouvrir le passage.

Néanmoins, le délégué à la guerre, M. de Freycinet, dirige les 18e et 20e corps vers Pithiviers. Le 28, un choc violent a lieu à Beaune-la-Rolande, entre nos troupes et le Xe corps allemand. Ce dernier maintient sa position, et nous sommes obligés de renoncer à tout mouvement d'attaque de ce côté.

Nos troupes reprennent leurs positions; mais, dans les premiers jours de décembre, le gouvernement reçoit l'avis de la sortie tentée par l'armée de Paris dans la direction de Champigny. Il revient à ses idées d'offensive, et, après avoir opéré par sa droite, il tente une opération par sa gauche. Les 16e et 17e corps se portent en avant. Pendant les journées des 1er et 2 décembre, ils obtiennent quelques succès, à Villepion et à Loigny, contre la droite allemande. Mais bientôt ils sont obligés de s'arrêter devant des forces supérieures, et ils sont forcés ensuite de se mettre en retraite vers l'ouest. Alors le prince Frédéric-Charles se porte vigoureusement dans la direction d'Orléans. Le 3, il attaque le

camp retranché placé en avant de la ville, et qui n'a plus assez de troupes pour sa défense. Il l'emporte le 4, malgré la résistance du 15e corps et l'énergie des marins qui servaient nos batteries. Il s'empare de la ville et des ponts; *notre armée se trouve coupée en deux;* deux corps, les 16e et 17e, sont sur la rive droite, avec le général Chanzy; trois corps, les 15e, 18e et 20e, sont sur la rive gauche, avec le général d'Aurelle, auquel succède bientôt le général Bourbaki.

Nous avons engagé cinq corps d'armée, formant environ 150,000 hommes, mais jeunes, inexpérimentés et avec des cadres insuffisants; la direction n'a pas été forte et unique; le ministre et son délégué ont donné les premiers ordres et n'ont rendu le commandement au général en chef qu'après avoir étendu les corps sur un front considérable, après avoir rendu la situation difficile, et après de premiers échecs sur notre droite.

Les Allemands nous ont opposé cinq corps d'infanterie et quatre divisions de cavalerie, plus de 100,000 hommes, avec 500 bouches à feu; mais très supérieurs comme instruction, organisation, outillage, artillerie et expérience de la guerre.

La perte d'Orléans et la reddition de Metz diminuent beaucoup nos moyens de résistance; néanmoins le gouvernement se décide à continuer la guerre et à tenter les chances qui nous restent encore.

II.

La lutte va donc reprendre. Elle aura lieu sur trois théâtres différents : dans l'Ouest, où la 2e armée de la Loire va exécuter une retraite pénible et honorable; dans l'Est, où un nouveau désastre va frapper encore une de nos armées, et, au Nord, sur la ligne de la Somme. Nous devons nous occuper d'abord des opérations de la 2e armée de la Loire.

Le théâtre des opérations de cette armée est borné au

nord par la chaîne de hauteurs qui sépare le bassin de la Seine de celui de la Loire ; à l'est, par le canal de Briare et le Loing ; au sud, par la Loire ; à l'ouest, par la Mayenne et par l'Orne.

Les points importants sont : Orléans, Blois, Tours, Vendôme, Châteaudun, le Mans, Laval.

Les lignes territoriales sont formées par la Loire, la forêt de Marchenoir, le Loir, la Sarthe, la Mayenne.

Les lignes de manœuvres sont les routes, chemins de fer et voies de communications qui d'Orléans conduisent vers le Mans, et les communications transversales allant du nord au sud.

Les armées en présence sont : la 2e armée de la Loire, qui se compose de trois corps : le 16e, commandé par l'amiral Jauréguiberry ; le 17e, commandé par le général de Colomb, et le 21e, sous l'amiral Jaurès, qui est venu renforcer les deux premiers ; chaque corps se compose de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie ; la force totale de l'armée est d'environ 100,000 hommes. Et, du côté des Allemands, l'armée du prince Frédéric-Charles, comprenant quatre corps, et d'une force à peu près égale.

Le 5 décembre, après son mouvement de retraite, notre armée est en position sur la rive droite de la Loire ; la droite à Beaugency, le centre à Josnes et la gauche dans la forêt de Marchenoir.

Du 6 au 10 elle lutte vigoureusement contre les Allemands, qui perdent environ 4,000 hommes. Ceux-ci, après la prise d'Orléans, avaient envoyé le IIIe corps vers Gien ; la 6e division de cavalerie et une partie du Xe corps vers Salbris ; enfin, vers l'ouest le duc de Mecklembourg, avec le Ier corps bavarois, le XIIIe corps et une division de cavalerie, pour opérer sur la rive droite de la Loire, tandis qu'une division du IXe corps et une brigade de cavalerie descendaient la rive gauche du fleuve.

Le prince Frédéric-Charles était resté à Orléans avec la plus grande partie du Xe corps et la moitié du IXe.

Bientôt il reçoit l'ordre de prendre le commandement de toutes les troupes allemandes sur la Loire et de marcher contre notre deuxième armée. Il réunit les quatre divisions d'infanterie du duc de Mecklembourg, les III^e^, IX^e^ et X^e^ corps, ses quatre divisions de cavalerie, et le 11 décembre il tente un grand effort pour enlever les lignes de Josnes.

Mais le général Chanzy, qui a vu ses troupes fatiguées par les combats précédents, qui sait qu'il ne faut pas trop demander à de jeunes soldats, a prescrit la retraite pour le 11 dans les deux directions de Fréteval et de Vendôme. Le prince Frédéric-Charles frappe donc dans le vide. Quant à nous, notre retraite dure deux jours et a lieu en général par colonne de division, sur un front rétréci. Le 12 au soir, nos trois corps sont bivouaqués sur une ligne de 12 kilomètres environ, de Pontijoux à Viévy-le-Rayé. Le 23, l'armée arrive sur le Loir.

Cette retraite a eu lieu par un très mauvais temps, sur des routes défoncées et dans des conditions qui la rendaient fort difficile. Non seulement on était suivi par l'ennemi, mais on savait encore que sur la rive gauche de la Loire de forts détachements s'étaient avancés sur Blois et pouvaient de là menacer le flanc droit de l'armée.

Heureusement les troupes allemandes étaient elles-mêmes très fatiguées ; elles n'inquiétèrent la retraite que de loin.

L'armée s'établit donc sur le Loir, avec l'intention d'y tenir quelques jours pour reprendre haleine, se réorganiser et attendre ce qui va se passer sur les autres parties du théâtre de la guerre.

Elle s'étend de Fréteval à Vendôme, sur une position qui semble bien choisie en raison des circonstances. Cette position, en effet, couvre les lignes de retraite sur le Mans et vers la Bretagne ; elle permet de déboucher sur les directions de Paris ou d'Orléans, dans le cas où l'on pourrait reprendre l'offensive ; enfin elle est dans un pays favorable à la défensive, derrière un cours d'eau profond, dont la vallée est étroite et les points de passage assez rares.

Vendôme est un point stratégique important, en raison

des routes nombreuses qui s'y croisent; mais, au point de vue tactique, la ville est difficile à défendre contre des attaques venant de Blois ou d'Orléans. Pour la couvrir, on est obligé de s'établir à une certaine distance en avant sur le plateau de Sainte-Anne et de perdre ainsi la protection du cours d'eau, en étendant encore le terrain à occuper.

Une division du 16e corps, la division Deplanque, avec la colonne mobile de Tours du général Camo, est donc forcée de prendre position à Sainte-Anne; les deux autres divisions du 16e corps sont à Saint-Amand et à Montoire; la cavalerie est à Courtiras sur la rive droite du Loir. Le 17e corps s'étend à la suite du 16e, des Tuileries au Pezou, avec poste en avant à Bel-Essort. Le 21e s'étend du Pezou jusqu'à Saint-Hilaire, avec une brigade au vieux château de Fréteval. A l'extrême gauche, une division dite de Bretagne est à Cloyes. La ligne occupée par l'armée a environ 18 kilomètres.

Du côté des Allemands, la fraction d'armée du grand-duc de Mecklembourg (4 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie) débouche sur notre gauche par les routes d'Oucques et de Morée (13 décembre). Le Xe corps allemand arrive par la route de Blois, soutenu par les IXe et IIIe, et par deux divisions de cavalerie.

Le 14, Fréteval est attaqué vigoureusement, et les Allemands s'emparent du château et de la rive gauche.

Le 15, nous reprenons l'offensive à Fréteval, nous repoussons l'ennemi et nous détruisons le pont.

A Vendôme, nous avons pris position en avant de la ville, la gauche au ravin de la Houzée, le centre sur la grande route, la droite au petit château de la Chaise, sur un plateau qui a des vues étendues. Nous avons là 4 régiments de marche, 1 bataillon de chasseurs, 1 régiment de mobiles et 1 régiment de gendarmerie à pied, formant la brigade Bourdillon et une partie de la division Deplanque, avec 5 ou 6 batteries. Mais le terrain est peu favorable. Aussi le général en chef considère cette position comme

une simple tête de pont qui sera abandonnée au moment de la retraite.

Bientôt de fortes colonnes ennemies débouchent et se déploient perpendiculairement à la route. De part et d'autre l'artillerie entre en action. Nos jeunes soldats se maintiennent avec énergie. De sorte que, le 15 au soir, nos deux ailes sont intactes. Seulement, au centre, un poste avancé, Bel-Essort, est tombé au pouvoir de l'ennemi, sans que toutefois celui-ci ait pu passer la rivière.

Le 16, l'action devait évidemment recommencer; mais, sur le Loir comme à Josnes, le général Chanzy sent que ses jeunes soldats sont à bout de forces; un nouvel engagement peut amener un désastre : il se résout à la retraite.

Celle-ci s'exécute avec ordre, avec lenteur et en contenant les avant-gardes de l'ennemi. Deux combats sont livrés à Droué et sur la route de Saint-Calais, sans trop de désavantages pour nous. Cependant l'ennemi s'empare des voitures qui ne peuvent suivre, de plusieurs pièces de canon qui s'égarent, enfin de malheureux traînards épuisés qui restent dans les villages.

Le 19 décembre, après quatre jours de retraite, l'armée arrive au Mans et prend position en avant de la ville.

III.

Le général en chef s'occupe alors de la réorganiser. Il rétablit ses effectifs, et, le 28, les choses paraissant en bonne voie, il détache devant son front trois colonnes qui doivent inquiéter l'ennemi et battre le pays. A gauche, le général Rousseau s'avance sur la route de la Ferté-Bernard et de Nogent-le-Rotrou; au centre, le général de Jouffroy marche sur Vendôme; à droite, le général de Curten opère vers Château-du-Loir. Les premières opérations sont généralement heureuses et nos avant-gardes arrivent jusque sur la ligne du Loir.

Mais, le 6 janvier, le prince Frédéric-Charles reprend ses

opérations contre la 2e armée de la Loire. Son armée se compose de la manière suivante :

Le XIIIe corps forme la droite sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg ; il arrive par la route de Chartres et va se diriger sur le Mans, par la vallée de l'Huisne et par la Ferté-Bernard et Connerré ;

Le IIIe corps forme le centre et marche par Épuisay, Saint-Calais et Bouloire ;

Le Xe corps forme la gauche ; après avoir menacé Tours et en avoir chassé le gouvernement de la Défense nationale, il marche sur le Mans par la Châtre, le Grand-Lucé et Parigné ;

Le IXe corps représente la réserve et suit le IIIe sur la route du centre ;

Enfin quatre divisions de cavalerie couvrent le front et les deux ailes.

Les auteurs allemands estiment la force de cette armée à 60,000 fantassins, 13,000 cavaliers et 324 bouches à feu. Nous remarquerons cependant que les corps allemands viennent de prendre un repos de quelques jours, pendant lequel ils ont reçu leurs effets de remplacement et leurs renforts. De plus, nous observerons qu'il y a deux manières d'évaluer la force d'un corps d'armée : soit en tenant compte de la totalité de son effectif, c'est-à-dire des rationnaires, soit en tenant compte seulement des combattants, baïonnettes et sabres. Il est facile d'établir ainsi une grande inégalité entre deux armées en présence. Ainsi, à la date du 6 janvier, le prince Frédéric-Charles peut avoir, en effet, 75,000 combattants, mais avec un effectif de plus de 100,000 hommes; tandis que le général Chanzy peut avoir un effectif de 100,000 rationnaires, mais avec moins de 75,000 combattants ; en réalité, les deux armées paraissent être à peu près de même force sous le rapport numérique. Il est évident que sous tous les autres rapports, organisation, discipline, instruction, expérience, situation morale, tous les avantages sont pour les Allemands.

Ceux-ci s'avancent donc vers le Mans, exécutant une grande marche stratégique sur trois directions concentriques

pendant les journées des 6, 7, 8, 9 et 10 janvier. Le temps est affreux ; le froid souvent très vif ; la terre est couverte de neige ou de verglas ; par intervalles le dégel produit une boue profonde et rend les routes presque impraticables. Les troupes françaises se replient tout en combattant et livrent des combats continuels aux troupes ennemies.

Le 11 janvier, les deux armées se trouvent en présence, l'armée française occupe des positions en avant du Mans ; l'armée allemande est déployée sur les diverses routes qui, de l'est, viennent y aboutir. C'est alors qu'a lieu la bataille du Mans.

IV.

Le Mans forme dans l'ouest de la France un point stratégique important, à cause des ressources qu'on y trouve et des cinq lignes ferrées qui s'y croisent.

Pour le couvrir dans les directions de Paris et d'Orléans, il faut d'abord occuper au nord le plateau de Sargé, qui domine les routes de Ballon et de Savigné, et dont les points principaux sont le château du Chapeau, les Croisettes, la Blanchardière et la Fouasserie ; il faut ensuite occuper le plateau de l'est, entre l'Huisne et la Sarthe, dominant les trois routes de la Flèche, de Tours et de Vendôme, qui viennent aboutir au rond-point de Pontlieue. Le front de ce plateau est marqué par le chemin des Bœufs depuis Arnage jusqu'au château des Arches. Entre les deux plateaux, les reliant l'un à l'autre, formant comme un poste avancé, se trouve le plateau d'Auvours, qui domine la vallée de l'Huisne et la route de Paris. Telle est la position générale de notre armée.

Cette position, assez forte par elle-même, pouvait être fortifiée ; mais elle était bien étendue pour l'effectif de nos troupes, effectif qui, d'après Rüstow, permettait de mettre à peine quatre hommes par pas. En outre, sur plusieurs points, des bois de sapin empêchaient de voir convenablement les abords.

L'ordre de bataille est le suivant :

A la droite, entre la Sarthe et la route de Tours, les troupes de Bretagne (mobilisés).

De la route de Tours à la route de Parigné, la division Deplanque, 1re du 16e corps; les 2e et 3e divisions du même corps, aussitôt qu'elles seront rentrées dans les lignes, doivent former une réserve autour de Pontlieue; de la route de Parigné jusqu'à la route d'Yvré-l'Évêque, sont les divisions Roquebrune et Jouffroy, du 17e corps; l'amiral Jauréguiberry commande tout le secteur compris entre la Sarthe et la gare d'Ivré-l'Évêque.

La 2e division du 17e corps avec la division Goujard, du 21e, doit défendre le terrain entre la route de Saint-Calais et l'Huisne, en occupant fortement le plateau d'Auvours; ce secteur, qui représente le centre de l'ordre de bataille, est sous les ordres du général de Colomb.

Enfin la gauche, sous l'amiral Jaurès, comprend le reste du 21e corps et occupe le plateau du nord entre l'Huisne et la Sarthe, couvrant les routes de Bonnétable et de Ballon. Les impedimenta sont sur la rive droite de la Sarthe, en tête des lignes de retraite.

La cavalerie est également sur la rive droite, surveillant le cours d'eau au-dessus et au-dessous de l'armée.

Dans l'armée allemande, le prince Frédéric-Charles prend les dispositions suivantes pour le 11 janvier :

Le XIIIe corps, qui forme la droite, s'avancera par la route de Bonnétable;

Le IIIe corps, qui s'est déjà établi la veille au soir à Champagné, Changé et Parigné, à la suite de combats violents, attaquera l'ennemi au centre et l'occupera pour favoriser l'attaque des deux ailes;

Le Xe corps se portera sur la route de Château-du-Loir par Écommoy et Mulsanne, et formera la gauche;

Le IXe corps servira de réserve; il s'avancera au centre, de Bouloire sur la ferme de Saint-Hubert, où sa tête de colonne devra se trouver à onze heures du matin, prête à s'engager.

Telles sont les dispositions des deux armées en présence.

Si nous suivons maintenant les événements militaires de la journée du 11, nous voyons qu'à la gauche le 21 corps français se replie en combattant devant le XIIIe corps allemand, de Connerré vers Lombron; il perd peu de terrain et garde le plateau; au centre, le plateau d'Auvours est emporté par la 18e division du IXe corps allemand, qui débouche de Champagné; mais il est repris en partie par le général Goujard à la tête de la division de Bretagne; en outre, nous nous maintenons aux Arches; enfin, à la droite, nous conservons nos positions contre le Xe corps allemand. Vers le soir, le général Chanzy se croit victorieux, tandis que le prince Frédéric-Charles, qui est retourné à son quartier général d'Ardenay, donne des ordres pour recommencer l'attaque le lendemain.

Mais, à six heures, une brigade du Xe corps allemand profite de l'obscurité pour déboucher par la route de Mulsanne et enlever la Tuilerie, qui formait le point d'appui de notre droite. Des mobilisés bretons placés sur ce point, mal armés et mal organisés, se retirent en désordre vers le rond-point de Pontlieue. Le mouvement de retraite s'étend aux troupes voisines, qui abandonnent la ligne jusqu'au Tertre-Rouge.

Le général en chef veut en vain reporter ses troupes en avant; celles-ci sont épuisées, fatiguées, en partie démoralisées. Elle se retirent vers le Mans, et le général Chanzy est obligé de donner l'ordre de la retraite.

Le 12, le 21e corps se retire assez facilement sur la rive droite de la Sarthe; le 17e traverse la ville du Mans sans être serré de trop près; enfin le 16e corps se retire par le pont de Pontlieue, sous la protection d'un régiment de gendarmerie qui défend le passage de l'Huisne. Les quatre corps allemands suivent nos troupes en retraite et entrent derrière nous dans la ville du Mans; mais nos arrière-gardes s'engagent et donnent le temps aux colonnes de gagner une certaine avance.

Dans les opérations qui précèdent la bataille du Mans et dans la bataille elle-même nous perdons 20 canons, des équipages, 9 machines et du matériel de chemin de fer;

nous perdons un grand nombre de tués et de blessés, et enfin 18,000 prisonniers, la plupart traînards et débandés. Les Allemands perdent 180 officiers et environ 3,500 hommes.

Le 13, l'armée française se retire d'abord sur Alençon; puis elle se rabat sur Laval. Elle livre plusieurs combats d'arrière-garde, et, malgré sa défaite, malgré le froid, le mauvais temps, les circonstances et la poursuite de l'ennemi, elle se reforme derrière la Mayenne, elle s'y renforce, et y compte encore plus de 160,000 hommes au moment de l'armistice.

Telle est l'analyse rapide des opérations qui ont eu lieu sur la Loire dans la guerre de 1870-1871. En tenant compte de la différence des éléments en présence, il faut reconnaître que les efforts de nos généraux, de nos soldats, de nos mobiles, de nos mobilisés n'ont pas été sans gloire. Notre pays a montré dans ces malheureuses circonstances une énergie et une vitalité qui ont été reconnues par nos ennemis eux-mêmes. « La France, dit Blume, a accompli sous ce rapport « ce que nul autre pays n'eût été en état de faire. » Et en terminant son ouvrage sur la même campagne, le capitaine von der Goltz ajoute : « Ces événements avertissent l'Alle- « magne de ne point mépriser un adversaire qui a donné « les preuves les plus irrécusables de son aptitude pour la « guerre et de ses inépuisables ressources ».

ARMÉE DU NORD

I.

Nous devons maintenant nous transporter sur un autre théâtre, celui du Nord, que nous allons commencer par décrire.

Le terrain sur lequel ont lieu les opérations est borné au nord par la frontière de la Belgique, depuis l'Escaut jusqu'à la mer; à l'ouest, par la Manche; au sud, par la ligne de partage qui sépare la vallée de la Seine de celle de la Loire; enfin, à l'est, par la ligne Chartres-Pontoise, prolongée vers le nord par le cours de l'Oise.

Les deux points principaux de ce théâtre servant d'objectifs à l'ennemi sont Rouen et Amiens, villes ouvertes, mais riches, populeuses, fécondes en ressources de toute espèce et exerçant une grande influence sur deux anciennes provinces de la France, la Normandie et la Picardie.

Ensuite viennent les places fortes de notre frontière du Nord, Lille, Douai, Cambrai, Valenciennes, qui vont servir de points d'appui à notre armée du Nord; le Havre, transformé en un camp retranché servant d'appui à nos troupes de l'Ouest.

Puis les points de passage sur les cours d'eau, comme La Fère, Noyon, Compiègne, sur l'Oise; comme Péronne, Ham, Corbie, Abbeville, sur la Somme; comme Mantes, Vernon, Louviers, sur la Seine.

Enfin les nœuds de communications et surtout les embranchements de chemins de fer, comme Tergnier, Creil, Mantes.

Les principales lignes stratégiques territoriales sont : l'Oise, d'où part l'armée du général de Manteuffel; la Somme, qui sert de principale ligne de défense à notre

armée du Nord; la Seine, qui permet à nos troupes de l'Ouest de se porter alternativement sur l'une et sur l'autre de ses rives et qui nous fournit plusieurs lignes de défense dans ses affluents, savoir : l'Epte et l'Andelle au nord, l'Eure et la Rille au sud.

Les lignes de manœuvres sont les routes et les chemins qui sillonnent en grand nombre le théâtre; mais ce sont surtout les lignes ferrées comme : la ligne de Reims à Amiens par Laon et La Fère, ligne d'opérations principale de l'armée ennemie sur l'Allemagne; la ligne de Reims à Beauvais par Soissons et Creil, ligne d'opérations secondaire derrière la gauche de la même armée; les deux lignes transversales Creil-La Fère et Rouen-Amiens, servant de lignes de communication entre les lignes principales et permettant les mouvements du sud au nord. Du côté des Français, nous voyons l'armée du Nord utiliser le réseau qui rayonne autour de Lille et nos troupes de l'Ouest se servir de la ligne de Cherbourg.

Tel est l'ensemble du théâtre des opérations.

Passons à l'organisation des armées qui doivent opérer sur ce théâtre.

Pendant la première période de la guerre, c'est-à-dire jusqu'au mois de novembre, les armées allemandes qui font le blocus de Paris se couvrent vers le nord par un détachement mixte sous les ordres du comte de Lippe, lequel s'établit sur le front Clermont-Beauvais; vers l'ouest, par un autre détachement sous les ordres du prince Albert, qui s'établit sur la ligne de l'Epte vers Gisors. Au même moment, les forces françaises au nord et à l'ouest cherchent à s'organiser et se composent seulement de quelques troupes de ligne, de quelques régiments de marche, de gardes mobiles, de gardes nationaux mobilisés et de bandes de francs-tireurs.

Vers la fin d'octobre, les forces ont augmenté de part et d'autre. La capitulation de Metz rend aux Allemands la libre disposition de leurs I^re^ et II^e^ armées. Pendant que la dernière se dirige sur Orléans et vers le sud de Paris, la

première se dirige sur l'Oise pour opérer vers le nord. Elle est sous les ordres du général de Manteuffel; elle est formée des Ier et VIIIe corps avec la 3e division de cavalerie; le VIIe corps, qui fait partie de la même armée, reste à Metz et fera plus tard les sièges de Thionville, de Montmédy et des places laissées en arrière par les troupes actives. La Ire armée, en arrivant sur l'Oise, compte environ 45,000 hommes avec 180 bouches à feu. Ses derrières et ses lignes d'opérations sont gardés par des troupes d'étapes, indépendamment du VIIe corps, chargé des sièges.

Du côté des Français, à la même époque, nous trouvons deux masses principales : autour de Lille, il y a une première masse qui prend le nom de 22e corps et qui, vers le 20 novembre, comprenait une 1re division à deux brigades et une 2e division n'en ayant encore qu'une seule; total, 3 brigades avec 7 batteries (quatre de 4 et trois de 12), une compagnie du génie et un petit parc. L'effectif est de 17,500 hommes. Il y avait de plus, à Amiens, à peu près 8,000 hommes de garnison. De sorte que le 24, quand on apprit le mouvement offensif des Allemands sur Amiens, on put réunir 25,000 hommes dans les environs de la ville. Plus tard, la 2e division fut complétée et on créa un 23e corps, également à 2 divisions; les deux corps, au commencement de janvier, atteignirent le chiffre de 40,000 hommes. Mais ces troupes étaient toujours composées de la même manière : dépôts, mobiles et mobilisés, avec des cadres incomplets, les uns tirés des dépôts ou de la retraite, les autres échappés de Metz ou de Sedan. En outre, le matériel manquait ou était de qualité inférieure. Sous le rapport de la composition, de l'organisation, de la discipline, de l'instruction, de l'armement, nos corps étaient donc et ne pouvaient être que très inférieurs à ceux de l'ennemi. — A Rouen, il y avait une seconde masse d'environ 20,000 hommes, mais plus mal organisés encore que ceux du Nord et qui rendirent peu de services.

Quant aux plans de campagne, les Allemands ont l'offensive. Ils doivent couvrir le siège de Paris en dégageant le

terrain vers le nord, en repoussant au loin les corps français en formation et en occupant Amiens et Rouen. C'est ce qui résulte des instructions envoyées de Versailles, le 18 novembre, au commandant de la Ire armée.

Du côté des Français, le général Briand, qui a succédé au général Gudin dans le commandement des troupes de Normandie, va chercher à défendre successivement les lignes de l'Epte, de l'Andelle, puis la ville de Rouen, et enfin il se retirera sur le camp retranché du Havre. — A Lille, le général Bourbaki, qui a organisé le 22e corps, est bientôt remplacé par le général Farre, qui plus tard sera remplacé lui-même par le général Faidherbe; ces divers commandants en chef chercheront à défendre la ligne de la Somme; ils chercheront ensuite à inquiéter les Allemands, de manière à seconder les tentatives faites sur d'autres points pour la délivrance de Paris.

Tels sont les préliminaires de la campagne dont nous allons maintenant suivre les opérations.

II.

Ces opérations commencent vers le 20 novembre.

L'armée allemande est déployée sur la ligne de l'Oise; les forces françaises sont groupées autour d'Amiens d'une part, et autour de Rouen d'autre part.

Du côté des Allemands, le VIIIe corps est à Compiègne, le Ier corps à Noyon avec une brigade devant La Fère pour en faire le siège; la 3e division de cavalerie en avant faisant des reconnaissances vers le nord et vers l'ouest. Le général Manteuffel, qui commande les forces allemandes, apprend par ces reconnaissances que de grandes concentrations françaises paraissent avoir lieu autour d'Amiens. Il prend alors la résolution de se porter d'abord dans cette direction.

Son armée marche en deux colonnes, l'une formée du Ier corps par la route de Roye, l'autre formée du VIIIe corps par la route de Montdidier. Des détachements couvrent les colonnes en avant et sur leurs flancs. Le mouvement com-

mence le 24. Le 25, l'armée est sur la ligne Roye-Breteuil. Le 26, elle pousse en avant vers Moreuil et le Quesnel. Le 27, elle continue sa marche vers Amiens. Mais elle trouve devant elle l'armée française, et alors a lieu la bataille d'Amiens ou de Villers-Bretonneux.

Du côté des Français nous voyons, en avant d'Amiens et sur la rive gauche de l'Avre, 7,000 à 8,000 hommes formant la garnison de cette ville avec 12 pièces lisses et une batterie de 12 rayée, servie par des marins; ils occupent des retranchements élevés à la hâte, mais avec de belles vues en avant. De l'autre côté de l'Avre, en avant de la Somme et à cheval sur les routes de Roye et de Montdidier, nous trouvons les trois brigades du 22e corps, fortes de 17,500 hommes avec 42 bouches à feu, qui sont couvertes par un petit ruisseau, la Luce, et qui s'appuient aux villages de Boves, de Gentelles et de Villers-Bretonneux; elles improvisent, en outre, quelques retranchements de campagne pour renforcer leur position. L'armée française présentait ainsi un front d'environ 25 kilomètres, qui était trop étendu pour son effectif et qui devait être difficile à défendre.

Du côté des Allemands, le VIIIe corps se déploie sur la rive gauche de l'Avre; il attaque notre aile droite; mais il n'obtient que des succès insignifiants. Le Ier corps se déploie sur la rive droite et attaque Villers-Bretonneux. Malgré une résistance énergique, il enlève ce village qui formait de ce côté la clef de la position, parce qu'il couvrait notre ligne de retraite. Dès lors, la bataille est perdue. Notre armée se replie vers Corbie et Amiens.

Les Allemands perdent environ 1,400 hommes. Nous en perdons à peu près autant comme tués et blessés; mais il faut y ajouter environ 1,500 prisonniers, presque tous mobiles débandés, qui se laissent ramasser dans les villages.

Les Allemands doivent leurs succès particulièrement à leur artillerie, car ils mettent en batterie 137 pièces contre 60.

La bataille de Villers-Bretonneux présente cette particularité que l'on se battit sur les deux ailes, à droite et à

gauche de la petite rivière de l'Avre, tandis qu'au centre il n'y avait que peu de troupes, et qu'il ne s'y passait rien d'important.

Cette bataille est très honorable pour l'armée française, forte de 25,000 hommes avec 60 bouches à feu, et qui dut lutter contre trois divisions d'infanterie allemande et une division de cavalerie, formant au moins 30,000 hommes, avec 130 ou 140 bouches à feu.

Comme conséquence de l'engagement, la ville d'Amiens est occupée le 28 par l'ennemi, et le 29, la citadelle capitule après avoir perdu son commandant.

L'armée du Nord se retire sur Arras et se réorganise.

La Ire armée allemande, devenue libre de ses mouvements, laisse une partie de ses forces sur la Somme et, le 1er décembre, marche sur Rouen, en suivant la direction du chemin de fer Amiens-Rouen.

III.

Pendant les opérations que nous venons d'indiquer, le général Briand, commandant à Rouen, avait concentré ses forces sur la ligne de l'Andelle, face à Gisors, où se trouvait la division allemande du comte de Lippe. Il avait surpris à Etrepagny une fraction de cette division et avait obtenu un succès. Mais le véritable danger pour lui venait du nord. En effet, le 1er décembre, l'armée du général de Manteuffel quittait les environs d'Amiens et se dirigeait sur Rouen en deux colonnes : à droite, le VIIIe corps, suivant la ligne du chemin de fer par Poix, Formerie et Buchy; à gauche, le Ier corps, par Breteuil, Marseille et Gournay. Chaque corps comprenait trois brigades d'infanterie et une brigade de cavalerie; entre les deux et en arrière, marchait la réserve, forte d'une brigade d'infanterie et d'une brigade de cavalerie.

On avait laissé sur la Somme une brigade d'infanterie, une brigade de cavalerie et trois batteries.

Le 4 décembre, les Allemands arrivent à Buchy. Ils y

rencontrent et y surprennent complètement une partie des corps français, qui sont mis en déroute avec perte de 400 prisonniers et 1 canon.

Le 5, le général de Manteuffel entre à Rouen et s'y établit. Il pousse ses avant-postes sur les deux rives de la Seine, vers Bernay et le Havre. De ce côté et jusqu'à la fin de la campagne il n'y a plus que des escarmouches sans importance.

La Ire armée allemande rétablit alors le chemin de fer Amiens-Rouen, et sa tâche consiste à surveiller à la fois la Seine et la Somme, en portant alternativement ses réserves de l'une à l'autre.

Les opérations reprennent bientôt dans le Nord. — Le général Faidherbe y arrive le 4 décembre et s'occupe immédiatement de reconstituer et de renforcer l'armée. C'est alors qu'il la forme en deux corps de chacun deux divisions. Il réunit ainsi environ 40,000 hommes et à peu près 80 pièces de campagne, avec lesquels il reprend une offensive dont nous allons donner les détails.

IV.

Dès que son armée est organisée, le général Faidherbe la rapproche de la Somme, et le 8 décembre, une de ses divisions surprend et enlève le fort de Ham.

Le général de Manteuffel, qui avait poussé ses troupes vers le Havre et fait occuper Dieppe, rappelle vers Breteuil et Montdidier son VIIIe corps et sa troisième division de cavalerie.

Pendant ce temps, l'armée française s'était rapprochée d'Amiens et avait pris position sur la rive gauche de l'Hallue, à cheval sur la route d'Amiens à Albert, couverte sur son front par de nombreux villages dont les principaux étaient à droite, Contay; au centre, Pont-Noyelles, et à gauche, Daours. Cette position bien retranchée était forte, mais pré-

sentait un développement de 12 kilomètres, ce qui était beaucoup, pour une armée de 35,000 combattants.

Le 21 décembre, une reconnaissance allemande sort de la citadelle et se porte vers Querrieux, sur la route d'Albert; elle est repoussée, vivement poursuivie, et perd une cinquantaine d'hommes tués ou blessés, plus quelques prisonniers.

Le général allemand rassemble alors à Amiens cinq brigades d'infanterie avec une division de cavalerie, formant environ 30,000 hommes, avec 180 bouches à feu. Le 23, il prend l'offensive, et nous livre la bataille de l'Hallue ou de Pont-Noyelles.

Les Allemands marchent directement sur la position française, après avoir reconnu qu'il était fort difficile de la tourner par une aile ou par l'autre. Après de grands efforts ils emportent les villages qui se trouvaient devant le centre et devant la gauche, et qui nous servaient de postes avancés. Ils se portent ensuite vers les hauteurs, mais ils échouent dans leurs attaques. Vers cinq heures, les Français passent à leur tour à l'offensive et cherchent à reprendre les villages perdus. Ils réussissent sur quelques points, et, en résumé, à la nuit, vers la fin du combat, les Allemands ne possèdent qu'une partie des villages de la vallée, et n'ont pu emporter aucun point des hauteurs de la rive gauche de l'Hallue, qui formaient en réalité notre position défensive.

Malheureusement nos soldats épuisés sont obligés de passer la nuit sur les plateaux, autour de maigres feux de bivouac et par un froid de 10 degrés. En outre, pour résister à cette température mortelle, les mobiles n'avaient ni manteau ni capote; un grand nombre n'avaient que des vêtements de toile et des souliers restés célèbres par leurs semelles de carton.

Les Allemands avaient perdu 38 officiers et 917 hommes.

Nous avons perdu de notre côté environ 1,200 hommes, tués ou blessés, et un millier de prisonniers.

Chaque parti s'attribuait la victoire. Le lendemain 24, les deux armées restent immobiles sur leurs positions. Mais,

dans l'après-midi, le froid devenant plus violent encore, le général Faidherbe, pour ne pas passer une seconde nuit sur les plateaux de l'Hallue, donne l'ordre de la retraite. Celle-ci s'exécute avec ordre. L'ennemi ne nous poursuit que faiblement, et, le 26, l'armée est établie derrière la Scarpe, la droite à Arras et la gauche à Douai ; elle est cantonnée dans les villages et elle se réorganise.

Le 1er janvier, le général Faidherbe reprend les opérations et marche au secours de Péronne, dont les Allemands faisaient le siège. Il se dirige sur le corps d'observation de l'ennemi, placé à Bapaume. Il est favorisé par une attaque tentée dans la basse Normandie sur Rouen, par les directions de Bernay et de Pont-Audemer. Le général de Manteuffel, ainsi d'abord rappelé vers le sud, s'y rend avec quelques renforts. Il repousse les attaques de nos jeunes troupes sur les deux rives de la Seine et maintient sa position à Rouen.

Mais pendant ce temps le général Faidherbe a mis ses troupes en mouvement sur quatre colonnes, formées chacune d'une division. Il veut forcer les Allemands à lever le siège de Péronne, qu'ils ont entrepris à la fin de décembre.

Les 2 et 3 janvier, il attaque vigoureusement à Bapaume le corps d'observation, composé de la 15e division d'infanterie et de 2 divisions de cavalerie placées sur les ailes (environ 15 bataillons, 24 escadrons et 60 bouches à feu, c'est-à-dire 15,000 à 18,000 hommes). Les Allemands sont rejetés dans Bapaume. Mais l'armée française s'arrête devant la ville sans essayer de forcer les barricades qui en protègent l'entrée.

Nous perdons environ 1,250 hommes, tués ou blessés, et 800 disparus. L'ennemi a perdu 750 hommes.

Le 4, il se met en retraite.

Mais au même moment le général Faidherbe se retirait également. Il s'attribue la victoire, mais les Allemands lui répondent avec raison que, s'il a couché sur le champ de bataille après avoir gagné du terrain, il a manqué le but de ses opérations, c'est-à-dire la délivrance de Péronne. Cette

ville, en effet, ne voyant pas arriver de secours et bombardée à outrance, capitule dans la nuit du 9 au 10 janvier.

V.

Après quelques jours de repos, l'armée du Nord s'avance de nouveau vers Bapaume et Albert. Elle veut tenter un dernier effort pour inquiéter les armées de siège de Paris. Elle fait des démonstrations vers Amiens et vers la ligne de l'Hallue, puis, d'après le plan de son général, elle doit marcher rapidement vers l'est dans la direction de Saint-Quentin. Malheureusement une brigade de mobilisés, qui opérait d'une manière presque indépendante, s'empare de Saint-Quentin et attire prématurément de ce côté l'attention de l'ennemi. En outre, à cause du froid, du verglas et de la neige, l'armée française marche très lentement; partie d'Albert le 16, elle n'arrive que le 18 dans les environs de Saint-Quentin. Les Allemands qui ont marché parallèlement à l'armée française ont eu le temps d'y rassembler des forces considérables. Ils y ont déjà 38 bataillons, 48 escadrons, 162 bouches à feu, et ils attendent, pour le 19, 6 bataillons venant par chemin de fer, d'Amiens et de Péronne, et 6 autres bataillons venant de l'armée devant Paris.

Ils auront donc ainsi, le 19, des forces sinon supérieures, au moins égales à celles de l'armée du Nord. Cette armée, en effet, a deux corps à deux divisions, présentant un effectif de 32 à 35,000 hommes avec 15 batteries de campagne ou 90 bouches à feu. Il faut ajouter qu'attaquée le 18 pendant la dernière partie de sa marche, elle est déjà très fatiguée et a fait quelques pertes.

Le 19 a lieu la bataille de Saint-Quentin.

Les 22e et 23e corps de l'armée du Nord se sont déployés, au sud et à l'ouest de la ville, sur de bonnes positions couvrant bien les lignes de retraite sur Cambrai, mais ils sont séparés l'un de l'autre par la Somme et par des marais. Dès la pointe du jour, les Prussiens arrivent de tous côtés.

Ils sont organisés en deux ailes, avec une réserve. Ils doivent attaquer le front en cherchant à se prolonger sur les flancs. La lutte est acharnée et dure toute la journée. Vers cinq heures du soir, nos deux corps sont obligés de se mettre en retraite sur Saint-Quentin, de traverser la ville et de se diriger sur Cambrai en trois colonnes.

Les Allemands perdent environ 2,600 hommes.

Nous en perdons 3,000, tués ou blessés, mais de plus 8 à 10,000 prisonniers, toujours traînards et débandés comme dans toutes nos batailles.

Les Allemands, qui ont fait de grands efforts et qui ont besoin de repos, ne peuvent commencer la poursuite que le 21. Ils arrivent jusqu'à nos places du Nord; mais ils se retirent bientôt derrière la Somme.

L'armée française se réorganise, et, au bout de quelques jours, elle se trouve de nouveau prête à combattre.

Mais l'armistice du 28 janvier arrête les opérations sur ce théâtre, comme nous avons vu qu'il les avait arrêtées sur la Mayenne.

L'armée du Nord, improvisée à la hâte, composée d'éléments incohérents, sans instruction et sans discipline, mal armée, mal habillée, mal pourvue, avait dans l'espace de deux mois livré quatre batailles et plusieurs combats, et avait infligé à l'ennemi des pertes sensibles. Elle avait donc joué dans la défense du pays un rôle à la fois honorable et utile.

ARMÉE DE L'EST

I.

Nous avons vu dans une étude précédente que l'armée de la Loire avait été coupée en deux à la bataille d'Orléans, dans les journées des 3 et 4 décembre; que ses deux ailes s'étaient retirées dans deux directions excentriques : l'aile gauche, comprenant trois corps, vers l'ouest, pour former sous le général Chanzy la deuxième armée de la Loire, dont nous avons étudié les manœuvres dans un précédent chapitre; l'aile droite comprenant également trois corps, sur Bourges et Nevers, pour former, sous les ordres du général Bourbaki, une nouvelle armée qui devait devenir l'armée de l'Est, dont nous allons maintenant étudier les opérations.

Au mois d'août 1870, le départ du 7e corps de Belfort pour l'armée de Châlons avait laissé l'est de la France sans défense. Cependant, avec des dépôts et des troupes de marche, on y forme un corps d'armée qui doit plus tard prendre le numéro 20 et qui cherche à défendre les défilés des Vosges. Il est appuyé par quelques bandes de francs-tireurs dont les opérations sont favorisées par la nature du terrain. Bientôt, on forme encore à Autun un corps particulier sous les ordres de Garibaldi, avec quelques bataillons de mobiles, et particulièrement avec des volontaires appartenant aux diverses nations de l'Europe; ce corps atteint à peu près le chiffre de 12,000 hommes. Enfin, une division est organisée sur la ligne de Lyon dans les environs de Beaune, la division Cremer.

Telles sont les forces françaises qui opèrent dans la région de l'Est, jusque vers la fin de décembre. Elles sont évidem-

ment trop peu considérables pour donner aux Allemands des inquiétudes sérieuses sur le flanc gauche de leur ligne d'opérations. Et encore faut-il ajouter qu'au moment où le gouvernement de Tours veut faire un grand effort pour délivrer Paris, il appelle sur la Loire, vers Nevers, le 20e corps d'armée. C'est ainsi qu'après la bataille d'Orléans nous le retrouvons à l'armée du général Bourbaki avec les 15e et 18e corps.

Quant aux Allemands, après leurs premiers succès, ils forment en Alsace un corps d'armée, le XIVe, sous les ordres du général de Verder. Ce corps fait le siège de Strasbourg, qui succombe le 28 septembre; il fait ensuite le siège des autres places de l'Alsace, et il vient enfin assiéger Belfort. Pour cette dernière opération, les Allemands ont un corps de siège proprement dit et un corps d'observation qui s'établit d'abord sur les Vosges, puis qui les franchit pour venir s'établir à Vesoul de manière à couvrir à la fois le siège de Belfort, le sud du gouvernement de l'Alsace-Lorraine et enfin le flanc gauche de la ligne d'opérations des grandes armées allemandes. De Vesoul, le général de Verder pousse vers le sud des pointes hardies. Le 31 octobre, il s'empare de Dijon et rejette Garibaldi sur Autun. A la fin de novembre, il repousse les tentatives des garibaldiens pour reprendre la capitale de la Bourgogne. Le 18 décembre, il livre à Nuits un combat vigoureux à la division Cremer. Celle-ci oppose une résistance énergique; elle perd 2,000 hommes, dont 700 prisonniers; mais les Allemands en perdent 940.

Le 20e corps français a dû alors battre en retraite devant les forces allemandes. Il s'est d'abord retiré sur Besançon, puis, comme nous l'avons dit plus haut, il a été appelé à l'armée de la Loire au moment où celle-ci devait tenter un grand effort sur Paris.

En résumé, dans la seconde quinzaine de décembre, il n'y a donc dans l'Est, du côté des Français, que le corps de Garibaldi et la division Cremer; du côté des Allemands, le corps de siège de Belfort et le corps d'observation du général de Verder. L'ensemble de ces deux derniers corps pré-

sente 62 bataillons, 34 escadrons et 23 batteries de campagne, avec un effectif d'environ 60,000 hommes, dont 15,000 devant Belfort et 45,000 au corps d'observation.

Cependant, le gouvernement français s'occupe de réorganiser les trois corps de l'armée de la Loire qui ont été rejetés sur Bourges et sur Nevers. On leur envoie des renforts, du matériel, et, vers le 18 décembre, ils comptent environ 100,000 hommes avec 300 bouches à feu. Mais il faut ajouter que, vis-à-vis de nos trois corps, les Allemands en amènent bientôt deux, les IIe et VIIe. Le premier, détaché du blocus de Paris, se trouve vers Montargis. Le second, venant de Metz et des places du Nord-Est, se trouve vers Châtillon-sur-Seine. Tous deux font face au sud, de manière à observer nos trois corps de la Loire, et en même temps de manière à couvrir à la fois les derrières de l'armée du prince Frédéric-Charles, marchant vers l'ouest, et le flanc gauche de la grande ligne d'opérations allemande. Ces deux corps comprennent 56 bataillons, 20 escadrons et 20 batteries de campagne, avec un effectif d'environ 60,000 hommes. Telle est, à la fin de décembre, la répartition générale des forces belligérantes, tant allemandes que françaises, qui vont opérer dans l'est de la France.

Jetons un coup d'œil sur le terrain destiné à devenir le théâtre des opérations.

Ce théâtre est formé par la partie septentrionale de la vallée de la Saône. Il est formé au nord par les Vosges et le plateau de Langres; à l'est, par la frontière neutre de la Suisse; à l'ouest, par la chaîne de la Côte-d'Or et du Morvan; au sud, par le parallèle de Lons-le-Saunier et de Chalon-sur-Saône.

Ses points principaux ou points stratégiques sont :

Belfort, objectif des opérations des deux armées;

Besançon, qui va servir de point d'appui à l'armée du général Bourbaki;

Langres, qui, mieux armé et mieux approvisionné, pouvait devenir un grand embarras pour les Allemands;

Dijon, Beaune, Nuits, Dôle, villes populeuses et gares de chemins de fer;

Chagny, intersection de plusieurs lignes importantes;

Autun, point d'appui du corps de Garibaldi;

Auxonne, Gray, Pontarlier, points de passage sur la Saône;

Clerval, Beaume-les-Dames, Dampierre, points de passage sur le Doubs;

Blamont, la Chaux-de-Fonds, le Val-Travers, cols des chaînes du Jura.

Les lignes stratégiques territoriales qui pouvaient servir de lignes de défense ou de bases sont : l'Ouche, la Saône, l'Ognon, le Doubs, la Lisaine, la Loue; puis la chaîne de la Côte-d'Or et du Morvan, entre Langres et Dijon, qui, convenablement défendue, aurait arrêté ou tout au moins retardé le mouvement de l'armée allemande du Sud; enfin, les diverses chaînes du Jura, qui offrent un grand nombre de positions défensives.

Les lignes de manœuvres sont, indépendamment des routes et des chemins du théâtre d'opérations, les voies ferrées suivantes : la ligne Chagny—Dijon—Auxonne—Dôle—Besançon, par laquelle arriveront les 18e, 20e et 15e corps; la ligne Lyon—Mouchard—Besançon, par laquelle arrivera le 24e corps; du côté des Allemands, les lignes Châtillon—Troyes et Châtillon—Joigny, qui servent de lignes d'opérations au VIIe et au IIe corps; la ligne Vesoul—Épinal—Nancy, qui sert de ligne d'opérations au XIVe, et plus tard à l'armée du Sud tout entière.

Nous passons à l'indication succincte des plans de campagne.

Du côté des Français, on renonce à marcher sur Paris et l'on veut agir sur le flanc gauche de la ligne d'opérations des Allemands, de manière à les inquiéter pour leurs communications et les forcer de lever le siège de Belfort.

En conséquence, on pense à diriger vers l'est les 18e et 20e corps avec une division de réserve, en dérobant autant que possible le mouvement à l'ennemi et en laissant à Vier-

zon le 15e corps pour couvrir Bourges et Nevers. Ce corps suivra plus tard les deux premiers pour les soutenir. A Autun, l'armée ralliera les 12,000 hommes de Garibaldi et s'emparera de Dijon; plus loin, dans la vallée de la Saône, elle ralliera la division Cremer; elle continuera ensuite son mouvement vers Besançon, en laissant à Garibaldi le soin de couvrir ses derrières; à Besançon, elle trouvera le 24e corps, venu de Lyon; alors nos quatre corps, avec la division Cremer à leur gauche et la division de réserve derrière eux, marcheront sur Belfort pour en faire lever le siège. Dans l'exécution de ce mouvement, on espère gagner de vitesse les IIe et VIIe corps allemands et pouvoir accabler les 60,000 hommes de Verder avec une masse de 120,000. C'était une opération possible, une combinaison séduisante; mais elle présentait l'inconvénient que nous avons déjà signalé pour plusieurs des plans précédents; on n'y tenait pas un compte suffisant de la nature de nos troupes, de leur jeunesse, de leur inexpérience; on allait leur demander des efforts disproportionnés. En outre, il faut ajouter que l'on ne prévoyait pas les rigueurs d'un hiver exceptionnel, qui, sur les plateaux du Jura, devait accabler nos malheureux soldats par un froid de 17 degrés. Enfin il faut ajouter que la direction choisie était bien rapprochée de la frontière, et qu'en cas d'échec elle pouvait présenter les mêmes inconvénients que la ligne Sedan—Montmédy, le long de la frontière belge.

Quant aux Allemands, ils sont sur la défensive; ils ne cherchent qu'à couvrir le siège de Belfort et à protéger le flanc gauche de leur ligne d'opérations; prévoyant quelque attaque, ils renforcent le corps de Verder et ils tiennent leurs IIe et VIIe corps prêts à former une armée de secours et à se diriger vers l'est. Néanmoins, les premiers mouvements des troupes françaises leur échappent; nos têtes de colonne gagnent une avance suffisante, et, au début de la manœuvre, nous paraissons avoir quelque chance de succès.

II.

Le siège de Belfort a commencé dans les premiers jours du mois de novembre.

Belfort est une place peu considérable, mais elle est située sur un rocher et elle a des ouvrages extérieurs qui en font un camp retranché d'une certaine valeur. La garnison est de 16,000 hommes, mais comptant seulement en troupes régulières 2 bataillons de marche, 5 demi-batteries et une demi-compagnie du génie. Tout le reste appartient à la garde mobile. Le matériel d'artillerie comprend 300 bouches à feu. Les approvisionnements de vivres sont suffisants. Jusqu'à la chute de Strasbourg et de Metz, la place a servi d'appui aux opérations des francs-tireurs et du 20e corps. Mais le 3 novembre elle est investie, et c'est alors que les Allemands forment un corps de siège et un corps d'observation.

Le corps de siège resserre la place de plus en plus, établit ses batteries et commence le bombardement le 3 décembre. La garnison se retire dans les casemates; la population dans les caves, les ouvrages et l'artillerie souffrent peu.

Le corps d'observation, le XIVe, s'établit à Vesoul, opère dans la partie septentrionale de la vallée de la Saône, et observe la direction de Besançon.

C'est à cette époque, c'est-à-dire vers le 20 décembre, que le gouvernement français commence l'exécution du plan que nous avons indiqué.

Les troupes des 18e et 20e corps montent en chemin de fer et se dirigent vers l'est. Malheureusement le mouvement s'exécute avec lenteur et confusion; il n'y a pas une entente convenable entre l'autorité militaire et l'administration des lignes; bientôt les voies s'encombrent; les retards s'accumulent; on lance sans cesse de nouveaux trains sans que les premiers soient parvenus à décharger; alors de Saincaize à Clerval on voit une suite de convois échelonnés, dont

quelques-uns restent 3 ou 4 jours sur le même point, au milieu de la neige, et par un froid de 14 degrés qui inflige aux hommes de cruelles souffrances. Certaines parties du mouvement auraient été beaucoup mieux exécutées à pied. Il faut signaler encore un autre inconvénient. Comme tout ce qui se passait à cette époque, l'expédition de l'Est est divulguée aussitôt que conçue; le 25 décembre, l'état-major allemand reçoit à Versailles les premiers avis; il prépare ses IIe et VIIe corps et il renforce le général de Verder.

Néanmoins, vers le 29, les corps français sont en grande partie arrivés sur le terrain où ils doivent opérer. La division qui doit former la gauche est à Beaune; le 18e corps à Chagny; le 20e à Chalon-sur-Saône, avec la division de réserve; le 24e corps à Besançon; le 15e corps encore à Vierzon, mais se disposant à suivre le reste de l'armée. Notre mouvement vers le nord-est commence donc, mais avec lenteur; du front Chagny — Chalon, nous arrivons bientôt à celui Auxonne — Dôle; puis nous atteignons la ligne de l'Ognon vers Pesmes. Conformément au plan arrêté, nous avons réoccupé Dijon, rallié les troupes de la division Cremer, enfin nous marchons sur Belfort, pendant que Garibaldi occupe Dijon. Le 8 janvier, le quartier général est à Montbozon.

Les troupes allemandes se sont repliées devant nous, et à la même date le gros de leurs forces est à Vesoul. Mais, reconnaissant alors que le véritable objectif de l'armée française est Belfort, le général de Verder se décide à exécuter une marche de flanc pour venir occuper la ligne de la Lisaine. En même temps, afin de reconnaître d'une manière plus complète les troupes en présence et pour les retarder dans leur marche, il fait occuper Villersexel. Le 9, un premier combat a lieu sur ce point. Les Allemands y perdent environ 650 hommes, et, après une vigoureuse résistance, ils reprennent leur marche de flanc et vont s'établir sur la position qu'ils ont choisie. Le 13, les avant-gardes françaises rencontrent les premiers postes allemands à Arcey, ce qui donne lieu à un second combat. Le 14, notre armée dé-

bouche en présence de l'armée allemande et vient lui livrer la bataille d'Héricourt.

III.

La position choisie par les Allemands est située sur la rive gauche de la Lisaine, avec la droite à Frahier et Chenebier, le centre à Héricourt et la gauche à Montbéliard. Son front est d'environ 16 kilomètres, mais ce front est très fort par suite des escarpements et de la solidité des points d'appui. Les Allemands ont 48 bataillons, 30 escadrons et 126 pièces de campagne, formant de 45 à 50,000 hommes; ils renforcent leurs positions au moyen de barricades et d'obstacles artificiels; ils empruntent au corps de siège de Belfort 37 grosses pièces dont 16 de 24.

La position française est située vis-à-vis de la position allemande; elle présente pour l'offensive des débouchés difficiles rendus plus difficiles encore par la neige et le verglas. Notre ordre de bataille comprend à l'extrême gauche la division Cremer, qui doit opérer au sud de la route de Lure vers Étobon, à la gauche le 18e corps vers Chagey, au centre le 20e vis-à-vis Héricourt, à la droite le 24e vis-à-vis Montbéliard, enfin le 15e corps derrière le 24e et opérant sur la même direction.

Le 15, de grand matin, l'action s'engage. Notre droite s'empare de Montbéliard, mais les Allemands conservent le château, dont ils ont fait un poste très fort; au centre, le combat n'a lieu qu'avec l'artillerie et quelques tirailleurs; enfin, à la gauche, la division la plus éloignée devait faire un mouvement tournant qui est retardé par la neige, par des croisements de colonnes et qui ne donne pas de résultats.

Le 16, l'action recommence sur toute la ligne; à la gauche, on reprend le mouvement tournant de la veille et l'on s'empare de Chenebier.

Le 17, la bataille s'engage de nouveau; Chenebier est pris par les Allemands, de grand matin, mais repris par nous. L'action est très vive; malheureusement, pas plus ce

jour-là que les deux jours précédents, nous ne parvenons à ébranler les Allemands d'une manière sérieuse. Leur artillerie est très supérieure à la nôtre en calibre et en portée. Leurs positions sont très fortes. Nos jeunes troupes n'ont pas d'approvisionnements et meurent de faim ; en outre, elles souffrent cruellement d'un froid terrible qui descend jusqu'à 17 degrés.

Le 18, le général en chef donne l'ordre de la retraite.

Nous avons perdu environ 8,000 hommes, les Allemands 2,000.

La garnison de Belfort a essayé pendant la bataille quelques sorties peu considérables, mais elle a été rejetée dans la place.

L'armée se retire en ordre malgré son échec, et, le 22, après quatre jours de marche, elle arrive à Besançon.

IV.

Nous devons maintenant revenir en arrière et voir ce qui se passait sur la Saône pendant les opérations de notre armée de l'Est et la bataille d'Héricourt.

Au commencement de janvier, les IIe et VIIe corps allemands sont placés sous les ordres du *général de Manteuffel* pour former avec le XIVe corps une nouvelle armée qui prend le nom d'armée du Sud.

Le VIIe corps se concentre à Châtillon-sur-Seine.

Le IIe corps se concentre à Nuits-sous-Ravière.

Le 12 janvier, les deux corps sont prêts et le général de Manteuffel vient en prendre le commandement. Trouvant les circonstances pressantes, il donne immédiatement des ordres de mouvement pour le lendemain. Masquant Langres vers le nord par une brigade et Dijon vers le sud par une autre, il passe entre les deux places avec toute son armée, traversant la chaîne de la Côte-d'Or en trois colonnes. Le IIe corps forme la première colonne et passe par Selongey ; le VIIe corps forme deux colonnes, qui passent par Recey et Arc-en-Barrois. La marche s'exécute avec ordre malgré le

froid et la neige. Les communications en arrière se font par Châtillon. Les 17 et 18 janvier, l'armée du Sud sort des défilés, et le 19 ses têtes de colonne atteignent la Saône vers Gray. Elle reporte alors sa base d'opérations sur Épinal et elle se met en communication avec le XIVe corps par la haute Saône.

Jusque-là le général de Manteuffel avait voulu marcher sur Vesoul et rejoindre directement le général de Verder; mais, apprenant le résultat de la bataille d'Héricourt, il se décide à se porter plus au sud vers Dôle, de manière à couper la retraite de l'armée de l'Est sur Lyon. Le 21, le VIIe corps arrive à Dampierre, le IIe à Dôle et le XIVe a son quartier général à Villersexel. L'armée allemande entoure ainsi l'armée française sans craindre d'affaiblir son centre et de perdre ses communications, mouvement hardi que justifiait l'état de nos malheureuses troupes.

Pendant ce temps, Garibaldi, placé à Dijon, aurait dû inquiéter la marche des corps allemands; mais il s'en laisse imposer par une brigade ennemie qui l'attaque vigoureusement les 21, 22 et 23 janvier, autour de la ville. Il la repousse victorieusement, mais sans soulager l'armée de l'Est.

Cependant, les 22 et 23 janvier, Manteuffel atteint la ligne du Doubs et occupe sur sa droite les routes d'Arbois et de Poligny; Verder menace Clerval et Beaume-les-Dames. Le cercle se resserre autour de nos troupes, qui s'accumulent sous les murs de Besançon, où elles ne trouvent que sept jours de vivres. C'est du moins ce que fait croire une première appréciation trop rapide; en réalité, il y en avait davantage. Les jours suivants, on s'efforce de reconstituer l'armée, exténuée, découragée et démoralisée. Le 26, le général en chef marque la retraite sur Pontarlier; mais lui-même, douloureusement atteint par les revers successifs de son armée, troublé par les récriminations injustes du gouvernement, cherche à mettre fin à ses jours et se tire un coup de pistolet dans la tête. Le général Clinchant prend le commandement, continue le mouvement commencé et arrive le 28 à Pontarlier. On voulait prolonger la retraite sur

Mouthe en se glissant le long de la frontière. Mais les Allemands ont eu le temps de continuer et d'achever leur mouvement de conversion. Leur droite vient nous fermer ce dernier passage, et notre malheureuse armée de l'Est est acculée à la frontière de la Suisse. Elle doit la franchir ou capituler. Il est vrai qu'au même moment l'armistice signé à Paris le 28 pouvait la sauver. Mais les Allemands, qui étaient les maîtres, non seulement des conditions à imposer, mais des communications à faire, qui voulaient recueillir le fruit de leurs manœuvres et de leurs succès antérieurs, qui voulaient, en outre, se débarrasser complètement de l'armée de l'Est pour la reprise possible des hostilités, les Allemands avaient fait excepter de l'armistice toute la région de l'Est où se passaient les opérations. En outre, le télégramme envoyé de Paris à Bordeaux pour notifier l'armistice, par un oubli bien regrettable, ne faisait pas mention de l'exception relative à l'armée de l'Est. De sorte que, au lieu de sauver notre armée, l'armistice contribue à la perdre. Au bruit des négociations, nos troupes exténuées s'arrêtent, tandis que, avec quelques efforts, elles pouvaient encore sortir du cercle qui les enserrait. L'ennemi mieux renseigné continue son mouvement. Et le 1er février notre armée, forte d'environ 80,000 hommes, est obligée d'entrer en Suisse par Verrières. Sa retraite est couverte par un dernier combat que notre arrière-garde livre à la Cluse.

La Suisse donne à nos soldats une hospitalité généreuse, que la France n'oubliera jamais.

Cependant, la place de Belfort continue à se défendre ; l'ennemi veut enlever d'assaut le fort des Perches, mais il est repoussé. Ce fort est néanmoins abandonné le 7 février. Enfin, le 18, sur les ordres du gouvernement français, la garnison quitte la place ; mais celle-ci doit faire retour à la France après l'exécution des conditions de la paix.

Tel est le résumé rapide des opérations de notre armée de l'Est. Nous y retrouvons les caractères de toutes les opérations de la seconde période de la guerre. Les plans de cam-

pagne ne sont pas en rapport avec la composition des armées. Celles-ci sont jeunes, inexpérimentées, peu solides. Elles n'ont que des cadres insuffisants. Leurs approvisionnements ne sont pas assurés, du moins quant à l'opportunité des distributions. Elles luttent contre des troupes supérieures en instruction, en organisation et en solidité ; troupes qui ne comptent pas de non-valeurs et qui, par suite, avec des effectifs moindres, ont plus de combattants réels que les nôtres ; troupes qui ont une artillerie très supérieure ; troupes enfin chez lesquelles le commandement est organisé et exercé d'une manière très remarquable.

Dans de semblables conditions, le succès était bien difficile, et l'on peut dire que les efforts de notre armée de l'Est sont fort honorables, malgré leur résultat malheureux.

PARIS

I.

Nous avons vu les opérations des armées de province, sur la Loire, au Nord et dans l'Est, pendant la deuxième période de la guerre de 1870-71. Ces opérations avaient pour but principal la délivrance de Paris. Il nous reste à voir comment, pendant la même période, cette capitale résiste aux efforts des armées allemandes.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, la nouvelle du désastre de Sedan arrive officiellement à Paris le 3 septembre. Le 4, l'Empire tombe, et les députés de Paris forment un nouveau gouvernement, le gouvernement de la Défense nationale, qui prend la direction des affaires.

Il était aisé de prévoir que l'ennemi victorieux allait marcher sur la capitale pour s'en emparer et y chercher la fin de la guerre. La défense de Paris allait donc devenir le pivot de la défense du pays et l'objet principal des opérations. Dès le commencement d'août, immédiatement après nos deux premières défaites de Wœrth et de Spickeren, on s'était occupé de fortifier et d'approvisionner la ville. On y avait rassemblé avec une activité remarquable, et en utilisant les chemins de fer et les cours d'eau, du blé, des farines, des conserves, du sucre, du café, du sel, de l'avoine, de la houille, des approvisionnements de toute nature en quantités considérables; on y avait amené 30,000 bœufs et 200,000 moutons.

On avait complété et mis en état de défense les fortifications, en nettoyant les glacis et les abords, en coupant les routes, en faisant sauter les ponts dans un rayon étendu.

Nous remarquerons ici que si l'on n'avait pas assez détruit de ponts sur la Moselle et la Meuse, on en détruisit beaucoup trop aux environs de Paris, par exemple ceux de Suresnes, d'Asnières, de Billancourt, de Joinville, qui auraient été si utiles plus tard.

On avait entrepris la construction d'ouvrages nouveaux, pour fermer des trouées ou couvrir des points faibles, comme les redoutes de Gennevilliers, de Montretout, de Meudon et de Châtillon; mais les travaux en étaient poussés mollement et, le jour de l'investissement, ces ouvrages si importants ne devaient pas être en état.

Sur les remparts, on s'occupait d'établir des traverses, des magasins voûtés et des abris blindés.

En avant des portes, on établissait des redans, avec toute espèce de défenses accessoires.

Après le 4 septembre, quand la probabilité du siège devient de plus en plus évidente, on complète toutes ces mesures de défense.

Et au moment de l'investissement, c'est-à-dire le 17 septembre, Paris présente l'aspect d'une immense place forte, avec une enceinte continue, flanquée de 94 bastions, ayant en avant 17 forts, placés à 2 ou 3,000 mètres de l'enceinte, et formant un cercle d'environ 50 kilomètres de circonférence. Cette fortification était excellente pour l'époque à laquelle elle avait été construite, c'est-à-dire pour résister à l'ancienne artillerie; aujourd'hui, trois des forts, ceux du Sud-Ouest, sont dominés par les hauteurs de Meudon et de Châtillon, et présentent le point faible de la place, ainsi que son véritable front d'attaque.

On dispose pour la défense de Paris, des troupes suivantes :

1° Du 13e corps, organisé en 3 divisions d'infanterie, avec un effectif d'environ 25,000 hommes; ce corps, envoyé vers Sedan, a été heureusement ramené sur la ville;

2° Du 14e corps, avec la même organisation et le même effectif; mais, des 12 brigades qui forment les 13e et 14e corps, une seule est composée d'anciens régiments; elle

revient de Rome, et comprend les 35e et 42e; elle doit être le nerf et l'honneur de la défense; le reste est composé de troupes de marche qui ont besoin de se former, de se discipliner et de s'aguerrir;

3° De 12,000 marins, appelés de nos divers ports; ils défendront les forts comme ils auraient défendu leurs vaisseaux, et ils donneront d'excellents exemples de vigueur et de discipline;

4° De 15,000 hommes de troupes diverses : gendarmes, douaniers, gardes forestiers, anciens sergents de ville, formant des compagnies solides et sérieuses;

5° De 80,000 mobiles de province, troupe inexpérimentée, mais pleine de bonne volonté, présentant d'excellents éléments, et susceptible de rendre de bons services;

6° De 20,000 mobiles parisiens, plus bruyants, moins disciplinés, et d'un maniement plus difficile;

7° De la garde nationale de Paris, comprenant bientôt plus de 260 bataillons et de 250,000 hommes, force considérable, mais où les bons éléments sont mêlés aux mauvais, et que bien des gens regardent comme plus redoutable pour l'intérieur que pour les ennemis du dehors;

8° Il y avait encore de nombreux corps francs; quelques-uns rendirent des services, mais, en général, ils coûtaient cher et montraient peu de discipline.

La cavalerie se composait d'une division, avec quelques escadrons de gendarmerie et d'éclaireurs.

L'artillerie comprenait, au début, environ 50 batteries; mais, plus tard, on en créa de nouvelles, et au moment des opérations principales, il y avait 93 batteries de ligne, 15 batteries de mobiles, 16 batteries de l'artillerie de la marine, et 2,000 canonniers marins servant dans les forts. On disposait, comme matériel, de l'armement de sûreté de la place; de 200 canons rayés de 24 et de 16, que l'on fit venir avant l'investissement; de 200 pièces de marine de $0^m,16$; de 30 pièces de $0^m,19$; enfin d'une pièce de 0^m24. Comme batteries de campagne, on avait environ 550 pièces de 4, de 7 et de 12, avec un certain nombre de mitrailleuses. Les pièces de 7 et 8 batteries de mitrailleuses furent fondues

pendant le siège même, par les ateliers de Meudon transportés à Paris, et par l'industrie particulière.

Le génie comprenait un certain nombre de compagnies régulières et de nombreux auxiliaires du génie civil.

Sur la Seine, il y avait une flottille de canonnières armées de grosse artillerie.

Enfin, on trouvait dans Paris un personnel nombreux pour les services administratifs et pour le service de santé.

Afin de mettre en œuvre avec ordre les divers éléments de la défense, tant matériels que personnels, le gouverneur de Paris partage l'enceinte en neuf secteurs : six sur la rive droite et trois sur la rive gauche. Il place à la tête de chacun d'eux un général ou un amiral.

Les chefs de secteurs étaient particulièrement chargés de la garde de l'enceinte et de la sûreté intérieure. Ils avaient sous leurs ordres la garde nationale sédentaire, avec quelques détachements de troupes régulières et quelques troupes spéciales.

Quant aux troupes actives, on s'occupe d'abord de les réorganiser, de les compléter, de les instruire et de les aguerrir. Plus tard, on en formera trois armées, comme nous l'indiquerons dans la suite de notre travail.

En résumé, vers le 17 septembre, Paris est convenablement approvisionné, avec une garnison nombreuse et un matériel considérable. Il se prépare à soutenir un siège, dont on ne prévoit alors ni la durée ni l'importance.

Au premier abord, on croyait la résistance inutile, on regardait la guerre comme finie, et l'on appelait l'œuvre de la défense une héroïque folie. Aujourd'hui, mieux renseigné, on doit reconnaître que la résistance de la capitale, combinée avec les efforts des armées de province, avec la résistance de Metz, avec la mission de M. Thiers à l'étranger, on doit reconnaître dis-je, que ces divers éléments présentaient encore pour nous quelques chances de succès, s'ils avaient été convenablement reliés et coordonnés entre eux.

Cependant les armées allemandes, victorieuses à Sedan,

se mettent en marche vers Paris, en deux masses, suivant deux directions principales, et sur de larges fronts, pour vivre plus facilement et pour profiter de la sécurité que leur donne l'absence à peu près complète de troupes défensives.

L'*armée du prince royal* revient dans la vallée de la *Marne*, qu'elle a quittée pour marcher vers le nord, et elle va arriver devant Paris par l'est, entre la Marne et la Seine.

L'*armée de la Meuse* arrive par l'*Aisne* et par l'*Oise*.

Chaque armée comprend en ce moment 3 corps, indépendamment de la division wurtembergeoise et de 3 divisions de cavalerie. L'ensemble de ces forces forme un total de 122,000 fantassins, 25,000 cavaliers et 622 bouches à feu. Deux autres corps, laissés momentanément à Sedan, doivent rejoindre prochainement. Nous remarquerons que ces troupes, solides, instruites, aguerries, animées par leurs succès, sont très suffisantes pour effectuer, au début, l'investissement de Paris, rejeter dans ses murs nos soldats inexpérimentés, prendre de bonnes positions autour de la place et s'y fortifier avec soin.

Le 16, les têtes de colonne de l'ennemi commencent à paraître. Le 17, l'investissement commence. L'armée de la Meuse, avec ses 3 corps, enveloppe la rive droite de la Seine. Le IV^e^ corps, allant de Bougival à Saint-Denis; la garde, de Saint-Denis à la forêt de Bondy; le XII^e^ corps, jusqu'à la Marne. Le front de chaque corps est très étendu; mais le IV^e^ est couvert par la Seine, et la garde par des inondations qu'elle obtient bientôt en dérivant l'Ourcq dans la petite vallée de la Morée, de Sevran à Saint-Denis. Ensuite, la division wurtembergeoise s'établit entre la Seine et la Marne, à Champigny et à Boissy-Saint-Léger. La III^e^ armée jette un pont à Villeneuve-Saint-Georges, franchit la Seine et développe ses trois corps sur la rive gauche : le VI^e^, entre la Seine et la Bièvre; le II^e^ bavarois, sur les hauteurs de Châtillon et de Meudon; le V^e^ corps, de Sèvres à Bougival, fermant le cercle d'investissement et donnant la main au IV^e^ corps de l'armée de la Meuse. Chacun de ces corps

couvre un front moyen d'environ 8 kilomètres. Les divisions de cavalerie font face au dehors et sont employées à couvrir les troupes d'investissement vers le nord, l'ouest et le sud. Le 1er corps bavarois doit venir bientôt former la réserve de la IIIe armée, et cantonnera autour de Longjumeau.

L'opération de l'investissement donne lieu à deux combats : l'un au bois de Brevannes et l'autre à Châtillon.

Le premier a lieu le 17 septembre. Une reconnaissance du 13e corps s'est portée dans la direction de Boissy-Saint-Léger. Elle rencontre un détachement du Ve corps allemand, couvrant la marche de flanc de ce corps d'armée, vers Villeneuve-Saint-Georges. Les tirailleurs s'engagent, de part et d'autre, dans le bois de Brevannes : l'artillerie prend part à l'action; mais l'affaire est peu importante.

Quant au second combat, le Ve corps allemand, continuant sa marche, arrive le 18 à Bièvre et à Palaiseau ; ses avant-postes occupent Petit-Bicêtre, et se trouvent vis-à-vis de ceux de notre 14e corps, qui est venu s'établir sur le plateau de Châtillon. Le 19, le Ve corps reprend son mouvement sur Versailles; il a derrière lui le IIe corps bavarois, qui vient occuper Sceaux, Bourg-la-Reine et Plessis-Piquet; et pendant ce temps, le VIe corps se déploie entre la Seine et la Bièvre, de Villeneuve-Saint-Georges à Fresnes-lès-Rungis. Au même moment, notre 14e corps se dispose à attaquer les Allemands dans la direction de la Bièvre. Il appuie sa gauche à l'éperon de Bagneux et à la redoute de Châtillon, tandis que sa droite, débouchant de Meudon, s'oppose aux progrès du Ve corps. Au début, notre artillerie et nos tirailleurs contiennent les colonnes ennemies et leur font éprouver des pertes. Mais la 9e division du Ve corps, qui débouchait devant nous, est soutenue à gauche par la 10e division, qui débouche dans la direction de Vélisy, et à droite par une brigade bavaroise qui vient occuper Plessis-Piquet. Cependant l'affaire se soutenait ; lorsque, du côté de la ferme de Trivaux, une panique s'empare de nos troupes inexpérimentées, qui se replient en désordre vers les portes de Paris et viennent y jeter le trouble et la confusion. Le

reste du 14e corps fait meilleure contenance, mais doit cependant se replier à son tour, en abandonnant le plateau de Châtillon et en laissant dans la redoute 6 pièces dont les attelages s'étaient éloignés.

Le Ve corps reprend sa marche sur Versailles aussitôt après la cessation de l'attaque ; le IIe corps bavarois occupe Châtillon dans la soirée, et son front s'étend de Sceaux jusqu'à Meudon.

Après le combat de Châtillon, on crut un moment, dans Paris, à une attaque de vive force dirigée vers le Point-du-Jour. Cette attaque était possible, mais elle pouvait amener de grandes pertes pour l'ennemi ; en outre, un échec pouvait être le signal d'une résistance générale pour toute la France et de grands embarras pour les Allemands. Ceux-ci voulaient procéder d'une manière plus sûre. Ils se préparaient à bloquer étroitement Paris et à le réduire par la famine. Les 6 corps allemands et la division wurtembergeoise se contentent donc de s'établir solidement sur les positions indiquées. Quelques jours plus tard, le XIe corps viendra renforcer la ligne de blocus, et le Ier corps bavarois viendra servir de réserve à la IIIe armée. Les Allemands, au commencement d'octobre, auront ainsi, autour de Paris, 200,000 fantassins, 33,000 cavaliers et 900 bouches à feu.

L'armée de la Meuse a pour ligne d'opérations la ligne Soissons — Reims — Épernay. La IIIe armée a la ligne Lagny — Meaux — Épernay, avec interruption de la voie ferrée vers Nanteuil, par suite de la destruction de plusieurs ponts et tunnels ; les Allemands s'efforcent de les rétablir.

Les deux armées ont leur base sur la ligne Mézières — Rethel — Reims — Épernay — Vitry, qui marque le front de leur second commandement général ; le premier ayant son front sur la Moselle, et comprenant l'Alsace et la Lorraine.

Les lignes d'opérations et les bases sont gardées par des troupes de garnison et des troupes d'étape.

Le quartier général du roi, placé d'abord à Ferrières, vient bientôt s'installer à Versailles avec celui du prince royal ; celui du prince de Saxe est au Grand-Tremblai.

Pour couvrir leur établissement sous Paris, les Allemands envoient des détachements, composés surtout de cavalerie, qui occupent Senlis, Beauvais, Gisors, Chartres, Étampes, et qui ont pour mission de s'opposer aux tentatives pouvant venir du dehors.

Telle est la situation respective des deux partis au début du siège. La ville est étroitement bloquée par des forces considérables, mais elle possède de nombreux éléments de résistance ; en outre, l'armée du Rhin, enfermée dans Metz, retient encore autour d'elle 200,000 hommes des Ire et IIe armées allemandes ; enfin, en province, on cherche, comme nous l'avons vu, à organiser de nouvelles troupes au Nord, dans l'Ouest et sur la Loire.

Nous n'avons pas parlé, dans cette période, de l'entrevue de Ferrières, qui devait fatalement échouer, puisque le négociateur français avait dit à l'avance qu'il ne pouvait céder ni une pierre de nos forteresses, ni un pouce de notre territoire. Entreprendre une négociation dans ces conditions, c'était montrer de grandes illusions sur l'esprit qui animait nos adversaires, sur les ressources qui nous restaient pour soutenir la lutte, enfin sur les avantages habituels que la guerre donne aux vainqueurs.

II.

Les premiers jours de l'investissement sont employés par les Français à compléter leurs moyens de défense, et par les Allemands à l'installation de leurs cantonnements, ainsi qu'à l'établissement de nombreux ouvrages de campagne destinés à protéger leurs lignes.

Comme exemples de ces travaux, nous citerons : le nettoiement des abords, dans le but de procurer des vues aux positions occupées ; les barricades destinées à fermer les entrées de villages ; les villages eux-mêmes crénelés et mis en état de défense ; les abatis, les inondations, les fossés de tirailleurs, ayant pour objet de fermer les intervalles ; les batteries occupant les points culminants et pouvant à la fois

répondre au feu de la place et repousser les sorties; les redoutes et les blockhaus servant de points d'appui et de réduits; les communications assurées dans tous les sens pour faciliter les mouvements des divers corps et surtout des réserves; les signaux télégraphiques pour la translation rapide des ordres et des renseignements; enfin les observatoires, au nombre de deux par corps d'armée, dans le but de surveiller tous les mouvements de l'ennemi et de prévenir en temps opportun.

Bientôt commence une série de combats tentés par la défense dans le but d'aguerrir les troupes, de reconnaître les dispositions de l'ennemi et d'élargir autant que possible le cercle de l'investissement.

Le 23 septembre, une division du 13e corps réoccupe le Moulin-Saquet, Villejuif et les Hautes-Bruyères, abondonnés dans le mouvement de retraite du 19. Cette opération rend de la confiance aux troupes et établit le 13e corps en dehors de l'enceinte et en avant des forts. Le 14e corps sort également de Paris et vient prendre position vers l'Ouest, dans la presqu'île de Gennevilliers et dans l'avenue de Neuilly.

Le 30, le 13e corps veut reprendre son mouvement du 23, pousser encore vers le sud et occuper les villages de l'Hay, de Chevilly, de Thiais et de Choisy-le-Roi. On se propose, si l'on ne peut pas conserver les villages conquis, de détruire au moins le pont de Choisy. Après une violente canonnade des forts de Montrouge, de Bicêtre et d'Ivry, trois brigades sont lancées à l'attaque : celle de gauche sur Thiais, celle du centre sur Chevilly et celle de droite sur l'Hay. Thiais et Chevilly sont enlevés avec vigueur ; mais l'Hay résiste. Bientôt des renforts arrivent aux Allemands. Après un combat vigoureux, nous sommes obligés de battre en retraite. Nos troupes rentrent en ordre, mais après des pertes cruelles.

Nous avons en effet 400 tués ou disparus et 1500 blessés. Les Allemands perdent 300 à 400 hommes.

Cependant on continue à pousser des reconnaissances sur

divers points de nos lignes, et la plus importante est dirigée, le 8 octobre, en avant de Rueil vers la Malmaison.

Quelques jours plus tard, le 13e corps fait une grande attaque sur le plateau de Châtillon. Les troupes sont disposées en trois colonnes : celle de droite est dirigée sur Clamart; celle du centre, la principale, est dirigée sur Châtillon ; enfin celle de gauche part de la maison Millaud, dont on s'est emparé quelques jours auparavant, et se dirige sur Bagneux. Deux réserves sont à hauteur des forts. A l'extrême droite et à l'extrême gauche, des démonstrations ont lieu pour tromper et contenir l'ennemi. L'artillerie des forts de Montrouge et de Vanves prépare l'action ; la colonne de droite entre dans Clamart, faiblement occupé; celle de gauche s'empare de Bagneux presque tout entier; celle du centre s'empare de Châtillon jusqu'à l'église, mais ne peut pas dépasser ce point fortement barricadé. Bientôt on voit des colonnes ennemies nombreuses accourir de toutes parts : on donne l'ordre de la retraite, et nos troupes reprennent leurs positions primitives après avoir fait perdre environ 400 hommes à l'ennemi et sans avoir elles-mêmes beaucoup souffert.

Le 21 octobre, le 14e corps tente à son tour vers la Malmaison une opération analogue à celle que le 13e corps vient d'exécuter vers le sud. Nos troupes forment encore trois colonnes. Celle de droite, vers le nord, doit opérer entre la Seine et la route de Cherbourg ; celle du centre doit déboucher de Rueil, et opérer sur la route même ; enfin, celle de gauche doit déboucher de la maison Crochard, au sud de Rueil, et se diriger vers le château de Buzenval. Des réserves sont placées à Nanterre et à la Fouilleuse. Des démonstrations ont lieu sur les deux ailes, vers Montretout d'un côté et vers Bezons de l'autre. L'action est préparée par l'artillerie du Mont-Valérien et par une nombreuse artillerie de campagne qui se déploie à droite et à gauche de Rueil. Puis, nos trois colonnes s'élancent, couvertes par leurs tirailleurs. Elles repoussent les avant-postes ennemis et occupent la Malmaison et Buzenval. Mais, en arrière du ravin de Saint-Cucufa, elles viennent se heurter contre une

forte ligne de défense formée : 1° par la grande barricade de l'entrée est de Bougival ; 2° par des murs de parcs crénelés ; 3° enfin, par de larges abatis infranchissables et bien flanqués. Cette ligne est défendue au nord par un régiment prussien, le 46e ; au sud, jusque vers la Bergerie, par un autre régiment ; chaque régiment a deux bataillons sur la ligne de combat et le troisième en réserve ; chaque bataillon de première ligne a deux compagnies engagées et deux autres de soutien. En seconde ligne et en réserve se trouvent les deux autres régiments de la division, chacun d'eux prêt à soutenir le régiment de première ligne avec lequel il fait brigade ; plusieurs batteries se trouvent sur la ligne de défense, dont une à la barricade de Bougival et l'autre sur la terrasse de la villa Metternich (château de la Jonchère).

En outre, l'artillerie du IVe corps allemand vient de la rive gauche balayer la plaine de Rueil. Une division de landwehr de la garde accourt de Saint-Germain vers Bougival. Le Ve corps allemand tout entier est sur le théâtre du combat. Plusieurs batteries placées à Saint-Michel répondent avantageusement à nos batteries de campagne. Dans ces conditions, le succès devient fort difficile. Nos troupes se conduisent bravement et forcent même la ligne prussienne sur plusieurs points. Mais, éloignées de leurs réserves, ayant perdu la protection de leur artillerie, elles sont rejetées par des forces supérieures et obligées de reculer après avoir subi de fortes pertes, 600 hommes environ. L'ennemi en a 330 hors de combat.

Le 28 octobre, des francs-tireurs attachés au corps chargé de la défense de Saint-Denis s'emparent du Bourget, où les Allemands avaient des avant-postes. On y envoie quelques renforts. Mais nos troupes ne se gardent pas avec une vigilance suffisante. Elles ne mettent pas le temps à profit pour se fortifier. Le 29, plusieurs batteries prussiennes viennent canonner le Bourget, sans qu'aucune attaque se prononce ; mais, le 30, de grand matin, cinq batteries ennemies établies à Pont-Iblon et vers Blancmesnil couvrent le village de projectiles. Sous la protection de ce feu, neuf

bataillons appartenant à la deuxième division de la garde, et soutenus par d'autres troupes, marchent vers le Bourget pour le reprendre. Ces neuf bataillons sont organisés en trois colonnes ; celle de droite part de Dugny ; celle du centre, la principale, de Pont-Iblon ; celle de gauche, de Blancmesnil. Cette dernière fait des progrès, tourne le village, y entre par son extrémité sud-ouest, facilite le mouvement des autres colonnes et s'empare de nombreux prisonniers.

Nous perdons, dans ce combat, plus de 1200 hommes ; les Allemands, 500.

On apprend à la fois dans Paris la perte du Bourget, la capitulation de Metz et les négociations engagées à Versailles pour la conclusion d'un armistice. C'était beaucoup pour une population exaltée et remplie d'illusions. Le 31, une émeute éclate, qui réussit d'abord, mais qui finit par être comprimée. Le calme rétabli, l'armistice est rejeté et les opérations reprennent leur cours.

Vers cette époque, les Allemands ont devant Paris 230,000 hommes, dont 34,000 de cavalerie, avec 900 pièces de campagne. Leurs pièces de siège commencent à arriver.

III.

Nos forces étant mieux organisées qu'au début, on songe à forcer le blocus ou du moins à attaquer vigoureusement les troupes allemandes. Le 8 novembre, on forme trois armées : la première comprend les bataillons de guerre de la garde nationale, au nombre de 80, que l'on espérait augmenter encore et porter à l'effectif de 130,000 hommes ; la seconde est formée de troupes de ligne avec quelques régiments de mobiles : elle est forte de 100,000 hommes et est organisée en trois corps de deux ou trois divisions chacun ; la troisième armée, enfin, est forte de 70,000 hommes, et est organisée en six divisions comprenant surtout de la garde mobile, avec quelques troupes régulières. On voit que l'on ne suivait pas à Paris le même système qu'en pro-

vince ; on n'amalgamait pas dans les mêmes unités les mobiles, la ligne et les mobilisés ; les conditions étaient différentes : la garde nationale parisienne était trop nombreuse, les mobiles et la ligne pas assez, et l'on n'aurait peut-être pas obtenu les mêmes résultats.

Cependant le gouverneur méditait une grande sortie par Bezons, dans la presqu'île de Sannois. On préparait à cet effet des ponts, des batteries et des ouvrages de toute espèce. On commençait à rassembler des troupes dans la presqu'île de Gennevilliers, qui devait servir de base. On pensait, en agissant de ce côté, surprendre plus facilement l'ennemi, qui, comptant sur les obstacles naturels, y avait en effet peu de troupes ; on espérait pouvoir se maintenir dans la presqu'île, qui présentait à sa gorge une belle position militaire entre Saint-Denis et Cormeilles ; enfin, on croyait qu'il serait peut-être possible de pousser en avant dans la direction de Rouen et de gagner rapidement la ligne de l'Andelle.

Mais le 14, arrive par un pigeon la nouvelle du combat heureux de Coulmiers, livré le 9 au I^er^ corps bavarois. On apprend ainsi que l'armée de la Loire opère vers le nord pour délivrer Paris. Il faut la seconder, marcher au-devant d'elle et reporter vers le sud ou vers l'est les projets, les moyens et les troupes que l'on comptait employer vers le nord-ouest.

On se propose alors d'agir entre la Seine et la Marne dans la direction de Coulommiers, et l'on se décide à attaquer les hauteurs situées au-dessus de Champigny. On espère surprendre l'ennemi, qui ne s'attend pas à une attaque sur ce point ; on compte faire appuyer l'aile gauche par le plateau d'Avron et l'aile droite par des batteries placées dans la boucle de la Marne.

Mais nous remarquerons qu'il faut en même temps franchir la rivière en y jetant des ponts, qu'il faut aller chercher l'ennemi hors de la portée de l'artillerie des forts, enfin qu'il faut l'attaquer sur des hauteurs dominantes couronnées de parcs, de châteaux et de villages. Une attaque vers le sud par le plateau de Villejuif aurait peut-être été plus facile à

préparer, à soutenir et à exécuter. On n'y rencontrait pas de cours d'eau à franchir ni de hauteurs dominantes, on pouvait être soutenu longtemps par l'artillerie des ouvrages de la place, on appuyait ses ailes à la Bièvre et à la Seine ; enfin, comme direction, on marchait vers le sud au-devant de l'armée de la Loire, en coupant les lignes de communication de la IIIe armée allemande.

Dans l'ouvrage intitulé : *Opérations du génie allemand*, cette partie du terrain est signalée comme très favorable pour une sortie (2e vol., page 46). On y aurait trouvé, dit-on, un espace favorable au déploiement et de belles positions pour les batteries.

Quoi qu'il en soit, l'attaque par l'est étant décidée, on la prépare par l'occupation du plateau d'Avron, où l'on rassemble une nombreuse artillerie qui doit battre la vallée de la Marne et les pentes de Villiers.

Du côté de l'ennemi, la portion de terrain que nous vouons attaquer est défendue par la division wurtembergeoise, forte d'environ 15,000 hommes et organisée en trois brigades : une brigade est à Villiers et à Cœuilly ; une autre à Boissy-Saint-Léger ; la troisième en réserve. Mais, le 30, en prévision d'une attaque, l'état-major allemand prescrit au XIIe corps de placer une division à Chelles, à cheval sur la Marne ; au VIe corps d'avoir également une brigade à cheval sur la Seine, à Villeneuve-Saint-Georges ; et au IIe corps, qui forme alors la réserve de la IIIe armée, de se tenir prêt à soutenir la division wurtembergeoise.

Notre attaque devait avoir lieu le 29. Si elle avait eu lieu en effet comme elle était projetée, on voit que les renforts allemands seraient arrivés trop tard.

Mais, le 29, une crue de la Marne empêche de jeter les ponts et nécessite le renvoi de l'opération au lendemain. Un contre-ordre est aussitôt donné ; malheureusement il arrive trop tard sur la rive gauche de la Seine, où une diversion devait avoir lieu sur Choisy et sur l'Hay. Nos troupes, soutenues par l'artillerie des forts, attaquent donc de ce côté, au commencement du jour. Elles emportent la Gare-aux-Bœufs et la partie du nord de l'Hay ; mais l'ordre de la re-

traite arrive sur ces entrefaites, et nous nous retirons après avoir perdu plus de 900 hommes.

Le lendemain, 30, l'action véritable s'engage à la suite d'une vigoureuse canonnade des forts, en même temps que des diversions ont lieu sur plusieurs points de la ligne d'investissement. Les trois corps de notre 2e armée se portent en avant. Le 1er corps s'avance de Joinville sur Champigny et Cœuilly; le 2e corps franchit la Marne près du viaduc de Nogent et marche sur Villiers; enfin le 3e corps, placé à Neuilly-sur Marne, doit passer la rivière vis-à-vis de Noisy et prendre Villiers à revers. Champigny est enlevé rapidement. La crête est occupée. Les Allemands se retirent dans les parcs de Villiers et de Cœuilly. Ils y font une vigoureuse résistance. Si, à ce moment, le 3e corps avait exécuté le mouvement qui lui était prescrit, il aurait probablement déterminé la prise de Villiers. Malheureusement ce n'est qu'à trois heures qu'apparaît une de ses divisions; elle fait alors une nouvelle attaque sur ce village; mais elle est repoussée. Et après une lutte acharnée et très meurtrière, la nuit vient interrompre la lutte. Nous conservons Champigny et la crête du plateau, mais les Allemands conservent Cœuilly et Villiers.

Le 1er décembre, une sorte de trêve tacite règne entre les deux armées. On enterre les morts et l'on reconstitue nos corps, très éprouvés. Les Allemands profitent de ce repos pour amener de nouvelles troupes au secours des Wurtembergeois.

Le 2 décembre au matin, ils ont devant nous plus de 80 bataillons, avec lesquels ils prennent à leur tour l'offensive. Ils nous attaquent sur tout notre front. Notre gauche tient bon. Notre droite, mal couverte par ses avant-postes, est surprise et repoussée; bientôt elle se reforme, reprend le terrain perdu, et le soir, après une lutte violente, les deux armées sont à peu près dans les conditions du matin.

Mais les troupes françaises ont beaucoup souffert: elles ont perdu 2,000 morts, 5,000 blessés, 1,500 prisonniers; en outre, le froid est très dur, et nos hommes, mal couverts,

en souffrent beaucoup. Il faut évidemment retirer l'armée et la ramener sous les forts. Les Allemands ont perdu environ 6,000 hommes, ils sont eux-mêmes fort ébranlés ; mais ils rapprochent leurs corps de droite et de gauche du champ de bataille, et le 3, si nous avions recommencé l'attaque, nous les aurions trouvés en nombre très supérieur. De sorte que si nous étions parvenus à percer, on peut se demander ce que serait devenue notre armée, affaiblie par les combats, sans bagages ni approvisionnements, ayant perdu l'appui de Paris et de ses forts, dans un pays ruiné, où elle eût été serrée de près par des corps intacts. Au lieu de chercher à sortir, le rôle de l'armée n'était-il pas plutôt d'inquiéter et de fatiguer les Allemands par des attaques à petite distance, en cherchant à les amener sous le feu de notre grosse artillerie, et dans tous les cas en cherchant à les retenir devant Paris pour faciliter le rôle des armées de province ?

Il faut ajouter que le 30, pendant la bataille de Champigny, le corps de Saint-Denis s'est emparé d'Épinay et que vers le sud-est une division s'est emparée de Montmesly. Mais plus tard ces points sont abandonnés et toutes les troupes rentrent dans leurs lignes primitives.

Après ce grand effort, il faut de nouveau réorganiser l'armée.

Puis, le 21, on cherche encore à rompre la ligne d'investissement. Cette fois on doit se contenter vers l'est d'une démonstration sur la Ville-Evrard et la Maison-Blanche.

L'attaque principale sera dirigée plus au nord, entre Bondy et le Bourget. On doit d'abord emporter le Bourget. Ensuite ce point servira de pivot à l'armée, qui s'élèvera en échelons dans la plaine.

La démonstration réussit. Nous occupons les points indiqués, malgré une échauffourée de nuit qui jette un peu de désordre dans nos rangs et nous coûte du monde. Mais le Bourget ne peut être emporté ; nos marins en occupent bien l'extrémité septentrionale, mais l'ennemi se maintient à l'autre extrémité. Des renforts lui arrivent. Nous sommes

rejetés du village en y laissant plus de 300 prisonniers. L'armée ne peut pas alors se déployer, et l'action n'est plus qu'une lutte d'artillerie.

Néanmoins, jusqu'au 24, on maintient les troupes dans la plaine du Bourget et derrière les tranchées. Mais le froid devient alors si rude (14 degrés), nous avons des cas de congélation si nombreux, que l'on est obligé de donner l'ordre de la retraite et de cantonner les troupes pour les refaire.

En ce moment, la santé des troupes est fortement atteinte ; l'armée semble au bout de ses efforts ; la misère augmente dans Paris ; les nouvelles de province deviennent de plus en plus mauvaises ; on voit que l'on marche à grands pas vers le terme de la résistance.

Bientôt, pour en hâter la fin et pour obéir à la pression de l'opinion publique de leur pays, les Allemands commencent à bombarder Paris. Ils ont de grands moyens matériels, et le 27 décembre, 76 bouches à feu, disposées en plusieurs batteries convergentes, commencent à tirer sur le plateau d'Avron et sur les forts de l'Est. Nous avions encore sur le plateau une quarantaine de bouches à feu ; mais elles étaient mal couvertes par des parapets insuffisants ; elles n'avaient pas d'abris blindés ; elles sont promptement réduites au silence. Les troupes maintenues sur le plateau, exposées au feu de l'ennemi, font des pertes sensibles. C'est pourquoi, dans la nuit du 28 au 29, on évacue Avron, et l'on retire avec de grands efforts l'artillerie qu'on y avait amenée. Le plateau devient alors une sorte de terrain neutre entre les deux armées. Quant aux forts de l'Est, ils souffrent peu du tir des batteries allemandes, qui sont placées à de trop grandes distances.

Le 5 janvier, 275 bouches à feu placées sur les hauteurs de Châtillon et de Meudon commencent à bombarder les trois forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy. Les casernes sont bientôt détruites ; quelques casemates sont percées ; les maçonneries souffrent sur plusieurs points ; mais les trois

forts, reliés par des tranchées, soutenus à droite et à gauche par des batteries de gros calibre, appuyés en arrière par une forte division et par de l'artillerie de campagne, soutenus par des pièces à longue portée établies sur l'enceinte, particulièrement au Point-du-Jour et au bastion 73, les forts tiennent bon, et au moment de l'armistice, après vingt-deux jours de bombardement, ils sont encore en état de repousser toute espèce d'attaque de force vive. Le bombardement du Sud nous cause une perte moyenne de 60 hommes tués ou blessés par jour, tant dans les garnisons des forts que dans la division de soutien et dans la population civile. Ce résultat est peu considérable en regard des moyens mis en œuvre. Il faut ajouter que le moral des troupes et de la population se maintient bon sous la pluie de projectiles, qui devenait parfois très intense.

A Saint-Denis, l'ennemi ouvre encore une troisième zone de bombardement, à peu près dans les mêmes conditions que vers le Sud. Il écrase la ville et se rapproche chaque jour des fortifications.

Cependant les vivres s'épuisaient ; la fin du siège paraissait imminente ; l'opinion publique était très exaltée ; les bataillons de guerre de la garde nationale demandaient à marcher. On veut tenter, le 19 janvier, un dernier effort contre les positions de l'ennemi. Après avoir hésité dans le choix du point d'attaque entre Châtillon et Montretout, on se décide pour ce dernier champ de bataille. On rassemble 83,000 hommes, dont le tiers, environ 20 régiments, appartient à la garde nationale parisienne ; on en forme trois colonnes : celle de droite, comprenant 3 divisions et 27,000 hommes, doit déboucher de Rueil et attaquer Buzenval ; la colonne du centre, forte de 34,000 hommes, doit attaquer la Bergerie ; la colonne de gauche, de 22,000 hommes, doit attaquer Montretout.

Les mouvements préparatoires sont lents et difficiles, à cause de l'obscurité, de la rupture des ponts, de l'encombrement des routes et de l'inexpérience de la garde nationale. L'attaque, fixée aux premières heures du jour, doit être retardée. Heureusement, il règne un brouillard épais

qui couvre nos premiers mouvements; les deux colonnes du centre et de la gauche arrivent assez facilement l'une à la Bergerie et l'autre à la redoute de Montretout. Les avant-postes allemands sont surpris et se retirent vers la porte d'Orléans et vers la porte Jaune. Nous nous établissons sur la crête. Mais nous ne pouvons pas y amener l'artillerie nécessaire. Les routes sont défoncées, le terrain détrempé, les chevaux affaiblis, nos pièces trop lourdes (Nous n'avions que du 12 et du 7, le 4 ayant été considéré comme insuffisant). L'infanterie n'est donc pas convenablement appuyée.

En outre, vers la droite, nous nous emparons bien du château de Buzenval, mais la porte de Longboyau résiste énergiquement, et de ce côté nous ne pouvons atteindre la crête.

Les réserves allemandes accourent de toutes parts. Quatre batteries du IVe corps s'établissent à Carrières-Saint-Denis et enfilent notre extrême droite. Quatre autres batteries s'établissent à Saint-Michel et la battent de front. Les batteries du haras de Vaucresson, de l'hospice Brézin, de la porte Jaune, de l'Étoile de chasse, croisent leurs feux sur Montretout. Nos troupes sont ébranlées par ces feux d'artillerie auxquels nous ne pouvons répondre. Bientôt elles sont abordées par l'infanterie allemande. Mais alors elles tiennent bon et repoussent deux fois ses attaques. Toutefois, vers six heures du soir, comme elles ont fait des pertes sérieuses, comme elles n'ont pas d'artillerie sur la crête pour les appuyer, on donne l'ordre de la retraite. Au même instant les Allemands recommençaient une nouvelle attaque; ils ne trouvent plus devant eux que nos arrière-gardes et ils reprennent leurs positions du matin. Par un fâcheux oubli, un bataillon de mobiles est laissé dans Saint-Cloud. Le lendemain, cerné de toutes parts, il est forcé de capituler.

Nos pertes montent à 4,000 ou 5,000 hommes. Celles des Allemands, qui ont toujours combattu à couvert, à 650 environ pour le Ve corps, et à un millier en totalité.

Le 22, une nouvelle émeute suit ce nouvel insuccès. Elle est facilement réprimée.

Enfin, le 26 janvier, à minuit, le feu cesse sur toute la ligne, à la suite de la conclusion d'un armistice, qui est signé le 28 et qui est le prélude du traité de paix.

Cet armistice avait été demandé à cause de l'épuisement à peu près complet des subsistances et par suite des nouvelles arrivées de la province, annonçant la défaite de nos armées.

La population avait supporté avec courage des privations de toute sorte; certaines classes avaient beaucoup souffert; la mortalité s'accroissait chaque jour dans de grandes proportions; le 26 janvier, ce n'était donc pas l'avant-dernière heure de la résistance qui venait de sonner, c'était véritablement la dernière. Il ne restait alors ni vivres au dedans, ni espoir de secours au dehors.

IV.

Le siège de Paris a été l'un des grands événements de la guerre de 1870-1871. Il présentait de sérieuses difficultés; nous devons en signaler quelques-unes :

1° Il fallait mettre cette immense place en état de défense et l'approvisionner de manière à pouvoir nourrir pendant quatre mois et demi une population de plus de deux millions d'habitants;

2° Le gouvernement était peu solide, les membres qui le composaient n'étaient pas toujours d'accord entre eux, et les considérations politiques venaient souvent entraver les combinaisons du général en chef;

3° L'autorité militaire était peu secondée, peu obéie, avait peu de force matérielle, particulièrement au début. Elle était contrariée à la fois par le découragement des uns et par l'exaltation déraisonnable des autres;

4° Les clubs, les journaux, les brochures entretenaient dans la population une fermentation dangereuse; le gouvernement paraissait chaque jour à la merci d'une émeute; le

désœuvrement et l'ivrognerie de la masse des ouvriers lui créaient à chaque instant de nouveaux dangers;

5° L'hiver de 1870-1871 fut un hiver exceptionnel. A partir du 1er décembre, on passait d'un froid très rude, accompagné de neige, à la pluie et au dégel. Par suite, la terre était ou profondément détrempée, ou gelée à un et deux pieds de profondeur. Les travaux de terrassement, qui pouvaient rendre de si grands services, devenaient presque impossibles. Les mouvements des troupes et du matériel étaient fort difficiles ;

6° Il y avait une sorte d'antagonisme entre l'armée et la garde nationale de Paris. La première faisait de grands efforts, subissait de grandes pertes et souffrait beaucoup. La seconde était généralement beaucoup plus ménagée et du reste d'un emploi bien plus difficile. Malgré de beaux dévouements et des morts héroïques, on peut dire qu'en général elle voyait les choses de trop loin, qu'elle ne comprenait pas assez les difficultés de la situation, et que par suite elle montrait souvent trop de goût pour les déclamations des orateurs de clubs, trop d'entraînement vers les souvenirs de 1792, enfin trop de confiance dans les sorties torrentielles.

Malgré toutes les difficultés que nous venons d'énumérer, on parvint à prolonger la résistance pendant quatre mois et demi, nourrissant une immense population, maintenant l'ordre à l'intérieur autant que cela était possible au milieu de circonstances si critiques et d'émeutes sans cesse renaissantes ; soignant les malades et les blessés ; communiquant avec le dehors par les ballons et les pigeons voyageurs ; fabriquant des canons, des mortiers et des mitrailleuses ; organisant des divisions et des corps d'armée ; enfin livrant plusieurs grandes batailles et de nombreux combats.

A propos de ces derniers, nous remarquerons qu'ils ne purent avoir lieu qu'après un travail de réorganisation de plusieurs semaines, et qu'alors on trouvait partout l'ennemi fortement retranché, ayant généralement trois lignes : avant-postes, lignes de combat et réserves ; qu'il était couvert par de nombreux ouvrages, avec de bons points d'ap-

pui, des défenses accessoires de toute espèce, des batteries préparées, des barricades, des abatis, des murs crénelés, etc.; qu'il se tenait généralement hors de la portée de l'artillerie des forts, et qu'il fallait alors marcher à lui à découvert. Nos troupes, jeunes, peu instruites, peu aguerries, avec des cadres incomplets, étaient forcées de prendre l'offensive et de s'avancer en plaine contre des troupes solides, bien pourvues, bien encadrées, bien postées, animées par leurs précédents succès et appuyées enfin par une artillerie nombreuse. On peut se demander si des travaux de contre-approche et des attaques à courte distance ayant pour objet quelque point rapproché où l'on se serait fortifié immédiatement, n'auraient pas été meilleurs. Ils auraient eu l'avantage d'être moins meurtriers, d'être plus faciles à soutenir, et d'attirer l'ennemi sous notre feu au lieu de tomber sous le sien. Nous aurions alors combattu en défensive après avoir manœuvré offensivement, ce qui est si avantageux avec les armes à tir rapide. Nous aurions en outre été favorisés par ce principe des Allemands, de renouveler avec acharnement leurs attaques sur tous les points perdus, comme au Bourget, à la Ville-Évrard, à Montretout. A leur tour ils auraient été forcés de se découvrir, de tomber sous le feu de notre grosse artillerie, de marcher en plaine contre des murs crénelés, des abatis et des barricades. Malheureusement cette méthode, renouvelée de celle des Russes dans la défense de Sébastopol, était peu en rapport avec l'esprit de la population et devenait à peu près impossible pendant les deux derniers mois du siège, à cause de l'état de la température.

La capitulation de Paris marque le terme de la deuxième période de la guerre de 1870-1871.

Cette période comportait trois facteurs principaux: Metz, la province et Paris.

Metz capitule le 27 octobre, après un siège de deux mois.

La province, après des efforts héroïques pour des armées improvisées, succombe vers le milieu de janvier au Mans, à Saint-Quentin et à Héricourt.

Paris enfin tombe le 28 janvier, vaincu par la famine plutôt que par les armes allemandes ou par le bombardement; il capitule quand tout espoir de résistance est perdu.

La défense de Paris n'aurait pas été inutile si nous avions pu coordonner les efforts de nos troupes à la fois au dedans et au dehors, si nos généraux dès le début avaient pu se concerter entre eux, enfin si Metz avait pu tenir un mois de plus. Alors l'armée du prince Frédéric-Charles ne serait pas arrivée d'une manière si précise à Orléans, ni celle de Manteuffel à Amiens. Nos armées de province auraient eu des chances de succès. Si nous n'étions pas parvenus à chasser l'ennemi de notre territoire, nous pouvions du moins lui faire payer ses victoires beaucoup plus cher.

Nous terminerons cette partie de notre travail par une appréciation du siège de Paris que nous empruntons à l'ouvrage intitulé : *Les opérations du génie allemand pendant la guerre de* 1770-1771, *d'après les documents officiels :*
« En dépit du caractère d'exaltation qu'elle a souvent pré-
« senté, la défense de Paris est extrêmement remarquable
« par la puissance et par la multiplicité des moyens mis en
« œuvre, et elle peut être mise en parallèle avec les dé-
« fenses les plus mémorables dont parle l'histoire ».

OBSERVATIONS

I.

Après la capitulation de Paris, un armistice suspend les hostilités. Prolongé jusqu'au 26 février, il donne le temps d'arrêter les préliminaires de la paix. Celle-ci est signée à Francfort, après des négociations difficiles, et ses principales conditions sont les suivantes :

Elle nous enlève l'Alsace et une partie de la Lorraine, c'est-à-dire trois départements avec 1,600,000 habitants, et deux de nos places fortes principales, Strasbourg et Metz ; elle ouvre ainsi une large brèche dans nos frontières et prépare une voie facile aux invasions germaniques.

Elle nous impose une contribution de guerre de cinq milliards, dont le payement est garanti par l'occupation d'une portion de notre territoire. Et comme la guerre elle-même nous a coûté environ cinq autres milliards, la France perd donc dix milliards en 1870-1871. Sa dette en est à peu près doublée, sa richesse en est fortement atteinte, et ses finances ont besoin de temps et d'efforts pour retrouver leur équilibre.

Bientôt la guerre civile éclate comme conséquence directe de la guerre étrangère. Pendant deux mois la Commune de Paris tient en échec le gouvernement légal du pays ; elle nous coûte de nouveaux sacrifices et retarde le départ des armées ennemies.

Enfin, le prestige militaire de la France est renversé par cette funeste campagne. Les glorieux souvenirs de notre histoire pâlissent devant nos défaites récentes. Et aujourd'hui notre réputation militaire est à refaire.

Telles sont les principales conséquences de la guerre néfaste que nous venons d'étudier. On peut en comparer l'é-

tude à une véritable voie douloureuse, dont les stations lamentables commencent à Wissembourg pour se terminer à Paris. Cette étude cependant peut nous être utile, si les générations françaises conservent le souvenir de ces événements malheureux, si elles en reconnaissent les causes, et si elles y cherchent sans cesse les observations et les enseignements qui s'y trouvent. Ces derniers sont nombreux.

Nous allons essayer d'indiquer ceux qui se rapportent le plus directement à l'art militaire.

Et d'abord nous ferons une observation générale que semble suggérer tout naturellement l'ensemble des événements de 1870-1871. C'est qu'aujourd'hui plus que jamais la guerre est l'acte le plus important de la vie d'un peuple, et que l'art d'en diriger les opérations doit passer avant tous les autres.

A quoi bon féconder notre sol, développer notre commerce, perfectionner notre industrie, acquérir des richesses, embellir nos villes, si nous ne savons pas les défendre, si nous devons subir une invasion nouvelle, si nous devons donner le fruit de nos travaux comme une nouvelle rançon à des peuples plus belliqueux?

C'est là le premier enseignement de la dernière guerre. Les institutions militaires du pays, l'armée, le matériel, les places qui assurent la défense du territoire, doivent être aujourd'hui la principale préoccupation de nos législateurs, de notre gouvernement et de toutes les classes de la société. Le vieil adage de l'antiquité: *Si vis pacem, para bellum*, est aujourd'hui plus vrai que jamais.

Nous ne pouvons plus dans l'avenir faire des guerres désintéressées ou des guerres de fantaisie ; désormais nous combattrons pour l'existence.

Puis on peut dire, après cette observation générale, qu'une guerre doit être bien engagée sous le rapport diplomatique, bien préparée sous le rapport militaire, bien dirigée sous le rapport stratégique, enfin habilement conduite sous le rapport tactique.

Nous allons nous placer successivement à chacun de ces points de vue : diplomatie, préparation, stratégie et tactique, et voir pour chacun d'eux les enseignements et observations que présente la guerre de 1870-1871.

II.

Au point de vue diplomatique, nous remarquerons que la politique extérieure d'un État doit être telle qu'elle permette en tout temps d'apprécier exactement la situation respective des diverses puissances européennes, c'est-à-dire l'échiquier politique sur lequel on peut avoir à agir. Elle doit surveiller attentivement les puissances rivales pour connaître leurs forces, leurs préparatifs et les alliances secrètes qu'elles peuvent avoir contractées. Elle doit entretenir de bonnes relations avec les puissances amies et chercher à nouer avec elles des alliances sérieuses, fondées sur la communauté des intérêts et garanties par des traités ; il ne faut pas qu'au début d'une guerre, on compte sur des succès pour décider ces alliances, tandis que, d'autre part, on compte sur ces alliances pour décider des succès. Quant aux puissances neutres, on doit respecter leur opinion et rechercher leur sympathie, en s'appuyant toujours sur le droit et en conservant toutes les formes de la modération.

Puis, lorsque la diplomatie se trouve impuissante pour aplanir certaine difficulté, pour arranger certain différend, pour dénouer le nœud d'une situation trop compliquée, enfin lorsqu'il faut en venir à la guerre, nous remarquerons que la déclaration de guerre doit être opportune, soigneusement méditée, longuement pesée, envisagée sous toutes ses faces, considérée dans toutes ses conséquences, et exempte des procédés violents qui enveniment les questions et entraînent souvent les gouvernements et les peuples bien au delà de leurs intentions primitives.

C'est ainsi qu'une guerre peut être bien engagée sous le rapport diplomatique.

Ajoutons à cela une situation intérieure bien assise, des

finances en bon état, une population calme, ferme, obéissante, animée d'un patriotisme sérieux, et nous aurons les principales conditions à rechercher pour un peuple au moment d'une déclaration de guerre, indépendamment, bien entendu, des conditions militaires, que nous allons maintenant examiner plus particulièrement.

III.

Sous le rapport militaire, la guerre doit d'abord être préparée avec soin. La préparation à la guerre est de tous les instants. Un peuple doit toujours être prêt sous ce rapport, car les événements de la politique sont incertains, et c'est souvent au milieu de la paix la plus profonde qu'éclatent tout à coup les guerres les plus redoutables.

Les principales conditions militaires que doit remplir une bonne préparation à la guerre paraissent être les suivantes :

1° La première semble tenir au nombre des combattants. Il faut calculer avec soin l'effectif probable des forces ennemies et chercher, sinon à les surpasser, du moins à les égaler. C'est ainsi qu'en 1866 et 1870, on voit l'état-major prussien établir à l'avance le calcul de l'effectif des armées opposées pour en déduire celui de ses propres armées. Et aujourd'hui certainement personne ne proposerait d'entamer une guerre avec la certitude de combattre dans la proportion d'un contre deux. Il faut donc fixer convenablement le chiffre de ses forces militaires. Puis il faut leur donner une organisation qui permette de les mobiliser avec facilité et de les concentrer rapidement. Nos dix-huit corps d'armée, forts chacun d'environ 35,000 hommes et correspondant à des régions territoriales, paraissent répondre d'une manière satisfaisante à cette première condition ;

2° Pour renforcer à propos les troupes actives, pour les alimenter et les compléter pendant les opérations, pour les rendre entièrement disponibles, enfin pour garder leurs communications et les places fortes, il faut avoir derrière

l'armée de bonnes réserves, instruites, disciplinées, bien préparées et qui puissent entrer en ligne au fur et à mesure des besoins. Notre réserve de l'armée et nos troupes territoriales remplissent aujourd'hui ces conditions. Et c'est encore là une conséquence de la dernière guerre. Elle nous a montré que le temps des petites armées était tout à fait passé ; qu'aujourd'hui il fallait faire la guerre non avec des armées limitées, mais avec les populations tout entières. Nous avons vu les Allemands, nobles, bourgeois ou paysans, quitter leurs occupations et se transformer en quelques jours en cavaliers ou en fantassins. Il faut qu'il en soit de même aujourd'hui pour les Français. La mobilisation prend ainsi le caractère d'une levée en masse, d'un appel général de tous les hommes de 20 à 40 ans ; c'est le branle-bas de combat qui indique à chacun la place qu'il doit occuper pour assurer le salut du navire ;

3° En conséquence, le système de recrutement d'un État doit être tel qu'il impose l'obligation du service militaire à tous les hommes valides du pays sans distinction de fortune ou de position sociale, tel qu'il force tous les citoyens à concourir à la défense du territoire, tel enfin que l'armée représente véritablement la nation. C'est évidemment là une dure loi, mais c'est une loi d'une nécessité fatale et qui s'impose d'une manière absolue. C'est le seul moyen de mettre en ligne des armées aussi nombreuses que celles de nos adversaires. Et comme l'armée a besoin d'un grand nombre de chevaux en même temps que d'un grand nombre d'hommes, nous ajouterons que tous les chevaux du pays doivent être immatriculés à l'avance et soumis aux réquisitions nécessaires ;

4° Mais il ne suffit pas de donner à une armée la quantité ou le nombre. Il faut chercher encore à lui donner la qualité, au moyen d'une bonne discipline et d'une bonne instruction. La discipline sera donc sévèrement entretenue, non seulement par les moyens ordinaires, c'est-à-dire les punitions et les récompenses, mais surtout en la fondant sur le respect et la confiance : respect des chefs en raison de la supériorité reconnue de leurs connaissances, de leur carac-

tère, de leurs qualités physiques et morales; confiance des soldats les uns dans les autres en raison de leur solidarité et de leur esprit de corps. Il faut, en outre, qu'en temps de guerre la discipline prenne un caractère tout particulier de fermeté et de rapidité. Il faut, dans chaque division, une organisation de conseil de guerre ou de cour martiale telle que les hommes coupables de désobéissance, de pillage, de menaces envers les supérieurs, soient, dans la même journée, jugés, condamnés et punis en présence de tous. Cette condition est indispensable avec des armées aussi nombreuses et un temps de service aussi limité;

5° Quant à l'instruction, qui a pour objet de préparer les troupes à la guerre, elle doit être bien entendue et appropriée aux combats modernes; elle doit dresser chacun à son rôle de campagne; elle doit apprendre au soldat, comme aux diverses unités de l'organisation, à marcher, camper et combattre. Elle doit être pratique et se rapprocher, autant que possible, de ce qui a lieu dans la réalité, en rejetant tous les mouvements inutiles ou de parade. Elle doit, en même temps, développer les qualités naturelles des troupes, corriger leurs défauts, et tendre surtout à élever le moral des hommes au niveau de leurs devoirs;

6° Une bonne préparation à la guerre comporte encore une administration qui puisse satisfaire largement et dans toutes les circonstances aux besoins des soldats, qui possède un matériel convenable, et qui puisse justifier à la paix de toutes ses dépenses avec ordre et avec clarté;

7° Enfin, les établissements militaires du pays seront bien en rapport avec leur destination. Le matériel sera complet et d'une distribution facile. L'artillerie donnera à l'armée des fusils et des bouches à feu qui puissent soutenir la comparaison avec ceux de l'ennemi. Le génie créera, sur le territoire, des places fortes bien situées, bien construites, bien en rapport avec les conditions nouvelles de la guerre, susceptibles d'appuyer les opérations des armées et d'arrêter longtemps la marche de l'adversaire. Sous ce rapport, la dernière guerre semble avoir montré que nos diverses places sont généralement bien situées et commandent géné-

ralement bien les lignes stratégiques du territoire; malheureusement elles manquaient d'ouvrages avancés pour les mettre à l'abri d'un bombardement; elles n'avaient pas d'abris casematés; elles n'étaient pas préparées à la résistance; elles n'avaient qu'une artillerie insuffisante, des approvisionnements incomplets, des garnisons faibles et improvisées. Quant au camp retranché de Paris, il paraît avoir rendu tous les services qu'on pouvait en attendre; il ne s'est montré vulnérable que sur deux points : Châtillon et Saint-Denis.

Telles sont donc les conditions principales d'une bonne préparation à la guerre. Et, nous le répétons, cette préparation est une œuvre de tous les jours, une œuvre qui demande de la suite et de la méthode, de l'intelligence et du travail, de l'ordre et de la volonté; c'est une œuvre qui réclame le concours de toutes les forces du pays; une œuvre, enfin, qui doit être accompagnée de comparaisons avec les méthodes étrangères, d'épreuves et d'expérimentations multipliées pour mettre d'accord la théorie et la pratique, et de répétitions fréquentes pour préparer tous les éléments aux rôles qu'ils doivent jouer dans le drame véritable.

IV.

Lorsque la guerre a été bien engagée sous le rapport diplomatique, lorsqu'elle a été bien préparée sous le rapport militaire, il faut encore qu'elle soit bien dirigée sous le rapport stratégique. Nous nous plaçons à ce troisième point de vue, et nous voulons indiquer les observations qui paraissent ressortir sous ce rapport de la guerre de 1870-1871.

Il faut d'abord se préoccuper du genre de guerre que l'on veut faire ou de l'attitude que l'on doit prendre. Pour cela, on doit chercher à connaître aussi exactement que possible

les forces actives de l'ennemi et les comparer à celles dont on dispose.

De cette comparaison, faite avec soin, attention et impartialité, on conclut à l'attitude à adopter.

Si l'on est le plus fort et le premier prêt, il faut prendre vigoureusement l'offensive et chercher à joindre l'ennemi le plus tôt possible pour l'écraser et le terrasser, grâce à la supériorité que l'on possède. On fait alors la guerre offensive, comme l'empereur Napoléon Ier en 1805.

Si l'on reconnaît, au contraire, que l'on est le plus faible ou qu'on sera le dernier prêt, il faut garder la défensive, reculer et chercher à rétablir l'équilibre en mettant de son côté le temps, les distances, les difficultés du terrain, surtout les places fortes, qui gênent les mouvements de l'ennemi et qui le forcent à de gros détachements. On fait alors la guerre défensive comme Wellington, en Portugal, en 1810.

Quelquefois, et avec des armées à peu près égales, on attend l'ennemi à une certaine distance dans l'intérieur du pays, on le laisse manœuvrer, dévoiler ses projets, souvent commettre des fautes; puis on prend brusquement l'offensive, avec un plan bien préparé, on surprend son adversaire au milieu de ses manœuvres par des attaques vigoureuses, et l'on fait alors de la défensive-offensive, comme l'empereur Napoléon Ier, en 1809, à Abensberg et à Eckmühl.

Enfin, il arrive parfois qu'une puissance se croit la plus forte ou la première prête, lorsqu'elle n'est en réalité ni l'un ni l'autre. Elle prend l'offensive. Mais elle s'arrête bien vite en présence de difficultés qu'elle n'a pas prévues. Bientôt elle doit se défendre. Et comme rien n'a été préparé pour appuyer les manœuvres défensives, on voit les mouvements de retraite se changer en déroute, l'invasion fondre sur le pays et la guerre finir par un désastre.

Ces résultats funestes sont dus alors moins aux généraux qui dirigent la guerre qu'aux gouvernements qui en décident la nature, et qui ont mal apprécié les situations respectives.

Quoi qu'il en soit, c'est alors que commencent les opérations stratégiques. La stratégie dirige les marches et les manœuvres qui ont lieu sur le théâtre d'opérations, qui rapprochent les armées les unes des autres et qui les amènent en présence jusque sur le champ de bataille. Ses principes ont été posés particulièrement par l'archiduc Charles, le général Jomini et l'empereur Napoléon Ier.

Ces principes, nous en retrouvons l'application en 1870; mais, malheureusement, plutôt du côté de nos adversaires que du nôtre.

Si nous considérons, en effet, nos opérations du début de la guerre, nous voyons que nous avons l'infériorité du nombre, de la préparation et de l'armement (au moins pour l'artillerie); mais nous voyons aussi que, malgré ces divers genres d'infériorité, nous sommes à plusieurs reprises sur le point d'obtenir le succès, et que nous le manquons surtout par l'infériorité de notre direction stratégique.

Le 4 août, nous éprouvons un échec à Wissembourg, mais c'est parce que le rôle stratégique de la division Douay est mal compris et mal indiqué. Au lieu de s'engager à fond et de se faire écraser par trois corps d'armée convergents, elle devait se considérer comme une avant-garde, donner avis de l'approche de l'ennemi, et se retirer sur Lembach en retardant l'adversaire.

Le 6 août, nous éprouvons à Wœrth une grande défaite. Mais en pressant davantage la concentration, en appelant à soi les 5e et 7e corps, en retardant l'engagement d'un jour au moyen d'une retraite de quelques kilomètres pour prendre une position plus en arrière, on pouvait avoir 80,000 hommes au lieu de 40,000 et livrer la bataille dans des conditions bien différentes.

A la même date, le 2e corps est attaqué à Spickeren par 4 divisions allemandes. Mais lui-même comptait 3 divisions, et il avait derrière lui, à 16 kilomètres seulement, les quatre divisions du 3e corps qui, mieux dirigées, pouvaient arriver sur le terrain en temps opportun, nous donner une grande supériorité numérique et nous assurer la victoire.

Dans ces diverses circonstances, c'est évidemment la direction stratégique qui nous fait défaut, la direction stratégique qui a une si grande influence sur les opérations de la guerre et qui eût pu racheter alors nos diverses infériorités.

En 1870, les Allemands, qui avaient déjà la supériorité du nombre et de la préparation, se montrent encore supérieurs à nous sous le rapport stratégique.

En effet, le plan de campagne allemand, étudié avec grand soin depuis plusieurs années, paraît basé sur une appréciation très exacte du terrain et des forces opposées. La combinaison principale qu'il présente, c'est-à-dire la grande conversion autour de Metz, rappelle en plus d'un point celle de l'armée française autour d'Ulm, en 1805.

Dans l'exécution de ce plan, on retrouve l'emploi de toutes les lignes indiquées par Jomini, et que l'on rencontre dans les campagnes du premier Empire. Ainsi, la base principale est sur le Rhin, de Gemersheim à Coblentz; les armées allemandes s'y rassemblent et s'y préparent, soit à prendre l'offensive quand elles seront convenablement organisées, soit à manœuvrer défensivement et à recevoir le choc de l'ennemi, si elles doivent être prévenues par lui. Puis, les lignes d'opérations des trois armées d'invasion se constituent derrière elles au moyen des chemins de fer et des routes que viennent garder les troupes d'étapes. Des bases secondaires sont établies successivement en Lorraine et en Champagne pour assurer la marche en avant.

Les relations stratégiques des diverses armées entre elles ou des divers corps entre eux sont toujours calculées de manière à assurer leur soutien réciproque.

Les marches stratégiques rappellent encore les nôtres du temps de Napoléon Ier. Elles ont lieu généralement avec facilité et sans fatigues inutiles, parce que les ordres sont donnés avec précision, et que rien ne vient changer ou contrarier leur exécution. Les colonnes marchent rapidement parce que les gros bagages sont rejetés à plusieurs lieues derrière elles. Enfin, elles sont bien couvertes du côté de l'ennemi par un grand rideau de cavalerie, comprenant

5 ou 6 divisions, et qui nous rappellent encore les nombreux escadrons de Murat, que l'on nous représente, en 1805 ou en 1806, galopant en avant de nos têtes de colonnes, explorant le terrain, reconnaissant l'ennemi et se présentant successivement aux divers défilés de la forêt Noire et du Thuringer-Wald.

Nous ajouterons que, pendant ces opérations, les Allemands employaient pour reposer leurs troupes une méthode supérieure à la nôtre. Ils cantonnaient généralement, et, par suite, les soldats ne souffraient pas du tout du mauvais temps; ils reposaient bien chaque nuit, et le lendemain se trouvaient prêts à de nouveaux efforts. Les troupes de sécurité seules bivouaquaient pendant les marches. Lorsqu'on prévoyait un engagement pour le lendemain et que l'armée devait rester réunie, elle bivouaquait tout entière, mais seulement pendant un ou deux jours.

De notre côté, au contraire, le bivouac était la règle et le cantonnement l'exception, du moins pendant la première période de la campagne. Et alors, nos soldats avaient froid, étaient mouillés, reposaient mal. En outre, ce système permettait à l'ennemi d'apercevoir nos camps de très loin, de reconnaître nos positions et de pouvoir juger de nos dispositions et de nos forces.

En résumé, au point de vue stratégique, il faut savoir reconnaître, pour l'imiter un jour, l'habile direction donnée aux opérations des armées allemandes.

Leurs généraux de brigade, de division et de corps d'armée ont montré beaucoup d'initiative, et, dans la conduite des différentes armes, ils ont montré des vues d'ensemble qui manquent parfois dans d'autres armées, où domine la spécialité et où d'excellents colonels ne peuvent que difficilement acquérir les connaissances générales nécessaires au commandement supérieur.

Leur état-major général, très versé dans l'étude approfondie de l'histoire militaire et particulièrement des campagnes du premier Empire, a su donner aux grandes opérations une direction stratégique, moins brillante et moins

inspirée peut-être que celle de Napoléon Ier, mais néanmoins intelligente et énergique. Il a su prévoir les circonstances multiples et inattendues de la guerre, s'orienter au milieu de renseignements très divers, enfin amener les masses sur les champs de bataille par des mouvements d'une précision presque mathématique.

V.

Sur les champs de bataille, c'est-à-dire au point de vue tactique, les caractères des principaux engagements de la dernière guerre semblent avoir été les suivants :

Du côté des Allemands, l'artillerie, marchant à portée de la tête des colonnes, s'engage la première, soutenue par les avant-gardes. Elle se place à peu près à 1000 ou 1200 mètres en avant de son infanterie, sur une crête favorable, et de là elle contre-bat l'artillerie ennemie, elle couvre le déploiement des corps d'armée, elle ébranle les troupes opposées, elle prépare les attaques, elle joue ainsi le rôle que l'artillerie française avait joué, sous le premier Empire, à Friedland, à la Moscowa, à Waterloo.

Pendant ce temps, l'infanterie se masse, se déploie, et passe de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille. Elle prend d'abord sa formation rendez-vous, que l'on peut comparer à celle de l'armée française le matin de la bataille de Wagram. Puis elle s'avance, en passant sur les flancs et par les intervalles de l'artillerie. Elle la dépasse, et au fur et à mesure qu'elle se rapproche de l'ennemi, elle s'étend, se déploie, éloigne les uns des autres, par un mouvement en éventail, ses divers éléments, et tend ainsi de plus en plus à l'ordre dispersé. L'artillerie continue alors à tirer par-dessus les tirailleurs. Bientôt, ceux-ci s'engagent ; les deux armes, réunissant leurs feux, agissant simultanément. Les tirailleurs s'avancent alors par bonds successifs, en s'élançant de couvert en couvert, et en s'abritant de tous les obstacles du terrain. Leurs soutiens, leurs réserves se rapprochent et entrent en ligne successivement. On arrive ainsi

à 200 mètres environ de l'ennemi. A cette distance, si l'adversaire paraît faiblir, si son feu se ralentit, si l'effet de quelque attaque de flanc se fait sentir, l'infanterie donne l'assaut pour enlever la position. Et, presque toujours, ce sont les attaques de flanc qui déterminent le succès ; car pendant que les premières lignes allemandes entretiennent le combat de front, les secondes lignes, les réserves ou les corps disponibles prolongent la ligne de bataille vers les flancs de l'adversaire et cherchent à l'envelopper. Cette manœuvre enveloppante est rendue facile à Wissembourg, à Frœschwiller, à Saint-Privat, par une énorme supériorité numérique.

Quant à la cavalerie, elle a découvert et éclairé l'armée jusqu'aux limites du champ de bataille ; mais là elle s'est arrêtée, et nous la voyons rester généralement derrière les autres troupes, se tenant prête toutefois à compléter leurs succès et à poursuivre l'ennemi.

Tels sont les principaux traits de la physionomie des engagements de la dernière guerre, du côté des Allemands, en ajoutant que presque toujours ils prennent l'offensive, comme nous l'avons vu en Alsace, en Lorraine, sur la Loire et dans le Nord.

De notre côté, nous remarquerons d'abord que, contrairement à nos habitudes nationales, à notre esprit et à nos qualités militaires, nous gardons la défensive dans presque tous les engagements, soit par défaut d'initiative du commandement, soit à cause de notre infériorité numérique.

L'ennemi nous trouve généralement établis sur de bonnes positions, c'est-à-dire sur des terrains bien choisis au point de vue des conditions de la défense, comme à Wœrth, derrière la Sauer ; comme à Saint-Privat, derrière la Mance, comme à Pont-Noyelles, derrière l'Hallue. Mais nos ordres de bataille présentent souvent des masses trop considérables, qui augmentent les pertes sans utilité. Nos troupes sont souvent moins bien défilées et moins bien couvertes par les obstacles du terrain que celles des Allemands. Nos corps d'armée paraissent moins maniables que ceux de nos adver-

saires ; ils n'ont pas été exercés comme eux, vers la fin de chaque automne, à de grandes manœuvres d'ensemble en terrain varié et avec la représentation de l'ennemi. Aussi, généralement, ils se défendent presque de pied ferme et sans beaucoup manœuvrer. C'est la conséquence d'une instruction qui paraît trop éloignée de la pratique et de la réalité.

Notre artillerie, marchant en grande partie à la queue des colonnes, n'arrive pas toujours à temps pour lutter contre l'artillerie opposée ; elle a presque toujours dès le début l'infériorité du nombre, indépendamment de l'infériorité de la justesse, de la portée, du calibre et de l'éclatement des projectiles.

Notre infanterie en colonnes de bataillon marche moins facilement que l'infanterie allemande avec ses colonnes de compagnie. Notre feu aux grandes distances est très supérieur à celui de l'ennemi ; mais il n'en est plus de même aux distances rapprochées. En outre, notre fusil donne des ratés fréquents, dus à l'inexpérience d'une partie de nos hommes et à la nature des cartouches. L'usage que nous avons fait des tranchées-abris a paru quelquefois exagéré, les troupes s'y attachant trop et les quittant difficilement. Mais il faut reconnaître en même temps que ces tranchées ont rendu de grands services à certains corps, notamment au 2e corps, le 18 août, à la bataille de Saint-Privat.

Quant à la cavalerie, on ne lui a pas demandé d'éclairer l'armée comme elle aurait pu le faire ; sur le champ de bataille, on l'a lancée plusieurs fois, sans préparation, sur des terrains défavorables, dans des conditions désavantageuses ; de sorte qu'elle a généralement produit peu d'effet, tout en subissant de grosses pertes et quoique montrant une bravoure héroïque.

En résumé, au point de vue tactique, tout nous indique que nous devons suivre désormais les Allemands dans la voie qu'ils ont adoptée. Leurs méthodes, renouvelées du reste de celles de notre premier Empire, s'imposent aujour-

d'hui à nos troupes comme à celles de toutes les armées européennes.

Notre artillerie, améliorée dans son matériel et rapprochée des têtes de colonne pendant les marches, doit se tenir prête à engager l'action et à couvrir les déploiements.

Notre infanterie doit s'exercer à combattre dans l'ordre dispersé pour éviter les pertes énormes résultant de la puissance des armes nouvelles ; mais en même temps sa discipline et son instruction doivent lui permettre d'éviter le désordre, la confusion, le mélange des unités, qui peuvent être la conséquence de l'emploi des tirailleurs en grande bande, surtout avec des soldats jeunes, impressionnables, et avec des cadres de sous-officiers peu expérimentés.

Notre cavalerie doit se préparer au service d'exploration, à l'exécution des reconnaissances, à la recherche du contact de l'ennemi, et, sur les champs de bataille, aux charges allongées, seules possibles aujourd'hui.

Enfin, nos corps d'armée, comme les corps allemands, doivent être exercés à l'automme de chaque année aux marches stratégiques, aux cantonnements, aux bivouacs, puis à la défense et à l'attaque des positions, en se couvrant des obstacles du terrain. Ils doivent être exercés aux manœuvres du champ de bataille en figurant l'ennemi et en s'habituant à tenir compte des accidents du sol, en même temps que des circonstances multiples des engagements modernes. Ils doivent enfin être exercés à l'établissement et à l'emploi des retranchements rapides, qui peuvent rendre de si grands services dans la défense des positions.

La guerre franco-allemande de 1870-1871 nous fournit ainsi de nombreux enseignements sous le rapport tactique, comme nous avons vu précédemment qu'elle nous en fournissait sous le rapport stratégique, sous le rapport de la préparation et sous le rapport diplomatique.

Elle nous en offre un dernier appartenant à l'ordre moral, un dernier appartenant à l'ordre psychologique, et par lequel nous terminons notre travail.

VI.

La guerre de 1870 nous montre en effet le danger des illusions et l'inanité d'un patriotisme aveugle. Nous devons certainement une grande partie de nos désastres à un sentiment patriotique peu éclairé, mal compris, reposant sur des idées fausses : d'une part, sur une trop grande admiration de nos qualités militaires ; d'autre part, sur une trop grande ignorance de nos défauts, sur un trop profond dédain de nos adversaires, sur une partialité trop évidente et sur une appréciation trop inexacte des choses. Nous devons aujourd'hui revenir à des idées plus justes, à une recherche plus sérieuse de la vérité, à des jugements plus sains et plus mesurés. Sans cela, nous nous préparerions encore, comme en 1870, bien des mécomptes, bien des fautes et bien des désastres. M. Guizot disait, il y a peu d'années : « La France peut avoir encore des espérances, mais il ne lui faut plus d'illusions ». Plus d'illusions ! c'est bien là le dernier enseignement à tirer de l'étude que nous venons de faire ; c'est bien là l'esprit qui convient aux travaux de notre réorganisation. Conservons l'espérance, admirons nos anciennes victoires, gardons le culte de notre gloire nationale, retrouvons et développons ces qualités militaires qui, à plusieurs époques et il n'y a pas longtemps encore, avaient placé la France au premier rang : mais plus d'illusion décevante, plus de légende présomptueuse, plus de mirage trompeur ! Aujourd'hui il nous faut de la simplicité et de la sincérité, de la réalité et de la vérité. Sachons y joindre le silence et le travail, l'ordre et la discipline, le sentiment du devoir et le respect ; surtout le respect de toutes ces choses saintes : la Patrie, la Religion, la Liberté, la Gloire, qui aux diverses époques de l'histoire ont fait la force des armées et la grandeur des sociétés humaines.

Préparons ainsi notre organisation nouvelle. Efforçons-nous maintenant d'être prêts, prêts réellement, prêts chaque jour, prêts au delà des besoins. Et quand nous le serons,

si nous devons le prouver pour la défense de notre pays, tâchons de le prouver sans le dire.

VII.

Les ouvrages consultés sont les suivants :

Dépêches télégraphiques du quartier général allemand.

Guerre franco-allemande, par la section historique du grand état-major prussien.

Campagne de 1870 *jusqu'au* 1er *septembre*, par un officier d'état-major de l'armée du Rhin.

Guerre franco-allemande, par un officier d'état-major prussien ; traduit par deux officiers belges.

Histoire de la guerre de 1870, par V. D., officier d'état-major.

Journal d'un officier de l'armée du Rhin, par le colonel Fay.

Guerre de 1870, par le général Ambert.

Metz. Campagne et négociations, par un officier supérieur de l'armée du Rhin.

Campagne de 1870-1871, par le colonel Borbstædt.

Armée du Rhin, maréchal Bazaine.

Relation historique et critique de la guerre de 1870-1871, par F. Lecomte.

Guerre des frontières du Rhin, par Rustow.

Wissembourg, par le général Ducrot.

Opérations du Ve *corps allemand*, par le capitaine Stieler von Heydekampf.

Opérations et marche du 5e *corps français*, par le général de Failly.

Metz, par un officier général prussien.

Opérations du 2e *corps français*, par le général Frossard.

Metz, par le colonel de Montluisant.

Sedan, par le général Ducrot.

Sedan, par le général de Wimpfen.

Des causes de la capitulation de Sedan, par un officier attaché à l'état-major général.

Un ministère de 24 *jours*, par le général Palikao.

Opérations de la III^e armée allemande, par le major von Hahnke.

Première armée de la Loire, par le général d'Aurelle.

Deuxième armée de la Loire, par le général Chanzy.

Orléans, par le général Martin des Pallières.

La Guerre en province, par de Freycinet.

Opérations des armées allemandes après Sedan, par Blume.

Opérations de la I^re armée allemande, par Wartensleben.

Campagne de l'armée du Nord, par le général Faidherbe.

Opérations de l'armée française du Nord, par M***.

Armée du Sud, colonel Wartensleben.

Siège de Belfort, colonel Denfert.

Opérations du 13^e corps français, par le général Vinoy.

Défense de Paris, major de Sarrepont.

Défense de Paris. Mémoire de M. Viollet-le-Duc.

Défense de Paris, par le général Ducrot.

Siège de Paris, amiral La Roncière-le-Noury.

Opérations du corps du génie allemand.

Siège de Paris, par un officier russe (Annenkoff).

Revue des Deux Mondes. Campagne de 1870, par Ch. de Mazade.

Rapports des commissions d'enquête de l'Assemblée nationale.

Bazeilles et Sedan, par le général Lebrun.

GUERRE D'ORIENT

1876 — 1877

I.

Du XIV^e^ au XVII^e^ siècle, les Turcs fondent par leurs succès militaires un empire redoutable, dont le centre est à Constantinople, et qui s'étend à la fois en Europe et en Asie. Mais ils ne s'assimilent pas les populations conquises, ils restent comme campés en maîtres au milieu d'elles, et, dans les premières années du XVIII^e^ siècle, commence pour eux une période de décadence. Une puissance rivale, qui s'élève et s'agrandit à son tour, la Russie, protège les vaincus, chrétiens et Slaves comme les Russes, arrache successivement plusieurs provinces à la domination des Turcs et paraît devoir un jour les chasser de l'Europe et les refouler en Asie. Au XVIII^e^ siècle, les armées de Pierre le Grand et de Catherine II envahissent plusieurs fois la Turquie. Au XIX^e^, nous voyons, comme suite des guerres précédentes, les guerres de 1809-1812, de 1828-1829. Un moment, en 1854, la Russie est arrêtée par la coalition de la France et de l'Angleterre. Mais après les événements de 1870 et l'écrasement de la France, elle reprend sa marche en avant et elle fait reviser le traité de Paris de 1856. Plus tard, en 1876, elle trouve dans l'insurrection de plusieurs provinces de l'empire ottoman, et dans la guerre de Serbie, l'occasion de reprendre sa politique offensive, d'intervenir de nouveau dans les affaires de la Turquie et de lui faire encore une fois la guerre.

L'insurrection a commencé, en 1875, dans quelques villages de l'Herzégovine. Bientôt elle s'est étendue dans la Bosnie et dans la Bulgarie. Amenée par des haines séculaires, elle présente tous les caractères des guerres de race et de religion, c'est-à-dire qu'elle est accompagnée, de part et d'autre, de violences sauvages, de grandes cruautés, de combats acharnés, de massacres barbares, de destruction de villages, d'incendies et de dévastations.

En 1876, la Serbie et le Monténégro soutiennent ouvertement les insurgés et déclarent la guerre à la Turquie. De nombreux volontaires russes viennent renforcer l'armée serbe. Des combats violents sont alors livrés sur les frontières des provinces belligérantes. Les succès y sont partagés ; mais, vers la fin de 1876, les Turcs obtiennent des avantages décisifs et sont sur le point d'écraser leurs adversaires, lorsque la Russie intervient, comme nous l'avons dit, et force les Turcs à accorder un armistice et à suspendre leurs opérations.

Bientôt une conférence des principales puissances européennes se réunit à Constantinople. Elle cherche à résoudre la question d'Orient en conciliant l'indépendance de la Turquie avec la protection des populations chrétiennes. Ses efforts échouent. La lutte doit recommencer. La Russie, qui est prête depuis plusieurs mois, déclare la guerre au sultan, le 24 avril 1877. Elle entame immédiatement les opérations, et alors commence la dernière guerre d'Orient, dont nous voulons à grands traits présenter une esquisse.

Si nous comparons d'abord les puissances belligérantes, nous trouvons d'un côté la Turquie isolée, et, de l'autre, la Russie entraînant avec elle le Monténégro, la Roumanie, qui, après quelques hésitations, prend part à la lutte ; la Serbie, qui doit rompre, en 1877, le traité qui lui a été imposé l'année précédente ; la Grèce, qui menace l'Épire et la Thessalie, enfin les insurgés de l'Herzégovine et de la Bosnie.

La Turquie a une population d'environ 38,000,000 d'habitants, mais dont 12,000,000 au moins, appartenant aux

races conquises, ont conservé leur langue et leur religion. Ses finances sont en mauvais état, et elle n'a plus de crédit. Ses frontières sont entamées sur plusieurs points. Son gouvernement est faible, et l'on voit à quelques mois de distance trois sultans se succéder au pouvoir. Le fanatisme religieux, qui faisait autrefois la force des armées musulmanes, a singulièrement diminué. Enfin, les institutions militaires de la Turquie, calquées sur celles des puissances européennes, sont encore à l'état de transformation, et l'organisation de l'armée est incomplète. Cette armée se compose de trois éléments principaux : le nizam, ou l'armée proprement dite ; les rédifs, qui représentent deux bans de réserve ou de landwehr ; et le mustahfiz qui comprend tous les hommes non appelés, et qui n'est autre chose qu'une sorte de levée en masse ou de landsturm.

Il faut y joindre des irréguliers en grand nombre, spahis, tcherkesses, bachi-bouzoucks, etc..... Toutes ces forces étaient organisées en 8 corps d'armée, dont un de la garde. L'effectif devait être de 300,000 hommes ; mais, comme nous l'avons observé plus haut, cette organisation était inachevée et incomplète. Indépendamment de son armée, la Turquie possédait une belle flotte achetée à la France et à l'Angleterre, qui dominait la mer Noire et qui, sous ce rapport, lui assurait la supériorité sur sa rivale.

La Russie a 80 millions d'habitants, un budget de 550 millions de roubles, un gouvernement fort, des frontières bien défendues, un sentiment national très prononcé pour la guerre contre les Turcs et des forces militaires dont l'ensemble peut s'élever à 2,500,000 hommes. Comme troupes régulières, la Russie possède 168 régiments d'infanterie présentant environ 650 bataillons ; puis 77 régiments de cavalerie fournissant 350 escadrons ; enfin 326 batteries avec 2,500 pièces de campagne. Il faut ajouter à ces troupes régulières les troupes de réserve, celles de remplacement, celles de garnison et les troupes irrégulières qui portent l'effectif général, ainsi que nous l'avons indiqué, à environ 2 millions et demi de combattants. Sur la mer Noire, la Russie a une flotte, mais très inférieure à la flotte otto-

mane. C'est donc sur terre que la Russie possède sur sa rivale une très grande supériorité, d'autant plus grande, du reste, que, indépendamment de ses forces propres, la Russie dispose encore de l'armée monténégrine, forte d'environ 25,000 combattants ; qu'elle disposera bientôt de l'armée roumaine, forte de 50,000 ; plus tard de l'armée serbe, forte également de 50,000 ; et qu'enfin au midi les menaces et les préparatifs de la Grèce forceront la Turquie à conserver des troupes de ce côté.

On voit donc qu'il y a une grande disproportion entre les forces des puissances belligérentes. Le succès des Russes semble assuré, s'ils font dès le début des efforts proportionnés aux ressources dont ils disposent.

Nous devons ajouter que, pour les autres puissances européennes, l'Autriche reste neutre, mais observe de très près des événements auxquels elle est fort intéressée ; l'Angleterre reste neutre également, mais elle renforce sa flotte de la Méditerranée, elle surveille les belligérants et elle annonce qu'elle est prête à protéger les intérêts anglais ; l'Allemagne, l'Italie et la France se disposent à conserver une neutralité à peu près absolue.

La Turquie, comme nous venons de le voir, est menacée de toutes parts ; par conséquent, le théâtre de la guerre comprend à peu près toutes ses frontières et l'ensemble de tout son territoire. Mais ce théâtre général présente plusieurs théâtres particuliers d'opérations dont un en Asie, entre Tiflis et Kars, un autre sur les frontières du Monténégro, un autre enfin sur le bas Danube entre la frontière et Constantinople, ce dernier étant le théâtre principal et celui dont nous voulons particulièrement nous occuper.

Il a la forme d'un quadrilatère, borné au nord par la frontière roumaine, à l'est par la mer Noire, au sud par la mer de Marmara et l'Archipel, à l'ouest enfin par les limites orientales de la Serbie et de l'Albanie.

Sur ce théâtre, nous trouvons deux grandes lignes stratégiques naturelles, un grand fleuve et une chaîne de mon-

tagnes, allant de l'ouest à l'est et pouvant servir aux Turcs de lignes de défense.

La première est la ligne du Danube. Ce fleuve, dans la partie que nous considérons, a une largeur moyenne de 800 mètres, une profondeur de 5 à 7 et une vitesse de 1 mètre par seconde. En outre, la rive droite, c'est-à-dire la rive turque, domine presque constamment la rive gauche ou la rive roumaine; la première est formée par une série de collines dont la hauteur varie de 30 à 100 mètres; la seconde est généralement formée de plaines basses, marécageuses et inondées au moment des crues. Les places de Widdin, Nicopolis, Routschouk, Silistrie, Hirsorva, etc..., convenablement espacées le long du fleuve, en gardent les principaux passages et contribuent à en assurer la défense. Enfin une flottille composée de vapeurs cuirassés doit contribuer à en surveiller le cours.

La deuxième ligne est formée par la chaîne des Balkans, s'étendant depuis la frontière de Serbie jusqu'à la mer Noire. Ce sont des montagnes sauvages, boisées et d'accès difficile. Les sommets les plus élevés ont à peu près 2,000 mètres. On y compte environ dix passages, passes ou cols, qui permettent de franchir la chaîne et qui conduisent de la Bulgarie à la Roumélie. Mais presque tous ces débouchés ne présentent que des sentiers ou des routes mal entretenues et à peu près impraticables à l'artillerie.

En arrière de ces deux grandes lignes de défense, il y en a encore une troisième qui est environ à 40 kilomètres de Constantinople. Elle est formée par une chaîne de hauteurs où l'on trouve d'excellentes positions militaires, et elle s'étend de la mer Noire à la mer de Marmara. C'est une espèce de réduit de l'échiquier, qui aurait pu devenir une nouvelle presqu'île de Torrès-Vedras.

Voici les trois lignes principales que doit rencontrer dans sa marche une armée offensive venant de la frontière russe et se dirigeant sur Constantinople. Cette armée dispose de trois lignes stratégiques principales qui peuvent lui servir de lignes d'opérations. — A l'est, elle peut suivre la direction du littoral par Galatz, Rassova, Pravadi et Andrinople.

Elle arrive ainsi à Constantinople à travers le quadrilatère turc dont elle doit s'emparer. A l'ouest, elle peut suivre la ligne Ploesti, Nicopolis, Sophia, Philippopoli, Andrinople. Elle arrive de même à son objectif, mais en faisant un détour considérable et en basant surtout ses opérations sur le territoire de la Roumanie et non sur celui de la Russie. Enfin, entre ces deux directions, elle a devant elle une ligne d'opérations qui part de Bucharest, passe par Sistova, Schipka et Andrinople. C'est la ligne la plus directe. Ce sera la ligne d'opérations principale des Russes.

Indépendamment de ces trois lignes d'opérations allant du nord au sud, nous trouvons plusieurs lignes transversales qui peuvent servir de lignes de communication. L'une d'elles, en Roumélie, la ligne de Constantinople à Philippopoli, est marquée par un chemin de fer, qui présente deux embranchements, l'un au nord vers Yamboli, l'autre au sud vers Enos. Ces lignes de communication, allant de l'est à l'ouest, auraient pu être employées par les Turcs d'une manière avantageuse, afin de porter leurs réserves alternativement au centre ou sur les ailes de leurs lignes de défense.

Les points stratégiques du théâtre que nous considérons sont les points de passage sur le Danube, comme Braïla, Sistova, Nicopolis, etc.; les nœuds de communications, comme Plewna, Biela, etc.; les cols dans les Balkans, comme la passe de Schipka, celle de Trajan, etc; les places fortes, comme celle du Danube et comme Routschouk, Silistrie, Varna et Choumla, formant le quadrilatère turc; les ports de la mer Noire et de l'Archipel; enfin les villes importantes, capitales de provinces ou d'États, comme Andrinople et Constantinople, qui forment les deux objectifs principaux des opérations. Nous devons observer, à propos des places fortes, qu'elles ont généralement peu de valeur en présence de l'artillerie moderne. Construites pour un autre temps, manquant presque toutes d'ouvrages extérieurs, elles ne peuvent jouer qu'un rôle assez secondaire.

Quant à l'ensemble du pays, il est généralement fertile,

mais mal cultivé; on y trouve cependant des ressources pour la nourriture des troupes, pour leurs cantonnements et pour leurs transports. Au point de vue politique, il comprend la Roumanie, province tributaire de la Turquie, et les deux vilayets ou provinces turques de Bulgarie et de Roumélie.

Les troupes actives qui vont entrer en opérations sont les suivantes :

Du côté des Turcs, qui en raison de leur infériorité doivent garder la défensive, nous trouvons sur le théâtre d'opérations principal une armée du Danube forte de 124 bataillons, 64 escadrons et 68 batteries, avec un effectif d'environ 100,000 hommes, 10,000 chevaux et 400 pièces. Il faut y joindre 50,000 irréguliers, ce qui porte l'armée du Danube à 150,000 hommes. L'aile droite, forte de 18,000 hommes, occupe la Dobruscha; le centre, fort de 100,000 hommes, occupe le quadrilatère; enfin l'aile gauche, forte de 35,000 hommes, occupe Widdin.

Une armée secondaire de 30,000 hommes opère contre le Monténégro. Et enfin, en Asie, la Turquie rassemble à peu près 100,000 hommes dans les environs de Kars.

Des corps de réserve s'organisent à Sophia, Andrinople et Constantinople.

Telles sont les forces de la Turquie.

Du côté des Russes, qui en raison de leur grande supériorité doivent prendre l'offensive, nous trouvons aussi une armée du Danube, qui comprend d'abord 4 corps et qui se concentre en novembre 1876 sur la ligne Odessa-Yassy avec son centre à Kichenew. Cette armée se renforce bientôt de deux corps nouveaux, et le 24 avril, au moment de la déclaration de guerre, avec son corps de réserve et des corps spéciaux, elle est forte de 192,000 hommes, 36,000 chevaux et 648 pièces. Chaque corps russe comprend 2 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie et une réserve d'artillerie, présentant 24 bataillons, 18 escadrons et 14 batteries, avec un effectif de 32,000 hommes, 6,000 chevaux

et 108 pièces. L'armée du Danube est sous les ordres du grand-duc Nicolas, frère de l'empereur Alexandre.

Cette première armée est soutenue par une armée de réserve ou armée des côtes, qui comprend 2 corps. Plus tard, la Russie mobilisera de nouveaux corps d'armée qui renforceront l'armée d'opérations. Les deux corps de l'armée roumaine entreront en ligne à leur tour, et nous verrons dans la vallée du bas Danube une force totale d'environ 300,000 hommes, 65,000 chevaux et 1120 bouches à feu.

En Asie, les Russes rassemblent environ 100,000 hommes qu'ils disposent sur une frontière très étendue, depuis la mer Noire jusqu'à Érivan, avec leur centre à Tiflis.

Pour les plans de campagne, les Turcs, en raison de leur infériorité, paraissent avoir pris la résolution de rester sur la défensive. Ils surveillent la ligne du Danube; ils espèrent en empêcher le passage au moyen de leurs places et de leur flottille. Dans le cas cependant où les Russes parviendraient à franchir ce cours d'eau, ils se préparent à agir sur les flancs de la ligne d'opérations ennemie : sur le flanc gauche, en débouchant du quadrilatère; sur le flanc droit, au moyen du corps de Widdin. Ce plan de défense aurait pu être couronné de succès s'il avait été exécuté à droite et à gauche avec une égale vigueur, c'est-à-dire à Biela comme il le fut à Plewna.

Quant aux Russes, en raison de leur supériorité, dont ils s'exagéraient peut-être l'idée au début de la campagne, ils veulent surprendre d'abord le pont de Barboche pour s'assurer ainsi un passage de la Bessarabie à la Roumanie; puis ils pensent s'emparer de la Dobruscha en profitant de la forme de cette presqu'île et de la direction du fleuve; ils attireront ainsi l'attention des Turcs sur leur droite; ils en profiteront pour tenter un passage du Danube vers le centre sur la route directe de Constantinople. Ils occuperont successivement : la Roumanie, dont ils feront leur base d'opérations, puis la Bulgarie, où ils s'étendront et où ils s'établiront de manière à masquer le quadrilatère; enfin la Roumélie, de l'autre côté des Balkans, où ils espèrent

s'emparer d'Andrinople comme capitale de la province, et enfin de Constantinople, qui forme l'objectif définitif de la campagne.

Tels sont les préliminaires de la guerre d'Orient, dont les opérations commencent immédiatement après la déclaration de guerre du 24 avril 1877.

II.

Aussitôt la guerre déclarée, les Russes, déployant autant d'activité que les Turcs vont montrer d'apathie, lancent leur avant-garde vers Braïla. Ils s'emparent du pont de Barboche, sur le Sereth, pour s'assurer la possession de la ligne ferrée qui relie la Bessarabie à la Roumanie. Les Turcs auraient pu facilement le détruire avec un peu plus de résolution. Ils auraient ainsi retardé la marche de leurs ennemis de plusieurs semaines, peut-être de plusieurs mois; ils n'en font rien, et les Russes disposent alors d'un chemin de fer qui va de leur frontière au Danube. Ils éprouvent néanmoins quelque difficulté pour l'utiliser, en raison de la différence de largeur des voies russes et des voies roumaines.

Derrière l'avant-garde, les colonnes russes se mettent en mouvement, et l'armée se transporte de la ligne du Pruth à celle du Danube. C'est la première opération de la campagne. Elle est protégée par un rideau composé de quatre divisions de cavalerie, soutenues en arrière par des détachements d'infanterie. Elle est couverte vers l'est par l'occupation de Braïla et de la rive gauche du Danube, sur laquelle on établit de fortes batteries et de nombreux ouvrages de fortification. Elle est couverte vers l'ouest par des divisions de cavalerie qui longent la frontière autrichienne. Ainsi protégée, l'armée russe s'avance sur deux directions principales, savoir : la route de Kichenew à Bucharest par Galatz, et la route de Yassy à Bucharest par Focsani et Ploesti. Les corps d'armée marchent sur ces deux directions à la suite les uns des autres. Le mouvement

des troupes s'effectue à pied. Le chemin de fer est réservé pour le matériel et les approvisionnements.

Le mouvement, commencé le 24 avril, dure jusqu'au 20 juin. Pendant plus d'un mois les colonnes russes traversent la Roumanie, du nord au sud, sans rencontrer d'autres difficultés que celles occasionnées par la pluie et par le mauvais état des routes.

Vers le 20 juin, l'armée russe est à peu près concentrée à hauteur de Bucharest. Des avant-postes de cavalerie, soutenus par des détachements d'infanterie, surveillent le fleuve depuis Nicopolis jusqu'à son embouchure. Puis, nous trouvons le IX^{e} corps sur la direction de Nicopolis, ayant derrière lui le XII^{e} corps ; le VIII^{e} corps est sur la direction de Sistowa, ayant derrière lui le XIII^{e} corps ; le XI^{e} corps est sur la direction de Routschouk ; enfin le VII^{e} corps observe Silistrie. A l'extrême gauche, sur le bas Danube, le XIV^{e} corps occupe Galatz et Braïla et semble devoir opérer d'une manière indépendante. Vers la droite, les deux corps de l'armée roumaine, qui ont évacué le pays devant l'armée russe, se sont groupés dans la partie occidentale de la principauté, sans bien savoir encore le rôle précis qu'ils doivent jouer dans les opérations. La position de la Roumanie est, en effet, très difficile. Bientôt elle sera entraînée dans l'alliance de la Russie et forcée de prendre part à la guerre.

Au même moment, les Turcs, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, ont à leur gauche Osman-Pacha, qui occupe Widdin avec environ 30,000 hommes ; ils ont 100,000 hommes dans le quadrilatère avec le généralissime Abdul-Kerim ; enfin ils ont environ 20,000 hommes dans la Dobruscha. Ils surveillent le cours du fleuve au moyen de leurs places et de détachements échelonnés. Ils veulent, en outre, faire usage de leur flottille cuirassée ; mais, dès les premières opérations, celle-ci est réduite à l'impuissance. Un des cuirassés saute dans un combat contre la grosse artillerie russe ; un autre est coulé par des bateaux torpilleurs qui viennent pendant la nuit, et avec une audace remarquable, s'attacher à ses flancs ; le reste des bâtiments

turcs se réfugie alors sous le canon des places ; ils y sont bientôt paralysés par des lignes de torpilles que les Russes disposent avec habileté dans le lit du fleuve. A la fin de juin, la flottille turque est réduite à l'impuissance et remplacée par une flottille russe, qui est amenée par terre, mise à l'eau, armée d'artillerie et qui domine le fleuve à son tour.

On est frappé, dans ce début de campagne, de voir le peu de parti que les Turcs ont tiré de leur flottille cuirassée, surtout quand on se rappelle le rôle considérable que les canonnières américaines ont joué sur le Mississipi, le Potomac et les autres fleuves de l'Amérique. Ces dernières étaient évidemment autrement commandées que les cuirassés turcs. Les équipages étaient animés d'un autre esprit, et les généraux américains savaient mieux utiliser les instruments dont ils disposaient.

A la fin de juin, les Russes ont effectué leur concentration ; ils ont déja remporté des succès ; ils ont accompli la première période de leurs opérations. Ils vont maintenant entreprendre la seconde période, qui a pour objet principal le passage du Danube.

III.

Les eaux du fleuve étaient encore très élevées et le passage fort difficile. Mais, du côté du Monténégro, les Turcs obtenaient des succès et l'armée monténégrine était sur le point d'être écrasée. Pour la dégager, l'armée russe devait donc prendre l'offensive le plus tôt possible et tenter de franchir le Danube.

Les Russes se décident à envahir d'abord la Dobruscha, en exécutant un passage vers Braïla. Ce sera une démonstration stratégique qui attirera l'attention de l'ennemi vers sa droite. Puis ils exécuteront le passage principal entre Nicopolis et Roustchouk, de manière à tourner le quadrilatère et à pénétrer immédiatement au cœur de la Bulgarie.

Pour ce passage principal, ils chercheront encore à surprendre les Turcs en les menaçant à la fois sur deux points éloignés l'un de l'autre de 10 à 12 lieues. Nous allons donc retrouver ici l'application des principes généralement suivis pour le passage des grands cours d'eau.

Le 22 juin a lieu la première opération, celle sur Braïla. La flottille turque a été en partie détruite, en partie chassée du Danube ou paralysée. Elle est remplacée par une flottille russe composée de bateaux torpilleurs, de chaloupes à vapeur, de bâtiments du commerce, de barques et de pontons. Un pont a été jeté vis-à-vis de Braïla, moitié sur chevalets et moitié sur pontons. On attendait, pour l'utiliser, que les eaux du Danube eussent baissé et dégagé les abords. Mais les circonstances étant devenues pressantes et les ordres absolus, le général Zimmermann, commandant le XIX^e^ corps, se résout à tenter le passage au moyen d'embarcations. Dans la nuit du 21 au 22 juin, dix compagnies d'infanterie sont embarquées en silence ; elles traversent le fleuve et viennent débarquer sur la rive droite. Les Turcs se retirent après quelques coups de fusil. Les Russes reçoivent des renforts. Le passage continue sans interruption. Bientôt les Turcs abandonnent Matchin, puis, dans les jours suivants, ils évacuent complètement la Dobruscha et viennent s'établir derrière le rempart de Trajan. Le XIV^e^ corps occupe complètement le pays et paraît menacer de ce côté le quadrilatère turc.

Cinq jours plus tard, c'est-à-dire le 27 juin, les Russes effectuent le second passage du Danube, le passage principal. Ils choisissent deux points de passage à 40 kilomètres l'un de l'autre : Flamunda, un peu au-dessous de Nicopolis, près de l'embouchure de l'Aluta, et Simnitza, un peu au-dessus de Routschouk, vis-à-vis de la petite ville turque de Sistowa. Sur chaque point, on se couvre par des lignes de torpilles contre le retour des cuirassés turcs. Mais le gros des troupes paraît être à Flamunda ; en outre, l'empereur, le grand-duc et l'état-major se portent de ce côté ; l'équipage de ponts est réuni dans l'Aluta ; tout est disposé pour faire croire aux Turcs que le passage véritable aura lieu sur

ce point, tandis qu'à Simnitza il ne doit y avoir qu'une démonstration.

Du reste, les Turcs s'attendent bien à un passage, car depuis plusieurs jours les batteries russes de la rive gauche bombardent vigoureusement Nicopolis et Routschouk, et leurs espions les ont prévenus des mouvements de troupes de l'armée russe. Mais, pendant qu'ils portent surtout leur attention vers Flamunda, le passage véritable doit avoir lieu à Simnitza. Ce point a été reconnu par le général en chef lui-même, à l'insu de tous les états-majors, et le secret du passage n'a été confié qu'au général commandant le corps d'armée chargé de l'exécuter.

A Simnitza, le fleuve a 800 mètres de largeur; le courant est rapide et l'eau profonde. La rive gauche est dominée par la rive droite; cependant, sur la première, on trouve une éminence favorable à l'établissement de l'artillerie et un petit bois susceptible de masquer les rassemblements de troupes; sur la seconde, on trouve l'embouchure d'une petite rivière où le rivage forme une sorte d'anse favorable au débarquement.

Les Turcs ont, vis-à-vis du point de passage, un détachement de quelques bataillons et six pièces.

Comme dans tous les passages de ce genre, le succès va dépendre du secret et de la rapidité de l'opération.

Le 27 juin au soir, on amène le long de la berge les bateaux et les pontons qui doivent servir au passage. Les troupes arrivent en ordre et en silence. On embarque d'abord un régiment d'infanterie avec quelques détachements spéciaux. Vers minuit, le passage commence. Les Turcs ne voient les embarcations que lorsqu'elles arrivent à une cinquantaine de mètres du rivage. Leurs sentinelles donnent l'alarme par quelques coups de fusil ; mais elles ne peuvent empêcher le débarquement. Bientôt le combat s'engage. Les Russes sont appuyés par une nombreuse artillerie déployée sur la rive gauche ; ils reçoivent en outre des renforts incessants, les barques et les pontons allant sans cesse d'une rive à l'autre. Aux premières lueurs du jour, les Turcs reconnaissent leur infériorité numérique ; ne se

voyant pas soutenus, ils se replient après une résistance énergique. Les Russes s'établissent solidement sur le terrain conquis et autour de leur point de passage. Pendant les journées des 28, 29 et 30, ils continuent à jeter leurs troupes sur la rive droite ; ils amènent leur matériel de pont qui défile audacieusement pendant la nuit sous le canon de Nicopolis ; ils construisent un pont de bateaux qui relie les deux rives.

Ils ont ainsi résolu victorieusement et sans pertes sensibles la seconde question de la campagne, le passage du Danube.

IV.

Sur la rive droite du fleuve, l'armée russe se trouve entre deux places fortes, Nicopolis et Routschouk, et entre les deux ailes de l'armée turque ; l'aile droite, la principale, comprenant plus de 100,000 hommes, est établie dans le quadrilatère, et paraît se concentrer autour de Rasgrad ; l'aile gauche, environ 35,000 hommes, occupe Widdin et pousse son avant-garde sur la ligne du Vid et jusqu'à Plewna.

Les Russes doivent donc maintenant masquer d'abord les deux places fortes et chercher même à s'en emparer ; ils doivent en même temps faire front des deux côtés : vers l'est, sur la Jantra, vers l'ouest, sur le Vid, et ils doivent ensuite s'établir fortement dans l'intervalle, sur la terrasse ou le plateau que forme le terrain entre le Danube et les Balkans ; enfin ils doivent pousser leurs avant-gardes vers les cols de la chaîne de montagnes pour chercher à s'en emparer.

En conséquence, vers leur gauche et à l'est du théâtre d'opérations, les XII^{e} et XIII^{e} corps, sous les ordres du grand-duc héritier, marchent vers Biela et vers la ligne de la Jantra. Ils s'y établissent presque sans résistance et ils poussent leurs avant-postes vers Routschouk et Rasgrad. Les Turcs restent à peu près immobiles et se contentent

d'une résistance absolument passive. S'ils avaient occupé Biela, qui offre de grands avantages tactiques, ils auraient certainement arrêté leurs adversaires.

Vers l'ouest et à la droite de l'armée russe, le IX^e^ corps se dirige sur Nicopolis. Il arrive devant la place le 13 juillet. Toutes les fortifications sont tournées vers le nord et du côté du Danube ; du côté du sud il n'y a que quelques ouvrages de campagne. Les Russes les attaquent avec vigueur. Ils s'en emparent, et les Turcs, bloqués dans Nicopolis, sont obligés de capituler le 16 juillet. Les Russes font dans Nicopolis 7,000 prisonniers et prennent un matériel considérable. Le IX^e^ corps marche alors sur Plewna pour y attaquer l'aile gauche turque qui, venant de Widdin, sous les ordres d'Osman-Pacha, paraît vouloir s'établir fortement sur la ligne du Vid.

Les deux ailes de l'armée russe ont donc gagné du terrain, dégagé les abords du point de passage et remporté quelques succès. Les opérations du centre ont été plus heureuses encore.

Le grand-duc Nicolas forme de ce côté une avant-garde qu'il place sous les ordres du général Gourko. Cette avant-garde comprend 10 bataillons, 43 escadrons et 38 bouches à feu. Elle est forte de 12,000 fantassins et de 4,000 cavaliers. Elle marche rapidement vers le sud, suivie à une certaine distance par le VIII^e^ corps comme soutien. Elle est accueillie favorablement par la population bulgare, qui facilite toutes ses opérations. Bientôt elle occupe Tirnova, ancienne capitale de la Bulgarie. Elle s'empare d'une des passes des Balkans, un sentier à peine praticable, à l'est du col de Schipka. Elle le franchit avec de grands efforts et elle apparaît tout à coup en Roumélie, occupant Yeni-Zagra et Eski-Zagra, et menaçant Andrinople en prenant à revers la passe de Schipka que le VIII^e^ corps doit attaquer de front. Les attaques sur ce point devaient être simultanées, mais il était difficile d'établir des communications régulières entre des corps qui opéraient sur les deux versants d'une chaîne de montagnes et à une grande distance l'un de l'autre. Le VIII^e^ corps, qui attaque au jour indiqué,

éprouve un échec, mais il le répare le lendemain, quand le général Gourko paraît à son tour vers le sud. Les Russes s'emparent alors de la passe de Schipka et s'occupent de la fortifier.

Nous voici arrivés vers la fin de juillet, et les Russes ont marché de succès en succès. Les Turcs ne leur ont opposé nulle part une résistance sérieuse. Ils ont montré une apathie extraordinaire, et ils sont restés dans une inaction presque inexplicable. Aussi, à Constantinople, la population est exaspérée. Le généralissime, Abdul-Kerim, est changé et remplacé par un homme plus jeune et plus énergique, Mehemet-Ali-Pacha. Le corps du Monténégro, sous les ordres de Suleyman-Pacha, est rappelé, et grâce aux transports maritimes et aux chemins de fer, il arrive rapidement vers Sophia ; il rallie les troupes chargées de la défense des Balkans, et il forme ainsi une nouvelle armée forte de 50,000 hommes. De sorte que nous allons entrer maintenant dans une nouvelle période d'opérations, au début de laquelle nous trouvons les Russes disposés en trois masses intérieures, mais cependant éloignées les unes des autres, savoir : la gauche sur la Jantra, le centre sur les Balkans, et la droite sur le Vid ; et dans laquelle nous trouvons également trois masses du côté des Turcs, la droite, forte de 100,000 hommes, à Rasgrad, le centre, fort de 50,000 hommes, au sud des Balkans, enfin la gauche, forte de 40,000 hommes, à Plewna. La partie est évidemment fort compromise pour le gouvernement ottoman, mais elle n'est pas encore complètement perdue.

V.

Le IX^{e} corps, après la prise de Nicopolis, le 16 juillet, a reçu l'ordre de marcher sur Plewna et de s'en emparer.

Plewna est une ville ouverte, située sur la rive droite du Vid, à une certaine distance du cours d'eau et dans un fond. Elle n'a par elle-même aucune importance tactique, mais les hauteurs qui la dominent peuvent être occupées, forti-

fiées et transformées en un camp retranché favorable à la défense. Au point de vue stratégique, Plewna a une grande importance, parce que c'est le point de rencontre des routes principales de la Bulgarie: route de Biela à Sophia, allant de l'ouest à l'est; route de Nicopolis à Lovatz, allant du nord au sud. L'avant-garde d'Osman-Pacha, forte d'environ 10,000 hommes, s'y établit fortement. Elle creuse des tranchées, élève des redoutes, établit des batteries, et commence ainsi à dessiner, sur les hauteurs qui environnent la place, le camp retranché qui doit devenir si formidable.

Le 20 juillet, une division du IX^e^ corps arrive devant Plewna. Trompée par les faciles succès obtenus à Nicopolis, elle se déploie et attaque sur les deux directions du nord et de l'est. Les régiments russes montrent un grand courage, mais les Turcs résistent avec une vigueur égale, et après un combat acharné, les Russes sont obligés de se retirer après avoir perdu près de 2,000 hommes.

Le IX^e^ corps reçoit l'ordre de réparer cet échec. Il est renforcé par des fractions des IV^e^ et XI^e^ corps. Il se porte de nouveau sur Plewna et l'attaque vigoureusement sur les deux routes de Nicopolis et de Biela. Le 30 juillet, déployant une artillerie très supérieure, les Russes battent d'abord les ouvrages turcs depuis 8 heures du matin jusqu'à 2 h. 1/2 de l'après-midi. Puis ils lancent à l'assaut leurs régiments, qui s'avancent avec un courage héroïque sous un feu de mousqueterie extrêmement meurtrier. Ils enlèvent quelques tranchées, mais, écrasés par des feux convergents, trouvant devant eux non plus une simple avant-garde, mais le gros des forces d'Osman-Pacha, ils sont encore obligés de battre en retraite et d'aller se rallier à quelque distance de la ville. Leurs rapports officiels accusent une perte de 169 officiers et de 7,130 hommes.

A la suite de ces deux échecs successifs, la droite russe est obligée de s'arrêter et de renoncer momentanément à l'offensive.

La gauche est également arrêtée. Les XII^e^ et XIII^e^ corps qui la composent, sous les ordres du grand-duc héritier, sont bien arrivés sur la ligne de la Jantra; ils menacent

Routschouk, mais ils ont devant eux l'armée turque du quadrilatère, qui se concentre à Rasgrad et qui se dispose à prendre l'offensive sous les ordres du nouveau généralissime, Mehemet-Ali-Pacha.

Au centre, enfin, l'offensive du général Gourko, qui a été jusque-là un raid heureux, vient se heurter contre les troupes de Suleyman-Pacha. Plusieurs engagements ont lieu, dans lesquels les Russes éprouvent des échecs. Le général Gourko est obligé d'abandonner le versant sud des Balkans. Il repasse en Bulgarie, en laissant à la passe de Schipka des troupes qui s'y fortifient et qui couvrent sa retraite.

Nous trouvons donc ici un temps d'arrêt dans les opérations. Les Russes, jusque-là triomphants, rencontrent partout devant eux une résistance vigoureuse. La fortune semble vouloir changer de côté. La saison s'avance, car nous sommes arrivés maintenant vers le milieu du mois d'août. L'empereur Alexandre II sent que pour se maintenir en Bulgarie et pour reprendre plus tard les opérations offensives, il lui faut faire les plus grands efforts et appeler à l'armée des renforts considérables.

En conséquence, quatre corps nouveaux sont mobilisés et mis en route. Ce sont les XV^{e}, XVI^{e}, XVIII^{e} corps et la garde.

Les Russes auront ainsi 10 corps d'armée en Bulgarie, plus les deux corps roumains qui, à partir de ce moment, vont franchir le Danube et entrer sérieusement en action. Les Russes ont en outre dans la Dobruscha 2 corps, les VII^{e} et XIV^{e}. Ils ont toujours un corps sur les côtes de la mer Noire. Ils ont enfin leur armée d'Asie, à laquelle ils sont obligés d'envoyer également de nombreux renforts, car, de ce côté aussi, ils ont éprouvé des échecs. Il ne reste plus que six corps disponibles dans l'intérieur de la Russie.

Les Turcs, de leur côté, appellent leurs dernières réserves. Ils renforcent leurs trois armées d'Europe et leur armée d'Asie.

De part et d'autre, on sent que la période de campagne dans laquelle on va entrer doit être la période décisive.

VI.

Les opérations ont toujours lieu sur trois directions principales, à l'ouest sur la direction de Plewna; à l'est sur la direction de Rasgrad; enfin au sud vers la passe de Schipka.

A Plewna, Osman-Pacha continue à perfectionner les défenses de son camp retranché; il fait de vigoureuses sorties; il appelle à lui des renforts; il fait entrer dans la place des convois de vivres et de munitions; enfin il étend le champ de sa défensive en occupant Lovatz et les points les plus importants qui se trouvent sur les abords de sa position.

Pendant ce temps, les Russes se renforcent chaque jour, ils appellent à eux de nouvelles troupes et un corps roumain. Bientôt ils ont devant Plewna quatre corps présentant environ 80,000 combattants avec 250 bouches à feu.

Ils veulent tenter encore une fois d'emporter le camp retranché de vive force. Le 7 septembre, ils commencent à le bombarder avec une artillerie très supérieure. Mais les Turcs, bien abrités, répondent et souffrent peu. Le 11, après un feu de plusieurs jours qui semble avoir écrasé les ouvrages turcs, les Russes lancent leurs colonnes d'assaut sur tous les points de la demi-circonférence que forment vers l'est les ouvrages de Plewna. Pendant six jours les Russes et les Roumains attaquent avec acharnement les ouvrages, que les Turcs défendent de même. Des deux parts, indépendamment du courage, on montre une égale habileté à profiter des formes du terrain et des moments favorables que produit le brouillard ou la fumée; on se couvre également bien avec la fortification rapide, les Russes pour conserver le terrain conquis, les Turcs pour élever de nouveaux ouvrages en arrière de ceux qu'ils sont forcés d'abandonner. Enfin, après six jours de combat, les Russes ont perdu 12,500 hommes et 300 officiers; les Roumains ont perdu 2,500 hommes et 50 officiers; et les uns et les autres ont

occupé une seule redoute, qui, dominée elle-même par une autre élevée rapidement en arrière, ne leur donne aucun avantage. Ils doivent reconnaître dès lors qu'ils ne pourront jamais enlever Plewna de vive force. Cependant, dans cette troisième bataille, ou ce troisième assaut de Plewna, le général Skobeleff, agissant à l'extrême gauche de l'armée russe, a obtenu des succès en opérant une sorte de mouvement tournant qui prenait à revers le camp des Turcs et menaçait leur ligne de retraite. S'il avait été soutenu à propos, il aurait peut-être déterminé la chute immédiate du camp retranché.

L'insuccès répété des attaques de front et le succès relatif du mouvement tournant amènent enfin les Russes à changer de tactique. Ils vont dorénavant, vers l'est de la place, cheminer devant les ouvrages comme dans un siège régulier. En même temps, vers le nord et vers le sud-ouest, ils vont chercher à faire tomber successivement tous les points extérieurs occupés par les Turcs, en coupant leurs communications avec Widdin et avec Sophia. Ils arriveront ainsi peu à peu resserrer l'espace autour d'Osman-Pacha ; ils finiront par le bloquer dans Plewna, et ils élèveront alors sur leurs positions des ouvrages de fortification qui rendront les sorties à peu près impossibles. Au bout de quelques mois, la place sera forcée de se rendre par suite du défaut de vivres et de munitions. En conséquence de ce nouveau plan, le général Totleben, le défenseur de Sébastopol et le premier ingénieur militaire de la Russie, est appelé à l'armée devant Plewna avec des renforts considérables et de nouvelles batteries d'artillerie.

La fin du mois de septembre et les mois d'octobre et de novembre se passent de cette manière à la droite des armées russes et à l'ouest du théâtre des opérations.

Vers l'est, nous retrouvons le tzarewich avec 3 corps, XI^{e}, XII^{e} et XIII^{e} en présence du nouveau généralissime ottoman, Mehemet-Ali-Pacha.

Mehemet s'occupe d'abord de reconstituer son armée et cherche à réparer les fautes de son prédécesseur Abdul-

Kerim. Si celui-ci, en effet, imitant Osman-Pacha, avait pris une offensive stratégique énergique ; si, après le passage du Danube par les Russes, il était venu occuper Biela, comme Osman occupait Plewna ; s'il s'y était fortifié en profitant des conditions du terrain qui étaient bien plus avantageuses sur la Jantra que sur le Vid, il est probable que les Russes, menacés sur leurs deux flancs, auraient arrêté beaucoup plus tôt leur offensive et auraient éprouvé des difficultés bien plus considérables pour l'occupation de la Bulgarie. Mais quand Mehemet-Ali prend le commandement des troupes du quadrilatère, l'occasion est passée, la ligne de la Jantra est perdue, et les trois corps russes occupent les diverses branches du Lom.

Mehemet forme deux armées : une armée du Nord comprenant deux corps et destinée à défendre le rempart de Trajan en faisant face au nord, et une armée du Sud, à peu près de même force, comprenant également deux corps et destinée à prendre l'offensive vers le sud-ouest. Il prend lui-même le commandement de cette deuxième armée, qu'il a composée de ses meilleurs soldats. Il fait faire de nombreuses reconnaissances sur son front. Il relève le moral de ses troupes par quelques heureux combats d'avant-garde. Remarquant ensuite que les trois corps russes sont étendus en cordon sur une ligne très longue qui va presque du Danube aux Balkans, c'est-à-dire de Routschouk à Elena ; remarquant de plus que ces corps sont mal liés entre eux, Mehemet-Ali dirige ses attaques sur les intervalles. Il sait en même temps faire manœuvrer ses troupes de manière à tromper l'ennemi et à se donner la supériorité numérique sur les champs de bataille qu'il choisit avec habileté. Il obtient des succès. Les Russes se mettent en retraite ; ils évacuent successivement les diverses branches du Lom, et leurs trois corps viennent se concentrer en avant de Biela sur le plateau qui sépare la vallée du Lom de celle de la Jantra.

Mais là s'arrête l'offensive des Turcs. Mehemet-Ali a bien obtenu des succès, mais il ne peut les compléter. Il est mal obéi des généraux sous ses ordres. Il y a à Constantinople

un parti puissant qui lui est opposé et qui contrarie ses dispositions. Renégat, il déplaît aux vieux Turcs. Il veut appeler à lui l'armée de Suleyman que nous allons trouver au sud de la passe de Schipka. Il ne peut y parvenir.

Le 21 septembre il livre un dernier combat, qui est malheureux par la faute d'un de ses généraux. Il est rappelé le 3 octobre et remplacé par Suleyman-Pacha.

Celui-ci, appelé du Monténégro, comme nous l'avons vu précédement, a formé au sud des Balkans une armée de 50,000 hommes. Il a rejeté le général Gourko en Bulgarie et il vient attaquer la passe de Schipka, où les Russes se sont fortifiés. Malheureusement il perd du temps et il reste pendant 20 jours en présence sans prendre aucune disposition. Les Russes profitent de ce répit pour perfectionner leurs retranchements et pour appeler des renforts. Le 21 août, quand Suleyman se décide enfin à l'attaque, il se heurte à des ouvrages très solides, bien armés et bien défendus. Après avoir livré plusieurs assauts vigoureux et avoir perdu environ 3,000 hommes, les Turcs sont repoussés. Pendant les jours suivants, Suleyman continue ses efforts. Il fait occuper à droite et à gauche les hauteurs qui dominent le col ; il y fait établir des batteries qui produisent un certain effet ; il renouvelle plusieurs fois ses assauts. Jusqu'au 27 avril les deux partis combattent avec une bravoure pareille et un acharnement égal. Les Russes, qui ont amené 20,000 hommes dans la passe, perdent 100 officiers et 3,500 hommes. Les Turcs, qui disposent de 50,000 hommes, en perdent 8 à 10,000.

Suleyman suspend alors ses attaques et réorganise son armée au moyen des renforts qu'on lui envoie, puis, le 17 septembre, il livre un nouvel et furieux assaut. Il est un moment maître du fort Saint-Nicolas et de la passe. Il télégraphie sa victoire à Constantinople. Mais les héroïques volontaires qui se sont emparés de la position ne sont pas soutenus. Les Russes reviennent en force, et les Turcs sont définitivement repoussés.

Suleyman a montré dans ces opérations une énergie et

une opiniâtreté remarquables, mais aveugles et inopportunes. Il a sacrifié inutilement de braves soldats dans des assauts impossibles. Il les a lancés sur des rochers abrupts et sur des pentes presque impraticables. Au lieu de se heurter de front contre ces obstacles, s'il les avait masqués par un rideau et par des ouvrages de contre-fortification, si avec le gros de son armée il s'était porté, soit vers l'ouest pour rejoindre Osman-Pacha par Lovatz, soit vers l'est pour rejoindre Mehemet-Ali par Elena, quels résultats n'aurait-il pas obtenus ! Les Russes n'avaient pas encore reçu tous leurs renforts ; ils étaient ébranlés par les échecs qu'ils venaient de subir, ils auraient été forcés peut-être d'évacuer la Bulgarie et de repasser le Danube. L'aveugle acharnement de Suleyman devait amener à bref délai un tout autre dénouement.

VII.

En effet, pendant que Mehemet-Ali, mal secondé par ses généraux, est obligé de renoncer à l'offensive, pendant que Suleyman s'épuise en efforts impuissants devant le col de Schipka, les Russes renforcés commencent à mettre à exécution leur nouveau plan d'opérations contre Plewna. Ils renoncent définitivement à des assauts trop meurtriers. Ils se rapprochent de la place par des travaux réguliers et en élevant de nombreuses batteries qu'ils arment avec des pièces de gros calibre. En même temps ils procèdent à l'investissement de la position. Au nord de la place, les Roumains gagnent du terrain vers l'ouest et interceptent la route de Widdin. Au sud, le général Gourko, avec 42 bataillons, 90 escadrons et 144 bouches à feu, c'est-à-dire avec une armée entière, cherche à couper les communications de Plewna avec Philippopoli et Sophia. Il s'empare successivement de Lovatz, de Dubnick et de Telich, exécutant une sorte de mouvement tournant qui se termine par le blocus complet du camp retranché. Ces opérations ne s'accomplissent pas sans de grands efforts et sans des pertes sensibles ; les Turcs se défendent partout avec beaucoup de

vigueur et ne cèdent généralement qu'à la supériorité du nombre. Mais enfin, au commencement de décembre, l'investissement de Plewna est complet, et l'on prévoit que la famine forcera bientôt l'armée turque à capituler. Mais on prévoit en même temps qu'avant de se rendre, les Turcs tenteront quelque sortie vigoureuse pour percer sur quelque point les lignes du blocus.

Le 8 décembre, en effet, on commence à apercevoir dans le camp retranché des mouvements de troupes qui font présager une grande sortie.

Le 9, de grand matin, Osman-Pacha s'élance avec 20,000 hommes dans la direction de l'ouest. C'est à peu près la moitié de son armée. Il laisse l'autre moitié dans Plewna pour couvrir ses derrières, avec l'ordre de se mettre en mouvement pour le suivre deux heures seulement après le premier corps. Cette disposition empêche le succès de la sortie. Osman, en effet, culbute dans son premier élan les troupes russes qu'il rencontre ; il s'empare de plusieurs batteries, et le chemin semble ouvert devant lui. Mais il est obligé alors d'attendre le corps resté en arrière ; les réserves russes ont le temps d'accourir ; elles reprennent l'offensive ; les Turcs sont refoulés, écrasés sous des feux convergents et obligés enfin de mettre bas les armes au nombre de 2,000 officiers, 40,000 hommes de troupe et 77 pièces de canon. Ils ont eu dans leur sortie 6,000 hommes hors de combat.

Au même moment, les Russes avaient devant Plewna 120,000 hommes avec plus de 500 bouches à feu, dont 320 en batterie contre la ville. Ils étaient couverts par de bons retranchements. Ils avaient pris de bonnes dispositions pour s'opposer aux sorties.

Néanmoins, Osman-Pacha fut sur le point de réussir dans sa dernière tentative. Il aurait réussi très probablement s'il n'avait pas attendu aussi longtemps. On dit qu'il avait eu l'idée de se retirer plus tôt, au mois de novembre, lorsque l'investissement n'était pas encore complet et lorsque les Russes n'avaient pas encore eu le temps de se fortifier sur leurs positions. Il en fut empêché par des nouvelles de

Constantinople qui lui promettaient l'arrivée prochaine d'une armée de secours. Il en fut empêché encore, dit-on, par la crainte de contrarier par sa retraite les plans de guerre du gouvernement.

Quoi qu'il en soit, la chute de Plewna amenait d'une manière presque certaine la fin de la guerre. Les Russes, qui disposent maintenant de forces considérables et qui veulent en finir, s'apprêtent à franchir les Balkans, malgré les difficultés du terrain et les rigueurs de la saison.

VIII.

Le général Gourko, avec la droite de l'armée russe, se dirige sur Étropol. Le froid est très vif, toutes les routes sont couvertes d'une neige épaisse, les cols de la montagne sont presque fermés; néanmoins les Russes parviennent à franchir les Balkans et marchent sur Sophia.

En ce moment, les Serbes déclarent la guerre à la Turquie; ils entrent en campagne et ils tournent les défenseurs de Sophia au moment même où ceux-ci sont attaqués de front par le général Gourko.

Les Turcs reculent jusqu'à Philippopoli, et le 6 janvier, le général Gourko occupe Sophia, abandonnée; il y trouve des approvisionnements considérables.

De Sophia, l'armée russe marche sur Philippopoli et en même temps prend à revers les divers cols de la chaîne des Balkans. Les garnisons turques les abandonnent précipitamment. Cependant, à la passe de Schipka, le centre russe n'attend pas les effets du mouvement tournant. Il surprend la garnison turque qui se gardait mal. Il force le passage, après de grands efforts et de grandes pertes qui montent à plus de 5,000 hommes. Mais il fait 25,000 prisonniers et il pénètre à son tour en Roumélie. Avec leur aile droite et leur centre, les Russes ont bientôt plus de 150,000 hommes. Ils marchent sur Andrinople en triomphant facilement des dernières résistances de l'ennemi. Ils occupent la ville le 20 janvier.

Un armistice est conclu le 31 janvier et arrête les opérations militaires. Il pose en même temps les préliminaires de la paix. La Turquie, qui a épuisé toutes ses ressources, qui est attaquée par des forces très supérieures, qui est abandonnée par toutes les puissances européennes, est obligée de subir les conditions qui lui sont imposées.

Celles-ci amènent un véritable démembrement de la Turquie d'Europe. C'est un nouveau partage de la Pologne. Le Monténégro, la Serbie et la Roumanie deviennent complètement indépendants et reçoivent des augmentations de territoire. La Bulgarie le devient également d'une manière à peu près complète, sous la protection de la Russie. La Bosnie et l'Herzégovine ne sont plus des provinces de l'empire ottoman; elles doivent être occupées par l'Autriche, qui les gardera plus tard. Enfin, indépendamment de ses pertes de territoire, la Turquie doit encore payer une contribution de guerre.

Telles sont les principales conditions indiquées par l'armistice du 31 janvier. Elles sont confirmées par le traité de paix de San-Stefano, signé le 3 mars. Plus tard, le congrès de Berlin reconnaît et consacre les conditions de la paix.

La Turquie devient ainsi une puissance secondaire, aujourd'hui encore très menacée.

IX.

Pour compléter l'esquisse de la guerre d'Orient, nous devons dire quelques mots des événements qui ont lieu sur les autres parties du théâtre de la guerre.

En Asie, nous avons un théâtre particulier qui s'étend : dans le sens de la longueur, de Tiflis à Erzeroum; dans le sens de la largeur, de la mer Noire au mont Ararat. Au début de la guerre, les Russes prennent l'offensive; ils envahissent l'Arménie avec quatre colonnes qui marchent sur un front de cent lieues et qui sont séparées les unes des autres par de grands obstacles de terrain. Ils obtiennent

d'abord quelques succès, mais ils sont ensuite battus sur la direction principale, et ils doivent rentrer sur leur territoire. Bientôt les populations du Caucase se soulèvent derrière eux et leur situation devient assez critique ; mais ils reçoivent alors de puissants renforts et ils triomphent de l'insurrection. Ils reprennent ensuite l'offensive, gagnent plusieurs batailles, s'emparent de Kars et arrivent enfin sous les murs d'Erzeroum. C'est là que l'armistice du 31 janvier 1878 vient arrêter leurs opérations et leurs succès.

Dans le Monténégro, le passage du Danube par les Russes a sauvé la petite armée du prince Nicolas d'une ruine complète. Après le départ de Suleyman-Pacha, que nous avons vu accourir à la défense des Balkans, les Monténégrins reprennent l'offensive. Ils obtiennent des succès contre les Turcs affaiblis. Ils s'emparent de plusieurs places et occupent une partie du territoire ennemi.

Les Serbes, comme nous l'avons vu précédemment, sont rentrés en opérations au moment opportun. Ils ont facilité aux Russes la prise de Sophia.

Les Grecs ont paralysé quelques troupes turques sur la frontière par l'incertitude de leur attitude. Au dernier moment, ils envahissent l'Épire pour avoir une part du butin.

La malheureuse Turquie, envahie au centre par la grande armée russe, était donc en outre attaquée sur toutes ses frontières. Il lui était impossible de lutter plus longtemps dans des conditions aussi défavorables, et, au moment de l'armistice d'Andrinople, il ne lui restait plus aucune chance de succès.

X.

Nous devons terminer ce travail par quelques observations et quelques enseignements.

Nous remarquerons d'abord, d'une manière générale, que les succès des Russes sont dus surtout à l'unité de commandement qui présidait aux mouvements de leurs armées; à la force de leur gouvernement; enfin à la supériorité du nombre et particulièrement à celle de leur artillerie.

Nous remarquerons, d'autre part, que les revers des Turcs s'expliquent par la faiblesse du gouvernement ottoman et par l'espèce d'anarchie qui règne à Constantinople, où les deux partis principaux, celui de la vieille et celui de la jeune Turquie, exercent une grande influence et font à leur gré maintenir ou destituer les généraux sans tenir compte de leurs talents ni de leurs services; ces généraux, jaloux les uns des autres, ne se soutiennent pas convenablement dans leurs opérations militaires. Le soulèvement successif de toutes les provinces soumises, Bosnie et Herzégovine, Serbie et Monténégro, Roumanie et Bulgarie, rend la situation des Turcs extrêmement difficile en les forçant à faire face de tous les côtés à la fois. Enfin les Turcs ont une grande infériorité numérique, et non seulement ils ont l'infériorité du nombre, mais ils ont encore une grande infériorité en artillerie. Leurs armées en avaient généralement une faible proportion. Ainsi l'armée de Rasgrad, de Mehemet-Ali, au moment où elle prend l'offensive contre le tzarewitch, comprend 79 bataillons, 36 escadrons, et n'a avec elle que 108 bouches à feu. L'armée de Plewna, qui compte environ 50,000 hommes au moment de sa capitulation, n'a que 77 pièces.

Après avoir indiqué les causes générales, qui amènent en grande partie les succès des Russes et les revers des Turcs, nous ferons encore quelques observations particulières.

Dans la première période de la campagne, nous signale-

rons comme opérations remarquables : la pointe rapide de l'avant-garde russe pour s'emparer du pont de Barboche ; puis les manœuvres audacieuses des bateaux torpilleurs dans l'attaque des cuirassés turcs ; ensuite l'ingénieux emploi des torpilles et l'improvisation d'une flottille pour paralyser les monitors ottomans et dominer le cours du Danube ; puis encore le passage du fleuve à Simnitza, après des démonstrations bien faites et à la suite de dispositions bien prises ; enfin le raid rapide du général Gourko, qui lui permet d'occuper en quelques jours Tirnova, l'ancienne capitale de la Bulgarie, de franchir les Balkans et de menacer Andrinople. Il est juste d'ajouter que toutes ces opérations ont lieu pendant que les Turcs restent dans une inaction qui est encore aujourd'hui bien difficile à expliquer.

Dans la seconde période de la campagne, le fait le plus considérable est certainement l'occupation de Plewna par le corps d'Osman-Pacha. On peut tirer, des opérations qui ont eu lieu sur ce point, un enseignement utile pour la guerre défensive. En effet, lorsqu'une invasion se dessine, lorsqu'on distingue bien son objectif et sa ligne de marche, un général qui a sous la main des troupes intactes, solides, suffisamment manœuvrières, peut choisir habilement un point stratégique favorable placé à portée des communications de l'ennemi ; il peut y marcher rapidement et s'y fortifier avant l'arrivée de l'adversaire. Celui-ci est alors obligé d'attaquer pour dégager ses flancs, ou tout au moins de s'arrêter pour prendre des dispositions, pour préparer des mouvements tournants ou pour organiser un blocus. S'il attaque trop tôt et sans avoir rassemblé tous ses moyens, comme le IX^{e} corps à Plewna, il livrera sans succès des assauts meurtriers qui lui feront éprouver de grandes pertes. On peut alors espérer arrêter l'ennemi pendant un certain temps, tout au moins l'affaiblir et le retarder, peut-être même changer la nature des opérations, et de la défensive pouvoir passer à l'offensive. Le danger de cette manœuvre est de se laisser envelopper. Mais il est possible de l'éviter en étendant suffisamment sa défensive à droite, à gauche et autour de soi, et en même temps en se tenant toujours prêt

à manœuvrer suivant les mouvements de l'ennemi. Osman-Pacha, comme nous l'avons vu, n'aurait pas été bloqué dans Plewna s'il avait suivi ses seules inspirations.

La guerre d'Orient présente encore des enseignements sur l'emploi des retranchements en campagne. Il ne suffit pas de choisir, pour l'occuper, un point stratégique bien placé par rapport à la marche de l'ennemi, il faut encore s'y établir solidement et se donner tous les avantages du terrain et de la fortification. A Plewna, sur le flanc droit de l'armée russe, comme à Schipka, devant son front, nous voyons les troupes chargées de la défense de ces points creuser d'abord des tranchées-abris pour protéger les lignes d'infanterie; puis élever des lunettes et des redoutes pour les appuyer; ensuite établir des batteries pour couvrir les pièces; enfin relier les uns aux autres tous ces retranchements de campagne pour en former de grands camps retranchés. Les troupes offensives attaquent ces ouvrages avec un véritable acharnement. Elles les font battre d'abord par une artillerie supérieure, et ici l'on a remarqué que l'artillerie n'avait produit qu'un effet secondaire dans l'attaque des retranchements; les défenseurs des ouvrages ayant toujours su en grande partie se mettre à l'abri de ses coups. Puis on avait lancé à l'assaut de grandes lignes de tirailleurs soutenues par des réserves. Mais tant que les assauts eurent seulement lieu de front, ils furent extrêmement meurtriers et n'obtinrent jamais que des succès éphémères.

Les opérations des Russes devant Plewna, aussi bien que celles des Turcs devant Schipka, semblent démontrer qu'en présence d'ouvrages de campagne suffisamment solides et convenablement défendus, il n'y a qu'une seule manière d'opérer : masquer les positions de l'ennemi par une contre-fortification, et les tourner pour les prendre à revers ou pour les bloquer.

Nous ajouterons que, dans ces diverses opérations, le fusil et la bêche ont joué un rôle important aussi bien du

côté des Russes que du côté des Turcs, plus important même que celui de l'artillerie.

En résumé, les opérations de l'armée russe dans la guerre d'Orient offrent un grand nombre d'exemples remarquables au point de vue de la guerre offensive, tandis que la conduite d'Osman-Pacha ainsi que certaines opérations de Suleyman et de Mehemet en offrent d'autres également instructifs au point de vue de la guerre défensive.

Les principaux ouvrages à consulter dans la guerre d'Orient sont :

La *Revue militaire de l'étranger* (L. Baudoin, éditeur) ;

La *Guerre d'Orient*, par un officier supérieur, publiée dans le *Journal des sciences militaires* (L. Baudoin, éditeur) ;

L'*Étude stratégique et tactique* sur la même guerre, par un tacticien (L. Baudoin, éditeur) ;

La *Guerre d'Orient*, par le colonel Lecomte (L. Baudoin, éditeur) ;

Défense de Plewna, par le général Mouzafer-Pacha (L. Baudoin, éditeur).

CAMPAGNE DE TUNISIE

1881

Des luttes d'influence existent à la cour de Tunis et on a accusé M. Maccio, consul d'Italie, d'en être le principal instigateur. Mais lors du congrès de Berlin de 1878, la France s'est assuré qu'elle ne trouvera pas d'opposition de la part de l'Angleterre ni de l'Allemagne; l'Italie isolée, montrera seule son mauvais vouloir à l'état latent. L'attention du gouvernement français a déjà été appelée par plusieurs incidents (1) sur la Tunisie.

Le 30 mars, 500 Kroumirs envahissent notre territoire et commettent des actes de brigandage qui décident la France à intervenir.

M. Barthélemy Saint-Hilaire fait annoncer au bey, par M. Roustan, l'entrée de nos troupes en « alliés et auxiliaires » pour châtier les auteurs de ces méfaits.

Notre corps expéditionnaire (23,000 hommes) composé de 3 divisions est commandé par le général Forgemol.

On évaluait à 12,000 le nombre d'hommes que les Kroumirs mettraient sous les armes. Les tribus situées au sud pouvaient en mettre autant en ligne.

Les 3,000 réguliers tunisiens paraissaient favorables aux rebelles.

---

(1) La compagnie de chemin de fer de Bône-Guelma a obtenu la concession de Tunis à Sousse; une compagnie italienne créée en 1869, qui a fait faillite, veut s'y opposer.

L'Enfida, immense domaine de 150,000 hectares, a été donné par le bey à son premier ministre Kereddine. Quand ce dernier se retire à Constantinople, il veut, par prudence, réaliser sa fortune immobilière, et vend ses biens à la Société marseillaise ; les Tunisiens, mécontents de voir une partie de leur territoire entre des mains européennes, s'appuient sur le droit de préemption, qui permet d'acquérir la terre qui touche à la sienne de préférence à tout acheteur. Ils amènent ainsi des difficultés sérieuses.

Au point de vue géographique la Tunisie peut se diviser comme l'Algérie en trois parties :

Le *Tell* comprend la Kroumirie et le Mogod, pays montagneux, boisé, haut de 800 à 1000 mètres, habité par des tribus berbères, misérables et sauvages qui ne vivent que par le pillage et le liège qu'ils vendent à La Calle.

Les *Hauts-Plateaux* sont arrosés par la Medjerda, c'est la partie la mieux cultivée et la plus fertile, elle forme la communication la plus directe avec l'Algérie et passe au Kef, centre religieux du nord.

Tunis (125,000 habitants), est bâtie en amphithéâtre, entre deux lacs, son port est la Goulette (entre le lac El-Bahira et la mer), coupée elle-même en deux par un chenal de 18 mètres de largeur.

Le Bardo, à 2 kilomètres, est le palais du bey, sorte de château fort avec une caserne. Les ruines de Carthage sont à 16 kilomètres au nord, couvrant le grand plateau où mourut Saint-Louis.

Le *sud* comprend : 1° la *côte* d'Hammamet à Sfax, elle est plantée d'oliviers sur une profondeur de 16 kilomètres ; c'est le Sahel renfermant plus de 100 bourgs. On y voit Sousse (8,000 habitants) et Sfax (40,000 habitants) ennemie des Arabes mais cependant très fanatique ;

2° Les *terres de parcours* depuis les montagnes jusqu'aux schotts, terres basses, marécageuses, les rivières y ont des crues soudaines d'une grande violence. De nombreuses ruines romaines attestent la richesse de ce pays autrefois ;

3° La région saharienne qui comprend le Djerid à l'ouest, d'une fertilité exceptionnelle, et l'Arad à l'est et au sud des schotts, habitée par des tribus belliqueuses.

Notre plan de campagne consiste à pénétrer sur le territoire tunisien en trois colonnes mobiles : celle de droite (général Logerot) remonte l'oued Mellègue et la Medjerda, et sépare les tribus révoltées de leurs voisines de l'intérieur.

Les deux autres colonnes (général Delebecque) attaquent les Kroumirs directement.

Un corps de troupe débarque à l'île de Tabarka.

En résumé, nous devons faire un mouvement enveloppant aux deux ailes et direct au centre.

I.

Le 24 avril, le général Logerot franchit la frontière tunisienne. Malgré la pluie qui rend les routes difficiles, il entre dans Kef (2 mai), un

officier tunisien nous annonce que les portes sont ouvertes. Il arrive sur la Medjerda où il prie Ali-Bey, commandant les troupes tunisiennes, de se retirer sur Tunis, et il vient occuper Souk-el-Arba.

Le vice-amiral Conrad arrive le 24 avril devant Tabarka.

Les vents contraires l'empêchent de débarquer avant le 27.

Au centre, les généraux Vincendon et Galland enlèvent le col de Fedj-Kala et restent sur leurs positions jusqu'au 30 avril. Le général Ritter ne rencontre personne et revient au camp d'El-Aïoum, il est frappé d'une congestion cérébrale et remplacé par le général Cailliot.

Les Kroumirs se sont réfugiés dans le Djebel-Abdallah, position formidable où se trouve la tombe d'un marabout vénéré ; tout chrétien qui s'en approche doit trouver la mort.

A ce moment la Turquie revendique ses droits et envoie des troupes et des vaisseaux. Ce projet ne nous est connu que quand l'escadre turque est à hauteur de la Canée.

La Sublime-Porte est aussitôt avisée que la France ne tolérera pas son ingérence, et l'ordre est donné à l'escadre française de s'opposer même par la force au passage de la flotte ottomane.

La Turquie cède et envoie avec ostentation des troupes nombreuses dans la Tripolitaine.

Le bey hésite entre la paix et la guerre prêchée par le parti religieux, quand le général Bréart, avec une brigade formée à Toulon, débarque à Bizerte le 1er mai, puis partant le 8 il arrive le 12 au Bardo et présente au bey un traité de protectorat. Après avoir protesté, celui-ci reçoit le général et après deux heures de réflexion signe le traité.

En même temps le général Maurand débarque également à Bizerte et marchant vers Mateur prend les Kroumirs par derrière.

Entourées de toutes parts les tribus se retirent et se dispersent.

On forme alors deux corps : à l'*est*, les brigades Bréart, Maurand et Logerot opèrent de l'ouest à l'est pour soumettre les tribus du Mogod ; au *sud*, les brigades Galland, Vincendon et Cailliot opèrent du sud au nord contre les Kroumirs.

Le 1er juin tout est pacifié. On croit possible de donner satisfaction à quelques manifestations de l'opinion publique, qui exagère certains accidents survenus dans l'état sanitaire des troupes et réclame leur rappel en France. Le 10 juin commence la dislocation du corps expéditionnaire. Le 25 il ne reste que 6,000 hommes en Tunisie.

II.

Dès le départ de nos troupes une grande agitation se déclare dans le sud. A Kairouan des émissaires venant de Tripoli annoncent l'arrivée de 15,000 hommes pour chasser les Français. Sfax se met en révolte ouverte, les Européens sont obligés de se réfugier sur les navires en rade.

Devant ces faits le Conseil des Ministres (2 juillet) envoie l'escadre et le général Logerot récemment promu divisionnaire.

Le 13 l'escadre bombarde Sfax et débarque 6 bataillons.

Des pièces de 65 millimètres et des torpilles portées permettent d'abattre les portes, la ville est prise maison par maison le 16.

L'escadre arrive devant Gabès le 23, débarque 3 bataillons pour isoler la Tunisie de la Tripolitaine et vient occuper l'île de Djerba.

De nombreuses bandes partent de Kairouan et viennent piller jusqu'à 10 kilomètres de Tunis.

On envoie des renforts (les 4es bataillons, organisés en régiments de marche, sous le commandement de lieutenants-colonels).

Le général Saussier commande en chef (37,000 hommes) et réorganise les forces indigènes.

Nous occupons Sousse (10 septembre).

Dès que la température permet les marches on forme trois colonnes (20,000 hommes) qui partent de Tébessa (général Forgemol), de Zaghouan (général Saussier), de Sousse (général Étienne), et marchent concentriquement sur Kairouan.

Le général Étienne repousse une charge où est tué le caïd Ali-ben-Amar, un des chefs principaux des révoltés ; il arrive le 26 septembre devant Kairouan, qui ouvre ses portes.

Il est rejoint le 27 par le général Saussier et le 28 par le général Forgemol (qui a repoussé les Fraichichs et une charge de 3,500 cavaliers).

Des colonnes mobiles sont envoyées en tous sens.

Le général Bonnefoi fournit un raid de 86 kilomètres, capturant le convoi des insurgés, plusieurs milliers de moutons, plusieurs centaines de chameaux.

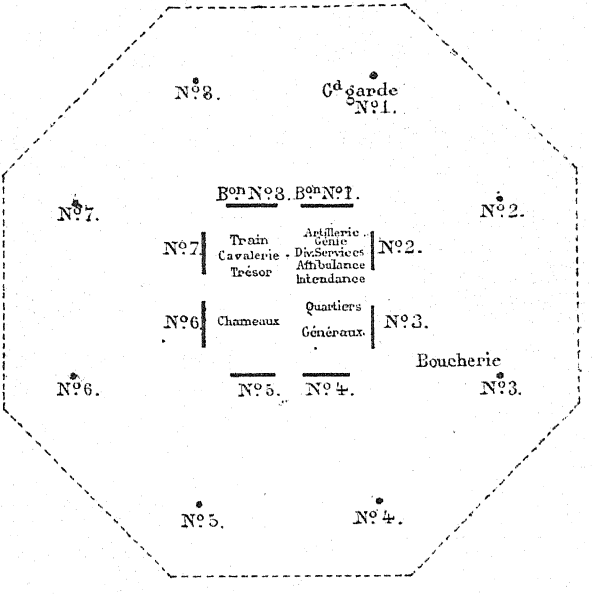
Le général Saussier marche sur Gafsa, le général Logerot sur Gabès.

Le 15 avril nos troupes sont rapatriées. On laisse seulement 1 régiment de tirailleurs, 2 bataillons de chasseurs à pied, 8 bataillons d'infanterie, 1 compagnie de discipline, 2 détachements de gendarmerie.

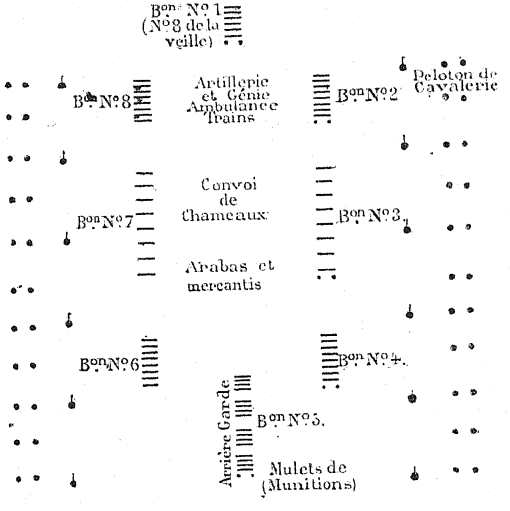
« Il est à remarquer, dit le général Niox, que l'intensité de l'énergie guerrière des indigènes de l'Afrique va en s'affaiblissant d'une manière constante de l'ouest à l'est, du Maroc à l'Égypte. »

« Le traité du 12 mai, dit M. Reinach, ne conclut ni à une annexion, ni à une conquête. Calqué sur les nombreux traités passés par l'Angleterre avec les souverains indépendants de l'Inde, il se contente d'assurer d'une manière permanente et par les moyens les plus légitimes, d'une part la sécurité de nos frontières algériennes et de l'autre notre juste influence sur notre plus prochain voisin. Suivant une heureuse comparaison, la Tunisie sera désormais à notreFrance africaine ce que les goums sont à nos troupes régulières. »

Établissement au camp.



Colonne en marche.



Longueur de la colonne en marche. 1440 mètres.
Largeur..... 500 mètres.

Voici l'ordre adopté (général Logerot) pour la marche dans le sud :

Extrême avant-garde, le goum;

Pointe d'avant-garde, 1 escadron;

Avant-garde : 1 bataillon en colonne à distance entière;

A 200 mètres en arrière, l'artillerie, le génie, l'ambulance, le train;

A 100 mètres en arrière, le convoi de chameaux;

A 200 mètres en arrière, le bataillon d'arrière-garde en colonne de bataillon;

Plus loin, escadron;

Entre la queue du convoi de chameaux et la tête du bataillon d'arrière-garde sont les *arabas* et les mercantis;

Les flanqueurs marchent à 200 mètres sur les flancs et sont couverts par des pelotons de cavalerie. Ils marchent en colonne à distance entière;

(Les flanqueurs des chameaux doublent la distance entière);

Le bataillon n° 1 est d'avant-garde; tous les jours les bataillons augmentent d'un numéro pour former une permutation circulaire;

Toutes les 50 minutes le commandant du bataillon d'avant-garde fait sonner le refrain de la division et « Halte ». Chaque bataillon se couvre par une section pendant les grandes haltes et une compagnie de grand'garde à l'arrivée au camp. Les petits postes et les grand'gardes se fortifient immédiatement. (Renseignements donnés dans l'ouvrage de M. Maurice Bois.)

CONQUÊTE DU TONKIN

1883 — 1885

Le Tonkin comprend deux parties bien distinctes, la montagne et le delta.

Deux chaînes de montagnes entre lesquelles se sont déposés les limons du *fleuve Rouge* forment le delta. L'une des chaînes, serre la rive droite à partir du confluent de la rivière Noire et sépare le Tonkin de l'Annam, l'autre sur la rive gauche sépare le delta de la province de Lang-Son, appelée région des Dix mille montagnes, et forme une falaise de 100 mètres de hauteur qui n'est franchissable qu'en un petit nombre de points, par des passages où l'on ne peut souvent passer qu'à la file indienne. La caractéristique de ces montagnes est la forme conique des sommets sans liaison apparente entre eux, séparés par des gorges étroites.

Le delta est une vaste plaine limoneuse, uniforme, d'une fertilité admirable, parfaitement cultivée par une population aussi dense que celles des basses plaines de la Flandre.

Le *Song-Coï* ou *fleuve Rouge* passe dans le Yunnan, province chinoise, traverse la frontière chinoise près de Lao-Kai; à partir de ce point, des forêts s'étendent pendant 400 kilomètres jusqu'à Hong-Hoa où il reçoit à droite la rivière Noire, et jusqu'à Sontay où il reçoit à gauche la rivière Claire (riche en mines). Celle-ci vient également du Yunnan et passe à Tuyen-Quan. Le Song-Coï se jette dans la mer par deux bras, dont l'un a 800 mètres de large à Hanoï. Cette ville située à 185 kilomètres de la mer a 100,000 habitants.

Parallèlement au Song-Coï coule le *Song-Cau*, qui reçoit à gauche le *Song-Ki-Kung*, route mandarine de Chine par Lang-Son. Il a quatre embouchures; trois canaux, le Song-Colo, le canal des Rapides et le canal des Bambous, le font communiquer avec le fleuve Rouge. Les bâtiments de haute mer remontent jusqu'à Haïphong et de là on va par les canaux jusqu'à Hanoï.

Luu-Vin-Phuoc s'était installé à Lao-Kay, près de la porte de

Chine, et tirait avec les Pavillons Noirs de gros produits de douanes des transactions commerciales suivant le fleuve.

Ho-Yong s'était établi d'une façon analogue sur la rivière Claire avec les Pavillons Jaunes, mais vint bientôt s'établir au-dessous de son rival sur le Song-Coï.

Notre but étant de rendre libre la voie du fleuve, nous les avions forcément comme ennemis, ils combattaient pour leurs intérêts tout en recevant les subsides de la cour de Hué.

En 1866, Doudart de Lagrée remonte le Mékong, traverse le Song-Coï, mais il redescend par le Yang-Tsé-Kiang, à Changaï.

En 1869, le Yunnan est déchiré par une insurrection musulmane. M. Dupuis, commerçant français, parvient avec l'aide des Chinois, malgré le mauvais vouloir des Annamites, à remonter le fleuve Rouge jusqu'au Yunnan. Il revient s'établir à Hanoï. Mais la cour de Hué demande son renvoi du Tonkin.

Le lieutenant de vaisseau Garnier enlève avec une poignée d'hommes la citadelle d'Hanoï et remplace les Annamites par des Tonkinois. 3 officiers et 10 hommes de l'*Espingole* prennent Hong-Yen, défendu par 400 hommes et 80 canons à Hay-Dong.

Un canot monté par 1 officier et 8 hommes aborde à Winh-Binh, en saisit le gouverneur, et 1700 hommes se rendent.

Dans les mêmes conditions le *Scorpion* prend Nam-Dinh.

Tout le delta est pris en moins d'un mois par 2 canonnières et 200 hommes.

Garnier organise des milices. Mais les Annamites appellent les Pavillons Noirs, le 21 décembre 1873 ils insultent Hanoï.

Garnier sort avec 3 hommes, tombe dans un fossé et est massacré. Malheureusement un officier de marine envoyé pour négocier avec l'Annam, désapprouve Garnier.

Loin de le venger, il signe une convention par laquelle nos troupes se retirent à Haïphong. M. Dupuis doit quitter le Tonkin, ruiné; ce dernier voit ses bâtiments et son personnel séquestrés par l'agent consulaire français.

Dès notre retraite, des milliers de Tonkinois compromis par nous sont massacrés.

En retour de nos bons offices, la cour de Hué (15 mars 1874) ouvre le fleuve Rouge au commerce étranger et nous reconnaît le droit d'avoir à Hanoï et à Haïphong des consuls avec une garde consulaire. De plus, nous faisions hommage à l'empereur d'Annam, de 5 bâtiments à vapeur (dont le *Scorpion*), 1000 fusils, 100 canons, clause singulière!

Mais le fleuve Rouge reste impraticable; on est amené à une politique d'action que redoute le gouvernement. Si on enlève le Tonkin à l'Annam les mandarins seront ruinés et il faudra s'attendre à une

résistance armée. Cependant, on sent que la place que nous abandonnerons sera prise par quelque autre puissance.

Aussi en 1882, on envoie 1000 hommes à Hanoï, sous le commandement du capitaine de frégate Henri Rivière.

Il s'empare de la citadelle et y reste près d'une année, temporisant. En mai 1883, il prend Nam-Dinh. Profitant de son départ, les Pavillons Noirs viennent bloquer Hanoï.

Le commandant Rivière exécute une sortie avec 400 hommes, tombe dans une embuscade et est tué avec 29 des siens, son corps doit être abandonné.

Il fallait venger la mort du commandant Rivière.

En 1883, on envoie les troupes disponibles de Cochinchine sous les ordres du *général Bouët* (3,500 hommes). Avec cet effectif restreint il se contente de défendre Hanoï, Nam-Dinh, Haïphong.

Des difficultés s'élèvent avec le docteur Harmand (médecin de la marine d'un grade élevé), commissaire du gouvernement, et rendent la situation difficile.

A ce moment Tu-Duc, empereur d'Annam, meurt.

On décide de s'établir à Hué pour faire cesser les manœuvres hostiles des mandarins annamites. L'amiral Courbet canonne les forts de Thuanan à l'embouchure de la rivière, un nouveau traité de protectorat est imposé à l'Annam (25 août).

Un résident est établi à Hué avec un poste français et l'on conserve les forts occupés.

Des renforts sont envoyés, l'*amiral Courbet* a la direction des opérations (9,000 hommes). M. Harmand cesse ses fonctions.

Le 17 septembre, l'amiral enlève Son-Tay avec une grande énergie, après un combat meurtrier.

On avait affaire aux Pavillons Noirs soutenus par des Chinois.

I.

La Chine sollicitée par la cour de Hué, écoutant peut-être des conseils hostiles venus d'Europe, veut affirmer des droits de suzeraineté qu'elle paraissait avoir négligés. Le marquis de Tseng notifie le 17 novembre 1883 l'entrée en ligne des armées chinoises.

On envoie des renforts et on constitue, sous les ordres du général Millot, 16,000 hommes formant les deux brigades des généraux Brière de l'Isle (1re) et de Négrier (2e).

Notre but est de conquérir le Delta et, pour cela, de prendre Bac-Ninh (Sontay ayant été enlevé).

Le général de Négrier (2e brigade), partant de Haïphong (7 mars), occupe les sept pagodes (point de départ du canal des Rapides), enlève

Do-Son avec l'aide de cinq canonnières (8 mars 1884). Quatre jours après, pendant que la gauche de la brigade du général Négrier tient les Chinois en échec devant Nam, la flottille appuyant notre droite bouleverse toutes les défenses du Song-Cau, et notre centre rompt la ligne adverse à Xuan-Hoa et tourne sa masse principale. On se rend maître de Bac-Ninh par un coup d'audace.

Les Chinois se retirent dans deux directions : Luu-Vin-Phuoc à Hong-Hoa, sur la rivière Claire ; les Chinois sur le Song-Thuong, vers Lang-Son. Nous les poursuivons ; un bombardement suffit à faire évacuer Hong-Hoa, et le lieutenant-colonel Duchesne prend Tuyen-Quan sans coup férir.

Par une convention signée avec la Chine à Tien-Tsin par M. Fournier et Li-Hong-Tchang, les troupes chinoises doivent avoir évacué le Tonkin le 6 juin au plus tard.

II.

Sur la foi de ces arrangements, le général Millot envoie la colonne du colonel Dugenne (750 hommes) vers la Chine en remontant la route mandarine de Lang-Son.

Le 23 juin, on arrive à Bac-Lé. Il faut traverser le Song-Thuong. On trouve entre les montagnes du Nui-dong-Naï (400 mètres à pic) et la rivière un long défilé, qui constitue vraiment les « Thermopyles de la région ». A peine la moitié de la colonne a-t-elle traversé le gué, que nous sommes assaillis par des réguliers chinois. Un mandarin vient demander dix jours pour faire évacuer le pays et se retire pour ne plus reparaître.

Notre colonne se porte en avant à quatre heures, aperçoit cinq ou six fortins d'où partent des salves. Elle couche sur la position.

Le 24 juin, devant un feu intense, le colonel Dugenne est obligé de se retirer sur Bac-Lé. Pour ramener ses blessés, il doit abandonner plus des deux tiers du convoi.

Nous n'avons que 13 tués et 39 blessés, grâce à l'énergie du chef et de nos troupes.

Le général de Négrier accourt à Bac-Lé, mais les approvisionnements sont insuffisants pour une longue période et la chaleur est telle qu'il décide la retraite.

Devant ce guet-apens, la France envoie un ultimatum à la Chine demandant l'exécution immédiate de la convention de Tien-Tsin dans un délai précis.

Les délais expirés, l'amiral Courbet livre le brillant combat naval de Fou-Tchéou, le 23 août 1884, où il détruit une partie de la flotte chinoise. Il bombarde l'arsenal le 24. Il va occuper Kelung de vive force (5 septembre) dans l'île de Formose, échoue dans une opération par terre sur Tamsui (8 octobre) et vient occuper les îles Pescadores. Les ports de Poughou et de Makung sont bombardés et occupés le 29 mars

1885. Un blocus sévère est établi pour arrêter les envois de riz dans les provinces du Nord.

III.

Les Chinois prennent l'offensive et mettent à prix la tête des officiers et soldats français (75,000 francs un général, 750 francs un soldat). Ils s'avancent par deux routes, celle de Song-Thuong ou mandarine (Bac-Lé) et celle du Loch-Nan. Des Pavillons Noirs sont dans la rivière Claire.

Le général Brière de l'Isle, qui a pris le commandement, forme trois colonnes : à gauche, le général de Négrier avec 1500 hommes remonte le Song-Thuong; à droite, le lieutenant-colonel Donnier remonte le Loch-Nan; une troisième colonne marche entre les deux, prête à rejoindre l'une ou l'autre. Il veut occuper Kep et Chu, les appuis de nos adversaires dans le Delta.

Le 8 octobre, le général de Négrier enveloppe une partie des forces ennemies, cerne Kep, mais il doit donner quatre fois l'assaut pour s'en emparer. Les Chinois se retirent.

Dans le bassin du Loch-Nan, les Chinois cherchent en vain à empêcher notre débarquement à Lam (6 octobre). Ils défendent avec une grande énergie les positions de Chu, du 7 au 11 octobre. Dans la nuit du 12, ils brûlent leurs ouvrages et se retirent sur la route de Lang-Son.

En novembre, Luu-Vinh-Phuoc concentre ses forces aux environs de Tuyen-Quan et cerne le commandant Dominé.

IV.

En janvier 1885, l'Angleterre s'est entremise en vain pour essayer d'amener la Chine à exécuter le traité de Tien-Tsin.

La marche sur Lang-Son est décidée.

Trois routes mènent à Lang-Son : celle de Bac-Lé, une partant de Chu permettant de tourner les massifs montagneux, une partant de la baie d'Along. On choisit la deuxième et on concentre nos troupes au camp de Chu.

Les Chinois occupent de très fortes positions à Nui-Bop qui barrent une des routes de Lang-Son et peuvent être un danger pour nos troupes se dirigeant sur cette ville. Le général de Négrier, trompant la vigilance des Chinois par une marche détournée, arrive le jour même près de Nui-Bop, prend quelques positions importantes avant la nuit; le lendemain, il occupe les principaux ouvrages ennemis et rejette l'adversaire en déroute dans la montagne.

Le 3 février, nos deux brigades (général de Négrier et colonel Giovanninelli) quittent Chu.

Le général Brière de l'Isle veut attaquer Dong-Song, centre de l'armée chinoise.

Après trois jours de luttes acharnées, ces positions redoutables sont entre nos mains. L'ennemi, rétrogradant de toutes parts, se laisse facilement repousser à Pho-Vi et nous attend sur les positions de Bac-Viay. L'effort d'une seule brigade, dont la hardiesse le déconcerte, nous fait pénétrer au milieu de sa ligne de défense, malgré l'attitude énergique des Chinois. Ils ne font qu'un simulacre de résistance à Lang-Son et se massent à Dong-Dang.

V.

Le général en chef laisse la 2e brigade à Lang-Son et part avec le général Giovaninelli au secours de Tuyen-Quan, bloqué, depuis deux mois, par l'armée chinoise du Yunnam (15,000 hommes), commandée par Luu-Vinh-Phuoc.

Le commandant Dominé a avec lui 600 hommes; la canonnière la *Mitrailleuse* est mouillée près de la ville.

Un blockhaus, seul ouvrage avancé de la place, est bombardé ainsi que la citadelle, un assaut est repoussé. Mais des travaux de siège menacent d'isoler le blockhaus qui est abandonné. Des galeries de mine menacent le mur d'enceinte, le commandant partage la citadelle en deux par un retranchement intérieur, pour pouvoir se retirer dans la moitié intacte. Le 11 février, un soldat de la légion crève d'un coup de pioche la masse de terre qui le sépare du mineur chinois, celui-ci le blesse d'un coup de pistolet. La galerie chinoise étant en contre-bas, le sergent Bobillot parvient à l'inonder.

L'ennemi parvenu au rempart tente une série d'assauts toujours repoussés; en certains points les adversaires ne sont séparés que par les palissades de bambous qui ferment les brèches.

La brigade Giovaninelli malgré la fatigue de la marche sur Lang-Son accourt à marches forcées vers Tuyen-Quan. Le 2 mars elle livre un sanglant combat à Hoa-Moc, qui nous coûte 500 hommes, dont 75 tués.

La défense des ouvrages chinois est telle qu'on doit amener les pièces en batterie à quelques mètres de leurs redoutes.

Le 3 mars l'ennemi se retire, à 2 heures le clairon français retentit en dehors de la place.

Le commandant Dominé avait pendant 2 mois repoussé 7 assauts et perdu une centaine d'hommes, dont 52 tués et subi 18 jours de siège régulier.

VI.

En mars, la 2e brigade, fière de ses succès, travaillait à Lang-Son pour permettre de faire arriver des approvisionnements.

Les Chinois enhardis par son inaction viennent inquiéter Dong-

Dang, où nous avons un poste, pour couvrir notre position à Lang-Son.

Le général de Négrier se porte en avant, enlève à Cua-Aï la porte de Chine le 23 mars, et vient devant les positions de Bang-Bô. Un brouillard intense empêche notre droite de se diriger ; retenue par un ravin presque infranchissable, une attaque de front devient très difficile avec des effectifs aussi restreints; le général donne l'ordre de la retraite sur Lang-Son.

Le 28, les Chinois prennent l'offensive au nord de Lang-Son à Kylua. Ils débouchent des montagnes et arrivent à 300 mètres de nos ouvrages; les Chinois sont accueillis par un tel feu qu'ils s'enfuient dans la montagne.

Le général de Négrier porte sa droite sous le lieutenant-colonel Herbinger de manière à menacer leurs communications. Ce mouvement amène la retraite des Chinois ; malheureusement une balle vient frapper le général de Négrier près du sein gauche et ressort du côté droit. Il doit remettre le commandement au lieutenant-colonel Herbinger.

Celui-ci arrête notre mouvement et déclare que les forces groupées sur les hauteurs du nord-ouest créent selon lui une telle menace qu'il y a lieu d'évacuer la place.

Il ordonne de quitter Lang-Son, il abandonne son matériel et fait détruire une partie de celui qui était sur roues et difficile à emmener dans la montagne.

La retraite s'opère avec une regrettable précipitation jusqu'à Chu.

Les Chinois ayant appris notre départ de Lang-Son y reviennent 38 heures après notre départ.

L'émotion produite en France est considérable. On décide l'envoi immédiat de renforts.

Cependant des négociations sont engagées depuis quelque temps avec la Chine, qui fatiguée d'une guerre ruineuse et sans grand intérêt pour elle, préoccupée des conséquences d'un blocus qui arrête les arrivages de riz, a la sagesse de ne pas chercher à tirer avantage de ce succès passager et inespéré et signe un traité de paix le 4 avril 1885. Elle renonce à toute ingérence dans les affaires du Tonkin et de l'Annam et nous ouvre ses frontières terrestres.

Au commencement de juin 1885, le général de Courcy prend le commandement du corps expéditionnaire, qui comprend les 2 divisions Brière de l'Isle et de Négrier.

En juillet, a lieu le guet-apens de Hué. Le général de Courcy est avec une escorte à la cour d'Annam.

Profitant de la nuit où les officiers sont dans des quartiers assez éloignés de leurs troupes, les Annamites veulent nous surprendre mais ils sont vigoureusement repoussés.

Jusqu'en 1887, des opérations souvent très pénibles ont lieu au Tonkin, en Annam, au Cambodge.

Nos troupes réparties en nombreux détachements poursuivent les bandes de pirates formées par les anciens Pavillons Noirs et des soldats chinois licenciés, qui rançonnent le pays et retardent sa pacification.

ORGANISATION CHINOISE

L'effectif des troupes chinoises ne paraît pas avoir dépassé 50,000 hommes.

L'infanterie est organisée en compagnies de 200 hommes.

Le bataillon comprend un nombre variable de compagnies.

Pour chaque groupe de 25 hommes et pour chacun des chefs d'unité plus forte, il existe un grand pavillon portant le nom du chef; d'autres ont des animaux fantastiques ou des dragons.

Leurs porteurs les plantent là où chacun des chefs veut grouper sa troupe pour combattre. Ils offrent ainsi une sorte de combat parallèle, vite rompu en menaçant une de leurs ailes, d'autant plus qu'ils restent presque toujours sur la défensive inerte.

On n'a pas vu de cavalerie. L'artillerie n'a servi qu'à la défense des ouvrages. Le génie est formé par des coolies sous la direction d'un personnel spécial.

Les chefs ont été très courageux; il est vrai qu'en cas de défaite c'était pour eux la disgrâce ou la mort. De nombreux étrangers donnaient des conseils aux commandants de bataillon et aux chefs supérieurs.

Le recrutement se fait par raccolage : un chef va dans un centre populeux, installe à côté de son pavillon un écriteau indiquant les conditions d'engagement et reçoit les volontaires. Il les conduit dans des camps où ils sont encadrés, habillés, armés et instruits.

L'armement se compose de fusils à tir rapide Remington, Peabody, Snider, Mauser (modèle 1871) et Winchester, ainsi que de sabres et de poignards chinois.

Ils ont des pièces Krupp de montagne et des pièces ne se chargeant que par la bouche, ils y mettent une quantité de poudre quelconque, un projectile du calibre et plusieurs autres plus petits en avant qui servent de mitraille.

Les manœuvres d'infanterie sont celles du corps d'instruction du Pe-Tchili, affecté à la défense de la capitale et exercé par des instructeurs européens.

Le massacre des vaincus, l'incendie des lieux habités, sont leurs mœurs de guerre.

L'armée du Yunnan paraît avoir eu son point de concentration à Lao-Kaï, celle du Kouang-Si à Lou-Tcheou (près de la porte de Chine Cua-Aï où aboutit la route mandarine).

TACTIQUE FRANÇAISE.

L'infanterie use d'une sorte de tactique locale, comprise de tous. *L'objectif particulier à chaque troupe est indiqué à tous ceux qui la composent.* Chacun fait le nécessaire pour atteindre le but malgré les difficultés du terrain, sans se laisser asservir par des formations régulières.

A tous les degrés les chefs font preuve d'initiative et d'individualité, des sergents ont montré une réelle capacité et une énergie qui contribua beaucoup au succès.

Les groupes voisins savent se soutenir sans se priver de leur liberté d'évolution.

Dans les terrains découverts l'infanterie tire généralement par salve de section, dans les autres terrains on entretient des feux de tirailleurs assez lents.

Les chefs donnent la direction générale, on se déploie dès qu'on voit l'objectif. On évite ainsi les difficultés du terrain, l'ennemi peut se méprendre sur nos forces et est obligé de diviser son feu. Les actions particulières des bataillons ou des compagnies s'encadrent facilement dans le combat d'ensemble.

On adopte souvent le dispositif en échelons qui nous donne une assez grande profondeur et nous empêche d'être tournés.

Souvent on est obligé de marcher sur les digues des rizières, les têtes de colonnes seules peuvent être engagées, le reste fait nombre et produit l'effet moral.

L'artillerie agit généralement par batteries et tire souvent par salves de section.

Les approvisionnements sont portés par les coolies, on dut transformer en caisses de 30 kilogrammes environ tous les envois de biscuit, etc., faits en caisses plus grandes.

Les jonques rendirent de grands services. On utilisa tous les moyens de transport possibles, même des charrettes (fabriquées par l'artillerie) avec des bœufs.

Chaque coolie reçoit un manteau en paillotte et un chapeau, une couverture pour 2 hommes, une marmite pour 4.

Leur ration journalière est de 800 grammes de riz et 25 grammes de sel. Ils reçoivent 0 fr. 90 par jour.

On les forme en escouades de 20 hommes, commandés par un caï (caporal), et en sections de 40 hommes, commandés par un doï (sergent). 5 de ces sections formèrent des compagnies, commandées par un lieutenant, et 4 de ces dernières étaient sous le commandement d'un capitaine.

Un officier supérieur d'artillerie, organise tous ces convois.

La proportion de malades ne décrût que quand on put faire parvenir des légumes et nourrir plus copieusement les troupes; la ration réglementaire était insuffisante pour réparer les forces des hommes dans ce pays. (Voir *Souvenirs de la campagne du Tonkin*, par M. le capitaine Carteron.)

CONQUÊTE DU SOUDAN FRANÇAIS

1880 — 1894

Le Soudan français est le vaste territoire qui s'étend depuis le Sénégal, la Guinée, Sierra-Leone, la République de Libéria jusqu'au Sahara, mais ses limites à l'est comme au nord sont mal déterminées. Il est utile de se rappeler que de Bakel à Bandiagara on compte plus de 1000 kilomètres.

En 1879, M. de Freycinet crée la Commission du transsaharien, mais le général Faidherbe préconise un tracé qui partant de Médine, point où le Sénégal cesse d'être navigable, aboutit au Niger ; il commence à pousser nos colonnes dans ce sens.

Pour comprendre ce que nous avons fait depuis 15 ans au Soudan, il faut connaître l'histoire de la dynastie de El-Hadj-Omar.

C'est un Toucouleur qui, revenu de la Mecque, prêche la guerre sainte. En 3 ans (en 1854), partant du Fouta-Djalon, il soumet avec 12,000 guerriers, tout le pays situé entre le moyen Sénégal et le haut Niger. En 1857, il s'attaque à nous et assiège Médine où résistent pendant 97 jours, 7 Européens et 50 tirailleurs sénégalais.

A sa mort, son royaume est partagé entre ses trois fils : Ahmadou, sultan de Ségou et de Nioro, reçoit la plus grande partie; Tidiani a le royaume du Macina, Aguibou, celui du Fouta-Djalon.

Des missions pacifiques, Marly, Jacquemard et Monteil réussissent; le capitaine Galliéni est retenu prisonnier pendant 10 mois, par Ahmadou ; mais, apprenant la marche du colonel Borgnis-Desbordes, il signe une convention le 21 mars 1881, qui nous ouvre la route du Niger.

I.

Malheureusement un nouveau conquérant apparaît au sud, l'Almany Samory. Il refuse toute relation avec nous.

Poursuivi par le colonel Desbordes, à Kéniéra (1882), Oueyako (1883); par le commandant Combes, à Ko-Koro (1885); par le lieute-

nant-colonel Frey, à Fatako-Djingo (1885-1886), il nous demande la paix. Il est rejeté à plus de 200 kilomètres au sud de nos postes et signe la paix.

Après ces succès, le lieutenant-colonel Galliéni, parvient à placer les États d'Ahmadou sous notre protectorat (mai 1887).

Profitant de cette trêve, on chasse le faux prophète Malmadou-Lamine (1887-1888), on construit le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé, on met à l'eau à Bammako la canonnière le *Niger* (mai 1884). En 1887, le lieutenant de vaisseau Caron va rendre visite à Tidiani, roi du Macina, et arrive à Kabara, port de Tombouctou.

Le capitaine Binger part pour son remarquable voyage dans la boucle du Niger.

II.

Ahmadou parvient cependant à former une triple alliance avec Samory, au sud, et Abdoul-Boubakar dans le Fouta-Djalon, sur notre ligne de communications.

Il refuse d'évacuer Koundian, où les Toucouleurs percevaient des droits sur notre territoire.

Aussitôt le colonel Archinard veut isoler Ahmadou du Niger, et prend Ségou (6 avril 1890) où il installe un roi bambara Bodian. Les familles toucouleures émigrent et retournent dans le Fouta-Djalon.

Le colonel revient vers Nioro, où il entre le 1er janvier 1891.

Ahmadou s'enfuit presque seul pour regagner le Macina.

Mais Bodian ne sait pas maintenir l'ordre dans son royaume, qui se révolte contre nous. Le colonel Archinard défait les révoltés à Diéna et coupe les États de Bodian en deux, installant un nouveau roi, Mademba, dans la nouvelle partie.

Samory ne voulait pas la guerre avec nous, mais il était très hésitant ; il signe cependant un traité avec le capitaine Bonnardot (13 février 1889), qui l'isole du Fouta-Djalon et de Sierra-Léone et nous permet d'ouvrir une route du haut Niger vers la Guinée française ; mais 3 mois après, il renvoie ce traité et commence la guerre.

III.

Malgré la saison, le colonel Archinard marche contre lui et remonte le Niger et le Milo ; battu à Kan-Kan, Ko-Kouna, Bissandougou, l'Almany fait le vide derrière lui en brûlant tout. La poursuite devient impossible.

Le lieutenant-colonel Humbert (1891-1892) rencontre Samory, le 11 janvier, à Sombiko : l'affaire est chaude, l'ennemi a fait de grands progrès. Des sonneries identiques aux nôtres commandent « Cessez le feu » ou « Rassemblement ».

Dès qu'il est battu, il se reforme à 5 kilomètres plus loin. Nous ren-

trons dans Bissandougou; du 22 au 26, tous les jours c'est un combat jusqu'à Kérouané où nous prenons ses magasins et ses bagages. On y trouve des vases de Sèvres et le buste du président Grévy!

Cependant, toutes nos colonnes sont attaquées pendant que nous revenons à Bissandougou.

Si l'ennemi n'est pas détruit, il est profondément démoralisé. Les deux résidences de l'Almany, Bissandougou et Kérouané, sont occupées par nous. Nous avons des postes au milieu de ses possessions.

Pendant ce temps, notre allié Tiéba ne veut rien faire pour nous. Il se contente de prendre Tiongi à l'Almany, après un long siège, puis, il se retire dans ses États et reste neutre.

IV.

En 1892, nous devons continuer la lutte contre Samory, mais Ahmadou a soulevé le Macina et bloque le roi Mademba que nous venons d'installer à Sansanding; en même temps, le sud de Ségou est dévasté par une violente peste bovine, et les Peuhls (pasteurs) émigrent vers la rive gauche du Niger d'où ils sont venus, ils se révoltent bientôt et bloquent Ségou.

Le colonel Humbert envoie le chef d'escadron Bonnier, qui lève une compagnie auxiliaire de tirailleurs, traverse le Niger, arrive à Ségou et repousse les Peuhls, puis, il accourt vers Sansanding et défait complètement l'ennemi.

En moins de deux mois cette révolte est étouffée.

Le colonel Combes, placé à la tête du régiment de tirailleurs soudanais, envoie une mission à Tiéba, et veut isoler Samory de Sierra-Léone et du Fouta-Djalon, d'où, il tirait ses fusils, ses munitions et son bétail, en échange de captifs.

Le colonel prend la ligne du Milo, de Kan-Kan à Kérouané, comme base d'opérations, faisant son ravitaillement à l'aide de pirogues.

Une colonne (commandant de Gasquet) garde cette ligne.

Le colonel Combes fait rejeter les bandes éparses sur la colonne ennemie principale, puis, formant une colonne légère il marche vers l'est, surprend les principales bandes à Guéléba, gagne les Sofas de vitesse, marche matin et soir, fait 40 à 45 kilomètres par jour, et prend tous leurs approvisionnements. Il parcourt ainsi 900 kilomètres du 4 février au 10 mars (1893), traverse 172 marigots, 13 grandes rivières, livre 14 combats sans avoir perdu un seul Européen.

Pendant ce temps la colonne du capitaine Briquelot agit sur le haut Niger contre le lieutenant de Samory, Bilali-le-Vieux. Celui-ci, battu, est attaqué par les habitants qui se soulèvent à notre approche; il va être pris, mais il se sauve sur un cheval qu'il n'a pas le temps de seller.

On trouve dans ses papiers des documents en arabe et en anglais qui serviront un jour à expliquer le revirement de Samory dans ses relations avec la France. On fait 4,000 prisonniers.

Bilali s'est réfugié sur le territoire de Sierra-Léone, il en ressort bientôt. Il rejoint des bandes et entraîne des populations si nombreuses qu'on le suit sur une piste tracée par lui de plus de 20 mètres de largeur ; nous le surprenons et nous lui faisons 4,500 prisonniers.

La colonne du capitaine Dargelos attaquait à ce moment Fidaoua, défendue par le fils de l'Almany, où nous faisons 11,000 prisonniers.

Ces prisonniers étaient des captifs que les Sofas allaient échanger contre des armes et des bœufs. On les fit passer sur la partie calme de nos territoires où ils cultivent.

En moins de trois mois, Samory est complètement défait, et un seul Européen (de la légion étrangère) a été tué à la prise de Fidaoua.

V.

Pendant ces événements, Ahmadou est venu dans le Macina remplacer le roi qui est mort et il soulève les Peuhls.

Le colonel Archinard accourt à Ségou, marche droit au sud, et prend après une vive résistance Djenné, grosse ville de 10 à 12,000 habitants, centre commercial très important, qui est pour les populations du haut Niger ce qu'est Tombouctou à l'égard des populations du Sahara.

Le colonel donne la couronne à Aguibou, frère d'Ahmadou, qui nous a montré de l'attachement, et il réorganise le royaume de Sansanding. Puis, revenant sur Bandiagara, il bat Ahmadou à Kori-Kori, le poursuit vers l'est, prend la smala ; le roi se sauve presque seul, ses serviteurs même font leur soumission.

Le Macina est entré dans notre sphère d'influence et c'est la clef de Tombouctou. La grande ville saharienne ne peut vivre sans le Macina. Djenné entrepose les produits du Soudan méridional comme Tombouctou concentre les produits du Sahara occidental.

Le lieutenant de vaisseau Aube s'étant approché de Tombouctou a été tué, le colonel Bonnier pénètre dans la ville (10 janvier 1894), il laisse une garnison ; malheureusement en revenant, sa colonne, endormie, est surprise à Dongoï et massacrée par les Touaregs (15 janvier).

Actuellement le Soudan est divisé en trois grandes régions : Nioro, qui comprend les cercles du nord; Ségou, avec les cercles de l'est; Siguiri, avec les postes du Soudan méridional.

Kayes reste la capitale du Soudan français, où réside le commandant supérieur.

Les populations auxquelles nous avons eu affaire sont très belliqueuses, les ressources pour l'alimentation sont presque nulles, les villages sont très éloignés les uns des autres; les transports se font généralement à dos d'homme.

Les nègres, mal armés, ont toujours pour principe de profiter de leur grande supériorité numérique, leur avant-garde engage l'action, puis les deux ailes s'avancent à leur tour et cherchent en se déployant à envelopper l'ennemi par de longues files de tirailleurs : l'arrière-garde forme la réserve ; mais, emportés par leur ardeur, ils échappent bientôt à leurs chefs.

Il faut donc se diriger à travers les taillis (souvent à la boussole), agir par compagnies bien groupées dans la main de leurs chefs, ne déployer que trois des sections de chaque compagnie en tirailleurs, en conservant un soutien à 50 ou 60 mètres derrière la ligne de combat et ne l'engageant que sur l'ordre du capitaine, espacer les tirailleurs de 2, 3 ou 4 pas, ménager les munitions, tirer près (300 mètres), lentement et bas. Une contre-attaque vigoureuse produit de grands résultats sur ces masses impressionnables. En terrain découvert on emploie surtout le carré avec les bagages au centre, en terrain couvert on prend une formation commode pour marcher mais en assurant surtout la liaison entre les diverses unités.

Le service de sûreté est très difficile, surtout la nuit où les noirs s'endorment, il faut rapprocher les échelons pour resserrer les mailles.

Derrière des murailles de terre un peu épaisses, en terre durcie, mêlée de bois, les noirs luttent des mois entiers contre des assiégeants.

Ceux-ci, pour réduire la ville, construisent tout autour des sortes de blockhaus palissadés, que l'on appelle des sagués et qui constituent une série de redoutes assurant l'investissement.

On attaque et on défend ces sagués pendant des semaines, le temps n'est rien pour eux. L'artillerie a assez facilement raison de ces défenses. La prise des villages est souvent pénible, elle a lieu par surprise, par escalade, par la brèche; la surprise est la meilleure et réussit presque toujours.

Dès que l'ennemi est battu, il faut par une marche très rapide l'empêcher de se reformer plus loin, et, comme le colonel Combes l'a fait, il faut arriver avant que les palissades, les obstacles soient commencés.

EXPÉDITION DU DAHOMEY

1890 — 1894

Le Dahomey est d'une fertilité sans égale, il donne deux récoltes par an, et il y pleut d'avril à septembre. L'abord en est difficile car la mer déferle sur le rivage et forme « une Barre » à 150 mètres de la plage, la hauteur des vagues y atteint 12 mètres et ne peut être franchie que par des pirogues spéciales. Ce pays est habité par des tribus essentiellement guerrières, l'armée occupe la première place dans l'État, elle comprend l'armée masculine et l'armée féminine. La première est composée de 4 brigades, 2 à l'aile droite, commandées par le Mingan, Ministre, préfet de police et bourreau, 2 à l'aile gauche, commandées par le Gaou.

Les amazones marchent avant les guerriers, sous le rapport hiérarchique. Tous les 3 ans, les sujets du Dahomey présentent leurs filles devant un conseil de revision, qui désigne celles qui sont aptes au service militaire, et qui sont engagées suivant la condition de leurs parents, comme officiers, soldats ou ouvriers.

Elles sont vouées au célibat, excepté celles que le roi donne en mariage aux soldats les plus vaillants. Leur rôle consiste surtout à stimuler le courage des soldats, elles sont généralement armées d'armes tranchantes.

Les Dahoméens font surtout des sièges, vivant sur les récoltes. Quand ils donnent l'assaut, ils tuent ceux qui résistent et emmènent en esclavage ceux qui se rendent. Après la victoire, l'armée vient exécuter devant le roi les danses militaires.

Ils peuvent, paraît-il, avoir une armée de 20,000 hommes.

Un fort français existait au XVI^e^ siècle, à Wydah. Notre protectorat est consacré par les traités du 1^er^ juillet 1851, 19 mai 1868 et 19 avril 1878.

Cependant, en 1886, le Portugal annonce aux signataires du traité de Berlin son protectorat sur les côtes du Dahomey, il y renonce en 1887 devant nos énergiques protestations.

En 1890, le roi Glé-Glé, vient ravager le territoire de Porto-Novo. Le docteur Bayol va, au nom du gouvernement, lui faire des représentations, il échoue complètement. Glé Glé, âgé de 75 ans, est à la mort, les nègres accusent notre représentant de vouloir l'empoisonner et il a beaucoup de mal à revenir d'Abomey à la côte.

Behanzin, fils de Glé-Glé, continue les razzias d'esclaves sur le territoire de notre allié, Toffa, roi de Porto-Novo.

I.

Le commandant Terrillon, débarque à Kotonou, le 12 février 1890, avec 4 compagnies. Avec un si faible effectif il est obligé de se borner à la défensive.

Le 3 mars, au soir, profitant d'un violent orage, l'ennemi envahit nos positions, l'énergique résistance du fortin du Télégraphe permet de le repousser et d'achever nos travaux de défense.

3 compagnies de renfort débarquent le 16; prenant l'offensive, le commandant fait une démonstration sur Porto-Novo et s'apprête à marcher sur Wydah, quand il est rappelé.

Des divergences de vues ont eu lieu avec M. Bayol ; après explications, le gouvernement rappelle M. Bayol, et redonne le commandement à M. Terrillon, qu'il nomme lieutenant-colonel.

Dès son retour, il débouche de Porto-Novo avec 300 hommes contre 8,000 Dahoméens et les force à se retirer, mais il est frappé d'une insolation et cède le commandement au lieutenant-colonel Klippel.

Le commandant Fournier pour faciliter l'échange des otages bombarde Wydah.

L'amiral de Cuverville établit le blocus des côtes, mais il parvient à traiter avec Behanzin par l'intermédiaire du P Dorgère.

Le 3 octobre, Behanzin reconnaît notre protectorat sur Porto-Novo et nous abandonne Kotonou et les douanes, moyennant une rente annuelle de 20,000 francs. La mission Audéoud est envoyée à Abomey.

II.

A la fin de 1891, les Dahoméens recommencent leurs incursions et accueillent à coups de fusil la canonnière l'*Émeraude* qui porte notre résident.

Nous ne pouvons nous laisser insulter ainsi et le blocus du Dahomey est notifié aux puissances le 15 juin 1892.

Le corps expéditionnaire comprend : 1 bataillon de la légion étrangère (commandant Faurax), 1 compagnie d'infanterie de marine, 2 batteries, 1/2 escadron de spahis, pour les troupes européennes et des

tirailleurs sénégalais et haoussas, soit : 3,500 hommes (dont 930 indigènes), et 2,250 porteurs (1 coolie par homme) (1).

Le pays n'a pas de routes, c'est une vaste forêt insalubre, dont les dessous sont garnis d'arbustes épineux et de grandes herbes de 2 mètres de hauteur.

Le général Dodds veut marcher directement sur Abomey, par l'Ouémé, qui lui servira de ligne de ravitaillement.

Il s'empare de Zobbo le 9 août, pour attirer l'ennemi vers Wydah, puis, il quitte Porto-Novo le 17 août 1892 en 3 colonnes, qui, après quelques combats heureux, chassent l'ennemi du Décamé et se concentrent à Dogba.

Le 19 septembre, nos troupes bivouaquaient en carré, quand à 5 heures du matin, elles sont surprises par les Dahoméens, qui ont pu, grâce à l'obscurité, s'approcher de nos sentinelles.

L'infanterie de marine supporte le principal effort de l'attaque, le commandant Faurax est tué, mais les légionnaires accourent, les Dahoméens sont repoussés.

Prenant aussitôt l'offensive, nous traversons l'Ouémé, et le 8 octobre nous battons l'ennemi à Poguessa, soutenus par les canonnières.

Le 12 octobre, la marche en avant est reprise.

Sabovi, Oumbouémédi, Akpa, sont autant de victoires ; mais nous nous heurtons pendant deux jours, sans succès, aux lignes de défense établies en avant de la rivière de Koto (14 et 15 octobre).

Le général Dodds se retire sur Akpa.

Les Dahoméens enhardis viennent nous y attaquer, ils sont repoussés après un sanglant combat.

A ce moment, le commandant Audéoud amène des renforts à Porto-Novo et le 27 octobre nous reprenons l'offensive.

Après deux nouveaux combats, le 2 et le 3 novembre (Ouakou et Diokoné), nous entrons à Cana, la ville sainte.

Le colonel Dodds est nommé général.

Behanzin fait des propositions de paix insuffisantes (M. Ballot vient prendre part aux négociations).

Le 17 novembre, nous entrons à Abomey, que Behanzin vient d'incendier.

Le 1er décembre, la colonne est disloquée.

En janvier, le général Dodds menace de mort tout indigène porteur

---

(1) Les hommes portent sur eux un casque, un paletot cachou, un pantalon de treillis, 6 paquets de cartouches, 1 jour de vivres, soit 15k,645. Un coolie par homme porte au convoi 15 kilogr.

Les gradés n'ont pas de sabre, ils n'ont que le revolver.

La ration journalière est de 750 grammes de pain frais, 400 grammes de viande, 60 grammes de riz, 0l,50 de vin.

Les porteurs indigènes reçoivent 500 grammes de riz et 22 grammes de sel par jour.

de fusil rapide. Il sait, en effet, que des maisons allemandes ont importé 2,450 fusils, 600,000 cartouches, 6 canons qu'elles ont échangés contre des esclaves.

Des détachements s'emparent sans résistance de Wydah et des villes de l'intérieur.

Le 25 mars, le général Dodds est appelé en France pour conférer sur les mesures à prendre.

Cette expédition de 1892, a coûté 10 millions; 10 officiers et 67 hommes tués; 25 officiers et 436 hommes blessés.

Le colonel Lambinet, puis, le colonel Dumas, font l'intérim pendant l'absence du commandant supérieur et achèvent la pacification.

III.

Behanzin, fait de nouvelles propositions de paix, il veut bien renoncer à son autorité, mais il demande que son prestige soit sauvegardé et que le lieu de résidence qu'on lui assignera ne soit pas situé au-delà des mers, sa religion lui défendant de traverser l'eau.

Mais, quand le colonel Dumas arrive à Abomey, le 24 juillet 1893, il ne se présente pas.

Cependant, il envoie le 30 septembre, une ambassade, qui arrive en France au commencement de novembre.

Le général Dodds s'embarque le 12 août pour reprendre son commandement.

Des inondations exceptionnelles au Dahomey (2^m,20 d'eau sur la route d'Abomey) et le choléra au Sénégal retardent l'entrée en campagne et l'envoi de renforts.

Le général Dodds concentre ses approvisionnements à Dogba, assure les principaux points en arrière avec la garde civile, puis, il marche vers Agony.

Il sait que Behanzin s'est retiré à Atchéribé, à 50 kilomètres d'Abomey.

Il marche alors en 4 colonnes sur cette ville.

Le colonel Dumas commande les 2 colonnes Drude et Boutin, et opère dans l'ouest.

Le général marche avec le lieutenant-colonel Mauduit, qui commande les colonnes Boutin, de Cauvigny et Chmitelin.

Le 6 novembre, le général est à 6 kilomètres du camp de Behanzin; le 8, la colonne Dumas arrive à 10 kilomètres à l'ouest.

Effrayé et surpris par nos mouvements, l'ennemi s'enfuit dans la brousse sans combattre, abandonnant 860 fusils, 7 canons et une mitrailleuse.

Des colonnes légères sont envoyées à la poursuite de Behanzin.

Celui-ci, espère pouvoir traverser le territoire de Savalou et des Mahis pour gagner le Nord, mais la route lui est barrée par le chef de ce pays.

Toujours ivre, le roi du Dahomey est abandonné par la plus grande partie de son entourage.

Le général Dodds réunit les principaux princes et chefs qui nomment à l'unanimité un autre fils de Glé-Glé, le roi Gouthili, qui prend le nom d'Agoliagbo, c'est-à-dire : « Français tient Dahomey », et comme devise : « Race Allada a trébuché, mais soutenue par Français avant chute ».

Pourchassé dans la brousse, Behanzin finit par se soumettre, en apprenant l'avènement au trône de son demi-frère Agoliagbo. Le capitaine Privé, de l'état-major, va le prendre au village d'Oumbégomé, près d'Atchéribé, et l'amène au général Dodds, il est embarqué sur la canonnière l'*Onyx*, qui le conduit à Kotonou (2 février).

Le général Dodds, place le royaume d'Abomey sous le protectorat de la France.

Le commerce des esclaves et les sacrifices humains sont abolis, la France a le droit de faire des travaux de toute nature et de créer des écoles, celle d'Abomey est réservée aux enfants de la famille royale.

CONCLUSION

I.

En terminant l'étude abrégée des campagnes modernes, nous devons présenter quelques considérations qui semblent en être la conséquence naturelle.

On a pu remarquer, dans le travail précédent, que toutes les guerres se rattachaient à un certain nombre de causes, que toutes les campagnes étaient préparées d'après certaines règles générales, que toutes les opérations reposaient sur des bases à peu près semblables, étaient dirigées d'après des principes ayant une certaine analogie, enfin, présentaient presque toujours les mêmes phases.

De sorte que nous avons pu étudier toutes les campagnes modernes d'après la même méthode ou le même plan. Ce plan nous a présenté un certain nombre de parties que nous rappelons successivement.

Dans chaque campagne, nous avons dû examiner d'abord les causes de la guerre, causes qui peuvent être ramenées à deux principales : les passions ou les intérêts des hommes. Et ces causes ne sont pas indifférentes dans la manière de combattre. Elles donnent plus ou moins d'ardeur aux troupes et plus ou moins d'activité aux opérations. Nous l'avons vu au début des guerres de la Révolution; nous l'avons vu plus tard, en 1813, du côté de nos adversaires; et, dans la campagne récente de 1870, il est difficile de ne pas reconnaître leur influence.

Ensuite, nous avons, dans chaque campagne, comparé les forces des puissances belligérantes, en indiquant leur population, la nature de leurs frontières, l'état de leurs finances, l'organisation de leurs armées permanentes, leurs moyens de recrutement, leur discipline, leur instruction, leur administration, leurs établissements, en un mot, ce que l'on appelle leurs institutions militaires.

Puis, nous nous sommes occupé de leurs armées actives. Dans chaque armée, nous avons trouvé trois armes principales : l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, dont les proportions relatives ont varié avec les époques. Le perfectionnement successif des armes à feu a amené les proportions que nous trouvons aujourd'hui dans les armées actives modernes, où l'infanterie représente à peu près les quatre cinquièmes de l'effectif total, où la cavalerie est à peu près le dixième de l'infanterie, et où l'artillerie est calculée à raison de 4 pièces par 1000 hommes.

Nous avons eu ainsi, dans chaque étude, une première partie comprenant la préparation de la guerre ou les préliminaires de la campagne.

Nous en avons eu une seconde pour l'étude des opérations elles-mêmes. Nous avons examiné d'abord le théâtre de ces opérations; puis nous nous sommes occupé des plans de campagne, qui déterminent à l'avance les premières manœuvres à faire, en tenant compte du terrain et des circonstances; enfin, nous avons vu les armées exécuter des marches stratégiques pour se porter d'une ligne ou d'une position sur une autre; ces marches ayant lieu sur plusieurs colonnes et dans chaque colonne en plusieurs échelons; les intervalles et les distances étant proportionnés à l'éloignement de l'ennemi et à la force de l'armée. L'étude de l'échiquier, celle du plan de campagne et celle des marches stratégiques forment ce que l'on appelle la stratégie.

Mais les opérations stratégiques rapprochent les armées et les mettent en présence. Celles-ci se trouvent alors sur un terrain limité, qui doit leur servir de champ de bataille. C'est là, en effet, que nous avons conduit les diverses armées dont nous nous sommes occupé dans le travail pré-

cédent. Nous avons étudié alors leurs positions, c'est-à-dire le terrain sur lequel elles s'établissaient pour la défense ou pour l'attaque; puis leurs ordres de bataille, c'est-à-dire les dispositions qu'elles prenaient pour se préparer à l'engagement; ensuite, leurs marches tactiques, c'est-à-dire les manœuvres qu'elles employaient pour se joindre et arriver à portée des différentes armes; enfin, nous avons suivi les divers moments des engagements, combats ou batailles, depuis leurs préliminaires jusqu'à leurs conséquences. Cette étude des opérations du champ de bataille forme une dernière branche de l'art de la guerre, à laquelle nous avons consacré dans chaque campagne un certain nombre de paragraphes, et que l'on appelle la grande tactique.

L'*Histoire abrégée des campagnes modernes* nous a donc présenté la guerre en action, et nous a montré l'ordre dans lequel se succèdent les diverses opérations. Elle nous a fourni ainsi un cadre ou un canevas tout tracé pour l'étude de l'art militaire.

Cette étude doit évidemment se diviser en deux parties principales : l'une, relative à la préparation ou à l'organisation des armées; l'autre, relative à leur emploi ou à leur mise en action.

Chaque partie principale se subdivise ensuite en deux parties secondaires.

L'organisation des armées comprend :

L'organisation des armées permanentes, ou l'étude des institutions militaires des États;

Et l'organisation des armées actives, avec l'étude des différentes armes qui les composent.

L'emploi des armées comprend :

L'étude des grandes opérations, ou la stratégie;

Et l'étude des opérations du champ de bataille, ou la grande tactique.

En ajoutant à la première partie l'examen du rôle que joue le terrain à la guerre, et à la seconde partie l'étude des petites opérations et des reconnaissances, nous avons

un plan complet pour l'étude de l'art militaire, plan calqué sur la réalité, bien en rapport avec la marche habituelle des opérations, plan qui permet de faire marcher de front les principes et les faits, qui permet encore d'appuyer chaque théorie par des exemples, et qui montre enfin la liaison intime qui existe entre l'art et l'histoire militaires.

II.

Tout le monde reconnaît aujourd'hui plus que jamais l'importance de l'histoire militaire pour suivre et comprendre la marche des opérations d'une campagne. Nous avons cité à ce sujet, dans un ouvrage précédent, les opinions de Frédéric II, de l'archiduc Charles, du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, de Napoléon Ier. Nous pourrions y ajouter les recommandations du maréchal de Belle-Isle à son fils le comte de Gisors, les paroles du général Pâris, dans sa *Tactique appliquée*, etc....

La preuve de l'importance de l'histoire militaire n'est donc plus à faire.

Nous nous contenterons de citer encore les paroles suivantes de M. Lanfrey, un des historiens modernes de Napoléon Ier : « Suivant moi, dit-il, c'est dans l'histoire surtout « que se trouve la vraie philosophie, la philosophie réelle « et pratique, et non celle qui se nourrit de rêves et de chi« mères.... Vingt pages d'histoire en apprennent plus sur « une science que tous les traités présents, passés et futurs ». Nous dirons de même que vingt pages d'histoire militaire en apprennent plus sur la science de la guerre que tous les traités et les raisonnements que l'on a pu faire à ce sujet.

Mais l'étude de l'histoire exige un grand nombre d'ouvrages qu'il est souvent difficile de se procurer. C'est pour cela que nous avons rassemblé dans un petit nombre de pages ce qui se trouve dans un grand nombre de volumes ; c'est pour cela que nous avons cherché à présenter d'une

manière claire et précise les événements des principales campagnes que des militaires ne sauraient ignorer; enfin c'est pour cela que nous avons cherché à faire un vrai précis ou un véritable abrégé d'histoire militaire, dans l'espoir qu'il pourra être utile aux officiers studieux.

III.

Il nous reste à indiquer maintenant dans quel esprit et dans quel ordre d'idées nous avons fait notre travail.

Nous avons cherché d'abord à bien comprendre les opérations et à les faire comprendre à nos lecteurs, en nous attachant à les présenter avec ordre, méthode, clarté et simplicité.

Dans l'étude des événements, nous ne nous sommes préoccupé que de leur côté instructif, de leurs rapports avec les principes de l'art de la guerre, du parti que l'on pouvait en tirer pour la conduite des opérations futures, en laissant absolument de côté tous les autres points de vue, ainsi que les questions de personnes et de responsabilités.

Nous ajouterons que, dans cette étude des événements, nous avons surtout recherché la vérité. « L'histoire, a dit « un historien célèbre, c'est la vérité. C'est un père sage, « grave, aimé et respecté de ses enfants, qui, les voulant « instruire, les rassemble et leur dit : Je vais vous conter « ce que mon aïeul, ce que mon père ont fait, ce que j'ai « fait moi-même pour conduire où elles en sont la fortune « et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs « bonnes actions, leurs fautes, leurs erreurs, tout enfin, « pour vous éclairer, vous instruire, et vous mettre dans « la voie du bien-être et de l'honneur. L'histoire, c'est ce « père instruisant ses enfants réunis autour de lui, et qui « l'écoutent dans un silence religieux. » Nous répéterons donc, avec M. Thiers : l'histoire, c'est la vérité, la vérité qui dit le mal comme le bien, les succès comme les revers, les fautes commises comme les inspirations habiles; qui ne

cache rien pour ne pas inspirer la défiance, et qui cherche surtout à instruire sérieusement les générations de l'avenir.

Les anciens ont appelé l'histoire la maîtresse de la vie et l'institutrice des peuples. Elle joue dans l'éducation des sociétés le rôle qu'un maître joue dans l'éducation d'un enfant. Comme un maître, elle doit donc être juste et sincère. Elle doit développer les qualités des peuples, leur inspirer une noble fierté en leur faisant admirer ce qui, dans leur histoire nationale, est vraiment digne d'admiration; mais elle doit en même temps signaler les défauts, éviter de flatter les passions, de surexciter la vanité; enfin elle doit comparer et faire apprécier à leur juste valeur les différents peuples entre eux.

Le maître qui flatte son élève rend évidemment un triste service à l'enfant, à sa famille, à la société tout entière. Il prépare à l'homme fait bien des désillusions, et en même temps il le prépare bien mal aux événements de la vie, aux luttes de l'avenir, au combat pour l'existence. Il en est de même des historiens qui flattent les peuples; qui ne présentent pas les événements de leur histoire sous leur jour véritable; qui se laissent entraîner par la passion, le parti pris, l'idée systématique ou préconçue; qui ne raisonnent ni l'admiration, ni le blâme; en un mot, qui ne recherchent pas la vérité ou qui n'ont pas le courage de la dire.

Nous pouvons, du reste, comparer le rôle de l'historien à celui d'un ancien président de Cour d'assises. Et une cause historique n'est pas sans analogie avec une cause judiciaire : chacune d'elles se présente sous deux aspects, sous deux faces différentes; et de chaque côté on trouve des avocats qui s'efforcent de faire triompher des manières de voir tout à fait opposées en combattant les arguments de leurs adversaires. C'est la discussion, c'est la lutte. Mais après les avocats des parties apparaît le président du Tribunal. Celui-ci s'élève au-dessus des intérêts et des passions. Il fait le résumé des débats en indiquant rapidement les arguments pour et contre; enfin il s'efforce d'être clair, juste, impartial, en soumettant la cause elle-même à l'appréciation du jury. Ce président impartial, c'est l'historien

et le jury, c'est l'opinion publique, ou plutôt la postérité, qui prononce en dernier ressort.

Clarté, simplicité, impartialité et vérité, voilà les principales qualités que nous nous sommes efforcé d'atteindre, et voilà les caractères principaux que nous avons cherché à donner au récit de nos campagnes.

Enfin, il nous reste à présenter une dernière observation.

Dans ce travail que nous venons de terminer, nous avons dû parfois discuter, critiquer quelques-unes des opérations étudiées. Mais nous remarquerons, à ce sujet, que l'art militaire n'est autre chose que l'examen des opérations de la guerre, dans le but de rechercher les causes des succès ou des revers, de constater l'oubli ou l'application des principes; en un mot, l'art militaire n'est autre chose que la discussion ou la critique elle-même des opérations. Critique bien entendue, juste, loyale et impartiale; restant toujours modeste, courtoise et mesurée; s'efforçant d'être complète, tout en admettant que certaines circonstances restent secrètes et échappent à l'histoire; tenant compte des difficultés sans nombre qui accompagnent le commandement; s'adressant aux faits plutôt qu'aux personnes; enfin, toujours respectueuse envers les généraux malheureux, et se rappelant que dans les désastres les responsabilités sont difficiles à établir, et qu'elles sont souvent plus générales que particulières.

Nous ajouterons, du reste, que l'appréciation des faits d'une campagne est facile après coup, dans un travail de cabinet, dans une étude postérieure, quand on connaît toutes les données du problème, quand on a les rapports des deux partis, quand on lit à la fois dans les deux jeux, quand on possède tous les éléments de la question, quand les événements ont prononcé et que l'on sait leurs résultats. Cette appréciation ne demande guère alors que du travail, de la réflexion et du bon sens. Tandis qu'au contraire elle est d'une extrême difficulté pendant les opérations mêmes, dans le cours de la campagne, au milieu de la confusion et de la contradiction des renseignements militaires, au milieu

de l'obscurité qui enveloppe toujours les théâtres d'opérations et les champs de bataille. Elle réclame alors les facultés les plus hautes, le coup d'œil le plus perçant, le sang-froid le plus complet, enfin ce génie particulier, à la fois si rare et si redoutable, que l'on appelle le génie de la guerre. Ces considérations nous amènent à répéter en terminant une réflexion bien ancienne, mais toujours juste :

Dans les opérations militaires, comme dans les œuvres de l'esprit, la critique est aisée, mais l'art est difficile.

TABLE DES MATIERES

	Pages.
Conquête de l'Algérie (1830-1857)	5
Campagne de Crimée (1854-1855)	13
Campagne d'Italie (1859)	35
Guerre des États-Unis (1861-1864)	67
Expédition de Chine (1857-1860)	71
Expédition du Mexique (1862-1867)	73
Guerre du Danemark (1864)	75
Campagne de Bohême (1866)	77
Campagne d'Italie (1866)	129
Guerre de 1870-71	167
Guerre d'Orient (1876-1877)	341
Campagne de Tunisie (1881)	373
Conquête du Tonkin (1883-1885)	379
Conquête du Soudan français (1880-1894)	389
Expédition du Dahomey (1890-1894)	395
Conclusion	401

Note sur l'organisation de l'armée française de 1815 à 1870	1
Tactique de l'infanterie russe en 1854	13
Tactique de l'infanterie autrichienne en 1859	39
Tactique de l'infanterie prussienne en 1866	86
Tactiques française et allemande en 1870	167
Tactique en Tunisie	376
Tactiques française et chinoise au Tonkin	387
Tactique au Soudan	393

Paris. — Imprimerie L. Baudoin, 2, rue Christine.

C.T.
25
INDIA.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

CAMPAGNES MODERNES

ATLAS

PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOIN, 2, RUE CHRISTINE.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

CAMPAGNES MODERNES

PAR

J. VIAL

COLONEL D'ÉTAT-MAJOR EN RETRAITE

Ancien Professeur d'art et d'histoire militaires à l'École d'application d'état-major

COMPLÉTÉE ET MISE A JOUR

Par son Fils, **C. VIAL,** Capitaine d'artillerie

CINQUIÈME ÉDITION

ATLAS

Comprenant 29 planches du tome Ier et 29 planches du tome II

PARIS

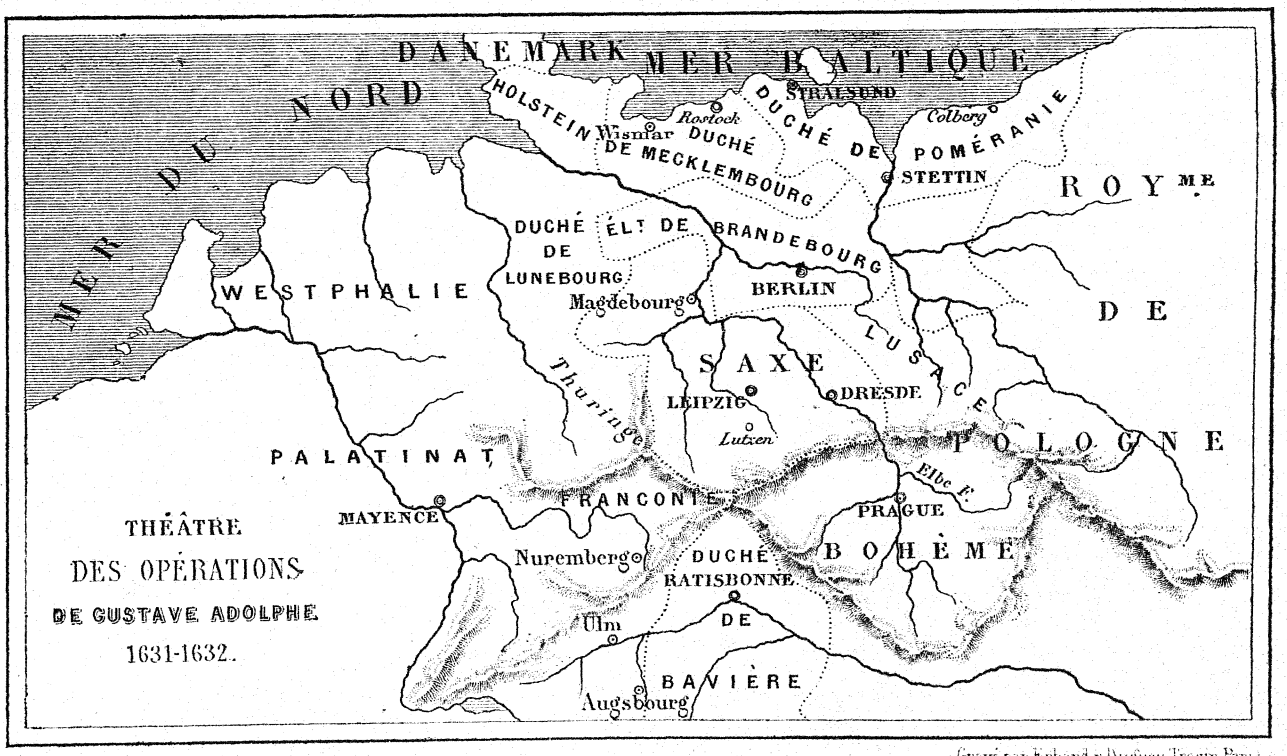
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

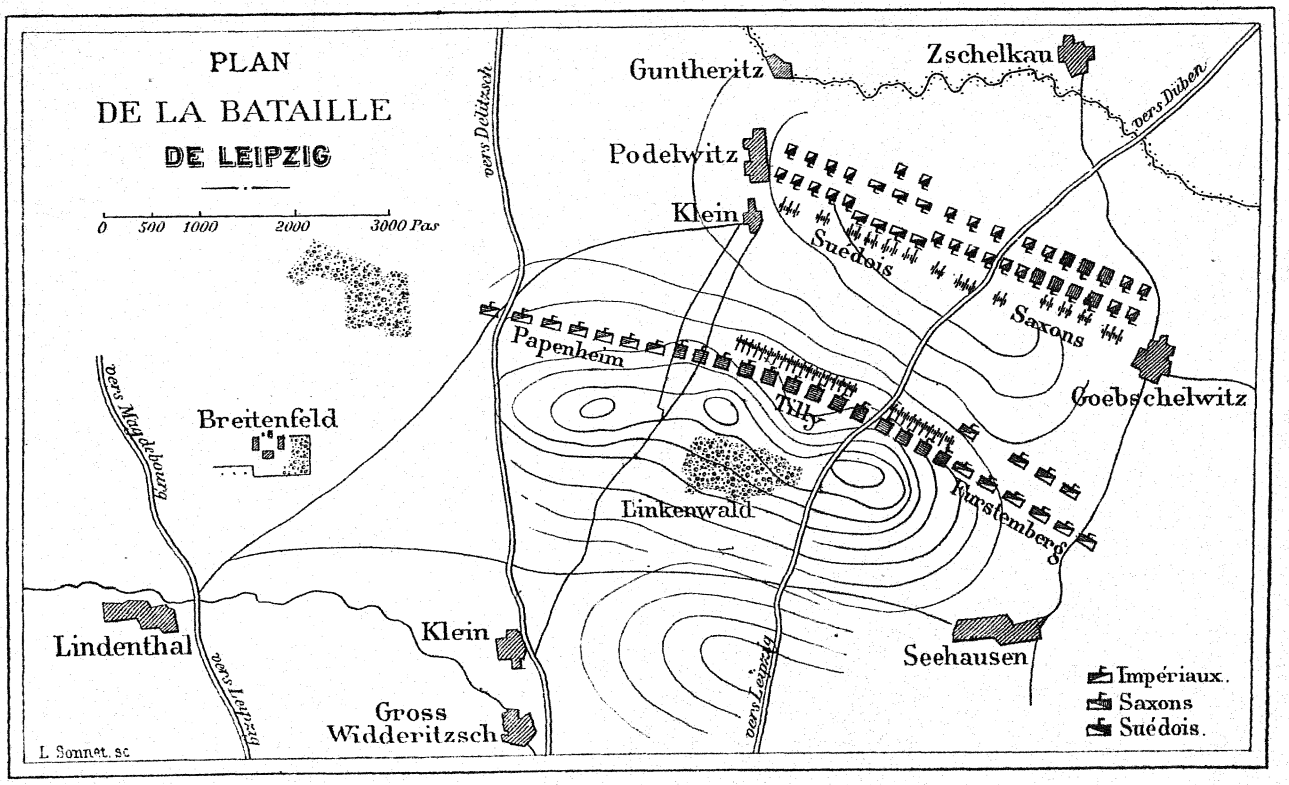
30, Rue et Passage Dauphine, 30

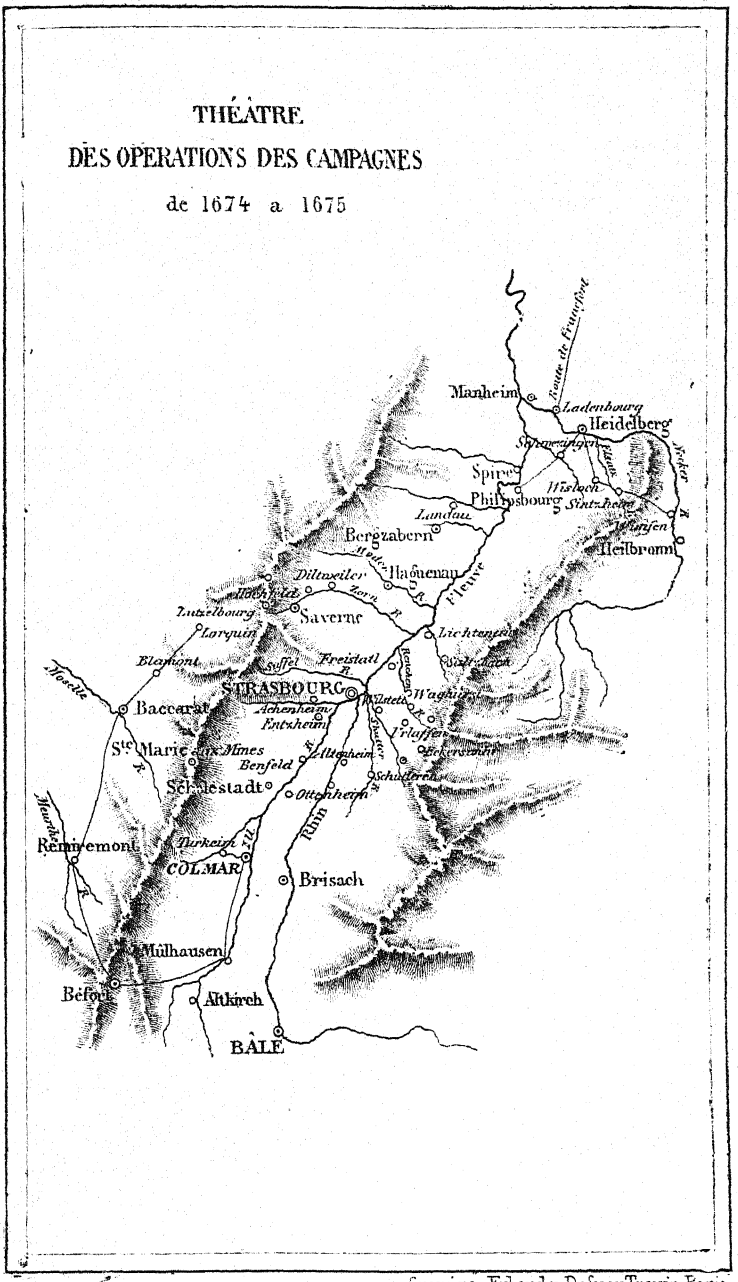
1894

Tous droits réservés.

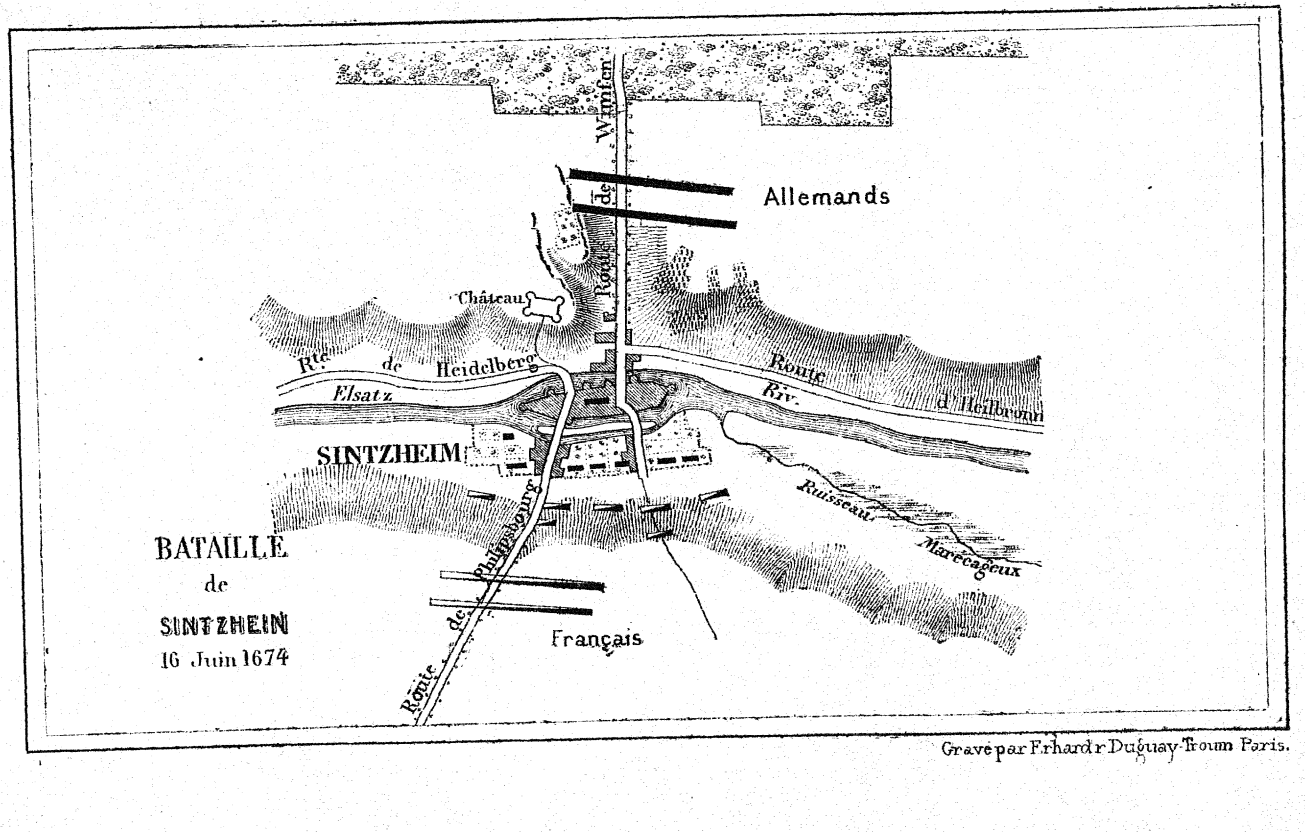


Gravé par Erhard r Duguay Trouin Paris.

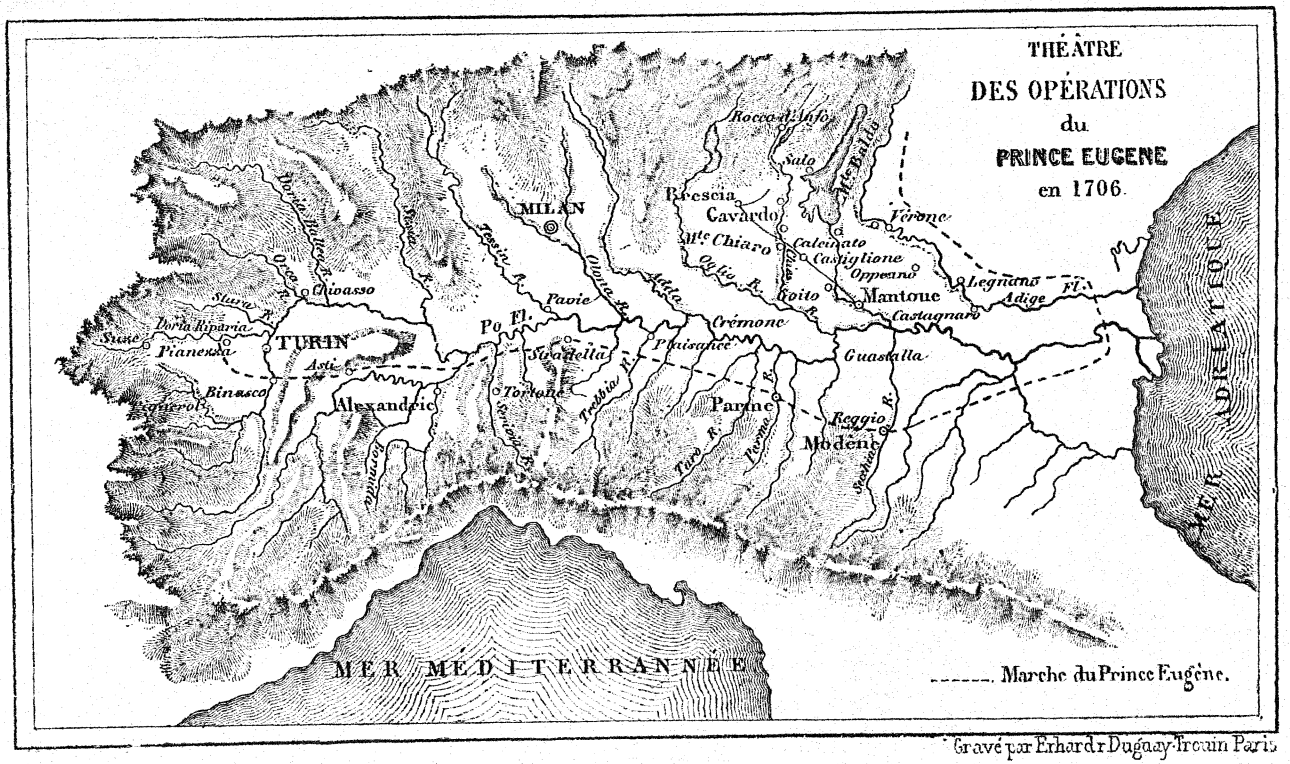

PLAN
DE LA BATAILLE
DE LEIPZIG
0 500 1000 2000 3000 Pas
vers Delitzsch
Guntheritz
Zschelkau
vers Düben
Podelwitz
Klein
Suédois
Saxons
Papenheim
Tilly
Goebschelwitz
vers Magdebourg
Breitenfeld
Linkenwald
Fürstemberg
Lindenthal
vers Leipzig
Klein
Gross
Widderitzsch
vers Leipzig
Seehausen
Impériaux.
Saxons
Suédois.
L. Sonnet. sc



Gravé par Erhard r. Dufouay Trouin Paris.

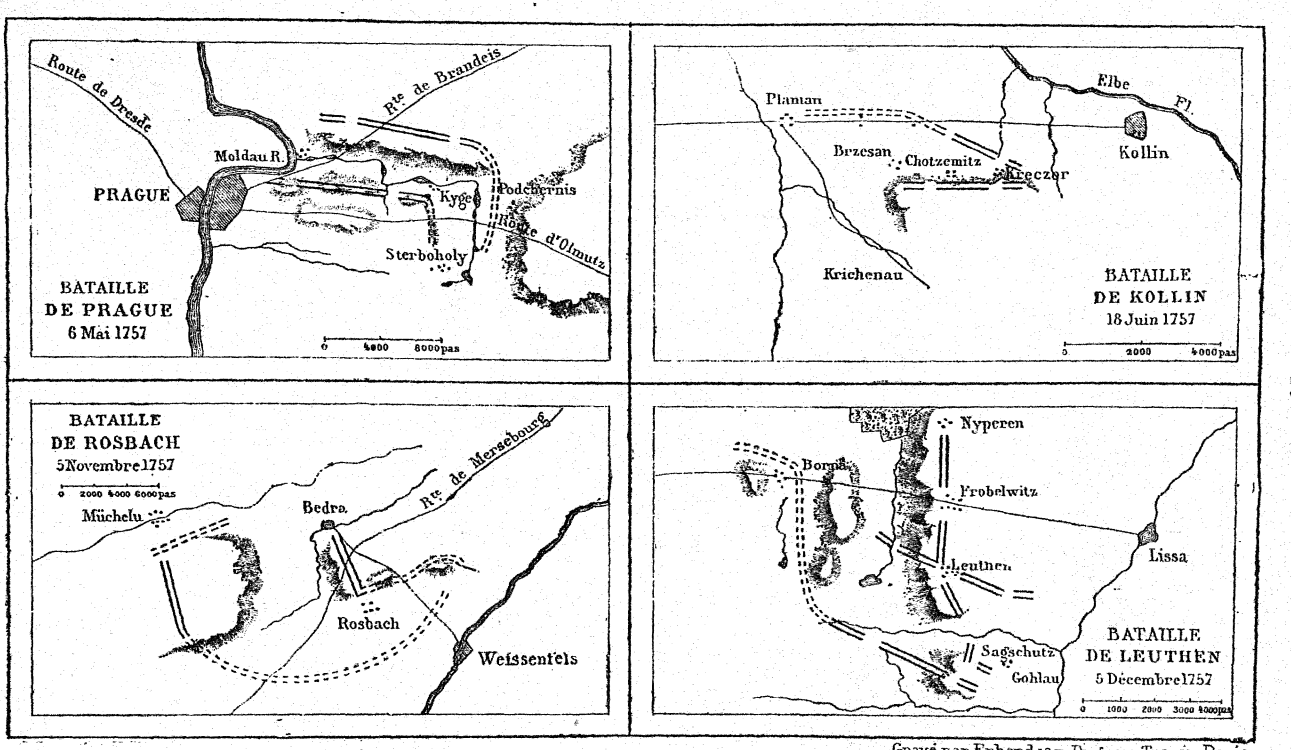


Grave par F.r hard r. Duquay Troum Paris.

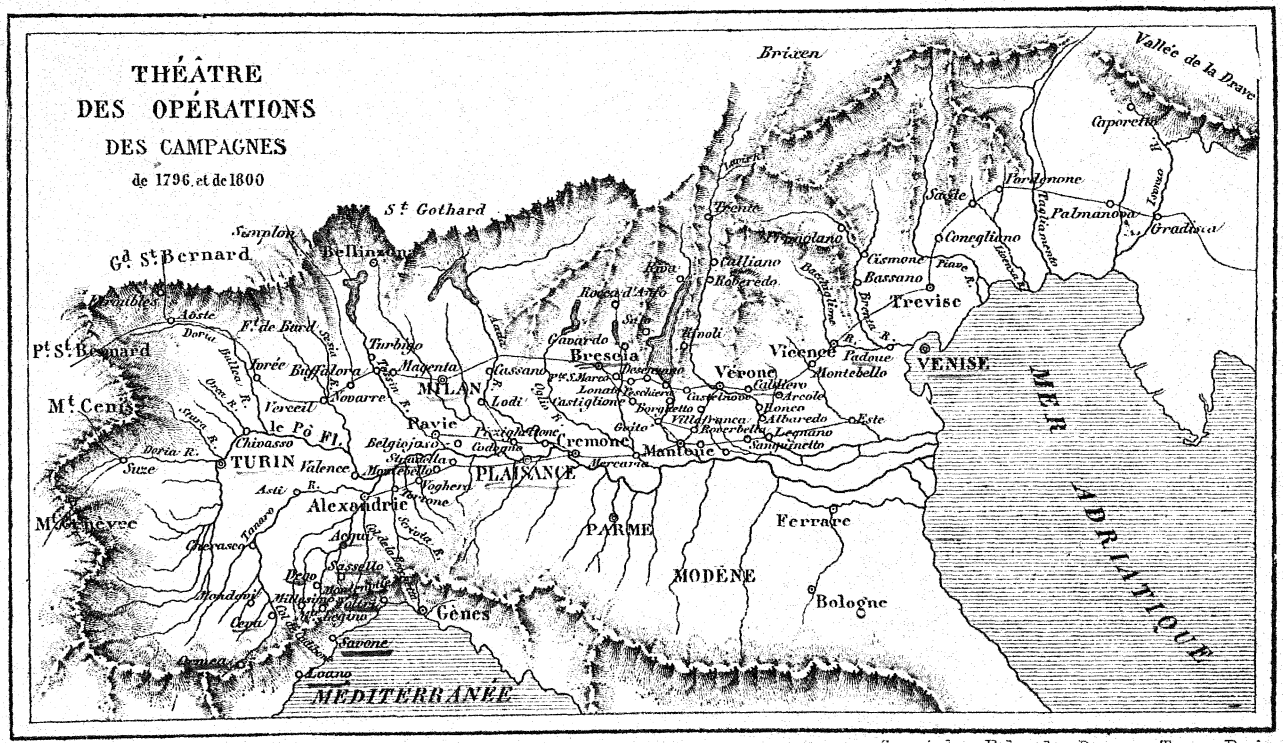


Gravé par Erhard r Dugnay-Trouin Paris

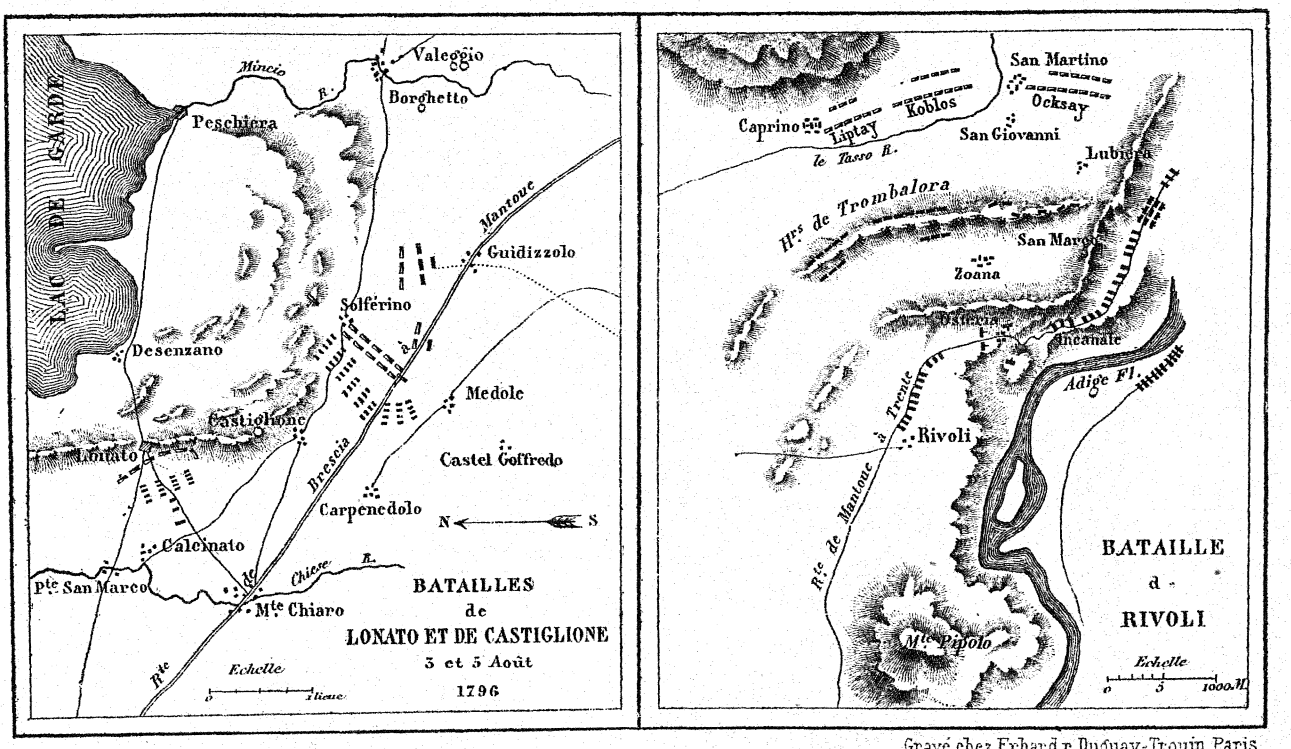
BATAILLE
de
TURIN
7 Septembre 1706
0
500
1500
2500m.
N
Le Po Fl.
Valentin
Ch.n de Moncaglieri
Ch.n de Pigneral
Turin
Pte de Suze
Dora
Cassine
Stura
Rte de Chivasso
Cte de la Veneria
Armée alliée
Gravé par Erhard r Duguay Trouin Paris



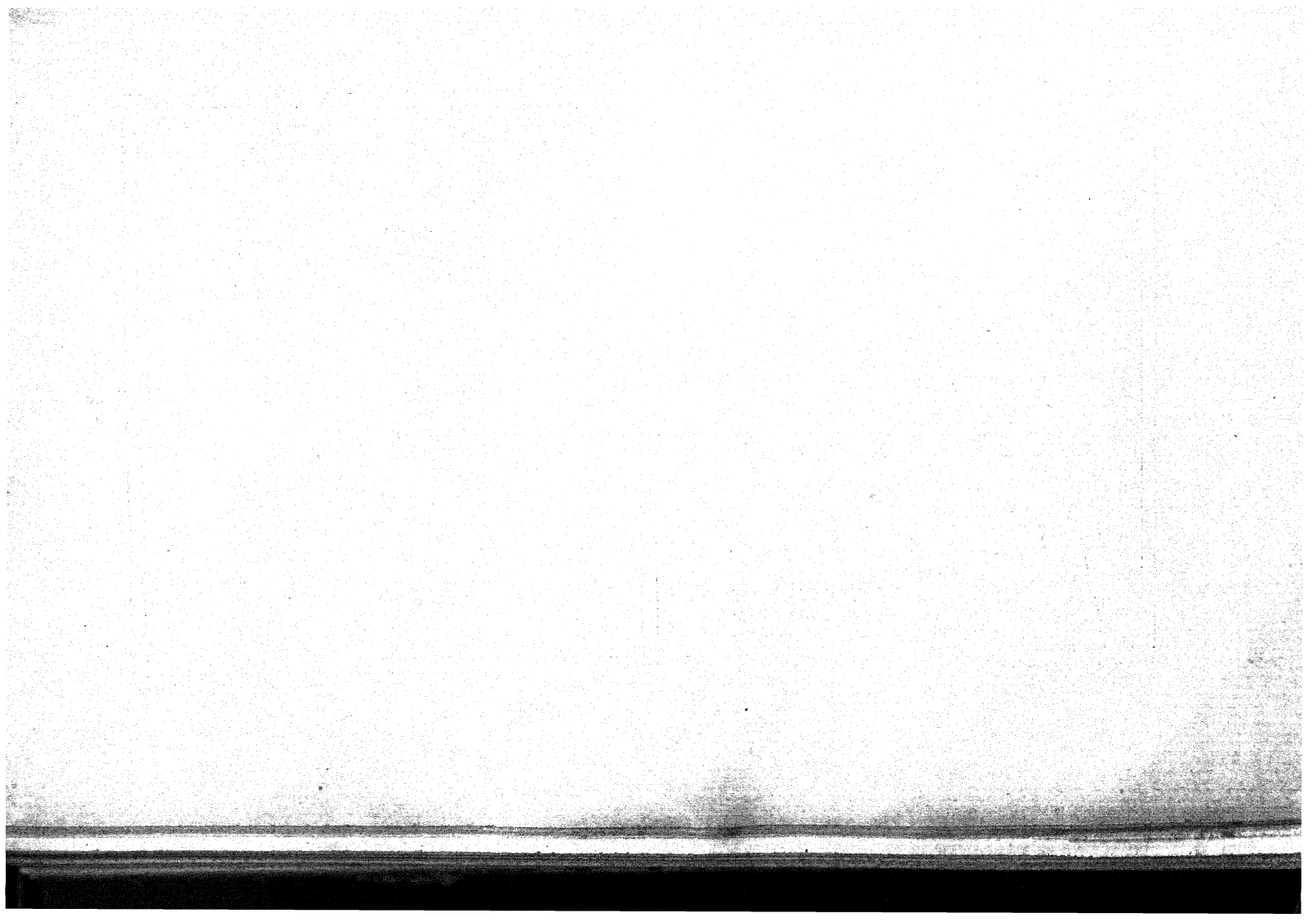
Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin Paris.

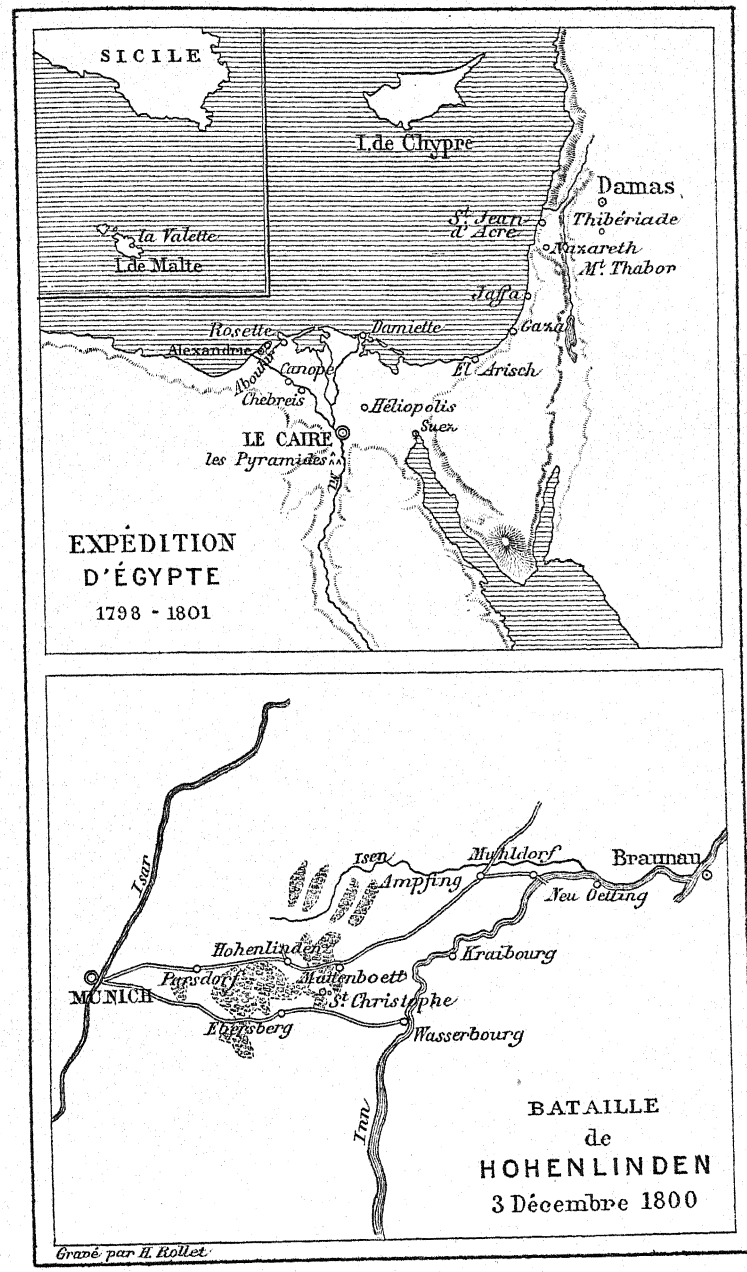


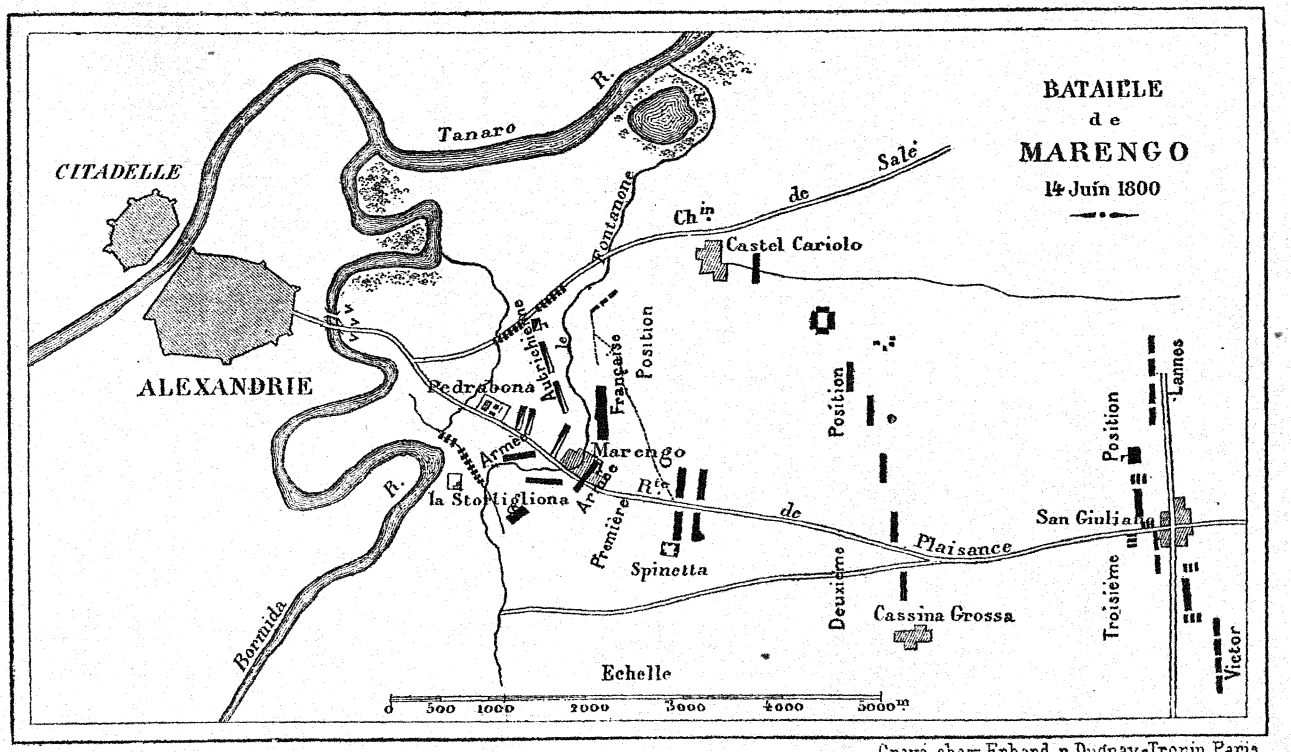
Gravé chez Erhard r. Duguay-Troum Paris.



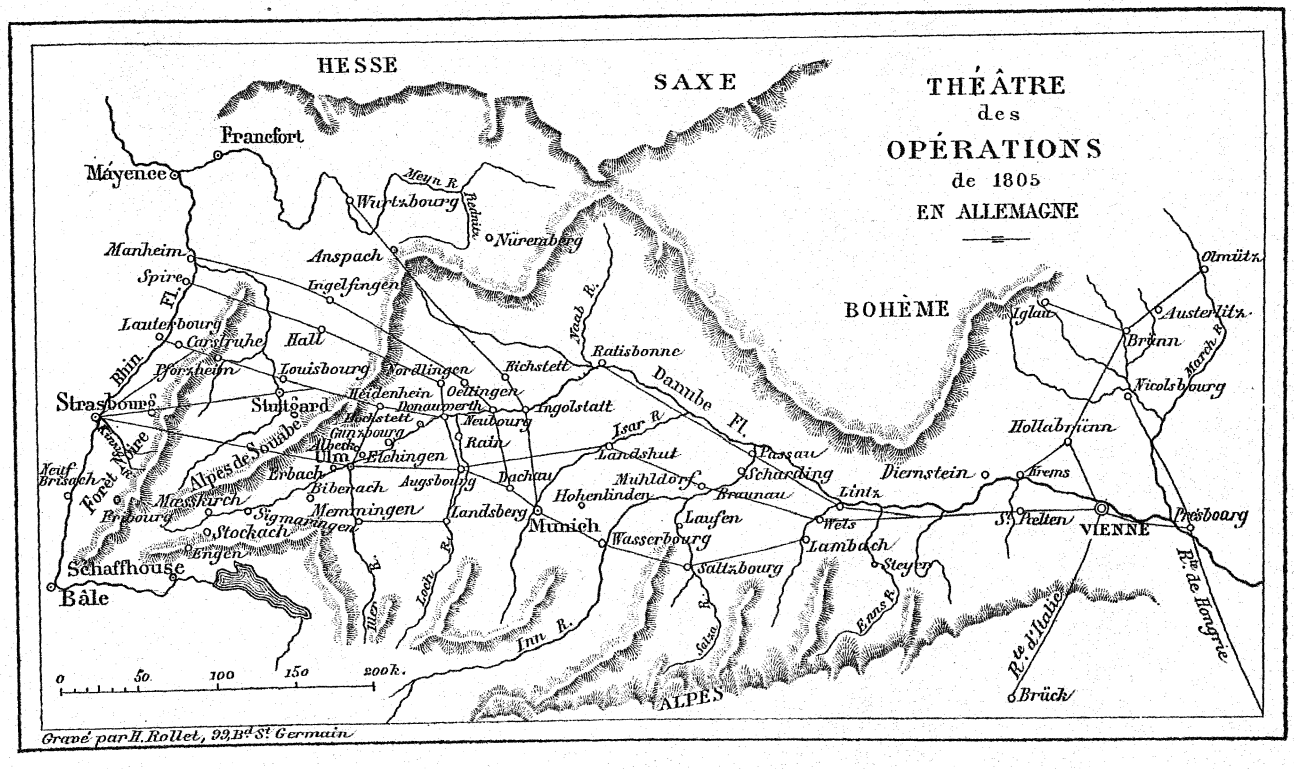
Gravé chez Erhard rue Duguay-Trouin Paris

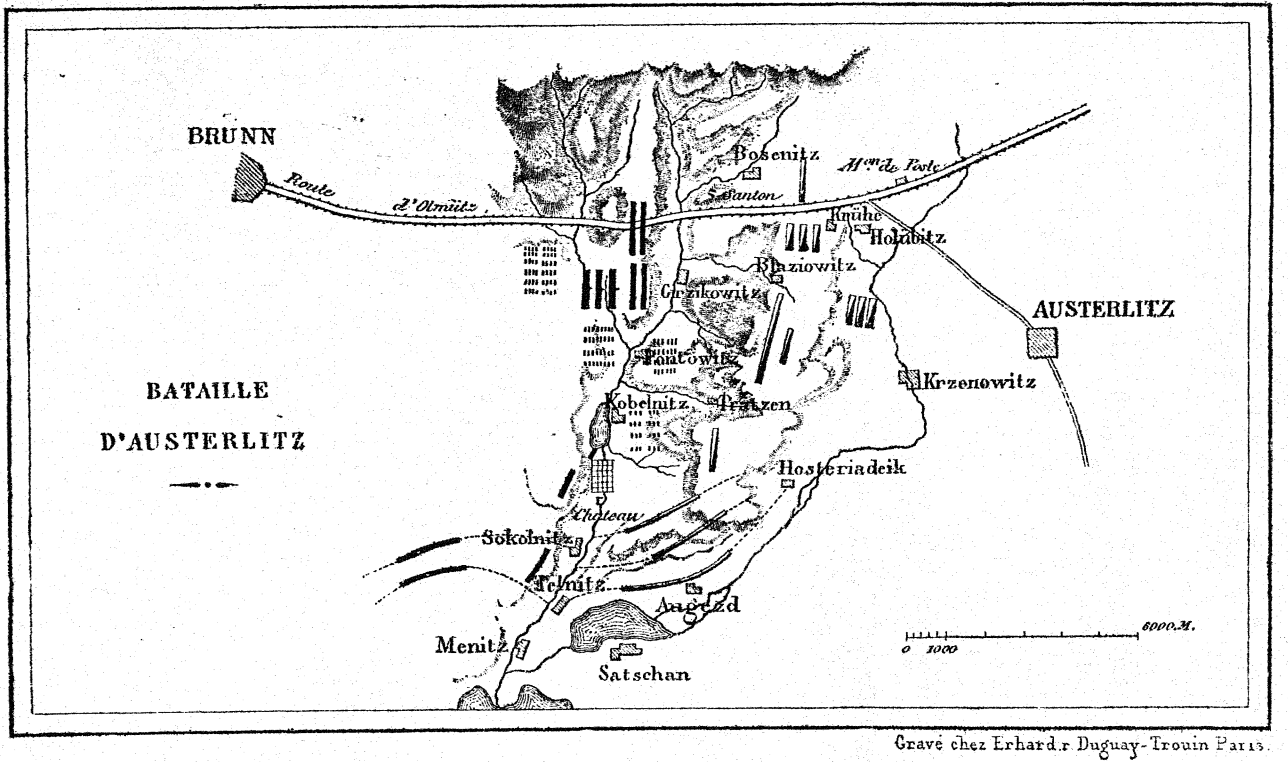



SICILE
I. de Chypre
Damas
Thibériade
St Jean d'Acre
Nazareth
Mt Thabor
la Valette
I. de Malte
Jaffa
Rosette
Damiette
Gaza
Alexandrie
Aboukir
Canope
El Arisch
Chebreis
Héliopolis
Suez
LE CAIRE
les Pyramides
EXPÉDITION D'ÉGYPTE
1798 - 1801
Isen
Mühldorf
Braunau
Ampfing
Neu Oetting
Isar
Hohenlinden
Kraibourg
Parsdorf
Maitenboett
MUNICH
St Christophe
Ebersberg
Wasserbourg
Inn
BATAILLE de HOHENLINDEN
3 Décembre 1800
Gravé par H. Rollet



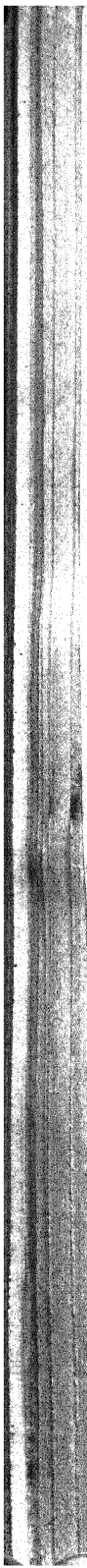
Gravé chez Erhard r Dugnay-Trouin Paris


THÉÂTRE
des
OPÉRATIONS
de 1805
EN ALLEMAGNE
HESSE
SAXE
BOHÈME
ALPES
Francfort
Mayence
Manheim
Spire
Lauterbourg
Carlsruhe
Hall
Louisbourg
Nordlingen
Oettingen
Heidenheim
Donauwerth
Neuburg
Ingolstatt
Ratisbonne
Eichstett
Nuremberg
Anspach
Ingelfingen
Wurtzbourg
Meyn R.
Regnitz
Regen R.
Danube Fl.
Isar R.
Landshut
Passau
Scharding
Linz
Wels
Lambach
Steyer
Munich
Landsberg
Augsbourg
Dachau
Muhldorf
Braunau
Hohenlinden
Wasserbourg
Laufen
Saltzbourg
Inn R.
Salza R.
Ens R.
Lech R.
Iller R.
Ulm
Elchingen
Albeck
Guntzbourg
Haslach
Erbach
Biberach
Memmingen
Sigmaringen
Stockach
Engen
Messkirch
Fribourg
Schaffhouse
Bâle
Neuf Brisach
Rhine R.
Forêt Noire
Alpes de Souabe
Strasbourg
Phorzheim
Iglau
Brünn
Austerlitz
Olmütz
March R.
Nicolsbourg
Hollabrünn
Krems
Viernstein
St. Pelten
VIENNE
Presbourg
R.te de Hongrie
R.te d'Italie
Brück
0
50
100
150
200k.
Gravé par H. Rollet, 93 Bd St. Germain



Gravé chez Erhard r. Duguay-Trouin Paris.

Gravé chez Erhard, r. Dauphine, Tardieu Paris



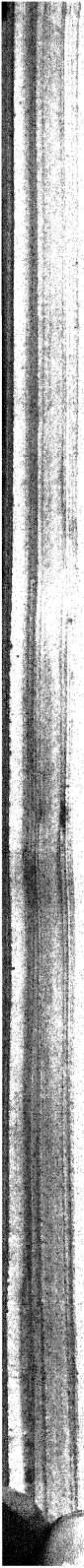
Gravé chez Erhard, r. Dupuy-Trouin Paris

Gravé chez Erhard 12 r. Dugay-Trouin Paris

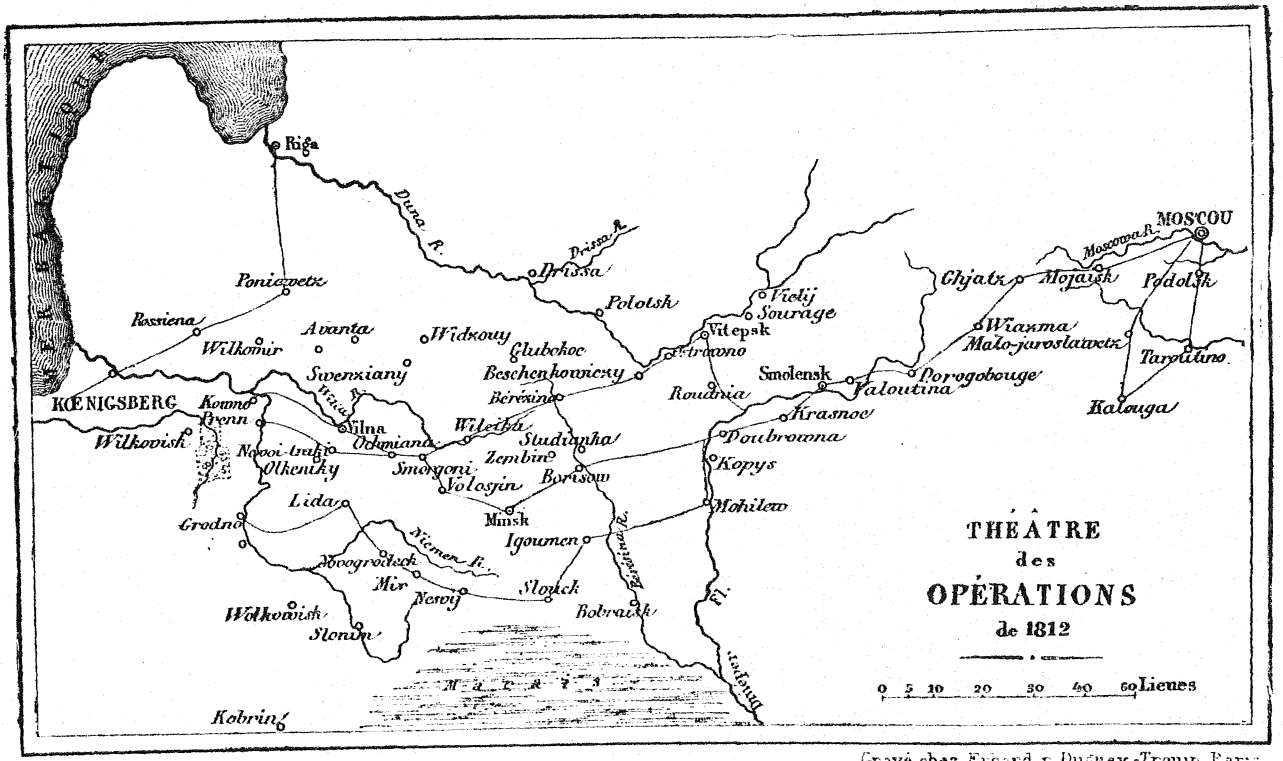
Gravé chez Erhard r. Dugay-Trouin Paris

ESPAGNE
ET PORTUGAL
1807 - 1814
Toulouse
Garonne
Bayonne
Adour
Santander
Bilbao
St Sebastien
Pampelune
Logrono
Burgos
Valladolid
Palencia
Salamanque
Les Arapiles
MADRID
Tolède
Guadalaxara
Ségovie
Aranjuez
Tolède
Cuenca
Valence
Xucar
Iles Baleares
Lerida
Saragosse
Ebre
Barcelone
Tarragone
Medina del Rio Seco
Zamora
Porto
Douro
Vimeiro
Roliça
Coimbre
Abrantes
Torres Vedres
Tage
Lisbonne
Badajoz
Merida
Medellin
Truxillo
Caceres
Talavera
Ocana
Baylen
Jaen
Cordoue
Guadalquivir
Grenade
Sierra Nevada
Séville
Cadix
Gibraltar
Tanger
Ceuta
MER
MEDITERRANÉE

Gravé par Erhard 12 rue Dupuytren Trouin.

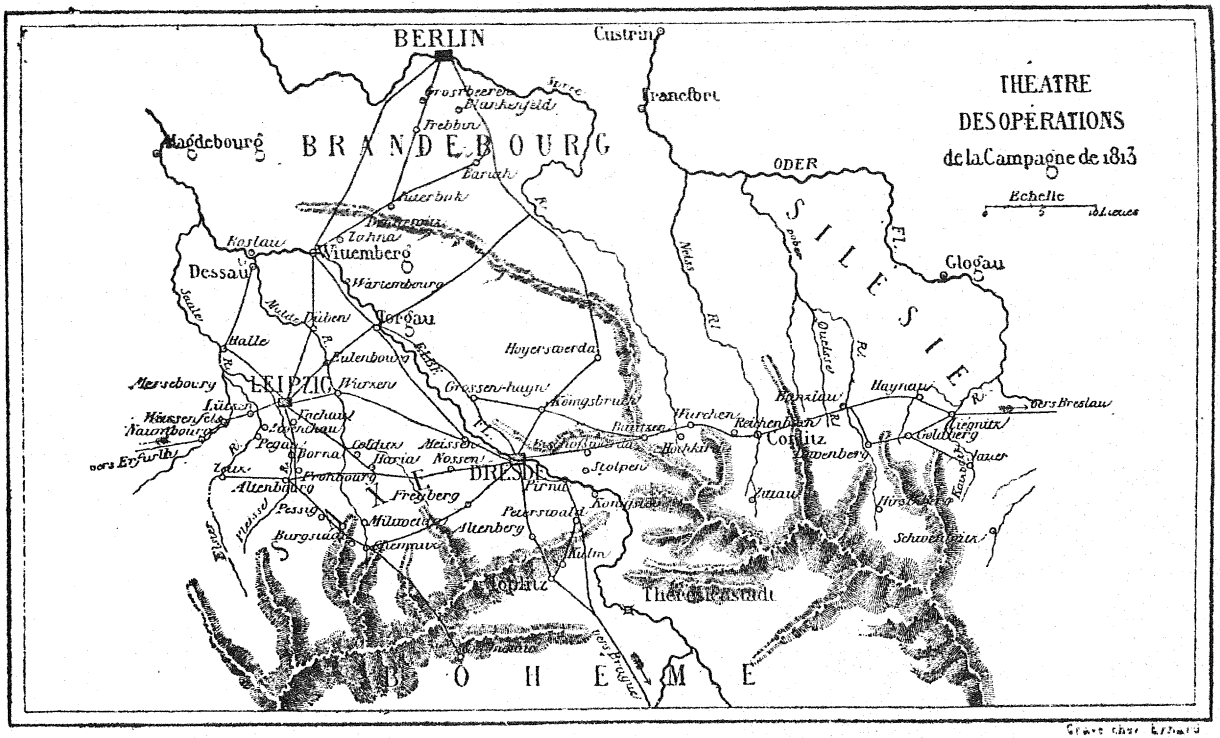


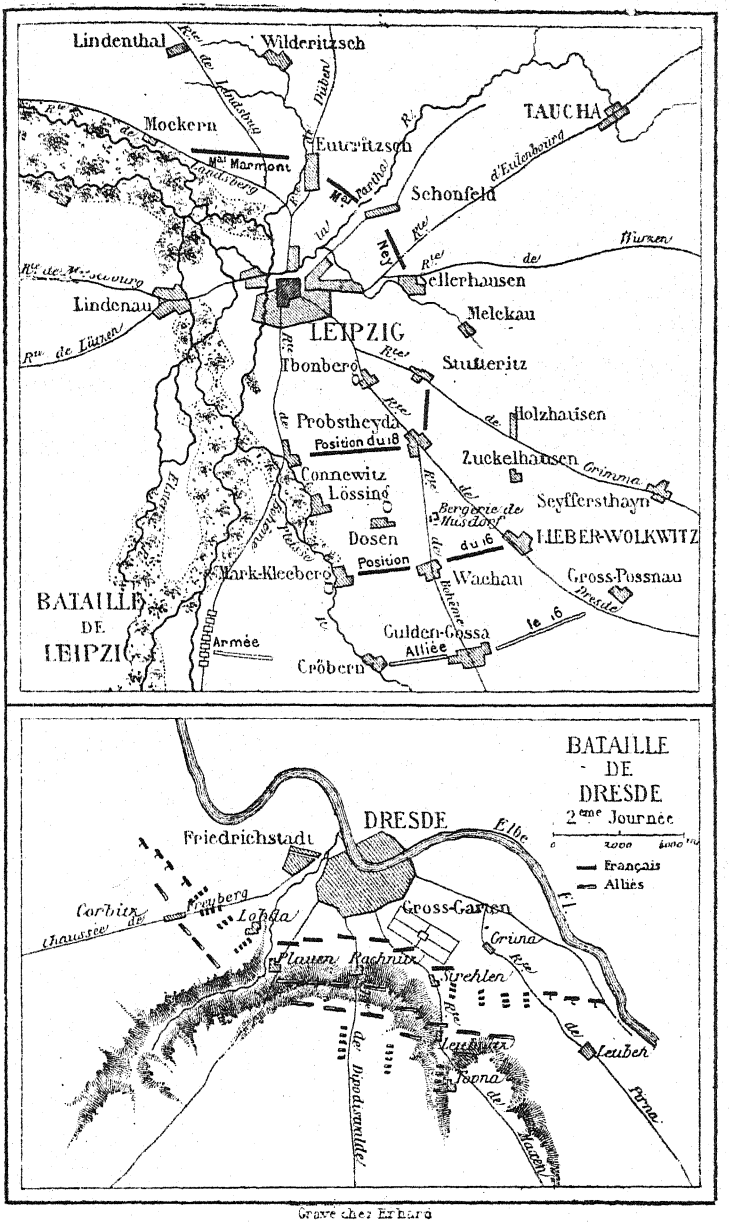
PLAN
DE LA BATAILLE
DE BUSACO
0 250 500 1000 1500 Mètres
Français
Anglais
2e Corps
Reynier
San Antonio
Serra Caimbre
8e Corps
Junot
Mal Ney
6e Corps
Chartreuse
de
Busaco
Serra S. Madhade
L. Sennet sc.



Gravé chez Erhard r. Duguay-Trouin Paris

BATAILLE
de
LA MOSCOWA
7 Septbre 1812
la Moscowa R.
Borodino
Gorka
Route de Mojaisk
Tatarinowo
Moscowa R.
Psarewo
Semenofskoie
Gde Redoute
Route de Moscou
Schwardino
Redoute
Doromino
Koloscha R.
Gravé chez Erhard rue Bonaparte Paris.


BERLIN
Custrin
Francfort
THEATRE
DES OPERATIONS
de la Campagne de 1813
Echelle
lieues
Magdebourg
BRANDEBOURG
ODER
SILESIE
Glogau
Dessau
Wittemberg
Torgau
Halle
Mersebourg
LEIPTIC
Lutzen
Naumbourg
Weissenfels
Pegau
Borna
Zeitz
Altenbourg
Freyberg
Penig
Chemnitz
Burgstadt
Zwickau
Plauen
Hoyerswerda
Koenigsbruck
Bautzen
Kamenz
Reichenbach
Haynau
Liegnitz
Goldberg
Lauer
Bunzlau
Hirschberg
Schweidnitz
Dresde
Meissen
Nossen
Stolpen
Pirna
Peterswalde
Altenberg
Zittau
Lowenberg
Theresienstadt
BOHEME
vers Erfurth
vers Breslau

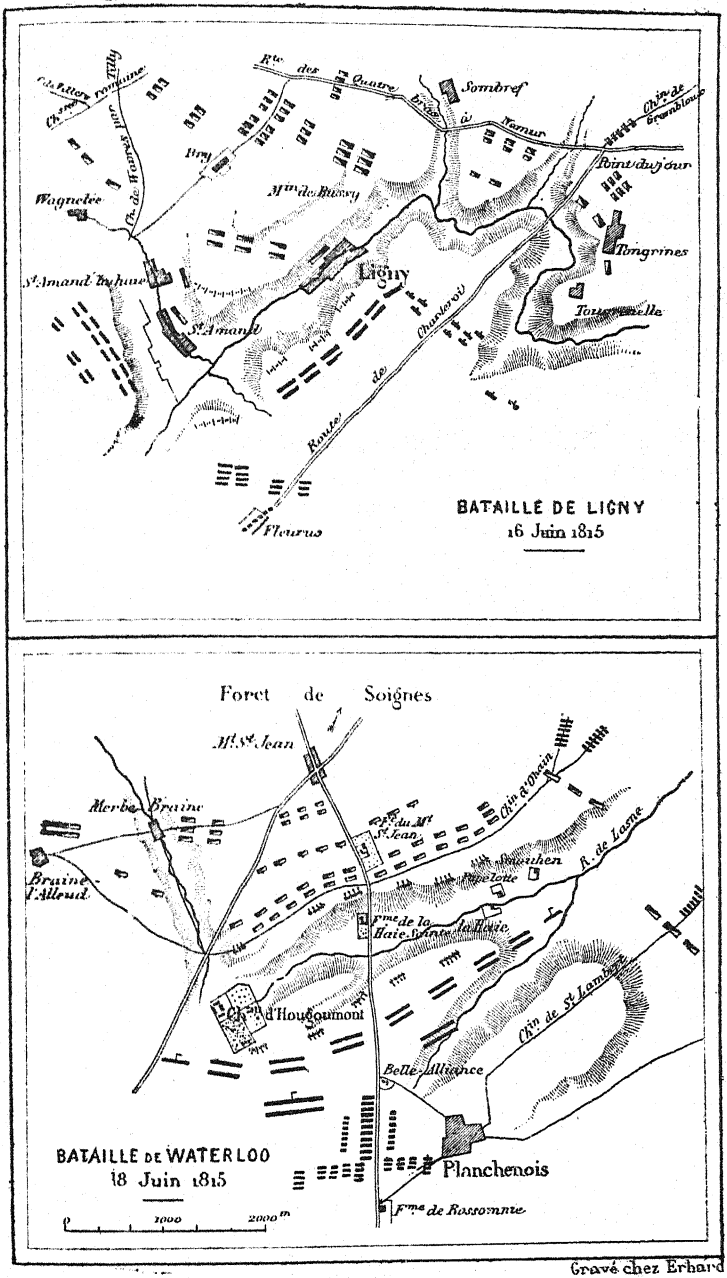


Grave chez Erhard

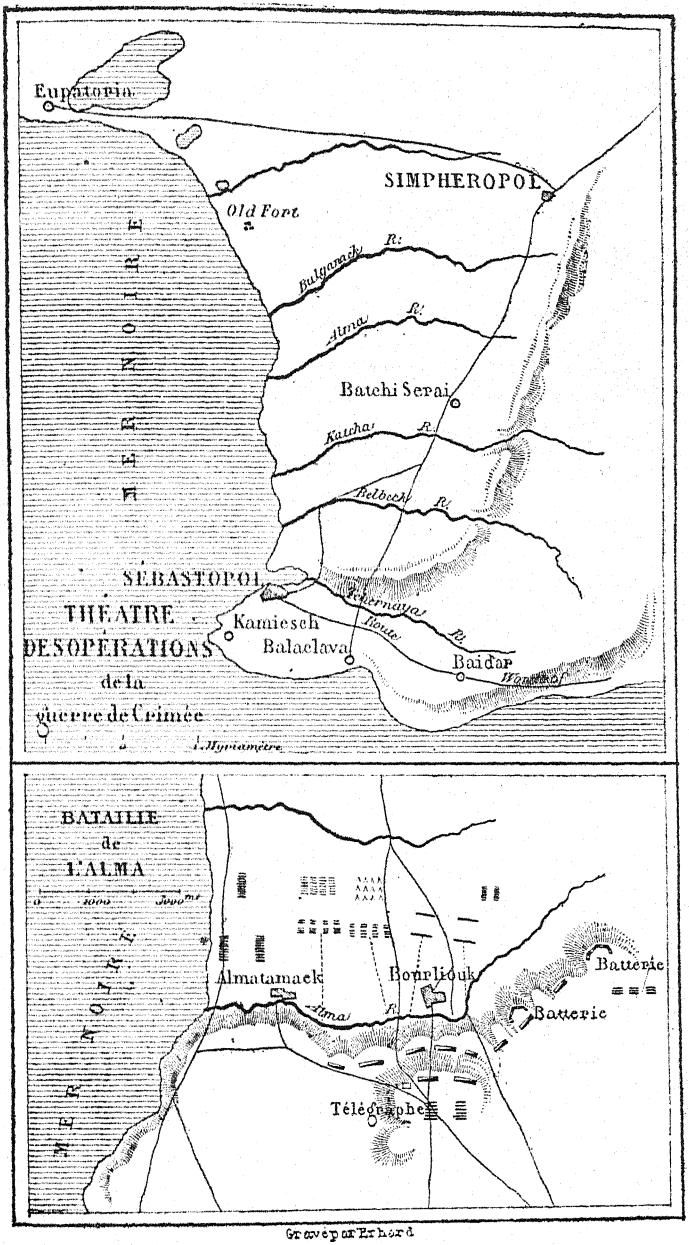
THÉATRE
DES PRINCIPALES OPERATIONS
de la Campagne de 1814
PARIS
SOISSONS
LAON
REIMS
CHÂLONS
Vitry
TROYES
MEAUX
MELUN
Sens
Nogent
CHAUMONT
Bar-sur-Aube
Bar-s-Seine
Joinville
Montmirail
Sézanne
Fère Champenoise
Arcis
Montereau
Provins
Nangis
Villenauxe
Donnemarie
Bray
Nemours
Moret
Lagny
Claye
Meaux
Jouarre
Château Thierry
Dormans
Epernay
Vertus
Fismes
Craonne
Corbeny
Berry-au-Bac
Soissons
Laon
Marne
Aisne
Seine
Yonne
Loing
Gravé chez Erhard.

Gravé chez Erhard

THÉATRE
DES OPERATIONS
de 1815.
Gravé chez Erhard
Namur
Sambre R.
Meuse R.
Charleroi
Nivelles
Quatre bras
Frasnes
Villers Perwin
Genappe
Waterloo
Mt St Jean
Ohain
Plancenoit
Limale
Mont St Guibert
Wavre
Gembloux
Tilly
Sombref
Ligny
Fleurus
Gosselies
Marchienne
Jumet
Lesdaules
Gilly
Hal



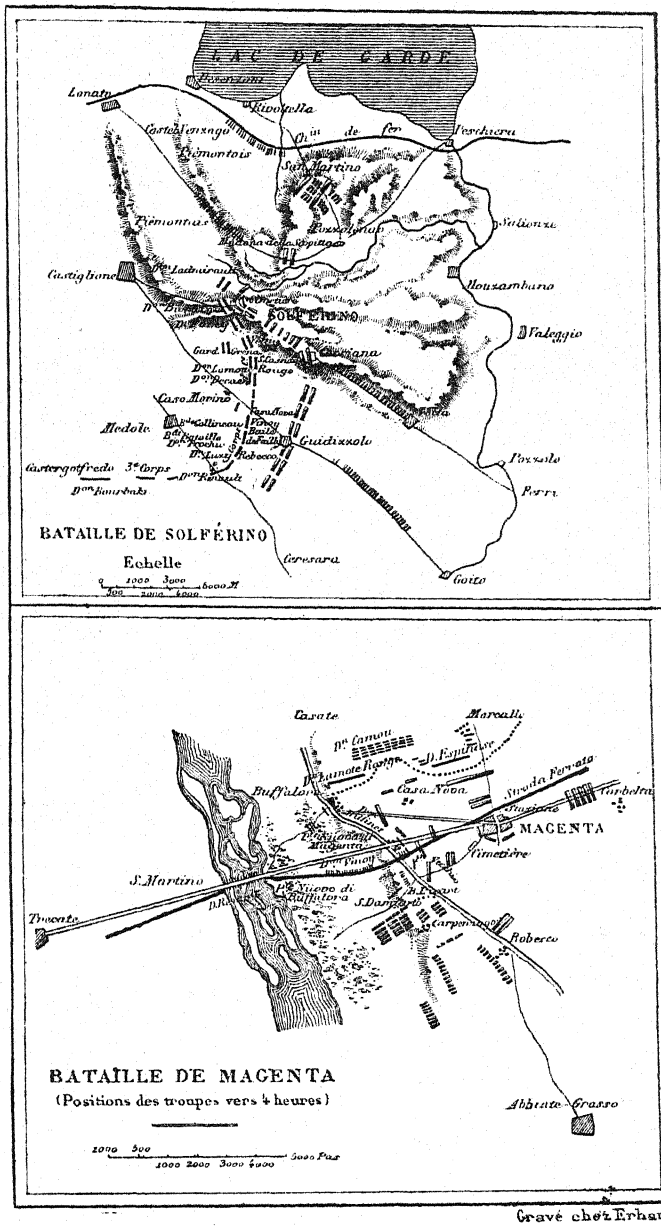
Gravé chez Erhard



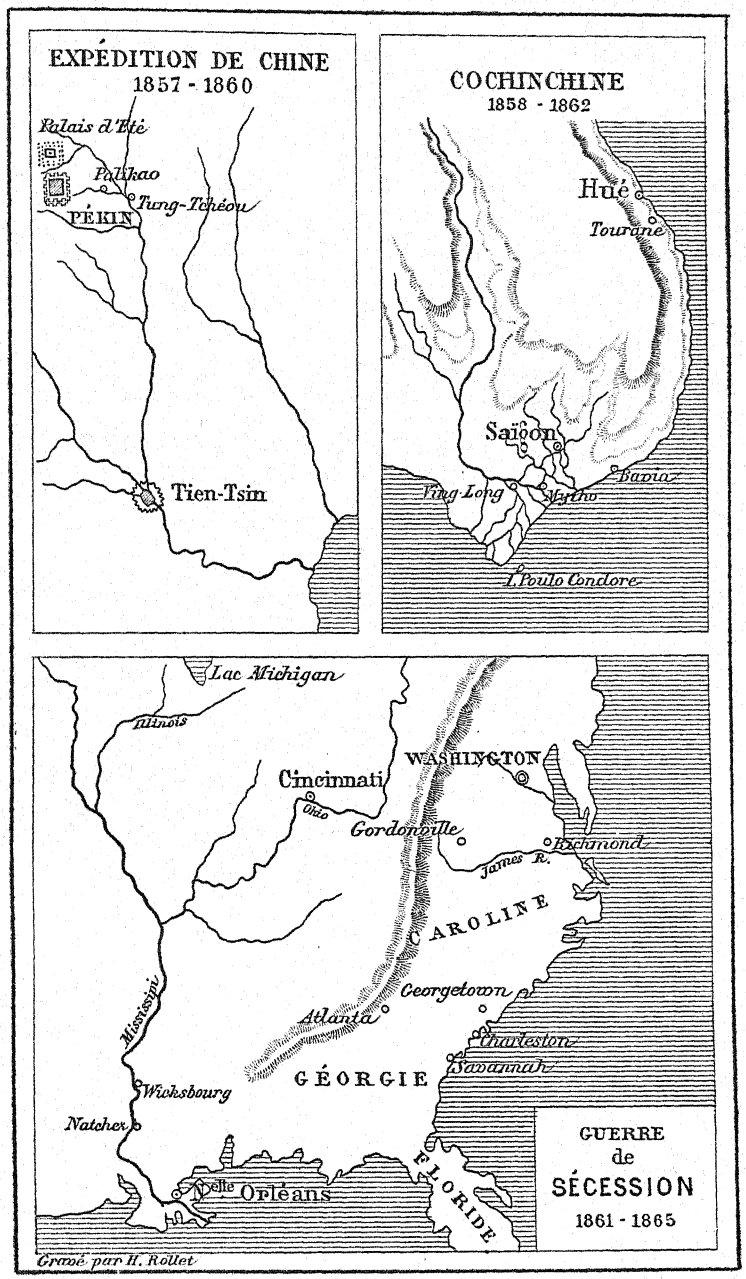
Gravé par Erhard

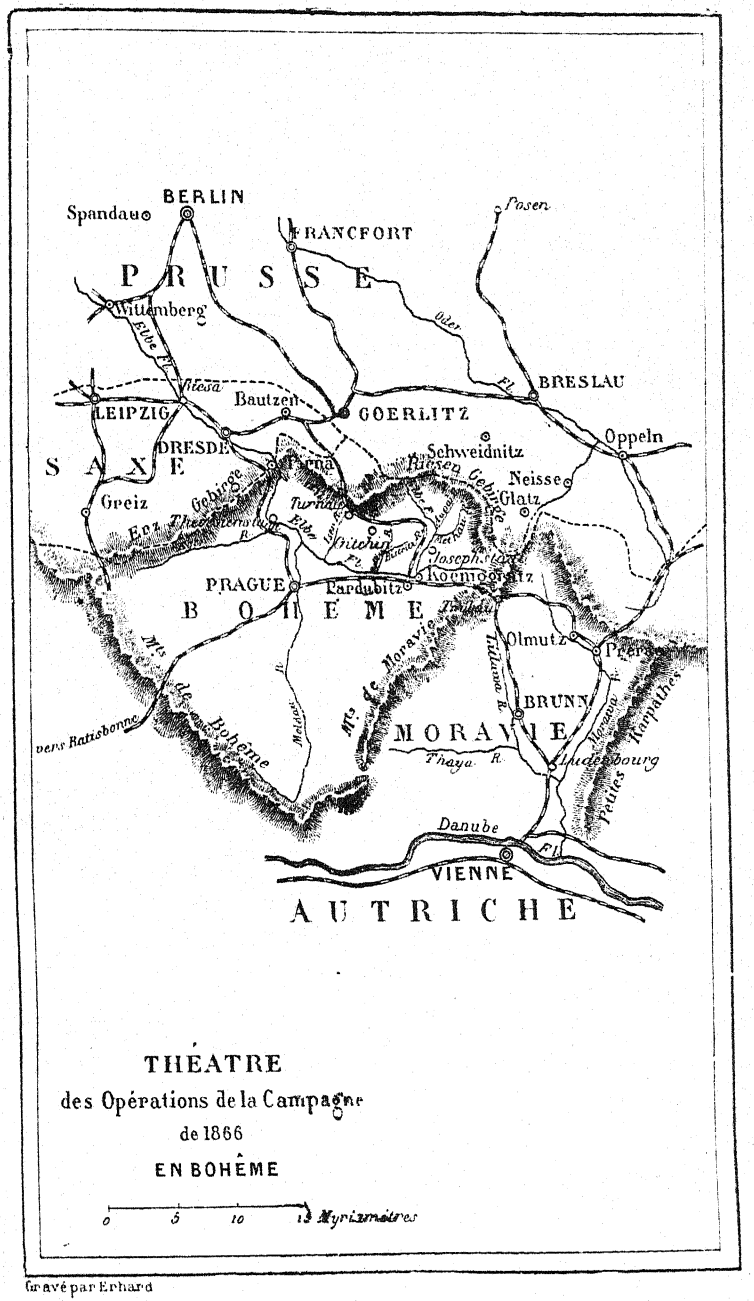
Mackensie
Inkermann
Phare
Fl du Nord
Fl
Fl
RADE
VILLE
Fort du Nord
Fort
Malakoff
Mamelon Vert
Redan
Bastion Central
Ouvrages d'observation
Route
Ravin de Karabelnaya
Ravin de Careenage
Ravin de Quarantaine
Ravin de Dockyard
Ravin de Inkermann
Redt de Careenage
Redt de Careenage
Maison blanche
Poste de Pacha
Embrasures
Batie de Traverse
Redoute des Piémontais
Woronzoff
Balaclava
Cne de Balaclava
Quartier Gal Français
Quartier Gal Anglais
Bivouac du Corps de Siège
Bivouac
Bivouac
Kamiesch
Baie de Kamiesch
OPERATIONS
autour de
SEBASTOPOL
Echelle de 1/20000
Lavoptitrera

THÉATRE
des Opérations de 1859
20 lieues
Gravé chez Erhard
ADRIATIQUE
Mer
Venise
Piave
Brenta
Adige
Mincio
Oglio
Serio
Adda
Lambro
Milan
Pavie
Turin
Novare
Verceil
Valence
Alexandrie
Tortone
Voghera
Plaisance
Parme
Modène
Mantoue
Peschiera
Vérone
Vicence
Padoue
Trévise
Udine
Palmanova
Osoppo
Tagliamento
Gemona
Conegliano
Sacile
Spilimbergo
Codroipo
Passeriano
Cividale
Tarvis
Goritz
Gradisca
Monfalcone
Trieste
Duino
Palmanova
Osoppo
Gemona
Tagliamento
Passeriano
Codroipo
Spilimbergo
Sacile
Conegliano
Cividale
Tarvis
Goritz
Gradisca
Monfalcone
Trieste
Duino
Mt. Cenis
St Bernard
Suse
Rivoli
Pignerol
Casal
Asti
Alessandrie
Tortone
Voghera
Plaisance
Parme
Modène
Reggio
Mantoue
Peschiera
Vérone
Vicence
Padoue
Trévise
Udine
Palmanova
Osoppo
Gemona
Tagliamento
Passeriano
Codroipo
Spilimbergo
Sacile
Conegliano
Cividale
Tarvis
Goritz
Gradisca
Monfalcone
Trieste
Duino

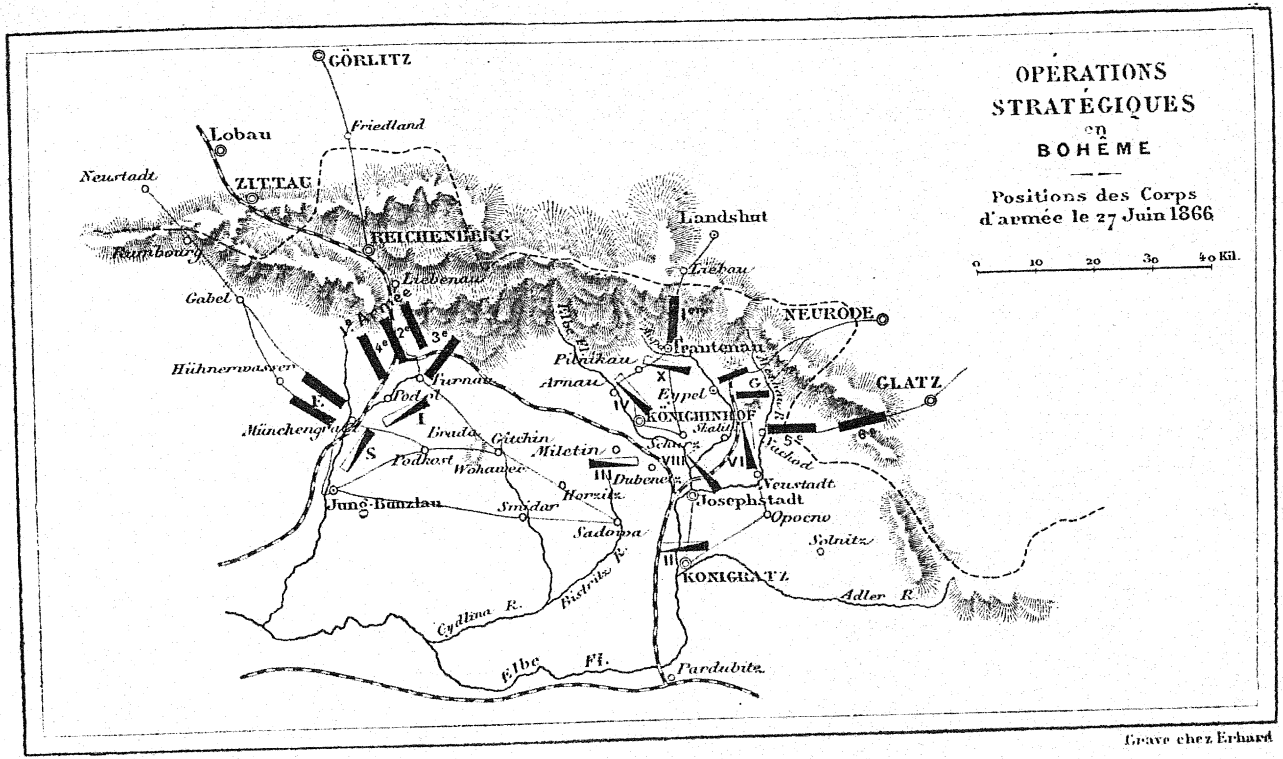


Gravé chez Erhard

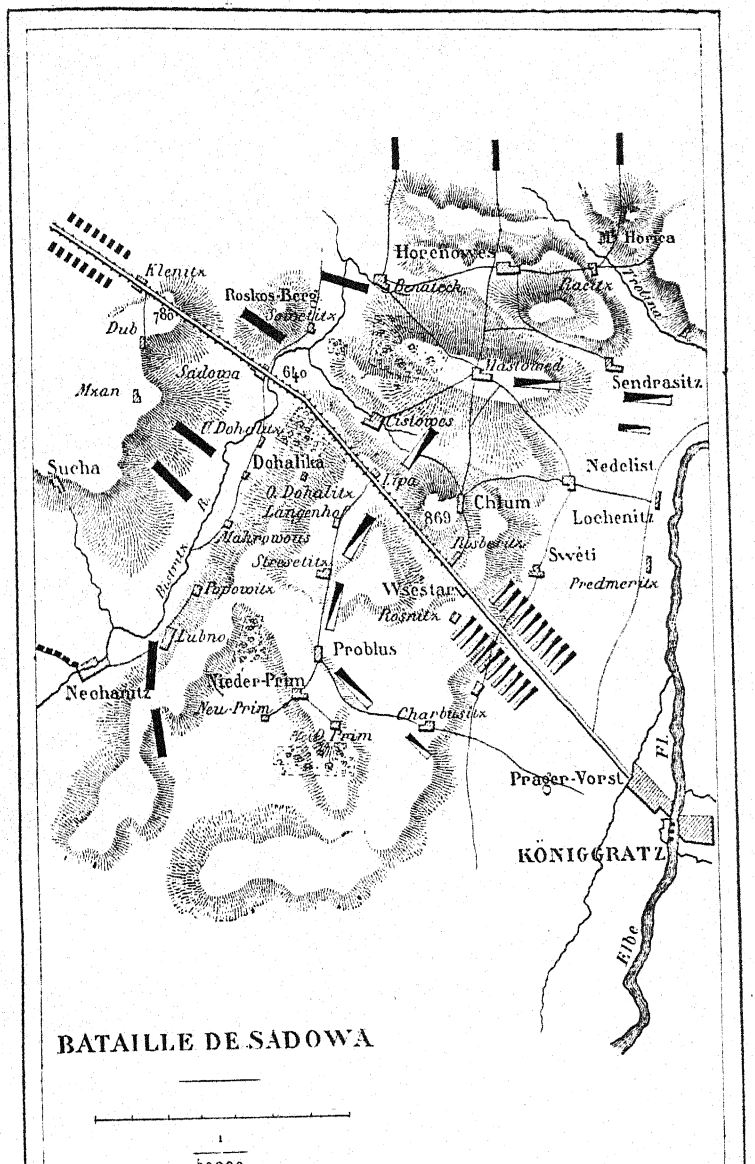

EXPÉDITION DE CHINE
1857 - 1860
Palais d'Été
Palikao
Tung-Tchéou
PÉKIN
Tien-Tsin
COCHINCHINE
1858 - 1862
Huë
Tourane
Saïgon
Vinh Long
Mytho
Bavia
I. Poulo Condore
Lac Michigan
Illinois
Cincinnati
Ohio
WASHINGTON
Gordonsville
Richmond
James R.
CAROLINE
Georgetown
Atlanta
Charleston
Savannah
GÉORGIE
Mississipi
Wicksbourg
Natchez
Belle Orléans
FLORIDE
GUERRE
de
SÉCESSION
1861 - 1865
Gravé par H. Rollet



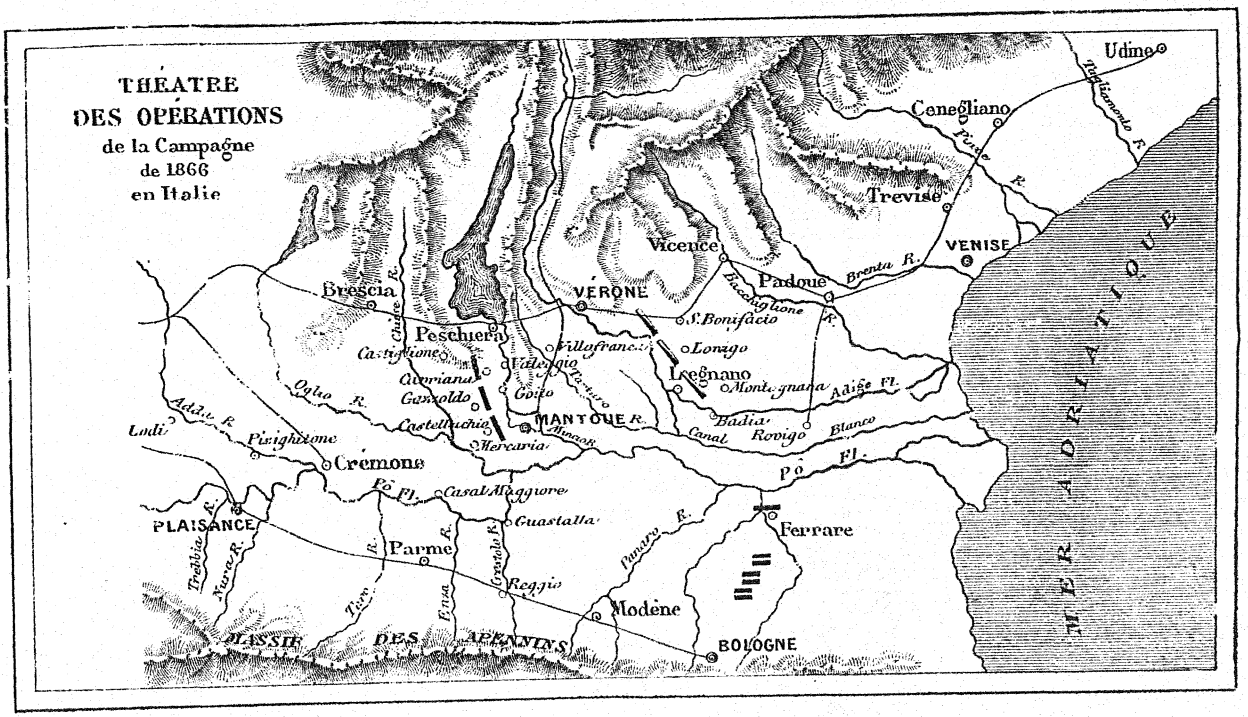
Gravé par Erhard

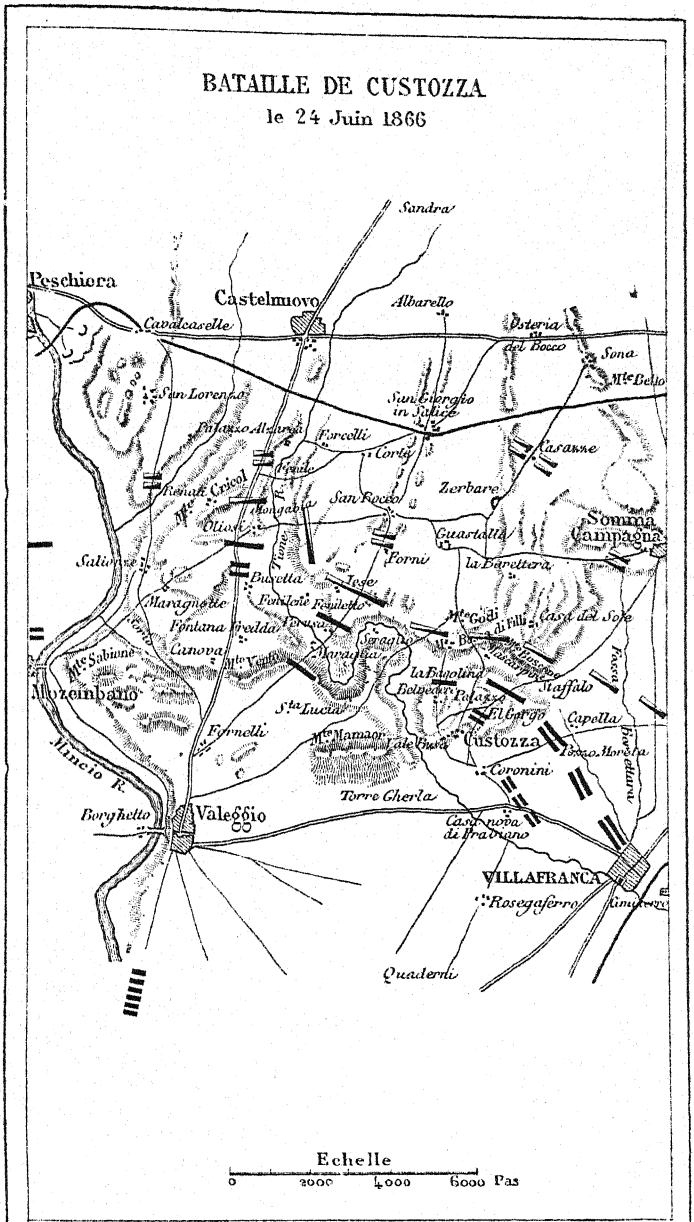


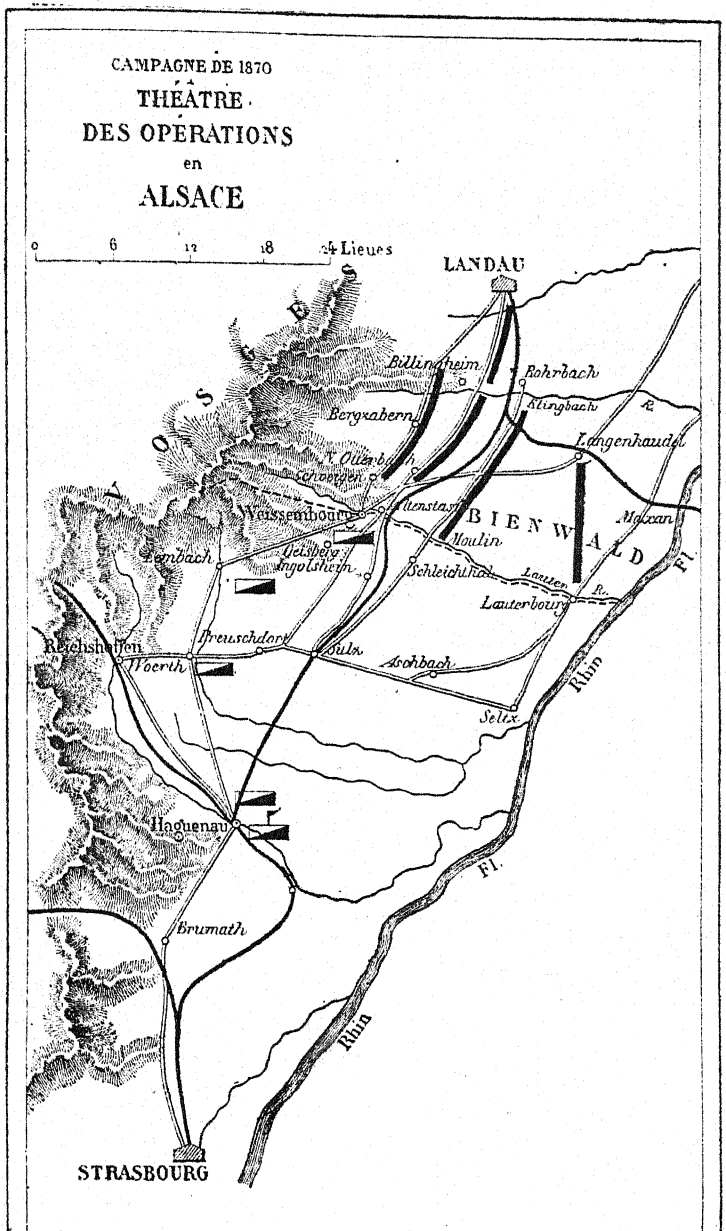
Erave chez Erhard



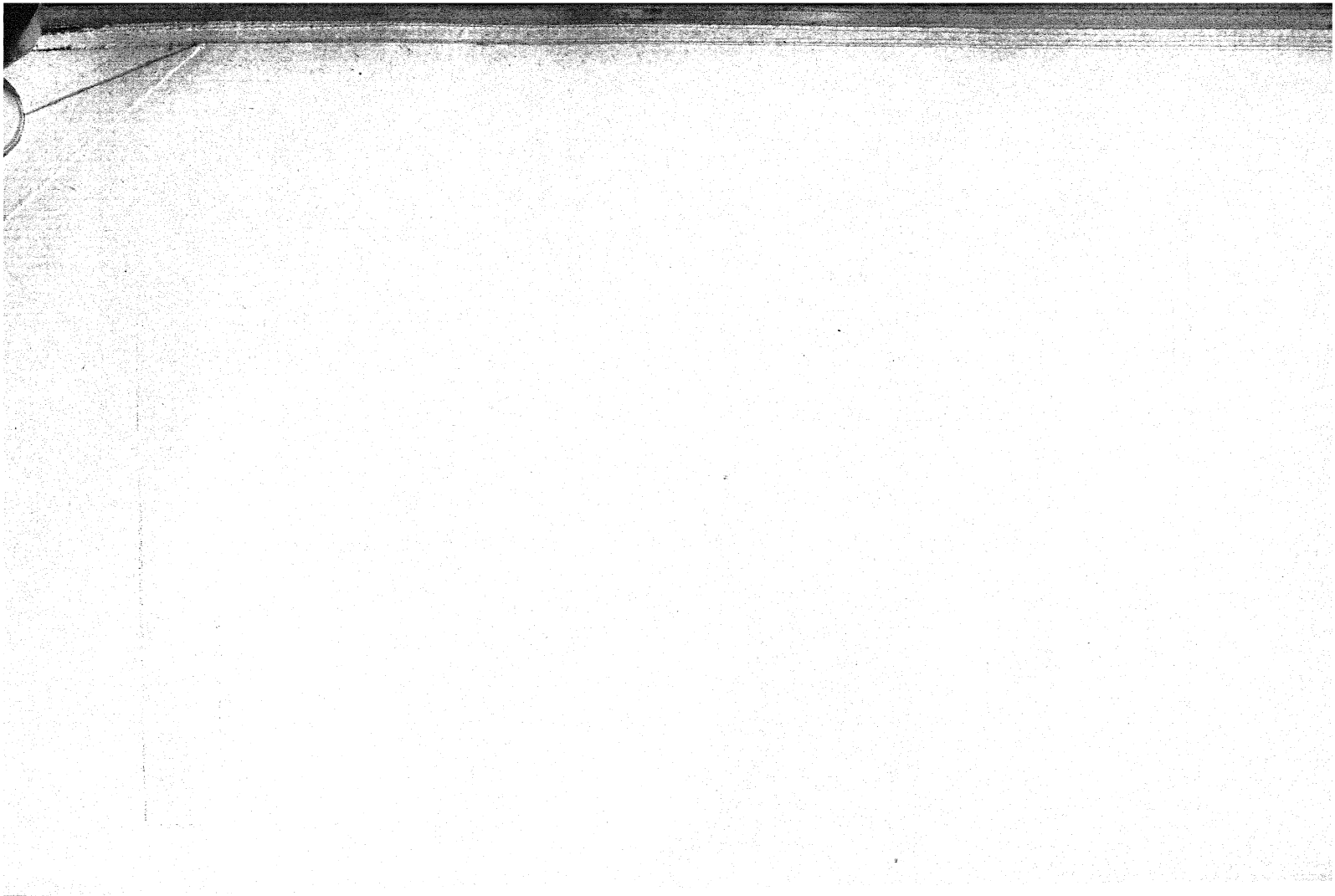
Gravé par Erhard


THÉATRE
DES OPÉRATIONS
de la Campagne
de 1866
en Italie
Udine
Cenegliano
Treviso
VENISE
Vicence
Padoue
VERONE
Brescia
Peschiera
Villafranca
Lonigo
Legnano
Montagnana
Adige Fl.
Oglio R.
Goito
MANTOUE
Badia
Rovigo
Canal
Blanco
Lodi
Pizighitone
Cremona
Po Fl.
Casal Maggiore
PLAISANCE
Guastalla
Ferrare
Parme
Reggio
Modène
BOLOGNE
MER ADRIATIQUE
ALPES
DES
APENNINS

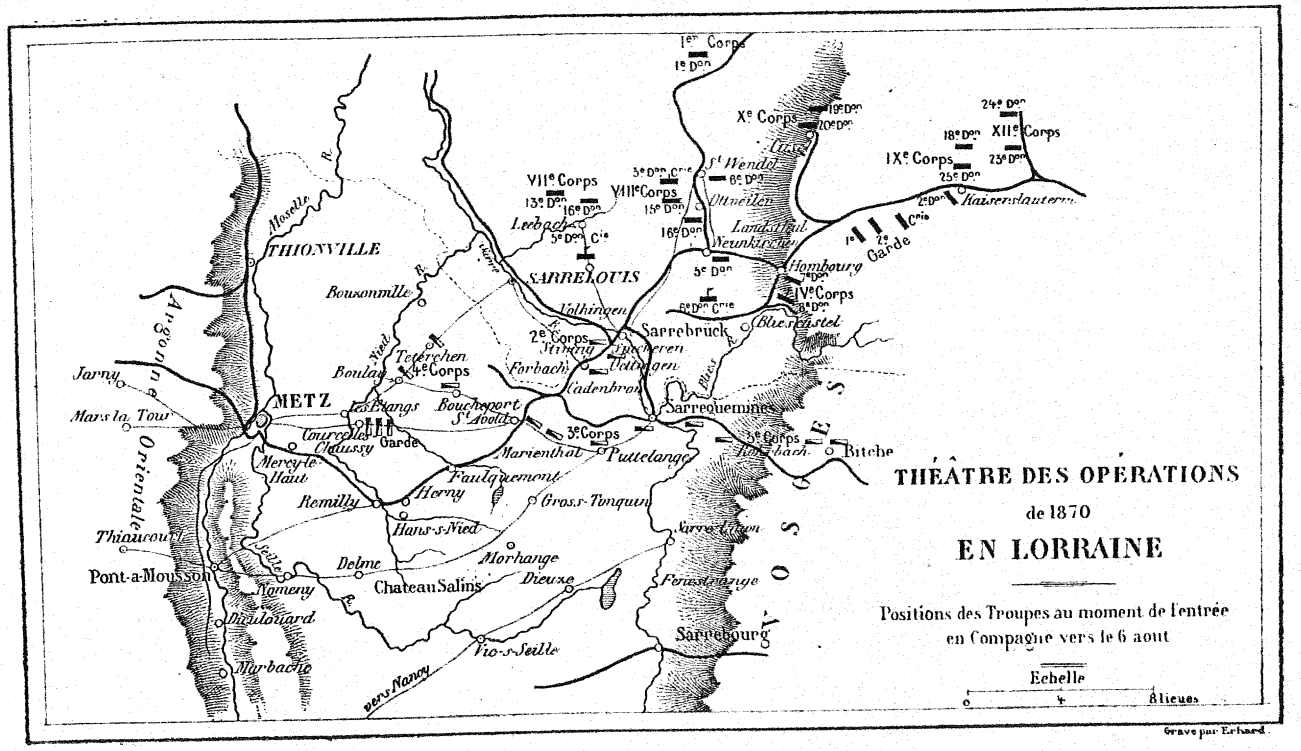

BATAILLE DE CUSTOZZA
le 24 Juin 1866
Sandra
Peschiera
Castelnuovo
Albarello
Cavalcaselle
Osteria del Bosco
Sona
Mte Belto
San Lorenzo
Palazzo Albizzi
Sanbiorgio in Salice
Forcelli
Corte
Casasse
Renati Cricol
Mte Cricol
Monga
San Rocco
Zerbare
Ollosi
Somma Campagna
Guartella
Salionze
Pozzetta
Iose
Forni
la Barettera
Maragnone
Fontana
Fredda
Canova
Mte Sabione
Mte Codi
Il Filli
Casa del Sole
Mozembano
Maraglia
Staffalo
Fasca
Fornelli
Ste Lucia
Mte Mamaor
Cale Vecchia
Custozza
Capella
Bosco Morella
Mincio R.
Coronini
Torre Cherla
Borghetto
Valeggio
Casa nova di Gravisano
VILLAFRANCA
Rosegaferro
Quaderni
Echelle
0 2000 4000 6000 Pas



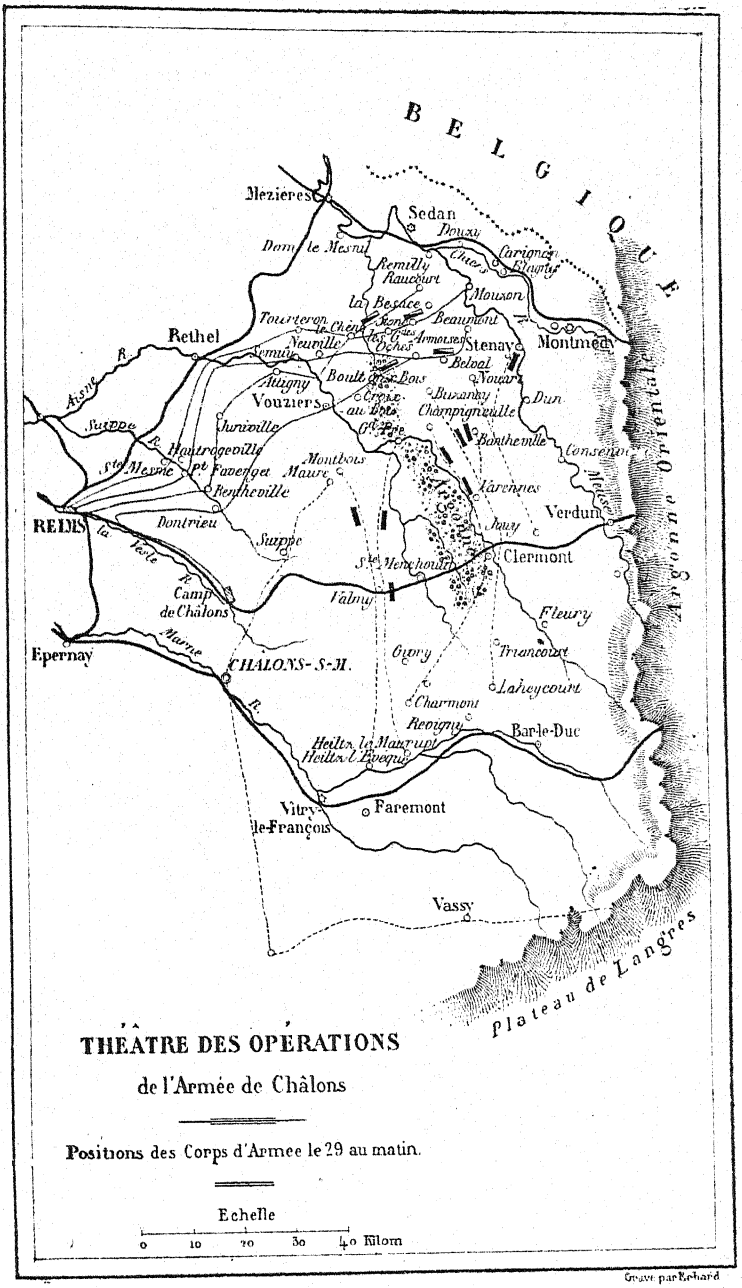
Gravé par Erhard



BATAILLE
DE FROESCHWILLER
(6 Août 1870)
0 1000 2000 3000 4000 m
vers Bitche
FIEDERBRONN
vers Haguenau
Falkensteiner R.
Obern Loosenge
REICHSHOFFEN
Froeschwiller
Neehwiller
Langensoulzbach
Preusendorf
vers Soultz
Elsasshausen
Eberbach
Morsbronn
Gunstett
Dürrenbach
vers Petit
Gravé par Erhard


THÉATRE DES OPÉRATIONS
de 1870
EN LORRAINE
Positions des Troupes au moment de l'entrée en Campagne vers le 6 aout
Echelle
0 4 8 lieues
Gravé par Erhard
THIONVILLE
SARREGUEMINES
SARREBOURG
METZ
Pont-a-Mousson
Château Salins
Bitche
Sarrebruck
Forbach
Morhange
Dieuze
Delme
Remilly
Mercy-le-Haut
Courcelles-Chaussy
Marsla Tour
Jarny
Thiaucourt
Nomeny
Maizières
Marbache
Vic-s-Seille
Hans-s-Nied
Faulquemont
Marienthal
Puttelange
Bouchepart
Boulay
Teterchen
Bousonville
Volkringen
Kadenbron
Blue-Castel
Hombourg
Landstuhl
Neunkirchen
Ottweiler
St Wendel
Kaiserslautern
Leebach
Frauenberg
Ferschampenoise
Vers Nancy
Ier Corps
1e Div
Xe Corps
19e Div
20e Div
XIIe Corps
24e Div
18e Div
25e Div
IXe Corps
VIIe Corps
13e Div
16e Div
VIIIe Corps
15e Div
16e Div
5e Div Cie
5e Div
6e Div Cie
6e Div
Ve Corps
9e Div
2e Corps
4e Corps
3e Corps
Garde
1e Cie
2e Cie

BATAILLES
DES 14,16, ET 18 AOUT
1870
Echelle
0 1 2 3 4 Kms
Gravé par Erhard
Metz
Woippy
Plappeville
Saulny
Châtel
Lessy
Montigny la Grange
Moulins les Metz
Longeville
Marly
Chieulles
Scy
Ars s/Moselle
Mercy-les-Metz
St Julien les Metz
Ancy
Vallières
Borny
Colombey
Nouilly
Malroy
Rozerieulles
Amanvillers
Montois la Montagne
Roncourt
St Privat la Montagne
St Marie aux Chênes
St Ail
Habonville
Jouaville
Batilly
Jarny
Doncourt en Jarnisy
Conflans
Auboué
Homecourt
Joeuf
Verneville
Villers aux Bois
Gravelotte
Rezonville
Vionville
Flavigny
Tronville
Mars la Tour
Ville sur Yron
Puxieux
Malmaison
Bois des Genivaux
Bois de Vaux
Bois de Woippy
Bois de Saulny
Bois de Châtel
Bois de Lessy
Bois de Montigny
Bois de Moulins
Bois de Longeville
Bois de Marly
Bois de Rozerieulles
Bois de Vaux
Bois de Malroy
Bois de Colombey
Bois de Nouilly
Bois de Borny
Bois de Vallières
Bois de Scy
Bois de Chieulles
Bois de Mercy
Bois de Malmaison
Bois de Puxieux
Bois de Ville sur Yron
Bois de Mars la Tour
Bois de Tronville
Bois de Flavigny
Bois de Vionville
Bois de Rezonville
Bois de Gravelotte
Bois de Verneville
Bois de Villers aux Bois
Bois de Conflans
Bois de Doncourt en Jarnisy
Bois de Jarny
Bois de Batilly
Bois de Jouaville
Bois de Auboué
Bois de Homecourt
Bois de Joeuf
Bois de St Ail
Bois de St Marie aux Chênes
Bois de St Privat la Montagne
Bois de Roncourt
Bois de Montois la Montagne
Bois de Amanvillers
Bois de Rozerieulles
Bois de Malroy
Bois de Nouilly
Bois de Borny
Bois de Colombey
Bois de Vallières
Bois de Scy
Bois de Chieulles
Bois de Mercy
Bois de Malmaison
Bois de Puxieux
Bois de Ville sur Yron
Bois de Mars la Tour
Bois de Tronville
Bois de Flavigny
Bois de Vionville
Bois de Rezonville
Bois de Gravelotte
Bois de Verneville
Bois de Villers aux Bois
Bois de Conflans
Bois de Doncourt en Jarnisy
Bois de Jarny
Bois de Batilly
Bois de Jouaville
Bois de Auboué
Bois de Homecourt
Bois de Joeuf
Bois de St Ail
Bois de St Marie aux Chênes
Bois de St Privat la Montagne
Bois de Roncourt
Bois de Montois la Montagne



THÉATRE DES OPÉRATIONS

de l'Armée de Châlons

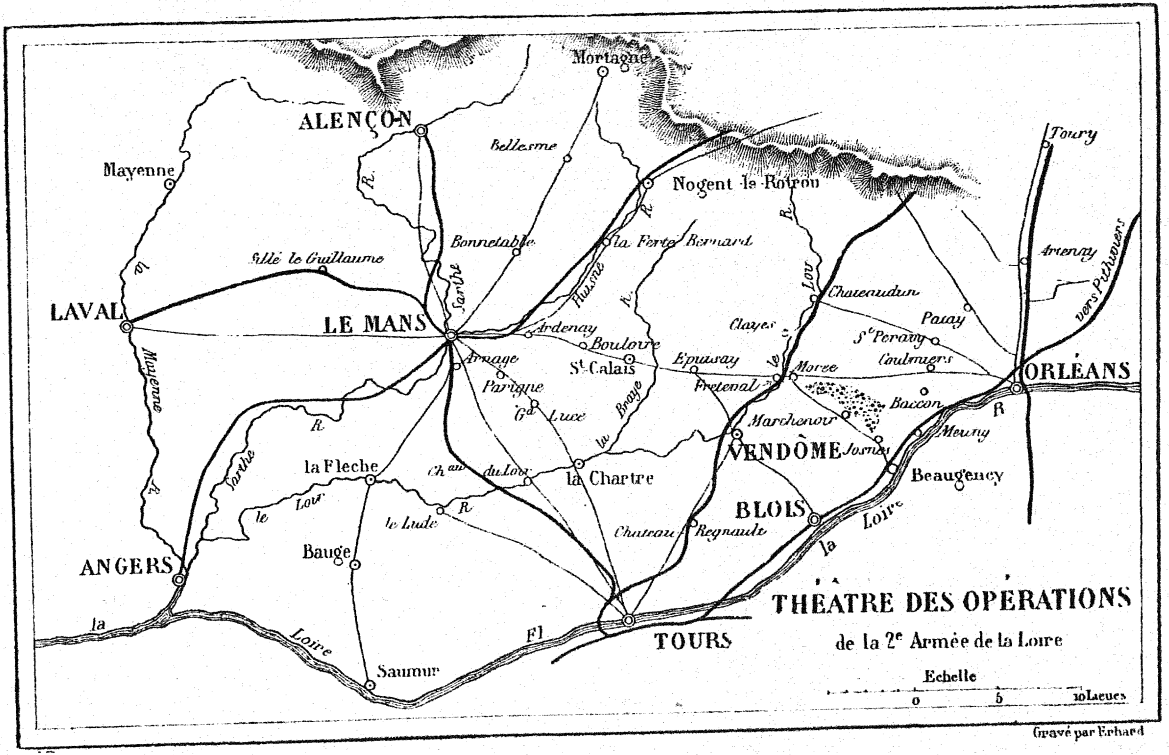
Positions des Corps d'Armee le 29 au matin.

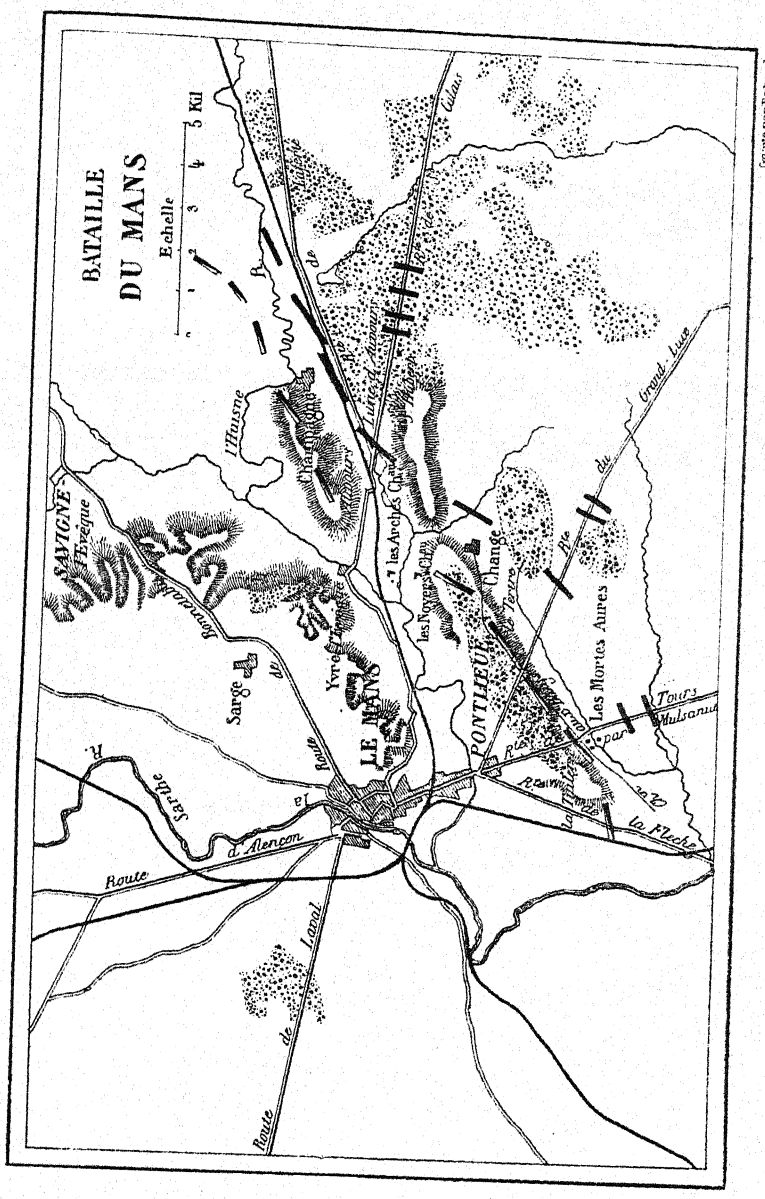
Echelle

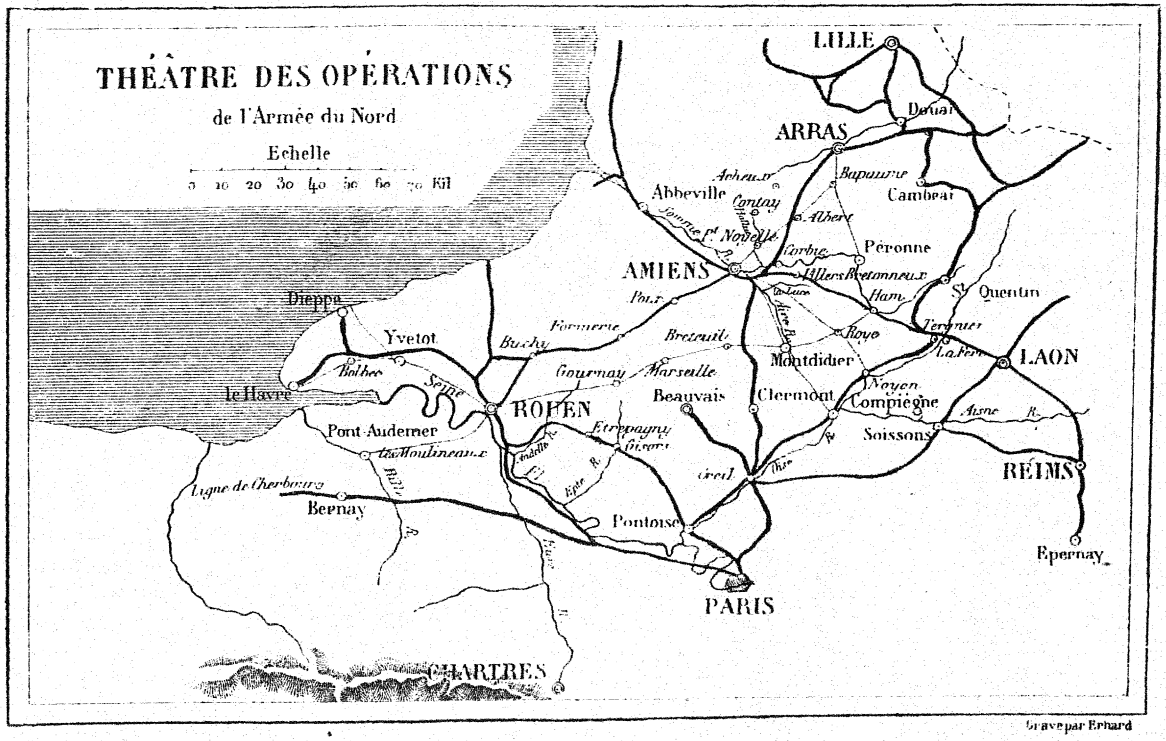
0 10 20 30 40 Kilom

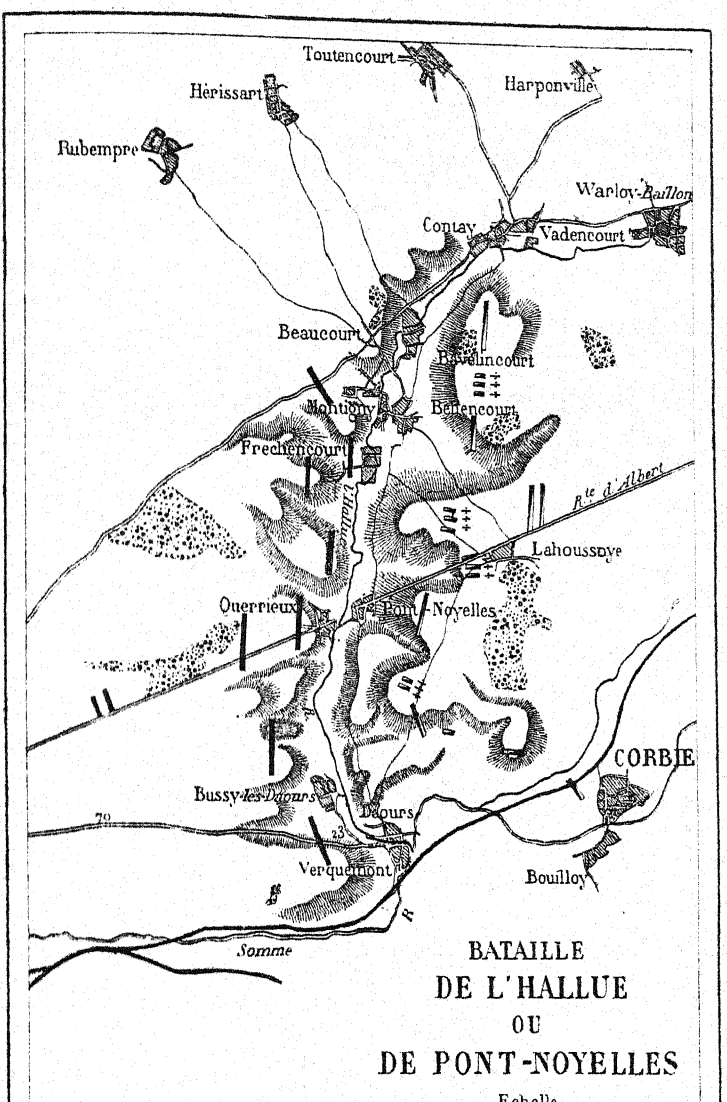
Gravé par Erhard

Gravé par Erhard


Mortagne
ALENÇON
Bellesme
Mayenne
Nogent-le-Rotrou
Toury
Bonnetable
La Ferté Bernard
Arrenay
Sillé le Guillaume
Vers Pithiviers
Loir
Chateaudun
LAVAL
LE MANS
Ardenay
Boulevre
Clayes
Patay
St Peravy
Epuisay
Morée
Caulmiers
ORLÉANS
St Calais
Armaye
Pretenal
Parigne
Bacon
Marchenoir
Meung
VENDÔME
Josnes
la Fleche
la Chartre
Beaugency
BLOIS
Château Regnaude
Loire
ANGERS
Bauge
THÉATRE DES OPÉRATIONS
de la 2e Armée de la Loire
TOURS
Saumur
Echelle
0 5 10Lieues
Gravé par Erhard

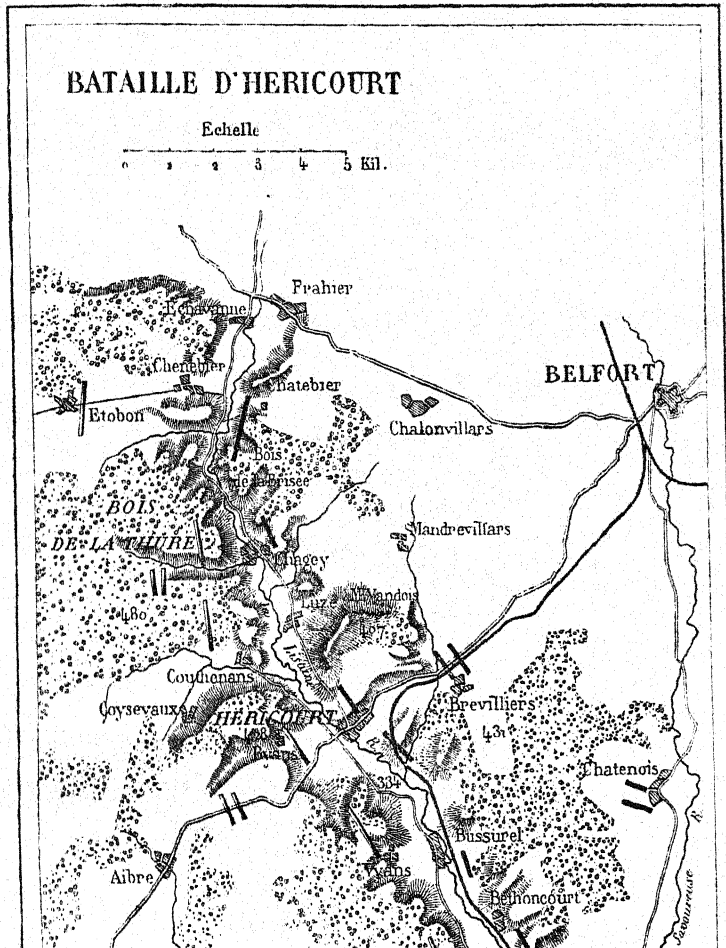

BATAILLE
DU MANS
Echelle
1 2 3 4 5 Kil
SAVIGNE
l'Evêque
Yvré
LE MANS
PONTLIEUE
Les Mortes Aures
Tours
Mulsanne
la Flèche
Route
d'Alençon
Route
de Laval
Sarthe
Huisne
Grand Luce
Parchemin and Mintz


THÉÂTRE DES OPÉRATIONS
de l'Armée du Nord
Echelle
0 10 20 30 40 50 60 70 Kil
LILLE
Douai
ARRAS
Bapaume
Cambrai
Abbeville
Contay
Albert
Péronne
AMIENS
Corbie
Dieppe
Ham
Quentin
Yvetot
Formerie
Bretteuil
Roye
Montdidier
LAON
Gournay
Marseille
le Havre
ROUEN
Beauvais
Clermont
Compiègne
Noyon
Pont-Audemer
Etrepagny
Soissons
REIMS
Ligne de Cherbourg
Bernay
Pontoise
Epernay
PARIS
CHARTRES
Gravé par Erhard



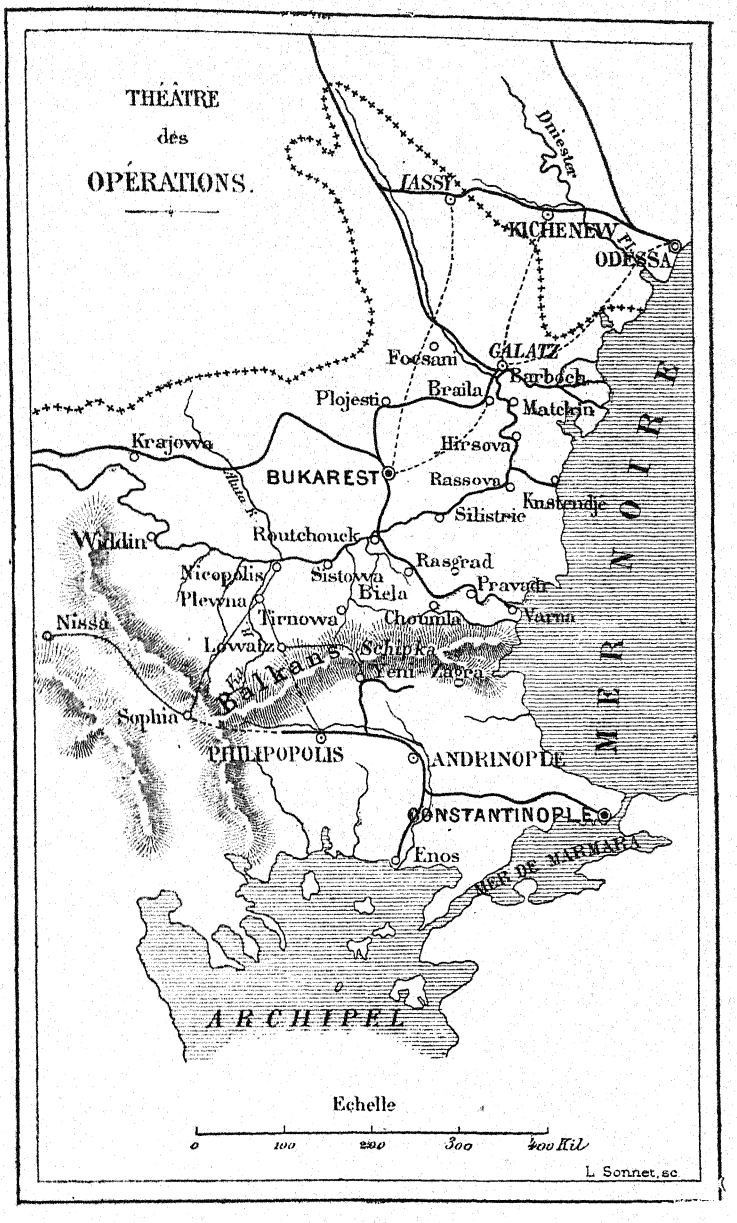
Gravé par Erhard.

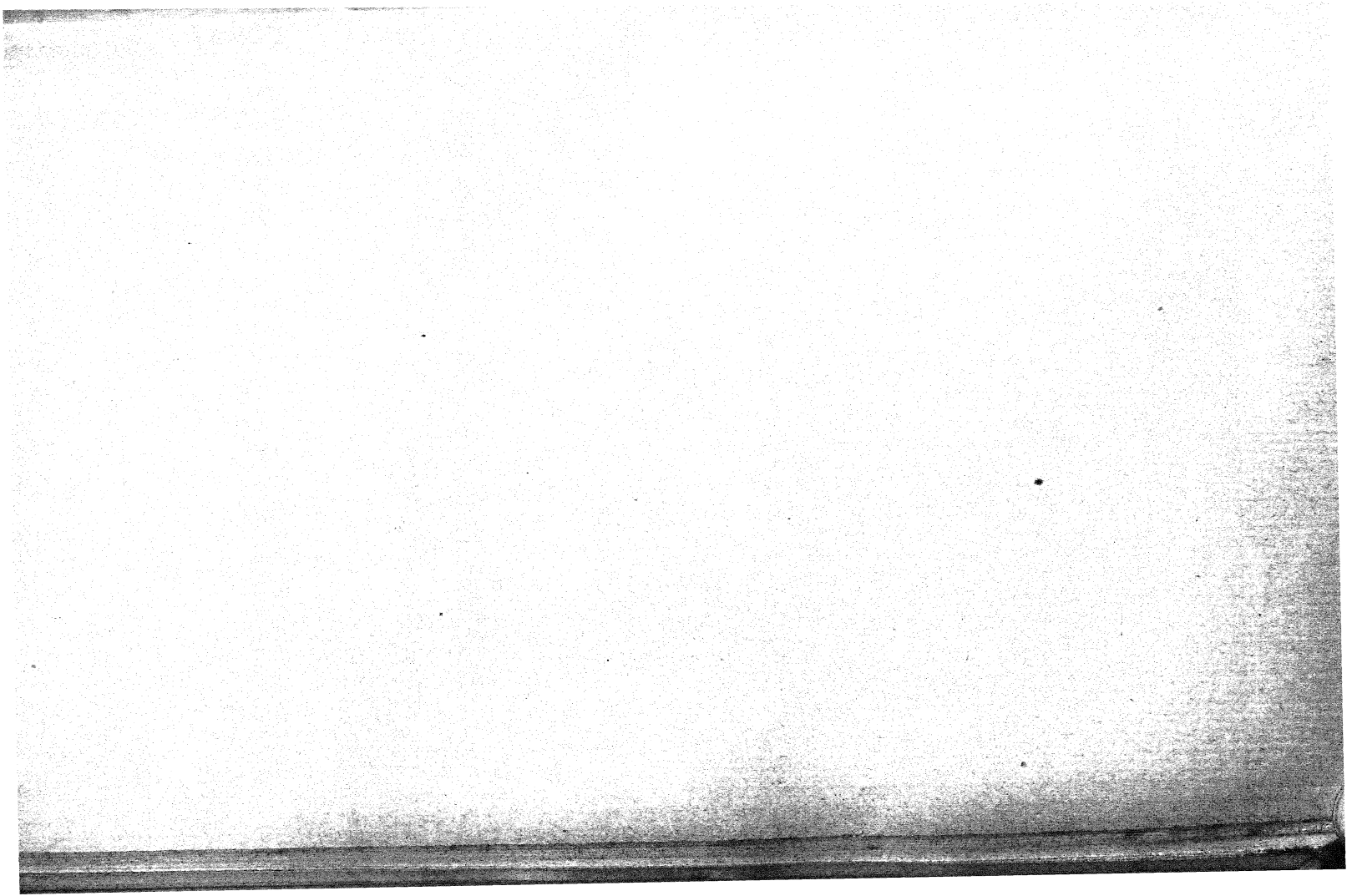
THÉATRE DES OPÉRATIONS
de l'Armee de l'Est 1870-1871.
CHAUMONT
LANGRES
VESOUL
BELFORT
DIJON
BESANÇON
DOLE
CHALON S.S.
AUTUN
Chatillon-s-S.
Nuits-s-Raviere
Is-sur-Tille
Arc-en-Barrois
Auxonne
Pontailler
Echelle
0
20
40 Kil.



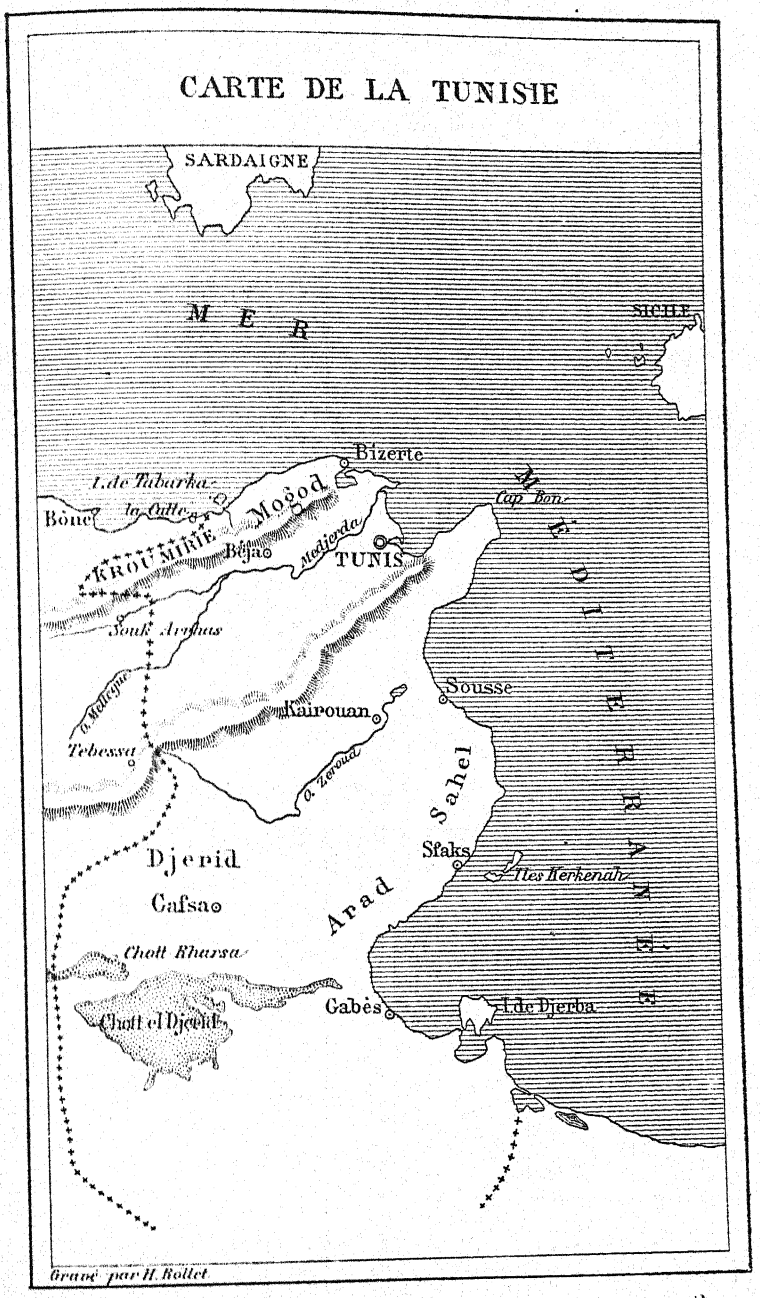
Gravé par Erhard

PARIS
VINCENNES
CHARENTON
St. DENIS
ARGENTEUIL
VERSAILLES
St. GERMAIN-en-Laye
St. CLOUD
Seine
Marne
Bezons
Courbevoie
Nanterre
Rueil
Carrières St. Denis
Gennevilliers
Colombes
Asnières
St. Ouen
Aubervilliers
Bobigny
Bondy
Villemomble
Aulnay-les-Bondy
Le Bourget
La Courneuve
Drancy
Neuilly-s-marne
Noisy-le-Sec
Villiers
Champigny
Chennevières
Maisons Alfort
Créteil
Charenton
Ivry
Vitry
Choisy
Villejuif
Chevilly
Hay
Issy
Vanves
Montrouge
Châtillon
Bagneux
Meudon
Sèvres
Clamart
Vaucresson
Bougival
La Malmaison
Le Mont Valérien
Suresnes
Puteaux
Courbevoie
Le Roule
Le Bourget
Fort de Nogent
Fort de Charenton
Fort de Vanves
Fort de Bicêtre
Fort de Montrouge
Fort de Châtillon
Fort de Bagneux
Fort de Meudon
Fort de Vaucresson
Fort de Nanterre
Fort de Rueil
Fort de la Malmaison
Fort de Suresnes
Fort de Puteaux
Fort de Courbevoie
Fort de Bobigny
Fort de Noisy
Fort de Villiers
Fort de Chennevières
Fort de Maisons Alfort
Fort de Créteil
Fort de Villeneuve
Fort de Villeneuve
Fort de Villeneuve

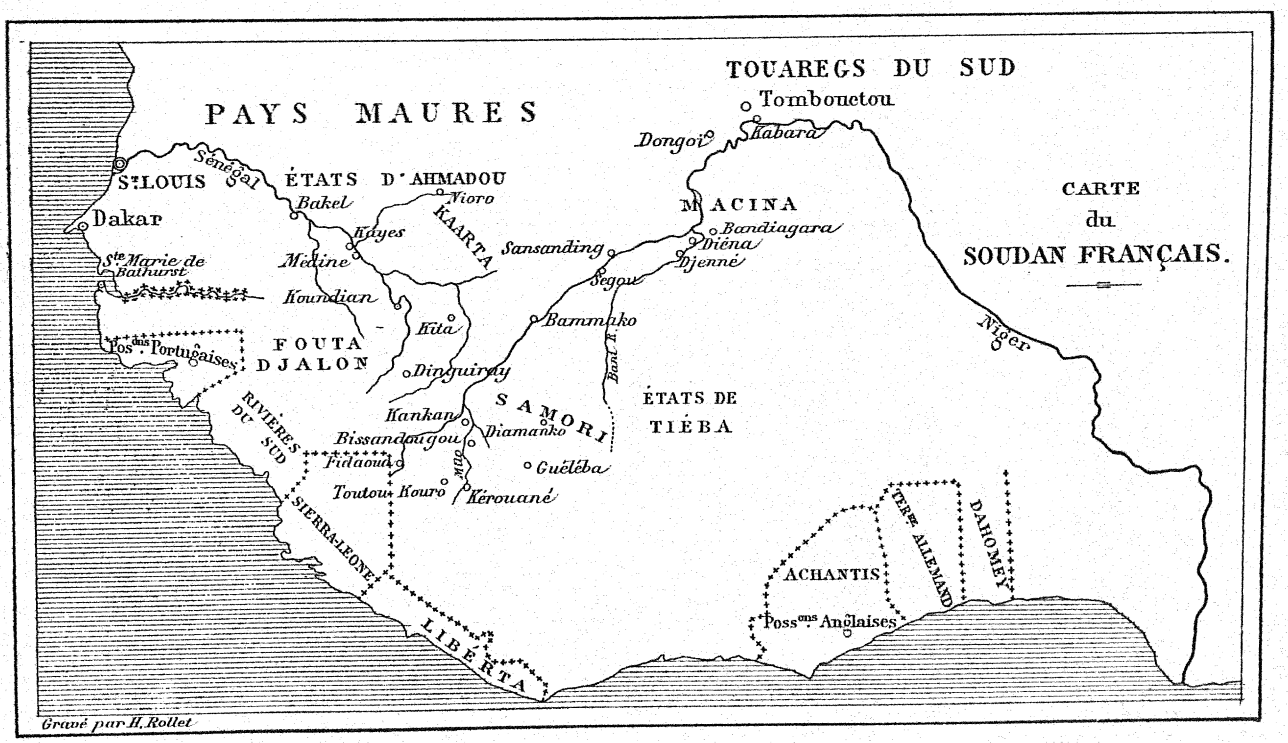

THÉATRE
des
OPÉRATIONS.
Dniester
IASSY
KICHENEW
ODESSA
Focsani
GALATZ
Barbuch
Braila
Plojestio
Matchin
Krajowa
Hirsova
BUKAREST
Rassova
Kustendje
Silistrie
Routchouck
Widdin
Rasgrad
Nicopolis
Sistowa
Pravadi
Plevna
Biela
Tirnowa
Choumla
Varna
Nissa
Lowatz
Schipka
Yeni Zagra
Balkans
Sophia
PHILIPOPOLIS
ANDRINOPLE
CONSTANTINOPLE
Enos
MER DE MARMARA
ARCHIPEL
MER NOIRE
Echelle
0
100
200
300
400 Kil
L. Sonnet, sc



CAMP
RETRANCHÉ
de
PLEVNA.
Grivitza
Radichevo
PLEVNA
Réserves
Echelle
0 1 2 3 4 5 Kil.
L. Sonnet, sc.


CARTE DE LA TUNISIE
SARDAIGNE
M E R
SICILE
Bizerte
I. de Tabarka
Bône
la Calle
Mogod
KROUMIRIE
Béja
Medjerda
TUNIS
Cap Bon
M E D I T E R R A N E E
Souk Arrhas
O. Mellegue
Kairouan
Sousse
Tebessa
O. Zeroud
Sahel
Djerid
Sfaks
Iles Kerkenah
Cafsa
Arad
Chott Rharsa
Chott el Djerid
Gabès
I. de Djerba
Gravé par H. Rollet

YUNNAN
QUANG - SI
Lao-Kaï
Rte de Lao Kaï
Fleuve Rouge ou Song coi
Bac Le
Chu
Lang-Son
Hai-Ninh
Baie d'Along
Tuyen-Quan
Hong-Hoa
Sontay
HA-NOI
Fl. Rouge
Nam-Dinh
Kin. Noire
CHINE
Canton
Mer de Chine
ILE FORMOSE
Makung
I. Pongou
CARTE
DU
TONKIN
PRISE DE MAKUNG
ILES PESCADORES
× Points de débarq't des troupes
..... Marche des troupes
Gravé par H. Rollet.


TOUAREGS DU SUD
Tombouctou
PAYS MAURES
Dongoï
Kabara
Sénégal
St-LOUIS
ÉTATS D'AHMADOU
Bakel
Nioro
MACINA
Dakar
Kayes
KAARTA
Bandiagara
Sansanding
Diéna
Ste Marie de Bathurst
Médine
Djenné
Ségou
Koundian
Bammako
Niger
Kita
Fles Portugaises
FOUTA DJALON
Dinguiray
Bord. N.
ÉTATS DE TIÉBA
RIVIÈRES DU SUD
Kankan
SAMORI
Diamanko
Bissandougou
Fidaouna
Guéléba
Toutou Kouro
Kérouané
SIERRA-LEONE
TERR. ALLEMAND
DAHOMEY
ACHANTIS
Possons Anglaises
LIBERIA
CARTE
du
SOUDAN FRANÇAIS.
Gravé par H. Rollet

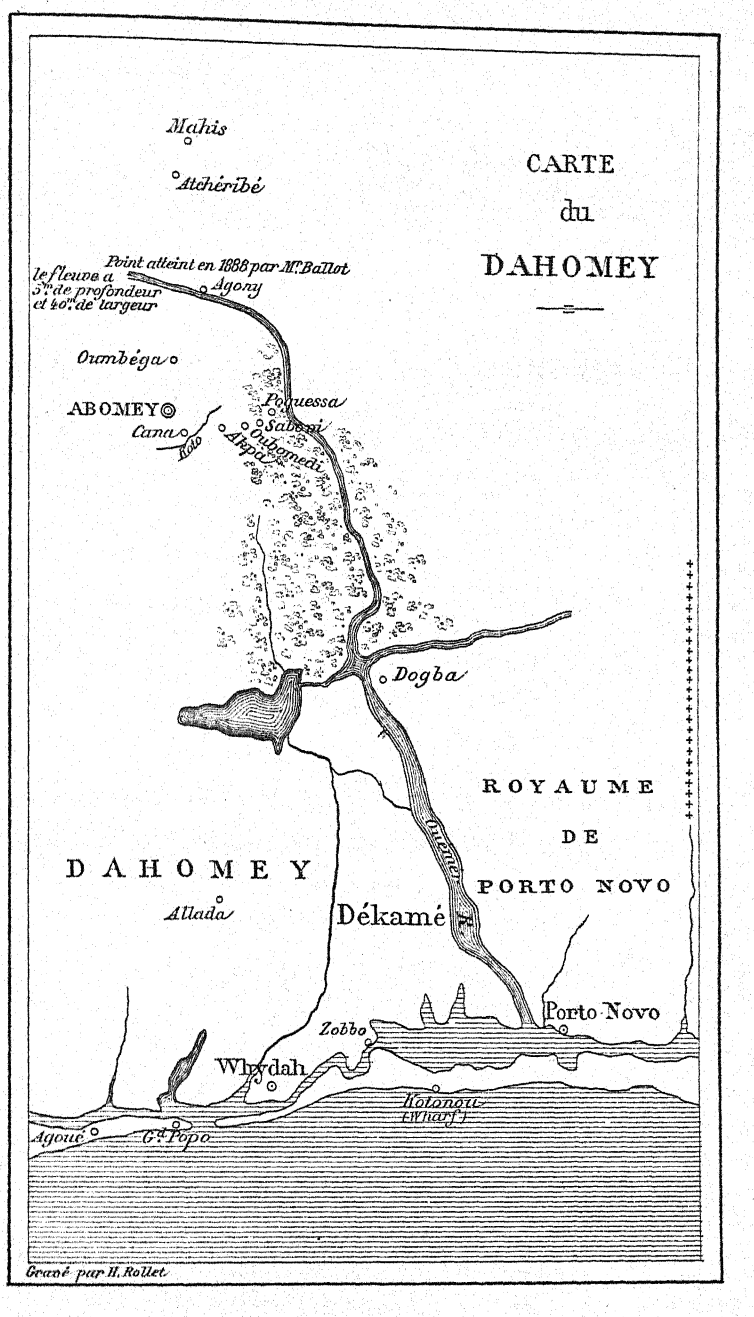

Mahis
Atchéribé
CARTE
du
DAHOMEY
Point atteint en 1888 par M.r Ballot
le fleuve a 5.m de profondeur et 40.m de largeur
Agony
Orumbéga
ABOMEY
Cana
Kpo
Poquessa
Sabeni
Oubomedu
Attipoé
Dogba
ROYAUME
DE
PORTO NOVO
DAHOMEY
Allada
Dékamé
Ouémé R.
Porto Novo
Zobbo
Whydah
Kotonou
(Wharf)
Agoué
C.e Popo
Gravé par H. Rollet

TABLE DES PLANCHES

	Pages.
Théâtre des opérations de Gustave-Adolphe (1631-1632)	5
Plan de la bataille de Leipzig	7
Théâtre des opérations des campagnes de 1674 à 1675	9
Bataille de Sintzhein (16 juin 1674)	11
Théâtre des opérations du prince Eugène en 1706	13
Bataille de Turin (7 septembre 1706)	15
Théâtre des opérations de la campagne de 1757	17
Bataille de Prague (6 mai 1757)	19
Bataille de Kollin (18 juin 1757)	19
Bataille de Rosbach (5 novembre 1757)	19
Bataille de Leuthen (5 décembre 1757)	19
Théâtre des opérations des campagnes de 1796 et de 1800	21
Batailles de Lonato et de Castiglione (3 et 5 août 1796)	23
Bataille de Rivoli	23
Expédition d'Égypte (1798-1801)	25
Bataille de Hohenlinden (3 décembre 1800)	25
Bataille de Marengo (14 juin 1800)	27
Théâtre des opérations de 1805 en Allemagne	29
Bataille d'Austerlitz	31
Théâtre des opérations de 1806 et de 1807	33
Champs de bataille d'Iéna et d'Auerstedt	35
Bataille de Friedland	35
Bataille d'Eylau	35
Théâtre des opérations de 1809	37
Bataille de Wagram (6 juillet 1809)	39
Campagnes d'Espagne et de Portugal (1807-1814)	41
Théâtre des opérations de la campagne de 1810	43
Camp de Torres Vedras	43
Plan de la bataille de Busaco	45
Théâtre des opérations de 1812	47
Bataille de la Moskowa (7 septembre 1812)	49
Théâtre des opérations de la campagne de 1813	51
Bataille de Leipzig	53
Bataille de Dresde (2me journée)	53
Théâtre des principales opérations de la campagne de 1814	55
Bataille de La Rothière	57
Bataille de Montmirail	57
Théâtre des opérations de 1815	59
Bataille de Ligny (16 juin 1815)	61

FOR CONSULTATION ONLY

Pages.

Bataille de Waterloo (18 juin 1815) 61
Théâtre des opérations de la guerre de Crimée 63
Bataille de l'Alma 63
Opérations autour de Sébastopol 65
Théâtre des opérations de 1859 67
Bataille de Solférino 69
Bataille de Magenta. — Position des troupes vers 4 heures 69
Expédition de Chine (1857-1866) 71
Cochinchine (1858-1862) 71
Guerre de Sécession (1861-1865) 71
Théâtre des opérations de la campagne de 1866 en Bohême 73
Opérations stratégiques en Bohême. — Positions des corps d'armée le 27 juin 1866 75
Bataille de Sadowa 77
Théâtre des opérations de la campagne de 1866 en Italie 79
Bataille de Custozza, le 24 juin 1866 81
Campagne de 1870. — Théâtre des opérations en Alsace 83
Bataille de Frœschwiller (6 août 1870) 85
Théâtre des opérations de 1870 en Lorraine. — Positions des troupes au moment de l'entrée en campagne vers le 6 août ... 87
Batailles des 14, 16 et 18 août 1870 89
Théâtre des opérations de l'armée de Châlons. — Positions des corps d'armée le 29 au matin 91
Bataille de Sedan le 1er septembre 1870 93
Théâtre des opérations de la 2e armée de la Loire 95
Bataille du Mans 97
Théâtre des opérations de l'armée du Nord 99
Bataille de l'Hallue ou de Pont-Noyelles 101
Théâtre des opérations de l'armée de l'Est (1870-1871) 103
Bataille d'Héricourt 105
Investissement de Paris (1870) 107
Guerre d'Orient (1876-1877). — Théâtre des opérations 109
Camp retranché de Plewna 111
Carte de la Tunisie 113
Carte du Tonkin 115
Carte du Soudan français 117
Carte du Dahomey 119

Paris. — Imprimerie L. Baudoin, 2, rue Christine.

United Service Institution Of India

(THE LIBRARY)

Books must be returned within one month of date of issue. Per Regd. Post

Date of Issue.	Return.	Date of Issue.	Return.

FOR CONSULTATION ONLY

14675

USI -LIBRARY

036755

355.48
Call No: VIA

Accession No.
14675 Vol.1

Title Histoire Abregee Des Campagnes Modernes.

Author
Vial, J.

BORROWER'S NO.	DATE LOANED	BORROWER'S NO.	DATE LOANED

FOR [illegible] ONLY